This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

2 4

George Bancroft

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE.

SCA — SEM.

DE L'IMPRIMERIE D'EVERAT,

RUE DU CADRAN, N°. 16.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS ET LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur* Œdipe.)

TOME QUARANTE-UNIÈME.

PUBLIC LIBRARY

A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DES VICTOIRES, N°. 3.

1825.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

SIGNATURES DES AUTEURS

DU QUARANTE-UNIÈME VOLUME.

MM.		MM.	
B—T.	Beuchot.	L—Y.	L'Ecuy.
G—RD.	Guérard fils.	M—D j.	Michaud jeune.
—G—S.	De Angélis.	M—É.	Monmerqué.
—L.	Allier-d'Hauteroche.	M—LE.	Mentelle.
B—T.	Abel-Remusat.	M—ON.	Marron.
—T.	H. Audiffret.	M—T.	Marguerit.
—P.	De Beauchamp.	M—Z—S.	Mazas.
—S	Bocous.	N—H.	Nauche.
S. S.	Salm (Constance de).	N—L.	Noel.
M. P.	Pillet.	P—C—T.	Picot.
T—Y.	Coquebert de Taizy.	P. D—T.	Paul Duport.
—C.	Cateau-Calleville.	P—E.	Ponce.
—V—R.	Cuvier.	P. L.	Prevost-Lutkens.
—ES	Desprès.	P—N—T.	Poncelet.
—C.	Depping	P—S.	Périès.
—S—C.	Daunou.	S. D. S—Y.	Silvestre de Sacy.
—S—S.	Du Petit-Thouars.	Si—D.	Sicard.
—S—R	Durozoir.	S—L.	Schœll.
—S	Desportes-Boscheron.	S. M—N.	Saint-Martin.
—C	Duvau.	S—R.	Stapfer.
—Z—S.	Dezos de la Roquette.	S. S—I.	Simonde-Sismondi.
: D-D	Eméric-David.	S—V—S.	De Seyllinges.
—S.	Eyriès.	S—Y.	De Salaberry.
—S.	Fortia-d'Urban.	T—D.	Tabaraud.
F—T	Fabien Pillet.	V. S. L.	Vincens-Saint-Laurent.
—RD.	Guérard.	W—R.	Walckenaer.
—S—E.	Labouderie.	W—S.	Weiss.
—P—R.	Hippolyte de La Porte.	Z.	Anonyme.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

S

CHI (Fortunat), savant ogue et antiquaire italien, na- vers 1573, du commerce illégi- d'un gentilhomme d'Ancone a servante. Il fut élevé jusqu'à ns à l'*hôpital des enfans trou-* mais son père, se repentant de r abandonné, le retira de cette n, et dès-lors le traita comme ls. L'éloignement qu'il sentait le monde le décida, de bonne à prendre l'habit des ermites int-Augustin. Peu de temps la tache de sa naissance l'o- de le quitter; mais il parvint re lever cet obstacle, et pro- ses vœux à Fano. Soumis d'a- aux plus vils emplois, il obtint la permission d'aller faire ses à Rimini, puis à Rome. Ayant d'avanter l'université d'Alcalà, ne la première du monde, il ta pas à s'y rendre pour per- nner ses connaissances. Fortu- n'ayant point d'argent pour r son passage en Espagne, fut à remplir, sur le vaisseau, les ns d'aide cuisinier. Il vécut en- d'aumônes jusqu'à Tolède, où de ses confrères quelques se- pour gagner Alcalà. Pendant ans, il y suivit les cours de phi- ie et de théologie; et en les ter minant, il soutint des thèses publiques avec un grand éclat. De retour en Italie, il fit de rapides progrès dans l'hébreu; et plus tard il ne se rendit pas moins habile dans la langue grecque. Ayant réussi dans ses débuts comme prédicateur, il se partagea plusieurs années entre la chaire évangélique et l'enseignement. Après avoir professé la théologie et l'hébreu dans différentes villes, il revint à Fano, dans le dessein d'y terminer quelques ouvrages qu'il se proposait de publier; mais s'étant permis de critiquer la conduite de ses supérieurs, il s'en fit autant d'ennemis, qui trouvèrent d'autant plus facilement l'occasion de le punir de son indiscrétion, que ses mœurs étaient loin d'être exemplaires. Heureusement pour Fortunat, l'un de ses frères (Olivier Scacchi), qui jouissait d'un assez grand crédit, se chargea d'assoupir l'affaire, et le fit venir, en 1618, à Rome, où le cardinal Scip. Cabellucci lui procura la chaire d'Écriture Sainte. Ayant mérité la bienveillance du cardinal Barberini, depuis pape sous le nom d'Urbain VIII, ce pontife, en montant sur la chaire de saint Pierre, le revêtit de la dignité de son maître de chapelle, et, en 1628, l'adjoignit à

la Congrégation chargée de revoir le Martyrologe et le Bréviaire romains. Scacchi occupait, depuis quinze ans, l'emploi honorable et lucratif de maître de Chapelle; mais s'étant plaint, dans l'espoir d'obtenir quelque gratification, des difficultés qu'il éprouvait à l'exercer, un cardinal, qui ne l'aimait pas, en profita pour faire donner la place à une de ses créatures. Le malheureux Scacchi, qui n'avait fait aucune économie, se vit réduit à vendre sa précieuse bibliothèque pour subsister, et revint à Fano, où le chagrin et ses infirmités, auxquelles se joignit la perte de la vue, le conduisirent au tombeau le 1er. août 1643. Par son testament il légua le peu qu'il possédait au couvent de son ordre. Outre une édition de la *Bible*, Venise, 1619, in-fol. (1), on a de lui : I. *Sacrorum elæochrysmaton myrothecia tria*, Rome, 1625-27-37, in-4°., 3 parties (2), Amsterdam, 1701 ou 1710, in-fol., ouvrage savant, mais rempli de digressions étrangères au sujet : l'auteur y traite de toutes les sortes d'onctions dont il est parlé dans les Saintes Écritures; et par occasion, du chandelier à sept branches, des lampes des anciens, des embaumements, des bains, des parfums, etc. L'édition d'Amsterdam, reproduite en 1710, l'a été, de nouveau, à la Haye, 1725, sous ce titre : *Thesaurus antiquitatum sacro-profanarum*. C'est par erreur que quelques biographes en ont fait un nouvel ouvrage. II. *De cultu et veneratione servorum Dei liber primus, qui est de notis et signis sanctitatis*, Rome, 1639, in-4°. Cet ouvrage devait avoir six livres; mais le premier a seul été publié, l'auteur n'ayant pu faire les frais de l'impression. III. *Prediche e discorsi sopra gli evangeli*, ibid., 1636, in 4°. On peut consulter, pour plus de détails, la *Pinacotheca d'Erytræus* (J. Rossi), dont Tiraboschi a corrigé quelques erreurs, dans la *Storia della letteratura italiana*, VIII, 114; la *Nouvelle Bibl. des aut. ecclésiastiq.* de Dupin, XVII, éd. in-4°.; et les *Mémoires* de Niceron, tome XXI. W—s.

(1) Cette édition contient, outre la version connue sous le nom de Vulgate, celle de Santes Pagnini, une autre plus ancienne, et celle de la paraphrase chaldaïque.

(2) La quatrième et la cinquième sont restées en manuscrit.

SCÆVOLA (Caius Mucius, d'abord surnommé Cordus, puis), nom qui a prévalu dans l'histoire, né d'une famille patricienne, sous le règne de Tarquin-le-Superbe, est célèbre par un trait qui semblerait avoir été inventé, ou du moins considérablement embelli par les historiens romains. Tandis que Porsenna, roi de Clusium, en Étrurie (*V.* ce nom, XXXV, 435), tenait Rome assiégée (an 507 avant J.-C.). Mucius, s'imaginant qu'il était glorieux de servir sa patrie par un assassinat, pénétra, sous l'habillement étrusque, dans le camp de ce prince, et s'introduisit dans sa tente. Deux hommes, richement vêtus, s'offrent à ses regards; mais l'un était entouré de plus de monde : c'était le secrétaire du roi qui distribuait la solde aux troupes. Mucius le prend pour Porsenna et le poignarde. Il est arrêté; son supplice s'apprête : mais invincible à la crainte des tourments, il brave le prince irrité, et joignant la ruse à l'audace, il lui déclare, dit Denis d'Halycarnasse (1), que trois cents jeunes patriciens, ont fait serment de tuer le roi des Étrus-

(1) L. V, c. IV, §. 16-25.

Tite-Live ajoute que Mucius [illegible] sa main sur un brasier ar[illegible] se trouvait dans la tente, [illegible] pour la punir d'avoir man[illegible] coup qu'il avait médité, et [illegible] laissa brûler sans manifester [illegible] sentiment de douleur (2). [illegible], a dit un critique, ne [illegible] manquer d'être le plus géné[illegible] adopté, parce que la pré[illegible] est toujours accordée, par le [illegible] à la narration la plus mer[illegible]; et que le moyen d'être cru [illegible] temps de dire des choses [illegible] (3). » Porsenna, si l'on [illegible] Tite-Live, admira le courage [illegible], et fut épouvanté de sa [illegible] révélation. Au lieu de livrer ce [illegible] forcené au supplice, il aima [illegible] gagner les Romains par sa clé[illegible] et lui accorda la vie et la liberté. [illegible] voya Mucius à Rome accom[illegible] d'ambassadeurs, et conclut la [illegible] cette république. D'autres [illegible] par Denys d'Halycar[illegible] au contraire, que [illegible] Mucius dans son camp [illegible] jusqu'à ce que cette [illegible]. Le même historien, et [illegible] nous montrent [illegible] penser de ce traité. Se[illegible] ce ne fut pas la crainte [illegible] mais celle d'un soulève[illegible] qui décida le mo[illegible] à lever le siége de [illegible]. D'après le second, le traité [illegible] pour les Romains, [illegible] les réduisit à l'état de [illegible] laissa que le fer né[illegible] les instruments d'agri[illegible] Dès ce moment, les Ro[illegible] Mucius le surnom [illegible] gaucher, au lieu de celui de Cordus, que Denys d'Halycarnasse traduit par *Opsigonus*, (c'est-à-dire *tard venu*, posthume, né dix mois après la mort de son père). On le gratifia en outre d'autant de terres qu'il en pourrait entourer dans un jour, en traçant un sillon avec une charrue; et l'on appelait encore du temps d'Auguste, ces terres *les Prés quintiens*. Sous le rapport moral, l'action de ce jeune Romain est d'un furieux et d'un traître: l'enthousiasme républicain, ou plutôt la vanité nationale des Romains pouvait seule déifier un pareil attentat: que penser d'ailleurs du sénat de Rome, qui avait autorisé l'action de Mucius! On regrette de voir l'illustre Bossuet ne point la désapprouver dans son *Discours sur l'Histoire universelle*. Personne n'a fait, à ce sujet, des réflexions plus sages que l'abbé Bellanger, traducteur de Denys d'Halycarnasse. « Si les ennemis, » dit-il, avaient envoyé un assassin » pour tuer un des consuls, les his» toriens n'auraient pas manqué de » déclamer contre une pareille perfi» die. Tite-Live, néanmoins, et les » autres historiens latins, louent » beaucoup l'action de Mucius, et » la font approuver par le sénat; tant » il est vrai que nous jugeons sou» vent de la bonté d'une action par » l'intérêt que nous y avons, et que » nous louons, dans ceux qui nous » appartiennent, ce que nous blâ» mons dans les autres. » Un historien Romain, Florus, a mis l'action de Mucius Scævola, ainsi que celles de Clélie, et d'Horatius Coclès, au nombre de ces faits « qui, dit-il, » passeraient pour des fables si elles » n'étaient pas consignées dans nos » annales (6). » Or, on sait combien

(2) [illegible] de la républi[illegible]

(3) [illegible] lib. XXXIV, c. 14.

(6) *Epitom.*, *hist. rom.*, lib. II

peu étaient authentiques les annales romaines, refaites, la plupart après coup, depuis l'incendie de la ville par les Gaulois. Il existe une Dissertation de Nicolas Catherinot (*V.* ce nom, VII, 391), intitulée : *la main de Scævola* (7), qui révoque en doute l'action et même l'existence de ce Romain, par seize raisons, qu'il développe dans un style plat et souvent burlesque; mais plusieurs de ses arguments n'en sont pas moins péremptoires. L'anecdote de ce Romain a fourni à Martial le sujet de trois Épigrammes; à Du Ryer, l'un de nos poètes les plus médiocres, le sujet d'une tragédie qui n'est pas sans mérite (*V.* aussi Luce de Lancival); à Rubens, celui d'une composition pleine de feu et d'énergie, etc. Pendant notre révolution, le nom de Mucius Scævola était fort en honneur, et devint celui d'une des sections de Paris. Ce qui confirme encore les doutes qu'on peut élever sur l'existence de Mucius Scævola, c'est qu'on le fait patricien, tandis que la famille de ce nom, qui s'illustra, trois siècles après, était plébéienne. Comment une maison patricienne, dont un des auteurs aurait jeté un aussi grand éclat que le prétendu Mucius Scævola, aurait-elle pu tomber dans un oubli aussi complet? La maison plébéienne de Mucius Scævola a produit plus d'un personnage remarquable : — 1°. Scævola (Q.-Mucius), qui vivait dans le sixième siècle après la fondation de Rome, fut le premier de sa famille, qui mérita la réputation de grand jurisconsulte. Les historiens nous le montrent (l'an 219 av. J.-C., 535 de Rome) à la tête d'une ambassade envoyée à Carthage. Il fut désigné, deux ans après, comme préteur, en Sardaigne. — 2° Scævola (Publius-Mucius), petit-fils du précédent, augmenta encore beaucoup ce fond d'expérience dans les lois qui resta le patrimoine de cette famille. Il fut consul en 621 (133 av. J.-C.). Sans être tout-à-fait partisan des lois que proposa le tribun Tibérius Gracchus, sous son consulat, il se montra opposé aux violences que les patriciens voulaient exercer contre ce tribun. Au milieu de la sédition dans laquelle périt Tibérius, le consul Scævola était à son poste, à la tête du sénat. On peut voir, à l'article ci-après, Scipion Nasica, quelle modération courageuse montra Mucius Scævola dans cette circonstance; mais alors l'étude de la jurisprudence supposait des vertus et une fermeté vraiment stoïque. Aussi presque tous les jurisconsultes romains étaient-ils de la secte de Zénon. — 4°. Scævola (Q.-Mucius), cousin du précédent, augure et consul, en 637, s'attacha le jeune Cicéron, qui passa, dans la société de ce savant jurisconsulte, les premières années de son adolescence. Il triompha des Dalmates, avec Cæcilius Metellus, et se signala dans la guerre contre les Marses. Il était beau-père du jeune Marius; et, seul de tous les sénateurs, il osa résister à Sylla, quand ce dictateur voulut déclarer ennemis publics les deux Marius et leurs partisans dans le sénat : « Ni ces soldats, » lui dit Scævola, dont vous avez » environné le sénat, ni vos menaces ne m'effraient. Ne pensez pas » que, pour conserver quelques faibles restes d'une vie languissante » et d'un sang glacé dans mes veines, » je puisse me résoudre à déclarer » ennemi de Rome Marius, par » qui je me souviens que Rome et

(7) In-4°. de 14 pag., Bourges, 3 juillet 1682.

[illegible] l'Italie ont été sauvées. » Étant préteur en Asie, il s'était fait remarquer par son désintéressement. Un fragment de Lucile rappelle une raillerie piquante qu'il fit à un certain Albicius, qui poussait la manie du grec jusqu'à renoncer à sa langue maternelle. Scævola l'augure fut gendre de Lelius; et c'est lui que Cicéron a choisi pour un des interlocuteurs du dialogue *De amicitiâ*, du premier livre *De oratore*, et de son Traité de la République. — 5°. Scævola (Q.-Mucius), fils de Publius, devint, après la mort de Quintus l'augure, le maître de Cicéron. Il parvint au consulat l'an 659 de Rome (95 av. J.-C.), en même temps que Crassus l'orateur, son ami, avec lequel il avait tant de rapports pour le génie, le talent et le caractère, et aussi décoré de la dignité de grand pontife. Étant préteur en Asie, il [illegible] déploya tant de prudence et d'é[illegible], que par la suite on le pro[illegible] pour exemple aux gouverneurs [illegible] envoyait dans les provinces. [illegible] arrivée, il n'exigea pas des [illegible] les sommes que la coutume [illegible] à lever pour sa dépense [illegible] de ses officiers. « Il trouva, [illegible] une ressource meilleure, [illegible] de la simplicité. » Ce qui [illegible] encore plus d'honneur, ce [illegible] rigueurs équitables envers [illegible] romains, qui, chargés [illegible] perception des deniers, exer[illegible] les peuples les plus [illegible] vexations. Par cette con[illegible] regagna au peuple romain [illegible] des habitants de l'Asie, [illegible] leur reconnaissance, ins[illegible] en son honneur, une fête re[illegible] appelée la fête *Mucienne*. [illegible] qui parle de cet illustre [illegible] dans maint endroit de [illegible], l'appelle le plus grand orateur parmi les jurisconsultes, et le plus grand jurisconsulte parmi les orateurs. En effet, entre les hommes éloquents qui se piquaient d'être sobres et réservés par rapport aux ornements du style, Scævola était encore celui dont la diction était la plus élégante. Dans le commerce privé, il tempérait la sévérité qui lui était naturelle, par des manières douces et polies. Il est l'inventeur de la *Caution mucienne*, et publia divers ouvrages. L'un, intitulé *Définitions*, est le plus ancien livre dont on trouve des extraits dans le Digeste (8). Un personnage aussi éminent par son mérite et par sa vertu, ne pouvait manquer d'être en butte aux persécutions des partis qui troublèrent la république. Aux funérailles de Marius, il fut blessé d'un coup de poignard par un des agents du démagogue Fimbria, qui le cita ensuite à comparaître devant le peuple. Comme on lui demandait quel était le crime d'un homme qu'on ne pouvait louer assez dignement : *Je l'accuserai*, répondit Fimbria, *de n'avoir pas reçu assez avant dans le corps le poignard dont il devait être tué sur la place*. Si dans cette occasion, Scævola put échapper à la mort, il devait périr, plus tard, sous le poignard d'un autre assassin. L'an 667 de Rome, il fut égorgé, par les ordres du jeune Marius, dans le vestibule du temple de Vesta.

D—R—R.

SCALA (Mastino Ier. de La), gentilhomme véronais, attaché à la faction des Gibelins, fut, à la mort d'Ezzelin III de Romano, en 1259, choisi par ses compatriotes pour podestat de Vérone. Toutes les autres républiques, délivrées par les Guelfes

(8) [illegible] dans les Pandectes florentines.

d'une tyrannie féroce, s'étaient jetées dans leur parti : Mastino rendit Vérone l'asile des Gibelins; il en expulsa le comte de Saint-Boniface, avec tous les Guelfes, qui jamais, dès cette époque, n'y ont été rappelés; et en 1262, il obtint par un décret que son emploi de podestat serait perpétuel. Le parti Guelfe avait cependant toujours des partisans secrets dans Vérone : la liberté, opprimée par le nouveau seigneur, en avait davantage encore. En 1269, tous ceux qui voulaient empêcher la maison de La Scala d'affermir sa domination nouvelle, prirent les armes, et firent révolter presque tous les châteaux du territoire de Vérone. Mais quoique la noblesse presque entière de cette ville puissante eût pris part à la conjuration, après deux ans de guerre, elle fut chassée de tous ses lieux forts, par la valeur et l'habileté de Mastino Ier., qui avait su intéresser toute la populace à sa cause. Lui-même, quoique rangé parmi les nobles, était sorti d'une basse origine : ses ennemis assuraient que ses ancêtres étaient des marchands d'huile. Plus tard, les seigneurs de La Scala ont trouvé des généalogistes qui se sont étudiés à prouver que leur noblesse était sans tache. Cependant les victoires de Mastino et sa sévérité envers les vaincus augmentèrent le nombre et l'acharnement de ses ennemis. Désespérant de le vaincre, ils résolurent de se défaire de lui par un assassinat; quatre conjurés le massacrèrent dans son palais, le 17 octobre 1277. Mais son frère Albert, qui était alors podestat de Mantoue, accourut aussitôt à Vérone, avec une troupe de soldats; il empêcha les conjurés de profiter de la mort de Mastino pour renverser le gouvernement : bientôt il les fit tous arrêter, avec l'aide de la populace qui le favorisait, et ils périrent dans les supplices. Il se fit ensuite nommer à son tour, par le peuple, capitaine général de Vérone. — Albert Ier. de La Scala ne songea plus qu'à consolider son autorité en resserrant son alliance avec tous les seigneurs Gibelins de la Lombardie. Il donna des secours aux Bonacossi de Mantoue, et aux Gibelins de Modène et de Reggio; mais il ne fit presque jamais la guerre pour son propre compte, en sorte qu'il reste de lui peu de souvenirs historiques. Il mourut en 1301, après avoir gouverné sa patrie vingt-trois ans. — Son fils Barthélemi de La Scala lui succéda, et régna deux ans et demi, sans prendre beaucoup de part aux révolutions qui, à cette époque même, renversaient de leurs petites souverainetés les Visconti, les Correggeschi, et d'autres seigneurs Gibelins de Lombardie. Il mourut, le 7 mars 1304. — Alboin Ier. de La Scala, fils d'Albert Ier., et frère de Barthélemi, auquel il succéda dans la principauté de Vérone, épousa, en 1305, une fille de Giberto de Correggio, seigneur de Parme, et l'un des plus actifs parmi les chefs des Gibelins. François Bonacossi de Mantoue était le mari d'une autre fille du même prince; et ces trois seigneurs, unis par l'intérêt de parti, la parenté et l'ambition, attaquèrent en commun le marquis Azzo d'Este, et firent plusieurs conquêtes dans le Ferrarais. Enfin le marquis d'Este les repoussa moyennant les secours de Bologne et de Florence. A l'arrivée de l'empereur Henri VII en Italie, Alboïn de La Scala obtint de lui, en 1311, à prix d'argent, le titre de vicaire impérial à Vérone. Il mourut la même année, le 28 octobre; et son frère Cane-le-Grand lui succéda. S. S—i.

SCALA (Cane Ier. de La), surnommé le Grand, était le troisième fils d'Albert Ier., et le frère de Barthélemi et d'Alboin, né en 1291; il succéda au dernier, le 1er janvier 1312, dans la principauté de Vérone et le titre de vicaire impérial. Sa taille était grande et imposante, sa figure noble et douce, ses manières pleines de grâces. Déjà il s'était fait remarquer par son éloquence et par sa valeur. Le 15 avril 1311, il avait enlevé Vicence aux Padouans, et il y avait introduit une garnison, qui se disait impériale, mais qui ne dépendait que de lui. Ce fut l'origine d'une guerre acharnée entre la maison de La Scala et la république de Padoue. Cette république était attachée au parti Guelfe; elle avait obtenu de puissants secours de ceux qui soutenaient la même cause dans le reste de l'Italie, tandis que Cane au contraire s'était épuisé d'hommes et d'argent pour fournir des troupes et des subsides à l'empereur Henri VII. Aussi, pendant plusieurs années, n'eut-il que peu de succès. Enfin, le 17 septembre 1318, il surprit les Padouans désarmés dans le faubourg de Vicence, dont ils faisaient le siége; il les mit dans une déroute complète, leur enleva leurs équipages, fit prisonniers leurs chefs, et les contraignit à conclure, le 20 octobre, un traité par lequel ils renonçaient à toutes leurs prétentions sur Vicence. L'année suivante, Cane tourna ses armes contre les Guelfes de Crémone; il leur prit Maggiore, et les força bientôt à rappeler les Gibelins dans leur ville. Au milieu de la paix, les Padouans essayèrent, le 24 mai 1319, de surprendre Vicence; mais Cane de La Scala, qui était toujours admirablement servi par ses espions, fut averti de leur tentative, et les ayant attaqués à l'improviste, en fit prisonniers le plus grand nombre; et à l'aide de ces prisonniers mêmes, il s'empara, cinq jours après, de Monselice, la plus importante forteresse de l'état de Padoue. Après une année de combats, les Padouans, n'ayant pas d'autre moyen de se défendre, se donnèrent pour maître Jacques de Carrare, allié de Cane, et ils appelèrent à leur aide le duc Frédéric d'Autriche. La même année, Cane, déjà rendu célèbre aux yeux de toute l'Italie, fut nommé capitaine général de la ligue des Gibelins de Lombardie, dans une assemblée tenue à Soncino, le 16 décembre 1318: mais le pape Jean XXII l'excommunia comme hérétique, en 1320. Cane n'avait point voulu donner la paix aux Padouans, ni par l'intercession de Jacques de Carrare, ni par la crainte du duc d'Autriche; et quoiqu'il leur accordât quelques trêves, dont il profitait lui-même pour porter ses armes dans d'autres parties de la Lombardie, il força enfin Padoue de se soumettre à lui, le 7 septembre 1328. Déjà il commandait à Vérone, Vicence, Padoue, Feltre et Cividale. Pour achever la conquête de la Marche, il ne lui manquait plus que de soumettre Trévise: cette dernière ville fut livrée par capitulation, le 18 juillet 1329; mais comme il y entrait en triomphe, il se sentit atteint d'une maladie dangereuse, se fit transporter à l'église cathédrale, et y mourut le quatrième jour, à l'âge de quarante-un ans. Depuis douze ans, il portait le titre de capitaine général des Gibelins de Lombardie; et ses compatriotes lui avaient donné le nom de Grand, dans un siècle fécond en hommes distingués. A une bravoure qui ne se démentit

jamais, il joignait des qualités plus rares : la constance dans ses principes, la franchise dans ses discours, la fidélité à ses engagements. Il ne s'était pas seulement assuré de l'amour des soldats; il était chéri des peuples qu'il gouvernait; il gagnait même promptement le cœur de ceux qu'il subjuguait par les armes. Le premier des princes lombards il protégea les arts et les sciences. Sa cour, le refuge du Dante, l'asile de tous les exilés Gibelins, avait rassemblé les premiers poètes de l'Italie, les premiers peintres et les premiers sculpteurs. Quelques monuments glorieux dont il orna Vérone attestent encore aujourd'hui son goût pour l'architecture. Les armes cependant étaient sa passion favorite : elles firent la gloire de son règne. Conseiller et lieutenant de deux empereurs, Henri VII et Louis IV, il se montra supérieur à l'un et à l'autre, et il soutint, par ses talents et son activité, l'autorité de l'empire que ces monarques étaient hors d'état de maintenir eux-mêmes. Cane n'avait point de fils légitime : ses deux neveux, fils de son frère Alboïn, lui succédèrent conjointement. S. S—r.

SCALA (Mastino II de La), né, en 1308, d'Alboïn de La Scala, succéda, le 23 juillet 1329, à Cane-le-Grand, son oncle, dans la principauté de Vérone. Son collègue et son frère, Albert II, lui abandonna sans partage le soin des affaires pour se livrer uniquement au plaisir (1). Mastino, sans être nommé capitaine-général par les Gibelins de Lombardie, comme son oncle l'avait été, fut cependant bientôt reconnu p plus puissant et le plus hal leurs chefs. Tous ceux qui, d parti, se croyaient opprimés couraient à sa protection; et l no savait bien que tous les qu'il acquérait deviendraient l ses sujets. Aussi était-il toujou à marcher au secours de ce l'appelaient. Les Gibelins, é de Brescia, furent des premie 1330, à invoquer son assis Mastino entra aussitôt dans Bressan, et entreprit, au mois tembre, le siége de la capitale rivée inattendue du roi Jean de me en Italie, et la protection accorda aux Bressans, forcèren tino à se retirer; mais il en contre le roi Jean un ressen que ce monarque ne craignit d'accroître. Il se fit reconnaitr seigneur par d'autres villes vo sur lesquelles le prince de V avait aussi des projets. Mastino né de voir élever auprès de lui ce monarque aventurier, une sance rivale qui menaçait de gloutir, sentit la nécessité, pou poser à lui, de renoncer à d'a systèmes et à un ancien esp parti qui ne s'accordaient plu la politique. Il proposa, le pr de réunir, par une ligue com les princes gibelins et les ré ques guelfes, auxquelles le Boh inspirait une égale jalousie. Un mière ligue fut signée à Castell le 8 août 1331, entre Mastin marquis d'Este, les Gonzag Mantoue et les Visconti de Les Florentins entrèrent dans ligue, au mois de septembre et les alliés se promirent de pa entre eux les provinces, qui, enthousiasme sans exemple dan toire, s'étaient soumises de c

(1) Albert II était né en 1306. Il fut fait prisonnier à Padoue, le 3 août 1337, et relâché par les Vénitiens, par suite du traité du 18 décembre 1338. Il mourut après son frère, le 13 septembre 1352, sans laisser d'enfants.

roi de Bohême. Mastino fut le pre-
r à réaliser ce partage. Il acheta
Guelfes l'entrée de Brescia, le 14
1332, en livrant à leur vengean-
es Gibelins de cette ville, dont il
ait déclaré jusqu'alors le protec-
r. Ainsi Mastino commençait à ré-
r cette fausseté, cette ambition
ide et féroce, qui, non moins que
aleur guerrière, faisait l'essence
on caractère. D'après le traité de
telbaldo, Parme devait encore
ber en partage à Mastino; et en
t il s'en rendit maître, le 4 juin
35, après la retraite du roi Jean,
vait revendu à des seigneurs par-
ers les villes qui s'étaient volon-
ment données à lui. Le reste de
illes devait échoir en partage
illes de Mastino; mais, par son
, la supériorité de ses forces,
hesse de son trésor, et surtout
n manque de foi, il devança
eurs de ses associés. Reggio lui
vrée le 3 juillet 1335; et lors-
t jours après, il rendit cette
Gonzague, à qui elle avait
e d'avance en partage, ce
condition de s'en réserver à
la supériorité féodale, qui
ait point été promise. Mastino
également la ville de Lucques,
voulut point rendre ensuite
Florentins. Cette conquête lui
l'espérance d'étendre son in-
en Toscane. Il essaya de sur-
Pise et de faire alliance avec
; et il commença les hostili-
ntre les Florentins, le 23 fé-
1336. Mastino était alors sei-
de neuf villes, autrefois capi-
d'autant d'états souverains. Il
les gabelles de ces villes un re-
de sept cent mille florins d'or
, revenu égal à celui des
grands princes de la chrétienté.
vait de plus pour alliés les plus
puissants princes de la Lombardie, et Saccone des Ferlati, le redoutable chef des Gibelins des Apennins. Mais tous ces avantages furent plus que compensés par l'énergie et la constance des Florentins et des Vénitiens, et par les talents de Pierre des Rossi, leur général. Luchino Visconti de Milan se détacha de l'alliance de Mastino pour se joindre à ses ennemis; Padoue fut surprise le 3 août 1337; et Albert de La Scala, frère de Mastino, y fut fait prisonnier. Les plus forts châteaux des monts Euganéens furent pris successivement par les alliés. Les troupes du prince de Vérone furent battues à Montagnano, le 29 septembre 1338; et Mastino, qui voyait décliner rapidement sa fortune, se livrait à de tels accès de fureur, que, sur de simples soupçons, il tua de sa main, le 27 août, au milieu des rues, Barthélemi de La Scala, évêque de Vérone, auquel il reprochait d'être son ennemi. Mastino fut puni de ce sacrilége par les plus rigoureuses censures du pape Benoît XII. Hors d'état de résister à ses adversaires, il ne songea plus qu'à les diviser. Il réussit en effet à rendre les Vénitiens indifférents au sort des Florentins, et à leur faire signer, le 18 décembre 1338, une paix que les derniers furent forcés d'accepter, le 11 février suivant. Par elle Mastino conservait la souveraineté de Vérone, de Vicence, de Parme et de Lucques. Il prit, dans ces villes, le titre de vicaire du Saint-Siége, et se soumit à payer un tribut au pape, achetant à ce prix l'absolution du meurtre de l'évêque de Vérone. Mais la guerre malheureuse que Mastino venait de soutenir détruisit son crédit et encouragea ses jaloux à l'attaquer de nouveau. Les seigneurs de Correggio, oncles de Mastino du côté ma-

ternel, lui enlevèrent Parme, par surprise, le 21 mai 1341. Les Gonzague de Mantoue les secondèrent; les Visconti et les Carrare se déclarèrent aussi contre le seigneur de Vérone; et celui-ci se trouva de nouveau exposé à une guerre générale. Pour diminuer le nombre de ses garnisons et se procurer de l'argent, il vendit Lucques aux Florentins, qui ne surent pas garder cette ville. Il s'allia ensuite au marquis d'Este et à Pepoli, seigneur de Bologne; et, en 1345, il fit la paix avec les Visconti, en mariant à Bernabò sa fille Béatrix, que la noblesse de sa taille et peut-être aussi son orgueil, avaient fait surnommer la reine. Mastino, réduit à la souveraineté de Vérone et de Vicence, renonça aux projets ambitieux qui avaient occupé la première partie de son règne. Il prit encore quelque part aux troubles de Romagne, où il se rangea du parti du légat du pape; mais il chercha surtout à rétablir les arts et l'agriculture dans ses états, que des efforts disproportionnés à leur étendue avaient épuisés. Il mourut, le 3 juin 1351, laissant trois fils, qui lui succédèrent conjointement, deux filles et sept enfants naturels. S. S—I.

SCALA (Can-Grande II de La), fils de Mastino II, auquel il succéda le 3 juin 1351, fut proclamé d'abord conjointement avec ses deux frères, Can-Signore et Paul Alboïn, et du consentement d'Albert II, son oncle, qui mourut l'année suivante : mais le jeune prince ne voulait pas admettre de partage dans l'autorité. Né, en 1332, il avait épousé, le 22 novembre 1350, Élisabeth, fille de l'empereur Louis IV de Bavière : mais Can-Grande ne s'était pas attaché à elle; il n'en avait pas d'enfants, et il élevait sous ses yeux des bâtards, auxquels il voulait assurer s: sion. La grande jeunesse de s lui avait permis de retenir p même toute l'autorité; il l'av due plus onéreuse en accal sujets d'impôts excessifs, et cru assurer les trésors qu'il av sés, en les plaçant à intér la banque de Venise, sous le ses trois fils naturels. Ces e avaient rendu Can-Grande o peuple. Son frère naturel, Fi crut pouvoir profiter du m tement universel pour s'em la souveraineté de Vérone. que Can-Grande était allé à avec son frère Can-Signore. avoir une entrevue avec le de Brandebourg, son beau-fri gnano réussit, par un mél tromperie et d'audace, à s maître de Vérone, pendant du 17 février 1354. Les Gc Azzo de Correggio et Viscont de la maison de La Scala, s rent pour favoriser l'usurpate Can-Grande, revenu en to avec ses gendarmes dès la p nouvelle de cette sédition, la garde d'une des portes quel de ses partisans, qui l'intro dans la ville. Il livra batail gnano au milieu des rues; quit et le tua, ainsi que Pa la Mirandole, que Frégna nommé pour podestat; e mena tous les révoltés à sance. Peu de temps après, dans une ligue formée cc Visconti par la république d et tous les princes ses voisin alliance lui paraissant affer pouvoir, il se livra sans r tous ses vices, la cruauté, et la débauche. Ni la beau rang, ni la vertu d'Élisabet vière, sa femme, ne la mi

ert de ses mépris ; ses deux frè-
rtaient sans cesse ménacés, et
ndaient d'heure en heure à de-
r victimes de sa jalousie. L'aîné
eux, Can-Signore, se croyant
perdu, rencontra, le 14 décembre
Can-Grande, qui traversait Vé-
a cheval ; aussitôt il s'élança
e lui, et le transperça de part
art avec son estoc. Il s'enfuit
te à Padoue ; mais François de
re, qui régnait dans cette ville,
vut avec honneur, le reconduisit
one, à la tête de ses troupes,
nt proclamer seigneur, le 17 dé-
re, conjointement avec son
Paul-Alboïn. — Can-Signore
Scala, voulant s'affermir dans
ouveraineté de Vérone par des
es, maria sa sœur Verde de La
au marquis Nicolas d'Este,
n 1361, et il renouvela la
Trevisane contre la maison
ti. Cependant, la même année,
le concert avec cette ligue,
x avec Bernabò. Le 5 juin
[illegible] Agnès, fille du duc de
Can Signore, victime pendant
[illegible] précédent de l'ambition de
[illegible] aîné, n'avait point ap-
[illegible] malheur, à se conduire
[illegible] avec plus de générosité :
[illegible] plus jeune frère Paul
[illegible] toute part à la souverai-
[illegible] avait été conférée par le
[illegible] Alboïn trouva, parmi
[illegible] parti empressé à faire
[illegible] droits : leurs secrets des-
[illegible] au prince, furent consi-
[illegible] une conspiration ; Paul
[illegible] enfermé le 20 janvier
[illegible] le château de Peschiera ;
[illegible] complices furent décapités,
[illegible] nombre d'autres furent
[illegible] les prisons, d'où ils
[illegible] plus qu'à la mort de
[illegible]ore. Celui-ci, renonçant à la
politique qu'avaient suivie ses ancêtres, de s'opposer à la grandeur de la maison Visconti, contracta une étroite alliance avec Bernabò, seigneur de Milan. S'endormant ensuite sur le trône, et se livrant aux débauches, déjà fatales aux autres princes de sa maison, il ne fit plus rien de digne de remarque jusqu'à l'année 1375, où sentant déjà approcher le terme de sa vie, quoiqu'il eût à peine trente-cinq ans, et voulant assurer sa succession à ses deux bâtards Barthélemi et Antoine, qu'il fit désigner, de son vivant, comme capitaines généraux de Vérone et de Vicence, il fit étrangler, dans sa prison de Peschiera, son frère Paul Alboïn, et mourut ensuite, le 18 octobre 1375. Avec lui s'éteignit la descendance légitime des *Scala*, qui avaient gouverné pendant 113 ans la principauté de Vérone.

S. S—I.

SCALA (Antoine de la), seigneur de Vérone, fils naturel de Can Signore, était âgé de quinze ans lorsqu'il lui succéda, le 14 octobre 1375, conjointement avec son frère Barthélemi II. Leur père les avait mis sous la tutelle de Nicolas marquis d'Este, de Galeotto Malatesti, et de François de Carrare. Les premières années de leur règne s'écoulèrent pacifiquement, à la réserve d'une tentative que fit contre eux, en 1378, Barnabò Visconti, qui réclamait l'héritage de la maison de La Scala pour sa femme Regina, prétendant que des bâtards ne pouvaient succéder au préjudice des enfants légitimes ; mais les frères de La Scala ayant eu des secours de tous leurs voisins, et ayant obtenu plusieurs avantages sur Visconti dans l'état de Brescia, les hostilités furent suspendues par une trève, au mois de septembre 1378. Cependant les deux

frères de La Scala étant parvenus à l'âge de gouverner par eux-mêmes, le plus jeune, Antoine, sentit avec effroi que le pouvoir souverain passerait presqu'en entier entre les mains de son frère Barthélemi. Le fratricide ne pouvait l'effrayer dans une famille où ce forfait était en quelque sorte héréditaire. Il aposta des assassins qui attaquèrent Barthélemi, comme il entrait, avec un seul compagnon, chez une femme qu'il aimait. Barthélemi fut trouvé mort le matin du 13 juillet 1381, percé de vingt-six coups de couteau: son compagnon en avait reçu trente-six. Antoine, qui voulait détourner de lui le soupçon de ce forfait, fit saisir la maîtresse de Barthélemi avec tous ses parents; et les accusant d'avoir assassiné son frère, il les fit tous périr dans d'horribles tourments. Cependant personne ne fut la dupe de ce nouvel acte de barbarie; la voix publique accusa Antoine de la mort de son frère: François de Carrare, seigneur de Padoue, répéta cette accusation; et Antoine de La Scala put d'autant moins pardonner cet outrage, qu'il était plus mérité. Cherchant de tous côtés des ennemis au prince de Padoue, il lui déclara la guerre en 1385; il rejeta toutes ses propositions, toutes ses offres de satisfaction. Battu aux Brentelles, le 25 juin 1386, et près de Castelbaldo, le 11 mars 1387, il se refusa encore à faire la paix, et ne voulut écouter aucun des conseils de la saine politique. François de Carrare se vit forcé d'appeler à son aide Jean Galeaz Visconti, seigneur de Milan, qui observait ces deux rivaux pour profiter de leur affaiblissement. Antoine de La Scala ne put opposer aucune résistance à ce nouvel agresseur. Le 18 octobre 1387, Vérone fut livrée par des traitres à Jean Galeaz Visconti; Antoine Scala s'enfuit par l'Adige, à V avec sa famille. N'y trouvant les secours qu'il attendait, il demander vainement aux Flo et au pape. Comme il reven Romagne, après d'inutiles sol tions, il mourut dans les mon de Forli, le 3 septembre 138 poisonné, dit-on, par les ord Jean Galeaz Visconti. Il lais fils, Can-Francesco, et trois fill Francesco se réconcilia avec çois de Carrare, et reparut Vérone, en 1390. Son approc sa dans cette ville un mouvem tal à ses partisans. Visconti les chefs de la révolte, et moyen de faire empoisonner gereux compétiteur, dans R même. — Guillaume de LA bâtard de Can-Grande II, fut n tanément rétabli dans Veron François Novello de Carrara avril 1404; mais il mourut jours après, laissant plusieurs ne surent pas conserver l'an Carrara leur protecteur; et leurs débats, les Vénitiens se rent maîtres de Vérone, qui lors a toujours suivi le sort République. — Antonio, fils d laume de LA SCALA, vécut et dans l'obscurité: son frère B n'ayant plus aucun espoir de vrer la souveraineté de Vér retira auprès de l'empereu mond, qui le prit en affection clara prince de l'empire, et lu un fief et divers titres honor il mourut à Vienne, le 21 nov sans enfants, et n'ayant jam marié, comme il est prouvé diplôme impérial du 8 octob même année. — Nicodème SCALA, autre frère de Brun évêque de Freisingen, homm

ssiégé, et mourut à Vienne le 13 ait 1443. — Paul, dernier fils de uillaume de LA SCALA, s'établit en ivière, où sa postérité exista pen- nt un siècle. Le dernier mâle de nom fut un Brunoro, qui mourut 1744; et le dernier rejeton de tte illustre famille fut une Jeanne ii, veuve d'un Dietrichstein, porta biens et les droits qui lui restaient ns la maison des barons de Lam- rg. *Voy.*, pour plus de dévelop- ment, le *Dictionnaire historique* ien, imprimé à Bassano, dont le ecteur a écrit une histoire com- te de toute cette famille. Saraïna, ıl Scalkins, et J.-B. Biancolini n'étaient déjà occupés avec beau- up de détail : des poètes même lui aient consacré leurs chants. *Voy.* ARIOSTO. S. S—I.

SCALA (BARTHÉLEMI), homme tat et homme de lettres, né en 1430, lle de Valdelsa, en Toscane, vint Florence pour y étudier le droit, et ntre le degré de docteur. Fils u pauvre meunier, sans relations ans appui, il sut, par son propre rite, s'élever aux premières char- s de la république, dont il mania s temps les affaires. Côme et rre de Médicis, frappés de ses gres, le prirent à leur servi- , et en encourageant son talent, lui rvirent le chemin des honneurs. vita de la dignité de chancelier, ui conféra d'ambassadeur. Scala ut, en 1484, à la cour d'Inno- nt VIII, pour le féliciter sur son avènement au pontificat. Cette mis- n lui valut le diplôme de secré- re apostolique, et, peu après son ur de Rome, le rang de gonfa- ier de la république, à Florence. ent de la réputation d'écrivain, avoir franchi tous les degrés imitation, il se montra jaloux du mérite de Politien, auquel il en- viait peut-être la faveur des Médicis. Ils eurent des disputes très-vives sur la langue latine, et dissertèrent gra- vement sur le mot *culex*, pour savoir s'il fallait plutôt l'employer au mas- culin qu'au féminin. Ils se reprochè- rent aussi l'inégalité et l'affectation de leur style, d'un ton qui doit paraître très-choquant aujourd'hui ; mais qui était moins extraordinaire de leur temps, où l'on était habitué à voir les gens de lettres se déchirer mutuellement pour des questions les plus futiles, et démentir, par leur exemple, les leçons de modération et de prudence qu'ils ne manquaient ja- mais de donner dans leurs ouvrages. Scala avait composé, à ce que l'on prétend, un poème philosophique, dans le genre de celui de Lucrèce, et quelques apologues, maintenant ignorés, mais qui, par la gravité des préceptes et par la bizarrerie de l'in- vention, obtinrent alors un succès universel. Il entreprit aussi d'écrire l'histoire de la ville de Florence, et s'était proposé de la diviser en vingt livres, dont il n'a laissé que les qua- tre premiers, avec le commencement du cinquième : sa mort, arrivée en 1497, l'empêcha de la continuer. Ses ouvrages sont : I. *Ad Innocentium VIII, summum pontificem, ora- tio*, Florence. II. *Pro imperatoriis militaribus insigniis dandis Con- stantino Sfortiæ imperatori*, ibid., 1481 : discours prononcé dans la place du peuple, à Florence, en remettant à Constant Sforza, seigneur de Pe- saro, les insignes de chef militaire de la république. III. *Apologia con- tra intuperatores civitatis Florentiæ*, ibidem., 1497, in-fol. IV. *De histo- ria Florentina*, Rome 16--, in-4°., imprimé par les soins de Magliabe- chi, insérée par Burmann dans le

tome VIII de son Recueil des Histoires d'Italie. Cet ouvrage s'arrête aux apprêts de la bataille de Tagliacozzo, entre Charles Ier. d'Anjou, et Conradin de Souabe. V. *Vita Vitaliani Borrhomæi, ad Petrum Mediceum*, ibid., 1677, in-4°. Quelques-unes de ses lettres sont imprimées parmi celles de Politien, et d'autres dans un Recueil publié par Bandini, sous le titre de *Collectio veterum monum.* On trouvera d'autres renseignements sur Scala (connu aussi sous le nom de *Vopiscus*, qu'il avait pris, étant né jumeau), dans Zeno, *Dissert. Voss.*, tome II, pag. 253, et dans Manni, qui en a donné la Vie, Florence, 1768. Voyez aussi *Elogj degli uomini illustri Toscani*, tome II, pag. 70.—Sa fille, Alessandra Scala, non moins remarquable pour sa beauté que pour son instruction, épousa Michel Tarcagnota Marulli, poète byzantin, qui comptait parmi ses rivaux le célèbre Politien. Alessandra fut assistée dans ses études par Jean Lascaris et Démetrius Chalcondyle, qui lui apprirent le latin et le grec. Telle était la facilité avec laquelle elle parlait et écrivait ces deux langues, qu'elle put se charger du rôle d'Électre, dans la tragédie de ce nom, de Sophocle, et répondre aux épigrammes grecques que lui adressait Politien, avec lequel elle ne craignait pas de se mesurer. Plusieurs de ces pièces ont été imprimées avec les Opuscules de Politien, recueillis et publiés par Acciajuoli. Alessandra mourut à Florence, en 1506. A—G—S.

SCALIGER (Jules-César), l'un des savants les plus célèbres qui aient paru depuis la renaissance des lettres, quoique doué de grands talents, en avait moins encore que de vanité. Pour rehausser son mérite personnel par l'éclat d'une haute naissance, il se fit une généalogie fabuleuse, et s'attribua des aventures qu'il est nécessaire de retracer en peu de mots. Prétendant descendre des La Scala, souverains de Vérone (en latin *Scaligeri*), Jules-César se disait le fils de Benoît de La Scala, l'un des plus vaillants capitaines du quinzième siècle (1), et de Bérénice, fille du comte Paris Lodronio. Né en 1484, au château de Riva, sur les bords du lac de Garde, il fut soustrait par sa mère aux perquisitions qu'y firent les Vénitiens, pour s'emparer des derniers rejetons de l'antique maison des princes de Vérone. On lui donna pour précepteur le fameux Frà Giocondo (2) (*V.* ce nom, XVII, 398), duquel il apprit les éléments des langues. Il fut ensuite présenté par son père à l'empereur Maximilien, qui l'admit au nombre de ses pages, et le fit élever dans les exercices convenables à sa haute naissance. Les guerres d'Italie lui fournirent des occasions de signaler sa brillante valeur. Échappé comme par miracle de la bataille de Ravenne, où son père et Tite, son frère aîné, périrent sous ses yeux, il recueillit leurs dépouilles, et les fit inhumer à Ferrare. Sa mère succomba bientôt à sa juste douleur. Le duc de Ferrare, son parent, lui assigna une pension suffisante pour soutenir son rang; mais tourmenté du desir de recouvrer la seigneurie de Vérone, il imagina de se faire cordelier, dans l'espoir de devenir pape, pour arracher son héritage aux Vénitiens. Fatigué des pratiques minutieuses

(1) On a remarqué que ce grand capitaine n'est cité par aucun historien.

(2) Scaliger ignorait même l'ordre auquel appartenait Frà Giocondo; et il est très-probable qu'il ne l'avait jamais vu.

quelles ses supérieurs l'assujé-
aient, il ne tarda pas de quitter
loître pour rentrer dans la car-
e des armes; et ayant obtenu le
mandement d'une compagnie de
alerie, au service de France, il
signala dans la guerre du Pié-
nt, tout en étudiant les langues,
hilosophie et la médecine. Enfin,
ant aux sollicitations d'Antoine
La Rovere, évêque d'Agen, il
sentit à suivre ce prelat dans sa
e épiscopale, où il devait trouver
rme de sa vie aventureuse. Tel
l'incroyable récit de Scaliger; et
e était l'admiration que ses ta-
s inspiraient à ses contemporains,
il n'en est aucun qui se soit avisé
contester ses droits sur la princi-
te de Vérone. Mais la vérité se
ur, tôt ou tard, et finit par
cer les nuages dont on a voulu
velopper. Indépendamment de
oppius (V. ce nom), entre les
rateurs qui se sont occupés de
ouiller la généalogie de Scaliger,
doit distinguer Maffei, dans la
na illustrata, et Tiraboschi,
la *Storia della letteratura ita-*
na. C'est d'après ces deux écri-
ns, dont la sagesse et l'impartia-
sont bien connues, que nous allons
senter au lecteur la vie réelle de
re héros. Jules-César était fils de
Bordoni, peintre en miniatu-
et géographe (V. Bordoni, V,
). Il est assez vraisemblable
il naquit à Padoue, où son père
a sa résidence habituelle; mais
ne et Venise se disputent l'hon-
de lui avoir donné le jour. Il
au baptême le nom de Jules;
ce fut que long-temps après
s'avisa d'y joindre celui de Cé-
Après avoir étudié sous Caelius
ginus, à Padoue, et achevé
cours à l'université de cette ville,
il visita la Haute Italie, dans le dessein d'accroître ses connaissances et de trouver des protecteurs dont la générosité pût suppléer à son défaut de fortune. Accueilli dans les premières maisons de Vérone, Jules Bordoni (c'est le nom qu'il portait alors), put y voir Constance Rangona, femme de César Frégose, qu'il a tant célébrée dans ses vers; mais s'il fut touché des attraits de cette dame, il eut la discrétion de ne point lui découvrir ses sentiments. A la culture des lettres, il joignait celle des sciences, et pratiquait la médecine avec quelque succès. Charmé de son mérite, Ant. de La Rovère, évêque d'Agen (3), le choisit pour médecin, et l'amena dans cette ville, en 1525. Peu de temps après son arrivée, ayant eu l'occasion de voir Andiette de Roques-Lobejac, il la demanda en mariage. Les obstacles qu'il rencontra ne firent qu'accroître sa passion, et il résolut de se fixer en France. Pour pouvoir exercer librement son état, il sollicita des lettres de naturalisation (4), qui lui furent expédiées, en 1528, sous le nom de *Jules-César de Lescalle de Bordoms* (5), docteur en médecine. On voit par le changement qu'il avait fait subir à son nom, qu'il songeait à s'attribuer une autre origine; mais il ne savait pas encore qu'il descendait des anciens *Scaligeri*; ni, comme son fils l'a prétendu depuis, qu'il était comte de *Burden*. Il reçut, l'année suivante, le prix de son

(3) Ant. de La Rovere occupa le siége d'Agen, depuis 1518 jusqu'en 1528. V. le *Gallia christiana*.

(4) Ces lettres sont imprimées dans le *Dictionnaire* de Bayle, au mot *Vérone*.

(5) Probablement par une faute du copiste, pour Bordonis, comme l'ami ou le remarque très-judicieusement dans ses additions au *Menagiana*, II, 327.

amour en épousant Andiette, qui n'avait que seize ans. Malgré la disproportion d'âge, il vécut heureux avec sa femme, dont il eut beaucoup d'enfants. Doué de talents peu communs, et d'une grande ardeur pour l'étude, Scaliger paraît n'avoir cherché dans les lettres qu'un moyen de célébrité, et le trouva bientôt. Les querelles des savants, à peine aperçues aujourd'hui, occupaient alors le petit nombre de trompettes que la renommée avait à sa disposition. Scaliger, encore inconnu, débuta par attaquer Érasme, qui s'était moqué de l'affectation de quelques savants d'Italie à n'employer que les termes de Cicéron ; et dans deux harangues, il l'accabla desplus grossières invectives. Érasme ne daigna pas répondre à la première (6), et ne vit pas la seconde. Notre athlète voulut ensuite se mesurer contre Cardan, dont la réputation lui portait ombrage, et il fit paraître une critique de son traité de la *Subtilité*, plus fournie d'injures que de raisons. Le bruit de la mort de Cardan s'étant répandu dans le même temps, il imagina que ce savant était mort de chagrin, et ne manqua pas de se faire un mérite de sa sensibilité, en témoignant un extrême regret d'avoir remporté une victoire qui coûtait un si grand homme à la république des lettres. Précédemment, il avoit témoigné le même repentir de sa conduite à l'égard d'Érasme, et dès qu'il l'avait su mort, s'était empressé d'en faire l'éloge dans les termes les plus pompeux. En 1541, César Frégose fut assassiné par les émissaires de l'empereur, et sa veuve, la belle Constance Rangona, vint avec ses enfants et Matt. Bandello, leur précepteur (*V.* BANDELLO, III, 303), chercher un asile près d'Hector Frégose, son beau-frère, administrateur du diocèse d'Agen pour le temporel. Quoique la divine Rangona ne fût plus jeune, sa vue ranima la passion mal éteinte de Scaliger, âgé lui-même de près de soixante ans, et il célébra les charmes et l'esprit de la belle italienne, sous le nom de *Thaumantia* (Merveille), dans une foule de vers trop loués ou trop dépréciés, mais qui paraissent dictés par un sentiment vrai. Reçut-il le prix de son amour? C'est ce qu'affirme Coupé (*Soirées littéraires*, XV, 142), d'après quelques expressions équivoques de Scaliger, trop vain pour qu'on doive le croire légèrement (7). Quoi qu'il en soit, sa passion ne ralentit point son ardeur pour l'étude. Poète médiocre, mais le premier prosateur de son temps, il contribua beaucoup à ramener les écrivains à l'observation des règles grammaticales, et il les obligea de rendre leur style plus clair, plus élégant, et plus poli. Il rendit un service important à la botanique, en montrant la nécessité d'abandonner la classification des plantes par leurs propriétés, et d'en adopter une fondée sur leurs formes et leurs caractères distinctifs. Il avait formé un herbier des plantes de la Guienne et des Pyrénées; et son fils assure qu'il en faisait venir à grands frais des

(6) Il attend ma réponse, dit Érasme, et il prépare déjà une autre invective; mais je n'ai pas encore lu son livre; je n'ai fait que le parcourir. *Lettre* [illegible], éd. de Leyde, 1703.

(7) M. Mermet suppose que Scaliger était veuf lorsqu'il devint amoureux de Constance Rangona; mais il est certain que sa femme lui a survécu. Quant à la belle Constance, elle était déjà sur le retour de l'âge, quand elle vint habiter Agen, puisque Janus Frégose, le cadet de ses enfants, était dans les ordres, et devint évêque de cette ville, en 1555. Voy. le *Clergé de France*, par Dutems, III, 285.

étrangers, et qu'il les peignait *des couleurs vives;* mais il aban- ce travail, après avoir vu l'ou- de Fuchs : *de Naturâ stir-* . Voulant persuader qu'il avait sa jeunesse dans les armées, il it à parler de ses exploits guer- . et affectait les airs et le ton capitan. Exagéré dans ses élo- mme dans ses critiques, il di- qu'il aimerait mieux avoir fait d'Horace qui commence par mots : *Quem tu Melpomene* (Ode III, liv. IV), que d'être d'Arragon. On accourait pour ndre de toutes les parties de la ce, des Pays-Bas et de l'Alle- e. Les éloges dont le comblaient dmirateurs, ne surpassaient pas nion qu'il avait de lui-même. Il ait à un de ses amis: « Tâchez de sser ensemble les figures de Mas- a, de Xénophon et de Platon, et ferez un portrait qui me représen- imparfaitement. » Malgré sa caus- naturelle, et les emportements il se livrait toutes les fois amour-propre était intéressé discussion, il était réelle- bon, et se montrait aussi ge- que son peu de fortune pou- lui permettre. On l'a soup- d'avoir eu quelque penchant les opinions des novateurs; mais certain qu'il mourut dans la foi , le 21 octobre 1558, à de soixante-quinze ans. Ses res- furent ensevelis dans l'église des d'Agen, avec cette épita- *Jul. Cæsaris Scaligeri quod* Les hommes les plus distingués long-temps la plus haute pour sa mémoire. Le judi- dit que l'antiquité n'a personnage qui lui eût et que le siècle n'offre pas Juste Lipse l'associe à Ho-

mère, Hippocrate et Aristote, et le nomme le miracle et la gloire de son siècle. Maintenant que ses talents et ses services, mieux appréciés, ont fixé la véritable place de Scaliger, il conserve encore de nombreux partisans. L'académie d'Agen, en 1806, proposa son *Éloge*: M. Briquet remporta le prix. L'un des concurrents, M. Mermet, a fait imprimer son Discours à la suite des *Observations sur Boileau*, Paris, 1809, in-12. Scaliger joignait à un esprit actif et pénétrant, beaucoup de mémoire et une vaste érudition, quoiqu'il n'eût qu'une connaissance superficielle de la littérature grecque. Il écrivait purement et avec élégance; mais il était trop souvent déclamateur, et il manquait de goût: par exemple, il mettait les tragédies qui portent le nom de *Sénèque* au-dessus de celles d'Euripide; dans la satire, il préférait Juvénal à Horace, et il ne trouvait dans les poésies de Catulle, que des bassesses et des trivialités. Il partagea d'ailleurs toutes les erreurs de son siècle en physique et en philosophie; et il ne fut vraiment supérieur que comme grammairien. Outre des notes sur le *Traité des Plantes* de Théophraste (8), et sur celui qui porte le nom d'Aristote; la traduction latine de l'*Histoire des Animaux*, d'Aristote, publiée par Maussac, Toulouse, 1619, in-fol., et conservée dans l'édition de J. G. Schneider, Leipzig, 1811, 4 vol. in-8°.; et une version latine, avec des notes, du livre des *Insomnies* d'Hippocrate, Lyon, 1538, in-8°.; on a de Scaliger: I. *Oratio pro Cicerone contra D. Erasmum*, Pa-

(8) [illegible]

ris, P. Vidoue, 1531, in-8°., réimprimé à la suite de ses *Hymnes* et *Poésies sacrées*, Cologne, 1600, et avec des notes de Melchior Adam, Heidelberg, 1618, in-8°. Le second Discours fut imprimé par le même P. Vidoue, à la fin de l'année 1536, mais sous la date de 1537. On assure que J. C. Scaliger fit tout ce qu'il put pour les supprimer, sans y réussir. Ils ont été réimprimés sous ce titre : *Adversus D. Erasmum orationes duæ, eloquentiæ Romanæ vindices, cum auctoris opusculis*, Toulouse, 1621, in-4°. : ce volume est rare, sans être recherché. II. *De comicis dimensionibus*, Lyon, 1539, in-8°. de 56 pag., édit. très-rare. Cette Dissertation, qu'on retrouve à la tête de l'édition de Térence, Paris, 1552, in-fol., a été insérée dans le tome VIII du *Thesaur. antiquit. græcar.*, avec quelques fragments tirés de la poétique de Scaliger sur le théâtre des anciens. III. *De causis linguæ latinæ libri XIII*, ibid., 1540, in-4°.; Genève, 1580, in-8°. C'est le premier ouvrage de grammaire qui soit écrit d'une manière philosophique. Fr. Sanchez compléta le travail de Scaliger, dans sa *Minerve* (*Voy.* F. Sanchez, XL, 298). IV. *Exotericarum exercitationum liber quintus decimus de subtilitate ad Hieronym. Cardanum*, Paris, 1557, in-4°. de 952 pag.; Bâle, 1560, in-fol., et réimprimé plusieurs fois, format in-8°. En désignant ce livre comme le quinzième, Scaliger espérait persuader qu'il en avait déjà composé quatorze sur d'autres matières d'érudition. Ce trait manque à la *charlatanerie des savants*, par Mencke (*Voy.* ce nom); au surplus, il ne se montre pas, dans cet ouvrage, meilleur physicien que Cardan. Suivant Naudé, Scaliger a commis plus de fautes qu'il n'en a repris dans le livre de son adversaire, dont la réponse se fit trop attendre pour qu'il pût se repentir de s'être attribué trop tôt la victoire : d'autres savants ont jugé ce livre moins sévèrement (*V.* Goclenius, XVII, 540). V. *Poetices lib. VII*, Lyon, 1561, in-fol.; Leyde, 1581, in-8°.; Heidelberg, 1607, même format. Cet ouvrage, long-temps désiré, est le plus savant qu'on eût encore vu dans ce genre. On y trouve une foule de remarques grammaticales et philologiques, qui supposent une étude aprofondie des auteurs anciens; mais point de vues nouvelles, point de ces idées fécondes et ingénieuses qui plaisent tant au lecteur. Après avoir traité de l'origine et du but de la poésie, des connaissances nécessaires aux poètes, et des règles établies par les anciens critiques, il passe en revue les ouvrages des poètes les plus célèbres, en remontant des modernes aux anciens, et il les juge avec une sévérité d'autant plus déplacée, que son goût est presque constamment opposé à celui des grands maîtres. VI. *Poëmata in duas partes divisa* (Genève), 1574, in-8°.; Heidelberg, Commelin, 1600, in-8°. « Il n'est guère, suivant Ménage, de plus méchant livre; il s'y trouve à peine quatre ou cinq épigrammes qui puissent passer à la montre. » Huet va plus loin encore : « Par ses poésies, brutes et informes, dit-il, Scaliger a déshonoré le Parnasse » (*Huetiana*, p. 11). Coupé, cependant, en porte un jugement favorable, et pense qu'elles mériteraient d'être traduites entièrement (Voy. *Soirées littéraires*, XV, 135). Les *Poésies sacrées* ont été publiées séparément, Cologne, 1600, avec quelques épigrammes du P.

... (Voy. FREUX, XVI, 51), ... les hérétiques, accusés de les ... défigurées pour faire suspecter ... les sentiments de l'auteur. *Epistolæ et orationes*, Leyde, ... : Schelhorn a recueilli ... *Amœnitates litterariæ*, ... et VIII, seize nouvelles Let... Scaliger, qui roulent toutes ... débats avec Érasme. La *Vie* ... par son fils, imprimée ... 1594, in-4°., et recueillie ... dans ses *Vitæ selector.* ... n'est presque qu'un tissu ... Son portrait se trouve dans ... de Boissard. Outre les ... cités, on peut consulter Teis... Niceron, tom. XXIII. W-s.

SCALIGER (JOSEPH-JUSTE), ... plus célèbres philologues dont ... la France, était le dixième ... de J. C. Scaliger, et d'Audiette ... -Lobejac; il naquit dans ... le 4 août 1540. On l'envoya ... ses études à Bordeaux, et ... trois ans, ne retirant que ... fruits des leçons du maître ... on l'avait confié. Un bruit de ... détermina son père à le rappe... malgré ses travaux nombreux, ... chargea de le diriger dans ses ... Il ne serait pas sans intérêt ... la méthode employée ... père de Scaliger. D'après le ... renseignements qu'on a pu ... à cet égard, on voit qu'il ... à-la-fois la mémoire et le ... de son élève. Il lui dictait ... ou lui faisait transcrire les ... passages des meilleurs au... et l'obligeait à lui rapporter ... jour une petite composition ... lui avait indiqué le sujet. Les ... du jeune Scaliger furent ... très-rapides. A seize ans il ... fait une tragédie latine d'*Œ*... qu'il n'a pas conservée, parce qu'il finit sans doute par en apercevoir les défauts. Après la mort de son père, il vint à Paris, étudier le grec sous le célèbre Turnèbe (*V.* ce nom); mais au bout de deux mois, trouvant qu'il n'allait pas assez vite, il entreprit seul la lecture d'Homère, qu'il eut achevée dans vingt-un jours, aidé d'une version latine. Il lut ensuite les autres poètes, puis les orateurs et les historiens, de manière que, dans l'espace de deux ans, il acquit la connaissance des principaux ouvrages grecs. Il apprit également seul, et même sans le secours d'aucun dictionnaire (Voy. *Scaligerana prima*, p. 18), l'hébreu, l'arabe (1), le syriaque, le persan, et la plupart des langues de l'Europe. Il se vantait, par la suite, d'en parler treize, anciennes ou modernes. Son ardeur pour l'étude était telle, qu'il ne dormait que quelques heures chaque nuit, et qu'il passait des journées entières sans prendre presqu'aucune nourriture. Doué d'ailleurs d'une mémoire prodigieuse et d'une grande pénétration, il se rendit bientôt très-habile dans les lettres, l'histoire, la chronologie et les antiquités. Louis de La Roche-Pozay, depuis ambassadeur de France près de la cour de Rome, le choisit, en 1563, pour instituteur de ses enfants, et lui assigna un traitement honorable. L'année précédente, Scaliger, catéchisé par Viret et Chandieu (*V.* ces noms), avait embrassé la religion réformée; mais il est probable qu'il ne la professait pas encore ouvertement. Il trouva, dans la générosité de son patron, les moyens de satisfaire son

(1) Le manuscrit autographe du Dictionnaire arabe que Scaliger avait composé pour son usage, sous le titre de *Thesaurus linguæ arabicæ*, se conserve à la bibliothèque de Gottingue (*V.* Tychsen, *Neue Repertorium*, t. III, 1791, p. 256, 280). Il a servi de base à celui de Raphelenge (*V.* ce nom).

goût pour les voyages, et visita successivement les principales universités de France et d'Allemagne. Pendant son séjour à Valence, où l'avait attiré la haute réputation de Cujas, il eut l'occasion de voir De Thou, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Il se trouvait à Lausanne, quand on y reçut l'avis du massacre de la Saint-Barthélemi. Cette nouvelle l'obligea de retourner à Genève; et on s'efforça de l'y retenir par l'offre de la chaire de philosophie; mais il s'excusa de l'accepter, disant qu'il ne se croyait pas les talents nécessaires pour la remplir dignement. Il revint depuis, plusieurs fois, dans cette ville; et on voit, par deux lettres de Giphanius (*V.* Giffen, XVII, 337), insérées dans le *Syllloge epistolar.* de Burmann (t. II, p. 306), que Scaliger, en 1578, y donna des leçons de philosophie. Il ne resta pas long-temps à Genève, puisqu'on le retrouve, dès l'année suivante, dans la terre de La Roche Pozay, près de Tours, où l'on sait que la plus grande partie de ses ouvrages ont été composés. On peut conjecturer qu'il profita d'un voyage de son patron, à Rome, pour visiter l'Italie et le royaume de Naples, d'où il rapporta de nombreux fragments d'antiquités, et une foule d'*Inscriptions*, dont il fit présent à Gruter, qui les a publiées dans son *Thesaurus*. On sait aussi que Scaliger fit un voyage en Écosse; mais il n'en reste presqu'aucune trace dans ses lettres, de sorte qu'on ne peut en déterminer l'époque. Il était, depuis plusieurs années, tranquille, au milieu de ses livres, dans la belle terre de Preuilli, quand il fut invité par les états de Hollande, en 1591, à venir occuper à l'académie de Leyde, la chaire que la retraite de Juste Lipse laissait vacante. Il voulut s'excu succéder à un si grand homn retarda la négociation entamé les états-généraux avec Henr dans l'espoir que le roi s'oppo à son départ. Henri IV, au cont le pressa de se rendre aux desi Hollandais; et Scaliger prit le min de Leyde, en 1593 : m l'accueil qu'on lui fit, ni les t gnages d'estime que lui prodig les personnages les plus distin ne purent l'empêcher de reg les années qu'il avait passées à l li. Placé par l'opinion, avec Lipse et Casaubon, au premier dans la république des lettr jouissait en paix de la gloire avait acquise; mais, dans une l qu'il écrivit, en 1594, à Jean l (*V.* ce nom), sur l'ancienneté maison de Scaliger, ajoutant e aux fables inventées par son pè prétendit la faire remonter ju Alain, restaurateur de Véron temps de la fondation de V (*Epist.* p. 9, édition de 1627). lettre, par laquelle il se flattait duire ses ennemis au silence, qu'en accroître le nombre. Scio le plus passionné de tous, n'e de peine à démontrer la fausse cette généalogie, et y signala mensonges. Aux injures de ce red ble adversaire, Scaliger répond d'autres injures, et mourut en tant ses amis à le venger. Une h pisie l'emporta, le 21 janvier Baudius prononça son oraison bre; et les curateurs de l'aca de Leyde consacrèrent à sa mé un monument décoré d'une ins tion. Scaliger était un très-ho homme, de mœurs pures et d'un merce agréable. Il eut pour am plus illustres savants de son te tels que Juste-Lipse, Casau

[illegible] Heinsius, les Dupuy, Sau[illegible] Vossius, Velser, P. Pithou, [illegible] et il leur communiquait avec [illegible]ment le résultat de ses re[illegible]. Quoique zélé protestant, il [illegible] aucune part aux querelles re[illegible], et il avouait qu'il n'aimait [illegible] tout ce qui sentait la contro[illegible]. Doux et modeste dans l'intimi[illegible] partait dans la discussion le ton [illegible]nt de son père. Sa vanité [illegible]illait dès qu'on avait l'air [illegible]r de sa noblesse; et alors il [illegible]sait plus que des folies. Les [illegible] qu'il recevait de ses con[illegible]ns peuvent bien avoir con[illegible] a lui tourner la tête. Suivant [illegible], Dieu avait voulu montrer [illegible] personne de Scaliger jusqu'où [illegible]ttein[illegible]re la force de l'esprit [illegible] c'était l'Apollon du siècle, [illegible]le des muses, un abîme d'éru[illegible], un océan de sciences, le chef[illegible]re, le miracle, le dernier effort [illegible]ture. Scioppius, avant de se [illegible] son ennemi, le plaçait au [illegible] Dieux du premier ordre (*V.* [illegible] de son *Ars critica*). Quel [illegible] assez fort pour résister [illegible] flatteries? On a dit [illegible] le père avait plus de [illegible] que le fils avait plus [illegible], plus d'esprit et de goût, [illegible] facilité pour le travail. [illegible] dans ses conjectures, on [illegible] si Joseph Scaliger [illegible] plus nuisible qu'utile [illegible] pour ses corrections et ses [illegible] des anciens auteurs, [illegible] prête souvent ses propres [illegible] ses fautes nom[illegible] [illegible] reste pas moins l'un [illegible] philologies; aussi [illegible] juste Lipse, il [illegible] dans la con[illegible]; et Bulnicken le [illegible] le chef et le maître de cette suite nombreuse d'illustres critiques dont les talents ont brillé d'un si grand éclat en Hollande, au dix-septième siècle (2). Scaliger est aussi le véritable créateur de la chronologie, perfectionnée par le P. Pétau, qui sut mettre à profit les erreurs comme les découvertes de son devancier. Scaliger a commenté plus ou moins heureusement les ouvrages de Varron (*V.* cenom), de M. Verrius Flaccus, et Pomponius Festus (3); Catulle, Tibulle et Properce, Ausone, Manilius (4); L'*Éclogue* de Lucain à Calpurn. Pison (5); les *Tragédies* de Sénèque, Théocrite, Moschus et Bion; les *Dionysiaques* de Nonnus; les *Satyres* de Perse; les *Vers* d'Empédocle; et les *Commentaires* de César. On lui doit, en outre, des notes sur le *Nouv. Testam. grec*, sur la *Version* latine qu'en a donnée Théod. de Beze; sur le Traité de Tertullien, *du Manteau*; sur le livre d'Hippocrate, des *Blessures à la tête*, etc. Il a traduit en vers grecs un choix des *Épigrammes* de Martial, et les *Sentences* de Publius Syrus, et de Caton; en vers iambiques latins, la *Cassandra* de Lycophron, qu'il a, par un tour de force dont lui seul était capable, su rendre non moins inintelligible encore que l'original (*Voy.* LYCOPHRON, XXV, 510); l'*Ajax furieux* de Sophocle, et les *Épigrammes* d'Agathias; en prose, l'*Oneiricrition* d'Astrampsychus, et deux centuries de *Pro-*

---

(1) *Epist. Scaliger.* [illegible] p. [illegible], edit. de [illegible]

(2) J. Scaliger a prédit [illegible] que Melch. Goldast [illegible] des [illegible] nombreux à sa mémoire [illegible] ouvrages d'un [illegible] trois qu'il lui a [illegible] dans son [illegible] sur Festus.

(3) Je [illegible] d'Hadrien [illegible] sur Marcellus [illegible] Scaliger a [illegible] [illegible] *Hist.* [illegible]

(4) Pantomen de Garcelon [illegible] Scaliger [illegible] XXXIII, [illegible]

verbes Arabes (*Voy.* Erpenius). Parmi ses ouvrages, on se contentera de citer : I. *P. Virgilii Maronis appendix, cum supplemento multorum antehac nunquàm excusorum poematum veterum poetarum; et commentariis, et castigationibus*, Lyon, 1572, in-8°. de 548 pag. Scaliger dédia ce Recueil à Cujas. C'est la première édition des *Catalectes*, c'est-à-dire des pièces des anciens auteurs qui ne nous sont pas parvenues tout entières. M. Brunet ne cite que la seconde, Leyde, 1617, in-8°. (Voy. le *Man. du Libraire*). Elles ont été traduites en français par l'abbé de Marolles (*V.* ce nom). II. *Stromateus proverbiorum græcorum*, Paris, 1593, in-4°. Cette édition ne contient que le texte; celle qui parut l'année suivante in-8°., est accompagnée d'une version latine en vers, par Scaliger. Ces proverbes ont été réimprimés dans le *Recueil* d'André Schott (*V.* ce nom), et avec les *Poésies* de Scaliger (*V.* ci-dessous). III. *Cyclometrica elementa duo; nec non Mesolabium*, Leyde, 1594, in-fol. Il se flattait d'avoir découvert la quadrature du cercle; mais il fut réfuté vivement par Viète, Adr. Romain et le P. Clavius (*V.* Montucla, *Hist. de la Quadrature*, pag. 222). IV. *Epistola de vetustate et splendore gentis Scaligeræ et vita Julii C. Scaligeri; accedunt J.-C. Scaligeri oratio in luctu filioli Audecti, necnon diversorum testimonia de gente Scaligerâ et de J.-C. Scaligero*, ibid., 1594, in-4°.: c'est cet Opuscule, monument déplorable de la vanité de l'auteur, qui troubla la paix dont il jouissait. Scioppius le réfuta dans le *Scaliger hypobolimæus* (*V.* Scioppius), où il prouve que le véritable nom de Jules-César Scaliger est Bordoni. Joseph Scaliger lui répliqua par *Confutatio stultissimæ Burdonum fabulæ*, Leyde, 1608, in-12; et fit paraître cette réponse, sous le nom de J. R. (Jean Rutgersius), l'un de ses élèves. V. *Opus de emendatione temporum; accesserunt veterum Græcorum fragmenta selecta, cum notis*, Paris, 1583; Leyde, 1598, in-fol. L'édition de Genève, 1609, in-fol., donnée sur les manuscrits de l'auteur, est la meilleure et la seule qui soit encore recherchée. Cet ouvrage est le premier dans lequel les véritables principes de la science chronologique soient exposés et discutés. Aussi, malgré les nombreuses erreurs que le P. Pétau a reprochées à Scaliger, il n'en a pas moins la gloire d'avoir débrouillé cette partie si importante de l'histoire. La période julienne, qu'il a inventée pour servir de mesure commune à toutes les ères, eut d'abord quelque succès, et fut jugée préférable à l'époque, trop incertaine, de la création du monde. L'une et l'autre ont été abandonnées pour l'ère vulgaire, la plus généralement employée aujourd'hui. VI. *Thesaurus temporum, complectens Eusebii Pamphili Chronicon, latine, S. Hieronymo interprete; cum ipsius chronici fragmentis græcis antehac non editis, et auctores omnes derelicta ab Eusebio continuantes, edente J.-J. Scaligero, qui notas et castigationes in Eusebium, necnon isagogicorum chronologiæ canonum libros tres adjecit*, ibid., 1609, in fol.; nouvelle édition, augmentée, Amsterdam, 1658, 2 vol. in-fol., par les soins d'Alexandre More. VII. *Elenchus utriusque orationis chronologicæ Dav. Paræi*, ibid., 1607, in-4°. Dans cette réponse à la critique que Pareus avait faite de quel-

[illegible] de ses supputations chronologiques, il le traita d'une manière si méprisante, que le pauvre professeur n'osa pas lui répliquer. VIII. *Elenchus trihæresii Nicol. Serarii; item Serarii delirium fanaticum quo Essenos monachos christianos fuisse contendit*, Franeker, 1605, in-8°.; Arnheim, 1619, in-4°., et Delft, 1703, dans un *Recueil* de J. Trigland. IX. *Opuscula varia antehac edita, nunc vero multis partibus aucta*, Paris, 1610, in-4°. Isaac Casaubon est l'éditeur de ce Recueil, qui fut réimprimé à Francfort, 1612, in-8°. On trouve le détail des pièces qu'il renferme dans les *Mémoires* du P. Niceron, XXIII, 311 et suiv. Les principales sont les *Remarques* de Scaliger sur le Commentaire de Melch. Guilandinus touchant le papyrus (*Voy.* GUILANDINUS, XIX, 111); la *Notice* des Gaules, avec des notes sur les noms des [illegible] citées par César; une *Dissertation* sur les langues de l'Europe, [illegible] de la France et la différence que l'on met dans la prononciation de certaines lettres, et l'*Explication* d'une médaille d'argent de [illegible]-le-Grand. Ce volume est [illegible] par trois morceaux écrits en [illegible] : *Discours de la jonction [illegible], du desséchement des ma[illegible] et de la réparation des rivières pour les rendre navigables; Dis[illegible] sur quelques particularités de [illegible] romaine*; et *Lettres tou[illegible] l'explication de quelques mé[illegible]*. X. *De æquinoctiorum anti[illegible] diatriba*, Paris, 1613, in [illegible]. *Poemata omnia*, Leyde, [illegible] in-8°. Cette édition fut don[illegible] Scaliger. La Monnaye a pris [illegible] de noter les fautes de quan[illegible] les barbarismes et les [illegible] échappés à Scaliger dans ses vers grecs (Voy. le *Menagiana*, I, 325-33, éd. de 1715). XII. *De re nummariâ dissertatio, liber posthumus*, ibid., 1616, in-8°. XIII. *Epistolæ omnes quæ reperiri potuerunt, nunc primùm collectæ ac editæ*, Leyde, 1627, in-8°. D. Heinsius, l'éditeur, a fait précéder ce volume de la fameuse Lettre à Dousa : *De gente Scaligerâ*. On trouve dans ces Lettres des particularités et des détails intéressants. Jacques de Reves a publié : les *Épîtres françaises de personnages illustres à Scaliger*, Harderwyck, 1624, in-8°., rare. XIV. *Scaligerana prima—Scaligerana secunda*. Ce sont deux Recueils de traits d'érudition, de remarques, de J. Scaliger, et des jugements qu'il portait des grands écrivains de l'antiquité. L'orgueil, l'arrogance et le venin d'un pédant outré y règnent depuis la première feuille jusqu'à la dernière. Il y a des endroits faibles en matière d'érudition, et plusieurs manquent de réflexion. C'est le jugement que Vigneul-Marville (d'Argonne) porte de ces deux Recueils; mais on doit remarquer que Scaliger a moins de tort que ceux qui ont cru dignes de l'impression les moindres mots qui lui échappaient dans l'abandon de l'amitié et de la conversation. La meilleure édition des *Scaligerana* est celle qu'a donnée Desmaiseaux, Amsterdam, 1740, avec le *Thuana*, etc. (*V.* DESMAISEAUX). On trouvera de curieux détails sur cette compilation, ses auteurs et ses éditeurs, dans le *Répertoire de bibliographies spéciales* de M. Peignot, 252-56. Outre les *Mémoires* de Niceron, on peut consulter Teissier, Chaufepié et les *Éloges* de Perrault. Le Portrait de Jos. Scaliger a été gravé par Edelinck, in-fol. W—s.

SCAMOZZI (Vincent), l'un des plus illustres architectes modernes, naquit à Vicence, en 1552, et fut initié dans les premiers éléments de son art par Jean-Dominique Scamozzi, son père, arpenteur-géomètre, qui ne manquait pas de connaissances en architecture. On prétend même que ce dernier avait dirigé diverses constructions à Vicence et dans les environs, et qu'il est l'auteur de la *Table raisonnée* qui se trouve à la fin des *Œuvres de Serlio*. Cette Table porte en effet son nom; mais tout donne lieu de croire qu'elle est l'ouvrage de son fils. Quoi qu'il en soit, c'est de lui que le jeune Vincent apprit l'architecture; et il n'avait encore que dix-sept ans lorsqu'il donna pour les comtes Oddi le dessin d'un palais, qui, bien que non exécuté, lui fit le plus grand honneur. Mais ses véritables instituteurs furent les édifices que Palladio et le Sansovino élevaient alors dans Venise. Stimulé par la renommée de ces grands maîtres, il se rendit dans cette ville, étudia attentivement leurs travaux, et conçut le projet téméraire de les surpasser. C'est surtout Palladio qu'il prit pour l'objet de son imitation; et il s'imagina l'emporter sur lui en en parlant d'une manière méprisante. Avant de quitter Vicence, il avait fait une étude spéciale et aprofondie de Vitruve et de la perspective; et il avait si bien profité, qu'il se sentit capable, quoiqu'il n'eût encore que vingt-deux ans, de composer un Traité inédit, en dix livres, intitulé : *De' teatri e delle scene*. Son mérite naissant n'échappa point aux chanoines de Saint-Sauveur, qui le chargèrent d'ouvrir des jours aux quatre lanternes de la coupole de leur église, dont l'obscurité était beaucoup trop grande. Pour se perfectionner dans son art, il se rendit à Rome, en 1579, y étudia les mathématiques, sous le père Clavius, et y dessina avec exactitude, mais non sans les plus grandes fatigues, les restes les plus célèbres de l'antiquité, tels que le Colysée et les Thermes d'Antonin et de Dioclétien. Il mit ensuite cet ouvrage au jour; mais ce n'est pas un de ceux qui ont le plus contribué à sa renommée. Il passa ensuite à Naples, pour y étudier les beaux fragments d'antiquité que l'on voit dans cette ville et dans les environs. De retour à Venise, en 1583, il s'y fixa, et fut chargé, par le sénateur Marc-Antoine Barbaro, du tombeau du doge Nicolas da Ponte, qu'il érigea dans l'église de Sainte-Marie de la Charité. C'est un monument qui peut soutenir le parallèle avec les plus célèbres de ce genre. Les applaudissements qu'il lui mérita le firent charger de l'achèvement de la *Bibliothèque de Saint-Marc*, commencée par le Sansovino. Il s'en tira avec honneur, et y ajouta le *Musée public* qui la précède. Il fit un second voyage à Rome, à la suite des ambassadeurs vénitiens choisis pour aller féliciter le pape Sixte-Quint sur son exaltation. Il profita des diverses expériences d'une foule d'habiles architectes convoqués pour élever l'obélisque de la place du Vatican : mais l'objet qui l'attirait plus particulièrement à Rome, c'était les restes de l'antiquité. Le desir de les étudier lui fit entreprendre jusqu'à quatre voyages dans cette ville. En 1585, il se rendit à Vicence, à l'occasion du passage de l'impératrice Marie d'Autriche, pour diriger les fêtes destinées à célébrer la présence de cette princesse. On voulait jouer, sur le théâtre olympique, l'Œdipe

[illegible]phocle. Scamozzi conduisit les [illegible]ux de la scène, et il obtint l'as[illegible]ment universel. Il donna, pour [illegible]*and Pont de Rialto*, à Venise, [illegible] projets, auxquels, malgré leur [illegible]te, on préféra celui de Nicolas [illegible]onte. Il ne fut pas plus heureux [illegible] l'église de la *Celestia*, qu'il [illegible] commencée sur le modèle du [illegible]heon de Rome. A peine eut-il [illegible]pris les premiers travaux, qu'une [illegible] de femmes fit tout aban[illegible]er. Il en fut dédommagé, par [illegible]sien Gonzague, duc de Sabio[illegible], par ordre duquel il construisit, [illegible] manière antique, un théâtre, [illegible] obtint le suffrage de tous les [illegible]seurs. C'est alors qu'il fut [illegible] de diriger les travaux de la [illegible] forteresse de Palma, dans [illegible]oul; et, en 1593, il en posa la [illegible]ière pierre, en présence des gé[illegible]ux vénitiens. Il fut choisi pour [illegible] le *Palais neuf des Procu[illegible]urs*, sur la place de Saint-Marc. [illegible] quelques changements à l'idée [illegible] du Sansovino, en ajoutant [illegible] ordre, qui forme [illegible] étage; mais peut-être [illegible] pas le féliciter de ce [illegible]. Il ne put conduire cet [illegible] jusqu'à l'angle de San [illegible]. Ce fut Balthazar Lan[illegible] qui le termina, sur les mêmes [illegible]. Scamozzi avait cependant [illegible] le projet d'un grand ouvrage, [illegible] il voulait faire connaître [illegible] universel de l'architecture. Il [illegible], pour l'exécuter, de pren[illegible] renseignements nombreux [illegible] pays au-delà des Alpes. Il [illegible] l'envoi des ambassadeurs [illegible] expédiés, en 1600, à l'em[illegible] la république de Venise, [illegible] France, la Lorraine, [illegible] et la Hongrie. Enrichi [illegible] de documents, il re-vint à Venise, où il fut chargé de tant de travaux, qu'il ne pouvait y suffire. Il serait trop long de citer tous les édifices, tant publics que particuliers, qui lui furent confiés dans cette ville, ainsi qu'à Vicence. A Venise, sur le grand canal, il construisit le *Palais Cornaro;* près de Lonigo, il éleva pour les Pisani un *Casin* de forme carrée avec une rotonde au milieu. On trouve quelques défauts dans les fenêtres du *Casin* qu'il fit pour le cardinal Cornaro, près de Castel-Franco, dans un endroit appelé *le Paradis*. On estime davantage celui qu'il bâtît dans les environs de Padoue, pour Molino. On vante beaucoup le *Palais Trissino*, aujourd'hui de *Trente*, qu'il éleva dans sa ville natale, sur un terrain fort resserré, mais dont l'idée est pleine de grandeur. Ce palais, voisin de la cathédrale, ne doit pas être confondu avec un autre *Palais Trissino* sur le Cours, qui est également son ouvrage, et dont le mérite n'est pas moins grand. A Villaverla, sur la route qui conduit à Tiene, il dessina un superbe bâtiment pour les comtes Verlati. Il fut obligé d'aller à Florence pour y diriger les travaux du *palais Strozzi*, dont il avait fait le second plan; et à Gênes pour y construire le *palais Ravaschieri*. Il alla même jusqu'à Saltzbourg, à la demande du prince-évêque de cette ville, pour y élever la cathédrale, dont il avait fourni les plans. Le nombre de dessins qu'il envoya dans toutes les contrées de l'Europe, à la prière de différents princes, est presqu'incroyable. Tant de travaux l'empêchèrent de s'occuper de son grand traité d'architecture, avec le soin et l'assiduité qu'exigeait un ouvrage aussi important. Il l'avait d'abord distribué en douze livres; il

le resserra ensuite en dix, et le publia à Venise, en 1615, sous le titre de : *Idea dell' architettura universale, divisa in x libri*, 1 vol. in-fol. Quoique le frontispice annonçât dix livres, l'ouvrage n'en contenait que six; savoir, les 1er., IIe. et IIIe. de la première partie, et les VIe., VIIe. et VIIIe. de la seconde. Il est probable que Scamozzi avait également écrit les quatre livres qui manquent, mais que ne les ayant pas conduits au point de perfection où il voulait les porter, et desirant, à tout prix, faire connaître ceux qu'il avait achevés, il prit le parti de publier son ouvrage ainsi mutilé. Sa mort, arrivée le 7 août 1616, quelques mois après cette publication, a privé pour jamais la science du fruit de ses veilles. Il fut enterré dans l'église de Saint-Jean et Saint-Paul, à Venise. On devait lui élever, dans une des chapelles de cette église, un tombeau digne de lui; mais son testament, dans lequel il instituait pour son héritier, son fils adoptif, François Scamozzi, de la famille Gregorj, ayant donné lieu à de nombreux procès, ce projet ne reçut point d'exécution. Cependant un descendant de son fils adoptif lui a érigé un monument à Vicence, dans l'église de Saint-Laurent. On doit regarder Scamozzi comme un des architectes les plus illustres qu'ait produits l'Italie. Ses ouvrages sont simples, majestueux et corrects, et il est mis sur le même rang que Vignole et Palladio. A la vérité ses dessins n'ont pas la douceur de ceux de ces deux artistes. Censeur acharné de Palladio, c'est ce dernier cependant qu'il imite plus qu'aucun autre; et lorsqu'il ne le copie pas, il tombe presque dans la sécheresse. Il recommande la sobriété des ornements; il enseigne que les parties qui doivent les recevoir sont les parties supérieures et non les inférieures, toujours exposées aux chocs et aux immondices; il dit que les ornements conviennent aux ordres corinthien et composite, ne disconviennent pas à l'ionique, et sont supportables dans le dorique; et après avoir recommandé l'observation de ces excellents préceptes, il a souvent opéré d'une manière tout opposée. Son caractère était loin de répondre à ses talents: il était plein d'orgueil, et ne savait pas cacher son mépris pour ses rivaux. C'est la vanité qui le porta à entasser, dans son grand traité, une érudition affectée, mal digérée, et encore plus mal employée. Cependant, le VIe. livre, dans lequel il traite des différents ordres, est un chef-d'œuvre, et suffit pour prouver combien l'auteur avait aprofondi son art. Voici la liste de ses ouvrages: I. *L'Idea dell' architettura universale*, Venise, 1615, 2 vol. in-fol., fig., avec le portrait de l'auteur; réimprimé en 1687, à Piazzola, in-fol.; et, en 1694, à Venise. Ces réimpressions, la dernière surtout, ont échappé à la plupart des bibliographes. D'Aviler, qui n'a traduit que le sixième livre, le fit paraître sous le titre des *Cinq ordres d'Architecture de Scamozzi, tirés du VIe. livre de son Idée générale d'architecture*, Paris, 1685, in-fol. La traduction entière de cet ouvrage parut en Hollande, sous le titre d'*OEuvres d'architecture de Scamozzi, contenues dans son Idée de l'architecture générale, dont le VIe. livre a été traduit par d'Aviler, et le reste par Samuel du Ry*, Leyde, 1713, in-fol. II. *Discorsi sopra la antichità di Roma, con 40 tavole in rame*, Venise, 1583, in-fol. III. *Sommario del viaggio*

fatto da Parigi sino in Italia, per la via di Nancy, l'anno 1600. C'est le journal du voyage de Scamozzi, qui n'a jamais été publié, et dont le manuscrit original est dans la famille Tornieri, à Vicence. Le comte Cicognara en avait obtenu une copie, pour enrichir sa collection. Un exemplaire de la traduction italienne de Vitruve, par Barbaro, toute couverte de notes marginales de Scamozzi, était dans la même bibliothèque Cicognara, dont le pape vient de faire l'acquisition. P—s.

SCAMOZZI (Octave Bertotti), né à Vicence en 1726, portait, par droit d'adoption, le nom de l'illustre architecte dont l'article précède et avec lequel on ne doit pas le confondre. Il a donné une magnifique édition des Œuvres de Palladio, publiée en français, à Vicence, en 1776-83, sous le titre suivant : *Les Bâtiments et les dessins de Palladio, recueillis et illustrés*, 4 vol. in-fol., fig. On peut y ajouter un cinquième volume du même éditeur, intitulé : *Les Thermes des Romains, publiés de nouveau, avec quelques observations, d'après l'exemplaire de lord Burlinghton*, Vicence, 1785, in-fol. Ces deux ouvrages ont été traduits en italien, et réimprimés ensemble, en 1796, sous le titre de *Fabbriche di Palladio date in luce ed illustrate, da Ottavio Bertotti Scamozzi, con l'aggiunta delle terme de' Romani*, 1797, 5 vol. in-4°. A—G—s.

SCANDER-BEG (2) (George Castriot), plus connu sous le nom [illegible], et que nous appellerons avec M. Pouqueville, *le dernier des héros de la Macédoine*, naquit en 1404. Il était fils de Jean Castriot, prince d'Épire ou d'Albanie (3), et de Veisave, fille d'un petit prince voisin. Comme tous les despotes de la Grèce, Jean Castriot s'était soumis à la domination des Musulmans : vivement pressé par Amurath II, il avait été forcé non-seulement de lui payer un tribut, mais encore d'envoyer ses quatre fils en otage à la cour du sulthan. Ils furent tous circoncis et élevés dans la religion musulmane, contre la parole formelle qu'Amurath avait donnée à leur père. Les trois aînés restèrent confondus dans la foule des esclaves d'Amurath ; George, qui était le quatrième, plut à l'empereur turc par sa belle et noble figure, et par des traits qui annonçaient un grand caractère. Il le conserva auprès de lui, lui fit donner une belle éducation, et le conduisit à la guerre dès sa première jeunesse. Les actions de courage et de force de corps de George Castriot, lui valurent le surnom d'Alexandre (*Scander* en langue turque), qui fut accompagné du titre de *Bey* ou *Beg*, qu'il tenait du sulthan (4). C'est sous ces noms réunis, que George Castriot avait reçu des Othomans, qu'il signala contre eux ses talents

(2) Les 5 volumes ont été vendus [illegible], à la vente Hurtebise, le [illegible] 1817, n° 515 du catalogue.

(3) C'est par erreur que les savants auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, et M. Daru, dans son *Histoire de Venise*, le nomment *Scanderberg*.

(4) Les historiens assignent pour bornes au royaume de ce prince, ou plutôt à celui de son fils, sujet de cet article, le golfe d'Ambracie, et les bouches du Cattaro, qui reculent vers l'Orient ses frontières jusqu'à la Servie, ce qui lui donnerait plus d'étendue qu'au royaume de Macédoine. Pouqueville (*Voyage dans la Grèce*) pense que Scander fut moins possédé, à proprement parler, que Croia, l'ancienne Acrocéraunie et la partie du Mesocrie, qui s'étend le long de la rive droite de l'Apsus, et que son prétendu royaume n'était dès-lors qu'un modeste Pachalik de Croia. La [illegible] de l'*Art de vérifier les dates* qui le prétend [illegible] principales contrées de la Haute Albanie.

(5) Marinus Barletius ou Barlesius, l'un des historiens de Scander Beg, prétend que les Turcs lui donnèrent ce surnom lorsqu'il fut circoncis.

pour la guerre, accrus et cultivés à leur école et dans leur armée. Doué d'une conception rapide, Scander-Beg parla bientôt parfaitement les langues grecque, turque, arabe, italienne et sclavone, et montra une adresse merveilleuse pour tous les exercices du corps. Il n'avait pas encore atteint dix-huit ans, lorsque le sulthan le nomma sangiac, premier degré d'honneur militaire chez les turcs, et lui confia le commandement de cinq mille chevaux. A la tête de ces troupes, Scander-Beg déploya une brillante valeur contre les ennemis d'Amurath, et accompagna ce souverain aux sièges de Nicomédie, d'Otrée, etc. A l'attaque de cette dernière ville, il en escalada le premier les remparts, y arbora un drapeau, et s'élança ensuite dans l'intérieur les armes à la main : ce trait de hardiesse et de témérité, dont Alexandre-le-Grand lui avait donné l'exemple, surprit tellement les habitants qu'ils demandèrent sur l'heure à capituler. Scander-Beg avait vaincu précédemment dans un combat singulier, un tartare d'une taille gigantesque qui l'avait provoqué; et comme les héros de l'antiquité, il attachait beaucoup de prix à ce genre de triomphe. A la mort de Jean Castriot, arrivée en 1432, Amurath se défit, dit-on, par le poison, des trois fils aînés de ce prince, et envoya dans l'Albanie un de ses meilleurs généraux, qui s'empara de Croïa, capitale des états du père de Scander-Beg. Celui-ci dissimula si bien l'indignation et le mécontentement que lui inspirait la conduite du sulthan, qu'Amurath, peut-être pour éprouver sa fidélité, lui donna le commandement de l'armée qu'il avait destinée à l'envahissement des domaines du despote de Servie. Ce prince fut vaincu dans une bataille que lui livra Scander-Beg, qui, sans se compromettre cependant par des promesses positives, prêta, dès ce moment, l'oreille aux propositions de quelques seigneurs Albanais, fatigués du joug des Musulmans. Ladislas, roi de Hongrie, ayant envoyé une armée au secours du despote de Servie, Amurath, pour se venger, entreprit le siége de Belgrade; mais il fut obligé de le lever, après être resté sept mois devant cette place. Résolu de venger l'honneur des armes musulmanes, il confia, en 1443, à Scander-Beg et au pacha de Romélie, le commandement d'une armée de quatre-vingt mille hommes, qui vint camper sur la rivière Morava, vis-à-vis de l'armée chrétienne. Scander-Beg, s'attendant à une grande bataille, pensa qu'il pouvait enfin exécuter les projets qu'il méditait depuis long-temps. Il y mit toute l'adresse et la circonspection que demandait le péril où il s'exposait, et se concerta, avant de rien entreprendre, avec ses confidents les plus intimes, et particulièrement avec Amèse, son neveu. Huniade, général en chef des troupes chrétiennes, avec lequel il semblerait que Scander-Beg avait noué des intelligences, passa la Morava, et attaqua l'armée turque à l'improviste. Dans le fort de l'action, Scander-Beg ayant fait faire un mouvement rétrograde au corps qu'il commandait, le désordre et la confusion se mirent parmi les Turcs, dont la déroute ne tarda pas à être complète. Le prince Épirote en profita pour se saisir du secrétaire d'Amurath; et le poignard sur la gorge, il le força de signer au nom de son maître et de sceller du sceau impérial, un ordre au gouverneur de Croïa de remettre la

place entre ses mains, et de lui en céder le gouvernement. A peine cet ordre était-il expédié, que Scander-Beg, pour se débarrasser de témoins incommodes et qui pouvaient devenir dangereux, fit mettre à mort le secrétaire d'Amurath, et quelques Turcs qui étaient avec lui, et se rendit en toute hâte en Épire, avec trois cents Albanais d'élite, dont le dévouement lui était assuré. La ville de Haute-Dibre, la première des états de son père par où il eût à passer, lui ouvrit ses portes, dès quelle connut ses intentions. Il en tira trois cents hommes, et marcha sans s'arrêter sur Croïa, dont le gouverneur turc, trompé par l'ordre supposé d'Amurath, ne crut pas devoir refuser de lui remettre le commandement. Après avoir confié la défense de la citadelle et des postes principaux à ses soldats qu'il avait amenés, Scander-Beg renonça publiquement à la religion musulmane, et reprit la foi de ses pères : il abandonna ensuite la garnison turque de [illegible] à l'animosité des Chrétiens, [illegible] en firent un grand carnage. Tous [illegible] vestiges de la domination des Mahométans disparurent immédiatement : les croissants furent arrachés, [illegible] armes d'Amurath mises en pièces, ses enseignes déchirées et jetées [illegible] feu ; et la ville reprit en fort peu [illegible] jours la forme de son ancien gouvernement, les magistrats leur pouvoir, la justice et la religion leur autorité. A la nouvelle de cet événement, la plupart des villes de l'Épire [illegible] dépendaient des états de Scander-Beg, après avoir chassé les Turcs, [illegible] serment de fidélité et [illegible] des renforts avec les[illegible] les places occupées [illegible] les Musulmans. Lors[illegible] apprit cette révolution, il s'empressa de conclure une trève avec les Hongrois, et envoya une armée considérable contre Scander-Beg. Celui-ci, qui venait d'être déclaré chef de la confédération des grands-seigneurs épirotes, et général des troupes de l'Épire, plutôt que souverain et roi dans l'acception ordinaire de ces titres augustes, ainsi que l'ont avancé la plupart des historiens qui ont parlé de lui, livra bataille aux Turcs, dans une plaine de la Basse-Dibre, les battit complètement, et leur fit essuyer une perte de près de vingt-deux mille hommes. Il fit ensuite une incursion en Macédoine, d'où il ne se retira qu'avec un riche butin, et il contracta une étroite alliance avec Ladislas, roi de Hongrie, et avec Huniade, vaïvode de Transsilvanie. Il marchait à leur secours, à la tête des intrépides *Mirdites* (5), compagnons de ses premiers exploits, lorsqu'il eut connaissance de la malheureuse journée de Varna, où ses alliés furent défaits, le 10 nov. 1444. Malgré cet échec, il rejeta les propositions d'accommodement que le fier sulthan, ne dédaigna pas de lui faire, et il battit encore, avec un petit nombre de soldats, la nouvelle armée qu'Amurath avait chargée de le réduire. Des discussions s'étant alors élevées entre Scander-Beg et les Vénitiens, le sulthan voulut profiter de l'embarras dans lequel se trouvait le héros épirote ; mais celui-ci mit en déroute les troupes turques qui avaient pénétré dans son pays, et conclut, bientôt après, la paix avec Venise. Irrité de ses défaites sans en être découragé, Amurath qui attribuait ses revers aux fautes de ses lieutenants, entra lui-

(5) Les Mirdites, ou Braves, formaient [illegible] de la population des états de Scander-Beg. [illegible]

même en Albanie, à la tête d'une puissante armée et mit le siége devant Sfétigrade, l'une des plus fortes places du pays (mai 1449.) Scander-Beg, voltigeant sans cesse autour du camp du sulthan avec une troupe choisie, trouva plusieurs fois le moyen d'y pénétrer et de faire un grand carnage, sans se laisser entamer. Il s'emparait de tous les convois, et tenait les Turcs dans de continuelles alarmes. Amurath commençait à désespérer du succès de son attaque, lorsqu'à la fin du mois de juillet la trahison le rendit maître de Sfétigrade (6), dont il avait abandonné le siége à un de ses pachas. En 1450 (7), Amurath cerna Croïa, place aussi forte par sa situation que par les travaux d'art qui la défendaient, et qui était en outre approvisionnée de manière à pouvoir soutenir un long siége. L'intrépide épirote, avec dix mille hommes seulement, entreprit de tenir tête à soixante mille chevaux et à quarante mille janissaires que le sulthan avait amenés. Loin de défendre les gorges qui conduisaient à Croïa, Scander-Beg ne voulut les fermer que lorsque l'ennemi eut pénétré dans une espèce de bassin formé par une chaîne de montagnes, disposée en cercle : il y trouva de grands avantages, parce que ses troupes, postées sur ces rocs escarpés, foudroyaient tout ce qui passait sous leurs pieds, avec l'artillerie qu'on avait fait monter à mi-côte. Après avoir jeté dans Croïa une garnison de six mille hommes, sous le commandement du comte d'Uruena, il demeura dans les montagnes à la tête de ses troupes qui devenaient chaque jour plus nombreuses. Les Turcs essayèrent d'abord de tenter la fidélité du comte d'Uruena par des offres immenses, qu'il rejeta avec dédain : ils attaquèrent ensuite vivement la place. Mais l'infatigable Scander-Beg seconda si bien les assiégés, avec lesquels il s'entendait parfaitement, au moyen de feux allumés sur les hauteurs, ou de billets portés par des espions, que toutes les attaques étaient déjouées. Chaque jour il interceptait des convois qui se rendaient au camp des Turcs; il pénétrait tantôt dans un de leurs quartiers et tantôt dans un autre, et ne leur laissait pas un instant de repos. Au milieu de l'automne, les pluies rendant les travaux plus difficiles, le sulthan dut songer à la retraite. Mais pour regagner Andrinople, il fallait nécessairement traverser les défilés où Scander-Beg l'attendait. Suivant Barlesio (ou Barletius) et Philelphe, écrivains contemporains, Amurath, battu en voulant franchir ces défilés, fut obligé de rentrer dans son camp devant Croïa, et y mourut de regret et de honte, tandis que Phranza, Paul Jove et quelques autres racontent que le sulthan, accablé de chagrin, tomba d'abord malade devant Croïa, dont il leva le siége, et qu'il se retira, avec les débris de son armée, à Andrinople, où il mourut, au mois de novembre 1450, selon les uns, et au mois de février de l'année suivante, selon les autres (8). Peu de

(6) La garnison de Sfétigrade était composée de Dibriens, peuples extrêmement superstitieux. Ils n'osaient pas boire ni manger de ce qui avait touché à un corps mort d'homme ou de bête, s'imaginant qu'il en résultait une corruption qui souillait le corps aussi bien que l'ame. Un habitant de la place, gagné par les Turcs, profita de cette superstition pour jeter un corps mort dans le seul puits qui se trouvât à Sfétigrade; et la garnison ne voulant plus se servir de l'eau, força le gouverneur à se rendre.

(7) Ou en 1448, selon l'*Art de vérifier les dates*.

(8) Suivant les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, Amurath mourut à Andrinople, le 9 février 1451.

après sa victoire, Scander-Beg (mai 1451), Donique, fille [illegible], l'un des plus puissants [illegible] de l'Épire. Après les fêtes des noces, il parcourut son [illegible] ou sa principauté, avec [illegible], et fit construire, au haut [illegible] montagne dans le territoire [illegible] Basse-Dibre, par où les [illegible] avaient coutume de pénétrer [illegible], une forteresse, qu'il mu[illegible] d'une bonne garnison. Quoique [illegible] de ses meilleurs généraux et son [illegible] neveu l'eussent trahi pour se [illegible] aux Turcs, il n'en repoussa [illegible] toutes les armées que Mahomet II, fils et successeur d'Amurat, envoya successivement contre [illegible] mais il fut obligé de lever le siége [illegible] Belgrade (aujourd'hui Berat), [illegible] avait entrepris. Lorsque le sulthan fut emparé de Constantinople (29 mai 1453) et eut soumis à [illegible] toute la Morée, Scander-Beg [illegible] de partager l'épouvante [illegible] toute la chrétienté, et [illegible] se tenir sur la défensive, ré[illegible] après avoir invité vainement [illegible] chrétiens à réunir des for[illegible] sa conduite, contre l'ennemi [illegible] se déclarer seul la guerre [illegible] Mahomet II. Il se jeta dans la [illegible], à la tête de huit mille [illegible], y prit quelques châteaux, [illegible] la campagne. Le sulthan [illegible] pas combattre lui-même [illegible] adversaire, ou plutôt il [illegible] de se commettre contre un [illegible] capitaine. Trois ans de suite [illegible] meilleurs lieutenants attaquèrent l'Épire, à la tête d'armées nombreuses, et trois ans de suite ils fu[illegible]. Scander-Beg savait tirer [illegible] grand parti des inégalités [illegible] et des circonstances que le [illegible] faisait naître, qu'il taillait en [illegible] ou finissait par dissiper toutes les troupes qu'on lui opposait. Profitant d'un instant de trêve qu'il aurait accordée au sulthan, si l'on s'en rapporte au témoignage de Barlesio, et cédant aux instances du pape Pie II et à celles de Ferdinand Ier, roi de Naples, le héros épirote traversa l'Adriatique, avec un corps d'élite de troupes albanaises, et il alla délivrer la ville de Bari, où Ferdinand était assiégé; le remit en possession de celle de Trani, et contribua puissamment à la victoire que ce souverain remporta, près de Troïa, le 18 août 1462, sur Jean d'Anjou son compétiteur. Les services que Scander-Beg avait rendus au roi de Naples furent récompensés par le don des villes de Trani, de Siponte et de Saint-Jean-le-Rond. Il se hâta de retourner dans ses états, en apprenant que Mahomet II faisait des levées considérables. Le sulthan venait alors à la tête de cent cinquante mille hommes, pour former le siége de Croïa; mais il changea d'avis en chemin, et laissa un de ses généraux tenter ce siége avec cinquante mille hommes seulement. Cette expédition ne fut pas plus heureuse que les précédentes. Après deux mois de pertes presque continuelles, le pacha se vit obligé de se retirer. Cependant Mahomet II envoya, quelque temps après, de nouvelles forces en Albanie, et réussit à s'emparer, par surprise, de Chidna, place-forte, où Scander-Beg avait jeté une partie de ses meilleures troupes. Celui-ci se rendit alors secrètement à Rome pour implorer l'assistance du pape Paul II. Il en fut très-honorablement accueilli; mais il ne paraît pas qu'il en ait obtenu de grands secours. A son retour, il trouva sa capitale assiégée de nouveau par les Turcs. Toujours heu-

reux contre ces ennemis du nom chrétien, Scander-Beg les battit, et les força d'abandonner honteusement le siége. L'Albanie, province pauvre, dévastée, impraticable par ses défilés, défendue par un héros et par des soldats qu'on croyait, pour ainsi dire, invulnérables, humiliait chaque jour l'orgueil de Mahomet. Il voulut enfin se débarrasser de Scander-Beg : convaincu qu'il ne pouvait le vaincre, il tenta de le faire assassiner. Cette perfidie fut reconnue, et les assassins périrent du dernier supplice. L'invincible Scander-Beg survécut peu à cette tentative : s'étant rendu à Lissa, aujourd'hui Alesie, ville qui appartenait aux Vénitiens, pour conférer avec eux sur une ligue dont ses succès devaient le faire nommer chef (9), il fut attaqué d'une maladie aiguë qui l'emporta en peu de jours; il mourut le 17 janvier 1467 (10), laissant un fils encore dans l'enfance, dont il confia les intérêts et la tutelle à la république de Venise. M. Daru ne consacre que quelques lignes, à Scander-Beg, dans son *Histoire de Venise;* il dit seulement qu'après être parvenu à ressaisir le petit royaume de son père, le prince Épirote se vit réduit à confier Croïa sa capitale aux Vénitiens. A l'occasion des guerres de Venise contre les Turcs, Pierre Justiniani (*Rerum venetarum historia*), parle en ces ter-

(9) Phranza ou Phrantzès rapporte dans sa chronique que Mahomet II battit l'armée de Scander-Beg, le fit prisonnier, et s'empara ensuite de tout son pays. Ce récit semble appuyé, en partie, par un bref du pape Paul II, à Philippe, duc de Bourgogne, pour l'exhorter à prendre les armes contre les Turcs; le souverain pontife y dit en termes exprès, que Scander-Beg a été vaincu en bataille rangée, dépouillé de ses états, et contraint de se retirer sur les côtes de la mer Adriatique, sans troupes et sans suite. Le P. Du Poncet réfute assez bien ces témoignages, d'ailleurs contredits par tous les écrivains, entre autres par Barlesio, compatriote et contemporain du héros épirote.

(10) Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, placent sa mort au 14 janvier 1466.

mes de Scander-Beg, qu'il ap aussi *Alexander Regulus* : « *in* » *dem quoque Turcas, Alexa* » *Regulus, vulgo Scanderbecu* » *pellatus, res præclaras bello* » *sit, ac parvâ sæpè manu ing* » *barbarorum copias fudit*, » *martia virtus multorum sc* » *celebratur.* » Après la mor Scander-Beg, Jean Castriot, son lui succéda; mais malgré les se qu'il reçut des Vénitiens, il fut d'état de résister à Mahomet I s'empara, en 1477, de toute banie et de Croïa, capitale des de Scander-Beg : pour en fai blier le nom, il l'érigea en Sa appelé *Akseraï* ou palais l Jean Castriot se réfugia da royaume de Naples, avec to Albanais qui ne voulurent p soumettre à la domination de sulmans (11). Le dernier desce de Scander-Beg était le marq Saint-Ange, qui périt, le 24 1 1525, à la bataille de Pavie commandait un corps séparé Jove prétend qu'il y fut tu main de François Ier. Scander endurci à la fatigue, joignait force de corps extraordinair un courage et une activité qui n' pas moins surprenants. Quoiqu fût la capitale de ses états,

(11) Le roi de Naples en forma un corp nom de régiment d'*infanterie Royal-Mac*

(12) On en cite des traits presqu'incro aurait, dit-on, abattu d'un seul coup de tête de taureaux sauvages et furieux, et de enormes, et fréquemment il aurait fendu mier coup des hommes armés de pied en c me quelques personnes prétendaient que nait de la bonne trempe de son cimeterr met, dans le temps où il était en paix av pria de lui faire present du sabre qu'i Mais lorsque le sulthan se fut assuré que terre, essaye par des gens très-robustes duisait aucun des prodiges qu'on en rac le renvoya, en disant qu'il en avait en d'aussi bons et de meilleurs que celui-là. Beg se contenta de répondre à l'emissair homet : « Dites à votre maître, qu'en lui » le cimeterre, je ne lui ai pas envoyé le

t rarement, et n'avait, pour dire, aucune demeure fixe, ouvant partout où sa présence nécessaire. Devant l'ennemi, et nuit, il était à cheval; tantôt découverte, tantôt dans son pour en visiter tous les quar-, et pour s'assurer de l'exacti- du service; toujours le premier mbat, il s'en retirait le dernier: en avait point où il ne se mêlât e combattit comme un simple t. Cette témérité apparente, peut- nécessaire pour enflammer le age de ses troupes, ne l'empêchait de posséder toutes les qualités excellent général. Connaissant ement le terrain sur lequel il battait, il tendait continuelle- des embûches à ses ennemis, t les y faire tomber et profiter lement de leurs moindres fautes. qu'il maintint sévèrement la dis- popularité, sa bienfaisance générosité le rendaient l'idole soldats; il était la terreur des qu'il abhorrait, et qu'il avait pendant vingt-trois ans, de vingt-deux combats, où toute l'Europe trem- et où leur puissance apogée. Il eut empêché la prise de Constanti- une digue à la puissance si les puissances chré- en particulier les Vénitiens de leurs troupes et de un guerrier aussi habile que le héros épirote. après sa mort, les emparés de Lissa, cou- au lieu où Scander-Beg : ils déterrèrent le considérèrent avec at- curiosité; loin de lui faire outrage, ils lui rendirent des qui allaient jusqu'à l'ado-

ration, et se disputèrent des parcelles de ses ossements, qu'ils firent, dit-on, enchâsser dans de l'or et de l'argent, pour les porter toujours sur eux, persuadés que ces reliques leur communiqueraient une partie de sa valeur guerrière, et les rendraient invincibles. M. Pouqueville, dans l'ouvrage déjà cité, prétend que Scander-Beg, dont les montagnards de l'Épire chantent encore aujourd'hui les exploits, n'a pas un seul historien dans lequel on puisse trouver des matériaux capables de se lier à une description des lieux témoins de sa valeur. Plusieurs écrivains ont cependant écrit la vie de ce héros : 1°. le plus ancien, son compatriote et son contemporain, est Barlesio, dont l'ouvrage (qui nous a principalement servi de guide) a pour titre : *De vitâ et moribus ac rebus præcipuè adversùs Turcas gestis Georgii Castrioti clarissimi Epirotarum principis, qui propter celeberrima facinora Scanderbegus, hoc est Alexander Magnus cognominatus fuit*, Strasbourg, 1537 in-fol. (*V.* Barlesio, III, 383), (13). L'ouvrage de Barlesio a été traduit littéralement en français par Jacques de Lavardin, seigneur du Plessis-Bourrot, Paris, 1597, in-8°.; ibid., 1621, in-4°. Il avait déjà été traduit en allemand, par Jean Pincianus, Francfort, 1561, in-4°.; — 2°. Une Histoire anonyme de ce héros parut en latin, Rome, 1524, in-fol.

(13) Nous avons cru devoir donner en entier le titre de la Vie de Scander-Beg, par Barlesio, parce qu'il a été rapporté inexactement à l'article de cet écrivain, on y dit que cette Vie a été traduite par le P. Du Poncet : il a pris, il est vrai, pour guide l'ouvrage de Barlesio, et il en a même traduit la plus grande partie, mais en élaguant tout ce qui lui paraissait oiseux, en donnant une autre forme à la narration, et en discutant et réfutant quelquefois les opinions des autres écrivains qui ont parlé de Scander-Beg, et qui ne sont pas d'accord avec Barlesio.

— 3°. George Barthold Pontanus de Breittemberg en donna une autre dans la même langue, à Francfort, 1609, in-8°.; — 4°. François Blancus, évêque de Sappa, une troisième, à Venise, 1636, in-4°; — 5°. J. M. Monardo en avait publié une en italien dans la même ville, 1591, in-4°.; — 6°. Le père Du Poncet, jésuite, a fait une *Histoire de Scanderbeg, roi d'Albanie*, Paris, 1709, 1 vol. in-8°.; on en trouve une analyse très-détaillée dans les Mémoires de Trévoux, de mai 1709. On peut aussi consulter sur Scander-Beg, Sponde, Rainaldi et Bzovius, *Ann. Eccles.*, Leunclavius *in Pandect. turc.*, Chalcondyle, *Histoire des Turcs;* Mariana, *Histoire d'Espagne.* George Phranza, ou Phrantzes, dans sa *Chronique de Constantinople*, de 1259 à 1477, parle aussi fréquemment de Scander-Beg, et n'est pas toujours d'accord avec Barlesio. Ce prince a été le sujet de plusieurs poèmes ou romans: nous indiquerons *Scanderberg* (par Chevreau), Paris, 1644, 2 vol. in-8°.; *Scanderberg*, ou *les Aventures du prince d'Albanie* (par Chevilly), ibid., 1732, 2 vol. in-12; *Scanderberg*, Nouvelle, par Mlle. de la Rocheguilhen, 1688. — Balthasar Scaramelli est auteur de trois Nouvelles et de deux chants d'un poème de *Scanderbeg*, en italien, Carmagnole, 1585, in-8°. — Marguerite Sarocchi, napolitaine, publia dans la même langue la *Scanderbéide*, poème, Rome, 1606. — On connaît aussi deux poèmes latins sur ce héros: l'un par Jacq. Köckert, Lubec, 1643, in-4°.; l'autre par le jésuite Bussières (*Voy.* ce nom, VI, 370). Enfin, *Scanderberg* est le titre d'une tragédie (*Voy.* Dubuisson, XII, 93), et d'un opéra de Lamotte qui ne fut joué qu'en 1735. Laserre en avait composé le prologue et refait le cinquième acte. D—z—s.

SCANDIANESE (Titus-Jean Ganzarini, dit Le), poète italien, naquit, en 1518, à Scandiano, petite ville des états de Modène, appartenant à la famille des Bojardo. Après avoir professé les belles-lettres à Modène, à Reggio et à Carpi, il se rendit, en 1558, auprès d'un de ses amis, à Asolo, où il se fit connaître par quelques discours qui inspirèrent à ses auditeurs le desir de le voir se fixer parmi eux. Cédant à leur empressement, il fut nommé professeur public de la ville. Ce premier engagement, qui ne devait durer que trois ans, mais qui se renouvela plusieurs fois, avec des conditions toujours plus avantageuses pour ce savant, le retint à Asolo jusqu'à l'année 1581, époque à laquelle, on ne sait par quel motif, il se décida à passer, avec les mêmes fonctions, à Conegliano, où il paraît n'être allé que pour signer son testament; car, peu après son arrivée, il y tomba malade, et revint mourir à Asolo, le 26 juillet de l'année suivante. Il avait composé des Discours, des Pastorales et des Comédies, dont aucune n'a été imprimée, non plus que diverses Traductions du latin et du grec; quelques Vies des grands hommes de l'antiquité, et un Poème sur la pêche. Ces manuscrits, que l'auteur avait légués, avec le reste de sa bibliothèque, aux religieux de Saint-Ange d'Asolo, furent en grande partie dispersés, à la suppression de ce couvent, en 1769. Il ne reste plus de ce laborieux écrivain que, I. *La Fenice*, Venise, 1555, petit in-4°., et 1557, avec des additions. Ce Poème, d'environ quatre cents vers et en tercets,

el on décrit la vie, la mort
aissance du phénix, est sui-
lecueil assez curieux de pas-
es des auteurs anciens qui
de cet animal fabuleux. Le
us apprend que le but de
age est de faire sentir que
it se tourner vers Dieu, com-
énix vers le soleil, jusqu'à
puisse quitter sa dépouil-
lle. II. *La Caccia, libri*
la dimostrazione de' luo-
greci e de' latini scrittori,
56, in-4°. Ce Poème, plus
e le précédent, est compo-
itation des *Cynegeticon* de
et de Némésien, auxquels
emprunté divers passages,
is soin d'indiquer et de re-
la fin de son Poème. III.
di Proclo, trad. du grec,
rimé avec l'ouvrage précé-
existe une autre traduction
de ce Traité de Proclus,
zio Dante, Florence, 1573,
. *Dialettica volgare*, Ve-
53, in-4°. C'est encore un
n devait avoir deux parties,
r et l'autre contre la dia-
Ce qui nous en reste ne
e la moitié de la première
et la seule peut-être que
ait composée. Tous les
a Scandianèse sont d'un
le, inégal et trainant. Ils
rarement à la hauteur des
ieles; et ce qui leur man-
grement n'est pas compensé
dition. Dans les *Memorie*
uni illustri d'Asolo et dans
me volume de la *Biblioteca*
e le Tiraboschi, on trouvera
renseignements sur ce poète.

A—G—S.

NABECCHI (Philippe), connu également sous le Lippo di Dalmasio, naquit à Bologne, vers 1360. Son père, nommé Dalmasio Scannabecchi, né dans la même ville, vers 1325, et cultivant la peinture avec succès, lui donna les premiers éléments de cet art, et Lippo se perfectionna dans l'école de Vital de Bologne, où il reçut le même surnom que son maître, celui de *Lippo dalle Madonne*. La tradition rapporte qu'il enseigna la peinture à la bienheureuse Catherine Vigri, dont il existe quelques miniatures et un tableau représentant l'*Enfant-Jésus*; mais cette tradition n'a nul fondement. Plusieurs de ses historiens ont également avancé qu'il s'était fait carme; mais Baldinucci a prouvé jusqu'à l'évidence que cette opinion était fausse, que Philippe fut marié, et que sa femme lui survécut. Le style de ce peintre ne s'éloigne guère de l'école primitive des temps modernes, excepté que ses teintes sont un peu mieux fondues, et qu'il dispose le jet de ses draperies d'une manière moins mesquine; il y ajoute des bandes d'or fort larges, ainsi que cela se pratiquait au commencement du quatorzième siècle. Ses têtes sont d'une beauté rare et singulière, surtout celles de quelques-unes de ses *Madones*: aussi le Guide lui-même ne pouvait se lasser de les admirer; il avait coutume de dire que Lippo avait dû être éclairé par une intelligence céleste pour avoir pu réussir à exprimer sur une figure la majesté, la sainteté et la douceur de la mère de Dieu; partie dans laquelle il n'avait été égalé par aucun des modernes. Scannabecchi avait peint à fresque quelques traits de la vie du prophète Élie, dont le Guide parlait également comme d'un ouvrage plein de génie pittoresque. Tiarini prétend que c'est à l'huile que sont peintes quelques-unes

des *Madones* du Scannabecchi qui existent encore dans l'église de San Procolo, de Bologne; mais cette opinion a trouvé de nombreux adversaires, et il est d'autant plus étonnant qu'on ne l'ait pas éclaircie, que les tableaux existent encore. Il forma quelques élèves, entre autres Maso, de Bologne, qui ne l'égalèrent pas; et après sa mort, l'école bolonaise retomba dans son obscurité jusqu'à l'époque de Marco Zoppo, qui lui rendit tout son éclat. En 1400, Lippo fit son testament, auquel il ne paraît pas qu'il ait long-temps survécu. — Thérèse Muratori Scannabecchi, née à Bologne, en 1662, fut instruite dans le dessin par Élisabeth Sirani, et se perfectionna sous différents maîtres. Elle a beaucoup travaillé sans secours étrangers; et ses ouvrages jouissent d'une estime méritée. Sous la direction de J. Jos. Del Sole, elle peignit *Saint Benoît ressuscitant un enfant*. Ce tableau, plein de grâce et d'un très-bel effet, orne une des chapelles de l'église Saint-Étienne à Bologne. Cette artiste mourut en 1708. P—s.

SCANTILLA (Manlia), impératrice romaine, dont on ignore également la patrie, et la date de naissance, n'est guère connue que par le témoignage de Spartien : cet historien est le seul de tous les auteurs anciens à qui l'on ait l'obligation de savoir que Manlia-Scantilla était l'épouse de Didius Julianus, quand il parvint à l'Empire, et qu'elle reçut alors du sénat, conjointement avec sa fille Didia Clara, le titre d'auguste. Hérodien, il est vrai, dit que l'empereur Didius Julianus était marié et qu'il avait une fille; mais il se tait sur les noms de l'une et de l'autre. On doit pourtant à cet historien la connaissance d'un fait bon à recueillir dans la princesse dont les grandeu de si peu de durée (*V.* D lianus), et dont l'histoir a presque rien transmis; c' fut à son instigation et à c fille, que Didius Julianus s les rangs des compétiteurs pire, et qu'en sa qualite d frant, les gardes prétorienne nèrent la préférence sur Sul beau-père de Pertinax. Ap tragique de Didius Julianus obtint de Septime Sévère l sion de faire inhumer son m rentrer dans la vie privée dailles qui existent de cette dans les trois métaux serv torité au récit de Spartien, ses nom et prénom, que po d'auguste qui y est con joint, et qui prouve que lui avait été véritablemen par le sénat. Les traits d Scantilla, tels que ses mo représentent, n'ont rien de on y voit même qu'elle n' dans la fleur de la jeunesse, c pas étonnant, puisque alors tait déjà mariée (*Voy.* Didi

SCAPINELLI (Louis), p et poète italien, naquit à M 1585, privé de l'organe d La nature, qui lui avait sens le plus actif pour le d ment des idées, le dédom cette privation en le douan ment sain et d'une heureuse et c'est avec ces avantages faire des progrès dans les ét quelles il se livra. Son insti bientôt oublier son infirm duc de Modène n'hésita pa ger un aveugle de l'éduc son enfant. Ce fut, en pa les bons offices de ce prin

nommé, en 1609, professeur éloquence à l'université de Bolo-peu de jours après y avoir été du bonnet de docteur. Il y jusqu'à l'année 1617, époque nelle, irrité d'un refus qu'il éprouvé, il revint à Modène, obtenant provisoirement la chai-belles-lettres, qu'il garda à l'année 1621. Appelé à l'u-ite de Pise, il brilla sur ce an théâtre, et y justifia les s que son départ devait faire lorsque le mauvais état de sa le força de quitter cette ville ATTANZIO PAGANINI, XVI, 570). vers ce temps (1628) que l'u-ité de Bologne, voulant réparer justice, combla les vœux de Sca-i, en l'élevant à la place de er professeur d'éloquence, qu'il lait comme le but de sa car-itterrière, et que le célèbre Si-i avait atteint avant lui. Il ne pas long-temps de son triom-Surpris par une fièvre violente, chez ses parents, avec les-l était allé passer quelques les vacances, il mourut à Mo-le 3 janvier 1634. Scapinelli placé au nombre de ces es extraordinaires qui, ren-les barrières dont la na-les avait entourés, parvien-r au chemin mystérieux, quisition de connaissances qui inaccessibles pour un ordinaire. Vivant à une époque du style s'était perdue de l'esprit, les subtilités et des *Seicentisti*, il l'abri de la plupart de et s'il ne réussit pas à s'en entièrement, c'est qu'il est impossible de rester tout-à-fait au caractère de son siècle et contemporains. Ses ouvrages, recueillis pour la première fois, en 1801, sous le titre d'*Opere del dottore Lodovico Scapinelli* (Parme, Bodoni, 2 vol. in-8°.) (1), contiennent ses poésies italiennes et latines, quelques morceaux en prose, et quinze Dissertations sur Tite-Live, précédées d'un discours et d'une Préface sur cet auteur. Dans les six premières, Scapinelli commente avec beaucoup d'érudition l'introduction de son Histoire Romaine, dont les deux premiers chapitres sont analysés par les Dissertations suivantes. Il a tâché de réunir en un seul faisceau les lumières nécessaires pour éclaircir toutes les questions relatives à l'origine, à la religion, aux mœurs, aux lois et aux exploits militaires des premiers Romains. Son travail peut être considéré comme un commentaire complet sur cette partie de l'Histoire de Tite-Live. Malheureusement son cadre est trop vaste; et pour le remplir tout entier sur le même plan, il ne faudrait pas moins d'une centaine de volumes. Scapinelli s'était aussi exercé sur Horace, Justin, Sénèque, et particulièrement sur Virgile, dont il avait expliqué une partie de l'Énéide. L'éditeur de ses écrits réservait ces notes pour un troisième volume, qui n'a pas été publié. La mémoire de cet auteur a été consacrée par l'académie des *Indefessi* de Bologne, dans un recueil qui parut, l'année même où il mourut, sous le titre de *Cænotaphium Ludovici Scapinelli*, etc., Bologne, in-4°., et par le P. Pozzetti, qui en prononça l'éloge dans l'université de Modène, le 25 novembre 1794. Ce dernier a été réimprimé en tête de l'édition de

(1) Un livre a été oublié dans le catalogue des [illegible] de Lamoignon, publié par M. de Vasselot.

Parme. On croit que c'est notre aveugle que Tassoni, à l'imitation du Démodocus de l'Odyssée (l. VIII), a introduit dans son poème héroï-comique, pour chanter la fable d'Endymion. Ce qui donne quelque poids à cette conjecture, c'est que, dans la première édition de la *Secchia rapita* (Paris, 1622, in-12), on lit (chant VIII, st. 45) *Scapinel*, au lieu de *Scarpinel*, qui lui a été substitué dans les nombreuses réimpressions de ce poëme. A—G—S.

SCAPULA (JEAN), né en Allemagne, au seizième siècle, fut employé dans l'imprimerie de Henri Estienne, et à l'exemple de son maître, est aussi compté parmi les lexicographes grecs; mais Scapula figure également parmi les plagiaires. Jean Fabricius toutefois n'en parle qu'en ces termes : *Plagiariisne annumerandus sit an secus, sub judice lis est* (*Hist. Bibl. Fabr.*, III, 251). Scapula avait changé la forme de l'ouvrage; ce qui fait dire à Morhof (*Polyhist.*, libr. I, cap. 9), que malgré ses précautions, il ne peut être absous de plagiat. Baillet pense (n°. 687), que le mauvais procédé de Scapula ne doit rien diminuer de la gloire qu'il avait acquise par ce grand travail. J. Fabricius reconnaît que Scapula a moins bien mérité de son maître que de la jeunesse, à laquelle il a rendu la science plus accessible, par le bon marché auquel on se procurait son livre, comparativement au prix du *Thesaurus linguæ græcæ* de H. Estienne. Il en résulta un dommage considérable pour ce dernier (*V.* ESTIENNE, XIII, 594), qui avait donné son grand ouvrage en 1572. Scapula publia le sien, sous le titre de *Lexicon græco-latinum*, Bâle, 1579, in-fol. L'édition de 1589 est intitulée *Secunda* (1) : il y a des réimp de 1594, 1598, 1605, 1611 1637. Les Elzevirs donnèr belle édition en 1652, in-f est augmentée de plusieurs et fut réimprimée à Bâle, e in-fol. Les éditions les plus sont celles de Glascow, 1816 in-4°. (2), et celle de Londres in-4°., donnée par les soins jor, avec tables, notes et addit. Un Abrégé du Scapula a publié, en 1598, in-4°. O core du même un opuscul lé : *Primogeniæ voces seu linguæ græcæ*, Paris, 1612 On ignore la date de la mort pula : elle doit être arrivée commencement du dix-septiè cle. A. E

SCARAMUCCIA (JEANNE), peintre, né à Pérouse, e fut élève de Ch. Roncalli, cl *dalle Pomarance*, et mêla, à nière de ce maître, une imita Carraches. Il s'est fait un n sa patrie par les nombreux t dont il a enrichi la plupart ses de Pérouse, notamment vent des Capucins. Ils sont quables par l'esprit de la com et la franchise du pinceau;

(1) J. Fabricius et Maittaire (*Hist. rum*) citent une édition de 1570, qui se mière; mais J. A. Fabricius (*Bibl. g* cap. 40) dit formellement qu'elle n'ex ne l'ai trouvée ni dans la bibliothèque dans la Mazarine, ni dans celle de Sa vière. Il semble donc constant que le *T* parn que sept ans après le *Thesaurus*. L de H. Estienne s'élevèrent à l'apparition *con*; et il est très-possible que l'éditio *saurus* ne fut point épuisée : l'on conçoi tes de l'imprimeur sur le dommage q vait dans la vente de son livre; mais l ne contredit-il pas l'existence de la se tion du *Thesaurus*, qui paraît ne différe mière que par la réimpression de quelqu

(2) On y a mis, à leur place, les m trouvent dans l'Appendix trouvé dans d'Askew, et imprimé pour la première fo

(3) Un exemplaire de cette édition a 57 fr., à la vente faite par le libraire 27 octobre 1824.

surrait y desirer un coloris moins sombre. C'est à ce dernier caractère que l'on reconnaît ses ouvrages. Il mourut dans sa patrie, en 1650. — Son fils, Louis-Pellegrini SCARAMUCCIA, naquit à Pérouse, en 1616. Élevé à l'école du Guide, il se montra bientôt digne d'un tel maître. Cependant la manière du Guide ne le séduisit pas au point qu'il ne voulût d'y mêler quelques-unes des qualités du Guerchin. Lorsqu'il se fut assez instruit, il parcourut l'Italie, laissant partout des preuves non équivoques de son talent. A Milan, où il fut très-employé, on voit de lui, entre autres productions, une *Sainte Barbe environnée de plusieurs Saints*, dont le coloris est remarquable, et qui fait un des plus précieux ornements de l'église Saint-Marc. Pérouse possède aussi un grand nombre de ses ouvrages, notamment la *Présentation au temple*, qui décore l'église des Philippins. Cette composition renferme presque tous les genres de beautés. Scaramuccia a un style entièrement à lui. Son caractère distinctif est la grâce : il la répand sur toutes les parties de ses compositions. Il est vrai qu'il ne s'élève jamais au sublime; mais il ne descend jamais de la hauteur convenable. En 1[illegible], il publia, à Pavie, un livre sur l'art, intitulé : *Le Finezze de' pennelli italiani ammirate e studiate da Girolamo*. Il se cacha sous ce nom, qui n'est que l'anagramme de Pellegrino. Bianconi dit qu'on ne peut trouver dans cet ouvrage que la bizarre volonté pittoresque de l'auteur; mais Lanzi ajoute que l'on y trouve plusieurs notices intéressantes. Scaramuccia mourut à Milan, [illegible]. Il a gravé à l'eau-forte plusieurs planches exécutées dans un brut pittoresque qui imite les tailles de bois. Ces pièces sont : I. Le *Couronnement d'épines*, d'après le Titien. II. *Saint Benoît commandant au diable d'abandonner une pierre destinée à la construction d'une église, et qu'il empêchait de remuer*, d'après Louis Carrache. III. *Vénus et Adonis*, d'après Annibal Carrache. Quoique ces estampes, à la première vue, offrent un aspect peu agréable, elles sont recherchées par les amateurs.

P—s.

SCARDONA (JEAN-FRANÇOIS), médecin, né, en 1718, à Costiola près de Rovigo, fit ses études à Padoue, et alla se perfectionner à Bologne et à Florence. Après une absence de quelques années, il revint dans sa patrie, où il exerça la médecine, avec une réputation toujours croissante. Aussi profond dans la théorie qu'habile dans la pratique, il rédigea en un corps de science les nombreuses observations qu'il avait eu occasion de faire pendant sa longue clinique. Elle était très-étendue, quoiqu'il n'eût jamais voulu quitter sa ville natale, qu'il préféra aux offres les plus brillantes, à celles même qui lui furent adressées, en 1781, au nom de l'université de Padoue. Mais, s'il se dérobait aux honneurs, il ne se refusait pas aux vœux des malades, qu'il allait visiter jusqu'à Ferrare, à Mantoue, à Bologne, où il était souvent appelé. Ses premiers Discours, prononcés à l'académie de Rovigo, dont il était membre, furent plusieurs fois réimprimés à Padoue avec des additions. Les journaux du temps en parlent comme d'ouvrages classiques, et leurs éloges n'ont pas été contredits. Scardona mourut à Costiola, le 8 septemb. 1800, laissant les écrits suivants : I. *Apho-*

rismi de cognoscendis et curandis morbis, uberrimis commentariis atque animadversionibus illustrati, Padoue, 1746, in-4°. Dans cet ouvrage, divisé en trois parties, sont classées les différentes maladies de la tête, de la poitrine et du bas-ventre, avec leurs principaux caractères et symptômes, ainsi que les observations et les remèdes des médecins les plus accrédités. Il fut réimprimé, en 1754, avec un nouvel ouvrage sur les fièvres. II. *De morbis mulierum*, ibid., 1758, in-4°. Ces deux écrits parurent ensemble, avec beaucoup de changements et d'additions, en 1762 et 1775, 3 vol. in-4°. III. *De impedimentis quæ praxim medicam retardarunt et de medicinæ præstantiâ*, etc: deux Discours d'ouverture, faisant partie d'un vol. in-4°., destiné à servir de Supplément aux anciennes éditions. IV. *Vade mecum*, espèce de Manuel rédigé pour l'usage particulier des médecins du Polésine, inédit. Voy. la *Vie* de Scardona, en latin, par Ferrari, Rovigo, 1812, in-8°; et réimpr. dans l'ouvrage du même, intitulé: *Vitæ virorum illust. semin. Patavini*, Padoue, 1815, in-8°. A—G—S.

SCARLATTI (le Chevalier Alexandre), compositeur, né à Naples, en 1650, étudia les principes du chant dans l'un des conservatoires de cette ville, et les règles de la composition à l'école de Carissimi, maître distingué de la chapelle pontificale. Plusieurs de ses opéras, composés pour les théâtres de Rome, de Bavière et de Vienne, où il fut successivement appelé, décelèrent un talent fécond et original, et qui paraissait destiné à relever la musique de l'état d'avilissement où elle était tombée. A cette époque, le drame n'était plus qu'un mélange informe de sac profane, de sujets emprunt fable et à l'histoire, avec au de goût que de discernement. (veilleux, qui n'avait d'appui, la religion, ni dans les idées laires, n'enfanta que des absu et la décadence de la poésie e la chute de la musique, qui, s pression pour revêtir des vides de sens, fut surchargée ments superflus et bizarres. dant les poètes commencèrent qu'il valait beaucoup mieux in le cœur qu'éblouir les yeux; e tis par leur exemple, les co teurs virent que leur art puisa sa force dans la mélodie. S fut le premier auteur de cet reuse révolution. Il diminua dérablement les fugues, les fugues, les canons, et tant d recherches de style, qui, t montrant la science des maîtr saient à l'énergie de l'expressi premier opéra, intitulé l'*On amore*, fut joué, en 1680, palais de la reine Christine d de, qui, après son abdicati 1654, avait choisi la ville d pour lieu de sa résidence. Da partition, les airs commenç avoir plus de mélodie et de les accompagnements étaient dessinés, et les récitatifs plus nus. Avant Scarlatti on n'e naissait que de simples, qui so tôt une déclamation musicale véritable chant : il les re par une expression plus ani plus analogue à ce premier ment de nos passions qui se dé avec autant de rapidité que de Doué d'un esprit original, ainsi dire créateur, il perfe toutes les parties de son a fraya de nouvelles routes où

ns se pressèrent après lui. Ses
rtures sont dans un style entière-
t différent de celles de Lulli, qui,
tte époque, était devenu un mo-
général pour l'Europe. On a
n faire à Scarlatti, le tort de le
re aussi l'inventeur des *Da capo*,
lesquels allaient autrefois se per-
tous les airs. Mais cette innova-
, qui date réellement de la fin du
eptième siècle, fut introduite par
ertain Ferri, assez peu philoso-
pour ne pas sentir que le carac-
des passions n'est jamais de se
er pour revenir méthodique-
r sur elles-mêmes. Ce qu'on est
en droit de reprocher à Scar-
, c'est d'avoir souvent sacrifié
usique à la poésie, en s'arrêtant
complaisance sur chaque pa-
molée, et en se montrant plus
pe d'exprimer la valeur des
que l'esprit général de la
se. Il rachetait en partie ce dé-
par l'emploi des dissonances,
près Monteverde, il a été le pre-
multiplier dans les composi-
, et dont il se servait comme
d'aiguillons pour réveiller
endormie des specta-
une succession d'accords
Appelé à Naples, par le
de ses compatriotes, il y fonda
, et y forma des élèves,
lesquels il suffira de nommer
Pergolèse, Hasse, et le plus ha-
tous. Durante, qui, devenu
aussi célèbre que son maître,
pas de travailler d'a-
papiers qu'il en avait hé-
Scarlatti se distingua dans pres-
les genres. Nous avons vu
que lui doit la musique théâ-
ne dirait rien de trop, si
qu'il n'a pas moins fait
d'église. Ses messes, qui
le nombre de deux cents,
sont parsemées de grandes et nobles idées; et ont ce caractère grave et sublime si nécessaire pour détourner l'ame de toute passion mondaine, et l'élever à des sentiments religieux. Il y a souvent dans les ouvrages modernes plus de mélodie et de délicatesse; mais, quant à l'harmonie et à l'invention, personne n'a approché de ce célèbre artiste; aussi tous les grands compositeurs n'ont jamais tari sur ses éloges. Hasse disait que c'était le meilleur harmoniste de l'Italie; Jomelli assurait que rien n'était à comparer à sa musique d'église; et Sacchini, à la fin des leçons qu'il donnait au Conservatoire de l'Ospedaletto, à Venise, ne manquait jamais de baiser le livre qui contenait la musique de ce maître. Lorsque le fameux Corelli donna un concert devant la cour de Naples, ce fut Scarlatti qui en dirigea l'orchestre. S'apercevant que ce grand violiniste s'était trompé sur la valeur d'une note, il lui dit d'un ton d'autorité : *Ricominciamo, Signor Corelli.* Celui-ci en fut, dit-on, tellement affecté, qu'il en mourut de chagrin, peu après. Scarlatti continua d'écrire et de jouer de la harpe, sur laquelle il était très-fort, jusqu'à un âge avancé; il mourut à Naples, le 24 octob. 1725. A-G-S.

SCARLATTI (Dominique), fils du précédent, né en 1683, jouit d'une grande faveur à la cour de Madrid : il y était maître de musique de la reine, à laquelle il dédia ses deux premiers Recueils de Sonates, imprimées à Venise. Meilleur harpiste que son père, il excita partout l'étonnement et les éloges. Hasse, qui l'avait entendu à Naples, en parlait encore, cinquante ans après, avec enthousiasme : et ce qu'il admirait le plus en lui, c'était sa grande dexte-

rité et la richesse de son imagination. Les dernières sonates de Scarlatti pour le clavecin sont pourtant d'une exécution plus facile : c'est qu'il était devenu si gros, qu'il ne pouvait plus croiser les mains, comme il avait pris l'habitude de le faire dans sa jeunesse. Ce compositeur est le premier qui ait hasardé des notes de goût et d'effet, en violant tous les principes consacrés par une vieille routine. Il demandait à ceux qui lui reprochaient cet abus, si les écarts dans lesquels il était tombé avaient rien de désagréable pour l'oreille; et sur leur réponse négative, il ajoutait qu'il n'existait guère en musique d'autre règle digne d'un homme de génie, que celle de ne point choquer le seul sens auquel la musique s'adresse. En effet, les accompagnements de ce maître sont ingénieux; et quoique pleins, ils n'ont pas cette espèce de confusion qui trouble et couvre la voix. Vers le milieu du siècle dernier, les concertos de Haendel, et les leçons de Scarlatti étaient la seule bonne musique qu'on eût en Angleterre pour les instruments à cordes. Scarlatti mourut à Madrid, en 1757. On connaît de lui trente *Caprices*, imprimés à Amsterdam, et six Sonates à Nuremberg. — Scarlatti (Joseph), fils du précédent, et dernier rejeton de cette famille de musiciens, né à Naples, en 1718, vécut long-temps à Vienne, où il n'eut pas moins de vogue pour ses compositions que pour son talent extraordinaire dans l'enseignement du clavecin. Son style se distingue de celui des autres Scarlatti, par la facilité et l'agrément. On a de lui douze opéras, parmi lesquels celui du *Mercato di Malmantile*, joué à Vienne, en 1757, eut un succès prodigieux. Il mourut dans cette capitale, en 1776. Le conservatoire de Naples possède en manuscrit la plupart des compositions inédites des trois Scarlatti. A—G—S.

SCARRON (Paul), poète français, naquit à Paris, vers la fin de 1610, ou au commencement de 1611, d'un conseiller au parlement, dont la noblesse remontait au treizième siècle (1), et qui joignait à cet avantage celui de posséder vingt-cinq mille livres de rentes. Le jeune Scarron n'avait que deux sœurs : il pouvait prétendre à une fortune honorable; mais la mort prématurée de sa mère renversa toutes ses espérances : son père épousa, en seconde noces, une demoiselle Françoise de Plaix, dont il eut de nouvelles filles. Cette jeune femme, s'étant promptement emparée de l'esprit de son mari, se mit à dénaturer les biens des enfants du premier lit, pour enrichir ceux du second : Scarron s'en aperçut, et crut devoir s'en plaindre; de là des altercations continuelles, qui fatiguèrent le conseiller; et comme c'était bien, dit Scarron, *le meilleur des hommes, mais non le meilleur des pères*, il acheta la paix du ménage par l'exil de son fils. Celui-ci se retira donc à Charleville, chez un parent éloigné : il y demeura deux ans, au bout desquels son père consentit à le rappeler, à condition qu'il embrasserait l'état ecclésiastique. Scarron signa le traité en prenant le petit collet; mais son aversion pour la retraite l'empêcha de s'engager dans les ordres. Un voyage qu'il fit, à l'âge de vingt-quatre ans, en Italie, lui fournit mille occasions de suivre son penchant pour les plaisirs; de retour à Paris, il

(1) Il paraît que cette famille était originaire de Montcalier, en Piémont. *Voy.* le Moréri de 1759.

pre à aucun service : « Eh bien, ré-
» pliquait-il, qu'on me donne un
» bénéfice simple, mais si simple
» qu'il ne faille que croire en Dieu
» pour le bien desservir. » Telle était, en 1652, la situation de ses affaires, quand Mme. de Neuillant amena chez lui une jeune personne dont elle avait recueilli l'indigence. C'était Mlle. d'Aubigné, si célèbre depuis sous le nom de Mme. de Maintenon, mais dont on était bien loin alors de prévoir les hautes destinées. Réduite, pour ainsi dire, au travail de ses mains, soumise aux caprices d'une protectrice avare, que l'âge rendait de jour en jour plus difficile à vivre, la future épouse de Louis XIV excita, par son malheur, la compassion du pauvre abbé Scarron; et, quoiqu'il fût, sans contredit, le personnage le plus grotesque de toute la capitale, elle se trouva fort heureuse de l'épouser. La manière dont Scarron lui fit l'offre de sa main est trop noble et trop adroite en même temps pour que nous la passions sous silence : « Mademoi-
» selle », lui dit-il, en la prenant à l'écart, un jour qu'elle avait essuyé, sans se plaindre, quelques mauvais traitements, « je gémis
» beaucoup sur le tort que vous fait
» la fortune, et sur les duretés que
» vous éprouvez journellement ! que
» deviendrez-vous si la suite de vos
» malheurs vous enlève celle chez
» qui vous demeurez, et qui, toute
» revêche qu'elle est, vous conserve
» dans sa maison ? une demoiselle
» n'a d'autre ressource que le cou-
» vent ou le mariage : voulez-vous
» être religieuse ? je paierai votre
» dot : aimez-vous mieux un établis-
» sement ? je n'ai à vous offrir qu'une
» très-laide figure, et qu'une fortune
» excessivement bornée. » *Il n'avait alors*, dit Mme. de Maintenon, *de mouvement libre que celui de la main, de la langue et des yeux.* Il fut accepté cependant : la noblesse de ses procédés couvrit, aux yeux d'une femme courageuse, la défectuosité de ses traits. Quand il s'agit de dresser le contrat, le notaire demanda ce que le futur reconnaissait en dot à l'accordée : — « Quatre louis
» d'or, répondit Scarron, deux
» grands yeux très-mutins, un très-
» beau corsage, une belle paire de
» mains, et beaucoup d'esprit ! » — « Quel douaire ? » — « L'immorta-
» lité ! le nom des femmes de rois
» meurt souvent avec elles, mais
» celui de la femme de Scarron vi-
» vra éternellement. » Il avait dit, en parlant d'elle, quelques jours auparavant : « Je ne lui ferai pas de
» sottises, mais je lui en apprendrai
» beaucoup. » Malgré la bouffonnerie et la licence de ses écrits, Scarron professait un grand respect pour sa religion, dont il remplissait les devoirs avec une rare exactitude : il exigea de sa femme, récemment convertie, une nouvelle abjuration des erreurs de ses pères ; et quand on s'étonnait de le voir si scrupuleux : « Cela tient à l'honnête homme, di-
» sait-il, et calme la conscience,
» chose absolument nécessaire pour
» bien vivre avec soi ! Il n'y a
» point de licence poétique qui auto-
» rise le libertinage d'esprit ; et je
» cesserais d'être poète s'il fallait
» l'être à ce prix. » Un si bizarre assemblage d'extravagance et de raison, de dévergondage et de décence, joint à la bonté de son cœur, n'explique-t-il pas bien l'attachement que lui portaient tant de gens du premier mérite ? et quand on se remet sous les yeux le tableau des douleurs inouïes qui accompagnaient toujours

saillies les plus plaisantes, peut-ne pas préférer cette gaîté inaltérable à l'impassibilité tant vantée des stoïciens? La modestie de Mme. Scarron exerça une heureuse influence sur la société de son mari. Une liberté sage, réglée par le bon goût, y remplaça la bouffonnerie et la licence. Aussi les réunions devinrent-elles plus brillantes. Le grand Turenne, Gourville, s'y rendaient tous les soirs; il était rare de n'y pas trouver Mme. de Sévigné et de La Sablière. Cependant les revenus du nouveau ménage étaient loin de s'accroître. Scarron avait, en se mariant, renoncé au canonicat. Tout son patrimoine se réduisait à quelques rentes viagères. Pour comble de malheur, ses écrits passèrent de mode; en sorte que le marquisat de Quinet dont il aimait qu'il appelait le revenu de ses ouvrages imprimés chez *Quinet* ne produisait plus rien. La place d'historiographe vint à vaquer; mais l'auteur du *Roman comique* la sollicita vainement. Tout son avoir passa bientôt dans une pension de trente mille livres, que lui accorda le surintendant Fouquet, pour remplacer celle qu'avait supprimée Mazarin. Cependant sa détresse ne l'affligeait pas plus que ses infirmités; et, si la vive tendresse qu'il avait conservée pour sa femme, il serait mort sans avoir connu l'inquiétude: mais il avait déjà passé la cinquantaine; il s'étonnait lui-même d'être encore vivant. *Le terme approche*, écrivait-il à cette époque; *et je meurs sans biens, sans espérances, et femme que j'ai tant de raisons d'aimer: je vous la recommande, ou qu'à toutes mes connaissances, que deviendra-t-elle?* Le désir de laisser quelque fortune avait inspiré au poète moribond l'idée d'une entreprise étrangère à la littérature. Il s'agissait de former un corps de soldats, destiné à transporter chez les négociants de la capitale les marchandises qui affluaient de toutes les parties de la France, et qu'il était alors fort difficile de voiturer en sûreté. Le plan, tracé par lui, venait d'être agréé, et devait lui rapporter six mille livres de rente, quand un hoquet violent le surprit dans ses espérances. C'était celui de la mort: personne ne s'y trompa. *Si j'en reviens*, disait-il pendant les crises les plus douloureuses!.... *oh! la belle satire que je ferai contre le hoquet!* Une grande faiblesse qui s'empara de lui fit croire, pendant quelque temps, qu'il avait cessé de vivre; mais sa langue glacée se ranima pour plaisanter encore. Il légua aux deux poètes Corneille cinq cents livres de patience, à sa femme la permission de se remarier; et, s'apercevant qu'autour de lui chacun fondait en larmes: *Mes amis*, dit-il, *je ne vous ferai jamais autant pleurer que je vous ai fait rire!* Cependant, quand il vit sa femme baignée de larmes, il s'attendrit lui-même, et la remercia de tous ses bons offices. Il la recommanda fortement à son exécuteur testamentaire, M. d'Elbène; et, faisant un effort pour lui tendre la main, il ajouta: « Adieu; souvenez-vous quelquefois de moi. Je vous laisse sans biens; et quoique la vertu n'en donne pas, je suis parfaitement convaincu que vous serez toujours vertueuse! » Il expira (le 14 oct. 1660) en disant: *Par ma foi, je ne me serais jamais imaginé qu'il fût si facile de se moquer de la mort.* Il fut vivement regretté de tout ce qui l'avait connu; car il était, dit Segrais, *fort aimé* et *fort aimable*. Quelques moralistes

sévères ont voulu vouer Scarron au mépris, à cause de sa grande facilité à combler d'éloges ceux qui pouvaient lui faire du bien; mais ces actes de complaisance, qui étaient dans les mœurs du temps, furent commandés, en partie, par le besoin. Il a laissé son épitaphe, dont tout le monde appréciera la grâce et la finesse. Certainement si toutes les plaisanteries de Scarron avaient été du goût de ce morceau, le sévère Despréaux lui eût accordé plus d'estime :

Celui qui cy maintenant dort,
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie :
Passant ne fais ici de bruit;
Et garde bien qu'il ne s'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

Peu de temps avant sa mort, il avait été présenté à la reine Christine, qui avait témoigné le plus grand desir de le voir : *Je vous permets*, lui dit cette princesse, *d'être amoureux de moi. La reine de France vous a fait son malade, et moi je vous crée mon Roland! — Votre Majesté a bien fait de me donner ce titre*, lui répondit Scarron, *car sans cela je l'aurais pris.* La Dédicace de *Don Japhet d'Arménie*, l'une de ses pièces qui obtinrent le plus de succès, donnera une idée de la manière dont il sollicitait. On a dit qu'il *mendiait avec toute la bassesse d'un cul-de-jatte.* Le placet que nous allons rapporter dénote plutôt, ce nous semble, la liberté d'un poète facétieux que la servilité d'un mendiant. « Sire, dit-il au roi, je tâcherai de persuader à Votre Majesté qu'elle ne se ferait pas grand tort si elle me faisait un peu de bien : si elle me faisait un peu de bien, je serais plus gai que je ne suis : si j'étais plus gai que je ne suis, je ferais des comédies enjouées : si je fais des comédies enjouées, votre Majesté en serait divertie; si elle en était divertie, son argent ne serait pas perdu. Tout cela conclut si nécessairement, qu'il me semble que j'en serais persuadé si j'étais aussi bien un grand roi que je ne suis qu'un pauvre malheureux. » La confiance avec laquelle il réclame ainsi une récompense pour un genre d'ouvrage que Boileau trouvait tout au plus digne d'amuser des valets, surprendra moins le lecteur, quand il saura que Louis XIV ne partageait pas sur Scarron l'opinion de notre célèbre satirique. Témoin le plaisir qu'il éprouva, fort jeune, il est vrai, à la représentation de l'*Héritier ridicule*, qu'il fit jouer devant lui trois fois dans le même jour. On se tromperait, cependant, si l'on nous supposait l'intention de combattre en tous points l'opinion de Boileau, sur les facéties de Scarron. Nul doute que les parodies, les comédies même de cet auteur éminemment burlesque ne dégénèrent trop souvent en farces de tréteaux; mais un mérite que Boileau ne lui a pas reconnu, et qu'on ne saurait cependant lui refuser sans injustice, c'est d'avoir attaqué le premier ce style précieux et ampoulé que Molière a combattu depuis dans ses *Précieuses ridicules*, et que tous les poètes du temps s'efforçaient alors de mettre à la mode. Il est même certains ouvrages de Scarron qui sont écrits avec quelque pureté et une sorte d'élégance : le Roman comique, par exemple, mérite sous ce rapport l'attention des connaisseurs, et l'on a eu raison de prétendre qu'il n'avait pas été sans influence sur le perfectionnement de la langue française. Un jour que Scarron travaillait à cet ouvrage, Segrais et un autre de ses amis vinrent lui rendre visite : « Mettez-vous

[illegible], leur dit-il, en leur faisant don-[illegible]er des siéges; que j'essaie mon [illegible]oman comique. » Et il leur en [illegible] quelque chose. Quand il vit que [illegible]ompagnie riait : *Bon*, dit-il, *à qui va bien; mon livre sera [illegible] reçu, puisqu'il fait rire des [illegible]onnes si délicates;* et il ne se [illegible]pa point. Quant à ses comé-[illegible], elles sont, pour la plupart, imi-[illegible] de l'espagnol; c'est dire assez [illegible]ucune des règles d'Aristote n'y [illegible]bservée. Quelques situations plai-[illegible]tes, soutenues par la bouffonnerie [illegible]dialogue en faisaient tout le mé-[illegible] : mais ce genre, tout défectueux [illegible]l fût, était encore préférable aux [illegible]dieuses pastorales qui avaient a-[illegible]envahi le théâtre. Scarron faisait [illegible] du moins; et peut-être en dispo-[illegible]r le public à la gaîté, n'a-t-il pas [illegible]biocrement contribué à préparer [illegible]uccès de Molière. Le théâtre lui [illegible]t, en outre, l'invention d'un per-[illegible]nage dont plus d'un auteur de ta-[illegible] a su depuis tirer parti; c'est dans [illegible]médie de l'*Écolier de Salaman-[illegible]*, que l'on vit pour la première [illegible] paraître un Crispin. Ses ouvra-[illegible]ont été recueillis, en 1737, par [illegible] de La Martinière, en 10 vol. [illegible]2, puis à Amsterdam 1752, 7 [illegible] petit in-12; et réimprimés à [illegible], en 1786, en 7 vol. in-8°. [illegible] trouve : I. L'*Énéide traves-[illegible]*, en 8 *livres*, continuée de-[illegible] par Moreau de Brazey. C'est [illegible] de cet ouvrage que Boi-[illegible]sait à Racine le fils : « Vo-[illegible] père avait quelquefois la fai-[illegible] de lire Scarron, et d'en [illegible] mais il se cachait bien de [illegible] pour cela. » II. *Typhon ou [illegible]gantomachie*. III. Plusieurs [illegible], telles que *Jodelet ou le [illegible]aître Valet; Jodelet soufflette; [illegible] Japhet d'Arménie*, qui se jouait encore il y a quelques années (*Voy.* Moreto); l'*Héritier ridicule;* le *Gardien de soi-même;* l'*Écolier de Salamanque;* la *Fausse apparence;* le *Prince corsaire*, et un grand nombre de Poésies légères : c'est à la gaîté répandue dans toutes ces pièces, que Julien Geoffrin, l'un des plus fameux comédiens du dix-septième siècle, a dû sa réputation. IV. Le *Roman comique*, dont Boileau lui-même aimait fort la lecture : la troisième partie est d'A. Offray. V. Des *Nouvelles espagnoles*, traduites en français. VI. Un volume de *Lettres*. VII. Enfin, un *Recueil de Poésies facétieuses*. Nous croyons ne pouvoir mieux terminer cet article sur le premier de nos poètes burlesques, que par le portrait qu'il a tracé de lui-même dans un avis qui précédait la *Relation véritable de ce qui s'était passé en l'autre monde au combat des parques et des poètes, sur la mort de Voiture*. « Lecteur qui ne m'as jamais vu, et qui peut-être ne t'en soucies guère à cause qu'il n'y a pas beaucoup à profiter de la vue d'un homme fait comme moi, sache que je ne me soucierais pas aussi que tu me visses, si je n'avais appris que quelques beaux esprits facétieux se réjouissent à mes dépens, et me dépeignent d'une autre façon que je ne suis fait : les uns disent que je suis cul de jatte; les autres que je n'ai point de cuisses, et que l'on me met sur une table, dans un étui, où je cause comme une pie borgne, et les autres, que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et baisse pour saluer ceux qui me visitent. Je pense être obligé, en conscience, de les empêcher de mentir plus long-temps. J'ai trente ans passés; si je vais jus-

qu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit à neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite : ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied, Ma tête est un peu grosse pour ma taille : j'ai le visage assez plein pour avoir le corps très-décharné. Des cheveux, assez pour ne pas porter perruque; j'en ai beaucoup de blancs en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros : je les ai bleus : j'en ai un plus enfoncé que l'autre du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise : mes dents, autrefois perles carrées sont de couleur de bois, et seront bientôt de couleur d'ardoise : j'en ai perdu une et demie du côté gauche, et deux et demie du côté droit, et deux un peu égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, et puis un angle égal, puis enfin un angle aigu : mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac; je ne ressemble pas mal à un Z; j'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras. Enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à-peu-près comme je suis fait : puisque je suis en si beau chemin, je te vais apprendre quelque chose de mon humeur : j'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand et un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet *sot*, et un instant après *Monsieur;* je ne hais personne, Dieu veuille qu'on me traite de même : je suis bien aise quand j'ai de l'argent. Je serais encore plus aise si j'avais de la santé : je me réjouis assez en compagnie : je suis assez content quand je suis seul, et je supporte mes maux assez patiemment. On trouve dans un des romans de Mlle. Scudéry, sous les noms de *Scaurus* et de *Lyriane*, deux portraits parfaitement ressemblants et très-bien tracés de Scarron et de sa femme. Ce dernier portrait surtout fait remarquer la finesse et la délicatesse d'esprit du peintre. Scarron est un des auteurs compris dans ce qui a paru des *Vies des Poètes français*, par M. Guizot, ouvrage interrompu depuis douze ans. MM. Barré, Radet et Desfontaines ont fait jouer au Vaudeville une jolie pièce intitulée *le Mariage de Scarron*. J. Monnet a donné à ses *Mémoires* le titre de *Supplément au Roman comique* (*V.* Monnet, xxix, 386). M. Cousin d'Avalon a publié un *Scaronniana*, 1801, in-18. F. P—T.

SCARSELLA (Sigismond), peintre, naquit à Ferrare, en 1530. Ses concitoyens lui donnèrent le nom de Modino, sous lequel il est particulièrement connu dans sa patrie. Il reçut, pendant trois ans, les leçons de Paul Véronèse, puis séjourna pendant treize ans à Venise, étudiant les ouvrages de ce grand maître, et cultivant en même temps l'architecture. Ayant acquis la pratique de la manière de Paul, quoique dans un degré inférieur, il revint à Ferrare, où il exécuta plusieurs tableaux estimés. Le seul que l'on cite d'une manière authentique, comme étant de lui, est la *Visitation* qui se voit dans l'église de Sainte-Croix : les figures en sont belles et d'un beau mouvement. Cependant il en existe quelques autres dans diverses galeries; mais ils ont été retouchés avec tant de maladresse par des restaurateurs ignorants que ce ne sont plus ceux qu'il a faits. Quant aux autres, on les lui dispute, et on les attribue généralement à son fils. Il mourut à Ferrare,

4. — Hippolyte Scarsella, précédent, naquit à Ferrare, ... et fut nommé *Scarsellino*. avoir reçu de son père les ...res leçons, il se rendit a Ve... et y séjourna pendant plus ... années, étudiant les meilleurs ..., et particulièrement Paul ...se : il sut tirer un parti si ...eux de ses études, que ses ...riotes lui donnèrent le titre ... de Ferrare. Ce titre est ...ment justifié par la *Nativité ... Vierge*, qu'il a peinte dans la ...le de Saint-Bruno, à la Char... de Ferrare, et par quelques ...tableaux qu'on voit dans cette ... et où il a su imiter heureuse... la manière de Véronèse. Ce... ...nt le caractère général de ses ...ges offre quelques différences. ...perçoit une amélioration sen... ...du goût de son père; ses idées ...lus belles, ses teintes plus agréa... ...t des historiens prétendent que ... qui ouvrit les yeux à Sigis... ...Scarsella, et qui le mit dans ...min que lui-même suivait. ...ar... à Paul Véronèse, on voit ...e style de ce dernier est le ...ment du sien; mais qu'il s'en ... dans plusieurs parties essen... ... c'est un mélange de lom... ...et de vénitien, de national et ...nger, produit d'une intelligence ... dans la théorie de l'art, d'une ...ation brillante et vive, et d'une ... toujours semblable à elle... ... moins sans cesse rapide, ...ile et hardie. Sa facilité était ... que la plupart des églises de ...re renferment un grand nombre ... tableaux. La Lombardie et ...gne en conservent aussi une ...ité considérable. A Ferrare, ...nte l'*Assomption de la Vierge* ... *Noces de Cana*, qui sont chez les Bénédictins; la *Mère de Pitié* et la *Décollation de Saint Jean* dans l'église de ce nom, et le *Noli me tangere*, à Saint-Nicolas. Les tableaux de lui que l'on estimait par dessus tout, étaient la *Pentecôte*, l'*Annonciation* et l'*Épiphanie*, placés dans l'Oratoire de la Scala. Le dernier de ces tableaux, peint en concurrence avec la *Présentation au temple*, d'Annibal Carrache, soutenait dignement la comparaison. Il existe dans les galeries particulières un grand nombre de copies en petit de ses grands tableaux. Les palais Albani, Borghèse, Corsini et Lancilotti, à Rome, en possèdent un bon nombre. Ils sont extrêment loués par les plus habiles professeurs. Dans une *Bacchanale* du palais Albani, on voit diverses imitations de Véronèse, dans l'invention et l'abondance; du Parmesan, dans l'élégance et la grâce des figures; du Titien, dans les nus; du Dossi et du Carpi, dans le solide empâtement, dans les jaunes dorés, les rouges éclatants des nuages et dans la transparence des ciels. Un autre caractère qui lui est propre, consiste en certaines physionomies pleines de grâce, pour lesquelles deux de ses filles lui servirent de modèles; une certaine vapeur légère qui harmonise et unit tous les objets, sans jamais tomber dans le noir; un dessin coulant, qu'il pousse presque jusqu'à la sécheresse pour éviter le défaut de son rival Sébastien Filippi, auquel on reprochait d'être lourd et grossier. Parmi les élèves sortis de son école, deux se sont fait un nom : ce sont Camille Ricci et Hercule Sarti, sourd et muet de naissance. Le Scarsellino l'instruisit par signes, et forma en lui un de ses plus habiles imitateurs, si ce n'est que ses têtes ont moins de beauté, et que ses con-

tours sont plus ressentis. Ce maître mourut à Ferrare, en 1621. P—s.

SCAURUS (*Marcus-Æmilius*), né l'an 163 avant J. C., descendait de la famille *Æmilia*, laquelle se donnait pour auteur Numa Pompilius : mais à l'époque où naquit Scaurus, l'illustration de cette maison s'était évanouie; et, comme il le disait lui-même, au rapport de Cicéron (1) : » Ne vous figurez pas que ma nais- » sance m'ait servi de rien. Mes pè- » res s'étaient si bien fait oublier, » que je suis entré dans le monde aus- » si peu connu qu'un étranger. » Son aïeul et son bisaïeul étaient fort pauvres. Son père s'était fait marchand de bois et de charbon, et il gagna, dans ce négoce, un commencement de fortune (2). Scaurus songea d'abord à embrasser la profession de banquier; mais il voulut, avant de prendre ce parti, se faire connaître, en plaidant quelques causes. Ciceron, dans son Oraison pour Muréna, rend compte de toutes les difficultés que Scaurus eut à vaincre pour relever la grandeur de sa maison Comme orateur, il manquait d'élégance dans ses compositions et de feu dans sa manière de les débiter. « D'ailleurs, » par l'effet d'une éducation négli- » gée, il avait peu de science. Un » homme sans étude, quelque esprit » naturel qu'il puisse avoir, ne par- » le bien que par hasard, et ne peut » jamais être prêt sur tout. Aussi » Scaurus n'a-t-il jamais été compté » au nombre des orateurs de la pre- » mière classe. Ce ne fut que lors- » qu'il parvint à la tête du sénat que » l'on reconnut tout le mérite de sa » façon de parler, grave » posée, sans aucun gest » plie d'un air d'autori » ton qu'inspire une haut » et que tout l'art et t » possible ne sauraient » gens de basse extractio » en parlant pour un ac » blait moins plaider que » haut témoignage en fa » client. » De ces réflex ron conclut que si l'on n tre Scaurus au rang des h quents, on doit le range *orateurs stoïciens et im* Après avoir fait deux ca Espagne et en Sardaign obtint, l'an 123, la ch le, qui lui donnait l'inte jeux et l'obligation d'en la magnificence, de ses niers. Scaurus, né pau presque aucune dépense d casion, et ne s'occupa qu vir le public, en mainten lice sévère. Nommé p 117, il célébra des jeux a ainsi que nous l'appren daille qui porte cette i *Marc-Æmile, fils de Ma* tant de charge, il eut le ment de l'Achaïe. Après fois inutilement brigué l il le sollicita vivement p 115. Les manœuvres les teuses parurent permises ainsi qu'à Rutilius, son c Tous deux se traduisire quement en justice, s'accu gue. Scaurus était trop l se laisser convaincre, bi notoire qu'il avait usurp sion d'un riche citoye Phrygion, pour se mett d'acheter des suffrages.

(1) *Cic. pro Scauro, De legib.* III, 16.

(2) Commentaires de Scaurus sur sa Vie, liv. 1er., cité par Valère Maxime IV, 411, et par Aurèle Victor.

(3) *Cicer. pro Murena*, 7.

ne de Rutilius, accusé de
on tour par son adver-
fut condamné, quoique
e l'estime générale. (*V.*

Les pièces principales
taient des billets secrète-
bués dans les centuries
s, et qui portaient ces
ales A. F. P. R., qui,
ns, signifiaient : *Actum
u Rutilii.* Rutilius au
s expliquait ainsi : *Ante
t relatum.* « Ni l'un ni
s'écria Caninius, ami de
elles veulent dire *Æmi-
plectitur Rutilius.* » Scau-
consul, débuta par une ac-
teur qui fit beaucoup de
Rome : il passait dans une
teur Décius, assis sur son
rendait la justice au peu-
gistrat n'eut pas l'atten-
ever lorsque le consul pa-
s envoya ses licteurs pour
robe de Décius, et briser
l. Il fit en outre défense
ers qui étaient présents
rvoir devant ce préteur.
r réparé le temple de Ju-
n autre temple à la Fidélité,
s lois contre le luxe de la
r les droits des affranchis,
entreprit la conquête de la
visitant, à la tête de son
de Cisalpine, il remar-
s inondations de la Tré-
ent dans cette contrée un
impraticable et très-insalu-
rend navigable, qu'il fit
l'armée à Plaisance, rendit
ter un agréable et fertile.
s sans ce grand ouvrage
n'ils ne seraient venus
la conquête des Gaules,
leur fermaient l'accès
on sait qu'Annibal y avait
s de moudre qu'au passage
des Alpes. La discipline que Scaurus faisait observer à ses soldats était tellement sévère, que si l'on en croit Frontin (4, 3, 13), un arbre fruitier renfermé dans l'enceinte de son camp, fut, après le départ de ses troupes retrouvé par le propriétaire chargé de tous ses fruits. Scaurus pénétra le premier dans le pays des *Gaulois Carniques*, et soumit ces peuples. Le fils du consul, laissé à la garde d'un poste important, du côté des montagnes de Trente, l'ayant abandonné, reçut de son père la défense de jamais paraître en sa présence : le jeune homme en conçut un tel désespoir qu'il se donna la mort. De retour à Rome, Scaurus, après avoir reçu les honneurs du triomphe, trouva le sénat tout occupé des affaires de Numidie. Adherbal, fils de Micipsa, roi de ce pays, s'était réfugié à Rome, et sollicitait le secours de la république contre Jugurtha, qui venait d'assassiner Hiempsal, frère d'Adherbal, et de le chasser lui-même de ses états (*V.* JUGURTHA, XXII, 112). L'usurpateur avait envoyé des ambassadeurs aux Romains, qui répandaient ouvertement l'or corrupteur à pleines mains. Des offres furent faites à Scaurus comme aux autres sénateurs : mais bien que l'avarice fût sa passion dominante, il prit le parti, dit Salluste, de contraindre pour cette fois son inclination, craignant sans doute qu'une corruption si criante et si manifeste ne soulevât le peuple. Embrassant la cause d'Adherbal, il fut d'avis d'envoyer une armée à son secours, et de punir sévèrement le meurtre d'Hiempsal. Le sénat se contenta d'envoyer en Numidie des commissaires, qui se laissèrent corrompre (*V.*). OPIMIUS, XXXIII, 2). Scaurus, dans l'intervalle, avait été désigné par les censeurs, prince du sénat (vers l'an

114), distinction fort honorable, qui était à vie, et donnait droit d'opiner toujours le premier dans cette assemblée. Pour effacer la honte d'Opimius, on jugea convenable de députer en Afrique le nouveau prince du sénat, qui, dirigeant toutes les délibérations avec une entière autorité, avait jusqu'alors montré des vues fort étendues pour le bien public. Scaurus, en abordant en Numidie, se hâta d'écrire à Jugurtha une lettre menaçante pour lui enjoindre expressément de venir à Utique reçevoir les ordres du sénat. Le Numide, après avoir gagné du temps, se rendit auprès de Scaurus, qui, soit qu'il se fût laissé corrompre, soit, comme le pense Salluste, qu'il se fût trop légèrement figuré que Jugurtha n'oserait lui résister, quitta l'Afrique sans avoir vu ni délivré Adherbal, que son perfide ennemi tenait assiégé dans Cirta. Le meurtre d'Adherbal, dénouement tragique des affaires de Numidie, souleva le peuple Romain: le sénat, afin de détourner l'orage qui le menaçait fit marcher contre Jugurtha, le consul Calpurnius (112), qui choisit pour lieutenant Scaurus, dont le crédit était propre à mettre sa conduite à couvert. Ces deux chefs poussaient vivement la guerre, lorsque le prince numide parvint à gagner le consul à force d'argent. Des offres encore plus considérables furent faites à Scaurus : Salluste croit que celui-ci avait résisté jusque-là aux séductions du roi numide : « Mais cette » fois, dit-il, la somme fut si for» te qu'elle l'emporta. » Une paix honteuse pour Rome fut le résultat de cette infâme conduite du consul et de son lieutenant. Alors le peuple, poussé par le tribun Memmius, décida que le préteur Cassius, homme *incorruptible*, partirait pour l'Afrique, afin d'engager Jug en cette ville, sur la gar publique, découvrir les n Calpurnius, de Scaurus complices. A l'arrivée dans Rome, Scaurus d'acheter le tribun Bel la force de son *veto*, prince numide d'être i Memmius en présence Peu content d'avoir es ger par son adresse, Sca plus tard à l'éloigner par son audace : il osa pour un des commissa vaient informer contr avaient porté Jugurtha à aux ordres du sénat, leurs ambassades ou leu dements, s'étaient laissé lui. Qui croirait qu'il eu se faire nommer ? Les n'en furent pas moins vigueur : cinq consulaire damnés à diverses pei fit de vains efforts pour moins Calpurnius. Tand lait en faveur de cet ac mius, voyant passer un bre, interpella de la so du sénat : *Tiens, Scaur cadavre que l'on emport pourrais te l'approprie* le crédit de Scaurus fût les dangers qu'il avait élu censeur, en l'année 90 dans cette magistrature en Italie, des routes p merce, entre autres un gr qui allait de Pise à Torto nomma la *Voie Émilien* aussi, à Rome, le pont subsiste encore aujourd nom de *Ponte-Mole*. Lece son collègue, étant mort ce de sa charge, Scaurus mépris des lois, conserv

il résista long-temps aux
ec sa hauteur ordinaire, et
it qu'au moment d'être me-
on. Parvenu au comble des
, il passa le reste de sa vie,
nstamment à soutenir les
e la noblesse, et s'attirant
fréquentes attaques de la
ribuns. Accusé d'avoir mé-
culte public des pénates
ium, non-seulement il
eureusement de cette af-
is il fit trembler tous ses
n les accusant à leur tour.
nme célèbre, dit Cicéron,
simple opinion décidait
du sort de la terre entière,
en vain prodiguer ses ser-
contre ses adversaires : on
tait pas qu'il ne dît vrai ;
ut sévères qu'étaient les ju-
s qu'on rendait alors, on
'ouvrir une porte aux ani-
particulières ; et les efforts
urus, pour faire recevoir son
nage en pareille occasion,
mutiles. » L'attentat du tri-
urninus, qui fit assassiner
s nouvellement élu consul
lait rester impuni, si l'énergie
Scaurus n'eût poussé à la plus
gnance tous les ordres de l'é-
que retenu dans son lit par
, il se fit armer et condui-
hamp-de-Mars. En vain ses
représentaient le déplorable
sa santé : *Il est vrai*, dit-il,
*s jambes ne sont pas assez
pour fuir le péril présent ;
es me permettent encore de
re un perturbateur du repos*
L'exemple de Scaurus entraî-
lus illustres citoyens, et jus-
rius, qui, toujours prêt à
de parti, selon ses intérêts,
d'abandonner Saturninus,
ait agi que de concert avec
lui (*V.* SATURNIN, XL, 445). Scaurus, sur la fin de ses jours, vit s'élever contre lui la plus fâcheuse affaire dont il eût eu jusqu'alors à se défendre. Le sénat l'avait député en Asie, où il eut une entrevue avec Mithridate : l'histoire ne dit point à quelle occasion. Lors de la révolte des villes d'Italie, vulgairement appelée *guerre sociale*, les ennemis de Scaurus l'accusèrent d'avoir reçu de l'argent du roi de Pont pour fomenter ce soulèvement (663), 91 av. J.-C. Varius, tribun du peuple, se chargea de soutenir cette accusation, dans laquelle étaient compris Mummius et Cotta. Ce dernier s'exila volontairement : Mummius fut condamné à l'exil. Tous les amis de Scaurus, malade et âgé de soixante-douze ans, lui conseillaient de fuir, à l'exemple de Cotta. Loin de déférer à ce conseil pusillanime, le prince du sénat se rendit au Forum, soutenu sur les bras de quelques jeunes patriciens ; et, s'adressant au peuple : *Romains*, dit-il, *est-ce à vous à juger de mes actions? Ce sont vos pères qui les ont vues. Je veux bien cependant m'en rapporter à votre opinion. Un certain Varius de Sucrone* (en Espagne) *accuse Marcus Æmilius d'avoir trahi la république en faveur du roi de Pont ; Marcus Æmilius le nie : qui faut-il croire?* Entraîné par la fierté de ce discours, le peuple, obligea l'accusateur à se désister de sa poursuite. Ce triomphe ne suffit pas à Scaurus : il fit condamner Varius, comme ayant lui-même contribué à faire prendre les armes aux villes d'Italie. Cependant Cépion et Dolabella accusaient aussi Scaurus de concussion ; ce dernier, au lieu de leur répondre, les accusa eux-mêmes d'être concussionnaires ; et, n'ayant demandé qu'un délai fort court pour

produire ses preuves, il les fit condamner l'un et l'autre, avant que l'action intentée contre lui fût en état d'être jugée. Selon l'opinion la plus probable, il mourut trois ans après, l'an de Rome 666 (88 avant J. - C.), à l'âge de soixante-quinze ans. Rien de plus difficile à définir que son caractère. Comment, avec tant d'énergie dans l'ame, tant de dignité dans ses mœurs, dans son maintien, fut-il capable de s'abandonner à la plus basse cupidité? On ne doit pas moins s'étonner que ce vice méprisable ne lui ait rien fait perdre de la considération dont il jouit tant qu'il vécut et après sa mort. L'histoire même semble, à son égard, avoir usé d'une singulière indulgence. Tacite fait de Scaurus un éloge achevé, dans la Vie d'Agricola. Rien de plus honorable aussi que les louanges dont Cicéron comble ce Romain, dans plusieurs endroits de ses ouvrages. Il ne prononce jamais son nom sans l'accompagner d'une épithète glorieuse. Le président de Brosses paraît avoir résolu la difficulté, en disant : « Pour » moi, j'avoue que rien ne me donne une plus haute idée des vertus et » des talents de Scaurus, que ses vices même, lorsque je vois qu'à » peine ils ont pu affaiblir l'estime » qu'il méritait d'ailleurs. » Il aimait les lettres. Quoique fort avare, il acheta un habile grammairien grec, nommé Daphnis, sept cents sesterces, (environ trois mille cent trente-trois onces d'argent). « C'est le plus haut » prix, dit Pline, qu'on ait jamais » mis à un esclave (4). » Il avait lui-même écrit divers ouvrages, savoir : un Recueil de Harangues, une Histoire de Cyrus, et ses propres Mémoires, en trois livres, adressés à Fu
Il ne nous reste de ces écrits qu
ques fragments de ses Mémoi
tés par Valère-Maxime et
grammairien Diomède. Sçaur
eu de Métella, qui épousa Sy
secondes noces (*V.* Sylla),
et une fille. Sa fille Émilie fut
successivement à Glabrion et
pée. C'est d'elle que Corneille
vent mention dans la tragédie
torius. Le fils, nommé aussi
milius scaurus, dissipa le
immenses qu'il tenait de son
donnant au peuple, pendant so
des jeux d'une magnificence
dinaire. Il n'est pas moins
par sa passion pour le luxe d
ments. Son palais, dont Plin
une description pompeuse,
né d'une grande quantité de
faites des matières les plus pr
« Personne, dit cet écriva
» ne saurait espérer d'être
» à lui pour la démence de
» fusions, tant il avait rass
» richesses dans sa maison
» culum. » Ces particular
fourni à M. Mazois, jeune
te, l'idée d'un ouvrage intit
Palais de Scaurus, ou des
d'une maison romaine, f
d'un voyage fait à Rome
fin de la république, par
prince des Suèves (6): fict
nieuse à la faveur de laquell
présente en masse pour l'hi
l'architecture et de la vie p
Romains, des détails cur
étaient épars, et comme per
une foule d'ouvrages anci
reste, si Scaurus le fils n'é
père ni en mérite ni en au
ne fut ni avide ni intéress

(4) Les orientaux les ont quelquefois payés beaucoup plus cher : (*Voy.* l'art. Schams-Eddyn, pag. 81, ci-après.

(5) Lib. xxxvi, cap. 15.

(6) 1 vol. in-8°., Paris, 1819 et 182

: il refusa constamment de profiter pour s'enrichir aux dépens des ...crits, des occasions que lui offrait ...lla, son beau-père. Nous avons ...ques fragments du plaidoyer que pour lui Cicéron, lorsque les habitants de la Sardaigne, où il avait préteur, vinrent l'accuser d'avoir ...sé de son autorité contre un de ...s concitoyens, nommé Aris, dont convoitait l'épouse. Il eut un fils, ..., durant les guerres du second ...mvirat, suivit le parti du jeune ...mpée, et après la défaite de ce ...mer, celui de Marc-Antoine. — ...mercus Scaurus, fils de ce der..., vécut sous Tibère. Il eût été ...able de soutenir la gloire de son ... par ses talents et son éloquence, ...e l'eût flétrie par l'infamie de ses ...urs. La tragédie d'*Atrée*, dont il ...t l'auteur, fournit matière à une ...ation contre lui. Tibère, qui des... long-temps lui portait une haine implacable, ne put s'empêcher de reconnaître dans le rôle principal : *...qu'il fait de moi un Atrée, ...i, je ferai de lui un Ajax.* ...ut Scaurus est accusé devant le ...at ... pour sa tragédie, mais com... ...avant eu, trois ans auparavant, ... commerce adultère avec Liville, ... s'être livré aux cérémonies ...ritieuses des mages persans. ... prévint sa condamnation ...nant lui-même la mort, par ...ul de Sextilia, sa femme. ... ne voulut mourir avec lui. ... s'éteignit la branche des Scau... ...peut lire, sur M. Æmilius ..., et sur toute cette famille, ... Notice du président De ..., dans le recueil de l'a... des inscriptions et belles ..., t. XXIV, p. 235 à 261. —

L'histoire fait encore mention d'un Aurélius Scaurus, qui fut élevé au consulat, l'an de Rome 646, et qui, trois ans après, fait prisonnier par les Cimbres, fut massacré par Briorix, l'un des rois de cette nation, pour lui avoir parlé avec trop de liberté sur la puissance et la grandeur des Romains. D—r—b.

SCÉPEAUX (François de). *V.* Vieille-Ville.

SCÉPEAUX (Marie-Paul-Alexandre-César de Boisguignon de), d'une famille du Poitou dont la noblesse remonte au onzième siècle, naquit le 19 septembre 1769, et entra, dès sa jeunesse, comme sous-lieutenant, dans un régiment de cavalerie. Il habitait son pays en 1793, et dès le commencement des guerres civiles, il fut un des chefs de l'insurrection royaliste avec Bonchamp, son beau-frère, et il eut une grande part aux succès de Vihiers et de Saumur. Il suivit l'armée royale sur la rive droite de la Loire, et montra surtout un grand courage à la défaite du Mans, où, faute de canonniers, il tira lui-même plusieurs coups de canon, et protégea ainsi très-efficacement la retraite. Il parvint ensuite sur la rive gauche de la Loire, où il réussit encore à former un parti, qui harcela long-temps les républicains, et se réunit plus tard à Charrette et à Stofflet. En 1795, ces deux chefs l'envoyèrent auprès du comité de Salut public, pour suivre des négociations qui furent sans résultats. Scépeaux vint reprendre son commandement; et bientôt attaqué par le général républicain Leblay, il remporta sur lui une victoire dans les Landes de Margueris, et s'empara de Segré. Sa division, qui s'était beaucoup accrue, occupa long-temps la rive droite de la Loire, depuis

Nantes jusqu'à Blois, et elle réussit à enlever plusieurs postes des républicains, entre autres celui de l'adjudant-général Henri, qui fut tué dans le combat. Scépeaux entra alors en relation avec S. A. R. Monsieur, qui se trouvait à l'Ile-Dieu, et il en reçut des secours en hommes et en argent, avec le brevet de général, et plusieurs croix de Saint-Louis, pour ses officiers. Après le désastre de Quiberon, se voyant pressé par des forces supérieures, et ayant éprouvé plusieurs échecs, il entra en négociation avec Hoche, déposa les armes, et adressa à sa troupe une proclamation pour l'inviter à en faire autant. Depuis lors il ne prit aucune part aux opérations des royalistes, et fut remplacé dans le commandement par M. de Bourmont. Le gouvernement consulaire le raya de la liste des émigrés, et lui rendit ses propriétés, qui avaient été confisquées; il l'admit même dans ses armées; et à l'époque du retour des Bourbons, Scépeaux était inspecteur-général. Le roi lui donna le commandement de l'un des régiments de chasseurs royaux, qui n'étaient autre chose que les chasseurs de l'ancienne garde impériale. Cette troupe se trouvait à Nancy, à l'époque du 20 mars 1815; lorsqu'elle eut passé sous les drapeaux de Buonaparte, Scépeaux refusa de servir, et se retira à la campagne. Après le retour du roi, il rentra au service, et reprit son grade de maréchal-de-camp. Il est mort à Angers, le 28 octobre 1821. M—d j.

SCEVOLA. *Voy.* Scevola.

SCEVOLA (Louis), littérateur, né à Brescia, en 1770, devint, à l'âge de dix-sept ans, professeur de rhétorique dans les écoles publiques de sa patrie. Il le fut jusqu'en 1797, époque des changements politiques arrivés en Italie. Pendant les neuf mois qui s'écoulèrent entre la chute de la république de Venise, et les agrandissements donnés à la Cisalpine, les Brescians, livrés à eux-mêmes, prirent le titre fastueux de *Peuple souverain*. Ce fut alors qu'on destina une partie des revenus monastiques à l'établissement des écoles normales, et à l'organisation d'un comité d'instruction publique, dont Scevola fut nommé secrétaire. Il mit beaucoup de zèle dans l'exercice de ces fonctions, et rendit un grand service à la ville, en empêchant la dispersion des livres appartenants aux bibliothèques des couvents supprimés. Au milieu de ces soins, il trouva le temps de composer une tragédie intitulée : la *Mort de Socrate*. Le succès de cette pièce, jouée en même temps à Brescia et à Milan, commença la réputation de l'auteur, qui fut élu secrétaire de l'Athénée de sa ville natale. Les rapports, dans lesquels il rendit compte des travaux annuels de cette académie, furent accueillis avec faveur; et il faut avouer qu'ils sont rédigés avec beaucoup de talent et de goût. En 1807, Scévola fut nommé sous-bibliothécaire à Bologne. Plein d'ardeur pour la cause de la révolution, il donna un libre essor à ses sentiments. Lorsque Murat envahit les légations, à la tête d'une armée, en 1815, il lui présenta quelques jeunes Brescians pour concourir à son entreprise : mais la malheureuse issue de cette levée de boucliers, entraîna la perte de tous ceux qui l'avaient encouragée; et, Scevola fut destitué de sa place, et même renvoyé de Bologne. Réfugié à Milan, il y fonda une espèce de cercle littéraire, dans lequel il espérait trouver une honorable ressource dans le mal-

heur. Atteint d'une maladie de consomption, qui avait fait d'effrayants progrès depuis son arrivée dans cette ville, il voulut que son médecin essayât sur lui un remède nouvellement découvert, afin, dit-il, d'être encore de quelque utilité à ses semblables. Victime de ce généreux dévouement, il expira dans le courant de l'an 1819. Parmi ses tragédies, la plus estimée est celle de *Socrate*. Cette pièce, publiée à Milan, en 1804, obtint le prix de l'académie de Brescia, distinction accordée également à l'*Annibal en Bithynie*, qui parut trois ans après. Ces tragédies ne manquèrent pas de critiques, et la première surtout fut examinée avec sévérité par le journal de Padoue (août 1805, pag. 175), qui reprocha, entre autres choses, à l'auteur une imitation trop servile de Pepoli. Scevola était entré dans la carrière ecclésiastique, sans vocation; et ses passions étaient trop fougueuses pour un ministre des autels. Ses tragédies, imprimées ensemble à Milan, en 1815, in-12, sont la *Morte di Socrate*; — *Annibale in Bitinia*; — *Saffo*; — *Erode*; — *Aristodemo*; — *Giulietta e Romeo*. A-G-S.

SCHAAF (Charles), orientaliste, né à Nuys, près de Dusseldorff, le 28 août 1646, fils d'un major hanovrien, perdit son père à l'âge de huit ans, et reçut, par les soins de sa mère, une bonne éducation, dont il sut profiter. Il se rendit ensuite à Augsbourg, où il continua ses études à l'académie, avec le plus grand succès, et fut nommé docteur en langues orientales. Il y professa pendant trois ans; et, sollicité plus tard par les curateurs de l'académie de Leyde, il alla dans cette ville, et y donna des leçons de langues orientales. Voulant le fixer auprès d'eux, les curateurs lui firent des présents considérables, lui promettant une chaire de professeur, et ils lui conférèrent un privilége pour professer exclusivement les langues orientales. Ce fut dans ce temps-là qu'il donna, sous le titre d'*Opus Aramæum*, 1 vol. in-8°., 1686, une grammaire chaldaïque et syriaque, avec quelques passages de l'Ancien et du Nouveau-Testament, dans ces deux langues. En 1708, il publia un *Nouveau-Testament* en syriaque, avec une version latine, vol. in-4°.; et un *Lexicon syriacum*, in-4°., qui a été réimprimé en 1717. A la prière des curateurs, il fit, en 1711, un Catalogue des livres et manuscrits hébreux, chaldéens, syriaques, samaritains et rabbiniques, qui se trouvaient dans la bibliothèque de l'université; et ce Catalogue, qui fut imprimé avec celui de la bibliothèque de Leyde, in-fol., est très-estimé. L'année suivante, Schaaf fit paraître sa correspondance en langue syriaque, accompagnée d'une version latine, avec un évêque du Malabar. Cette correspondance était relative à la croyance des habitants de cette contrée et à leur conversion au christianisme par l'apôtre saint Thomas. En 1719, il reçut enfin le titre de professeur, et son traitement fut augmenté pour la troisième fois. On a encore de ce savant : *Epitome grammatices hebrææ*, 1716, in-8°. Tout ces ouvrages sont estimés. Leur auteur mourut à Leyde, le 4 novembre 1719, d'une attaque d'apoplexie. Il avait été marié deux fois, et laissa plusieurs enfants. — Son fils aîné (Jean-Henri), fut aussi très-exercé dans l'étude des langues orientales; et il remplaça souvent son père dans les leçons que celui-ci avait à donner; mais il ne put lui succéder dans

sa chaire à l'université, ayant été accusé d'hérésie à cause de ses liaisons avec des personnes de religion différente. Z.

SCHABAN Ier. (Melik el-Kamel Zein-eddyn), 18e. sulthan d'Égypte, de la dynastie des Mamlouks Baharites, était un des fils du célèbre sulthan Mohammed (*Voy.* Nasser-Mohammed), et succéda, dans le mois de raby 11e, 745 (août 1345), à son père Ismaël. Ce prince cruel et dissolu déposait les émirs au gré de ses caprices, aliénait les biens de l'état pour satisfaire à ses plaisirs, négligeait les soins du gouvernement, et abandonnait toute l'autorité à ses femmes et à ses eunuques. Lorsqu'on lui portait des plaintes, il répondait : *Laissons faire à chacun ce qu'il veut.* Aussi se rendit-il également odieux au peuple et aux émirs. Les gouverneurs de Damas et de plusieurs autres villes de Syrie, ayant réuni leurs troupes, écrivirent au sulthan, pour lui reprocher sa conduite, et lui signifier qu'ils étaient résolus de le priver du trône, conformément aux ordres du feu sulthan Mohammed, qui enjoignaient de déposer ceux de ses fils qui ne règneraient pas selon les lois et la justice. Choqué de cette lettre, Schaban se disposait à envoyer une armée contre les mécontents. Mais ayant menacé de son sabre le chef de ses émirs, dont il avait mal accueilli les représentations, cet acte de violence et l'arrestation de ses deux frères, qu'il destinait à la mort, de peur qu'on ne les mît sur le trône, excitèrent une sédition au Caire. En vain le sulthan implora le secours du peuple : ses partisans furent battus ; on l'arrêta dans le château où il s'était caché auprès de sa mère, et on le fit périr, le 3 djoumadi 2e 747 (sept. 1346), après un règne de deux ans et deux mois. Ses frères furent mis en liberté, et Hadji, l'un d'eux, fut proclamé sulthan. A—t.

SCHABAN II (Melik-al-Aschraf Abou'l Moufakher Zein-eddyn), 23e. sulthan de la même dynastie, et neveu du précédent, n'avait que dix ans, lorsqu'il fut placé sur le trône, au mois de schaban 764 (mai 1363), après la déposition de son cousin Mohammed. L'empire des Mamlouks s'étendait alors jusqu'à Tarse. Le 9 oct. 1365, Pierre de Lusignan, roi de Cypre, qui avait en vain parcouru l'Europe, sans pouvoir exciter les princes et les peuples à une nouvelle croisade, parut devant Alexandrie, qu'il prit d'assaut ; mais l'approche du sulthan, le manque de vivres et de munitions l'obligèrent, le quatrième jour, à se retirer après avoir pillé cette place et l'avoir brûlée en partie. Schaban, par représailles, fit saisir les effets des Chrétiens, et mettre aux fers tous ceux qui se trouvaient en Égypte. Pierre, à la sollicitation des Vénitiens, consentit à discontinuer la guerre. On négocia un traité, par lequel il fut convenu que tous les prisonniers seraient rendus de part et d'autre; que le roi de Cypre aurait la moitié dans le produit des douanes de Tyr, Baruth, Séide, Tripoli, Jérusalem, Damas, Alexandrie et Damiette; que les Chrétiens, munis d'un passeport de ce prince, seraient exempts de payer un droit pour entrer à Jérusalem: mais les Musulmans refusèrent de signer ce traité, auquel ils n'avaient consenti que pour engager le roi de Cypre à licencier ses troupes, et à contremander les secours qu'il attendait. Sur ces entrefaites, les factions recommencèrent en Égypte. Le régent Ilbogha, généralement

lui, craignant que le sulthan ne favorisât ses ennemis, lui suscita un compétiteur dans la personne d'Anak al-Mansour, frère de ce prince. Abandonné bientôt de ses partisans, il fut arrêté lui-même, et tué par un de ses gens. Le nouveau régent Amadmor voulut aussi déposer le sulthan. Le jeune Schaban, à la tête de deux cents hommes, triompha de quinze cents rebelles, leur pardonna généreusement, et rétablit les chefs dans leurs dignités. Ces ingrats ayant repris les armes, il les vainquit une seconde fois, et ne les punit que par la prison et la confiscation de leurs biens. Le roi de Cypre avait rejeté les excuses et les nouvelles propositions des ambassadeurs d'Égypte : l'an 767 (1366), avec le secours des Génois et des Rhodiens, il fit voile pour Tripoli, qu'il prit et brûla, ainsi que Tortose, Laodicée, Balinas et Ayas; mais délaissé par ses alliés, et n'ayant pas reçu les renforts qu'il attendait du roi d'Arménie, il conclut la paix avec le sulthan. Un émir qui avait épousé la mère de Schaban, s'étant révolté contre lui après la mort de cette princesse, il vint à bout de le réduire, et la mort accidentelle du rebelle mit fin aux troubles encore une fois. Le sulthan, après une guerre faite avec succès au roi d'Arménie, Léon VI, lui avait accordé la paix : mais informé que ce prince sollicitait le secours des puissances de l'Europe, il résolut d'anéantir le royaume d'Arménie. Ses troupes entrèrent en Cilicie, l'an 1371, prirent et brûlèrent la ville de Sis, et vainquirent Léon, qui fut blessé, et passa pour mort. La guerre ayant recommencé en 1374, l'Arménie fut entièrement conquise par les Égyptiens; et Léon, forcé de se rendre à discrétion dans la forteresse de Gaban, fut conduit au Caire, l'année suivante, avec sa famille (*V.* Léon VI, XXIV, 146). En 1377, le sulthan partit pour le pélerinage de la Mekke, avec des équipages magnifiques, et une multitude de chameaux chargés de tout ce qui pouvait, au milieu des déserts, lui rappeler le luxe et la sensualité du sérail. A peine se fut-il éloigné du Caire, que les émirs qu'il y avait laissés publièrent qu'il était mort, et proclamèrent sulthan son fils Aly, âgé de sept ans. Plusieurs de ceux qui avaient suivi leur souverain, ayant excité une sédition dans son camp, il revint secrètement au Caire. On le découvrit déguisé en femme; on l'étrangla, et on le jeta dans un puits. Schaban n'était âgé que de vingt-quatre ans, et en avait régné quatorze. Il méritait un meilleur sort : généreux, bienfaisant, il protégeait les gens de bien et les savants, et fit fleurir les lettres et les arts. Loin d'imiter ses prédécesseurs, il donnait des charges et des apanages à ses frères et à tous ses parents. Ce fut lui qui ordonna que les schérifs ou descendants de Mahomet seraient distingués par un turban vert. Il favorisa les chrétiens cophtes et leur permit de sonner les cloches; ce qui explique la haine des Mamlouks contre ce prince. Deux de ses fils régnèrent au milieu des troubles, durant cinq ans, jusqu'à ce que le second fût remplacé par Barkok, fondateur de la dynastie des Mamlouks Bordjites ou Circassiens (*Voy.* Barkok). A—T.

SCHABOL (Jean-Roger), ecclésiastique distingué par ses connaissances en agriculture, naquit à Paris en 1690, de Roger-Schabol, sculpteur-fondeur. « Ses parents, dit Dargenville, malgré la médiocrité

de leur fortune, ne négligèrent rien pour son éducation... Il fit des études distinguées à Saint Magloire, il prit des degrés en Sorbonne; mais il ne s'éleva pas plus haut que le diaconat, ayant manifesté de bonne heure son attachement à la cause du jansénisme. Cependant le cardinal de Noailles, le fit supérieur des clercs, préfet des catéchismes et directeur des écoles à la paroisse Saint-Laurent : il l'appliqua particulièrement à l'instruction des protestants; enfin, il lui confia le ministère public de la parole, tant à Paris que dans les environs. La mort ayant privé Schabol de son protecteur, en 1729, il s'aperçut qu'il serait loin de trouver le même appui près de son successeur, M. de Vintimille. « Il se retira donc alors » pour se livrer entièrement au goût » qu'il avait contracté dès son en- » fance pour le jardinage : ce fut sur- » tout à Sarcelles, village à quatre » lieues au nord de Paris, qu'il fit » ses essais, renfermé en apparence » dans un petit cercle d'amis. Cepen- » dant, continue Dargenville, le bruit » des travaux qu'il avait entrepris » pour la réforme de l'art qu'il cul- » tivait avec passion, perça dans le » public. Schabol excita encore plus » fortement l'attention en faisant con- » naître, dans le Journal Économi- » que du mois de mars 1755, l'in- » dustrie des habitants de Montreuil. » On jouissait depuis plus de cent- » cinquante ans, dans la capitale, » des résultats de leur habileté, sur- » tout dans la culture du pêcher, » sans mieux connaître le pays qu'ils » habitaient, que ceux qui produi- » sent le sucre et le café. La réputa- » tion de Schabol croissant de plus en » plus, les grands même voulurent » le connaître. » Le bruit de ses travaux parvint même jusqu'aux oreilles du roi, qui lui fit, à Choisi, en 1762, l'accueil le plus gracieux. Louis XV eut la bonté de s'entretenir avec lui pendant trois heures. Il voulut même le voir travailler, et finit par se déterminer à le mettre à la tête de ses jardins de Choisi : mais le succès ne répondit point à l'attente que Schabol avait fait naître, et il ne tarda pas d'être renvoyé. Cet abbé avait vécu d'un patrimoine assez modique, jusqu'aux deux dernières années de sa vie; mais ayant alors éprouvé quelques dérangements dans ses affaires, il présenta au Roi et à l'évêque d'Orléans des Mémoires pour demander une pension. Ce fut à cette époque qu'il publia son Discours du jardinage, comme l'introduction aux autres volumes qu'il avait préparés. Il mourut, sans voir la réussite de ses demandes, le 9 avril 1768, dans sa soixante-dix-neuvième année. L'épitaphe qu'il s'était faite le peint si bien, que nous croyons devoir la rapporter :

Ci gît qui fit tout pour autrui
Et jamais rien pour lui.

Un peu prévenu en faveur de ses talents, Schabol dispensait volontiers les autres du soin de le louer. Du reste, il avait beaucoup de littérature, et faisait assez bien des vers français, mais avec un peu trop de facilité, surtout dans le genre badin et plaisant, parfaitement analogue à son caractère. Dargenville ne cite pour preuve de ce talent poétique que la part qu'on croit qu'il prit à un pamphlet janséniste qui fit quelque bruit : ce furent les *harangues des habitants de Sarcelles à M. de Vintimille, archevêque de Paris*, qui commencèrent à paraître en 1731. Tout de suite on soupçonna l'abbé Roger d'en être l'auteur, fondé sur

r qu'il avait une maison à Sarcel-
s. De plus on connaissait son goût
our la plaisanterie, et plus encore
manière de penser; une Haran-
e des habitants de Marli, dont
bjet est à-peu-près le même, et dont
style et la versification sont abso-
ment analogues, trouvée dans ses
piers après sa mort, écrite et cor-
ée de sa main, ne laisse pas lieu
douter qu'il n'ait au moins coo-
r à la composition des premiè-
s *Sarcellades*, c'est ainsi qu'on
a dénommées. Il aurait donc aidé
vocat Jouin, auquel on les a attri-
ées. Quoi qu'il en soit, tout le sel
la plaisanterie qu'on trouve, dans
pamphlet aujourd'hui oublié, con-
ent à faire disserter des paysans
s leur patois sur la bulle Unige
s et d'autres questions ecclésiasti-
es. C'est donc par la publication du
*ctionnaire pour la théorie et la pra-
ue du jardinage et de l'agricul-
par principes, et démontrées par
ysique des végétaux*, Paris,
que Schabol chercha à justi-
a réputation qu'il s'était acquise.
a préface, qu'il intitula : *Dis-
r sur le jardinage*, il rend compte
s travaux. Il commence par
franchement le procès à tout
a été écrit sur cette matière,
promet de le remplacer par
ouvrage entièrement neuf : mais il
e qu'ayant partagé les erreurs
ées par la routine, ce n'est
une sorte de hasard qu'il doit
ar été ramené dans la bonne
. L'auteur, dit-il, est peut-
e le plus ancien jardinier de l'u-
ers. Il n'est point jeune : tant
en faut; et il jardina dès l'âge de
q ans. Ses père et mère avaient
fort beau jardin, dans un des
bourgs de Paris. De là le goût
mme inné du jardinage crut en
» lui avec l'âge. Ensuite placé à
» Saint-Magloire, il se trouva à por-
» tée des Chartreux, où il fit connais-
» sance avec le frère François, au-
» teur du *Jardinier solitaire*, qui
» passait alors pour le coryphée du
» jardinage. Il prit donc de ses le-
» çons, ainsi que de son successeur,
» le frère Philippe : mais ils ne pu-
» rent lui montrer que ce qu'ils sa-
» vaient eux-mêmes, la routine pra-
» tiquée de leur temps. Comme il
» est tout différent de travailler en
» chef et pour soi-même qu'en se-
» cond, l'auteur fit, à quatre lieues
» de Paris, l'acquisition d'une mai-
» son de campagne (à Sarcelles). Là,
» s'appliquant également à l'étude
» de la nature et aux occupations
» manuelles et champêtres, il fut ob-
» servateur et cultivateur tout en-
» semble. Pendant vingt-huit ans, il
» fit des recherches et des essais en
» tous genres. On ne dit point ici
» combien de milliers d'arbres et
» d'arbustes furent sacrifiés pour ses
» divers essais; mais il se fit, par la
» suite, disciple de Verdier, célèbre
» anatomiste, afin de parvenir à la
» connaissance de l'organisation et
» du mécanisme des plantes. Pendant
» ce long espace de temps, l'auteur
» n'a rien laissé échapper de tout ce
» qui lui a paru singulier et extraor-
» dinaire, sans en demander raison
» à la nature elle-même. En relation
» avec les jardiniers les plus expé-
» rimentés, il les consultait et se
» concertait avec eux : ne sachant
» rien de mieux que les pratiques uni-
» versellement usitées, il n'imaginait
» pas qu'on pût enchérir sur lui. Néan-
» moins il s'aperçut que ses arbres
» bien tenus en apparence, ne lui
» donnaient, comme les autres, que
» médiocrement de fruit, et qu'il
» fallait les replanter sans fin. Il es-

» saya de se réformer sur plusieurs » points, entre autres, il s'avisa de » replanter les arbres avec leur pi- » vot. On n'entre point ici dans un » plus grand détail. Ce qu'il y a de » bien certain, c'est qu'il fit une am- » ple réforme qui lui réussit à souhait. » Tous les jardiniers du lieu et des » environs, ainsi que les maîtres, » au lieu d'examiner ces découver- » tes pour en profiter, regardaient » l'auteur comme un homme singu- » lier. On glosa et l'on plaisanta sur » son compte. Il laissa dire, comme » il a toujours fait. Cependant, com- » me l'erreur ne prévaut qu'un » temps, les jardiniers du canton, » en voyant les progrès rapides de » ses arbres, revinrent de leurs pré- » jugés, et rendirent justice à la mé- » thode de l'auteur; mais, par une » fausse honte, personne n'osa l'em- » brasser. Tel était le jardinage de » l'auteur, lorsqu'un particulier, qui » était venu le voir à la campagne, » lui dit : Vous croyez savoir beau- » coup; vous ne savez rien : allez » voir ces manants de Montreuil; et » vous conviendrez avec moi que » vous n'êtes qu'un ignorant. L'au- » teur donc, qui, comme tout le » monde, n'avait jamais entendu » parler de Montreuil, s'enquit exac- » tement à ce complimenteur assez » brusque, de ce qu'il lui importait » de savoir sur ce sujet. Il n'eut rien » de plus pressé que de se transpor- » ter sur les lieux. Après être entré » en communication avec ces villa- » geois, à force d'interroger, et à la » faveur d'éclaircissements de la » part des uns et des autres, il in- » tercepta leur méthode, et résolut » de l'admettre sans aucun retard » chez lui. Dans son jardin, d'une » étendue moyenne, étaient beaucoup » d'espaliers qui lui rendaient chacun » quatorze à quinze cents pêches, et » des autres fruits à proportion, une » quantité assez modique; il com- » mença d'abord par ôter un arbre » d'entre deux; ils étaient à six pieds. » Au lieu de les conduire perpendi- » culairement, il supprima le *canal* » *direct de la sève*, en leur faisant » prendre la forme d'un V un peu » ouvert, tirant latéralement toutes » les branches convenables, faisant » surtout emploi des gourmands bien » placés; et au lieu de les écourter à » la taille, il leur fit prendre l'essor; » et cette même année, il eut quatre » milliers de pêches, et des autres » fruits à proportion, et le tout mon- » ta par la suite au double et au-delà. » Ses arbres, tenus de la sorte, gros- » sirent prodigieusement, et ne tar- » dèrent pas à se joindre. Cependant » après avoir suivi pendant plusieurs » années les gens de Montreuil dans » toutes leurs opérations, l'auteur » s'aperçut que leur méthode avait » encore besoin d'être rectifiée; il » s'appliqua tout entier à la perfec- » tionner : il serait trop long de dé- » tailler les différents sujets de cette » réforme; on se contentera d'indi- » quer la distribution proportionnelle » des branches pour leur donner une » forme régulière; la guérison des » plaies; les moyens curatifs em- » pruntés de la chirurgie, appliqués » aux plantes, comme les saignées, » les cautères, les ventouses, etc. » Cependant Schabol, dédaignant tout ce qui avait été fait avant lui, était resté fort en arrière des connaissances acquises en physiologie végétale : par exemple, il niait le sexe des plantes. S'il fait connaître le premier quelques termes des habitants de Montreuil, il en passe sous silence beaucoup d'autres plus importants, en sorte que, comme vocabulaire, cet ouvrage est fort

let. Quant au mérite de la ré-
, laissons prononcer sur ce
on éditeur et son panégyriste
ville : « Il se ressent beaucoup
ge de l'auteur, qui écrivait en
ne trop plein de son sujet ».
te en note qu'on fut surpris de
mmencer un ouvrage par un
naire ; car il est effective-
plus propre à le terminer.
l'auteur eût exécuté son plan
lié tous les volumes, l'ordre
e de leur publication eût été
différent : un bon Dictionnaire
t un tout, est un excellent pré-
; l'ouvrage complet ne devait
oir moins de sept volumes : ils
été annoncés, en 1765, dans
icle *Cautère*, faisant partie
etit Supplément qui termine le
ptième volume de l'Encyclo-
Il était de Dargenville, qui se
son ami et son élève, et qui
t un compte sommaire de ses
ertes, notamment des applica-
e la chirurgie au jardinage ; et
le en était un exemple. Le pri-
du roi, qui se trouve à la suite
tionnaire, est daté du 31 août
On vit paraître, en 1770, la
ue du Jardinage, par M.
R. Schabol, ouvrage rédigé
sa mort, sur ses Mémoires,
****, avec figures en taille-*
. 1 vol. in-8°. de 700 pag.,
en deux parties, pour le rendre
ortatif. En tête se trouve une
dédicatoire au fameux abbé
v, contrôleur des finances, par
lle-Hervé, neveu de l'auteur.
ensuite une Notice sur Scha-
par l'éditeur qui, dans une Pré-
rend compte de l'état des ma-
its qui lui avaient été remis ;
que dix volumes n'auraient
suffi pour contenir tous ces
aux. « Par un travail aussi pé-
» nible qu'assidu, ajoute-il, je suis
» parvenu à donner à l'ouvrage de
» mon ami une forme toute différente.
» Je ne dissimulerai point que j'ai
» toujours travaillé sur des manus-
» crits extrêmement prolixes, et
» écrits d'un style dénué de cor-
» rection et d'élégance. Le fond de
» l'ouvrage, étant très-bon, m'a fait
» surmonter ces difficultés ». Cer-
tainement l'ouvrage a gagné du
côté de la rédaction à passer entre
les mains de Dargenville ; mais quant
au fond, c'est un traité fort incom-
plet du jardinage, comme on peut le
voir par les titres de ses différentes
parties. I. Du jardinage en général.
II. Discours sur Montreuil. III. Du
pêcher et des autres arbres considé-
rés, 1° dans leur premier âge, 2°
dans le second, 3° dans leur âge
formé, 4° dans leur vieillesse, et par
surcroît des orangers. VII. Des choux-
fleurs ; — des cardons d'Espagne ;
— des melons ; des couches à cham-
pignons ; — des fraisiers. VIII. Traité
de la culture de la vigne. Comme
Dargenville le promettait, la *Théo-
rie* ne tarda pas à paraître ; elle est de
1771. La seconde édition, corrigée et
augmentée, ornée du portrait de l'au-
teur, est de 1774, in-12. Tous ces ou-
vrages parurent chez Debure, et ils
sont sous l'autorisation du privi-
lége obtenu du vivant de l'auteur : en
tête se trouve le *Précis de la Vie et
des occupations de l'abbé Roger
Schabol.* Dargenville a peu consulté
la gloire de celui dont il se procla-
mait l'ami et le disciple. Il semble
qu'il ait eu pour but de le mettre
hors de chez lui pour prendre sa
place. C'est ce qu'il avait commencé
à exécuter en reproduisant sous son
propre nom un nouveau *Diction-
naire de Jardinage*, en 1777, dont le
fond est de Schabol. C'est uniquement

sur ce dictionnaire, que repose maintenant la réputation de cet auteur; et l'on trouvera sûrement qu'elle a été fort exagérée de son vivant : mais, comme le fait entendre Dargenville, Schabol contribua beaucoup par lui même à exalter son propre mérite : par le ton d'assurance avec lequel il blâma ses devanciers et qu'il proclama ses découvertes. Il est vrai qu'il les rapportait toutes aux habitants de Montreuil, se réservant la seule gloire de les avoir tirés de leur obscurité. Il ne pouvait cependant disconvenir que, dix ans avant lui, De Combe avait parlé de leur industrie, dans son Traité du pêcher, publié en 1745; mais comme celui-ci n'en avait pas parlé avec le même enthousiasme que lui, Schabol l'a accusé d'avoir voulu décrier leur méthode, sans la connaître; il est certain cependant qu'il leur rend pleinement justice dans plusieurs occasions; mais il disait, ainsi que Schabol l'a répété lui-même, qu'ils n'étaient pas tous également habiles. Les principes de ce dernier ont été adoptés par Rozier, dans son Cours d'Agriculture; mais dans la refonte de cet ouvrage faite chez Deterville, ils ont été remplacés par ceux de Butret, qui a exposé avec plus de clarté la pratique de Montreuil. D—P-S.

SCHADI-MOLOUK. (*Voy.* MIRAN-CHAH. XXIX 120.)

SCHADOW (ZONO-RIDOLFO), sculpteur, naquit le 9 juillet 1786, à Rome, où son père, Godefroi Schadow, habile sculpteur, séjournait alors Il fut baptisé à l'église de San Lorenzo in Lucina. Ses parents l'emmenèrent, en 1788, à Berlin, où le père fut nommé sculpteur du roi, et plus tard directeur de l'académie des beaux-arts, places qu'il occupe encore aujourd'hui. Le jeune Schadow et son frère cadet, l'un des peintres les plus distin de l'Allemagne, reçurent les inst tions élémentaires de leur père fréquentèrent ensuite un des gyn ses de Berlin. Ridolfo avait pe dispositions pour la littérature : il faisait des progrès qu'à force de vail. Passionné pour la musique, i cella sur le forté-piano. Dans les du dessin, il n'eut d'autre maître son père; et ce fut sous sa direction l'âge de dix-huit ans, il exécuta, copie de l'Apollon du Belvédère donna la mesure de ce qu'on d attendre d'un tel élève. Sur la pr sition du chancelier de Hardenb le roi lui accorda une pension aller continuer ses études à Rom s'y rendit, vers la fin de 1810, son frère cadet et des recomma tions pour Canova et Thorwal Ces deux maîtres, qui décou rent bientôt que ce jeune artist rait un jour leur rival, l'aid néanmoins de leurs conseils, d manière la plus généreuse Ils permirent d'assister à leur tra dans leurs ateliers, et n'eurent de caché pour lui. Sous de guides, et par une étude assidu antiques et de la nature, Schado plaça bientôt sur la même ligne ces deux grands artistes. Son pre ouvrage important, représentant méditant sur le jugement qu'il va noncer, fit une vive sensation. statue a quelque chose de ce gra que Canova seul, parmi les sculp du dix-neuvième siècle, avait su ner à ses productions. Elle fut c avec succès, en bronze, à Vi pour le comte de Schœnborn-Wi theid, qui eut l'honneur d'être le mier Mécène du jeune artiste. Pa second ouvrage, qui était en m (une jeune fille attachant ses dales à ses pieds), Schado

au premier rang des sculpteurs. rice et la naïveté de l'attitude, llesse des chairs et la propor- arm nieuse de toutes les parties, de cette statue un objet d'ad- ion pour tous les connaisseurs. urs la demandèrent à l'artiste, t obligé de l'exécuter cinq fois chadow, ayant remarqué, dans es de Rome, une jeune fille fi- d'une manière très-gracieuse, ara de son mouvement, pour un pendant à la Fille aux san- On admira surtout, dans cette le tileuse, la transparence et du vêtement, dont les plis, ment délicats, laissent entre- ites les formes. Schadow fut de la faire sept fois (2). Ces statues furent gravées. L'artiste, nt joindre une figure mâle à ces jeunes femmes, fit un Amour tenant une couronne, qu'il veut r à une de ces deux filles, pla- ant lui, mais ne sachant à Il compléta enfin ce cycle tue d'une jeune Fille tenant un pigeonneau qu'elle nicher, et de l'autre la . Le groupe que Schadow repris dans les dernières si vie, l'empêcha de re- plus souvent ces deux figu- ment gracieuses, et dont demandait de tous côtés des mort précoce ayant bor- aux, nous croyons devoir ste complète de ceux qu'il ver, et qui seront certaine-

ment un jour très-recherchés. Ce sont: une *Statue de saint Jean-Baptiste*, élevant la main vers le ciel; une *Vierge* portant l'Enfant-Jésus; une petite Statue de *Diane*; un petit *Bacchus*; une *Danseuse*; un groupe de *Danseuses*, et un *Discobole*, qui est en Angleterre. Les deux principaux Bas-Reliefs de Schadow sont : le *Tombeau* de la mère du général autrichien Koller, représentant la défunte étendue sur un lit, et au-dessus d'elle, en moindre proportion, la Foi, la Charité et l'Espérance; et le *Tombeau* du marquis de Lansdown, où l'on voit la veuve assise à côté du défunt. Au-dessus d'elle, on voit la Nuit, dans le sein de laquelle reposent le Sommeil et la Mort. En 1815, Schadow perdit sa mère. La petite somme qu'il en hérita fut employée pour un grand monument, qui devait montrer ce qu'il savait faire dans le genre héroïque. Il modela, en argile, un Achille, de grandeur colossale, soutenant le corps de Penthésilée, et le protégeant contre des Grecs qui veulent l'outrager. Si, dans ses ouvrages précédents, on avait remarqué la grâce de Canova, les connaisseurs admirèrent, dans ce groupe, tout le grandiose de Thorwaldsen, et surtout la touche des anciens. Il acheta, pour mille piastres, un des plus beaux blocs de marbre de Carrare, afin d'exécuter son modèle; et il allait mettre la main à l'œuvre, lorsqu'au mois de mars 1821, le prince de Hardenberg vint à Rome. Ce prince fut frappé de la beauté du modèle; mais il remarqua aussi que le jeune artiste n'avait pas assez consulté ses forces physiques, et que sa santé en souffrait. Pour le mettre en état de la ménager, il décida le roi de Prusse à acheter ce groupe pour quarante-huit mille francs, et à

(2) [illegible] de Prusse, [illegible] Lombardie [illegible] de Prusse, [illegible] est [illegible] Angleterre. [illegible] la Fille aux [illegible] marbre, [illegible] au roi de Prusse, [illegible] Esterhazy.

donner aussitôt à l'auteur, sur cette somme, celle de seize mille francs. Encouragé par cette munificence, Schadow redoubla de zèle; mais, le 31 janvier 1822, une mort prématurée termina sa carrière. Tout ce qu'il y avait de plus considérable à Rome en fut vivement affligé. Le pape Pie VII lui avait envoyé son médecin. Il fut enterré à l'église de S. André *delle Frate*, où le clergé lui fit des obsèques solennelles. En 1824, sa famille lui érigea, dans cette église, un monument en relief. Il y est représenté renonçant à son marteau et à son ciseau, refusant de suivre la Renommée, qui lui montre une couronne, et s'abandonnant à la conduite d'un ange, qui va le mener au ciel. Le roi de Prusse ordonna que le groupe d'Achille et Penthésilée fût achevé par Wolf, cousin de Schadow, et, comme lui, élève de Schadow père. S-L.

SCHAEFFER (Jacob-Christian), docteur en philosophie en et théologie, naquit à Querfurt, le 30 mai 1718, et fut un des savants les plus remarquables du dix-huitième siècle. Cependant son nom ne se trouve pas même mentionné dans les Dictionnaires biographique les plus étendus imprimés en France; et ses nombreux écrits sont peu connus, même de ceux qu'ils intéressent plus particulièrement. Il est facile d'assigner les raisons d'une telle destinée. Schaeffer fut un des hommes les plus vertueux, les plus laborieux et les plus modestes de son temps. Il a passé sa longue vie à faire beaucoup de bien, à composer beaucoup d'ouvrages utiles, à multiplier les inventions profitables à la société. Il n'a porté aucune ambition dans ses travaux ni dans sa conduite. Il n'a point créé de système, n'a traité que des sujets bornés, mais neufs. Il n'a écrit que sur ce qu'il connaissait bie que toujours dans la lang était la plus familière, ain compatriotes, mais malheu la moins généralement con les savants étrangers. Il n'. à aucun journal. Enfin il même l'éditeur de ses prop ges; et afin de les débiter prix, il n'a pas cru devoir l'avidité des libraires à les et à les faire valoir. Sch dit, à l'âge de dix ans, alors archidiacre, et qui à sa veuve, pour tout bi ne bibliothèque de prix, q me savant, il avait réunie tunée veuve, outre le jeune avait eu cinq filles de son Quoique dénuée de ressou fit cependant tous ses eff que son fils unique pût rec éducation qui le mît en état l'honorable carrière de s mais elle ne put empêcher les écoles où le jeune Schae premières études, il n'épr durs inconvénients de la Pour pouvoir se maintenir tait au chœur, et mangeait destinée aux enfants pauvre dant il ne se laissa point ab le malheur; et lorsqu'il eut a classes, il osa, sans moy appui, se transporter à l' de Halle, pour y suivre ses perfectionner son éducati les six premiers mois de s à l'université, sa subsistan coûtait par jour que quelq il ne se nourrissait qu'avec d un peu de légumes cuits à l passa un hiver rigoureux s de bois pour se chauffer. C abstinence et son applicat tude épuisèrent ses forces, rent sa constitution naturelle

ite, et il faillit périr de con-
n. Mais bientôt il trouva des
dans ses professeurs, et il
ra par lui-même quelques
es, en donnant des leçons
maison d'orphelins. Le doc-
umgarten le plaça, en qua-
précepteur, chez un riche
ant de Ratisbonne. Celui-ci
ort un an après, Schaeffer
de nouveau à Halle, avec le
ses épargnes. Cependant il
rêche plusieurs fois pendant
rt séjour à Ratisbonne; et,
, une chaire de prédica-
ant venue à vaquer dans
lle, on se ressouvint de l'im-
qu'il y avait faite par
quence, par la rapidité et la
le son débit. Sa réputation
u, son excellent caractère,
a ses talents, à une figure
t a des traits agréables, dé-
rent les suffrages en sa fa-
l'âge de vingt-trois ans, il
ta, quoique étranger, sur
s concurrents beaucoup plus
dans la vie, et qui avaient
age d'être les concitoyens de
t ce choix dépendait. Dès-
ort de Schaeffer fut fixé; et
t dire que toute sa vie fut
e à prouver combien il était
e la préférence qu'on lui avait
Se montrant infatigable dans
rts pour soulager l'infortune,
caisse de prêt sans inté-
favoir des ouvriers pauvres;
ministra, tant qu'il vécut,
tant de zèle que de discerne-
Il publia plusieurs ouvrages
religieuse et plusieurs
tations théologiques, qui lui
t le diplôme de maître de la
le Tubingue et celui de doc-
celle de Wittenberg. Il acquit
e et l'amitié de tous les mem-
bres de sa propre église et de tous les habitants de Ratisbonne; et, par un consentement unanime, il fut promu au grade important de surintendant ou président du consistoire. Ses vertus et un si utile emploi de sa vie ne purent le garantir des chagrins inhérents à l'espèce humaine. Outre des maux corporels, il eut à supporter, dans l'intervalle de douze ans, la perte de deux femmes, qu'il avait successivement épousées, et d'une fille qu'il chérissait tendrement. Dans ses moments de loisir, pour se distraire des peines de l'ame, il s'était appliqué avec ardeur à plusieurs arts mécaniques et à l'observation de la nature. Il parvint à polir les verres de lunettes mieux qu'on n'avait fait avant lui. Il perfectionna les microscopes, les miroirs ardents, les chambres obscures et d'autres instruments d'optique et de physique; il en fabriqua lui-même plusieurs qui furent envoyés en Portugal et en Espagne, et furent payés un grand prix. Il se servait du tour avec une habileté remarquable, et fit, en ivoire, une représentation anatomique de l'œil humain. Pour mieux conserver sa collection d'oiseaux, il sculptait en bois chaque espèce, et collait la peau et les plumes sur ce mannequin. Il fit aussi, pour lui et pour ses amis, plusieurs tables de marquèterie incrustées en ivoire, en écaille et en bois de diverses sortes, qui étaient, dit-on, des chefs-d'œuvre en ce genre. Il perfectionna une machine pour laver le linge, qui avait été inventée en Angleterre. Ses observations sur le travail des guêpes le conduisirent à essayer de faire du papier avec plusieurs substances végétales; et bientôt il réussit à en fabriquer avec des copeaux, avec de la sciure des bois

du hêtre et du saule, avec des mousses, avec les tiges du houblon, de la vigne et du chanvre, avec des feuilles et des trognons de choux, et enfin avec de la mauve (1). Il tira de cette dernière plante des fils assez forts pour être tordus et filés. Il s'appliqua aussi à la physique, et fit des expériences sur l'électricité. Mais de tous les travaux de Schaeffer, ceux sur lesquels se fonde principalement sa renommée, sont ceux qu'il entreprit sur l'histoire naturelle, et particulièrement sur les insectes, les zoophites et les plantes. Les ouvrages qu'il publia sur ces différentes branches de la science sont nombreux et importants : ils peuvent se diviser en trois classes, dont la première comprend ceux où il s'est contenté de faire dessiner et colorier un grand nombre d'individus; et il en a simplement donné les noms vulgaires, de manière à indiquer la classe ou la famille à laquelle ils appartiennent, laissant aux savants le soin de déterminer d'une manière plus précise les genres ou les espèces. Dans ces sortes d'ouvrages Schaeffer n'est que figuriste; mais par le nombre, le choix et la variété des objets qu'il a fait figurer, il mérite une distinction particulière. Ses deux principaux ouvrages en ce genre, sont sur les champignons (2) et les insectes (3) des environs de Ratisbonne. Panzer a composé, d'après ses propres travaux et ceux des autres entomologistes qui ont eu occa-

sion de citer ce dernier recue
ches, un texte destiné à l'écl
c'est-à-dire qu'il détermine
des espèces d'insectes fig
Schaeffer, qu'il en donne u
description, et y ajoute leu
mie. Cette compilation est u
qu'elle renferme de nombr
reurs. La seconde classe des
de Schaeffer sur l'histoire
se compose de Dissertations
lières, la plupart écrites en
et avec des planches coloi
sont d'une grande exactit
trouvera les titres de ces Diss
dans la Bibliographie de Col
l'Histoire naturelle, dans E
dans Meusel, etc. Cobrès
titres de plus de quarante
tions de Schaeffer. Ses hé
ont publié une liste plus c
Ces Dissertations concern
sieurs espèces de mouches à
les, de chenilles, de polype
de polypes à fleurs, de
verts, d'éponges, de crabes
maxillaires, de monocles,
culièrement de monocles à
puces d'eau rameuses. Jurin
son estimable ouvrage sur
nocles, a donné une traduct
çaise de cette dernière disse
dont il fait un grand éloge
chant à Muller de ne l'av
connue ou de n'avoir pa
profiter. Il serait à souha
les divers petits traités de
fer fussent réimprimés, et
en corps d'ouvrage : il e
de les trouver ensemble, mê
les bibliothèques les plus co
ils sont généralement peu
trop peu connus. Dans la t
classe des ouvrages de Sch

(1) L'ouvrage qu'il a publié en allemand sur ce sujet (Ratisbonne, 1772), contient 81 échantillons de ces divers papiers, avec 13 planches coloriées; une première édition, en 3 part., in-4°., avait paru dans la même ville, de 1765 à 1771.

(2) *Fungorum qui in Bavaria..... nascuntur icones;* Ratisbone, 1762-70, 4 tom. in-4°., avec 330 pl. color. On y joint le commentaire de Persoon, Erlang, 1800, in-4°.

(3) *Icones insectorum circà Ratisbonam indigenorum*, Ratisbone, 1766, 5 tom. in-4°., avec 220 *pl. color.* et le portrait de l'auteur.

(4) *Iconum insectorum circà Ratisbon*
norum enumeratio systematica, Erlang, 1

[illegible] l'entomologie [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] méthodique. [illegible] [illegible] : ils [illegible] à faciliter l'étude [illegible] et à [illegible] le goût. [illegible] les progrès. Ce [illegible] [illegible] est [illegible] pre[illegible] [illegible] est par[illegible] [illegible] est le premier qui [illegible] des [illegible], ait adopte [illegible] sur le nombre [illegible] des [illegible]. Les travaux [illegible] le murent en rela[illegible] un grand nombre de sa[illegible] attirèrent sur lui l'attention [illegible] souverains. Il entretint [illegible] correspondance particulière avec [illegible] le roi de Danemark, [illegible] François, l'impératrice [illegible]-Thérèse, et l'empereur Joseph, [illegible] de leurs éloges et de [illegible]. La plupart des Socié[illegible] savantes de l'Europe se l'associè[illegible]. Sa vieillesse fut tranquille et [illegible] de souffrances : il mourut [illegible], le 5 janvier 1790, [illegible] d'apoplexie, à l'âge de [illegible] ans. Ses concitoyens [illegible] un long souvenir de ses [illegible] et la postérité le placera par[illegible] nombre de ces hommes [illegible] avec le génie de l'observa[illegible] [illegible] illustrer avec succès [illegible] des pages du grand [illegible]. W—R.

[illegible]LIN DE BURTEN[illegible] [illegible], né en 1496, [illegible] en Wurtemberg, fit [illegible] à Tubingue et à Vienne, [illegible] service en Autriche, et fit [illegible] campagnes depuis 1518, jusque dans sa vieillesse. Il servit avec zèle Charles-Quint, aida à défendre la place de Pavie et assista à la prise de Rome sous les ordres de Charles de Bourbon ; devenu grand-maréchal et capitaine général, il se distingua en Hongrie, toujours en combattant avec les Impériaux contre le parti protestant. Mais ensuite il passa dans ce parti, on ne sait par quel motif, et combattit avec les protestants dans la guerre de Smalcalde. Il proposa, dans cette guerre, quelques coups hardis, et voulut, par exemple, que l'on envahît le Tyrol, pour couper les troupes auxiliaires que Charles-Quint faisait venir de l'Italie. Déjà il s'était porté jusqu'à la Cluse d'Ehrenbourg ; mais il ne put s'accorder avec le landgrave Philippe de Hesse, qui contraria ses projets. Il est de fait que Schaertlin mécontenta tous les partis, qu'il fut proscrit, et qu'on l'exclut même de l'amnistie accordée par le traité de Passau. Ce général offrit alors ses services à la cour de France, qui favorisait les protestants d'Allemagne, et qui avait, depuis quelque temps, jeté les yeux sur lui. Entré à la solde du roi, Schaertlin servit, avec un nouveau zèle, ses coréligionnaires allemands, et fut le médiateur du traité qui fut conclu, en 1551, au château de Chambord, entre Henri II, roi de France, et Maurice, électeur de Saxe. Charles-Quint et le roi Ferdinand de Bohême, voyant enfin qu'il fallait gagner cet ennemi par la douceur, levèrent l'arrêt de proscription lancé contre lui, et lui permirent de rentrer dans ses biens. Schaertlin passa le reste de ses jours dans sa terre de Burtenbach, entre Ulm et Augsbourg, et s'occupa de la rédaction de Mémoires sur sa vie

---

[illegible] Barcelonne, 1786, [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] portrait de l'auteur.

[illegible] [illegible], 1780, 3 part.

et sa famille. C'est de ces Mémoires qu'au dernier siècle, a été tirée, par deux auteurs, Holzschuher et Hummel la *Vie du chevalier Séb. Schaertlin*, Francfort et Leipzig, 1777-1782, 2 vol. in-8°. Schaertlin mourut le 18 novembre 1577. D—G.

SCHAFÉI (Abu Abdalla Mahomet ben). *Voy.* Chaféi.

SCHAH-ABBAS. *Voy.* Abbas.

SCHAH-ALLUM. *Voy* Chah.

SCHAHAN-SCHAH, prince arménien du treizième siècle, était fils de Zacharie, comètable d'Arménie et de Georgie. Il descendait d'une famille Curde, qui, devenue chrétienne, s'était attachée au service des rois de Georgie, et avait mérité les premières dignités du royaume. Toutes les conquêtes faites en Arménie sur les Musulmans lui avaient été concédées en fief, et elle possédait Ani, l'ancienne résidence des monarques Pagratides (*V.* Ivané, XXI, 301). Schahan-schah n'avait que cinq ans, quand son père mourut, en l'an 1211 : son oncle Ivané le fit élever avec ses enfants, gardant son héritage jusqu'à ce qu'il fût en âge d'en prendre lui-même l'administration. Lorsqu'il fut devenu majeur, son oncle lui remit la possession de la ville d'Ani et de son territoire : il était encore seigneur de Lorhi, ville de l'Arménie, qui avait été autrefois le patrimoine des rois Pagratides de la branche des Kouzikians. Schahan-schah n'eut pas, à beaucoup près, le pouvoir que son père avait eu dans la Géorgie : il était resté aux mains de son oncle Ivané, qui le transmit à son fils Avak; quant à Shahanschah, il se bornait au gouvernement de sa souveraineté, et se contentait de fournir à la reine Rousoudan, qui possédait alors la Géorgie, les secours de troupes qu'elle lui demandait contre les Musulmans, ou contre les autres ennemis de son royaume. Comme tous les seigneurs arméniens vassaux de la Géorgie, Schahan-schah fut obligé de se soumettre à l'autorité des lieutenants envoyés dans l'Occident par le grand khan des Mongols, après la destruction de l'empire des Kharizmiens. Ce ne fut pas cependant volontairement que Schahan-schah reconnut la domination des Mongols. Il soutint d'abord la guerre contre eux. Ceux-ci vinrent, en 1238, l'assiéger dans sa ville de Lorhi. Schahan-schah, effrayé de leur nombre, abandonna la ville, dont il laissa la garde à son beau-père, lequel ne put la sauver de la fureur des Barbares, et se réfugia dans une forteresse avec sa femme et ses enfants. Pendant qu'il était dans cet asile, les Tartares vinrent mettre le siége devant la ville d'Ani, qui refusa de se rendre sans les ordres de son souverain ; mais la famine l'obligea de capituler : les Mongols passèrent tout au fil de l'épée, n'épargnant que les femmes, les enfants et les artisans. L'année suivante, 1240, Schahan-schah obtint la paix par la médiation de son cousin Avak, qui s'était soumis depuis quelque temps à l'empire des Tartares. Schahan-schah fut remis en possession de ses domaines, à la condition de payer tribut. Il fut aussi tenu de marcher sous les drapeaux des Tartares avec un certain nombre de troupes, pour les suivre dans toutes leurs expéditions. C'est ainsi qu'en l'an 1243 Schahan-schah passa dans l'Asie-Mineure, sous les ordres de Batchou-Nouvian, général des Mongols, pour faire contre le sulthan des Seldjoukides d'Iconium, et il rendit des services signalés aux Tartares. Le reste de la vie de Schahan-schah s'écoula dans des expéditions de la même

pour le compte de ses souve-
On n'en cite aucune d'une
spéciale; ainsi l'on est entiè-
privé de renseignements sur
rtie de sa vie. On sait seule-
e vers cette époque il fut vi-
Guillaume Rubruquis, que
ouis avait envoyé en ambas-
n l'an 1252, vers Mangou
empereur des Mongols. A
our de Karakorum, Rubru-
après avoir passé le mont
, pour venir s'embarquer
Galicie, traversa toute la
Arménie. Quatre jours après
ort de Nakhdjevan, il entra
principauté de Schahan-schah.
it, dit-il, un seigneur Curgien
rgien, très-puissant autrefois;
aujourd'hui sujet et tributaire
artares, qui ont ruiné toutes ses
et forteresses. Son père, Za-
, avait eu tous ces pays d'Ar-
, pour les avoir délivrés des
de Sarasins. J'eus quelques
rsations avec ce *Sahenna*
chah, qui me fit beau
d'honneurs et de caresses, lui,
me et son fils Zacharie, qui
jeune homme fort honnête
sage. Schahan-schah mou-
en 1261, de chagrin de ce que
Zacharie, avait été assassiné
Tartares; il laissa quatre autres
Avak, Sergius, Ardaschir et
S. M—s.

SCHAHARBARZ, général persan,
par les victoires qu'il remi-
les Romains, pendant le
Chosroès II, ou Khosrou
, vivait au commencement du
siècle. Son véritable nom
amizan; mais il fut plus
ous celui de *Schaharbarz*, sur-
, selon la chronique syria-
Bar-Hebraus ou Abou'l-Fa-
signifie en persan *sanglier sauvage*. Cette dénomination se trouve diversement reproduite dans les auteurs grecs de la Byzantine, sous les formes *Sarbanazas*, *Sarbarazas*, *Sarbarus*, *Sarbaras*, *Sarbas* ou *Barrazas*. Il paraît qu'il était encore appellé *cheheriaie* et *Schirouich:* ces deux noms signifient tous deux *royal* en persan. On conçoit que toutes ces variations ont jeté de l'obscurité dans l'histoire de ce personnage. On ignore quelle était l'origine de Roumizan ou Schaharbarz, et quels services lui avaient mérité la faveur de Chosroès, qui lui donna sa fille en mariage, et le haut rang qu'il tenait dans la Perse. L'histoire nous le montre pour la première fois, en l'an 614; il était alors à la tête d'une puissante armée que Chosroès, depuis long-temps en guerre avec les Romains, envoya en Syrie. Schaharbarz se rendit maître de Damas, dont il emmena les habitants en captivité. L'année suivante, il fit une conquête plus glorieuse, et qui jeta la désolation dans le monde chrétien. Les troupes persanes se dirigèrent, sous ses ordres, vers la Galilée: elles passèrent le Jourdain et partout elles commirent d'horribles ravages: enfin elles arrivèrent devant Jérusalem. Cette ville, dépourvue de garnison et sans fortifications, fut enlevée sans coup férir. Après avoir détruit le saint Sépulcre et tous les édifices religieux, et mis la ville à feu et à sang, il emmena en Perse le patriarche Zacharie, le bois de la vraie croix, et presque toute la population, qui eut à endurer tous les genres de persécutions. En l'an 616, Schaharbarz revint avec de nouvelles forces: cette fois-ci, il entra en Égypte, pénétra jusqu'aux frontières de l'Éthiopie et de la Libye, et s'empara d'Alexandrie. Il continua de prendre

une part active à cette guerre, qui se poursuivit avec acharnement pendant les années suivantes. En l'an 622, il se rendit maître d'Ancyre dans la Galatie, subjugua la plus grande partie de l'Asie-Mineure, et prit même l'île de Rhodes. Cependant Héraclius, possesseur de l'empire depuis plusieurs années, était sorti d'une trop longue inaction, qui avait causé à ses sujets des maux incalculables. Soutenu par les Barbares du nord, qu'il avait pris à sa solde, et par les peuples du Caucase, tels que les Ibériens, les Albaniens et les Lazes, il cherchait enfin à résister sérieusement aux Perses. Sans s'obstiner à défendre l'Asie-Mineure, toute dévastée par dix ans de combats, il prit le parti de s'embarquer sur le Pont-Euxin, pour aller descendre dans la Colchide, et de là pénétrer au centre de la Perse, dans des lieux où l'on était loin de l'attendre. Cette combinaison lui réussit : il obtint des avantages sur les Perses, et Chosroès fut obligé de rappeler ses généraux qui tenaient l'Asie-Mineure jusqu'en Bithynie. Schaharbarz marcha donc pour repousser Héraclius : il lutta contre lui pendant trois années, au milieu des montagnes de l'Arménie, sans obtenir aucun succès ; l'empereur profitant de la disposition des lieux, le fatiguait par une multitude de petites affaires. Ce fut ainsi qu'il força les Perses d'évacuer l'Asie-Mineure. Cependant, en l'an 625, Chosroès résolut de faire un nouvel effort, et de pénétrer jusqu'à Constantinople : Schaharbarz fut encore chargé de cette expédition. Héraclius averti des préparatifs du roi de Perse, était déjà, au retour du printemps, en Arménie, et il vint camper à Miafarekin ou Martyropolis, pour observer les mouvements de Schaharbarz, qui se préparait à passer l'Euphrate. L'empereur prit les devants, en se dirigeant par Samosate, pour venir se poster en Cilicie, derrière le Sarus, afin d'y attendre le général persan. Celui-ci passa le défilé du Mont-Amanus, et vint avec toutes ses forces, combattre Héraclius, qui, après une bataille longtemps disputée, finit par obtenir la victoire, et contraignit les ennemis de se retirer jusque sur le territoire persan. L'année suivante, trois nouvelles armées firent à la fois irruption sur le territoire de l'empire; et pendant qu'Héraclius et son frère Théodore étaient occupés dans l'Arménie et le Caucase, Schaharbarz s'avançait rapidement vers Constantinople, dans le dessein de se mettre en communication avec les Abares, les Bulgares, et d'autres peuples alors en guerre avec les Romains, et qui vinrent en effet assiéger la ville impériale du côté de l'Europe, pendant que Schaharbarz assiégeait Chalcédoine qui était en Asie. Il se mit en communication avec ces nouveaux ennemis de l'empire; mais le défaut de forces navales les empêcha les uns et les autres de se porter réciproquement des secours. Constantinople fit une vigoureuse résistance, qui rebuta et découragea le prince des Abares; lequel prit, après deux mois de siége, le parti de se retirer. Malgré ce contretemps, Schaharbarz ne s'éloigna pas de Chalcédoine, dont il continua le siége pendant deux ans; tandis qu'Héraclius marchait de victoire en victoire, et pénétrait jusque dans le centre de la Perse, poursuivant Chosroès, qui n'osait s'arrêter devant lui. Il parvint ainsi non loin de Ctésiphon, capitale de l'empire persan. Dans cette extrémité, l'armée de Schaharbarz était la seule

ource de Chosroès ; mais elle t bien éloignée de lui. Un mes-r, envoyé pour la faire revenir oute hâte, fut pris par les Ro-s, qui changèrent ses dépêches. lieu de l'ordre de revenir, elles enaient le récit de prétendues vic-s de Chosroès, et l'injonction de ire Chalcédoine à la dernière ex-ité. Le retard bien involontaire Schaharbarz, irrita contre lui sroès, déjà prévenu par les enne-de ce général. Un second messa-, adressé au lieutenant de Scha-arz, lui ordonnait de faire mou-e général désobéissant, et de ra-er sur-le-champ l'armée en Per-La lettre tomba encore entre les s des ennemis, qui ne manquèrent cette fois de l'envoyer au général an. Celui-ci aussitôt joignit à son celui de 400 officiers destinés à r comme lui, et lut cette lettre rmée réunie. Ce fut le signal d'u-volte générale. Schaharbarz trai-les Romains, leur donna deux s pour otages, et marcha Perse, non plus pour défen-Chosroès, mais pour achever sa . Il n'en fut pas besoin : les dé-plices que les armées du Perse avaient éprouvées excitè-contre lui un soulèvement univer-lorsque Schaharbarz arriva les bords de l'Euphrate, Chos-plus. Son parricide fils Ce prince, nommé Schirouïeh , ne régna pas plus de , en l'an 628. Schaharbarz rellement être de son par-avait-il appuyé, avec son la révolution qui le plaça . Il fit déclarer roi un , appelé Ardeschir, que ; mais bientôt, lassé un fantôme de roi, il le s'empara de la puis-sance suprême, et se fit proclamer roi en l'an 629. Cette entreprise audacieuse éveilla contre lui la jalousie des autres chefs et la haine de la nation, indignée de voir un homme étranger au sang royal s'asseoir sur le trône des Chosroès. Il fut tué après un règne d'un mois et sept jours ; et l'on plaça sur le trône une fille de Chosroès, qui se nommait Pourandokht. S. M—n.

SCHAH-KOULI, musicien célèbre, se trouvait enfermé dans Baghdad sa patrie, l'an 1638, lorsqu'Amurath IV victorieux ordonna le massacre général des assiégés, quoiqu'ils eussent déposé leurs armes. Le carnage était commencé de toutes parts : ce nouvel Orphée trouva moyen de se présenter devant le féroce sulthan, et de s'en faire écouter, en chantant sur le scheschadar, espèce de psaltérion qui ressemble à la harpe, la ruine de Baghdad et le triomphe du vainqueur. Il mit tant d'enthousiasme et de sentiment dans le morceau qu'il improvisa, l'expression en fut si touchante, que le cœur d'Amurath s'amollit, et qu'il ne put s'empêcher de verser des larmes. A l'instant le carnage cessa ; et la musique, un des charmes de la vie sociale, arracha cette fois à la mort une génération entière. Non-seulement le sulthan épargna le reste des vaincus ; mais il leur rendit la liberté. Il emmena Schah-Kouli à Constantinople ; et ce musicien y fut, sous ses auspices, le fondateur de cet art qui subjugue l'univers, et que l'islamisme condamne, mais que les Othomans aiment avec ivresse et récompensent avec profusion. On a perdu le motif musical avec lequel Timothée fit courir aux armes Alexandre-le-Grand ; celui par lequel une joueuse de flûte rendit des jeunes gens

ur en Arménie. Ce royaume
ait encore une fois sans sou-
Un fils, que Bahram-Schah-
vait laissé, âgé seulement de
, était trop jeune pour être
ur le trône. Iezdedjerd profita
e occasion pour faire déclarer
'Arménie son fils Schahpour.
rince persan était grand persé-
r des Chrétiens. Il espérait qu'en
érant à son fils la couronne d'Ar-
ie, ce prince pourrait, par ses
nes manières, ses faveurs et les
ces qu'il saurait distribuer à pro-
, engager les dynastes et les sei-
urs arméniens à renoncer au chris-
nisme pour embrasser la loi de Zo-
astre. Il voulait, par ce moyen, les
loigner à jamais du parti des Ro-
nains, et les attacher plus intime-
nent aux intérêts de la Perse. Schah-
pour se conforma aux instructions de
son père; mais elles n'eurent aucun
succès: malgré les festins, les parties
de plaisir, qu'il ne cessait de donner
aux seigneurs du royaume, il n'en put
rien obtenir; il devint même bien-
tôt l'objet de leur mépris. Adom,
prince de la Moxoène, Schavasp,
prince des Ardzrouniens, et Chos-
roès, seigneur de Gardman, se mon-
trèrent les plus ardents de ses adver-
saires. Il y avait quatre ans que
Schahpour gouvernait l'Arménie,
quand il apprit que son père était
gravement malade à Ctésiphon. Il ré-
solut de se rendre promptement au-
près de lui, pour ne pas s'exposer à
perdre son héritage. En quittant l'Ar-
ménie, il y laissa un corps d'armée
nombreux, sous les ordres d'Aber-
sam Spandouni, qui eut en même
temps l'ordre de faire arrêter les sei-
gneurs arméniens, et de les envoyer
prisonniers en Perse. Cette mesure ne
put être mise à exécution. Les Armé-
niens se révoltèrent; sous les or-

Sapor. Il
uve écrit
es médail-
l'écrivent

...ral, appelé Ner-
...s vainquirent et
...rsan, et affran-
...quelque temps,
...ation des étran-
...avait été guère
...côté, n'ayant
...ssion de la cou-
Il périt, victime
...des troubles
...de ce prince,
...à son frère Beh-
...célèbre Behram
...départ de Schah-
...ans roi durant
...avènement d'Ar-
...Schahpour,
...trône en 422.
...Arménie fait men-
...nombre d'autres
...portaient le nom
...la plupart d'entre
...la célèbre famille
...Schahpour, fils de
...en l'an 781, prin-
...de Sber, l'Hyspi-
...depuis huit siècles
...Pagratides. Il pr
...aux guerres
...Aschod entreprit c
...l'an 8
...laissant pour
...Aschod, lequel
...Schahpour, a
...qui composa
...de l'Arménie, c
...dans la
...Jean VI a
...du même
...commencer
...qu'il en dit
...de cet ouv
...86 des m
...la bibliothè
...considérable
...qu'il

SCHAHPOUR
CHAPOUR.
SCHAIBEK
de l'empire des
dant de Djoudj
de Djinghyz
fils d'Aboul
ran, vers
et le fleuve
succombé s
princes voi
ainsi que
Bourga s
s'empar
sions:
rentra
tous
L'an
prit
de

néral, appelé Ner-
ils vainquirent et
persan, et affran-
our quelque temps,
nination des étran-
n'avait été guère
son côté, n'ayant
ssession de la cou-
. Il périt, victime
milieu des troubles
mort de ce prince,
e à son frère Beh-
le célèbre Behram
départ de Schah-
fut sans roi durant
à l'avénement d'Ar-
Bahram Schahpour,
le trône en 422.
d'Arménie fait men-
and nombre d'autres
qui portaient le nom
. La plupart d'entre
aient à la célèbre famille
es. Schahpour, fils de
vint, en l'an 782, prin-
vince de Sber, l'Hyspi-
etant, depuis huit siècles,
me des Pagratides. Il prit
respective aux guerres que
aîné Aschod entreprit con-
bes. Il fut tué, en l'an 818,
bataille, laissant pour hé-
fils nommé Aschod, lequel fut
n autre Schahpour, aussi
le Sber, qui composa une
générale de l'Arménie, citée
grands éloges, dans la Pré-
le patriarche Jean VI a mise
de l'histoire du même pays
par lui au commencement
me siècle. Ce qu'il en dit doit
regretter la perte de cet ouvrage.
sous le n°. 86 des manus-
arméniens de la bibliothèque du
fragment considérable et fort
ant, qui paraît y avoir ap-
S. M—n.

SCHAHPOUR, roi de Perse. *V.* Chapour.

SCHAIBEK KHAN, fondateur de l'empire des Ouzbeks, et descendant de Djoudjy ou Touschy, fils aîné de Djinghyz Khan, était petit-fils d'Aboul Khaïr, Khan du Touran, vers les montagnes d'Aral, et le fleuve Yaïk. Aboul Khaïr ayant succombé sous les efforts de plusieurs princes voisins qui le mirent à mort, ainsi que plusieurs de ses enfants, Bourga sulthan, l'un de ses parents, s'empara d'une partie de ses possessions : mais, dans la suite, Schaïbek rentra dans les états de son aïeul, et tous les peuples se soumirent à lui. L'an de l'hégire 886 (1482), il surprit Bourga sulthan dans une partie de chasse, et le fit périr. L'an 904 (1498), Schaïbek informé que le Mawahr al-Nahr ou Transoxane était déchiré par les guerres intestines des fils et petit-fils d'Abousaïd, descendant de Tamerlan, envahit cette vaste province, et en acheva la conquête dans l'année 910 (1504). Ce fut alors que Babour Mirza, chassé de ses états héréditaires, alla s'emparer de Kaboul, et y jeta les fondements de l'empire Moghol (*Voy.* Babour). La mort du sulthan Houcein Mirza, autre prince issu de Tamerlan, lequel régnait dans le Mazanderan et dans le Khoraçan, ayant divisé ses fils pour le partage de sa succession, Schaïbek profita de cette nouvelle occasion de reculer ses frontières. Il entra dans le Khoraçan, l'an 913 (1507), vainquit Badi-Ezzaman, l'un des fils du sulthan Houcein, le força de se réfugier à la cour de Chah Ismaël Sofy, roi de Perse, extermina tous les princes timourides qui tombèrent en son pouvoir, et resta maître du Khoraçan, malgré les efforts de Mirza-Babour, qui

fut contraint de retourner à Kaboul. Ce fut alors, suivant Abou'lGazi, ou plus vraisemblablement avant la conquête du Khoraçan, que Schaïbek fit celle du Kharizm. Les Ouzbeks, qui marchaient sous ses étendards, rentrèrent ainsi dans tous les pays que Tamerlan avait enlevés à leurs ancêtres. Schaïbek, devenu l'un des plus puissants princes de l'Asie, éprouva bientôt l'inconstance de la fortune. Châh Ismaël, sous prétexte de venger les droits de Badi-Ezzamman (*V.* Ismael, XXI, 296), marcha vers le Khoraçan avec une armée nombreuse, et attaqua Schaïbek, qui perdit, près de Meron, une grande bataille, où il fut tué avec la plus grande partie de ses troupes, au mois de schaban 916 (nov. 1510). Koudj-Kandji, successeur de Schaïbek, répara cet échec par une victoire qu'il remporta sur les Persans et sur Babour qui étaient entrés dans la Transoxane : mais le Khoraçan est resté à la Perse, quoique toujours disputé par les Ouzbeks, qui ont longtemps possédé la province de Balkh, et qui règnent probablement encore à Bokhara, à Samarkand, et dans le Kharizme, plus connu aujourd'hui sous le nom de Khiva. A—T.

SCHALKEN (Godefroi), peintre hollandais, naquit à Dort, en 1643. Son père, recteur du collége de cette ville, voulait lui donner une éducation toute littéraire ; mais le jeune Godefroi ne put résister à son penchant pour la peinture. Il étudia d'abord sous Van Hoogstraten ; et Gérard Dow le perfectionna si bien, que l'élève devint, en peu de temps, le rival de son maître. Il crut pouvoir le quitter alors. La vue de quelques ouvrages de Rembrandt le frappa d'admiration ; et il essaya de l'imiter : mais rebuté de le copier et de l'admirer sans pouvoir l'atteindre, il s'imagina pouvoir le surpasser même dans ce qui fait le principal mérite de ce peintre inimitable, dans les effets de la lumière. Dès-lors la plupart de ses tableaux furent éclairés par la lueur vive et tranchée d'un flambeau ou du soleil ; et il porta cette méthode jusque dans ses portraits. Ce dernier genre, dans lequel il acquit bientôt une grande réputation, et beaucoup d'argent, lui fit abandonner les sujets de fantaisie. Il fut appelé en Angleterre, où il obtint de la vogue dès son arrivée. Mais sa vanité n'était pas satisfaite, il voulut, à l'exemple des Kneller, des Klostermann, des Lely, etc., peindre le portrait en grand. Il échoua complètement : ses grands morceaux furent jugés plats, sans force et sans vérité ; et il dut en revenir à son petit genre, dans lequel il n'avait pas de rivaux. Il fit, pendant son séjour en Angleterre, un nombre considérable de portraits, entre autres celui du roi Guillaume III : mais ces succès ne purent l'empêcher de revenir dans sa patrie. Il vint s'établir à la Haye, où chacun voulait être peint par lui, quoiqu'il se fît payer fort cher. Schalken avait acquis une facilité d'exécution qui, loin de nuire au fini dont il avait contracté l'habitude, donnait à ses productions une certaine liberté de faire qui en augmentait le mérite. C'est ce fini qui distingue ses ouvrages. Il pousse l'imitation de la nature à un tel point qu'il n'en néglige aucun détail. Sa couleur est chaude et dorée, et ne manque pas de vérité. Il représentait de préférence des scènes de nuit, éclairées par une bougie ou une lampe ; il regardait l'opposition brusque de la lumière et des ombres comme le but principal de la peinture : voilà pour-

[illegible] les scènes de nuit lui plaisaient [illegible]. Il a cependant peint des scènes [illegible] jour, éclairées par un soleil vif, [illegible] l'effet n'est pas moins piquant. [illegible] ces derniers tableaux, on cite [illegible] qui représente *une jeune Fem-* [illegible], *assise près d'une fenêtre, qui garantit du soleil avec un éven-* [illegible]; la lumière, en passant à travers [illegible] taffetas ou le papier colorié, jette sur [illegible] figure des reflets dont les effets sont [illegible]. La même méthode se fait [illegible] marquer dans plusieurs autres ta-[illegible] analogues. On y voit combien [illegible] avait étudié les différents ac-[illegible] de la lumière. Son dessin est [illegible] de répondre à sa couleur; ses [illegible] sont roides, ses mains lour-[illegible] ses bras décharnés; nulle finesse [illegible] les contours; nul idéal dans les [illegible] ou dans l'expression; nul [illegible] dans la composition: mais la [illegible] et le fini couvrent ces nom-[illegible] défauts. Les ouvrages de ce [illegible] ne sont pas rares. Le Musée [illegible] en possède quatre: I. Une [illegible]-*Famille*. II. *Cérès, un flam-* [illegible] *à la main, cherchant sa fille.* [illegible] *Femmes, dont l'une tient* [illegible] *allumée*. IV. Un *Vieillard* [illegible] *à une lettre qu'il tient* [illegible]. Le même établissement a [illegible] quatre autres tableaux de ce [illegible]. I. Un *Peintre assis près de* [illegible]. II. *La Madelène* dans [illegible], éclairée par un flambeau. [illegible] *Consultation indiscrète*, ou la [illegible] punie. IV. La *Remontrance* [illegible]. Ils ont été rendus aux Pays-[illegible]. Schalken mourut à la [illegible] nov. 1706. P—s.

[illegible] (Jean-Adam), jé-[illegible] missionnaire à la Chine, na-[illegible], en 1591. Il vint à [illegible] prit l'habit, en 1611. [illegible] étudié la théologie et [illegible] mathématiques pendant plusieurs années, il s'embarqua pour la Chine, avec le P. Trigault, qui y retournait; et y arriva l'an 1622. On l'envoya d'abord dans la province de Chen-si; et il résida quelques années à Si-'an-fou. Il s'occupa sans relâche des soins de son ministère apostolique et de l'étude des sciences qui ont rapport à l'astronomie. Il dirigea la construction d'une église, qui fut bâtie, en partie, aux frais des néophytes, et en partie aussi avec le secours des Chinois non convertis, lesquels voulurent prendre part aux entreprises du missionnaire, uniquement par l'intérêt que leur avaient inspiré ses connaissances mathématiques. La réputation qu'il s'était acquise sous ce dernier rapport ne tarda pas à le faire appeler à la cour, où il fut chargé de la rédaction du Calendrier impérial, d'abord conjointement avec le P. Rho, ensuite seul, après la mort de ce dernier. Il exerça cette charge avec distinction, sous les règnes consécutifs de trois empereurs, l'un de la dynastie des Ming, et les deux autres de la dynastie tartare. Ce fut surtout sous le règne du premier prince mandchou, nommé, par les Européens, Chun-tchi, que le P. Schall obtint le plus haut degré d'estime et de faveur. Il fut alors nommé conseiller-directeur du bureau des affaires célestes, ou, comme disent les missionnaires, président du tribunal de mathématiques, avec le titre particulier de *maître des doctrines subtiles*. Ce titre fut encore rendu plus honorable par la suite: on y joignait différentes dénominations chinoises, qu'il serait difficile de rendre en français. On ajoute que l'empereur avait personnellement pour Schall une si grande considération, qu'il venait quatre fois par an dans le cabinet du mis-

sionnaire, pour s'entretenir familièrement avec lui; que, dans ses visites, il s'asseyait sur le lit du savant jésuite, et qu'il se plaisait à admirer l'élégance de l'église, et à goûter les fruits du jardin qui l'avoisinait. Schall profita de cette bienveillance pour servir la cause de la mission. Il obtint un décret pour la libre prédication du christianisme, ce qui accrut tellement le nombre des néophytes, qu'en quatorze ans (de 1650 à 1664) on baptisa plus de cent mille Chinois. A la mort de Chun-tchi, les espérances que de si heureux commencements avaient permis de concevoir, ne tardèrent pas à s'évanouir. Les régents qui gouvernaient l'empire pendant la minorité de Khang-hi, commencèrent à exercer contre les Chrétiens une persécution dont le Père Schall fut une des premières victimes. On l'accusa d'avoir eu l'audace de présenter l'image d'un crucifié à la vénération de l'empereur défunt. Il fut chargé de fers, avec trois de ses compagnons; traîné, pendant neuf mois, de tribunaux en tribunaux, et enfin condamné à être étranglé et *coupé en dix mille morceaux*, pour avoir omis quelques rites prescrits lors de la sépulture d'un prince impérial. Cette sentence eût peut-être reçu son exécution; mais une comète qui vint à paraître sur ces entrefaites, un tremblement de terre, un incendie qui consuma quatre cents appartements du palais, furent regardés comme autant de signes évidents de la colère céleste et de l'innocence des prisonniers. On les mit en liberté; mais le père Schall profita peu de cette grâce. Atteint de paralysie, il fut accusé de nouveau, et porté, le cou chargé de cette espèce de carcan mobile qu'on nomme *cangue*, devant deux tribunaux. Tant de fatigues achev
d'épuiser ses forces; et il expir
dixième lune de la huitième
khang-hi (15 août 1669) (1).
riva au P. Schall ce qui est ar
d'autres personnages illustres
combla d'honneurs, après sa
l'homme qu'on avait persécut
rant sa vie. La cérémonie de s
sèques fut réglée par un ordre
rieur. L'on assigna cinq cent
quatre onces d'argent (environ
mille neuf cent trente francs)
y être employées; et un offici
envoyé pour y présider. Le
drier astronomique, sorti des
du P. Schall, tomba, peu de
après, dans celles d'un Chino
ignorant, nommé Yang-k
sian; mais les erreurs qui s'
sèrent obligèrent à le rendre p
tement aux missionnaires; et
le P. Verbiest qui devint, p
travail, le véritable success
Schall. Il fut aussi chargé de
la fonte des pièces d'artillerie,
me l'avait été Schall lui-mêm
1636, lors des premières inc
des Tartares dans l'intérieur d
pire. Des soins si différents
tentions qui avaient conduit l
sionnaires à la Chine leur
imposés par la force des circ
ces; et ils n'auraient pu s'y
sans compromettre les intérêt
cause à laquelle ils s'étaient d
Ce n'en est pas moins une sing
assez remarquable, que les m

(1) Cette date est prise de l'original c
Catalogue des Pères de la société de Jesu
prêche la religion en Chine. Elle y est so
ble expression 8e. année khang-hi, et
cycle; ce qui ne peut répondre qu'à l'a
D'un autre côté, l'édition latine de ce
vrage, et presque tous les missionnaires,
mort de Schall en 1665 ou en 1666. J'
penser qu'il y a erreur dans tous ces
ont pris pour l'année de la mort de S
où il fut attaqué de la maladie qui l'e
kang-hi, ping-ou du cycle, ou 1665.

sionnaire, pour s'entretenir familièrement avec lui; que, dans ses visites, il s'asseyait sur le lit du savant jésuite, et qu'il se plaisait à admirer l'élégance de l'église, et à goûter les fruits du jardin qui l'avoisinait. Schall profita de cette bienveillance pour servir la cause de la mission. Il obtint un décret pour la libre prédication du christianisme, ce qui accrut tellement le nombre des néophytes, qu'en quatorze ans (de 1650 à 1664) on baptisa plus de cent mille Chinois. A la mort de Chun-tchi, les espérances que de si heureux commencements avaient permis de concevoir, ne tardèrent pas à s'évanouir. Les régents qui gouvernaient l'empire pendant la minorité de Khang-hi, commencèrent à exercer contre les Chrétiens une persécution dont le Père Schall fut une des premières victimes. On l'accusa d'avoir eu l'audace de présenter l'image d'un crucifié à la vénération de l'empereur défunt. Il fut chargé de fers, avec trois de ses compagnons; traîné, pendant neuf mois, de tribunaux en tribunaux, et enfin condamné à être étranglé et *coupé en dix mille morceaux*, pour avoir omis quelques rites prescrits lors de la sépulture d'un prince impérial. Cette sentence eût peut-être reçu son exécution; mais une comète qui vint à paraître sur ces entrefaites, un tremblement de terre, un incendie qui consuma quatre cents appartements du palais, furent regardés comme autant de signes évidents de la colère céleste et de l'innocence des prisonniers. On les mit en liberté; mais le père Schall profita peu de cette grâce. Atteint de paralysie, il fut accusé de nouveau, et porté, le cou chargé de cette espèce de carcan mobile qu'on nomme *cangue*, devant deux tribunaux. Tant de fatigues achevèrent d'épuiser ses forces; et il expira à la dixième lune de la huitième année khang-hi (15 août 1669) (1). Il arriva au P. Schall ce qui est arrivé à d'autres personnages illustres : on combla d'honneurs, après sa mort, l'homme qu'on avait persécuté durant sa vie. La cérémonie de ses obsèques fut réglée par un ordre supérieur. L'on assigna cinq cent vingt-quatre onces d'argent (environ trois mille neuf cent trente francs) pour y être employées; et un officier fut envoyé pour y présider. Le Calendrier astronomique, sorti des mains du P. Schall, tomba, peu de temps après, dans celles d'un Chinois fort ignorant, nommé Yang-kouang-sian; mais les erreurs qui s'y glissèrent obligèrent à le rendre promptement aux missionnaires; et ce fut le P. Verbiest qui devint, pour ce travail, le véritable successeur de Schall. Il fut aussi chargé de diriger la fonte des pièces d'artillerie, comme l'avait été Schall lui-même, en 1636, lors des premières incursions des Tartares dans l'intérieur de l'empire. Des soins si différents des intentions qui avaient conduit les missionnaires à la Chine leur étaient imposés par la force des circonstances; et ils n'auraient pu s'y refuser sans compromettre les intérêts de la cause à laquelle ils s'étaient dévoués. Ce n'en est pas moins une singularité assez remarquable, que les meilleurs

(1) Cette date est prise de l'original chinois du Catalogue des Pères de la société de Jesus, qui ont prêché la religion en Chine. Elle y est sous la double expression 8e. année khang-hi, et ki-yeou du cycle; ce qui ne peut répondre qu'à l'année 1669. D'un autre côté, l'édition latine de ce même ouvrage, et presque tous les missionnaires, placent la mort de Schall en 1665 ou en 1666. J'ai lieu de penser qu'il y a erreur dans tous ces auteurs qui ont pris pour l'année de la mort de Schall celle où il fut attaqué de la maladie qui l'enleva, 5e kang-hi, ping-ou du cycle, ou 1666.

as dont les Chinois se soient servi ont été fondus par des Jésuites. . Schall avait pris en chinois le de *Thang-jo-wang* et le sur-de *Tao-wei*. C'est avec ce dou-om qu'il a publié ses ouvrages ngue chinoise, au nombre de -quatre, et presque tous relatifs sujets d'astronomie, d'optique geometrie. On lui a attribué la osition de cent cinquante volu-n chinois. Cette indication est fort rec. Le nombre de ceux qu'il a ment publiés est aussi considéra-t l'on a lieu d'être surpris qu'il se livrer avec tant d'assiduité à ravaux aussi difficiles, quand on u'il ne se relâcha pas pour cela emiers devoirs de sa profession. le temps même de sa plus gran-reur, il ce cessa pas de caté-; et son zèle était tel, qu'un pour confesser deux prisonniers u secret et condamnés à mort, legua sa en charbonnier, et que, au prétexte qui lui était suggé-la rigueur de la saison, il entra à prison, son sac sur le dos, e pour vendre sa marchan-Quelques-uns de ses Trai-ançois sont, à la bibliothè-a Roi, à Paris; et l'on a ex-de ses Lettres une narration rapide de l'origine et des progrès missions des Jésuites à la Chine, le a paru en latin à Vienne, en 1-8°. Le portrait du P. Schall gravé, dans la *Chine illustrée*, ...r. pag. 154. A. R—r.

SCHALLER (DE SAINT-JOSEPH) ...t, géographe, était prê-...e l'ordre des écoles pies à ..., et membre des sociétés sa-... de Berlin, Halle et Iéna. Son ...l ouvrage est la *Topogra-...e royaume de Bohême*, en ...t volumes in-8°., publiés à Prague, 1785-90. L'auteur y décrit, dans le plus grand détail, chaque cercle, et y emploie un volume entier. Cette topographie passe pour une des plus exactes et des plus complètes qui existent; cependant, comme elle a vieilli, Ponfiel en a, depuis peu, commencé une nouvelle. Le 17e et dernier volume forme un ouvrage à part, sous le titre de *Tableau topographique universel du royaume*, Prague, 1791 : chaque page y est divisée en quatre colonnes, dont la première contient les noms de tous les lieux, par ordre alphabétique; dans la seconde et la troisième sont indiquées les divisions ancienne et moderne auxquelles chaque lieu appartient; la quatrième enfin renvoie, pour la description, à la grande Topographie de l'auteur, et pour la position, à la grande carte d'Erber. Les quatre premiers volumes eurent une nouvelle édition en 1790. Schaller compléta son ouvrage par une *Description de la ville de Prague*, 4 vol., Prague, 1794, abrégée en un vol., 1798, et par un *Nouveau cadastre du royaume de Bohême*, Prague, 1802, in-4°. Il publia aussi les *Vies des écrivains de l'ordre des Écoles pies*, Prague, 1799, in-8°.; et des *Pensées sur les statuts de l'ordre des Piaristes, et sur leur méthode d'enseignement*, ibid., 1805, in-8°. Schaller est mort le 6 janvier 1809. D—g.

SCHALMAGANY (MOHAMMED IBN-ALY, surnommé ALY, parce qu'il était né à Schalmagan, bourg du district de Waset, dans l'Irak-arabe, se rendit fameux, au commencement du dixième siècle de l'ère chrétienne, par l'établissement d'une secte réputée hérétique et infâme parmi les Musulmans. Les trois principaux dogmes de cette secte étaient

que Dieu habite dans un corps humain; que les ames passent d'un corps dans un autre; enfin qu'Aly est le plus excellent des mortels et le plus semblable à Dieu, s'il n'est pas Dieu lui-même. L'imposteur soutenait que chaque homme a la portion de divinité nécessaire à ses besoins; que Dieu est par conséquent à-la-fois faible et puissant; que la divinité réside même dans les contraires; que Dieu avait habité le corps d'Adam et celui du diable; qu'il s'était de même partagé entre Noé et le démon, entre Abraham et Nemrod, entre Aaron et Pharaon; entre Salomon et son diable, entre Jésus-Christ et Satan, et que Jésus avait ensuite transmis la divinité aux douze apôtres. Il prétendait que Moïse et Mahomet s'étaient arrogé, par fraude et par violence, la dignité prophétique et la suprême autorité, en les usurpant, l'un sur Aaron, l'autre sur Aly, dont ils n'étaient que les envoyés, quoique l'on croie tout le contraire. Il ajoutait cependant qu'Aly avait permis que la loi de Mahomet durât trois cent cinquante ans, c'est-à-dire, tout le temps que les *sept dormants* auraient passé dans leur caverne; mais qu'ensuite les droits d'Aly devaient prédominer. Il abolit les prières, les aumônes et toute espèce de culte divin. Il n'enseignait pas seulement la métempsycose; il admettait encore la communication, et pour ainsi dire, la transfusion des ames. En conséquence, il approuvait, il prescrivait même les mariages les plus incestueux. Il soutenait que, par ce moyen, les plus éclairés communiquaient leurs lumières aux moins instruits; et il assurait que les hommes qui refusaient de se prêter à cette espèce de communication, ressusciteraient, après leur mort, dans des corps de femmes. Quoique Schalmagany e pandu secrètement sa doctri qu'il eût vécu long-temps ob misérable, il se fit des disci lustres, tels qu'un vézir du Moctader : mais, ayant voul pager publiquement sa sect mois de chawal 322 (sept. il fut arrêté par ordre du Ibn Moclah (*V.* Moclah). fermement être l'auteur de l trine impie qu'on l'accusait d cher; et cependant il avait pe à ses sectateurs que la divini dait et agissait en lui. Traduit ce fourbe devant le khalife deux de ses disciples reçurent de donner à leur maître des de poing sur la tête : ils hésit mais l'un d'eux, intimidé par l naces, obéit. L'autre au co s'arrêta au moment de frappe sa la barbe et la tête de Schal ny, en l'appelant son maître père et son Dieu. L'imposteu persista pas moins dans ses d tions. Peu de jours après, il c rut devant une assemblée d teurs, qui le confondirent, et l damnèrent à être pendu et br qui fut exécuté. C'est de Schal ny, suivant ibn-Schounah, que te des *illuminés* a pris son ori Orient : les Arabes l'apportèr Espagne, où elle a été renouv nos jours. A-

SCHAMS-EDDIN. *V.* Sc Eddyn.

SCHAMS-EDDYN-ILETM ou ALTUMASCH, roi de Deh quit en Tartarie, d'une famille il Comme il était l'enfant chéri de re, ses frères le vendirent, par sie, comme Joseph, à des marc d'esclaves. Conduit à Bokh fut acheté par le roi, qui le fit avec soin. Après la mort de so

il fut revendu et mené à Ghazna, sulthan Chehab-eddyn Moham- l'ayant trouvé trop cher, il fut r, pour la somme de cinquante drachmes d'argent, par Co- -eddyn Aïbek, alors le premier neraux de ce monarque et depuis uccesseur (*V.* Cothoub-eddyn . au Suppl.). Sa fidélité, son t, son courage lui gagnèrent à l point la confiance et l'amitié n nouveau maître, qu'il fut suc- ement son grand-veneur, son loptif et son gendre, gouverneur ualyor, vice-roi de Boudaoun et nant-général du royaume. Aram- h ayant succédé à son père Co- -eddyn Aïbek, l'an 607 de l'hé- 1210 de J.-C.), sa négligence, ollesse, et son incapacité, in- rent contre lui les grands de . Schams-eddyn Iletmisch, ap- par eux, ne craignit pas de mar- contre son beau-frère, contre le son bienfaiteur; il le vainquit, renfermer, et monta sur le trô- an 608 (1211). Cette usurpa- t généralement désapprouvée; ... révoltes éclatèrent contre -eddyn, qui ne put les assou- par la force des armes. Il- ... de Ghazna, s'arrogeant le de sazeraineté, parce qu'il oc- t le trône héréditaire du sulthan -eddyn Mohammed, dont il ... esclave (*Voy.* Mohammed XIX, 216), envoya le diplo- ... étendard à Schams-eddyn, ... pour lui confirmer la couron- ... l'Indoustan : mais bientôt, ... lui-même de ses états, par le ... du Kharizme (*V.* Moham- ...), il s'empara du ... l'an 61[illegible] (1215), et tenta, ... intrigues, d'exciter de nou- ... factions contre Schams-eddyn. ... le vainquit, et le fit pri- sonnier (*V.* Tadj-eddyn Il douz). L'an 1217, il attaqua Nassir-eddyn Kobah, dont les états, à la suite d'une longue guerre, furent incorporés à la monarchie de son rival (*V.* Kobah). Dans les intervalles de cette guerre, le sulthan du Kharizme (*V.* Djelal-eddyn Mankberny), fuyant devant les hordes tartares de Djinghyz-Khan, fut repoussé tour-à-tour par les deux princes indiens auxquels il venait demander un asile. L'an 622 (1225), Schams-eddyn porta ses armes dans le Behar et le Bengale, où Gaïath-eddyn Kilidj s'était rendu indépendant depuis la mort d'Aïbek, qui lui en avait confié le gouvernement. Ces deux provinces conquises, il donna la seconde à son fils Nassir-eddyn, et laissa l'autre à Kilidj, moyennant un tribut; mais, après son départ, Kilidj fut attaqué, défait et tué par Nassir-eddyn, qui s'empara de ses trésors et du Béhar. L'an 1227, le roi de Dehly accueillit le poète Djélal-Eddyn Roumi, qui s'était enfui de Bokhara, lors de la prise de cette ville par les Tartares. Il reçut aussi des ambassadeurs de plusieurs princes musulmans, entre autres, du khalife de Baghdad, qui lui envoya les insignes de la souveraineté. La mort de son fils l'obligea, en 1230, de retourner dans le Bengale, dont il donna le gouvernement à son fils puîné. Il y rétablit la tranquillité, et y laissa un lieutenant, au nom de ce jeune prince qu'il ramena à Dehly. L'an 1232, il assiégea Gualyor, qui était retombé au pouvoir des Indous; mais ce ne fut qu'au bout d'un an que la place se rendit par capitulation, après la fuite du gouverneur. Il conquit ensuite la province de Malwa, et prit la ville d'Oudjein, où il détruisit un temple bâti sur le même plan que celui de Soumenat (*Voy.* Mahmoud,

XXVI, 168), et qui, depuis trois cents ans, était l'objet de la vénération des Indous. Toutes les idoles que cette pagode contenait furent portées à Dehly. Schams-eddyn Iletmisch mourut dans sa capitale, le 20 schaban 633 (30 avril 1236), ayant régné près de vingt-six ans. Ce prince habile et vaillant doit être considéré comme le véritable fondateur de l'empire musulman dans l'Indoustan, qu'il avait presque en entier réuni sous sa domination. Ses prédécesseurs n'y avaient fait que des invasions temporaires et des conquêtes partielles; et nul d'entre eux n'avait pu y faire respecter sa puissance. Le gouvernement de cet esclave-roi fut juste et sage, parce qu'il sut attacher à son service un habile ministre, qui avait été long-temps vézir du khalife. La dynastie fondée par Schams-eddyn, occupa le trône de Dehly pendant plus d'un siècle; mais son fils Rokneddyn Fyrouz Chah, qui lui succéda, fut détrôné, l'année suivante, par sa propre sœur (*V.* Razyah, XXXVII, 191). A—T.

SCHANFARI. *Voy.* Chanfary.

SCHANNAT (Jean-Frédéric), historien, naquit en 1683, à Luxembourg, de parents originaires de Franconie. Son père, médecin instruit, ne négligea rien pour son éducation. Après avoir achevé ses études en droit à Louvain, Schannat y prit sa licence, et fut reçu avocat au conseil supérieur de Malines. Il se fit connaître, des l'âge de vingt-quatre ans, par l'*Histoire du comte de Mansfeld* (Luxembourg, 1707, in-12). Le succès de cet ouvrage décida la vocation de l'auteur. Renonçant au barreau, il embrassa l'état ecclésiastique, comme celui qui s'accordait le mieux avec ses projets. Peu de temps après, il fut choisi pour écrire l'histoire de l'a Fulde, et ayant découvert archives une foule de chart documents précieux, il s' de les mettre au jour. Dans mes qu'il fit successivement il se trouva des pièces qui l les prétentions des princes a sur l'abbaye de Fulde. L'e Wurtzbourg chargea J. G. (*V.* ce nom), son histori et le landgrave de Hesse, tor (*Voy.* ce nom), prof droit à Giessen, d'en atta thenticité, de sorte que eut à se défendre, en mêm contre deux des plus savan mes de l'Allemagne. Cette c ralentit point son ardeur; e eut achevé l'histoire de Ful treprit celle des évêques de Ensuite, à la demande de l que de Prague, il s'occupa toire de l'Eiffel. Sur l'invi ce prélat, il se rendit, en Italie, pour visiter les dépôt et y recueillir des matériaux trois ans qu'il y demeura, tira de la bibliothèque Am et de celle du Vatican, ments pour l'histoire de l'A si nombreux, qu'il devait plusieurs volumes in-folio titre : *Accessiones novæ riam antiquam et litterar maniæ.* Indépendamment collection, il préparait Conciles et synodes gén l'Allemagne; enfin il alla l'Histoire de l'évêché de Sp il mourut à Heidelberg, 1739. Il entretenait une c dance active avec les l tes, D. Martène, D. Mo Schoepflin, etc. On a de l *demiæ litterariæ, hoc es monumentorum ad Germa*

recipuè spectantium, Fulde, 4. in-fol., 2 vol., fig. II. *raditionum Fuldensium situ*[illegible]*num ad ecclesiam Fulcollatarum ab anno 744, ad* [illegible] *sæculi (ad ann.* 1323), [illegible] 1724, in-fol., fig. III. [illegible]*mg.* etc., *hoc est sylloge ve*[illegible] *monumentorum historico*[illegible] *ccedit vetus jus Germaniæ*, 1[illegible]. in-4°. IV. *Fuldischer* [illegible] *sive de clientelâ Fuldensi* [illegible] *ariâ, nobili et equestri, trac*[illegible] *storico-juridicus*, Francfort, in-fol. J. G. Estor a tenté de [illegible] cet ouvrage dans les *Ana*-*Fuldensia*, Strasbourg, 1727, [illegible] 1. V. *Diœcesis Fuldensis*, [illegible] *suâ hierarchiâ*, ibid., [illegible] in-fol., avec une carte et deux pl. VI. *Vindiciæ quorumdam* [illegible] *Fuldensis diplomatum*, ibid., [illegible]. in-fol. C'est une réponse à la [illegible] qu'Eckhart avait faite de [illegible] précédent, sous ce titre : [illegible] *adversiones historicæ et criti*-[illegible] Wurtzbourg, 1727, in-fol. VII. [illegible] *Fuldensis*, ibid., 1729, [illegible] ouvrage est divisé en trois [illegible] Schannat y répond au Traité [illegible] dont on vient de parler. II. *Historia episcopatûs Wor*[illegible] *documentis aucta et illus*[illegible] Bal., 1734, 2 vol. in-fol., [illegible] histoire est estimée. IX. [illegible] *abrégée de la maison Pa*[illegible] une Dissertation préli[illegible] sur les comtes Palatins au [illegible], par le D. O. . . . (2), [illegible] vol. in-8°. Cet ou[illegible] l'auteur écrivit en fran[illegible] de son *Eloge his*-*torique*, par La Barre de Beaumarchais. Il y fait remonter l'origine des comtes Palatins aux *missi dominici* (*V.* F. de Roye). X. *Concilia Germaniæ*, Cologne, 1769-90, 2 vol. in-fol. Cette Collection, continuée par le P. Hartzheim (*V.* ce nom, XIX, 470), fut terminée par Herm. Scholl. Les tables ont été rédigées par Arm. Ant. Hesselmann. Quoique peu commune en France, elle n'y est pas recherchée. On trouve, dans les *Acta eruditor. Lipsiens.* des analyses étendues des principaux ouvrages des Schannat. W—s.

SCHARD (Simon), compilateur, né dans la Saxe, vers 1535, se rendit habile dans les langues anciennes, le droit et l'histoire, et se fit bientôt connaître dans les différentes cours de l'Allemagne. Revêtu d'abord de la dignité de conseiller du duc de Deux-Ponts, il fut, en 1566, nommé assesseur à la chambre impériale de Spire, et mourut en cette ville, le 20 mai 1573. On lui composa une épitaphe honorable, rapportée dans la *Biblioth. vetus et nova* de Koenig, et dans le *Dictionnaire* de Moreri. Outre un *Lexique de droit* (1), surpassé depuis long-temps, on a de Schard : I. *Idea consiliarii sive de Consiliis et consiliariis principum*; c'est une traduction de l'italien de Frél. Ceriolani : on n'en a pu découvrir la première édition ; mais M. Barbier nous apprend qu'elle fait partie d'un Recueil d'opuscules sur la même matière, publié par And. Schott. Cologne, 1643, in-16 (*V.* le *Dict. des Anonymes*, 1re. édit., n°. 11377). II. *Germanicarum rerum quatuor vetustiores chronographi*,

[illegible] n'a pu encore être découvert [illegible]

1 *Le Lexicon jur. [illegible] Pistorii et Bienmar*, Bâle, 1582, in-fol. Baiter a cité cette édition dans la *Biblioth. Helver. [illegible]*, XII, 29 ce qui ne prouve pas qu'elle soit chère ni recherchée.

Francfort, 1556, in-fol. Ce Recueil, le premier qu'on ait donné des historiens de l'Allemagne, contient la vie ou plutôt le roman de Charlemagne, attribuée à l'archevêque Turpin; et les chroniques de Rheginon, abbé de Prum, de Sigebert de Gemblours, et de Lambert d'Aschaffenbourg. Ces trois chroniques ont été publiées plus correctement par Pistorius (*V.* ce nom). III. *Orationes et elegiæ funebres in exequiis Germaniæ principum ab obitu imperat. Maximiliani I, scriptæ et recitatæ*, ibid., 1566, 2 vol. in-8°. Le second renferme les Oraisons funèbres et plusieurs pièces de vers à la louange du roi François Ier., et du duc d'Orléans. IV. *De jurisdictione, auctoritate et præeminentiâ imperiali, ac potestate ecclesiasticâ, deque juribus regni et imperii variorum authorum qui ante hæc tempora vixerunt, scripta*, Bâle, 1566, in-fol., rare. V. *Opus historicum de rebus Germanicis*, Bâle, 1574, 4 tomes en 3 vol. in-fol., par les soins de Nicol. Gesner; cette édition est plus recherchée que la réimpression de Giessen, 1673. L'abbé Lenglet Dufresnoy a donné le détail des pièces qui composent cette collection, dans la *Méthode pour étudier l'histoire*, édit. in-12, XI, pag. 166-72. On trouve, dans la *Biblioth. historique* de Le Long, n°. 15396, la liste des pièces du premier volume, parce qu'elles sont utiles pour la connaissance de l'origine des Français. Les tomes 3 et 4 sont terminés par un *Abrégé*, dont Schard est l'auteur, des événements qui se sont passés de 1558 à 1564, et de 1564 à 1572. Ce Recueil est très-estimé. VI. *Liber de electione Germanorum principum*, Strasbourg, 1609, in-8°., cité par Lenglet Dufresnoy. On doit à Schard la première édition des *Le* Pierre Desvignes, chancelier pereur Frédéric II (*Voy.* XXXIV, 399) dans laquelle a inséré : *Hypomnema d amicitiâ et observantiâ po Romanorum ergà imperato manicos*, et une version la *Traité* de Jean Lemaire de *De la différence du Schism Conciles en l'Église* (*V.* L XXIV, 35). V

SCHARFENBERG (Louis), entomologiste, étai maître d'école de Humpfers village du duché de Saxe-Me où il naquit, en 1746. Après des, faites à l'université de fut instituteur, et obtint, en pastorat du village de Ritsc sen, même duché. Dans cett qu'il conserva jusqu'à sa mo vée le 2 déc. 1810, il s'appli cialement à la science fores fut membre d'une société pour cet art à Dreissigacker duché de Meiningen. Il fit de recherches entomologiques, nit plusieurs Mémoires sur ce ce, dans le journal de Scr l'invitation du naturaliste B il entreprit une *Histoire n complète des insectes nuisi forêts*, Leipzig, 1804, 3 vol avec 13 planches. I

SCHARFENBERGER (N savant imprimeur de Craco seizième siècle, fit une tradu polonais de tous les livres du N Testament, qui fut publiée vie, en 1556, à l'époque formation avait gagné u nombre de partisans en Polo de temps auparavant avait traduction du Nouveau-Test langue polonaise, par *Jea tian*, qui dédia son travai

. Auguste. Scklutian fut noine en Pologne; ayant luthéranisme, il se rendit à rg. et établit dans cette ville imerie, d'où sortirent, comlle de Scharfenberger, pluvrages importants, tant en . qu'en latin. C—au.

ROK. *Voy.* Chah-Roukh.

ATTEN (Nicolas), jésuite, n 1608 en Westphalie. Il rge, par Ferdinand de Furstl, évêque de Munster, d'écrire re de cette contrée, et s'y livra ter; mais la mort ne lui laissa temps de publier son travail, leva en 1676. Ferdinand, en ant sa mémoire de regrets et mes, donna ses soins à la puion des deux ouvrages suivants: *storia Westphaliæ*, Neuhaus, , in-fol.; histoire savante, mais ale. II. *Annales Paderbornen-* Neuhaus, 1693, in-fol.; ouvrar estimé, exact et plein de reches, suivant Lenglet, et qu'on regarder comme la continuation rodent. Schatten avait publié, s avant sa mort, une espèce re de controverse contre un cerSifanus, auteur luthérien, qui t vouloir prouver, en 1670, que demagne n'avait pas été un vrai ipire romain, et que Luther, a réformation, n'avait fait que ur des usages fort différents de 2 l'Église catholique, et dévoiais par ce prince dans l'Église. Schatten intitula sa réa *Carolus Magnus, Romaerator et Francorum rex, e-catholicus*, Neuhaus, 1674, Sifanus y répondit en 1679; ure de Schatten ayant eu peu t, les libraires voulurent lui un nouveau cours, en le reproduisant sous ce titre : *Discursus historico-politico-moralis de vitâ Caroli Magni*, Francfort, 1700, in-4°. C. T—y.

SCHAUFELEIN (Hans ou Jean), ou SCHEUFFELEIN, peintre et graveur en bois, né à Nuremberg, vers 1487, fut élève d'Albert Durer, dont il imita scrupuleusement la manière, comme peintre et comme graveur. Il se fixa à Nordlingue, en Souabe, où il exécuta divers tableaux. Dans une des églises de cette ville, on conserve de lui une peinture à l'huile, représentant une *Descente de croix*, et dans une des salles de l'hôtel-de-ville, une fresque dont le sujet est le *Siége de Béthulie*. Ces deux ouvrages se font remarquer par plusieurs des qualités pittoresques que l'on vante dans Albert Durer; et peu des contemporains de Schaufelein ont su s'élever aussi haut; mais on y remarque cette ignorance de costumes et de mœurs que la plupart des artistes du temps portaient dans leurs productions. Ainsi, dans le *Siége de Béthulie*, il a représenté la ville emportée d'assaut par des lansquenets, et les remparts battus en brèche par le canon. Du reste ces anachronismes ne sauraient rien ôter à son mérite pittoresque, qui est vraiment étonnant pour son époque. Cependant son talent est peut-être plus remarquable encore dans les tailles de bois qu'il a exécutées depuis 1515 jusqu'en 1550. Elles sont marquées, en général, de la lettre H, entre les deux jambages de laquelle se trouve un S, avec deux petites pelles croisées, en allemand *Schœufelein*; ce qui forme un chiffre parlant. Son œuvre se compose de quarante-trois pièces, non compris le fameux livre du *Tewerdancks*, imprimé à Nuremberg, en 1517 (*Voy.* Pfintzing). On ne

sait sur quelle autorité Papillou s'est appuye pour avancer que les estampes de ce livre étaient toutes de Schaufelein. Cet artiste mourut à Nordlingue, en 1550. P—s.

SCHEAB-EDDYN BEN ISMAIL, (*Voy.* CHEHAB-EDDYN.)

SCHEDE (ÉLIE), en latin *Schedius*, né en Bohême, le 12 juin 1615, de George Schedius, depuis recteur du collége de Gustrow, est mis au nombre des enfants célèbres. Dès l'âge de douze ans, il faisait, avec la plus grande facilité, des vers et des discours grecs et latins. A quinze ans, il avait traduit en vers latins le *Dictys cretensis*, et le *Dares phrygius*, l'Exil de Diomède, la Guerre des Juifs, et les Phénomènes d'Aratus. Il reçut, le 10 juillet 1633, la couronne poétique dans l'université de Rostock, et fut nommé, la même année, professeur à Hambourg: il n'en exerça les fonctions qu'en 1635, et mourut à Varsovie, le 2 mars 1641, n'ayant pas encore vingt-six ans. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a composés, et dont aucun n'a été imprimé de son vivant, on distingue son Traité *De Diis germanicis sive veteri Germanorum, Gallorum, Britannorum religione syntagmata IV*, imprimé d'abord par les soins de son père, Amsterdam, 1648, in-8°., et depuis à Halle, 1728, in-8°., avec des notes de Jean Jarkius, et par les soins de J. Albert Fabricius. On y trouve beaucoup d'érudition, des conjectures quelquefois hardies, et une critique assez peu sévère: néanmoins l'ouvrage est estimé des amateurs d'antiquités. Hanes, prédicateur de Gustrow, a fait son éloge, que George Henri Goeze a inséré dans son Recueil de quelques savants précoces, Lubeck, 1708, in-8°. C. T—Y.

SCHEDEL (HARTMANN niqueur allemand, né en 14 en 1514, exerçait la médec remberg, et prenait le titr *tium ac utriusque medicin* Son traité sur la peste (*de peste*), et ses autres éc caux cités par Simler, so depuis long-temps; mais l manes recherchent encore *nicon mundi* ou *Chronico corum*, à cause des gravur dont il est rempli, et qui, vrage de Michel Wolgem Guillaume Pleydenwurt, fo matériaux importants pour de l'art. Cette chronique, création du monde, s'éten l'an 1492, est une compilati sans critique et d'une man mement sèche, n'offrant le vent que des dates avec l' sommaire des faits. Cepe peut encore la consulter pour quelques événements zième siècle; et divers ont été jugés dignes d'entre grandes collections historic me pièces originales. C'est le fragment relatif à l'hi couvent des dominicains d berg (fondé en 1271), a par A. F. Œffel, dans le du *Rerum Boïcarum scri* l'on a joint aussi la chroni 1439 jusqu'à 1460. tirée del. Le fragment (*Comme* sur la Sarmatie, a de mê séré dans la collection de *Scriptores rerum Polonica* 1er., p. 163-4. Les nombr res imprimées dans le te sentent tous les événement rables, et les portraits des p hommes illustres, ainsi que l villes, tout cela tracé presq d'imagination. Cet ouvrag

[illegible]airement sous le nom de Chro-[illegible] d'Hartmann ou de Nuremberg, [illegible] mal-à-propos, attribué à Do-[illegible] (V. ce nom, XI, 586) : il for-[illegible] énorme volume in-fol., im-[illegible], pour la première fois, à Nu-[illegible]berg, en 1483, chez Ant. Ko-[illegible]ger, par les soins de Sebald [illegible]rer et Sebastien Kamermais-[illegible] L'édition d'Augsbourg, 1496, [illegible] version allemande par George [illegible], Nuremberg, 1493, Augs-[illegible]rg, 1496 et 1497, sont moins [illegible]rchées. C'est par inadvertance [illegible] Fabricius dit (1) que la chroni-[illegible] de Schédel est principalement [illegible] de celle de *Bergomensis*, puis-[illegible] cette dernière (*Voy.* FORESTI, [illegible]), de l'aveu même de Fa-[illegible] (2), parut pour la première [illegible] à Venise, le 23 août 1483 (3). [illegible] de Schedel doit avoir été mise au [illegible] vers le commencement de l'année, [illegible] dans le courant de 1483, ou [illegible] le temps d'en donner une traduc-[illegible] allemande. Si l'un des deux au-[illegible] avait copié l'autre, ce devrait [illegible] *Bergomensis* ou Foresti, et c'est [illegible] semble même indiquer le titre [illegible] donne à son ouvrage, *Supple-[illegible]tum chronicorum*. C. M. P.

SCHEDEL (JEAN-CHRÉTIEN), au-[illegible] plusieurs écrits sur le com-[illegible], était d'abord commis dans [illegible] italienne établie à Bres-[illegible]. Vers 1760 il se rendit à Ham-[illegible] où il fut réduit à un si grand [illegible] lui, sa femme et ses en-[illegible] alla prendre congé de [illegible] écrivain commercial à Al-[illegible] disait-il, terminer sa [illegible]. Sinapius le fit revenir [illegible] l'engagea pour divers travaux littéraires, et lui procura, dans de bonnes maisons, des leçons de langue. Il le fit ensuite entrer comme maître d'italien à l'institut commercial dirigé par le professeur Busch. De plus, Sinapius lui céda la rédaction de ses *Cahiers commerciaux*. Depuis cette époque, Schedel fit paraître beaucoup d'ouvrages sur le commerce, qui lui procurèrent une existence médiocre, et qui se ressentent en grande partie de la pénurie de l'auteur, quoiqu'ils soient utiles aux classes auxquelles il les a destinées. Ce sont I. *La feuille de comptoir*, journal hebdomadaire, Hambourg, 1782. II. *Éphémérides du Commerce*, Lubeck, 1784, 12 cah. III. *Journal général, ou Articles, Essais et Avis d'utilité publique pour les marchands*, Butzow, 1786, en plusieurs vol. IV. *Nouveau Dictionnaire complet des marchandises*, Offenbach, 1790-91, 2 vol. in-8°. id., nouv. édit., 2 vol. in-8°. 1797. V. *Nouveau manuel complet pour les marchands de vin, commissionnaires, expéditeurs et amateurs de vins*, Leipzig, 1793 et 95, 2 vol. in-8°. VI. *Manuel de la jurisprudence mercantile*, Leipzig, 1793 et 95, 2 vol. in-8°. VII. *Nouvelle académie des marchands, ou Dictionnaire encyclopédique du commerce*, par le professeur Ludovici, refondu par Schedel, Leipzig, 1797-1801, 6 vol. in-8°. VIII. *Nouveau Manuel de littérature et de bibliographie pour les marchands*, Leipzig, 1796, in-8°. IX. *Analectes, Traités et Notices pour les marchands*, Copenhague, 1801, 2 vol. in-8°.; ouvrage qui avait paru d'abord sous le titre de *Mercure général du commerce*, Nuremberg, 1790. X. *Nouveau tableau de l'Inde*, ou Introduction à la connaissance de ce

---

[illegible] III, 568.

[illegible] III, 175,

pays, sous le rapport géographique et statistique, et surtout commercial, Leipzig, 1802, in-8°. Il avait traduit auparavant l'ouvrage d'Anquetil du Perron sur l'Inde, 1799, 2 vol. XI. *Nouveau Dictionnaire géographique complet, pour les marchands et gens d'affaires*, Leipzig, 1802-1804, 2 vol. in-8°. Schédel fut éditeur des *Cahiers économiques*. Il passa ses dernières années à Leipzig, puis à Dresde, où il mourut le 31 mars 1803. D—G.

SCHEDONE (Barthélemi), et non *Schidone*, comme on l'appelle communément, naquit à Modène, vers 1570. Malvasia le met au nombre des élèves des Carraches : mais si cette assertion est fondée, il faut croire, ou que ses premières productions sont inconnues, ou qu'il n'a fait en quelque sorte que saluer le seuil de cette école; car, dans les compositions, même les plus vastes, qui lui sont attribuées, on reconnaît à peine une trace du style des Carraches. Il semble plutôt qu'il cherchait à imiter les sectateurs de Raphaël que renfermait sa patrie, et plus particulièrement le Corrége, dont les chefs-d'œuvre frappaient de tous côtés ses yeux. On voit encore, dans le palais public de Modène, les fresques qu'il peignit, en concurrence avec Hercule Abati, entre autres, la belle composition de *Coriolan* et les sept *Figures de femmes, qui représentent l'harmonie*. En les regardant avec attention, on aperçoit un melange des deux caractères que l'on vient d'indiquer. Il existe, dans l'église du Dôme, une demi-figure de *Saint Géminien, qui vient de ressusciter un jeune enfant, lequel se soutient à sa crosse pastorale, et semble le remercier*. C'est un de ses ouvrages les plus parfaits; et l'on croit voir une des belles productions du Corrége. Cet
blance est ce que l'on van
lièrement dans ses autres o
de son temps, elle passai
chose merveilleuse. Le Sc
écrivait environ quarante
la mort de Schédone, da
crocosmo della pittura,
les mêmes louanges, ajou
fois que, pour que cette in
plus parfaite, il serait à d
y eut montré plus de
plus de fondement. Cet
voulu parler sans doute q
sin et de la perspective,
pèche quelquefois; car, d
reste, ses figures ont un
un mouvement pleins de
couleur, dans ses fresqu
plus riantes et des plus
ses tableaux à l'huile, so
plus sérieux, mais plus
Malheureusement il n'est
des effets qu'ont produits
ses impressions des toiles
servait du temps des Car
tableaux de grande dime
me la *N.-D. de Pitié* q
maintenant dans l'acadé
rouse, sont d'une extrême
tableaux d'histoire, tels q
vité de Jésus-Christ et
Vierge, placés a côté d'
sition de Philippe Bellin
Dame de Lorette, sont pr
rares. On trouve de lui, d
galeries, des Saintes-Fa
tres petits tableaux de dév
le palais du roi de Naple
plus riche en productions
tre. Outre ceux qui exis
la galerie Farnèse, on y
qu'il avait peints pour le
me, Ranuccio, son Méc
nomma son premier pein
cupa pour ce prince de pl
jets tirés de l'histoire s

pays, sous le rapport géographique et statistique, et surtout commercial, Leipzig, 1802, in-8°. Il avait traduit auparavant l'ouvrage d'Anquetil du Perron sur l'Inde, 1799, 2 vol. XI. *Nouveau Dictionnaire géographique complet, pour les marchands et gens d'affaires*, Leipzig, 1802-1804, 2 vol. in-8°. Schédel fut éditeur des *Cahiers économiques*. Il passa ses dernières années à Leipzig, puis à Dresde, où il mourut le 31 mars 1803. D—G.

SCHEDONE (Barthélemi), et non *Schidone*, comme on l'appelle communément, naquit à Modène, vers 1570. Malvasia le met au nombre des élèves des Carraches : mais si cette assertion est fondée, il faut croire, ou que ses premières productions sont inconnues, ou qu'il n'a fait en quelque sorte que saluer le seuil de cette école; car, dans les compositions, même les plus vastes, qui lui sont attribuées, on reconnaît à peine une trace du style des Carraches. Il semble plutôt qu'il cherchait à imiter les sectateurs de Raphaël que renfermait sa patrie, et plus particulièrement le Corrége, dont les chefs-d'œuvre frappaient de tous côtés ses yeux. On voit encore, dans le palais public de Modène, les fresques qu'il peignit, en concurrence avec Hercule Abati, entre autres, la belle composition de *Coriolan* et les sept *Figures de femmes, qui représentent l'harmonie*. En les regardant avec attention, on aperçoit un melange des deux caractères que l'on vient d'indiquer. Il existe, dans l'église du Dôme, une demi-figure de *Saint Géminien, qui vient de ressusciter un jeune enfant, lequel se soutient à sa crosse pastorale, et semble le remercier*. C'est un de ses ouvrages les plus parfaits; et l'on croit voir une des belles productions du Corrége. Cette ressemblance est ce que l'on vante particulièrement dans ses autres ouvrages, et de son temps, elle passait pour une chose merveilleuse. Le Scannelli, qui écrivait environ quarante ans après la mort de Schédone, dans son *Microcosmo della pittura*, lui accorde les mêmes louanges, ajoutant toutefois que, pour que cette imitation fût plus parfaite, il serait à desirer qu'il y eut montré plus de pratique et plus de fondement. Cet auteur n'a voulu parler sans doute que du dessin et de la perspective, en quoi il pèche quelquefois; car, dans tout le reste, ses figures ont un caractère et un mouvement pleins de grâce. Sa couleur, dans ses fresques, est des plus riantes et des plus vives. Dans ses tableaux à l'huile, son coloris est plus sérieux, mais plus d'accord. Malheureusement il n'est pas exempt des effets qu'ont produits les mauvaises impressions des toiles dont on se servait du temps des Carraches. Ses tableaux de grande dimension, comme la *N.-D. de Pitié* que l'on voit maintenant dans l'académie de Pérouse, sont d'une extrême rareté. Ses tableaux d'histoire, tels que la *Nativité de Jésus-Christ* et *celle de la Vierge*, placés a côté d'une composition de Philippe Bellini, à Notre Dame de Lorette, sont presque aussi rares. On trouve de lui, dans quelques galeries, des Saintes-Familles et autres petits tableaux de dévotion. C'est le palais du roi de Naples qui est le plus riche en productions de ce maître. Outre ceux qui existaient dans la galerie Farnèse, on y voit ceux qu'il avait peints pour le duc de Parme, Ranuccio, son Mécène, qui le nomma son premier peintre. Il s'occupa pour ce prince de plusieurs sujets tirés de l'histoire sainte et de

sture romaine; mais son princi- emploi fut de peindre les portraits son protecteur et de toute sa fa- e. Il y déploya une si aimable ete d'expression et d'attitudes, un ris si gracieux et si délicat, qu'il ite d'être placé au premier rang peintres de portraits qu'a produits lie. Schédone fit aussi les por- ts de tous les princes de la maison Modène, et n'y montra pas moins talent. Son génie était noble et é, son style de la plus grande ance, sa touche légère, délicate; quoique son dessin ne soit pas de dernière correction, ses airs de tête la grâce la plus attrayante, et sa ture est terminée avec le soin le s exquis. Ses peintures sont très- es, ainsi que ses dessins, que l'on fond souvent avec ceux du Corré- et du Parmesan. Le Musée du Lou- possède trois tableaux de ce itre : I. Une *Sainte-Famille*. II. *Disciples de Jésus, guidés par ange tenant un flambeau, por- t le corps du Sauveur dans la ulture*. III. *Jésus-Christ mort et d'être enseveli, posé, par la dèlène, sur le bord du tombeau, présence des disciples et des sain- femmes*. Ce dernier, le chef- uvre de Schédone, est un des beaux que renferme le Mu- du Louvre. Parmi les dessins ce maître, on voit dans la galerie ...llon, *Le Mariage de sainte ...rine d'Alexandrie*, dessin à ... et lavé; et l'*Aumône*, es- ... tableau conservé dans la ga- ... Capo di Monte, à Naples. Elle ... à l'huile, en camaïeu. Le ... Louvre a possédé deux autres ... de Schédone, l'un représen- ... *Pépas de la Sainte-Famille*, *Joseph d'Arimathie*, l'autre *Ni- dème et saint Jean déposant dans le tombeau le corps de J.-C., dont la Madelène prend la main pour la baiser*. Tous deux ont été rendus, en 1815, le premier à la Prusse et le second à l'Autriche. La funeste passion du jeu détourna souvent Schédone du travail; et la perte d'une somme considérable lui causa une affliction si grande, qu'il en mourut, dans la force de l'âge, vers 1615.

P—s.

SCHEEL (Henri Othon de), officier d'artillerie prussienne, né le 1er. novembre, 1745, à Rendsbourg, ville du duché de Holstein, fut, dès son extrême jeunesse, fourrier dans l'artillerie danoise, et fit la campagne de Mecklenbourg. D'un caractère studieux, il vint en France, en 1770, pour y ajouter à ses connaissances, et il déposa les fruits de cette excursion dans l'ouvrage, qu'à son retour, il publia, en français, sous ce titre: *Mémoires d'artillerie, contenant l'artillerie nouvelle*, avec vingt-huit planches gravées par l'auteur, Copenhague, 1777, in-4°. Il parvint alors au grade de capitaine. Pendant la guerre de la succession de Bavière (1778), il entra, comme volontaire, au service de Prusse, et il acquit l'estime de Frédéric II, au point que ce prince voulut le retenir dans son armée, en lui assurant de l'avancement. Scheel n'accepta pas ces offres séduisantes; et peu de temps après il fut nommé chambellan du roi de Danemarck. Ce fut alors qu'il s'occupa de l'*Histoire des guerres du roi Frédéric IV*, dont il n'a paru qu'un Prospectus, Copenhague, 1782, in-4°. Sa *Description du théâtre de la guerre*, Copenhague, 1785, in-4°., traduite du manuscrit allemand, en danois, par Thomas Taarup, et pour laquelle il fit un voyage en Skanie, en Poméranie, à l'île de

Rugen, et dans le Mecklenbourg, est regardée comme classique. La continuation de cet ouvrage ayant éprouvé des difficultés, l'auteur, en 1787, accepta du service en Prusse. Il fut d'abord nommé major; et, en 1790, lieutenant-colonel. En 1793, on lui donna la direction de l'académie du génie, à Potsdam; et c'est avec le titre de major-général qu'il reçut la direction suprême de toutes les académies militaires des états prussiens, et, en dernier lieu, le commandement de deux brigades de fortifications. Malgré son grand âge et le mauvais état de sa santé, il offrit de faire la campagne de 1806 contre les Français; mais le roi n'agréa point ses offres. Après la bataille de Iéna, Scheel, pris à Custrin, fut relâché sur parole, et mourut à Berlin, le 1er. mai 1807. Z.

SCHÉÈLE (Charles-Guillaume), l'un des créateurs de la chimie moderne, et surtout de la chimie organique, naquit à Stralsund, le 19 décembre 1742. Son père, marchand de cette ville, lui voyant un goût décidé pour la pharmacie, l'envoya chez l'apothicaire Bauch, à Gothenbourg, pour y faire ses premières études; six années lui suffirent pour les terminer, après quoi il employa le temps qu'il passa dans cette officine à jeter les fondements de sa science. Le célèbre pharmacien Grünberg, compatriote de Schéele, parle de lui, dans les termes suivants: « Schéele était silencieux et sérieux; » il aimait passionément l'étude; » souvent il réfléchissait pendant la » nuit à ce qu'il avait vu et observé » pendant le jour, et lisait les ou- » vrages de Neumann, Lémery, » Kunkel et Stahl. » Dans le même temps, il apprit, sans maître, à dessiner et à peindre. Il se plaisait beaucoup à lire l'ouvrage d[illegible] titulé le *Laboratoire*, [illegible] pendant la nuit les exp[illegible] sont décrites; il répan[illegible] larme dans la maison. [illegible] sur le pyrophore. Un [illegible] ciples y ayant mêlé d[illegible] minante, une violente [illegible] suivit; ce qui attira b[illegible] proches à Schéele. Il [illegible] pas moins d'étudier [illegible] se perfectionner dans [illegible] de ses confrères, C[illegible] sure qu'il avait fait [illegible] progrès, pendant so[illegible] thenbourg, qu'il l'e[illegible] poque de son dépa[illegible] de chimistes renom[illegible] grès avaient été rec[illegible] berg, qui, lui dema[illegible] de quelle manière [illegible] si vastes connaiss[illegible] réponse suivante: [illegible] » je les dois, mon[illegible] » excité à lire les [illegible] » mann, dès le [illegible] » mes études: cett[illegible] » le desir d'expé[illegible] » rappelle très-bi[illegible] » gé dans un ve[illegible] » girofle avec de [illegible] » nitre (acide ni[illegible] » il y eut une d[illegible] » Mais je n'en ai r[illegible] » aussi bien n'a[illegible] » l'expérience m[illegible] » vais faite avec [illegible] » nante. » Après [illegible] thenbourg, il f[illegible] pharmacie de Ke[illegible] en 1765. Deux a[illegible] dit à Stockholm, [illegible] Schorenberg; en [illegible] place pour en o[illegible] ble à Upsal, chez [illegible] Ses relations avec [illegible] ville, et la faculté [illegible]

de travailler dans le laboratoire
que de l'académie, le mirent à
d'étendre encore ses connaissan-
C'est alors qu'il eut le bonheur de
tracter avec le célèbre Bergmann,
liaison qui fut si importante pour
les deux. Pendant le séjour de
éele à Upsal, le prince Henri de
sse, accompagné du duc de Su-
manie, vint visiter cette ville et
nstituts littéraires qu'elle renfer-
Schéele, chargé par l'académie
chever quelques travaux chimi-
s, exécuta plusieurs expériences,
que les deux princes vinrent
er le laboratoire de l'académie,
s satisfit extrêmement par la ma-
e dont il répondit à leurs ques-
s. Le duc de Sudermanie apprit
c plaisir que Schéele était de
lsund, et il se joignit au prince
ri, pour témoigner aux profes-
s, alors présents, combien ils
raient que le jeune savant obtînt
bre entrée du laboratoire. Poh-
, apothicaire à Koping, étant
t en 1775, le collége de méde-
proposa Schéele pour la direc-
de la pharmacie; il fit preuve
savoir dans un examen qu'il su-
et obtint la place. En 1777, la
ve, propriétaire de l'établisse-
, le lui céda, sans cesser, par
traité qu'ils passèrent entre eux,
diriger l'économie. C'est sur ce
être borné que Schéele fit bientôt
l'étendue de son génie in-
tif. Durant son séjour à Stock-
, il découvrit que la castine
ath fusible, chaux carbonatée)
un acide; et la manière
il traita ce sujet, décéla une
sagacité. Mémoires de l'aca-
royale de Stockholm, vo-
33, page 1[illegible]. On assure
qu'il fit le premier, pendant
il était encore à Upsal, les expé-
riences qui mirent sur la voie de la découverte de l'acide carbonique; et il est à présumer que Bergmann a pu s'aider des travaux de Schéele, lorsque peu de temps après, il traita cette même matière avec plus de détails. Les recherches de Schéele sur le manganèse, le conduisirent à la découverte de la baryte, par suite de la composition des minéraux qu'il employait. Ses travaux sur le mode d'action des acides, et particulièrement de l'acide hydrochlorique sur ce même manganèse, ses expériences sur les propriétés comburantes du gaz (oxigène) qu'il en retirait, datent aussi de la même époque. Mais bientôt il s'immortalisa par son traité sur l'air et le feu (1777, Upsal), ouvrage non moins remarquable par le grand nombre d'observations importantes qu'il renferme, que par la manière avec laquelle un sujet aussi délicat a été traité. Il obtint sur-le-champ une grande vogue, sans même qu'il eût besoin de la recommandation qu'en fit le célèbre Bergmann, dans une Préface pleine d'expressions affectueuses pour son auteur. On l'imprima plusieurs fois, notamment à Leipzig, en 1782, et on le traduisit dans la plupart des langues de l'Europe. Schéele composa en outre divers Traités et Mémoires, qui se trouvent dans les Recueils de l'académie royale de Stockholm. Les principales découvertes de Schéele, sont : l'oxigène, le chlore, le manganèse, le molybdène, l'hydrogène arseniqué, l'hydrure de soufre, le principe doux des huiles; les acides arsénique, urique, lactique, mucique, gallique, oxalique (suivant Ehrhart, son intime ami), hydrocyanique et malique; il obtint, le premier, à l'état de pureté, les acides tartarique et citrique; il donna des

procédés ingénieux pour la préparation de l'acide benzoïque par la chaux, du phosphore au moyen des os, des éthers acétique et benzoïque; il constata la présence de l'oxalate de chaux dans un grand nombre de végétaux, tels que la rhubarbe, l'iris, le curcuma, l'asclépias, etc. Il analysa le premier l'air atmosphérique, le sel d'oseille, les hydrocyanates, et reconnut les altérations qu'éprouve l'acide nitrique à la lumière, etc. Il confirma les découvertes de Lavoisier et de Cavendish sur la composition de l'eau, et sur la production de ce liquide par l'inflammation d'un mélange d'oxigène et d'hydrogène, etc. Sa physionomie, assez commune, ne laissait pas soupçonner la grandeur de son génie. Rarement il prenait part aux conversations ordinaires; occupé sans relâche de ses recherches et de ses divers travaux, il n'en avait pas plus le loisir que l'envie. La seule distraction qu'il se permît était dans le commerce de quelques amis auxquels il pouvait parler de sa science favorite. Une correspondance suivie avec Ehrhart, Meyer, Kirwan, etc., prouve combien il était serviable et affectueux. Il était membre ordinaire de l'académie royale de Stockholm, qui lui allouait une somme considérable pour les expériences dont elle le chargeait. La société électorale des sciences d'Erfurt, celle des physiciens de Berlin, le comptaient au nombre de leurs membres. On voulut l'attirer en Angleterre, par l'appât d'un emploi considérable qui exigeait peu de soins; mais son amour pour la retraite, son attachement à son pays et à son souverain, qui accordait aux sciences la protection la plus éclatante, rendirent les négociations difficiles. Le changement qui s dans le ministère anglais les si dit. Peu de temps après, renouvela, en portant à trois livres sterling le revenu de la cl Il mourut sur ces entrefaites (mai 1786). Tourmenté de la te et sentant sa fin approch accomplit le vœu qu'il avait dès long-temps, en épousant la de Pohler, et en l'institua héritière. Son Éloge fut pr par Vicq-d'Azir, à la société de médecine, et imprimé par au *Journal de Paris* du 4 avril Ses papiers ont été conservés cadémie royale de Stockholm Fréd. Hermbstaedt a publié ses sous ce titre : *Collection d cherches de C.-G. Schéele, physique et la chimie*, 2 vol. lin, 1793. On a une traductio çaise de son *Traité de l'air feu*, par le baron de Dietrich in-12 et in-8°. (*V.* Dietrich 346). A. G—

SCHEELS (Rabode Herm en latin *Schelius*, naquit, en dans la province d'Over-Yssel famille noble. Ce fut à Stein Westphalie, à Groningue et à qu'il fit des études. Il y avait ans que sa famille était dans ce nière ville, lorsqu'il y perdit so Pour compléter son instruct visita alors la France et l'Itali dinand III, grand duc de T au service duquel il entra, et q précia, voulait le retenir d états; mais Scheels, cédant à de sa mère, revint dans sa p s'y livra entièrement à l'étu souvent les jours ne suffisan son ardeur, il passait une pa nuits. Lors de l'assemblée des en 1651, après la mort de Guil Scheels se rendit à la Haye,

[illegible] de la noblesse de sa pro[illegible]; et il fut nommé gouver[illegible] d'Ysselmonde. Mais deux mois [illegible], il mourut, n'étant âgé que [illegible]arante ans. On a de lui : I. [illegible] *et Polybii de castrameta[illegible] Romanorum quæ extant, cum [illegible] et animadversionibus*, Ams[illegible]am, 1660, in-4°. Il y a joint [illegible] Dissertations, *De re militari [illegible] Romani*. Grævius, qui les a re[illegible]ites dans le tome IX de ses *An[illegible]it. Rom.*, dit qu'elles sont au[illegible] de tout éloge. II. *De libertate [illegible] liber posthumus*, 1662, [illegible]. Schelius y exprime ses senti[illegible] républicains. A la suite est le [illegible] de Theoph. Hogers : *C. Ju[illegible] Cæsarem tyrannum fuisse*, etc. *Prætrepticon de pace et cau[illegible]belli anglici primi*, Deventer, [illegible]. IV. *De jure imperii [illegible] posthumus*, Amsterdam, 1671, [illegible] Hogers, qui en fut éditeur, y [illegible] l'éloge de l'auteur. Scheels [illegible] composé, ou du moins préparé, [illegible] autres opuscules qui sont [illegible] perdus. A. B—T.

[illegible]HEFFER (Pierre). *Voy.* [illegible].

[illegible]HEFFER (Jean), antiquaire, [illegible], à Strasbourg, d'une an[illegible] famille de cette ville, descen[illegible] en ligne directe, suivant quel[illegible] auteurs, de Pierre Schoeffer, de [illegible]m, l'un des inventeurs de [illegible] typographique (*V.* Schoeffer). [illegible] rapides progrès dans les lan[illegible] dans l'histoire, et ne tarda [illegible] des preuves d'une vaste [illegible], dans un ouvrage sur les [illegible] espèces de navires des an[illegible] (*V.* Klefeker, *Bibl. eruditor.* [illegible]am, 1730). A cette époque [illegible] souvent exposée à deve[illegible] théâtre de la guerre. La crainte [illegible] voir détourner de ses études, détermina Scheffer à chercher un asile dans un pays étranger. Il fut accueilli par la reine Christine, qui, lui fit obtenir, en 1648, la chaire d'éloquence et de droit public à l'université d'Upsal. Les talents qu'il déploya dans l'enseignement, lui méritèrent la bienveillance du comte de La Gardie, chancelier de l'université, et l'estime de ses collègues. Nommé professeur honoraire, assesseur du collége royal des antiquités, et enfin bibliothécaire de l'académie, il justifia par d'utiles et nombreux travaux, la faveur dont il était l'objet. Une mort prématurée enleva Scheffer, le 26 mars 1679, à l'âge de cinquante-huit ans. On lui doit des *Éditions* corrigées et enrichies de notes, des *Histoires* d'Élien, du *Panégyrique de Theodose*, par Lat. Pacatus; des *Fables* de Phèdre; de la *Tactique* d'Arrien, et de l'*Art militaire* de l'empereur Maurice (*V.* ce nom, XXVII, 554) (1); du *Fragment* de Pétrone découvert à Trau (*V.* J. Lucius, XXV, 374); d'Aphtonius; d'Hygin; de Justin et de Julius Obsequens. Indépendamment d'un grand nombre de Thèses, de Harangues, d'Éloges et d'Opuscules, dont le P. Niceron a recueilli les titres dans le tome XXXIX de ses *Mémoires*, on a de Scheffer : I. *Dissertatio de varietate navium apud veteres*, Strasbourg, 1643, in-4°.; insér. dans le *Thesaurus antiquitat. græcar.* de Gronovius, tome XI, 769. II. *Agrippa liberator sive diatriba de novis tabulis*, ibid., 1645, in-8°.; dans le *Thesaur. antiquitat. Romanar.* VIII, 975, et dans la *Biblioth. antiq. et exegetica* de P. Zorn, II, 97. Cette Dissertation, savante

(1) Scheffer traduisit en latin ces deux ouvrages. Blancard a conservé la traduction de Scheffer, dans l'édition qu'il a donnée d'Arrien (*V.* Arrien).

et curieuse, traite de l'usage qui s'était établi à Rome, d'abolir les dettes pour prévenir les séditions. III. *De stylo ad consuetudinem veterum liber singularis*, Upsal, 1653, in-8°.; revu et augmenté, ibid., 1657, in-8°.; à la tête du *Gymnasium styli sive de vario scribendi exercitio ad exemplum veterum*, ibid., 1657, 1665, in-8°.; avec la Dissertation de Jean-Henri Boecler, *De comparandâ latinæ linguæ facultate*, Iena, 1678, 1690, in-8°. IV. *De militiâ navali veterum libri quatuor*, 1654, in-4°. Scheffer a inséré dans ce volume sa Dissertation sur les navires des anciens. Il avait préparé une nouvelle édition de cet ouvrage, et envoyé son manuscrit en Hollande pour le faire imprimer. Nicol. Witsen en eut communication, et s'appropria quantité de passages qu'il fit entrer dans son *Architecture navale* (en flamand). V. *De antiquorum torquibus syntagma*, Stockholm, 1656, in-8°., dans le *Thesaur. antiquit. romanar.*, XII, 901. Jean Nicolaï a publié une nouvelle édit. de cet ouvrage avec des notes, Hambourg, 1707, in-8°. VI. *De Naturâ et constitutione philosophiæ italicæ seu Pythagoricæ liber singularis*, Upsal, 1664; avec un nouveau frontispice, ibid., 1672, in-8°; Wittemberg, 1701, in-8°., dans l'édit. publiée par Schürzfleisch, des *Vers dorés* de Pythagore. Ce n'est qu'un essai de l'Histoire de la philosophie pythagoricienne, que Scheffer promettait de donner au public, mais qu'il n'a pas eu le loisir d'achever. VII. *Regnum Romanum, sive Dissertationes politicæ septem in librum primum T. Livii, qui est de regibus romanorum*, Upsal, 1665, in-4°. VIII. *Upsalia antiqua; cujus occasione plurima in antiquitatibus boreali-*

bus et gentium vicinarum ex
tur, ibid., 1666, in-8°., r
curieux. IX. *Graphice seu d*
pingendi liber singularis, N
berg, 1669, in-8°. X. *De re*
cular veterum libri duo; a
Pyrrhi Ligorii (*V.* Ligorio,
486), *de Vehiculis antiquis*
mentum, ex ejus libro de famil
manis, nunc primùm editur
licè, cum lat. versione et
Francfort, 1671, in-4°., fig.
C'est l'un des ouvrages les pl
vants de Scheffer, et le plus c
qu'on ait sur cette matière. X
morabilia Sueticæ gentis,
bourg, 1670, in-8°. XI
fabricâ triremium epistola,
theropoli (Amsterdam.), 1672,
très-rare, sous le nom de *Co*
Opelius. C'est une critique fo
de l'ouvrage de Marc Meibor
suite duquel elle est insérée, c
tome XII du *Thesaur. antiq.*
nar. (*V.* Meibom, XXVIII,
XIII. *Incerti scriptoris suec*
vixit circà ann. 1344, *brev*
nicon archiepiscoporum, præ
rum, decanorum, etc. *eccles*
saliensis, cum notis, Upsal,
in-8°. C'est, dit Lenglet, le p
cien monument que nous avoi
l'Histoire ecclésiastique de
XIV. *Lapponia, seu gentis*
nisque Lapponicæ descriptio
rata, Francfort, 1673, in-4
rare. Cette Histoire a été trad
français, en anglais et en all
La trad. française, Paris,
in-4°., est du P. Aug. Lubin,
les cinq premiers chapitres,
été trad. par Richelet (*V.* l
des Anonymes, 2e. édit., n°.
XV. *Lectiones academicæ se*
in scriptores aliquot latinos
cos, Hambourg, 1675, in-8
produit, en 1698, sous le

llanea, Amsterdam. Les exem-
s ne diffèrent que par le chan-
t du frontispice, et l'addition
Eloge de Scheffer, suivi d'un
gue de ses ouvrages, moins
et que celui que Niceron a donné
loc. cit.). XVI. *De situ et vo-*
Upsaliæ epistola defensoria
nis Olaum Verelium, Stock-
1677, in-8°.; cet Opuscule qu'il
n de réunir à l'*Upsalia anti-*
'est pas moins rare. XVII. *De*
is verisque regni Sueciæ insi-
ibid., 1678, in-4°. XVIII.
litterata seu de scriptis et
ribus gentis suecicæ, ibid.,
in-8°.; avec des additions im-
tes par J. Moller, Hambourg,
in 4°., et dans la *Bibliotheca*
ntrionis eruditi, Leipzig, 1699,
V. Moller, xxix, 330).
er s'est contenté de recueillir
des ouvrages des savants
et de les classer dans l'ordre
; mais il n'en a pas
le format ni la date
La Société d'éduca-
décerna, en 1781, le
avait proposé pour l'é-
au *Mémoire* d'Éric
profess. d'Histoire en
Stockholm, 1783, in-8°.
W—s.

SCHEFFER (Henri-Théophile),
précédent, né à Stok-
1710, s'appliqua aux
et à la physique,
direction du savant André
professeur à Upsal. Brandt,
distingué, lui donna des le-
à Stockholm. Il éta-
trais, dans cette ville, un
où il fit un grand nom-
utiles aux arts. La
métaux et l'analyse des plan-
employées dans la teinture, furent
les objets de son attention.
Admis dans l'académie des sciences de Stockholm, il fournit à cette société savante un grand nombre de Mémoires. L'illustre Bergman publia, en 1776, le cours de chimie que Scheffer avait fait à Stockholm. Ce savant mourut en 1759. Son éloge, lu à l'académie des sciences de Stockholm, a été imprimé en 1760. C—au.

SCHÉHAB-EDDIN *V.* Yakout.

SCHEIBE (Jean-Adolphe), maître de chapelle du roi de Danemark, fils d'un facteur d'orgues, à Leipzig, naquit dans cette ville, en 1708, avec les plus heureuses dispositions pour la musique. Destiné à suivre la carrière du barreau, il étudia quelque temps la jurisprudence, qu'il abandonna sans regret lorsque des revers de fortune engagèrent son père à ne pas contrarier le penchant qu'il montrait pour la musique : alors Scheibe s'exerça sur le clavecin et sur l'orgue, et fit une etude approfondie des anciennes partitions, afin de mériter une place d'organiste, que, malgré ses efforts, il ne put jamais obtenir. Désespérant de réussir de ce côté-là, il se consacra à la composition ; et après avoir parcouru l'Allemagne, il alla s'établir à Hambourg, où, manquant d'écoliers, et n'ayant pas occasion de travailler pour le théâtre, il devint auteur, et publia un ouvrage périodique, qui lui attira quelques disputes, mais qui lui valut aussi des protecteurs. Le Margrave de Brandebourg-Culmbach, d'abord, et ensuite le roi de Danemark, le nommèrent maître de leur chapelle, sans le distraire de ses occupations littéraires. Victime des intrigues d'un courtisan, Scheibe perdit la faveur de son maître, et ne sut pas conserver celle du public. Il se retira de la cour avec une modique pension de

quatre cents écus, dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée en avril 1776. Ses ouvrages, tous en allemand, sont : I. *Dissertation sur les intervalles et les genres en musique*, Hambourg, 1729. II. *Le Musicien critique*, ibid., 1737 et suiv., soixante-dix-huit numéros. Cet ouvrage, le plus important parmi ceux de Scheibe, qui en donnait un cahier par semaine, fut recueilli et réimprimé à Leipzig, en 1745, 4 vol. in-8°. Le dernier contient plusieurs Dissertations sur la musique, et les pièces principales d'une longue polémique excitée en Allemagne par l'apparition de ce journal. III. *Thusnelde*, opéra en quatre actes, avec un discours sur la possibilité de composer un bon opéra, et sur les qualités qui le constituent, Leipzig, et Copenhague, 1749. IV *Dissertation sur l'antiquité et l'origine de la musique*, Leipzig, 1754, in-8°. V. *Sur la composition en musique*, ibid., 1773, le premier vol. seulement. Cet ouvrage, qui devait avoir quatre vol. in-4°, fut arrêté par la mort de l'auteur, qui avait rassemblé dans le premier volume tout ce qui a rapport à la théorie de la mélodie et de l'harmonie. Scheibe a laissé un grand nombre de compositions, la plupart inédites. A—G—S.

SCHEID (EVERARD), en latin *SCHEIDIUS*, philologue d'un rare mérite, en arabe, hébreu, grec et latin, né à Arnheim, en 1742, était, depuis 1768, professeur à Harderwyck, lorsqu'à la mort de J.-Alb. Schultens (*V.* ce nom) il obtint la chaire de littérature orientale à l'université de Leyde; mais il ne remplit que très-peu de temps ce poste honorable, et mourut en 1795. Outre son édition d'Ibn-Doréid (*V.* ce nom, XXI, 150-151), et de la *Minerva* de Sanchez (*V.* ce nom, XL, 299 lui plusieurs opuscules tions, et quelques ouvr liste est donnée par S tom. VIII de son *Ono* suffira de citer : I. *Ad teris Testamenti loca* 1764, in-4°. II. *Ad C kiæ*, Leyde, 1765, in commentaire sur le Ca chias. III. *Oratio de raturæ arabicæ*, 176 *Dissertatio philologic ca ad Canticum His XXXVIII*, 9-20, 1768 tenant aussi trois disc ques. V. *Glossarium num manuale, maxi e lexico Goliano exce* 1769, in-4°.; 2e. édit ibid., 1787, in-4°. de livre eut un grand succ n'existait pas d'autre arabe abrégé à la po diants qui n'étaient pas procurer les grands le lius et de Castell. Jacq vait composé en société re Everard, lorsqu'il ensemble à la lecture d bes. On en projetait, à 1786, une édition qui vue par J. D. Mich projet n'eut pas de ayant annoncé, peu de sa deuxième édition, fet diverses améliorat *mæ lineæ institution cimen grammaticæ ar* 1779, in-4°. de 140 pa maire arabe, exécuté de la Grammaire hébr Guill. Schroeder, cont vations intéressantes nes; mais, comme autres ouvrages du m Sehnurrer), elle est

t au 85e § de Schroeder, soit section des verbes. VII. *Opus- de ratione studii*, 1786-92, parties in-8°. VIII. *L. B. Val- ... observationes academicæ, et ... à Lennep prælectiones aca- ... de analogiâ linguæ græ-* 1790, in-8°. IX. *J. D. à ... etymologicon linguæ græ-* Utrecht, 1790, 2 vol. in-8°. ... Lennep, xxiv, 92). X. *... de eo quod Schultensius post ... erga litteras orientales ... posteris agenda reliquerit*, 1794, in-4°. Scheid avait ... une nouvelle version hol- de la Bible; mais il paraît travail était peu avancé à la son auteur. Everard Scheid ... commencé, avant 1790, ... in-4°, du texte arabe, ... de Meydany (*Voy.* ce ... Schnurrer en avait déjà trois premières feuilles (1). ... fut arrêtée par l'éditeur, apprit que Schultens s'oc- même travail. Sax ne fait ... de ce fragment. On ... dans le Catalogue de n°. 1103) : *Consessus ... ensis, vulgò dicti Bedi ... e codice. M S. Biblio- ... sui ejusdemque typis ... edidit Jac. Scheidius*, in-

A. B—T.

IDT Chrétien-Louis, his- ... aquit, en 1709, à Valden- ... le pays de Hohenlohe, ... était bailli. Après avoir ... dans ses études de ju- ... à Altorf, par son frè- ... dans le conseil de Nord-lingen, il alla les achever à Strasbourg, sous la surveillance de deux oncles, dont l'un, professeur de médecine, mourut bientôt après. Scheidt publia, en son honneur, un Discours funèbre en latin (1731), qu'il dédia au comte Palatin Chrétien III : celui-ci, en récompense, lui offrit, mais inutilement, une place d'archiviste. Scheidt préféra le modeste emploi de précepteur de trois jeunes gens qui devaient parcourir la Suisse, la France et la Hollande. On le chargea ensuite d'accompagner le prince héréditaire d'Œttingen, à l'université de Halle. Son séjour, à cette université, le mit en rapport avec les professeurs les plus savants. Cette éducation terminée, il s'engagea encore à conduire à Göttingue le jeune comte de Donnersmark; mais ce troisième élève ne lui fit pas le même honneur que les précédents : il se tua d'un coup de pistolet. Scheidt, resté à Göttingue, s'y fit recevoir docteur en droit, et fut nommé professeur extraordinaire de cette science, qu'il enrichit de plusieurs Dissertations. Etant contrefait, il n'avait pas de grandes dispositions pour le mariage; cependant ses amis le marièrent à une jolie personne de seize ans, qui le rendit malheureux, tant par son humeur que par sa conduite. Appelé en Danemark, il y occupa une chaire de droit public, et gagna la faveur de la cour, par des Mémoires rédigés dans le sens du gouvernement. Christian VI le nomma instituteur du prince héréditaire; mais la vie de cour ne plut point au savant, et il préféra la place d'historiographe et de bibliothécaire royal à Brunswick, où il vint s'établir en 1748. Ce fut là qu'il se sentit dans la sphère qui lui convenait, et qu'il fournit une

---

... in-8° ... de Sacy possède le manuscrit ... de Hamadani, qui a appartenu à ... le Magas encycl. de 1814.

suite de travaux d'érudition qui auraient pu occuper dix savants. Jamais bibliothécaire n'a mieux employé son temps, et mieux profité des trésors littéraires confiés à sa garde. Outre les recherches auxquelles il se livrait par choix et par goût, il en faisait pour les savants qui le consultaient, fournissait des articles pleins d'érudition à la gazette littéraire de Göttingue, et refaisait quelquefois les traités mal faits qu'il avait à analyser; de plus, le premier ministre hanovrien, M. de Munchhausen, le chargeait souvent de travaux relatifs à l'université de Göttingue. Ce fut par les soins de Scheidt, que l'astronome Tobie Mayer fut appelé à une chaire de cette université. Ce savant historiographe était l'homme le plus malheureux dans son ménage : en 1765, ne pouvant plus cacher le déshonneur de sa femme, qui vivait en adultère avec un domestique, Scheidt lui intenta un procès en séparation. Ce procès dura deux ans, pendant lesquels le pauvre Scheidt écrivait à un ami *qu'il était rôti à petit feu*. L'affaire avait présenté tant de scandale, que le domestique fut condamné aux travaux forcés pour la vie, et la femme à douze ans de détention. La coupable échappa au châtiment; et après une vie passée dans le libertinage, elle mourut dans la misère. Scheidt alors épousa la fille d'un major russe; et ce second mariage eût été aussi heureux que le premier avait été infortuné, si sa santé n'eût pas été alors dérangée par ses travaux et par ses chagrins. Il mourut le 25 octobre 1761. Ses ouvrages sont en grand nombre; nous ne parlerons pas de ses Dissertations sur le droit. Peu de temps après son arrivée à Brunswick, il tira de la bibliothèque le manuscrit de la *Protogea* de
nitz, et la publia, 1749, in-4
en fit autant de l'ouvrage du
Eccard, *De origine Germa*
eorumque vetustissimis coloni
grationibus ac rebus gestis lib
pour lequel Scheidt composa u
face, afin de faire remarquer l
nouvelles d'Eccard sur cette m
qui avait déjà occupé beauco
savants. Il entreprit ensuite la
cation des *Origines Guelfica*
bus potent. gentis primordia,
nitudo, variaque fortuna us
Ottonem 1um. *Brunswici et*
burg. ducem ex æqualium s
rum testimoniis publicis, stat
pidibus, gemmis, sigillis, num
que monumentis superstitibus
cuntur et in compendio exhib
ouvrage que Leibnitz avait
après en avoir recueilli les ma
en Allemagne et en Italie, et q
card et Gruber avaient continué
nuscrit. Le premier volume p
Hanovre, 1750; le second en
le troisième en 1752, et le qua
l'année suivante. Jung y a aj
cinquième volume d'après l
nuscrits de Scheidt. Ainsi,
soins de l'historiographe de
wick, l'Allemagne put jou
d'un ouvrage important pou
toire de ce pays. L'éditeur y
un grand nombre d'éclairciss
et de notes précieuses. Il do
suite : *Notions historiques e*
matiques de la noblesse ha
inférieure en Allemagne, Ha
1754, in-4°.; ouvrage destiné
ter Pauli, qui avait écrit un
pour prouver que la nobless
rieure allemande tirait son ori
familles domestiques de la ha
blesse. Il fit suivre sa *Ré*
d'un Recueil de documents,
plupart inédits, *Manifesta*

rum, Hanovre, 1755.; 4° *et suppléments au droit pu-de Brunswick-Lunebourg*, *Moser*, Göttingen, 1757, Scheidt fit suivre ce livre *Codex diplomaticus*, rempli artes et d'autres pièces inté-ites pour l'histoire. — *Biblio-historica Goettingensis*, tom. ottingen, 1758, in-4°. En fai-les recherches pour les *Origines ficæ*, Scheidt avait trouvé tant eces inédites, qu'il résolut d'en er un grand Recueil sous le titre *alecta ex medio ævo*; mais ne ant pas d'éditeur, il se bor-la publication d'un volume, le titre n'indique point ce qu'on ve : ce sont 1°., *Meginhardi ria de translatione S^ti Alexan-Vildehusani*; 2°. *Joh. de Es-ia historia belli à Carolo magno ra Saxones gesti*; 3°. *Joh. Clen-decadicon contra* XXI *errores ali Saxonici*; 4°. IX *Diplomata ceslai imperat. hactenus inedi-*. *Specimen codicis diplomatici* ... *God. Guil. Leibnitii flo-* ... *in tumulum Papissæ*. On ... le reste n'ait pas paru; on ... que ses papiers sont per-*V.* Hirsching, *Dictionn. histor.* ... t. x, part. 2. D—G.

CHEIK-MOHAMMED, fonda-des Wahabis. *V.* MOHAMMED, t. 23-.

CHEINER (CHRISTOPHE), jé-, et savant astronome, naquit, ..., à Wald près de Mundel ... dans la Souabe. A vingt ans, il ... la règle de saint Ignace, et ... chargé de professer les mathéma-... à Ingolstadt. Un jour, dans le ... de mars 1611, qu'il était monté ... tour de l'église, avec un de ses ... pour faire quelques obser-..., il crut apercevoir des taches sur le disque du soleil. Il est probable qu'il ne parla pas sur-le-champ de sa remarque, ou du moins qu'il n'y attacha pas toute l'importance qu'elle méritait. Ce ne fut qu'au mois d'octobre suivant, qu'il vit, pour la seconde fois, les taches du soleil et les fit voir à quelques-uns de ses confrères. Il s'était servi, pour cette opération, de l'hélioscope, instrument dont Weidler (*Hist. astronom.*, 434), lui attribue l'invention; mais qu'il avait du moins perfectionné, en substituant aux verres ordinaires de l'oculaire, des verres colorés. Le P. Busée, alors provincial, ne voulut pas permettre à Scheiner de publier sa découverte sous son nom. Il se borna donc à consigner ses remarques dans trois lettres à Marc Velser, son ami, que celui-ci fit imprimer, Augsbourg, 1612, in-4°. Cette édition est datée des nones (le 5) de janvier. Velser s'empressa d'en adresser un exemplaire à Galilée; mais ce grand homme lui répondit qu'il avait aperçu les taches du soleil dix-huit mois auparavant. Jean Fabricius (*V.* ce nom, XIV, 49), les avait annoncées dans un ouvrage imprimé six mois avant celui du P. Scheiner; mais quels que fussent les droits des deux astronomes à cette découverte, ils n'ont pu porter aucune atteinte à ceux de Galilée, qui déclare avoir fait, en Italie, les mêmes observations, quoiqu'il ne les eût pas publiées. Dans la même année 1612, le P. Scheiner fit de nouvelles remarques sur les taches du soleil et sur les satellites de Jupiter, et les transmit à Welser pour les imprimer : elles ont été réunies aux trois Lettres dont on a parlé précédemment dans l'édition de Rome, 1613, in-4°.: *De maculis solaribus tres epistolæ; de iisdem et stellis circà Jovem errantibus, disquisitio Apellis post tabulam laten-*

tis (1). D'Ingolstadt, le P. Scheiner se rendit à Fribourg en Brisgau, et fut ensuite appelé par ses supérieurs à Rome, pour y professer les mathématiques. Peut-être aussi qu'ils n'étaient pas fachés de l'opposer à Galilée, partisan du système de Copernic, dont les conséquences étaient jugées dangereuses, parce qu'elles paraissaient contredire le texte de quelques passages de l'Écriture. On voit en effet, que Scheiner eut le tort d'écrire contre Galilée, et de prendre la défense de l'immobilité de la terre, de la rotation du soleil, et d'autres systèmes du péripatétisme, aujourd'hui totalement abandonnés. Il employa son temps d'une manière plus utile en continuant ses observations sur le soleil, pendant plusieurs années, avec tant d'assiduité, qu'il en recueillit plus de deux mille. En quittant Rome, il vint remplir les fonction de recteur à Neiss en Silésie; il s'y chargea de donner des leçons de mathématiques au jeune archiduc Maximilien, et de diriger la conscience de l'archiduc Charles. Il mourut d'apoplexie en cette ville, le 18 juillet 1650. C'était un homme d'un caractère ouvert et affable; il était si laborieux qu'il donnait à l'étude une partie des nuits. Outre l'ouvrage dont on a parlé, on a du P. Scheiner : I. *Disquisitiones mathematicæ de controversiis et novitatibus mathematicis*, Ingolstadt, 1614, in-4°. Ce sont des raisonnements peu concluants contre le système de Copernic et les découvertes de Galilée. II. *Novum solis elliptici Phænomenum*, Augsbourg, 1615, in-4°. Le P. Scheiner fit attention, le premier, à la forme elliptique que le soleil prend en approchant de l'horizon; il a ce phénomène dans un autre (*Refractiones cœlestes*, In 1617, in-4°.), où il prouve un effet de la réfraction de la III. *Exegesis fundamentor monices*, Ingolstadt, 1616 Ce Traité de Gnomonique e Montucla, très-curieux. IV. *sive fundamentum opticum* Ponts, 1619, in-4°.; seco tion, Londres, 1652, même C'est une description de l'œil cla en porte le jugement le p rable : c'est, dit-il, un excelle d'optique matérielle. V. *Ros sive sol ex admirando facul macularum suarum phænon rius*, Bracciano, 1630, in-fo on lit au bas du frontispice, pression en avait été comme 1626; cependant l'approba censeurs, et les pièces préli sont datées de 1629; ainsi exemplaires doivent être d Dans cet ouvrage (auquel l' donné le titre bizarre de *Rosa* parce qu'il l'a dédié au prince on trouve l'Histoire de sa dé des taches du soleil, telle q l'avons rapportée, et les non observations qu'il avait faites Galilée a, sans doute, disco judicieusement sur les taches leil; mais on ne peut refus Scheiner le mérite d'avoir c le plus à déterminer la the leurs mouvements : on en trou nalyse dans l'*Hist. des math* de Montucla, II, 313. VI. *graphice seu ars delineand* Rome, 1631, in-4°., fig. l y décrit, dans le premier li construction et les usages d graphe, instrument aujour connu, dont on se sert pou les tableaux, en changeant le

(1) Ces derniers mots font allusion à l'anonymie que l'auteur était obligé de garder par obéissance pour les ordres de son supérieur.

[illegible]s, même sans savoir dessiner. [illegible] le second livre, il applique son [illegible] au tracé de la perspective [illegible] corps solides ; et son Pantographe a l'avantage de la dessiner d'un [illegible] continu, au lieu de chercher la[illegible]nement, les uns après les au[illegible]s, une multitude de points, comme [illegible] est obligé de le faire avec des ins[illegible]ments beaucoup plus compliqués, [illegible] que le *Coordonnographe* de M. [illegible]cher, décrit dans les *Annales de [illegible]trie* de décembre 1822, VIII, [illegible]5. L'ouvrage du P. Scheiner étant [illegible]-peu connu, on annonce presque [illegible]que année, comme de nouvelles [illegible]uvertes, des *Physionotraces*, [illegible] des instruments à dessiner la [illegible]spective, bien moins parfaits que [illegible]en, ou qui n'en sont que des [illegible]tations [illegible]2). VII. *Prodromus de [illegible]e mobili et stabili terrâ contrà [illegible]dicum de Galileis*, 1651, in-fol, [illegible]rage posthume, publié par les [illegible]ères de l'auteur, sans consulter [illegible]rêt de sa réputation. W—s.

SCHEITAN-KOULI, célèbre sec[illegible]e musulman, dont le nom si[illegible]e *esclave de Satan*, fut ainsi [illegible]mé par les Turcs, à cause [illegible]es hérésies. Ce derviche parut [illegible] l'Asie-Mineure l'an de l'hé[illegible] 917 (1510 de J.-C.). Il [illegible]t d'une caverne qu'il habitait [illegible] dix ans, affectant de se faire [illegible]r par ses austérités. Sa ré[illegible]s une fois établie, il changea [illegible] disciples en soldats, et [illegible] doctrine à main armée. Il [illegible] pour réformateur de l'Al[illegible] soutenant l'opinion des cali[illegible]ranites, embrassée par les Per[illegible] enseignant à reconnaître Ali [illegible]esseur immédiat de Maho-

[illegible] *Bulletin de la [illegible]* de juin 1821, p. 101-105.

met, au préjudice d'Aboubekr, d'Omar et d'Othman, et au mépris de la Sunnah, qui, avec l'Alcoran, est le livre sacré des Othomans. Scheitan-kouli leva l'étendard de la révolte religieuse, en s'emparant de Kutaïa, capitale de la province, dont le pacha fut empalé par ses ordres. Corcut, un des fils de Baïazid II, qui commandait dans le sandjiacat de Magnésie, marcha contre ce fanatique, fut battu et mis en fuite. Le sultan, vieux et dégoûté de la guerre, envoya, l'un après l'autre, ses meilleurs généraux pour combattre Scheitan-kouli, devenu redoutable par ses succès et le nombre de ses prosélytes. Le grand-vizir Ali-Pacha l'attaqua avec des forces supérieures, et dissipa, du premier choc, cette foule d'enthousiastes, qui ne savaient qu'égorger. Le derviche fut réduit à fuir; et, abandonnant ses disciples, il se réfugia en Perse, auprès du Schah-Ismaël. Il y devint, sinon l'auteur, du moins le restaurateur du schisme des Persans et la cause de la haine invétérée qui divise encore aujourd'hui les Shiys ou sectateurs d'Ali et les Sunnites ou Othomans. S—y.

SCHELHAMMER (Gonthier-Christophe), naquit, en 1649, à Iéna, où son père était professeur de médecine. Il le perdit en 1651; mais, destiné par sa mère (1) à suivre la même carrière, il se rendit à Leipzig, en 1666; visita, en 1672, l'Allemagne, les Pays-Bas; séjourna près de deux ans à Leyde; alla en Angleterre, en France, en Italie, et revint dans sa patrie, en 1677, prendre le degré de docteur. Nommé, en 1679, professeur extraordinaire de bota-

(1) Elle épousa en secondes noces le professeur J. [illegible], XVII siècle, lui survécut, et mourut en 1[illegible].

nique à Helmstadt, il devint professeur ordinaire, en 1680. Cette même année, il épousa la fille de Herman Conring; passa, en 1690, comme professeur d'anatomie, chirurgie et botanique, à Iéna, et, cinq ans après, eut la chaire de médecine-pratique, à Kiel. Il mourut le 11 janvier 1716. Niceron (tome XXXIII de ses *Mémoires*) rapporte les titres de cinquante-deux ouvrages ou opuscules de Schelhammer et d'un plus grand nombre de morceaux que cet auteur a donnés dans les *Éphémérides des curieux de la nature*. On lui doit la seconde édition de l'*Introduction à la médecine*, de son beau-père (*V.* CONRING, IX, 450); et une Traduction allemande de l'*Alexandre*, tragédie de Racine. Voici les titres de quelques-uns de ses écrits relatifs à la médecine : I. *Dissertatio inauguralis medica de voce, ejusque affectibus*, 1677, in-4°.; thèse pour le doctorat. II. *Exercitatio medica de capitis dolore*, 1678, in-4°. III. *Dissertatio de peste*, 1682, in-4°. IV. *Natura sibi et medicis vindicata, sive de naturâ liber bipartitus*, 1697, in-8°. L'auteur lui-même donna un extrait de son livre, dans les *Acta Lipsiensia*, de 1698. C'est une réponse aux opinions et écrits de Boyle et de Sturm. Ce dernier ayant répliqué par son opuscule : *Natura sibi incassum vindicata*, Schelhammer publia : *Naturæ vindicatæ vindicatio*. Après sa mort, Ch.-Ét. Scheffel fit imprimer : *Virorum clarissimorum ad G.-C. Schelhammerum epistolæ selectiores*, Wismar, 1727, in-8°., contenant aussi la vie de Schelhammer et la liste de ses ouvrages imprimés ou manuscrits. Ce recueil a paru de nouveau à Leipzig, 1740, in-8°. A. B—T.

SCHELHORN (JEAN-GEOR l'un des plus célèbres bibliogr de l'Allemagne, né le 8 déce 1694, à Memmingen, alla cont ses études à l'académie de Iéna, J.-F. Buddaeus (*V.* ce nom), Nuremberg, où J.-C. Zeltner l pira le goût des recherches littér De retour dans sa ville natale, çut les ordres sacrés, et fut a comme prédicateur à l'une des cipales églises : mais son éru l'ayant bientôt fait connaître, en 1724, nommé bibliothécai l'académie de Memmingen, d devint peu de temps après co-re Dans les voyages que Schelhorn Allemagne et en Suisse, il forn troites liaisons avec les savan partageaient ses goûts, et re un grand nombre de livres ra curieux. L'étude, les devoirs place, et une correspondance active qu'étendue occupèrent t moments. Il avait soixante ans il reçut le doctorat en théologi niversité de Leipzig; ce grad indispensable pour remplir la de surintendant ecclésiastique, fut conférée et qu'il exerça j sa mort, arrivée le 31 mai Schelhorn était membre de l' mie impériale de Roveredo, e société ducale de Iéna. Indép ment de quatre *Dissertations logiques*, et d'une *Vie* de Pa lichi, disséminées dans les to VI et VII de la *Bibl. historico theolog. Bremensis*; d'ad (*Additamenta quædam*), a nales typographiques de Ma dans les *Miscellanea Lipsiens* 66-114; d'observations sur q ouvrages rares, dans les *Mi nova*, IV, 670 et suiv.; de l'l de l'établissement typographi dé par Marc Welser à Aug

le Catalogue des livres qui en sortis depuis 1594 à 1614, dans ...y trægе, ou journal de Souabe, 174-208; indépendamment, di-...nous, de ces divers ouvrages, ...onnait de Schelhorn : I. *Amœ-...tes litterariæ, quibus variæ ...rvationes, scripta item quæ-... anecdota exhibentur*, Franc-... et Leipzig (Ulm), 1724-31, ...tomes en 7 volumes, pet. in-8°. ...ccès qu'obtint ce Recueil obligea ...ur d'en faire réimprimer les 4 ...ières parties en 1730. II. *Amœ-...tes historiæ ecclesiasticæ et lit-...riæ*, ibid., 1737, 4 tomes en 2 ... pet. in-8° ; cet ouvrage, qui fait ... au précédent, n'est pas aussi ...erché des curieux. III. L'*His-...* de l'établissement de la réforme ... la ville de Memmingen (en alle-...d), Memmingen, 1730, in-8°. ... *De Religionis evangelicæ in ...nciâ Salisburgensi ortu, pro-...su et fatis*, Leipzig, 1732, ...°. V. *Vita Philippi Camerarii*, ...mberg, 1740, in-4°. (*V.* P. ...ARIUS, VI, 605). VI. *Dis-...tio epistolaris de Mino Celso ...ensi, rarissimæ disquisitionis ...hæreticis coercendis quatenùs ...redi liceat, auctore*, Ulm, 1748, ...°. (*V.* M. CELSE, VII, 511). ... *De Consilio de emendandâ ...ensâ Pauli III, P. R. à quatuor ...inalibus et quorumque aliis præ-...bus conscripto ac à Paulo IV ...nato*, Zurich, 1748, in-4°. ... lettre, adressée au cardinal Que-... fut suivie d'une seconde, im-...ée la même année. VIII. *Com-...ius epistolaris Uffenbachiani se-...a, variis observationibus illus-...a*, Ulm, 1753-56, 5 vol. in-8°. ...vant éditeur a fait précéder ce ...eil de la Vie de Zacharie Con-... d'Uffenbach, son ami, qui lui avait légué le soin de publier sa correspondance. IX. *De antiquissimâ latinorum Bibliorum editione ceu primo artis typographicæ fœtu et rariorum librorum phœnice*, ibid., 1760, petit in-4°., rare. On a reconnu plus tard, que la Bible décrite par Schelhorn est sortie des presses d'Albert Pfister, imprimeur à Bamberg, de 1460 à 1462 (*V.* PFISTER, XXXIII, 584); elle n'est, par conséquent, ni le premier essai de l'art typographique, ni même la plus ancienne édition de la Bible, puisqu'elle est postérieure d'au moins cinq années à celle de Maïence, dont la Bibliothèque du Roi possède un magnifique exemplaire sur velin (*V.* le *Catal.* publié par M. Van Praet, I, 15 et suiv.). X. *De optimorum scriptorum editionibus quæ Romæ primùm prodierunt*, Lindau, 1761, in-4°. Schelhorn est l'éditeur de cet ouvrage du cardinal Querini (*V.* ce nom, XXXVI, 392); il l'a fait précéder d'une Dissertation très-étendue, dans laquelle il discute successivement plusieurs points relatifs à l'origine de l'art typographique, et son établissement à Maïence, à Cologne et à Rome, et qu'il termine par de nouveaux détails sur l'édition de la Bible qu'il regardait comme la première (*V.* ci-dessus). XI. *Ergoetzlichkeiten*, ou Remarques d'Histoire littéraire, Ulm, 1761-62, 2 part. in-8°. La *Vie* de Schelhorn, précédée de son portrait, se trouve dans la *Pinacotheca* de Brucker, Dec. VI. On peut aussi consulter les auteurs cités par Ch. Sax dans l'*Onomasticon*. W-s.

SCHELLER (ÉMANUEL-JEAN-GÉRARD), philologue allemand, né en 1735, était fils d'un pasteur protestant du village d'Ihlow, en Saxe. Ce pasteur accompagna un élève dans différentes parties de l'Europe, et pu-

blia la relation de ses courses en Laponie. Il mourut père de neuf enfants, dont le plus jeune, Émanuel, n'avait que quatre ans. La mère le fit élever à l'école d'Apolda, qui était dirigée par un excellent instituteur. Au lycée d'Eisenberg, le jeune Scheller ne trouva point cet avantage; mais ayant été envoyé à Leipzig, il y reçut les leçons d'Ernesti et de Fischer, sous lesquels il s'appliqua avec zèle à la philologie et à la théologie. Pour fournir à son entretien, il fut obligé de donner en même temps des leçons particulières, et de coopérer à des journaux de littérature, surtout à la *Bibliothèque des belles-lettres*, ou de se livrer à d'autres travaux littéraires. En 1760 il publia sa première Dissertation latine: *De historiæ antiquæ utilitate*, à laquelle il fit succéder, l'année suivante, un écrit polémique: *Somnium in quo præter cætera, genius sæculi cum moribus eruditorum vapulat*, Altenbourg, 1761, in-8°., dirigé contre deux satires latines de Klotz, son ami, qui avaient excité la bile du jeune philologue. Dans la même année, il fut nommé recteur du lycée de Lübben, en basse Lusace, place qu'il conserva dix ans, et qu'il échangea, en 1771, contre celle de recteur du gymnase de Brieg en Silésie. Dans ces deux places il mena la vie la plus laborieuse; et si dans ses fonctions de recteur, il ne remplit pas tout-à-fait l'attente du gouvernement et du public, il rendit au moins de grands services à l'instruction, par les excellents ouvrages qu'il publia, et qui sont, pour la plupart, devenus classiques. Ses deux Dictionnaires sont d'un usage général. Le petit Dictionnaire latin-allemand et allemand-latin parut à Leipzig, en 1779, et fut réimprimé en 1780 et 1790. Lunemann en a donné, après l. l'auteur, une nouvelle é vue, en trois volumes. Enc ce succès, Scheller entre daction d'un Dictionnaire qui manquait aux écoles. I d'abord en trois vol., pet à Leipzig, 1783; réim 1788-89, en 4 volumes en prépara une édition bea ample; mais elle ne part sa mort, en 7 volumes. tionnaires de Scheller se par l'exactitude et la préc la définition des mots, citations bien choisies de latins où ils sont employé composa de plus une Gra tine, dont la première édi en 1779, et la quatrième Il en a été fait aussi un abré deuxième édition, 1785. de Scheller, sur le style la *cepta styli bene latini, Ciceroniani seu eloquentia* 1778, 2 vol. in-8°, qu'il bord écrit en allemand, H deuxième édit., 1781, moins bien accueillie: il f mé en 1784 et 1797; l'a sous le titre de *Compendi torum styli bene latini* eut deux éditions. Scheller éc tin correctement, mais ment; en général c'était plus érudit qu'élégant. Ce s rut le 5 juillet 1803. On p sa vie le troisième vol. Nécrologe de Schlichtegr

SCHELLINGS (Gu peintre de paysage, né dam en 1631, cultiva de re la peinture, et jouissait réputation d'habileté lor courut la France, l'Angle lie et la Suisse pour étudi et les chefs-d'œuvre des g

En Angleterre, il fit une étude
...ière de la forme des vaisseaux,
...ts de mer, et de tout ce qui
...à la marine. En Italie, il dessi-
...restes de l'antiquité, et tout ce
...rut propre à enrichir ses com-
...ns. De retour dans sa patrie,
...oir dans ses ouvrages, outre
...alités qui faisaient rechercher
...mières productions, un per-
...nement qu'ils devaient à ses
...s. On l'accabla de demandes;
...un voulait enrichir son cabi-
...quelques productions de son
... Le tableau que l'on regarde
...son chef-d'œuvre est celui
...el il a représenté le *Roi Char-*
...embarquant pour l'Angle-
...scène est sur le rivage de
...la foule qui se presse, les
..., les chevaux, tout respire,
...es groupes sont distribués
...ment; et il y règne du mou-
...us confusion. A l'horizon,
...t la flotte destinée à trans-
...monarque. Schellings com-
... grand maître; son dessin
...t et plein de finesse; ses
...tous peints en petit, sont
...avec le fini le plus délicat.
...r à quelque chose de celle
...Dujardin; ses fonds de pay-
...approchent de ceux de Lin-
...mais ils sont terminés avec
... Ce peintre mourut le 11
...678.—Daniel Schellings,
...et son élève, né à Amster-
...633, et mort le 18 sept.
...aussi peint avec succès des
...faces et de paysages. P—s.
...STRATE (Émanuel),
...plus zélés défenseurs de la
...Rome, né en 1649, à An-
...dia l'histoire et la théolo-
...t de rapides progrès. Après
...brassé l'état ecclésiastique,
...la France et l'Italie, pour
perfectionner ses connaissances et se lier avec les savants dont il espérait tirer de nouvelles lumières. Le premier fruit de ses recherches fut un Traité latin des antiquités de l'Église, dans lequel il s'efforce de démontrer, contre l'opinion des docteurs français, et entre autres, de Launoy (*V.* ce nom), que l'autorité du pape est supérieure à celle des Conciles généraux. Cet ouvrage lui valut, avec un canonicat, la dignité de chantre de la cathédrale d'Anvers. Il fut appelé, peu de temps après, à Rome par le pape Innocent XI, qui le nomma conservateur de la bibliothèque du Vatican. Comblé des témoignages d'estime du pontife et des principaux membres du Sacré-Collége, il se disposait cependant à revenir dans sa patrie où le rappelaient et ses affections particulières et sa place; mais le pape le retint à Rome, en lui conférant un canonicat de l'église de Saint-Jean de Latran. Il fut enlevé par une mort prématurée, en cette ville, le 6 avril 1692, à l'âge de quarante-trois ans (1). C'était un homme très-savant; et, de l'aveu même de ses adversaires, il a fort bien éclairci plusieurs points des antiquités ecclésiastiques. On a de lui : I. *Antiquitas illustrata circà concilia generalia et provincialia, decreta et gesta pontificum, et præcipua totius historiæ ecclesiasticæ capita*, Anvers, 1678, in-4°. On voit, par ce titre, que l'auteur se proposait d'aborder toutes les questions encore obscures de l'histoire de l'Église. Il donna, dans la suite, une nouvelle forme à cet ouvrage, et conçut le projet de le diviser en six volumes, qui devaient contenir la

(1) Par inadvertance Dupin lui donne quarante-neuf ans.

de contes de vieilles femmes, débités du plus grand sérieux. On y voit des gens obsédés du démon, et guéris par la combinaison des secours de la médecine et de ceux de l'Église; un hermaphrodite marié à un homme, dont il eut plusieurs fils et filles, ce qui ne l'empêchait pas d'abuser des servantes, et de leur faire des enfants. Enfin on y voit, dans un seul chapitre, vingt-cinq passages de différents auteurs, qui rapportent que des femmes ont été subitement changées en hommes; mais il ne cite qu'un exemple d'homme changé en femme. Tout cela nous dispense de parler des autres ouvrages de Schenck, dont on peut voir le détail dans Niceron, tome XXII.

T—D.

SCHENCK DE GRAFFENBERG (JEAN), médecin, né à Fribourg en Brisgau, le 20 juin 1531, d'une famille riche, montra, dans ses premières études, une aptitude peu commune, surtout dans le latin et le grec, et se décida à embrasser la profession de médecin. Ses parents l'envoyèrent à l'université de Tubingen, qui passait alors pour la plus savante d'Allemagne. Il y prit le bonnet de docteur en 1554, retourna à Fribourg, où il fut nommé médecin de la ville, et s'acquitta avec honneur de cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 12 novembre 1598. Il s'occupa toute sa vie d'observations sur les cas les plus rares de la médecine, et sur toutes les maladies du corps humain, qu'il disposa par ordre depuis Hippocrate jusqu'au seizième siècle. Il les tira de plusieurs ouvrages fort rares aujourd'hui, et il en reçut de beaucoup de médecins d'Allemagne, qu'on ne trouve imprimées nulle part. Il en est de curieuses, mais quelques-unes se ressentent de l'esprit superstitieux qui rég
On y voit clairement combi
s'efforça de secouer le j
littérature grecque, sous le
asservis ses contemporai
mait mieux penser et é
ment, que se distinguer
ambitieuse érudition. Il
à introduire dans son o
certain ordre systématiq
qui concerne la pathologi
et à classer les maladies
causes les plus évidentes
titre de ce recueil. *Obse
medicarum, rararum,
admirabilium, et mons
volumen tomis septem d
mine institutum*, Francfo
deux volumes in-8°.;
fol., Fribourg, 1604, in-
1644, in-folio; réimprim
fort, en 1665, in-fol., p
de Laurent Strauss, ave
augmentations. Schenck a
cet ouvrage par volum
rés: le 1er. *De capite h*
Bâle, en 1584; le 2e. *D*
à Fribourg, en 1594; l
partibus naturalibus, Fr
1595-96; le 4e. *De part
ralibus utriusque sexûs*,
1596; le 5e. *De partibus*
Fribourg, 1596; le 6e. *D*
morbis epidemicis et co
Fribourg, 1597; le 7e. *D*
en 1597.

SCHENCKEL (LAMB
MAS), mnémoniste, né e
Bois-le-duc, était fils d'un
qui, pour pouvoir soutenir
joignait l'enseignement du
pratique de son art. Il ap
père les éléments des lang
nes, et, à dix-sept ans, al
cours de philosophie à L
1565, il se rendit à Colog
dessein d'y perfectionner

troubles qui commençaient à
de la France et des Pays-
Allemagne, le forcèrent de
a ses projets ; et, de retour
patrie, il se décida pour la
de l'enseignement. Il pro-
grammaire et les humanités
ieurs villes, entre autres a
, où il exerçait, en 1576, les
s de recteur de l'école publi-
fut vers ce temps-là qu'il
à se créer, d'après les an-
n système de *Mnémonique*,
ire artificielle. Cette décou-
i parut un moyen assuré de
de fortune ; et il quitta bien-
aire pour porter sa méthode
pays étrangers. Pendant plus
nte ans, on le vit parcourir
gne, la Bohême et les diffé-
ovinces de France, trouvant
des disciples empressés de
e. Son cours, composé de
ze leçons, coûtait vingt écus
payait d'avance. Il ne le
rait qu'après avoir fait jurer
iteurs un secret inviolable ;
ite, Schenckel leur promet-
s mettre en état de dicter,
temps, à vingt secrétaires
matières différentes. Il est
de ne pas voir dans cette
un vrai charlatan. Cepen-
fut honoré des suffrages des
d'Arras, Anvers et Liége ;
t les attestations les plus flat-
es universités de Louvain,
Wurtzbourg et de celle de
à laquelle il se fit agréger.
btenu le privilége exclusif
ner sa méthode en France,
eura douze ans, se jouant
édulité publique, tantôt an-
qu'il avait un secret au moyen
ne pouvait faire de tête les
es plus compliqués ; et tantôt
eignerait le latin, dans moins
de six mois, à l'élève le plus borné. Malgré toutes ses promesses, Schenckel ne put soutenir sa réputation. Il quitta la France, où il avait cessé de trouver des adeptes, et mourut ignoré, dans une petite ville d'Allemagne, vers 1630, à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait publié, dès 1593, à Douai, l'opuscule auquel il doit une place dans la Biographie : *De memoriâ libri duo*, in-8°. de 28 feuillets. Dans le premier livre, il traite des avantages de la mémoire et des moyens de la fortifier. Le second renferme les principes de la mémoire artificielle, d'après saint Thomas d'Aquin, Aristote, Quintilien et Cicéron. Cet opuscule, réimprimé à Strasbourg, en 1610, in-12, sous ce titre : *Gazophylacium artis memoriæ vel fundamenta artificialis memoriæ*, l'a été plus tard, dans le même format, à Rostock, Venise et Lyon, en 1629 ; et à Francfort, en 1678, in-8°. Cette édition est augmentée de cinq petits traités de mnémonique, attribués à Don Juan d'Autriche, Jérôme Marafioti, Jean Spangenberger, Franç. Mart. Ravellin et Jean Willis. Le traité de Schenckel avait été traduit en français par un anonyme, à Douai, 1593, in-8°. ; et par Adrien Le Cuirot, sous ce titre : Le *Magazin des sciences*, augmenté de l'alphabet de Tritheim, Paris, 1623, in-12, rare. Il paraît que tous ceux que Schenckel avait initiés à la méthode mnémonique n'avaient pas le bonheur de la comprendre. Un de ses partisans se chargea de la rendre plus claire, en publiant : *Schenckelius detectus*, Lyon, 1627, in-12 de 178 pag. (1) ; et *Crisis Ja-*

(1) Cet opuscule est de Jean Pa pp. Galbaicus, qui l'a dédié à Claude du Vergier, évêque de Lavaur, par une épître dont la souscription se termine par les initiales S. P. D. I. P. G., c'est-à-dire.

ni Phaosphori (2) *in quo Schenckelius illustratur*, ibid., 1629, in-12 de 76 pag. Le livre et le nom de l'auteur n'en étaient pas moins tombés dans l'oubli, quand le docteur Kluber s'avisa d'en donner une version allemande sous ce titre : *Compendium de la mnémonique*, ou l'art de la mémoire, au commencement du dix-septième siècle, par Schenckel et Sommer, son disciple, trad. du latin, avec une préface et des observations, Erlang, 1804. De nos jours la méthode du mnémoniste flamand, qui ne diffère guère de celle du Père Gesvaldo, général des Franciscains, ni de celle du P. Cosme Rosselli (*Voy.* ce nom), a été reproduite et perfectionnée en Allemagne, par le baron d'Arétin, et en France, par Feinaigle (*Voy.* ce nom dans la *Biogr. des hommes vivants*, III, 41). Parmi les autres opuscules de Schenckel, dont on trouvera les titres dans la *Biblioth. belgica*, de Foppens, pag. 802, et dans les *Mémoires littéraires* de Paquot, III, 235 et suiv., éd. in-fol., on se contentera de citer : I. *Tabulæ publicæ scholæ Mechliniensis summam rei scholasticæ complectens*, Anvers, Plantin, 1576, in-8°. II. *Grammaticæ latinæ præceptiones libri tres*, ibid, 1582, 1592, in-4°. III. *Flores et sententiæ insigniores selectæ è Phil. Cominæo, Froissardo*, etc., Paris, 1606, in-12; Cologne, 1615, in-12. IV. *Elegiarum et epigrammatum liber unus*, Toulouse, 1609, in-12. V. *Jovianus imperator, sive historia fortunæ adv giis aliquot*, Pragu *Methodus sive decla latina lingua, sex m doceri possit; access utilitatibus et effect moriæ*, Strasbourg

SCHEREFF-EDD RYF-ED-DYN ALY.

SCHEREMETO TROWISCH, comte DE leurs généraux de Pi et l'un de ceux qui e part à la création des était issu d'une famili alliée de la maison i manof. Il se fit rema première fois, à Narv de couvrir le siége, commandait ne fut reuse que les autres c russe ; mais peu de effaça cet échec à É Dorpat, où il battit, jours (du 30 décemb 1702), le général s penbach. L'année su XII étant revenu de gne, pour pénétrer e tête d'une puissante métof donna au Czar viter une action géné faiblir par de longue des partis détachés. sultats qu'eut un tel pl concourut très-efficac toire de Pultawa, q à cette heureuse conc lui surtout qui fit pre une position si avanta pagna ensuite le Czar gne du Pruth, et fut aux Turcs, avec Sch rantie du traité. Con tinople, il y fut très jouit, pendant quelq

Salutem profundum dat Ioannes Papius Galbaeus. M. Barbier, en transposant l'ordre de ces lettres, en a rendu l'explication impossible. Voy. le *Dict. des anonymes*, n°. 21410.

(2) On a de bonnes raisons de conjecturer que *Janus Phaosphorus* n'est autre que Jean Paepp, écrivain sur lequel on ne trouve dans les *Dictionnaires*, que des renseignements superficiels et incomplets.

berté. Revenu à la tête des
nses, il s'empara de Riga,
conquête de la Livonie. Ce
t lui que le Czar envoya sur
de la mer Caspienne, pour
t le rebelle Stenka. (*Voyez*
n., xxxiv, 341). Schéré-
urut le 17 janvier 1719. Sa
r G. F. Muller, traduite
en allemand, par H. L.
meister, a été imprimée à
rg, 1789, in-8°. Le comte
métof, son petit-fils, grand
n de Russie, a donné, en
e édition in-fol., des *Lettres*
-le-Grand à son feld-ma-
conseiller intime, le comte
tof. M—D j.

ER (Barthélemi-Louis-
général des armées de la
française, né en 1735; à
s de Befort, où son père
her, reçut une éducation
de son état; mais soit
oit éloignement pour l'é-
'enfuit de la maison pa-
s'engagea au service d'Au-
nt à Mantoue, en garnison,
et vint à Paris auprès de
, alors maître d'hôtel du
helieu; et il mena dans cette
ie très-dissipée. Favorisé
par un extérieur avanta-
ar son esprit d'intrigue, il
rade de major, dans la lé-
aillebois, destinée au ser-
ilande. Ce corps ayant été
Scherer revint à Paris, et
des premiers événements
lution. Dès que la guerre
e en 1792, il se fit nom-
de-camp du général Des-
uer, son ancien camarade
gion de Maillebois. Il con-
ervir après l'arrestation de
; fut successivement aide-
des généraux Eikmeier,
et Beauharnais, et fit toute la campagne de 1793. Vers la fin de cette année, il fut éloigné de l'armée comme *aristocrate;* mais il y reparut peu de temps après en qualité d'adjudant-général, puis de général de brigade, puis fut encore renvoyé comme suspect à vingt lieues des frontières. Mais triomphant enfin de tous ces obstacles, il parvint au grade de général de division. Employé à l'armée de Sambre et Meuse, en 1794, il se porta, des environs d'Avesne, sur la rive gauche de la Sambre, pour enlever le Mont-Palisset, qui était occupé par un corps nombreux d'Autrichiens. Chargé, après la retraite des armées alliées, de conduire le siége des quatre places du Nord, Landrecies, Valenciennes, Condé et le Quesnoi, qui avaient coûté aux ennemis un an de travaux et des flots de sang, il disposa tout pour les reconquérir d'après les ordres et les instructions du comité de salut public. Landrecies, tomba la première, puis le Quesnoi, Condé et Valenciennes. Il avait dirigé trois attaques sur cette dernière place, et tout était prêt pour que la tranchée fût ouverte dans la nuit du 28 août 1794, si la Convention exigeait que son décret contre les prisonniers anglais, fût exécuté. Le commandant consentait à remettre la place, à condition que la garnison aurait la faculté de se retirer; Schérer attendit du Comité de salut public la réponse à cette proposition pour laquelle il inclinait: cette réponse fut conforme à ses desirs; et il prit aussitôt possession de Valenciennes et de Condé. Il alla ensuite renforcer le général Jourdan; et le 17 sept. il attaqua les Autrichiens au poste de la Chartreuse, près de Liége, d'où il réussit à les débusquer. Conduisant l'aile droite de l'armée de Sambre et

Meuse, il prit part le 2 oct., au combat d'Aldenhoven, força le passage de la Roer, et en accablant l'aîle gauche des Autrichiens, commandée par Latour, il obligea l'ennemi à se retirer sur Kerpen. L'année suivante (1795), il alla remplacer Pérignon, dans le commandement de l'armée des Pyrénées Orientales, et il eut à combattre le général espagnol Urrutia, qui, le 19 mai, vint l'attaquer sur tous les points de sa ligne, à Calabuix. Le lendemain, Schérer attaquant à son tour les positions des Espagnols, ne fut pas plus heureux que l'ennemi ne l'avait été la veille. Le 26, il voulut renouveler l'attaque; mais il commit la faute de se laisser prévenir. Tout le mois de juin s'écoula sans engagement, la cour d'Espagne et la république ayant déjà entamé des négociations de paix. Schérer sortit de cette inaction, en essayant encore une fois, le 13 juillet, de forcer les positions espagnoles, et en effectuant le passage de la Fluvia. Il s'ébranlait pour s'emparer des défilés des montagnes, lorsqu'il s'aperçut qu'il était prévenu par l'ennemi. Alors il ordonna la retraite qu'il fit en bon ordre; et les deux armées rentrèrent dans leurs quartiers respectifs. Schérer méditait encore un projet d'invasion dans la Cerdagne, lorsque la nouvelle de la paix de Bâle mit fin aux opérations. Vers la fin de la même année, le Comité de salut public lui confia le commandement de l'armée d'Italie, qui occupait alors les Alpes maritimes sur le territoire de Gènes; et qui venait d'être renforcée par des troupes venues des Pyrénées. Schérer voulut débuter par une offensive brillante. L'armée austro-sarde, de cinquante mille hommes, tenait une ligne de positions fortifiées et liées les unes aux autres par des retranche-

ments. Sa gauche était appu
mer vers Loano; un vallon
et escarpé séparait les deux
La ligne de défense des F
forte de quarante mille h
s'étendait depuis le rocher
ghetto, baigné par la Méditer
jusqu'à la cime des montagn
lèles, occupées par l'ennemi.
dats, sans pain, sans soulier
quant de tout, demandaient
cris qu'on les conduisît au
Schérer eut le bon esprit de
rer des lumières des principa
raux de l'ancienne armée
tels que Laharpe, Cervoni,
et surtout Masséna, qui prop
pérer sur le centre des
chiens. On forma trois a
une fausse et deux véritabl
combat s'ouvrit le 21 no
Il fallut six jours de mouve
d'attaques opiniâtres pour f
général ennemi (de Vins) d'a
ner ses positions afin de se ret
le camp retranché de Ceva.
sur le champ de bataille qua
morts et près de cinq mille
niers. Par cette victoire de
Schérer se trouva maître d
pays occupé auparavant par
tro-Sardes, et surtout de F
Vado et de Savone, où ils ava
fermé tous leurs approvision
On l'a blâmé de n'avoir pas
d'un tel succès, de plus gran
tages, et de s'être contenté
per tranquillement la Rivièr
nes et les sommités des mo
au lieu de déboucher de sui
vallée du Tanaro, et de séparc
montais des Autrichiens, com
naparte le fit quelques mois p
Ayant pris ses cantonneme
ver, Schérer fut imité par
tro-Sardes; et il y eut entre
armées, comme entre celles

pèce de suspension d'armes. ...ction, censurée par les uns, ...e par d'autres, servit puis... les projets ambitieux de ...parte, qui, par le crédit de ...et même de Carnot, se fit nom... sa place, vers la fin de mars ... Ce choix extraordinaire et ...du, fut regardé comme une ré...se du dévouement que le géné... avait montré à la Convention, ...endemiaire 5 et 6 oct. 1795). ...r lui remit le commandement ...ne, persuadé qu'il était que ...teur Rewbell saurait l'en ...ger; et en effet, dès le 26 ...797, ce directeur le fit nom... ministre de la guerre. Le 13 dé... suivant, Schérer présenta au ...re le général Buonaparte, qui ...eja illustré par les plus im... victoires. Il écrivit ensuite ...laire aux généraux, sur le ... des principes républicains ... différents corps. Mais bien... ...tion ministérielle fut un su... ...aintes et de censure. On l'ac... malversations et de corrup... mois d'août 1798, le dé... ...ert fit, au conseil des Cinq... ...e motion contre les dépré... ...qui se commettaient au mi... ...la guerre, et qui, dit-il, ...résultat de marchés clandes... Directeurs crurent étouffer ...eurs en ordonnant quelques ...s dans les bureaux; mais ... attaquait Schérer, c'était le ...lui-même que l'opposition ...ntaine. Le ministre, sûr de ... Rewbell, et d'ailleurs ... complaisant de Barras, ...r lui tous les traitants et un ...bre. Voulant le soustraire ...suites de l'opposition des con... ...rectoire l'éleva, dans le mois ...er 1799, au commandement de l'armée d'Italie. C'était à l'époque où allait s'ouvrir cette fameuse campagne des Austro-Russes, qui semblait devoir renverser la puissance révolutionnaire des Français. Pour lui résister, il eût fallu en Italie un général plus habile et plus estimé qne Schérer. L'opinion publique lui était d'autant plus contraire, qu'on le soupçonnait généralement d'avoir au moins fermé les yeux sur le système de pillage et de dévastation qui avait excité l'indignation des peuples de la Suisse et de l'Italie. A peine fut-il arrivé sur le théâtre de la guerre, qu'un mécontentement universel se manifesta dans l'armée et dans les contrées de l'Italie qu'elle occupait. A la suite du nouveau général, on vit arriver une seconde ligne de déprédateurs. Sa première opération, à Turin, fut d'exiger du gouvernement provisoire une contribution extraordinaire de six cent mille francs. Dès qu'il eut réuni ses troupes, il vint prendre position, d'après les ordres du Directoire, sur les frontières de la république Cisalpine, pour établir sa communication avec l'armée de Naples, commandée par Macdonald, et qui avait été mise sous sa direction. L'armée autrichienne, qui attendait les Russes, ne se hâtant pas de commencer les hostilités, Schérer eut ordre de l'attaquer avant l'arrivée de ses alliés. Il divisa ses troupes en deux corps, dont un, conduit par Moreau, effectua une fausse attaque sur Vérone et sur Legnago, afin de tenir en échec les secours que l'ennemi pouvait diriger de ces places sur Pastrengo; l'autre, sous la direction du général en chef lui-même, s'empara des positions de la droite des Autrichiens sur le lac de Garde. Ainsi, par ce dernier mouvement offensif, Schérer avait battu

poussé et contenu les forces autrichiennes; et, suivant son rapport, l'armée ennemie aurait essuyé une perte considérable. Cependant il ne put pas tirer parti de ces avantages. Par la crainte de voir couper ses divisions de gauche, il résolut, contre l'avis de Moreau, de concentrer ses forces, et d'effectuer sa retraite; donna ordre aux divisions qui avaient passé l'Adige de revenir sur la rive droite, par Peschiera; et, afin de masquer son mouvement rétrograde, ordonna au général Serrurier d'exécuter une fausse attaque sur Vérone. Mais, s'abandonnant à trop d'ardeur, la division Serrurier fut mise en déroute; et l'échec qu'elle essuya coûta cinq mille hommes à l'armée française. Schérer avait concentré ses forces entre l'Adige et le Tartaro. Cette position couvrait Mantoue, et donnait au général en chef la faculté d'attaquer l'ennemi quand il le jugerait convenable. Résolu de livrer bataille à l'armée autrichienne, qui déja venait de passer l'Adige dans la même intention, il attaqua, le 4 avril, le général Kray, posté en avant de Vérone; mais il échoua dans toutes ses attaques; et, voyant son flanc droit découvert, il ordonna la retraite. La perte de cette bataille de Magnano força Schérer d'opérer son mouvement rétrograde sur le Mincio, puis sur Roverbella; toujours serré de très-près par l'ennemi qui, le 8 avril, fit une attaque générale sur ses postes, et le rejeta en désordre derrière l'Oglio. L'abandon de la ligne du Mincio, sans combat préalable, porta le découragement dans les rangs de l'armée française; et ce fut dans ce temps-là même que l'armée russe de Suwarow vint se réunir aux Autrichiens. Cette jonction rendit la position de Schérer encore plus difficile; il s'ar pendant à Lodi, espérant quinze jours, et recevoir les que lui promettait le Directo Suwarow, ne lui donnant pa de se reconnaître, vint l'atta tement, et Schérer se replia L'armée française ne s'éta core trouvée dans une pos tique. Son général effray se soustraire à la honte tution, envoya sa démi rectoire, et remit provi commandement à Mor ceptant cette démissio les directeurs, le nomm teur des troupes franç lande. Ne pouvant comme général, l'opp seil des Cinq-Cents sage au Directoire renseignements sur s rielle, au moment m se des habitans de G son ineptie et ses publia alors une justificatif, sous ce *opérations milit Schérer en Itali* soutint, dans ce avait ouvert et c avec vingt-un moins que ne par le Directo il avait été o mille hommes cane; que d' du Danube s'é celle d'Italie rantir de l' Tyrol, sur l'armée de Quant à la Magnano, à la supéri nemi; avo veillance

la confiance de l'armée. Ce Mé-
ne ne put conjurer l'orage qui
nçait de fondre sur Schérer : il
accusé à la tribune, par Briot,
lapidation et de lâcheté : ce fut
qu'il adressa au Conseil le
de sa gestion, et que Ramel,
des finances, tenta de le
: ses accusateurs, lui oppo-
de nouveaux faits, demandè-
qu'il fût mis en accusasion. Des
d'Antibes, de la Rochelle et
Perpignan, le dénoncèrent en mê-
temps pour avoir vendu, à vil
des canons, des fusils, et mê-
les habits. Schérer, épouvanté,
sa démission d'inspecteur, et
la fuite. Les scellés furent appo-
ses papiers; et le Directoire
ça que le tribunal criminel al-
former contre lui. Mais la ré-
du 18 brumaire, qui éleva
porte au pouvoir, vint arrêter
ursuites. Sauvé par ce chan-
subit, Schérer se retira dans
de Chauni, et il y vécut dans
aite jusqu'à sa mort, en août
On assure qu'il était abruti,
plusieurs années, par des pen-
crapuleux, et que dès les der-
temps de son ministère il était
ble d'occupations graves et
B—P.

HERMER (Luc), poète hol-
, né à Harlem, en 1688, et
à l'âge de vingt-deux
consolait avec les Muses des
douleurs de la pierre. Le
de poésies mêlées, qu'il nous
dans sa langue maternelle,
a quelle hauteur il n'eût
de s'élever, s'il avait
assez long-temps. Il avait fait
lentes études à Leyde; et le
les anciens se manifeste partout
ses productions, qui sont en
le partie du genre bucolique.
Elles ont été recueillies par Pierre Vlaming, bon littérateur et poète lui-même : il les a enrichies d'une excellente Notice sur Schermer, à qui M. de Vries, dans son *Histoire* (anthologique) *de la poésie hollandaise* (tome II, p. 31-35), s'est plu aussi à rendre justice. M—ON.

SCHERZ (Jean-George), l'un des écrivains qui ont le plus contribué à expliquer les anciens monuments de la langue allemande, naquit à Strasbourg, en 1678; étudia dans sa ville natale et à Halle; fut nommé, en 1702, professeur de philosophie, et, en 1711, professeur de droit à Strasbourg, où il mourut, le 1er. avril 1754. Il a écrit un grand nombre de Dissertations sur le droit et la morale. Nous citerons : I. *Philosophiæ moralis Germanorum medii ævi Specimen*, 1704, in-4°. Ce premier essai fut suivi de dix autres, sous le même titre, dont le dernier est daté de 1711. II. *De nobilitate liber*, Strasbourg, 1709, in-4°. III. Son principal ouvrage ne parut qu'après sa mort : c'est son *Glossarium germanicum medii ævi, potissimum dialecti suevicæ*, publié, avec des notes et les Suppléments d'Oberlin, en 2 vol. in-fol., Strasbourg, 1781-84. Ce Dictionnaire peut être considéré comme un abrégé de ceux de Schilter, de Wachter et de Haltans, offrant moins de développements étymologiques et de citations d'anciens passages, mais augmenté d'une grande quantité de mots tirés de divers monuments inconnus à Schilter, et généralement de tous les ouvrages qui avaient traité de la langue théotisque, thyoise teutonique ou francique, de laquelle a été formé l'allemand moderne. Le Glossaire de Scherz, bien moins étendu que ceux de Wachter et de Haltaus, est le plus ample et le plus com-

mode à consulter, quoiqu'il ne soit pas exempt de fautes (*V.* Pfintzing). Scherz ne s'est pas rendu moins recommandable comme éditeur. Il a publié, dans le *Thesaurus antiquitatum Teutonicarum* de Schilter, la Paraphrase de Willeram et l'Évangile, traduit en vers rimés, par Otfrid, bénédictin du neuvième siècle (*Voyez* Otfrid); un morceau non moins curieux de Stricker (*Rhythmus antiquus germanicus de Caroli Magni expeditione Hispanicâ*); *Anonymi fragmentum de bello Caroli Magni contrà Saracenos*, etc. Il a, de plus, enrichi ce Recueil de notes, et a été l'éditeur du troisième volume. (*V.* Schilter). Voy. aussi le *Journ. des savants* juin 1784. Z.

SCHEUCHZER (Jean-Jacques), médecin et naturaliste suisse, auteur de nombreux ouvrages, et célèbre surtout par ses recherches sur les fossiles, naquit à Zurich, le 2 août 1672, de Jean-Jacques Scheuchzer, docteur en médecine. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il se rendit à Altorf, université qui appartenait à la ville de Nuremberg, pour y étudier la médecine, et passa ensuite à Utrecht afin de se perfectionner dans cette science. Reçu docteur à Utrecht, en 1694, il parcourut l'Allemagne, et vint de nouveau habiter Altorf, résolu d'y aprofondir les mathématiques, qu'il se disposait à enseigner dans sa patrie. Son goût pour l'histoire naturelle l'engagea cependant à faire de nombreux voyages dans les diverses parties de la Suisse, et principalement dans les Alpes; il se forma ainsi de riches collections, qui ont servi de matériaux à ses principaux écrits. On a une relation de ces excursions savantes, imprimée à Londres, en 1708, in-4°., qui comprend celles des années 1702, 1703 et 1 elle a été réimprimée à Leyd 1723, et l'on y a joint les vo faits jusqu'en 1711. Le titre Recueil est : Ουρεσιφοιτης *Helve sive itinera per Helvetiæ Al regiones facta, annis* 1702- Il offre quelques cartes et bea de planches, représentant les principales, les vues intéressa et un assez grand nombre de pl de minéraux et de pétrificat mais on y trouve aussi, dans le quième et sixième Voyages, des res ridicules de dragons et d pents monstrueux, faits d'apri contes populaires, dont l'aut recueilli un assez grand nombre de vieilles chroniques. Scheuch travaillé avec beaucoup d'ardeu l'histoire naturelle de la Suisse 1695, il en avait fait connaître sieurs cristaux dans les *Éphéme des curieux de la nature*, et reproduisit d'autres en 1726, le trente-quatrième vol. des *Tra tions philosophiques*. Ce même me contient aussi de lui une a mie de la *marmote*. Il publi 1700, in-4°., à Zurich, des *P gomena historiæ naturalis Helv* qui contiennent le catalogue des teurs qui ont traité ces matière 1702, il donna son *Specimen l graphiæ Helvetiæ*, catalogue d néraux et de pétrifications de ce avec des planches, qui représe plusieurs de ces dernières. Il com ça, en 1716, une Histoire nat générale de la Suisse, en allem dont il a paru trois volumes in-4 premier en décrit les montagnes deuxième, de 1717, les eaux; troisième, qui est de 1718, les téores et les minéraux : la suit jamais été imprimée. Il avait entrepris des travaux d'une n

générale. Sa *Bibliothecascrip-* *historiæ naturali omnium ter-* *gionum inservientium*, Zurich, . m-8°., ne se borne point à la ; et il en est de même de son de *Dictionnaire minéralogi-* qui a paru dans le Supplément tes de Leipzig, tome VI, mais contient qu'une partie de la A, et de sa *Sciagraphia litho-* , que Klein a fait réimprimer tzig, en 1740. Les pétrifica- les pierres figurées, les fossiles, e qui a le plus constamment son attention. Dans une Disser- sur les *coquilles pétrifiées* (*de* *lus*, imprimée en 1696, dans *tes des curieux de la nature*, vait encore pouvoir expliquer rmation par des causes physi- t indépendantes de la vie; mais lieu ensuite de se convaincre de ssance de cette explication, et pta les idées de Woodward, attribue l'origine au déluge. sait même en latin, l'ouvrage odward, et le fit imprimer à , en 1704. Dans un Mémoire e à l'académie des sciences de en 1708, il cherche à se rendre déluge et des innombrables de corps organisés, que cette phe a laissés sur la terre, en que Dieu éleva les monta- faire écouler les eaux, et la matière dans les lieux avait le plus de pierres; ce dit-il, que les pays sablo- la Pologne, n'ont pres- montagnes, et ce qui ex- comment les couches hautes montagnes se com- si souvent dans des po- ques ou même renversées: non moins ridicule que la ceux que l'on faisait à , mais qui aussi ne le cé-

dait en vraisemblance à aucun d'eux. La même année, 1708, il publia une Dissertation intitulée : *Piscium querelæ et vindiciæ*, où il prouva que les poissons pétrifiés ne sont pas des jeux de la nature, mais des restes de vrais poissons qui ont eu vie, et qu'il soutient avoir été enterrés par le déluge. Ce sont les poissons eux-mêmes qu'il introduit, se plaignant de ce qu'on ne veut pas les reconnaître comme appartenant au règne animal : mais, à part cette forme insolite, ce petit ouvrage ne mérite pas le mépris avec lequel Buffon l'a traité. On y vit pour la première fois, des figures de ces beaux poissons fossiles d'Œningen, qui sont devenus si célèbres en géologie. L'*Herbarium diluvianum* de Scheuchzer parut l'année suivante (1709), à Zurich, in-folio, et l'on en a donné une édition fort augmentée à Leyde, en 1723. Il offre un grand nombre d'empreintes de végétaux sur des pierres : l'on y voit aussi quelques poissons, quelques insectes, et des dendrites, c'est-à-dire des pierres sur lesquelles sont des traits qui semblent figurer des plantes. Scheuchzer donna, en 1716, son *Musæum diluvianum*, catalogue général des pétrifications et des fossiles qu'il possédait dans son cabinet : ce devait être une belle et nombreuse collection. Mais de toutes ses dissertations sur la matière des fossiles, la plus célèbre est celle qu'il publia en 1726, sous le titre de *Homo diluvii testis et* Θεοσκοπος : il y décrit un squelette retiré des carrières d'Œningen, et qu'il croyait être un homme : on a pensé ensuite, pendant bien des années, que ce pouvait être le squelette d'un poisson nommé *Silure*; mais l'examen aprofondi que l'auteur de cet article a fait de ce morceau fameux, au-

jourd'hui déposé au Muséum de Teyler à Harlem, a prouvé que c'est une Salamandre d'une espèce gigantesque et maintenant inconnue dans la nature vivante. L'étude de tant d'objets, dont il faisait remonter l'origine au déluge, avait dû engager Scheuchzer à s'occuper des passages de la Bible, où il est question de cette grande catastrophe; et il fut insensiblement conduit à examiner et à commenter tous les endroits des livres saints, qui se rapportent à quelques matières de physique ou d'histoire naturelle. Son premier essai en ce genre eut pour objet le livre de Job; il est intitulé : *Jobi Physica sacra*, et parut en 1721 : l'auteur y ajouta, en 1724, une Dissertation sur les sauterelles, dont Moïse permet aux Juifs de manger; et en 1727, une autre sur les matériaux du temple de Jérusalem; mais son grand ouvrage de la *Physique sacrée*, qui embrasse la totalité de l'Écriture sainte est en 8 vol. in-fol., imprimé en allemand à Ulm, et en français, à Amsterdam, depuis 1732 jusqu'en 1737, orné de 720 planches, gravées avec beaucoup de luxe. Tous les passages qui ont le moindre trait à des productions de la nature ou à des phénomènes physiques, ou à des ouvrages et des opérations des l'art, y sont expliqués selon les idées de l'auteur; et les choses dont il y est question sont représentées dans des gravures, pour la plupart assez inutiles. Si la Bible, par exemple, nomme en quelque endroit, un quadrupède ou un oiseau, l'animal est aussitôt dessiné dans toutes sortes de positions et dans des paysages très-soignés. Parle-t-elle de l'oreille ou de l'œil, des planches nombreuses offrent tous les détails de l'anatomie de ces organes; est-il question des planètes, on voit une figure du système du monde, suivant Copernic et Ptolémée. Ces planches sont plus inutiles encore, s'il est possible, quand elles ne représentent que des événements ordinaires, comme un combat, une onction de roi, un sacrifice, ou même des événements miraculeux, qui n'avaient nul besoin d'être dessinés pour être compris, tels que la terre engloutissant Dathan et Abiron, et le feu du ciel descendant sur Sodome et Gomorrhe, ou enfin de simples allégories, ou de simples allusions, qui deviennent des sujets de planches dispendieuses, sous le seul prétexte qu'elles se rapportent à des objets naturels : par exemple, quand le Psalmiste dit : *Qui soutiendra le froid du seigneur?* Scheuchzer donne, sur une estampe, une vingtaine d'hommes qui patinent sur la glace. Ce livre volumineux et cher est néanmoins encore indispensable aux naturalistes, parce qu'il contient beaucoup de figures qui n'ont point été gravées ailleurs. Ainsi Scheuchzer, qui avait apparemment à sa portée de grandes collections de serpents, en a répandu les images dans les divers endroits où la Bible nomme ce genre de reptile; et quiconque s'occupe d'herpetologie est obligé de les y aller chercher. Il en est de même de beaucoup de pétrifications qu'il donne à l'endroit de la Genèse où il est question du déluge: il n'est pas jusqu'à des sauterelles, à de nombreux poissons, qu'il a eu occasion de placer dans ce bizarre Recueil. On y voit même aussi des médailles, dont il faisait une collection, et qu'il a quelquefois trouvé moyen de faire entrer, sous quelque prétexte, dans cette Physique sacrée. Il publia, en 1701, en allemand, un Traité général de physique, et il donna en latin des *Nou-*

...téraires de Suisse, de 1702 ...enfin l'on a encore de lui des ...*tions météorologiques*, fai... ...ich, en 1728, et un *Tableau* ...*ations du baromètre*, à Zu... ...ur le Saint-Gothard, de 1728 ... Cet écrivain laborieux avait ...estime de ses contemporains. ...6, on lui avait donné la sur... ...de la chaire de mathémati... ...il avait été nommé médecin ...lle de Zurich. Cependant il ...t en médecine qu'un petit ...ur les *Maladies qu'occa... ...'ergot du seigle*. En 1712, ...Leibnitz l'avait recommandé ...-le-Grand, qui lui offrit la ...son médecin avec un traite... ...norable; mais le sénat de ...le retint par l'offre d'une ...e professeur de physique, et ...rébende de la collégiale de ...le vacante par la mort de ...iste Muralt. Scheuchzer mou... ...in de juin 1733. Un abrégé de ...avec la liste de ses ouvrages a ...s le Mercure Suisse du mois ...le la même année, et lui... ...ait publié, en 1717, dans ...*llanea Lipsiensia*, un Cata... ...écrits qu'il avait fait impri... ...tte époque, et une Notice de ...l préparait. — Son fils Jean ...né en 1702, médecin, com... ...e la ville de Zurich, et mort ...i à l'âge de vingt-sept ans, ...duit en anglais l'*Histoire du* ...e Kaempfer, et se disposait ...e les Voyages en Perse, et ...*itates exoticæ* du même au... ...rsqu'une mort prématurée ...echa. C—v—r.

...UCHZER (Jean), botanis... ...du précédent, naquit à Zu... ...1684. Après avoir terminé ...ières études dans sa ville na... ...uivit quelque temps la carrière militaire, en Hollande, fut secrétaire du comte Marsigli, qu'il accompagna en Italie, et revint dans sa patrie, où il s'appliqua à la mécanique et aux fortifications. Il obtint, en 1712, une place d'ingénieur du canton de Zurich. En 1718, il fut nommé professeur de botanique à l'université de Padoue; mais il nous apprend lui-même, dans la préface de son *Agrostographie*, qu'il fut écarté à cause de sa qualité de protestant, et remplacé par Pontedera. Scheuchzer fit alors un nouveau voyage en Hollande, parcourut la France, l'Italie et l'Allemagne, et fut nommé, en 1732, secrétaire des états (*Landschreiber*) du comté de Bade. Son frère étant mort l'année suivante, il fut appelé pour le remplacer dans la chaire de professeur d'histoire naturelle, à Zurich, où il fut aussi nommé médecin de la ville, et pourvu d'une des prébendes de la collégiale. Il exerça peu d'années ces fonctions, et mourut le 8 mars 1738. J. Scheuchzer a publié: I. *De usu historiæ naturalis in medicinâ*, dissertation inaugurale. II. *Prodromus Agrostographiæ Helveticæ, sistens binas graminum alpinorum hactenùs non descriptorum*, etc., *decades*, Zurich, 1 vol. in-fol., 1708. III. *Operis agrostographici idea*, petit in-8°., ibid., 1719. Nous ne dirons rien de ces deux derniers ouvrages, qui ont été fondus dans le suivant. IV. *Agrostographia, sive graminum, juncorum, cyperoïdum eisque affinium historia*, 1 vol. in-4°., 550, p., ib., id. Au milieu des progrès qu'avaient fait faire à l'étude des plantes les méthodes perfectionnées de la fin du dix-septième siècle, la famille des *Graminées* était encore une des plus négligées. Le tableau synoptique de Lobel fut, pendant quelque temps, le meilleur tra

vail sur ce sujet. Plus tard, Jean Bauhin y joignit quelques caractères tirés de la forme et de la grandeur des glumes (corolle, L.; calice J.), et des arêtes, et de la couleur ou grandeur des étamines. Ray publia aussi un tableau synoptique; mais ses coupes établies sur l'usage ou l'inutilité du fruit, sur la forme, sur le degré de facilité avec laquelle les paillettes s'en détachent, ne donnaient aucune nouvelle lumière : on voit qu'il avait même rétrogradé. Tournefort lui-même n'établit pas des caractères bien tranchés. Il n'existait donc encore aucune distribution fondée sur les organes génériques, mais seulement des descriptions spécifiques. Scheuchzer admit la grande division de Ray, en *Graminées à épis* et *Graminées à panicules*. La première section se partage en graminées à un seul épi, les (*triticées*, *hordéacées*, *secalinées*, etc.,) et en graminées à plusieurs épis, (les *dactyloïdes* et genres voisins.) Les espèces sont distinguées par le nombre de fleurs sur chaque dent de l'axe, le nombre ou la forme des paillettes, la présence ou l'absence d'une arête, etc. *Les graminées à panicules* ont des *locustes* (épillets) simples ou composées. Les caractères secondaires sont tirés de la forme des glumes (calice L.) et des paillettes (corolle L., calice J.), de la forme des arêtes, de leur insertion au sommet ou au-dessous du sommet, etc. Ces caractères sont extraits du Tableau synoptique, fort compliqué, qui se trouve en tête de l'ouvrage. On voit quels avantages a cette méthode sur toutes celles qui l'ont précédée. L'auteur y joignit des descriptions spécifiques, trop minutieuses peut-être, mais qui peuvent encore être utiles. Malheureusement sa nomenclature est aussi celle de son époque. Mais nous devons lui reconnaître le mérite d'avoir établi des caractères génériques plus importants que ceux de ses prédécesseurs, et dont Linné lui-même a profité. Enfin sa méthode, malgré plusieurs défauts, dont le plus grand peut-être est d'avoir séparé les espèces à un épi, à plusieurs épis et à panicules, fit faire quelques pas à la connaissance de cette famille. Nous trouvons, à la suite des *graminées*, mais dans une section séparée, non-seulement les *cypéracées*, mais encore les *joncs*; ce qui ne doit pas étonner, puisque les botanistes de cette époque ne tenaient aucun compte de la position respective et des rapports des organes sexuels, ainsi que de la structure du fruit. L'*Agrostographie* est accompagnée de dix-neuf planches, dont onze offrent des détails d'analyse, et huit des dessins de plantes entières. Celles-ci représentent passablement le port général; mais les espèces y sont rarement assez caractérisées pour être reconnues. Linné a donné le nom de *Scheuchzeria* à une plante de la famille des *alismacées*. D—u.

SCHEYB (François-Christophe de), né, en 1704, à Thengen, dans la Haute-Souabe, fut envoyé, après la mort de son père, en 1717, au collége des Jésuites, à Vienne, où il fut au nombre des premiers étudiants. Ayant achevé ses cours, il obtint, par la protection d'un parent, syndic des états de la Basse-Autriche, une place de secrétaire auprès du comte de Harach, qui venait d'être nommé vice-roi à Naples. Dans cette ville, Scheyb nourrit son ardeur pour les études, instruisit les pages et les fils du vice-roi; ensuite il accompagna le jeune comte de Thun, petit-fils du vice-roi, par l'Italie, a

niversité de Leyde, où il recomença pour ainsi dire ses études sous s grands professeurs qui y enseignaient alors, tels que Vitriarius, urmann, 'sGravesande, Boerhaave Van Swieten. Il y fit imprimer un régé du Traité de Grotius, du roit de la guerre et de la paix : *Grotius de jure Belli et pacis in nuce*, yde, 1728, in-8°. De Leyde il gna Bruxelles avec le jeune comte avec le savant Schœpflin qui s'éit joint à eux, et y séjourna quelque mps. Appelé de là, en qualité de setaire, auprès du comte Ernest de rach, autre fils du vice-roi, nomé auditeur de Rote, pour la nation lemande, à Rome, Scheyb s'y rent en 1731, et exerça ses fonctions ndant six ans. Au bout de ce temps il compagna le vice-roi qui retournait Vienne, et fut nommé, en 1739, setaire des états de la Basse-Autriche. se prit d'un tel enthousiasme pour arie-Thérèse, que, non content de mposer en son honneur un poëme douze chants, intitulé la *Théréide*, et imprimé avec beaucoup luxe, à Vienne, 1747, in-4°., ecrivit, en 1756, à J. J. Rousau, pour l'engager à célébrer ssi sa souveraine. Le philosophe Genève lui fit une réponse remarable, qui est imprimée dans sa corspondance, et dans laquelle il fait server à Scheyb qu'assez d'autres t pris le soin de louer les souvers, et que ceux qui les louent le s ne sont pas ceux qui leur rent le meilleur service. Scheyb fut s utile à la littérature, en donnant e nouvelle édition de la fameuse ble de Peutinger, qu'il fit graver r soin, et à ses frais, sur l'origi conservé à la bibliothèque de nne, et qu'il accompagna de notes ntes. Il voulut, pour ainsi dire, donner au public un *fac simile* de cette fameuse Carte : en conséquence, il imita jusqu'à la teinte jaune du manuscrit. Cette belle édition, le seul titre véritable de Scheyb à la célébrité, parut à Vienne, en 1753, in-fol. sous ce titre : *Tabula Peutingeriana itineraria, quæ in Augustâ bibliothecâ Vindobonensi nunc servatur, accuratè descripta.* (*Voy.* PEUTINGER, XXXIII, 546). Cependant, il ne fut pas tiré beaucoup d'exemplaires des douze planches de la Table; les cuivres devinrent, par la suite, la propriété de l'académie de Manheim, qui fut transférée à Munich. On les vendit à l'enchère avec les vieux meubles. Celui qui les acheta était sur le point de refondre les cuivres ; heureusement, l'académie de Munich en ayant été avertie, se hâta de les racheter : ils furent collationnés avec l'original à Vienne. On corrigea les fautes qui s'y trouvaient; le géographe Mannert fut chargé de commenter ce monument important de la géographie ancienne : le professeur Thiersch ajouta une préface; et c'est ainsi que les planches de Scheyb reparurent, par les soins de l'académie bavaroise, sous le titre de *Tabula itineraria Peutingeriana, primum ære incisa et edita a Fr. Chr. de Scheyb. Anno M. D. CCLIII. Denuo cum codice Vindobonii collata, emendata, et nova C. Mannerti introductione instructa*, Leipzig, 1824, in-fol. D'après quelques critiques allemands, les planches auraient encore besoin de quelques corrections pour être conformes à l'original. Une édition faite en Italie, en 1809, avait reproduit l'ouvrage tel que Scheyb l'avait donné. Un professeur hongrois, M. Katanesich, se propose de réimprimer, en 1825, la Table de Peutinger, d'a-

près la copie de Scheyb, mais avec un nouveau commentaire. (*Gazett. litt.* de Leipzig, nov. 1824, col. 2997.) Les autres ouvrages de Scheyb sont moins intéressants. Voici les titres de quelques-uns : I. *Éloge du comte Frédéric de Harach*, Leipsig, 1750, in-4°. II. *Vindobona Romana*, ou la ville de Vienne en Autriche avant les Romains et du temps de ce peuple, Vienne, 1766, in-8°. III. *Orestrio, des trois arts du dessin*, avec une Préface de Ridel, Vienne, 1774, in-8°. C'est la suite ou la deuxième partie d'un ouvrage qu'il avait publié en 1770, in-8°, sous le titre de *Chæremon*. Scheyb avait traduit de l'italien la vie de saint Jean Népomucène, Vienne, 1773, in-8°.; et de l'anglais, plusieurs brochures politiques. Il composa aussi des pièces de vers dans le patois autrichien. Il était conseiller aulique, lorsqu'il mourut le 2 octobre 1777, à Vienne. D—G.

SCHIAMINOSSI (Raphael), peintre et graveur, né à Borgo-San-Sepolcro, vers 1580, fut élève de Raphaël Del Colle. On connaît de lui le tableau du maître-autel de l'eglise du Dôme de sa ville natale. La composition en est simple, l'expression naturelle; l'aspect n'en est pas dépourvu d'agrément, et le coloris en paraît étudié. Mais c'est surtout comme graveur qu'il s'est fait une réputation. Ses eaux-fortes, d'un beau brut pittoresque, exécutées dans le style des peintres, sont très-recherchées. Les pièces qu'il a gravées sont marquées de son nom; mais ce nom est écrit de différentes manières : c'est tantôt Schaimiossius, tantôt Schiaminossi, tantôt Sciaminosi. Lanzi ajoute à la difficulté en le nommant *Scaminorsi* et *Scaminassi*. Son véritable nom doit être celui qu'il a pris sur ses gravures : elles sont au nombre de soixante-treize, parmi lesquelles il y en a vingt-quatre en tailles de bois, formant deux Recueils separés de grandes têtes représentant les *Douze apôtres* et les *Douze Césars*. Parmi les pièces à l'eau-forte, on distingue une suite de quatorze feuilles in-8°., de son invention, sur les mystères du Rosaire, publié à Rome, en 1609. Il a gravé une autre suite sur le même sujet, composée de quinze feuilles in-folio. P—s.

SCHIAVONE (André Medula, dit le), peintre, né à Sebenico, en Dalmatie, en 1522, se forma sur les ouvrages du Titien et du Giorgion. On rapporte que son père eut les premiers indices de son amour pour la peinture, lorsque, l'ayant amené à la ville, encore enfant, pour y choisir un état, il le vit desirer avec transport d'être peintre, et céda à son desir; mais il ne put le faire entrer dans un atelier que comme simple garçon manœuvre. Dépourvu de toute fortune, il fallait que le jeune André gagnât de quoi vivre; et, pressé par le besoin, il était obligé de travailler en mercenaire et non en artiste. Il commença donc à peindre sans étude préliminaire de dessin; et il n'eut, pendant plusieurs années, d'autres Mécènes que quelques maîtres-maçons, qui le recommandaient pour barbouiller une façade, ou quelques peintres de caisses et de bancs, qui le prenaient pour aide. Le Titien le mit le premier en crédit, en le proposant pour les peintures de la bibliothèque de Saint-Marc, où Schiavone a montré plus de correction que partout ailleurs. Le Tintoret lui rendit également justice; et il ne rougissait pas de l'aider dans ses travaux pour étudier l'art avec lequel il peignait.

nd maître avait même toujours s tableaux du Schiavone dans telier; et on l'entendait répéter nt que tous les peintres devaient agir de même, avouant tout qu'ils auraient mal fait de as mieux dessiner que lui. plus, il voulut l'imiter, et aux Carmes une *Circoncision* ressemblante au style du ivone, que Vasari la donne un ouvrage de ce dernier peintre. Cependant Vasari avait pour cet e un mépris injuste; et il a écrit c'est par maladresse seulement a fait quelques ouvrages supbles; jugement qu'Augustin Carc a relevé avec force. En effet, à ption du dessin, le Schiavone a idé, à un degré éminent, toutes ntres parties de la peinture. Ses positions sont belles; le mouvede ses figures est plein d'esprit, ureusement imité des estampes 'armesan; son coloris est agréaet rappelle la suavité d'André arto. Enfin la touche de son pinest celle d'un grand maître. Après ort, sa réputation ne fit que s'acre : on s'arracha les peintures, éral allégoriques ou mytholoes, qu'il avait faites sur des caisu sur des bancs. Il en existe trois : La galerie de Dresde, quatre celle de Vienne. Plusieurs maide Venise en ont quelques-unes, ont pleines de grâce et d'esprit. rort à Rimini, dans le couvent théatins, deux tableaux de la ension de ceux du Poussin, reentant la *Naissance de Jésus-Christ* et l'*Assomption de la Vierge*, que l'on peut mettre au nombre plus beaux ouvrages que Schiavoit exécutés. Le Musée du Louvre ède de cet artiste, une *Tête de S. n-Baptiste, dont les yeux sont baissés*. Ce tableau, de forme ovale, est d'un si grand mérite, que beaucoup de personnes l'ont attribué à Raphaël. Le même Musée a possédé un dessin de Schiavone, au crayon noir, estampé, représentant la *Charité romaine;* plus dix autres productions de ce maître : I. La *Prédication de saint Jean dans le désert*. II. L'*Ange gardien*. III. Une *Nativité*. IV et V. Deux *Tableaux allégoriques*. VI. *Énée et Anchise*. VII à X. Quatre *Esquisses représentant différents sujets*. Tous ces tableaux, enlevés à l'Autriche, ont été rendus en 1815. On a de la main de cet artiste quelques estampes, soit à l'eau-forte, soit au clair-obscur, dans le goût du Parmesan, d'une très-belle exécution; ce sont : I. *Moïse sauvé des eaux*, d'après le Parmesan. II. Une *Sainte-Famille, composée de cinq figures*, d'après le même auteur. III. *Saint Pierre et saint Paul guérissant le boiteux*, d'après Raphaël. Ces trois pièces sont imprimées sur un fond bleu et réhaussées de traits blancs. IV. La *Résurrection de Lazare*. V. Le *Christ au tombeau, où l'on voit la Vierge évanouie;* deux morceaux d'après le Parmesan, imprimés sur fond bleu, et réhaussés de filets d'or. VI. La *Fuite en Égypte*, gravée au burin, sur un fond bleu; et VII. L'*Enlèvement d'Hélène*, d'après sa propre composition; grande pièce en travers, gravée à l'eau-forte. Le Schiavone mourut à Vicence, en 1582. — Grégoire (et non Jérôme) Schiavone, peintre, naquit en Dalmatie, et fut élève du *Squarcione*. Condisciple de Mantegne, il adopta, dans ses ouvrages, un style qui tient le milieu entre celui de ce dernier peintre et celui de Bellini. Ses tableaux, presque tous de

petite dimension, ne sont pas rares, et se font remarquer par des compositions pleines de grâce, ornées d'architecture, de fruits, de fleurs, et surtout d'anges d'une physionomie vraiment céleste. Une de ses productions les plus précieuses se voit à Fossombrone, et porte cette inscription: *Opus Sclavonii Dalmatici Squarzoni scholaris.* P—s.

SCHIAVONETTI (Louis), graveur, né à Bassano, en 1765, était l'aîné des huit enfants d'un papetier de cette ville. Il montra, dès ses plus tendres années, un penchant décidé pour le dessin, dans lequel la médiocrité de son premier maître ne l'empêcha pas de faire des progrès. Employé à l'établissement calcographique fondé récemment à Bassano, par le comte Remondini, il se forma sous Bartolozzi et Volpato, qu'il se proposa pour modèles, et dont il devait égaler la renommée. Son premier ouvrage fut une copie de l'Hector de Cipriani, gravé par Bartolozzi, et que les yeux même de cet artiste ne surent pas distinguer de l'estampe originale. Cet essai lui gagna l'estime de Bartolozzi, qui l'engagea de le suivre à Londres, où Schiavonetti vécut avec son maître dans la plus grande intimité. Parmi une foule d'ouvrages qu'il a exécutés, on remarque : I. La *Mater dolorosa*, d'après Van Dyck. II. Le *Portrait de ce peintre*, sous les traits de Pâris. III. Le *Carton de Pise, de Michel-Ange.* IV. *Juliette et Roméo,* sujet tiré de Shakspeare. V. Quatre estampes, représentant l'*Histoire de la dernière année de Louis XVI*, d'après Bénazeck. VI. L'*Apothéose* de cet infortuné monarque. VII. La *Naissance de J.-C.*, tableau connu sous le nom de la *Nuit du Corrège.* VIII. Le *fils du doge Foscari*, priant son père de faire révoquer l'arrêt qui le bannit à pétuité de Venise. IX. Le *Péleri de Canterbury*, gravé à l'eau-f d'après Stothard. X. Le *Déba ment des Anglais en Égypte*, le 8 801, d'après Loutherbourg. X *Corps de Tippou Saïb*, reconnu sa famille, d'après Singleton. estampe, l'une des plus belle Schiavonetti, fait partie d'une lection de quatre gravures rel à l'histoire de cette malheureu mille indienne. Les trois autre été exécutées par Cardon, et p frère de Schiavonetti. XII. Une d'eaux-fortes, d'après Blake, un poème anglais intitulé : le *beau* (de Blair), Londres, 1813; i L'éditeur de cet ouvrage y a i l'éloge de Schiavonetti, m Brompton, le 16 juin 1810. C grette qu'il n'ait pas eu le t d'achever la *Chasse au cerf*, près la magnifique compositi West, représentant Alexandre roi d'Écosse, sauvé des attaqu cet animal, par Colin Fitz-Gera Schiavonetti possédait la for dessin, l'harmonie des lignes nion des tons, et savait donner ouvrages cet éclat, et ce mouv qui tient plus aux libres inspir d'un peintre, qu'au burin d'u veur. A—G—

SCHICKARD (Guillaume) lèbre orientaliste allemand, na Herrenberg (près de Tubingu 22 avril 1592. A l'âge de sept fut mis au collége de sa ville n se rendit, en 1603, auprès d aïeul paternel, alors surintend Gugling; en 1606, auprès d oncle maternel, qui était revê la même dignité à Brenhaus quoiqu'il n'eût point encore fré les écoles inférieures, on l'adm nombre des élèves du prince. Au

t de 1610, il obtint une
ur son cours de théologie à
. A peine y était-il entré,
ste obligea l'université de
a faculté de théologie s'é-
risoirement à Calw; Schic-
ivit, et fut logé tout le temps
ourna, dans un couvent de
. L'année suivante, l'univer-
à Tubingue, où Schickard
gré de maître-ès-arts, le 17
le juillet. Pour consacrer la
le cet événement, le docte
lafenreffer donna, à Schic-
exemplaire de ses *Lieux*
ues, avec l'inscription sui-
io suo charissimo, M. Wil-
ickardo, in SS. Theologiæ,
entum offert: et SS. gra-
catur Mathias Hafenref-
7. jul. 1611. Le procédé
ffer fit beaucoup d'impres-
l'esprit de Schickard, qui
ès ce moment, de prendre le
rd pour modèle et pour règle
duite. Schickard continuait
théologiques, et cependant,
aussi des leçons à des jeunes
amilles les plus distinguées
agne. En 1618, il fut suc-
nt pourvu des vicariats de
g et de Kircheim sous
a fin de cette même année,
Tubingue, et y commença
publiques de langue hé-
qu'il continua l'année sui-
st à cette époque qu'il pu-
rès le conseil de ses amis, sa
de la langue sainte. Quel-
s après, il fut promu au
à Nurtingen. En 1617,
qui était parti de Lintz,
rendre dans le duché de
erg, passa par Nurtingen
onnaissance avec le jeune
es rapports qu'ils eurent en-
veillèrent dans Schickard,
son goût pour les mathématiques, qui s'était endormi pendant quatre ans, et qui aurait pu être étouffé sans cette heureuse influence. On voit par sa correspondance, qu'il s'occupait alors de gravure en bois et en taille-douce; qu'il possédait une presse à imprimer des estampes; qu'il avait composé un globe céleste, dont il avait présenté la planche au duc de Wurtemberg, sans qu'il lui en fût revenu la moindre gratification. En 1618, la chaire de langue hébraïque à l'université de Tubingue vint à vaquer par la démission de Beringer; le chancelier Besold aurait bien voulu la faire donner à Schickard; mais Weinmann l'emporta et fut nommé. Deux ans plus tard, celui-ci devint prédicateur de la cour, et la chaire fut proposée à Schickard, qui entra en fonctions le 6 août 1619. Bientôt après, on lui conféra le rectorât du pensionnat, qu'il géra pendant quatre ans, et dont il se démit en 1623. Lorsqu'il devint professeur d'hébreu, il savait parfaitement cette langue, de même que le rabbinisme, le syriaque et le chaldaïque; mais il ignorait l'arabe. Après la prise d'Heidelberg, Gruter se réfugia à Tubingue, et y apporta un exemplaire du Coran. C'est avec ce livre seul, sans aucun secours étranger, que Schickard apprit une langue qu'il ne connaissait point. La première fois qu'il en fit usage en 1622; il fut obligé de faire graver les caractères sur bois. Cependant il ne tarda pas de rémédier à cet inconvénient: il grava lui-même des poinçons arabes, et l'imprimeur fit fondre les caractères. Sans doute, ils ne sont pas comparables, pour la beauté, à ceux de Kirsleu, de Rapheleng et d'Erpenius; mais la prodigieuse activité de son esprit ne lui

permettait pas d'attendre qu'on en fît venir à Tubingue pour répandre la connaissance de l'arabe, et il aimait mieux s'exposer à n'avoir que du médiocre, plutôt que de différer son travail; d'ailleurs les difficultés qu'il éprouva pour obtenir de Hollande le dictionnaire de Rapheleng, destiné à la bibliothèque publique, auraient été plus grandes encore pour faire venir des caractères. En 1626, la mort de Vestmuller laissa une place vacante dans le collége des arts, composé de six membres, dont deux, avec le doyen, avaient voix délibérative au conseil de l'université. Cette place offrait encore d'autres avantages. Schickard la demanda; et il se croyait d'autant plus autorisé à cette démarche, que jusqu'alors ses appointements ne s'élevaient pas aussi haut que ceux du vicariat qu'il avait abandonné. Néanmoins son compétiteur obtint la majorité des suffrages, le 8 mars 1627; et il eut besoin de toute la protection des magistrats, de l'intercession des docteurs Laus et Besold, et de la recommandation de Philippe, landgrave de Hesse, auprès du duc de Wurtemberg, pour faire intervenir la décision du 30 mai 1628, par laquelle les deux concurrents furent admis dans la faculté, et eurent part à tous les avantages attachés à cette place. L'année suivante, Schickard fut nommé inspecteur des écoles de Stuttgard, sans avoir fait aucune démarche. Ses amis, et entre autres Bernegger, se plaignirent hautement du préjudice qu'allaient porter aux travaux académiques du célèbre professeur les voyages que nécessiteraient ses fonctions; mais, outre qu'une distraction de ce genre était avantageuse pour sa santé, il pouvait répondre hardiment que ses courses ne seraient point inutiles pour la science. En effet, elles lui rent le moyen d'exécuter l jet qu'il avait conçu depuis temps, de tracer une *Carte* d de Wurtemberg: il est fâche ce travail ait été perdu. A la Maestlin, arrivée le 20 octobr Schickard fut nommé professe tronomie, sans cesser de p l'hébreu. Schnurrer regrette du discours prononcé par Sch à l'ouverture de son cours, a l'Oraison funèbre de Kepple fit dans le même temps. Apri taille de Tubingue, entre les impériales et celles du duc d temberg, Schickard se retir territoire autrichien, avec sa et il revint quand le danger fi Comme il jouissait d'une cer sance, il acheta une maison tuée et commode pour ses tions astronomiques. Il s'y pr des jours sereins et bien mais après la journée de Nor en 1634, les armées catholi vahirent Tubingue, et entrai peste à leur suite. Schickar douleur de voir mourir su ment toute sa famille. Il ne qu'un fils âgé de neuf ans. de la ville pour aller respire plus salubre; mais, ne po passer de sa chère bibliotl rentra dans sa maison, et y t mort le 24 oct. 1635. Ce sav laborieux; et s'il avait vécu p temps, il aurait certainement grand nombre d'écrits dans rentes parties qu'il cultivait cès. Les plans d'ouvrages q tracés étaient très-important ment de Schnurrer, qui quelques fragments de lett tes, dont nous citerons trois. Le 8 décembre, écrivait à Bernegger: « Co

utte mes nombreuses recherches, longues veilles, mes méditations ni-achevées! Si du moins j'avais, ni mes élèves, quelqu'un en état es publier après ma mort! » Il t beaucoup travaillé sur l'opti- ; il se flattait aussi d'avoir dé- ert une nouvelle théorie de la . Il écrivait à son frère, en 1630 : e suis occupé de mes études lu- es, et j'ai, par la grace de Dieu, uvert la vraie théorie des mou- ents de cette planète, par la- le les calculs deviendront plus es et plus exacts. Tu l'admireras t t'en réjouiras quand je t'en au- donné la description. » Dans une edu 7 sept., il entre dans quelques ils sur ses travaux géographi- . Il croyait avoir corrigé beau- p d'erreurs dans la géographie de e, de l'Afrique et de l'Amérique, e proposait de publier ses cor- ions. Il commença, en 1631, à pliquer à la géographie arabe bou Ifeda; et, dans le mois de ier 1632, il en avait tiré une co- très-exacte sur un manuscrit pro- nt de la bibliothèque impériale Vienne. Il traduisit le texte en la- mais assez précipitamment, d'a- son propre aveu. Peu auparavant rait transcrit, dans un exemplaire a *Geographia Nubiensis*, Paris, 9, in-4°., le texte arabe, de l'é- n de Rome, 1592, in-4°. Dès 4, il avait construit une machine hmétique, et presque terminé un é du *Sanhedrin*, dont Grotius rast la publication. Il s'était aus- cupé de sculpture et de pein- ; et il existe, dans une église lemagne, un portrait de son d-père, qu'il avait fait en 1614. ouvrages imprimés sont : I. *Medus linguæ sanctæ, breviter com- tens universa quæ ad solidam ejus cognitionem ducunt*, Tubingue, 1614, in-8°. C'est le travail d'un écolier, en comparaison de ce que nous avons dans cette partie. II. *Bechinat Happeruschim, hoc est : interpretationum hebraïcarum in Genesin, quas vel antiquissimi paraphrastæ chaldæi..... super sacrum textum adferunt*, Tubingue, 1621, in-4°., très-rare. III. *Bechinat happeruschim, hoc est, examinis commentationum rabbinicarum in Mosen prodromus vel sectio prima, complectens generalem protheoriam de 1° textu hebraico; 2° Targum chaldaico; 3° Versione græca: 4° Massoreth; 5° Kabbalah; 6° Peruschim. Cum indicibus locorum Scripturæ rerumque memorabilium*, Tubingue, 1624, in-4°, très-rare. Richard Simon, qui faisait le plus grand cas de cet ouvrage, en a donné une bonne analyse dans sa *Bibliothèque critique*, tome IV, pag. 204. « L'auteur, dit-il, s'était applique avec beaucoup de soin à la lecture des Rabbins; et, ce qui est assez rare chez les Allemands, il dit beaucoup de choses dans un petit volume. Il donne des extraits de plusieurs Rabbins, qu'il cite en leur langue, et il y joint toujours sa version en latin. Les matières sont divisées en plusieurs thèses; et quoiqu'il ne soit pas long, il en dit assez pour instruire ses lecteurs. » Les passages du *Bechinat* que rapporte Richard Simon, indiquent généralement, dans son auteur, un jugement sain et une érudition bien digérée. IV. *Biur haophan, hoc est, declaratio rotæ pro conjugationibus hebræis noviter excogitatæ, monstrans ejus utilitatem et usurpandi modum*. Tubingue, 1621, 1683; Leipzig, 1636, 1659; Londres, 1639, in-8°. V. *Alphabetum Davidicum psalmo XXV expressum*. Tubingue,

1622, in-4°. Cette Dissertation ne va pas au-delà des sept premiers versets. Schickard y fait usage d'une version syriaque manuscrite, qu'il possédait. Il grava lui-même sur bois les caractères syriaques qui servirent à l'impression. VI. *Dissertatio de numis Hebræorum*, Tubingue, 1622, in-4°. Schickard avait reçu du docteur Weinmann une pièce de monnaie hébraïque, et il en prit occasion de composer cette Dissertation, qu'il dédia à celui qui y avait donné lieu. VII. *Disputatio de nomine tetragrammato solius Dei proprio.* Hambourg, 1622, in-4°. VIII. *Deus orbus Saracenorum e pseudo-prophetæ Mohammedis Alkurano projectus et suismet armis oppugnatus*, Tubingue, 1622, in-4°. L'auteur desirait ardemment de voir se répandre le goût des langues orientales; et, pour y contribuer de tout son pouvoir, il démontre qu'il est facile d'y parvenir quand on en possède déjà quelques-unes. On trouve dans ce traité tout ce qui est dit de Jésus-Christ dans le Coran. IX. *Horologium hebræum sive consilium quomodo sancta lingua spacio 24 horarum, à sex collegis sufficienter addisci possit.* Tubingue, 1623, in-12. Cet opuscule, qui fonda la réputation de Schickard, a été imprimé plus de quarante fois (1). La meilleure édition est celle de Tubingue, 1731, in-8°., enrichie de la vie de l'auteur, par Speidel. X. *Astroscopium pro facillimâ Stellarum cognitione noviter excogitatum*, Tubingue, 1623, in-12, et depuis très-souvent, avec des augmentations et des explications, par différents auteurs. Cet opuscule doit son origine à des questions que l'on fit à l'auteur et à une discussion littéraire. Il sentait l'inconvénient des globes célestes ordinaires, où l'on voit les constellations comme sur une boule, tandis que dans le ciel elles paraissent renversées et comme placées dans la concavité d'une sphère. Pour faire disparaître cet inconvénient, il confectionna des cartes pour des globes creux et qui s'ouvraient en trois endroits; mais la difficulté de les coller ensemble lui fit imaginer, plus tard, un autre moyen qui consistait à employer un cône creux, dans lequel les cartes se pliaient comme un cornet de papier. C'est cette figure qu'il appelle *Astroscopium*. N'ayant pu être jointe au texte, elle est devenue introuvable. XI. *Nizzakon sive triumphator vapulans, hoc est, refutatio blasphemi et maledicentissimi cujusdam libri hebraïci, ultrà trecentos annos inter judæos clam habiti, nunc in apricum producti*, Tubingue, 1623, in-4°. Cette réfutation du *Nizzakon*, attribué au rabbin Matathias, et différent de celui de Lippmann, n'est pas complète. Schickard s'était bien proposé de l'achever; mais la mort l'en empêcha. *Voy.* J. Bern. Rossi *Biblioth. Judaic.* XII. *Ignis versicolor è coelo sereno delapsus et Tubingæ spectatus anno D.* 1623, *die* 7 *novemb.*, Tu-

(1) Ces réimpressions multipliées prouvent que ce livre n'offre point le charlatanisme que le titre pourrait faire soupçonner. Si le projet d'enseigner l'hébreu en 24 heures semble un paradoxe, il faut considérer qu'il s'agit de 24 leçons d'une heure chacune, mais à un ou plusieurs jours d'intervalle, et pendant lesquelles les étudiants, au nombre de six au moins, chargés chacun spécialement de donner l'attention à une *partie d'oraison* différente, se contrôlent l'un l'autre comme dans l'enseignement mutuel. Tel est le précis de sa méthode, avec laquelle on conçoit que des élèves, travaillant beaucoup chez eux dans l'intervalle des leçons, devaient faire des progrès très-rapides. Un des hébraïsants les plus distingués de l'Allemagne a essayé, de nos jours, une méthode à-peu-près semblable dans une courte grammaire hébraïque-allemande, intitulée *Kunst*, etc.), *Art d'apprendre à lire et à comprendre l'hébreu en quatre semaines*, par Ch.-Aug.-Leb. Kaestner, Leipzig, 1810, mince in-8°.

e, la même année, in-8°.; Schic-
publia, en 1624, même format,
réfutation du *Rapport* du doc-
Habrecht, *sur un globe de feu*
é du ciel, Strasbourg, 1623,
XIII. *Jus regium hebræorum*
ebris rabinicis erutum, Stras-
, 1625, in-4°.; Leipzig, 1674,
, ouvrage rempli d'érudition
nique, mais difficile à entendre.
aise, Selden, et dans ces der-
temps, M. Salvador, l'ont cité
éloge. XIV. *Paradisus sara-*
judaïca e genuinis auctoribus
Alkorano et Talmud breviter
ipta, Tubingue, 1625, in-4°.
dition arabe et rabbinique y est
à pleines mains, et cependant
produire de confusion. XV. L'*En-*
ir hébraïque, en allemand, Tu-
e, 1627, in-12; Leipzig, 1633,
, avec des corrections. C'est une
ode pour apprendre la langue
, sans le secours du latin; elle
imple, claire et précise. XVI.
ch, hoc est, series regum Per-
Tubingue, 1628, in-4°. C'est
duction d'une partie d'un ancien
crit arabe, en forme de rou-
le quarante-cinq pieds de long,
e conserve aujourd'hui dans la
thèque de Wolfenbüttel. Schi-
l'enrichit d'un savant Commen-
XVII. *Moyen court et facile*
esser des cartes géographiques
corriger les fautes commises
à ce jour, en se servant des
elles découvertes pour trouver
auteur du pôle, Tubingue,
, in-4°. XVIII. *Description*
hénomène merveilleux qui pa-
le 15 janvier 1630, de sept à
eures, vers le Nord; avec une
ertation sur l'étoile qui parut en
midi, le lundi suivant, Tubin-
1630, in-4°. Schickard eut bien
peine à obtenir du chancelier
Osiander la permission d'imprimer
sa Description, parce qu'ils étaient
divisés d'opinion. XIX. *Disputatio*
ethica de fortitudine, ibid., 1630,
in-8°. XX. *Ephemeris lunaris*, 1631,
in-8°. XXI. *Anemographia, seu*
discursus philosophicus de ventis,
Tubingue, 1631, in-8°. XXII. *Con-*
templatio physica de origine animæ
rationalis, ibid., 1631, in-8°. XXIII.
Pars responsi ad epistolas Petri
Gassendi de Mercurio sub Sole viso
et aliis novitatibus uranicis, ibid.,
1632, in-4°. XXIV. *Eclogæ sacræ*
veteris Testamenti, hebræo-latinæ,
ibid., 1633, in-12. C'est une chres-
tomathie hébraïque, composée de
textes hébreux, selon l'ordre des li-
vres saints; de textes chaldaïques,
selon le Targum; de l'alphabet de
Ben Sira; de textes du *Pirke aboth*.
XXV. *Disputatio bipartita de ami-*
citiâ, ibid., 1633, in-4°. XXVI.
Relation exacte du phénomène de
deux soleils rouges, observé le 28
juin 1633, ibid., 1633, in-4°.
XXVII. *Purim sive Bacchanalia*
judæorum, ibid., 1634, in-12,
très-curieux. XXVIII. *Dissertatio*
ethica de justitiâ, ibid., 1634, in-
4°. XXIX. *Préface* considérable
pour le *Gulistan* ou le Jardin, du
poète persan Saadi, ibid., 1636, in-
12; elle mérite d'être lue. L'au-
teur réfute le préjugé qui nous fait
regarder les Turcs, les Persans et
les autres infidèles, comme des peu-
ples sauvages et grossiers. On a
publié quelques Lettres de Schic-
kard, et la plupart de celles qui lui
étaient adressées par des savants;
elles sont intéressantes. Ses meilleurs
ouvrages ont été recueillis en un vo-
lume in-4°., sous le titre de *Exerci-*
tationes ebraïcæ, Tubingue, 1655.
Voyez les *Notices biographiques* de
Schnurrer, *sur les hébraïsants de*

Tubingue, Ulm, 1792, in-8°.

L—B—E.

SCHIDONE (Barthélemi *Voy.* Schedone).

SCHIEFERDECKER (Jean-David), orientaliste, fils d'un conseiller ecclésiastique à Weissenfels en Saxe, naquit en 1672. Les dispositions qu'il montra dès son enfance, engagèrent ses parents à le faire instruire dans les langues classiques et orientales. Il soutint, à l'université de Leipzig, des Thèses *De excommunicationibus Judaeorum; de sibyllis earumque oraculis, et de litteris doctorum judaicorum.* Après avoir enseigné, pendant quelques années, les langues orientales à Leipzig, il succéda, l'an 1698, à son père en qualité de professeur de théologie au gymnase de Weissenfels; il prit, dans la même année, le degré de docteur en théologie à Iéna, où il soutint une thèse *De fœdere Dei cum Abrahamo symbolico.* Dans la suite, il présida à un grand nombre de thèses sur la théologie, et réligea beaucoup de ces écrits scolastiques, appelés en Allemagne *Programmes*, et publiés pour les jours solennels des établissements d'instruction publique. Il fut enlevé, à la suite d'une maladie scorbutique, le 11 juin 1721. On cite encore de lui une Grammaire turque et une arabe : *Grammatica arabica breviter ac succinctè ad captum nostratium accomodata*, Zeitz, 1 vol. in-12; et *Grammatica turcica breviter ac succinctè*, etc., ibid., in-12 (sans date). A la tête de chacune de ces Grammaires, l'auteur a placé sa Dissertation *de fructibus linguæ arabicæ*, qui avait déjà paru à Leipzig, 1692, in-4°. de 24 pag. L'auteur suit, pour les deux langues, les principes de Golius et d'Erpenius, en les modifiant et les abrégeant en quelques points, et y ajoutant, pour pièce d'épreuve, le 1er. chapitre du Coran. Ces deux Grammaires réunies ont été imprimées sous ce titre : *Nucleus institutionum arabicarum enucleatus, variis linguæ ornamentis atque præceptis dialectæ turcicæ illustratus*, Zeitz, 1695, in-8°. de 183 pag. Schieferdecker a encore publié la *Description de l'église de Notre-Dame de Weissenfels*, 1703, in-4°., où l'on trouve beaucoup de détails curieux; et un Recueil de *Cantiques spirituels*, Weissenfels, 1716, in-4°. Ces Cantiques avaient été composés pour le service divin de sa ville natale; ils sont accompagnés de sentences et maximes adoptées par des rois et des princes, et dont le Recueil manuscrit se trouvait dans la bibliothèque du duc de Weissenfels. —Gaspar Schieferdecker, de Wilckau, jurisconsulte, avocat royal de la principauté de Schweidnitz, naquit à Breslau en 1521, et y mourut en 1631. Il se fit connaître par plusieurs ouvrages, et fut un des membres de l'académie Florimontane établie à Anneci par le président Favre en 1606 (*Voy.* Favre, xiv, 227) Guichenon, qui n'avait vu sa signature qu'en latin, le désigne par le nom, assez peu reconnaissable, de *Schifordegherus.* D—G.

SCHILL (Ferdinand de), colonel prussien, fut le chef de l'une de ces entreprises qui, lorsqu'elles réussissent, changent le sort des nations, et illustrent à jamais leurs auteurs; mais qui, lorsqu'elles ne sont pas justifiées par le succès, les livrent aux persécutions des contemporains et souvent aux mépris de la postérité. Il naquit, en 1773, à Sotthof en Silésie, d'une famille noble et originaire de Hongrie. Son

qui était lieutenant-colonel au
: de Prusse, le voua dès l'en-
à la carrière des armes. Le
Schill fit ses études au collé-
Breslau, et il entra en 1789
e cadet dans un régiment de
ds. Il passa l'année suivante
les dragons de la reine; fit
e corps les premières campa-
le la révolution contre les
iis, et se trouvait, en 1806,
bataille de Iéna, où il fut
grièvement. Transporté à Col-
dès qu'il fut rétabli il fit diffé-
courses dans les environs, et
plusieurs postes des Fran-
). Le succès de ces expédi-
ttira auprès de lui un grand
e d'hommes courageux; et
omposa un corps franc, que
de Prusse le chargea bientôt
iriger vers la Poméranie
se, pour prendre à dos l'ar-
le Buonaparte, qui était en
e. Schill venait de se met-
marche, pour exécuter cet or-
lorsque la paix de Tilsitt mit
: opérations. Il fut nommé ma-
ns colonel, et vint avec son
nt à Berlin, où il jouit de la
rande faveur à la cour et dans
les classes de la nation. Nour-
: dans son cœur une haine pro-
contre les Français, et un desir
f de soustraire sa patrie à leur
ation, il se lia, dans cette ca-
, avec les chefs de l'associa-
nne sous le nom de *Société*
s vertu (*Tugendbund*). (*V.*
. dans la Biographie des hom-
vants), et il eut des rapports
avec le duc de Brunswick-
V. Brunswick-Oels au Sup-
nt, l'électeur de Hesse et le

colonel Doerenberg, qui fit, dans le même temps, une levée de bouclier en Westphalie. Dès lors Schill songeait à son entreprise, et il était en correspondance avec les mécontents de divers pays, surtout de la Westphalie. Le nouveau roi de cette contrée (Jérôme Buonaparte) en fut informé, et il fit porter des plaintes au roi de Prusse. Schill fut mandé à Kœnigsberg, où résidait ce monarque; et ce fut alors que, craignant d'être arrêté, et de voir ses projets déjoués, il éclata plus tôt qu'il ne se l'était proposé. On ne peut nier que les circonstances ne lui fussent très-favorables. Une partie des forces françaises étaient occupées en Espagne, où même elles avaient essuyé des revers : l'Autriche venait de déclarer la guerre; le Tyrol s'était insurgé; et l'archiduc Charles, qui avait envahi la Bavière, menaçait la Franconie avec une puissante armée. Ce fut alors que Schill sortit de Berlin (29 avril 1809), à la tête de son régiment, et qu'il se porta sur Wittemberg, puis sur Dessau, Halle et Halberstadt, enlevant partout les caisses publiques, renversant les armes de Westphalie, leur substituant les aigles prussiennes, et grossissant sa troupe de tous les mécontents. Il rencontra, près de Magdebourg, dont il eut un instant l'espoir de s'emparer, un corps français, qu'il combattit avec avantage. Mais déjà sa tête avait été mise à prix par le roi Jérôme; et son propre souverain, désavouant hautement une telle entreprise, avait déclaré qu'il le traduirait à un conseil de guerre. D'un autre côté, l'archiduc Charles venait d'éprouver plusieurs échecs, et ce prince était repoussé jusque dans les états héréditaires. Toutes les parties de l'Allemagne étaient

... de ces courses, il fit prisonnier le ... qui bientôt après fut échangé ... général Blücher.

frappées de stupeur. Dès-lors la position de Schill fut extrêmement difficile. Ne se flattant plus de prendre les Français à dos, il se dirigea sur le Mecklenbourg et la Poméranie. Après avoir enlevé à Wismar et à Rostock une grande quantité d'armes et d'artillerie, il arriva à Stralsund, dont les Français avaient rasé les fortifications, et il y entra, le 25 mai, par capitulation. Cette place convenait très-bien à sa position, par les moyens de communication avec la mer qu'elle lui offrait; et il est probable qu'il avait conçu l'espoir de s'y défendre, jusqu'à ce qu'une flotte anglaise pût venir le recevoir à son bord avec sa troupe, comme cela eut lieu dans le même temps pour le duc de Brunswick-Œls; mais à peine avait il eu le temps d'établir à la hâte quelques retranchements, qu'il fut attaqué par un corps nombreux de Hollandais et de Danois, que commandaient les généraux Gratien et Ewald. La troupe de Schill montait à six mille hommes; elle se défendit avec beaucoup de vigueur, et disputa le terrain pied à pied, et de maison en maison. Il fit lui-même des prodiges de valeur, et tua de sa propre main le général hollandais Carteret, en lui disant : *Coquin, va faire nos logements.* Enfin, il périt en combattant, le 31 ma[illegible] 1809 (2). Le petit nombre des [illegible]iens q[illegible] qui échappèrent au massacre, furent [illegible] conduits à Brest et à Cherbourg comm[illegible] [illegible]e des malfaiteurs; et ils ne revirent le[illegible] [illegible]ur patrie qu'à la paix de 1814 (3).

M—D j.

(2) Le général Gratien le fit décapiter [illegible] tête a été long-temps conservée, dans de l'esprit [illegible] au Muséum de Harlem.

(3) Onze officiers de la troupe de Schill, conduits d'abord à Verdun, furent, le 17 septembre 1809, traduits à Wésel devant une commission militaire, qui les condamna à mort comme *brigands armés et gens sans aveu.* Le jugement [illegible] noncé qu'à midi; et dès neuf heures [illegible] les voitures commandées pour conduire [illegible] au supplice étaient arrivées dans la cit[illegible] les six heures du matin, les fosses avaie[illegible] sées pour recevoir leurs cadavres! Lors [illegible] lut lier par le bras l'un des condamné [illegible] Wedelle, avec son frère : *Eh!* dit-il, *nous pas assez liés par le sang, pour ne p[illegible] soin de l'être d'une manière si injurieuse.* Perwez, défenseur officieux de ces inf[illegible] vant la commission militaire, a fait imp[illegible] *fense des officiers de la troupe de Schill, [illegible]cation de Schill et de ses adhérens*, Li[illegible] in-8°. de 32 pages.

SCHILLER (le P. Jules), [illegible]nome, né dans le seizième siè[illegible] Augsbourg, embrassa la règle [illegible] mites de Saint Augustin. Les [illegible] que Jean Bayer, son compa[illegible] obtenait dans l'astronomie (*V.* [illegible] III, 602), décidèrent son go[illegible] cette science. En 1627, il joig[illegible] nouvelle édition de l'*Urano[illegible] nova* de Bayer, le *Cœlum ste[illegible] Christianum.* Dans cet ouvr[illegible] pieux auteur propose de su[illegible] aux dénominations emprunté[illegible] mythologie païenne, des nom[illegible] des Saintes Écritures. Ainsi [illegible] exemple, il donne aux douze [illegible] du zodiaque les noms des dou[illegible] tres, etc. (1); mais il ne put [illegible] à faire adopter cette réforme [illegible] astronomes. D'autres tentativ[illegible] tes dans le même but, n'ont [illegible] plus de succès. Philippe *Cœ*[illegible] Guillaume Blaeu, 1662, pub[illegible] *lum astronomico-poëticum* [illegible] terdam, in-8°., dans lequel i[illegible] que le bélier du zodiaque e[illegible] qu'Abraham immola pour [illegible] Isaac; le taureau, celui qui [illegible] crifié par Adam; les gémea[illegible] deux fils de Rebecca, Jacob e[illegible] etc. Voy. l'*Histoire de l'A*[illegible] *mie moderne*, par Bailly, [illegible] 150.

W

(1) Le détail des constellations comp[illegible] P. Schiller, se trouve dans le *Cursus M*[illegible] du P. Schott; dans l'*Almageste* de Ri[illegible] Voy. Delambre, *Histoire de l'Astronom*[illegible] II, 298.

CHILLER (Jean-Frédéric-
stophe), un des écrivains les
illustres de l'Allemagne, na-
le 10 novembre 1759, à Mar-
, petite ville du pays de Wur-
berg, où son père avait le grade
pitaine, et était chargé de l'in-
ance du château de la *Solitude* (1).
ller reçut sa première éducation
un pasteur de village. Cette cir-
tance et sa liaison avec le fils de
instituteur déterminèrent en lui
nchant très-prononcé pour l'é-
cclésiastique. Ses parents étant al-
e fixer à Ludwigsburg, il entra
une école publique, où il ne fit
efois de progrès marquants que
la langue latine. Dans sa 9e an-
, il assista, pour la première fois,
e représentation théatrale. Elle
uisit sur lui un effet prodigieux.
ce moment, le théâtre devint
de ses principales occupations,
faisait déjà le plan de composi-
s dramatiques. Néanmoins, son
t pour l'état ecclésiastique subsis-
toujours; et l'on concevra facile-
t que les jeux de l'enfance de-
nt avoir bien peu d'attrait pour
esprit livré à de pareilles pen-
. Aussi les intervalles qui sépa-
nt ses heures d'étude étaient-ils
sacrés à des promenades avec un
i de son âge; et ces deux philoso-
s de onze ans, gémissant ensem-
sur la destinée de l'homme,
l'obscurité de l'avenir, recons-
imient sur un meilleur plan l'é-
ice de la société. La première
ce de vers de Schiller, écrite le
r où il allait recevoir la confirma-
tion, fut le résultat des exhortations par lesquelles sa mère l'avait préparé à cette cérémonie. Il avait alors quatorze ans; sa vocation n'était point changée. Mais, dans cette carrière de prédilection, il s'arrêtait aux fonctions qui étaient plus en rapport avec les besoins de son ame; et, plus tard il a souvent exprimé ses regrets de n'avoir point eu à annoncer au peuple, comme ministre de l'évangile, les grandes vérités de la religion et de la morale. Le sort en ordonna autrement. Le duc de Wurtemberg, qui l'avait distingué, le fit entrer dans une école militaire. Les représentations de son père obtinrent seulement qu'il ne fût pas obligé de suivre cette carrière. Les biographes de Schiller n'expliquent pas pourquoi le protecteur de sa famille ne lui permit pas de se livrer à son premier penchant. Obligé de choisir un autre état, il se décida pour le barreau; et son ardeur pour la poésie l'entraîna loin des études qu'exigeait cette nouvelle destination. Toutefois, l'activité de son esprit ne s'exerçait encore que vaguement. Le feu sacré couvait en lui; mais il fallait, pour le faire éclater, un moteur qui fût en rapport avec la nature de son talent. Homère, parmi les anciens, avait attiré plus particulièrement son attention. Néanmoins Homère lui-même, si beau, si sublime dans sa simplicité, n'avait pas assez de mouvement moral pour l'enthousiasme de Schiller. Les poésies de Klopstock firent jaillir les premières étincelles: elles donnèrent un nouvel essor à ses sentiments religieux. Il les manifestait alors souvent par des prières, des extases et des contemplations, qui s'emparaient de lui, même au milieu de la société. Virgile aussi était un de ses auteurs

(1) *Jean-Gaspar* Schiller, père de *Jean-Fré-
r-Christophe*, naquit à Bitterfeld, dans le
de Wurtemberg, en 1723, et mourut le 7
embre 1795. Il s'occupa beaucoup d'agricul-
, et composa divers ouvrages sur cette science.
plus remarquable est intitulé: *De la culture des
, traitée en grand, d'après vingt expériences,*
r (en allemand).

favoris. Mais nous pouvons croire que la lecture très-répétée de la Bible (dans la traduction de Luther, que plus tard il regardait comme le seul ouvrage classique de la littérature allemande), contribua plus puissamment encore au développement de son génie. La régénération de la littérature en Allemagne venait de s'opérer. Les ouvrages de Haller, Klopstock, Wieland, Göthe, Lessing, et la puissante critique de ce dernier avaient enfin triomphé de la littérature bâtarde, qui avait régné si long-temps. Schiller, né quarante ans plutôt, n'eût peut-être signalé sa carrière littéraire que par des égarements. Il parut à temps pour profiter de l'affranchissement de sa patrie, et pour le marquer par de nouveaux chefs-d'œuvre. Le cercle de ses idées s'était agrandi, et son ame s'élevait de plus en plus; mais son talent n'avait point encore de direction positive. *Ugolino*, surtout *Goetz de Berlichingen*, lui communiquèrent une nouvelle ardeur pour le théâtre. Il ne connut Shakspeare que plus tard; mais l'impression qu'il en éprouva n'en fut pas moins vive : ce poète, Homère et la Bible, conservèrent un attrait particulier pour lui. Au milieu de l'espèce de délire auquel Schiller était alors en proie, on s'étonne, avec raison, de ne voir sortir de sa plume que des essais tellement médiocres, qu'ils n'ont paru mériter d'être insérés dans aucune édition complète de ses Œuvres; et le *Magazin de Souabe* conserve seul les poésies qu'il publia jusqu'en 1780. On parle aussi, mais sans la désigner, d'une tragédie de *Cosme de Médicis*, qu'il fit entrer dans ses *Brigands*. En 1775, l'académie de Ludwigsburg ayant été transférée à Stuttgard, le duc y établit des cours de sciences médicales, et fit inviter ceux des jeunes gens qui auraient du goût pour elles à se présenter. Les études habituelles de Schiller, depuis deux ans, avaient fort affaibli ses dispositions pour l'état ecclésiastique. La lecture des Vies de Plutarque, de l'*Histoire universelle* de Schlœtzer, des ouvrages de Herder et de Garve, surtout les observations de ce dernier sur la philosophie morale de Ferguson, lui avaient inspiré un goût particulier pour l'*Anthropologie* et pour la *Psychologie*, qui en est une des branches. Il crut trouver dans l'étude de la médecine, des moyens favorables à ce nouveau penchant; il se décida donc pour la carrière médicale. Il paraît que, pendant deux ans, il s'y consacra presque entièrement. Il composa deux Dissertations intitulées : *Philosophie de la psychologie*, en allemand, puis en latin, et *Sur l'accord entre la nature physique et la nature spirituelle de l'homme*, en allemand, Stuttgard, 1782 : celle-ci seulement fut imprimée. Il inséra dans cette dernière, à l'appui de ses observations psycologiques, quelques passages des *Brigands* qu'il donnait comme étant une tragédie anglaise : *The Robbers*. A sa sortie de l'académie, il fut nommé chirurgien (*arzt*) du régiment d'Augé. Mais cette sphère d'activité ne pouvait, pour le moment, suffire à un esprit aussi ardent; et il revint avec plus de feu que jamais au théâtre. Les *Brigands* furent imprimés en 1781, à ses frais, parce qu'il n'avait point trouvé d'éditeur. Ils furent joués, en janvier et mai 1782, à Manheim, avec quelques-uns des changements demandés par le baron de Dalberg, directeur du théâtre de cette ville, et que l'au-

t regardés lui-même comme
es. Schiller sollicita du duc
sion d'assister à ces deux
ations; elle lui fut refusée.
nt compte, lors de la secon-
, à son retour, il fut mis aux
ur quinze jours. On connaît
emples d'un succès aussi
e celui des *Brigands*. Tou-
rive satisfaction que dut en
l'auteur, ne tarda pas d'ê-
lée. Un habitant des Gri-
ant plaint de ce que sa na-
orès un proverbe fort répan-
uabe, y était représentée
m peuple de brigands, le
dit à Schiller de publier au-
que des ouvrages de méde-
e fit venir, lui parla d'un
aternel, déclarant qu'il vou-
d'avance tout ce que Schil-
t envie de faire imprimer.
'y refusa; ce qui n'empêcha
: de continuer à le bien trai-
ller était alors lié avec le
r Abel et le bibliothécaire
, sous la direction de qui
it le *Répertoire littéraire*
mberg. Il y inséra plusieurs
x en prose et en vers, et
critiques, entre autres celle
ands, fort détaillée, et qui
que par une grande sévérité.
ion de Schiller était alors
par la suite, il a avoué n'a-
ns été plus heureux. Que lui
t-il donc? La condition la
ntielle pour un génie de
ure : la liberté. La ma-
nt sa pièce avait été repré-
rt surtout le jeu d'Iffland
ancois, l'avaient tellement
e, qu'il se sentit décidé à
a carrière dramatique. Le
Wurtemberg n'ayant pas ac-
démission qu'il lui avait of-
quitta furtivement les états de
ce prince, au mois d'octobre 1782,
et se retira, sous un nom emprunté,
dans les environs de Bauerbach, chez
Mme. de Wollzogen, avec le fils de
laquelle il avait étudié à Stuttgard.
Cette fuite est dans la vie de Schiller
un événement si important, qu'il n'est
pas hors de propos de jeter un coup
d'œil général sur la tragédie des *Bri-
gands*, qui en fut la première cau-
se. On se tromperait étrangement, si
l'on pensait que les Allemands aient
été aveugles sur les défauts de cette
pièce. La rapidité du dialogue, les
scènes fortes, terribles, attendrissan-
tes, surtout le caractère du héros,
Charles de Moor, ont été exaltés
outre mesure. Aucune pièce, il est
vrai, n'excite, à un plus haut degré,
la terreur et la pitié; et il y a sou-
vent, il faut l'avouer, dans l'indigna-
tion de Charles contre les vices de
la société, un accent si profond de vé-
rité et de justice, que, malgré les
horribles excès auxquels il se livre,
on ne peut se défendre d'une certaine
émotion. Mais les nombreuses invrai-
semblances, l'obscurité même de
quelques situations, l'inutilité du der-
nier crime, le langage souvent guin-
dé, quintessencié, et sauvage jusqu'à
la grossièreté, des personnages et des
mœurs du dix-huitième siècle trans-
portés dans le seizième; tous ces dé-
fauts enfin ont été censurés avec sé-
vérité, et Schiller lui-même ne s'est
point ménagé. Mais ce qui doit plus
que tout être réprouvé avec force, c'est
la tendance de cette composition.
Nous ne voyons que trop d'êtres dé-
naturés qui accusent la société de leurs
propres excès, et se font les fléaux
du genre humain pour être les ven-
geurs de la justice. Que sera-ce, si
tous les efforts d'un talent enchan-
teur se réunissent pour représenter
la résignation aux maux nécessaires

de ce monde comme impossible, la vertu comme une chimère, la vengeance comme une sainte mission? Un écrivain allemand a récemment comparé les *Brigands*, sous le rapport de l'art, à un volcan. Aux yeux de la morale, la comparaison est également juste. Le volcan au milieu de ses cendres et de ses scories, contient des mélanges précieux : mais que produit-il? la destruction. Il est douteux que les *Brigands* aient inspiré une seule bonne action, et fait réformer une seule injustice; mais ils ont bouleversé beaucoup de jeunes têtes, occasionné de nombreux désordres, et même, dans quelques parties de l'Allemagne, fait naître des associations du genre de celles de Charles, qui ont troublé momentanément la société : résultats bien autrement blâmables que les défauts signalés ci-dessus, et que la violation des unités de temps et de lieu, qui est presque une des conditions du théâtre allemand. *Robert, chef des brigands*, imitation de la pièce allemande par Lamartellière, fut joué à Paris, en 1793, sur le théâtre du Marais, et obtint quelques succès à cette époque où la France était un vaste théâtre de brigandage et de dépravation de tous les genres. Les *Brigands*, monument prodigieux de verve de la part d'un jeune homme de vingt-un ans, furent comme une maladie pour le génie de Schiller. Il fallait qu'il fût, par une espèce d'éruption volcanique, dégagé des éléments impurs qu'il renfermait. Entraîné par ses premiers succès, Schiller se livra tout entier au théâtre, et composa dans sa retraite la *Conjuration de Fiesque*, commencée à Stuttgard, pendant qu'il était aux arrêts, et *Cabale et Amour*. Nous dirons peu de chose de ces deux pièces. On y retrouve à-peu-près toutes les qualités et tous les dé des *Brigands*, appliqués seule à des genres différents. Schiller vient de son inexpérience da monde politique, et pense qu défaut peut être une source de l tés poétiques. Il a dû plus tard connaître son erreur, et sentir qu l'avait conduit à faire de quel uns des personnages de *Fiesque* êtres mixtes et sans couleur tran vraies caricatures, qui n'ont grandeur imposante des héros, légèreté qui rend par fois le vic duisant (2). S'il était un peu so dans *Fiesque* par l'histoire, trouvait dans *Cabale et amour* un terrain entièrement nouveau, cun talent ne peut suppléer au faut de connaissance pratique société. Le fond de cette piè poétiquement vrai sans doute; les développements sont très-so faux; et le spectateur, troublé cesse dans le profond intérêt lui inspirent quelques-uns des c tères, par les détails d'une exéc défectueuse, éprouve une impre désagréable. Il y a moins d'irré rités dans ces deux tragédies dans les *Brigands*; mais aussi n de verve et plus d'idées recherc Schiller était moins maître de sujet. La peinture des mœurs mandes a pu seule faire accu la deuxième de ces pièces plu vorablement que *Fiesque* : ell est, selon nous, inférieure. Sel quitta sa retraite, en septembre 1 pour aller à Manheim, où proposait de suivre les représ tions théâtrales. La société de

(2) M. Ancelot, dans son *Fiesque*, off très-beaux vers, plusieurs des meilleures sc l'original, en rejetant ou changeant cell étaient réprouvées par le goût et le bon sen tre autres le dénouement.

d'Iffland etc., exerça sur lui
nfluence très-heureuse. Il était
né par un génie bouillant ;
il n'était ni entier ni exclusif.
atique du théâtre, jointe aux
ls de l'amitié et de l'expérien-
i fit sentir les défauts qui do-
ent dans ses premières compo-
s. Son impatiente ardeur en fut
ie, et son talent ne fit qu'y
r. Schiller voyait dans le théâ-
ioins un moyen de s'illustrer,
eluide communiquer les idées et
ntiments dont il était pénétré,
tout de contribuer au perfection-
nt de la société. C'est dans cette
ju'il annonça et commença, en
, la publication du Recueil pério-
intitulé *Thalie du Rhin*, où il in-
quelques scènes de *Don Carlos*.
lut à la cour du Landgrave de
e Darmstadt, en présence du
le Weimar, qui témoigna sa sa-
ction à l'auteur, en lui don-
le titre de conseiller. En 1785,
rendit à Leipzig, où il se fit
aptement des amis de plusieurs
eux qui étaient déjà ses admi-
irs. Il s'y lia particulièrement
Huber et le célèbre libraire Gos-
. Il passa le reste de cette année,
suivante, à Dresde, et y ter-
a *Don Carlos*, qui fut imprimé
ipzig, en 1787. Ce fut cette mê-
année qu'il visita Weimar, où
Land et Herder lui firent un ac-
l très-distingué. Le premier sur-
lui témoigna une bonté si affec-
se, qu'il en fut vivement touché.
ous jouirons de quelques beaux
ments, » écrivait-il à un de ses
s. « Wieland est jeune, quand
aime. » Celui-ci le pressa de tra-
ler à son *Mercure allemand*,
s lequel parurent *les Dieux de la
èce*, *les Artistes*, et quelques au-
s morceaux, qui ne furent pas un
des moindres ornements de ce journal, à cette brillante époque de son existence. Schiller passa l'année 1788 presque tout entière à Rudolstadt, et vit, pour la première fois, Göthe qui était de retour de son voyage d'Italie. Il ne tarda pas à se lier avec ce grand poète. Celui-ci lui donna bientôt un gage de ses sentiments, en obtenant pour lui du duc de Weimar, la place de professeur extraordinaire d'histoire à Iéna, en 1789. Après huit années d'hésitation et d'incertitudes, la vie de Schiller se trouvait enfin fixée d'une manière agréable et sûre. C'est aussi à cette époque que commence sa véritable célébrité. Ses ouvrages précédents lui avaient déjà fait un nom ; ceux dont nous allons rendre compte lui assurèrent un des rangs les plus distingués de la littérature allemande. *Don Carlos* n'avait pas été composé pour le théâtre. L'auteur y fit, en 1788, les changements qu'il jugea nécessaires pour que cette pièce pût être représentée, et la publia sous sa nouvelle forme. Malgré des retranchements, elle se trouve hors des proportions ordinaires, même de la scène allemande. Aucun prince n'est dessiné dans l'histoire d'une manière plus nette que Philippe. Despote sombre, entier, inflexible, disposé à tout sacrifier sans examen, à ce qu'il regarde comme les intérêts de la religion, comment croire qu'il puisse se laisser séduire, et presque attendrir par les déclamations de Posa, au point de lui accorder sa confiance, et d'en faire son ministre principal ? La révolte de Madrid, la présence du roi dans la prison de Carlos, et son évanouissement sont des circonstances également inadmissibles. Le personnage d'Élisabeth est plein d'intérêt ; mais l'auteur a méconnu

son caractère, en la supposant à la tête d'une révolte, et l'esprit du temps, en faisant d'elle la protectrice des Protestants. Ce n'est pas du moins à la cour de son père qu'elle avait dû recevoir de pareilles dispositions, quoiqu'il fût l'appui des Protestants d'Allemagne. On peut prêter à don Carlos des vertus que l'histoire ne parait pas lui accorder, toutefois à la condition expresse qu'il y joindra quelque énergie. Mais ici nous ne voyons en lui qu'un adolescent, qui n'a ni idée positive ni volonté, et qui se livre à des épanchements de tendresse envers le père le moins fait pour les accueillir. Posa est un caractère inexplicable; rien de plus misérable, par exemple, que l'invention par laquelle il veut sauver son ami Carlos. Un rôle est jugé quand il a besoin de commentaires. Beaucoup d'écrivains ont essayé de faire comprendre sa conduite : aucun n'y a réussi; Schiller lui-même y a échoué. Ses Lettres, à ce sujet, n'ont pas même le mérite de la plupart de ses écrits en prose, la rapidité et la clarté. Quant à ses Discours sur la tolérance et le perfectionnement de la société, nous n'y voyons qu'une répétition de tout ce qui avait été écrit sur ces sujets féconds, en France, en Angleterre et en Allemagne, mis seulement en vers souvent harmonieux. Ces taches, qui sont grandes, s'expliquent par la manière dont cette pièce fut composée. Les autres ouvrages de Schiller, ceux même sur lesquels la critique peut s'exercer avec le plus de sévérité, attachent et entraînent, par la verve, l'enthousiasme, la profonde sensibilité. Tout cela ne pouvait exister qu'à un moindre degré dans une composition faite par saccades, croisée par plusieurs autres, et pendant laquelle le génie poétique de Schiller avait subi de grandes modifications. *Don Carlos* n'en est pas moins une des productions les plus remarquables de la littérature allemande. On y trouve beaucoup de situations très-fortes; les caractères (à part celui de Posa, qui est une énigme ou un idéal manqué; celui de Carlos, et quelques défauts dans les autres) sont tracés avec un rare talent. Enfin il y a dans la marche de la pièce une dignité, ajoutons même, dans un sens relatif, une régularité, et dans le langage (si l'on excepte une scène entre Carlos et la princesse Éboli), une noble simplicité, dont les trois premières pièces de l'auteur ne donnaient pas d'idée. Celles-ci étaient écrites en prose, comme si le génie de Schiller, à son début, eût été incapable de se plier au joug de la poésie. La maturité qu'il avait acquise, le desir même de porter ses pièces au point de perfection nécessaire pour atteindre le but élevé qu'il se proposait, le décidèrent à écrire *Don Carlos* en vers; et cette forme a sans doute contribué puissamment au succès de la pièce. Elle annonçait une connaissance particulière de l'époque. Aussi en résulta-t-il un ouvrage d'un autre genre, l'*Histoire de la défection des Pays-Bas*, qui parut également en 1788, Leipzig, in-8°. On aurait de la peine à reconnaître, dans cette Histoire, l'auteur des trois premières pièces dont nous avons signalé les défauts. Nous ne pouvons en discuter ici le mérite intrinsèque. Ce que nous nous croyons fondés à assurer, c'est que, si Schiller montre quelque part de la partialité, il faut en accuser la faiblesse humaine, mais nullement ses intentions. Il blâme avec une égale indignation les excès des protestants et ceux des catholiques; loue indifféremment ce que les deux partis lui présentent de re-

mandable ; enfin il juge avec dé-
e et mesure, sans invectives et
déclamation. Le style ne nous
ble pas mériter les mêmes éloges.
st souvent gêné ; on y rencontre
e assez fréquemment des gallis-
es, surtout dans les passages tra-
des auteurs étrangers. Le talent
chiller se retrouve dans les ré-
ons, du reste plus rares qu'on ne
it s'y attendre ; dans les tableaux
raux, dans les portraits. Quel-
-uns de ces derniers sont des mo-
. Il s'arrête à la retraite de la
ne des Pays-Bas. Le titre n'est
pas rempli ; et l'on a de la peine
ncevoir comment il n'a pas ache-
ne entreprise qui, sous tous les
orts, devait sourire à son ima-
ion. Il est possible qu'il ait été ar-
par sa propre exigence, et qu'il
pérât alors de répondre à ce
attendait lui-même de l'histo-
. Il considérait l'histoire du point
s élevé. Selon lui, elle embrasse
ode moral tout entier. Il n'est
un seul individu qui ne puisse y
ver les plus utiles leçons.... Il y
comment le moment présent a
dans tous ses détails, préparé et
é par les siècles qui l'ont précé-
. Les jouissances matérielles que
avons acquises, les progrès que
re humain a faits vers la per-
on, sont l'œuvre de nos pères....
résulte pour nous l'obligation
e pas laisser s'altérer ces bien-
. et de les transmettre, avec de
vaux encore, à la postérité. Tel-
nt les principales idées du Dis-
s que prononça Schiller, pour
verture de son cours d'histoire, à
versité de Iéna, en 1789. Il est
lé : *Qu'est-ce que l'histoire uni-
lle, et quel est le but de cette
le?* Ce morceau, écrit de verve,
commande par toutes les qualités
que l'on peut desirer dans un auteur : pensées profondes, nobles sentiments, style pur, rapide, brillant. Schiller n'a rien publié en prose de plus remarquable que les vingt-huit pages dont se compose ce Discours (il parut d'abord dans le *Mercure allemand*, novembre 1789, puis séparément, à Iéna, 1790, in-8°.). Schiller commença, vers ce temps, la *Collection générale de Mémoires, depuis le douzième siècle jusqu'aux temps modernes*, Iéna, 1790-1801, 12 vol. in-8°. Il ne traduisit lui-même que la moitié du premier volume : l'entreprise fut continuée, sous son nom, par Paulus et Woltmann. C'est aussi l'époque la plus active de sa vie. Outre ce que nous venons de voir, il publia le *Visionnaire*, Leipzig, 1789, un vol. in-8°., qui fut réimprimé plusieurs fois. Ce roman, quoiqu'il n'eût pas été achevé, fut lu avec une avidité extraordinaire ; et il en parut plusieurs continuations et imitations, par d'autres auteurs. On ne comprend pas facilement un pareil succès. Des scènes d'apparitions, qui s'expliqueraient même sans les aveux de leur auteur ; un personnage mystérieux sans intérêt, les aventures fort communes d'un prince, sa passion pour une femme dont à peine il a vu la figure, une forme assez ordinaire, rien enfin, sauf le langage, de ce qui caractérise le talent de Schiller : tel est ce *Visionnaire*, qui, publié dix ans plutôt, ou par un autre auteur, serait resté complètement ignoré. Il est également difficile d'expliquer comment Schiller put se rendre coupable de cette espèce de débauche d'esprit, contre laquelle devaient le prémunir ses nombreuses et sérieuses occupations. A l'étude du théâtre et de l'histoire, il avait joint celle de la philosophie.

s de Kant avaient produit
olution en Allemagne. Les
taires, développements, mo-
ns de ses nombreux disci-
s discussions souvent très-ani-
ui en résultaient, avaient fait
une fermentation qui saisissait
beaucoup d'esprits jusque-là
gers à ces études. Comment Schil-
arait-il échappé à un entraîne-
t presque général? Il se lança dans
e nouvelle carrière avec l'ardeur
lui inspirait tout ce qui élevait
idées, et lui paraissait propre à
rfectionner la nature humaine.
uelques personnes ont pensé que
étude de la nouvelle philosophie
avait beaucoup contribué à l'essor et
aux progrès du talent de Schiller. Cela serait sensible tout au plus dans quelques-unes de ses Dissertations, que nous examinerons plus tard; mais on en trouverait difficilement des traces dans ses compositions historiques et dramatiques, depuis 1788. La *Rheinische Thalia*, commencée en 1785, ne contient, sous ce titre, que trois cahiers. Les neuf suivants, formant, avec les trois premiers, trois volumes, parurent sous le titre de *Thalia*. Ce journal cessa en 1791, et fut remplacé, en 1792 et 93, par la *Nouvelle Thalie*, dont il parut quatre volumes. C'est dans ces trois Recueils que Schiller inséra successivement la plupart de ses pièces en vers et en prose, composées pendant ces neuf ans. Il était heureux en avantages extérieurs: le bonheur intérieur lui manquait encore. Il le trouva dans son union contractée, en 1790, avec Mlle. de Lengefeld, qu'il avait souvent vue à Rudolstadt, et qui, par ses vertus, a beaucoup embelli l'existence de cet homme célèbre. Il publia, la même année, son *Histoire de la guerre de Trente-Ans*, dans l'*Almanach historique des Dames*, pour 1791, Leipzig, in-18. Ce second ouvrage historique est fort supérieur au premier. Le sujet en est plus vaste; mais aussi Schiller s'était singulièrement élevé, et son horizon s'était fort agrandi. Ses tableaux généraux sont beaucoup plus complets, ses portraits dessinés plus largement, ses descriptions plus nettes. Il était, dans la *Défection des Pays-Bas*, dominé par son sujet: ici il le domine; aussi sa marche est franche et hardie. Son style enfin est constamment soutenu, simple pourtant et toujours naturel; et nous ne pensons pas que, sous ce rapport, la prose allemande offre une lecture plus agréable. Toutefois, il faut le dire, le talent de Schiller a ses conditions et ses bornes. Gustave Adolphe l'élève jusqu'à son apogée; Wallenstein le soutient encore: ce sont comme deux héros de drame qui donnent la vie à tout ce qui les entoure. Mais les acteurs de seconde ligne, qui paraissent après eux, ne communiquent plus à l'historien que peu de chaleur; la politique le réfroidit, ses forces se partagent, il n'y a plus pour lui d'unité; en un mot, les quatre premiers livres sont éminemment dramatiques; le dernier n'est guère qu'un abrégé chronologique, qui a d'ailleurs, comme les précédents, l'inconvénient d'être en grande partie dépourvu de dates. Au reste, ce n'est pas une histoire, mais un tableau, dans lequel l'auteur eût pu faire entrer des détails plus nombreux et plus étendus. Nous oserons même dire qu'à une deuxième lecture (la première laisse à peine le temps de la réflexion), l'ouvrage paraît hors de proportion, ne contenant pas autant de développements que semblent en exiger les considérations générales et l'espace accordé

aux traits des principaux personnages. Il doit nous être permis, sans encourir le reproche de partialité, de réclamer contre quelques détails relatifs à la France. La mémorable bataille de Rocroi n'est citée que par occasion; selon Schiller, c'est Condé et non Mercy qui s'est retiré après celle de Fribourg; Turenne ne joue presque qu'un rôle secondaire auprès de Wrangel, guerrier estimable du reste; enfin, la politique de Richelieu est censurée plus amèrement ou plus exclusivement que celle de Ferdinand lui-même, en faveur de qui l'auteur fait quelquefois valoir l'empire des circonstances (3). Des études continuelles et forcées avaient beaucoup fatigué Schiller; il en résulta, en 1791, une maladie de poitrine très-grave, qui altéra sa santé, au point qu'elle ne put se rétablir complètement. Si son activité en fut ralentie, la fortune prit soin de l'en dédommager. Le prince héréditaire, depuis duc régnant, de Holstein Augustenbourg, et le comte de Schimmelmann, ministre de Dannemark, lui offrirent chacun une pension de mille thalers (4,000 fr.), sans aucune condition, et avec une délicatesse qui détermina Schiller à accepter leurs offres. On se souvient que ce fut également de Danemark que Klopstock reçut les moyens nécessaires pour achever sa *Messiade*. Mais Schiller est surtout à se louer des procédés du duc régnant de Weimar, qui, comme tous les princes de sa famille, a toujours été le protecteur des lettres et l'appui du malheur. Il était fort lié avec Schütz, Griesbach, dans la maison duquel il était logé, Paulus, Hufeland, et surtout Reinhold. Nous avons vu qu'il s'occupait beaucoup de la nouvelle philosophie. Il y trouvait plus de poésie, et un plus grand caractère que dans celle de Leibnitz. C'est ce qui lui inspira le desir de faire une nouvelle *Théodicée*. Ses méditations philosophiques produisirent la Dissertation *sur la grâce et la dignité*, plusieurs autres dans la *Thalie*, et les *Lettres sur l'éducation æsthétique de l'homme*. La première offre des aperçus délicats, et beaucoup d'idées ingénieuses. Nous croyons que l'auteur s'est laissé séduire par l'espèce d'opposition qu'il cherche à établir entre la *grâce* et la *dignité* : la *souffrance* n'est certainement pas, comme il le pose en principe, une condition essentielle de la dignité, dont la *majesté*, qui exclut au contraire toute idée de souffrance, est (selon l'auteur lui-même), le plus haut degré. Ses *Lettres* portent l'empreinte de son talent. Mais les Allemands sont les premiers à convenir que Schiller, à qui du reste ils n'accordent point une tête philosophique, n'a fait qu'embrouiller, à force de subtilité, un sujet sur lequel il est déjà si difficile d'établir une théorie précise. Depuis 1790 jusqu'en 1794, Schiller ne cultiva la poésie qu'en traduisant des morceaux de Virgile. Ce qui nous en reste, les 2e. et 4e. livres sont sans doute des ouvrages estimables; mais on n'y retrouve ni la grâce, ni même l'énergie, ni surtout le fini de l'original. Il est remarquable qu'à cette époque, où les belles traductions de Voss et quelques autres avaient, par l'heureux emploi des mètres des anciens, tellement rapproché l'allemand du grec et du latin, Schiller ait choisi, pour imiter

(3) Nous possédons une traduction de la guerre de Trente-Ans, par M. Ch. de Champeau (1803, 1 vol. in-8°.), qui, au mérite de l'exactitude, joint celui d'un style pur, dans lequel on retrouve très-souvent le chaleur et la verve de l'original.

Virgile, des stances de huit vers rimés. Le grand drame de la guerre de Trente-Ans devait agir puissamment sur un esprit tel que celui de Schiller. Il en recevait des inspirations poétiques, et eut même l'idée de faire de Gustave Adolphe le héros d'un poème épique. Il y renonça pour s'occuper de *Wallenstein*, dont il eut alors la première pensée. La révolution française occupait toute l'Europe, que bientôt elle devait bouleverser. Le procès de Louis XVI fut pour Schiller l'objet d'une attention particulière. Au mois de décembre 1792, il pria un de ses amis de lui indiquer un Français capable de bien traduire le Mémoire qu'il desirait rédiger pour la défense de ce prince. Il était persuadé que l'écrit d'un étranger ferait sur ses juges un plus grand effet que celui d'un Français... Ce serait d'ailleurs une occasion de dire beaucoup de vérités, qu'un homme de lettres peut seul présenter avec succès... Il est des époques où l'on peut parler ouvertement, parce qu'on peut être entendu.... Schiller pensait que celle où il écrivait était de ce nombre. Certes, il était difficile de méconnaître à un plus haut degré et les circonstances et les hommes auxquels il voulait s'adresser. Mais on ne peut s'empêcher d'admirer cet élan d'une belle ame, qui croit tous les hommes de talent, à quelque pays qu'ils appartiennent, appelés à défendre un monarque infortuné, dont la cause est celle de l'humanité tout entière. Schiller avait quitté la Souabe depuis douze ans. Il eut le desir de revoir ses parents et ses anciens amis, et passa auprès d'eux la fin de 1793 et le commencement de 1794. Il écrivit au duc de Wurtemberg, pour le prier d'oublier ses torts. Le duc lui fit dire simplement qu'il ne remarquerait point sa présence à Stuttgard. Schiller revint à Iéna. Il y trouva M. G. de Humboldt, et se lia étroitement avec lui. C'est également à cette époque que commencèrent ses rapports intimes avec Göthe. Il conçut alors le projet de réunir les principaux écrivains allemands, pour publier un Recueil périodique supérieur à tout ce qui avait paru jusque-là dans ce genre. Telle fut l'origine des *Horen*, qui commencèrent en 1795. C'est dans ce recueil que parut sa Dissertation *Sur la poésie naïve et sentimentale*. Ce morceau, d'une certaine étendue (134 p.), nous semble au-dessus de tout ce que Schiller a écrit dans le genre philosophico-littéraire. Le sujet, déjà très-vaste, s'agrandit sous sa plume féconde. Comme il y a beaucoup de conventionnel dans la détermination de certains genres en littérature, on peut n'être pas toujours de son avis. Mais cette composition n'en offre pas moins une lecture très-variée et très-attachante. Schiller inséra dans les *Horen* quelques autres Dissertations, et plusieurs de ses nouvelles pièces de vers : l'*Empire des ombres*, l'*Elégie ou la promenade*, l'*Idéal* (*Die Ideale*), etc. *Habent sua fata libelli*. Ce recueil, dont quelques morceaux furent lus avec un grand intérêt, et auquel coopéraient des écrivains allemands de première et de seconde ligne, n'eut qu'une existence passagère, et cessa en 1797. Schiller, qui le regardait comme un moyen facile et assuré de répandre les bonnes doctrines philosophiques et littéraires, et de donner ainsi à la littérature de son pays plus de profondeur et d'élévation, fut très-sensible à ce contretemps. Jamais caractère ne fut plus bienveillant que le sien; mais il ne put échapper entièrement à

l'une des conditions du caractère des poètes : il fut irritable une fois. Dans un accès d'humeur, il épancha sa bile, non-seulement contre le mauvais goût, dont il exagérait peut-être la généralité, mais encore contre plusieurs écrivains estimables, qui contribuaient comme lui à la gloire de leur patrie. Il en résulta les fameuses *Xénies*, recueil de distiques épigrammatiques, composés en commun avec Gœthe, qui parurent dans l'*Almanach des Muses* de 1797. Quelques écrivains ont, alors et depuis, attribué à ce fâcheux recueil une grande part à la prétendue amélioration opérée dans la littérature allemande. Il est permis de penser que, si une satire mordante et fine, comme celle de Rabener, Lessing, etc., est d'un effet assuré, une satire grossière comme celle de plusieurs distiques de ces *Xénies*, ne peut faire sourire qu'un petit nombre de personnes, et devient un sujet de scandale pour la masse de la société. Les *Xénies* furent l'objet d'une quantité innombrable de réponses, dont aucune n'eut autant de celébrité qu'elles. Wieland était depuis quelque temps dans l'habitude de faire, au commencement de l'année, une revue de tous les ouvrages qui se présentaient sous la forme d'almanach. D'anciens rapports d'amitié, et un caractère naturellement peu craintif, ne lui permettaient pas de faire des *Xénies* une critique aussi sévère que son goût le lui prescrivait. Il supposa que les rédacteurs de l'Almanach, pressés par l'époque, et distraits par d'autres occupations, avaient chargé quelque étudiant d'en remplir un certain nombre de pages, et que, dans leur préoccupation, ils avaient admis son travail sans examen. Schiller avait commencé, en 1795, à publier l'*Almanach des Muses;* il le continua jusqu'en 1801. Il était revenu à la poésie avec un nouvel élan. Mais la tragédie était son élément véritable. Il voulait en essayer une avec des chœurs, qu'il eût intitulée les *Chevaliers de Malte*. Le siége de cette île en était le sujet. On en a trouvé le plan dans ses papiers. Il en différa simplement l'exécution pour travailler à son *Wallenstein*. Ce poète était, depuis plusieurs années, dans une situation morale fort remarquable : placé entre la nature et l'art, de longues et profondes méditations lui avaient fait sentir les défauts de ses premières compositions; mais les règles dont il avait reconnu la nécessité, et dont il avait fait l'essai, jusqu'à un certain point, dans *Don Carlos*, lui avaient ôté cette hardiesse, cette fougue qui caractérisent ses *Brigands*... Son enthousiasme n'était plus qu'une création, et il avait perdu les avantages de la jeunesse, sans avoir encore ceux de l'expérience; mais il espérait arriver au point où l'art agit sur le talent, comme l'éducation sur l'homme en société, en lui imposant une seconde nature. Alors, son imagination reprendrait son premier essor, et ne connaîtrait d'entraves que celles qu'elle se prescrirait elle-même. Ce changement s'était opéré. Schiller, effrayé d'abord par *Wallenstein*, auquel il avait été sur le point de renoncer, en 1794, s'était enfin familiarisé avec ce sujet. Il est probable qu'il fut entraîné par l'attrait de cette brillante époque, et par l'étude aprofondie qu'il en avait faite. En effet, il jugeait lui-même fort sévèrement le caractère de Wallenstein, sous le rapport de la scène comme sous celui de la morale. Mais il en faisait l'objet d'un essai. Jusqu'alors il avait recherché la vérité

dans les détails... maintenant il ne la recherche que dans l'ensemble... Carlos et Posa étaient des caractères idéalisés... Il veut ici remplacer l'idéal par la nature. *Wallenstein* fut représenté, pour la première fois, à Weimar, en octobre 1798. Cette pièce est partagée en trois : Le *Camp de Wallenstein*, les *Piccolomini*, la *Mort de Wallenstein*. Le *Camp*, précédé d'un prologue, dans la forme ordinaire, qui est une espèce d'exposition, peut être regardé lui-même comme un second prologue en action. Ce n'est point une pièce, mais une suite de scènes, qui offrent une peinture fort animée des habitudes du soldat à cette époque, et qui n'ont entre elles aucune liaison apparente. Le poète toutefois atteint son but, qui est de nous donner une idée sensible de l'influence extraordinaire exercée par Wallenstein, et que ce général devait autant à la licence dont il laissait jouir son armée, qu'à ses rares talents. Quelques traits indiquent aussi la différence entre les dispositions des troupes de l'empire et celles des corps des états héréditaires. Les *Piccolomini* sont, pour ainsi dire, une seconde pièce préparatoire, une longue exposition sans dénouement. Rien de ce qu'avait produit Schiller jusqu'alors, ne pouvait nous donner une idée de la belle ordonnance et du calme noble qui règnent dans cette composition. Plusieurs scènes, surtout celles entre Max, Thécla et la comtesse, sont beaucoup trop longues ; mais toutes conduisent au but, et quelques-unes (par exemple, celle entre Wallenstein, Questenberg et les généraux) sont d'une vérité de position extraordinaire. Le drame des *Piccolomini*, très-froid et d'un effet presque nul à la représentation, offre une lecture très-attachante. La fin toutefois est, même pour le lecteur, presque dénuée d'intérêt. Le poète, en faisant des retranchements considérables à ces cinq actes, et en les fondant avec les deux premiers de la *Mort de Wallenstein*, eût terminé sa deuxième pièce d'une manière plus pathétique ; et la troisième eût encore été dans des dimensions convenables. Ce fut même, si nos souvenirs ne nous trahissent pas, avec ces changements qu'elle fut représentée à Weimar. La *Mort de Wallenstein* est la véritable tragédie. Son plus grand défaut est celui du dénouement. Cette pièce fait éprouver successivement des sentiments divers : l'étonnement causé par l'ascendant de Wallenstein ; l'horreur pour sa trahison ; l'espèce d'angoisse occasionnée par sa confiance superstitieuse en Octavio Piccolomini ; l'admiration pour cette armée qui abandonne son chef qu'elle idolâtrait, quand il n'est plus qu'un traître ; l'indignation contre l'infame Buttler ; la pitié envers Wallenstein. Ce dernier sentiment est tout-à-fait contraire au but de la tragédie. Nous ferons également observer que ces trois pièces, dont les deux premières ne sont que préparatoires, ne forment point une *Trilogie* dans le sens absolu des Grecs. Nous n'insisterons pas sur plusieurs autres défauts. La critique est désarmée par les beautés multipliées dont brille ce magnifique poème. Le caractère de Max est celui qui fixe le plus l'attention. A part un vernis de *sentimentalité* peu d'accord avec les mœurs du temps, nous pensons que l'histoire et le théâtre n'offrent rien de plus parfait que cette espèce de *Chevalier sans peur et sans reproche*. Il répand sur toute la pièce un intérêt extraordinaire, et contribue à faire de la scène où il paraît pour la der-

e fois, une des plus belles qui tent sur aucun théâtre. Nous ne aissons rien de plus simple, de attendrissant, de plus pathétique les instances de Wallenstein au- de Max, les regrets que lui ins- sa mort, et le monologue de cla. Cette tragédie, en un mot, gré de nombreux défauts, est peut- celle dans laquelle le talent de iller brille avec le plus de variété, u il a le plus approché du degré erfection qu'il pouvait atteindre. Iet en est également sensible à la are; il fut prodigieux à la repré- ation : *c'est ainsi*, dit Wieland, *on doit écrire la tragédie* (3). La e de Schiller se trouvait entière- nt dérangée, tant par l'assiduité on travail, que par le genre de qu'il avait adopté. Il sortait très- ment, composait ou étudiait pen- t la nuit, et se levait dans l'après la. Depuis long-temps, il ne pou- t plus vaquer à ses fonctions de fesseur. Plusieurs gouvernements moins se disputaient l'avantage e posséder. En 1795, il fut ap- a l'université de Tubingue, et ; à Berlin, où des avantages derables lui étaient offerts. Le de Weimar n'avait pas attendu rconstances pour se l'attacher es conditions au moins équi- es. Ce fut également ce prince fit obtenir, en 1802, des let- noblesse. Schiller vint, en se fixer à Weimar, chez où il put jouir, sans inter- de la société de son ami, et du théâtre de Weimar, dont il s'oc- cupa dès-lors avec beaucoup de zèle, travaillant à perfectionner le jeu des acteurs, pour augmenter par la l'effet moral qu'il en attendait. On le vit désormais vivre uniquement pour le théâtre; et ses dernières pièces se succédèrent à de courts intervalles. *Marie Stuart* fut jouée pour la pre- mière fois, à Weimar, en 1800. Nous n'examinerons pas si le carac- tère essentiellement poétique de cette reine infortunée est également dra- matique, cette question étant souvent oiseuse, parce que les ressources du génie sont incalculables. Mais nous exprimerons le regret que le poète ait admis, sans examen, les faiblesses de Marie et surtout le meurtre de Darnley, qui lui a été reproché par quelques historiens. Il est temps que la mémoire de cette reine soit vengée des imputations avancées par ses en- nemis; et cette tâche nous paraît remplie de la manière la plus satisfai- sante par l'auteur de son article dans la *Biographie universelle*. Quelques invraisemblances dans le nœud de l'intrigue, et des longueurs, nuisent par fois à l'intérêt. L'humilité avec laquelle Marie écoute les duretés que sa nourrice lui adresse, la scène de la confession, par-dessus tout celle de Mortimer, qui est comme une réminiscence des *Brigands*, ont mérité plus ou moins de reproches. Les beau- tés néanmoins l'emportent de beau- coup sur les défauts. Marie et Élisa- beth sont habilement dessinées; les ca- ractères de Burleigh, de Shrewsbury, de Pawlet même, sont très-bien traités : celui de Leicester est faible : il était hors du talent de Schiller. La délibé- ration entre Élisabeth, Shrewsbury, Burleigh et Leicester, les transports d'allégresse que cause à Marie la jouis- sance de la nature, l'entrevue des

[illegible]

deux reines, les adieux de Marie, un peu longs toutefois, offrent des beautés supérieures de genres fort différents, et ont assuré le succès de la pièce. On voit combien l'âge et les réflexions continuelles sur l'art dramatique avaient mûri le talent de Schiller. Il donne ici très-peu à l'idéal. Sous ce rapport, *Marie Stuart* est historique, ou (à peu d'exceptions près) dans la nature, plus encore que *Wallenstein*. La marche en est aussi plus régulière peut-être que celle d'aucune des compositions dramatiques de cet auteur. On ne doit donc point s'étonner qu'elle ait été transportée sur la scène française. M. Lebrun a imité avec succès la pièce de Schiller, dont il reproduit souvent les beautés. La première représentation de *Jeanne d'Arc* eut lieu à Weimar, en 1801. Rien de plus simple dans son merveilleux, que l'histoire de Jeanne d'Arc. Tant qu'elle est soutenue par l'appui du Ciel, elle triomphe: cet appui lui est retiré quand sa mission est terminée, elle tombe. Dans Schiller, elle est, au milieu du combat, comme frappée d'amour pour l'anglais Lionnel. Poursuivie par le remords que lui cause cette espèce de violation de son vœu de chasteté, elle se croit indigne d'accompagner Charles VII à Reims. Son père la reconnaît, la signale, la maudit comme sorcière; elle ne se défend point, et est bannie. Elle est arrêtée par les Anglais; mais témoin, du haut de sa prison, des succès de ses ennemis, elle élève son ame à Dieu, brise ses chaînes, vole au secours de son roi, le fait triompher, et meurt de ses blessures. Ce n'est point le merveilleux de l'histoire qui a arrêté le poète. Il lui en a seulement substitué un autre, pour expliquer l'affaiblissement, le découragement de Jeanne, et le triomphe d glais. Mais combien l'explic l'histoire est plus simple, pl gieuse et plus poétique! Le ment est un véritable iml dont on ne conçoit pas la né et qui d'ailleurs, par sa natu être exclu de la tragédie. A l d'Huon, ses chaînes tombent. I veilles de ce genre, très-bonn un poème épique, sont admi tout au plus, sur la scène l Le sujet de Jeanne d'Arc *Shakspearien*, par conséque conforme au talent de S prêtait à une belle trilogie, première eût offert le tablea France; la deuxième, les su Jeanne; la troisième, sa faibl triomphe de ses ennemis et s On ne peut s'étonner assez qu ler ait méconnu de pareilles r ces, et ait gâté, (profané mên si magnifiques tableaux. Cett est donc une des plus défec parmi celles de la meilleure de Schiller. D'un autre côte une de celles qui renferment de beautés de détail. Son talen ici éloigné de sa perfection cette espèce de retour vers l'it dance de sa jeunesse lui a de sublimes inspirations. L'abo nous rendrait le choix difficile ne croyons pas qu'aucune aut gédie allemande ait eu un auss succès d'enthousiasme. Il fa dans les biographies de notre de quel hommage il fut combl exemple, à Leipzig: ce ne f seulement au théâtre qu'il les mais encore à son passage la rue, avant qu'il rentrât cl Peu de grands hommes en ont de pareils; peu de poètes les tant mérités que celui qui c presqu'exclusivement son tal

e des idées les plus nobles et iments les plus généreux. Un lus grand encore était réservé ne *d'Arc*. Douze ans plus quelques morceaux de cette nrtout le célèbre monologue ne, servirent à enflammer le des Allemands. Schiller con- onne, en quelque chose, à la ce de sa patrie; et il est à r que cet homme excellent s joui d'une des plus douces nses que puisse recueillir un oyen. Que devons-nous at- lorénavant de Schiller? n'est- ı craindre qu'entraîné, ainsi s venons de le voir, comme force irrésistible, hors de la dans laquelle nous avions sa marche plus calme, plus e, il ne retombe dans les le sa jeunesse? Rien de plus litaire dans l'Histoire du que le passage de *Jeanne* à la *Fiancée de Messine*, première représentation eut Weimar, en 1803. A une ces les plus compliquées des s modernes, succéda, au bout s ans, une des plus simples. ères qui se haïssent mortelle- ment passionnément la même ne, chacun d'eux croyant en n autre. Don César la trouvant s bras de Don Manuel, qui a ert qu'elle était leur sœur, tue e; puis il se tue lui-même pour er à la princesse sa mère, et ur, l'aspect douloureux d'un ier, et pour accomplir l'ora- destin. Le calme et l'esprit ère qui caractérisent la nation nde, la haute renommée du, et quelques beautés, sans expliquent seuls la réussite de pièce. Aucune autre nation, tre, n'en eût supporté les lon- gueurs: par exemple, la scène hors de mesure dans laquelle César annonce son dessein irrévocable de se tuer, et qui est une vraie torture pour sa mère et sa sœur; aucune autre n'aurait fait grace au monstrueux mélange des religions et de la doctrine du destin dans une pièce moderne. Le motif de la haine des deux frères n'est même pas expliqué; cette haine est, pour leur mère, l'objet d'une constante douleur; Béatrix est jeune et belle... Telles sont les seules notions que nous recevions sur ces quatre principaux personnages. Le cours de la pièce elle-même n'offre aucun trait, aucun incident capable de jeter un véritable intérêt sur ces êtres de raison. Partout le destin, rien que le destin, et ce qui accompagne ses décrets..... le désespoir. On ne conçoit pas ce qui a pu engager Schiller à traiter un sujet aussi peu approprié à son talent; et l'on cherche vainement quelque chose à gagner dans de pareils tableaux, pour des esprits imbus d'autres doctrines morales et religieuses, et accoutumés à contempler sur la scène la lutte sublime de la vertu contre le vice. Schiller, en revenant à la marche simple, s'est donc privé volontairement du ressort qui procure les plus grands triomphes sur la scène, le jeu des passions. Pour compléter sa ressemblance avec les pièces des Grecs, il a accompagné de Chœurs la *Fiancée de Messine*. Sans examiner jusqu'à quel point les chœurs peuvent être introduits dans les tragédies modernes, nous nous contenterons de remarquer que le poète a péché ici contre sa propre doctrine, exposée d'une manière intéressante dans la Dissertation *sur l'emploi du Chœur dans la tragédie*, qui précède la pièce. En effet, que voyons-nous dans sa tragédie? *Le Chœur des en-*

ciens, cet imposant intermédiaire entre l'homme et la divinité, qui annonce les décrets du ciel, et accorde sa pitié au malheur, témoin toujours impassible des passions des personnages présents sur la scène? Nullement : ce sont *deux chœurs* accompagnant chacun des deux frères, adoptant leur animosité mutuelle, et prêts une fois à fondre l'un sur l'autre. *Guillaume Tell* fut représenté, pour la première fois, à Weimar, en 1804. Nous avons reproché à Schiller d'avoir altéré, sans avantage, l'histoire de Jeanne d'Arc. Il n'a pas ici mérité le même reproche. Mais le principal caractère, celui de Guillaume Tell, ne nous paraît pas avoir été suffisamment relevé. La première scène le recommande fort à l'intérêt des spectateurs; mais nous ne le voyons pas grandir dans le reste de la pièce, ou, si l'on veut, il n'est pas mis hors de ligne, ainsi que l'exigeaient l'histoire et la théorie dramatique. Il est bien regardé comme la principale ressource des Suisses; c'est vers lui, surtout, que se tournent leurs regards; et pourtant il n'est point l'ame de la conjuration qui se trame contre les oppresseurs de son pays. Il résulte de ceci un défaut d'unité, en ce que cette conjuration n'est point en rapport absolu avec ses actions, et que l'attention et l'intérêt se trouvent partagés entre lui et les plus généreux de ses compatriotes. Si, comme on l'a dit, l'unité se trouve dans un ordre supérieur d'idées, elle doit échapper à la grande masse des spectateurs, et l'effet dramatique est manqué. La scène de la pomme n'est même pas traitée avec le talent habituel de Schiller. L'examen des caractères de Berthe et de Rudenz pourrait être la matière de sévères réflexions. Nous aimons mieux rendre hommage au talent avec lequel le poète a su peindre les mœurs du pays : c'est la Suisse même mise sous nos yeux. Plusieurs scènes (par exemple le monologue de Tell, troisième du quatrième acte) méritent d'être offertes comme modèles. Nous citerons comme également remarquables, les chants du pêcheur, du berger et du chasseur, qui ouvrent la pièce. La littérature allemande, si riche dans ce genre de poésie, n'offre rien de plus naïf, de plus gracieux, de plus véritablement poétique. *Guillaume Tell*, que plusieurs auteurs regardent comme le chef-d'œuvre de Schiller, rappella les succès de *Wallenstein* et de *Jeanne d'Arc* (4). Ce grand poète était alors en pleine jouissance de son talent. Objet d'une admiration générale, ses écrits étaient dans les mains de tous ceux qui attachaient quelque prix aux idées nobles et généreuses; les Allemands l'opposaient avec orgueil aux auteurs les plus brillans des littératures étrangères; les autres villes d'Allemagne enviaient à Weimar l'avantage de le posséder; de nombreux amis composaient sa société habituelle. Heureux dans son intérieur, il faisait le charme de sa famille par la douceur, la naïve simplicité de son caractère: sa santé troublait seule son bonheur. Il avait fait un voyage à Berlin pour y diriger lui-même la représentation de *Guillaume Tell*. Il en revint fort souffrant. Toutefois il s'était rétabli, au point de donner à sa famille l'espoir de le voir rendu pour longtemps à son activité, lorsqu'il fut at-

(4) La Traduction en français du Théâtre de Schiller, par M. de Barante, est un travail fort utile, et dont le mérite ne peut être senti que par ceux qui sont en état d'apprécier les difficultés que présente la lutte contre un des poètes qui se refusent le plus à la traduction. Celle-ci est précédée d'une Vie de ce poète, qui est pleine d'aperçus ingénieux et de détails intéressants sur les mœurs des Allemands et sur quelques-unes des phases de leur littérature.

ne fièvre maligne, accom-
e crampes dans l'estomac
railles. Il supporta ses souf-
vec une grande résignation.
t *vous trouvez-vous?* lui
sa belle-sœur, peu de mo-
ant sa mort : *Toujours plus*
répondit-il. Il expira le 9
5, à cinq heures du soir,
arante-sixième année de son
ller avait recommandé que
nes fussent faites de la ma-
plus simple. Ses restes furent
cimetière entre minuit et
e, par de jeunes savants et
tes. Le ciel était couvert de
le vent soufflait avec force.
ent où l'on descendait le
ns le caveau, le ciel s'en-
la lune jeta quelques rayons
rcueil, et disparut pres-
ôt. Schiller était d'une taille
nais très-mince; ses cheveux
oux, sa figure alongée, son
, ses traits peu prononcés.
tère dominant de sa phy-
était la mélancolie et la mé-
mais quand il était animé
nversation, sa tête, habi-
t penchée, se relevait, et
de vivacité se peignait sur
Il aimait beaucoup la so-
eunes gens; cet âge semblait
r son ame; et souvent on l'a
uré d'étudiants, discourir
plusieurs heures avec une
un abandon admirables.
ouvrages dont on parlé,
de de cet auteur fécond un
mbre de Dissertations sur
d'histoire, de philosophie
érature, des fragments de
théâtre, des traductions
lle de *Médiocre et ram-*
M. Picard, etc. Tous ces
d'un moindre intérêt, sont
dans sa Biographie, par
Dœring, dans le *Lexicon* de Jördens, etc. La plupart de ses écrits ont été réimprimés plusieurs fois, et des éditions complètes de ses œuvres ont été publiées. Tubingen, Cotta, 1812-15, 12 volumes in-8°. Vienne, Strauss, 1816, 26 volumes in-12. Carlsruhe, 1816-17, 18 volumes. Leipzig, 1824, 18 volumes in-18. Si nous jetons un coup-d'œil général sur la carrière dramatique de Schiller, nous y trouverons autant d'irrégularité que de talent. Essayant tour-à-tour les différents genres, nous le voyons débuter par la licence du *shakspearianisme*, aborder sans succès la tragédie historique, plus malheureusement encore la tragédie bourgeoise; se lancer sans mesure dans l'idéal; revenir plus mûr à l'histoire; se plier presque à la régularité française; faire un alliage bizarre et inutile de l'histoire, de l'idéal et du romantique; s'élever à la simplicité grecque, et finir par l'histoire. Nous ne voyons rien de fixe, rien de constant dans sa marche. Sa versification même a été fort critiquée. C'est en effet la partie la plus défectueuse de ses tragédies. Elles contiennent un grand nombre de vers irréguliers, soit pour la quantité, soit pour le nombre des syllabes. L'anapeste, qu'on y rencontre souvent, n'est pas assez net pour cacher cette irrégularité; et l'essai de l'alexandrin, dans la grande scène entre Jeanne d'Arc et Montgommeri, ne nous paraît pas heureux. Mais quand le poète est élevé par une véritable inspiration, les vers sont très-exacts; et l'on y trouve des pages entières où l'harmonie de la diction égale la beauté des images. Malgré ses défauts, Schiller est incontestablement à la tête du théâtre allemand. *Ugolino*, *Emilia Galotti*, *Nathan*, *Jules de Tarente*, *Goetz*

de Berlichingen, *Iphigénie en Tauride* et plusieurs autres pièces, signalaient sans doute l'existence de ce théâtre. Quelques-unes sont même, sous le rapport de l'art, plus parfaites que celles de Schiller; mais il y a dans celles-ci un élan, une chaleur, un charme, que l'on retrouve rarement dans les autres au même degré. Il faut se garder de le comparer à Shakespeare, qui réunit toutes ces qualités, mais qui est toujours vrai, dans ses beautés comme dans ses bizarres monstruosités. Si nous considérons l'ensemble des principaux ouvrages de Schiller, nous sommes autorisés à conclure qu'il est loin d'être un auteur parfait (*vollendet*). Qu'on en accuse sa mauvaise santé, son irritabilité nerveuse ou la nature de son talent, il est vrai de dire qu'il n'a rien fini ou rien perfectionné. Ses deux Histoires et son Roman ne sont point achevés; et aucune de ses tragédies, envisagée sous le rapport du plan et sous celui des caractères, ne mérite d'être offerte comme un modèle. Mais si ses compositions dramatiques doivent être, sous le point de vue de l'art, traitées avec quelque sévérité, on ne peut assez louer les sentiments dont elles sont remplies. Parmi les poètes modernes, qui donnent, en général, beaucoup plus de développements aux sentiments que les anciens, auxquels ils sont inférieurs en tableaux, aucun peut-être n'a surpassé Schiller dans la peinture de l'idéal. Emporté par l'imagination la plus effrénée, ou contenu par une noble régularité, jamais son ame n'est altérée par ses écarts, ni desséchée par les règles. *Sa conscience est sa muse*, a dit Mme. de Stael. S'il ne satisfait pas complètement le lecteur ou le spectateur difficile, il transporte, élève, ennoblit. Ses brillantes tirades tantôt charment par leur simplicité naïve, tantôt élèvent par leur sublimité; et quand il se perd dans un idéal contraire au caractère de ses héros ou à la vérité de l'histoire, on sent qu'il a voulu représenter l'empire de la vertu triomphant des cœurs les plus durs. Voyez Wallenstein attendri et Philippe rêvant le perfectionnement de l'humanité. En un mot, Schiller nous paraît être le plus noble représentant de la poésie romantique. Mais c'est dans ses *Poésies fugitives* qu'il faut étudier son caractère. Il vit souvent dans ses héros, sans doute: il est ici tout entier. C'est de ses Poésies surtout que l'on doit dire, encore avec Mme. de Stael: *Ses écrits sont lui*. La plupart sont des sujets historiques ou mythologiques, des ballades, des chansons, des pièces de circonstance. Dans presque toutes, on trouve les mêmes sentiments. Il est à regretter que, dans les différentes éditions des Œuvres de Schiller, les poésies, ainsi que les tragédies, n'aient pas été rangées par ordre de dates. Il est impossible d'établir une classification rigoureuse. D'ailleurs il en est un certain nombre qu'on peut appeler *caractéristiques*. Elles peignent les dispositions morales habituelles du poète, et marquent en même temps, d'une manière sensible, les changements successifs opérés dans son esprit. Nous citerons comme tels les *Dieux de la Grèce*, l'*Idéal*, la *Promenade*, le *Mérite des femmes* et la *Cloche*, autour de chacune desquelles pourraient se grouper les autres pièces des mêmes époques. Jeune encore, il regrette avec amertume la riante mythologie des anciens. Plus tard, il déplore simplement la privation des créations de son imagination. La *Promenade* offre des tableaux idylliques et des con-

ıs morales-pratiques. Si le *es femmes* est un retour à l offre en même temps la très-vraie du contraste des es. Enfin la *Cloche* pré- ıpprochement entre les dif- onditions nécessaires au suc- usion du métal et les princi- onstances de la vie humaine, e sous le point de vue prati- leux dernières pièces sont de ıte poésie. Elles ont, en ou- ıntage d'être composées en riés, qui leur communiquent ı de mouvement et de vie, et ılte un charme particulier. uterons que ses poésies fu- ıans être, sous le rapport de cation, d'une parfaite régu- ı approchent beaucoup plus tragédies. Les ouvrages de si l'on en excepte quelques ıuts d'humeur contre ses cri- ont remarquables par l'ab- tout sentiment malveillant. quelquefois par une noble on, s'il fronde les travers de é ou du monde littéraire, traits lui suffisent; et il ne mais dans la satire. Elle était à son talent, et plus encore ırit errant presque constam- ıs une région trop élevée altérée par les passions vul- n resumé, nous pensons que *urs sur l'histoire universel- r la poésie naïve et senti- , la Guerre de Trente-Ans, ıtein, Marie Stuart* et *Jean- c*, le *Mérite des femmes* et , sont les vrais titres de gloi- ıller : peu d'écrivains, dans pays que ce soit, en ont eu ariés et d'aussi brillants. D-T.

LLING (Diebold), né à était greffier du conseil de dans le quinzième siècle. Il a écrit l'histoire de son pays, de 1468 jusqu'en 1484, et nommément la guerre des Suisses contre Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, à laquelle il avait pris part. On peut le regarder, par conséquent, comme le continuateur de *Tsthachtlan* et *Justinger*, auxquels il est très-supérieur, sous tous les rapports (*V.* Justinger). Son *Histoire*, qui finit en 1484, forme la dernière partie de sa *Chronique de la ville de Berne*, de l'an 1152 jusqu'à 1480. Pour les temps antérieurs à 1468, il a copié Tschachtlan et Justinger, comme il le dit lui-même. La partie qui contient la guerre de Bourgogne a été imprimée à Berne, sous ce titre : *Description des guerres de Bourgogne*, 1743, in-fol. (en allemand). Cette édition laisse beaucoup à desirer, sous le rapport de la correction. Schilling a été copié bien souvent, de manière que des chroniqueurs d'autres cantons n'y changeaient que les noms des guerriers, et des autres personnages bernois, en leur substituant ceux des familles de leur propre canton.— Schilling (*Diebold*; ou, comme il est écrit dans les manuscrits : *Diebold Sihillig*, fils de Jean Schilling (1), greffier à Lucerne, donna une chronique de la ville de Lucerne, qu'il commença en 1501, et finit à 1509, époque de sa mort. Il raconte aussi la guerre de Bourgogne, à laquelle il avait assisté. Le manuscrit de cette Chronique, avec plus de 400 dessins, médiocrement faits, mais curieux sous le rapport des mœurs, se trouve aux archives de Lucerne. Z.

SCHILTER (Jean), jurisconsulte, né en 1632, à Pegau, en Saxe, fut

(1) On attribue à ce père de D. Schilling, l'Histoire des guerres de Souabe et de Milan, manuscrit qui se trouve dans plusieurs bibliothèques de la Suisse. Le manuscrit conservé à celle de Zurich, va de 1499 à 1513.

élevé à Leipzig et à Naumbourg. En 1651, il se rendit à l'université de Iéna, où, pendant deux ans, il s'appliqua aux sciences philosophiques. La philosophie péripatéticienne, qui dominait encore dans les écoles d'Allemagne, trouva en lui un zélé défenseur. Il fit son droit à Iéna, sous la direction de J. Strauch, son oncle maternel, consacra deux ans à la pratique à Naumbourg, et entra, en 1662, au service du duc de Saxe-Zeitz, qui le nomma bailli de Suhla, en 1668. Plus tard, il passa au service du duc de Saxe-Iéna, qui le nomma membre du conseil aulique de son consistoire, et de sa chambre des finances. Ce prince étant mort, en 1678, Schilter se rendit à Iéna, où il donna un cours public : il y aurait obtenu une chaire de droit, si la conduite scandaleuse de la femme qu'il avait épousée, en 1660, ne l'avait forcé de quitter cette ville. L'imprudence d'un instant fut punie par trente-neuf ans de chagrin; car cette femme ne mourut qu'en 1699. Schilter s'établit d'abord à Francfort sur le Mein. On lui offrit diverses places; et parmi ces propositions, celle de Strasbourg lui convint le mieux. Cette ville venait de perdre sa souveraineté par sa réunion à la France; mais elle avait conservé une constitution toute républicaine, sous la protection du roi, qui ne s'était réservé que la nomination du président de la bourgeoisie, qui avait le titre de préteur royal. La complication des rapports qui naissait de cet ordre de choses fit sentir le besoin d'un bon publiciste qui servît de conseil au sénat; et le choix tomba sur Schilter, à qui l'on offrit la place de *consulent* (conseil), avec des conditions très-avantageuses et le titre de professeur à l'université. Il vint donc, en 1686, se fixer à Strasbourg, où il termina sa vie le 14 mai 1705. Des cinq enfants qu'il avait eus, un seul lui survécut. Schilter possédait très-bien la littérature classique, ainsi que la langue hébraïque. Il avait approfondi toutes les branches de la jurisprudence, et ses ouvrages y portèrent la lumière; mais c'est principalement dans le droit féodal, et dans le droit privé allemand, que ses écrits sont cités comme une autorité. Il a éclairci l'origine de la langue allemande; il possédait très-bien l'histoire, et n'était pas étranger à la médecine. Comme professeur, il n'eut pas beaucoup de succès, sa manière d'enseigner n'étant ni agréable, ni animée. On a de lui un grand nombre de Dissertations, et les Ouvrages suivants : I. *Exercitationes ad L Libros Pandectarum*, in-4°., réimprimées sous le titre de *Praxis juris Romani in foro Germanico*, Iéna, 1698, Leipzig, 1713, Francfort-sur-le-Mein, 1733, 3 vol. in-fol. C'est un Recueil de Dissertations et de Traités qui répandent le plus grand jour sur l'application du Droit Romain aux lois d'Allemagne. Malgré le temps, cette collection a peu perdu de son importance. — II. *Manuductio philosophiæ moralis ad veram, non simulatam, jurisprudentiam*, Iéna, 1676, in-8°. Le but de l'auteur était de faire voir qu'il fallait chercher les raisons des lois, non dans le seul droit de nature, mais dans la morale. III. *Praxis artis analyticæ in jurisprudentiâ*, Iéna, 1678, in-8°. Cet ouvrage attira à Schilter le reproche de s'être trop souvent perdu dans le sentier du péripatétisme. IV. *Institutiones juris canonici ad Ecclesiæ veteris et hodiernæ statum accommodatæ*. La première édition, très-

recte, parut à Iéna, 1681, in-
Schilter en fit imprimer une se-
, fort augmentée, Strasbourg,
, in-8°. Il en parut ensuite une
ine d'autres, jusqu'à ce que les
du canoniste Boehmer, l'eussent
ablier. Des jurisconsultes distin-
ont fait des Observations et des
sur l'Abrégé de Schilter; parmi
ommentaires, nous distinguons
de Théod. Gotthard Ekard, en
l. in-4°., qui parut à Leipzig,
24 à 1733. V. *De libertate
iarum Germaniæ libri VII*,
1683, in-4°., ouvrage impor-
tant par son contenu que par
que où il parut, et qui a valu
eur l'estime des théologiens ca-
tes français. VI. *Institutiones
ex principiis juris naturæ,
um et civilis, tùm romani,
germanici, ad usum fori ho-
accommodata*, Leipzig, 1685,
.; réimprimé, en 1698, à Stras-
, sous le titre de *Jurispru-
e totius, tam romanæ quàm
nicæ privatæ, legitima ele-
s*. Ces Éléments sont un chef-
re. VII. Une édition des frag
conservés de l'ouvrage d'*Her-
us Modestinus de Cautelis*,
n Commentaire sur son appli-
aux usages du barreau moder-
rasbourg, 1687, in-4°. VIII. *Ad
udaleutrumque Germanicum et
obardicum introductio, seu ins-
nes ex genuinis principiis suc-
concinnatæ et ad fori feuda-
dierni usum directæ*, ibidem,
. in-8°. Ce petit ouvrage, qui
e, d'une manière claire, la dif-
e entre les lois féodales des Ger-
et celles des Lombards, a été
rimé à Strasbourg, en 1721;
des notes de G. Ch. Gebauer,
pzig, 1728, 1737 et 1758,
les notes d'Uhl, Berlin, 1742.
Il existe un Commentaire de Gundling sur ces Éléments, en un fort vol. in-4°. IX. Une édition d'un Chant de victoire, en langue allemande, en l'honneur de Louis III, roi de Neustrie et d'une partie de la Bourgogne, sur la victoire qu'il avait remportée, en 883, sur les Normands, près de Sodaleurch. Ce poème, en 118 vers, prouve que la langue française n'avait pas entièrement remplacé l'idiome tudesque en France, avant le dixième siècle. X. *Institutiones juris publici Romano-Germanici*, Strasbourg, 1696, 2 vol. in-8°. XI. *Codex juris feudalis Alemanniæ*, ibid., 1697, in-4°., et 1728, in-fol., ouvrage par lequel la science du droit féodal a pris une nouvelle forme. XII. *Aurelii Augustini libri II de adulterinis conjugiis ad Pollentiam cum notis juridicis ac moralibus, quibus dogma ecclesiæ de matrimonii dissolutione illustratur*, Iéna, 1692, in-4°. Cet ouvrage a été dirigé contre Ebrahh: aussi Schilter a-t-il gardé l'anonyme. XIII. Il publia, pour la première fois, la Chronique d'Alsace et de Strasbourg, de *Jacob de Kœnigshoven*, en allemand; y ajouta une Préface, des Notes, et une Chronique également inédite de la ville de Fribourg en Brisgau, Strasbourg, 1698, in-4°. XIV. *De pace religiosâ liber singularis*, ibidem, 1700, in-8°. Ce traité, rédigé avec trop de précipitation, n'est pas une des meilleures productions de Schilter. XV. *Thesaurus antiquitatum teutonicarum, ecclesiasticarum, civilium, litterariarum*, Ulm, 1727, 3 vol. in-fol. Ce Recueil, que Jean-Frick et J. G. Scherz publièrent, plus de vingt ans après la mort de l'auteur, renferme les documents les plus importants pour l'Histoire d'Allemagne et pour la connaissance

de la langue allemande à l'époque carlovingienne. Les documents sacrés, bibliques et ecclésiastiques sont au premier volume; les documents civils, les lois et morceaux historiques au second. Dans le troisième, on trouve un *Glossarium ad scriptores linguæ francicæ et alemannicæ veteris non scriptoribus solum et linguæ inservituruum, sed antiquitatibus abundans.* C'est à ce Glossaire que fait suite celui de J. G. Scherz (*V.* ce nom).

S—L.

SCHIM (Henri), poète hollandais, né à Maassluis, en 1695, s'est distingué dans le genre religieux et biblique. On a de lui un Recueil de *Poésies morales et sacrées*, dont fait partie un charmant poème en trois chants, intitulé : Le *Bonheur de la vie champêtre.* Il a encore publié : La *Gloire de Jésus-Christ et de son Église, et autres Poésies bibliques.* Il mourut à Maassluis, à l'âge de quarante-sept ans. M. de Vries s'est plu à lui rendre justice, dans son *Histoire de la poésie hollandaise*, tome II, p. 124-128.

M—on.

SCHIMMELMANN (Henri-Charles comte de), ministre des finances en Danemark, naquit en 1724, dans une petite ville de Poméranie, où son père faisait le commerce. Étant entré dans la même carrière, il se fixa pendant quelque temps à Stettin, d'où il se rendit à l'armée prussienne, et gagna une somme assez considérable pour former un établissement à Dresde. Cet établissement n'ayant point réussi, il prit à ferme les accises de Saxe, en société avec un employé du pays; et ses projets de fortune allaient se réaliser, lorsque la guerre recommença. Il avait cependant obtenu le titre de conseiller-privé en Saxe; et les employés prussiens, arrivés dan pays à la suite de l'armée, lui a trouvé des connaissances local pratiques, il fut chargé des ap visionnements, et tira parti des constances. Il acquit, à un prix dique, les porcelaines de Mei mises à l'enchère, et les revendit des profits considérables. S'étan suite établi à Hambourg, il fi entreprises commerciales qui mentèrent sa fortune. Devenu priétaire d'un grand domain Holstein, il eut occasion d'e en relation avec la cour de I mark; Frédéric V le nomm ministre près le cercle de B Saxe; peu après, il obtint le tit baron et le cordon de l'ord Danemark. Pierre III, empere Russie, menaçant le Danemar la guerre, on eut recours au de Saint-Germain, pour le com dement de l'armée, et à Schin mann pour les finances. Schin mann demanda, à la ville de bourg, un emprunt d'un milli rixdalers, que la ville refusa bord, mais qu'elle accorda, qu'elle se vit cernée par les tr danoises. Cependant, le dange vanouit bientôt : Pierre III f trôné, et les Russes se retir Ce fut alors que Schimmelmann ta, dans cette province, des d'une étendue considérable, Wandsbeck est le chef-lieu. près dans le même temps, il propriétaire d'une baronie en mark, et de tous les établisse de la couronne dans les îles da d'Amérique. Frédéric V étant il continua de diriger les fi sous Christian VII, qui lui do titre de comte et l'ordre de phant, et le nomma membre d seil-privé. Tant de distinct

gnités, n'empêchaient pas nann de continuer ses opé- mmerciales à Hambourg, er beaucoup d'argent par ions de change. On lui at- Copenhague, la baisse du onnaie, et le public fit en- murmures; mais il conjura conserva la confiance du ient. Rassasié d'honneurs sses, il termina sa carrière ses fils ont obtenu des pla- tantes, et ses filles se sont ans les premières maisons ark. Schimmelmann avait qui suivit la carrière théo- t qui était devenu pasteur ge en Poméranie. Le minis- tances prit le pasteur sous ion, l'engagea à quitter sa ui fit une pension de quatre s. Pendant que l'un prési- rtune d'un royaume, l'au- lait à des ouvrages de théo- philologie, parmi lesquels jua ses Commentaires sur ls théologiques de l'Orient d, où il montra une gran- on, mais peu de discerne- critique. C—au.

NDERHANNES (Jean , dit : ne mérite une place toire qu'au même titre que et Mandrin. Ce chef de était né, en 1779, à Nas- ns le comté de Catzen-Ell- n surnom de *Schinderhan-* signifie, en idiôme vulgaire, *rcheur*, indique assez le mé- exerçait. Ses inclinations vi- déclarèrent de très-bonne sieurs fois, à la tête d'une ennes garçons de son âge, il noyen d'enlever du pain et de des fourgons de l'armée dans les environs de Kreutz- entra au service du bour- reau de Bærenbach : un vol qu'il commit alors fut puni de la bastonade en place publique. Schinderhannes a protesté plusieurs fois, devant ses juges, que ce châtiment avait décidé du sort de sa vie entière. Égaré par la fureur, il alla proposer ses services à un des plus redoutables de ces bandits qui désolaient alors les deux rives du Rhin, sous le nom de *Garotteurs* ou de *Chauffeurs*. Il fut pris dans une expédition nocturne, et conduit dans les prisons de Saarbruck; mais il ne tarda pas à s'évader, et il alla rejoindre sa bande. Peu de temps après il tomba encore dans les mains des gendarmes français, dont la vigilance était extrêmement active. Jeté dans un cachot souterrain à Simmern, il trouva le moyen de s'échapper encore. Sa renommée grandissait parmi ses camarades : il fut élu capitaine d'une troupe qui avait déclaré une guerre spéciale aux Juifs. Schinderhannes racontait, dans ses derniers moments, et en éclatant de rire, un des tours qu'il leur joua. Étant un jour presque seul, il rencontra une trentaine d'Israélites qui marchaient en caravane. Il leur barra le chemin, et leur ordonna de s'avancer, un à un, la bourse à la main. Non content de cette offrande, il fouillait rigoureusement toutes les poches. Sa carabine le gênant dans cette opération, il ordonne à un des Juifs de la tenir : ce malheureux obéit respectueusement, et lui rend son arme après la visite. Schinderhannes ne se montrait pas moins âpre à la poursuite des jeunes filles qu'à celle des Juifs. Quand il lui en tombait en partage quelqu'une, d'une beauté rare, il célébrait avec elle une sorte de mariage, auquel il invitait tous les paysans du canton; et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces villageois

venaient, sans crainte, avec leurs femmes et leurs filles, manger, boire et danser au milieu de ces terribles brigands. Le nom de Schinderhannes devint si célèbre et si redouté, qu'il lui suffisait quelquefois d'une simple sommation pour faire comparaître en sa présence, de riches fermiers qu'il voulait rançonner. Après leur avoir imposé une contribution, il leur délivrait un passe-port pour circuler librement dans le pays. Mais l'organisation progressive de la police et de la gendarmerie française sur la rive gauche du Rhin, força Schinderhannes à resserrer ses opérations sur la rive droite. Déjà les prisons de Coblentz et de Cologne étaient remplies de ses complices. Stimulées par ces exemples, les autorités allemandes, jusque-là plongées dans une sorte d'épouvante et d'apathie, ordonnèrent enfin des mesures de répression contre les sanguinaires dévastateurs des campagnes. Le 31 mai 1802, le grand-bailli de Limbourg sur la Lahn, faisant une patrouille, arrête un charretier dont les papiers n'étaient point en règle : cet homme croit se soustraire à son pouvoir, en s'engageant, à un recruteur autrichien, sous un nom supposé. Il était depuis quelques jours au dépôt de Limbourg, quand un paysan vint révéler que le nouveau soldat était le fameux Schinderhannes en personne. Il fut à l'instant chargé de chaînes. Conduit à Francfort, il y confessa son véritable nom, en demandant, pour toute grace, de n'être point livré aux Français, dont il paraissait avoir une peur extrême. Ce fut pourtant ce qui arriva : dès le lendemain il fut transféré à Maïence, où aussitôt le tribunal spécial s'empara de lui ; il fit tous les aveux que l'on desira ; plusieurs fois il dit au juge d'instruction : « Si on veu faire grace de la vie, j'indiquer moyens de détruire toutes les b de brigands des deux rives du Rhi se flatta, un moment, de n'être condamné à mort, persuadé ne pouvait le convaincre de me mais la preuve en ayant été fou il reçut sa sentence avec dix-ne ses principaux complices : il fu cuté à Maïence, le 21 nov. 1 On fit circuler, à cette époque lettre d'un style singulier, mais gique et même éloquent, dans la le Schinderhannes implorait l mence du premier consul Buon te. Il lui demandait d'expier ses mes à la tête d'un corps d'en perdus, qui eût fait l'avant-g de l'expédition d'Angleterre, d était fortement question alors. L *de Schinderhannes et autres gands dits garotteurs ou ch feurs*, rédigée d'après les actes diques, a été publiée en 2 vol. in par l'auteur de cet article. S—v

SCHINNER (Matthieu), connu sous le nom de *Cardina Sion*, était né, vers 1470, aux environs de cette ville (1), d'un mille pauvre et obscure. Envoy ses parents, à Come, pour y ses études, il apprit rapideme latin et l'italien, et fit des pr assez remarquables dans les let Parmi les auteurs anciens il férait Ovide, Virgile, et su Boëce, qu'il savait par cœur dont il citait à propos les pas les plus intéressants. Ayant emb l'état ecclésiastique, il fut po d'une cure dans le Valais, puis pelé au chapitre de Sion, et élevé à l'épiscopat en 1500. Le

(1) Suivant Simler (*Descript. Valesiæ*), ner était né à Millibach, petit village d Dizain ou district de Couches.

a prélat, doué d'une éloquence ée et naturelle, parut avec éclat s la chaire évangélique, et il ac- de cette manière une grande in- nce sur les chefs des cantons ses. Il se servit de cette influen- pour les détacher de l'alliance Louis XII, qui d'ailleurs leur it donné des sujets de mécouten- ent (*V.* Louis XII) et les fit en- dans celle du pape, malgré les rts d'un parti nombreux, dont il xiler les chefs, et dont quelques- même expièrent sur l'échafaud attachement à la France. La dé- on des Suisses fit perdre l'Italie Français. Le pape Jules II s'em- sa de récompenser Schinner du qu'il avait montré dans cette nstance, en le créant cardinal, 'établit avec le titre de légat, lieutenant général dans la Lom- die. Dès-lors Schinner, que les çais nommèrent, par dérision, *oldat tondu*, se dévoua tout r aux intérêts de la cour de Ro- mais il tenta vainement d'em- er les Français de repasser les s. Dans son zèle furieux, il pres- ses compatriotes de les pour- re avant qu'ils se fussent rendus res des places fortes; mais quel- capitaines suisses, qui regret- t l'alliance des Français, décla- it qu'ils ne marcheraient qu'a- avoir été payés de la solde ar- e. Au milieu du tumulte qu'excita réclamation, Schinner s'échappe rend à Milan, où il décide les ns à violer le traité qu'ils ve- nt de conclure avec Lautrec, pour ccation de la Lombardie. Revê- ses habits pontificaux, et pré- de la croix (2), il les conduisit dans la plaine de Marignan, leur annonçant une victoire d'autant plus facile, que les Français ne seraient point en mesure de la disputer. L'événement trompa ses espérances (*Voy.* François Ier., XV, 467); et il s'enfuit à la cour de l'empereur Maximilien, d'où il passa bientôt en Angleterre pour solliciter Henri VIII de s'unir aux ennemis de la France. Pendant ce temps, la faction ennemie de son pouvoir, dans la république du Valais, se vengeait de la tyrannie qu'il y avait exercée. Son château de Martigni fut réduit en cendres (3): on confisqua ses biens, et Supersax, le chef de ses ennemis, qui jusqu'alors avait vécu dans l'exil, le fit exiler à son tour. Après avoir atteint le but de son voyage, le cardinal revint dans le Valais animer la haine de ses compatriotes contre les Français, par des libelles et des déclamations furibondes qu'il faisait entendre du haut de la chaire. A l'aide du riche subside qu'il avait reçu du roi d'Angleterre (cent cinquante mille florins du Rhin), il parvint à rassembler un corps de six mille hommes qui renforça l'armée combinée de l'empereur et du pape, et contribua beaucoup aux revers des Français. Il assista au couronnement de Charles-Quint, et parvint à inspirer à ce prince les mêmes sentiments qu'à son prédécesseur. Ce fut par ses conseils que l'empereur mit au ban de l'empire George Supersax et ses adhérents, et que Léon X mit le Valais en interdit. Le cardinal de Sion venait de replacer Parme et Plaisance sous l'autorité du pape, quand il mourut à Rome, le 2 octobre 1552, dans un âge peu avancé, au milieu du conclave qui venait de se réunir pour nommer un suc-

(2) On voit encore des ruines de ce château

(3) Sur un des bas-reliefs du tombeau de Fran- le Primatice a représenté le cardinal de la tête des troupes, précédé de son porte-croix.

cesseur à Léon X. Ses restes furent inhumés avec pompe dans l'église Sainte-Marie *de la Pietà*. Si l'on en croit Paul Giovio, François Ier. disait que l'éloquence du cardinal de Sion lui avait été plus funeste que la valeur des Suisses. Ce prélat, qui ne passa pas pour avoir des mœurs irréprochables, était d'ailleurs ambitieux, intrigant et implacable dans ses vengeances. Cependant il aima les lettres et protégea les savants, entre autres Erasme, qui lui a dédié ses *Paraphrases* des *Épîtres* de saint Jacques et de saint Jean. On a conservé le Discours que Schinner prononça devant Henri VIII, pour le déterminer à se coaliser contre la France. Le fameux Toland s'en est rendu l'éditeur : *Oratio Philippica ad excitandos contrà Galliam Britannos; maximè verò ne pace cum victis præmaturè agatur, sanctiori Anglorum consilio exhibita anno* 1514; Londres, 1707, petit in-8°.; il y a des exempl. gr. pap. Cette harangue a été réimprimée avec l'ouvrage de Toland : *Gallus aretalogus*, Amsterdam, 1709, in-12 (*V.* Toland). Paul Giovio a donné place au cardinal de Sion, dans l'ouvrage intitulé *Elogia virorum bellicâ virtute illustrium*, et Simler a inséré cet Éloge dans sa *Vallesiæ descriptio*.

W—s.

SCHIRACH (Adam-Theophile), pasteur à Klein-Bautzen, en Lusace, mort le 3 avril 1773, s'est distingué par ses expériences et ses écrits sur les abeilles. Il établit, dans son village, une société d'apiculture, qui, dans la suite, fut imitée par une société d'amateurs dans le Palatinat (*V.* Riem), et a donné lieu, dans plusieurs contrées, à fonder des sociétés pour ce but spécial. Schirach publia ses premières vues sur le perfectionnement de l'apiculture dans son *Traité s*
nouvelle manière de former
saims, en y employant des b
1760. Cet écrit fit quelque sens
l'auteur, pour dissiper les doute
lui soumit, donna des éclaircis
dans le Journal de Leipzig, e
et 1765. Ses premiers succès l'
ragèrent à faire connaître av
de hardiesse ses découvertes su
toire naturelle des abeilles,
vertes qui paraissaient contrai
expériences de Réaumur. Il
son *Sachsische Bienenvater*,
des abeilles Saxon, Zittau,
où il indique entre autres chos
velles, la manière de form
essaims par le simple dépla
des ruches. Ces *essaims art*
firent du bruit; beaucoup d
sonnes vinrent s'instruire au
lui. Voici comment il rend lu
compte de ses succès : « Divers
» seigneurs m'ont envoyé, ou
» vassaux, ou de leurs domes
» et en même temps que ma
» verte s'est accreditée, la p
» de ma méthode s'est répan
» tous côtés dans notre provi
» de là, en peu de temps,
» contrées voisines, d'où elle
» rapidement dans les pays é
» Adoptée dans la Saxe, le
» Epthas, celui d'Altenbourg
» latinat, la Franconie, la B
» le Brandebourg, la Bavière
» rol, la Silesie, elle s'est
» jusqu'en Pologne, comme l
» le plus sûr de multiplier le
» abondamment fournies d'
» et de les conserver à peu
» Tout récemment, l'imp
» de Russie, n'a pas déd
» m'envoyer une personne
» de se former dans un art
» yeux pénétrants ont aper
» l'utilité ». En même tem

curiosité des naturalistes fut excitée par les observations de Schirach sur le sexe des abeilles. Sa plus importante découverte est d'avoir reconnu que les abeilles ouvrières, que l'on croyait n'avoir point de sexe, sont des femelles non développées, et susceptibles, dans l'état de larve, d'être transformées en reines, au moyen d'une nourriture plus abondante; mais il soutint, contre l'opinion commune, que la reine des abeilles n'est pas fécondée par les faux bourdons, regardés comme les mâles de la ruche; qu'elle reproduit des abeilles tout autrement qu'on ne l'avait cru, et que les mouches ouvrières des ruches tiennent à-la-fois de deux sexes. Schirach avait à peine énoncé cette opinion, dans sa *Melitto-Théologie*, Dresde, 1768: il fut plus aguerri dans la suite. Le naturaliste Bonnet écrivit plusieurs lettres sur les nouvelles observations de Schirach et de ses partisans, en les accueillant froidement d'abord, puis en cherchant à les concilier avec ses opinions particulières sur les lois de la génération. Toutes ces matières se trouvent réunies dans l'ouvrage que Schirach fit paraître ensuite, et qui fut traduit en français par J.-J. Blessière, sous le titre de *Histoire naturelle de la reine des Abeilles, avec l'art de former des essaims*. On y a ajouté la Correspondance de l'auteur avec quelques savants, et trois Mémoires de M. Bonnet de Genève, sur ses découvertes, nouvelle édition, Amsterdam, 1787, in-8°., avec trois planches. Schirach donna lui-même un ouvrage plus ample, sous le titre de *Traité des Abeilles pour toutes les contrées*, avec l'indication des fonctions d'un maître d'abeilles, pour tous les mois, Zittau et Leipzig, 1768, in-4°. Son dernier écrit: *Culture des Abeilles des bois*, parut après sa mort, en 1774, par les soins du pasteur J. G. Vogel, qui mit à la tête de ce Traité une notice sur l'auteur. Schirach a publié aussi quelques écrits sur la religion, et en a traduit d'autres dans la langue des Vendes, peuplade Sclavonne établie en Lusace. Il a fourni des articles et notices à différents journaux et a coopéré à l'édition de la Bible de Luther, Budissen, 1751. Schirach était membre des sociétés d'économie rurale et domestique de Petersbourg, Gœttingen, Leipzig, Franconie, etc., et secrétaire de la société pour la culture des abeilles, qu'il avait fondée dans la Haute-Lusace. Ses Observations ont été rectifiées plus tard par Hulan, et d'autres apologues; par exemple, tout récemment Unhoch (*Guide pour la connaissance et le traitement des abeilles*, Munich, 1823, Cah. 1), a trouvé aux abeilles un nez, dont Schirach niait l'existence. D—G.

SCHIRACH (Théophile-Benoît), philologue, né en 1743, au village de Tiellemperth en Haute-Lusace, était fils d'un pasteur, qui voulut l'élever pour la même carrière; mais le jeune Schirach, s'étant rendu du gymnase de Lobau à l'université de Leipzig, et ayant fréquenté les cours du savant Ernesti, prit tant de goût à la philologie, qu'il renonça tout à-la-fois à la théologie et aux secours pécuniaires fournis par son père. Il reçut, à Halle, les degrés de docteur en philosophie; et à cette occasion, il publia une Dissertation sur le style et la vie d'Isocrate. Il rédigea ensuite, dans un latin facile et élégant, des Commentaires et des Notes critiques sur Sophocle, Cicéron, Horace, Virgile, Térence, Ovide et d'autres classiques (*Voyez* son *Clavis poetarum*

classicorum, deux parties, Halle, 1768, 1769, in-8°.) Il commença d'étudier et d'éclaircir l'Histoire, avec un esprit philosophique; composa des vers allemands; traduisit les Éléments de littérature de Marmontel; se lia avec les principaux poètes de l'Allemagne, et correspondit avec Voltaire et Marmontel. Il n'avait que vingt-six ans, lorsqu'il fut appelé à une chaire de la faculté philosophique dans l'université d'Helmstadt. Pendant les dix ans qu'il y professa, il publia : I. Sa *Biographie des Allemands*, 6 vol., 1770-74; ouvrage nouveau dans son genre, qui eut un grand succès, et fit honneur au talent et au patriotisme du biographe. II. *Histoire de l'empereur Charles VI*, Halle, 1776, in-8°. Cet ouvrage plut à la cour d'Autriche, et valut à l'auteur des lettres de noblesse. III. Une traduction estimée des Vies de Plutarque, 8 vol. avec des Notes, 1777-80. IV. Des *Pensées sur la beauté morale et la philosophie de la vie*, Halle, 1772, in-8°. V. Deux Recueils périodiques, dont l'un intitulé : *Magasin de la critique allemande*, 4 vol., Halle, 1772-76; l'autre rédigé en latin, sous le titre de *Ephemerides litterariæ Helmstadienses*, 6 volumes, 1770-75. Schirach s'était aussi occupé de statistique et de droit public. Il avait publié une Notice historique et statistique sur les colonies Anglaises en Amérique. Un Mémoire qu'il publia sur le droit d'indigénat et sur quelques objets d'économie politique, Hambourg, 1779, in-4°., plut tellement à la cour de Copenhague, qu'elle donna à l'auteur le titre de conseiller-d'état, après l'avoir chargé de rédiger une statistique détaillée des provinces Danoises, qu'il n'a pas exécutée. En 1780, il s'établit à Altona, et commença un *Journal politique* rédigé dans le sens du pouvoir absolu; c'était une nouveauté en Allemagne qu'un journal où l'on se permettait de raisonner sur la politique. Schirach continua cette entreprise dans le même esprit, depuis 1781, jusqu'à sa mort arrivée à la fin de 1804; et elle s'est soutenue depuis ce temps sans interruption. Son fils (Guillaume-Benoît), fut son collaborateur dans les dernières années, et son continuateur après sa mort; il a donné une Notice sur son père, dans le même *Journal politique*, année 1804, tome II, cahier 12. D—G.

SCHIROUIEH. *Voy.* Siroès.

SCHLEGEL (Jean-Élie), poète allemand, né en 1718, à Meissen en Saxe, reçut sa première éducation dans la maison et sous la direction de son père, dont les conseils éclairés le guidèrent pendant tout le cours de ses études. A l'âge de 15 ans, il entra dans la célèbre école de Pforte, où il obtint de très-brillants succès. Ses dispositions pour la poésie, qui s'étaient manifestées dès l'âge de douze ans, s'y développèrent très-rapidement. Après avoir, comme essai, traduit en vers allemands les *Géorgiques* de Virgile et les *Épîtres* d'Horace, il donna une traduction de la *Cyropédie* de Xénophon. Les poètes grecs étaient devenus une de ses lectures favorites. Sophocle et Euripide déterminèrent son goût pour la poésie dramatique. Il traduisit en prose l'*Électre* du premier, et imita l'*Hécube* et l'*Iphigénie* du second. Dans l'histoire de la littérature, nous trouvons peu d'auteurs aussi précoces : Schlegel n'avait pas encore vingt ans. Mais ce qui surprendra plus encore, c'est la conscience avec laquelle, à cet âge, il revoyait ses travaux, et profitait des observations qui lui étaient faites. On comprend quelle

tance il devait avoir acquise
ieu de ses camarades : ceux-ci
rirent de jouer ses deux tragé-
mais un pareil divertissement
: pas admis par les réglements
ole, il fallut beaucoup d'adres-
r soustraire aux regards des
les préparatifs et la représen-
Bientôt son public s'agrandit;
rvaux furent connus hors de
nte de Pforte ; et en 1739, sa
l'*Oreste* et *Pylade* fut jouée
théâtre de Leipzig. Il ne se dis-
it point lui-même les défauts
compositions; et avant de
Pforte, il fit le sacrifice de
écube. Mais un de ses amis en
gardé une copie, Schlegel y fit
nds changements, et la publia
titre des *Troyennes*. La né-
de se créer une carrière dé-
a notre poète à se livrer à l'é-
u droit; mais il ne put triom-
ntièrement de son goût pour la
e des anciens; tout en étudiant
ndectes, il traduisit le Traité
atore de Cicéron, et corrigea
agédie d'*Oreste* et *Pylade*.
hed régnait encore; en 1740,
el fit connaissance avec lui, et
blit entr'eux un commerce as-
time, qui eut toutefois peu d'in-
e sur notre jeune poète, Gott-
s'étant toujours borné à lui té-
er des égards, sans le recon-
pour son maître. Jusqu'alors
se s'était exercée sur des sujets
s. Son attention se dirigea sur
ire de son pays, de laquelle il
bjet d'une étude aprofondie. La
die d'*Hermann* en fut le pre-
résultat. Peu après, il écrivit
Dissertation sur le caractère de
ereur Conrad III, et com-
même, en 1742, un poème
e, dont le héros était *Henri-le-*
, duc de Saxe et de Bavière ;
toutefois il n'en a fait que deux chants. Dès l'année précédente, il avait débuté dans la comédie. *La Tabatière enlevée* fut jouée à Leipzig ; mais quoiqu'elle eût eu quelque succès, il ne la jugea lui-même pas digne de l'impression. *L'Oisif affairé* parut en 1743, ainsi qu'*Oreste* et *Pylade*, dans le 4e vol. du Recueil des pièces allemandes de Gottsched. La vie de Schlegel était alors très-active : indépendamment de ses pièces de théâtre, il travaillait à différens recueils littéraires, tels que les *Fragments critiques* et *la Bibliothèque* de Gottsched, et les *Amusements de l'esprit* (*Belustigungen des Verstandes und des Witzes*) de Schwabe, dans lesquels il publia des Épîtres en vers et des Chansons anacréontiques. Il n'avait pas néanmoins négligé l'étude de la jurisprudence. Ses connaissances dans cette partie et dans l'histoire engagèrent Spener, nommé ministre de Saxe en Danemark, devenu son parent par alliance, à l'emmener avec lui, en 1743, en qualité de secrétaire. Schlegel fit à Hambourg connaissance avec Hagedorn, qui le mit en relation avec Bodmer. Admis, à Copenhague, dans la société de plusieurs savants, il étudia la langue et l'histoire des Danois, observa leurs mœurs, et communiqua au public ses observations sur ce sujet, dans un journal hebdomadaire intitulé : l'*Étranger*, qui eut des succès, même en Danemark. Ce fut cette même année, qu'il devint un des collaborateurs du célèbre recueil intitulé : *Fragments de Brême* (*Bremische Beytrage zum Vergnügen des Verstandes und des Witzes*). En 1746, il recommença de nouveau à travailler pour le théâtre, publia sa tragédie de *Canut*, la traduction de la comédie de *Deucalion et Pyrrha*, de Saint-Foix, et fit

imprimer le recueil de ses œuvres dramatiques, qui ne contenait que *Canut, les Troyennes*, l'*Électre* de Sophocle et *le Mystérieux*. Le roi de Danemark, Frédéric V, aimait le théâtre : des comédiens français et allemands vinrent s'établir à Copenhague; et il se forma même une troupe de comédiens danois, qui jouèrent quelques pièces de Schlegel traduites en langue du pays. Le zèle avec lequel il s'était occupé de l'histoire de sa patrie adoptive, lui acquit l'intérêt du gouvernement et de beaucoup de personnages influents. Il accepta, en 1748, après avoir obtenu l'agrément de l'électeur de Saxe, une place de professeur extraordinaire à l'université de Soröé, fondée l'année précédente. Indépendamment des cours d'histoire moderne, de droit public et de commerce, qu'il était tenu de faire, et de la surveillance générale de la bibliothèque, il rédigea des Manuels de commerce et de belles-lettres; entreprit une Histoire de Henri-le-Lion; fit imprimer, en 1749, une Dissertation, intitulée : *Conjecturæ pro conciliando veteris Danorum Historiæ cum Germanorum gestis consensu;* commença la traduction de l'*Épousée en Deuil*, de Congrève, une nouvelle tragédie, tirée de l'Histoire de Danemarck, intitulée : *Gothrika*, et rassembla des matériaux pour un nouveau journal hebdomadaire. Cette prodigieuse quantité de travaux épuisa sa santé naturellement délicate. Il fut atteint d'une fièvre inflammatoire, dont il mourut le 13 août 1749, dans la 31e année de son âge. C'est surtout à ses tragédies que Schlegel a dû sa célébrité. Avant lui, le théâtre tragique des Allemands se composait principalement des pièces originales de Gryph et de Gottsched, et des traductions de tragédies étrangères, surtout françaises. Gryph, au commencement du 17e siècle avait jeté un certain éclat. Il était loin de la perfection, sous le rapport de la conduite des pièces et du langage; mais, aussi bizarre et moins sublime que Shakspeare, moins régulier, moins noble que les tragiques français : doué néanmoins d'un vrai talent tragique, il offrait peut-être le germe de ce théâtre national allemand, qui ne parut dans tout son éclat que plus d'un siècle après lui. On connaît les efforts que fit Gottsched pour réformer la littérature allemande; malheureusement ses compositions et son goût ne répondirent point à son zèle. Schlegel fit mieux sans doute. Ses pièces, aussi régulières que celles de Gottsched, étaient aussi, pour la plupart, écrites d'un style plus agréable; et il surpassa tous ses prédécesseurs, excepté Gryph, sous le rapport du talent, mais il n'en avait pas assez pour obtenir une grande influence littéraire. On trouve, dans ses tragédies, des sentiments nobles et quelques situations attachantes, mais peu de mouvement; on croit sentir les efforts de l'auteur. Il a trop de goût, il est vrai, pour être boursouflé; mais ses conceptions sont faibles, et ses héros sont rarement entraînants. Le sujet de *Didon*, si pathétique dans Virgile, est gâté dans Schlegel. *Lucrèce* n'eut qu'un succès médiocre. La bonté et la dignité de *Canut* (dans la pièce de ce nom), et la sensibilité d'*Estrithe*, peuvent à peine contre-balancer l'effet des bravades insolentes d'*Urfo*, qui n'est qu'une caricature médiocre du maréchal de Biron. Cette pièce et *les Troyennes* sont regardées comme supérieures aux autres par les critiques allemands. Il y a, dans *Oreste et Pylade*, une certaine couleur antique,

tache, malgré la faiblesse de
ation. *Hermann* nous paraît
orter sur toutes les autres par
êt du sujet, la variété et l'op-
on des caractères; mais il n'a
utenir un moment la concur-
avec la pièce de Klopstock. Ces
ies sont en vers Alexandrins ri-
Lucrèce seule est en prose), et
e en est correct et naturel. Les
lies de Schlegel ont eu presque
: de succès que ses tragédies,
elles elles sont néanmoins infé-
s. Il était fort étranger aux
s et aux habitudes de la société.
rcle de ses observations ayant
étendue, ses caractères sont
rvus d'originalité : en un mot,
cherche en vain la *force co-*
. *L'Oisif affairé, le Mysté-*
, *l'Ennui*, *le Bon Conseil*,
eu qu'un succès d'époque : *Le*
phe des Femmes vertueuses
utenu long-temps sur la scène, et
nu les éloges de Mendelssohn et
sing, qui regardent cette comé-
mme la meilleure de cette épo-
i elle reparaissait sur la scène, il
obable que peu de spectateurs
nt de l'avis de ces deux célè-
ritiques. *La Beauté muette*,
comédie de Schlegel écrite en
ous paraît fort supérieure. Elle
e les éloges du même Lessing,
tiendrait peut-être encore, avec
es légers changements, l'épreu-
la représentation. Schlegel est
ent auteur de plusieurs écrits
. Quelques-uns sont intitulés :
urs et Considérations sur di-
points de morale, *Moralische*
n, *moralische Aufsaetze*). Ils
nent de très-bons principes de
e et de conduite. Le *Discours*
avantage des belles-lettres,
ppe d'une manière simple un
très-rebattu. Dans ses *Idées sur*
l'établissement d'un théâtre danois,
Schlegel fait très-bien ressortir les principales différences entre les théâtres français et anglais. La *Comparaison entre Shakspeare et Gryph*, a principalement pour base, l'examen du *Jules-César* du premier, et de *Leo Arminius* du second. Ce morceau n'est que raisonnable, le sujet n'étant pas vu d'assez haut. Les opuscules intitulés : *Lettres sur la Comédie en vers*; *de l'Imitation en général*, *de la Dissemblance dans l'imitation* (*von der Unæhnlichkeit in der Nachahmung*); *de la dignité de la majesté et de l'expression dans la tragédie*, sont des morceaux séparés, mais qui peuvent être lus à la suite les uns des autres comme reposant également sur le principe, que, dans les beaux-arts, la ressemblance admet et exige différents degrés et points de vue, et que l'on doit éviter une parfaite conformité avec l'objet imité. Tous ces morceaux sont écrits correctement, mais trop pauvres d'idées, pour pouvoir, après tant d'ouvrages publiés sur ces matières, offrir encore quelque intérêt. *Der Junge Herr* (expression par laquelle Schlegel propose de rendre le français *Petit-Maître*), dont il parut cinq numéros dans les *Amusements de l'esprit*, représente un jeune fat, faisant lui-même l'étalage et l'éloge de ses prétendues perfections. C'est une des compositions les moins heureuses de notre auteur, qui maniait avec peu de succès l'arme de la plaisanterie. Nous avons encore de J.-El. Schlegel, des *Poésies diverses*; les deux premiers chants de *Henri-le-Lion*; des Épîtres, des Pièces de circonstances, Odes, Cantates, etc.; enfin des Odes anacréontiques, la plupart en vers alexandrins, et toutes rimées et bien versifiées; mais les dernières seules méritent quelque attention. On trou-

ve, dans *la Gloire des poètes* (*Der poetische Nachruhm*), *le Chant des oiseaux*, *l'Amour douteux*, *les Comparaisons avec l'Amour*, et plusieurs autres pièces, la simplicité et la naïveté du genre. Les Œuvres de J.-El. Schlegel, ont été publiées pas les soins de son frère (Jean-Henri). 5 vol. in-8°. Copenhague et Leipzig, 1766—70.

D—u.

SCHLEGEL (Jean-Adolphe), frère du précédent, surintendant et pasteur naquit à Meissen, le 17 sept. 1721, fit ses études à Leipzig, occupa, en 1751, la place de diacre, et de professeur à l'école de Pforte, et en 1754, celle de pasteur et professeur à Zerbst. Ce fut en 1759 qu'il fut élu pasteur d'une église paroissiale de Hanovre, par l'influence du ministre Munchhausen. Cet habile homme d'état sut l'apprécier, et desira l'acquérir pour la nouvelle université de Göttingen; mais la mauvaise santé de Schlegel l'empêcha d'accepter, et il aima mieux exercer, pendant plusieurs années, différents emplois ecclésiastiques jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 16 septembre 1793. Un esprit d'ordre et d'exactitude le distingua jusqu'à la fin d'une vie très-active, troublée par des malheurs, mais d'autant plus glorieuse, qu'il leur opposa une ame pure et courageuse. Il s'est acquis des droits à la reconnaissance de ses compatriotes, par les efforts qu'il fit dans sa jeunesse, conjointement avec Cramer, Gellert et Gærtner, pour perfectionner la langue allemande. Il a composé des Cantiques estimés, et dont la collection a été publiée en 3 vol., Leipzig, 1766, 1769 et 1772. Ses *Poésies diverses*, 2 vol., Hanovre, 1787, appartiennent pour la plupart au même genre. Ses Sermons, dont ur partie est imprimée, pècher style emphatique et trop fle de lui une Traduction de avec des Remarques; plusi vrages de Théologie, parmi une *Explication des Prédi Jésus-Christ concernant truction de Jérusalem*, 1778. Dans les dernières ann vie, il travaillait à une nouv tion du Livre de Cantique pour les églises protestantes et à la rédaction du nouve chisme hanovrien. Il laissa fants, dont deux fils ont ac grande célébrité (*Voy.* Sc dans la *Biographie des Hon vants*).

SCHLEGEL (Jean-Henr des précédents, professeur d à Copenhague, naquit en Meissen, étudia le droit et l'h Leipzig, et obtint, par l'e de son frère, Jean-Élie, la bibliothécaire, d'historiogra professeur d'histoire à Cope où il mourut, le 18 octobr C'était un homme profon la littérature ancienne, et dans l'histoire. Ses ouvrag écrits en allemand, sont : I. *du roi Christian* IV, *par Slange*, traduit du danois et en 2 vol. Copenhague, 17 *Histoire des rois de Dan de la maison d'Oldenbour* qu'en 1729), in-fol. III. *Re traités sur l'Histoire, la Nu tique, l'Économie et la la Danemark*, 2. vol., Copen 1771-76, in-8°. IV. *Obse critiques et historiques, sur lius-Nepos*, ibid. 1778, in-4°. *gédies* traduites de l'anglais mand, Copenhague, 1764. publié les œuvres de son frère

ol. in-8°., précédées d'une graphique. Z.

GEL (Théophile), d'une ille que les précédents, na- nigsberg en Prusse, le 16 39, et reçut sa première au collége de cette ville; a ses études à l'univer- ébuta, en 1761, comme de langue latine et de phi- u même collége. En 1763, ma professeur adjoint de é, et un peu plus tard rec- pecteur du collége de Ri- 71, il fit un voyage litté- llemagne; et, après avoir é docteur en théologie par é d'Erlang, et s'être démis rge de recteur, il fut pas- en 1780, premier diacre édrale. En 1790, le roi de fit offrir la surintendance de nie suédoise et de l'île de Ru- intement avec la dignité de elier et de premier profes- éologie de l'université de l. Il accepta, et, dès l'année tave IV récompensa son rare ion zèle infatigable pour la de l'université, par la dé- el'Étoile polaire. Théophile equit des droits bien sacrés aissance des habitants de la , en y établissant un sémi- les jeunes gens qui se desti- carrière ingrate du premier ent, et en y fondant aussi générale de pensions pour des pasteurs. Lorsque la abit le pays qu'il adminis- tant de zèle et de succès, apporta cet événement avec de courage; mais il se con- difficilement des malheurs verain; et depuis que Gus- t été précipité du trône, il que languir, et mourut le 27 mai 1810. On a de lui un grand nombre de Dissertations et d'autres écrits, parmi lesquels il faut distinguer: I. *Grammaire latine*, 1787 et 1790 (en allemand). II. *Remarques sur les moyens de vivifier parmi les hommes la religion intérieure et extérieure*, Greifswald, 1810, in-8°. III. *Manuel pratique de la doctrine pastorale, à l'usage des ministres protestants, accompagné de notes et de la biographie de l'auteur*, par J. E. Parow, Greifswald, 1811, in-8°. Z.

SCHLICHTEGROLL (Adolphe-Henri-Frédéric de), naquit le 8 déc. 1764, à Gotha, où son père était conseiller à la cour féodale. Jouissant, dans la maison paternelle, de tous les avantages que donne une éducation religieuse et éclairée, il fit, au gymnase de Gotha, des progrès très-rapides. Il conserva toute sa vie une vive reconnaissance pour le directeur du gymnase Stroth et le professeur Kaltwossov, dont les connaissances et les talents pour l'enseignement ont donné tant d'éclat à cette école. Renonçant à son premier plan de se vouer à l'étude de la théologie, il s'occupa, dès le commencement de sa carrière académique à Iéna, et plus encore à Göttingen, sous Heyne et Spittler, de tout ce qui a rapport à l'histoire et à la philologie. Il débuta, en 1788, comme auteur, par un *Essai sur le bouclier d'Hercule, décrit par Hésiode*, qu'il dédia à ses maîtres, Heyne, Eichhorn et Schutz. Nommé, en 1789, professeur au gymnase de sa ville natale, il eut la bonne fortune d'être distingué par son souverain, le duc Ernest, si célèbre par la protection éclairée qu'il accordait aux lettres. Schlichtegroll, obtint d'abord un emploi à la bibliothèque publique, et plus tard à la biblio-

thèque particulière du duc. Parmi les riches collections de ce prince, se trouvait le cabinet des médailles, déjà décrites et publiées par Liebe. Schlichtegroll épousa la fille de Rousseau, directeur de ce cabinet, et il en fut nommé l'adjoint et le conservateur. On n'ignore pas que cet établissement, qui s'était enrichi de plusieurs acquisitions importantes, était devenu, en Allemagne, une sorte de centre commun pour cette science. Cette position offrait de grands avantages à Schlichtegroll pour la composition de son *Historia numothecæ Gothanæ*. Lorsque le fléau de la guerre s'approcha de Gotha, le duc, voulant mettre en sûreté son précieux cabinet, chargea Schlichtegroll de le transporter en Danemark. Ce fut alors que ce conservateur fit différents voyages à Hambourg, en Basse-Saxe et à Paris. Revenu à Gotha, il s'y trouva dans la situation la plus agréable. On sait que le duc était dans l'usage de se faire présenter dans sa bibliothèque tous les hommes de lettres et les savants qui passaient par Gotha, et que les bibliothécaires assistaient à ces présentations. C'est là que Schlichtegroll eut occasion de connaître tant d'hommes distingués, avec lesquels il eut des relations dont il sut tirer un très-grand parti pour la composition de ses ouvrages. En 1790, il commença son *Nécrologe des Allemands* in-8°. (34 volumes avec les suppléments) dont il fit paraître deux volumes par an jusqu'en 1806. D'après le plan, il ne devait entrer dans cette collection que la Biographie des hommes morts dans l'année qui venait de s'écouler. L'obligation de parler ainsi de faits récents donna à cet ouvrage une couleur un peu fade, parce que l'auteur était presque toujours contraint de céder au desir des familles, en se livrant à des louanges aussi fastidieuses que peu méritées. Göthe et Schiller dirigèrent, à cette occasion, contre lui, quelques épigrammes qui furent imprimées dans l'Almanach des Muses de Schiller pour 1798, sous le titre de *Xenies;* mais les imperfections inhérentes, pour ainsi dire, à ce genre d'ouvrage, n'empêchent pas que le Nécrologe soit un livre utile et estimable. Schlichtegroll se montra fort scrupuleux dans les informations qu'il dut prendre; et il communiqua son travail à plusieurs amis, dont il mit à profit les remarques et les conseils. L'ouvrage est indispensable pour ceux qui veulent connaître la situation politique et littéraire de l'Allemagne à cette époque. Le libraire Frauenholz de Nuremberg, ayant fait graver les camées les plus remarquables du cabinet de Stosch, que le grand Frédéric avait achetées pour sa collection de Potsdam, chargea Schlichtegroll de faire un commentaire en allemand et en français pour cette collection. Quatre livraisons, formant un volume in-folio, parurent depuis 1792 jusqu'en 1798, où l'entreprise fut suspendue faute de souscripteurs. Une continuation fut publiée en 1805, à Nuremberg, in-4°.; mais il n'en parut que deux cahiers. En 1804, Schlichtegroll donna les *Annales numismatiques* (en allemand), dont on n'imprima que le premier volume et le premier cahier du tome second. Peu de temps après, le roi de Bavière, à la recommandation de Jacobi, nomma Schlichtegroll président de l'académie de Munich, qui fut alors entièrement réorganisée; et, en 1807, ce savant devint secrétaire-général de la même académie. Il déploya beau-

de zèle, et d'activité dans ses
relles fonctions. Les huit tomes
nouveaux Mémoires de l'académie,
liés, depuis la réorganisation par
ecrétaire-général, et dont la ré-
ion, les préfaces, et tout ce qui
elatif à la publication, lui furent
ées, en sont un témoignage incon-
ble. En 1808, il fut nommé che-
r de l'ordre du Mérite civil de
ère, et plus tard chevalier ho-
re de l'ordre de Saint-Michel.
nté avait déjà beaucoup souffert
u'il demanda sa retraite, en
. Le roi la lui accorda dans les
s les plus honorables; mais
avoir fait encore un voyage à
a, il mourut d'une attaque d'a-
xie, le 4 déc. 1822, laissant
veuve et plusieurs d'enfants,
la plus grande partie sont au
e de Bavière. Z.

HLOETZER ou SCHLOEZER
USTE-LOUIS DE), historien,
'un pasteur protestant de Jag-
Hohenlohe), naquit le 5 juillet
. Ayant perdu son père à l'âge
atre ans, il fut élevé par son
qui était prédicateur à Ru-
hofen, et par son beau-frère,
r du gymnase de Wahlheim.
-51, il se rendit à l'université
Wittenberg, pour y étudier la
gie; après avoir achevé ce cours,
tenu, en 1754, une dissertation,
ta Dei, il se rendit à Göttingue,
e voua, pendant deux ans, à
r des langues orientales et de la
gie sacrée. Il se préparait avec
r à l'exécution d'un projet qui
pa depuis sa première jeu-
, et auquel il ne renonça que
s plus tard, celui d'un voyage
e. Il accepta ensuite une place
tuteur en Suède, et passa trois
Stockholm, et à Upsal, où il
nta les cours du célèbre Linné.
Les sciences naturelles ne devaient pas demeurer étrangères à celui qui voulait suivre les traces de Tournefort. La facilité dont Schlœzer était doué pour l'étude des langues, le familiarisa bientôt avec celle du pays où il vivait, et il en étudia l'histoire. En 1756, il publia un *Aperçu de l'histoire littéraire moderne de la Suède*, en allemand; et en 1756, un *Essai sur l'histoire du commerce et de la navigation* de ce pays, en suédois. Il retourna, l'année suivante, à Göttingue pour acquérir encore les connaissances nécessaires à l'exécution du plan qui devait remplir sa vie. Sous la direction du célèbre Michaëlis, il étudia l'arabe avec un tel succès, qu'il put ensuite l'enseigner lui-même. Sous Rœderer, fameux professeur d'accouchements, et sous les autres médecins que Göttingue possédait, il fit un cours de médecine, moins pour pratiquer cet art, que parce qu'il espérait que la qualité de médecin lui fournirait les moyens de voir les peuples de l'Orient dans leur intérieur. Il était sur le point de prendre le degré de docteur en médecine, après quoi, il serait entré dans une maison de commerce afin d'y puiser les connaissances-pratiques nécessaires à un voyageur, lorsqu'une proposition du géographe Büsching, suspendit son voyage. Gerard-Fred. Müller, l'historiographe de Russie, avait besoin d'un secrétare qui l'aidât à rediger les riches matériaux qu'il avait réunis sur l'histoire de ce pays, encore plongé dans les ténèbres les plus profondes. Quoique les émoluments de la place qu'on offrait à Schlœzer, fussent très-modiques, Michaëlis, son maître et son ami, l'engageait à l'accepter, se flattant que la protection de l'impératrice Élisabeth faciliterait un plan qui ne lui tenait pas moins au cœur

qu'à son disciple. Il voyait même un avantage à entrer en Asie par la route de terre, qui n'avait encore été suivie par aucun voyageur. Après une navigation dangereuse, qui influa, dit-il, sur son caractère moral, en le rendant à jamais insensible à la perte de la vie, Schlœzer arriva, vers la fin de l'année 1761, à Pétersbourg. Sa première occupation fut d'apprendre l'idiome du pays : c'était la seizième langue qu'il étudiait par principes; mais aucune ne lui avait offert tant de difficultés. On ne connaissait encore aucun dictionnaire ni grammaire russe imprimés (1). L'académie seule possédait un dictionnaire manuscrit, très-défectueux, en sept cent quatre-vingt-un feuillets in-folio. Schlœzer obtint la permission de le copier pour son usage; mais l'habitude que lui avait donnée l'étude de tant d'idiomes, de chercher dans chacun les racines et de leur subordonner les mots dérivés, lui fit bientôt découvrir les imperfections de la compilation dont se servait le premier corps savant de l'empire. Il changea cette forme dans la copie qu'il en tira. Un avantage de la méthode qu'il suivait, était d'apprendre simultanément le russe qui est l'idiome national, et le slavon ou vieux russe, langue éteinte dans laquelle sont rédigés les documents de l'histoire ancienne du pays, et que l'Église a conservée. La connaissance du slavon fut doublement utile à Schlœzer : elle dirigea son goût vers l'étude des annalistes russes, nommément du plus ancien de tous, (*Voyez* Nestor); et elle le mit en état de se familiariser par la avec les langues dérivées du sl telles que le polonais et le boh Il vécut d'abord sur un très-bo avec Muller : ce savant fut bien trouver en lui un collaborate pût suppléer à son ignorance d toire et de la langue suédoises bientôt leur amitié se refroidit que l'avidité avec laquelle Sc dévora les matériaux recueill Muller eût excité la jalousie homme soupçonneux, soit que démie elle-même vît avec déplai trésors entre les mains d'un étranger. L'envie des uns, la des autres, peut-être aussi le tère de Schlœzer, beaucoup tro deur pour le pays qu'il habit suscitèrent des tracasseries : fusa de l'adjoindre à l'acadén de l'aider dans son projet de v qu'on traitait de chimère. Sa p devint très-pénible; mais il en par l'hetman Rasoumoffski, qu nommer, le 15 juillet 1762, à l'académie, avec un traitem trois cent soixante roubles, et l comme professeur dans l'ét ment qu'il avait fondé pour l'i tion de ses nombreux enfants. première de ces qualités, Schlœz vit une grammaire russe, don démie ordonna la publication l'impression fut suspendue, a onzième feuille. Cependant Se se dégoûta de plus en plus Russie, au point qu'en juin il accepta le titre de profe Göttingue, sans appointements à Pétersbourg, on pensa qu'i rait être dangereux de laiss tir mécontent un homme q naissait les archives de l'état qu'aucun Russe, et l'on obtint pératrice un ordre qui lui déf sortir de l'empire. Néanmoins,

(1) Il existait au moins sept vocabulaires russes, plus ou moins complets, et cinq grammaires, dont une surtout, composée par un allemand (*V.* Ludolf, xxv, 308), n'est certainement pas sans mérite. Mais Schlœzer ne put apparemment pas se les procurer, ou les trouva trop imparfaits pour daigner en faire usage. C. M. P.

de quelques mois, Catherine sentit qu'il était plus prudent pour un souverain de gagner par des bienfaits un homme qui tenait le burin de l'histoire : elle le nomma, le 15 janvier 1765, professeur à l'académie, avec des appointements convenables, lui assigna, pour son activité littéraire, le vaste champ de l'Histoire ancienne de la Russie, et lui accorda un congé de trois mois pour faire un voyage en Allemagne. Schlœzer, dont la vue s'était affaiblie en déchiffrant de vieilles chroniques, écrites dans une langue barbare, et par des copistes ignorants, renonça dès-lors au projet d'aller en Orient, qui l'avait si long-temps occupé. Après son retour à Pétersbourg, il travailla beaucoup, mais ne publia que deux ouvrages en langue russe, savoir : les *Lois rendues dans le onzième siècle par le grand duc Iaroslav et ses fils*, et le premier volume des *Annales russes de Nicon*, que l'académie fit imprimer. Il obtint un second congé, en 1767; mais les désagréments qu'il avait éprouvés, le décidèrent à ne plus retourner en Russie. Sa première éducation, faite par un aïeul trop tendre, lui avait donné une indépendance de caractère qui se révoltait même quelquefois contre l'autorité légitime, et ne pouvait supporter les humiliations qu'il éprouvait journellement. Peut-être ne fût-on pas fâché, à Pétersbourg, d'être débarrassé d'un sujet aussi indocile, et il ne paraît pas qu'on se soit opposé à sa résolution de rester en Allemagne. S'étant fixé à Gottingue, il y fut nommé, en 1769, professeur de philosophie et de politique. Ici commence la seconde partie de la vie de Schlœzer; elle est toute littéraire, et ne fournit guère d'événements qui ne se rapportent à ses travaux. Son séjour en Russie, en le détournant de la médecine et des langues orientales, avait décidé son goût pour l'histoire, surtout celle du Nord; et en lui inspirant de l'horreur pour le despotisme, avait développé en lui le desir de le combattre, qu'il regardait presque comme une mission divine. Ces deux penchants divisèrent dès-lors en deux parties toutes ses occupations littéraires : une moitié de son temps fut consacrée à l'histoire; et l'autre à une guerre à mort contre le pouvoir arbitraire et contre l'ignorance, qui lui paraissait en être la source et le soutien. Nous suivrons cette division en parlant de ses principaux ouvrages; car il a tant écrit, que nous devons nous borner à faire connaître ceux qui ont avancé les sciences historiques. Schlœzer était très-laborieux, et il travaillait avec une extrême facilité; mais il négligeait son style. Comme il possédait plusieurs langues à un certain degré de perfection, il écrivait ses matériaux et faisait ses extraits, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre, selon que le caprice lui rendait momentanément l'une plus facile à manier que l'autre. Cette bigarrure passa dans ses ouvrages, dont le style est un mélange de plusieurs idiômes, l'ortographe presque ridicule; et qui sont empreints de toute l'irritabilité, de la tournure satirique, et de la bizarrerie de son caractère. Il n'y en a pas un seul qu'on puisse regarder comme classique dans la langue allemande. Néanmoins plusieurs sont le résultat de savantes recherches, auxquelles personne n'était plus propre que Schlœzer, par la sagacité extraordinaire dont la nature l'avait doué, par un excellent jugement, et même par son septicisme qui l'avait conduit à instruire, pour ainsi dire, le procès de toutes les croyances, afin de les

admettre ou de les faire rentrer dans le néant. Il manquait d'imagination et d'éloquence ; si ce défaut est remarquable dans sa manière d'écrire, qui est très-sèche, il le préserva du moins des illusions et des préjugés si contraires à la sévérité de l'histoire. En faveur de ses grandes qualités, on pardonne le ton tranchant avec lequel il publia les résultats de ses recherches, et le despotisme par lequel cet ennemi de l'arbitraire voulait forcer les auteurs à adopter ce qui lui paraissait vrai. Schlœzer est le véritable créateur de l'Histoire ancienne du Nord, qui, avant lui, n'était qu'un tissu de fables. Il en posa les fondements par son *Introduction à l'Histoire du Nord*, 1771, in-4°., qui forme le trente-unième volume de *l'Histoire universelle* anglaise, dont une traduction, ou plutôt une rédaction entièrement nouvelle, fut publiée en allemand par le concours de plusieurs savants du premier mérite. Après avoir soumis à une critique savante, tout ce que les anciens disent du Nord, Schlœzer établit la division de l'Histoire de cette partie du monde en trois sections : 1°. *Histoire scandinave* (du Danemark, de la Norvége, de l'Islande, de la Suède, des Normands); 2°. *Histoire slavonne* (des Russes, des Polonais et Silésiens, des Bohémiens et Moraves, des Wendes ou Slaves méridionaux et septentrionaux de l'Allemagne, des Illyriens, des Slaves de la Hongrie, des Slaves de la Turquie); 3°. *Histoire lettonne* (des Lithuaniens, Prussiens, Livoniens et Courlandais). C'était porter la lumière dans le chaos, que d'établir cette division. Après cela, Schlœzer remonte à l'origine des tribus ou nations qui ont peuplé le Nord. En examinant leurs langues, il en trouve huit : 1°. quatre branches de Samoïedes ; 2°. douze peuples finnois, parmi lesquels il fut le premier qui assigna une place aux Madjars ou Hongrois ; 3°. trois peuples lettons ; 4°. les Slaves en neuf dialectes ; 5°. les Germains en trois dialectes, 6 7 et 8, les Kymbres, les Gallois et les Basques qui ont peuplé les Gaules, l'Espagne, la Bretagne. Il donne ensuite l'Histoire des Slaves ou Slavons jusqu'en 1222 ; le tableau général de l'Asie septentrionale, celui du Nord scandinave ; le tableau particulier du Nord russe, d'après les annales russes et les Byzantins; l'Histoire des migrations des Scandinaves, et traite enfin de l'Écriture de ces peuples ou des Russes. Après cette introduction générale, il écrivit, en 1776, l'Histoire de la Lithuanie, jusqu'à sa réunion définitive à la Pologne, en 1569. Elle fait partie du cinquantième volume de l'Histoire universelle, qui parut en 1785. Depuis 1767 Schlœzer publia divers ouvrages sur l'Histoire de Russie I. *Echantillon d'Annales russes*, Brême, 1768, in-8°. II. *Tableau de l'Histoire de Russie*, en russe, en français et en allemand), 1768, in-12. III. *La Russie nouvellement changée* (sous le pseudonyme de Haigold), 1767 et suiv., 4 vol. in-8°. Ce sont des matériaux pour l'Histoire de Catherine II. L'ouvrage a été réimprimé en 1768 et 1777. IV. *Oskoli et Dir*, partie de l'Histoire de la Russie, soumise à la critique, Göttingue, 1775, in-8°. V. *Recherches historiques sur les lois fondamentales de la Russie*, Göttingue, 1777, in-12. VI. *Histoire des monnaies et mines de Russie*, depuis 1700 jusqu'en 1789, tirée des documents authentiques, Göttingue, 1791, in-8°. Toute la partie des calculs est de sa fille aî-

, en 1802, et années sui-
isqu'à sa mort, il publia
ge le plus important sur la
'II. *Chronique du moine*
u onzième siècle, le plus
naliste de ce pays. Schlœ-
ma le texte russe (en let-
s), conféré d'après huit ma-
qui avaient été imprimés
67, et neuf qui ne l'ont
; la traduction allemande,
mentaire historique et cri-
précieux, qui explique l'o-
ne par ligne, et même mot
Ce livre est le fruit de qua-
ies de travaux; cependant
olumes ne comprennent que
des cinq premiers grands-
qu'en 980. Schlœzer mou-
d'avoir publié les autres.
ge empoisonna les derniers
a vie, parce qu'il lui attira
lle littéraire, où le vieillard
: nouvelles preuves d'une
iscibilité; mais il lui valut
istinctions flatteuses. L'em-
exandre, à qui il avait dé-
mier volume, lui conféra,
l'ordre de Wladimir de
e russe. Pendant la pre-
ée que Schlœzer professa
ue, il y fit des cours d'his-
erselle et de statistique, qu'il
a ensuite à Spittler, et plus
Héeren. Pendant cette épo-
blia divers ouvrages clé-
qui, malgré leur forme bi-
ferment d'excellentes vues.
90, il donna annuellement
le politique, un autre d'é-
olitique, et quelquefois un
voyages ou instruction sur
re de voyager, dans la
dier la politique de l'Euro-
is un cours d'histoire des
odernes. Tous ces cours
nimés et instructifs; mais
le professeur les égayait souvent par des sarcasmes déplacés. Pour l'usage de ses auditeurs, Schlœzer rédigea plusieurs écrits et livres élémentaires que nous passons sous silence, quoiqu'ils ne manquent pas de mérite. Un ouvrage qui lui fit beaucoup d'honneur, fut son Apologie du duc Louis-Ernest de Brunswick, qui, après avoir été lecteur du dernier stathouder, éprouva un traitement indigne de la part des patriotes hollandais, et fut obligé de quitter le service des provinces-unies. Ce prince lui-même engagea Schlœzer à écrire sa justification, pour laquelle il lui fournit des documents. La manière dont le professeur s'acquitta de cette tâche lui fit infiniment d'honneur. Il réussit complètement à justifier son client aux yeux de l'impartiale postérité. Son ouvrage a pour titre : *Louis Ernest, duc de Brunswick et Lunebourg, feld-maréchal de S. M. I. R. et du Saint Empire*, ou *Relation authentique du traitement qu'il a éprouvé dans les Provinces-Unies*, Göttingue, 1786, in-8°. Une traduction française de ce livre parut à Gotha, en 1788. Il est écrit avec toute la dignité et la simplicité que le sujet exigeait. Le style n'est pas bigarré, comme dans les autres productions de l'auteur; et s'il n'est pas élégant, il est pur et plein de chaleur, sans passion ni déclamation. Il nous reste à parler de la seconde classe des ouvrages de Schlœzer, dirigés contre ce qu'il appelait les abus de pouvoir et les superstitions de son siècle; ce sont : 1°. deux écrits périodiques, de 1776 à 1794, d'abord sous le titre de *Correspondance*, dont il parut soixante cahiers in-8°.; et, depuis 1782, sous celui d'*Indicateur politique* (*Staatsanzeiger*), soixante-douze cahiers. Les deux

collections réunies forment vingt-huit volumes in-8°. Schlœzer fit connaître en Allemagne, par ce journal, cette publicité dont on n'avait point d'idée hors de l'Angleterre. Il créa une opinion publique inconnue jusqu'alors dans une contrée où il n'y a ni capitale ni centre de réunion. Il signala, dans ses brochures, tous les abus qu'on lui faisait connaître dans quelque partie de l'Allemagne que ce fût; traduisit au tribunal de l'opinion publique tous ceux qui lui semblaient dignes d'animadversion, sans distinction d'état, mais surtout ces petits princes et ces ministres à vues rétrécies, qu'il regardait comme le plus grand fléau des monarchies. Il prétendait démasquer tous les charlatans politiques, religieux ou littéraires, et dévoiler toutes les superstitions et tous les préjugés : mettant, dans ses attaques, une hardiesse dont on n'avait pas d'exemple en Allemagne; employant tour-à-tour les armes de la raison et celles d'une critique souvent (il faut en convenir) trop mordante, et quelquefois grossière. Quand il avait dénoncé au public un abus, il ne lâchait pas prise qu'on n'en eût fait justice, et qu'on n'y eût remédié. L'absence complète de toute espèce de censure dont jouissaient les professeurs de Göttingue, tandis que la presse était gênée partout ailleurs, fut une arme formidable entre les mains d'un adversaire qui était toujours prêt à l'attaque, et à qui on ne pouvait imposer silence qu'en faisant cesser le mal dont il se plaignait. La cour d'Hanovre, à laquelle les princes et les ministres portèrent souvent leurs plaintes, refusa, pendant dix-huit ans, de restreindre cette liberté qui faisait partie des priviléges de l'université. Elle renvoya constamment les plai-

gnants devant les tribunaux du
En désapprouvant quelques éca
Schlœzer, et en regrettant qu
correspondants imprudents aie
quelquefois de ce journal redou
l'arsenal de la calomnie, nous
blâmons pas en général la tend
il ne faut pas le confondre
ces écrits révolutionnaires, d
tants de mensonge, que nous
vu succéder aux pages hardi
Schlœzer. Ce savant combatt
abus et non les institutions polit
Il attaquait les personnes sans
le pouvoir. Enfin il voulait r
ser les torts par la force de
nion publique et par des voi
gales, jamais par cette insurr
ou ce *droit de résistance*, don
voulu faire un devoir dans d'
pays. Schlœzer voulait la libe
vile et la liberté de la presse.
voulait pas de révolution : il
dait même la publicité com
sauve-garde des trônes. Nous av
cependant que si son journal a
bien, il a produit aussi quelqu
En ouvrant à ses compatriot
yeux sur les abus au milieu de
ils vivaient, et en chargeant qu
fois le tableau, il a rendu les
mands trop indifférents sur une
titution qui ne pouvait pas les
server. Aussi le renversement d
constitution, duquel il devait
être témoin, trouva moins d'
sition et causa moins de regr
Journal de Schlœzer n'était
dant ni purement polémique,
sacré aux seules affaires d'Aller
Il renfermait beaucoup de mo
historiques et politiques sur d
pays, rédigés par lui-même
ses correspondants. C'est ain
Pfeffel (le jurisconsulte du
se cachant sous le pseudonym
Austrasien, y a inséré une s

nouveaux, dans lesquels il attaquait le Compte rendu de Necker. Une imprudence très-répréhensible que commit cet historien, en 1793, devint pour lui la source de beaucoup de chagrins. Sur la foi d'un correspondant malveillant ou mal informé, il accusa de concussion, un fonctionnaire public, dans le soixante-douzième cahier de son Journal, Celui-ci le poursuivit en calomnie. Les ennemis de Schlœzer obtinrent que son exemption de la censure fût suspendue; et il fut condamné à une amende pécuniaire. On assure qu'à cette occasion, la cour d'Hanovre lui retira entièrement la franchise dont il avait joui, et le soumit à l'obligation de faire examiner tous ses écrits par deux de ses collègues, avant de pouvoir les livrer à l'impression. Cessant, dès ce moment, de publier son Journal, et d'écrire sur la politique, il revint avec plus d'ardeur à ses matériaux sur l'histoire de Russie. Ce fut alors qu'il s'occupa de la publication de son *Nestor*, par laquelle il termina sa carrière littéraire. Schlœzer avait épousé, en 1753, la fille du professeur Roederer, l'un de ses maîtres. Lui-même avait été, pendant quelques années, l'instituteur de la jeune personne à laquelle il unit son sort, et qui a acquis une espèce de célébrité, par la perfection à laquelle elle porta la broderie, qu'elle éleva presque au rang des beaux-arts. Ce mariage ne fut pas heureux. Le caractère exigeant et impérieux de Schlœzer n'était pas fait pour le bonheur domestique. Au milieu de ses enfants il fut toujours un maître rebutant, jamais un père tendre ni un ami affectueux. Ce ne fut que dans les dernières années de sa vie, après avoir vu son pays deux fois envahi par des armées étrangères, et finalement subjugué, que cette force de caractère, qui avait dégénéré en rudesse, se rompit. Cherchant alors des consolations auprès de ses enfants, il sentit vivement la perte qu'il éprouva, en 1808, par la mort de son épouse; et il soupira dès-lors après le moment où il pourrait quitter un monde dont il était dégoûté. Le jour où il entra dans sa soixante-quinzième année, il prit formellement congé, par une circulaire, de ses parents et amis, les priant de ne plus l'importuner par des souhaits pour la prolongation de son existence au milieu d'une génération qui se composait en général de *tyrans*, de *bandits*, de *lâches*, d'*ignorants*, d'*ingrats*, *et qui ne lui inspirait que du mépris*. Il mourut à la fin de l'année 1809. De huit enfants qu'il avait eus, trois fils et deux filles lui survécurent. Sa fille aînée, Dorothée, mariée au baron de Rodde, ancien sénateur de Lubeck, est célèbre par les grâces de sa figure et de son esprit. Le fils aîné, Christian, professeur d'économie politique à Moscou, est un écrivain très-distingué. A l'époque où le père avait renoncé à la politique, il s'occupa d'écrire sa Vie, et en publia, en 1808, la première partie, consacrée à l'histoire de son séjour en Russie. C'est un livre instructif sous plus d'un rapport. La *Biographie* de Schlœzer, par un anonyme, a été insérée dans le quatrième volume des *Contemporains*, qui a paru à Leipzig, en 1819. Les titres de ses ouvrages se trouvent dans l'Allemagne littéraire de Meusel. S—L.

SCHLUTER (André), sculpteur et architecte, naquit, en 1662, à Hambourg, où son père exerçait la sculpture, plutôt comme un métier que comme un art. Le fils étudia

d'abord à Dantzig, où le père s'était fixé chez un sculpteur nommé Sapovius, qui serait resté inconnu, si le disciple ne l'avait appelé par la suite à Berlin, pour l'assister dans les travaux qu'il était chargé d'y exécuter. On ne sait pas où Schlüter acheva ses études ; mais on pense que le talent qu'il montra dans la suite ne peut avoir atteint qu'à Rome et par l'étude des grands modèles de l'antiquité, le degré de perfection auquel on le vit parvenir dès ses premiers ouvrages, où l'on remarque aussi les défauts que le chevalier Bernini avait répandus en Italie. En 1691, Schlüter travailla, pour le roi de Pologne, à Varsovie ; et l'électeur de Brandebourg l'appela, en 1694, à Berlin avec un traitement considérable. L'année suivante il fut nommé un des directeurs de l'académie des arts que l'électeur venait de fonder ; et il construisit, pour l'électrice Sophie Charlotte, le château de Liezenbourg, qui est la partie moyenne du château de Charlottenbourg ; mais sans la coupole, qu'y plaça Eosander, lorsque, par la suite, cet architecte fut chargé de la construction du grand et beau château qu'on y voit aujourd'hui. En 1697, Schlüter exécuta la statue en bronze de l'électeur, et les décorations de l'arsenal, dont il dirigea aussi la construction. Vers la même époque, il commença la statue équestre du grand électeur, son chef-d'œuvre : en 1699, il fut nommé architecte de la cour, chargé de rebâtir le château, et de le décorer dans l'intérieur. Cette construction l'occupa jusqu'en 1706, sans qu'il eût la satisfaction de l'achever, ses ennemis ayant réussi à la lui faire retirer, en exagérant une faute qu'il commit dans la construction d'une vieille tour attenante au palais du roi, et servant à faire monter dans le palais les eaux de la Sprée. Cédant aux desirs du prince autant qu'à de mauvais conseils, il consentit à charger ce vieux bâtiment d'une nouvelle construction beaucoup plus pesante que les anciennes fondations ne pouvaient la supporter ; et les travaux n'étaient pas encore achevés, qu'on la vit près de s'écrouler, et qu'il fallut la démolir en toute hâte. Le roi nomma une commission qui fut chargée de juger l'architecte ; et cette commission, présidée par son rival Eosander, condamna le malheureux Schlüter à perdre son emploi, qui fut aussitôt donné au président de la commission lui-même, lequel eut la bassesse de faire insérer un récit calomnieux de cette affaire dans le *Theatrum europeum*, dont son beau-père Mérian était éditeur. Le mathématicien Sturm, qui fut aussi membre de la commission, et qui condamna également Schlüter, eut du moins la bonne foi d'excuser sa faute dans des écrits qu'il fit imprimer, et il l'attribua principalement à la nature du sol. Malgré le mécontentement du roi, Schlüter conserva sa place de sculpteur de la cour ; et il exécuta encore plusieurs ouvrages à Berlin. En 1713, il se rendit à Pétersbourg, où Pierre-le-Grand le chargea de la construction de quelques palais ; mais il y mourut l'année suivante. On ignore par quelle gradation le génie qu'il montra dans les premiers ouvrages de sculpture qu'on connaisse de lui, était parvenu à ce point de maturité, qui le plaça dès-lors à côté des plus grands artistes modernes. Correction de dessin, pureté de formes, vérité d'expression ; il possédait toutes ces qualités à un très-haut degré ; et il y en réunissait une autre

quelle il n'y a pas de véritable la facilité. Dans les trente ans assa à Berlin, il fit plus de vingts statues en marbre, ou s en argile, et une infinité de tions en hauts et bas-reliefs. e il était extrêmement bon et ressé, il permettait à tous les et même aux artisans de le er, et il a fait une infinité ins, non-seulement pour des urs, mais pour des menuiles tourneurs, des orfèvres, sementiers et fabricants de ta- s'adressaient à lui. Si, comme cte, il n'a pas su éviter les dé- e l'école du Bernin, il n'en a oins fait preuve d'un génie t capable de concevoir les s plus grandes. Quelques-unes perfections de ses ouvrages aussi être mises sur le compte rsonnes qui lui demandaient ses difficiles, et quelquefois bles. Le plus ancien de ses s de sculpture, est sa statue *éric I er.*, fondue par Jacobi, après toutes sortes de vi- es, est encore aujourd'hui provisoirement dans une salle enal, adossée au mur, et e de quatre mauvais escla- bronze. C'est là qu'un des monuments de la sculpture e, la statue du premier Hon qui ait ceint le diadême, qu'on la montre au public anière plus digne d'elle. Après ué la façade de l'arsenal de ouvrages de sculpture, d'ar- trophées, et autres attributs uerre, Schluter annonça des ilosophiques, en donnant à ation intérieure de la cour ctère qui fait voir que la mort ites ses formes hideuses, est tat de tout cet appareil de grandeur. Sur la pierre qui forme la clef des chambranles des fenêtres, il a placé vingt-une têtes de mourants avec des expressions variées de dou leur ; c'est ce que l'on nomme les *Masques de Schlüter;* et pour ne laisser aucun doute sur son intention, cet artiste plaça, sur la porte de derrière, le *Repentir*, ayant la tête entourée de serpents. Ces *Masques*, ainsi que les casques qui décorent la même façade, et divers bas-reliefs allégoriques de Schlüter ont été gravés à l'eau-forte, et publiés en trois collections, par Bern. Rode, en 1770. Le troisième ouvrage de ce sculpteur fut son chef-d'œuvre. C'est la statue équestre du *Grand électeur*, en bronze, et de grandeur un peu au-dessus de nature, faisant l'ornement d'un pont de la Sprée. Le héros est représenté en costume romain, revêtu du *Sagum*, ayant l'épée au côté, et portant à la droite un bâton de commandement. L'expression de la tête est fort noble, la pose naturelle ; le cheval est plein de vie et de mouvement, mais un peu court. C'est peut-être le seul défaut de cette statue, qui doit être mise à côté de ce que le dix-septième siècle a produit de plus parfait. Parmi les nombreux ouvrages dont Schlüter décora l'intérieur du palais de Berlin, nous nommerons *les quatre parties du monde* en stuc, qu'on voit au-dessus des portes de la grande pièce, dite salle des chevaliers. On fait aussi beaucoup de cas du tombeau d'un joaillier, nommé Mannlich, dans l'église de Saint-Nicolas, et particulièrement de la figure de *La Corruption qui a saisi un enfant. La Chaire de marbre*, ornée de bas-reliefs, et portée par deux Anges, que cet artiste a placée dans l'église de Sainte-Marie est également remarquable. En

architecture, l'édifice le plus estimé qu'il ait exécuté, est la partie du *Château royal* qui lui doit sa forme actuelle. Il s'agissait de réunir toutes les bizarres constructions que les électeurs avaient successivement fait élever depuis 1538, sans plan et sans méthode. Le plan que Schlüter conçut devait mettre en harmonie toutes ces masses, et produire un ensemble noble et magnifique. Il ne put exécuter que les deux façades septentrionale et méridionale qu'on voit aujourd'hui, à l'exception de la petite partie qui appartient des deux côtés à l'avant-bâtiment qu'Eosander, qui le remplaça, en 1706, ajouta du côté de l'occident, et qui forme la façade principale. Schlüter fit aussi les portails des deux façades qui conduisent dans la cour orientale, et celui qui forme la communication de cette cour avec la cour occidentale. Son intention était d'entourer toute la cour d'un péristyle d'ordre corinthien, de la hauteur des colonnes : mais ce plan fut changé pendant l'exécution ; et l'on ne permit pas même à l'architecte de placer son grand portail au milieu du bâtiment, parce qu'il aurait fallu pour cela déranger l'Électrice dans l'appartement qu'elle occupait. Parmi les ouvrages de sculpture dont Schlüter a décoré les deux façades, on remarque, sur une fenêtre de la façade septentrionale, deux bas-reliefs, représentant la Justice écartant sa balance, et Vénus couchée sur un lion endormi. Le public les regarde comme une satire du comte et de la comtesse de Wartenberg, ennemis de Schlüter, qui dominaient le roi. Il faut encore ajouter à la liste des édifices qui ont immortalisé le nom de cet artiste à Berlin, la nouvelle porte qu'il construisit, en 1701, pour ce même comte de Wartenberg, maison qu'il bâtit pour le grand-tre de Kamek, et qui appartien jourd'hui à la loge royale d'Y dite *de l'Amitié*. S—

SCHMAUSS (Jean-Jacqu historien, né à Landau, le 10 1690, reçut son éducation litté aux gymnases de Durlach et de gard. En 1707, il se rendit à l versité de Strasbourg, puis à de Halle, où trois hommes celè Christ. Thomasius, Nic.-Gér. (ling, et Ludewig furent ses ma A l'âge de 22 ans, il donna lui-r des cours d'histoire à Halle. même époque, commença aus carrière littéraire. Comme le l l'y fit entrer, il ne fut pas n des sujets de ses écrits; ce choi pendait du libraire aux gages d il s'était mis. Ces ouvrages, r en allemand, renferment d'exce matériaux, et sont riches en mais ils sont mal écrits comm ce que l'Allemagne a produit 1740. On aimait alors un style de mots latins et français, aus on donnait une terminaison g nique; et Schmauss n'avait pas bition de se séparer, sous ce port, de ses contemporains. En il fut tiré de la dépendance dar quelle il se trouvait, par le l grave de Bade-Dourlach, qui le ma son conseiller de cour, et l' en 1728, au rang de conseille time de sa chambre domaniale le même temps Armand-Ga prince de Rohan, avant-dernier ce-évêque de Strasbourg, le ch des affaires qu'il avait en Allen comme membre de l'empire g nique. Schmauss continua de sacrer tous ses loisirs à l'étu l'histoire et du droit public magne, et publia quelques-u

qui fondèrent sa réputa-
734, George II, ayant éri-
rsité de Gottingen, y attira
nes les plus distingués dans
branches des connaissances
. On offrit à Schmauss la
histoire, puis celle de droit
'histoire d'Allemagne, qu'il
usqu'en 1743. Le roi de
yant alors appelé à Halle,
rofesseur en droit, avec le
onseiller intime, il commen-
endre le grade de docteur
que la faculté de Gottingen
a, en le dispensant des for-
rescrites; puis il se rendit
mais il s'y déplut au point
l'expiration de l'année, il
on rappel à Gottingen. Sa
trouvant encore vacante
'il n'était pas facile de le
, il l'obtint aux anciennes
, et se résigna même à re-
e titre modeste de conseil-
our, que le gouvernement
r lui avait accordé en 1737.
a Gottingen, le 8 avril 1747.
garder Schmauss, comme
r de la science politique.
es vingt-six ans qu'il profes-
ingen, cette université fut
ite Strasbourg devint sous
et Koch (V. ces articles),
diplomatique pour la jeu-
grandes familles de toute
Les cours de Schmauss se
ent par une méthode extrê-
mmeuse, beaucoup de pré-
par un choix philosophique
tres qu'il traitait; mais il
probablement dans son style
ature qui eût été en opposi-
son caractère. Ses manières
et ses mœurs dérégles n'é-
s faites pour lui donner de
ration, ni pour servir de
la jeunesse. Il en éprouva
de fâcheuses conséquences dans sa famille; quelques-uns de ses enfants, et surtout ses filles, lui causèrent beaucoup de chagrin. Aussi, en réglant sa succession, les borna-t-il à leur légitime, disposant du reste de sa fortune en faveur du plus jeune de ses fils, qui était militaire. Ses ouvrages, sont presque tous écrits en allemand. Nous les distribuons en trois époques; 1°. Ceux qu'il a publiés pendant les huit ans de son séjour à Halle, avant sa trentième année; 2°. ceux qu'il a publiés comme fonctionnaire du Margrave de Bade, n'ayant plus besoin d'écrire pour vivre; 3°. ceux qu'il a rédigés comme professeur. Son premier ouvrage fut une Description historique, géographique et politique de l'archevêché de Salzbourg, et des quatre évêchés qui formaient sa province, imprimée à Halle, en 1712. Ce genre d'ouvrage était fort à la mode à cette époque; il en paraissait périodiquement sur les différentes contrées de l'Europe: on les appelait *Etats* de tel pays, terme qui a été remplacé par ceux de Tableau statistique. L'année suivante, Schmauss entreprit une espèce de journal littéraire sous le nom de *Antoine Paulinus*, et avec le titre de *Cabinet de curiosité littéraire et politique*, ou *Notice de livres historiques, politiques et G[illegible]*. Il poussa ce recueil jusqu'à 18 vol. in-8°. Il avait vingt-quatre ans lorsqu'il publia son *État du Portugal*, 2 vol. in-8°., qui lui fit le plus grand honneur. On y trouve le fruit de recherches très-savantes sur l'histoire d'un pays qui n'était pas connu du reste de l'Europe. La partie historique a été continuée dans une seconde édition qui parut après la mort de l'auteur, en 1759. Bien qu'il se soit écoulé soixante-cinq ans depuis, l'ouvrage

de Schmauss est encore un des meilleurs guides pour ceux qui veulent étudier l'histoire du Portugal. La même année, 1714, il publia, pour la défense de Thomasius, l'ouvrage pseudonyme: *M. Pauli Antonini, philosophi Tribocci, confutatio dubiorum quæ contra Schediasma Halense de concubiratu mota sunt*, Strasbourg, 1714, in-4°. Le premier ouvrage portant son nom est un Recueil qui parut en 1718 et 1719, sous le titre de *Cabinet historico-politico-héroïque*. C'est une suite de biographies, renfermant les Vies de l'empereur Charles VI, du prince Eugène de Savoie, les Lettres de Fitz Moritz, une Notice sur Alberoni, et une Histoire généalogique de la maison de Gramont, avec les Vies du maréchal Antoine III et du comte Philibert. En 1719, il commença une *Histoire de Charles XII*, qui n'eut que 2 vol. in-8°, et il donna un *Lexique des saints*, qui fut réimprimé en 1735. Le dernier ouvrage qu'il publia pendant son séjour de Halle, est son excellent *Précis de l'histoire de l'empire*, pour servir aux cours académiques, Leipzig, 1720, in-8°. Ce livre fut en effet la base des leçons, qu'il donna ensuite à Göttingue; aussi a-t-il été réimprimé en 1729, 1740, 1744 et 1751. Pendant que Schmauss était au service de Bade, il ne publia que deux Collections, qui sont encore aujourd'hui des ouvrages indispensables pour tous ceux qui s'occupent de droit public : I. *Corpus juris publici academicum*, Recueil contenant les principales lois de l'Empire Germanique, Leipzig, 1722, in8°., réimprimé, pendant la vie de l'auteur, en 1729, 1734 et 1745, et après sa mort, en 1759 et 1774, nouvelles éditions revues, par Théophile Schmauss; et 1794, édition soignée p Théophile Braun : — *Co gentium academicum*, c *de traités entre les puis ropéennes*, Leipzig, 173 mes in-8°. Ce Recueil pe cer, jusqu'à un certain pe te corps diplomatique d Nous arrivons à la troisiè ou aux ouvrages que Sch blia pendant son séjour à mais nous n'en citerons q cipaux : I. *Dissertationes turalis quibus principia tematis hujus juris ex ip humanæ instinctibus extr ponuntur*, Goettingen, 1 II. *Introduction à la politi* zig, 1741 et 1747, 2 volu Cet ouvrage, l'un des m Schmauss, est le premier tématique de diplomatie; toire et le commentaire traités qui ont été conclu puissances de l'Europe. tion de Schmauss est l' l'Histoire des traités de pa depuis par Koch, à Strasb tinuée et développée par cet article. Avant Schmau vait pas pensé à faire de traités la base de l'éducatio mes d'état. III. *Tractatus tissimi Romanorum impe publici juris fontibus clar historiarum monumentis compositus* Erfurt, 1745 ouvrage est imparfait. IV. *de droit public de l'em servir aux cours publics* 1746, in-8°., et dans d éditions, en 1752 et 175 mort de Schmauss, Selc blia encore deux fois, e 1782. Le chevalier du B duisit en français sous l *Tableau du gouvernem*

pire, Göttingue, 1755, in-8°. *it public historique de l'em- u principaux matériaux qui nnaître la constitution de e germanique*, Göttingue, in-8°. VI. *Nouveau système it de la nature*, Göttingue, in-8o. VII. *Précis de l'histoi- principaux états d'Europe, vir aux cours académiques*, gue, 1755, in-8°. Après la mort nauss, un de ses élèves, (Alb.- Heldmann), publia à Lem- 1766 à 1771, d'une manière parfaite, son cours de droit d'Allemagne. Une Biographie loge académique de Schmauss ve dans *J. M. Gesneri Bio- a academica Gottingensis*, 1768, in-8°. S—L.

SCHMEITZEL (Martin), his- né à Cronstadt dans la Trans- e, en 1679, ayant ache- premières études, visita la e, la Silésie et la Saxe, dans in d'accroître ses connaissan- s'arrêta, plusieurs années, à t à Greifswald, pour suivre ns des plus célèbres profes- Ayant accepté l'emploi de gou- r d'un jeune gentilhomme suéd il conduisit son élève à l'aca- de Halle; mais la rupture de la avec la Suède l'obligea de à Iéna, où il donna des le- articulières de philosophie et sprudence, avec beaucoup de Il retourna, dès que les cir- nces le lui permirent, à Halle, le degré de maître-ès-arts, et é professeur extraordinaire de ophie. Il remplit ensuite, à cette me, les chaires de droit public istoire, pendant dix-sept ans, urut en 1747. Schmeitzel est premiers écrivains qui se soient s, en Allemagne, de la *statistique*; mais cette science, alors nouvelle, a fait depuis d'immenses progrès. Outre un grand nombre de Thèses et d'Opuscules en latin et en allemand, on a de lui : I. *Commentatio de coronis tam antiquis quàm modernis iisque regiis : speciatim de origine ac factis sacræ, angelicæ et apostolicæ regni Hungarici coronæ*, Iéna, 1712, in-4°., fig. Livre curieux et plein de recherches. II. *Schediasma de electivis regni Hungariæ et ritu inaugurandi regis*, ibid., 1713, in-4°. III. *Instructions* pour un précepteur domestique (*hoffmeister*), ibid., 1719, in-8°. IV. *Præcognita historiæ ecclesiasticæ*, ibid., 1720, in-4°. V. *Dissertatio de naturâ et indole artis heraldicæ*, ibid., 1721, in-4°. VI. *Versuch*, etc., Essai d'une histoire littéraire, ibid., 1728, in-8°. VII. *Essai* sur l'économie politique (en allem.) Hall, 1732, in-8°. VIII. *Catalogus scriptorum qui res Hungariæ, Valachiæ, Moldaviæ, Croatiæ, Dalmatiæ, vicinarumque regionum et provinciarum illustrant et in bibliothecâ auctoris adservantur*, ibid., 1744, in-8°. Schmeitzel annonçait une *Notice* sur la bibliothèque de la ville de Bude, à laquelle il devait joindre les quatre livres de *Poésies* composées à la louange de cette bibliothèque, par Naldo Naldi (*Voy.* ce nom). Il a laissé un grand nombre de manuscrits, parmi lesquels on citera une *Bibliothèque hongroise* dont l'original était conservé dans le cabinet du comte Tekéli (*V.* l'*Onomasticon* de Sax, VI, 207), et que Struve desirait beaucoup voir mettre au jour; des *Remarques* inédites sur la Hongrie et la Transsylvanie; une *Histoire de la principauté de Transsylvanie*, avec des Notes géographiques et politiques; les *Anti-*

quités de Transsylvanie, tirées des inscriptions, des médailles, etc.

W—s.

SCHMETTAU (Samuel, comte de), feld-maréchal, né en 1684, se voua, dès sa jeunesse, aux sciences militaires, et particulièrement à l'étude des fortifications. Né en Silésie, il entra au service d'Autriche, et y acquit une grande renommée, comme officier du génie. Ce fut à ses talents qu'il dut, en 1735, le grade de feldzeugmeister-général. Il commanda alors différents corps contre les Turcs, et il dirigea, en 1739, la défense de Belgrade. D'après ses sages dispositions, cette forteresse ne serait pas tombée au pouvoir des Turcs; mais la conclusion prématurée de la paix, par laquelle ils obtinrent qu'elle leur fût abandonnée, rendit tous ses soins inutiles. L'empereur le nomma alors gouverneur de Temeswar, et, en 1741, feld-maréchal. Peu de temps après, les intrigues de ses ennemis le dégoûtèrent du service autrichien, et il passa à celui du roi de Prusse, en qualité de feld-maréchal-général, avec dispense de servir à l'armée prussienne contre l'impératrice Marie-Thérèse. Frédéric II l'envoya, comme ministre plénipotentiaire, à la cour de Munich, puis à celle de France, où il le chargea, en 1744, d'annoncer à Louis XV, qu'il marchait sur Prague avec quatre-vingts mille hommes. Revenu de ces missions, Schmettau partagea son temps entre les soins de l'artillerie et les travaux de l'académie des sciences de Berlin, dont il fut curateur. Le roi le combla de ses bienfaits, et l'honora de son amitié. Enfin le vieux maréchal trouva autant d'amis à Berlin qu'il avait laissé d'ennemis à Vienne, où on lui avait intenté un procès. Il vécut paisiblement en Prusse jusqu'à sa mort, arrivée le 1 1751. Son éloge fut prononcé à démie par Maupertuis. Dans le c sa carrière militaire, depuis 1 avait assisté à vingt-trois bat à trente-deux siéges. — So (Charles-Christophe) mourut debourg, en 1775, après avo avec beaucoup de distinctio tes les guerres de Frédéric II.

SCHMID (Nicolas), ou *C de-Rotenacker*, paysan sav Rotenacker, village aux envi Gera, en Saxe, naquit le 20 1606, et ne savait pas encor l'âge de seize ans. Il l'appri d'un valet de son père, ce q contenta beaucoup celui-ci comme le valet lui-même ne pas lire couramment tous les Güntzel, en assistant les dim au sermon, profita de la pro tion du curé. Un de ses p notaire, lui apprit à lire, à le latin, et à comprendre le les plus faciles. Le même no fut utile pour l'étude du grec, hreu, du syriaque, de l'ara persan, de l'arménien, de pien, etc. A table, Schmid av toujours auprès de lui un vaquait d'ailleurs à ses devoi naires et à tout ce qu'exigeait dition de paysan; c'était la m s'occupait de ses études philol Il écrivait en caractères étrang les murs de la grange où il tra et pendant qu'il battait le bl prenait les différentes langues. autres écrits, il a traduit son dominicale en cinquante langues. Il s'appliqua aussi, a cès, à la médecine et à l'ast il apprit la marche des planèt mença, en 1653, à publier u nach, et mourut, en 1671, à soixante-cinq ans.

CHMID (Jean), théologien, né 639, à Nordlingen en Souabe, fils d'un sellier. Il perdit un œil ge de dix ans, par un accident; et orance du chirurgien lui fit perl'autre. Quittant alors les études l avait commencées, il chercha La musique des moyens de subnce. Ses progrès furent rapides; au bout de six ans, il reprit anciennes études, fréquenta le nase de Nordlingen, y fit de rapes progrès; et fut envoyé par le de Wurtemberg, en 1661, à sbourg, où il suivit les cours de osophie, de physique, de théoe; et reçut le grade de *magister*. fut couronné poète, soutint six des thèses en public, et prononça discours avec beaucoup de succès. 1665, il partit pour Montbéliard, d'y apprendre le français, et uenta ensuite la plupart des unisités allemandes. S'étant fixé à a, en 1667, il y fit, pendant trois , des cours de théologie et de losophie, et présida quatre fois concours pour les grades de fate. En 1670, on le rappela dans ville natale, où il fut, pendant tre ans, suppléant du surintenT. Il revint à Iéna, en 1674. duc Ernest de Gotha lui donna pension de cinquante écus, qui it loin de suffire à ses besoins. Il tant marié, avait beaucoup d'ents et une femme difficile et acatre. Il quitta Iéna, alla d'abord à nte: berg, puis à Ulm, enfin en nemark, où l'évêque de Copenhague le nomma prédicateur à la pelle du château; mais il ne conva pas longtemps cet emploi, et ant se fixer nulle part, il reta sur son pays natal, où la misère le força de s'établir comme marand de vin au détail dans l'auberge de Baldingen, village près de Nordlingen, qui porte encore le nom de *l'oin de l'aveugle*; et il y mourut, le 5 avril 1689. Parmi ses ouvrages, assez nombreux, mais d'un intérêt borné, nous citerons : I. *Oratio de visu carentium conditione, à litterarum amore et laude nullâ ratione nec tempore ullo excludendorum.* II. *Exercitatio de Ciceronis, lib.* II, *de Divinatione.* III. Un grand nombre de livres de théologie, des sermons, et beaucoup de poésies médiocres, dont on trouve la liste à la suite de sa Vie, dans les *Amœnitates. litter.*, de Schelhorn, XII, 515.36. W—s.

SCHMID ou SCHMIDT (George-Louis), conseiller de Saxe-Weimar, né à Auenstein, au canton d'Argovie, en Suisse, le 12 mars 1720, entra au service du duc de Saxe-Weimar, en 1748, et quitta cette carrière en 1757, pour vivre dans la retraite, à Nyon au Pays de Vaud, où il mourut, le 30 avril 1805. Il eut des relations très suivies avec Voltaire, Diderot, d'Alembert et tous les chefs du parti philosophique dans le dix-huitième siècle. Ses écrits sont empreints de leurs opinions; les plus remarquables sont : I. *Essais sur divers sujets intéressants*, 2 vol. in-8°. 1760, (en français). Cet ouvrage eut trois éditions, dont les deux premières furent publiées à Paris, et la troisième à Lyon. Une traduction allemande fut imprimée à Leipzig, en 1764. II. *Principes de la Législation Universelle*, composés à Lenzbourg, dans les années 1772-74, et publiés à Amsterdam, en 1776, traduits en italien peu de temps après. Schmidt était un homme de beaucoup d'esprit, d'érudition, et très-avide de savoir. Dans un âge fort avancé, et vers la fin de sa vie, il étudia encore la philosophie de Kant, de Fichte, de

Schelling, avec toute l'ardeur d'un jeune homme. Z.

SCHMIDEL (Ulric), voyageur allemand, né à Straubing, en Bavière, s'engagea, en 1534, pour aller servir en Amérique, et fit voile d'Anvers pour Cadix, où était le rendez-vous de l'armée. Il y trouva une flotte de quatorze vaisseaux, commandée par P. de Mendoza, et montée par deux mille cinq cents Espagnols, et cent cinquante Allemands, Belges et Saxons, auxquels il se joignit. On attérit, en 1535, au Rio de la Plata. Les Zechuroas, qui occupaient un village sur le terrain où l'on débarqua, prirent la fuite. Mendoza ordonna de jeter sur la rive opposée les fondements d'une ville que la salubrité de l'air fit nommer *Buenos-Ayres*. On combattit ensuite les Carendies et d'autres sauvages que l'on vainquit; mais ce ne fut pas sans perdre beaucoup de monde. Bientôt la famine se fit sentir dans la ville nouvelle, à un tel point que les Espagnols se mangeaient les uns les autres. Mendoza ordonna d'équiper quatre brigantins, sur lesquels trois cent cinquante hommes s'embarquèrent pour remonter le fleuve et chercher des vivres. Les Indiens pressentant ce projet, brûlèrent toutes leurs récoltes, même leurs villages, et s'enfuirent. Le détachement, dont Schmidel faisait partie, parcourut donc inutilement le pays; la moitié mourut de faim : il revint vers Mendoza. Les Indiens attaquèrent en force la ville nouvelle, et la brûlèrent avec quatre vaisseaux des plus gros, le 27 décembre 1535. On se réfugia sur la flotte; il ne restait plus que cinq cents soixante hommes. Mendoza donna sous lui le commandement suprême à Jean Eyollas, qui fit construire huit brigantins sur lesquels il prit avec lui quatre cents hommes, et rem Parana; les cent-soixante aut tèrent à Buenos-Ayres, sous dres de Jean Romero. Eyolla troupe s'arrêtèrent, pendant ans dans un village des Tiemb la rive gauche du Parana. M partit pour l'Espagne, et mo route. Cependant, d'après les a l'on reçut d'Europe, une n expédition de deux vaisseaux aux Espagnols du Rio de la un renfort d'hommes et de Alors Eyollas prend quatre hommes, en laisse cent-cinqu garnison chez les Tiembus, e barque pour reconnaître la pa périeure du fleuve. Partout on des combats aux Indiens; les gnols, laissant le Parana sur la entrèrent dans son affluent le bol (Paraguay), dont le co plus direct; ils s'emparèrent, une vigoureuse résistance, d péré, ville des Caroïs, le 1 1539, et en mémoire de la fêt jour, nommèrent *Assomption* qu'ils y construisirent. Schmi part à différentes excursions qui lieu de divers côtés : on fit un carnage des Indiens; quelques ces peuples combattaient da rangs des Espagnols. Eyollas par les Naperus, en 1541; c son frère Martin pour le rem Schmidel, qui était descendu nos-Ayres, apprenant l'arriv deux navires venus d'Espagne aussitôt à bord de l'un d'eux, par la méprise des pilotes, fi frage, et Schmidel ne se sauva s'accrochant à un mât avec c ses compagnons. Il gagna l'Assomption, et se signala d veau dans divers combats con Indiens. On remonta le Parab qu'au mont Saint-Ferdinan

étra chez les Sucuruses, qui ha-
ient une contrée marécageuse et
-saine. On alla par terre pendant
huit jours; la disette força de
embarquer, et l'on ne s'arrêta
chez les Scherves, qui firent
on accueil aux voyageurs. Ceux-
harges de butin, revinrent à l'As-
ption. La mésintelligence écla-
ientôt entre Cabeza de Vaca,
principal V. ce nom, VI, 439),
s troupes : l'Adelantade fut mis
fers, et envoyé en Espagne. La
orde continua encore après ce
d'autorité; ce qui n'empêcha
d'entreprendre par terre et par
de nouvelles expéditions con-
les Indiens, qui étaient extermi-
même lorsqu'ils recevaient bien
Espagnols. En 1548, le man-
de nouvelles d'Espagne fit pren-
à Eyollas la résolution de tenter
entreprise pour tâcher de trouver
l'or ou de l'argent. On s'enfonça
s les terres, traversant d'abord
pays désert, puis l'on entra chez
Naperus et les Maipais; et l'on
vint, après avoir traversé le Ma-
asies, chez le peuple du même
m, qui reconnaissait la souveraine-
les Espagnols, et savait leur lan-
. Leur village était à 372 milles
l'Assomption. On y resta vingt
s, et l'on y reçut une lettre de
gasca, vice-roi du Pérou, qui en-
gnait à Eyollas de ne pas avancer
vantage, et d'attendre les ordres
lui seraient envoyés. « Lagasca,
t Schmidel, craignait que notre
troupe, en marchant vers Lima,
épargnât les partisans des Pizarre,
quand nous serions dans les forêts
et les montagnes, ce qui serait cer-
tainement arrivé si nous eussions
marché en avant. Mais le gouver-
neur envoya des présents à notre
capitaine qui consentit à rebrous-
» ser chemin. Tout cela se fit à no-
» tre insu; car si nous eussions été
» instruits de la négociation, nous eus-
» sions envoyé notre capitaine pieds
» et poings liés au Pérou. » On voit
par les détails que donne ensuite
Schmidel, qu'il était parvenu près de
la montagne de Potosi, dont les ri-
ches mines d'argent venaient d'être
découvertes. Quoique l'on fût dans
un pays fertile, la disette força de le
quitter; on revint sur les bords du Pa-
rabol, puis à l'Assomption, sans
cesser de se battre avec les Indiens:
on en réduisit en servitude près de
douze mille. Schmidel en eut cin-
quante pour sa part. A son retour,
il trouva les Espagnols en proie à
des dissensions affreuses; les chefs se
faisaient une guerre à outrance. Ayant
alors reçu d'Espagne des lettres qui
l'engageaient à revenir en Europe, il
quitta l'Assomption, le 26 décem-
bre, descendit le Parabol, puis re-
monta le Parana jusqu'à Gingie, der-
nier village qui obéit aux Espagnols.
Il traversa ensuite, pendant six mois,
le pays des Toupin, chez lesquels
commençait le territoire portugais;
et, le 13 juillet 1553, il atteignit la
côte de l'océan Atlantique au cap
Saint-Vincent, où il s'embarqua sur
un navire qui portait une cargaison
en Europe. Il entra à Lisbonne, le 3
septembre. Étant allé à Séville, il
remit à Charles-Quint une descrip-
tion historique des pays du Rio de
la Plata, faite par Domingo Marti-
nez Eyollas, que celui-ci lui avait
confiée en le congédiant. Un bâtiment
hollandais, que Schmidel monta au
port Sainte-Marie, le conduisit heureu-
sement jusqu'à Anvers. La relation
de Schmidel, écrite en allemand, fut
d'abord imprimée dans le Recueil de
De Bry, en cette langue, et ensuite
traduite en latin, par Gotthard Ar-

tius, dans la septième partie de cette collection. Lévin Hulsius ayant obtenu un manuscrit qui lui parut être l'original, le publia en latin; il s'y détermina surtout parce que les noms propres étaient tellement altérés dans le Recueil de Debry, que l'on ne pouvait les reconnaître. Le livre donné par Hulsius, est intitulé: *Vera historia admirandæ cujusdam navigationis quam Huldericus Schmidel, Straubingensis, ab anno* 1534, *usque ad annum* 1554, *in Americam vel Novum-Mundum, juxta Brasiliam et Rio della Plata confecit,* Nuremberg, 1599, 1 vol. in-4°, carte et figure. Camus dit avec raison que c'est dans la seule traduction d'Hulsius que l'on peut lire et entendre le voyage de Schmidel, quoiqu'il ne soit pas non plus exempt de fautes dans la manière d'écrire les noms propres. Ce qui est digne, ajoute-t-il, de fixer l'attention sur les récits de Schmidel, c'est la notice d'un grand nombre de peuples, chez lesquels il a successivement passé. Il a soin d'exprimer la distance qui sépare ces peuples; il donne ses remarques sur leur figure, leurs usages, leurs mœurs, et principalement sur leur manière de combattre; il fait connaître leurs ressources pour subsister, et à cette occasion, il parle des fruits et des animaux qu'on trouve dans leurs contrées. Le portrait de Schmidel, placé en tête du livre, peut avoir été fait d'après nature; les autres planches, au nombre de quatorze, ne sont d'aucune valeur. La carte géographique est composée de deux feuilles: l'une comprenant l'Amérique septentrionale, l'autre la méridionale. Camus pense qu'elle est le travail de Josse Hondius. Schmidel étant un des premiers qui aient écrit sur cette partie de l'Amérique méridionale, Barcia a inséré sa relation, traduite en Espagnol, sous le titre de *Historia de descubrimiento del Rio de la Plata y Paraguay,* dans le t. III de sa Collection des historiens primitifs des Indes occidentales. Il faut se défier de la crédulité de Schmidel, lorsqu'il cesse de parler des choses qu'il a vues par lui-même. C'est ainsi qu'il raconte la fable des Amazones, mais en convenant qu'il ne lui a pas été possible de parvenir dans le pays où l'on dit qu'elles habitent. Azara dit, dans son *Voyage au Paraguay,* qu'il fait grand cas de l'ouvrage de Schmidel, à cause de son impartialité, de son ingénuité et de l'exactitude des distances et des positions; chose en quoi personne ne l'égale. Il a cependant les défauts inséparables de la qualité d'un simple soldat qui donne la relation d'un peuple très-éloigné, comme par exemple, de multiplier le nombre des ennemis, et celui des morts dans les batailles. Dans la traduction de Debry, le nom de Schmidel est, suivant l'usage du temps, latinisé, et ce voyageur est appelé *Faber.* Le vrai nom d'Eyollas, dont Schmidel présenta l'ouvrage à l'empereur, est Yrala, selon Azara, ou Ayolas, selon Léon Pinelo. « Je n'ai point vu cette description, dit Azara, mais c'est sans doute le meilleur ouvrage qu'il y ait sur ces contrées, puisqu'il a pour auteur l'espagnol le plus habile qu'il y eût parmi les conquérants de l'Amérique. » E—s.

SCHMIDEL ou SCHMIEDEL (Casimir-Christophe), médecin, né à Baireuth, le 21 nov. 1718, fréquenta les universités de Iéna et de Halle; fut nommé, en 1742, professeur à celle de Baireuth, et se rendit, en 1743, à Erlangen, où elle fut transférée. Il accepta la place de professeur de médecine en second, et la remplit, pendant

aunées, avec distinction. Quel-
différends avec son collègue De-
portèrent à donner sa démission,
63 ; et il s'établit à Anspach,
margrave le nomma médecin
cour et conseiller-privé. Il mou-
18 décembre 1792. La méde-
t les sciences lui doivent une
tude de découvertes et d'obser-
s importantes. Également éloi-
e l'esprit d'innovation et de la
ation superstitieuse de ce qui
tabli, il s'efforça de réduire tout
observations exactes et à des
pes rigoureux. Ses observations
miques, qui étaient le résultat
elques-uns de ses cours et
t de plusieurs Dissertations, fu-
ritiquées amèrement ; et il en
t un tel dégoût pour cette scien-
u'il ne s'occupa plus que de
ique, s'attachant particulière-
aux plantes cryptogames. La
verte qu'il fit de leurs par-
e fructification, est une épo-
ans l'histoire de la botanique.
del écrivait le latin avec pu-
t élégance. Son style allemand
oins correct. On a de lui : I.
s *plantarum et analyses par-
ari incisæ atque vivis colori-
nsignitæ*, Nuremberg, 1747-
. ed., 1782-96, in-fol. II.
*lium metalla et res metallicas
rnentium glebæ suis colori-
pressæ*, ibid., 1762, in-4°.
*Description de quelques pétri-
ns curieuses* (en allemand),
gravures, quatre cahiers, ibid.,
: Erlang, 1793, in-4°. IV.
rtat. bot. arg., Erlang, 1784,
V. *Descriptio itineris per
tiam, Galliam et Germaniæ
m*, 1773 et 74. VI. *Instituti
alogici, botanici et hist. ar-
cyrii J.-C.-D. Schreiber*, Er-
1794, in-4°. Z.

SCHMIDLIN (Jacques), controversiste luthérien, de la secte des *ubiquitaires*, naquit en 1528, à Waiblingue dans le duché de Wurtemberg. Son nom de famille était André : on lui donna celui de *Schmidlin*, ou petit maréchal, parce que son père exerçait cette profession, et qu'il l'exerça lui-même dans son enfance. Il était en apprentissage chez un charpentier, lorsque des personnes charitables, instruites de ses dispositions pour l'étude, se chargèrent de lui procurer une éducation plus analogue à ses dispositions. Il répondit très-bien à leurs espérances par ses progrès dans les langues savantes. Devenu, très-jeune, ministre à Stuttgard, il s'y fit une brillante réputation par son talent pour la chaire, et fut, peu de temps après, elevé au poste honorable de recteur de l'université de Tubingue. La considération qu'il s'acquit parmi les Luthériens, et son zèle pour concilier les différents partis formés au sein de la confession d'Ausgbourg, le firent employer dans toutes les affaires qui exigeaient du savoir et de l'adresse à manier les esprits. Il fut envoyé à la diète de Ratisbonne, à celle d'Augsbourg, à la conférence de Worms. On l'avait député au colloque de Poissi ; mais il le trouva dissous à son arrivée à Paris. Les princes luthériens d'Allemagne l'ayant chargé de travailler à établir la réforme dans leurs états, et d'aller négocier dans différentes cours du Nord pour les intérêts de leur religion, afin de réunir en un seul corps toutes les branches du luthéranisme, il eut des conférences très-vives avec les Zwingliens sur l'Eucharistie, avec Zanchius sur l'inamissibilité de la justice, avec Flacius Illyricus sur la matière du péché ; à Montbeliard avec Bèze, sur

les divers points contestés entre les deux grandes sectes de la réformation. Il avait été convenu entre les parties que les actes de cette dernière conférence ne seraient pas imprimés. Cette convention fut mal observée des deux côtés. On accusa Schmidlin d'en avoir altéré les actes dans sa relation, en attribuant à Bèze des propositions d'une dureté révoltante, contre lesquelles celui-ci s'inscrivit en faux. Schmidlin offrit d'en prouver l'authenticité par la collation de l'imprimé avec les actes originaux signés de la main de Bèze, et certifiés par les théologiens de son propre parti. Les magistrats de Berne avaient indiqué la conférence où cette épreuve devait se faire; mais les partisans de Bèze, prévoyant qu'il s'en tirerait mal, trouvèrent le moyen d'empêcher que l'assemblée n'eût lieu, et d'éluder la vérification. Schmidlin passa le reste de sa vie à voyager, à négocier et à disputer, pour la réunion chimérique qui n'avait cessé de l'occuper. C'est dans le cours de cette pénible mission, qu'il termina ses jours à Tubingen, le 7 janv. 1590. Quelques catholiques répandirent le bruit qu'il était mort dans leur communion; mais ce bruit est dépourvu de vraisemblance. Parmi les Protestants, les uns le représentent comme un savant aimable, vertueux, sincèrement attaché à ses devoirs; les autres, comme un théologien superficiel, qui variait perpétuellement dans sa doctrine, comme un controversiste atrabilaire, enfin un brouillon, dont les mœurs n'étaient pas à l'abri du blâme. Ces jugements contradictoires ne doivent pas surprendre, dans un temps où la controverse dégénérant presque toujours en injures personnelles, on prodiguait des éloges outrés, suivant l'affection de chaque parti. Les écrits de ce fameux controversiste, oublié jourd'hui, s'élèvent à plus de cinquante: la plupart se rapport son grand projet de réunion. qui fit le plus de bruit est le liv la *Concorde*, publié en 1579, faire tomber le grand argumen les catholiques tiraient contre les testants de leurs divisions intes Cet ouvrage lui avait coûté des p infinies, des voyages, des cont ces, et cinq ans d'un travail pénil traversé par des difficultés sans bre. Il était orné de la signatu trois électeurs, de vingt-un pri de vingt-deux comtes, de quatr rons, six magistrats, de trent villes et de huit mille ministres. I fut pas moins attaqué avec beau d'acrimonie dans la réforme, o reprocha à l'auteur d'y avoir fondu Jésus-Christ et Belial, mière et les ténèbres. C'est ass dinairement le sort des conciliat en matière de doctrine. T—

SCHMIDT (Georges-Frédé graveur, naquit à Berlin en Dépourvu de fortune, il était d à exercer un métier pour vivre assiduité au travail en fit un a Son premier maître fut Busch, fesseur de l'académie de Berli desir de se perfectionner le c sit à Paris, qui était alors la mière école de gravure de l'Eu et il se mit sous la direction de messin. Cet habile graveur moins honnête homme qu'artis tingué, prit le jeune Schmi amitié, l'initia dans tous les s de son art, et parvint à lui don talent qui lui valut la plus br réputation. En 1742, Louis par une exception honorable, l'ordre qu'il fût reçu de l'acad quoiqu'il professât la religion p tante. Pour son morceau de réc

hmidt grava le *Portrait de Mi-ard*, d'après Rigaud, qui l'avait s en amitié, et qui chercha tous moyens de le mettre en évidence. trouve, dans cette estampe, le nté qui caractérise une gravure elleuse; les chairs y sont plutôt ntes que gravées, et l'harmonie régne dans toutes les parties, en t un ensemble qu'on ne peut trop nirer. Lié d'amitié avec Wille et esler, ces trois artistes parcouraient r succès la même carrière; et leur ulation ne dégénéra jamais en envie. s'éclairaient mutuellement de leurs seils, et ne faisaient tourner leurs ières qu'au perfectionnement de t. En 1744, le grand Frédéric ela Schmidt à Berlin, et l'hono- du titre de graveur de la cour. dant un séjour de treize ans dans e ville, il exécuta un grand nom- d'ouvrages. En 1756, il fut elé à Pétersbourg, par l'impé-rice Elisabeth, qui lui confia la vure de son portrait peint par cque. Schmidt s'acquitta de ce rail à la satisfaction générale, et nit à profit son séjour dans cette ntale pour graver plusieurs autres traits qui sont très-recherchés au-rd'hui. De retour à Berlin, en 1a, il s'exerça dans un nouveau re, en gravant à l'eau-forte, dans goût très-pittoresque, plusieurs reaux d'après Rembrandt, ou s la manière de ce maître. Mais t à imiter les effets de son mo-, plus que les procédés de son cution, qu'il s'appliquait particu-rement, il y a complétement réussi. uvre de ce graveur s'élève à plus 100 pièces, sans compter un grand bre de vignettes qu'il a faites r les œuvres du roi de Prusse. Le seiller Crayen, de Leipzig, a pu- un Catalogue raisonné des productions de Schmidt, qui ne laisse rien à desirer pour les détails. On y compte vingt-cinq portraits au burin, parmi lesquels on fait le plus grand cas de ceux de *Mignard*, *du prince d'Anhalt*, de l'abbé *Prévost*, d'*Antoine Pesne*, de *la baronne de Grapendorp*, de *Jacques Mounsey*, premier médecin de la cour de Russie, et de *l'impératrice Élisabeth*, *dans son costume impérial*. Cette dernière estampe se fait remarquer par la belle exécution des accessoires. Les plus recherchées de ses gravures au burin, représentant des sujets galants, sont au nombre de vingt-quatre. Le reste de son œuvre se compose de *Portraits* et de *Sujets historiques*, à l'eau-forte, dans le goût de Rembrandt. Schmidt établit à Berlin une école de gravure d'où sont sortis un grand nombre d'élèves distingués. Il mourut dans cette ville en 1775. P—s.

SCHMIDT (Benoit), un des principaux publicistes allemands du parti catholique (1), naquit, le 21 mars 1726, à Vorchheim, dans l'évêché de Bamberg. Il étudia la philosophie et le droit à Bamberg, où les Catholiques avaient alors une de leurs meilleures universités; mais il acheva ses études à l'université protestante d'Altorff. Il retourna cependant à la pre-

1 Il est nécessaire d'établir cette distinction, parce que, comme en affaire de religion, l'empire germanique se divisait constitutionnellement en deux corps séparés, et qu'on avait trouvé moyen de faire de toutes les questions politiques des affaires de religion, de même les jurisconsultes partisans de principes diametralement opposés, les catholiques regardant la constitution de l'Allemagne, comme essentiellement monarchique, et accordant au chef du gouvernement tous les droits de souveraineté que les états n'avaient pas réussi à se faire désigner par des priviléges spéciaux, tandis qu'aux yeux des protestants, l'Allemagne était une confédération d'états souverains, sous un chef impuissant dans les prérogatives que les capitulations d'élection lui avaient laissées. Cette observation est nécessaire pour concevoir la tendance de la doctrine et des écrits de Schmidt.

mière, en 1749, pour y prendre les grades académiques de docteur en philosophie et de licencié en droit. La dissertation que, selon l'usage, il soutint solennellement, n'appartient pas aux productions éphémères qui pullulent en Allemagne, à l'occasion des promotions académiques. Traitant une matière importante : *De indole ac naturâ judiciorum Germaniæ, tam antiquorum quàm recentiorum, ad statum juris publici moderni succinctè explicatâ*, elle fut réimprimée à Leipzig, en 1752. Pour étudier le droit public dans ses sources, Schmidt visita les plus riches bibliothèques, et fréquenta pendant quatre ans, les cours des plus célèbres publicistes protestants, à Halle, Iéna, Leipzig, Erfurt, Marbourg et Göttingue. Ainsi préparé, il accepta, en 1754, la place de professeur extraordinaire (c'est-à-dire sans appointements fixes) de Droit à l'université de Bamberg. En 1755, il fut nommé conseiller de cour du prince-évêque, et, en 1757, professeur ordinaire des institutes, du droit des gens et de l'histoire de l'empire. Les ouvrages qu'il publia firent d'autant plus de sensation, que le parti catholique n'était, en général, pas riche en grands publicistes, et que les doctrines protestantes, répandues par des hommes célèbres, trouvaient rarement un adversaire redoutable. L'académie des sciences de Munich le nomma, en 1759, membre de cette société; et, en 1761, l'électeur de Bavière l'appela à Ingolstadt, pour y professer le droit public et féodal. Avant de s'y rendre, Schmidt prit, à Bamberg, le grade de docteur en droit civil et canonique. Il passa le reste de ses jours à Ingolstadt, où il mourut, le 23 octobre 1778. Ses ouvrages, dont le style n'est ni pur ni élégant, sont dirigés, pour la plupart, contre les publicistes protestants. Ils ont donné lieu à des contestations extrêmement vives. Voici les titres des principaux : I. *Preuve historique et diplomatique que le duché de Franconie a de tout temps été annexé à l'évêché de Wurtzbourg, et que l'étendue de ce duché et ses prérogatives n'ont jamais été bien connues*, Francfort et Leipzig, 1751, in-4°. Cet ouvrage dut déplaire aux nombreuses principautés, comtés et villes qui s'étaient rendus indépendantes du duché de Franconie. II. *Preuve que, par les lois fondamentales de l'Empire, et nommément par la paix de Westphalie, les apostats sont privés de tous les droits de succession, tant allodiaux que féodaux*, Francfort, 1754, in-4°. III. La *Jurisdiction ecclésiastique revendiquée en faveur des états d'empire catholiques sur leurs sujets protestants*, Francfort, 1754, in-4°. IV. *Examen des causes qui, sous les Carlovingiens, ont empêché l'Empire de devenir électif*, Francfort, 1754, in-4°. V. *Preuve que la puissance ecclésiastique souveraine de l'empereur s'étend sur l'Église protestante, soumise à des princes séculiers*, Francfort, 1754, in-4°. VI. *Preuve que l'histoire de l'empire d'Allemagne recommence par le traité de Verdun, de 843, et celle des empereurs avec Otton I*., *en 964, et qu'ainsi l'histoire des empereurs et de l'Empire doit être séparée de celle de l'Allemagne*, Bamberg, 1755, in-4°. VII. *Principia juris germanici antiquissimi, antiqui, medii pariter atque hodierni, ex moribus, legibus, statutis, diplomatibus, actis, scriptoribus*, etc., *deducta*, Nuremberg, 1756, in-8°. VIII. *Des droits réciproques*

es puissances belligérantes, Ingolstadt, 1761, in-8°. IX. *Historia ris necnon jura allegandi*, etc., golstadt, 1761, in-8°. X. *Sur le rit d'Etat d'empire d'envoyer s ministres plénipotentiaires aux ngrès de pacification avec les issances étrangères*, Ibidem, 62, in-4°. XI. *Principia jurisdentiæ romano-germanicæ*, d., 1762, in-8°. XII. *De prærotivis episcopatûs et principatûs mbergensis*, Ibid., 1764, in- XIII. *De punctis comitialibus tholicos inter et Protestantes tatis, pace Hubertoburgicâ et itulatione Josephi II determina-*, Ibid., 1764. XIV. *Instruc-sur la procédure usitée aux tri-aux de la Bavière et à ceux de mpire*, Ibid., 1765, 2 vol. 8°. XV. *Principia juris publici manici*, Ibid., 1768, in-8°.; nprimé en 1776. XVI. *Principia s feudalis longobardici, bava-et germanici*, Ingolstadt, 1776, ; réimprimé en 1778. S—L.

SCHMIDT (Michel-Ignace), torographe allemand, naquit le janvier 1736, à Arnstein, petite e de l'évêché de Wurzbourg, où p re occupait une place dans l'ad-nistration des forêts et peages. Après ur fait ses premières études dans ille natale, il se rendit au gym-e de Wurzbourg, l'un des meil-s de l'Allemagne catholique, et re s ensuite au séminaire episco-, pour y étudier la théologie, soire, et se rendre digne de recev-r les ordres sacrés. Il y trouva occasion de s'appliquer à la lan-fran aise, dont la connaissance, ch z les savants, était s pl aujourd'hui celle de la bonne , ne d'Allemagne. Elle fut très-u s Schmidt, dans la carrière où il entra ensuite; et l'étude des bons écrivains français contribua beaucoup à former son style. Après cinq années de séjour au séminaire, il obtint la licence en théologie et l'ordre de la prêtrise, pour aller administrer la cure de Rassfarth. Il ne resta que peu de temps dans cette ville; le baron de Rotenhan, grand-maître de la cour de Bamberg, l'ayant engagé à se charger de l'éducation de son fils. Ce fut dans la maison de ce ministre, protecteur des lettres et des arts, où se rassemblait une société choisie, que Schmidt se familiarisa avec les littératures étrangères, et qu'il apprit à connaître les hommes et le monde; connaissance sans laquelle il est difficile d'être un bon historien. Pendant la guerre de Sept-Ans, le baron de Rotenhan se retira dans les terres qu'il avait près de Stuttgard; et Schmidt, qu'il avait pourvu d'une prébende dont la collation lui appartenait, l'y suivit. La cour du duc Charles-Alexandre de Würtemberg était une des plus brillantes de l'Europe; les fêtes, les spectacles, les concerts, se succédaient sans interruption dans sa capitale, qui était devenue le point de réunion des premiers artistes dans tous les genres (V. Novverre), des étrangers les plus distingués par leurs talents ou leur naissance, et de tout ce qui, en Europe, recherchait le faste et les plaisirs. Schmidt profita de cette occasion pour faire les connaissances les plus intéressantes, et pour se familiariser avec les beaux-arts; mais il ne négligea pas ses études, dont le cercle s'était agrandi depuis qu'il se trouvait dans un monde si différent de celui des livres. Après la paix de Hubertsbourg, son souverain l'appela, pour remplacer provisoirement, à Wurzbourg, le directeur du séminaire, qui fai[illegible] un

voyage à Rome. En 1771, il fut nommé bibliothécaire de l'université. L'évêque de Würzbourg, ayant jugé nécessaire de réformer l'instruction publique, afin de ne pas rester en arrière des Protestants, et surtout de donner une meilleure éducation aux classes inférieures, nomma une commission qu'il chargea de l'assister de ses lumières. Schmidt, qui s'était spécialement occupé de cette partie, et qui avait publié, en 1769, en latin, une méthode sur l'instruction religieuse, ouvrage plein d'idées neuves et lumineuses, fut un des membres de cette commission. Le prince l'adjoignit, ensuite, à la faculté de théologie, et lui conféra la chaire d'histoire de l'empire. En 1774, il lui accorda une prébende, et le nomma membre de la régence du pays, pour les affaires ecclésiastiques. Ce fut d'après ses conseils que le prince créa un séminaire pour l'éducation des maîtres d'école, institution sans laquelle il aurait été impossible d'améliorer l'instruction publique. Schmidt fut encore chargé de la rédaction d'un plan général pour l'organisation des écoles. En 1778 il publia le premier volume de son *Histoire des Allemands*. Le titre seul de cet ouvrage dut faire sensation. Il n'existait pas encore une histoire d'Allemagne, et moins encore de la nation allemande : les écrivains qui avaient traité cette partie, s'étaient occupés de l'histoire des empereurs, de celle de l'empire et des états dont il se composait; leurs ouvrages décrivaient les vicissitudes que les princes et les familles souveraines avaient éprouvées, les contestations entre les empereurs, les papes et les états, d'où était enfin résultée cette constitution bizarre qui régissait l'Allemagne. Aucun n'avait pensé que les Allemands, malgré les divisions et subdivisions les séparent, pussent être envis comme un corps de nation, a des mœurs, des institutions, et langue commune, vivant sou mêmes lois et sous le même vernement. Pour exécuter un plan, il fallut négliger une de faits qui, importants aux yeu publiciste, se rangent dans un secondaire pour celui qui les sage d'un point élevé, et ne cl que les événements qui ont e influence générale et durable. I toire de Schmidt n'est pas dest comme le sont celles de ses d ciers, aux jurisconsultes et aux mes de cabinet : son public est étendu, il se compose de tout personnes qui ont quelques n de littérature. Son principal est de faire voir par quelle d'événements l'Allemagne étai venue ce qu'elle était, sous le port des mœurs, des lumières arts et des sciences, et comm constitution politique et religieu tait formée. Le style de Sc n'est pas remarquable par l'élé mais il est clair, coulant, gra en général correct. Peu de ca ques avant lui avaient écrit mand avec autant de pureté; e diction n'est pas sans reproc on y rencontre quelques loc que le goût plus sévère des Alle septentrionaux avait bannies langue, ces défauts sont ceux Église, où l'on négligea trop long la langue maternelle. Il ne fa chercher dans l'ouvrage de S des passages brillants d'imagin des descriptions animées, des éloquentes. Ses récits sont si ses tableaux sont vrais, sans s cher fortement de l'ensemb réflexions naissent des événem

elles ne sont pas profondes, elles
nt sages et philosophiques. Schmidt
distingua par une qualité que ses
ntemporains lui ont contestée, mais
e déja la postérité lui a reconnue,
e grande impartialité. Royaliste
r principes et par sentiments, il
dissimule pas que l'avilissement
la puissance monarchique lui pa-
it la cause de tous les malheurs que
patrie a éprouvés; cette manière
voir, qui n'est point partagée par
grand nombre des publicistes pro-
tants, dut modifier ses jugements;
is Schmidt n'a jamais altéré un évé-
ment pour le faire entrer dans son
teme. A l'impartialité il joignait
e qualité non moins importante, la
s noble franchise. Si dans l'his-
re des temps qui se rapprochent des
tres, il a paru, pour quelques per-
nes, trop favorable à la maison
Autriche, c'est que celui qui con-
t les secrets mobiles des actions,
juge souvent tout autrement que
vulgaire. Les documents qu'il fut à
me de consulter lui donnèrent la
viction que l'esprit de prevention
ait traité cette maison avec trop
sévérité. Les premiers volumes
son Histoire, pour lesquels il n'a-
t trouvé qu'avec peine un librai-
, eurent un succès que sa mo-
tie n'avait pas espéré. Ils furent
sentés à l'impératrice Marie-
érèse, qui, après en avoir pris
ture, desira attirer l'auteur à son
vice. Il n'est pas nécessaire d'at-
buer à cette princesse l'intention
gagner pour les intérêts de l'Au-
che un homme du mérite de
hmidt: la rareté des écrivains dis-
gués dans la partie catholique de
llemagne, suffit pour expliquer
désir de cette souveraine de le voir
fixer à Vienne. L'invitation que
midt reçut de s'y rendre était
extrêmement séduisante: aucune autre
ville ne possédait plus de documents
pour l'histoire; et cette mine féconde
n'avait pas encore été exploitée. Il
fut obligé d'y renoncer, parce que le
baron d'Erthal, qui venait d'être
élu aux principautés de Bamberg et
de Wurzbourg, lui refusa sa démis-
sion; cependant ce prince consentit
à ce que Schmidt fît, en 1780, un
voyage à Vienne, pour y compulser
les archives. L'empereur Joseph se
réunit alors à sa mère, pour combat-
tre les scrupules de l'historien, qui n'é-
tait pas attaché à son nouveau sou-
verain par les liens de la reconnais-
sance; on lui fit un sort qui devait lui
laisser assez de loisir pour achever
son ouvrage. Il fut mis à la tête des
archives de l'état, avec le titre de
conseiller aulique, et chargé de donner
des leçons d'histoire à l'héritier pré-
somptif de la couronne, l'archiduc
François, aujourd'hui empereur.
Schmidt ne résista point à des mo-
tifs si séduisants. Le reste de sa vie
fut employé à continuer l'*Histoire
des Allemands*. D'après le plan ori-
ginaire, elle n'avait dû former que
cinq ou six volumes; mais le cinquiè-
me, qui parut en 1785, n'allant que
jusqu'à l'année 1544, on dut pré-
voir que le nombre en serait plus
que doublé. Ce volume comprend le
règne de Charles-Quint et l'histoire
de la reformation de Luther. C'est là
que l'esprit de parti avait attendu
l'auteur; il fallut nécessairement de-
plaire à l'un des deux partis: Schmidt
déplut à tous les deux, parce que la
vérité était au milieu. Il attribua la
révolution qui avait causé un schis-
me dans l'Église, aux fautes de la
cour de Rome, et surtout à ce fatal
aveuglement dont elle fut frappée,
lors des premières prédications de
Luther. Il ne partageait pas la pré-

vention de quelques écrivains superficiels, qui ne voient, dans les démarches du moine de Wittenberg, d'autres motifs que l'intérêt de son ordre; mais il peignait aussi à grands traits les passions qui entraînèrent les réformateurs au-delà de leur but; et il était trop sincèrement attaché à sa religion, pour ne pas déplorer un tel événement. Historien pragmatique, il voyait dans cette révolution le résultat de ce desir effréné de liberté qui, comme une maladie épidémique, s'était emparé, au 16e. siècle, de tous les esprits, et que, comme un mal périodique, nous avons vu, à différentes époques, se répandre sur divers pays. Les circonstances firent que, dans ce temps-là, ce vertige se tourna contre la religion, de même que dans d'autres circonstances il s'est tourné contre tous les pouvoirs établis. Dès-lors il aurait renversé les gouvernements, si les princes n'avaient pas fait cause commune avec leurs sujets contre un pouvoir qui leur était également à charge. Ce n'est qu'en envisageant ainsi la réformation, que Schmidt a pu la voir sous des couleurs qui n'avaient pas frappé ceux qui avaient écrit avant lui sur cette matière. Parmi les fautes qu'il reproche à la cour de Rome, est l'imprudence d'avoir, pour ainsi dire, forcé à prendre parti pour les réformateurs la classe nombreuse des gens qui cultivaient la littérature classique: le parti anticatholique ne pouvait trouver des alliés plus puissants. Aussi le cardinal Madrucci s'écria-t-il, au concile de Trente: *Sans tous ces professeurs de grec et d'hébreu, nous n'aurions pas vu les troubles de l'Église.* Comme depuis long-temps, tous les historiens, en Allemagne, s'étaient accordés à faire le panégyrique de la réformation du seizième siècle, Schmidt devait s'attendre à son cinquième volume fût d'une censure sévère; mais sa conscience lui rendait le tém ge qu'il n'avait été l'instrumen cun parti, il laissa au temps de le justifier (1). Une seule attaques l'affligea, parce qu'el accompagnée d'une perfidie. un libraire d'Ulm, qui ava trepris la publication de l'H des Allemands; cet homme bablement zélé luthérien, ava muniqué le cinquième volume dant l'impression, à un thé protestant, qui en prépara s champ une réfutation, de n que celle-ci parut en même chez le même libraire. Une c si peu délicate engagea Sch retirer la suite de l'ouvrage diteur d'Ulm; il fit impri sixième volume, sous ses y Vienne; mais il l'intitula *Prem lume de l'Histoire moderne a lemands.* En même temps l premiers volumes furent réim avec des corrections. Il en une contestation avec l'ancien e laquelle finit par un arrangem libraire d'Ulm donna une n édition des premiers volum continua de publier la suite, s nément avec l'éditeur de V Schmidt poussa son ouvrag qu'au onzième volume (sixièn partie moderne), ou à l'année Ces six derniers volumes beaucoup de traces des seco traordinaires que l'auteur ava vés dans les archives confié direction: il y a consigné d

(1) Parmi les ouvrages des protestan contre cette partie de l'Histoire de Sc plus important et le mieux fait est la *Ju de la réformation de Luther*, par Reinl parut à Iena, 1789, in-8°. (*Voy.* REIN Supplément.)

onnus jusqu'alors, et fait voir sous
e face nouvelle d'autres faits qu'on
ayait parfaitement connaître. Son
pect pour la vérité ne s'est pas
menti ; cependant on s'aperçoit
e s'il n'a dit que la vérité, dans
six volumes écrits à Vienne, sa
sition ne lui a pas toujours permis
dire toute la vérité. Le public n'a
n perdu à ces réticences, puisque
s les facilités que Schmidt obtint
la cour, il n'aurait pas pu en dire
vantage. On est loin encore d'a-
r une histoire complète de la
ison d'Autriche, puisque les actes
lomatiques n'ont pas été publiés,
qu'une autre source, si abondante
s d'autres pays, celle des Mé-
ires des contemporains, y man-
presque entièrement. L'Histoire
trois derniers siècles est enfouie
s les archives de Vienne. Quant à
hmidt, la foule des matériaux
nt il a eu la liberté de se ser-
, et le nombre de pièces dont il
r : devoir donner des extraits,
été cause qu'il s'est insensible-
t écarté du plan qu'il s'était tra-
d'abord : son Histoire est moins
laire dans les derniers volu-
que dans ceux qu'il avait écrits à
rzbourg. Le onzième parut en
3, une année avant la mort de
r, qui arriva le 1er. novembre
44. On trouva, dans ses papiers,
matériaux des volumes suivants ;
s il fallut une main habile pour
ettre en ordre, et pour remplir
s qu'il avait laissées. En
distingue, Jos. Milbiller,
en 1810, achevé cette tâche
la satisfaction du public,
pour ce qui ne tient pas
histoire de nos jours. Le tome
deuxième, allant jusqu'en 1806
fermant la table de tout l'ou-
, fut publié en 1808. L'*His-*

toire des Allemands a été traduite en français par le dominicain J.-Ch.-Th. Laveaux, 9 vol. in-8°., 1784 et années suivantes. Schmidt avait publié, en 1772, un vol. in-8°. fort estimé; c'est un livre philosophique rédigé en allemand, et portant le titre d'*Histoire du sentiment personnel*, avec cette épigraphe tirée d'Épictète : « *Ce que je veux? apprendre à connaître la nature et à m'y conformer.* » En 1785 il fit imprimer, sans nom : *Examen des motifs d'une association ayant pour but le maintien du système germanique, qui sont exposés dans la déclaration de S. M. le roi de Prusse*, Vienne, in-4°. — La vie de Schmidt a été écrite en allemand par Fr. Oberthür, Hanovre, 1802, in-8°. Son portrait se trouve au premier volume de l'*Histoire des Allemands* (2). S—L.

SCHMIDT (Christophe de), dit *Phiseldeck* (3), historien allemand, naquit, le 11 mai 1740, à Nordheim, petite ville de la principauté de Gottingue, où son père remplissait une fonction municipale. Il est probable qu'il fréquenta le gymnase de sa ville natale; car il n'y a pas en Allemagne une seule ville de trois mille ames qui n'ait un bon établissement de ce genre. Depuis 1757 il étudia le droit à l'université de Gottingue. Il n'avait pas encore achevé son cours, lorsqu'à la recommandation du géographe Busching, il se rendit, en 1759, auprès du feld-maréchal Munnich, comme instituteur de son fils. Cet homme célèbre vivait alors dans l'exil (Voy. Munnich). Schmidt le

(1) [illegible]

(2) On ignore le motif qui engagea la famille Schmidt à adopter ce [illegible]

suivit, en 1762, à Pétersbourg, où le vieux maréchal fut rappelé à l'avénement de Pierre III; mais, ne voulant pas se fixer en Russie, il retourna, la même année, à Göttingue, y acheva son cours de jurisprudence, et y prit le grade de docteur en droit. Vers la fin de l'année 1764, il se rendit à Helmstædt, où il fit des cours particuliers; mais, dès 1765, il fut appelé, comme professeur d'histoire et de droit public, au *Carolinum* de Brunswick, fameuse maison d'éducation que le gouvernement westphalien a détruite. En 1779, il fut mis à la tête des archives du duché de Wolfenbüttel, avec le titre de conseiller intime. Il se fit anoblir, en 1789, par l'empereur, pour ouvrir à ses fils la carrière des honneurs auxquels leurs talents les appelaient. Schmidt n'est pas un grand historien, mais on lui doit plusieurs ouvrages utiles et sagement écrits, sur la Russie, où il avait passé les années les plus heureuses de sa vie, et dont il possédait bien la langue. Son *Histoire de Russie*, en 2 vol. in-8°., Riga, 1773, était, lorsqu'elle parut, le meilleur ouvrage de ce genre; et elle est encore aujourd'hui indispensable pour ceux qui s'occupent de cette partie. Elle se termine à la mort de Pierre Ier. Auparavant il avait écrit, sans se nommer : *Lettre sur la Russie*, Brunswick, 1770, in-8°., et *Matériaux pour la connaissance de la constitution de Russie*, Riga, 1782, in-8°. Il donna encore, en gardant l'anonyme : *Matériaux pour l'histoire de Russie depuis la mort de Pierre I*, Riga, 1777 et suiv., 3 vol. in-8°. Pendant qu'il professait à Brunswick, Schmidt fut chargé de la révision de la huitième édition du *Manuel des sciences historiques*, de Hederich; mais il le refondit entièrement, et le publia sous son propre nom, à Berlin, en 1782. C'est un très-bon livre élémentaire pour la chronologie, la géographie, la généalogie, le blason, la numismatique, la diplomatique et l'histoire ancienne et moderne; contenant, dans moins de six cents pages in-8°., tout ce qui doit être enseigné sur toutes ces sciences, dans les gymnases ou colléges, et surtout dans les maisons d'éducation intermédiaires où l'on élève des jeunes gens qui ne se vouent pas à une carrière littéraire. Dès que Schmidt fut à la tête des archives de Wolfenbüttel, il consacra tout son temps à l'étude de la diplomatique, et fit voir, dans son *Répertoire pour l'histoire et la constitution de l'Empire*, quel parti un homme, doué de quelque sagacité, peut tirer de documents enfouis dans des dépôts. Il en publia successivement, depuis 1789 jusqu'en 1794, huit parties, qui remontent aux temps les plus reculés, jusqu'à l'année 1597. Schmidt avait la réputation d'un homme aimable et d'une excellente humeur; mais il fut en proie, dans les dernières années de sa vie, à des affections hypocondriaques, suite d'un travail forcé, et qui l'obligèrent de renoncer à la société. Il mourut, en 1801, laissant deux fils, dont l'un (Justin) s'est distingué, comme ministre du duc de Brunswick, et comme écrivain politique; et l'autre (Conrad-Frédéric), qui est au service de Danemark, a publié divers écrits sur l'économie politique. S-L

SCHMITZ. *V.* Krahe.

SCHMUTZER (Jean Adam, Joseph et André), tous trois frères et graveurs au burin, nés à Vienne, vers 1700, chacun à une année de distance, moururent tous trois aussi à un intervalle semblable, l'aîné en 1739, le se-

), et le plus jeune en 1741. tait fils d'un général de au service duquel il avait lus grande partie de sa mort de son père, des rles lui enlevèrent le res- vit réduit, pour gagner graver sur l'acier et le es armuriers. Il fit ainsi mes à feu, ainsi qu'un bre de pièces de serrur- ulut élever ses trois fils ne métier; mais ils l'a- nt pour se livrer à la gra- ivre. Jean-Adam, l'aîné, art avec une application iré : mais, soit qu'il eût trop tard, soit qu'il fût positions moins heureuses es, il ne put jamais les tefois il fut chargé, par de graver quelques-uns x de la galerie de Vienne. pièces les plus faibles de Cependant les *Portraits impératrices*, *Éléonore*, *Élisabeth*, ne sont pas e. Joseph et André ont jours travaillé de concert; ient leurs noms sur leurs de manière que celui qui plus grande part au tra- ommait le premier; c'est 'on trouve de leurs estam- ées, tantôt Joseph-André, andré-Joseph. Leurs tra- t toujours ressenti du man- ation première, n'ayant eu aître que leur père, qui n'était point graveur sur ur assiduité au travail put faire acquérir le talent manifesté. Joseph connais- sen les procédés de l'eau- avait une grande dextérité ader, avec le burin, les di- tions de la planche. André, qui maniait l'outil avec beaucoup de facilité, étudiait les estampes de Van Dalen et de Bolswert. Les trois Rubens de la galerie de Lichtenstein, représentant : I. *Décius proposant à ses centurions de se faire jour à travers les ennemis*. II. *Décius apprenant que l'auspice lui est défavorable*. III. *Décius se dévouant aux dieux infernaux*, sont ce que les deux frères Schmutzer ont fait de plus considérable et de plus estimé. — Jacques Schmutzer, fils d'André, naquit à Vienne, en 1733. Il n'avait que huit ans lorsqu'il perdit son père. Ses deux oncles avaient aussi cessé de vivre. Le voyant dépourvu de toute fortune, les parents qui lui restaient voulurent le contraindre à faire le métier de boucher; et, en attendant, il se vit réduit, pour vivre, à garder les moutons destinés à la boucherie. L'endroit où il les menait paître n'était pas éloigné de l'académie. Excité par le desir de quitter un genre de vie aussi pénible, et de se livrer au dessin, qu'il aimait avec passion, il confiait à un camarade la garde de son troupeau, et venait, chaque jour, dessiner au milieu des autres élèves; mais l'odeur fétide qu'il apportait avec lui dégoûtait si fort ses condisciples, qu'ils le chassèrent enfin de l'académie. Il était près de se livrer au désespoir, lorsque le graveur en médailles, Matthieu Donner, vint à son secours, en le prenant généreusement chez lui. Il lui fit apprendre l'architecture; et, pendant trois ans, Schmutzer fut occupé, comme architecte, en Hongrie : mais il n'avait pas renoncé à l'étude des beaux-arts. Pendant ses moments de loisir, il cultivait la peinture et le dessin. De retour à Vienne, il continua, pour vivre, à pratiquer l'architectu-

re ; mais il étudiait assidument la gravure, pour laquelle il s'était toujours senti la plus vive inclination. Enfin on parvint à intéresser à son sort le prince de Kaunitz, qui l'envoya à Paris, chez le célèbre Wille, par ordre de l'impératrice Marie-Thérèse. Schmutzer ne tarda pas à se perfectionner sous un aussi habile maître. Rappelé à Vienne, après un séjour de quatre ans à Paris, il fut nommé directeur de la nouvelle académie de dessin et de gravure, fondée par l'impératrice. Cet artiste peut être rangé dans la classe des plus habiles graveurs du dix-huitième siècle. Le maniement de son outil est expressif. Il conduit son burin avec une rare intelligence ; et tout, dans l'exécution, dénote à quel point il était savant dans le dessin. Parmi les chefs-d'œuvre que l'on doit à son burin, on cite les trois pièces suivantes, qu'il a gravées d'après Rubens : I. *Saint Grégoire refusant à l'empereur Théodose l'entrée de la cathédrale de Milan.* II. *Mutius Scævola devant Porsenna.* III. La *Naissance de Vénus.* Ces trois morceaux sont de l'exécution la plus savante et du plus beau fini. IV. Le *Portrait du prince de Kaunitz*, d'après le bronze d'Hagenauer. Cette pièce, qui n'a jamais été dans le commerce, est très-rare ; et on la regarde comme un prodige de hardiesse, pour la coupe du cuivre. P—s.

SCHNEIDER (Eulogé ou plus exactement Jean-George), moine apostat, naquit, le 20 octobre 1756, à Wipfeld, village de l'évêché de Würzbourg. Son père, qui était un pauvre paysan, ne pouvait rien faire pour son éducation ; mais un religieux du voisinage, qui venait dire la messe à Wipfeld, ayant remarqué des dispositions dans cet enfant, lui donna quelques leçons et le mit en é ler au gymnase de Würzbou était entre les mains des Jésu le fit admettre à l'hôpital d Jules, où il trouva sa su ce pendant quelques années ; conduite le fit renvoyer d maison. Il continua cepend études à l'université de Würz mais la mauvaise société q quentait le plongea dans une extrême. Il paraissait voué à genres de perversité, lorsque coup il changea de conduit présenta pour être reçu novi les Récollets de Bamberg : sa d ayant été accueillie, il contin succès ses études dans le novi après ses années d'épreuves, l'habit de religieux, et pas neuf ans dans le cloître. Ce fu que la plus tranquille de sa vie. passions n'étaient qu'assoupi se réveillèrent dès qu'elles ne trèrent plus d'obstacle. Schne tait fait, dans son couvent, taine réputation d'éloquence ; périeurs crurent devoir tirer son talent, et l'envoyèrent com dicateur, à Augsbourg. La va le fond de son caractère. Impa se faire remarquer, il prit des innovations que Joseph l d'exécuter, et que la Cour d avait réprouvées, pour faire tolérance, un sermon qui l des reproches de la part de s rieurs. La protection du baro elter, suffragant d'Augsbou put seule le soustraire à un punition ; dès-lors il ne vou retourner au couvent, et vé la retraite à Augsbourg. Son ayant été imprimé, les pro s'intéressèrent à un homme q gardaient comme un martyr cause. Le duc Charles de W

g, qui professait la religion catholique, mais dont la cour était le point de réunion des beaux esprits du temps, s'empressa de l'attirer à Stuttgard, comme son prédicateur, avec le titre de professeur. Il est juste de dire qu'à cette époque, Schneider employa une grande partie de ce que sa cour lui rapportait, au soutien de ses parents et à l'éducation de ses frères et sœurs. Mais ce séjour de Stuttgard, peut être regardé comme la cause de tous les écarts auxquels il s'abandonna par la suite. Le professeur Weishaupt avait établi sa fameuse association des Illuminés, qui tendait au bouleversement de l'Allemagne. Les talents et le caractère de Schneider furent recherchés par les chefs de cette association. On le fit d'abord entrer dans la maçonnerie, et on l'initia ensuite dans les secrets du nouvel Ordre. Dès ce moment, il se crut appelé à réformer le monde; et lorsque la révolution française éclata, on sent avec quelle chaleur il dût en embrasser les principes. L'électeur de Cologne lui avait, vers cette époque, une chaire de grec et d'humanités à Bonn. Mais il en fut bientôt par une conduite irrégulière, et par la manière imprudente dont il s'exprima sur les nouvelles opinions. L'électeur lui-même, quoique extrêmement tolérant et facile, l'exhorta plusieurs fois à ne pas se compromettre; mais toutes ses remontrances étant infructueuses, il lui donna son congé. Il se rendit alors à Strasbourg, et s'y présenta aux amis de la révolution, comme un martyr de la liberté. Ceux-ci reçurent ce jeune apostat comme une précieuse acquisition, ils en firent un des notables de la commune, et ils exigèrent de l'évêque constitutionnel, Brendel, qu'il le nommât son vicaire-général. Schneider se conduisit d'abord avec quelque prudence; et si les sermons qu'il prononça dans la cathédrale ne furent pas aussi éloquents que ses partisans le prétendirent, ils furent du moins assez modérés pour un pareil homme et pour une telle époque. Cependant, ne pouvant se familiariser avec la langue française, il n'eut d'influence que sur la multitude, et perdit même bientôt la confiance du parti dominant, à la tête duquel se trouvait le baron de Dietrich, maire de la ville. Sa vanité offensée lui inspira une haine très-vive contre ce maire, qui était l'idole du peuple; et pour pouvoir l'exhaler, il établit un journal jacobin, sous le titre d'*Argus*. Dès ce moment son fanatisme anti-religieux ne garda plus de mesure; et ce fut surtout contre les prêtres qui avaient refusé de prêter le serment, et contre tous ceux que l'on soupçonnait de les approuver, qu'il dirigea ses fureurs. Son influence augmenta beaucoup par la révolution du 10 août : les commissaires de l'assemblée législative, qui furent alors envoyés en Alsace, et du nombre desquels était Carnot, le prirent hautement sous leur protection. Le maire de Haguenau ayant été suspendu comme protecteur des prêtres non assermentés, Schneider le remplaça : mais ce théâtre était trop étroit pour son ambition; il se fit nommer accusateur public près le tribunal criminel, et ce fut dans cet emploi, qu'il se rendit la terreur du pays. A l'exemple de tous les hommes de son espèce, ce fut surtout contre ses anciens confrères, contre les prêtres catholiques, qu'il dirigea ses fureurs. Marchant à la tête d'une bande de misérables qui lui servaient de juges, et transportant avec lui le bourreau et l'instrument du supplice, il parcourait la contrée,

faisait arrêter, condamner et exécuter sur-le-champ, les hommes les plus connus par leurs vertus, leur probité, et surtout par leur fortune. Ce fut ainsi qu'il se rendit dans le village d'Essig, et qu'après s'être mis à la table de l'un des plus riches et des plus honnêtes habitants, il le fit venir tout tremblant à la maison-commune, où, en sa présence, ce malheureux fut condamné et exécuté sur-le-champ, comme *protecteur des prêtres réfractaires.* Mais de tels moyens n'étaient pas encore assez prompts au gré de Schneider. Comme ses modèles, les jacobins de la capitale, il voulut faire des *opérations en masse;* et déjà il avait accumulé dans les prisons de Strasbourg, un grand nombre de victimes. Une seule lui manquait; c'était un ennemi personnel, un homme de bien, qui avait eu le malheur de blesser sa vanité. Schneider se flattant de le découvrir, ordonna de nouvelles recherches; et lorsque ses satellites revinrent de leurs courses, sa première question fut de leur demander s'ils avaient atteint l'objet de sa haine. Sur leur réponse négative, il se roula par terre, et, donnant tous les signes du plus grand désespoir, il s'arracha une poignée de cheveux (1). Comme il ignorait que ce fonctionnaire avait trouvé moyen de passer la frontière, il ordonna une nouvelle battue, qui fut aussi inutile; et ces deux fois sauvèrent les autres victimes. Ce fut dans le même temps, que, ne voulant rester en arrière sur aucun point du système révolutionnaire, Schneider se maria. On a dit qu'il avait enlevé la fille d'un honnête homm qu'il l'avait épousée par force: le est, qu'il mit des formes très-r blicaines dans la demande qu'il ad sa au père, et qu'il n'attendit p consentement de celui-ci pour for l'union qu'il désirait; mais il est qu'il était d'accord avec la de selle. Le 13 décembre 1793, il re dans Strasbourg avec sa guillot sa nouvelle épouse, ses juges et bourreau, tous assis sur une vo de paysan, attelée de six chevau accompagnés d'une bande de *patr* à cheval. Cette entrée fit quelque s tion, et les commissaires de la vention nationale, Lebas et Saint- qui avaient résolu sa perte, feign d'être effrayés de cette marche tr phale. Selon l'usage du temps, firent une conspiration qui te à livrer l'Alsace aux Autric Schneider fut arrêté par leur dres, le 15 déc. 1793. Il fut ché à un poteau pendant q heures, sur l'échafaud que même avait fait élever. Après affront, on le jeta dans une ture, et il fut emmené à Paris, me *contre-révolutionnaire.* somme, sans doute, ne put croi Schneider fût un *contre-révol naire*; mais il avait blessé l'o des proconsuls, et sa chute e core d'autres causes qu'il faut a à l'histoire des extravagances d époque. Enfermé dans la pris l'Abbaye, il est probable qu'il été oublié; mais il eut la mala de rappeler sur lui l'attenti Robespierre, en adressant au sa justification. Schneider ne naissait pas les hommes au il s'était associé, et il se t singulièrement sur le caract Robespierre. Cet homme, de ses réclamations, et d'a

(1) Ce fait, recueilli en 1795, sur la déposition de l'officier de gendarmerie, est consigné dans les procès-verbaux du Directoire exécutif, et dans le considérant de l'arrêté qui, sur le rapport du ministre Cochon, raya, en 1795, de la liste des émigrés l'individu dont Schneider avait juré la mort.

imement lié avec Saint-Just, peut-être effrayé de l'exalta-n des écrits du moine apostat, manda, à la tribune, pourquoi *le être de Strasbourg* vivait encore. fut l'arrêt de mort de Schneider. 1er avril 1794, le tribunal révo-ionnaire le condamna, en lui don-nt le titre de *prêtre autrichien de urzbourg*, et comme *émissaire de nnemi, et chef d'un complot con-la république*, etc. On a dit qu'il nna en mourant des signes de re-itir, et de sentiments religieux. hneider ne manquait pas de quel-s talents; mais l'esprit de parti les beaucoup exagérés. Son érudition ilologique et théologique était su-ficielle. Il écrivait sa langue avec rete; mais ni son génie ni son sty-e lui assignent de rang parmi les ivains classiques de sa nation. La nite, la luxure et une rare impu-nce, voilà ce qui dominait chez . Dans les discussions publiques tait un adversaire peu redoutable: n'avait ni le talent d'improviser, celui de répondre aux objections. s adversaires lui imposaient facile-nt silence en employant contre lui me du ridicule, auquel sa vanité re dait très-sensible. On l'irritait ilement par la contradiction ou par plaisanterie; et sa haine ne par-nait jamais. Tous les biographes nt faussement comme étant de lui, petite brochure, qui parut, en 14, à Leipzig, sous le titre de *Ré-ions sérieuses d'Euloge Schnei-r, ci-devant maire de Strasbourg, r son triste sort, avec un aperçu pide de sa vie; faites par lui-mê-peu de temps avant son exécu-n, et publiées par un de ses con-mporains qui, pendant plusieurs ne s, a vécu dans son intimité.* lui fait dire, dans cet ouvrage apocryphe, qu'il a paru devant ses juges, que sa sentence a été prononcée, et qu'il n'a plus que quelques jours à vivre. Schneider ne pouvait pas dire lui-même qu'il avait été maire de Strasbourg; et il n'ignorait pas qu'en sortant du tribunal on allait immédiatement à l'échafaud. On a publié, en 1792, un autre écrit, intitulé : *Vie et Aventures d'Euloge Schneider dans sa patrie.* Enfin, un troisième pamphlet, intitulé : *Sort d'Euloge Schneider en France*, 1797, n'est qu'une mauvaise rapsodie d'un révolutionnaire allemand. Ce que Schneider a fait de mieux comme littérateur, c'est sa traduction allemande des *Homélies de saint Chrysostome sur l'Evangile de saint Matthieu*, Augsbourg, 1786. 4 vol. in-8°; et celle des *Homélies*, du même Père sur l'Évangile de St. Jean, Augsbourg, 1787. 3 vol. in-8°. Les premières portent le nom de J. Math. Fedor, professeur à Wurzbourg, qui y eut effectivement part. —Un volume de *Poésies*, qui parut en 1790 et a été plusieurs fois réimprimé; ainsi qu'un autre volume de *Sermons*, Breslau, 1790, in-8°; et enfin une *Théorie des beaux-Arts*, Bonn, 1790, in-8°. Quoique ses écrits ne soient pas sans mérite, aucun n'aurait fait parvenir son nom à la postérité. Ses crimes seuls lui ont donné des droits à la mention que nous venons d'en faire. S—L.

SCHNEIDER (Jean-Gottlob), un des plus grands philologues, et des naturalistes les plus distingués de notre siècle, était le fils d'un maçon du village de Kolm près de Hubertsbourg, où Jean Gottlob naquit, le 18 janvier 1750. Il aimait à se rappeler cette origine; car quoique, depuis l'âge de vingt-six ans, il eût demeuré en Prusse, il prenait, sur le frontispice

de toutes ses publications, de préférence à tout autre titre, la qualité de *Saxo*. A l'âge de quatre ans, son oncle, qui était administrateur du bailliage d'Elsterwerda, le prit chez lui; mais comme cet oncle n'était pas marié, l'enfant, abandonné à lui-même, ne s'occupait qu'à courir les champs, et à jouer avec ses camarades. Cette liberté fortifia son corps et lui donna une santé robuste; mais son caractère prit en même temps cette violence, cette opiniâtreté et cette teinte de rudesse qu'on lui a souvent reprochées. Les suites d'une éducation si peu soignée se manifestèrent lorsque son oncle l'eut placé à Schul-Pforte. La discipline sévère de cette institution célèbre ne pouvait pas convenir à un garçon qui avait jusqu'alors joui de tant de liberté: il se montra donc indocile. La menace de l'expulser éveilla subitement son ambition; il changea de conduite, devint assidu, et s'appliqua surtout, avec le plus grand succès, aux langues anciennes. A l'âge de dix-huit ans, son oncle l'envoya étudier le droit à Leipzig; mais la connaissance qu'il y fit de Reiske, Fischer et Reiz, le décida à se consacrer à l'étude de la littérature classique. Ce fut à Leipzig qu'il publia, en 1770 et 1771, ses six premiers ouvrages qui, remplis de jugements hasardés, faisaient cependant pressentir ce qu'il pourrait devenir quand l'âge l'aurait mûri. C'étaient ses Observations sur Anacréon (en allemand), et son *Periculum criticum in Anthologiam Constantini Cephalæ*. Au dernier, il ajouta des corrections pour le texte de l'histoire naturelle d'Aristote, qui dès-lors était une de ses lectures favorites, et pour celui d'Antigone de Caryste. De Leipzig, Schneider se rendit à Göttingue, où (probablement parce que son oncle ne voulut plus rien faire pour lui) il vécut pendant quelques années dans la plus grande détresse. Lorsque Brunck passa par cette ville, en 1774, Heyne lui fit connaître le jeune saxon, qui lui plut tellement qu'il le prit avec lui à Strasbourg, pour l'assister dans ses travaux littéraires. Il rend, dans la préface de ses Analectes, le témoignage que Schneider lui fut très-utile pour la publication de ce Recueil. Les trois années où ce dernier vécut à Strasbourg appartiennent à la plus heureuse époque de sa vie, et il en a toujours chéri le souvenir. La société d'un homme du monde et de beaucoup d'esprit comme Brunck, fut pour lui une bonne école. L'esprit éminemment critique de ce grand philologue passa dans son collaborateur; malheureusement il en prit aussi la hardiesse et le ton tranchant. Le séjour de Schneider à Strasbourg lui fut encore avantageux sous un autre rapport: il profita du cabinet de Hermann, pour continuer de s'appliquer à l'histoire naturelle, surtout à la botanique et à la zoologie, dans la vue de comparer les connaissances des anciens avec les découvertes des modernes. Il publia, dans la même ville, son *Essai sur la Vie et les écrits de Pindare*, 1774, in-8°. (en allemand); une édition de l'ouvrage de Plutarque sur l'éducation, avec les fragments de Marcellus de Side (1775), et conjointement avec Brunck, une édition des poèmes d'Oppien, sur la chasse et la pêche, 1776, in-8°. Les deux critiques, renchérissant de témérité l'un sur l'autre, corrigèrent le texte d'Oppien, lorsque les leçons des manuscrits ne leur convinrent pas. C'est dans cette édition que Schneider exposa, pour la première fois, l'hypo-

, aujourd'hui généralement re-
sur l'existence de deux Oppien,
et neveu. Enfin il publia à Stras-
g, 1776, in-8°., le Recueil qu'il
fait des fragments de Pindare;
ents que Heyne admit ensuite
son édition des Odes de ce poète.
ace de professeur de philologie
ancfort-sur-l'Oder était devenue
ite en 1776; Schneider y fut
lé, avec des appointements mes-
, qu'il ne put augmenter par les
raires de ses cours, parce que les
s gens qui fréquentaient cette
émie, s'occupaient peu de littéra-
ancienne. C'est peut-être à cette
ustance qu'il faut attribuer le
ris qu'il conçut pour la manière
dier usitée dans les universités
andes, et par suite le peu d'im-
ance qu'il attachait aux cours des
esseurs que les jeunes gens sui-
nt, et le peu de soin qu'il met-
à ceux qu'il donnait lui-même.
at donc moins par ses leçons que
ender se rendit utile pendant les
te-quatre ans qu'il passa à Franc-
, que par ses travaux littéraires.
ntinua l'étude de la botanique
e mettant en relation avec tous les
liniers des environs, et en culti-
t lui-même un jardin), ainsi que
ale de l'ichthyologie et de l'amphi-
logie. L'usage de la riche biblio-
que de B. C. Otto, professeur d'his-
e naturelle à Francfort, celui du
e cabinet de Bloch à Berlin, où
assa des mois entiers, et les col-
tions d'Hanovre, de Brunswick,
pzig et Dresde, où il fit fréquem-
nt des voyages, lui fournirent des
vens de recherches et de décou-
tes importantes. Il apprit lui-mê-
a dessiner, sinon avec élégance,
moins avec exactitude, des objets
istoire naturelle. Le premier ou-
ge qu'il publia à Francfort, fut
un programme : *De dubiâ carminum Orphicorum autoritate et vetustate;* où il fit revivre une fameuse querelle littéraire dont l'évêque Huet avait fourni autrefois l'occasion, en soutenant que les poésies communément attribuées à Orphée étaient l'œuvre d'un néoplatonicien initié dans les mystères du christianisme. Dans les années suivantes, il publia divers ouvrages sur l'histoire naturelle, nommément sur la zoologie, l'ichthyologie et la minéralogie des anciens. Ayant remarqué que la partie de leurs ouvrages dont la critique et l'interprétation sont le plus négligées, était celle des sciences physiques, il se décida à s'en occuper de préférence et à en donner des éditions. C'était le genre de travail auquel, depuis plus d'un siècle, personne n'avait été propre, parce que personne n'avait réuni, au même degré, l'érudition classique et les connaissances physiques, qui constituent le vrai mérite de Schneider, celui pour lequel nous l'avons placé au premier rang des philologues. Il ne se borna cependant pas aux auteurs grecs et latins de ce genre; car il donna ses soins à plusieurs autres écrivains de l'antiquité, ainsi qu'on le voit dans la liste de ses ouvrages. Lorsqu'en 1811, l'université de Francfort fut transférée à Breslau, il continua d'y occuper la chaire qu'il avait remplie à Francfort; et, en 1816, à la mort de Bredow, il fut nommé premier bibliothécaire, emploi qui convenait mieux à ses goûts que celui de professeur. Il était toujours prêt à donner aux jeunes gens des conseils sur la manière de diriger leurs études; mais comme il s'était lui-même formé beaucoup plus par des travaux de cabinet, qu'en fréquentant des cours, il exigeait des autres la même application. Le jour où il entra dans sa soixan

te-onzième année, il reçut l'ordre de l'aigle-rouge, en témoignage de la satisfaction du gouvernement. Bientôt après sa santé commença de s'altérer, et il mourut d'épuisement, le 13 janvier 1822. Schneider avait été marié deux fois. Sa seconde épouse, fille du célèbre médecin Lesser, de Berlin, lui laissa un fils unique qui s'est adonné à l'économie rurale; sa fille aînée a épousé M. Hullmann, aujourd'hui professeur à Bonn. Schneider fut un homme simple, désintéressé et franc jusqu'à la rudesse; il ne sut pas toujours vaincre sa vivacité naturelle, qui dégénérait en brusquerie; mais il fut sans prétention et sans orgueil. Peu complaisant pour les importuns, il était toujours au service de ceux qui cherchaient à s'instruire. Il avait plus de facilité pour concevoir et tracer le plan d'une composition ou d'une entreprise littéraire, que de persévérance et de talent pour l'exécuter. Nous rangerons les ouvrages qu'il a publiés depuis son départ de Strasbourg, en deux catégories : 1°. ceux de philologie et de critique, dont quelques-uns tiennent en même temps à l'histoire naturelle; 2°. ceux d'histoire naturelle, dont la plupart se rapportent en même temps à l'antiquité. Première classe : I. *Démétrius de Phalère*, Altenburg, 1779, petit in-8°.; édition critique, sans version, accompagnée d'un excellent Commentaire, et la meilleure de ce rhéteur. II. *Élien*, de la Nature des animaux, Leipzig, 1783, in-8°., grec-lat. III. Édition *princeps* de l'ouvrage latin de l'empereur Frédéric II, sur la chasse au faucon, et des additions du roi *Manfred*, avec le livre d'*Albert le Grand*, sur le même sujet, accompagné d'un Commentaire qui renferme en même temps des Notices sur l'histoire littéraire du treizième siècle, et un Supplément pour l'édition d'Élien, le tout en 2 vol. in-4°., Leipzig, 1788 (1). IV. Depuis 1790, Schneider présida à la réimpression des éditions de Xénophon, données par Zeune, en volumes détachés. Il acheva celle de l'Histoire grecque, que Zeune avait commencée, revit tous les autres volumes, et y joignit de bonnes notes; enfin, en 1815, le libraire-éditeur réunit toutes ces éditions par le titre général d'*Œuvres de Xénophon*, 6 volumes in-8°. C'est la meilleure édition parmi celles qui ont un Commentaire. V. Édition des *Alexipharmaques* de Nicandre, avec les scholies, la paraphrase d'Eutecnius, des notes et une paraphrase latine, Halle, 1792, in-8°. VI. Ce n'est qu'en 1816, que parut l'édition *des Thériaques* du même poète, édition parfaite, si ce n'est que l'imprimeur a négligé la correction, dont l'auteur, éloigné du lieu de l'impression, n'a pas pu s'occuper lui-même. VII. Une édition des *Scriptores rei rusticæ veteres latini*, Leipzig, 1794 et suiv., 4 vol. in-8°. C'est une édition *Cum notis variorum*. Schneider a soigneusement corrigé les textes, et donné tout ce qu'il y avait de bon dans les anciens. VIII. Une édition de l'*Histoire des animaux d'Aristote*, 4 vol in-8°., Leipzig, 1811, dédiée à M. Cuvier. L'auteur y a revu le texte grec qui occupe le premier volume, et a rempli les deux derniers de notes et de commentaires; il y a joint dans le deuxième la Traduction de Jules-César Scaliger : en tête sont des Dissertations sur les secours dont Aristote a joui pour rédiger cet ouvrage, sur

(1) Voyez, sur ce livre, la lettre de Chardon La Rochette à Schneider, dans le *Mag. encycl.*, 5e. ann. (1800) 1, 216.

es écrits, sur l'ordre et le ses traités physiques, re Guillaume de Marbek, aducteurs dans le moyen dition, parfaite sous tous ts (même sous celui de typographique) est le ente années d'études et le monument de l'érudition er. IX. Un Dictionnaire r-allemand, destiné aux 797, 2 volumes in-8°. ne de tous les dictionnaints par la méthode, l'exitique et la richesse des efois, il se borne aux écriues; mais les termes techsi que ceux de physique re naturelle, y sont explia première fois, ou mieux s lexiques antérieurs. La lition de celui de Schnei- 3 vol. in-8°; la seconde 1805, et la troisième en 1 vol. in-4°. C'est le meils les lexiques manuels qui Allemagne; et quoiqu'il tible de beaucoup de cor- d'améliorations, Schnei- gloire d'avoir le premier nment un livre de ce genre vdige. En 1821, il pul. supplémentaire, pour eurs savants, qu'il nomme fare, lui avaient fourni des . X. Une édition des Ca- *Théophraste*, Iéna, 1799, e les chapitres, que Goez publier pour la première traduction allemande de cet accompagnée d'excellentes . que J. J. Hottinger fit la même époque, fournit les matériaux d'un *Auc- animadversionum*; et les s ingénieuses que M. Coray r texte, ceux d'un second *Auctarium*, qui parut en 1800. XI. En 1801, Schneider fit imprimer un de ses ouvrages les plus utiles, les *Eclogæ physicæ*, 2 vol. in-8°. C'est une *Chrestomathie*, dans laquelle tous les passages des auteurs grecs et latins qui traitent des matières appartenant soit à l'histoire naturelle, soit à la physique, sont réunis en un ordre systématique et en forme de discours suivi. Le second volume renferme d'excellentes observations critiques et scientifiques. Il est à regreter qu'il soit écrit en allemand. XIII. Édition critique des Argonautiques d'*Orphée*, Iéna, 1803, in-8°., dans laquelle Schneider modifia l'opinion qu'il avait soutenue dans sa jeunesse sur l'époque moderne des poésies d'Orphée, en convenant qu'elles pouvaient être de l'époque d'Alexandrie. XIII. Édition de *Vitruve*, Leipzig, 1807, 3 vol. in-8°. Schneider purgea le texte des interpolations que s'était permises Giocondo de Vérone, dans l'édition de Venise de 1511, qui a servi d'archétype à toutes les suivantes. Il fit voir, qu'excepté les écrits de Varron, Vitruve ne s'est servi, pour sa compilation, que d'ouvrages grecs, qui malheureusement se sont perdus. La vraie manière de commenter cet auteur, souvent difficile et obscur, serait donc de le retraduire, pour ainsi dire, en grec. Le quatrième volume, qui devait renfermer les tables est, depuis longues années, entre les mains du libraire-éditeur, qui, découragé par le faible debit d'une édition imprimée, peut-être avec trop de luxe, d'un auteur lu par un petit nombre de savants, a toujours tardé de le faire imprimer. XIV. Édition grecque-latine de la *Politique d'Aristote*, Francfort-sur l'Oder, 1809, 2 vol. in-8°. A dé-

faut de matériaux, elle ne renferme pas de nouvelle *récension*, mais seulement une nouvelle *révision* du texte, accompagné d'un Commentaire critique et exégétique, auquel M. Bullemann, aujourd'hui professeur à Bonn, a eu part. XV. L'édition d'*Ésope*, Breslau, 1812, in-8°, faite sur une copie du manuscrit d'Augsbourg, enrichie d'observations marginales du célèbre Lessing : venue après les éditions de M. de Furia et Coray, et après celle de Ch. E. Chr. Schneider, elle ne renferme pas toutes les fables qui sont contenues dans celles-là; mais on y en trouve qui manquent dans ces éditions, et elle sert ainsi à les compléter. XVI. Édition critique des deux lettres d'*Épicure*, que Diogène nous a conservées, publiée sous le titre *Épicuri Physica et Meteorologica*, Leipzig, 1813, in-8°. XVII. Trente-six ans après l'édition que, de concert avec Brunck, il avait donnée d'Oppien, c'est-à-dire, en 1813, Schneider en soigna une seconde. Revenu de cette hardiesse que sa jeunesse et l'exemple séduisant de Brunck lui avaient inspirée, il corrigea le texte d'après le manuscrit seulement, en renonçant aux conjectures. A la vérité, il avait de riches et excellents matériaux à sa disposition; et son édition est accomplie. XVIII. Édition critique du texte des *Économiques d'Aristote*, sous le titre d'*Anonymi Œconomica quæ vulgò Aristotelis falsò ferebantur*, Leipzig, 1815. XIX. Édition des Œuvres complètes de *Théophraste*, Leipzig, 1818-1821, 6 vol. Dans la partie botanique, Schneider a eu pour collaborateur son ami M. Link, qui est aujourd'hui à Berlin. C'est une édition parfaite sous le rapport de la science. — Deuxième Classe. Les écrits de Schneider relatifs à l'histoire naturelle tiennent tous plus ou moins, de la nature de ses ouvrages critiques. Il y a plus de passages d'autres auteurs que d'observations qui lui soient propres : 1°. *Programma de achlide Plinii et Κολῳ Strabonis*. Traj. ad Viadr., (Francfort-sur-l'Oder), 1781, in-4°. ; — 2°. *Specimina aliquot zoologiæ veterum ex Hist. nat. piscium sumta*, ibid., 1782, in-4°. — 3°. *Ichthyologiæ veterum specimina*, ibid., 1782, in-4°. — 4°. Un ouvrage latin qui, sous le titre de *Synonymie grecque et latine des poissons, de Pierre Artedi; Synonymia piscium græca et latina, sive Historia piscium naturalis et litteraria* (Leipzig, 1789, in-4°.), contient, non pas l'ouvrage d'Artedi, mais dans l'ordre de cet ouvrage, des extraits des auteurs, depuis Aristote jusqu'au treizième siècle, sur chacun des noms grecs ou latins appliqués par Artedi à ses différentes espèces de poissons : l'auteur cherche à déterminer le vrai sens de ces noms; mais ce problème est souvent insoluble. A la fin se trouve une Dissertation sur l'hippopotame des anciens, et quelques articles sur l'anatomie des poissons. — 5°. *Recueil de divers traités pour l'éclaircissement de la zoologie et de l'histoire du commerce*, en allemand, Berlin, 1784, in-8°. On y trouve des recueils de passages et de matériaux sur l'histoire des cétacés, sur celle des tortues, sur celle des seiches, et des observations sur quelques oiseaux et sur leur anatomie. — 6°. *Histoire naturelle générale des tortues, avec un Catalogue systématique de leurs différentes espèces*, en allemand, Leipzig, 1783, in-8°. C'est une compilation sur la structure extérieure, l'anatomie et les habitudes

tortues, où l'on trouve plusieurs
raits des manuscrits de Plumier. —
Traduction de la partie du *Voyage de Savary*, qui regarde l'*Égypte*,
Observations, Berlin, 1786,
°. — 8°. Traduction de l'ouvrage
ais de Monro, sur la comparaison
structure et de la physiologie
poissons, avec celles de l'homme
les autres animaux, enrichie des
pléments du traducteur et des Ob-
ations de Camper, Leipzig, 1787,
°. — 9°. *Analecta ad historiam*
allicam veterum, Francfort-sur-
der, 1788, in-4° de 35 pages. —
Traduction des Mémoires de Jean
ux sur la Structure et l'His-
e naturelle des baleines, avec
pléments, Leipz., 1794, in-8°. —
. *Observations sur l'Ichthyolo-*
, faites des ouvrages de Vicq d'A-
et de Lorenzini, Leipzig, 1795,
°. — 12°. *Amphibiorum physiolo-*
, spec. I et II. Züllichau, 1797, in-
La première de ces Dissertations
semble et explique beaucoup de
nges des anciens sur les reptiles;
seconde traite du genre des *Geckos*,
l'auteur nomme *Stellions*. —
°. *Historia amphibiorum naturalis*
litteraria. Fascic. I et II. Iéna,
99 et 1801, in-8°. Il y traite, de
même manière, des grenouilles,
salamandres, des serpents d'eau,
crocodiles, des scinks et de plu-
rs serpents. — 14°. *M. E. Blochii*
tema ichthyologiæ iconibus CX
ratum, Berlin, 1801, in-8°.
ch avait préparé cet ouvrage, qui
un Catalogue méthodique des
ssons; mais son éditeur Schneider
enrichi de beaucoup d'articles
s des manuscrits de Forster et
Plumier. Indépendamment de la
thode bisarre suivie dans cet
rage, et tirée du nombre des
pages, c'est un des écrits d'ich-
thyologie les plus embrouillés, les plus remplis d'erreurs et de doubles emplois; et cependant les naturalistes sont obligés de le consulter sans cesse, à cause des morceaux originaux qui y sont dispersés. Schneider a donné aussi des Mémoires nombreux dans différents Recueils. Tels sont: *Matériaux littéraires sur l'Histoire naturelle des anciens, tirés principalement des écrivains du treizième siècle*, en allemand, dans le magasin de Leipz., de 1786, pag. 199. — *Sur les dessins originaux de l'Histoire naturelle du Brésil, par Marggraf*, ibid., p. 270. — *Remarques physiologiques et littéraires sur l'Histoire naturelle des oiseaux du pays*, ib., p. 460. — *Observations générales sur la distribution et sur les caractères des serpents*, ib., 1788, p. 216. — *Échantillon des connaissances que les anciens avaient sur les poissons*, ib., 1783, page 62. — *Sur l'Histoire naturelle des raies*, ib., 1783, p. 265, et 1788, page 73. — *Observations anatomiques sur divers quadrupèdes, oiseaux, serpents et poissons du pays*, ib., 1787, pag. 194. — *Des caractères extérieurs et intérieurs des ruminants*, ib. 1787, p. 407. Sur *les os pétrifiés de la colline de Saint-Pierre* près Maestricht, ib., 1787, p. 447. — *Description et figure d'une nouvelle tortue aquatique, avec détermination de quelques espèces étrangères et peu connues*; dans les Observations de la société des naturalistes de Berlin, tom IV, p. 259, etc., enfin un grand nombre de mémoires répandus dans divers journaux. Un mérite des ouvrages de Schneider, c'est l'importance qu'il a cherché à donner à l'anatomie comparée. Cependant il n'était pas un observateur; et il est vrai de dire

que dans sa critique, il y a plus d'érudition et de talent, que d'esprit ou même de sain jugement. Il parle en général des autres, quand il n'est pas de leur avis, d'un ton grossier, et plus digne du seizième siècle que du dix-huitième. Il n'existe pas de Biographie de Schneider; une Notice nécrologique, par son collègue M. Manso, se trouve dans la Gazette d'état de Berlin, du 19 fév. 1822; une autre dans le supplement, n°. 26, de la Gazette universelle d'Augsbourg, par Ch. Bottiger. Toutes les deux, mais surtout la première, ont servi pour cet article; mais ni l'une ni l'autre ne donnent la liste des ouvrages de Schneider, que l'on peut trouver dans l'*Allemagne littéraire* de Meusel. C—v—n. et S—l.

SCHNURRER (Christian-Frédéric) théologien protestant et orientaliste, naquit à Canstadt, dans le royaume de Würtemberg, le 28 octobre 1742. Après avoir fait ses études successivement dans sa ville natale, puis au gymnase de Stuttgard, et dans les séminaires de Denkendorf et de Maulbronn, il entra, à l'âge de dix-huit ans, au séminaire de Tubingue. Les cinq années qu'il y passa furent consacrées spécialement à étudier la philosophie et la théologie; et il termina son cours d'études par une Dissertation sur la vérité et la divinité de la religion chrétienne. Admis honorablement dans le corps ecclésiastique, il se livra, avec succès, à la prédication. L'époque à laquelle le jeune Schnurrer entrait dans la carrière du ministère évangélique, était celle d'une révolution dans les études théologiques et dans les diverses sciences qui en dépendent. Cette circonstance, et son goût particulier pour les études bibliques, lui inspirèrent le desir de parcourir les plus célèbres univ tés. Il quitta Tubingue, en 176 n'y revint qu'au bout de cinq après avoir visité Gottingue, I Leipzig, Halle, Dresde, Be Brunswick, Amsterdam, Le Londres, Oxford et Paris. Soi jour à Gottingue fut de deux pendant lesquels il exerça les f tions de répétiteur, en même te qu'il se formait, sous le célèbre chaëlis, à la critique sacrée, et acquérait avec lui une connaiss plus étendue des langues orient Il y cultiva aussi, sous le profe Walch, l'histoire ecclésiastiqu Iéna, il collationna, pour le do Kennicott, un manuscrit hébre la bibliothèque de l'université, se fortifia avec le professeur Ty dans l'intelligence de l'idiome r nique et de la langue arabe; ma fut surtout à Leipzig, qu'à l'aid leçons particulières de Reiske, des progrès réels dans l'étud cette dernière langue. Il eut e occasion de cultiver spéciale cette branche de la littératur l'Orient, à Leyde, dans la fréqu tion des deux Schultens père et et de Scheidius. Les bibliothèqu Leyde, d'Oxford et de Paris l' pèrent pendant les années 17 1770 : il y copia quelques m crits, et fit des extraits de plu autres. Dans ces villes et dans t celles où il séjourna, il form liaisons avec les savants do études avaient quelque rapport les siennes et qui jouissaient d'une grande célébrité ou qui plu se sont fait un nom par leurs Tels sont, outre ceux que nous déjà nommés, Griesbach, Eich Schutz, Ernesti, Semler, Kem Lowth, Hunt, White, Woide guignes, etc. De retour dans s

en 1770, il s'y maria, et fut
né professeur en l'université de
ngue. Le Discours qu'il pronon-
prenant possession de sa chaire,
pour sujet l'utilité de la langue
, relativement à l'intelligence du
hébreu de l'Écriture sainte. Il
a, en même temps, une Disser-
, dans laquelle il se proposait
ouver combien il est difficile de
miner l'âge des manuscrits hé-
. C'étaient là les premiers fruits
onnaissances qu'il avait acqui-
ns ses voyages. La Dissertation
il s'agit, a été réimprimée en
, dans le recueil dont il sera
it question. Schnurrer obtint
oup de succès dans ses leçons,
préparait toujours avec un ex-
soin; et son mérite, apprécié
e il devait l'être, lui valut, en
, son admission dans la faculté de
ophie, et le titre de professeur
aire. A cette occasion, il com-
me Dissertation sur le Cantique
bora. En 1777, il fut mis à la
a seminaire de théologie, place
a occupée pendant vingt-neuf
et, dès-lors, tout son temps fut
gé entre ses leçons, la direction
minaire, et ses travaux littérai-
l ne se passait point d'année,
e publiât quelque Dissertation
point de philologie sacrée. Il
mi dans la suite ces divers
ules dans un volume in-8°.,
me à Gotha, en 1790, sous ce
Dissertationes philologico-cri-
; singulas primum nunc cunc-
didit Chr. Fr. Schnurrer. Dans
pertoire de littérature biblique
entale de M. Eichhorn, on
e deux morceaux importants
s Samaritains, dont Schnurrer
teur : l'un a pour objet leur
spondance avec Huntington, et
nt plusieurs de leurs lettres en
original, avec une Traduction allemande; l'autre renferme des extraits d'un Commentaire sur le Pentateuque, écrit en arabe par un Samaritain : le premier de ces morceaux est compris dans la neuvième partie du Répertoire, l'autre dans la seizième. Schnurrer a aussi fourni au *Nouveau Répertoire pour la littérature biblique et orientale* de M. Paulus, une Notice et des extraits de la Chronique Samaritaine d'Abou'l Phatah. En 1791, il fit imprimer à Tubingue une nouvelle Dissertation, intitulée : *Rabbi Tanchum hierosolymitani ad libros veteris Testamenti Commentarii arabici specimen, una cum annotationibus ad aliquot locos libri Judicum*, in-4°. Plus tard, en 1810, il donna, sous forme de programmes, deux Dissertations : *De Ecclesiâ Maronitica*. Plusieurs de ces Dissertations se trouvent dans le Recueil des Mémoires de théologie, publié par J. Casp. Velthusen, de 1794 à 1799. Il avait commencé, dès 1799, à faire imprimer, sous le titre de *Bibliothèque arabe*, une suite de programmes, qu'il a ensuite complétés et réunis en un volume imprimé à Halle, en 1811, et intitulé : *Bibliotheca arabica, aucta nunc atque integrè edita*, in-8°. C'est un Catalogue de tous les livres arabes imprimés jusqu'à la date de la publication de cet ouvrage. Ils sont divisés en sept classes, et il s'y trouve un grand nombre d'articles contenant des Notices curieuses. Ce qui caractérise en général les travaux de Schnurrer, c'est une exactitude scrupuleuse dans l'exposé des faits, qui ne donne rien au hasard, et ne permet jamais de confondre une conjecture avec un fait certain. Cette qualité constitue spécialement le mérite de ses ouvrages historiques, tous écrits en allemand, sa-

voir : *Éclaircissements sur l'Histoire de la Réformation ecclésiastique, et sur celle des savants de Wurtemberg*, Tubingue, 1798, in-8°.; *Imprimerie slavone dans le Wurtemberg, au seizième siècle*, ibid., 1799, in-8°.; *Notices biographiques et littéraires des anciens professeurs de la langue hébraïque en l'université de Tubingue*, Ulm, 1792, in-8°. — Sept ans avant son décès, Schnurrer accompagna le duc Charles de Würtemberg, à l'occasion d'un voyage dans le nord de l'Allemagne, voyage dont le but principal était d'acquérir pour la bibliothèque de Stuttgardt, la collection de Bibles du pasteur Cort. Schnurrer eut le plaisir de réussir dans cette négociation. En 1795, il avait été appelé à Leyde, pour y remplir la chaire de langue arabe; mais son attachement pour sa patrie lui avait fait refuser cette place. Il fut nommé, en 1804, correspondant de l'institut de France, et vers le même temps, la société royale de Göttingue et l'académie royale de Munich se l'associèrent. En 1806, le roi de Würtemberg le nomma chancelier de l'université de Tubingue, et lui conféra, en même-temps, la première chaire de théologie et la prélature de Lorch. Il obtint, en 1808, la décoration de l'ordre royal du Mérite. En 1815, il fut nommé membre des états du royaume; mais il prit peu de part aux affaires. Il prononça, en 1816, à Tubingue, l'Oraison funèbre du roi. S'étant trouvé, en 1817, dans le parti des états, qui déplaisait au nouveau souverain, il fut privé de ses places. Depuis ce temps, il habita Stuttgard jusqu'à sa mort, arrivée le 9 novembre 1822. Schnurrer était généralement aimé et respecté, tant en Allemagne que dans les pays étrangers. A une époque où la plupart des théologiens protestants a naient l'ancienne doctrine de luthériennes, et ne conservaié que le nom et la morale du nisme, Schnurrer demeura ment attaché à tout ce qu'il surnaturel dans son enseig tel que les miracles de l'anc nouveau Testament, les pro la divinité de J.-C., et l'in des Livres saints. Les opinion ou plutôt téméraires qui ont dans plusieurs parties de l'Al la face du protestantisme, ne tèrent jamais au nombre de mirateurs; et il sut, comm gien, conserver le dépôt qui été confié. S. D.

SCHOEFFER ou SCH (Pierre), le principal inve l'art typographique, était Gernsheim, ville du pays de tadt, et exerçait à Paris le copiste. Il y était encore et il se rendit à Maïence v On croit qu'il fut admis ployé dans la société que berg et Fust avaient contra établir une imprimerie. Il tain du moins qu'il fut d subordonné, puis l'associé dre de Fust. Les différent représentent Schoeffer comm homme plein de talent, f et d'un esprit inventif. O nom dans la souscription tier de 1457 (*V.* Fust, XV et des quatre autres ouvrag anciens avec date, nom et primeur. La société de G et Fust se servait de lettres qu'elle obtenait par le moy trices fondues elles-mêmes. imagina les poinçons : c'es qui a complété la découver typographique. Quant à l'é formes, elle est arbitrair

coup d'objets de goût; et les caractères employés par des imprimeurs du seizième siècle, ont conservé et conserveront toujours leurs partisans. Le premier ouvrage imprimé avec les caractères obtenus par le procédé dont il fait honneur à Schoeffer, est le *Durandi Rationale divinorum officiorum*, 1459, in-folio (*V.* DURAND, [illegible], 340). La société donna, en [illegible], les *Constitutiones Clementis* et en 1462, la *Biblia latina*, à [illegible] lignes. 1re. édition de ce livre [illegible] date. La prise de Maïence, qui [illegible] lieu le 27 octobre 1462, deux [illegible] après l'impression de la Bible, [illegible] les ouvriers, qui répandirent, [illegible] cette circonstance, l'art typographique dans plusieurs pays. Fust et Schoeffer ne rouvrirent leurs ateliers au bout de deux ans. Le *Liber Sextus Decretalium*, 1465, fut suivi [illegible] *Cicero de officiis*, de la même [illegible], et qui fut réimprimé en 1466. [illegible] tous les ouvrages qui portent les noms de Fust et Schoeffer. Ce dernier, que la mort de son beau-père [illegible] 1466 rendit seul possesseur de l'imprimerie, continua de l'exploiter. Il [illegible] réimprimé, en 1490, le *Psalterium codex*; il en donna une quatrième édition en 1502, et l'on présume que cette année fut celle de sa [illegible]; car le nom de Jean Schoeffer, [illegible] fils et son successeur, se lit sur [illegible] *Mercurius trismegistus*, 1503, [illegible]. A. B—r.

SCHOEN (MARTIN), orfèvre, peintre et graveur au burin, né à Colmar, en Franconie, vers 1420, tirait son origine des Schongauer d'Augsbourg; du moins se faisait-il appeler [illegible]gauer. *Maître Martin-Schauer, nommé le beau Martin à cause de son art.* Il exerça d'abord l'art d'orfèvre, et cultiva la peinture avec quelque succès. Mais ce qui a fait sa célébrité, c'est qu'il le dispute au Florentin Maso Finiguerra, dont il était le contemporain, pour l'invention de la gravure en taille douce. Quelques personnes assurent qu'il eut pour maître un certain Luprecht Rust; mais l'existence de ce prétendu graveur n'est prouvée par aucun monument ni par aucune production. Le débat entre l'Italie et l'Allemagne, pour savoir auquel de ces deux pays est due l'invention de la gravure, subsiste toujours: des deux côtés on produit des autorités imposantes; et il serait peut-être facile de satisfaire toutes les prétentions, en supposant, ce qui est assez vraisemblable, que Finiguerra et Schœn ont trouvé, chacun de son côté, et sans se communiquer, le secret de cet art. Tous deux étaient orfèvres, tous deux avaient besoin de tirer des épreuves de leurs ciselures; cependant ce qui pourrait faire croire que l'invention de cet art remonte plus haut, c'est que, parmi les estampes gravées au burin par Schœn, il se trouve une *Passion* qu'il a copiée d'après un maître plus ancien que lui, dont le nom est inconnu, quoique le copiste ait répété la marque par laquelle le graveur primitif s'était désigné. Du reste, quel que soit l'inventeur, on ne peut disconvenir que le *Beau Martin*, comme l'appellent les Français, n'ait montré, dans ses estampes, un talent d'exécution bien supérieur à celui de tous les artistes italiens et allemands, ses contemporains, et qu'Albert Durer lui-même n'a qu'à peine égalé. C'est surtout par le maniement de l'outil que ses estampes se font remarquer: la plupart, même celles qui appartiennent à des ouvrages d'orfèvrerie, sont exécutées avec une intelligence et une finesse admirables. S'il y a eu des graveurs avant lui, il

est du moins le premier qui ait marqué son ouvrage des lettres de son nom. Ce sont les lettres M. et S., séparées par une espèce de croix. L'œuvre de cet artiste, qui consiste en cent cinquante pièces originales environ, est de la plus grande rareté. M. de Heinecke en a donné l'énumération dans son *Neue Nachrichten von Kunstlern und Kunstsachen*. Parmi les plus remarquables, on cite : I. Une *Nativité* et une *Adoration des Rois*, d'une belle exécution, et qui ont cela de particulier, que les tableaux d'après lesquels il les fit, étaient son ouvrage. Ils existent encore à Colmar dans l'église de l'hôpital. II. *Le grand Portement de croix*. III. *Saint Antoine enlevé dans les airs et tourmenté par les démons*. Ce sont les deux pièces capitales de Schœn. La première, surtout, avait une si grande réputation, que Michel-Ange, dans sa première jeunesse, en fit une étude particulière. IV. Un *Saint-Ciboire*, sans le chiffre de l'auteur, remarquable par l'art et la finesse du travail. V. Enfin une *Bataille livrée aux Sarrasins par les Chrétiens soutenus par l'apôtre saint Jacques*. Ce morceau, qui n'est pas terminé vers le coin gauche, passe pour le dernier ouvrage de Schœn. Albert Durer, à ce qu'il rapporte lui-même, fut sur le point d'être envoyé par son père à Colmar, où Martin était établi, pour être mis sous sa direction, lorsque la nouvelle de la mort de cet artiste, arrivée en 1486, vint détruire ce projet. Le musée du Louvre possède, de ce Maître, un tableau représentant les *Israélites recueillant la manne*, et un dessin du *Portement de la Croix*. Ce dessin, exécuté à la plume, et réhaussé de blanc sur papier bleu, a été gravé d'abord par Schœn lui-même, puis copié par Glockenton et par d'autres graveurs. Le même établissement a possédé un autre dessin de ce maître fait à la pointe du pinceau, et représentant un *Groupe de cavaliers*. Il a été rendu à la Prusse en 1815. P—s.

SCHOENBERG (Matthieu de), théologien, né à Munich, le 4 juillet 1734 (1), reçut son éducation chez les jésuites, dans la Société desquels il entra ensuite. Devenu docteur en théologie, il fut employé, par son Ordre, à enseigner les humanités, la philosophie et la théologie, en diverses écoles. Après la suppression des Jésuites, l'électeur de Bavière le nomma son conseiller ecclésiastique, et lui confia la direction de l'*Aumône d'or*, institution très-utile, qui existait alors à Munich. Elle avait pour objet de répandre, parmi le peuple, des ouvrages instructifs, qui fussent à sa portée. Schœnberg rédigea lui-même une quarantaine d'écrits populaires, qui, imprimés en grand nombre, dans des éditions qui se succédaient rapidement, n'ont pas peu contribué à inspirer des sentiments religieux aux peuples de l'Allemagne méridionale et de la Suisse catholique. Schœnberg devint ainsi un vrai bienfaiteur de l'humanité, à laquelle il consacra toute sa vie. Il mourut le 19 avril 1792. Nous ne nommerons, de ses écrits, que ceux qui ont eu beaucoup d'éditions : I. *Pensées chrétiennes, entremêlées de petites histoires*. II. La *Jeunesse ornée*, avec vingt vignettes. III. Les *Occupations de l'homme*, avec vingt-huit vignettes. IV. *Conseil amical à un jeune homme, à son entrée dans le monde*. V. Le *Chrétien résigné*. VI.

(1) Ou plutôt né à Schingen, au diocèse de Constance, le 9 novembre 1731, selon Caballero, *Supplem. Biblioth. script. Soc. Jesu*.

toires bibliques, avec gravures VII. Le *Disciple poli*. VIII. *toire populaire du dogme*. Beau-p de livres de prières. S—L.

SCHŒNBERG (André), histo-raphe suédois, attira, jeune en-, l'attention du public par une *toire comparée des héros, à la ière du baron Holberg*, Stock-n. 1756, 2 vol. in-8°.; à laquelle t succéder une *Introduction à la naturelle et à la morale*, Stock-n. 1759, et des *Lettres à Me-ras*, ibid., 1760. Ce dernier ou-ge eut le double mérite de fournir littérature suédoise un modèle style épistolaire qui lui manquait, traiter, sous une forme agréable, matières abstraites de la philoso-. Les principes de l'auteur sont qui étaient reçus alors. Selon lui, utes nos idées des objets matériels s viennent par les sens; mais ces s n'auraient pas de clarté, sans ulté particulière qu'à l'ame, de ter à notre perception tout ce se passe en elle. Or une percep-acquise par le sentiment, s'ap-e expérience; ainsi l'expérience le seul et le plus sûr fonde-t de tout savoir. » Les états de le nommèrent Schœnberg his-graphe du royaume. Pour justi-ce titre, il publia un grand nom-de petits Traités et de brochures sur l'histoire que sur la politique économie publique. Mais ce furent ont ses *Lettres historiques sur la stitution du royaume de Suède, s les temps anciens et modernes*, kholm, 1777-78, in-8°., qui nèrent le choix de la diète. Dans ouvrage Schœnberg se montre non-seulement écrivain habile, mais aussi historien judicieux, penseur profond, et citoyen ami de la patrie. Ces *Lettres historiques* déplurent pourtant à la cour; le premier cahier fut supprimé par ordre de Gustave III, très-choqué des sentiments cosmopolites de l'auteur; et la suite ne parut jamais, en sorte que l'ouvrage, tel qu'il existe, ne comprend que l'histoire du gouvernement de Suède, jusqu'au règne de Charles XI. Arrêté dans son entreprise, et, trop indépendant pour se soumettre à la censure, l'historiographe du royaume renonça à la carrière littéraire, et s'étant retiré à sa terre près de Gèfle, dans la province de Gestricie, il y mourut, le 6 avril 1811, ayant le titre de conseiller de chancellerie, et de chevalier de l'Étoile polaire. D—G.

SCHOENEMANN (Charles Traugott-Gottlob), historien allemand, né en 1766, à Eisleben, étudia sous le célèbre Gatterer à Göttingue, y prit, en 1797, le degré de docteur en droit, et fut nommé, en 1799, professeur extraordinaire de philosophie à cette même université, où il mourut le 8 mars 1802. Il entreprit, en 1788, une *Bibliothèque des Pères de l'Église latine*, pour servir de pendant et de complément à la bibliothèque latine profane de Fabricius. Cet ouvrage parut à Leipzig, en 1792 et 1794, 2 vol. in-8°. Schœnemann projeta ensuite une nouvelle édition des *Lettres des Souverains Pontifes*, depuis saint Clément jusqu'à saint Léon-le-Grand; mais il n'en parut que le 1er. volume, Gottingue, 1796, in-8°.; il se consacra ensuite à la diplomatique, pour laquelle il était éminemment propre par ses connaissances, son assiduité, sa patience, et par l'excellent juge-

[illegible] est très-supérieur au [illegible] et [illegible] en [illegible] Delle, [illegible] par le [illegible] Hist. Lit., critiq. et philologe., qui donne [illegible] à ce [illegible] le nom de Schœnfeld.

ment que la nature lui avait départi. C'est dans cette partie des sciences qu'on attendait de lui des services que sa mort précoce ne lui permit pas de rendre. Les ouvrages qu'il a publiés sur la connaissance des chartes, tous rédigés en allemand, sont : I. De l'*Étendue de la diplomatique et de ses rapports avec les autres sciences*, 1798, in-8°. II. *De la Manière de déterminer l'âge des chartes*, 1799. III. *Code* ou *Recueil de Chartes pour la diplomatie pratique*, 1800 et 1801, 2 vol. in-8°. IV. *Théorie de la diplomatie ancienne*, 1801, 1re. partie, in-8°. V. *Essai d'un système complet de diplomatique générale*, 1801 et 1802, 2 vol, in-8°. Ces trois derniers ouvrages sont restés incomplets. S—L.

SCHOENFELD (Jean-Henri), peintre, naquit, en 1619, dans la ville impériale de Biberach, d'une famille noble, et fut élève de Sichelbein. Après quelques années d'étude sous ce maître, que l'on connaît à peine, il se mit à parcourir l'Allemagne, pour perfectionner son talent ; et, doué d'une extrême facilité, il devint, en peu d'années, un des plus habiles artistes de cette époque. Il se rendit en Italie, et profita du séjour qu'il fit à Rome pour y étudier les chefs-d'œuvre de la peinture, de l'architecture et de la sculpture. C'est ainsi qu'il modifia son goût, qu'il acquit une connaissance plus parfaite de la composition, et qu'il se fit remarquer par une liberté d'exécution, une correction de dessin peu communes. Il déployait beaucoup de grâce dans ses ouvrages; et son imagination était si active, que son pinceau, quoique d'une fougue incroyable, avait peine à rendre la multitude d'idées qui se pressaient dans son esprit. Il peignait également l'histoire, le paysage, les marin nes, l'architecture et les Ses figures étaient dessiné gance, et ses sujets dispos et jugement. Pendant so Rome, on lui confia, dar Orsini et dans l'église de S sabeth *de'Fornari*, que vaux, dont il se tira ave A son retour en Allemagn par Lyon, Munich, Vier bourg, etc., et y exécut grand nombre de tableaux Augsbourg, dans l'église Croix, deux de ses ouv taux. L'un est le *Christ Calvaire;* l'autre une *D croix*. La composition, l' le dessin, la couleur, tou marquable. On conserve maison du sénat, une a productions, représentan *d'Atalante et d'Hippo* donne la plus haute idée lents, surtout par l'adres quelle il a su reproduire sentiments qui agitent les spectateurs de cette lutt beaux Paysages, sont prin ornés de figures charma beaux fonds d'architectu contribué à sa réputation. à Augsbourg, où il culti jusqu'à sa mort, en 1675. en 1626, à graver à l'eau- *Christ*, ayant une main Une *Bacchanale d'enfa* l'autel de Pan. III. Une avec un berger jouant du et une bergère tenant un t Un *Paysage agreste*, a gure assise sur la pointe d au bord d'une rivière.

SCHOENING ou SCH (Gerhard), historien d né en 1722, dans le dist foden, province de Nor

l'école de Drontheim, par
Dass, qui le mit en état de
l'université de Copenha-
jeune Schœning donna des
ticulières, en même temps
ait les langues anciennes et
l'islandais, la philoso-
théologie. Il se sentit sur-
ût décidé pour les antiqui-
patrie; et ce fut par une
n sur les noces des anciens
es, qu'il débuta, en 1750,
rrière littéraire. Il publia
à l'occasion du mariage de
seur de grec. Son bienfai-
ayant obtenu de se faire
par son ancien élève,
alla diriger, en 1751, l'é-
ontheim; et ce fut là qu'il
avec Suhm, à la carrière
. Les deux amis se parta-
champ encore si peu culti-
istoire des états Danois;
choisit l'histoire de Nor-
Suhm celle de Danemark
ensemble les sagas des Is-
t recueillirent d'innombra-
iaux. Schœning commença
r un *Essai de la géogra-*
nne de la Norvége, Copen-
51, in-4°. Quoique cet es-
nprenne que le Finmark,
des sciences de Copenha-
si contente, qu'elle en fit
traduction française, qui
st restée inédite. En 1762,
fit paraître, à Drontheim,
ption de la cathédrale de
, dont il avait fait des-
es les parties, et au sujet
e il avait recueilli beau-
cuments. Invité avec son
à coopérer à une biogra-
ise, il écrivit la vie du roi
ge, Harold-Haerdraede,
que Eysten; mais le projet
ographie ayant échoué, les
deux amis publièrent séparément leur travail, sous le titre de *Morceaux pouvant servir à corriger l'ancienne histoire de Danemark et de Norvége*, Copenhague, 1767, in-4°. Dès l'année suivante, Schœning fut nommé membre de l'académie de Copenhague, et inséra dans le huitième volume du Recueil de cette société, une Dissertation sur l'antiquité de l'aurore boréale, ou plutôt sur l'antiquité des observations faites par les Grecs et les Romains sur ce phénomène de la nature dans le Nord. Sur ces entrefaits, Gunnerus, évêque de Drontheim, ayant conçu le projet d'une société savante de Norvége, engagea les deux amis à en former le noyau. Cette société fut établie en 1760; et l'année suivante elle publia le premier volume de ses *Mémoires*, dont deux sont de Schœning, qui y traite des disettes et des magasins de grains; car, pour être plus utile à sa patrie, il avait étudié aussi l'économie publique. Pour le deuxième volume, il fournit une Dissertation sur le naufrage du noble vénitien Pierre Quirini dans le Nord, en 1432, ainsi que des observations sur la carte de Norvége par le capitaine Wangenstein. Le troisième volume contient, de Schœning, une Notice sur l'origine de la fonderie de cuivre de Meldal, dont il avait été l'un des directeurs; enfin, il donna, pour le cinquième volume, un Éloge de l'évêque Gunnerus, fondateur de la Société. En 1765, il fut nommé professeur à l'académie de Soroé, où il acheva ses grands travaux historiques. Il donna, dans les tomes IX, X et XII du recueil de l'académie de Copenhague, ses Recherches des connaissances que possédaient les Grecs et les Romains relativement aux pays du Nord, ainsi qu'un Mémoire sur l'expé-

dition de Darius Hystaspe en Scythie. Attaqué par le professeur Schloezer, Schœning lui répondit par une brochure sous le pseudonyme de *Sigurd Sigurdsen*, publiée à Soroé, en 1773. Dans les années 1773, 1774 et 1775, il fit, aux frais du gouvernement, des voyages archéologiques en Norvége. Les résultats de ces excursions savantes forment, selon M. Suhm, 9 volumes : il n'en a été imprimé que deux cahiers, Copenhague, 1778-82, in-4°. Après avoir publié, d'abord à Soroé, en 1769, une Dissertation sur l'origine des Norvégiens, et d'autres peuples du Nord, il fit paraître, deux ans après, dans la même ville, le premier volume de son Histoire de Norvége; le deuxième parut à Soroé, en 1773, et le troisième, qui ne va qu'à la fin du dixième siècle, a été mis au jour par son ami Suhm, à Copenhague, en 1781. C'est un des meilleurs ouvrages historiques qu'on ait sur la Scandinavie : l'auteur a toujours puisé aux sources; la littérature islandaise pour l'ancienne histoire du Nord, lui est familière; son style est clair et simple; sa manière est imitée de Polybe, qu'il regardait comme le meilleur historien. Suhm dit que si cet ouvrage était achevé, aucun pays ne pourrait présenter une histoire comparable à celle-ci, pour l'authenticité des faits, les détails et la profonde connaissances des choses. A la mort de Langebek, en 1775, Schœning fut nommé archiviste à sa place; et le prince royal Frédéric le chargea de préparer une édition du plus important historien islandais, Snorro Sturleson, édition dont le prince faisait les frais. C'était un travail familier au savant norvégien; les deux premiers volumes de la nouvelle édition de Snorro parurent à Copenhague, en 1778 in-fol., avec une traduction l et une introduction de Schœnin avait soigné aussi les cartes et bles généalogiques. Les autres mes furent publiés après la m premier éditeur, par Thorlac puis par Werlauff. Étant m de la société chargée de publ manuscrits islandais de la collection d'Arnas-Magnæus, ning eut aussi part à l'éditi l'ouvrage islandais, intitulé *garvaka*, dont il composa la p Le roi l'avait nommé, en 177 seiller de justice. Quelques après, il fut attaqué d'une ph et mourut le 18 juillet 1780 laissé un grand nombre de n crits, tels que ses *Voyages en vége*, un *Traité sur les Norm* qui, selon Suhm, mériterait d le jour; quatre-vingts cartes nées, des provinces de la No etc. Il a publié un grand nom Dissertations, entre autres: *Di tiones quatuor de origine pl phiæ orientalis*, Copenhague, à 47, in-8°.; *De l'amélioral l'agriculture en Norvége*, 1758; *De antiquissimâ reip constitutione, regum speciat tentiâ et auctoritate apud boreales*, Soroé, 1765, in-4 *antiquo succedendi jure*, ibid., *De festo post occidui solis re in septentrione olim celebrat* 1766; *De anni ratione apud res septentrionales*, ibid.; *F menta narrationis Herodoti a thiâ*, 1768 et 70; *De sinu C et monte Savo*. Son ami S placé une Notice biographiq Schœning, à la tête du troisi dernier volume de l'Histoire d vége. Son bienfaiteur Dass lui légué en mourant une bibliot

rière verbale de la laisser un
patrie, Schœning la légua
ienne à la société Norvé-
s sciences, à Drontheim.

D—G.

EPFLIN (Jean-Daniel),
r d'éloquence et d'histoire à
g, naquit à Sulzbourg, pe-
du margraviat de Bade-
, le 6 décembre 1694. Il fit
ères études à Dourlach, puis
et vint, en 1711, à Stras-
ù il s'appliqua à l'étude des
grecque et latine, de l'élo-
es antiquités et de l'histoire.
dans la carrière par un Pa-
latin de Germanicus, que
le Strasbourg fit imprimer
Son mérite le fit nommer,
, à une chaire d'éloquence
ire. Il eut bientôt pour élè-
l'étude du droit public, les
les plus illustres maisons
gne. Un professeur aussi cé-
envié à la France : Cathe-
, impératrice de Russie, lui
en 1725, des offres séduis-
nais il refusa constamment
s propositions. Strasbourg
ces sacrifices par une aug-
de traitement, et en l'enga-
faire, aux frais de la ville,
ge en France et en Italie.
six mois à Paris, avec les
les plus distingués de cette
les Montfaucon, Hardouin,
e, Rollin, Sacy, Vertot, Cap-
, Bignon, etc. Il parcourut
s villes les plus intéressantes
de la France et de l'Italie; il
issance, dans cette patrie des
r tous les hommes qui l'illus-
lors, les Crescimbeni, Sal-
farsigli et Muratori. A son
Paris, le maréchal d'Huxel-
ident des affaires étrangères,
à Londres pour y puiser des
connaissances positives sur l'état du gouvernement et sur les dispositions des partis; il n'y resta que six mois, revint par la Hollande, où il connut Muschenbroeck, Boerhaave, Drakenborg et autres, et ne vint qu'en 1728, reprendre ses fonctions académiques à Strasbourg. La société royale de Londres lui envoya, la même année, son diplome de réception, et, l'année suivante, il fut reçu, par faveur spéciale du roi, membre correspondant de l'académie des inscriptions et belles-lettres, avec le droit de voter dans les assemblées de cette compagnie, toutes les fois qu'il viendrait à Paris. Schœpflin, à différentes reprises, lui paya son tribut par des Dissertations aussi savantes que curieuses; on les trouve dans les tomes IX, X, XV, XVII, XVIII et XXIII des Mémoires de cette académie. Ses profondes connaissances dans le droit public de l'Allemagne, et dans les intérêts des divers membres de cette association, le firent consulter quelquefois par le garde des sceaux Chauvelin et par le cardinal de Fleury. Il répondit au Mémoire que Bartenstein, son ami, et référendaire du conseil intime de l'empereur, avait composé contre les prétentions de la France, dans la guerre de la succession de Pologne; et son Mémoire fut bien reçu des deux partis. Après la paix de Vienne, en 1738, il fit, avec l'agrément de la cour de France, un voyage dans cette capitale, et il y fut accueilli avec la plus grande distinction. On essaya de l'y fixer par les propositions les plus brillantes; mais il les refusa toutes, et n'accepta le portrait de l'empereur, enrichi de diamants, qu'après en avoir obtenu l'agrément du roi. Il célébra, en 1740, avec la plus grande solennité, au nom de l'université de Strasbourg,

la fête séculaire de l'invention de l'imprimerie. Ce fut à cette époque, que le roi le nomma conseiller et historiographe de France. Dans le même temps, l'académie de Pétersbourg l'admit au nombre de ses associés, comme il l'était déjà de celle de Florence. Ce fut lui qui engagea, en 1763, l'électeur palatin Charles-Théodore, à fonder l'académie de Manheim : il en fut le président honoraire, et il y allait tous les ans faire un voyage. Possesseur d'une bibliothèque de douze mille volumes, une des plus riches en histoire qu'un particulier ait possédée, il la rendit publique pendant toute sa vie, et, dans sa vieillesse, il en fit présent, ainsi que de son cabinet, à la ville de Strasbourg, qui lui en témoigna sa reconnaissance par une pension viagère. La cinquantième année de son professorat fut célébrée comme une fête publique, à Strasbourg, le 22 novembre 1770; mais il ne jouit pas long-temps de cette sorte de triomphe : une fièvre lente l'emporta le 7 août 1771, âgé de près de soixante-dix-sept ans. Le Beau prononça son éloge. Schœpflin avait eu le singulier honneur de voir paraître, avant de mourir, l'histoire de sa vie, composée en latin par Ving, instituteur des princes de Bade, un de ses élèves. Elle a été imprimée, en 1769, in-4°. Il y en a une autre plus récente par Koch. Oberlin a donné, sous le titre de : *Musæum Schœpflini*, la description du cabinet de ce professeur, Strasbourg, 1785, in-4°. Ce n'est que le tome 1er., qui ne contient que les pierres, les marbres et les vases. Le reste n'a point paru. Parmi les nombreux ouvrages que Schœpflin a laissés, les principaux sont : I. Une édition corrigée et augmentée des *Annales Arsacidarum*, de l'abbé de Longuerue, Strasl 1734, in-4°. II. *Commenta historicæ et criticæ*, Bâle, in-4°. C'est un Recueil d'une taine de dissertations savantes la plupart avaient déjà été imp séparément, à mesure qu'il les composées en 1729, 1731, et autres années. III. *Vindicia graphicæ*. Strasbourg, 1750, L'auteur prétend que la déco des caractères mobiles en boi faite à Strasbourg, et qu'on les déjà employés en 1435; mais s nion a été réfutée par Fournie d'autres. Du reste, l'ouvrage re des pièces très-curieuses, qui un grand jour sur l'origine d primerie, mais qui n'en résolv toutes les difficultés. Fournier l a fait, sur cet ouvrage, des vations critiques, Paris, 176 8°. IV. *Alsatia illustrata*, c *romana, francica*, Colmar, 1762, 2 vol. in-fol. Cet ou dont l'auteur avait concerté l avec le chancelier d'Aguesse l'honorait de son amitié, ne rien à desirer sur l'Alsace, l'abondance des matériaux. L Schœpflin en présenta le prem à Louis XV, ce monarque lui a une pension de 2,000 livres. V *diciæ celticæ*, Strasbourg, 1 1760, in-4°. L'auteur y fait v le nom de celtique n'apparten prement qu'à une partie des C et que les Germains étaient de ples très-différents des Celte examine l'origine et les révo de la langue celtique, et y rép lumières entièrement nouvell ouvrage a été traduit en fran réfuté par Pelloutier, à la fin d 1er. de son Histoire des Celt *Historia zæringo-badensis*, ruhe, 1763-1766, 7 vol.

prouve que la maison de
ellement régnante, des-
maison de Zæringen, qui
fois sur la Suisse, et dont
éteint depuis 1218. VII.
i *merovingici, Carolin-*
ici, salici et suevii di-
, Manheim, 1772-1775,
l. On joint ordinairement
à l'*Alsatia illustrata*
dessus). VIII. On a en-
des éclaircissements sur
es Celtes, par Pelloutier,
ouve dans la traduction
qu'en a faite M. Purmann,
1777, in-4°. Il a coopé-
la nouvelle édition de la
e historique de France,
te. Schœpflin avait lu à
des inscriptions des *Mé-*
le projet de Charlemagne,
le Rhin au Danube. On
lé de la vie de ce savant,
uve un extrait dans les
ittéraires, et dans le *Mo-*
messidor an 12. C.T-r.

TTGEN (Christian),
, naquit en 1687, à Wur-
axe. Son père, qui était
, avait reçu une éducation
qui le mit en état de don-
ne les premières leçons à
lui-ci continua ses études
ge de quinze ans au gym-
ville natale, où se trou-
professeurs renommés; et
o2 jusqu'en 1707, au
e la Porte (*Schul Pforte*),
bourg, qui est encore de
une des premières écoles
ne. De là il se rendit à l'u-
e Leipzig, pour faire son
théologie, et s'appliquer
es orientales. Il y passa
gagnant sa vie par des tra-
aires, et par quelques le-
lonnait. A la demande d'un
libraire de cette ville, il s'occupa de la révision du manuscrit laissé, en 1667, par Thomas Reinesius, sous le titre d'*Eponymologicum* : c'était un glossaire pour l'intelligence des inscriptions antiques. Ce manuscrit informe avait besoin d'être déchiffré, mis au net, et complété par le moyen des inscriptions, qui depuis la mort de Reineaius avaient été publiées par Fabretti. Le travail de Schœttgen passa ensuite dans la bibliothèque de Jean Leclerc, et finalement entre les mains de Christophe Sax, qui s'occupa long-temps à l'enrichir de mots tirés des inscriptions recueillies ou publiées dans le dix-huitième siècle, par Gude, Doni, Gori, Passionei, Bonada, Burmann et Paulus. Après la mort de Sax, les papiers que ce savant avait laissés, y compris l'*Eponymologicum* de Reinesius, Schœttgen et Sax, furent achetés par Louis Buonaparte, alors roi de Hollande. Il faut espérer que le gouvernement des Pays-Bas aura soin de faire publier enfin un ouvrage de cette importance, qui manque à la philologie. Schœttgen prépara aussi une nouvelle édition des *Scriptores rei rusticæ*, qui ne fut publiée qu'en 1735, par Gesner. Renonçant, en 1716, à la prédication, pour laquelle il avait montré beaucoup de goût dans sa jeunesse, il se voua à l'instruction publique, fut nommé recteur du gymnase de Francfort sur l'Oder; en 1719, professeur de belles-lettres à celui de Stargard; et, en 1728, recteur d'un des gymnases de Dresde. Il occupa cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 15 octobre 1751. Ce savant avait été marié avec la fille d'un médecin de Berlin, de laquelle il eut huit enfants. Sa carrière n'a pas été brillante, mais elle fut utile: son mérite, comme professeur, n'a

pas seulement été reconnu et célébré par les nombreux disciples qu'il a formés ; il lui valut encore une grande considération de la part de ses concitoyens et des étrangers. Outre l'érudition philologique et historique, Schœttgen possédait à un rare degré la littérature orientale et rabbinistique. Il fut souvent consulté par les docteurs juifs, qui étaient pénétrés de la plus haute vénération pour sa sagesse; mais ce sentiment se changea tout-à-coup en haine, lorsqu'ils s'aperçurent que Schœttgen n'avait si bien étudié les livres des plus anciens rabbins, que pour confondre leur savoir et le faire tourner au triomphe du christianisme. Il fit paraître, en 1748, son *Jésus le vrai Messie*, 1 vol. in-8°., où il prouva, par les livres des Juifs eux-mêmes, que tous les passages de l'Ancien-Testament qu'ils ont entendus du Messie, ont été accomplis par le Christ. Dans l'introduction, qui renferme l'Histoire de l'Orthodoxie juive, l'auteur démontre la conformité des dogmes juifs et chrétiens, que les rabbins méconnaissent. Ce livre est l'ouvrage le plus fort qu'on ait écrit contre l'incrédulité des Juifs ; et il ne paraît pas qu'on puisse rien y ajouter. Schœttgen a soigné des éditions estimées des *Lettres attribuées à Thémistocle*, Leipzig, 1710, in-8°., de *Quinte-Curce*, 1717, in-12.; du *Nouveau-Testament*, 1744, in-8°. Le *Philon*, de 1729, qui paraît être une nouvelle édition, n'est que celle de Wittemberg, 1691, à laquelle un libraire de Francfort ajouta une préface et un nouveau frontispice. Schœttgen a aussi donné de nouvelles éditions des ouvrages de Lambert Bos, sur les ellipses grecques ; de Walter, sur les ellipses hébraïques; et du Lexique de Pasor, sur le Nouveau-Testament. Lui-même publia plus tard un meilleur Lexique de ce genre, qui depuis a été réimprimé avec des additions de Krebs et Spohn, ainsi qu'un *Dictionnaire d'antiquités*. Fabricius ayant laissé incomplète sa bibliothèque latine du moyen âge, Schœttgen y ajouta un sixième vol., renfermant les lettres P à Z. Outre l'ouvrage allemand que nous avons cité, ses *Horæ hebraicæ et talmudicæ*, qui parurent en 1733 et 1740, 2 vol. in-4°., furent les produits de ses travaux dans les langues orientales, conjointement avec G.-Chr. Kreysig. Il rédigea encore, en allemand, une collection intéressante pour l'Histoire de Saxe, 12 vol. in-8°., et il publia, dans la même langue, une *Vie de Conrad-le-Grand, margrave de Misnie*, et l'*Histoire de Weprecht de Groetsch, margrave de Lusace*. Après sa mort, on publia : *Diplomataria ad scriptores Historiæ Germanicæ medii ævi cum sigillis ære incisis*, 1733 et années suivantes : collection qu'il avait faite avec Kreysig. Enfin il existe de Schœttgen environ quatre-vingts *Opuscules*, *Dissertations*, *Programmes*, etc., Ceux qui éclaircissent quelques points de l'Histoire de Saxe, ont été réunis sous le titre de *Schœttgeni opuscula minora, Historiam saxonicam illustrantia*, Leipzig, 1767, in-8°. S-L.

SCHOIFFER (Jean). *V.* Schœffer.

SCHOLLINER (Hermann), historien, né, le 15 janvier 1722, à Freisingen, où son père était instituteur, fut élevé chez les Bénédictins de cette petite ville, qui y avaient une très-bonne école latine. A l'âge de seize ans, il entra lui-même dans l'ordre, à l'abbaye d'Ober Altaich, et y étudia, pendant quatre ans, la philosophie, les mathématiques, puis

gie, à Salzbourg. En 1745, ordres. Ses supérieurs, pré: parti qu'ils tireraient de ts, l'envoyèrent à Erfurt, perfectionner dans les lanntales, et plus tard à Salzour y apprendre le droit ciroit canon. Après avoir voué ses à cette étude, il fut charigner lui-même la théologie it canon à Ober Altaich. Il dans ces fonctions, une si éputation, que la congrégaroise des Bénédictins le nomteur-général des études. En fut élu membre de la classe e de l'académie des sciences h. Envoyé, en 1760, à Salzour y professer la théologie que, il remplit, pendant six tte chaire, avec un grand après quoi il retourna, à aich, où ses supérieurs l'appelé. Il y reçut, de l'a- des sciences de Munich, nission honorable de rédiuis le dixième volume, les nta Boïca, ou Collection aux historiques de cette aca- à la place de Pfeffel, qui soigné les premiers volu- qui venait d'entrer au servi- ance. En 1770, il fit, à Vien- les affaires de son couvent ge qu'il mit à profit pour re- les diplomes et d'autres ma- istoriques. Après son retour, nmé successivement curé à rg, prieur d'Ober Altaich, 773, professeur de théologie que, à l'université d'Ingolsfecteur de Bavière et le prine de Freisingen lui conférèrent le leur conseiller ecclésiasti- bout de quatre ans, il se dé- tte charge, et retourna enco- is dans son monastère, espé- rant que dorénavant il lui serait permis de se consacrer exclusivement aux travaux historiques : mais ses supérieurs l'ayant chargé de l'administration de la prévôté de Walchenbourg, dépendante de l'abbaye, Scholliner, accoutumé à l'obéissance, se soumit à la nécessité. Enfin, en 1784, il fut dispensé de cette fonction pénible, et put faire de l'histoire l'unique occupation du reste de ses jours, qui finirent le 16 juillet 1795. Regardant les médailles qu'il avait reçues pour quelques-uns de ses ouvrages, et les honoraires qu'il avait gagnés, comme une fortune dont il pouvait disposer, il en fit un fonds, qu'il légua au monastère, pour en employer le revenu à l'entretien de la bibliothèque. Ses ouvrages sont de deux classes. Ceux qu'il publia avant 1775, ayant la théologie et l'histoire ecclésiastique pour objet, ont la plupart la forme de dissertations; nous en citerons les suivantes : *De magistratuum ecclesiasticorum creatione; De religione lutheranâ Catholicis, juxtà ipsum, ut ad eam accedant amabile, reipsa verò ne ad eam deficiant, odibile, Ecclesiæ orientalis et occidentalis concordiâ in transsubstantiatione; De hierarchiâ Ecclesiæ catholicæ; Historia theologiæ christianæ seculi primi*, etc. Depuis 1776, Scholliner ne s'occupa presque exclusivement que de l'histoire de la Bavière, de la généalogie de ses princes et de la vie des hommes célèbres que ce pays a produits. Un grand nombre de ses travaux sont insérés dans les tom. XI à XVIII des *Monumenta Boïca*, dans les tom. IV et V des Mémoires de l'académie de Munich, et dans le Recueil de Westenrieder (*Beytrage zur vaterlandischen Geschichte*), Munich, 1788 et suiv.). S—L.

SCHOMBERG (Henri de), maréchal de France, naquit à Paris, en 1583 : sa famille, originaire de Misnie, s'était établie dans le royaume, à la fin du quinzième siècle (1); son père avait été, sous Charles IX, Henri III et Henri IV, commandant des troupes allemandes au service de France, puis gouverneur de la Marche. Il acheta la seigneurie de Nanteuil pour son fils Henri. Celui-ci porta d'abord le titre de comte de Nanteuil, et fit, sous ce nom, ses premières armes à l'âge de dix-sept ans, avec le duc de Mercœur, en Hongrie, où ce seigneur et le prince de Joinville étaient allés faire la guerre en volontaires dans les troupes de l'empereur Rodolphe II. Le jeune Nanteuil se fit remarquer par sa résolution au siége d'Albe Royale, qui fut enlevée d'assaut. A son retour en France, il prit le titre de comte de Schomberg, dont il se trouva en possession par la mort de son père. Les dix-sept ans de paix dont la France jouit pendant les dernières années du règne de Henri IV et les premières de celui de Louis XIII, enchaînèrent son ardeur guerrière; mais sa vie n'en fut pas moins utile à l'état. Il lui rendit d'importants services par une rare habileté dans les affaires. Nommé, en 1608, lieutenant pour le roi, dans le Limousin, il apaisa les troubles élevés dans ce pays, à l'occasion de querelles de religion. Le comte de Schomberg passa ensuite en Angleterre, comme ambassadeur, et quitta la Grande-Bretagne, en 1616, pour aller en Allemagne veiller aux intérêts de la France, auprès de différentes cours de ce pays. C'était une mission fort délicate à cause de la dissidence de religion; il la remplit avec beaucoup de supériorité. Au moment de la rupture avec les princes, il reçut l'ordre de lever en Allemagne quatre mille reitres et quatre mille lansquenets, et conduisit lui-même ces troupes à Paris. Pendant les troubles qui suivirent la mort du maréchal d'Ancre et l'exil de la reine (1617 et 1618), Schomberg servit en Piémont, sous les ordres de Lesdiguières, contre les Espagnols qui voulaient accabler le duc de Savoie, alors fidèle allié de la France. Le 20 juin 1619, il succéda au président Jeannin dans la place de surintendant des finances, et n'abandonna pas pour cela la carrière des armes. Il remplit la charge de grand-maître de l'artillerie aux siéges de Saint-Jean-d'Angeli et de Montauban, et contribua puissamment à la conquête des places que les Calvinistes possédaient dans le Languedoc. A la mort de Luynes, en 1621, il fut porté à la tête des affaires avec le cardinal de Retz et M. de Puisieux, par le parti qui voulait en écarter l'évêque de Luçon, depuis cardinal de Richelieu : il fut de l'expédition du Rouergue (1622), toujours en qualité de commandant de l'artillerie. On tenait beaucoup à s'emparer de la ville de Saint-Antonin, un des boulevards des mécontents, place très-forte, située au milieu de montagnes, et d'un accès difficile. Les habitants et la garnison, apprenant qu'on voulait les assiéger, rirent de ce projet, en disant qu'ils ne craignaient rien, *car l'artillerie avait la goutte;* Schomberg était dans ce moment fortement attaqué de cette maladie; mais malgré ses souffrances, il surmonta tous les obstacles, arriva à la tête de l'artillerie, foudroya la

(1) Deux cardinaux de la même famille avaient illustré le nom de Schomberg dans le quinzième siècle. *Gaspar* de Schomberg, père de Henri, maréchal-général des troupes allemandes au service de France, mourut subitement dans son carosse, en 1599. Il avait un frère cadet qui fut tué dans le fameux duel de Maugiron, Quélus, Riberac, etc., le 21 avril 1578.

place, et la força de capituler : Lomlez et cinq autres places subirent le même sort ; enfin, dans moins de cinq semaines, toute la Guienne rentra sous l'obéissance du roi. Malgré l'éclat de ses services, Schomberg ne trouva point grâce devant Richelieu, dont rien ne pouvait balancer la puissance : il se vit privé de la charge de surintendant des finances, et éloigné de la cour. On donna au marquis de La Force le bâton de maréchal, auquel Schomberg avait des droits bien plus réels. Richelieu était trop habile pour ne pas voir qu'il agissait contre ses intérêts, en écartant les hommes de mérite. Voulant réparer cette faute, il proposa lui-même au roi le rappel de Schomberg, et lui fit donner le bâton de maréchal, en 1625, à la mort de Roquelaure ; et, dès ce moment, il lui montra une entière confiance. Schomberg fut chargé, en 1627, de chasser les Anglais de l'île de Ré ; et l'élite de la noblesse se disputa l'honneur de partager les dangers de cette expédition. Il attaqua Buckingham au moment où ce général cherchait à regagner ses vaisseaux, et le battit complétement. Il servit ensuite avec beaucoup de gloire, au siége de la Rochelle, entra le premier dans la ville, à la tête de quatorze compagnies des Gardes-Françaises, et punit de mort des soldats qui s'étaient introduits dans quelques maisons pour piller. Le roi le choisit, deux ans après, pour lieutenant, dans la guerre qu'il soutint en Piémont pour défendre le duc de Mantoue contre l'empire et les princes d'Italie. Au mémorable combat du Pas-de-Suze, Schomberg attaqua la droite des retranchements ennemis, qui fermaient le détroit, et les enleva à la tête d'une partie de la maison du roi ; mais il fut blessé d'un coup de mousquet, dans les reins, à la fin de l'action. Cette blessure, quoique grave, ne l'empêcha pas de continuer la campagne ; il prit Pignerol, et força le duc de Savoie à lever le siége de Casal. Il écrivit lui-même la relation de cette campagne, qui fut imprimée sous le titre de *Relation de la guerre d'Italie*, 1630, in-4°. Le dévouement que Schomberg avait montré pour la cour, le fit nommer, en 1632, chef de l'armée destinée à combattre, dans le Languedoc, les rebelles commandés par le duc d'Orléans, frère du roi, et le duc de Montmorenci. Il livra bataille à celui-ci auprès de Castelnaudari, le 1er. septembre 1632, dispersa ses troupes et le fit prisonnier (*V.* Montmorenci, XXX, 17). L'habileté de ses manœuvres, la promptitude avec laquelle il passa la rivière de Fresquel, décidèrent de la journée. Pour prix de la victoire, il fut nommé gouverneur du Languedoc ; mais il n'exerça pas longtemps cette charge, et mourut d'apoplexie, le 17 novembre de la même année, à Bordeaux, où se trouvait alors la cour. Le soir même où il expira, le cardinal de Richelieu éprouvait auprès de lui une rétention d'urine tellement violente, que l'on alla annoncer au roi la mort de Schomberg et celle du cardinal en même temps ; mais Richelieu fut sauvé par les soins éclairés des médecins. Schomberg passait pour un des hommes les plus savants de son temps ; il se montra aussi habile dans le manége de la politique que dans l'art de la guerre ; à l'exemple de son père, il se fit un honneur de protéger les gens de lettres ; nul ne fut plus magnifique, plus libéral. Un jour un de ses intendants lui comptait une somme assez forte, en présence de plusieurs officiers ; l'un dit à demi-

voix : Avec cela je serais heureux pour la vie. Soyez heureux, lui dit Schomberg, en le contraignant d'accepter cet argent. On cite le même trait de François Ier. Le cardinal de Richelieu parle ainsi de Schomberg dans ses *Mémoires*. « C'était un gentilhomme qui » faisait profession d'être fidèle, et » tenait cette qualité de sa nation. Il » avait moins de pointe d'esprit que » de solidité de jugement; il le mon- » tra en la charge de surintendant » des finances, en laquelle, sans s'être » enrichi d'un teston, et ayant tou- » jours conservé l'intégrité ancienne » qui semble n'être plus de ce temps, » néanmoins les financiers sous lui » n'abusèrent pas peu de sa facilité. » Il était homme de grand cœur, de » générosité et de bonne foi : Dieu » l'a signalé en l'exécution de trois » grandes actions à l'état, des plus » importantes de notre siècle.

M—z—s.

SCHOMBERG (Charles, duc de), fils du précédent, naquit le 16 février 1601, à Nanteuil. Attaché d'abord en qualité d'enfant d'honneur à Louis XIII, il gagna les bonnes graces de ce prince, qui lui donna, dans la suite, des marques fréquentes d'affection. Il fit ses premières armes, sous les ordres de son père, dans le Languedoc et le Poitou, fut blessé au siége de Sommières, en 1622, et signala sa valeur, en 1629, à la prise du Pas-de-Suze et de Privas. L'année suivante, il accompagna le roi dans son voyage en Savoie. Le duc d'*Halluyn* (c'est le nom qu'il portait alors), à la tête d'une compagnie de chevau-légers de la garde, se fit remarquer au combat de Rouvray (1632), et y reçut une blessure grave. Il fut compris dans la promotion suivante des chevaliers de l'Ordre du Saint-Esprit; et le roi joignit à cette faveur celle de le nommer gouverneur du Languedoc. Il défit les Espagnols, en 1636, devant Leucate (1); fut créé peu de temps après maréchal de France; et poursuivant le cours de ses succès dans le Roussillon, remporta, sur les Espagnols, différents avantages. Enfin, secondé par le maréchal de La Meilleraie (*V.* ce nom, XXVIII, 152), il prit Perpignan, en 1642. La mort de Louis XIII fut le terme de sa fortune. On lui demanda sa démission du gouvernement de Languedoc, pour le donner à Gaston d'Orléans; mais il conserva le titre de lieutenant-général de cette province; et il obtint, par forme d'indemnité, le gouvernement de Metz, avec la charge de colonel des Suisses et Grisons, que le duc d'Orléans ne voulut pas voir donner au duc de Longueville. Contraint de prendre le commandement de l'armée de Catalogne, au refus du frère du cardinal Mazarin, il partit, dit Mlle. de Montpensier, « avec peu d'argent, peu de faveur et peu d'hommes; et ceux qui sont du métier de faire rire les autres disaient, par raillerie, que celui qui voudrait aller en lieu périlleux, devait suivre ce maréchal. Les courtisans prétendaient que tous ses exploits se borneraient à donner des sérénades aux dames espagnoles; car quoi qu'il ne fût plus jeune, il était toujours galant» (*V.* ses *Mémoires*, II, 273, édit. d'Amsterd., 1750). Schomberg prit cependant Tortose d'assaut, en 1648, malgré la résistance opiniâtre des assiégés. L'évêque de cette ville fut trouvé tué sur la brèche, une demi-pique à la main. Toute la gloire d'une entreprise si hardie revint à Schomberg; mais sa faveur n'en fut pas plus grande. Quoique la

(1) Cette victoire de Schomberg fut célébrée dans plusieurs ouvrages dont on trouve les titres dans la *Bibl. hist. de France*, nos. 21896-97-98 et 99.

on ministre ne cessassent de r des sujets de plainte, il aucune part aux troubles mourut regretté des gens à Paris, le 6 juin 1656. , furent ensevelis dans le de son père, à Nanteuil. nit point de postérité, quoi- été marié deux fois; la avec Anne, duchesse d'Hal- t il prit le nom et le rang pairs du royaume; la se- e Marie de Hautefort, célè- a beauté, et dont l'article maréchal de Schomberg et eurent l'honneur d'être les protecteurs de Bossuet, ri buèrent beaucoup à faire à la cour. Par reconnais- lédia au maréchal sa *Ré- du Catéchisme de Paul* n conserve des *Lettres* du nomberg, à la suite de celles re, à la Bibliothèque du s de Bouthilier, k. 6. Son gravé plusieurs fois dans nats, se trouve dans l'ou- itulé : les *Triomphes de uste*, in-fol., et fait partie *l* de Montcornet. W-s.

IBERG (Marie de Hau- nchesse de), femme du pré- nit fille du marquis de Hau- Mlle. Dubellay. Elle perdit e très-bonne heure. Lors- ut à la cour de Louis XIII, emière fois, à l'âge de qua- sa beauté fit le plus grand mée d'abord fille d'honneur le Médicis, elle passa bien- ice de la jeune reine, qui e son amitié et d'une con- t elle se montra toujours pèce de prédilection que le pour Mlle. de Hautefort, s'il la vit, aurait bientôt actère de la passion, si Louis XIII avait su aimer ses maîtresses autrement que ses favoris. « Il en était jaloux, dit le président Hénault, et c'était là où se bornaient ses sentiments. » En effet, jamais amour ne fut plus chaste que celui de ce prince pour sa jeune favorite, qui ayant obtenu la survivance de sa grand'mère, Mme. de la Flotte, à la charge de dame d'atours, porta dès-lors le titre de dame. Quand le roi était en tête-à-tête avec elle, il lui parlait beaucoup de chiens, d'oiseaux, et principalement de chasse, ayant un goût décidé pour ce genre d'exercice, et y déployant une adresse extraordinaire. Mme. de Hautefort essentiellement occupée de plaire à la reine Anne d'Autriche, répondait peu à l'affection du monarque, dont le caractère et les boutades la rebutaient tellement qu'elle ne pouvait, dit Mlle. de Montpensier, s'empêcher de se moquer quelquefois de lui. Elle eût voulu tirer sa souveraine de la servitude que celle-ci partageait avec le royal pupille du cardinal de Richelieu. On lit, dans les Mémoires du temps, qu'un jour le roi étant entré dans la chambre d'Anne d'Autriche, qui était à sa toilette, s'aperçut que Mme. de Hautefort cachait dans son sein un billet. Comme il insistait pour en avoir connaissance, la reine saisit les mains de sa fille d'honneur, et dit à Louis de prendre ce billet où il était; il répondit qu'il n'avait garde, et qu'il n'osait y toucher, si bien que la reine tenait toujours Mme. de Hautefort. Alors le roi s'arma d'une paire de pincettes d'argent, à l'aide desquelles il voulut essayer s'il pourrait avoir le papier. Mais Mme. de Hautefort l'avait placé trop avant, et la reine la laissa s'échapper après qu'elle se fut divertie, et de la peur qu'elle avait eue, et de l'embarras de Louis

XIII (1). Mais il est peu probable qu'Anne d'Autriche se soit prêtée à ce manége. Cependant Saint-Simon, tout en confirmant le fait, sans parler des pincettes d'argent, dit que la reine était présente et intéressée au billet, qui d'abord fut serré. Il ajoute que le roi voulant l'enlever à Mme. de Hautefort, ils se débattirent assez long-temps. Peut-être est-il plus croyable que cette scène se soit passée en tête-à-tête, et que le papier ne fut-autre chose qu'une promesse écrite, de se défaire du cardinal de Richelieu, promesse obtenue du faible monarque par Mme. de Hautefort. Quoi qu'il en soit, Louis XIII ne tarda pas à la nommer dame d'atours. Ce fut alors que l'espèce d'amour qu'il avait pour elle alla jusqu'à la plus violente jalousie; celle de Richelieu était d'une nature différente. Il compromit Mme. de Hautefort dans les intrigues qu'il se permettait contre la reine, et finit par persuader au roi d'éloigner la confidente d'Anne d'Autriche, pendant quinze jours seulement. Mais, de délais en délais, Louis XIII s'était accoutumé à ne plus la voir, et elle fut remplacée dans la faveur de ce prince, par Cinq-Mars, protégé du cardinal, qui bientôt conçut l'espoir de supplanter lui-même ce jeune homme. La régente, après la mort du roi, rappela Mme. de Hautefort à la cour; mais la dame d'atours, s'exprimant avec trop de liberté sur le cardinal Mazarin, fut de nouveau disgraciée : ce qui put contribuer à justifier l'opinion que Louis XIII avait émise sur la reine sa femme, en lui reprochant un caractère d'ingratitude. Mme de Hautefort se retira dans un couvent, voulant

(1) On voit, dans Sauval, *Galanterie des rois de France*, une gravure qui représente cette étrange scène.

ou croyant vouloir se faire relig
Ce fut à cette époque qu'elle con
maréchal Charles duc de Schom
dont elle devint la femme, en se
bre 1646. Dès-lors elle ne se m
plus que rarement à la cour, qu
Louis XIV lui témoignât beau
d'estime et de bienveillance.
en 1656, elle conserva dans le
de une grande considération.
était amie de mesdames de Sévi
de Lafayette, et protégeait Sca
qui l'a célébrée dans plusieurs
de vers. (*V.* SCARRON). Quand
Anne d'Autriche dans une p
moins heureuse, elle se rapproch
le avec empressement. Lorsi la p
sait comme un exemple de vertu
conduite dans toutes les occas
disant qu'il n'aurait répondu
vertu d'aucune femme, si ce n'
la reine son épouse, et de la
chale de Schomberg. Il existe u
de cette dame, qui doit avo
écrite plus de sept ans avant sa
puisqu'il n'y est point question
proposition que lui fit Louis
de remplir la place de dame d
neur de la dauphine, *afin de*
tre à la cour la dignité et la
deur qu'on commençait à n'
voir. La maréchale de Scho
avait alors soixante-huit an
n'accepta point. Cependant le
avait écrit de sa main deux
pressantes: elle persista dans
fus, résolue de consacrer le r
ses jours aux exercices de pi
s'enferma dans le couvent de l
delène de Trainel, à Paris,
mourut le 1er. août 1691, â
soixante-quinze ans. — Le co
Schomberg, petit-fils du duc Cl
et le dernier de cette famille
maréchal-de-camp, sous le rè
Louis XV, et il passa pour
grands seigneurs les plus instr

les plus spirituels de ce temps-là. Lié avec beaucoup de gens de lettres, et surtout avec d'Alembert et Voltaire, dont il partageait les goûts et les opinions, il fut long-temps en correspondance avec le philosophe de Ferney, et le visita dans sa retraite.

L—p—e.

SCHOMBERG (Armand-Frédéric de), maréchal de France d'une autre famille que les précédents, descendait d'une ancienne maison d'Allemagne issue de celle de Clèves, dont elle portait les armes. Il était fils de Ménard de Schomberg, qui reçut de l'électeur Palatin Frédéric V la commission de négocier son mariage avec la princesse Elisabeth (*Voy.* Frédéric V, xv, 593), et d'Anne, fille d'Édouard Dudley, pair et second baron d'Angleterre. Né vers 1619, il n'avait que quelques mois, lorsqu'il eut le malheur de perdre son père. Il resta sous la tutelle de l'électeur, qui désigna, pour administrer ses biens, quatre commissaires, dont il ne put jamais, dans la suite, obtenir de comptes. Il annonça, dès l'enfance, son inclination guerrière, et toutes les qualités qui devaient l'illustrer un jour. A seize ans il se trouvait à la fameuse bataille de Nordlingue, où les Suédois furent défaits par les Impériaux. Il servit ensuite à la retraite de Maïence; puis devant Dole, sous les ordres de Rantzau (*Voy.* ce nom), qui lui avait donné une compagnie dans son régiment. Il suivit ce grand capitaine en Allemagne, fut chargé de surprendre Nordhausen, battit la garde avancée et entra dans la place pêle-mêle avec les fuyards. L'empereur le punit de son audace en confisquant ses biens. Cette mesure le força de demander du service en Hollande. Le prince d'Orange, Henri-Frédéric, s'empressa de lui donner de l'emploi, et mit à profit ses talents dans des occasions importantes. Après la mort du prince Guillaume (1650), Schomberg revint en France, acheta la compagnie des gardes écossaises, servit en Poitou, dans les guerres civiles, puis en Champagne, au siége de Rhétel, où il commanda l'infanterie, dans l'absence des officiers généraux. Le cardinal Mazarin le récompensa de sa valeur, en lui faisant expédier un brevet de lieutenant-général à l'armée de Flandre. La prise de Landrecies et de Saint-Guilain fut le fruit de ses premiers exploits. Au siége de Valenciennes, son fils aîné fut tué, sous ses yeux, dans la tranchée, tandis qu'il posait une fascine dans un endroit découvert. Schomberg eut assez de fermeté pour supporter ce malheur, et continua de donner ses ordres avec le même sang-froid qu'auparavant. Il commandait, à la bataille des Dunes, la seconde ligne de l'aile gauche, et il contribua beaucoup au succès de cette journée, où la valeur du prince de Condé ne put sauver l'armée espagnole. Il prit ensuite Bergues et quelques autres places, dont il fut nommé gouverneur. La paix avec l'Espagne semblait devoir condamner Schomberg à l'inaction; mais les Espagnols n'avaient point abandonné le projet d'enlever le Portugal à la maison de Bragance. Il fit offrir ses services à la régente, et lui conduisit un corps de quatre mille hommes, qui suffit pour assurer aux Portugais la supériorité. Il battit les Espagnols dans toutes les rencontres, et termina cette expédition brillante par la victoire de Villa Viciosa, qui raffermit pour toujours le trône de Portugal (1). Ses services

(1) On trouve des détails circonstanciés sur les campagnes de Schomberg en Portugal, dans les *Mémoires de Fremont d'Ablancourt* (*Voy.* Fremont, XVI, 23).

lui méritèrent la grandesse avec le titre de comte; et il revint à Paris, où il fut accueilli avec enthousiasme. Mme. de Sévigné, qui le voyait fréquemment ainsi que sa femme, écrivait à Mme. de Grignan: « M. de Schomberg me paraît un des plus aimables maris du monde, sans compter que c'est un héros: il a l'esprit orné et une intelligence dont on lui sait un gré non pareil » (*Lett.* du 1er. mai 1671). L'Europe venait de se coaliser contre Louis XIV. Schomberg eut le commandement de l'armée de Catalogne, et sut contenir les Espagnols, auxquels il enleva Figuières et d'autres forteresses. Quoique protestant, il reçut, en 1675, le bâton de maréchal, et passa, bientôt après, à l'armée des Pays-Bas. En 1676, il força les Hollandais de lever le siége de Maestricht et celui de Charleroi. L'année suivante, la division qu'il commandait fut réduite à rien par les nombreux détachements qu'on en tira pour grossir celle du maréchal de Créqui. Impatienté de ne pouvoir agir, Schomberg vint trouver le duc de Créqui, auquel il dit qu'il sortait de sa garnison pour venir servir de volontaire auprès de lui; qu'il était inutile où on l'avait placé, et qu'il avait écrit au roi pour lui offrir son service comme vieux soldat (*Let.* de Mme. de Sévigné, 11 août 1677). Schomberg reçut, en 1684, l'ordre d'entrer en Allemagne, à la tête de vingt-cinq mille hommes: mais une trêve fut signée quelques jours après avec l'empereur; et il ne put rien entreprendre. La révocation de l'édit de Nantes le décida, en 1685, à demander la permission de se retirer en Portugal (2). Il passa, peu de temps après, à la cour de l'électeur de Brandebourg, qui le créa ministre-d'état et généralissime; mais il ne put résister aux offres pressantes du prince d'Orange, qui se disposait à chasser du trône le malheureux Jacques II, son beau-père. Schomberg suivit ce prince en Angleterre, et prit une part très active à cette expédition (*V.* GUILLAUME III, XIX, 127). A la bataille de la Boyne, étant entré, sans cuirasse, dans la rivière, pour guider un régiment d'infanterie, il fut tué d'un coup de pistolet, tiré à bout portant, par un jacobite, le 11 juillet 1690. Mme. de Sévigné, qui trouvait alors que son héros *gâtait cruellement* la fin d'une si belle vie, apprit sa mort avec une satisfaction inconcevable. « Nous en aurions été plus aises, dit-elle, si on ne nous avait fait attendre celle du prince d'Orange; mais ce sera pour une autre fois (*Lettre* du 13 août). » Les restes de ce grand capitaine furent inhumés dans l'église de Saint-Patrice de Dublin, où l'on voit son tombeau, décoré d'une épitaphe. Son portrait, gravé plusieurs fois, in-fol. et in-4°., fait partie du *Recueil* d'Odieuvre. On a l'*Abrégé de la vie de Schomberg*, par Lusancy (Matth. Beauchateau), Amsterdam, 1690, in-12. W—s.

SCHONA (BEN) *MOHEB-EDDIN ABOU'L VALID MOHAMMED*, natif d'Alep, est regardé comme le premier des docteurs chez les Mahométans. Il était hanifite, chef de la religion et grand-juge d'Irak, ou de la Chaldée; il mourut en 883 de l'hég.

(2) Bayle ne regardait pas comme volontaire, de la part de Schomberg, sa retraite en Portugal, ni sa sortie de ce royaume. « Ce maréchal, dit-il, (*Comment. philosophique*, fin du chap. 26), s'est » vu contraint, sur ses vieux jours, par les ordres » du roi, de sortir de France.... Ces mêmes ordres » lui ayant fixé une retraite en Portugal, il espé- » rait d'y passer tranquillement le reste de ses » jours; mais rien n'a été capable de le mettre à » couvert des persécutions.... Il a donc fallu que » ce maréchal se soit remué encore une fois, et alle » cherché des asiles bien loin de la patte du loup. »

le J.-C.), après avoir laissé p d'ouvrages, qui l'ont rendu l. La principale de ses pro- est une *Histoire générale* e parties, depuis Adam jus- 03. Il la fit, à la demande eddin Mohammed, gouver- lep, et l'intitula : *Jardin des mémorables*. On la trouve en it à la bibliothèque du Roi et dans la Bodléienne, dans Vatican, de Leyde et de gue. D'Herbelot et autres en un grand usage. On peut la comme un abrégé des *An-* Abou'lféda, qu'il a continuées an 730 de l'hég. jusqu'à l'an ris, suivant Reiske, cette tion est d'un mérite inférieur es Annales. Voyez ses *Pro-* ata, p. 230. Z.

ONÆUS ou DE SCHOONE ELLE), poète latin, né à en Hollande, vers 1540, fit es études au collége du Porc, in, d'où la réputation qu'il equise par son talent pour la latine, non moins que par rité de ses mœurs, le fit ap- rectorat de l'école latine de vers 1575; il remplit ses fonc- ec beaucoup de succès pendant, au bout desquels il s'en dé- écut encore onze ans dans une de retraite. Il mourut dans le il était né, le 23 nov. 1611. n épitaphe, en quatre vers es, il se représente comme r qui, après avoir joué son mette la scène de la vie, et faisant ses adieux, solli- applaudissements auxquels avoir droit. Son principal est son *Terentius Christia-* mposé de dix-septcomédies, ou il a imité, non sans suc- tyle de Térence. (*V.* Cygne, x, 595). La première édition complète parut à Cologne, en 1614, in-8°. On a réuni à celle d'Amsterdam, 1629, in-8°. les autres Poésies latines, Élégies et Épigrammes, qui avaient paru séparément à Anvers, sous le titre de *Carminum libellus*, en 1570. Le *Terentius christianus*, Paris, 1779, in-8°., ne contient que quatre des dix-sept pièces de Schoone. (*Voy.* au surplus, le *Dictionn. des anonym.*, deuxième édition, n°. 21536). On a encore de lui une *Grammaire latine*, Harlem, in-12. Le nom de notre auteur, dans sa langue maternelle, signifie *le beau*, et l'on nous a transmis une pièce de vers latins de son temps, où il est dit que, sous tous les rapports, il mérita ce nom; qu'il était fort bien de figure, et qu'il avait une très-belle femme, qui lui avait donné de fort beaux enfants. Un autre Schonæus (Pierre), maître-ès-arts, et docteur en médecine de Harlem, cultiva aussi la poésie latine; servit dans les armées du roi d'Espagne, et chanta : *Fuga Leonis Palatini*, et *Fuga et clades Christiani Brunsvicii*, Bruxelles, 1624, in-8°. M—on.

SCHOOCKIUS (Martin), né à Utrecht, en 1614, fut successivement professeur dans cette ville, à Deventer, à Groningue et à Francfort sur-l'Oder, où il mourut, en 1669. Dans un siècle et dans un pays où l'abus de faire des livres fut porté au dernier point, aucun savant n'alla aussi loin que Schoockius. Il fit des Traités *sur le beurre*, *sur les harengs*, *sur les cicognes*, *sur l'éternuement*, *sur les truffes*; enfin, il en composa spécialement *sur l'aversion des œufs*, *du poulet*, sur celle *du fromage*... Et dans tous ces traités, fort sérieusement écrits en latin, qu'on ne croie pas qu'il y ait

un mot ni une seule idée d'hygiène ou d'économie domestique : ce n'est que de l'érudition, et de longues dissertations qui remontent aux Grecs et aux Romains. Dans son traité sur les gens qui n'aiment pas le fromage : *Tractatus de aversione casei*, publié en 1665, le savant hollandais n'eut cependant pas le mérite de l'initiative; puisqu'un savant allemand, non moins profond que lui sans doute, avait publié, vers 1615 : *Quid fiat quod multi abhorreant ab esu casei* (*V.* SAGITTARIUS, t. XXXIX, p. 495). Schoockius fit encore beaucoup de compilations sur des sujets moins bizarres, tels que les *Inondations*, la *Fédération belge*, l'*Empire de la mer*, la *Philosophie de Descartes*, etc.; mais tout cela, dépourvu de critique et de saine érudition, est aujourd'hui complètement oublié. Il se livra aussi à une polémique assez vive contre quelques savants de son temps. Vossius, qu'il avait personnellement attaqué, l'appelait, avec la politesse habituelle des érudits de cette époque, *Impudentissima bestia*, (*In append. Guidiana*, pag. 329).

M—D j.

SCHOONHOVEN (FLORENT), en latin *SCHOONHOVIUS*, né à Gouda, en Hollande, vers 1594, s'est fait connaître comme poète latin du second ordre. Il étudia en droit à Leyde, et y reçut le bonnet de docteur en 1618. C'était une malheureuse époque de déchirement dans le sein de l'Église réformée; et il paraît que le scandale de ces dissensions décida Schoonhoven à embrasser la religion catholique. Il s'exclut volontairement ainsi des fonctions publiques, et mourut dans la vie privée, en 1648. On a de lui : I. *Carmina*, en trois livres, Leyde, 1613, in-12. Ce sont des Odes, des Épigrammes, des Pièces érotiques, sous l
Lalage, sive amores pastor
Idylles au nombre de six
vingtaine d'Hymnes sur d
sacrés. II. *Emblemata*,
quelques autres poésies,
1618, in-4°., avec fig. —
Schoonhoven (Gisbert-An
bien mérité de la littératu
que, par une édition d'
Bâle, 1554, in-8°. Anto
thæi a imprimé de lui : *D*
Francorum dissertatio,
Analecta veteris ævi, to
57. M

SCHOONJANS (ANTOI
tre, né à Anvers, en 1655,
fort jeune chez Érasme Qui
desir de se perfectionner
treprendre le voyage d'Ita
se rendit dans cette contrée
versant Lyon et Paris, où
quelques ouvrages qui an
son talent. Arrivé à Rome
vra à des études sérieuses, e
séjour de dix années, il visi
où l'empereur Léopold Ier
na le titre de peintre de so
Outre les portraits de la fa
périale, et d'une foule de s
il peignit plusieurs grands
d'autel pour diverses église
triche. C'est particulièremen
que se voient ses principaux
Sa renommée attira dans cett
foule d'étrangers, qui, ch
la beauté de ses peintures,
tèrent dans leurs pays, e
en Angleterre, où Schoo
invité à se rendre. L'emp
permit d'aller passer quelq
à Londres, où il fut accu
le plus vif empressement.
tour en Allemagne, il s'ar
que temps à la cour de l'Éle
latin, pour lequel il exécuta
ouvrages, dont ce prince

isfait, qu'il le décora d'une chaîne d'or. Il arriva enfin , où il ne cessa d'être accablé ivaux et de faveurs, jusqu'à arrivée en 1726. P—s.

PP. *Voy.* Scioppius.

TANUS (Christian), mi- otestant, né à Scheng, vil- frise, en 1603, fut profes- rec, d'histoire ecclésiastique, icateur à Franeker, où il le 12 novembre 1671. On I. *Description de la Frise*, , 1656, in-4°. II. *Histoire Frise* jusqu'en 1658, in-f°. s était très-ardent dans ses religieuses, et dans ces deux , écrits en flamand, il parle dversaires les catholiques, aucoup de violence et d'in- Il publia encore, sous les ti- ants, les cahiers qu'il avait our son usage dans sa longue de l'enseignement. III. *Con- historiæ sacræ Sulpitii Se- ameker*, 1658, in-12. IV. *ecæ historiæ sacræ Veteris- enti, sive exercitationes Sa- istoriam sacram Sulpitii Se- oseph*, 1664, 2 vol. in-f°. s fils de Schotanus furent, si, professeurs à Francker et st, et ils ont laissé quelques peu d'importance sur la ju- nce et la théologie. Z.

TT (André), jésuite, né , à Anvers, alla faire son philosophie à Louvain, où enu pour professer la rhéto- n collége du *Château*. Les des Pays-Bas l'obligèrent de r, vers 1577, à Douai; et il nite à Paris, où le célèbre , alors ambassadeur de l'em- Rodolphe II (*Voyez* Bus- I, 354), lui offrit un loge- t l'associa à ses études. Au bout de deux ans, il se rendit en Espagne, avec des lettres de son père pour quelques personnages en crédit à la cour de Philippe II. Il venait d'arriver à Tolède, quand la chaire de langue grecque devint vacante par la mort du titulaire. Schott se mit sur les rangs pour le concours; et, l'ayant obtenue, la remplit avec une telle distinction, qu'il fut appelé, en 1584, à l'université de Saragoce, où il joignit à la chaire de grec celle de rhétorique. Informé qu'Anvers était assiégé par le duc de Parme, il fit vœu d'embrasser la règle de saint Ignace, si cette ville rentrait sous la domination du roi d'Espagne. Le souhait qu'il avait formé dans l'intérêt de sa patrie, s'accomplit; et, le 6 avril 1586, Schott entra dans la société des Jésuites. Dès qu'il eut achevé son noviciat et terminé ses études théologiques, ses supérieurs l'envoyèrent à Gandie, où l'institut possédait un collége ayant rang d'université. Il y professait la théologie, quand ses talents le firent appeler à Rome pour remplir la chaire de rhétorique. Il s'acquitta de cet emploi pendant trois ans; et, ayant obtenu la permission de revenir à Anvers, il y partagea le reste de sa vie entre l'enseignement et l'étude, et mourut le 23 janvier 1629. Le P. Schott était très-laborieux, plein de zèle pour le progrès des lettres, et d'un caractère doux et obligeant: aussi fut-il aimé des Protestants comme des Catholiques. Il a beaucoup encouragé les recherches de Valère André, son secrétaire, et celles de Sweert, sur l'histoire littéraire des Pays-Bas. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; Niceron en cite quarante-sept, dans ses *Mémoires*, xxvi, 64-82. On se contentera d'indiquer ici les principaux. I. *Laudatio funebris Ant. Augus-*

un mot ni une seule idée d'hygiène ou d'économie domestique : ce n'est que de l'érudition, et de longues dissertations qui remontent aux Grecs et aux Romains. Dans son traité sur les gens qui n'aiment pas le fromage : *Tractatus de aversione casei*, publié en 1665, le savant hollandais n'eut cependant pas le mérite de l'initiative; puisqu'un savant allemand, non moins profond que lui sans doute, avait publié, vers 1615 : *Quid fiat quod multi abhorreant ab esu casei* (*V.* SAGITTARIUS, t. XXXIX, p. 495). Schoockius fit encore beaucoup de compilations sur des sujets moins bizarres, tels que les *Inondations*, la *Fédération belge*, l'*Empire de la mer*, la *Philosophie de Descartes*, etc.; mais tout cela, dépourvu de critique et de saine érudition, est aujourd'hui complètement oublié. Il se livra aussi à une polémique assez vive contre quelques savants de son temps. Vossius, qu'il avait personnellement attaqué, l'appelait, avec la politesse habituelle des érudits de cette époque, *Impudentissima bestia*, (*In append. Guidiana*, pag. 329).

M—D j.

SCHOONHOVEN (FLORENT), en latin *SCHOONHOVIUS*, né à Gouda, en Hollande, vers 1594, s'est fait connaître comme poète latin du second ordre. Il étudia en droit à Leyde, et y reçut le bonnet de docteur en 1618. C'était une malheureuse époque de déchirement dans le sein de l'Église réformée; et il paraît que le scandale de ces dissensions décida Schoonhoven à embrasser la religion catholique. Il s'exclut volontairement ainsi des fonctions publiques, et mourut dans la vie privée, en 1648. On a de lui : I. *Carmina*, en trois livres, Leyde, 1613, in-12. Ce sont des Odes, des Épigrammes, des Pièces érotiques, sous le titre de *Lalage, sive amores pastorales;* des Idylles au nombre de six, et une vingtaine d'Hymnes sur des sujets sacrés. II. *Emblemata*, suivis de quelques autres poésies, Gouda, 1618, in-4°., avec fig. — Un autre *Schoonhoven* (Gisbert-Antoine), a bien mérité de la littérature classique, par une édition d'*Eutrope*, Bâle, 1554, in-8°. Antoine Matthæi a imprimé de lui : *De origine Francorum dissertatio*, dans ses *Analecta veteris ævi*, tom. 1, p. 57.

M—ON.

SCHOONJANS (ANTOINE), peintre, né à Anvers, en 1655, fut placé fort jeune chez Érasme Quillinus. Le desir de se perfectionner lui fit entreprendre le voyage d'Italie, et il se rendit dans cette contrée, en traversant Lyon et Paris, où il laissa quelques ouvrages qui annonçaient son talent. Arrivé à Rome, il se livra à des études sérieuses, et après un séjour de dix années, il visita Vienne, où l'empereur Léopold Ier. lui donna le titre de peintre de son cabinet. Outre les portraits de la famille impériale, et d'une foule de seigneurs, il peignit plusieurs grands tableaux d'autel pour diverses églises de l'Autriche. C'est particulièrement à Vienne que se voient ses principaux ouvrages. Sa renommée attira dans cette ville une foule d'étrangers, qui, charmés de la beauté de ses peintures, les emportèrent dans leurs pays, et surtout en Angleterre, où Schoonjans fut invité à se rendre. L'empereur lui permit d'aller passer quelque temps à Londres, où il fut accueilli avec le plus vif empressement. A son retour en Allemagne, il s'arrêta quelque temps à la cour de l'Électeur palatin, pour lequel il exécuta plusieurs ouvrages, dont ce prince fut telle-

ment satisfait, qu'il le décora d'une superbe chaîne d'or. Il arriva enfin à Vienne, où il ne cessa d'être accablé de travaux et de faveurs, jusqu'à sa mort, arrivée en 1726. P—s.

SCHOPP. *Voy.* Scioppius.

SCHOTANUS (Christian), ministre protestant, né à Scheng, village de Frise, en 1603, fut professeur de grec, d'histoire ecclésiastique, et prédicateur à Franeker, où il mourut le 12 novembre 1671. On a de lui : I. *Description de la Frise*, avec fig., 1656, in-4°. II. *Histoire de la Frise* jusqu'en 1658, in-f°. Schotanus était très-ardent dans ses opinions religieuses, et dans ces deux ouvrages, écrits en flamand, il parle de ses adversaires les catholiques, avec beaucoup de violence et d'injustice. Il publia encore, sous les titres suivants, les cahiers qu'il avait rédigés pour son usage dans sa longue carrière de l'enseignement. III. *Continuatio historiæ sacræ Sulpitii Severi*, Franeker, 1658, in-12. IV. *Bibliotheca historiæ sacræ Veteris-Testamenti, sive exercitationes Sacræ in historiam sacram Sulpitii Severi et Josephi*, 1664, 2 vol. in-f°. — Trois fils de Schotanus furent, comme lui, professeurs à Franeker et à Utrecht, et ils ont laissé quelques écrits de peu d'importance sur la jurisprudence et la théologie. Z.

SCHOTT (André), jésuite, né, en 1552, à Anvers, alla faire son cours de philosophie à Louvain, où il fut retenu pour professer la rhétorique, au collége du *Château*. Les troubles des Pays-Bas l'obligèrent de se retirer, vers 1577, à Douai; et il vint ensuite à Paris, où le célèbre Busbecq, alors ambassadeur de l'empereur Rodolphe II (*Voyez* Busbecq, VI, 354), lui offrit un logement, et l'associa à ses études. Au bout de deux ans, il se rendit en Espagne, avec des lettres de son père pour quelques personnages en crédit à la cour de Philippe II. Il venait d'arriver à Tolède, quand la chaire de langue grecque devint vacante par la mort du titulaire. Schott se mit sur les rangs pour le concours; et, l'ayant obtenue, la remplit avec une telle distinction, qu'il fut appelé, en 1584, à l'université de Saragosce, où il joignit à la chaire de grec celle de rhétorique. Informé qu'Anvers était assiégé par le duc de Parme, il fit vœu d'embrasser la règle de saint Ignace, si cette ville rentrait sous la domination du roi d'Espagne. Le souhait qu'il avait formé dans l'intérêt de sa patrie, s'accomplit; et, le 6 avril 1586, Schott entra dans la société des Jésuites. Dès qu'il eut achevé son noviciat et terminé ses études théologiques, ses supérieurs l'envoyèrent à Gandie, où l'institut possédait un collége ayant rang d'université. Il y professait la théologie, quand ses talents le firent appeler à Rome pour remplir la chaire de rhétorique. Il s'acquitta de cet emploi pendant trois ans; et, ayant obtenu la permission de revenir à Anvers, il y partagea le reste de sa vie entre l'enseignement et l'étude, et mourut le 23 janvier 1629. Le P. Schott était très-laborieux, plein de zèle pour le progrès des lettres, et d'un caractère doux et obligeant: aussi fut-il aimé des Protestants comme des Catholiques. Il a beaucoup encouragé les recherches de Valère André, son secrétaire, et celles de Sweert, sur l'histoire littéraire des Pays-Bas. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; Niceron en cite quarante-sept, dans ses *Mémoires*, xxvi, 64-82. On se contentera d'indiquer ici les principaux. I. *Laudatio funebris Ant. Augus-*

tini, archiep. Tarraconensis, in quâ de ejus vitâ, scriptisque disseritur, Leyde, 1586, in-4°., et réimprimé en tête du Traité de ce savant prélat : *De emendatione Gratiani*, Paris, 1607 (*V* AUGUSTIN, III, 63). II. *Vitæ comparatæ Aristotelis ac Demosthenis, olympiadibus ac præturis Atheniensium digestæ*, Augsbourg, 1603, in-4°. III. *Hispania illustrata, seu rerum urbiumque Hispaniæ, Lusitaniæ, Æthiopiæ et Indiæ scriptores varii*, Francfort, 1603-1608, 4 vol. in-fol. Cette collection est rare et très-estimée. Lenglet-Dufresnoy en a donné la description détaillée, dans la *Méthode* pour *étudier l'Histoire*, XIII, 329-34. Schott n'est l'éditeur que des deux premiers volumes. Le quatrième a été publié par son frère, et le troisième par Pistorius (*Voy.* ce nom). IV. *Thesaurus exemplorum ac sententiarum ex auctoribus optimis collectus, in centurias quatuor divisus*, Anvers, 1607, in-8°. V. *Hispaniæ bibliotheca seu de academiis et bibliothecis; item elogia et nomenclator clarorum Hispaniæ scriptorum, qui latinè disciplinas omnes illustrarunt*, Francfort, 1608, in-4°. de 649 pag. Le nom de l'auteur n'est pas sur le frontispice; mais il a souscrit la Dédicace : *A.-S. Peregrinus* (1). Cet ouvrage contient, non-seulement la Notice des bibliothèques et des académies de l'Espagne, mais il donne une idée exacte de la situation des lettres dans ce royaume, à la fin du seizième siècle. VI. *Adagia sive proverbia Græcorum ex Zenobio, Diogeniano et Suidæ collectaneis, partim edita, partim nunc primùm latinè reddita, scholiis illustrata; accedunt proverbiorum græcorum è Vaticanâ bibliothecâ appendix et Jos. Scaligeri stromateus*, Anvers, 1612, in-4°., rare. VII. *Observationum humanarum libri quinque, quibus græci latinique scriptores emendantur et illustrantur: necnon Nodi Ciceroniani variorumque quatuor libris enodati, edit. auctior*, Hanau, 1615, in-4°., rare et très-recherché (V. Freytag, *Analecta litteraria*, p. 857). VIII. *Tabulæ rei nummariæ Romanorum Græcorumque ad belgicam, gallicam*, etc., *monetam revocatæ; cum brevi Catalogo eorum qui apud Græcos Latinosque de ponderibus, mensuris et re nummariâ scripserunt*, Anvers, 1616, in-8°. IX. *Selecta variorum commentaria in Orationes Ciceronis*, Cologne, 1621, in-8°., 3 vol. Schott a fait lui-même ce choix de Commentaires, dans lequel il a glissé plusieurs notes de sa façon. Le *Sylloge epistolar.* de Burman contient neuf *Lettres* de Schott à Juste Lipse, I, 96-105, et une à Scriverius, II, 378. Indépendamment de la part que Schott a eue à l'édition de la *Bibliotheca pâtrum*, Cologne, 1618, on lui doit des édit. d'Aurelius Victor (*V.* AURELIUS, III, 78), de Pomponius Mela, de Paul Orose, de saint Basile, de l'*Histoire Byzantine* de Theophylacte, des *Œuvres* d'Ennodius, évêque de Pavie; des *Annales romaines* de Pighius (*V.* ce nom, XXXIV, 424), de l'*Itinéraire* d'Antonin, de l'*Histoire de Sicile par les médailles*, d'Hub. Goltzius; des *Antiquités romaines* de J. Rosin, des *Lettres* de saint Isidore de Péluse, avec une traduction latine; de la *Biblioth. soc. jesu.*, du P. Ribadeneira, avec des additions (*Voy.* SOUTHWELL); des *Lettres* de

(1) Prosper Marchand doute que ce livre appartienne à Schott, parce que l'article *Mariana* n'y est pas assez exact. Voyez son *Dict. hist.*, article *Peregrinus*, II, 186.

Manuce, et enfin des *Œuvres* ...is de Grenade, en latin. Il a ...des *Notes* sur quelques livres ...ique, sur les Vies de Cornelius ..., sur l'*Argonautique* de Vale... ...laccus, etc. Il a donné des *Ver...latines* de la *Chrestomathie* de ...s, de la *Bibliothèque* de Pho... *V.* ce nom, XXXIV, 220), ...*ialogues* d'Ant. Augustin, sur ...dailles; des *Vies* des PP. Fran... Borgia et Laynès, ainsi que des ...s *des missions* de la Chine et de ..., adressées aux supérieurs-géné... les Jésuites.—SCHOTT (Fran... frère aîné du précédent, et ...e lui, natif d'Anvers, fut hono... ...ifférentes charges municipales, ...rut, le 17 mars 1622, âgé de ...te-quatorze ans. Il fut l'édi... ...n quatrième volume de l'*His... illustrata*. On lui doit enco... ...ers *Itinéraires*, de France, ...magne, d'Espagne et d'Italie, ...s depuis long-temps, parce ...n a de meilleurs. Son frère, An... ...vit son Itinéraire d'Italie, et en ... la quatrième édition, Anvers, ..., in-8°., sous ce titre : *Itine... ...n nobiliorum Italiæ regionum, ...s, oppidorum et locorum*. Clau... ...lingre a intitulé sa traduction ...ise de cet ouvrage : *Histoire ...talie*, ou *Description de ses ...arités*, Paris, 1627, in-8°.

W—s.

...OTT (GASPAR), physicien, ...1608, à Kœnigshofen, dans le ...e de Wurtzbourg, embrassa ...le de Saint-Ignace, à l'âge de ...uf ans; et, forcé par la guerre ...solait alors l'Allemagne, d'in... ...upre ses études, fut envoyé ...Sicile, où il termina ses cours, ...fessa plusieurs années, à Pa... ..., la théologie morale et les ...matiques. Le desir d'étendre ses connaissances lui fit solliciter la permission de se rendre à Rome, près du P. Kircher, dont il reçut des leçons, et avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Il revint enfin à Wurtzbourg, après trente années d'absence, et partagea dès-lors ses loisirs entre la rédaction de ses ouvrages et l'enseignement des sciences physiques, dont il ranima l'étude en Allemagne. Sa vie laborieuse, sa piété et la simplicité de ses mœurs le rendirent un objet de vénération pour les Protestants comme pour les Catholiques. Il mourut à Wurtzbourg, le 22 mai 1666. Mercier de Saint-Léger (*V.* MERCIER) a donné la *Notice raisonnée des Ouvrages du P. Schott*, Paris, 1785, in-8°. de 108 pag. « Ces écrits, dit-il, ne sont pas, » je le sais, exempts de défauts; l'au» teur les a chargés d'une foule de » choses inutiles, hasardées, ridicu» les même si l'on veut; mais on y » trouve des faits curieux, des ob» servations précieuses, des expé» riences dignes d'attention; et ils » peuvent mettre sur la voie de plu» sieurs découvertes, ceux de nos » physiciens qui auront le courage » de fouiller dans cette mine assez » riche, pour qu'ils ne se repentent » pas de l'avoir exploitée ». Indépendamment d'un *Cours de mathématiques*, réimprimé plusieurs fois (1), et dont l'auteur lui-même a fait un *Abrégé*; d'une édition augmentée de l'*Itinerarium exstaticum* du P. Kircher; de la *Description* de son orgue mathématique (*V.* l'art. KIRCHER),

(1) Quoique moins savant et moins développé que le cours de mathématiques du P. De Chales, celui de Schott est plus complet, c'est-à-dire qu'il renferme un plus grand nombre de traités; et les nombreuses planches en taille douce dont il est orné le rendent plus commode ou plus agréable à consulter. Il est terminé par la description très-détaillée d'un prétendu mouvement perpétuel, de l'invention du P. Kochanski.

et enfin d'une édition de l'*Amussis Ferdinandea sive problema architecturæ militaris*, enrichie d'un grand nombre de nouveaux problèmes (2), on a du P. Schott : I. *Mechanica hydraulico-pneumatica*, Wurtzboug, 1657, in-4°., avec cinquante-six planches. La première partie contient l'exposition des connaissances que l'on avait alors sur les propriétés de l'air et de l'eau. Dans la seconde on trouve la description des machines hydrauliques et pneumatiques que l'auteur avait examinées dans le cabinet du P. Kircher, à Rome, ou chez d'autres amateurs, et de celles qu'il avait exécutées lui-même. II. *Magia universalis naturæ et artis, sive recondita naturalium et artificialium rerum scientia*, ibid., 1657-59, 4 vol. in-4°.; réimprimé en 1677, sans aucun changement. Dans le premier volume, le P. Schott a rassemblé les expériences les plus curieuses d'optique; dans le second celles qui concernent l'acoustique; et dans les deux derniers, les problèmes singuliers de mathématique et de physique. Cet ouvrage est, sans contredit, de tous ceux qu'il a publiés, le plus intéressant par l'importance et l'extrême variété des faits. On ne peut en donner ici qu'une analyse très-superficielle; mais le lecteur y suppléera par la *Notice* déjà citée de l'abbé Mercier de Saint-Léger. Dans le livre de l'Optique, Schott traite de toutes les espèces de miroirs, de la manière de s'en servir, et de leurs effets; des lunettes, des télescopes et des microscopes, de leurs usages, de ceux qui les ont inventés ou perfectionnés, et même des vriers qui passaient, de son ten pour les plus habiles en ce genre traitant de l'acoustique, il parle échos les plus singuliers, et des rents moyens par lesquels on duit la répétition des sons; des trumens qui prolongent le bruit en augmentent l'intensité, des co à l'usage des sourds, du pouvoir voix humaine, des effets de la sique, de l'orgue hydraulique anciens, etc. Dans le volume vant, il passe en revue les veilles opérées par la mécaniqu les outils dont elle se sert, tels q levier, la vis, le coin, etc. A avoir décrit la statue de Mem la sphère d'Archimède, le pi volant d'Archytas, l'aigle de R montanus (Muller), etc., il des machines inventées par le ciens et les modernes, pour le t port des fardeaux d'un poids sidérable. Il traite ensuite de l tique, de l'hydrostatique, des m d'élever les eaux, des fusils à et termine par présenter une suit problèmes les plus singuliers d'a métique et de géométrie. Le de volume contient des notions déta sur les divers moyens imaginé les anciens et les modernes, p communiquer leurs pensées, p parole ou par l'écriture, d'un nière cachée; sur la magie technique ou les différents phéno que l'art peut produire avec le sur la pierre spéculaire et les phores; sur les feux d'artifice l'aimant et ses propriétés, et occasion sur la sympathie et pathie qu'on remarque entre des inanimés; sur la magie médi ou moyens singuliers employés guérir les malades; sur les férentes espèces de divination

(2) L'*Amussis Ferdinandea* fut imprimée pour la première fois à Munich, 1651, in-fol. L'auteur que le P. Schott ne fait connaître que par son anagramme : *Lucius Barettus*, est le P. ALBERT CURTZ. Voy. la *Biblioth. societ.*, *Jesu*, p. 17.

enfin sur la science physiognomonique. III. *Pantometrum kircherianum; hoc est instrumentum geometricum novum ab Ath. Kircherio inventum*, ibid., 1660 ou 1665, in-4°., avec trente-deux planches. Schott ne se contente pas de donner une nouvelle description de cet instrument mathématique; il en développe les usages et en montre les diverses applications. IV. *Physica curiosa, sive mirabilia naturæ et artis, libris XII comprehensa*, ibid., 1662, in-4°.; nouvelle édition augmentée, 1667 ou 1697, in-4°., avec cent planches. C'est une espèce de supplément à la *Magia universalis*, et Schott y a recueilli tout ce qu'il avait oublié dans son premier ouvrage. L'auteur a rassemblé dans les six premiers livres toutes les fables débitées par ses devanciers sur les anges et les démons, les spectres, les centaures, les satyres, les nymphes et les syrènes, les nains et les géants, les androgynes et les hermaphrodites, les possédés, les lycanthropes, les monstres humains, etc. Dans les suivants, qui sont plus instructifs, on trouve de nombreux détails sur les mœurs ou les habitudes des animaux, sur les météores, les comètes, etc. V. *Anatomia physico-hydrostatica fontium et fluminum explicata; accedit appendix de vera origine Nili*, ibid., 1663, in-8°. Cet ouvrage, dans lequel ont puisé largement tous les physiciens qui se sont occupés postérieurement du même objet, est un Traité complet de la formation des fontaines et des rivières. L'appendix contient la relation de la découverte faite par le P. Paez, en 1618, des sources du Nil (*Voy.* Paez, XXXII, 356). VI. *Technica curiosa sive mirabilia artis, libris XII comprehensa*, Nuremberg, 1664; ib., 1667, 2 vol. in-4°. C'est un Recueil complet des expériences de physique faites jusqu'à cette époque. Dans les deux premiers livres, le P. Schott rend compte des expériences faites à Magdebourg par Otton de Guericke, et en Angleterre, par Rob. Boyle sur l'air et sur le vide. Il traite, dans les deux suivants, de diverses expériences avec le mercure; le cinquième et le sixième livre contiennent la description d'un grand nombre de machines remarquables; le septième est rempli de détails sur la polygraphie universelle du P. Kircher, ouvrage dans lequel ce docte jésuite propose une écriture commune à tous les peuples de la terre; sur les écritures occultes et merveilleuses; sur la sténographie (*Voyez* Ramsay, XXXVII, 50); sur l'origine des chiffres tant romains, que ceux que nous nommons arabes; sur l'origine de différentes sortes d'écriture, etc. Le huitième roule sur le problème de la quadrature du cercle, et les différentes solutions qui en ont été proposées (*V.* Montucla); le neuvième traite des inventions en usage chez les différents peuples pour mesurer le temps; le dixième, de différents essais tentés pour découvrir le mouvement perpétuel; le onzième contient la description des machines de physique que l'auteur avait vues depuis la publication de ses précédents ouvrages; enfin le douzième forme un Traité de la cabale des juifs. VII. *Schola steganographica in classes octo distributa*, ibid., 1665, in-4°. Depuis Schott, la science d'écrire en chiffres a tellement été perfectionnée, que son ouvrage, quoique plus complet et plus curieux que ceux de Trithème, de Porta, de Vigenère et du duc Auguste de Brunswick, ou Gust. Selenus (*Voy.* Brunswick, VI, 141), est à-peu-près inutile. VIII. *Joco-*

seriorum naturæ et artis, sive magiæ naturalis centuriæ tres; accessit Diatribe de prodigiosis crucibus (*Ath. Kircheri*) (Wurtzbourg, 1666), in-4°., avec vingt-deux planches. C'est encore un Recueil d'expériences physiques et mathématiques, de tours de cartes et de gobelets, de recettes, etc. Tous les ouvrages du P. Schott, qu'on vient d'indiquer, sont rares; et la collection en est recherchée depuis que Mercier de Saint-Léger les a rappelés à l'attention des curieux. Ce jésuite fut sans aucun donte l'un des hommes les plus savants de son siècle; et ses ouvrages sont encore bons à consulter aujourd'hui, où les sciences dont il a traité ont fait de si grands progrès. Il promettait encore un *Dictionnaire de mathématiques; l'Horographie universelle; le Monde admirable; le Mercure Panglotte*, et divers autres ouvrages, que sa mort prématurée ne lui a pas permis de terminer. W—s.

SCHOUTEN (Guillaume Cornelissen), navigateur hollandais, né à Horn, avait fait trois fois le voyage des Indes Orientales, et navigué dans tous les parages en qualité de pilote, de subrecargue et de capitaine. Sa grande expérience détermina Isaac Le Maire, à lui communiquer son projet de pénétrer dans le Grand-Océan, par une route différente de celle du détroit de Magellan. Constamment animé du desir de faire de longs voyages, et persuadé comme Le Maire, qu'il existait un autre passage au sud de l'Amérique, Schouten entra volontiers dans l'entreprise; et il eût le commandement du navire *la Concorde*, dont il surveilla l'armement. On mit à la voile, le 14 juin 1615. Les détails de ce voyage mémorable sont donnés à l'article Le Maire; (XXIV, 29). De retour dans sa patrie, en 1617, Schouten obtint quelque réparation du tort qu'on lui avait fait en saisissant son navire, et il eut la satisfaction de voir ses compatriotes passer par le détroit de Le Maire, pour pénétrer dans le Grand-Océan. Il exécuta encore d'autres voyages aux Indes; et il revenait en Europe en 1625, sur le *Middelbourg*, lorsque le mauvais temps le força d'entrer dans la baie d'Antongil, à la côte orientale de Madagascar, où il mourut. La relation du voyage de Le Maire et de Schouten, écrite par Aris Classen, commis de l'expédition, parut en hollandais sous ce titre: *Journal ou Description du merveilleux Voyage, fait par G. C. Schouten, natif de Horn, dans les années* 1615, 1616, 1617, *comme* (*en circumnavigeant le globe terrestre*) *il a découvert, au sud du détroit de Magellan, un nouveau passage jusque dans la grande mer du Sud, ensemble des aventures admirables qui lui sont arrivés en découvrant plusieurs îles et peuples sauvages*. Amsterdam 1617, in-4°. avec cartes et figures; plusieurs fois réimprimé avec quelques changements dans le titre, et traduit en français, Amsterdam, 1618-1620; en latin 1619; en Allemand, Arnhem 1618. On le trouve dans le *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes*, dans ceux de Bry et de Purchas, et en abrégé dans toutes les collections de voyages. Cette relation d'une des navigations les plus remarquables, offre plus de détails sur les mœurs des habitants des îles découvertes par les Hollandais, qu'on n'en rencontre dans les relations publiées antérieurement. On y trouve aussi des vocabulaires de quelques îles découvertes dans l'expédition. Une île qui a reçu et conservé le nom de Schou-

t située près de la côte sep-
ale de la Nouvelle-Guinée, par
latitude sud, et 135°. 17'.
itude est. Elle est grande et
e d'îlots et d'écueils nom-
E—s.

OUTEN (Gautier), voya-
é à Harlem, s'embarqua au
avril 1658, comme chirur-
ur un vaisseau de la compa-
s Indes, et, le 25 octobre,
sur la rade de Batavia. Son
e parcourir le monde, lui fit
de toutes les occasions qui
nt de visiter les différents
ù la compagnie envoyait des
ions; il alla d'abord à Ter-
Amboine, puis à Celebes, et
royaume d'Aracan; il vit
Ceylan, assista sur la côte
abar, à la prise de Coulan
Cranganor, en 1662, sur les
is, et longea la côte de
ndel jusqu'à l'embouchure
ge. Il fit d'inutiles démar-
our être employé dans un
au Japon; et vint à Malacca,
Pipely et à Ougly, ports des
du Gange. Le temps de son
ment était expiré, et son vais-
ant de retour à Batavia; il
nça, en 1664, à éprouver
regret de vivre loin de sa
Une flotte richement chargée
tée à mettre à la voile pour
e. Profitant de la considéra-
e ses services lui avaient mé-
il se fit recevoir à bord du
amiral. La flotte dispersée
e tempête, parvint, le 11
1665, à entrer dans la rade
; et après différentes contra-
Schouten prit terre à Ams-
. On a de lui en hollandais :
*e aux Indes orientales, ou
oit plusieurs descriptions de
royaumes, îles et villes, sié-
ges et combats sur terre et sur mer, coutumes, manières, religions de divers peuples, animaux, plantes, fruits et autres curiosités naturelles*, Amsterdam, 1676, in-4°., avec des figures dessinées par l'auteur; ibid., 1704; traduit en français, ibid., 1708, 2 vol., fig. Il l'a aussi été en allemand, ibid., 1676, folio, fig.; et l'on en trouve des extraits dans la plupart des recueils de voyages. La relation de Schouten est une des plus curieuses que l'on puisse lire; elle contient des particularités précieuses sur les pays que l'auteur a vus. Si les choses ont changé, depuis cette époque, dans plusieurs endroits, la comparaison de leur état ancien avec leur état actuel n'en est que plus piquante. Le jugement et la bonne foi de l'auteur éclatent dans ses récits et ses descriptions; les peintures y sont vives, les détails intéressants, et il y règne un air de candeur et de sagesse qui plaît autant que la variété des aventures. Il s'attache surtout à faire connaître les mœurs et les usages des peuples, et les productions de la nature, notamment dans l'île de Java. Il donne, sur la foi d'autrui, des récits d'événements dont il n'a pas été témoin, et des descriptions de pays qu'il n'a pas visités; et dans ces cas mêmes il est exact. — Schouten (Jesse) résident à Siam, donna une description de ce royaume, en 1636, qui fut traduite du Hollandais en Allemand, et insérée à la suite de l'Histoire du Japon, par Caron, Nuremberg, 1666, in-8°. On la trouve aussi en français dans le *Recueil* de Thévenot. Elle est exacte et intéressante. Schouten avait demeuré huit ans à Siam, et il y fit bâtir, en 1634, un grand comptoir, pour la compagnie des Indes. Appelé ensuite à Batavia, il devint

conseiller extraordinaire des Indes, et enfin président du conseil de justice. Convaincu d'un crime infâme, il fut brûlé vif en 1653. On trouve les détails de cette affaire dans les Voyages de Tavernier. E—s.

SCHOUWALOW (Pierre-Iwanow, comte de), feld-maréchal au au service de Russie, fut un des premiers favoris de l'impératrice Elisabeth qui, en récompense des services qu'elle avait reçus de lui à son avénement au trône, en 1741, le nomma major-général; et, en 1746, lui conféra le titre de comte. Il fut dès-lors de plus en plus comblé d'honneurs et de richesses, et continua de rendre des services multipliés à l'empire. Officier d'artillerie distingué, il contribua beaucoup au perfectionnement de cette arme, jusqu'alors si peu avancée dans les armées russes. Les obus qu'il inventa, et qui furent nommés des *Obus de Schouwalow*, eurent les plus grands résultats dans la guerre contre la Prusse. Malgré l'envie à laquelle il fut en butte, il conserva toujours les bonnes graces de l'impératrice Élisabeth jusqu'à la mort de cette princesse, et mourut deux jours après elle, le 9 janvier 1762. — Son fils, le comte André Schouwalow, qui lui succéda dans ses titres et son immense fortune, eut aussi une grande part à la faveur d'Elisabeth, dont il fut le chambellan, et qui le chargea de diriger les progrès des arts et de la civilisation dans ses états. Ce jeune seigneur était digne, sous tous les rapports, par ses goûts et son savoir, de remplir une telle mission. Il avait voyagé dans toutes les contrées de l'Europe, et séjourné long-temps à Paris, où il s'était perfectionné dans la connaissance de la littérature française. Il faisait fort bien les vers dans notre langue; et l'on trouve, c rents recueils, Almanachs collection semblables, de sa composition très-rem notamment une *Épître à* et une *Épître à Ninon* nier morceau fit beaucou lorsqu'il parut. Quelques le tribuèrent à Voltaire, qui de grands éloges, et se d l'avoir composé avec d'a de chaleur, qu'il y était beaucoup d'enthousiasme comte de Schouwalow temps en correspondanc philosophe de Ferney, et visiter dans sa retraite. Ce que Voltaire reçut des ments, des instructions et sents pour la compositic *Histoire de Russie sous Grand.* L'historien manif toutes les occasions, la estime, pour l'esprit, la le savoir du comte de Sch qu'il appelait le *Mécène sie*, et qu'il mettait bea dessus de ces *Grands Welches qui n'ont pas d prendre l'orthographe.* de Schouwalow mourut er il jouit pendant toute sa grande faveur auprès de Ca Ce fut lui que cette princes d'offrir à d'Alembert l'hon ploi d'instituteur du gra fils. Il organisa par ses banques publiques, et il récompense de ce travail Cordon de Saint-André

(1) *L'Épître à Ninon-Lenclos* fu 1773, avec une *Réponse à M. de* qui elle était faussement attribuée. *neff ancien pasteur d'Oldenbourg.* *Réponse* est *Maucherat-de-Long* avait promis à Schouwalow de lui ded tragédies. C'était *Olympie.* La dédic lieu, ou du moins n'a pas été imprim cause du peu de succès de la pièce.

re du conseil-suprême et séna-
La correspondance littéraire
harpe eut avec lui pour le grand
i été imprimée. (*Voyez* La-
.)— Son fils, le comte *Paul*,
ant-général et aide-de-camp
mpereur Alexandre, accom-
ce monarque dans les der-
guerres contre les Français,
envoyé en 1814, après la
le Paris, auprès de la princesse
Louise à Blois. Son souverain
rgea ensuite de conduire Buo-
e à l'île d'Elbe, et le comte
walow eut à défendre l'ex-
eur de la fureur du peuple à
m, et à Orgon. (*Voy.* Buo-
rz au Supplément). Il a laissé
te mission et sur d'autres évé-
ts politiques, des Mémoires
ix, mais qui n'ont pas été
sés. Ce général est mort à
bourg, le 12 décembre 1823.
M—D—j.

HRAEMBL (François-An-
), libraire à Vienne, né dans
apitale, en 1751, reçut une
education, fut nommé direc-
s écoles normales, dans la Si-
utrichienne, à Troppau, re-
à Vienne, y établit une li-
, et mourut le 14 décembre
Il s'est fait une réputation par
ond Atlas général, en 136 feuil-
mat grand-aigle, qu'il com-
en 1786, et qu'il finit en 1800.
tie chalcographique de la plu-
ces cartes est bonne, et supé-
à l'égard de plusieurs. Les car-
D'Anville y sont copiées avec
lélité remarquable. Schræmbl
i composé une tragédie sous le
'*Edwin et Emma*, et traduit
maud la *Henriade* de Voltai-
y. *Archives pour la Géogra-
la Statistique*, par Lichtens-
ol. 1, p. 186. Z.

SCHRADER (Jean), poète latin, et philologue, naquit, en 1721, à Tonnawierde, en Frise, où son père était pasteur de l'Église réformée : il fit ses premières humanités à Leeuwarde, d'où il passa, en 1738, à l'académie de Franeker, et ensuite à l'université de Leyde. Heureux de trouver, pour maîtres des hommes tels que Hemsterhuys et Pierre Burman le second, Schrader se montra digne de marcher sur leurs traces. Il fut d'abord lecteur d'éloquence et d'histoire à Franeker, en 1744; il y devint professeur extraordinaire en 1748, puis professeur ordinaire. En 1754, ses attributions s'accrurent de la chaire d'histoire de la patrie. Pendant plus de trente ans il forma un grand nombre d'excellents élèves. Il mourut à Franeker, à l'âge de soixante-un ans, le 26 nov. 1782. On a de lui : I. *Musæi Grammatici de Herone et Leandro Carmen*, avec des conjectures inédites de Pierre Francius, et ses propres notes, caractérisées par une érudition peu commune à l'âge de 20 ans, Franeker, 1742, in-8°. II. *Observationum liber*, ibid., 1761, in-4°. III. Liber *Emendationum*, Leeuwarde, 1776, in-4°. Une Préface de 60 pag. est suivie d'une longue pièce en vers latins, adressée à l'auteur, par Ch. A. Wetstein. Les *Emendationes*, divisées en treize chapitres, portent sur Catulle le *Culex* et le *Ciris* (qu'il attribue à Virgile) sur Horace, Properce (qui occupe cinq chapitres) et Ovide quatre. Il lui attribue l'*Ibis*, à l'exception de quelques vers évidemment corrompus. La Préface contient des corrections moins étendues sur vingt autres auteurs grecs ou latins, poètes pour la plupart. Trois tables, qui terminent l'ouvrage, facilitent les recherches.

VI. *Carmina*, recueillis par Éverard Wassenbergh, Leeuwarde, 1786, in-8°. On y distingue quelques harangues académiques, telles que : *Carmen pro poetis qui latine scripserunt ; — Epicedion Gul. Car. Henr. Frisonis ;* un poème en faveur de l'académie de Franeker, lu en 1773, devant Guillaume V, prince d'Orange. Il n'est guère possible d'être meilleur latiniste que ne l'était Schrader, ni de mieux connaître le mécanisme du vers latin. MM. Hoeufft et Peerlkamp, dans leurs ouvrages sur les poètes latins Belges, se sont plu à l'envi à lui rendre cette justice. V. *Epistola critica* à P. Burman le second, sur le 1er. vol. de son *Anthologie latine*, et que celui-ci a placée en tête du second vol. Cette lettre offre de nombreuses conjectures et corrections sur les épigrammes recueillies dans la 1re partie de cet ouvrage. Wyttenbach, dans sa *Bibliotheca critica*, part. VIII, parle de l'édition que Schrader préparait depuis quelque temps, et qu'à l'époque de sa mort il était près de publier, du poème géographique d'Avianus, intitulé : *Descriptio orbis terrarum*, sur lequel il faut voir l'*Histoire abrégée de la littérat. romaine de M. Schoell*, tom. III, p. 63. Nous ignorons ce qu'est devenu ce travail. M—ON, et Z.

SCHREBER (JEAN-CHRÉTIEN-DANIEL DE), naturaliste allemand, né, en 1739, à Weissensee, en Thuringe, acheva ses études à Halle, et s'y adonna principalement aux sciences médicales; mais bientôt l'histoire naturelle lui inspira une passion extraordinaire. Frappé de la prodigieuse influence qu'exerçait alors Linné sur presque toutes les parties de cette science, il se rendit, en 1758, à Upsal, pour y jouir des leçons de ce grand homme. Il fut accueilli par lui avec bonté; et ce fut sous sa présidence que, deux ans plus tard, il soutint sa thèse de docteur. Schreber était sans contredit un de ses disciples les plus distingués; et il contribua beaucoup à consolider les doctrines de son maître, et notamment l'emploi du système sexuel. Il ne tarda pas à revenir en Allemagne. Nommé médecin de l'école ou *Pædagogium*) de Butzow, il y fit des cours de médecine; et quitta cette ville, en 1764, pour aller habiter Leipzig, où il venait d'être nommé membre de la société économique, dont il devint bientôt secrétaire. Mais, en 1769, il fut appelé à l'université d'Erlangen, comme professeur ordinaire de médecine, d'histoire naturelle, de botanique, et d'administration financière (*Cameralwissenschaft*), avec le titre de conseiller aulique. Vingt-deux ans après, il fut nommé président de l'académie impériale des naturalistes, conseiller impérial, etc., et reçut de l'empereur d'Allemagne des lettres de noblesse. Schreber devint successivement membre de quarante sociétés savantes en Allemagne et en pays étranger; et peu de naturalistes allemands ont joui, dans leur pays, d'une aussi grande célébrité; ce qui s'explique moins, peut-être, par le mérite de ses ouvrages que par ses vertus, son obligeance, son éloignement pour toute querelle littéraire, enfin par les places qu'il occupait. Il mourut le 10 déc. 1810, âgé de 71 ans. Schreber a publié : I *Icones plantarum minùs cognitarum decas*, in-fol., Halle, 1766. II. *Beschreibung der Græser*, 1re. part., in-fol., Leipzig, 1769; 2e. part., 1re. sect., id., ibid., 1770; 2e. sect., id., ibid., 1774; 2e. part. (qui n'est autre chose qu'une

autre continuation de la 2e, part. indiquée ci-dessus), id., ibid. 1810. Ces différentes sections sont accompagnées de cinquante-quatre planches offrant les dessins de soixante-dix Graminées coloriés. Cet ouvrage est destiné pour les agriculteurs, autant que pour les botanistes. La description technique, déjà assez longue, de chaque plante, est souvent suivie de détails beaucoup plus étendus sur son histoire, son utilité, etc. Le *Triticum repens*, p. ex., occupe douze pag. Néanmoins il ne satisfait complètement aucune des deux classes de lecteurs. La partie usuelle contient d'excellents renseignements; mais la plupart des *Céréales* y manquent, ainsi que plusieurs autres espèces utiles; et la partie scientifique se compose de descriptions exactes, mais isolées, sans classification, et même sans fixation de caractères génériques. Schreber a donc peu avancé la connaissance des Graminées, sous le point du vue essentiel, mais bien celle des espèces, tant par les descriptions que par les figures, qui représentent très-fidèlement le port des objets. Elles sont accompagnées d'analyses détaillées, médiocres dans les premières sections, beaucoup meilleures dans la dernière, mais trop petites et moins complètes que celles de plusieurs ouvrages de la même époque ou postérieurs. III. *De Phasco observationes*, in-4°., Leipzig, 1770. L'auteur prouve que la coiffe existe dans toutes les espèces de ce genre, et met en avant l'opinion que les paraphyses font les fonctions d'anthères. Cette Dissertation est intéressante, et offre, sur les organes de la reproduction, des observations qui n'ont pas été inutiles aux auteurs qui, plus tard, se sont occupés des Mousses. IV. *Spicilegium floræ Lipsicæ*, in-8°., Leipzig, 1771; ouvrage peu recherché. V. *Plantarum verticillatarum unilabiatarum genera et species*, une fig., Leipzig, 1774, in-4°. C'est une monographie très-détaillée des genres *Ajuga* et *Teucrium*, dans laquelle Schreber cherche à éclaircir la synonymie des anciens, distingue les deux genres, décrit leurs espèces, et expose leurs divers avantages. Ces genres, qui tiennent, pour ainsi dire, le milieu entre les *Verbénacées* et les *Labiées*, sont beaucoup mieux connus maintenant. La présence d'un péricarpe, que Schreber n'admet pas plus que Linné, y est, comme dans le *Prostanthera* (de Labillard.) bien plus manifeste que dans la plupart des autres Labiées. Sous plusieurs autres rapports, cet ouvrage peut encore être utile aux botanistes qui s'occupent de cette importante famille. VI. *Ueber die Sæugthiere* (*sur les mammifères*). Erlang, 1775-92, 15 cah. in-4°. Cet ouvrage, est accompagné de dessins empruntés pour la plupart à d'autres auteurs. Il est estimé, quoique rédigé sans ordre systématique. M. Goldfuss, de Bonn, en publie une continuation. VII. *Mantissa editionis 4e. materiæ medicæ Linnæi*, in-8°., Erlangen, 1782, in-8°. VIII. *De Persea Ægyptiorum*, 1re. diss., in-fol., Erlangen, 1787; 2e. et 3e. diss., id., ib., 1788. Schreber prétend que le *Persea* est le *Cordia myxa* de Linné; mais le fruit de cet arbre n'a point les caractères attribués au *Persea* par Théophraste. M. de Sacy a établi son identité avec le *Lebakh* des auteurs arabes; et M. Delile, dans un Mémoire lu à l'académie des sciences, en 1818, paraît avoir prouvé que le *Persea* ou *Lebakh* est voisin du *Ximenia L.*, et doit former un genre particulier, qu'il

nomme *Balanites*. IX. Enfin Schreber est auteur de la huitième édition du *Genera plantarum* de Linné, un vol. in-8°., Francfort, 1789. Cet ouvrage a obtenu un grand succès en Allemagne, où il est encore cité. Les éditions précédentes y subissent de nombreux changements. Quelques genres y sont réunis à d'autres; et beaucoup de nouveaux y sont introduits, sans que l'auteur rende compte de ses motifs, autrement que par la fixation des caractères. Enfin beaucoup de noms admis sont remplacés par d'autres, sans nécessité. Un grand nombre de Dissertations du même auteur ont été insérées dans les *Actes de l'académie des curieux de la nature*. Linné a dédié à ce savant naturaliste, le genre *Schrebera*, de la famille des *Rhamnoïdes*.

D—u.

SCHREVELIUS (Corneille), né à Harlem, vers l'an 1615, n'avait que dix ans lorsqu'en 1625 il suivit à Leyde, son père, nommé principal du collége de cette ville. Après avoir achevé ses humanités, il étudia la médecine. On ne sait s'il a exercé cet état. Il est certain du moins qu'il n'a laissé aucun écrit comme médecin; mais il s'est fait connaître comme littérateur. En 1662, il succéda à son père, dans le rectorat des écoles d'humanités, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1667, selon Foppens, Éloy et autres; Paquot, d'après Jean Alberti, dit qu'il mourut le 11 septembre 1664. « Schrévélius est, suivant Baillet, un des plus laborieux compilateurs des notes qu'on appelle des *Variorum*; mais il n'y a pas toujours réussi » Il a fait imprimer ainsi Juvénal, 1648 (et avec Perse, 1664); Hésiode, 1650; Térence, 1651; Virgile, 1652; Horace, 1653; Homère, 1656 1656; Lucain, 1658; (1658; Justin, 1659; Cicér Ovide, 1662; Claudien, 16 (les Tristes), 1666. Son é Colloques d'Éra me est il donna, en 1663, une é *Antiquitates romanæ*, de *Lexicon* de Scapula, 1664 lui d'Hésychius, 1668; ma tion, selon Paquot. L'ou a rendu célèbre le nom de lius, est son *Lexicon man co-latinum*, dont la pren tion est de 1645, et qui grand nombre d'autres. Jo qui le fit réimprimer à L 1676, in-4°., y ajouta mots, dit La Monnoye, da marques sur le n°. 688 Paquot indique l'édition comme la meilleure. Mais Paquot écrivait, ont par tions de Londres, 1781, i près laquelle a été donné Glascow, 1799, in-8°.) que l'on doit à M. Fleury Paris, 1820, in-8°., qui ment préférée. A.

SCHROECKH (Jean-M historien protestant, naquit en 1733. Son père, négoci mandable par sa probité, e fille du publiciste hongroi Bel (*Voy*. Bel, IV, 74) par leur instruction et leur les fondements de cette pié pira et guida constamment dans ses nombreux et imm vaux. On voulait d'abor vouât au commerce: lui-m long-temps montré des di pour la carrière ecclésiasti les leçons et les conseils de et de Michaëlis le décidè consacrer aux études histo gymnase de Presbourg, o

l'envoyèrent, à l'âge de dix pour commencer ses études, il successivement, pour les con- et les étendre, à l'école de rbergen, près Magdebourg, niversités de Göttingen et de g. Son oncle Bel, ayant été é dans cette dernière ville, de daction principale des *Acta* lorum, ainsi que de la Gazette ire, l'appela auprès de lui, faire des extraits et des criti- ns livres nouveaux dont il avait dre compte. Schroeckh s'ac- de cette tache pendant sept et elle ne fut pas inutile à son ction. L'obligation de lire avec ion une foule de livres nou- , et de les comparer avec ce rait été écrit sur les mêmes su- ajouta beaucoup à ses connais- , et lui donna une grande fa- de style. Il obtint, en 1756, petite place de professeur au e des princes, qui lui valut à de quoi exister. Mais en 1767 nommé professeur d'éloquence, l'histoire à Wittemberg, où l'u- ité le chargea de la direction bibliothèque. Ce fut là qu'il le reste de sa vie, enseignant tiquités chrétiennes, l'Histoire iastique de l'Allemagne, sur- le la Saxe et la diplomatique, mposant ses divers ouvrages. Il ut, le premier août 1808, des d'une chute qu'il fit dans sa thèque. Ses élèves, ses amis, ntemporains ont à l'envi célébré neur de son caractère, sa piété ie et fervente, la pureté de ses rs et son inaltérable tranquillité toutes les circonstances de la L'Allemagne, qui a produit tant vants laborieux, n'en a pas eu it montré un goût plus pur, et it apporté des soins plus cons- ciencieux à des travaux tellement vastes, qu'ils sembleraient n'avoir pu être exécutés que par une société de savants. Jamais, dans les quarante-trois volumes de son Histoire ecclésiastique, dans son Recueil biographique, dans son Histoire universelle, l'élégance de son style, l'exactitude de ses recherches, l'équité de ses jugements, la pureté de ses sentiments religieux et moraux ne se sont démentis. Il attribuait lui-même une bonne partie des qualités qui distinguent les productions de sa plume, à la lecture que son père lui fit faire, dans sa première jeunesse, du livre de Rollin sur la *Manière d'enseigner les belles-lettres*. Ses principaux ouvrages sont : I. *Vies des savants célèbres*, 2 vol., dernière édition, Leipzig, 1790. On y remarque les Vies de Luther, Hugues Grotius, Mathias Hoe de Hohenegg, Ernest Sal. Cyprian, Hroswitha, Jérôme Savonarola, David George (anabaptiste), Thomas Campanella, etc. La première édition avait paru sous le titre de : *Portraits et Biographies*, avec des gravures, supprimées dans la seconde édition. II. *Biographie universelle*. Les huit volumes de cette collection (Berlin, 1771-1791, in-8°.), contiennent les Vies de Hannibal, Caton d'Utique, Othon-le-Grand, Henri-le-Grand, Titus, l'électeur de Saxe Frédéric-le-Magnanime, la reine Christine, l'électeur de Brandebourg Frédéric-le-Grand, Julien, le pape Adrien VI, l'amiral de Coligni, Chr. Thomasius, Mathias Corvinus, l'empereur Joseph Ier. et Ph.-Jacq. Spener (théologien). Ce sont des esquisses bien tracées, mais qui manquent de mouvement, et de cette teinte animée qui attache dans Plutarque. III. *Histoire de l'Église chrétienne* (depuis l'o-

rigine du christianisme jusqu'à la réformation), 35 vol., Leipzig, 1768-1803. Les onze premiers volumes ont été réimprimés de 1772-94. On a loué, dans cet ouvrage, une impartialité, qui prend sa source dans une grande connaissance des hommes et dans les affections du cœur le plus aimant, l'étendue et l'élévation des vues, une érudition vaste et solide, une critique saine et un sentiment d'équité qui fait la part de l'erreur et de la faiblesse sans indifférence et sans légèreté, un profond amour de la religion et de ses semblables : ce qui placerait cette immense composition au premier rang des ouvrages historiques. L'auteur a consigné, dans le trente-cinquième volume, le résultat de ses méditations sur l'esprit et le but du christianisme. Il est consolant d'y voir Schrœckh se déclarer pénétré d'une conviction inébranlable de la divinité de la religion dont il avait suivi les vicissitudes à travers le cours des siècles. IV. *Histoire de l'Église chrétienne depuis la réformation*, 8 vol., Leipzig, 1804-1819. Les neuvième et dixième volumes, ont été rédigés, après la mort de l'auteur, par le docteur Tzschirner. On remarque que dans ces deux importants ouvrages, l'Histoire des doctrines, de la Vie et des productions des écrivains, ainsi que celle des Discussions religieuses, sont mieux traitées que celle de l'église comme corporation; l'auteur puisa la première dans les sources; mais il avait négligé l'étude du droit canon, et il ne sentait pas assez l'importance de cette science pour l'étude de l'état primitif de l'église. Si un protestant compare l'Histoire ecclésiastique de Schroeckh, à celles de Baronius, de Noel Alexandre et de Fleury, il pourra dire qu'il est plus impartial que le premier (qui autre côté a l'avantage d'avoir à des sources rares et inconn qu'il possédait mieux l'ensembl qualités de l'historien que le sec enfin, qu'il est supérieur au tr me, sous le rapport de la crit mais qu'il est au-dessous de lui la diction. V. *Histoire universe l'usage de la jeunesse*, quatre ties, en 6 vol., 1re. éd., 1779-1 2e. éd., 1796-1804. Quoiqu'ell destinée à l'adolescence, cette toire peut être lue à tout âge, fruit. C'est l'ouvrage le plus rép de Schrœkh. Il en a paru beau d'éditions; et il a été traduit en çais. Schrœckh et Schlosser, et l'autre élèves de Michaëlis Mosheim, sont considérés en lemagne comme les créateurs véritable histoire universelle. doit-elle se proposer? Quels les événements qui lui appartien Quels sont ceux qu'elle doit exc N'admettre dans le tableau des et des peuples qu'on présente ceux qui expliquent comment l'état actuel de la civilisatio comment l'espèce humaine est vée à ce degré de puissance monde matériel et de jouissan biens qu'il lui offre, est la règl détermine le plus sûrement et l fructueusement le choix que le tre doit faire dans les détails in brables que les siècles et les hist ont accumulés. Schrœckh a f choix avec sobriété et avec un historique, qui certainement s se une sagacité naturelle, ma serait restée stérile sans l'éru la plus vaste et la plus varié ouvrage a été traduit en fran Leipzig, 1784-1790, in-8o., I-VI. VI. Schrœckh a refondu une traduction allemande, l

, x, xi et xiii de l'*Histoire universelle* de Guill. Guthrie, y, etc., qui contiennent l'Italie, celle de France, nces-Unies (la Hollande) ngleterre, Leipzig, 1770-II. Schrœckh a pris une active à des ouvrages pé-fort répandus tels que la *que Germanique univer-*liée par Nicolaï; les *Acta* s, dont les années 1754-ent de nombreux extraits sposition dans un style di-lisciple d'Ernesti. On y re-rfout celui qu'il fit sur le volume de l'Histoire des s, par Schmidt, qu'il trai-ne on doit le penser, avec de sévérité. (*V.* Schmidt, , ci-dessus.) Les Notices de Schrœckh les plus au-sont: 1°. un article qu'il lui-même au Magasin de our le clergé, vol. 5, part. atre Articles du professeur primés dans le Journal *Der ige*, année 1808, et celle uve dans le 10°. vol. de son és. (n°. iv ci-dessus). Son été gravé par Liebe. S—r.

DEDER (Eric), né à Nykœ-s la fin du seizième siècle, ris la plupart des langues et modernes, et fut nommé, gne de Gustave-Adolphe, royal. Ayant établi une ie à Stockholm, il fit pa-ecessivement des Traduc-grand nombre d'ouvrages rançais, espagnols et alle-nous ne citerons que celles *oire des quatre monarchies* n; des *Mémoires* de Phi-Comines; *des Choses re-les de la Suède, de la , de la Russie, de l'Alle-magne, de la Tartarie*, par Muller. Schrœder publia aussi quelques ouvrages originaux, parmi lesquels on remarque la *Relation poétique de la cruelle tyrannie de Christian II*, comme une des premières productions en vers, de quelque étendue, qui ait paru en langue suédoise. C—au.

SCHROEDER (Jean-Joachim), savant distingué par ses connaissances dans les langues orientales, et particulièrement en arménien, naquit à Neukirchen, dans le landgraviat de Hesse-Cassel, le 6 juillet 1680. Après avoir étudié le grec, l'hébreu et les autres langues orientales, à l'université de Marbourg, son attention se fixa plus particulièrement sur l'arménien, alors peu connu et peu cultivé. Les premières notions sur cette langue lui furent données par son professeur G. Otho, qui enseignait les langues saintes et la poésie à Marbourg. Malgré la complaisance de ce savant, Schroeder avait appris peu de chose auprès de lui. Otho ne savait pas beaucoup d'arménien; et les livres publiés jusqu'à cette époque sur cette langue ne suffisaient pas pour en donner des notions bien exactes et bien étendues. Schroeder fut donc obligé d'interrompre ses travaux : il s'occupa d'éthiopien, avec le célèbre J. Ludolf, auquel il avait été recommandé par Otho; il se livra ensuite à la théologie. Enfin il avait abandonné l'arménien depuis six ans, quand, selon l'usage de l'Allemagne, il se mit à parcourir les diverses universités. Il se rendit à Utrecht, où il suivit assidument les leçons du célèbre Reland, et celles de Surenhusius; et auprès d'eux, il acquit de grandes connaissances dans la littérature rabbinique. C'est là qu'il entendit parler d'un savant docteur arménien, nommé Thomas, né dans le pays de Vanant, et qui était

archevêque de Golthen, dans la grande Arménie. Thomas était venu, quelques années auparavant, avec son neveu, Luc Nouridjan, pour établir une imprimerie arménienne à Amsterdam, et y publier des éditions du Nouveau-Testament, et des livres saints pour l'utilité de sa nation. Les caractères qu'ils firent fondre, et les impressions qu'ils exécutèrent sont fort belles, et donnent une idée très-avantageuse de leur capacité et de leur science dans la connaissance de leur langue littérale, qui fut toujours peu commune chez les Arméniens. Ce fut une bonne fortune pour Schroeder : le goût qu'il avait eu pour l'étude de l'arménien lui revint, et, sous la direction de ces deux habiles maîtres, il fit de rapides progrès. Malheureusement il jouit peu d'une aussi utile assistance : il y avait à peine deux mois qu'il travaillait auprès de l'archevêque, quand il apprit que ce savant homme se préparait à retourner dans sa patrie. Schroeder conçut alors le projet de partir avec lui, pour aller s'instruire en Orient : il sollicita et obtint de son souverain la permission de faire ce voyage ; mais au moment où il allait s'embarquer pour Archangel, l'archevêque tomba dangereusement malade ; Schroeder n'en partit pas moins, dans la compagnie de plusieurs marchands arméniens, pour aller à Moscou, où il devait attendre l'archevêque, et continuer avec lui son voyage. Il apprit dans cette ville, que Thomas était mort en Hollande. Malgré ce fâcheux contretemps, il voulait continuer son entreprise, se rendre à Astrakhan, et de là en Perse. Des difficultés sans nombre l'empêchèrent d'exécuter son dessein, et le forcèrent de revenir dans sa patrie, d'où il retourna bientôt à Amsterdam, reprendre ses études favorites auprès de Lucas Nouridjan. Il acquit promptement une grande connaissance de la langue arménienne : avant d'en livrer le résultat au public, il résolut de visiter l'Angleterre. Il y séjourna quelque temps, et s'y lia plus particulièrement avec Henri Sike, professeur d'hébreu à Cambridge. De retour à Amsterdam, il publia sa Grammaire arménienne, intitulée : *Thesaurus linguæ armenicæ antiquæ et hodiernæ*, 1 vol. in-4°. Il mit en tête de son ouvrage une Dissertation fort bien faite et fort curieuse, sur l'antiquité, les révolutions, la nature et l'usage de la langue arménienne. On y voit, qu'en arménien, comme dans les autres langues orientales, il possédait des connaissances aussi solides que variées : en général, cette dissertation, comme tout son ouvrage, comme les diverses pièces qu'il y a jointes, sont tout-à-fait propres à donner une idée favorable de son érudition et de sa critique. On doit, après cela, regretter beaucoup qu'il n'ait pas publié un plus grand nombre d'ouvrages. La grammaire arménienne de Schroeder est encore la meilleure et la plus savante qui ait été imprimée jusqu'à ce jour, et c'est la seule dans laquelle on puisse prendre des notions exactes de la langue arménienne : il eût été à desirer seulement qu'il fût entré dans de plus grands détails sur ce qui concerne la syntaxe. A la suite de son livre, Schroeder donne un Traité fort curieux sur la musique et la prosodie des Arméniens. Sa Grammaire abrégée de l'idiome vulgaire des Arméniens contient aussi des renseignements intéressants. Cet ouvrage, qui lui assigne une place honorable parmi les savants, est le seul qu'il ait publié. Il avait de plus composé un Dictionnaire arménien-

latin, dont le manuscrit se garde encore dans la bibliothèque de Cassel. Si nous en jugeons par sa Grammaire, ce devait être un travail fort estimable et bien supérieur aux Dictionnaires également restés manuscrits et composés par les PP. Villafor, Tornicia et Lourdet, qui ne sont que de gros vocabulaires indignes de l'impression. Outre ce Dictionnaire, Schroeder avait manifesté le dessein de composer une Histoire de l'Arménie. Nous ignorons s'il a mis ce projet à exécution. Ce savant revint dans sa patrie, après la publication de sa Grammaire; il y fut nommé professeur de langues orientales et d'histoire ecclésiastique, en 1713, dans l'université de Marbourg. En 1737, il obtint, dans la même université, une chaire extraordinaire de théologie. Il mourut dans cette ville le 19 juillet 1756, laissant quatre fils, qui se sont tous distingués dans les lettres orientales, savoir : 1°. Nicolas-Guillaume Schroeder, né à Marbourg, le 22 août 1721, professeur extraordinaire de langues orientales, dans la même ville, en 1743, et, en 1748, professeur de grec et de langues orientales à Groningue, où, au lieu du grec, il enseigna les antiquités hébraïques. Il mourut le 30 mai 1798. On a de lui : I. *Institutiones ad fundamenta linguæ hebreæ*, Groningue, 1768, in-8°.; ouvrage complet en son genre, écrit avec un esprit philosophique. On estime surtout une Dissertation sur la syntaxe, qui y est jointe. II. Divers Opuscules académiques; — 2°. Louis-Conrad, né le 8 octobre 1724, mort le 25 octobre 1801, était professeur du droit de la nature et des gens, à Groningue. — 3°. Jean-Guillaume, né le 15 juin 1726, mort le 8 mars 1793, était professeur de langues orientales et d'antiquités hébraïques à Marbourg, depuis 1755. Il a composé : *Observationum philosophicarum criticarumque in difficiliora quædam psalmorum loca fasciculus*, Leyde, 1781, in-8°. — 4°. Philippe-George. Voyez l'article suivant. S. M—n.

SCHROEDER (Philippe-George), médecin, né à Marbourg, le 29 avril 1729, fit ses études dans l'université de cette ville, puis à Iéna et à Halle, et fut nommé, en 1754, professeur d'anatomie et de chirurgie à Rinteln. En 1763, il obtint le titre de premier professeur dans sa ville natale, et passa l'année suivante, en la même qualité, à Gottingue, où il mourut, le 14 mars 1772. Ses écrits académiques, riches en observations, ont été recueillis sous ce titre : *P. G. Schroederi opuscula medica, collecta studio Allermann*, Nuremberg, 11 vol. in-8°. Avant lui et Brendel, personne n'avait mieux traité la doctrine des fièvres. — Son fils (Théodore-Guillaume), né à Rinteln, le 2 novembre 1759, étudia la médecine à Gottingue, s'établit, en 1780, comme médecin à Cassel, y fut nommé, en 1785, professeur de médecine, et en 1787, fut attaché à l'établissement des eaux minérales de Kof-Geismar. En 1790, il devint professeur de médecine à Rinteln, où il mourut, le 25 août 1793. Il n'a laissé que des Dissertations académiques. — Un médecin du même nom, mais d'une autre famille, George-Guillaume Schroeder, né le 19 mars 1733, à Bielefeld, et mort professeur de médecine à Marbourg, le 27 octobre 1778, fut homme d'esprit, doué d'une imagination vive, mais qui s'égara dans des paradoxes. Vers la fin de sa vie, il donna même dans l'alchimie, et publia plusieurs écrits sur cette matière. Z.

SCHROEDER (Charles), général autrichien, était fils d'un officier, et le plus jeune de trois frères, qui suivirent la carrière des armes. Il avait fait avec beaucoup de distinction, sous Daun et Laudon, les guerres de Silésie et de Bohême, et il était devenu colonel du régiment de Vierzai, puis général-major, employé dans les Pays-Bas, sous les ordres de d'Alton. Ce fut en cette qualité qu'il conduisit, en 1787, contre les insurgés brabançons retranchés à Turnhout, un corps d'armée qui y fut complètement battu, par suite d'une attaque imprudente. Cette affaire fut, dans ce pays, le signal de la déroute générale des Autrichiens, qui, peu de jours après, éprouvèrent un autre échec à Gand, où Schroeder, s'étant aussi porté, fut blessé d'un coup de feu à la jambe, qui l'obligea de se réfugier en France, et dont il resta boiteux toute sa vie. Peu de temps après la défaite de Turnhout, et lorsque Schroeder eut été blessé à Gand, ce général reçut de Vienne la nouvelle de sa disgrâce, et l'ordre de cesser ses fonctions. Ce ne fut que quelques mois après qu'il réussit à se faire employer de nouveau. Il remplaça Beaulieu dans le commandement de l'armée qui occupait le pays de Luxembourg, en 1793; et fut attaqué à Arlon, le 9 mai de cette année, par les Français. Son imprévoyance lui fut fatale: il éprouva encore un autre échec, dans lequel il se laissa enlever son artillerie et ses magasins. Il se trouva ensuite renfermé dans Luxembourg, et concourut, sous les ordres de Bender, à la défense de cette place. Il fut nommé lieutenant-général en février 1795, et obtint le commandement de la forteresse de Cracovie, où il mourut en 1807. M—D j.

SCHROETER (Jean-Samuel), ministre luthérien, né le 25 février 1735, à Rastenburg en Thuringe, où son père était recteur de l'école, fit ses études à Iéna, fut nommé, en 1756, recteur de l'école de Dornburg, en 1763, pasteur à Thangelstaedt, et plus tard à Weimar, où il devint inspecteur du cabinet d'histoire naturelle, puis surintendant et premier pasteur à Bukstaedt, où il mourut, le 24 mars 1808. Schroeter se livra surtout à l'étude de l'histoire naturelle, et se distingua comme minéralogiste et conchyliologue. Ses écrits, tous en allemand, sont: I. *Dictionnaire lithologique*, Berlin, 8 vol. in-8°., 1772-88. II. *Journal pour les amateurs du règne minéral et de la conchyliologie*, Weimar, 6 vol. in-8°., 1773-80. III. *Introduction complète à la connaissance et à l'histoire des pierres et des pétrifications*, Altenburg, 4 vol. in-8°., 1774-84. IV. *Dissertations sur différents objets d'histoire naturelle*, Halle, 2 vol. in-8°., 1776. V. *Introduction à la conchyliologie*, d'après Linné. Halle, 3 vol. in-8°., 1783-86. VI. *Remarques et observations sur l'histoire naturelle, principalement sur les coquilles et les fossiles*, Leipzig, 4 vol. in-8°., 1784-87. A quoi il faut ajouter un grand nombre d'articles dans des recueils périodiques dont il fut le collaborateur. Son dernier ouvrage VII. La *Vieillesse, ou moyen infaillible d'atteindre un âge avancé*, nouvelle édition, Berlin, 1805, in-8°., contient des observations intéressantes et utiles. *Voyez* la *Biographie des médecins et naturalistes vivants*, par Baldinger, tom. 1er., p. 113-28. — Plusieurs médecins du même nom, qui vivaient au seizième siècle, ont publié divers

écrits complètement oubliés, et qui ne peuvent être d'aucune utilité dans l'histoire de la science. Z.

SCHRYVER. *Voy.* Graphæus et Scriverius.

SCHUBART DE KLEEFELD (Jean-Chrétien), agronome allemand, né à Zeitz, en 1734, commença par être domestique puis maître-d'hôtel chez le ministre de Saxe près la cour de Vienne; et, tout en donnant ses soins à la maison de son maître, s'occupa de franc-maçonnerie, et fut un des promoteurs les plus zélés du système dit *de la stricte observance*. Bientôt il s'associa avec un baron de Hundt, qui s'était fait catholique à Paris, et qui, à Vienne était devenu conseiller impérial intime. Les deux aventuriers parcoururent le nord de l'Allemagne, pour réorganiser les loges maçonniques. On les vit voyager sans cesse, correspondre avec une foule de personnes, et dépenser beaucoup d'argent; ce qui fit penser qu'ils n'étaient que les agents de quelques chefs cachés, dont on n'a pourtant jamais connu ni les noms, ni le véritable but. A la fin de la guerre de Sept-Ans, Schubart se trouvait dans l'armée hanovrienne, en qualité de commissaire des guerres; puis il passa au service de Hesse-Darmstadt, et fut conseiller aulique. Il possédait déjà assez de fortune pour acheter des terres, dont la culture devint une de ses occupations favorites. Ayant gagné, en 1782, un prix à l'académie de Berlin, pour un Mémoire sur la culture des herbes fourragères, il donna plus d'étendue à son travail, et établit en quelque sorte un nouveau système d'agriculture, qui tendait à supprimer les jachères et les droits de pâcage, et à faire de la culture des herbes fourragères, un but principal de l'agronomie, parce que, selon l'auteur, plus on augmente la production des fourrages, plus on peut entretenir de bestiaux; plus par conséquent, on obtient d'engrais et de récolte. Il fit d'heureux essais à l'égard de la culture du tabac, des betteraves et de la gaude, qu'il recommande dans ses écrits. On vit un peu de charlatanerie dans le zèle agronomique du baron Schubart, et l'on osa le dire; ce qui redoubla l'ardeur du défenseur de la culture du trèfle, de laquelle il a emprunté son nom de baron de *Kleefeld* (champ de trèfle). Il intercala force injures dans ses instructions: toutefois l'agriculture doit à son zèle la propagation de quelques objets utiles. Ses vues sont consignées dans son recueil d'*Écrits d'économie rurale et publique*, Leipzig, 1786, 6 volumes in-8°., et dans sa *Correspondance économique*, ibid., 1786, 4 cah. in-8°., avec fig. Il a paru aussi un précis de ses principes agronomiques. Schubart fut, à la fin de sa vie, conseiller intime de Saalfeld-Cobourg, et mourut le 1er. mai 1787. Trois ans après parut une *Esquisse de la vie de Schubart, baron de Kleefeld* (Berlin), 1790, par un homme qui avait eu à se plaindre de lui. La *Bibliothèque allemande universelle*, vol. CXIII, pag. 537, en annonçant cette esquisse, ajoute quelques détails, particulièrement sur la mission maçonnique du baron. D—G.

SCHUETZE. *V.* Sagittarius et Schutze.

SCHULEMBOURG (Jean-Mathias, comte de), né à Cendan, près de Magdebourg, le 8 août 1661, d'une famille originaire du Brandebourg, fut un des généraux les plus habiles du dix-septième siècle, et ne

dut sa haute fortune militaire qu'à ses talents et à l'estime qu'il sut inspirer aux grands hommes de son temps. Dès sa plus tendre jeunesse, il entra au service de Danemark; mais les exploits de Sobieski excitèrent en lui une telle émulation, qu'il demanda avec instance, en 1679, d'être admis, comme simple volontaire, dans l'armée polonaise. Il fit les dernières campagnes de ce prince, et se distingua particulièrement dans celle qui avait pour but la conquête de la Moldavie. Il commandait sous Flemming, lorsque Charles XII fit une irruption en Livonie, et il sauva, le 19 juillet 1700, les débris de l'armée saxonne, battue au combat de Riga. Cet exploit lui valut le grade de lieutenant-général, à l'âge de trente-huit ans. Frédéric-Auguste, roi de Pologne et électeur de Saxe, l'envoya avec dix mille Saxons, au secours de l'empereur, attaqué vivement par les Français. Il assista à la bataille de Passau, gagnée le 11 mai 1703, par le maréchal de Villars, dont il balança long-temps la fortune par ses habiles manœuvres. Il s'ouvrit un passage, et effectua sa retraite sans être entamé. Il entra en Souabe, et surprit peu de jours après un corps français conduisant des munitions de guerre que l'on envoyait de Schaffouse au maréchal de Villars, le tailla en pièces, s'empara du convoi, et de huit cent mille francs en argent. Fidèle au roi Frédéric-Auguste, que Charles XII avait déclaré déchu du trône, il rentra en Pologne, et battit, le 10 août 1704, auprès de Posen, le général suédois Mayefeld. Attaqué à son tour, le 7 novembre de la même année, par Charles XII, en personne, et dix mille hommes de cavalerie, il sut si bien profiter des avantages que le terrain lui offrait, qu'avec six mille fantassins, il repoussa cinq attaques consécutives, et après deux jours d'une marche glorieuse, il réussit à se retirer derrière l'Oder, sans le moindre désordre. Ce fut alors que Charles XII s'écria : « Aujourd'hui Schulembourg nous a vaincus. » Cette retraite fit beaucoup d'honneur au général saxon, et elle augmenta infiniment sa réputation. La défaite qu'il essuya, deux ans plus tard, auprès de Frauestadt, ne la diminua pas aux yeux de gens du métier; et les explications qu'il donna prouvèrent que ce désastre ne devait être attribué qu'à la présomption des autres généraux polonais, qui s'étaient refusés à suivre ses instructions. Fréderic-Auguste, rétabli sur le trône, envoya Schulembourg, en 1708, au service de Hollande, avec neuf mille Saxons. Ce général attaqua, d'une manière brillante, la place de Tournai, et les confédérés lui laissèrent l'honneur de la conquête de cette ville. Il fit, quelque temps après, sa jonction avec le prince Eugène et Marlborough, qui livrèrent au maréchal de Villars la bataille de Malplaquet. Schulembourg fut un des héros de cette journée. Le prince Eugène, sous les yeux duquel il exécuta les plus savantes manœuvres, conçut pour lui une affection singulière; ce fut même à sa recommandation que, deux ans plus tard, la république de Venise, cherchant un général étranger pour commander ses armées de terre, fit choix de Schulembourg. On lui accorda le titre de feld-maréchal, et dix mille sequins de pension. L'empereur d'Autriche venait de le nommer comte de l'Empire, en récompense des services qu'il avait rendus dans la dernière guerre. Schulembourg arriva, le 10 mai 1715, à Venise, et fit les dispositions nécessai-

res pour mettre en état de défense l'île de Corfou, menacée par les Turcs. La flotte ennemie croisait dans le canal, afin d'empêcher l'introduction dans l'île de secours d'hommes et de munitions; mais l'escadre vénitienne, commandée par l'amiral Pisani, conduisant Schulembourg et six mille soldats, battit une division navale de Turcs, et aborda, le 2 février 1716. Le général en chef s'occupa aussitôt de fortifier Corfou et les points de l'île qui étaient susceptibles de défense : il s'en acquitta avec une supériorité qui lui gagna la confiance entière des Vénitiens. Au commencement de mai 1716, Dianun Codja, capitan-pacha, sortit des Dardanelles avec des forces immenses, feignit de se diriger vers les côtes d'Afrique, reparut subitement à la hauteur d'Otrante, et entra dans le canal malgré l'amiral vénitien Cornaro. Il prit terre avec 30,000 hommes de débarquement, et campa aux Salines de Potamo. Schulembourg partit de Corfou à la tête de 3000 hommes de troupes légères pour reconnaître la position de l'ennemi, et après avoir engagé une vive escarmouche, il entra dans la place; les Turcs l'y bloquèrent quelques jours après, et en formèrent le siège en règle : ils emportèrent d'abord plusieurs ouvrages avancés; mais Schulembourg fit échouer trois assauts consécutifs. Cet échec ne rebuta point les ennemis : ils dirigèrent leurs attaques contre un fort défendant la pointe d'un chemin couvert, et voulurent enlever les palissades. Mais Schulembourg avait eu soin de faire placer sur les glacis, des madriers garnis de clous aigus, couverts de sable, en sorte que les soldats se trouvaient arrêtés par ces pointes qui perçaient leurs chaussures, essuyèrent une vive fusillade qui les força de se retirer. Le 18 août, le capitan-pacha ayant livré un assaut général, enleva les premières batteries et s'établit sur les remparts. L'épouvante s'empara de la garnison, et des habitants : Schulembourg seul conserva, dans ce moment critique, le sang froid convenable; il ranima le courage des Vénitiens, et rétablit le combat. Tandis que le général Loredano contenait les assaillants sur les remparts, il sortit par une porte de secours, à la tête de mille soldats d'élite, prit l'ennemi en flanc, pénétra dans ses lignes, en fit une horrible boucherie, et rentra en triomphe, après avoir causé aux Othomans une perte de deux mille hommes, ce qui les força d'abandonner l'attaque des bastions. Rebutés par la défense héroïque de Schulembourg, instruits de l'approche de la flotte espagnole alliée des Vénitiens, ils levèrent le siège, qui leur avait coûté quinze mille hommes. Harcelés dans leur embarquement, ils laissèrent cinquante-six pièces d'artillerie, leurs tentes, leurs provisions, et deux mille blessés. Schulembourg, conçut l'idée de les poursuivre jusque dans leurs propres états; il débarqua avec six mille hommes sur les côtes de l'Epire, et enleva d'assaut Prevesa, défendue par dix-huit cents janissaires et quatre cents spahis. L'année suivante, 1718, de concert avec l'amiral Mocénigo, le comte de Schulembourg dirigea ses attaques contre l'Albanie, tailla en pièces dix mille Turcs qui voulaient s'opposer à la descente, et forma aussitôt le siège de Scutari : mais on apprit bientôt que la paix venait d'être signée à Passarowitz; le général Saxon le fit savoir au commandant turc, qui, ne voulant pas croire cette nouvelle, continuant les hostili-

tés. Pendant cette contestation, un coup de vent battit la flotte vénitienne qui gardait le rivage, et la jeta au large. Schulembourg se trouva dans un embarras extrême, privé de munitions, de vivres, et même d'artillerie ; car il l'avait déjà embarquée. Les Turcs firent une sortie avec toutes leurs forces; et le général saxon eut besoin, pour sortir de ce mauvais pas, de tout son courage et de toute son expérience; il forma son armée en masse, appuyant sa droite à la mer, faisant face de tous côtés, et fit ainsi deux lieues, toujours harcelé; enfin l'escadre s'étant ralliée vint protéger sa marche par le feu de son artillerie, ce qui lui permit de se rembarquer sans avoir été entamé. La levée du siége de Corfou, et l'expédition de l'Épire, furent célébrées à Venise avec beaucoup de pompe. Le sénat fit faire une lampe d'argent d'un poids considérable, pour la cathédrale de Corfou, et pressa le général Schulembourg, de venir à Venise, recevoir les récompenses que la république lui destinait. Il fit son entrée solennelle, le 3 juillet 1718. Le doge lui présenta une épée, de la valeur de cinq mille ducats. On éleva sur la principale place de Corfou, sa statue équestre faite par François Cobiano, qui était alors le plus célèbre sculpteur de l'Italie (1). Schulembourg profita de la paix pour aller visiter les diverses cours de l'Europe. A Rome, le pape lui fit rendre de grands honneurs, et lui passa au col une large chaîne d'or. Le général saxon alla ensuite en Angleterre, pour voir sa sœur, la comtesse de Kendale. George Ier., apprenant qu'il étoit à Londres, l'envoya chercher par un officier de sa maison, qui le conduisit sur-le-champ auprès de son maître. Le monarque voulut qu'au mépris des lois de l'étiquette, Schulembourg se mît à table avec lui, quoique en habit de voyage. Après avoir été comblé de marques d'estime par tous les princes, Schulembourg mourut à Vérone, le 14 mars 1747. Il avait été pen- 28 ans au service de la république : exemple unique ; car les généraux étrangers ne conservaient pas longtemps les bonnes grâces du sénat. Sa Vie a été écrite par M. Varnhagen, dans un ouvrage publié à Berlin, sous le titre de *Monuments biographiques*, vol. in-8°., 1824. M-z-s.

(1) L'année suivante, la foudre tomba sur le magasin à poudre de Corfou, où se trouvaient quatre cents tonneaux de poudre ; il sauta, avec un bruit épouvantable le château, le palais du capitaine-général, et toutes les maisons furent endommagées, le gouverneur Pisani périt avec quinze cents personnes ; mais, par un hasard bien extraordinaire, la statue de Schulembourg, quoique très-rapprochée resta debout et intacte.

SCHULTENS (Albert), le restaurateur de la littérature orientale dans le dix-huitième siècle, naquit en 1686, à Groningue, d'une famille honorable. Destiné par ses parents au ministère évangélique, il joignit à l'étude de la théologie celle du grec et de l'hébreu. Pour se perfectionner dans l'hébreu, il apprit ensuite le chaldaïque et le syriaque, et commença la lecture des ouvrages des rabbins: il lui manquait encore l'intelligence de l'arabe; mais persuadé que cette langue offrait des difficultés qu'il ne pourrait surmonter, il n'osait pas s'en occuper. Cependant la lecture de la grammaire d'Erpenius dissipa promptement ses craintes mal fondées ; et comme cela devait arriver, ses progrès dans l'arabe furent d'autant plus rapides, qu'il possédait déjà les dialectes qui s'en rapprochent davantage. A dix-huit ans, il eut avec Gousset (*V.* ce nom), une dispute publique, dans laquelle il

nt, contre le sentiment de ce
re professeur, que l'étude de
he est indispensable à quiconque
savoir l'hébreu à fond. Après
terminé ses cours académiques,
ita Leyde, où il suivit, pendant
d'un an, les leçons des profes-
les plus distingués. Il se rendit
te à Utrecht, pour voir Reland
e nom), dont il reçut de sages
ils pour la direction de ses étu-
Albert lui soumit ses *Remarques*
livre de Job, remarques qu'il ap-
l'essai d'un jeune homme; mais
il montra l'estime qu'il faisait
t ouvrage, en se chargeant de le
er. De retour à Groningue,
08, Schultens fut admis candi-
n saint ministère; l'année sui-
il prit ses degrés en théo-
, et il s'empressa de retourner
de, dans le dessein de s'y livrer
ardeur au dépouillement des li-
et des manuscrits arabes que
me la bibliothèque de cette
Nommé pasteur de l'église de
maar, en 1711, il ne crut pas
oir refuser cette vocation: mais
pût le portait vers la carrière de
ignement; et deux ans après,
itta sa cure pour la chaire des
es orientales de l'académie de
har. Il en prit possession par
scours, dans lequel il indiquait
auditeurs les véritables sources
n peut étudier l'hébreu. C'était
ouvelle attaque contre le système
usset, qui prévalait alors dans
cadémies protestantes, et dont
onséquences ne pouvaient être
préjudiciables à l'étude des textes
s. En effet, ce professeur partant
supposition que l'hébreu est une
e toute divine, en concluait
le ne peut avoir aucun rapport
les dialectes purement humains,
l'on ne doit pas en éclaircir les
difficultés avec le secours des autres langues orientales. Ce fut pour combattre ce paradoxe que Schultens composa les *Origines hebreæ*, ouvrage dans lequel il s'attache à démontrer que la langue enseignée aux hommes par le créateur ne subsiste plus; et que l'hébreu des livres saints, l'arabe, le syriaque et le chaldaïque, sont quatre dérivés de cette langue primitive. Il fortifie cette opinion, en expliquant par les racines de l'arabe une foule de mots et de passages de la Bible, dont le véritable sens avait échappé jusqu'alors aux différents interprètes. L'ouvrage de Schultens fut vivement attaqué par les partisans de Gousset; mais les plus illustres critiques se déclarèrent en sa faveur, et leur suffrage finit par imposer silence à ses adversaires. La réputation d'Albert fit desirer qu'il fût placé sur un théâtre un peu plus digne de lui. On lui offrit, en 1729, avec la direction du séminaire hollandais (1), la liberté d'y enseigner les langues orientales, en attendant la vacance de cette chaire à l'académie, et la garde des manuscrits orientaux légués à la bibliothèque de Leyde par Warnier, ambassadeur des états-généraux à Constantinople. Schultens n'accepta ces offres honorables que dans l'espérance de pouvoir contribuer plus utilement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, à ranimer l'étude de la littérature orientale, trop négligée même par les savants. Plusieurs traductions d'ouvrages arabes, et une édition augmentée des rudiments d'Erpenius, signalèrent son arrivée à Leyde. Il y remplissait, depuis trois

(1) Ce séminaire, fondé par les états-généraux, en 1591, est destiné à recevoir des étudiants en théologie, qui y sont entretenus gratuitement pendant sept ans.

ans, les fonctions de professeur, sans en avoir ni le titre, ni les appointements, quand les curateurs de l'académie, touchés de son noble désintéressement, créèrent en sa faveur une nouvelle chaire. Schultens choisit pour le sujet de son discours d'inauguration, l'antiquité de la langue arabe, sa pureté et sa liaison avec l'hébreu. Les marques d'estime qu'il venait de recevoir ne firent qu'accroître son ardeur pour les lettres. Dans le dessein de faciliter les progrès de ses nombreux élèves, il composa, pour leur usage, une grammaire hébraïque, mieux distribuée et plus complète que celles dont on se servait dans les écoles. Peu de temps après, il mit au jour une nouvelle Version des *Proverbes* de Salomon, avec une Préface, dans laquelle il s'attache à faire voir les défauts du système grammatical des Rabbins. Quoique ce morceau fût un traité complet sur la matière, il y revint encore, dans la préface de la nouvelle édition de la *Grammaire arabe* d'Erpénius. D'autres travaux non moins importants remplissaient tous les moments qu'il ne consacrait pas à ses élèves; mais il se vit forcé de les interrompre pour repousser l'attaque indécente de Reiske, celui de ses disciples à qui il avait prodigué le plus de témoignages d'affection. Reiske, en rendant compte des deux dernierrs ouvrages de son maître, dans les *Acta eruditorum*, critiqua vivement sa méthode. Schultens lui répondit par deux *Lettres* adressées à Mencke (*Voy.* ce nom), directeur de ce journal; et l'on doit l'excuser de n'avoir pas pu dissimuler la peine qu'il éprouvait de l'ingratitude de son disciple. Tout en blâmant la conduite de Reiske à l'égard de son professeur, M. Silvestre de Sacy trouve que ses critiques n'étaient pas sans fondement, et que le sys Schultens pouvait nuire à l' lide de la langue arabe (*V.* XXXVII, 297). Schulten vécut que peu de temps à pute. Il mourut à Leyde, le 2 1750, à soixante-quatre sant un fils, héritier de ses de son zèle pour les lettre gnait à une érudition profo riée, de la vivacité dans l'e conception facile, du jugen la mémoire: mais il n'a pas rendu exactement les idées vains orientaux, (2). Outr tions des *Rudiments* et de *maire arabe* d'Erpenius, a d'extraits de l'anthologie Erpenius, xiii, 275); de latines des *Makamat* ou Séa riri (*V.* ce nom, xix, 423 *Vie de Saladin* (*V.* Boha-e 678); l'*Oraison funèbre* de ve, son ami, qui lui avai triste devoir à remplir, e *Lettres* à Mencke, dont o on a de Schultens: I. *Ori breæ, sive hebreæ linguæ ma natura et indoles, e penetralibus revocatæ*, 1724-38, 2 vol., in-4°., a faut joindre un opuscule: *tibus hodiernæ linguæ heb* 1731; nouvelle édit, Leyd vol. in-4°. II. *Institution damenta linguæ hebraïca via panditur ad ejusde giam vindicandam et resti*

(2) Schultens sous prétexte de re nergie des mots arabes, energie qu souvent qu'imaginaire, a par fois manière genée, obscure, et même traduction des six premières *Séance* est une preuve, et son exemple a ent orientalistes dans une voie peu sûre, netrer dans le vrai sens des écrivai même système a eu beaucoup d'in traductions des *Proverbes* et du liv ne doit faire usage de ses observat ques, qu'avec une sage critique.

rde, 1737 ou 1756, in-4°. III. *mmentarius in Librum Job, cum versione*, ibid., 1737, 2 vol. in- Cet ouvrage suppose dans son au- r une grande connaissance de l'a- e. Ses explications auraient été s satisfaisantes s'il eût fait la cri- e de son texte en en corrigeant défectuosités. Le Livre de Job a traduit en français, sur la version chultens, par de Joncourt, Sacre- e et Allamand, ibid., 1748, in- IV. *Vetus et regia via hebraï- di contrà novam et metaphysi- hodiernam*, ibid., 1738, in- Dans cet opuscule, l'auteur ré- d aux objections de ses adver- es, et prétend démontrer que t par l'étude de l'arabe qu'on t parvenir à la connaissance de hreu. V. *Excursus tres continen- stricturas ad dissertationem his- cam de linguâ primævâ*, etc., L. 1739, in-4°. L'auteur a réuni, s ces opuscules, toutes les nou- es preuves qu'il avait pu rassem- pour démontrer que la langue mitive n'a pas dû se conserver s sa pureté après la confusion Babel, et pour justifier l'emploi dialectes étrangers, dans la cor- tion des textes sacrés. VI. *Monu- nta vetustiora Arabiæ, sive spe- ina quædam illustria antiquæ oriæ et linguæ ex variis mss. ex- pta*, ibid., 1740, in-4°. de 71 . Parmi ces fragments de poésie be, tirés de citations insérées dans manuscrits de Novairi, de Ma- ch, d'Abou'lfeda, de Hamza, etc., plus anciens sont celui d'Am- ila el Hareth, que l'auteur croit temporain de Salomon, et celui N. aman, dixième roi de la dy- tie des Joctanides, qu'il suppose nains de la même date que Moïse; s Reiske ne juge pas ces deux mor- ceaux plus anciens que Mahomet (3). VII. *Proverbia Salomonis cum versione integrâ et commentario*, ibid., 1748, in-4°.; trad. du latin en français, par les auteurs de la Traduction de Job, ibid., 1752, in-4°. Le *Commentaire*, abrégé par G.-J.-L Vogel, et enrichi de nouvelles remarques critiques, a été publié, Halle, 1769; ibid., 1773, in-8°. VIII. *Opera minora, animadversiones in Jobum, et varia Veter.-Testam. loca; necnon varias dissertationes et orationes complectentia*, ibid. 1769, in-4°. Ce Recueil, dont le fils de Schultens fut l'éditeur, ne contient que des Opuscules imprimés déjà séparément. Les *Remarques sur Job* avaient été publiées par Reland, Utrecht, 1703, in-8°.; et les *Observations philologiques* sur différents passages de l'Ancien-Testament, par Hemsterhuys, Amsterdam, 1709, in-4°. IX. *Sylloge dissertationum philologico-exegeticarum*, ibid., 1772-1775, 2 vol. in-4°. C'est un choix de Dissertations soutenues sous la présidence de cet illustre professeur. Tous les ouvrages qu'on vient de citer, sont recherchés par les orientalistes. Schultens a laissé, en manuscrit, des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ancien-Testament; une *Histoire des Arabes*; une *Grammaire araméenne*, dont plusieurs feuilles étaient imprimées, et enfin un *Dictionnaire hébreu*, dans lequel, avec le secours de l'arabe et des autres dialectes, il rétablissait le sens des mots dont les racines et la signification sont inconnus. Vriemoet a publié l'*Éloge* de Schultens, dans les *Athenæ Frisiacæ*, p. 762-71. W-s.

---

(3) La chose est aujourd'hui hors de [illegible], et il est bien reconnu qu'il [illegible] reste de l'ancienne littérature arabe, aucun monument qui remonte à plus d'un siècle avant Mahomet. S. D. S-y.

SCHULTENS (Jean-Jacques), fils du précédent, naquit à Franeker en 1716. A l'exemple de son père, qui le dirigea dans ses études, il se destina de bonne heure à la carrière de l'enseignement. Nommé à la chaire de théologie et de langues orientales de l'académie de Herborn, il en prit possession, en 1742, par un discours : *De utilitate dialectorum orientalium ad tuendam integritatem codicis hebræi*, Leyde, in-4°., 1742. Les talents de Schultens le firent appeler à l'académie de Leyde en 1749; il y prononça, pour l'ouverture de son cours, une harangue: *De fructibus in theologiam redundantibus ex peritiore linguarum orientalium cognitione*. Cinq mois après, il eut la douleur de perdre son père, auquel il succéda, en promettant de compléter les travaux qu'il laissait interrompus, et dont la publication était vivement desirée des orientalistes. D'autres occupations ne lui permirent pas de remplir cet engagement. Il donna cependant de nouvelles éditions de quelques-uns des ouvrages de son père, et mourut en 1778, à l'âge de 62 ans, laissant un fils unique, qui soutint avec gloire la réputation de son aïeul. W—s.

SCHULTENS (Henri-Albert), fils du précédent, naquit à Herborn, le 15 février 1749. Amené par son père à Leyde, quand il était encore au berceau, il s'y livra, dès l'âge de sept ans, à l'étude du grec et du latin, et acquit des connaissances très-étendues dans les lettres et la philologie, sous les maîtres fameux que possédait alors l'université de cette ville. A l'exemple de son père et de son aïeul, il s'appliqua bientôt entièrement à l'étude des langues et des antiquités orientales; et, suivant la méthode d'Albert Schultens, il apprit d'abord l'arabe, qui lui facilita l'intelligence de l'hébreu et de ses dérivés. Il avait choisi, pour le compagnon de ses travaux, Everard Scheid, et il le suivit à Hamderwyck, lorsque ce dernier y fut appelé comme professeur. L'étude des langues modernes délassait Henri de ses occupations : les chefs-d'œuvre des écrivains anglais, français et allemands, lui devinrent bientôt aussi familiers que ceux des poètes arabes. Il fit un voyage en Angleterre, en 1772, dans le dessein de visiter les manuscrits de la bibliothèque bodléienne; et quoique peu habitué au métier de copiste, il transcrivit, dans moins de trois mois, le travail laissé par Pocoke, sur le recueil des proverbes arabes de Meydani, et en publia le *Specimen* (1). Les plus illustres philologues de l'Angleterre devinrent ses admirateurs, et il reçut une preuve unique de leur estime par le diplôme de maître-ès-arts de l'université d'Oxford, qui lui fut délivré. De retour en Hollande, il fut nommé professeur de langues orientales à l'académie d'Amsterdam : il n'avait alors que vingt-quatre ans. Le Discours qu'il prononça dans cette circonstance : *De finibus litterarum orientalium proferendis* eut beaucoup de succès, et fut imprimé (Amsterdam, 1774, in 4°.). Au mois de déc. 1778., l'université de Leyde lui fit offrir la chaire que son aïeul et son père avaient si dignement occupée. Il en prit possession, le 1er. mars suivant, par un Discours : *De studio Belgarum in litteris arabicis excolendis*. Les talents qu'il montra dans l'enseignement l'élevèrent, en 1787, à la dignité de recteur. Il se conduisit, dans l'exercice de cette

(1) *Specimen proverbiorum Meidani ex versione Pocockianâ*, Londres, 1773, in-4°.

s, avec une prudence consom-
et sut, par la sagesse de ses
es, prévenir le désordres que
ation critique du pays pouvait
r parmi les élèves. A l'ex-
n de ses fonctions, il pro-
, le 7 mars 1788, un Discours
emarquable: *De ingenio Ara-*
Indécis sur les travaux aux-
il devait se livrer de préférence,
t cependant par prendre, avec
blic, l'engagement de donner
rsion complète des proverbes
ydani, avec un Commentaire.
'prospectus lui procura de nom-
souscripteurs. Pour répondre
r empressement, Henri mit à
ravail une telle ardeur, que sa
ne tarda pas à s'altérer. Atta-
'une fièvre lente, il ne voulut
interrompre l'impression de
ouvrage, dont il revoyait les
ves, de concert avec son ami
eder, et mourut le 12 août
, à l'âge de quarante-quatre ans.
ort prématurée de ce professeur
ne perte irréparable pour la lit-
ure orientale. Everard Scheid,
mi le plus tendre, et son suc-
ur à l'académie de Leyde, y pro-
a son éloge. A des talents distin-
, Schultens joignait des qualités
rares encore: la bonté, la dou-
, la bienveillance pour ses collè
et pour ses élèves, et une grande
tion de sentiments. Outre des
es philologiques, soutenues à
erwyck, en 1766; des *Notes* sur
bliothèque orientale (*V.* D'Her-
e, XX, 228); plusieurs articles
la *Bibl. critica de* Wyttenbach;
'traduction hollandaise de l'O-
ale d'Eichhorn: *Sur le mérite*
raire de Michaëlis, etc., on a
mi: I. *Anthologia sententia-*
arabicarum, *cum scholiis Za-*
hajarii, *arabicè et latinè*, Leyde,
1772, in-4°. Ce recueil est tiré d'un manuscrit de la bibliothèque de Leyde, contenant deux cent quatre-vingt-cinq sentences arabes, dans le genre des proverbes de Salomon, recueillies par Abou'l Cacem Mahmoud, fils d'Omar, mort en 1143, et surnommé *Zamaschari* (du nom d'un bourg du Mawarelnahr, où il avait pris naissance): Albert Schultens avait déjà publié vingt de ces proverbes, à la suite de son édition de la grammaire d'Erpénius, en 1733. Henri Albert en donne ici deux cents, en y joignant une Version latine, et le Commentaire de Zamaschâri. II. *Pars versionis arabicæ libri Colaïlah wa Dimnah, sive fabularum Bidpay, philosophi indi*, ib., 1786, in-4°. Cette édition du texte arabe des fables de Pilpay (*V.* Jean de Capoue, XXI, 477) est utile pour les commençants (2); mais elle ne contient que ce texte arabe avec les points, sans traduction: l'éditeur y a seulement joint des Notes latines pour l'explication des passages difficiles, et un glossaire des mots les moins usités, et qui ne se trouvent pas dans celui de Scheid. III. *Meidanii proverbiorum arabicorum pars, lat. cum notis*, ibid., 1795, in-4°., de 314. pag. Ce volume, publié par Nic. Guill. Schröder, l'auteur étant mort avant de l'avoir terminé, contient quatre cent cinquante-quatre proverbes arabes; mais ce n'est qu'une bien faible partie du Recueil de Meydani, qui en renferme plus de six mille (*V.* Meydani, xxvii, 499). Ce travail manque souvent d'exactitude, et laisse beaucoup à desirer. Schultens a laissé, en manuscrit, une traduction hollandaise du livre de *Job*. On a

(2) Malheureusement cette édition fourmille de fautes, et particulièrement de fautes contre les règles de la syntaxe arabe. S. D. S—y.

déjà formé le vœu de voir réunir sa correspondance littéraire. L'académie de Leyde (3) fit, en 1808, l'acquisition des manuscrits de Schultens, parmi lesquels on remarquait deux exemplaires du *Dictionnaire arabe* de Golius, chargé de notes, et une copie de la version complète des *Proverbes* de Meydani. Jacq. Kantelaar a publié l'*Éloge* de H. A. Schultens, en hollandais, Amsterd., 1794, in-8°., de cent pages. On en trouve une analyse assez étendue par M. Marron, dans le *Magasin encyclopédique*, année 1797, tom. 1er. On peut encore consulter la *Vie* de Schultens, ornée de son portrait, dans la *Series continuata histor. Batav.*, par Wagenaer, 1e. part. pag. 364-80. W—s.

SCHULTING (Antoine), jurisconsulte, né à Nimègue, le 23 juillet 1659, se destina d'abord à la carrière de l'érudition et de la littérature classique, où ses précepteurs Rycquius et Grævius lui servirent de guides. Il se tourna ensuite vers la jurisprudence, et y eut pour maîtres, à l'université de Leyde, d'abord Bockelman et Voet, et ensuite, quand il eut déjà été promu au doctorat, l'illustre Gérard de Noodt. Après avoir exercé, pendant quelque temps, les fonctions de répétiteur à Leyde, Schulting fut appelé, en 1694, comme professeur à l'académie de Harderwick, d'où il passa, en 1713, à l'université de Leyde, pour y remplacer Voet, son ancien maître, et devenir le collègue de Noodt, n'aguère l'objet de son admiration. Les seize dernières années de sa vie furent des années de souffrance et d'infirmité, et il mourut à Leyde, le 12 mars 1734. Son collègue Vi-

triarius prononça son Oraison
bre. On a de lui : I. *Dissertat*
de recusatione, *dicis*, etc., F
ker, 1708, in-4°. II. *Enarratio*
tisprimæ Digestorum, Leyde, 1
in-8°. III. *Jurisprudentia*
justinianæa, ibid., 1717, in-4°
vrage capital, et encore class
malgré les nouvelles découvert
les travaux publics récemment
même sujet. IV. *Thesium conti*
sarum, *juxta seriem Digesto*
decades C., ibid., 1738, i
V. *Notæ ad veteres glossas*
borum juris in Basilicis, da
troisième volume du *Trésor* d'
VI Quelques harangues acad
ques. — Schulting (*Corneille*
à Steenwyck, en 1540, fut r
de la bourse Laurentienne, et
noine de Saint-André à Cologn
il mourut en 1604. Il a co
plusieurs écrits remarquables,
ce temps-là, par l'érudition
méthode, entre autres : I. *B*
theca ecclesiastica, *seu com*
taria sacra de expositione et
tratio...e missalis et breviarii,
logne, 1599, 4 vol. in-fol. II
bliotheca catholica, *contra*
logiam calvinianam, Cologne,
2 vol. in-4°. M—

SCHULZE (Jean-Henri),
fesseur de médecine à l'univ
de Halle, fut un des premiers sa
de son siècle. Il naquit à Co
dans le duché de Magdebourg,
mai 1687. Son père, simple
leur, était hors d'état de lui d
une éducation analogue aux heu
dispositions qui le distinguaie
avait à peine six ans, lorsque l
teur du village, Corvinus, le r
qua dans une des visites qu'il f
ordinairement de l'école de s
roisse. Frappé de l'esprit de ce
élève, et voyant qu'il ne pourra

(3) Voy. le *Mag. encycl.*, 13e année (1808) II, 281.

faire des progrès à cette école, il le recommanda aux soins de l'instituteur de ses enfants, qui ne lui donna d'abord que des leçons d'écriture, et l'instruisit des principes de la religion. Mais le jeune Schulze, attentif à tout ce qui pouvait augmenter ses connaissances, et profitant, comme à la dérobée, des leçons que le précepteur donnait aux enfants du pasteur, un peu plus âgés que lui, parvint à faire quelques progrès dans les langues grecque et latine. L'instituteur, qui s'était douté de quelque chose de semblable, le surprit un jour dans le jardin, étudiant avec une grande application dans un Nouveau-Testament grec. Ravi de cette découverte, il lui fit présent d'un exemplaire du Nouveau-Testament grec; le jeune homme fut dès lors le mortel le plus heureux: il continua de mériter la bienveillance de ses bienfaiteurs par un zèle qui ne se démentit jamais; et à la recommandation du pasteur, il fut, en 1697, reçu élève du *pædagogium* royal, à l'université de Halle, instituée depuis quelque temps (*Voyez* Franke), et ensuite pensionnaire à la maison des Orphelins, sans qu'il fût astreint au paiement d'une rétribution quelconque. Franke le combla de bienfaits pendant plus de vingt ans. Schulze y fit des progrès très-remarquables, malgré un séjour de deux ans, tant à la maison paternelle que chez des personnes qui s'intéressaient à lui. En 1701, il se présenta pour lui une occasion très-favorable d'apprendre les langues orientales. Un savant arabe. (*V. Vincas*, XXXI, 37). cédant aux instances de Franke, consentit à rester un an à Halle, afin de donner des leçons d'arabe aux étudiants et aux élèves de la maison des Orphelins qui en auraient l'envie. Le baron de Canstein fit les frais de ce cours, auquel assista Schulze. On avait pris l'engagement des élèves, de ne s'occuper, pendant tout le séjour de Negri, que de l'arabe, et de quitter, pour le moment, toutes les autres études. De cette manière, ils acquirent en peu de temps une connaissance étendue de cette langue. Lorsqu'en 1704, quelques élèves de la maison des Orphelins furent reçus, pour la première fois, à l'université, Schulze fut de ce nombre. Il avait un penchant décidé pour l'étude de la médecine, à laquelle il se voua dès cette époque. Son protecteur et ami Franke approuva ce choix, et ce jeune homme poursuivit ses études médicales sous la direction des célèbres professeurs Stahl, Richter, Eckebrecht. Il suivit en même temps le cours du savant antiquaire et philologue Christophe Gellarius, sur la langue et les antiquités des Romains. C'est au zèle avec lequel il s'appliqua à l'étude de cette partie, que le public doit plusieurs ouvrages distingués sur les antiquités romaines. Peu s'en fallut, qu'à cette époque il ne quittât la médecine pour la théologie. Mais ce projet se borna en définitive à l'étude de la philologie biblique, de la langue syriaque, chaldéenne, éthiopienne et samaritaine. Schulze étendit encore ses études à la littérature rabbinique. En 1708, on lui offrit une place d'instituteur au *pædagogium* de Halle. Il l'accepta et s'acquitta des devoirs de cet emploi pendant sept ans. Il était près de se consacrer exclusivement à l'enseignement des sciences et des langues anciennes, lorsqu'il fit connaissance avec le célèbre Fred. Hoffmann, le Boerhaave de l'Allemagne, qui lui proposa de l'aider dans ses travaux littéraires et dans l'exercice de son art. Schulze accepta, et se

voua de nouveau, avec le plus grand zèle, à la médecine. Guidé par un homme d'autant de mérite, qui lui montrait la plus grande confiance et qui l'initia dans tous les secrets de son art, il se sentit, au bout de deux ans assez fort pour soutenir ses thèses afin d'obtenir le grade de docteur. Sa Dissertation, *De Athletis, eorum diæta et habitu*, lui valut la permission de faire des cours de médecine, dont il s'acquittait avec beaucoup de succès, en continuant ses études littéraires et scientifiques, qui commençaient à lui donner une certaine réputation. Il reçut, en 1720, un an après son mariage avec la fille du pasteur Corvinus, sa nomination de professeur d'anatomie à l'université d'Altdorf. Schulze déploya, dans l'espace de douze ans qu'il professa l'anatomie et la chirurgie, les qualités d'un savant du premier ordre. C'est à cette époque qu'il publia l'*Histoire de la Médecine*, qui l'a placé au premier rang des hommes qui ont écrit sur cette matière. Daniel Le Clerc avait composé une *Histoire de la Médecine;* mais elle était rare en Allemagne, incomplète sous plusieurs rapports, en contradiction avec les principes de Schulze sur des points importants, et ne s'étendait point au-delà des temps de Galien. La continuation de l'ouvrage de J. Le Clerc, jusqu'aux temps modernes, par Freind, lui était restée inconnue jusqu'au moment où il avait fini son travail. Il était près de publier l'ouvrage entier, lorsqu'il apprit que des savants anglais s'occupaient, depuis quelque temps, de divers objets relatifs à l'histoire de la médecine sous les Romains. Il se borna donc à faire paraître son premier tome, qui va jusqu'à l'époque où la médecine grecque fut introduite à Rome. Malheureusement la cont tion n'a pas paru. En 1729, Sc eut la place de professeur de l grecque, et plus tard celle d'a Dans ces différents emplois il cont efficacement à l'illustration de versité, sans négliger la médecin regardait comme sa science pri le. En 1732, le gouvernement pr lui offrit la place de professeur quence et d'antiquités à l'univers Halle. Il se rendit aux vœux des teurs, et débuta par un progra *De artibus mutis ad illustrandu gilium, Æneid. XII, v.* 397 (in-4°). Le cercle de ses études s'é encore depuis cette époque par le qu'il prit pour la numismatique. un court espace de temps, il ava cueilli un nombre assez considé de médailles antiques, qui o décrites dans l'ouvrage suivant *mophylacium Schulzianum; a sit, descripsit et perpetuis insi rum rei numariæ scriptorum mentariis illustratum edidit Gottlieb Agnether, Transylva Pars. 1*, Halle, 1746, in-4°., gravures. L'académie des sci de Saint-Pétersbourg le nomm 1738, membre étranger à la de Bayer. Son introduction à l mismatique ancienne a été publ allemand, avec des augment par Schulze, professeur de thé à Halle, en 1767, à Halle, Il mourut le 10 octobre 1744 titres de ses ouvrages les plus i tants sont : I. *Historia medic rerum initio ad annum urbis* DXXXV *deducta*, Leipzig, in-4°., avec gravures. II. *Obs tiones philologicæ de verbo* Πρ νεῖν, Altorf, 1730, in-4°. III. *O vationes quædam ad rem athlet pertinentes*, Halle, 1737, in-8° *Diss. de deâ Victoriâ et ard*

in Curiâ Juliâ, ibid., 1741, in-4°. V. *Steph. Blancardi Lexicon medicum, renovatum; recensuit, auxit, emendavit J. N. Sch. Edit. III*, Halle, 1739, in-8°. VI. *Compendium historiæ medicinæ à rerum initio ad excessum Hadr. Aug.*, Halle, 1742, in-8°. VII. *Dissertat. academicarum ad medicinam ejusque historiam pertinentium fascicul. I*, Halle, 1743, in-4°. Z.

SCHULZE (Benjamin), missionnaire luthérien danois, naquit à Sonnenburg, dans la Nouvelle-Marche; fit ses études à Halle, partit avec Dal et Kislemacher, comme candidat de mission, et arriva, le 16 sept. 1719, à Tranquebar, sept mois après la mort de Ziegenbalg, chef de la mission. Il fut instruit par Gründler dans la langue malabare, et reçut de lui l'ordination, en 1720. Gründler étant mort bientôt après, de même que Kislemacher, tous les travaux de la mission retombèrent sur Schulze et son collègue Dal, jusqu'à l'arrivée de trois nouveaux missionnaires, en 1725. Il commença, en 1723, la continuation de la traduction de la Bible tamoule, dont Ziegenbalg avait fait le Nouveau-Testament, les cinq livres de Moïse, et le livre des Juges. La traduction entière fut finie en 1727. En 1726, Schulze partit pour Madras et y fonda, en 1729, sous l'autorité de la société anglaise *De promovenda cognitione Christi*, qui l'avait pris sous sa protection, une nouvelle église, qui donna naissance, en 1737, à la mission de Goudelour. Le fait à Madras, qu'indépendamment de la langue malabare, il étudia la langue warugo ou telinga, et la langue indostane. Il traduisit, dans la première, les Saintes-Écritures, le *Traité* d'Arndt *sur le vrai christianisme*, et son *Jardin du paradis*. Il composa aussi une *Grammaire malabare* en langue indostane, et traduisit le Nouveau-Testament, les Psaumes, le prophète Daniel, et les quatre premiers chapitres de la Genèse. Le mauvais état de sa santé lui fit desirer de retourner en Europe. Après avoir confié la mission de Madras à un certain Fabricius, il partit, en 1743, pour Tranquebar, s'embarqua sur un bâtiment de la compagnie danoise, et arriva, le 17 août, à Copenhague. Il y passa l'hiver, et se rendit, en 1744, à Halle, où il s'occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1760, de l'impression de ses traductions. L'établissement biblique de Canstein fit graver les caractères nécessaires pour le tamoul et le télinga: on imprima, dans la première de ces langues, plusieurs écrits d'Arndt, et en langue télinga, les *Catéchismes de Luther*, et quelques écrits d'Arndt. Le docteur Callenberg (*Voy.* ce nom) a publié la *Grammaire indostane* de Schulze (Halle, 1745, in-4°.), sa traduction de l'Évangile de saint Matthieu, celle du prophète Daniel, et celle des Psaumes imprimés en caractères arabes; mais les ouvrages de Schulze les plus importants, sont: I. *Conspectus litteraturæ Telugicæ vulgo Tarugicæ: secundùm figuratiorem et exactiorem et consuetiorem, necnon carendum multifariam variationem*, Halle, 1747, in-4°. II. *Orientalisch.*, etc. Le Maître de langues orientales et occidentales, contenant cent alphabets, des tables polyglottes, les noms de nombre, et l'Oraison dominicale en deux cents langues ou dialectes, Leipzig, Gesner, 1738, in-8°, de 388 pages. Ce curieux ouvrage, fait en [illegible] avec J.-Fred. Fritsch, est divisé en deux parties. La première, offrant quatre-

vingt dix-huit alphabets différents, avec leur prononciation, souvent accompagnée d'assez grands détails grammaticaux, offre le recueil de ce genre le plus complet ou du moins le plus ample qui eût encore paru; il l'est même bien plus que ceux que présentent les trois Encyclopédies publiées en France depuis 1750. Il est vrai que, parmi les alphabets de Schulze, il en est d'imaginaires, tel que le tartare, qu'il donne (p. 151), d'après Léonard Thurneysser. La deuxième partie comprend le *Pater* en deux cents quinze langues ou dialectes différents, dont trois, il est vrai, sont artificielles ou de convention: parmi les autres, il s'est glissé quelques quiproquos; on y donne (pag. 124) un *pater* guarani pour du mexicain; mais ces inexactitudes, qui se retrouvent plus ou moins dans tous les recueils de ce genre, n'empêchent pas celui-ci d'être l'un des plus curieux. Moins beau d'exécution que celui de Chamberlayne (*Voy.* ce nom), il est beaucoup plus ample; et ceux qui ont paru depuis ne l'ont pas surpassé sous tous les rapports: ceux de Hervas et d'Adelung ne donnent pas les caractères propres à chaque langue, et se contentent d'exprimer la prononciation en lettres latines: ceux de M. Marcel et de Bodoni, qui n'ont voulu employer que des types mobiles, sont moins complets pour les langues d'Asie, que Chamberlayne et Schulze, qui ont au besoin, employé la taille-douce. Le Recueil de ce dernier doit contenir trente-huit petites planches gravées; mais il est rare de trouver des exemplaires qui les renferment toutes. Ce Recueil avait été commencé par Fritsch, avec assez peu d'intelligence: Schulze le revit, le mit en ordre, y ajouta les *pater* tartares, d'après Witsen, et quinze *pater* indien: vre est terminé par bliographique de cin vrages, dans lesquels ont puisé les matériau pilation, qui est de La première partie r à Naumbourg, sous l de: *Livre d'A. B.* (*occidentaux* (en aller

SCHULZE (Ernes Déric), poète allema dans l'électorat de Ha se rendit, en 1806, à Göttingue, où il se li ment à l'étude de la cienne. Il y compos *Psyché*, et plus tard le plus célèbre de ses travaux littéraires fu pus, en 1814, par l la France, à laquell comme volontaire, d de chasseurs de Grub que la paix fut réta à Göttingue, où il ach de *Cécile*. Il se prépa à un voyage en Ital symptômes d'une ma trine dont il était atte sieurs années, devin plus graves. Il com cette dernière maladi de la *Rose enchantée* Celle, le 16 juin 1817 28 ans. Ce fut à Göttin aima Cécile ***; ce fut prématurée la lui en l'éclat de la jeunesse. Dante l'avait fait poi Schulze, sous une autr sa Cécile l'héroïne d'u mantique et religieuse pression de toute la pu imagination et de son

(1) Un exemplaire a été vend Pouillard, en 1824.

Bouterweck, de Göttingue, a
n 4 vol. les *Œuvres poéti-*
Schulze, dont il avait été
e et l'ami. P. L.

JPPACH (Michel), médecin,
1707, à Biglen, village du
le Berne, n'avait appris la
e et la médecine que chez
an qui avait une réputa-
ns le pays. A son exem-
uppach s'établit à la cam-
et commença de traiter les
Il était doué de tout ce
lait pour réussir auprès des
: une grande simplicité,
franchise des Suisses, de
ce, un ton d'enjoûment, et
rnement qui le servit à pro-
s plusieurs circonstances.
oisi le village de Langnau
'Emmenthal) pour sa de-
il y attira bientôt une foule
les, tant de la Suisse, que de
r. Les grandes dames de
ême ne dédaignèrent pas
consulter; et des équipages
étaient souvent sur la route
e habité par *le Médecin de*
ugne (c'est ainsi qu'on le dé-
Coxe, dans ses Lettres sur
, parle de Schuppach d'une
fort avantageuse. Quelques
tantes achevèrent de mettre
rique en vogue. Mais ce qui
pour sa renommée, ce fut la
vec laquelle il prétendait re-
par l'inspection de l'urine,
e la maladie. Dès que cela fut
s messagers apportaient de
ôtes, à Langnau, des fioles
l'urines, et repartaient avec
nances de Schuppach; quel-
uatre-vingts à cent fioles
en un seul jour. Voltaire
le Médecin des urines.
ssait à l'Esculape de Lan-
r toutes sortes de maladies;
et la grande confiance qu'on avait en lui, le secondait infiniment. Beaucoup de gens riches se mettaient au régime chez lui pour la belle saison. Il lui fallut un secrétaire, un interprète et un pharmacien. L'anecdote suivante prouve que ce docteur de village était un homme d'esprit. Un fermier hypocondre vint le trouver pour être délivré de sept démons qu'il avait, disait-il, dans le corps. Schuppach, après l'avoir examiné et visité, lui dit très-gravement, qu'au lieu de sept, il en trouvait huit, dont l'un était le chef de la bande; qu'il se faisait fort de les expulser à raison d'un louis par tête; mais que pour le chef, plus difficile à expulser, il lui fallait deux louis. Le fermier trouva que ce n'était pas trop cher; le traitement commença dès le lendemain. Schuppach fit approcher l'hypocondre d'une machine électrique, dont celui-ci ne connaissait pas l'usage, et lui donna une rude secousse, en disant: en voilà un de parti. Le lendemain même opération, et ainsi de suite jusqu'au huitième jour: maintenant, dit Schuppach, il ne reste plus que le chef des diables à expulser; celui-là fera un peu plus de façon. Ce jour, il donna au fermier une si rude secousse, que le paysan en fut renversé. Pour le coup, lui dit le docteur, vous voilà délivré de tous vos diables. Le paysan le crut, et s'en alla fort content, après avoir payé les neuf louis que le médecin distribua aux pauvres. Schuppach mourut le 2 mars 1781. D—G.

SCHUPPEN (Pierre Van), graveur, naquit à Anvers, en 1623. Élève de Nanteuil, il fut le contemporain et l'émule d'Edelinck. Lorsqu'il se fut fait connaître par ses travaux, Colbert, toujours empressé de saisir tout ce qui pouvait contri-

vingt dix-huit alphabets différents, avec leur prononciation, souvent accompagnée d'assez grands détails grammaticaux, offre le recueil de ce genre le plus complet ou du moins le plus ample qui eût encore paru; il l'est même bien plus que ceux que présentent les trois Encyclopédies publiées en France depuis 1750. Il est vrai que, parmi les alphabets de Schulze, il en est d'imaginaires, tel que le tartare, qu'il donne (p. 151), d'après Léonard Thurneysser. La deuxième partie comprend le *Pater* en deux cents quinze langues ou dialectes différents, dont trois, il est vrai, sont artificielles ou de convention: parmi les autres, il s'est glissé quelques quiproquos; on y donne (pag. 124) un *pater* guarani pour du mexicain; mais ces inexactitudes, qui se retrouvent plus ou moins dans tous les recueils de ce genre, n'empêchent pas celui-ci d'être l'un des plus curieux. Moins beau d'exécution que celui de Chamberlayne (*Voy.* ce nom), il est beaucoup plus ample; et ceux qui ont paru depuis ne l'ont pas surpassé sous tous les rapports: ceux de Hervas et d'Adelung ne donnent pas les caractères propres à chaque langue, et se contentent d'exprimer la prononciation en lettres latines: ceux de M. Marcel et de Bodoni, qui n'ont voulu employer que des types mobiles, sont moins complets pour les langues d'Asie, que Chamberlayne et Schulze, qui ont au besoin, employé la taille-douce. Le Recueil de ce dernier doit contenir trente-huit petites planches gravées; mais il est rare de trouver des exemplaires qui les renferment toutes. Ce Recueil avait été commencé par Fritsch, avec assez peu d'intelligence: Schulze le revit, le mit en ordre, y ajouta les *pater* tartares, d'après Witsen, et quinze *pater* indiens i vre est terminé par l' bliographique de cinqu vrages, dans lesquels le ont puisé les matériaux pilation, qui est deve La première partie rep à Naumbourg, sous le de : *Livre d'A. B. C. occidentaux* (en allema

SCHULZE (Ernest-Déric), poète allemand dans l'électorat de Hano se rendit, en 1806, à l Göttingue, où il se livr ment à l'étude de la li cienne. Il y composa s *Psyché*, et plus tard ce le plus célèbre de ses o travaux littéraires fure pus, en 1814, par la g la France, à laquelle comme volontaire, dan de chasseurs de Gruben que la paix fut rétabl à Göttingue, où il achev de *Cécile*. Il se prépara à un voyage en Italie symptômes d'une mala trine dont il était atteint sieurs années, devinre plus graves. Il compo cette dernière maladie, de la *Rose enchantée*; e Celle, le 16 juin 1817, 28 ans. Ce fut à Göttingue aima Cécile ***; ce fut là prématurée la lui enlev l'éclat de la jeunesse. A Dante l'avait fait pour Schulze, sous une autre f sa Cécile l'héroïne d'une mantique et religieuse, pression de toute la puiss imagination et de son tal

(1) Un exemplaire a été vendu 36 Pouillard, en 1824.

fesseur Bouterweck, de Göttingue, a publié en 4 vol. les *Œuvres poétiques de Schulze*, dont il avait été le maître et l'ami. P. L.

SCHUPPACH (Michel), médecin, né, en 1707, à Biglen, village du canton de Berne, n'avait appris la chirurgie et la médecine que chez un paysan qui avait une réputation dans le pays. A son exemple, Schuppach s'établit à la campagne, et commença de traiter les paysans. Il était doué de tout ce qu'il fallait pour réussir auprès des malades : une grande simplicité, la vieille franchise des Suisses, de l'assurance, un ton d'enjoûment, et un discernement qui le servit à propos dans plusieurs circonstances. Ayant choisi le village de Langnau (dans l'Emmenthal) pour sa demeure, il y attira bientôt une foule de malades, tant de la Suisse, que de l'étranger. Les grandes dames de Paris même ne dédaignèrent pas d'aller le consulter ; et des équipages élégants étaient souvent sur la route du village habité par *le Médecin de la Montagne* (c'est ainsi qu'on le désignait). Coxe, dans ses Lettres sur la Suisse, parle de Schuppach d'une manière fort avantageuse. Quelques cures éclatantes achevèrent de mettre cet empirique en vogue. Mais ce qui fit le plus pour sa renommée, ce fut la facilité avec laquelle il prétendait reconnaître par l'inspection de l'urine, le genre de la maladie. Dès que cela fut connu, des messagers apportaient de tous les côtés, à Langnau, des fioles remplies d'urines, et repartaient avec des ordonnances de Schuppach; quelquefois quatre-vingts à cent fioles arrivaient en un seul jour. Voltaire l'appelait *le Médecin des urines*. On s'adressait à l'Esculape de Langnau pour toutes sortes de maladies; et la grande confiance qu'on avait en lui, le secondait infiniment. Beaucoup de gens riches se mettaient au régime chez lui pour la belle saison. Il lui fallut un secrétaire, un interprète et un pharmacien. L'anecdote suivante prouve que ce docteur de village était un homme d'esprit. Un fermier hypocondre vint le trouver pour être délivré de sept démons qu'il avait, disait-il, dans le corps. Schuppach, après l'avoir examiné et visité, lui dit très-gravement, qu'au lieu de sept, il en trouvait huit, dont l'un était le chef de la bande; qu'il se faisait fort de les expulser à raison d'un louis par tête ; mais que pour le chef, plus difficile à expulser, il lui fallait deux louis. Le fermier trouva que ce n'était pas trop cher; le traitement commença dès le lendemain. Schuppach fit approcher l'hypocondre d'une machine électrique, dont celui-ci ne connaissait pas l'usage, et lui donna une rude secousse, en disant : en voilà un de parti. Le lendemain même opération, et ainsi de suite jusqu'au huitième jour : maintenant, dit Schuppach, il ne reste plus que le chef des diables à expulser; celui-là fera un peu plus de façon. Ce jour, il donna au fermier une si rude secousse, que le paysan en fut renversé. Pour le coup, lui dit le docteur, vous voilà délivré de tous vos diables. Le paysan le crut, et s'en alla fort content, après avoir payé les neuf louis que le médecin distribua aux pauvres. Schuppach mourut le 2 mars 1781. D—G.

SCHUPPEN (Pierre Van), graveur, naquit à Anvers, en 1623. Élève de Nanteuil, il fut le contemporain et l'émule d'Edelinck. Lorsqu'il se fut fait connaître par ses travaux, Colbert, toujours empressé de saisir tout ce qui pouvait contri-

buer à la gloire de la France, crut devoir fixer à Paris un artiste aussi recommandable. Van Schuppen était également versé dans l'histoire et le portrait. Comme son maître, il n'a gravé généralement que d'après ses dessins. La pureté, le moëlleux et le fini de son burin rendent ses ouvrages précieux. Les portraits qu'il a exécutés sont au nombre de vingt-cinq. Ceux dont on fait un cas particulier, et dont on recherche soigneusement les premières épreuves sont les *Portraits de Mazarin*, d'après Mignard; de *Louis XIV*, et du chancelier *Séguier*, d'après Lebrun; de *Van der Meulen*, d'après Largillière. Parmi ses pièces historiques, on cite la *Vierge à la chaise*, d'après Raphaël, et une *Sainte-Famille*, avec un beau paysage, d'après Crayer. Van Schuppen mourut à Paris, en 1707. — Jacques Van Schuppen son fils, né à Paris en 1669, étudia la peinture sous Largillière. Il devint ensuite assez habile, comme peintre d'histoire et de portraits, pour être appelé à Vienne, en 1716, par l'empereur, qui lui accorda le titre de peintre de son cabinet, et la place de directeur de l'académie impériale des beaux-arts, établie dans cette ville, où Van Schuppen mourut le 28 janvier 1751. P—s.

SCHUREN (Gert Van der), chroniqueur du quinzième siècle, était secrétaire des deux ducs de Clèves, Adolphe et Jean. Ce fut par ordre du dernier qu'il rédigea, dans la langue de la Basse-Allemagne, la chronique des comtes d'Altona, de Clèves et de la Marck; il paraît qu'il eut à sa disposition, pour ce travail, beaucoup de documents authentiques. Cette chronique, qui finit à l'an 1473, resta manuscrite; mais les historiens des siècles suivants en profitèrent beaucoup. C'est ainsi qu chenmacher, dans ses Anna Clèves, Juliers et Berg, et S dans son Histoire de Westph sont, en grande partie, tenus cits de Schüren. Ce n'est qu'en que le docteur L. Tross a pu Hamm, en Westphalie, la pr édition de la chronique de Sc accompagnée de Notes: *Chron Cleve und Mark*, 315 pag

D-

SCHURMANN (Anne-Ma l'une des femmes qui se sont le plus de réputation par l' de leur savoir, était née à Co le 5 novembre 1607, de nobles, qui professaient la r réformée. Elle annonça, dès tendre enfance, un goût très-v les arts, et s'y rendit bient habile. Outre qu'elle réussissai rablement dans tous les ouvr son sexe, elle était bonne musi jouait de plusieurs instrume cultivait, avec un égal suc peinture, la sculpture et la re. Cette réunion de talents donner, par ses compatrio surnom de *Sapho*. Elle avait des leçons que recevaient ses pour apprendre le latin; et, obligée de se cacher pour ét grammaire, elle avait fait d grès très-remarquables. Son voyant ses dispositions extra res, lui facilita les moyens de veloppe r. Elle apprit alors l'hébreu et les langues dont naissance lui était nécessaire re l'Écriture sainte dans les tex ginaux. L'Éthiopien lui était devenu assez familier pour composé une Grammaire, qu ensuite dans la Bibliothèque J.-F. Mayer. (Voyez *Nov rar. Hamburgensia*, 1703, p

Le père de mademoiselle de Schurmann avait quitté Cologne, avec sa famille, pour s'établir à Utrecht. Il vint se fixer à Franeker, quand ses fils furent en âge de fréquenter les cours de l'université; et il y mourut, en 1623. Mlle. de Schurmann retourna, peu de temps après, avec sa mère, à Utrecht, et elle continua de s'y livrer à l'étude, qu'elle n'interrompait que pour des exercices de dévotion, ou pour cultiver ses divers talents dans les arts. Elle sculpta, en bois de palmier, son buste et ceux de ses frères et de sa mère. Le peintre Honterst faisait si grand cas du premier, qu'il en offrit jusqu'à deux mille florins. Elle avait aussi modelé son portrait en cire, et elle plaça au bas les vers suivants :

Non mihi propositum est humanam eludere sortem,
Aut vultus solido sculpere in ære meos :
Hæc nostra effigies, quam cerâ expressimus, ecce
Materiæ fragili, mox peritura, damus.

Elle refusa de se marier; mais ce fut moins, dit-on, par la crainte que les soins domestiques ne la détournassent de ses occupations favorites, que par respect pour les dernières volontés de son père, qui, au lit de mort, l'avait exhortée à garder le célibat; et, si l'on en croit quelques auteurs, parce qu'elle fit vœu de chasteté (1). Malgré son extrême modestie, il était difficile que ses talents restassent inconnus. Rivet, Gisbert, Vorst et Spanheim, ses instituteurs et ses amis, ne parlaient de ses talents qu'avec admiration. Bientôt elle se vit obligée de recevoir les visites des personnages distingués qui passaient en Hollande, et d'entrer en correspondance avec les savants les plus illustres des Pays-Bas, de France et d'Allemagne. Au nombre des personnes éminentes qui visitèrent Mlle. Schurmann dans sa retraite, on doit citer la reine Christine, la princesse Marie de Gonzague et la duchesse de Longueville. Elle reçut, en outre, des marques d'estime du cardinal de Richelieu; et la princesse Élisabeth, si célèbre par la protection qu'elle accorda à Descartes (*V.* Élisabeth, XIII, 64), l'honora de son amitié. Cet éclat, qu'elle n'avait point recherché, lui devint bientôt à charge. Elle cessa de répondre aux lettres que lui adressaient des savants étrangers; et, pour s'affranchir des devoirs qu'on lui avait imposés, et qui lui paraissaient insupportables, à son retour d'un voyage qu'elle fit à Cologne, en 1653, elle se retira dans une campagne (à Lexmund, près de Vianen), où elle n'admettait qu'un très-petit nombre de personnes, dont elle connaissait la piété. La solitude dans laquelle elle vivait exalta son imagination, et elle tomba dans le piétisme. Quand Labadie vint chercher un asile en Hollande, elle lui offrit un logement dans sa maison; et malgré les représentations de ses amis, Mlle. de Schurmann suivit ce dangereux visionnaire dans ses courses (*V.* Labadie, XXIII.). Après la mort de ce fanatique, elle se chargea de continuer son ouvrage, rassembla le petit nombre de ses partisans, et les conduisit à Wivert, dans la Frise. Ce fut là que Guill. Penn vit Mlle. de Schurmann, en 1677, et eut avec elle un entretien, dont il a donné le précis, dans la relation de son voyage en Allemagne (Voyez le Recueil de ses Œuvres, Londres, 1726). « Elle parlait, dit-il, d'un air extrêmement grave et touché, et en tremblant, en quelque façon. » Ayant vendu ses biens et distribué tout ce

(1) D'autres ont prétendu, mais sans aucune preuve, qu'elle avait été secrètement mariée à Labadie.

qu'elle possédait à ses co-réligionnaires, elle mourut, dans le dénuement le plus absolu, le 5 mai 1678, et fut inhumée, comme elle l'avait souhaité, sans aucune pompe, dans le cimetière public. Elle avait pris pour devise : *Amor meus crucifixus est.* On dit qu'elle aimait à manger des araignées; mais ses panégyristes ne conviennent pas de ce fait. On a de Mlle. de Schurmann : I. *Opuscula hebræa, græca, latina, gallica, prosaïca et metrica*, Leyde, 1648, in-8°; ibid., 1650, même form.; Utrecht, 1652, in-8°. Fréd. Spanheim est l'éditeur de ce Recueil, dont les trois éditions sont ornées du portrait de Mlle. de Schurmann, dessiné et gravé par elle-même. La plus belle et la meilleure est celle de 1648, suivant Paquot, qui donne minutieusement le détail de toutes les pièces qu'elle contient. Celle de 1652 est augmentée. Une autre femme savante (T.-C.-Dorothée Loeber) en a donné une nouvelle, Leipzig, 1794, in-4°. Outre des Lettres et quelques Pièces de vers à la louange de l'auteur, on trouve dans ce volume : *De vitæ humanæ termino*, petite pièce adressée par Mlle. de Schurmann à Bewervyck, qui la fit imprimer, en 1639, in-4°.; II. *De ingenii muliebris ad doctrinam et meliores litteras aptitudine.* Cette Dissertation, imprimée à Leyde, 1641, petit in-8°., a été traduite en français, par Guill. Colletet, Paris, 1646, même format III. Ἐκλογὴ *seu melioris partis electio brevem religionis ac vitæ ejus delineationem exhibens*, Altona, 1673, in-8°. de 207 p. C'est une défense des opinions des Labadistes, et en particulier de la conduite de l'auteur. Cet ouvrage ne pouvait manquer de réfutations. Mlle. Schurmann peu de jours avant sa mort, fit à ses adversaires, une Réponse, qui fut imprimée en flamand, 1684, in-12, et, l'année suivante, en latin, à Amsterdam. Les deux parties ont été réimprimées en latin, Dessau, 1782, 2 vol. in-8°., et en allemand, ibid., 1783, in-8°. On trouve d'autres détails sur Mlle. Schurmann dans les *Mémoires* de Niceron, XXXIII, 16-24; dans le *Dictionnaire* de Chaufepié, dans le *Trajectum eruditum* de Burmann, p. 348 et suiv.; dans les *Mémoires littéraires* de Paquot, et enfin dans les *Soirées littéraires* de Coupé, IX, 69-82. On a plusieurs de ses portraits gravés de sa main, entre autres, celui qu'elle a exécuté à l'eau-forte et retouché au burin, et qui se trouve à la tête du Recueil de ses Œuvres. On y lit ce distique :

Cernitis hic pictâ nostros in imagine vultus.
Si negat ars formam, gratia vestra dabit.

W—s.

SCHURTZFLEISCH (Conrad Samuel), l'un des plus laborieux philologues de l'Allemagne, naquit à Corbach, dans le comté de Waldeck, en déc. 1641. Son père, qui professait les humanités à l'école de cette ville, fut son premier maître et le familiarisa de bonne heure avec les langues grecque et latine. Il suivit ensuite les cours des académies de Giessen et de Wittemberg, où il reçut, à vingt-trois ans, le doctorat en philosophie, et revint à Corbach, soulager son père dans les fonctions de l'enseignement. Un si petit théâtre n'était pas digne d'un érudit qui promettait de marcher sur les traces des Scaliger, des Saumaise et des Boxhorn. D'après le conseil de ses protecteurs, il visita les différentes universités d'Allemagne, pour perfectionner ses connaissances et se lier avec les savants. En 1667, il se fit agréger à l'académie de Leipzig, et,

pliquant avec ardeur à
roit, il se chargea de
le quelques jeunes gentils-
our cesser d'être à char-
ille. Schurtzfleisch, en
, sous le nom d'*Eubulus*
Sarckmasius, un petit
lequel il exprimait libre-
inion sur les plus célè-
nsultes allemands. Ce
beaucoup de bruit dans
s, et attira des réponses
l'imprudent auteur, qui
quitter Leipzig pour se
ses ennemis. Il s'enfuit,
es élèves, à Wittemberg;
il fut attaché, comme
traordinaire d'histoire à
le cette ville. Quatre ans
céda, dans la chaire de
rpzow (*V.* ce nom); et
fut pourvu de la chaire
à laquelle il joignit bien-
grec. Schurtzfleisch pro-
Bo, d'une circonstance
our visiter les Pays-Bas
re, d'où il rapporta un
re de livres rares, et les
ne foule de manuscrits
collationnés. Ce ne fut
u'il put satisfaire son de-
Italie. Après avoir visité
e rendit à Florence, où
(*V.* ce nom), lui pro-
des bibliothèques Médi-
ntienne, et lui facilita
d'en examiner les ma-
tre autres celui des Pan-
Lelio Tobelli), et celui
Sublime, inconnu jus-
éditeurs de Longin. Il
lque temps à Pise, re-
bontés du grand-duc;
impatient de voir Rome.
monuments et des ruines
que renferme cette ville,
d'un tel enthousiasme,
qu'un jour, dit-on, il prononça, devant la statue de Cicéron, une longue et éloquente harangue. En quittant l'Italie, il visita Vienne et Augsbourg, et revint à Wittemberg, où son retour fut célébré par une fête publique. En 1700, il passa de la chaire de grec à celle d'éloquence; et peu de temps après il remit celle d'histoire à son frère. Malgré les soins qu'il donnait à ses élèves, il trouvait le loisir de composer chaque année des ouvrages qui ajoutaient à sa réputation. Il jetait ses idées sur des morceaux de papier qu'il envoyait au fur et à mesure à l'imprimeur; et ses admirateurs prétendent que ses écrits ne se ressentent point de cette précipitation. Il reçut des marques d'estime de la plupart des souverains de l'Allemagne, mais il refusa tous les emplois qui lui furent offerts par attachement pour son pays. Sur la fin de sa vie, il fut revêtu de la dignité de conseiller du duc de Weimar, et nommé garde de sa bibliothèque. La force de sa constitution semblait lui promettre une longue carrière; mais une chute de voiture, qu'il fit en se rendant à Weimar, détruisit pour jamais sa santé. Pressentant sa fin prochaine, il s'y prépara par des actes de religion, et mourut en chrétien resigné, le 7 juillet 1708. Il légua sa riche bibliothèque, ses manuscrits et son cabinet de médailles, à son frère, qu'il avait toujours tendrement aimé. Schurtzfleisch a longtemps joui d'une grande célébrité dans l'Allemagne. Ses élèves avaient une telle vénération pour sa mémoire, qu'ils le nommaient le *Divin*. Il a publié un si grand nombre de Thèses, et de Dissertations sur différents points de littérature, que la liste en remplirait plusieurs colonnes. Outre la *Continuation* de l'*Histoire des Empires*

de Sleidan (*V.* ce nom), de 1668 à 1678, in-12, on citera de lui : I. *Judicia de novissimis prudentiæ civilis scriptoribus, ex Parnasso cum Eubulo Theosdato Sarckmasio in secessu Albipolitano ingenuè communicata*, Martismonte (Leipzig), 1669, in-4°., de 12 pag., inséré par Groschuff, dans le *Nova librorum collectio*, II, 218. Ce pamphlet, dont on a déjà parlé, produisit un grand nombre de petits écrits que Théod. Crusius a recueillis sous ce titre : *Acta sarcmasiana ad usum reipublicæ litterariæ in unum corpus collecta*, 1711, in-8°. On trouve le détail des pièces que renferme ce volume dans Niceron, x, 65-69. II. *Orationes panegyricæ et allocutiones varii argumenti*, Wittemberg, 1697, in-4°. III. *Dissertationes academicæ*, ibid., 1699, in-4°. IV. *Dissertationes historicæ civiles ad rem præsertim germanicam spectantes*, Leipzig, 16 9, in-4°. Il en est, dans le nombre, de très-intéressantes, qui sont relatives à l'histoire de France (*V.* les *Tables* de la *Bibl. historique* de Le Long et Fontette). V. *Disputationes philologico-philosophicæ*, ibid., 1700, in-4°. VI. *Poëmata latina et græca, unà cum quibusdam inscriptionibus collecta, conquisita et simul edita*, Wittemberg, 1702, in-8°. Ce Recueil fut publié par les élèves de Schurtzfleisch. VII. *Orthographia romana; accedit orthographia Norisiana*, ibid., 1707, in-8°., publié par Jean-David Coelerus. VIII. *D. Longinus de sublimi ad fidem codd. à J. Tollio omissorum recensitus, notis auctus*, ibid., 1711, in-8°. C'est le Recueil des variantes que présente le manuscrit de la bibl. Laurentienne, que Schurtzfleisch avait examiné à son passage à Florence. IX. *Epistolæ selectiores*, ibid., 1712, in-8°., ibid., 1729, même format. Ces deux éditions, précédées de la Vie de l'auteur, par Guill. Berger, sont plus complètes que celle qui avait paru en 1700. On réunit ordinairement ce Recueil au suivant. X. *Epistolæ arcanæ varii, politici imprimis historici, antiquarii et litterarii argumenti*, Halle, 1711-12, 2 vol. très-estimés. XI. *Spicilegium animadversionum in Juvenalis satyras*, Weimar, 1717, in-8°., publié par son frère. XII. *Exemplis illustrata analecta styli*, Dresde, 1725, in-8°. On doit ce Recueil à J. Char. Knauth, l'un des disciples de l'auteur. XIII. *Fundamenta historiæ Germaniæ mediæ*, Sneeberg, 1728, in-8°. Ch. Gottl. Hoffmann en fut l'éditeur. XIV. *Elogia scriptorum illustrium et multâ eruditionis copiâ insignium sæculi XVI*, Wittemberg, 1729, in-8°. Ces éloges sont extraits de ses Dissertations littéraires, par Godef. Wagener, dont les additions ne prouvent pas des connaissances très-étendues. XV. *Schurtzfleischiana ex scholis illius collecta*, ibid., 1729, trois tomes in-8°.; c'est encore une compilation de Wagener, caché sous les noms d'Irenée Sincerus. Cet ouvrage a reparu en 1736, sous ce titre : *Introductio in notitiam scriptorum variorum, artium atque scientiarum*, etc. On trouve à la suite : *Commentationes in histor. ecclesiasticam Gothanam, speciatim ejus priora post C. N. sæcula* (1). XVI. *Historia ecclesiastica, in quâ ecclesiæ status, imperatores, pontifices exponuntur*, ibid., 1744, in-4°., autre compilation de Wagener, tirée des Dissertations de l'auteur. Outre

(1) Outre le *Schurtzfleischiana*, 1729, j'ai vu un livre sous le même titre et avec la date de 1744, qui m'a paru tout différent du premier.
A. B—T.

ns déjà cités, on peut con-
oge de Schurtzfleisch, dans
eruditor. lips. 1708, 482
W—s.

ITZFLEISCH (Henri-Léo-
re cadet du précédent, sui-
mple, en s'appliquant avec
étude des langues anciennes
toire. En 1700, il le rem-
s la chaire d'histoire de
e de Wittemberg; et plus
ui succéda dans la charge
écaire du duc de Weimar.
plit ce double emploi avec
de zèle et de distinction : il
bibliothèque qui lui était
es livres et des manuscrits
ait légués son frère, et mou-
23. Indépendamment des
l'il a publiées avec des no-
Dissertation chronologi-
. Pagi (*V.* ce nom, XXXII,
Commonitorium d'Orien-
ce nom, XXXII, 51); des
Hroswite (*V.* ce nom);
lectiones et animadvers.
, (*V.* XXII, 6,; des *Notes*
re sur *Longin* et sur *Juvé-*
que de ses *Lettres*, on lui
sertations suivantes : *Com-*
adversùs gentium deos,
g. 1705, in-4°. — *J. B.*
tribæ de Pharsalici con-
ense et die ; accessione
Maffeiani locupletatus,
5, in-4°. — *Thad. Don-*
patria Propertii dispu-
legomenis, annotationibus
ous aucta, ibid, 1713,
n il est auteur de plusieurs
t dissertations, parmi les-
itera : I. *Historia Ensife-*
linis Teutonici Livonorum,
, 1701, in-8°. Elle est plei-
rches curieuses. II. *Annus*
Julianus, ibid., 1704,
st une Dissertation sur la
réforme du calendrier exécutée par J. César. III. *Epistola qua inter se conferuntur rationes Eusebii et marmores Arundelliani ;* ibid., 1705, in-4°. IV. *Notitia Bibliothecæ principalis Vinariensis*, 1712, in-4°. avec des additions, Iéna, 1715, même format. V. *Acta litteraria quibus anecdota, animadversionum spicilegia, è codd. mss eruta comprehenduntur*, ibid. 1714, in-8°. On trouve son portrait à la tête du second vol. des *Epistolæ arcanæ* de son frère. W—s.

SCHUTZ (J. J.), jurisconsulte allemand du dix-huitième siècle, est auteur d'un Abrégé du travail de Lauterbach (*V.* Lauterbach), sur les Pandectes, qui, en Allemagne, l'emporte en autorité sur l'ouvrage original. Cet écrit, intitulé : *Compendium Schuzio-Lauterbachianum*, a eu une multitude d'éditions, dont il n'entre pas dans notre plan de faire l'énumération. Les commentaires, les annotations, les controverses, auxquels cet abrégé a donné lieu, formeraient à eux seuls une bibliothèque assez considérable ; nous en avons cité un à l'article de Freislebien : il est d'autant plus remarquable, que l'abrégé et ses énormes commentaires sont presque entièrement oubliés aujourd'hui en Allemagne : cela tient à la tendance tout-à-fait différente que l'étude du droit romain a prise dans les universités de ce pays. Ce sont maintenant les sources et les monuments historiques que l'on consulte de préférence pour cette étude ; et l'on a laissé de côté ceux des commentateurs ou abréviateurs qui, tels que Schütz, ont substitué des opinions à des textes, et du droit du moyen âge ou du droit moderne à celui des XII Tables, ou des jurisconsultes classiques du siècle des Antonins. P—x—y.

SCHUTZE. *Voy*. Sagittarius.

SCHYRLE. *Voy*. Rheita.

SCHWAB (Jean-Christophe), littérateur, né le 10 déc. 1743, à Ilsfeld, dans le Wurtemberg, s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude de la philosophie, et reçut, en 1764, le degré de maître-ès-arts à l'université de Tubingue. Il consentit ensuite à se charger de quelques éducations particulières, et s'établit avec ses élèves, dans le voisinage de Genève, où, pendant onze ans, il partagea ses loisirs entre les lettres et les mathématiques. L'étude approfondie de la langue française, qu'il fit à cette époque, le familiarisa bientôt avec nos meilleurs écrivains, dont il sut apprécier le mérite, sans les prendre pour modèles dans ses compositions. Rappelé par le duc de Wurtemberg, en 1778, il fut attaché, comme professeur, au gymnase que ce prince venait de fonder à Stuttgard, et il y enseigna successivement, la philosophie, les mathématiques et le criticisme. L'académie de Berlin ayant mis au concours, en 1784, les causes de l'universalité de la langue française, Schwab partagea le prix avec Rivarol (*Voy*. ce nom); et sa Dissertation, restée presque inconnue en France, étendit sa renommée dans toute l'Allemagne. Le grand Frédéric se flatta d'attirer Schwab à Berlin, en lui offrant, avec le diplome de membre de l'académie, la place de professeur de mathématiques au gymnase de Joachimsthal; mais le savant n'hésita pas à sacrifier l'espoir de sa fortune à ses devoirs envers son souverain. Il fut dédommagé de ce sacrifice, par la charge de secrétaire intime du duc de Wurtemberg, qu'il remplit, sans cesser les fonctions de professeur. De nouveaux succès littéraires ajoutaient, presque chaque année, à la considérati il jouissait. Nommé conseiller il fut, en 1793, élevé par le du Eugène à la présidence du secret. Dans ce poste im Schwab montra la prudence q mandaient ces temps difficil à beaucoup de sagesse et de f et le plus noble désintéres Après la mort du prince son teur, il rentra sans peine emplois subalternes de l'adm tion, et reprit ses travaux s ques. Adversaire des théori velles de gouvernement, dor volution française lui avait tout le danger, il était par p également ennemi du despot de l'anarchie, et il ne cessa, d discours et dans ses écrits, d trer l'avantage d'un état g par un prince gardien et e de lois égales pour tous ses En 1816, Schwab fut nom seiller royal de l'instructio que, et remplit les fonctions charge avec un zèle infatiga respectable vieillard eut le de voir ses fils répondre à se et mourut, entouré de ses à Stuttgard, le 15 avril 1 78 ans. Ses talents variés extrême obligeance l'avaient rapport avec la plupart des d'Allemagne, tels que Wielan delssohn, Merian, Formey, etc. Il était membre de l'acad Pétersbourg et de celle de qui, trois fois, a couronne vrages; enfin de la société l de Harlem, dont les suffrages pensèrent également ses trava mi ses nombreux élèves, on se dispenser de nommer M. secrétaire perpétuel de l'a des sciences de France, qu l'ami le plus tendre de so

maître. De ses nombreux ouvrages, nous citerons : I. *Mélanges poétiques*, 2e. édit., 1782; pleins d'originalité. II. Une traduction allemande des *Data* d'Euclide, Stuttgard, 1780, avec de nouveaux problèmes. III. *Dissertation sur les causes de l'universalité de la langue française, et la durée vraisemblable de son empire*, Stuttgard, 1784; trad. en français, par D. Robelot, Paris, 1803, in-8o. Moins brillant que Rivarol, Schwab est plus profond; sa logique est plus rigoureuse, et il a sur son rival l'avantage de l'érudition. IV. *Solutio problematis : Qui fit ut summa relig. christianæ efficacia in paucis ejus cultoribus appareat*, Ulm, 1785, couronné par l'académie de Leyde. V. *Examen de l'influence des littératures étrangères sur la littérature allemande*, Berlin, 1788. Cette Dissertation lui mérita un second prix à l'académie de cette ville. VI. *Dissertatio in quæstione : Quid de morali pro existentiâ Dei argumento, imprimis eo quod à cel. Kant unicum possibile prædicatur, sentiendum est*, 1791, avec une trad. hollandaise, ouvrage couronné par l'académie de Harlem. Schwab ne craint pas de s'y montrer l'adversaire du système de Kant, qui jouissait alors d'une grande vogue. VII. *Des progrès de la métaphysique en Allemagne, depuis Leibnitz et Wolf*, Berlin, 1796 : cet ouvrage partagea le prix double proposé par l'académie. W—s.

SCHWANDTNER (Jean-George), conseiller aulique autrichien, né, le 21 septembre 1716, au château de Stadelkirchen, dans la Haute-Autriche, étudia le droit et la philosophie à Linz, exerça la profession d'avocat à Vienne, fit de grands voyages en accompagnant le général Molk, comme secrétaire; obtint, en 1779, l'emploi de conservateur de la bibliothèque impériale, à Vienne, et mourut le 28 septembre 1791. Il avait des connaissances bibliographiques très-étendues, surtout en histoire, et plus particulièrement dans l'histoire des provinces autrichiennes; ce dont on peut juger par sa précieuse collection, publiée sous ce titre : *Scriptores rerum Hungaricarum veteres ac genuini*, tome I-III, Vienne, 1746, in-fol. C'est un travail également estimable par une saine critique et un grand savoir. Z.

SCHWARTS ou SWARTS (Jean), peintre, naquit à Groningue, vers l'an 1480. Il se distingua également comme peintre d'histoire et de paysage. Si Schorel ne fut pas son maître, c'est du moins la manière de cet artiste qu'il s'efforça d'imiter; et ses ouvrages le rappellent dans beaucoup de points. Il parcourut une partie de l'Italie pour se perfectionner; et un séjour de plusieurs années à Venise ne fut pas sans influence sur son talent. De retour en Hollande, il montra, par son exemple, combien la belle manière d'Italie l'emportait sur celle qu'avaient adoptée les artistes de son pays; et il fut un de ceux qui contribuèrent à introduire dans les Pays-Bas et la Hollande, le goût italien. Il demeura à Gouda, en 1522 et 1523. Les ouvrages de ce peintre sont extrêmement rares hors de son pays. On connaît, d'après ses compositions, quelques gravures en bois, représentant : I. *Jésus-Christ dans la barque, prêchant devant le peuple*. II. Et une *Suite de cavaliers turcs, armés de flèches et de carquois*. Ces estampes sont un témoignage irrécusable des talents du peintre. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de

ce maître, ce sont : I. Un *Paysage avec un grand nombre de figures et d'animaux*. II. Un autre *Paysage* d'une composition moins vaste. — Christophe Schwarts, né à Ingolstadt, en 1550, apprit, dans son pays, les éléments de son art, et se rendit en Italie pour se perfectionner. Attiré à Venise, par la renommée du Titien, il eut l'avantage d'y obtenir l'amitié et les leçons de ce grand maître. Après un séjour de plusieurs années dans cette ville, et des études non interrompues, il crut pouvoir retourner dans sa patrie. Ses ouvrages y obtinrent un si grand succès, que ses compatriotes lui décernèrent unanimement le surnom de *Raphaël de l'Allemagne*. L'electeur de Bavière le fit venir à sa cour, et lui accorda le titre de son peintre. Schwarts justifia ce titre par les fresques et les peintures à l'huile, dont il décora le palais de Munich et la plupart des églises de cette résidence, particulièrement celle des Jésuites, pour laquelle il peignit *Jésus portant sa croix*. Ce tableau, qui a été gravé par Jean Sadeler, est, comme tous ceux de ce maître, composé d'une manière grande et facile, et d'une excellente couleur. Apporté à Paris, lors des campagnes de Moreau en Allemagne; il a fait partie, pendant plus de vingt ans, du Musée du Louvre. Il a été rendu à la Bavière, en 1815. Quoique le style de Schwarts paraisse un mélange des écoles romaine, vénitienne et allemande, il a, dans sa composition, quelque chose de neuf et d'original qui n'est pas sans agrément. C'est particulièrement dans l'air et l'expression de ses têtes, que le goût allemand se laisse apercevoir. Goltzius, qui se trouvait à Munich en 1591, fit, au crayon, le portrait de cet artiste. Le Musée du Louvre a conservé un dessin à la plume, exécuté par Schwarts, et qui représente un portrait d'homme. Christophe Schwartz mourut à Munich, en 1594. P—s.

SCHWARTZ (Berthold), religieux bénédictin, ou cordelier, qu'on regarde assez communément comme l'inventeur de la poudre, était, dit-on, né à Fribourg dans le Brisgau, peu avant la moitié du 14e siècle. On n'a pas de renseignements plus positifs sur sa personne que sur l'origine de sa découverte. Les Allemands, intéressés, plus qu'aucune autre nation, à lui en attribuer le mérite, ont débité (1) qu'un jour ce moine, en broyant du soufre et du salpêtre dans un mortier, y laissa tomber une étincelle, qui produisit une forte explosion. Frappé de cet accident, il se mit à l'étudier, et après maints essais et tâtonnements, il parvint à donner une grande perfection à son funeste secret. Les Vénitiens, ajoute-t-on, furent les premiers à employer la poudre en 1380, contre les Génois dans le siége de Chioggia; et un seigneur allemand vint faire présent de six pièces de canon, avec poudre et boulets, à notre roi Charles VI, qui s'en servit à la bataille de Rosebec, contre les Gantois. D'un autre côté, on ne manque pas d'auteurs qui voudraient reculer cette découverte de plusieurs années; et sans parler de ceux qui la font venir des Arabes, des Chinois et même des Romains (2), on sait que plu-

(1) Biefeld dit que Schwartz nous apprend lui même, dans un traité compris parmi les ouvrages d'Albert-le-Grand, que ce fut en prisonnant il inventa la poudre. Voyez *Progrès des Allemands*, tom. 1, pag. 45.

(2) Cette dernière opinion, toute ridicule qu'elle est, a trouvé des partisans qui ont cité en leur faveur, ces deux hemistiches de Virgile.

. . . . *Pars maxima glandes*
Liquentis plumbi spargit. . . . .

Æn., VII, 639.

sieurs historiens ont avancé qu'à la bataille de Créci, en 1346, les Anglais nous avaient mis en déroute à coups de canon, qu'à la vérité, Froissart ne nomme pas, et dont il n'existe aucun vestige dans les actes de la tour de Londres, où ce fait n'aurait pas été oublié. On n'est probablement pas mieux fondé à dire que l'artillerie ait joué un rôle au siége de Puy-Guilhem, en 1338, et à celui du Quesnoi, en 1340, malgré l'autorité de Ducange, qui prétend en avoir trouvé la preuve dans les registres de la chambre des comptes. Les anciennes chroniques d'Europe fournissent plusieurs traits semblables, dont il faut également se défier. On lit, par exemple, dans celle d'Alphonse XI, roi de Castille, que ce prince, ayant mis le siége devant Algésiras, en 1343, les Maures assiégés, se défendirent avec des mortiers de fer, qui firent un très-grand feu sur les assiégeants. Don Pedro, évêque de Léon, et Pierre Messie, tous deux auteurs espagnols, assurent que, dans une bataille navale entre le roi de Tunis et un roi Maure de Séville, vers l'année 1340, les vaisseaux africains avaient certains tonneaux de fer, qui vomissaient des torrents de feu sur la flotte ennemie (3). Mayerne Turquet, dans son Histoire d'Espagne, raconte que, sous le règne de Jacques, roi d'Aragon, vers l'année 1220, on se servait d'une machine de fonte, fabriquée à Huesca, pour jeter de très-grosses pierres, et qu'elle tirait quinze cents coups dans un jour et une nuit. Les Italiens citent de leur côté le témoignage d'un certain Matthieu Lupus (l'un des disciples de Léonard Arétin), qui, dans un Poème historique sur la ville de *San-Geminiano*, sa patrie, dit que, vers l'année 1309, on vit des canons dans la guerre entre les habitants de cette ville et ceux de Volterra (4). Pétrarque, en outre, fait mention de la poudre avant l'année 1358 (5); et une charte (6), tirée des registres des dépenses faites par le Saint-Siége à l'occasion de la guerre de Forli, nous apprend que l'armée papale faisait usage de bombardes, en 1358; et, ce qui doit paraître encore plus étonnant, c'est qu'il y avait une fonderie de canons dans la petite ville de Saint-Arcangelo (7). D'autres chroniques reculent encore cette découverte de plusieurs siècles. (*Voy.* SALOMON, roi de Hongrie, XL, 221, not. 1). Pour qu'on puisse démêler la vérité au travers de ces récits contradictoires, il est bon de rappeler que les anciens connaissaient un mélange composé de naphte, d'asphalte et de soufre, dont ils se servaient pour leurs amusements et à la guerre. Une partie de ces matières entrait dans la composition du feu grégeois, employé, par les Grecs, à la destruction des vaisseaux. Aux temps du Bas-Empire, on continua de faire usage de toutes ces préparations, dont ont parlé les empereurs Léon et Constantin Porphyrogénète, Zonare, et même Jules Africain, qui vivait au troisième siècle. Roger Bacon, qui mourut à Oxford, en 1292 (*Voyez* BACON.) fut le premier qui, en parlant des effets que le salpêtre enfermé pouvait produire, indique d'une manière distincte les

(3) Hist. de Trévoux, tom. 1, pag. 1663.

(4) *Et qui canones incluso pulvere fertis, etc. Dux in ed intrisit stridentis sulfuris ictu.*

(5) *De remediis utriusque fortunæ*, dial. XCIX, *de machinis et balistis.*

(6) Elle se trouve à la bibliothèque du Vatican, Mss. 389, armoire 67.

(7) Fantuzzi, *Monumenti Ravennati*, Venise, 1803, in-4°., tom. V, pag. 412-417.

ingrédients de la poudre à canon, dont il pressentait la puissance (8). Cependant jusqu'à la seconde moitié du quatorzième siècle, on n'eut, dans les armées, que des tuyaux de fer, à-peu-près comme nos canons, qui lançaient de grosses flèches enflammées et d'autres matières combustibles. C'étaient ces engins, diversement modifiés, qui composaient l'ancienne artillerie, qu'on a mal-à-propos confondue avec la moderne. Moréri, qui a donné, sur Schwartz, un mauvais article, que, selon l'usage, tous les autres Dictionnaires historiques ont copié, confond ce nom avec celui de Constantin Ancklitzen, dont il fait une seule et unique personne. C'est une erreur de plus ajoutée à celles qui ont été débitées sur le prétendu inventeur de la poudre (V. Mayer (Michel), *De veris inventis Germaniæ;* —Vossius, *De origine et progressu pulveris bellici, apud Europæos*, dans ses *Variarum observationum*, Londres, 1685, in-4°.; — Jalofky, *Dissert. de inventione pulveris pyrii et bombardæ*, Iéna, 1702, in-4°.; —*De pulveris pyrii inventione*, dans les *Observat. Halens.*; —Grammii, *Dissert. de pulvere pyrio*, parmi les *Script. soc. Hafniens.*; — *De l'origine et de la découverte de la poudre à canon*, dans l'*Extraordinaire du Mercure galant*, tom. IX, 1680; —Andrès, Chap. 10; — Langlès, *Notice sur l'origine de la poudre à canon, Mag. encycl.*, IVe. année, tome 1er., page 333 et suiv. A—G—S.

SCHWARZ ou SCHWARTZ (Christophe-Théophile), l'un des plus laborieux philologues de l'Allemagne, naquit, en 1675, à Leisnig, dans la Misnie. Son père, recteur de l'école de cette ville, fut son premier instituteur; et il alla continuer ses études à Leipzig, où il fit, sous un habile maître, de rapides progrès dans la littérature ancienne. Ayant été forcé, par la mort de son père, d'interrompre ses cours, il se chargea de l'éducation d'un jeune gentilhomme; mais, au bout de deux ans, il revint à Leipzig, muni d'une petite somme qu'il avait économisée; et s'étant fait agréger à l'académie, il y prit le degré de bachelier. Peu de temps après, un seigneur Allemand (Herm. de Wolframsdorff), ayant fondé des bourses pour douze élèves, à l'académie de Wittemberg, Schwarz eut le bonheur d'en obtenir une. Ce fut un motif pour lui de redoubler d'ardeur; et dès qu'il eut terminé ses cours et reçu le doctorat, il revint à Leipzig, où ses amis lui procurèrent une petite place au gymnase de Saint-Thomas. Ses talents ne tardèrent pas à le faire pourvoir de la chaire de morale à l'académie d'Altorf, et il y joignit bientôt celle d'histoire. Schwarz remplit ce double emploi, pendant plus de quarante ans, avec un zèle infatigable. On lui fit les offres les plus avantageuses pour l'attirer à Helmstadt, Halle, Francfort et Göttingue; il les refusa constamment par amitié pour ses collègues et par reconnaissance pour les témoignages d'affection qu'il recevait des habitants d'Altorf. Sa réputation attirait dans cette ville de nombreux écoliers de toutes les parties de l'Allemagne; tous eurent à se louer de ses soins, et plusieurs lui furent redevables de leur fortune. Schwarz ne put se dérober aux honneurs que méritaient ses services : il fut créé comte palatin par l'empe-

(8) On imite par art, dit cet auteur, les éclairs et le tonnerre; car le soufre, le nitre et le charbon, qui, séparés ne produisent aucun effet sensible, éclatent avec un grand bruit, lorsqu'on les enferme dans un lieu étroit, et qu'on y met le feu. *De operibus secretis artis et naturæ.*

reur Charles VI; et la plupart des souverains d'Allemagne lui donnèrent des marques de leur estime. Jouissant d'une existence honorable, chéri de tous ceux qui l'approchaient, il aurait été heureux, si le ciel ne l'avait éprouvé dans sa famille. De six enfants qu'il avait eus de trois mariages, dont la mort avait promptement brisé les liens, il ne lui resta qu'une fille qui fut l'appui de sa vieillesse. L'âge ni les chagrins n'avaient point affaibli son ardeur pour l'étude; et il était occupé de nouveaux travaux, quand une attaque d'apoplexie l'enleva, le 24 février 1751, à l'âge de soixante-quinze ans. Nagel prononça son *Éloge funèbre* à l'académie d'Altorf: il en était bibliothécaire depuis plusieurs années, et Nagel le remplaça dans cette charge. Doué d'une piété vive et sincère, Schwarz y joignit toutes les qualités d'un honnête-homme. Dès sa jeunesse il avait aimé les livres, et il en avait formé, pour son usage, une collection riche en manuscrits, et en anciennes éditions. Le *Catalogue* en a été publié, Altorf, 1769, in-8°. Son érudition était immense, et s'étendait à toutes les branches des connaissances humaines. Il s'était fait une réputation comme orateur, et il composait en grec et en latin des vers agréables. Son style est pur, mais diffus; et comme la plupart des érudits, Schwartz s'occupe plus de l'instruction que des plaisirs de ses lecteurs: aussi la plupart de ses ouvrages sont-ils peu connus hors de l'Allemagne. La *Liste des Programmes* et des *Dissertations* qu'il publiait chaque année, forme un volume dont il existe quatre éditions successivement augmentées, 1734, 1738, 1744 et 1768, in-4°. Struve désirait que les Programmes de Schwarz, déjà très-rares de son temps, fussent recueillis (V. *Bibl. hist. litterar.*, p. 1181). On verra tout à l'heure que son vœu a été rempli, du moins en partie: Indépendamment de la *Notice* de plusieurs livres imprimés dans le quinzième siècle, insérée dans les *Acta Franconiæ eruditæ et curiosæ*, tom. I et II; et d'une *Édition du Panégyrique de Trajan*, Nuremberg, 1746, in-4°., enrichie de notes et de médailles, l'une des meilleures de cet ouvrage (*Voy.* PLINE *le Jeune*), on citera de Schwarz: I. *Dissertationes de ornamentis librorum apud veteres usitatis*, Leipzig, 1705-06; Altorf, 1711-17, in-4°., fig. — *De libris plicatilibus veterum*, Altorf, 1717. — *De variâ supellectile rei librariæ veterum*, ibid., 1725, in-4°. Dans ces six Dissertations, pleines de recherches curieuses, on trouve le traité le plus complet qui existe sur la forme des livres des anciens, la matière qu'ils y employaient, les couleurs et les peintures dont ils les ornaient; enfin sur le matériel de leurs bibliothèques: elles ont été réimprimées avec une Préface de J. Chr. Leuschner, Leipzig, 1756, in-4°., fig. II. *Schediasma de quibusdam doctrinæ antiquariæ capitibus*, Altorf, 1719, in-4°. Ce volume contient une Dissertation sur le monument en marbre dédié à l'impératrice Salonine (*V.* ce nom), que l'on a découvert dans le banat de Témeswar. Des recherches sur l'association des utriculaires, ou *utriclaires*, qui se chargeaient, dans les temps anciens, des travaux sur les rivières, et de la construction des ponts (1); et enfin la description

(1) Cette association fut remplacée plus tard par l'ordre des religieux pontifes ou faiseurs de ponts, dont il paraît que saint Benezet (*V.* ce nom) a fait partie. On peut consulter, sur cet ordre, l'*Histoire de saint Benezet, contenant celle des religieux pontifes*, par Magne Agricole, Aix, 1768, in-12.

on état-major, de trente-deux
de canon, et la reddition de
ecies, en furent les résultats.
ploit lui valut la croix de Ma-
érèse, que l'empereur lui ac-
sur le champ de bataille, et
oges qui retentirent dans toute
pe. En 1796, ayant contribué
mment au gain de la bataille
rzbourg, il fut nommé géné-
ajor; et, trois ans plus tard,
t distingué de nouveau dans
urs occasions, il devint lieute-
général, et propriétaire du ré-
t de houlans qui porte encore
om. Après la mort de Paul Ier.,
01, il fut envoyé à Pétersbourg,
féliciter l'empereur Alexandre
on avénement, et rétablir en-
s deux empires les relations
les auxquelles les événements
lernières années avaient porté
te. Il s'acquitta de cette mission
tière satisfaction des deux cours.
805, il fut nommé vice-prési-
du conseil aulique de guerre,
rêtu de la dignité de conseiller
e. Lors de la guerre qui éclata
ême année, il commanda une
ion sous les ordres du général
t, qu'il chercha en vain à faire
ir de l'espèce d'aveuglement où
it tombé à l'égard des opéra-
de l'armée ennemie, et qui
la perte des Autrichiens à Ulm.
chiduc Ferdinand, prévoyant le
qui attendait ses compagnons
mes, prit la résolution de s'y
traire avec une partie de la ca-
rie, en se faisant jour à travers
née française, qui déjà les cer-
de toutes parts; et il en confia
ommandement au prince de
varzenberg, qui déploya, dans
circonstance, une habileté et un
ge dont l'ennemi lui-même fut
né. Il fit plus de 100 lieues à cheval
dans l'espace de huit jours, poursuivi par Murat, qui voulait à tout prix, disait-il, donner aux Parisiens le spectacle d'un archiduc prisonnier; et il fut obligé de se battre presque sans relâche, avec dix-huit cents hommes, contre une force quatre fois plus considérable. La croix de commandeur de Marie-Thérèse, que le chapitre de cet ordre lui décerna unanimement, fut le prix de sa valeur dans cette occasion. L'empereur voulut, dès-lors, l'attacher à sa personne pour le reste de la campagne. Arrivé en Moravie, le prince y fit tous ses efforts pour empêcher la bataille d'Austerlitz, dont il prédit la malheureuse issue; la prudence, selon lui, ne permettant pas d'entrer en lice avant d'avoir reçu les renforts que le général Bennigsen, d'une part, et l'archiduc Charles, de l'autre, devaient amener. Ne pouvant s'habituer à une vie sédentaire, qui était très-nuisible à sa santé, il demanda à l'empereur la permission de se démettre de sa charge de vice-président du conseil aulique de guerre; et déclina, par la même raison, celle de président, qui lui avait été offerte à la mort du comte de Latour. En 1809, l'empereur Alexandre ayant témoigné, à Erfurt, le desir que le poste d'ambassadeur d'Autriche auprès de sa personne fût confié au prince de Schwarzenberg, qu'il avait pris en affection dès leur première connaissance; celui-ci partit pour la Russie. Lorsque le commencement des hostilités entre l'Autriche et la France y fut connu, sa position devint difficile. M. de Caulaincourt travailla d'abord vainement à obtenir le renvoi du prince; mais la perte de la bataille de Ratisbonne força le cabinet Russe à céder aux sollicitations de cet ambassadeur. Le prince de

d'un sacrifice à Bacchus, gravé sur un onix, appartenant à la famille d'Eschenbach. III. *Miscellanea politioris humanitatis in quibus vetusta quædam monimenta et variorum scriptorum loca illustrantur*, etc., Nuremberg, 1721, in-4°., avec trois pl. Outre les pièces contenues dans le volume précédent, celui-ci renferme la description détaillée des cérémonies usitées dans les fêtes de Bacchus, avec des recherches sur les différents noms et les attributs de ce dieu. Enfin l'auteur y a inséré le *Discours* de Metius Voconius, à l'empereur Tacite, revu sur un manuscrit de la bibliothèque de Nuremberg. IV. *Carmina*, Francfort, 1728, grand in-8°. C'est un recueil des vers grecs et latins du professeur Schwarz, publié par l'un de ses élèves, Sigism. Jacq. Apini. On peut y joindre un nouveau *Recueil* de vers latins échappés au premier éditeur, Altorf, 1756, in-8°. On doit ce dernier à J.-B. Riederer. V. *Exercitationes duæ academicæ ad proœmium institutionum; et an ex unico codice mss. Florentino omnia Pandectarum exemplaria dimanarint*, Leyde, 1739, in-4°. VI. *Primaria quædam documenta de origine typographiæ*, Altorf, 1740, in-4°. Schwartz conclut des pièces du procès entre Guttemberg et Fust, que le premier imprimait avant 1449, époque de la formation de la société avec Fust, qui n'a contribué que de ses conseils et de son argent aux progrès de l'art typographique (*Voyez* GUTTEMBERG, XIX, 238). VII. *Observationes ad G. H. Nieuport Compendium antiquitatum romanarum*, ibid., 1757, in-4°. Cet ouvrage, publié par Nagel, est orné du portrait de l'auteur d'après une médaille frappée en son honneur, et qu'on voit figurée dans le *Museum Mazuchellianum*, II, pl. 182. VIII. *Specimen sauri epistolici Schwarziani*; les *Opuscula varii argumenti* d Ch. Harles, Halle, 1773, in-8° *Opuscula quædam academica* remberg, 1793, in-4°. C'est cueil d'une partie des Progra et des Dissertations de Schwar Dissertation *De origine typ phiæ*, citée plus haut, en fait Ou peut consulter, pour plus tails, la *Vie* de Schwarz, pr de son portrait, dans la *Pinac* de Brucker, dec. v; l'*Historia p grærorum Germaniæ*, par C Lizel; et les *Vitæ philologor* Harles, 1, p. 1-37. V

SCHWARZENBERG (CHA PHILIPPE, prince DE), duc de K man, feld-maréchal autrichien d'une maison ancienne et ill naquit à Vienne, le 15 avril Entré au service dès l'âge de sept ans, sa naissance et une d'actions brillantes lui firent courir rapidement tous les grad l'armée. Il fit trois campagnes tre les Turcs, où il mérita les rages de Laudon; et depuis cessa d'être employé pendant longue guerre qu'alluma la re tion française, et qui ne finit vec elle. Parmi les nombreu ploits qui signalèrent sa jeu l'affaire de Cateau-Cambrésis fu le qui lui fit le plus d'honneur alors de vingt-trois ans, il exe à la tête du régiment des cuira de Zeschwitz, dont il était col et de douze escadrons de cav anglaise, un des plus beaux d'armes dont les annales mili aient conservé le souvenir. V sept mille hommes mis en dér trois mille morts, la prise du mandant des troupes ennemie

son état-major, de trente-deux s de canon, et la reddition de reries, en furent les résultats. xploit lui valut la croix de Mahérèse, que l'empereur lui ac- sur le champ de bataille, et loges qui retentirent dans toute rope. En 1796, ayant contribué amment au gain de la bataille urzbourg, il fut nommé géné- major; et, trois ans plus tard, at distingué de nouveau dans ers occasions, il devint lieute- -general, et propriétaire du ré- nt de houlans qui porte encore nom. Après la mort de Paul Ier., 801, il fut envoyé à Pétersbourg, féliciter l'empereur Alexandre son avenement, et rétablir en- es deux empires les relations les auxquelles les événements dernières années avaient porté nte. Il s'acquitta de cette mission ntière satisfaction des deux cours. 1805, il fut nommé vice-prési- du conseil aulique de guerre, vêtu de la dignité de conseiller ne. Lors de la guerre qui éclata me année, il commanda une sion sous les ordres du général k, qu'il chercha en vain à faire ur de l'espèce d'aveuglement où nt tombé à l'égard des opéra- s de l'armée ennemie, et qui sa la perte des Autrichiens à Ulm. rchiduc Ferdinand, prévoyant le qui attendait ses compagnons mes, prit la résolution de s'y straire avec une partie de la ca- erie, en se faisant jour à travers mée française, qui déjà les cer- t de toutes parts; et il en confia commandement au prince de rzenberg, qui déploya, dans e circonstance, une habileté et un rage dont l'ennemi lui-même fut ué. Il fit plus de 100 lieues à cheval dans l'espace de huit jours, poursuivi par Murat, qui voulait à tout prix, disait-il, donner aux Parisiens le spectacle d'un archiduc prisonnier; et il fut obligé de se battre presque sans relâche, avec dix-huit cents hommes, contre une force quatre fois plus considérable. La croix de commandeur de Marie-Thérèse, que le chapitre de cet ordre lui décerna unanimement, fut le prix de sa valeur dans cette occasion. L'empereur voulut, dès-lors, l'attacher à sa personne pour le reste de la campagne. Arrivé en Moravie, le prince y fit tous ses efforts pour empêcher la bataille d'Austerlitz, dont il prédit la malheureuse issue; la prudence, selon lui, ne permettant pas d'entrer en lice avant d'avoir reçu les renforts que le général Bennigsen, d'une part, et l'archiduc Charles, de l'autre, devaient amener. Ne pouvant s'habituer à une vie sédentaire, qui était très-nuisible à sa santé, il demanda à l'empereur la permission de se démettre de sa charge de vice-président du conseil aulique de guerre; et déclina, par la même raison, celle de président, qui lui avait été offerte à la mort du comte de Latour. En 1809, l'empereur Alexandre avant témoigné, à Erfurt, le désir que le poste d'ambassadeur d'Autriche auprès de sa personne fût confié au prince de Schwarzenberg, qu'il avait pris en affection dès le premier première connaissance; celui-ci partit pour la Russie. Lorsque le commencement des hostilités entre l'Autriche et la France y fut connu, sa position devint difficile. M. de Caulaincourt travailla d'abord vainement à obtenir le renvoi du prince; mais la perte de la bataille de Ratisbonne força le cabinet Russe à céder aux sollicitations de cet ambassadeur. Le prince de

Schwarzenberg arriva à l'armée, peu de temps avant la bataille de Wagram, à laquelle il prit part de la manière la plus honorable. Il commanda la réserve à la belle retraite de Znaym, et y fut fait général de cavalerie. Après la paix de Vienne, il fut envoyé à Paris, comme ambassadeur. Buonaparte le traita avec distinction, et l'on sait que de tous les étrangers qui ont approché cet homme extraordinaire, il n'en est point à qui il ait témoigné autant de confiance. Il est digne de remarque que, causant un jour ensemble, ils aient long-temps discuté sur la manière d'attaquer et de défendre Paris. Le mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise eut lieu à cette époque : on a cru long-temps qu'il avait été conseillé et négocié par le prince de Schwarzenberg ; rien n'est plus faux ; une étrangère d'un haut rang, qui se trouvait alors à Paris, fut priée de faire sonder les dispositions de l'empereur François, qui ne put se déterminer à un tel sacrifice que par l'amour qu'il portait à ses peuples et l'espoir de leur assurer un avenir plus calme. Le souvenir de la malheureuse fête que le prince de Schwarzenberg donna pour célébrer cette union est encore présent à tous les esprits, ainsi que la fin tragique de l'intéressante princesse Pauline de Schwarzenberg, née princesse d'Aremberg, belle-sœur de l'ambassadeur : elle périt victime de son amour maternel. Cette catastrophe fit sur le prince une profonde impression. En 1812, il fut chargé du commandement d'un corps auxiliaire de trente mille hommes, que l'Autriche s'était engagée à donner à la France. La prudence et l'habileté avec lesquelles il conduisit ce corps d'armée ; le bon esprit qu'il sut y maintenir, malgré la répugnance que les troupes avaient d'abor nifestée de faire cause commun ceux qu'on les avait habitués puis si long-temps, à regarder c leurs ennemis ; enfin la dignit sut conserver dans sa dépenda Napoléon, le conduisirent, plus au commandement général des a alliées. Il est bien sûr que, lorsqu la fin de la campagne, il se ra cha des Russes, il servait les ir de l'armée française ; car sans sition qu'il prit à Pultusk, et laquelle l'armistice qu'il avait lui permit de se maintenir, el rait éprouvé encore de plus g malheurs. Napoléon, pour pu général Régnier d'un échec qu'il essuyé à Kobryn, le plaça so ordres du prince de Schwarzen La manière délicate dont celui se conduire avec ce général fra qu'une pareille subordination du ser vivement, lui fait le plus honneur. C'est dans cette cam que l'empereur d'Autriche envo prince le bâton de feld-maréchal près le desir que lui en avait ma Buonaparte. Au mois d'avril d née suivante (1813), le prince fu voyé à Paris. *Vous avez fait une campagne*, lui dit Buonaparte ; ajouta-t-il, en souriant ; et il a sur ce dernier mot, qu'il répéta fois. Napoléon étant parti p aussitôt pour rejoindre son a le prince retourna à Vienne. C que commence l'époque la plu morable de sa vie, celle où le grands intérêts lui furent confi où il influa d'une manière si sante sur les destinées de l'E L'histoire des campagnes de 18 1814, où il commanda en chef les armées alliées, remplirait plu volumes. Il nous suffira de di rien d'important ne fut fait alor

et la coopération du prince de Schwarzenberg. Son esprit conciliant parvint à rapprocher les opinions les plus divergentes; il sut rallier à lui ceux qui semblaient le plus disposés à seconder ses efforts; il fit prévaloir, à Tœplitz, son plan de campagne, qui amena la bataille de Leipzig, et qui eut de si heureux résultats (*Voy.* BUONAPARTE, supplément). La gloire qu'il s'acquit ensuite à Brienne, à Arcis-sur-Aube, etc.; enfin sa marche sur Paris, et l'occupation de cette capitale, le mettent au rang des plus grands capitaines. C'est à tort qu'on a voulu attribuer à d'autres la première idée de cette marche sur Paris: le fait est que au moment où une lettre de Buonaparte, qui fut interceptée, eut confirmé les soupçons qu'on avait déjà sur le mouvement de l'armée française, le prince de Schwarzenberg osa aux monarques alliés de marcher droit sur Paris, et que son avis fut adopté sur-le-champ. Lord Castlereagh, qui avait été témoin de ces événements, attribua exclusivement, dans un discours au parlement, l'honneur de cette manœuvre au prince de Schwarzenberg, et il dit qu'elle seule aurait suffi pour rendre un homme immortel (1). Cette guerre valut successivement au prince de Schwarzenberg, les distinctions les plus flatteuses. Il fut décoré de tous les ordres civils et militaires de l'Europe (ceux de Wurtemberg exceptés); il reçut, en outre, de l'empereur Alexandre, une magnifique épée garnie en brillants, et de son souverain une très-belle terre en Hongrie, avec l'option de joindre à ses armes celles de la ville de Paris ou celles de la maison d'Autriche: il préféra les dernières. En 1815, lors de l'évasion de Buonaparte, de l'île d'Elbe, il commanda de nouveau une grande partie des armées alliées: mais la bataille de Waterloo ayant terminé la guerre, sa marche sur Paris ressembla plutôt à un voyage qu'à une campagne. De retour à Vienne, il fut nommé président du conseil aulique de guerre, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort. Dès le 13 janvier 1817, il fut frappé d'un coup d'apoplexie, qui lui paralysa tout le côté droit. En 1819, son état étant devenu alarmant, on lui persuada de faire un voyage à Leipzig, afin d'y suivre les avis d'un célèbre médecin de cette ville; il y mourut le 15 octobre, à l'âge de quarante-huit ans, et ses funérailles se firent le 19, vers le même lieu, le même jour et à la même heure où, sept ans auparavant, il était entré en vainqueur dans cette ville. Son corps, réclamé d'abord par les habitants de Leipzig, fut transporté en Bohême, dans son château de Worlick, ainsi qu'il l'avait exigé par son testament. Des services funèbres furent célébrés dans les principales villes de l'Autriche, et les souverains réunis alors au congrès de Troppau, assistèrent en personne aux cérémonies qui y eurent lieu. L'empereur François fut très-affecté de cette mort. *Vous perdons*, dit ce prince, *non-seulement un grand capitaine, mais un grand homme d'état; car il nous a prouvé qu'il savait être l'un et l'autre.* L'armée autrichienne prit le deuil pendant trois jours; l'épée du prince fut déposée à l'arsenal de Vienne, et il fut en-

(1) Il est de fait que le prince de Schwarzenberg, par sa position, se trouvait sur la cour, et que le prince Repnin voyait alors le retour des [illegible] cependant il est sûr que la proclamation adressée aux habitants de Paris, comme [illegible] des armées alliées, et qui fut répandue [illegible] leur entrée dans cette capitale, était [illegible] et assez positive sur ce point.

donné que le régiment de houlans qui portait le nom de Schwarzenberg le gardât à perpétuité. Enfin le sculpteur Thorwaldsen fut chargé d'exécuter en marbre un monument à sa gloire. L'empereur Alexandre dit aux officiers autrichiens réunis à Troppau : *L'Europe a perdu un héros, et moi un ami que je regretterai tant que je vivrai.* L'amitié que ce souverain avait eue pour le prince de Schwarzenberg s'est reportée sur sa veuve et ses enfants (2). M. Prokesch, officier autrichien, a publié une biographie du prince de Schwarzenberg, intitulée : *Denkwürdigkeiten aus dem Leben des Feldmarschalls Fürsten Carl zu Schwarzenberg*, Vienne, 1823. Z.

SCHWARZKOPF (Joachim de), ministre du roi d'Angleterre, électeur de Brunswick-Lunebourg, à Francfort-sur-le-Mein, près du cercle du Haut-Rhin, naquit, le 23 mars 1766, à Steinhorst, dans le duché de Lauenbourg. Il étudia le droit à Göttingen, et s'y fit une réputation par deux Dissertations qui remportèrent le prix : I. *Commentatio de fundamento successionis ab intestato ex jure rom. ant. et novo*, Göttingen, 1785, in-4°. II. *Commentatio de fundamento successionis Germanicæ, tam allodialis quàm feudalis*, ibid., 1786, in-4°. Peu de temps après avoir fini ses études, il fut nommé secrétaire de la légation hanovrienne à Berlin, et plus tard, ministre résident du même gouvernement, à Francfort. En 1792, il fit un voyage savant en Allemagne et en Suisse; et c'est dans la même année que l'électeur de Saxe, en sa qualité de vicaire de l'Empire, lui conféra des titres de noblesse. Schwarzkopf mourut à Paris, au mois de juin 1806, d'une hémorrhagie, quelques semaines après son arrivée dans cette ville, où il s'était rendu pour trouver une distraction à la douleur que lui causait la mort de sa femme, née Bethmann. Joignant à une grande activité dans ses fonctions diplomatiques, un zèle éclairé pour tout ce qui tient aux lettres, il fut aussi un auteur laborieux et utile. On a de lui quelques Collections d'écrits politiques, très-précieuses pour l'histoire, et un *Manuel du congrès de Rastadt*, avec trois continuations, Rastadt, 1798, in-8°., en allemand; quelques écrits anonymes sur le même congrès, et un nombre assez considérable de traites et d'articles insérés dans différents ouvrages périodiques allemands. Schwarzkopf s'était fait quelque réputation en exploitant une branche de littérature fort négligée jusqu'alors, et qui pourtant ne laisse pas d'être importante : c'est l'histoire des gazettes et journaux quotidiens, dans tous les pays où il en existe. Comme Schwarzkopf avait déjà défriché un champ tout-à-fait nouveau pour le bibliographe et le publiciste, par son ouvrage *Sur les almanachs*, Berlin, 1792, in-8°. (en allemand), il eut le même avantage par la publication de son intéressant travail *Sur les Gazettes*, Francfort, 1795, in-8°. (en allemand). Cet Opuscule, de 127 p., n'a que le tort d'être trop abrégé. La première partie, consacrée aux recherches historiques, contient des particularités curieuses et peu connues. Elle peut fournir de bons matériaux aux bibliographes. La seconde partie, contenant les considérations politiques, se fait aussi lire avec intérêt. Z.

(2) Le prince de Schwarzenberg a laissé une veuve, fille d'un comte de Hohenfeld, qui avait été mariée en premières noces à un prince Esterhazy, et trois fils issus de ce mariage, tous capitaines dans l'armée autrichienne.

SCHWEBEL (Nicolas), philo-, né, en 1713, à Nuremberg, fils d'un meunier. Dès son enfan- apprit la musique, et fut bien- mis à la société des concerts. ndant son inclination le portait les lettres; et avec les secours reçut des protecteurs que lui acquis son talent comme mu-, il put bientôt se livrer à l'é- des langues anciennes. Après achevé ses humanités au gym- de sa ville natale, il fréquenta démie d'Altorf, pour se perfec- er dans l'histoire, le droit et les ématiques. Muni de lettres de mandation de Schwarz (*V.* m), il visita ensuite les acadé- de Leipzig, Wittemberg, Iéna; rtout il obtint l'accueil le plus able. En 1737, il revint pren- doctorat à l'université d'Altorf, accompagna, l'année suivante, nne, un jeune patricien, en qua- gouverneur. Rappelé, par ses, à Nuremberg, en 1743, il fut ôt nommé recteur du gymnase avait fait ses premières études; 1750, il joignit à cette charge aire de langue grecque, dont il ossession par un Discours: *De græcæ linguæ fortuna ab anoribus jam indè temporibus ad li Magni usque tempora.* L'é- qu'il publia des *Poésies de et Moschus*, Venise, 1756, 1, étendit sa réputation dans l'Allemagne. Cependant les *Acditor. Lipsiensium* en rendirent mpte peu favorable. Schwebel gonna Reiske (*V.* ce nom; d'é- auteur de l'article, et lui répon- vec une violence qui n'était pas son caractère, par un pamphlet intitulé: *Refutatio censuræ ineptæ, quam anonymus quidam censor Actis eruditorum adversùs Bionis et Moschi Idyllia.... inserendam curavit*, in-4°. L'indécente attaque de Reiske ne fit aucun tort à Schwebel dans l'esprit des savants. Plusieurs sociétés littéraires d'Allemagne s'empressèrent d'ajouter son nom à leurs listes; et diverses académies lui firent des offres avantageuses, dont, par des circonstances singulières, aucune ne se réalisa. Schwebel fut, en 1764, nommé recteur et professeur du gymnase carolin d'Anspach, avec un traitement honorable. Il partagea dès-lors ses journées entre les devoirs de sa place et divers travaux littéraires, et mourut le 7 décembre 1773. Outre un assez grand nombre de *Dissertations*, dont on trouvera les titres dans le tome II des *Vitæ philologorum* de Harles, on doit à Schwebel des éditions de la *Stratégie* d'Onosander, Nuremberg, 1762, in-fol., accompagnée de la traduction française du baron de Zurlauben, et d'un savant Commentaire, dans lequel il a fondu les notes inédites de Jos. Scaliger et d'Isaac Vossius, tirées de la bibliothèque de Leyde; — des *Ellipses grecques* de Lambert Bos, ibid., 1763, in-8°, surpassée par celle de G.-H. Schæffer, 1808, in-8°. (*V.* Bos); — des *Institutions militaires* de Végèce (avec la trad. franç. de Bourdon de Sigrais), ibid., 1767, in-4°; et enfin des *Stratagèmes* de Frontin, Leipzig, 1772, in-8°. Cette édition, comme la précédente, est enrichie de notes des meilleurs critiques et des remarques de l'éditeur. Schwebel préparait une édition du Recueil des tacticiens grecs. A l'exemple de Schütz, qui venait d'abréger l'*Antiquité expliquée* du P. Montfaucon, il se proposait

Schwebel a joint à cette édition la traduction latine de David Whitfud, et celle de Lou-

de donner l'Abrégé du Musée romain et du Musée étrusque de Gori (*V.* ce nom). Il en publia le Prospectus, en 1764, sous ce titre : *Notitia supplementorum ad cl. Montefalconii antiquitates græcas et romanas.* Ce projet resta sans exécution. Harles nous apprend cependant qu'il a vu les premières feuilles de l'ouvrage imprimées (2). On peut consulter, pour les détails, les *Vitæ philologor.* de Harles, tome II. W—s.

SCHWEDER (Christophe Hermann de), jurisconsulte allemand, d'une famille écossaise, qui, ayant été obligée de s'expatrier dans les troubles civils d'Ecosse, au quatorzième siècle, était venue se fixer en Poméranie, renonçant à son antique noblesse. Il naquit le 5 janvier 1678, à Colberg, où demeurait son père, qui était membre du conseil aulique de l'électeur, et du consistoire de Poméranie. Après avoir achevé ses premières études au gymnase de Stargard, et appris les éléments du droit, il se rendit, en 1699, à Tubingue, pour profiter des leçons de son cousin, l'un des jurisconsultes les plus célèbres de ce temps (*Voyez* l'article suivant), et dans la maison duquel, il passa quatre années; la cinquième, l'année 1703, fut employé à un voyage dans les Provinces Unies et en Angleterre. Depuis 1704 jusqu'en 1709, il résida tantôt à Colberg, tantôt à Stargard, tantôt à Berlin, s'exerçant dans la pratique du droit. Depuis 1709, il fut d'abord référendaire, ensuite conseiller aux tribunaux poméraniens, à Colberg, à Stargard, puis à Stettin, où la régence de cette prov fixée. L'année suivante, l'e Charles VI renouvela la noble famille, et en 1729, le roi d lui conféra le titre de son c intime. Il mourut le 24 sept Schweder a peu écrit; mai doit un ouvrage très-import son *Theatrum historicum sionum et controversiaru trium* Lepzig, 1712, don Fred. Glafey donna, en une nouvelle édition augm la moitié, deux volumes i C'est un ouvrage très-util homme d'état et publiciste; sûr que Rousset en a tiré gra pour la compilation de ses *présents et prétentions des ces de l'Europe.*

SCHWEDER (Gabriel consulte, de la même famil précédent, naquit à Cöslin mai 1648. Après avoir fréq gymnase de Cobourg, il se l'université de Iéna, puis à Tubingue, où il prit, en 1 grade de docteur en droit suivi, pendant plusieurs le barreau, il fut nommé, conseiller au tribunal de Tu et en 1681, professeur public et féodal, à l'unive cette ville. Il publia, en une Dissertation intitulée *Ju tissimi imperatoris et im ducatum Mediolanensem a* qui fit d'autant plus de sens l'extinction de la branche e d'Autriche fournissait à l'e une occasion de revendiquer de l'Empire sur le duché d tombés en oubli, depuis p siècle. Joseph Ier. envoy plome de comte du palais à l'auteur, qui ne jouit p temps de cet honneur,

(2) Millin cite ce livre comme ayant paru à Nuremberg, en 1770, et contenant, en 57 planches, presque toutes les figures de Gori, réduites de grandeur (Millin, *Introd. à la connaissance des vases peints*, p. 13, et *Magasin encycl.* de janvier 1811.

le 30 avril 1735. Schweder
emier qui ait professé à Tu-
e droit public d'Allemagne,
ceux qui ont mis en vogue
rtie de la jurisprudence, qui
t d'intérêt à l'historien et au
he. Ses ouvrages sont en-
re les mains de tous les pu-
qui font des recherches, et
ferent l'exactitude des faits
tesse des jugements, à un style
et soigné. Le plus répandu
Introductio in jus publicum
R. G. novissimum, volume
qui parut, à Tubingue, en
et fut réimprimé neuf fois
1733. (L'édition de 1701
érée à toutes les autres). Cet
est tiré de source, rédigé
une méthode lumineuse, et
-fait impartiale. Les autres
ions de l'auteur sont une cin-
e de Dissertations sur diver-
ières de droit civil, po-
t féodal, et une foule d'a-
onsultations sur des causes
es, et sur des affaires crimi-
on les trouve dans les vol.
le la *Collectio nova consilio-*
bingensium. S—l.

SCHWEIDEL (George-Jacques),
aphe, né vers 1690, à Nu-
; après avoir achevé ses étu-
logiques, fut admis au pas-
t pourvu d'un bénéfice dans
natale. Passionné pour les
il partagea son temps entre
ions de son état et la recher-
livres rares et singuliers,
parvint à former une collec-
ne de l'attention des ama-
vec les matériaux qu'il avait
lés, et aidé par quelques-uns
nfrères, il rédigea plusieurs
es spéciaux, et les fit impri-
s frais. Schweidel mourut,
. On cite de lui : I. *Bibliotheca exegetico-biblica*, Nuremberg, 1721, in-4°. II. *Nachrichten*, etc., c'est-à-dire Description de livres rares et curieux, Francfort, 1731-32, six part. in-8°. III. *Neue Sammlung*, etc., c'est-à-dire nouveau Recueil de livres rares et singuliers, ibid., 1733-34, in-8°., six part. IV. *Bibliotheca historico-critica librorum, opusculorumque variorum et rariorum, seu analecta litteraria*, etc., ibid., 1736, in-8°., lat. et allem. IV. *Thesaurus bibliothecalis; oder Versuch eines nach und nach vollstaendigen allgemeinen Bibliothek*, etc., ibid., 1738-39, in-4°., 4 vol. Il promettait (tome III, p. 175) un nouvel ouvrage : *Norimberga nobilis et litterata ;* mais il n'eut pas le loisir de le terminer (*Voy.* la *Bibl. hist. litter.* de Struve, p. 1811). VI. *Th. Sinceri librorum non nisi veterum rariorumque, proximis ab inventione typographiæ annis, usque ad annum* 1682, *in quavis facultate et linguâ editorum, notitia historico-critica*, Nuremberg, 1747 ou 1748, in-4°., latin et allem. Schweidel, qui à la tête de cet ouvrage s'est caché sous le nom de *Theophilus Sincerus*, étant mort, sa veuve vendit tous les exemplaires restants à un libraire qui les reproduisit en 1753, avec un nouveau frontispice: *Notitia historico-critica librorum veterum rariorum*, Francfort et Leipzig, in-4°. On trouve dans ce volume, le seul de Schweidel qui soit recherché, la *Notice* de plusieurs manuscrits de la Bible conservés à la bibliothèque publique de Nuremberg. Le *Catalogue* du cabinet de Schweidel a été imprimé, Nuremberg, 1753, in-8°. W—s.

SCHWENCKFELD (Gaspar de), fondateur d'une secte religieuse, naquit en 1490, au château

d'Ossing, dans la Silésie, d'une noble et ancienne famille. Doué de beaucoup d'imagination et d'un goût très-vif pour l'étude, il cultiva dans sa jeunesse les lettres et la théologie. La connaissance des langues lui facilita la lecture des livres sacrés et des pères grecs, auxquels il s'attacha particulièrement. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Liegnitz. Il se montra d'abord favorable à la cause de la réforme religieuse, et ne négligea rien pour accroître le nombre de ses proselytes; mais, devançant bientôt Luther dans la carrière qu'il avait ouverte, Schwenckfeld lui reprocha de ne s'attacher qu'à corriger quelques abus dans les cérémonies, et de négliger le solide. C'est par le cœur, écrivait-il, qu'il faut commencer; le point capital est d'apprendre aux fidèles à marcher en esprit. Un opuscule, qu'il publia pour démontrer qu'on avait fait jusqu'alors une fausse application des principes de l'Évangile, l'engagea dans une conférence avec Luther. Elle eut lieu en 1525, et ne produisit d'autre résultat, comme il arrive ordinairement, que de les affermir davantage chacun dans leurs idées. Luther, qui n'avait pas pour les autres la tolérance qu'il réclamait pour lui-même, fit bannir, en 1527, son adversaire de la Silésie. Schwenckfeld parcourut l'Allemagne en fugitif; mais il n'en continua pas moins de répandre ses opinions, et de gagner des partisans. Il prêta quelque temps l'appui de son nom et de ses talents aux anabaptistes; il mais s'en sépara bientôt pour former une nouvelle secte, dont il fut le chef. Schwenckfeld n'admettait point que les livres sacrés aient été inspirés : il prétendait que Dieu se communique à chaque homme en particulier. C'était, comme on voit, laisser chacun maître de sa croyance, puisqu'elle se trouvait subordonnée à la raison ou à l'inspiration intérieure. Il eut l'art d'éviter le choc des controverses, en posant en principe que la dispute ne convient point aux hommes, qui doivent attendre, dans la paix et le silence, des lumières de Dieu seul; il voulut aussi ménager à-la-fois les catholiques et les protestants, mais il ne put les empêcher de se réunir contre son système. Cependant l'austérité de ses mœurs, son extérieur pieux, et l'air de conviction qu'il mettait dans ses discours, lui rattachèrent la plupart des spiritualistes de l'Allemagne. Postel, dont il avait su flatter le penchant aux idées singulières, lui écrivit, en 1556, une lettre dans laquelle il loue son zèle, sa constance et la droiture de son ame. Malheureusement cette lettre tomba dans les mains de Flacius Illyricus (Francowitz), qui la fit imprimer, avec une préface également injurieuse pour Postel (*V.* ce nom) et pour Schwenckfeld. A cette époque, les disciples de ce dernier étaient très-nombreux. Il règne, dit Flacius Illyricus, dans la Silésie, sous la protection des papistes, et il y fait imprimer ce qu'il veut. Les écrivains catholiques rendaient justice à la douceur de Schwenckfeld et à ses qualités personnelles. Ils attribuaient ses erreurs à l'ignorance dans laquelle il était des principes de la vraie théologie (*Voy.* Prateolus, *Catal. hæreticor.*); mais les protestants n'avaient pas pour lui les mêmes égards. Mélanchthon (*Voy.* ce nom) n'en parle jamais sans lui dire une grosse injure (1), au moyen d'une altération dans l'orthographe de son

(1) *Stinckfeld* (*champ puant*) *pour Schwenckfeld.*

'lacius Illyricus et les au-
ıt encore allés plus loin.
ckfeld, après avoir mené une
ute et malheureuse, mourut
le 10 décembre 1561. Quel-
de ses disciples subsistent, dit-
re dans la Silésie. Il a publié
d nombre d'opuscules en
d et en latin, qui sont tous
s, ayant été défendus et sup-
à l'époque de leur publica-
gt (*Catal. libror. rarior.*)
prend qu'il en avait formé la
n complète; mais il a négli
donner la liste, pour laquelle
ie au *Catal. hæreticor.* de
elbourg, x, 82, et à l'*Hist.*
de Godefr. Arnold 1, 2e.
209 et suiv. Bauer, dans la
ivers. libror. rarior., donne
s de soixante-sept ouvrages
ds de Schwenckfeld; mais
dit que le nombre de ses
élève à plus de quatre-vingts
itome Bibl. Gesneri). Quel-
s des disciples de ce fanati-
lièrent le recueil de ses *Opus-*
t de ses Lettres, de 1564 à
4 tom. in-fol, rare. Le *Dict.*
ri en cite une édit. de 1592,
in-4°. Nous nous bornerons
r ici les titres des ecrits de
ckfeld qui ont fait le plus de
France, à raison de leur ra-
De statu, officio et cogni-
hristi, 1546, in-8°. de 22 p.
onnait de cet ouvrage qu'un
mplaire (Voy. la *Bibliogr.*
ure, n°. 787). Il avait passé
bliothèque de Gaignat, dans
Mac-Carty (V. son *Catal.*,
). La traduction allemande,
ius Illyricus (Francfort), in-
26 feuillets, est de la plus
rareté. II. *Epistola plena*
de dissentione et dijudi-
opinionum Lutheranæ et
Zwinglianæ in articulo de cœnâ
Domini, deque aliis multis doc-
trinæ christianæ capitibus, 1554,
in-8°. III. *Quæstiones aliquot de*
ecclesiâ christianâ, 1561, in-8°.
de 18 feuillets, très-rare. J. J. Jan
a publié : *Novissima Schwenckfel-*
dianorum confessio, Wittemberg,
1726, in-4°., précédé du portrait
de ce fanatique. W—s.

SCHWERIN (Christophe, comte
de), feld-maréchal prussien, né le 26
oct. 1684, dans la Poméranie suédoi-
se, eut le malheur de perdre son père
à l'âge de trois ans; mais sa mère, et
surtout un oncle qui était colonel au
service de Hollande, prirent le plus
grand soin de son éducation. Dès
qu'elle fut achevée, il se rendit à
la Haie, sous les auspices de ce
dernier, devint enseigne dans le ré-
giment qu'y commandait son digne
protecteur, et duquel son frère aî-
né était le lieutenant-colonel; mais
celui-ci le traita avec une extrême
rigueur; il n'avait pas approuvé la
résolution de Schwérin de suivre la
carrière des armes, et il fit tout pour
l'en dégoûter. Loin d'avoir ce résul-
tat les fatigues et les mauvais traite-
ments auxquels le jeune officier fut
soumis, endurcirent son ame et for-
tifièrent sa santé. Il débuta à la guerre
dans la mémorable campagne de 1704,
où Marlborough et le prince Eugène
dirigèrent les troupes alliées contre la
France. Son frère fut tué à l'assaut de
Donawerth, et lui fut nommé capi-
taine peu de temps après. Mais son
oncle ayant quitté le service de Hol-
lande, il ne voulut plus rester dans
un pays où la faveur de ce parent
avait seule pu lui offrir des avantages,
et il passa, en 1706, au service du
duc de Mecklenbourg, qui le nomma
colonel, et lui donna, en 1712, une
mission extraordinaire auprès de Char-

les XII, qui était alors à Bender. Il passa un an auprès du roi de Suède; et il eut avec ce prince de longs entretiens sur la guerre, qui ne sortirent jamais de sa mémoire, et qui l'instruisirent davantage, disait-il plus tard, que tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Peu de temps après son retour, le duc de Mecklenbourg le nomma brigadier-général de sa petite armée; et ce fut dans l'étroite sphère de ce commandement, que Schwérin trouva bientôt une occasion de se distinguer. Des discussions ayant éclaté entre la noblesse du duché et le duc, ce prince fut condamné par le conseil aulique de l'empereur; et une armée de treize mille hommes entra, au mois de mars 1719, dans le Mecklenbourg, pour mettre à exécution les sentences du conseil. Schwérin marcha contre cette armée, à la tête de douze mille hommes; il la battit à Walsmühlen, et il termina ensuite tous les différends par d'habiles négociations. Mais le duc de Mecklenbourg ayant ensuite fait une réduction dans ses troupes, Schwérin entra au service de Prusse comme major-général (1720). C'était alors le père du grand Frédéric qui occupait le trône. Ce prince parut apprécier son nouveau général; et en attendant qu'il pût l'employer à la guerre, il le chargea d'une mission diplomatique à la cour de Saxe et à celle de Pologne. Il le nomma ensuite lieutenant-général (1731), et enfin, commandant-général de l'infanterie (1739). Schwérin était alors, avec le prince d'Anhalt-Dessau (*V.* ce nom, au Supplément), le premier officier, et en quelque façon le créateur de cette armée prussienne, qui devait bientôt s'illustrer par de si grands exploits. Ce fut dans cette position que Frédéric II le trouva, lorsqu'il monta sur le trône, en 1740. Il le nomma aussitôt feld-m
avec le titre de comte. Ce m
roulait dès-lors dans sa pe
projets de guerre et de con
il fut aisé de voir que de
faveurs étaient moins accor
services rendus, qu'à ceux
lait exiger. Près d'attaquer
che, il appela Schwérin d
conseil, et lui donna la prem
ce dans son armée. Ils dirig
semble l'invasion de la Si
lorsque ce jeune monarque
rimenté livra la bataille de
(10 avril 1741), avec des tr
n'avaient pas encore fait la
ce fut au courage et à l'expé
Schwérin qu'il dut la victoire
rendu cette justice avec une r
chise, dans l'*Histoire de mon*
où il dit positivement qu'il
dans son armée que le mar
Schwérin *qui fût un homm*
et un général expérimen
victoire assura aux Prussien
session de la Silésie; et Sch
nommé gouverneur de Nei
Brieg. Frédéric lui confia
commandement d'un corps
lorsqu'il pénétra dans la Bo
1744; et après avoir parco
la partie orientale de cette
Schwérin fit sa jonction av
sous les murs de Prague,
obligée de capituler. Dans l
à laquelle l'armée prussier
ensuite obligée, il déploya t
lents d'un grand général;
la paix de Dresde eut mis
hostilités (26 déc. 1745).
tira dans ses terres, en Po
pour y rétablir sa santé, et
rut sur le théâtre de la gue
1756, lorsque commença ce
de Sept-Ans, qui devait
d'honneur à l'armée prussie
dont il ne devait voir que le

nt. Les premières opérations fu-
de peu d'importance; mais les
rents corps de l'armée prussienne
uvant réunis, le 6 mai 1757, en
nce des Autrichiens, qui défen-
t Prague avec une nombreuse
le, Frédéric résolut de les at-
er; et il chargea Schwérin du
le plus périlleux. On a dit que,
ieux maréchal lui ayant de-
lé où se ferait la retraite, en cas
vers, il lui répondit durement : *à*
dau. Le malheureux Schwérin
t se vouer à la mort. Saisissant un
eau, il se mit à pied à la tête de son
ent, le conduisit à l'ennemi, et
s efforts de valeur extraordinai-
N'étant point soutenu, son régi-
fut écrasé, et lui-même fut tué
coup de feu. Les Prussiens fu-
victorieux; mais ils perdirent dix-
mille hommes, sans compter le
chal de Schwérin, qui seul en
t dix mille, a dit Frédéric dans
Mémoires. C'était un homme ai-
e et d'un esprit cultivé. Le prin-
Ligne a dit que Schwérin n'a-
jamais fait en sa vie qu'un seul
celui d'être tué d'un coup de ca-
ou d'être pendu pour viol à l'â-
quatre-vingts ans. M—D j.

HWÉRIN (le comte Guil-
e-Frédéric-Charles de) ne-
du précédent, naquit le 23 dé-
re 1738. Son oncle l'avait pris
aide-de-camp, et lorsque celui-
été tué, le jeune Schwérin fut
né aide-de-camp du roi à la sui-
t attaché au général Winterfeld.
t fait prisonnier par les Russes,
bataille de Zorndorf, et conduit
ersbourg, où il fit connaissance
le grand-duc, qui l'admit souvent
sa société. A l'avénement de ce
e (1762), le roi l'envoya à Pé-
bourg, pour porter au nouvel
reur la décoration de l'ordre de
l'Aigle noir, et pour lui proposer des conditions de paix. On sait combien ces propositions furent favorablement accueillies. (*Voyez* Frédéric II et Pierre III). Le comte de Schwérin était successivement parvenu au grade de lieutenant-général, lorsqu'il fut chargé, en 1794, de commander l'armée qui marcha contre les Polonais. Mais il ne conserva ce commandement que sept semaines; et pendant ce court espace de temps, il commit des fautes graves, et dont les plus remarquables furent d'abord un mouvement ordonné contre les instructions du roi, et qui causa la perte de la province de Sendomir, ensuite une marche rétrograde, tandis qu'il fallait se porter sur Varsovie, pour coopérer avec les Russes, à la prise de cette ville (*V.* Suwarow). Le roi le fit aussitôt remplacer, et Schwérin demanda avec instance d'être jugé. Le 10 mai 1795, un conseil de guerre le condamna à la perte de son régiment, et à une détention d'un an. A l'avénement de Frédéric Guillaume III, il demanda en vain la révision de cette sentence. Le roi lui avait accordé la permission de passer au service d'une puissance étrangère, lorsqu'il mourut à Hambourg, en septembre 1802. Il avait publié pour sa justification : *Véritable exposé, appuyé de documents, de la cause pour laquelle j'ai reçu ma démission, après un service de 43 ans*, Leipzig, 1799, in-8°. Une seconde édition de ce Mémoire parut sous le titre un peu fastueux de *Modèles de rapports pour servir aux officiers d'état-major, par un élève de Frédéric II*. L'auteur avait attaqué les généraux Klinckowstiöm et de Favrat, qui lui répondirent par deux brochures, intitulées : 1°. *Rectification de quelques faits*, 2°. *Maté-*

riaux pour l'histoire de la campagne de Pologne, en 1794. La dernière est du général de Favrat, qui avait remplacé Schwérin dans le commandement. M—D j.

SCHWILGUÉ (C.-J.-A.), médecin, né, en 1774, à Schélestadt, de parents peu aisés, qui lui donnèrent cependant une bonne éducation, prit du service, en 1793, dans les hôpitaux militaires, comme élève en pharmacie. Des circonstances heureuses lui ayant permis de résider à Strasbourg, il suivit les cours de l'école de médecine de cette ville; et vint à Paris, en 1797, pour y achever ses études médicales. Il fut un des auditeurs les plus assidus de Bichat, et dut à l'affection de M. Pinel l'avantage d'être attaché à la Salpêtrière et à la clinique naissante que l'on venait d'y former. Ce professeur le chargea de l'analyse des eaux qui servent aux indigents de la Salpêtrière; et le travail de Schwilgué fait partie de la Topographie de la Salpêtrière, qui est en tête de la Médecine clinique de M. Pinel. En 1802, Schwilgué fut reçu médecin, et prit le croup pour sujet de sa Dissertation inaugurale. Il donna ensuite des cours particuliers de matière médicale et de nosographie interne, et reproduisit sa thèse, sous la dénomination d'*Essai sur le croup aigu des enfants*, ouvrage qui eut le plus grand succès. Dans des recherches d'anatomie pathologique, qu'il fit avec M. Murat, il s'aperçut que, durant l'inflammation, les divers tissus de nos organes présentent des pus distincts à beaucoup d'égards. Lorsqu'il eut fait une analyse comparée de ces divers pus, il présenta ce travail à la société de médecine, qui en fut si satisfaite, qu'elle admit l'auteur au nombre de ses membres adjoints. En 1805, Schwilgué publia un Traité de *Matière médicale*, 2 vol. où il démontre que la matièr cale ne produit de bons effets agissant sur les propriétés vi sur les fonctions. Les médicati fonctions du système nerveux surtout traitées d'une manièr nieuse, et plus précise qu'elles vaient été précédemment. L fait voir que le cerveau est le siége principal des lésions système; que, pour y remédie nécessaire d'agir sur cet orga qu'il les influence, soit qu'il fluencé par elles. En 1807, gué donna un *Manuel médi* vol., in-8°., qui n'est plus au de la science, et dans lequel traîné sur les traces de M. Pi croup avant atteint, en 1805, L Louis Buonaparte, cette mal proposée, par le gouvernemen sujet d'un grand prix, qui dev décerné par la société de m Pour mettre les auteurs en ét pondre aux questions qui leur été proposées, cette société d Extrait raisonné des princip vrages publiés sur le croup: gué fut chargé de cette tâche; acquitta à la satisfaction géné de temps après, il publia, journal de médecine, une Anal parée des pharmacopées mod il démontre l'inconvénient d dans le même médicament, substances de nature différen être que, d'un autre côté, il trop à simplifier les formules dicaments dont l'action est c par les observations les plus a A peine dans la force de l'âge, gué avait fait des travaux p illustrer une longue carrière. prit éclairé, son zèle pour la en faisaient présager de plu tants. Il jouissait de beauco

parmi ses confrères, tant par la de son caractère que par l'é- de ses connaissances. Ses ta- commençaient aussi à être ap- s par le public, et à obtenir une nce étendue, lorsqu'il fut atteint, is de février 1808, d'une fièvre rale ou ataxique, qui l'enleva de jours. N—n.

HWINDEL (George-Jac- , ministre luthérien de l'église int-Esprit à Nuremberg, naquit evrier 1684, dans cette ville, père était tailleur, et fut des- ar sa mère au ministère évan- e, même avant sa naissance. mença ses études, en 1698, à de sa ville natale, les conti- ux universités d'Altdorf et de et fit, en 1711, un voyage lit- e en Allemagne. Il fut nommé, 14, diacre de l'église du Saint- t, et depuis cette époque, jus- 1739, il jouit à Nuremberg plus grande considération. Ses ns attiraient toujours un nom- auditoire; les pauvres le re- rent comme leur père. Il ras- it chez lui des personnes s, pour s'occuper de prières l'explication des Saintes-Écri- ent.n, il réunissait à la ré- on d'un savant distingué, celle homme aussi pieux que mo- Mais tout-à-coup on l'accusa tère, de propos sacrilèges, de et d'autres désordres. Ce fut 30 qu'on le destitua de tous plois, et qu'il fut mis en pri- Au bout de plusieurs années, rocès fut porté devant le tri- du conseil aulique de l'em- e Vienne; et la finirent ses urs: ses juges l'acquittèrent de pière la plus complète. Il fut lité, et il put rentrer dans ses ns; mais il s'y refusa, et se contenta d'aller habiter Nuremberg, où il mourut quelque temps après, le 14 août 1752. Il avait épousé la fille d'un libraire de Iéna, dont il eut huit enfants, qui moururent en bas âge. Ses connaissances étaient vastes et peu communes, dans l'histoire de l'Église et dans celle des sciences, surtout en bibliographie. Il s'occupa long-temps d'une collection biographique, dont il a laissé en manuscrit plusieurs volumes. La liste de ses écrits se trouve dans le *Dictionnaire des Savants Nurembergeois*, par Will, tome III, pag. 659, et dans le Supplément de Nopitsch. Z.

SCIAMERONI (Philippe Furini, dit Le), peintre, né à Florence, fut élève du Passignano, et se fit une grande réputation comme peintre de portraits; mais son plus beau titre de gloire est d'avoir eu pour fils F. Furini Sciameroni, né à Florence, en 1604, qui fut d'abord son élève, et ensuite celui du Passignano et de Rosselli, jusqu'au moment où il se rendit à Rome. Pendant son séjour dans cette ville, il poursuivit ses études avec tant de persévérance et de succès, qu'il se mit au premier rang par son goût de dessin, et mérita que l'habile peintre Jean de San Giovanni l'associât à ses travaux. De retour à Florence, ses compatriotes lui donnèrent le surnom de l'*Albane* et du *Guide* de leur école, surnom qui lui fut confirmé dans d'autres parties de l'Italie. C'est sur cette réputation qu'il fut appelé à Venise, pour y peindre une *Thétis*, destinée à servir de pendant à une *Europe* du Guide. C'était en effet ce dernier maître et l'Albane qu'il avait étudiés à Rome, et qu'il cherchait, non pas à copier, mais à égaler. Ses idées lui appartiennent tout entières. C'était pour lui l'objet essentiel; il les roulait

long-temps dans sa tête, et lorsqu'une fois son sujet y était disposé à son gré, il disait que son tableau était fini; l'exécution ne lui demandait plus que peu de temps et de peine. A l'âge de quarante ans environ, il se fit ordonner prêtre, et, devenu curé de Sant-Ansano, dans le Mugello, il peignit pour le bourg voisin de San-Lorenzo, quelques tableaux extrêmement précieux, surtout une *Conception de la Vierge*, et un *Saint François qui reçoit les stigmates*. Mais sa réputation est spécialement fondée sur ses tableaux de galeries, qui sont rares hors de Florence. Il est peu de peintures plus célèbres que son *Hylas enlevé par les Nymphes*, dont toutes les figures, grandes comme nature, sont du dessin le plus aimable, et d'une variété d'expression et de caractère non moins digne d'admiration. On fait le même éloge des *Trois Grâces* qu'il peignit pour le palais Strozzi. Habile dans le dessin, il aimait à faire le nu, et il peignait de préférence les sujets dans lesquels il pouvait déployer la grâce et la délicatesse de son talent; tels qu'*Adam et Ève; Loth et ses filles;* l'*Ivresse de Noé;* la *Mort d'Adonis*, *Diane au bois avec ses nymphes;* le *Jugement de Pâris*, etc. Il a peint aussi plusieurs *Madelènes*, dont la nudité est la même que celle de ses nymphes. Cet artiste n'avait que quarante-deux ans lorsqu'il mourut à Florence, en 1646. P—s.

SCIAOUS-PACHA. *V.* Tchaous.

SCIARRA (Marc), fut le chef d'une bande nombreuse et redoutable de brigands, qui, profitant de la faiblesse du pape Grégoire XIII, s'était formée dans l'état de Rome, à la fin du seizième siècle, et qui, portée quelquefois à plusieurs milliers de soldats, dévasta tour-à-tour, et pendant près de vingt ans, le patrimoine de l'Église, et les frontières de Toscane et de Naples. La jalousie des vice-rois espagnols et des grands ducs de Toscane contre le pape, entretenait cette espèce de guerre civile. Sciarra, de même qu'un Piccolomini, et quelques autres rebelles, déployèrent à plusieurs reprises des talents militaires dignes d'une meilleure cause. Sixte-Quint parvint cependant à les écarter de Rome, mais non à les dompter. Enfin, Clément VIII attaqua Sciarra, en 1592, avec tant de vigueur, que celui-ci résolut de renoncer à son dangereux métier: il s'engagea au service de la république de Venise, avec cinq cents de ses plus braves compagnons, et il fut envoyé en Dalmatie pour faire la guerre aux Uscoques; mais Clément VIII se plaignit avec une extrême indignation de ce que des brigands, qu'il poursuivait s'étaient ainsi soustraits à sa justice. Il demanda qu'ils lui fussent livrés de nouveau; menaçant la république d'excommunication, il insista d'une manière si impérieuse, que le sénat de Venise, bien moins scrupuleux sur la foi publique que sur le point d'honneur, fit assassiner Sciarra, et envoya ses compagnons d'armes dans la garnison de Candie, où régnait alors la peste, pour faire périr tous ceux que le pontife lui redemandait, sans être obligé de les livrer. S. S—i.

SCILLA (Augustin), peintre et naturaliste, né, en 1639, à Messine, fut élève d'Antoine Ricci-*Barbalunga*, qui, frappé de ses rares dispositions, détermina le sénat de Messine à l'envoyer à Rome avec une pension, pour y suivre les leçons d'André Sacchi. Après une absence de quatre ans, consacrés à son art, Scilla revint dans sa patrie, riche des étu-

rait faites d'après l'anti-
haël; et s'il avait porté à
manière un peu sèche, il
vec un goût auquel il sut
a *pastosité* et de la grâce.
reut, il déploie dans ses
ans ses têtes, particulière-
celles de vieillards, un vé-
ctère de grandeur, et il
peintre habile de paysage,
et de fruits. Rome possède
t nombre de ses tableaux;
t beaucoup plus à Mes-
principales fresques sont
glises de Saint-Dominique
nonciation des Théatins.
tableaux à l'huile, son
re est le *Saint-Hilarion*
qui décore l'église de Sain-
e. Scilla avait ouvert à
ne école, où sa réputation
grand nombre d'élèves;
de la révolution qui eut
e époque en Sicile, il fut
se réfugier à Rome, évi-
e mettre en concurrence
eintres de figures, et s'oc-
cindre des tableaux d'ani-
la s'occupa aussi beaucoup
naturelle, et il fit, dans
ce, des progrès remarqua-
ccompagna Boccone (*V.*
dans ses excursions bota-
Sicile; et ce grand naturaliste avec éloge en plusieurs
e ses ouvrages. Scilla finit
lir à Rome, où il se fit re-
n 1679, à l'academie de
dont, bientôt après, il fut
ent. La numismatique et la
des monuments occupaient
de cet artiste; et, selon
Bibl. Sicula) il préparait
ouvrage d'antiquités, quand
à Rome, le 31 mai 1700.
nnait de lui qu'une Lettre
a vana speculazione disingannata dal senso : lettera risponsiva circa i corpi marini, che petrificati si ritrovano in varii luoghi terrestri, Naples, 1670, in-4°., rare. Cet Opuscule intéressant a été traduit en latin sous ce titre : *De corporibus marinis quæ defossa reperiuntur; addita dissert. Fabii Columnæ de glossopetris* (*V.* Fab. Colonna, IX, 325), Rome, 1747; ibid., 1752 ou 1759, in-4°. L'édition de 1747 ne contient que quatorze planches de pétrifications, tandis que la suivante en renferme vingt-huit, ou plutôt trente, puisque les planches numérotées 11 et 23 sont répétées (1). — Xavier Scilla, numismate, fils du précédent, cultiva aussi la peinture dans le même genre que son père; il est en outre auteur de l'ouvrage suivant : *Breve notizia di monete pontificie antiche e moderne, sino alle ultime dell anno XV del pontefice Clemente XI*, Rome, 1715, in-4°. : il ne s'y borne pas à décrire les monnoies des papes; mais au lieu de digressions étrangères à son sujet, on aurait desiré qu'il eût enrichi son ouvrage de planches représentant les monnoies dont il donne la description, rangées dans un ordre chronologique. V. la *Bibl* de Fontanini, avec les *Notes* d'A post. Zeno, II, 206. P-s. et W—s.

SCIOPPIUS (Gaspar Schopp, connu sous le nom latin de (2)), savant grammairien et philologue, mais l'un des écrivains les plus satiriques et les plus emportés qui aient jamais paru, naquit, le 27 mai 1576, à Neumarck dans le Palatinat,

(1) L'objet de ce livre est de prouver par des comparaisons directes, que les fossiles et les pétrifications sont vraiment des corps ou des parties de corps qui ont eu vie, et non pas des jeux de la nature, comme beaucoup le croient encore [illegible] cette époque. (P-s.)

(2) Il [illegible] pour [illegible] Italienne.

(3), d'une famille obscure (4). Ses progrès dans les langues anciennes le firent bientôt connaître. Il n'avait pas 17 ans quand il publia des vers latins qui méritèrent l'approbation des connaisseurs; mais, avec ses talents, se développaient cet orgueil que la culture des lettres ne put jamais adoucir, et ce penchant pour la satire qui devait occuper et troubler sa vie. Dès qu'il eut terminé ses cours, il entreprit des voyages, dans le dessein de perfectionner ses connaissances. Il se trouvait à Ferrare, en 1598, quand le pape Clément VIII vint prendre possession de cette ville, et il y publia le Panégyrique du pape et celui du roi d'Espagne. Scioppius suivit à Rome le pontife, qui s'était déclaré son protecteur, et ne tarda pas d'abjurer la religion réformée. Le titre de chevalier de Saint-Pierre devint le prix de sa réconciliation avec l'Église; et, peu de temps après, il fut créé comte apostolique de *Claravalle*. Divers Traités sur l'autorité du Saint-Siége, sur les indulgences et les jubilés, signalèrent les premiers instants de sa conversion, dont il expliqua les motifs dans un écrit particulier : mais les études théologiques ne pouvaient pas l'occuper tout entier; et il publia, dans le même temps, avec une édition de Varron, des Notes sur Apulée et un Commentaire sur les *Priapées* (5). Il désavoua dans la suite ce Com taire, qui faisait plus d'honneur érudition qu'à ses mœurs; mais rait été bien fâché qu'on ne l'en pas l'auteur. Scioppius s'était tré jusqu'alors, l'un des plus g admirateurs de Scaliger: il d tout-à-coup son ennemi le acharné. Il ne put lui pard quelques plaisanteries sur son juration; et la fameuse Lettre d vant professeur de Leyde à D lui fournit l'occasion de se veng Scioppius se fût borné, dans *Scaliger hypobolimæus*, à dé trer la fausseté de la généalog son adversaire, et à faire une j rigoureuse de ses ridicules pr tions, on aurait pu, en faveur vérité, lui pardonner la vivacit traits lancés contre son advers mais, dit naïvement Baillet (*Ju des savants*), il outrepassa, da ouvrage, les bornes d'*un corre de collége et d'un exécuteur hautes-œuvres*. La vanité de Sca ne devait pas empêcher de re naître les talents supérieurs e services importants que ce grand que avait rendus aux lettres; et S pius eut, de plus, le tort impar nable de confondre dans sa l tous les Protestants, et même sulter Henri IV, qui, par l'éd Nantes, leur avait accordé la li de conscience. Son libelle fut l gnal d'une lutte dans laquelle i pour défenseurs le P. Matma quelques autres de ses confrères les *Querelles littéraires*, par l' Irailh, tom. 1er.). En 1608, Scio publia huit nouveaux écrits tous lemand, contre les réformés. Il l'année suivante, un voyage en magne. En passant à Venise, il r visite au fameux Fra-Paolo (Sarpi), qu'il tenta de ramener au

(3) L'abbé Joly croit que Scioppius était d'Ingolstadt; mais il ne donne pas le motif sur lequel il se fonde.

(4) Scaliger, dont il avait attaqué la généalogie, ne manqua pas de lui reprocher la bassesse de sa naissance; mais Scioppius soutint qu'il était d'une famille noble tombée dans la misère et l'obscurité par le malheur des temps; et il publia même une attestation de la chambre apostolique, de laquelle il résulterait qu'il était gentilhomme.

(5) La première édition des *Priapées*, avec le Commentaire de Scioppius, est de Francfort, 1606, in-12 de 176 pag. La meilleure est celle de Padoue (Amsterdam), 1664, in-8°. de 175 pag., augmentée des notes de Jos. Scaliger, et de Fred. Lindenbrog. On peut consulter, pour plus de détails, le *Manuel du libraire* de M. Brunet.

ti de la cour de Rome. Celui-ci, piqué de cette démarche, le fit arrêter; et il expia, par quelques jours de prison, le tort de s'être mêlé de la querelle des Vénitiens avec le pape Paul V. L'accueil flatteur qu'il reçut à la cour d'Autriche le dédommagea de ce contretemps. L'empereur le nomma conseiller aulique, et le créa comte palatin. Ce fut en 1611 que Scioppius publia l'*Ecclesiasticus*, dirigé principalement contre Jacques Ier., roi d'Angleterre. Il s'y permit de tels outrages à la mémoire de Henri IV, que le parlement de Paris le fit brûler par la main du bourreau, le 24 nov. 1612. Ce libelle fut également livré aux flammes à Londres, et l'auteur fut pendu en effigie. A son retour en Italie, Scioppius répondit à Duplessis-Mornay, qui avait pris la défense du roi Jacques; mais bientôt, ennuyé du séjour de Rome, il partit pour l'Espagne, vers la fin de 1613. Il vit, pour la première fois, à Madrid, la *Minerve* de Franç. Sanchez (*V.* ce nom), le meilleur ouvrage de grammaire publié depuis la renaissance des lettres, et qu'il a contribué beaucoup à faire connaître. Un soir qu'il rentrait chez lui (le 21 mars 1614), les gens de l'ambassadeur d'Angleterre le chargèrent à coups de bâton, par ordre de leur maître. Scioppius, ne voyant plus de sûreté pour lui en Espagne, s'enfuit à Ingolstadt, où il publia son *Legatus latro*, pour se venger de l'ambassadeur qui l'avait fait maltraiter. Il écrivit ensuite contre Casaubon, nouveau défenseur du roi d'Angleterre, et contre les protestants d'Allemagne. Il revint en Italie en 1617; et, croyant imposer silence à ses ennemis, il mit au jour le Recueil des diplômes et des lettres qu'il avait reçus des papes et des princes catholiques, avec la liste de ses ouvrages imprimés, qui s'élevaient à quatre vingt-quatorze, quoiqu'il n'eût guère que 40 ans. Il s'établit, en 1618, à Milan, et continua de signaler, contre les Protestants, un zèle si furieux, qu'il alla jusqu'à dire qu'on devait les exterminer tous par le fer et par le feu, sans épargner les enfants, qui seraient, par ce moyen, arrachés à l'hérésie (V. le *Classicum belli sacri*). Fatigué de cette sanglante polémique, il parut y renoncer pour s'occuper de travaux plus utiles. La lecture de la *Minerve* de Sanchez, qu'il avait rapportée d'Espagne, avait ranimé son goût pour les études philologiques; et il publia successivement plusieurs ouvrages de grammaire très-estimables, et qui peuvent être encore consultés avec fruit. Une vie si paisible ne pouvait convenir long-temps à un homme d'un caractère aussi violent. Dans un voyage qu'il fit, en 1630, à Ratisbonne, où il avait sollicité de la diète une pension pour ses services, sa requête fut renvoyée aux confesseurs des princes, dont l'avis ne lui fut pas favorable. Irrité d'un refus qui lui paraissait l'injustice la plus révoltante, il se vengea des torts vrais ou supposés de quelques jésuites, sur la société tout entière, dont il devint l'ennemi le plus furieux, après en avoir été long-temps l'apologiste et le défenseur. Les premiers libelles qu'il publia contre les Jésuites parurent sous des noms empruntés; mais, en 1634, il jeta le masque, et les attaqua de front, dans l'*Astrologia ecclesiastica*. Il les harcela depuis, dans plusieurs libelles, qui ne restèrent pas sans réponse, et dont il serait aussi pénible que fastidieux de donner ici la nomenclature. Scioppius, obligé de quitter Milan, et craignant pour sa vie, trouva un asile à Padoue, où il s'occupa de

commenter l'Apocalypse. Il écrivit au cardinal Mazarin, dont il voulait se faire un protecteur contre ses ennemis, « qu'il n'y avait jamais eu » ni père ni docteur de l'Église qui » eût mieux entendu la sainte Écri- » ture et plus assurément connu, par » icelle, la fin du monde et les se- » crets de l'Apocalypse que lui (V. » le *Mascurat* de Naudé, pag. 456 » (6)). » Scioppius n'était pas désabusé de ces rêveries, quand il mourut à Padoue, le 19 novembre 1649 (7), laissant un nom odieux aux protestants comme aux catholiques. Doué d'une mémoire prodigieuse, quoiqu'il se plaignît d'en manquer, d'une grande vivacité d'esprit, d'une éloquence naturelle et d'une ardeur infatigable pour l'étude, Scioppius serait compté parmi les hommes les plus distingués dans les lettres, s'il eût fait un meilleur usage de ses talents. La violence de son caractère et son excessive vanité ont fermé les yeux sur son mérite; et jusqu'ici aucun critique ne lui a rendu justice. Cependant Scioppius était le premier grammairien de son temps. Peut-être, dit Arnauld, personne n'a su mieux que lui les finesses de la langue latine; mais il était si pointilleux, qu'il ne souffrait pas qu'on détournât le moindre mot du sens dans lequel on le prenait à Rome, dans les meilleurs temps. Aussi trouvait-il des fautes, non-seulement dans les ouvrages des modernes qui se piquaient de bien écrire en latin, mais jusque dans Cicéron et Quintilien. Scioppius est un des écrivains les plus féconds qui aient existé. On trouvera, dans le tome XXXV des *Mémoires* du P. Niceron, les titres détaillés de ses ouvrages, au nombre de cent quatre, avec la liste des seize noms différents sous lesquels il s'est caché à la tête de ses divers libelles (8). Indépendamment de ses *Notes* sur Phèdre et Apulée, et de ses *Éditions* de Varron et des *Lettres* de Symmaque, on citera de lui: I. *Verisimilium libri quatuor, in quibus multa veterum scriptorum loca emendantur, augentur et illustrantur*, Nuremberg, 1595; Amsterdam, 1662, in-8°. II. *Suspectarum lectionum libri quinque, in quibus ampliùs ducentis locis Plautus, plurimis Apuleius, Diomedes grammaticus et alii corriguntur*, ibid., 1597; Amsterdam, 1664, in-8°. Les Observations de Scioppius sont contenues dans une suite de lettres adressées aux savants les plus illustres de l'époque. III. *De arte critica, et præcipuè de alterâ ejus parte emendatrice, quænam ratio in latinis scriptoribus ex ingenio emendandis observari debeat commentariolus*, ibid., 1597; Amsterdam, 1662, in-8°. C'est dans la préface de cet ouvrage que Scioppius donne de si grandes louanges à Jos. Scaliger (*Voy.* ce nom). IV. *Elementa philosophiæ stoïcæ moralis*, Maïence, 1606, in-8°. Cet ouvrage est appuyé sur des extraits de Sénèque, de Cicéron, de Plutarque et des autres anciens auteurs. V. *Scaliger hypobolymæus, hoc est, Elenchus epistolæ Joan. Burdonis, pseudo-Scaligeri, de vetustate et splendore gentis Scaligeræ*, ibid., 1607, in-4°. de 429 feuillets. C'est la violente satire dont on a déjà parlé, et qui devint la cause d'une querelle dans la-

(6) Il écrivit à Vossius, le 20 février 1614, qu'il travaillait à réduire en système l'art prophétique. Cette *Lettre* est imprimée parmi celles de Vossius, n°. 174.

(7) Thomasini nous apprend que Scioppius fut inhumé dans l'église de Saint-Thomas. Voy. le *Gymnasium Patavinum*, p. 464.

(8) Joly, dans ses *Remarques sur le Dictionn. de Bayle*, a fait quelques corrections et additions à la liste de Niceron.

quelle les règles de la décence et de la modération furent également violées de part et d'autre. VI. *Ecclesiasticus autoritati ser. D. Jacobi, magnæ Britanniæ regis, oppositus*, Hartberg (9), 1611, in-4°. de 565 pag. VII. *Collyrium regium, ser. D. Jacobo magnæ Britanniæ regi, graviter ex oculis laboranti, omnium catholicorum nomine, gratæ voluntatis causa, muneri missum; unà cum syntagmate de cultu et honore*, 1611, in-8°. de 272 pag. Le frontispice de ce libelle a été renouvelé en 1616. VIII. *Grammatica philosophica sive institutiones grammaticæ latinæ*; avec une préface *de veteris ac novæ grammaticæ latinæ origine, dignitate et usu*, Milan, 1628, in-8°.; nouvelle édition augmentée, par P. Scavenius, d'après les manuscrits de l'auteur, Amsterdam, 1664, in-8°.; avec de nouvelles additions, Franeker, 1704, in-8°. Cette grammaire, rédigée d'après les principes de Sanchez, est l'ouvrage le plus utile qu'ait publié Scioppius, et celui qui doit lui mériter un nom honorable parmi les grammairiens. IX. (Sous le nom de *Pascasius Grosippus*) *Paradoxa litteraria in quibus multa de literis nova contrà Ciceronis, Varronis, Quinctiliani, aliorumque literatorum hominum tàm veterum quàm recentiorum, sententiam disputantur*, Milan, 1628; Amsterdam, 1659, in-8°. X. (Sous le nom de *Mariangelus à Fano*) *Auctarium ad grammaticam philosophicam ejusque rudimenta*, Milan 1629; Amsterdam, 1664, in-8°. XI. *Arcana societatis Jesu, publico bono vulgata; cum appendicibus utilissimis*, 1635, in-8°. de 341 pag., traduit en français par Jean Le Clerc, dans le Supplém. aux *Mémoires de Trévoux*, 1701, in-8°. XII. *Consultationes de scholarum et studiorum ratione, deque prudentiæ et eloquentiæ parandæ modis*, Padoue, 1636, in-12 de 117 pag.; Amsterdam, 1660, 1665, in-8°.; inséré dans différents Recueils de dissertations sur le même sujet. Le P. Inchoffer, sous le nom d'*Eug. Lavanda*, a critiqué cet ouvrage dans le *Grammaticus Palephatius sive nugivendulus*, etc., 1639, in-12. XIII. *Mercurius quadrilinguis, id est linguarum ac nominatim latinæ, germanicæ, græcæ et hebrææ, nova et compendiaria discendi ratio*, Bâle, 1637, in-8°. de 271 pag. XIV. Des *Notes* sur la *Minerve* de Sanchez; imprimées pour la première fois, à Padoue, en 1663, et reproduites dans les diverses éditions de la Minerve. On a le portrait de Scioppius, qu'il fit graver, en 1602, à Rome, avec une inscription dans laquelle il se déclare l'ami des gens de bien, et l'adversaire implacable des méchants. Le P. Garasse a publié quelques ouvrages sous le nom d'*André Scioppius*, frère de Gaspar (*V.* GARASSE, XVI, 427). Indépendamment des auteurs déjà cités, on peut consulter le *Dict.* de Bayle, l'*Onomasticon* de Sax, et une curieuse *Lettre* de Grosley, dans le *Journal encyclopédique*, 1777, VI, 325-31 et 505-11. W—s.

SCIPION (PUBLIUS-CORNELIUS), descendant d'une des quatre branches de l'antique maison des Cornéliens (1), fut le premier qui rendit

(1) Ce [illegible] généralement que ce libelle fut imprimé à Mettinger, près d'Augsbourg, mais Joly [illegible] qu'il l'a été réellement dans la bourgade indiquée sur le frontispice.

(1) Ces quatre branches étaient les Lentulus, les Maluginensis, les Rufinus et les Scipio. Il y eut encore des P. Cornelius Scapula, Cornelius Merula, des Cornelius Blasio, etc., et une foule d'autres qui n'appartenaient point à l'une de ces branches.

historique le nom de Scipion, déjà célèbre par un exemple touchant de piété filiale. Il fut donné originairement à un jeune homme de la même famille, qui ayant un père aveugle lui servit de bâton de vieillesse, *scipio*. P. Cornélius Scipion fut élevé à la dignité de maître-général de la cavalerie, sous la dictature de Camille, l'an de Rome 360 (394 av. J.-C.), qui fut marqué par la prise de Veies. Cette ville était alors pour Rome, resserrée dans d'étroites limites, ce que Carthage et Numance furent plus tard pour elle dans tout le développement de sa puissance. Les deux années suivantes, Scipion fut revêtu du tribunat militaire, avec le pouvoir consulaire. Dès ce moment, le nom de cette famille ne cesse de figurer dans les premières dignités de la république P. Corn. Scipion, fils du précédent, fut élevé à l'édilité curule, l'an de Rome 389 (365 avant Jésus-Christ), lors de la création de cette dignité en faveur de l'ordre des patriciens. Il eut deux fils, dont l'un, Lucius Cornelius, fut consul, l'an 404 (350 avant J.-C.), et l'autre, P. Cornelius, fut choisi, la même année, pour maître de la cavalerie, par le dictateur L. Furius Camillus. — Scipion (Lucius Cornelius), surnommé *Barbatus*, arrière-petit-fils de l'édile, fut consul, l'an 456 (298 avant J.-C.), et remporta sur les Étrusques, à Volaterra, une victoire sanglante, mais peu décisive. Son tombeau, le plus ancien monument sépulchral auquel on puisse assigner une date approximative, offre l'inscription également la plus ancienne qui existe en langue latine. Ce mausolée fait partie des richesses du Musée *Pio-Clémentin*, à Rome. L'inscription porte que Scipion Barbatus fut édile, censeur, consul, qu'il s'empara de plusie ces dans le Samnium, et toute la Lucanie, dont les h lui donnèrent des ôtages. — (Lucius Cornelius), fils du dent, parvint au consulat, (259 avant J.-C.), la second de la première guerre puniqu gé de la conquête des îles et de Sardaigne, alors occu les Carthaginois, il réussit d double entreprise; mais sa tion, son humanité, l'honorè que ses victoires. Après la pr bia, en Sardaigne, il fit de ques obsèques au général nois Hannon, qui avait pér fendant courageusement cet importante : lui-même com pompe funèbre. Il se fit chérir des insulaires, par s qui formait un contraste h avec la cruauté des Cartha semble qu'il y eût déjà dans tère des Scipions, une douc urbanité qui n'était pas en les mœurs romaines. Corn pion, après avoir reçu les du triomphe, fut élevé à la l'an de Rome 496. Ses ve attestées par cette inscriptio qu'on a trouvée avec le to Scipion Barbatus, dans la de cette famille : *On s'acco ralement à dire que Luciu fut le plus vertueux parm nêtes citoyens de Rome. Barbatus, il fut consul censeur parmi vous. Il c Corse et la ville d'Aléria : avec raison, un temple à te.* — Scipion (Cneus C surnommé *Asina*, fut élev sulat, l'an 494 de Rome (J.-C.), avec le célèbre Du ce nom, XII, 192). On d jours voir des Scipions dan

:arthage. Celui-ci présida, ıllègue, à la construction rveilleuse, par sa célérité, :re flotte de guerre qu'aient Romains. Il mit à la voile ius, à la tête d'une esca- ept vaisseaux, pour pren- ne les mesures nécessaires de toute la flotte. Attiré itants de Lipara, qui of- ıi livrer leur île, il se dé- a route, et fut enveloppé otte carthaginoise. Il se se défendre, lorsqu'attiré eau du général ennemi, te d'une entrevue(2) il fut ier avec tous les officiers ıpagnaient, et conduit à Il ne paraît point qu'il té avec cruauté par les is. Rendu à la liberté, l'an avant J.-C.), par suite s de Regulus, il fut revêtu rs d'un second consulat, près, l'an de Rome 500 t J.-C.), et eut le bon- :er son désastre de Lipa- ndant maître de plusieurs Sicile, entre autres de a plus importante des pos- Carthaginois dans cette s vicissitudes ont fait dire axime : « Qui se serait voir le même homme d'a- édé de douze faisceaux ; argé de chaînes par l'en- is quittant ses fers pour le commandement suprê- Scipion Asina eut un fils, P. Cornélius, qui, pendant son consulat, l'an de Rome 533 (221 avant J.-C.), fit avec succès la guerre aux pirates de l'Istrie, et mourut sans postérité. D—R—R.

SCIPION (Cnéus-Cornelius), surnommé *Calvus*, fils de L. Corn. Scipion, le conquérant de la Sardaigne (*Voy.* l'article précédent), nommé consul, l'an de Rome 532 (222 av. J.-C.), seconda dignement le célèbre Marcellus, son collègue (*V.* ce nom, XXVI, 593), dans la guerre contre les Gaulois Cisalpins ; s'empara d'Acerres, et vint assiéger Milan, qui fut emporté, lorsque Marcellus vint le joindre. Mais c'était en Espagne que Scipion devait trouver sa gloire pendant la seconde guerre punique ; c'était là aussi qu'il devait trouver son tombeau. Parti des embouchures du Rhône, l'an 536 (218 av. J.-C.), avec la flotte que lui avait confiée le consul Publius, son frère, pour aller combattre les Carthaginois, en Espagne, il opéra cette puissante diversion, qui devait sauver Rome, constamment vaincue par Annibal, dans le sein de l'Italie. Il aborda à Empories (dans le Lampourdan) ; et conquit toutes les villes de la côte, depuis les Pyrénées jusqu'à l'Èbre. Celles qui se rendirent volontairement, furent traitées par lui avec la modération et la douceur héréditaires dans sa famille. Hannon, frère d'Annibal, vint à sa rencontre. Scipion le vainquit près de Cissa, lui tua six mille hommes, et le fit prisonnier. L'occupation de Tarragone, où il établit ses quartiers d'hiver, couronna dignement cette glorieuse campagne. Il ouvrit la suivante par une grande victoire navale remportée, aux embou-

parle point de cette dernière cir- ntée par Tite-Live, et qui a quel- raisemblable. Ce sage historien dit flotte de Scipion fut enveloppée thaginois, dans le port de Lipara ; age se sauva à terre, et que le con- se rendit aux ennemis (Polyb.,

liv. 1er. des Saturnal.) nous ap- rnom d'ASINA fut donné à Corne- rre qu'il fit porter sur une ânesse dans la place publique, en numéraire, ou la dot de sa fille, ou le prix d'un champ qu'il venait d'acheter.

chant de l'Ébre, sur Asdrubal, autre frère d'Annibal. Cette journée, dans laquelle Cnéus suppléa par son habileté à l'infériorité du nombre, décida, pour ainsi dire, du sort de toute cette guerre punique. Asdrubal ne put passer en Italie : ce qui aurait été pour Rome, à cette époque, le signal de sa perte. Les Carthaginois virent ainsi leurs plans et leurs espérances du côté de l'Espagne complètement anéantis, tandis que les Romains devinrent tout-à-coup maîtres de la mer septentrionale et des côtes adjacentes de la Péninsule. La flotte victorieuse de Cnéus s'avança devant le port de Carthagène, dont ses troupes pillèrent les environs, et brûlèrent les faubourgs. Elle poussa même jusqu'à Longuntica, où Asdrubal avait fait d'immenses approvisionnements pour l'équipement de la marine Carthaginoise. Les Romains enlevèrent tout ce dont ils avaient besoin, et brûlèrent le reste. De là Cnéus passa dans l'île d'Ébuse (Iviça), où il recueillit un immense butin. A peine remonté sur ses vaisseaux, il vit arriver les députés des îles Baléares, qui demandaient la paix. De retour à Tarragone, il reçut la soumission de plus de cent vingt peuples espagnols, qui lui donnèrent des otages. Alors, croyant pouvoir s'aventurer dans l'intérieur du pays, il s'avança jusqu'aux défilés de Castulon, et força par ce mouvement Asdrubal à se retirer dans la Lusitanie, sur les bords de l'Océan. Ces succès, dus à la politique modérée de Cnéus autant qu'à ses talents guerriers, rendirent son nom également cher aux Espagnols, et redoutable aux Carthaginois. Alors (l'an de Rome 537, 217 avant J.-C.), il fut joint par son frère Publius; et, puisque désormais ces deux généraux vont, par une sorte de fraternité de gloire et de malheur, avoir part aux mêmes triomphes et aux mêmes désastres, nous renvoyons, pour ces faits à l'article suivant. Mais Cnéus devait survivre à son frère; et il convient de présenter ici les circonstances de sa mort. Après s'être séparé de Publius, il s'était dirigé contre celle des armées carthaginoises que commandait Asdrubal. Déjà les Celtibériens, qui faisaient la principale force de Cnéus Scipion, l'avaient abandonné. La nouvelle du désastre de Publius ne lui était pas encore parvenue; toutefois il ne put guère en douter, lorsqu'il vit arriver contre lui l'armée de Magon et d'Asdrubal, fils de Giscon, que son frère avait eu à combattre. Comparant le petit nombre des siens à l'effroyable multitude des ennemis, il prit le parti de la retraite; mais, atteint dans sa marche par les Carthaginois, il n'eut que le temps de se retrancher à la hâte derrière les bagages de son armée, sur une éminence que la dureté du sol empêcha d'entourer d'un fossé, et que sa nudité rendait accessible de toutes parts. Dès que les ennemis eurent forcé ces faibles retranchements, les Romains découragés leur opposèrent peu de résistance. Quant à Cnéus Scipion, il fut tué, selon les uns, sur l'éminence, à la première charge des ennemis; suivant d'autres, il fut brûlé avec un petit nombre des siens, dans une tour voisine du camp, où il s'était réfugié. Cnéus et son frère ne furent pas moins regrettés des habitants de l'Espagne que des Romains eux-mêmes; mais les habitants donnèrent surtout des regrets au premier; car étant venu dans cette province avant Publius, il les avait gouvernés plus longtemps; et, selon l'expression de Rollin, il *avait, pour ainsi dire, pris les devants dans leur affection,*

nnant, le premier, des preu-
ntes de sa justice et de sa
m(1). Valère-Maxime et Sé-
èlent une circonstance bien
de sa vie. Ce vertueux ca-
u milieu de ses victoires,
sénat de lui envoyer un suc-
en représentant qu'il avait
nubile, et qu'il était néces-
il se transportât à Rome,
urvoir à son établissement.
pour ne pas priver la répu-
s services d'un général aussi
ercha, de concert avec les
de cette illustre famille, un
a fille de Cnéus Scipion, et
ésor onze mille as (environ
cinquante francs) pour lui
dot. Sénèque observe que,
emps, une pareille somme
suffi à la fille d'un affran-
acheter un miroir. D-R-A.
ON (Publius Cornelius),
précédent, nommé consul,
. 536, (218 avant J.-C.), la
année de la seconde guer-
ue, eut en partage le dé-
t de l'Espagne, où les Ro-
oyaient que serait le théâtre
de la guerre, ne soupçon-
qu'Annibal pût le trans-
n Italie. Scipion, arrivé à
avec une flotte de soixante
une armée de vingt-quatre
nmes, apprit que le général
ois avait passé les Pyré-
te nouvelle l'alarma peu : il
qu'Annibal serait arrêté par
ois; mais on sait comment
de ce grand capitaine dé-
s les calculs de ses ennemis.
s de cinq cents cavaliers ro-

mains, que Scipion envoyait en reconnaissance, rencontra un pareil nombre de cavaliers Numides, et fut vainqueur. Ce succès inspira autant d'ardeur que de confiance au général romain; mais son adversaire, qui redoutait l'habileté de Scipion, redoubla de célérité pour éviter de le combattre; et ce dernier ne put atteindre l'endroit où les Carthaginois avaient traversé le Rhône, que trois jours après leur passage. Publius Scipion sentit alors que son devoir le rappelait en Italie. Après avoir confié deux légions et vingt vaisseaux à son frère Cnéus, pour aller porter la guerre en Espagne (*V.* l'article précédent), il quitta Marseille et fit voile vers Pise en Étrurie, avec le reste de son armée. En traversant cette province, il joignit quelques troupes aux ordres des préteurs chargés de combattre les Boïens, et gagna les bords du Tésin, pressé d'en venir aux mains avec Annibal, qui avait déjà franchi les Alpes. Le général carthaginois eut peine à croire que le consul, qu'il avait laissé aux Bouches-du-Rhône, eût sitôt passé le Pô; et Scipion pouvait encore moins se figurer qu'Annibal eût en si peu de temps fait de tels progrès en Italie. Ces deux généraux, selon Tite-Live, sans se connaître personnellement, étaient prévenus d'une certaine admiration l'un pour l'autre. Rien n'était plus illustre que le nom d'Annibal, depuis la prise de Sagonte; et celui-ci, à son tour, concevait une grande idée de Scipion par cela seul qu'on avait choisi ce consul de préférence pour le combattre. Avant la bataille, Scipion adressa à ses soldats une harangue que Tite-Live donne avec une prolixité qui la rend invraisemblable; mais on sent, en lisant Polybe, que le consul a dû parler comme le rapporte cet historien si vé-

e commande environ sept ans en Espagne, il avait été envoyé dans le mois d'octobre l'an 536, 218 avant J.-C., sa mort arrive après le mois juillet de l'an 543, 211 : ainsi la sixième année de son commandement et son commencement à la septième. (*Note des éditeurs*, V. 14).

ridique et si judicieux. On y voit que Scipion était persuadé que les Romains ne pouvaient trop tôt en venir aux mains avec Annibal, et que s'ils sortaient vainqueurs du premier combat, ils auraient d'abord terminé la guerre. « Pensez-vous, leur dit-il, » que j'eusse abandonné la guerre » d'Espagne, où j'avais été envoyé, » et que je fusse venu vous join- » dre avec tant de célérité et d'ar- » deur, si de bonnes raisons ne m'eus- » sent persuadé que le salut de la ré- » publique dépendait du combat que » nous allons livrer, et que la vic- » toire était assurée? » Ce discours, soutenu de toute l'autorité de l'homme qui le prononçait, et qui d'ailleurs, ajoute Polybe, ne contenait rien que de vrai, fit naître dans tous les soldats un ardent desir de combattre. On peut lire à l'article Annibal (II, 214). quel fut le résultat de cette journée du Tésin. Polybe, en la racontant, ne présente aucune réflexion critique contre les dispositions du général romain. Folard reproche à Scipion de n'avoir pas fait combattre l'infanterie romaine, qui était la meilleure et la plus disciplinée de l'univers : mais il aurait fallu auparavant prouver que Scipion pouvait faire autrement que d'accepter un combat de cavalerie, et qu'il aurait eu le temps de faire avancer ses légions. Au reste, le consul montra, dans l'action, un sang froid, une bravoure dont on doit lui tenir compte. Blessé dangereusement, accablé par le nombre, il ne dut son salut qu'au courage de son fils, âgé de dix-sept ans, qui fut assez heureux pour le dégager. (Voy. l'art. ci-après). Le consul surmonta ses douleurs pour opérer sa retraite en bon ordre au delà du Pô. Folard, qui blâme encore Scipion d'avoir ainsi abandonné aux Carthaginois tout le pays entre le Tésin et ce f n'a pas songé que la défecti Insubriens, et la supériorité cavalerie Numide, forcèrent l sul à ce mouvement rétrograde. avoir échappé, par cette mar pide, à la poursuite de l'enn établit sur des hauteurs, au-d la Trébie, un camp bien fortifi sans crainte d'être attaqué, il a des renforts. Malheureusement forts étaient conduits par l'aut sul, Sempronius, guerrier pr tueux, qui, malgré les sages re tations de Scipion, se laissa dans une embuscade, et perdi bords de la Trebie, une batail plus décisive que celle du Eclairé par sa défaite, le p Scipion s'était convaincu que moyen de vaincre Annibal triomphant, était désormais d le combat pour le laisser co ses forces et ses ressource l'inaction. Ici, du moins, rend justice à Scipion : sa l l'empêcha d'agir pour répare sastre de Sempronius; ce ne f la fin de la campagne suivant de Rome, 217 avant Jésus- qu'il put rendre de nouvea vices à sa patrie. Les victo Cnéus Scipion, en Espagne, enfin ouvert les yeux du sén l'importance d'une diversio cette péninsule. Publius Scipi coré du titre de proconsul, y voyé avec vingt vaisseaux dre de se joindre à son frère Son arrivée, et les renforts qu nait, mirent les Romains en passer l'Ebre, que Carthage r comme le boulevard de ses tes en Espagne. Les deux fr partagèrent dès-lors les s cette guerre avec un accord d'intention et de vues. Se

s s'était réservé l'armée na-
et Cnéus avait le commande-
le l'armée de terre. Profitant
que les Celtibériens, leurs nou-
alliés, occupent les armes d'As-
l, ils marchent droit à Sagonte,
grand Annibal avait laissé les
qui garantissaient la fidélité de
gne. La campagne de l'an 538
ne (216 avant J.-C.) fut marquée
ne victoire décisive que rem-
ent les deux frères sur Asdru-
t qui eut pour effet de l'empê-
ncore d'aller joindre Annibal
lie. Les Espagnols, qui jusqu'a-
taient demeurés incertains en-
arthage et Rome, s'affermi-
ou s'empressèrent d'entrer
le parti des Romains. Quand
nge qu'un succès aussi consi-
le suivit immédiatement la ba-
de Cannes, on ne peut s'em-
r de convenir que Rome,
e en Italie, dut véritable-
on salut aux heureuses opéra-
les Scipions dans la péninsule.
autres victoires signalèrent la
gne de 539 (215 avant Jésus-
t). Trois armées carthaginoi-
assiégeaient la ville d'Illiturgis
était déclarée pour les Romains.
et Publius, se faisant jour à tra-
s trois camps, ravitaillèrent la
malgré les vigoureux efforts des
aginois. Ils se portèrent ensuite
camp d'Asdrubal, le plus consi-
le des trois, résolus de le forcer.
n et Amilcar, qui comman-
t les deux autres, se portent
cours de leur collègue avec
s leurs forces. Soixante mille
mes en viennent aux mains contre
o Romains. Les Scipions, grace
bileté de leurs dispositions et à
nfiance qu'ils inspirent à leurs
s, sont néanmoins vainqueurs.
Romains tuèrent plus d'enne-
mis qu'ils n'avaient eux-mêmes de
combattants. Une nouvelle armée, re-
crutée par les généraux carthaginois,
au sein même de l'Espagne, forme
le siége d'Intibili, autre place fidèle
aux Romains; et ce n'est, pour les
deux vaillants frères, que l'occasion
d'une troisième victoire. Treize mille
ennemis tués, deux mille prisonniers,
sans compter les drapeaux, les élé-
phants tombés au pouvoir des Ro-
mains, font assez connaître l'impor-
tance de cette journée. Presque toute
l'Espagne alors embrassa la cause des
Romains. L'année qui suivit (an de
Rome 540, 214 avant J.-C.)
amena de nouveaux efforts de la part
des Carthaginois: les deux Scipions,
attaqués sur tous les points par As-
drubal et Magon, qui avaient ob-
tenu des secours des Gaulois, furent
exposés à des dangers qu'ils n'avaient
pas encore courus. Cnéus même eut
la cuisse traversée d'un coup de ja-
veline; mais ils sortirent vainqueurs
de quatre combats acharnés, dans
lesquels ils tuèrent plus de quarante
mille hommes. Ils couronnèrent di-
gnement ces triomphes en chassant
les Carthaginois de Sagonte, dont la
ruine avait été la cause de la guerre.
Ramener les anciens alliés, s'en mé-
nager de nouveaux, entr'autres
Syphax, roi d'une partie de la Nu-
midie, tels furent les soins qui occu-
pèrent les Scipions pendant l'année
541 de Rome (213 avant J.-C.).
Pour augmenter le nombre de leurs
soldats, tout en ménageant le sang
romain, ils offrirent une paie à la
jeunesse celtibérienne; et l'on vit
alors, pour la première fois, des
mercenaires servir sous les drapeaux
de Rome. En un mot, plus on ob-
serve la conduite des deux Scipions
en Espagne, plus on reconnaît que
ces deux généraux, trop négligés par

les historiens, sont les premiers d'entre les capitaines romains qui aient su concevoir et exécuter un plan suivi d'opérations militaires. Mais après avoir obtenu tant de succès par l'union de leurs forces, ils crurent devoir les diviser pour terminer plutôt la guerre, en battant séparément deux grandes armées rassemblées par les Carthaginois, qui paraissaient déterminés aux derniers efforts. Celle de ces deux armées contre laquelle marcha Publius Scipion, avait pour chef Asdrubal, fils de Giscon, et Magon. Avant d'arriver à sa destination, le général romain se vit incessamment harcelé dans sa marche par un ennemi sur lequel il n'avait pas compté: c'était Masinissa (*Voyez* ce nom, XXVII, pag. 364), roi des Massyliens, nouvel allié des Carthaginois. Tandis qu'il est, pour ainsi dire, assiégé dans son camp par ce prince, Publius apprend qu'Indibilis, chef d'une peuplade espagnole, est sur le point de venir avec sept mille cinq cents hommes augmenter le nombre de ses ennemis. Prenant une résolution désespérée, il laisse son camp sous la garde d'un faible détachement, et vole au devant de cet autre adversaire. Déjà les Romains avaient l'avantage, lorsque la cavalerie numide commandée par Masinissa, auquel Scipion croyait avoir dérobé sa marche, vient tomber sur ses flancs. Il soutenait vigoureusement cette attaque; mais une troisième armée arrive et prend les Romains en queue. Ainsi investis de toutes parts, ils ne savent plus de quel côté faire face. Scipion anime les siens de ses exhortations et de son exemple; il se précipite partout où s'offrent les plus grands périls. Guidés par un tel chef, les Romains sont loin de plier, lorsque le coup de lance, qui vient trancher les jours de Publius, décide la victoire en faveur des Carthaginois. On a vu, dans l'article précédent, quels regrets les Espagnols donnèrent à Publius et à son frère. Cicéron les a appelés, avec raison, *deux foudres de guerre*. Ils n'étaient pas moins recommandables par leur mérite politique et guerrier, que par leur touchante union, et par leurs qualités personnelles. Toutefois on peut dire de Publius que sa plus grande gloire est d'avoir donné le jour au premier Africain.

D—R—R.

SCIPION (Publius-Cornélius), surnommé l'*Africain*, fils du précédent, né l'an de Rome 518, selon Polybe, l'an 520 selon Tite-Live, était destiné à porter au plus haut degré la gloire d'un nom déjà si célèbre. Bien qu'il vécût dans un temps où les esprits commençaient à s'éclairer, Scipion eut cela de commun avec plus d'un héros de l'antiquité, que des traditions merveilleuses entourèrent son berceau. D'après ces traditions, un énorme serpent avait été vu dans la chambre de sa mère enceinte; et l'on ne doutait pas qu'un dieu n'eût pris cette forme pour donner le jour au fils du consul Publius (1). L'histoire observe que le grand Scipion eut la faiblesse de ne point chercher à dissiper cette erreur, et que même, par son adresse à ne pas affirmer et à ne pas nier le prodige, il concourut à l'accréditer. Il fit ses premières armes à la journée du Tésin. Il avait dix-sept ans, et annonça ce qu'il serait un jour, en sauvant la vie à son père blessé et accablé par trois cavaliers ennemis (2). Après la bataille de Can-

(1) Voy. sur cette tradition, Aulugelle.

(2) Telle est l'opinion de Polybe et de Tite-Live; mais ce dernier observe que Cælius renvoie à un esclave ligurien l'honneur d'avoir sauvé le consul. (Tite-Live, XXI, 46).

Scipion avait combattu, ibun de la seconde légion, ille hommes s'étaient réfu- Canusium. Le commande- ette faible garnison fut déféré Claudius Pulcher et à Publius que sa jeunesse semblait de- ire d'un tel honneur; mais pas à prouver qu'il en était pprend que des jeunes gens ières familles de Rome, dé- du salut de la république, u d'abandonner l'Italie : x qui aiment la république vent, » dit-il aux offi- l'entourent; puis, accom- plus résolus, il se présente, , au milieu de l'assemblée s gens, et s'écrie : « Je premier que je n'aban- ni point la république, et e souffrirai point que d'an- ıbandonnent. Grand Jupi- vous prends à témoin de rment, et je consens, si je s, que vous me fassiez pé- i et les miens, de la mort cruelle. » Puis, s'adressant , que ces lâches déserteurs noisi pour chef : « Cæcilius, tous qui êtes ici présents, e même serment. Celui qui de le prêter avec moi, pé- r cette épée. » Ces paroles, nthousiasme dont elles sont s, et l'aspect d'une épée e, produisent sur les audi- impression irrésistible : de mourir pour la pa- t devait, dans la carrière de Scipion, s'écarter des laires. L'usage, à défaut crite, voulait qu'aucun Ro- ût nommé à une magistra- : d'avoir fait dix campa- qui comportait au moins ans d'âge. L'an 539, Scipion, bien qu'il en eût à peine vingt-un, se revêtit de la robe de candidat, et brigua l'édilité. Les tribuns s'opposèrent d'abord à sa demande, alléguant sa jeunesse : « Eh quoi! ré- » pliqua le jeune candidat, si le suf- » frage unanime de mes concitoyens » m'appelle à cette charge, je suis » assez âgé pour la remplir. » Le peuple, loin d'être choqué d'une telle confiance, porte sur lui tous les suffrages. Polybe ajoute que, non contents de l'élever à l'édilité, les comices y nommèrent, à sa considération, son frère Lucius, dont jusqu'alors les démarches avaient été défavorablement accueillies. Ce succès parut d'autant plus éclatant que le bruit courut à Rome qu'un songe, qu'une inspiration d'en haut, avait suggéré à Scipion l'idée de revêtir la robe de candidat. Le peuple s'accoutuma dès ce moment à le regarder comme un homme favorisé, et même inspiré des dieux; et lui-même ne négligea rien pour accréditer cette idée superstitieuse. Chaque jour il montait au Capitole : on le voyait entrer seul dans le temple; et le vulgaire imagina qu'il recevait du Dieu quelque révélation. Le judicieux Polybe se plaît à le louer de cette politique; et sous ce rapport, il le compare à Lycurgue, législateur de Sparte. « Ne croyons pas, dit-il, que ce fût en consultant superstitieusement en toutes choses une prêtresse d'Apollon que Lycurgue établit le gouvernement de Lacédémone, ni que Scipion se soit fondé sur des songes et sur des augures, pour reculer l'empire romain; mais tous les deux agissaient dans la conviction que la plupart des hommes se laissent détourner des projets extraordinaires par la crainte de grands dangers, à moins qu'ils ne puissent

compter sur l'assistance spéciale des dieux (3) » Le moment vint bientôt où ce jeune héros devait réaliser, surpasser même, les espérances dont il était l'objet. C'était au sein de la belliqueuse Espagne, qu'un ancien appelle l'école d'Annibal (4), qu'il devait se former pour vaincre Annibal lui-même, et continuer, en vengeant leur mort, la gloire acquise dans cette province par son père et son oncle. Claudius Néron avait remplacé ces deux habiles capitaines; et après avoir défait Asdrubal, frère du vainqueur de Cannes, il avait laissé échapper cet ennemi, qu'il aurait pu accabler. On résolut donc à Rome, d'envoyer un nouveau proconsul en Espagne. Les comices sont indiqués : personne ne se présente. Si Rome avait alors d'excellents citoyens et des soldats bien disciplinés, elle manquait de généraux qui fussent en état de lutter contre le génie d'Annibal. Le seul Marcellus tenait la fortune indécise dans le midi de l'Italie; mais une imprudente démarche devait bientôt ravir à l'état celui qu'on en avait surnommé l'Épée. Le bouclier de Rome, Fabius, accablé de vieillesse, ne demandait plus que le repos. Caton l'Ancien, qui commençait à parcourir la carrière des emplois, n'avait point cet enthousiasme militaire qui fait les grands capitaines. Cet enthousiasme pouvait bien animer quelquefois un Sempr[illegible] Gracchus, un Claudius Né[illegible] Livius Salinator; mais auc[illegible] chefs ne réunissait les qualités [illegible] res pour conduire une entrep[illegible] vaste, aussi difficile que de [illegible] rir, de pacifier, de conserv[illegible] gne. Les deux Scipions avai[illegible] à cet égard, d[illegible] un seul jour, [illegible] détruit l'ouvr[illegible] victoires et de [illegible] tre récent effra[illegible] leurs succès a[illegible] les rassurer. L[illegible] voir les intérêt[illegible] nés par les ho[illegible] plus dignes d[illegible] nouveau et pl[illegible] le coup funest[illegible] république de[illegible] à remplacer. [illegible] le neveu, de c[illegible] dans le lieu le [illegible] semblée, s'off[illegible] déclarant que [illegible] mer proconsu[illegible] la mission de r[illegible] sa patrie et [illegible] gne. Des acc[illegible] cueillirent la p[illegible] jeune Scipion [illegible] avait-il vingt-q[illegible] que le décret [illegible] siasme se refr[illegible] de sombres [illegible] fraie en so[illegible] de celui do[illegible] destinées [illegible] comme d[illegible] heurs a[illegible] ne peut [illegible] quitter [illegible] prend[illegible]

(3) Polyb., liv. X, c. 2

(4) *Illam Annibalis eruditricem* (Liv. lib. II, c. 6.)

compter sur l'assistance spéciale des dieux (3) » Le moment vint bientôt où ce jeune héros devait réaliser, surpasser même, les espérances dont il était l'objet. C'était au sein de la belliqueuse Espagne, qu'un ancien appelle l'école d'Annibal (4), qu'il devait se former pour vaincre Annibal lui-même, et continuer, en vengeant leur mort, la gloire acquise dans cette province par son père et son oncle. Claudius Néron avait remplacé ces deux habiles capitaines; et après avoir défait Asdrubal, frère du vainqueur de Cannes, il avait laissé échapper cet ennemi, qu'il aurait pu accabler. On résolut donc à Rome, d'envoyer un nouveau proconsul en Espagne. Les comices sont indiqués : personne ne se présente. Si Rome avait alors d'excellents citoyens et des soldats bien disciplinés, elle manquait de généraux qui fussent en état de lutter contre le génie d'Annibal. Le seul Marcellus tenait la fortune indécise dans le midi de l'Italie; mais une imprudente démarche devait bientôt ravir à l'état celui qu'on en avait surnommé l'Épée. Le bouclier de Rome, Fabius, accablé de vieillesse, ne demandait plus que le repos. Caton l'Ancien, qui commençait à parcourir la carrière des emplois, n'avait point cet enthousiasme militaire qui fait les grands capitaines. Cet enthousiasme pouvait bien animer quelquefois un Sempronius Gracchus, un Claudius Néron, un Livius Salinator; mais aucun de ces chefs ne réunissait les qualités nécessaires pour conduire une entreprise aussi vaste, aussi difficile que de reconquérir, de pacifier, de conserver l'Espagne. Les deux Scipions avaient laissé,

(3) Polyb., liv. x, c. 2

(4) *Illam Annibalis eruditricem* (Ann. Flor., lib. II, c. 6.)

à cet égard, de beaux exem
un seul jour, une seule fa
détruit l'ouvrage de sept
victoires et de sagesse; et l
tre récent effrayait plus les
leurs succès antérieurs ne
les rassurer. Le peuple, co
voir les intérêts de la patrie
nés par les hommes qui sen
plus dignes de la servir,
nouveau et plus vivement q
le coup funeste qui avait
république deux généraux s
à remplacer. Ce fut alors q
le neveu, de ces illustres fr
dans le lieu le plus appare
semblée, s'offrit à tous le
déclarant que si l'on voula
mer proconsul, il était prêt
la mission de réparer les m
sa patrie et de sa famille
gne. Des acclamations una
cueillirent la présence et les
jeune Scipion; il fut élu
avait-il vingt-quatre ans (5)
que le décret est prononcé
siasme se refroidit pour fai
de sombres réflexions. Le p
fraie en songeant à l'extrêm
de celui dont l'audace s'est c
destinées de la république :
comme de sinistre présage
heurs arrivés à sa maiso
ne peut, sans frémir, le
quitter sa famille en de
prendre possession d'une p
il lui faudrait combattre
tombeau de son père et ce
oncle. Scipion s'aperçoit d
cheuse révolution dans les
sait en prévenir les effets. S
au peuple, il lui parle av
force et d'élevation, avec
naissance si parfaite de l
guerre, une telle prévoyanc

(5) Selon Tite-Live; Polybe lui en

ultés de l'entreprise dont il
ırgé; enfin sa beauté mâle,
s de son action, et ce ton d'en-
me et d'inspiration religieuse
st si naturel, font une si pro-
ıpression sur l'assemblée, que
regrets, toutes les craintes
issent, et les acclamations
font entendre sont pour le
oconsul comme une élection
. Parti du port d'Ostie avec
hommes d'infanterie et trente
à cinq rangs de rames, il
ı Tarragone, où le bruit seul
vée d'un Scipion avait attiré
yés de tous les peuples de la
e, encore fidèles à l'alliance
e. Son abord plein de fran-
de dignité, et la sagesse de
ours redoublèrent le zèle de
iliaires; les éloges mérités
ma aux vieilles bandes échap-
désastre des deux Scipions,
la valeur et à l'habileté du
arcius, lui gagnèrent le cœur
étérans, qui ne prononçaient
respect le nom de son père
n oncle. La confiance et l'a-
ie Scipion témoignait à Mar-
mal récompensé par le sénat
e, prouvèrent combien son
eur était au-dessus de toute
. Le proconsul avait à com-
rois armées Carthaginoises,
s sur différents points de l'Es-
En réfléchissant à la faute
it perdu ses devanciers, il
ait songer à livrer bataille.
r séparément l'un des trois
x ennemis, c'était risquer,
de victoire comme de dé-
de les voir se réunir contre
par conséquent s'exposer aux
langers, aux mêmes malheurs
père et son oncle. D'ailleurs
exploit nouveau était néces-
eur exalter le courage des Romains en frappant les imaginations: Scipion résolut donc le siége de Carthagène, la plus forte et la plus riche de toutes les cités de l'Espagne, et qui était le centre de la domination de Carthage dans la Péninsule. Les Carthaginois étaient si loin d'imaginer qu'on osât mettre le siége devant cette ville, qu'ils n'y avaient laissé qu'une garnison de mille hommes commandés par Magon, frère d'Annibal; mais la force de ses remparts et surtout sa situation maritime, semblaient la rendre inexpugnable. Scipion fut instruit par des pêcheurs du pays, qu'à la marée descendante, les vastes étangs qui baignaient la partie la plus faible des murailles, devenaient guéables. Cette découverte lui suffit: déjà il se voit maître de la place; son plan est arrêté, il ne songe plus qu'à l'accomplir. Dans une harangue courte mais énergique, il annonce à ses soldats que Neptune lui est apparu en songe, et lui a promis la victoire. Tandis qu'il occupe toutes les forces de l'ennemi par une double attaque (*Voy.* C. Lælius *Nepos*, XXIII, 103), du côté de la mer et du côté de la terre, une troupe d'élite franchit le marais, escalade les murs abandonnés, se répand dans la ville, et vient ouvrir les portes aux assiégeants qui donnaient l'assaut du côté de la terre. Dès que les Carthaginois qui défendent les murailles sont hors de combat, Scipion ordonne à ses soldats, selon la coutume des Romains, de tuer tous les habitants qu'ils rencontreront, mais de s'abstenir du pillage. Cet ordre fut exécuté à la rigueur; les Romains immolèrent jusqu'aux animaux. Cependant Scipion, qui ne croyait pas avoir vaincu tant qu'il lui restait quelque chose à faire, se met à la tête de mille soldats pour forcer la citadelle; et Magon la rend sans

coup férir, ne demandant que la vie. Le proconsul donne alors le signal du pillage, et l'on cesse de tuer. Pendant toute cette journée Scipion se trouva dans la mêlée; mais sachant concilier, avec la bravoure dont il voulait donner l'exemple, le devoir du général, qui lui commandait de ne pas s'exposer témérairement, il se fit accompagner par trois soldats qui le couvraient de leurs boucliers. La conquête de Carthagène (an de Rome, 544), était d'une importance sans égale: Scipion sut la rendre plus précieuse encore par la manière dont il usa de sa victoire. Les enfants des premières familles de l'Espagne, livrés aux Carthaginois comme ôtages de la fidélité de leurs pères, étaient gardés dans la forteresse. Scipion, après avoir pourvu à tous leurs besoins s'empressa de les renvoyer chargés de présents dans leur patrie: il poussa l'attention jusqu'à donner aux petits garçons et aux petites filles des jouets et des bijoux assortis aux goûts de leur sexe. Il ne traita pas avec moins d'humanité et de sollicitude les prisonniers que le sort des armes avait fait tomber entre ses mains. Le noble cœur de Scipion semblait ainsi deviner des vertus qui n'étaient point dans les mœurs romaines. On ne s'aviserait pas, chez les modernes, de louer un général parce qu'il n'aurait pas forcé sa captive à partager son lit: il n'en était pas de même chez les anciens. Une prisonnière devenait, par le droit de la guerre, l'esclave et la concubine de son vainqueur, qui était son maître. Scipion respecta l'honneur de ses captives, les couvrit de sa protection, et les confia à des officiers d'une sagesse éprouvée: « Ma pro-
» pre gloire, leur dit-il, et celle du
» peuple romain, me défendent de
» souffrir que la vertu, toujours res-
» pectable en quelque lieu qu'c
» être, soit exposée, dans m
» à d'indignes outrages. » l
captives, se trouvait une je
sonne d'une haute naissance
rare beauté. Les soldats de
qui, selon l'aveu de Polybe
bien instruits du faible de l
ral, la lui amenèrent. Il e
Valère Maxime, jeune, v
et hors des liens du maria
il sut triompher de lui-même
nant que cette vierge était
un prince Celtibérien nom
cius, qui en était vivement
le fit venir, et lui dit: «
» vous devez épouser, a été pa
» comme elle aurait été dans l
» de son père et de sa mère.
» l'ai réservée pour vous
» présent digne de vous et
» La seule reconnaissance q
» de vous pour ce don,
» vous deveniez l'ami du p
» main; et si vous me juge
» de bien, tel que mon pè
» oncle ont paru aux pe
» cette province, sachez
» dans Rome beaucoup de cit
» nous ressemblent. » Les p
la jeune fille, admis devan
consul, mirent à ses pieds u
considérable pour sa rançon
ne pouvant résister à leurs p
sollicitations, la reçut,
dressant à Allucius: « J'aj
» il, à la dot que vous re
» votre beau-père, cette
» que je vous prie d'accept
» un présent de noces (

(6) On a cru long-temps que l'acti
avait été représentée sur un bouclier
ve dans le Rhône, en 1666, et qui
d'hui dans un des cabinets de la bib
Roi, à Paris; mais Millin et d'autres
prouvé la fausseté de cette tradition
que le disque d'argent nommé mal
bouclier de Scipion, représente Agam
Briséis à Achille.

rien, pénétré de reconnais-
alla faire des levées dans son
et revint quelques jours après
lre Scipion avec un corps de
ze cents cavaliers. Polybe nous
e ensuite ce grand homme, ap-
nt ses troupes aux exercices de
rre et de la gymnastique, et
armant, pour ainsi dire, Car-
e en une fabrique d'armes. Il
rut alors les villes de la do-
on romaine ; puis, au sein de
artiers d'hiver à Tarragone,
t dans l'alliance du peuple ro-
n des plus puissants prin-
la Péninsule, Edécon, dont
ple entraîna tous les Espagnols
ça de l'Ebre, qui jusqu'alors
t montré des dispositions peu
bles pour la République. Deux
chefs Celtibériens, Mandonius
ibilis, comparant la généro-
Scipion à la hauteur et à la
e des Carthaginois, abandon-
le camp d'Asdrubal, et se
ent aux Romains, avec leurs
s. Le proconsul, se voyant alors
ort pour tenter le sort des ba-
, marcha contre Asdrubal,
Annibal, le rencontra près de
, lui tua huit mille hommes,
ntraignit à la retraite. Sa mo-
on politique envers les prison-
eltibériens lui fit de nouveaux
ns : il les renvoya sans rançon,
qu'il vendait à l'encan les Afri-
Cette générosité lui fut plus
ble que tout l'or qu'il aurait
rer de la vente de ses captifs.
eux qui lui durent la liberté,
ivait Massiva, neveu de Mas-
, qui, dans sa reconnaissance,
bientôt devenir l'ami de Sci-
t le plus fidèle allié du peuple
. Les Celtibériens, pénétrés
ration pour un héros qui sa-
nsi adoucir les lois cruelles de
la guerre, le saluèrent roi le lendemain de la bataille. Il repoussa ce titre flatteur, et l'admiration des Espagnols s'accrut de toute l'importance qu'ils y attachaient eux-mêmes. On a prétendu que Scipion aurait dû poursuivre Asdrubal dans sa retraite, et ne pas le laisser sortir de l'Espagne pour aller en Italie opérer avec Annibal une jonction qui aurait pu compromettre l'existence de Rome. Ce reproche, qui fut adressé au vainqueur de Carthagène, par Fabius lui-même, n'est pas dénué de toute vraisemblance. Le motif de Scipion était d'éviter, en poursuivant Asdrubal, d'attirer contre lui deux autres généraux carthaginois, Asdrubal fils de Giscon, et Magon, qui étaient accourus de l'Espagne Ultérieure, pour protéger la retraite de leur collègue. La catastrophe de son père et de son oncle était toujours présente à la pensée du jeune consul ; et il n'avait rien plus à cœur que d'éviter toute démarche qui l'eût exposé aux dangers dont ils avaient été victimes. Mais, s'il commit une faute, par trop de prévoyance, ses nouveaux exploits ne tardèrent pas à la faire oublier. Les généraux carthaginois, bien que déconcertés par la défaite d'Asdrubal, dominaient encore sur une grande partie de l'Espagne, et trouvaient, dans le génie guerrier et alors fort inconstant de ses habitants, des ressources toujours nouvelles pour alimenter la guerre. Asdrubal Giscon maintenait encore la Bétique sous son obéissance : Magon tirait des îles Baléares des renforts considérables. Masinissa parcourait avec sa cavalerie l'Espagne Citérieure, pour y soutenir les derniers partisans de Carthage. Scipion n'était réellement maître que de la partie orientale de la Péninsule, jusqu'au territoire de Carthagène. Ce-

pendant Hannon arriva d'Afrique avec une nouvelle armée : il opéra sa jonction avec Magon; et tous deux entrèrent dans la Celtibérie, à la tête de forces imposantes. Ces derniers efforts de Carthage en Espagne, ne devaient avoir d'autre résultat que d'ajouter à l'éclat des triomphes de Scipion. Une bataille gagnée sur Hannon et sur Magon, sous les auspices du proconsul, par Silanus, son lieutenant, coûta la liberté au premier de ces généraux, et força les vieilles bandes carthaginoises à se réfugier en Bétique, auprès d'Asdrubal-Giscon. Là se bornèrent les opérations de l'année 547 (de Rome). A l'ouverture de la campagne suivante, cinquante mille fantassins et quatre mille cinq cents cavaliers étaient réunis dans la Bétique sous les drapeaux d'Asdrubal-Giscon et de Magon. Scipion n'avait que quarante mille soldats; il ne pouvait se fier aux Espagnols, qui faisaient sa principale force. Il sut parer à cet inconvénient, et tout-à-la-fois suppléer au nombre, par des dispositions dont la profonde sagesse annonçait le vainqueur de Zama. Asdrubal céda au génie de son adversaire et se retira dans son camp. Là ses alliés l'abandonnèrent, et il marcha précipitamment vers les colonnes d'Hercule. Dès le lendemain, Scipion l'atteignit dans sa retraite : nouveau combat, nouvelle victoire. Asdrubal, réduit à six mille hommes, harassés de fatigue, à moitié désarmés, abandonna le théâtre de la guerre et se réfugia dans Gadès. Scipion, laissant à Silanus le soin de dissiper les faibles débris des armées carthaginoises, reprit le chemin de Tarragone avec le gros de son armée, examinant la conduite que les cités et les princes du pays avaient tenue, et distribuant les peines comme les récompenses, selon les de chacun. La nouvelle de mission entière de l'Espagne à Rome par Lucius Scipion, proconsul, y caus une joie selle. On élevait jusqu'au ciel re et la valeur de ce jeune mais tandis qu'on le mettait sus des plus grands ca lui seul ne regardait ce qu fait que comme le prélude d dessein qu'il méditait. Déjà geait à porter la guerre ju murs de Carthage. Dans cett jugea nécessaire de se ména liance de Syphax, roi des liens; et au lieu de confier le cette négociation au zèle dou quelque officier, lui-même secrètement vers l'Afrique av vaisseaux. Il arriva chez Sy jour qu'Asdrubal fils de chassé de l'Espagne par se venait implorer le secour prince. Réunis à la table du que africain, les deux génér tagèrent le même lit, et se t avec tous les égards d'une c ciproque. Asdrubal, dit-o cette entrevue familière av pion, découvrit en lui une périorité de caractère et d qu'il désespéra de la fortun thage avec un tel adversai même ne tarda pas à rec l'ascendant que le Romain a sur Syphax : ce monarque s l'allié de Rome, et le Car fut congédié. Quatre jours à Scipion pour accomplir ce Quelque heureuse qu'en ait é ce n'est pas sans raison qu blâma cette démarche co témérité sans excuse. Le re campagne fut employé à réd ques places importantes vaient encore la puissance

Illiturgis, la principale, arrêta longtemps cette armée qui avait dompté l'Espagne. Plusieurs fois les assiégés, dans de vigoureuses sorties, avaient repoussé les Romains. Scipion, après avoir reproché aux siens leur lâcheté, se met en devoir de monter à l'assaut. Déjà il était au pied de la muraille, lorsque les soldats, alarmés du danger que va courir une vie si précieuse, le forcent de s'éloigner, et montent eux-mêmes à la muraille : la place est emportée. Les vainqueurs, voulant effrayer l'Espagne par un terrible exemple, massacrent les habitants, portent la flamme dans les maisons, et détruisent tout ce qu'épargne l'incendie. La présence de Scipion suffit ensuite pour faire tomber en son pouvoir Castulon, défendu par une garnison carthaginoise. Après ces brillants succès, il célébra en l'honneur de son père et de son oncle des jeux magnifiques, dans lesquels il donna le spectacle, nouveau pour l'Espagne, d'un combat de gladiateurs. Les champions ne furent point des athlètes mercenaires : on ne vit dans la lice que des Espagnols de condition libre, empressés de signaler leur valeur, et de faire leur cour au général romain. Scipion se disposait au siége de Gadès, terme de ses conquêtes dans la péninsule, lorsqu'une maladie pensa lui faire perdre le fruit de tant de glorieux travaux. La crainte ou la perfidie ne manqua pas d'exagérer le danger : on fit même courir le bruit de sa mort. L'esprit de révolte se répandit parmi les troupes romaines cantonnées à Sucrone. Elles chassent leurs officiers, élisent des tribuns militaires, et réclament insolemment leur solde. Mandonius et Indibilis, que la crainte avait soumis aux Romains, se soulèvent. L'Espagne semble à la veille d'échapper encore une fois aux Romains. Scipion recouvra la santé, et tout changea de face. A peine convalescent, il est assez adroit pour attirer les soldats séditieux dans Carthagène. Tandis que les légions fidèles gardent les portes de la ville, il convoque les rebelles, leur adresse les reproches qu'ils méritent, les désarme, fait tomber la tête des plus coupables, et reçoit le serment des autres. Marchant ensuite contre Mandonius et Indibilis, il les vainquit en bataille rangée; et leur prompte soumission termina cette impuissante révolte. L'alliance des Romains embrassée par Masinissa, à la suite d'une entrevue avec Scipion, et la soumission volontaire de Gadès assurèrent définitivement la conquête de l'Espagne. Le proconsul, laissant alors à ses lieutenants le commandement de ses légions, revint à Rome (l'an 548 de Rome). Avant d'entrer dans la ville, il rendit compte de ses exploits, dans le temple de Bellone, situé hors des murs. C'était l'usage prescrit aux généraux qui sollicitaient le triomphe. Personne ne mit en doute qu'il ne l'eût mérité; mais on lui objecta que la loi ne l'accordait qu'aux généraux revêtus du consulat. Peut-être Scipion, par une sollicitation plus opiniâtre, aurait-il enlevé cet honneur; mais il trouva plus beau de respecter les lois que de s'en faire excepter. Heureuse Rome, alors où le bruit de victoires pareilles à celles du héros de l'Espagne ne faisait pas taire la loi! Il entra donc dans la ville en simple particulier, faisant porter devant lui, pour être déposées au trésor public, les richesses immenses dont il avait dépouillé les ennemis; puis, revêtant la robe de candidat, il obtint, par le suffra

ge unanime des centuries, la dignité consulaire (an de Rome 549). Jamais assemblée n'avait été si nombreuse. Les citoyens accoururent de tous les environs, non seulement pour lui donner leur voix, mais encore pour contempler les traits du vainqueur de l'Ibérie. Cette foule empressée le suivit au Capitole lorsqu'il y monta pour immoler à Jupiter l'hécatombe qu'il avait fait vœu de lui offrir après son retour. La grande pensée du nouveau consul était de porter en Afrique le théâtre de la guerre. Il en demanda l'autorisation au sénat, faisant connaître ouvertement que, s'il éprouvait un refus, il en appellerait au peuple. Les vœux du peuple étaient d'accord avec les siens; mais un grand nombre de sénateurs opposaient leur froide prudence à ce plan, dont le génie de Scipion pouvait seul peut-être entrevoir les chances favorables. A leur tête était Fabius Cunctator, qui, au projet de passer en Afrique, objectait, avec une grande apparence de raison, la présence d'Annibal en Italie (*V.* Fabius, XIV, 17). En vain Scipion représenta que le plus sûr moyen de l'en arracher était de forcer Carthage à le rappeler à son secours. L'avis de Fabius prévalut. Les sénateurs gagnèrent les tribuns, qui, par un plébiscite, firent décréter que le consul ne pourrait en appeler au peuple de la décision du sénat. On prit un parti mitoyen : ce fut de lui donner la Sicile pour province, avec la permission de passer en Afrique, si l'intérêt de l'état l'exigeait. Les discours de Fabius et de Scipion, reproduits par Tite-Live, sont des modèles; et s'ils ne furent pas prononcés tels qu'on les lit dans cet historien, du moins ils donnent avec beaucoup de vraisemblance les arguments que durent faire valoir ces deux illustres adversaires. Scipion, réduit à trente galères et dénué d'argent, par les défiances jalouses du sénat, trouva, dans la confiance publique, des ressources imprévues. Sept mille volontaires s'enrôlèrent sous ses drapeaux. Dans l'Étrurie, dans l'Ombrie, chez les Sabins, on s'empressa de lui fournir des subsistances, des armes, des bois de construction. Quarante-cinq jours suffirent pour que les arbres descendus des cimes de l'Apennin, se changeassent en galères tout équipées et prêtes à mettre à la voile. Arrivé en Sicile, il forma en compagnies les volontaires qui l'avaient suivi. On s'étonnait qu'il eût réservé trois cents des plus beaux hommes, sans leur donner des armes; mais il les fit monter, habiller et instruire, par trois cents cavaliers des plus riches familles de la Sicile, qu'il avait désignés d'abord pour le suivre en Afrique. Ainsi un corps de cavalerie romaine fut obtenu, sans qu'il en coûtât rien à la république; et, malgré cette espèce de contribution forcée de la part des Siciliens, l'exemption de service qui leur fut accordée en échange, leur parut encore un bienfait; car ils étaient peu disposés à aller loin de leur patrie chercher les dangers de la guerre. Quelques actes de justice envers les Syracusains dépouillés par des soldats romains, concilièrent encore plus sûrement au consul l'affection des insulaires. Après avoir envoyé Lælius, son lieutenant, reconnaître et piller les côtes d'Afrique, il se disposait à passer dans cette province, lorsqu'une entreprise de moindre importance le rappela en Italie. Des habitants de Locres vinrent secrètement offrir de lui livrer cette ville, qui avait embrassé le parti de Carthage. Plemi-

pion charge de cette expé-
: trois mille soldats, sur-
arthaginois, et les chasse
eux citadelles qui défen-
ce; mais ils restent maî-
conde. Le consul, appre-
nibal marche à leur se-
se le détroit, s'introduit
, à la faveur de la nuit;
e sortie vigoureuse, il re-
ival. Dès qu'Annibal s'a-
a présence de Scipion, il
son camp; et sa retraite
l'abandon de la citadelle
rthaginois. Ainsi, dès la
encontre, l'astre du fils
pâlit devant celui de Sci-
nsul, en partant pour la
mit la faute de confier le
ent de Locres à Pleminius,
ipables excès soulevèrent
s habitants, et même une
oldats romains sous ses or-
n en commit une plus gran-
enant aucun compte des
s'élevèrent de toutes parts
lieutenant. Les Locriens
nt au sénat pour avoir jus-
:minius. Les ennemis de
ignant leurs imputations
griefs allégués par ceux-ci,
que le consul, non content
, par sa protection, les
le cet officier, laissait la
se relâcher dans son ar-
ti-même passait son temps
a mollesse et de l'indolen-
tant les écoles des rhéteurs
cles du cirque, et se livrant
: la langue des Grecs, dont
les mœurs et le costume.
omains, demi-barbares,
crime de ses nobles loi-
nd homme dont les lumiè-
nduite privée ne firent pas
r la civilisation de sa pa-
armes pour sa grandeur.

A la tête de ses accusateurs se trouvait M.-Porcius Caton (*V.* CATON, VII, 400), questeur de l'armée consulaire, qui avait abandonné son général pour venir le dénoncer devant le sénat. Le vieux Fabius, jaloux, d'après l'aveu même de Plutarque, d'une gloire qui allait éclipser la sienne, ne manqua pas d'appuyer toutes les inculpations, et pressa le sénat de rappeler Scipion. Son fatal rappel ne fut pas prononcé; mais dix commissaires furent nommés pour aller en Sicile examiner sa conduite. Leur enquête, quelque sévère qu'elle fût, n'eut pour résultat que de ménager un triomphe à celui qui en était l'objet. Arrivés à Locres, ils entendirent de la bouche même des habitants la justification de ce général, ou du moins le désistement de toute accusation qui lui fût personnelle. En Sicile, ils reconnurent que sa flotte était dans le meilleur état, ses magasins bien fournis, ses troupes soumises au commandement et bien exercées. On pouvait lui reprocher seulement d'adoucir l'extrême sévérité de la discipline; mais c'était à cette douceur qu'il devait l'amour et le dévouement de ses soldats. Les commissaires quittèrent donc la Sicile, « pénétrés d'admiration, dit Tite-Live, et convaincus que si Carthage devait être vaincue, ce serait par une telle armée et par un tel général. » Le sénat, sur leur rapport, si honorable pour l'illustre accusé, loin de s'opposer désormais à l'expédition d'Afrique, fournit à Scipion tous les moyens d'accélérer son départ. Cependant le consul reçut la nouvelle que Syphax venait d'abjurer l'alliance des Romains, et de dépouiller de ses états leur fidèle allié Massinissa. Pour ne pas décourager ses soldats, il leur annonça que Syphax se plaignait de

sa lenteur. C'était un subterfuge dont l'histoire des grands capitaines grecs pouvait lui offrir des exemples; mais ce n'en était pas moins un mensonge. La flotte qui devait le transporter en Afrique était de cinquante vaisseaux de guerre, sans compter quatre cents bâtiments de transport. Il fit lever l'ancre, après avoir accompli les cérémonies religieuses, dont la piété ou du moins la politique faisait une loi aux généraux romains. Toute la population de Lilybée et des environs, était accourue sur le bord de la mer, pour assister à cet imposant spectacle, et pour joindre ses vœux à ceux des Romains. La traversée fut heureuse, et le débarquement aussi paisible que si l'on eût abordé dans une contrée amie. Scipion ne trouva pas un seul vaisseau pour inquiéter sa marche, pas un soldat pour lui disputer l'entrée de l'Afrique. Arrivé près de la côte, il demanda le nom du promontoire le plus prochain : « il s'appelle le *Beau*, répondit-on. *Ce nom est de bon augure*, répliqua le consul; abordez à cet endroit. » A la nouvelle de ce débarquement, Carthage fut saisie d'épouvante. Depuis l'expédition de Régulus jamais armement aussi considérable n'avait menacé cette reine de l'Afrique. La haute renommée de Scipion ajoutait à la consternation. Un corps de cinq cents cavaliers, envoyé pour reconnaître l'ennemi, fut taillé en pièces; et cette première action n'était pas faite pour rassurer les Carthaginois. Toutefois la défection de Syphax et la déplorable situation de Massinissa réduisaient le consul à ses propres forces, et le privaient des secours qu'il avait espéré trouver en Afrique. Scipion, dont la prudence ne fut jamais en défaut, se contenta, pendant cette première campagne, de ravager le pays, et d'enlever quelques places. Il sortit vainqueur d'un brillant combat de cavalerie, dans lequel Hannon fut tué avec deux mille Carthaginois; et deux fois il renvoya ses vaisseaux en Sicile, chargés de captifs et d'un butin considérable. Si ces exploits n'avaient rien de décisif, ils suffirent du moins pour tenir les ennemis en alarmes et pour entretenir la confiance des Romains, sans compromettre la sûreté de leur armée par des entreprises téméraires. Scipion vint ensuite assiéger Utique, la seconde place de l'Afrique; mais l'arrivée de Syphax, avec soixante mille hommes; celle d'Asdrubal avec trente-trois mille, forcèrent le consul d'interrompre le siége, pour se retrancher dans un camp fortifié. L'année de son consulat expirait : le commandement lui fut prorogé avec le titre de proconsul pour tout le temps que durerait la guerre d'Afrique. L'opinion publique, fortement prononcée en sa faveur, avait enfin imposé silence à ses ennemis dans le sénat; et il ne pouvait plus être traversé, même par le crédit de Fabius. Au retour du printemps (550), tout en continuant le siége d'Utique, il parut ne point se refuser aux ouvertures pacifiques de Syphax qui se portait médiateur entre ses anciens et ses nouveaux alliés; mais son but était d'endormir ce prince et les Carthaginois dans une trompeuse sécurité. Aux députés qu'il envoyait, il joignit des soldats intelligents, chargés d'observer l'assiette des deux camps, d'en connaître les entrées, d'en remarquer les endroits faibles. Ces espions lui rapportèrent que les baraques servant de tentes aux soldats étaient construites de branchages dans le camp d'Asdrubal, et de roseaux dans celui des Numides. Scipion, dès

ıt, arrête son plan, et rompt
iations; puis, lors qu'il ne
ccupé que de presser Uti-
it marcher, à l'entrée de la
lius et Masinissa contre le
s Numides. Tandis qu'ils y
a flamme et le carnage, le
dirige contre le camp d'As-
n force l'entrée, incendie les
s, et passe au fil de l'épée tous
aginois que la flamme n'a
rés. Le même coup frappe
ne heure, et détruit à-la-
deux camps ennemis : plus
nte mille Carthaginois et
périrent dans cette nuit dé-
, par le fer ou par le feu.
it avec raison : « Au milieu
lat de ce brillant succès,
évère de la probité aper-
réprouve le secours que Sci-
imprunta à la perfidie (7). »
it borné à surprendre pen-
nit les deux camps ennemis,
un de ces stratagèmes qu'au-
les usages de la guerre et
orale ne peut condamner;
conduite cauteleuse envers
est inexcusable. On est peu
le voir Tite-Live, qui trop
sacrifie la morale et la vérité
tialité pour les Romains, ne
désapprouver Scipion dans
onstance; mais on est fâché
le sage Polybe, et, d'après
ertueux Rollin, représenter
ion comme le plus bel en-
la vie de ce grand homme.
e plus beau et le plus hardi
s les exploits de Scipion,
istorien grec (8). » Fidèle au
e d'inspiré qu'il affectait
e, le proconsul attribua en-

---

(7) [illegible] de l'Empire, par M. Pour-
[illegible].

(8). lib. xv. ch. 1

core à la protection spéciale d'un dieu, le prodigieux succès de ses stratagèmes; et il fit brûler en l'honneur de Vulcain le vaste amas d'armes qu'une seule nuit avait fait tomber entre ses mains. Asdrubal et Syphax, attribuant leur défaite à la surprise, firent de nouvelles levées, qui n'entrèrent en campagne que pour offrir à Scipion l'occasion d'une nouvelle victoire dans un lieu appelé les *Grandes plaines* (an de Rome 551). Pendant que Lælius et Massinissa poursuivent Syphax jusqu'au sein de ses états, et le font prisonnier, Scipion parcourt et soumet les villes de la domination de Carthage. Tunis même ne lui offrit aucune résistance. Déjà il menaçait Carthage lorsque le danger de sa flotte, surprise devant Utique, le contraignit de revenir sur ses pas. Ses bâtiments étaient disposés pour un siége, mais nullement pour une bataille navale; et quelque moyen que lui suggérât son génie inventif afin de remédier à ce désavantage, il ne put empêcher les ennemis de s'emparer de six de ses vaisseaux; mais du moins il sauva sa flotte qui, sans son arrivée imprévue, serait tombée tout entière en leur pouvoir. Lælius et Masinissa le rejoignirent alors, amenant Syphax leur captif. Ici se place la fin tragique de Sophonisbe, fille d'Asdrubal. Scipion, écoutant les maximes d'une politique peu généreuse, réclama cette reine, comme prisonnière du peuple romain; et Masinissa, trop lâche pour refuser un tel sacrifice, envoya du poison à sa nouvelle épouse. On a peine à reconnaître dans cette circonstance, le magnanime protecteur de la fiancée d'Allucius. Tandis que Scipion faisait conduire Syphax à Rome, Annibal quittait l'Italie, pour venir au

secours de Carthage. Au milieu de la joie que son départ causait aux Romains, les ennemis de Scipion affectaient de dire que ce général avait bien pu vaincre des ennemis sans art et sans discipline, commandés par des capitaines médiocres, mais qu'il fallait l'attendre lorsqu'il aurait en tête le plus habile des généraux, et des soldats vieillis sous son commandement. L'arrivée d'Annibal en Afrique imposait à Scipion la gloire de nouveaux efforts qui couronnassent tous ses exploits. En présence d'un tel rival, une guerre de surprise n'était plus possible; une action générale devenait inévitable, et elle devait être décisive. Loin de traiter selon les lois de la guerre trois espions envoyés par Annibal pour reconnaître les dispositions de l'armée romaine, Scipion les fit conduire par un tribun militaire dans toutes les parties de son camp, avec ordre de leur laisser tout voir, tout examiner à loisir; puis leur ayant donné une escorte, il les renvoya à leur général. Annibal, convaincu d'après leur rapport de la supériorité morale, sinon numérique, de l'ennemi, ne vit plus pour la patrie de salut que dans la paix. On peut voir, dans l'article Annibal (II, pag. 216), comment se passa la fameuse conférence de ces deux grands capitaines à Zama. Elle ne pouvait avoir aucun résultat, parce que Scipion, non moins convaincu que son adversaire de la faiblesse de Carthage, prévoyait une victoire assurée, et ne voulait pas la laisser échapper. Ils en vinrent aux mains dans une plaine découverte (an de Rome, 552), et par conséquent avec un égal avantage à l'égard des lieux; il fallait donc que la valeur et l'habileté décidassent de la victoire. Cependant Scipion n'avait à opposer que vingt-deux mille hommes à cinquante-six mille. Mais il sut d'autant mieux remplir ses soldats d'une noble confiance, qu'il en était pénétré lui-même, et que sa contenance était plutôt celle d'un vainqueur que d'un général qui va combattre. Tous les auteurs conviennent, d'après Polybe, qu'Annibal fit, pour vaincre, tout ce qui était possible; mais, ajoute cet historien, « si ce héros, jusqu'alors i[illegible]ci- » ble, n'a pas laissé d'être v[illegible], « on ne doit pas lui en faire un » reproche. Cet habile homme en » trouva un plus habile. » Nous n'irons donc pas, d'après Folard, attribuer à ce grand capitaine les fautes les plus grossières; mais on peut admettre tout ce que cet écrivain allègue pour expliquer les dispositions de Scipion, et pour en faire sentir la sagesse. Folard le loue d'autant plus volontiers, qu'il a prétendu voir, dans la victoire de Zama, le triomphe de son système favori (9) (*V.* Folard, XV, 140). Au reste, une autorité encore plus imposante que celle de Polybe en faveur d'Annibal, est le suffrage de Scipion lui-même qui admira les dispositions de son rival, et qui, selon l'expression de Saint-Évremond, au milieu de sa gloire, portait envie à la capacité du vaincu. Après cette grande victoire, Scipion n'eut plus qu'à dicter aux Carthaginois les conditions d'une paix humiliante. Il avait d'abord songé à mettre le siége devant Carthage; mais quand même il n'eût pas été arrêté par la longueur et la difficulté d'une telle entreprise, il en aurait été détourné par la crainte de laisser à un autre la gloire de terminer une guerre qui lui avait coûté tant de travaux.

(9) Traité de la Colonne, ch. IX. — Observations sur la bataille de Zama.

venait d'assigner le départe- l'Afrique au consul Tibérius, e autorité égale à celle de Sci- e motif décida le vainqueur a à écouter les propositions thaginois ; et les conditions ir imposa furent ratifiées par . Sans entrer dans les détails ité, nous dirons, pour donner de l'importance de la victoire ion, que, même après tant de , Carthage put livrer aux Ro- ept cents bâtiments de guerre, nt brûlés à la vue de cette ortunée. Plutarque a loué la et la modération de Scipion d d'Annibal, parce que, dit- e le chassa point de son pays, le demanda point à ses con- ns ; mais comme il l'avait favorablement reçu et bien dans une conférence qu'il eue avec lui avant le combat, raita de même après sa dé- et, dans les conditions de paix lui accorda, il ne proposa contre lui, et n'insulta point malheur (10).» De tels éloges sans prix chez les modernes : sentir la valeur chez les an- l ne faut pas perdre de vue a leur droit de la guerre était . De retour en Italie, Scipion a ce pays depuis Rhéggium, u de toute la population ac- pour contempler le héros au- patrie devait la sûreté, le re- ous les biens de la paix. Il entra me sur le char de triomphe Rome 553), et précédé de mé Syphax, chargé de chai- ndant plusieurs jours, il n'y ans la ville, que jeux et les, auxquels Scipion fournit e magnificence digne de lui

(11) Le glorieux surnom d'*Africain*, qui lui fut donné, était un honneur sans exemple. L'année suivante, il fit célébrer à Rome des jeux dont il avait fait vœu pendant la guerre ; et le sénat accorda à chacun des soldats de Scipion deux arpents de terre pour chaque année de service, tant en Espagne qu'en Afrique. Aucune armée n'avait encore obtenu une récompense aussi précieuse ; jamais il n'avait été permis à un général de renouveler la pompe de son triomphe par une fête aussi solennelle : mais Annibal vaincu, et la guerre de Carthage terminée, appelaient, sur ces braves vétérans et sur leur chef, ces distinctions alors inouies, et qui par la suite furent tant prodiguées. Nommé censeur (l'an de Rome 555), Scipion vécut en parfaite intelligence avec Ælius Pœtus, son collègue ; et portant dans l'exercice de cette magistrature l'esprit d'indulgence qui lui était naturel, il ne fit rayer personne de la liste des sénateurs. Son second consulat, qui date de l'année 560, n'offrit rien de remarquable : Scipion laissa à Valérius Flaccus, son collègue, la tâche trop facile, selon lui, de triompher des Boïens et des Insubriens en Italie. Cependant Carthage humiliée était en proie aux factions : l'une d'elles dénonça Annibal aux Romains comme entretenant des intelligences secrètes avec Antiochus, roi de Syrie. Le sénat paraissait disposé à prendre une résolution violente contre le fils d'Amilcar. Scipion, à qui le titre de prince du sénat donnait droit d'opiner le premier, représenta qu'il n'était pas de la dignité de la république romaine de s'immiscer dans les factions qui divisaient Carthage, en-

t. Vie de Flaminius. (Flaminius.)

(11) Polyb., xv, 5.

core moins de prêter son influence à la haine des ennemis d'Annibal, et de s'acharner à le poursuivre dans sa patrie, au sein de la paix, comme si c'eût été trop peu pour les Romains de l'avoir vaincu sur le champ de bataille. Ces observations, pleines d'humanité et de grandeur d'ame, ne furent point écoutées. On envoya des commissaires à Carthage pour trouver des crimes à Annibal (*Voy.* ANNIBAL, II, 219). Un tel échec, reçu par Scipion, dans les délibérations du sénat, ne devait point surprendre. Il avait fréquemment rencontré, au sein de cette compagnie, une opposition à ses desseins, provenait de la jalousie de ses égaux; mais le peuple, qui jusqu'alors l'avait soutenu, qui long-temps n'avait paru voir que par les yeux de ce grand homme, commença, vers cette époque, à lui témoigner de la malveillance. Scipion portait au consulat (an de Rome 561) deux candidats qui lui étaient bien chers : c'étaient Scipion-Nasica, son cousin et son gendre. (*Voy.* ce nom ci-après) et Lælius, son ami, le compagnon de ses victoires. Il ne put les faire nommer ni l'un ni l'autre, bien que l'assemblée fût présidée par un consul de la maison Cornelia (12). Deux sujets médiocres, L. Quintius et Cn. Domitius Ahenobarbus, obtinrent la préférence sur ces concurrents dont le mérite et la vertu auraient pu même se passer du crédit de Scipion. Mais alors Q. Flamininus (13), qui venait de triompher du roi de Macédoine, Philippe, avait

(12) L. Cornélius Merula.

(13) Et non pas Flaminius, comme ce nom est écrit dans Plutarque, sans doute par une erreur de copiste. Tite-Live ne l'appela jamais que *Flamininus*. Les *Flaminius* et les *Flamininus* étaient deux familles différentes.

pour lui la faveur populaire si active quand elle est nou puis dix ans que les regard ple étaient constamment fi vainqueur de l'Espagne et que, l'admiration dont il l'objet s'était refroidie p place à cette inquiétude ja dans les républiques, rend suspect par cela même qu fait pour la patrie. Un r direct pouvait contribuer ner les cœurs des Romain l'usage, introduit sous son consulat, et autorisé par l nellement, d'assigner aux des places distinguées dans tacles. Cette innovation fit g parmi le peuple qu'elle l bien des gens n'approuvère plus que, dans un état libre, duisit des distinctions pare Quoi qu'il en soit, la carri que de ce grand homme n encore terminée. C'est mêm née (561), qu'il fut envoyé ge pour régler les contest s'étaient élevées entre Ma les Carthaginois, au sujet mites respectives. Scipion e collègues, après avoir ex lieux et entendu les raison et d'autre, laissèrent l'aff cise. Une politique peu gén seule prescrire cette indé laissait les deux parties au afin d'affaiblir Carthage, donnant aux hostilités de M Sans ce motif, dit Tite-Li pion tout seul, soit par naissance des faits, soit torité que ses bienfaits lui sur Masinissa, aurait pu

(14) On peut voir, dans Valère Ma ch. 4, quel ressentiment le peuple co contre l'Africain. Voy. aussi *Hist. Ro* dent de Brosses, t. II, p. 626.

difficulté (15). Ce serait
tte même année, qu'il
cer une autre ambas-
ricain auprès d'Antio-
l aurait eu à Éphèse de
nversations avec Anni-
de ces entretiens, Sci-
la à son illustre interlo-
avait été, suivant lui,
des généraux. « Alexan-
dit Annibal. — Et le se-
it le Romain? Pyrrhus,
te. — Et le troisième?
ime, répliqua, sans hé-
rthaginois. — Que diriez-
ntinua Scipion en sou-
ous m'aviez vaincu? —
partit le vieux capitai-
nnerais la première pla-
n fut charmé de cette ré-
nnée d'une louange d'au-
icate qu'elle était moins
). La résolution qu'il
pagner, comme lieute-
re Lucius dans la guerre
chus, fournit à Publius
ouvelle occasion d'élever
puissance de sa patrie. Le
consenti à donner le dé-
la Grèce au consul Lu-
ns l'espoir que son il-
serait moins son lieute-
guide. « On était curieux
, dit Tite-Live, si Antio-
erait plus de ressources

» dans Annibal vaincu, que le con-
» sul et l'armée romaine dans Sci-
» pion victorieux (17). » Avant son départ, Publius embellit Rome d'un monument élevé à ses frais : c'était un arc de triomphe dans le Capitole, décoré de plusieurs statues dorées, et accompagné de deux bassins de marbre blanc. Pour aller combattre Antiochus, qui, sans attendre les Romains, avait repassé en Asie, il fallait que le consul Lucius traversât la Macédoine et la Thrace. Scipion, avant que son frère s'engageât dans cette marche, qui n'était point sans danger, lui conseilla de s'assurer des dispositions du roi Philippe : elles se trouvèrent très-favorables pour les Romains, et particulièrement pour le vainqueur de l'Afrique. Ce prince fournit à l'armée consulaire tous les secours nécessaires : lui-même vint au-devant du consul et de son frère; et il leur fit les honneurs de son royaume avec une politesse, une grâce, qui n'étaient pas sans mérite aux yeux de Scipion; car ce grand homme, à toutes ses éminentes qualités, joignait une élégance de mœurs qui le distinguait de ses concitoyens (18). Une simple lettre qu'il adressa au roi de Bithynie, Prusias, suffit pour affermir dans l'alliance de Rome, ce prince tout disposé à se ranger du parti du plus fort. Scipion insistait principalement sur la munificence de Rome envers ses alliés, et citait, entre autres exemples qui lui étaient personnels, les bienfaits dont Masinissa avait été comblé pour prix de sa fidélité. Antiochus, sans alliés, déjà vaincu sur mer, voulut entrer en négociation avec le consul, et Héraclide, envoyé de ce prince, eut

XXIV, c. 6).

que Tite-Live rapporte, sans la
ecdote, d'après Claudius, qui,
Mémoires grecs d'Atilius. Or
mpes au de Scipion, et son te-
t avoir quelque poids si l'on ne
contemporains des hommes re-
leur prêter des discours qu'ils
e. Le silence de Polybe sur la
Scipion à l'ambassade en ques-
ble ne saurait avec détail, les
ns de la politique romaine, l'
conversation de deux manières
ut exclu de ses ouvrages, en-
par Tite-Live, tout porte à
ra parmi les anecdotes apocry-
romantiques inventées, qu'on re-
ur y ajouter foi.

(17) Liv. XXXVII, 6.

(18) Liv. XXXII, 7.

ordre de s'adresser d'abord à Publius. D'après ce qu'il avait entendu dire du caractère de Scipion, le roi de Syrie comptait beaucoup sur la médiation d'un héros naturellement généreux, et qui, déjà rassasié de gloire, se montrerait facile pour un accommodement. Antiochus avait d'ailleurs le plus beau présent à lui offrir pour un père. Le fils de l'Africain encore adolescent, avait été fait prisonnier au commencement de la guerre; et le roi de Syrie le traitait avec autant de bonté et de distinction que si ce prince eût été l'allié de Rome, l'hôte et l'ami de Publius Scipion. Lorsqu'Héraclide, pour gagner cet illustre romain, lui offrit, de la part d'Antiochus, non-seulement de lui rendre son fils sans rançon, mais encore de lui donner tous les trésors qu'il pourrait desirer, et même la moitié des revenus du royaume de Syrie, Scipion, de toutes ces offres, n'accepta que la liberté de son fils. A l'égard des autres, il représenta que c'était mal le connaître que de les lui proposer; qu'au reste, pour témoigner combien il était reconnaissant de ce qu'Antiochus voulait faire pour son fils, il l'exhortait, en bon et fidèle ami, à prendre de plus sages mesures, à mettre bas les armes, et à se soumettre aux conditions que lui proposeraient les Romains. Si un langage aussi fier, et que Polybe rapporte avec une simplicité qui vaut bien les antithèses de Tite-Live; si, dis-je, ce langage ne persuada point le roi de Syrie, qui continua la guerre, du moins il n'en fut point offensé, tant la renommée de Scipion et la grandeur de ses exploits lui donnaient d'autorité auprès des rois, dont il avait refusé d'être l'égal! Antiochus, apprenant qu'il était malade à Elée, lui renvoya son fils, comme une consolatio
ble de le rappeler à la s
grand homme, après avoir
aux premiers transports d
dresse paternelle, dit aux
» du prince : « La seule r
» sance que je puisse tém
» votre roi, c'est de lui
» d'éviter le combat jusqu'
» je sois de retour à l'arm
pion pensait sans doute qu
de quelques jours donnerait
chus le temps de se décider
ou peut-être espérait-il pour
tôt rejoindre son frère, e
par lui-même cet heureux
Mais Lucius Scipion ne per
Antiochus de suivre ce c
vainquit ce prince à Mag
l'on remarqua que les deux
qui eussent pu le mieux ten
tune incertaine, ne se trouv
à cette bataille. En effet,
était bloqué par les Rhodi
la Pamphylie, tandis que P
pion était malade à Elée. Ce
à ce dernier qu'Antiochus e
ambassadeurs pour obteni
Scipion les présenta au con
chargé par le conseil de
dicter les conditions du t
ratifia le sénat. La magna
était dans le caractère d
présidait à ces stipulation
n'en imposa point à Antioch
dures que celles qui avaien
posées avant sa défaite. Ai
tinée de cet illustre Ro
d'attacher son nom aux d
res dont les résultats fure
décisifs pour la grandeur
trie. Mais tant de gloire
une seule tête devint impo
concitoyens. Quelle différ
les sentiments qu'ils lui tén
alors, et ceux qu'ils lui ava
festés quelques années au

ur de son expédition d'A-
aucune distinction n'avait
re au-dessus de son mérite.
le voulait le nommer consul
teur perpétuel, lui ériger des
lans la place des Comices, de-
tribune aux harangues, au
sénat, au Capitole, dans le
ire même de Jupiter. Plus
é de mériter les honneurs
es obtenir, Scipion avait op-
ous ces hommages sa modes-
on respect pour les lois. Il
me adressé au peuple de vi-
imandes sur le danger d'un pa-
ousiasme. Il s'était également
u décret qui ordonnait que
ge, revêtue des ornements du
e, serait promenée dans la
rec celles des dieux. Ainsi, à
omme en Espagne, tant d'oc-
offertes à ce grand homme
lever au-dessus de la condi-
n simple citoyen, ne purent
éblouir son âme. C'est ce qui
re à Polybe, ordinairement
ingeur : « Qui n'admirera la
immité de ce général! Jeune
, la fortune le favorise telle-
que ceux qui se trouvent sous
dres se portent d'eux-mêmes
roclamer roi : mais il ne perd
e vue ce qu'il est, et rejette
e lui le titre flatteur dont on
honorer. Plus tard, après les
s exploits qu'il avait faits en
ne, après avoir dompté les
aginois, après avoir conquis
, vaincu le roi des Assyriens,
ti aux Romains les plus gran-
les plus importantes contrées
nivers, combien de fois n'a-
is dépendu de lui de se faire
n peut dire qu'il n'avait qu'à
r le pays sur lequel il eût
régner. Une fortune si haute,
pable d'inspirer un orgueil
» excessif, non pas seulement à un
» mortel, mais j'oserai presque dire
» à une divinité, ne put tenter Sci-
» pion. Il était si fort au-dessus des
» autres hommes par sa grandeur
» d'ame, qu'il n'eut que du mépris
» pour le diadème, ce bien le plus
» précieux qu'on puisse demander aux
» dieux. Il préféra sa patrie et la fidé-
» lité qu'il lui devait, à l'éclat de la
» puissance souveraine et aux avanta-
» ges qu'elle procure (19). » C'était dans la disgrace que Scipion, si modeste au sein de la prospérité, devait déployer toute la fierté de son caractère. Après l'expédition de Syrie, ses envieux, dont la haine avait été si long-temps impuissante, reconnurent que le peuple semblait avoir perdu le souvenir de ses victoires, pour ne plus voir en lui que le fier patricien qui l'avait offensé par une distinction humiliante dans les spectacles. Le dur Caton, qui autrefois avait secondé les efforts de Fabius Maximus qui voulait arrêter Scipion à l'entrée de sa carrière, le poursuivit avec encore plus d'acharnement quand celui-ci l'eut fournie avec tant d'éclat. Il ne cessa, ni du vivant de Scipion, ni après sa mort, d'*aboyer*, selon l'expression énergique de Tite-Live, contre la grandeur de cet incomparable général, *Allatrare ejus magnitudinem solitus erat* (20). Il suscita contre Scipion deux tribuns, les Petilius, qui, sur de vagues présomptions, l'accusèrent d'avoir vendu la paix au roi de Syrie (an de R. 567). Ils alléguaient que le fils de Publius lui avait été rendu sans rançon ; que c'était à Publius seul qu'Antiochus avait marqué de la déférence, et qu'il s'était adressé à lui dans sa détresse comme à

(19) Polyb., lib. x, cap. 6.
(20) Liv. xxxviii, c. 53.

l'arbitre de la paix et de la guerre avec les Romains; que le consul Lucius avait trouvé en son frère, moins un lieutenant qu'un dictateur; que si Publius l'avait suivi c'était dans l'intention d'apprendre à la Grèce et à l'Asie, ce qu'il avait persuadé depuis long temps à l'Espagne, à la Gaule, à la Sicile et à l'Afrique, qu'un seul homme était le chef et l'appui du peuple Romain; que ce n'était qu'à l'ombre du nom de Scipion que Rome était la maîtresse du monde, et que le moindre signe de ce général avait la force d'un décret du peuple et du sénat. « Ainsi, dit Tite-Live, les ennemis de ce grand homme, ne pouvant le faire paraître criminel, cherchaient à le rendre odieux. » Ce n'est pas que tous les Romains partageassent ces sentiments d'une jalouse haine. Les citoyens les plus sages comparaient l'ingratitude de Rome envers Scipion à celle de Carthage envers Annibal. « Au moins, disaient-ils, les Carthaginois n'ont-ils exilé leur général qu'après sa défaite, tandis que c'est Scipion vainqueur que les Romains citent en jugement. » Le peuple était moins touché de ces sages représentations, que flatté de voir un si grand personnage appelé devant son tribunal. Rien n'était plus propre, selon les orgueilleux tribuns, à maintenir l'égalité républicaine, que de voir ceux qui ne reconnaissaient point d'égaux, réduits à la nécessité de rendre compte de leur conduite, et de reconnaître la puissance populaire. Jamais citoyen, dit Tite-Live, jamais Scipion lui-même, consul ou censeur, n'avait paru dans le forum suivi d'un cortége plus imposant de citoyens de toutes les classes, que n'y parut alors cet illustre accusé. » Sommé par les tribuns de produire ses moyens de défense, sans

qu'ils eussent spécifié les crime
lui imputaient, le vainqueur c
bel parla de ses exploits ave
d'élévation et de noblesse, qu
ceux qui l'entendaient con
que personne n'avait reçu des
plus magnifiques et plus vrais
rateur, ajoute cet historien
gnait ses faits d'armes avec le
feu le même génie qui avait
le guerrier; et les auditeurs l
susceptibles ne pouvaient tax
gueil un récit dicté par la n
de se défendre. » La nuit sépa
semblée, et la cause fut remi
autre jour. Cette journée fut
belle de la vie de Scipion. Par
foule des clients et des amis q
maient son cortége, il monta à
bune : « Tribuns du peuple,
» et vous Romains, c'est à
» jour que j'ai remporté en A
» une victoire éclatante sur A
» et les Carthaginois. Comme
» vient, dans une pareille jo
» de surseoir aux procès et au
» cussions judiciaires, je vai
» pas au Capitole rendre mes
» mages au grand Jupiter, à J
» à Minerve et à tous les autre
» tutélaires du Capitole et de l
» delle, et les remercier de m
» en ce jour même, et dans pl
» autres occasions, donné l
» et le pouvoir de servir glo
» ment la république. Suivé
» Romains, et venez avec m
» jurer les dieux de vous
» toujours des chefs qui me r
» blent. Ce langage m'est bie
» mis, s'il est vrai que, dès l'
» dix-sept ans jusqu'à ma vie
» vos distinctions ont devanc
» années, parce que mes s
» avaient prévenu vos réc
» ses. » A ces mots il monte
pitole, et les tribuns, aban

ie par leurs greffiers, restent
sur leur tribunal. Aulugelle, en
portant ce trait, attribue, non
aux Pétilius, mais à M. Næ-
, la part principale dans l'ac-
tion contre un grand homme.
paroles qu'il prête à Scipion
un peu moins magnifiques que
s qu'on lit dans Tite-Live; mais
a garantit l'authenticité. « On
tre, dit cet auteur, un discours
n prétend être celui que Scipion
onça en cette occasion pourse jus-
r; mais cette pièce est supposée:
ion n'a presque dit que ce que
iens de rapporter. Or voici la
ion d'Aulugelle : » Romains,
est à pareil jour que je rempor-
i, dans les plaines d'Afrique, une
ctoire signalée sur le plus redou-
ble ennemi de votre empire, et
e j'eus le bonheur de vous pro-
rer une paix aussi douce qu'ines-
rée. Ne nous montrons donc
int ingrats envers les dieux. Lais-
ns crier ce misérable brouillon,
montons au Capitole pour offrir
s hommages et l'expression de
tre gratitude au souverain des
eux. » Le même auteur rapporte
cipion un trait également em-
nt de cette hauteur d'ame, de cette
rnable fermeté que donne une
rience sans reproche. Le tribun
ius, excité par Caton l'ancien,
ma Scipion, en plein sénat, de
re compte de l'emploi des tré-
livrés par Antiochus. L'accusé
ève, montre un registre qui
nait ce compte; « mais, ajoute-t-
, on ne le lira point et je n'es-
ierai pas l'affront d'être obligé
me justifier d'une pareille accu-
tion. » En disant ces mots il met
gistre en pièces et le foule aux
s, indigné qu'on ose demander
n de quelques sommes d'argent
à un citoyen auquel la république doit son salut et sa gloire. Tite-Live en rappelant ce fait avec quelques différences, nous apprend qu'on interpellait sur l'emploi de quatre millions de sesterces celui qui en avait fait entrer deux cent millions dans le trésor. Il ajoute que comme les questeurs n'osaient, contre la défense de la loi, ouvrir le trésor, Scipion, toujours fort de son innocence, en demanda les clefs, disant qu'il allait l'ouvrir, lui à qui on avait l'obligation de l'avoir fermé. Il voulait faire entendre par là, qu'en remplissant le fisc des tributs de tant de nations, il avait tari la source des dépenses d'une guerre onéreuse. Un fragment de Polybe présente cette affaire sous un jour différent : on y voit que Scipion, cité à comparaître devant le peuple, « s'était tellement concilié l'affection de ce même peuple, et la confiance du sénat, qu'après qu'il eut dit simplement qu'il ne convenait pas aux Romains d'écouter des accusations contre Publius Cornélius Scipion, à qui ses accusateurs même devaient la liberté qu'ils avaient de parler, l'assemblée se dissipa et laissa ses accusateurs tout seuls (21). » Au reste, Tite-Live convient que les particularités qui concernent les dernières années de l'Africain et sa mise en jugement varient tellement entre elles, qu'il ne sait quelle tradition suivre, ni à quels mémoires s'en rapporter. (22) Les historiens originaux n'étaient pas même d'accord sur les faits les plus mémorables de cette illustre vie: Valérius d'Antium, (qui vivait vers l'an 670) avait écrit que la fiancée d'Allucius ne fut pas rendue à son père, mais que le pro-

(21) Exemples de vertus et de vices, Fragmens de Polybe, § LVI.

(22) Liv. XXXVIII, c. 56.

consul, épris de sa beauté, la garda pour servir à ses plaisirs. Aulugelle, en citant cette tradition, conjecture que Valérius avait été conduit à cette opinion par la réputation de débauché que Scipion s'était attirée dans sa première jeunesse. C'est lui qu'avait eu en vue Cn. Nævius (*Voy.* ce nom, XXX, 538), en disant dans une de ses comédies : « Celui dont la valeur » sut accomplir de glorieux exploits, » et dont les hauts faits sont encore » présents à nos yeux, cet homme, » si grand dans l'estime de toutes les » nations, fut tiré par son manteau et » arraché par son père d'entre les » bras de sa maîtresse. (23) » En rapprochant ce passage de cet aveu de Polybe : *Quelques jeunes soldats qui connaissaient le faible de leur général* (24), on en conclura que si le grand Scipion ne fut pas exempt des faiblesses de l'amour, sa continence envers sa captive, attestée d'une manière irrécusable par Polybe, Tite-Live, Valère Maxime et par Aulugelle lui-même, n'en est que plus digne d'éloges, en ce qu'elle fut une véritable victoire remportée par ce jeune guerrier sur lui-même; et l'on regardera Valérius d'Antium comme un calomniateur. Du vivant même de Scipion, les rumeurs les plus contradictoires sur son compte étaient accueillies avec avidité par ses ennemis. Ainsi, lors de la guerre de Syrie, on fut, pendant plusieurs mois, persuadé dans Rome, que ce grand homme et son frère avaient été faits prisonniers par Antiochus dans une entrevue; et c'est encore d'après Valérius d'Antium que Tite-Live rapporte cette anecdote (25). La bravoure de Scipion n'était pas même à l'abri des insinuations perfides de ses ennemis. Ils osaient taxer de lâcheté cette valeur réfléchie, qui est le premier devoir du général; mais, comme on l'a dit avec raison, « il estimait sa vie ce » qu'elle valoit; et jamais soin ne fut » plus légitime que celui qu'il en pre» noit. Il se conservoit pour forcer » Annibal d'abandonner le fruit de » seize ans de victoires; pour tailler » en pièces à ses yeux, dans son pro» pre pays, son armée invincible, et » soumettre Carthage à cette même » Rome qu'elle avoit réduite aux der» nières extrémités. Il se conservoit » pour étendre jusqu'au fond de l'A» sie, les bornes de l'empire Romain. » Il se conservoit enfin pour donner » des exemples immortels de ma» gnanimité, de modération, de dé» sintéressement, de fermeté, d'a» mour fraternel et de tant d'autres » vertus non moins estimables que » ses exploits guerriers (26). » Scipion, au reste, méprisait trop ceux qui semblaient suspecter sa bravoure, pour leur répondre sérieusement. « Ma mère, dit-il une fois, m'a fait » pour commander et non pas pour » me battre. » On prétendait devant lui, qu'il n'était point soldat : Non, » repliqua-t-il, mais capitaine. » Les anciens ne donnent rien de précis sur les dernières années de sa vie, sa mort, ses obsèques et sa sépulture. Suivant l'opinion générale, voulant se soustraire aux attaques de l'envie, il quitta Rome, pour aller habiter une modeste métairie à Linternum sur le bord de la mer, en Campanie, n'emportant dans cette retraite,

(23) Voici les vers de Nævius :

Etiam qui res magnas manu gessit sæpè gloriosè,
Cujus facta viva nunc vigent, qui apud gentes solus
Præstet, eum suus pater cum pallio una ab amica abduxit.

(24) Polyb. hist.

(25) Liv. XXXVII, c. 48.

(26) Saint-Réal. — *De la Valeur*, discours adressé à l'électeur de Bavière.

nemis ne pouvaient lui
gnité personnelle. Il n'y
ins grand qu'à la tête
Il se réduisit à la vie
orieuse des anciens Ro-
sant, à leur exemple,
t un plaisir de cultiver
es mains victorieuses.
que les Cincinnatus, et
atus, il pouvait mêler
de l'agriculture les loi-
. Sénèque a dit, dans
ée de Linternum même :
omparer la manière de
ipion avec la nôtre. Ce
me, la terreur de Car-
appui de Rome, après
ême cultivé son champ,
ndre le bain dans cet
luit ; il ne se trouvait
troit sous ce toît rusti-
arquait de ses pas un
ssier. Quel romain au-
ne dédaignerait pas une
ain aussi chétive ? »
fait pas mention des
aient visiter cet illustre
ne doit pas lui appli-
on lit chez les auteurs
ernant l'intime liaison
Scipion l'Africain avec
ec Térence. Il faut une
rticulière pour ne pas
deux Scipions et les
C'est l'erreur dans la-
abé Montaigne lorsqu'il
armi tant d'admirables
Scipion, personnage
l'opinion d'une géni-
e, il n'est rien qui lui
de grâce que de le voir
ment et puérilement ba-
t a amasser et choisir des
et à jouer à cornichon
, le long de la marine ;
oit mauvais temps, s'a-
se chatouillant à repré-

» senter par écrit en comédies les » plus populaires et basses actions » des hommes ; et la tête pleine de » cette merveilleuse entreprise d'An- » nibal et d'Afrique, visitant les éco- » les en Sicile, et se trouvant aux » leçons de la philosophie jusqu'à » en avoir armé les dents de l'aveu- » gle envie de ses ennemis à Rome. »

Un fait incontestable, c'est l'étroite liaison qui régnait entre le premier Africain et le poète Ennius (*Voy.* Ennius, XIII, 160), qui fut aussi l'ami de Caton. Ainsi le même homme eut part à l'affection de deux irréconciliables ennemis. Ennius venait souvent à Linternum puiser, auprès du vainqueur d'Annibal, des souvenirs et des inspirations pour son poème auquel il avait donné le nom même du vainqueur d'Annibal. L'amour des lettres, noble passion encore nouvelle pour les Romains, était un don heureux qui distinguait Scipion l'Africain : c'est lui qui, à cet égard, donna l'impulsion à ses contemporains ; et Caton fut lui-même entraîné. En honorant Ennius de son amitié (27), Scipion n'oubliait pas, dit-on, combien les poètes contribuent à la gloire des héros (28). Toutefois le temps a détruit le poème d'Ennius, et la mémoire de ce grand capitaine n'y a pas plus perdu, qu'elle n'a gagné par les vers barbares de Silius Italicus, qui nous sont parvenus. La même année, selon Polybe, vit mourir Annibal et Scipion (572 de Rome). Cicéron place la mort du premier Africain deux

(27) Carus fuit Africano Superiori noster Ennius. (Cicer., *Pro Archiad.*)

(28) *Non incendia Carthaginis impiæ*
Ejus, qui domitis nomen ab Africâ
Lucratus, rediit, clarus indicant
Laudes, quam Calabræ Pierides.
(Hor., od. 8, lib. IV).

ans plus tôt (29). C'est à Rome qu'il finit ses jours, selon les uns; à Linternum, selon les autres : on montrait son tombeau dans ces deux endroits; et Tite-Live atteste avoir vu ces deux monuments. Les habitants de Linternum, persuadés que ce héros avait été mis au rang des dieux, qu'il avait servis avec tant de ferveur, assuraient qu'un serpent miraculeux défendait l'accès de son mausolée, placé sous un myrte que Scipion lui-même avait planté, et à l'ombre duquel il venait souvent se reposer dans ses vieux jours. D'après cette tradition fabuleuse, le serpent qui avait protégé son berceau protégeait sa sépulture. Quand Tite-Live alla visiter ce tombeau, une tempête avait renversé la statue du héros qui le décorait, et personne ne songeait à la relever; étrange indifférence des républiques pour leurs grands hommes ! Selon Valère-Maxime, Scipion avait voulu qu'on gravât sur ce monument ces mots expressifs : *Ingrata patria, ne ossa quidem mea habes.* A Rome, hors de la porte Capène, on voyait encore du temps de Tite-Live, sur la sépulture des Scipions, trois statues, dont deux représentaient le premier Africain et son frère Lucius; la troisième, le poète Ennius. Il est probable que c'est le second Africain qui les avait fait ériger. Toutes ces incertitudes de l'histoire ont inspiré les réflexions suivantes à Tite-Live, qu'on ne saurait trop étudier quand on veut bien connaître les grands hommes de la république romaine. « Ce héros, si digne de l'im» mortalité, fut pourtant plus célè» bre dans la guerre que dans la paix. » La première partie de sa vie jeta » plus d'éclat que la de » qu'il passa toute sa » les camps; mais, dan » sa renommée parut » son génie ne trouva » sion de se produire » consulat, même en » sa censure, qu'a-t-il » gloire du premier ? N » été de même de s » d'Asie, rendue inutil » ladie, douloureuse p » de son fils, et, depui » par la nécessité ou d » gement, ou de s'exile » Mais avoir terminé s » guerre punique, la » tante et la plus péri » Romains aient jamai » nir, tel est son plus » gloire (30). » C'est d que Scipion l'Africain droits les plus éclata ration de la postérité; son caractère et sa vie doutent point l'examen tif. Supérieur à César homme et comme cito est pas inférieur comm eun capitaine de Rome plus grands progrès à l et ne sut mieux me les grandes leçons que avaient reçues de Pyr nibal. Nul ne se fit p des soldats, en tempé indulgence judicieuse. vérité de la disciplin qu'il exerçait sur lui-m gnité de ses manières de son caractère, lui g les cœurs. Personne mieux, sur le champ le sang-froid et la pré qui seuls rendent un gé

(29) *De Senectute*, c. *b*.

(30) Liv. XXXVIII, 51.

:uter, dans tous ses détails, un plan d'opérations, et d'en con- sur-le-champ un nouveau. dispositions imprévues de l'en- le rendent nécessaire. C'est à cet ux don qu'il dut la gloire de jamais vaincu. Aussi habile po- e que grand capitaine, Scipion a dans l'art de subjuguer les nes, et de les conduire. Fallait- gner l'affection des Espagnols ne douceur inusitée envers les us? il rendait la liberté aux pri- ers, respectait les captives, et dait généreusement des bien- sur ceux dont il aurait pu s'ap- ier les trésors. En Afrique, sa ite fut différente. Il voulait r l'épouvante dans l'esprit des aginois : il y réussit par la tation de leurs campagnes. -être, dans deux ou trois cir- ances, parut-il assez peu scru- x sur le choix des moyens; ses fins furent toujours honora- toujours d'accord avec l'intérêt patrie. Le plus souvent au reste, ands ressorts de sa politique fu- a justice, la modération et l'affec- u'inspirait la bonté de son carac- Cette bonté se manifestait jus- lans les châtiments, qu'il n'eut e fois l'occasion d'infliger. Ce ors de la sédition de Sucrone, réclamait impérieusement un ple. « Il avait cru, disait-il, rracher à lui-même les entrail- , lorsqu'il se vit obligé d'expier r la mort de trente hommes la te de huit mille. » Il répétait ent qu'il estimait infiniment plus ntribuer à la conservation d'un citoyen que de faire périr vingt ennemis. L'empereur Antonin- ux avait adopté cette belle maxi- L'humanité de Scipion l'empê- d'user envers les ennemis, des représailles qu'autorisaient toujours, chez les anciens, les lois de la guerre et la politique. Pendant la trêve qui précéda le retour d'Annibal en Afrique, les Carthaginois avaient pillé quelques vaisseaux romains, et maltraité les commissaires envoyés par Scipion à Carthage, pour en porter des plaintes. Des députés Carthaginois, qui revenaient de Rome, tombèrent alors entre les mains de ce général. On le pressait de leur infliger le même traitement : « Non, « dit-il, bien que les Carthaginois » aient violé, non-seulement la » trêve, mais encore le droit des » gens envers nos ambassadeurs, je » ne traiterai pas les leurs d'une ma- » nière indigne de la générosité ro- » maine et de la modération que j'ai » toujours suivie. » Les imputations de péculat, auxquelles il fut en butte à la fin de sa carrière politique, ont plutôt dégradé ses accusateurs que terni l'éclat de sa vertu. Sa fameuse réponse que nous avons citée ne pouvait partir que d'un cœur irréprochable; mais cette réflexion d'un grand écrivain n'en est pas moins très-juste : « Il fut suivi par tout » le peuple au Capitole, et nos cœurs » l'y suivent encore en lisant ce » trait d'histoire, quoique après » tout il eût mieux valu rendre ses » comptes que de se tirer d'af- » faire par un bon mot. » (31). Ce qui prouve au reste le désintéressement de Scipion, c'est la médiocrité de sa fortune après avoir enrichi sa patrie par tant de victoires; c'est le soin constant qu'il mit à repousser et les présents et les distinctions les plus légitimes. Dès son début il refusa la couronne civique, qui lui était offerte pour avoir sauvé la vie à un

(31) Diction. philosophique, article Cicéron.

consul, parce que c'était son père, et qu'il ne voulait pas être récompensé d'avoir satisfait au devoir le plus sacré. Le goût de Scipion pour les lettres, alors si rare parmi les Romains, est un trait de caractère que Scipion Émilien, son petit-fils d'adoption, se fit gloire d'imiter. Pourquoi faut-il que l'on puisse accuser ce grand homme d'avoir contribué à faire mettre en prison le père de la comédie romaine, Cn. Nævius, pour le punir de quelques traits de satire? on voudrait que le vainqueur de Carthage eût méprisé un tel adversaire. Mais on ne citerait pas deux traits de ce genre dans la vie de Scipion; et quand on les oppose à tant d'actes de vertu, à tant de faits glorieux, on ne peut s'empêcher de ratifier ce jugement porté sur Scipion par Voltaire. « Il fut peut-être l'hom-
» me qui fit le plus d'honneur à la
» république romaine (32). » Il lui eût sans doute été plus facile qu'à tout autre de la renverser, si, au lieu de prendre le parti d'un exil volontaire lors des persécutions suscitées contre lui, il eût voulu se mettre à la tête de ses partisans pour accabler ses adversaires. C'est ce qui a fait dire à Sénèque : « Il fut plus étonnant sans
» doute quand il quitta sa patrie que
» quand il la défendit (33). Il fallait
» que Rome perdît Scipion ou sa li-
» berté. *Je ne veux pas*, dit-il, *dé-*
» *roger à nos lois et à nos constitu-*
» *tions : la justice doit être égale*
» *pour tous les citoyens : jouis sans*
» *moi, ô ma patrie! d'un bien que tu*
» *me dois; j'ai été l'instrument de ta*
» *liberté. J'en deviendrai la preuve.*
» *Je pars si je suis plus grand que ton*
» *intérêt ne le demande.* » Tous les

(32) Dict. phil., art. *Charlatan*. Ce même auteur met Scipion au nombre des enfants nés par l'opération césarienne (Ibid., art. *Généalogie*).

(33) Sénèque, Lettre 86.

auteurs qui ont écrit l'histoi
Rome ont parlé de Scipion;
ceux qui l'ont fait connaître le
sont Polybe, Tite-Live, V
Maxime, Aulugelle; et, d'après
Rollin, Levesque, Saint-Réal
On doit regretter vivement
vie de ce grand homme écrit
Plutarque ne nous soit pas par
L'abbé Seran de La Tour (*V.*
ci-après) a publié, en 1738
histoire de Scipion, pour
de suite aux Hommes illustr
Plutarque, avec les Observati
chevalier de Folard sur la bata
Zama, Paris, in-12 (34). S
l'Africain eut d'Émilie, sa fe
deux fils et deux filles. Il mari
née à P. Cornelius Scipion
(*V.* ci-après). La plus jeune
(on ne sait si c'est du viva
après la mort de son père)
rius Sempronius Gracchus (
nom, XVIII, 242). C'est la fa
Cornélie (*V.* ce nom, IX,
mère des Gracques.—SCIPION
Cornelius), fils aîné du préc
dégénéra tellement de la vertu
père, qu'il s'attira le mépris
sel. C'est celui qui, dans la
contre Antiochus, avait été fa
sonnier, et renvoyé à son
Les historiens ne s'accorde
sur l'occasion dans laquelle
prouva ce malheur). L'an de
680, il se mit sur les rangs
être élu préteur : déja cinq
dats avaient été nommés : la si
place était disputée par Cné

(34) Desmarets-Saint-Sorlin a célébré
nence de Scipion, dans une tragi-comé
en 1639 (Voy. DESMARETS, XI, 204).
fait un *Scipion l'Africain* (V. PRADON,
4) joué en 1697. C'est aussi le titre de la
Sauvigny, jouée au siècle après celle de
(V. SAUVIGNY, XL, 498). M. A. V. A
fait un *Scipion*, *tragédie en un acte et*
jouée à la distribution des prix du Pr
Saint-Cyr, le 29 thermidor an XII, impr
la brochure intitulée : *Distribution des p*
Paris, Gillé, an XII, 8°. de 125 pag. A.

t par Cicereius, qui avait été
redu vainqueur de Zama. Tou-
centuries allaient se déclarer
et estimable plébéien; mais
ss ne voulut point qu'un pa-
ront fût fait au fils de son
; il quitta la robe de candi-
désista de ses prétentions et
it même de son crédit. Cn.
fut donc élevé à la préture;
ne conserva pas long-temps
ignité. Il fut exclu du sénat
censeurs. (35) Bientôt ses pa-
honteux de la manière dont il
ttait de ses fonctions, les lui
nterdire. Ils lui ôtèrent même
u qu'il portait au doigt et sur
tait gravé le portrait de son
omme si l'indigne conduite du
profané l'image de ce grand
(36). — Scipion (L. ou P.
ius), frère du précédent, était
gne que son aîné de soutenir
e de sa famille: malheureuse-
a mauvaise santé l'empêcha
re la carrière des armes et de
tique. Caton, dans le dialogue
Vieillesse, composé par Cicé-
), lui rend un témoignage bien
r. Il dit que, sans cette fai-
de santé, L. Scipion aurait pu
ne seconde lumière de Rome,
l joignait au génie supérieur
père l'avantage de connais-
plus étendues. Cicéron dit ail-
38) que, si la force du corps eût
u chez lui à celle de l'esprit,
it pu être mis au nombre des
rs les plus diserts. On avait de
iques discours et une Histoire
en grec. L. Scipion fut le père
f de Scipion Émilien; et la
d'avoir introduit le digne fils

ov. XLI, 27.
ère Maxime, l. III, c. 5.
ration de Senectute, c. 15.
rulus c. 27.

de Paul-Émile dans l'illustre maison Cornélia suffit pour immortaliser le nom de ce vertueux et savant patricien. D—R—R.

SCIPION (*Lucius-Cornelius*) l'*Asiatique*, fils aîné de Publius Scipion, tué en Espagne, jouit, pendant sa vie, d'une gloire qui ne fut pour ainsi dire que le reflet de celle de Publius Scipion l'Africain, son frère. On a vu, dans l'article précédent, que, dès son début dans la carrière des honneurs, Lucius ne dut l'avantage d'être nommé édile curule qu'à la protection de Publius, bien qu'il eût l'âge requis et que ce dernier ne l'eût point. Polybe, qui raconte cette anecdote, observe que Lucius n'était pas aimé du peuple; mais il en laisse ignorer le motif. Lucius Scipion suivit son frère en Espagne; et la touchante union qui régna toujours entre eux fait peut-être encore plus d'honneur à l'aîné qu'au plus jeune, parce qu'elle prouve combien le cœur de Lucius était peu susceptible de jalousie envers un frère dont la supériorité aurait pu le blesser. Il fut chargé, par Publius, de faire le siége d'Oringis, ville considérable de l'Espagne Citérieure, en-deçà de l'Ébre. C'était la place d'armes d'Asdrubal, qui de là faisait des courses dans l'intérieur de la péninsule. Cette conquête causa une grande joie à l'armée d'Espagne et au général en chef, qui combla son frère d'éloges. Dans ses dépêches au sénat, Publius Scipion faisait valoir, dans des termes tellement flatteurs, la prise d'Oringis, qu'il en égalait l'importance à celle de Carthagène (1). Mais l'histoire n'a pas souscrit à cette complaisance fraternelle, bien que, dans l'assaut, qui fut très-meurtrier, Lucius eût montré beau-

(1) Voy. la Description du siége d'Oringis, par Tite-Live, XXVIII, c. 3.

coup de sang-froid et de présence d'esprit. Ce fut lui que son frère Publius chargea d'aller porter à Rome la nouvelle de la soumission entière de l'Espagne. Lucius l'accompagna ensuite en Sicile et en Afrique, et y servit avec autant de zèle que de courage. Ses services le firent nommer préteur, l'an 261 de Rome (194 av. J.-C.), puis consul, l'an 564, lors de la guerre contre Antiochus, roi de Syrie. On a vu, dans l'article précédent, comment le sénat, qui penchait pour charger l'autre consul Lelius de cette expédition, porta ses suffrages sur Lucius Scipion, dans l'espoir que son illustre frère lui servirait de lieutenant. Durant toute la campagne, le consul n'agit que par les inspirations de Scipion l'Africain; mais la fortune, qui voulut aussi faire quelque chose pour la gloire de Lucius, permit qu'il donnât, en l'absence de Publius, la bataille de Magnésie, dans laquelle l'innombrable armée d'Antiochus, forcée de combattre par une heureuse attaque du consul, lui abandonna la victoire. De retour à Rome, Lucius, pour rivaliser avec son frère, se fit donner le surnom d'*Asiatique*. Il rendit compte au sénat et au peuple des avantages qu'il avait obtenus en Asie. L'envie, dit Tite-Live (2), observa que cette guerre avait plus de célébrité que d'importance; qu'une seule bataille avait suffi pour la terminer; que d'ailleurs la victoire remportée par Acilius, aux Thermopyles, avait d'avance terni l'éclat des succès de L. Scipion. Mais le même historien ajoute que ces insinuations avaient plus de malignité que de justice. En effet, Acilius avait combattu aux Thermopyles plutôt les Étoliens qu'Antiochus. Dans cette première action, le roi de Syrie n'avait opposé aux Romains qu'une très-petite partie de ses troupes, au lieu que Lucius Scipion avait eu à combattre les forces de l'Asie entière. Rome était donc fondée à lui décerner les honneurs du triomphe. La pompe de ce spectacle fut plus magnifique que ne l'avait été le triomphe de Scipion l'Africain. Le vainqueur d'Antiochus fit porter devant lui deux cent trente-quatre drapeaux, les représentations de trente-quatre villes, sans parler des couronnes d'or, des vases précieux et des trésors qui se trouvaient dans une proportion non moins extraordinaire. Après la mort de Scipion l'Africain, Lucius, qui, du vivant de son frère, avait eu à répondre aux mêmes accusations, se vit de nouveau en butte à la haine de Caton et des Petilius. Ces tribuns proposèrent une enquête juridique au sujet de l'argent reçu ou extorqué d'Antiochus et de ses sujets. L. Scipion, que cette loi atteignait, sembla moins occupé de sa défense que de la mémoire de son frère. « N'était-ce » donc pas assez, dit-il, d'avoir » privé ce grand homme de l'éloge » funèbre qui aurait dû célébrer ses » vertus à la tribune? La calomnie » voulait-elle encore troubler sa cendre? Les Carthaginois, satisfaits de » l'exil d'Annibal, n'avaient pas » poussé plus loin leur ressentiment; » mais la mort même de Scipion n'avait pu assouvir la fureur du peuple romain, qui voulait flétrir la » gloire de ce grand homme jusque » dans le tombeau, et, peu content » d'une victime, immoler son frère » aux fureurs de l'envie. » La loi ayant passé, par le crédit de Caton, Lucius Scipion fut traduit au tribunal du préteur Terentius Culleo, et condamné à une amende de quatre

(2) Liv. XXXVII, 59.

millions de sesterces (3); ce qui était précisément la somme qu'on avait redemandée à Publius Scipion, dans le sénat. En vain Lucius protesta que tout l'argent qu'il avait reçu était dans le trésor, et qu'il n'avait rien à l'état : l'ordre fut donné de le conduire en prison (*V.* ci-après P. Scipion Nasica). Déja on l'y entraînait, lorsque le tribun Tib. Sempron. Gracchus (*Voy.* ce nom, XVIII, 143), sans s'opposer à l'exécution du jugement, pour ce qui concernait les biens de Scipion l'Asiatique, déclara que, « quant à sa personne, il ne » souffrirait jamais que l'on jetât » dans les fers un général qui avait » vaincu le plus puissant monarque de » la terre, reculé les bornes de l'em- » pire, etc. » L'opposition de Gracchus rendit la liberté à Scipion; mais ses biens furent vendus à l'encan. Loin de trouver chez lui aucune trace des prétendues largesses d'Antiochus, on ne put tirer de la vente de tout ce qu'il possédait la somme qui lui était demandée. Ses parents et ses amis lui offrirent des présents si considérables, que, s'il les eût acceptés, il aurait été plus riche qu'avant sa condamnation : mais il les remercia noblement, et n'accepta de ses plus proches parents que ce qu'il lui fallait pour vivre avec décence. Ainsi la honte de cette injuste condamnation [illegible] [illegible] Scipion le grand [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] plus révoltante, en [illegible] Scipion l'Asiatique de [illegible] [illegible]

chevaliers. Le vainqueur d'Antiochus passa dans l'obscurité le reste de sa vie. On ne sait en quelle année il mourut. Cicéron vante son éloquence, dans son Dialogue *Sur les orateurs*, et il rend hommage à son désintéressement dans un de ses plaidoyers contre Verrès. — Scipion *Asiaticus* (Lucius-Cornelius), descendant du précédent, à la quatrième génération, fut consul, l'an 671 de Rome (84-83 av. J.-C.), au milieu des troubles causés par la guerre civile de Sylla. C'était la première fois depuis l'auteur de cette branche de la maison des Scipions qu'un *Asiaticus* était élevé à cette dignité; car, à l'exception de la questure, conférée, l'an 580 de Rome, au fils du vainqueur d'Antiochus, aucun personnage de ce nom n'avait figuré parmi les premiers magistrats. Le consulat de Scipion Asiaticus fut malheureux. Partisan de Carbon, deux fois il se vit débaucher son armée d'abord par Sylla, qui, maître de la personne du consul, surpris seul dans sa tente, le renvoya libre. Le premier usage que Scipion fit de sa liberté fut de lever une nouvelle armée, qui l'abandonna encore dès qu'il se trouva en présence du jeune Pompée (*V.* ce nom, XXXV, [illegible]). L'année suivante, il fut mis, avec les deux consuls en exercice, et [illegible] [illegible] dictateur [illegible]

SCIPION [illegible] [illegible] Carthage [illegible] l'an 608 de Rome,

de Paul Emile et de Lutatia, première femme de cet illustre romain. Il était le plus jeune des quatre fils de Paul Émile, et fut élevé, comme eux, dans la maison de son père, sous la discipline des vertus domestiques, et l'inspiration d'un si grand exemple. A l'âge de dix-sept ans, Paul Émile l'emmena dans son expédition contre Persée. Déjà, selon l'usage des grandes familles romaines qui échangeaient souvent entre elles les héritiers de leur gloire, Paul Émile avait fait entrer par adoption le jeune Émilien dans la famille des Scipions; mais il le gardait près de lui, et le formait à la guerre dans la glorieuse campagne de Macédoine. Plutarque rapporte que, le soir de la grande journée qui décida la ruine de Persée, au milieu de la joie d'une telle victoire, tout le camp romain s'aperçut avec effroi de l'absence d'Émilien : les soldats quittent leur repas, et le cherchent à la lueur des flambeaux dans la plaine, et parmi les morts. L'horreur silencieuse du champ de bataille, jonché de cadavres, était interrompue par les cris de cette foule qui, de tous côtés, appelait le fils du général, lorsqu'enfin le jeune héros parut, revenant de la poursuite des fuyards, presque seul, et tout couvert de sang. Cette ardeur guerrière fut ensuite occupée quelque temps aux rudes travaux de la chasse, dans ces forêts que la magnificence des rois de Macédoine s'était réservées, et qui présentaient aux vainqueurs le plus agréable amusement de leur conquête. Toutefois l'influence des arts de la Grèce, déjà commencée dans Rome, et fort augmentée par la conquête de la Macédoine, avertissait Paul Émile de ne pas borner à la chasse et à la guerre l'éducation de ses enfants. En revenant de cette guerre, il confia Émilien et son frère Fabius aux soins de Métrodore, peintre et philosophe célèbre, que lui avaient envoyé les Athéniens. Aux leçons de ce maître habile se joignirent celles de Polybe, guerrier, homme d'état et historien, l'un des derniers appuis de la ligue Achéenne, et devenu l'otage des Romains, après l'asservissement de sa patrie. Polybe nous apprend lui-même que cette liaison studieuse commença par quelques livres prêtés au fils de Paul Émile, et par les entretiens que firent naître ces lectures. Vivement frappés des graves paroles et de la science sérieuse de Polybe, Émilien et son frère Fabius obtinrent du préteur que ce Grec illustre ne serait pas renvoyé dans une ville municipale d'Italie, et qu'il pourrait habiter Rome. Polybe continua dès-lors de fréquenter la maison de Paul Émile, donnant ses instructions et ses conseils aux deux jeunes gens, avec un zèle d'amitié qui n'avait rien de cette servile dépendance où tombèrent dans la suite les Grecs venus à Rome sous le patronage des riches et des grands. Un jour qu'il sortait avec les deux frères, Fabius ayant pris la route du Forum, il resta seul près d'Émilien, qui lui dit avec douceur et en rougissant : « Pourquoi, Polybe, lorsque nous partageons la même table, mon frère et moi, lui adressez-vous de préférence toutes vos questions et vos réponses, et me laissez vous en oubli? Vous avez donc sur moi la même opinion que l'on me dit répandue dans Rome! Je passe, en effet, pour être oisif et indifférent, et pour m'éloigner beaucoup des habitudes et de l'activité romaines, parce que je ne m'occupe pas à suivre le barreau : ou

» dit que la famille dont je sors at-
» tendait autre chose ; et c'est une
» grande douleur pour moi. » Polybe, étonné du langage de ce jeune homme, répondit que la préférence dont il se plaignait n'était qu'un égard pour l'âge plus avancé de Fabius. Il approuva du reste l'ardeur d'Émilien, lui promit ses soins et ses conseils, et, l'avertissant qu'il trouverait beaucoup de maîtres pour le guider dans l'étude des arts élégants de la Grèce, il s'offrit à lui, comme un aide plus utile et plus rare pour des travaux plus sérieux. Alors le jeune Scipion, saisissant la main de Polybe, et la pressant avec émotion, lui dit : « Plût à Dieu que
» je vidée le jour où, laissant tout
» le reste, vous me donneriez toutes
» vos pensées, et vivriez avec moi.
» Alors, je me croirais digne de
» ma famille et de mes ancêtres. »
Ainsi fut formé le lien qui, pendant longues années, dans les affaires, dans les camps, dans la vie privée, rapprocha Polybe et Scipion. Le premier effet de ce noble commerce fut d'inspirer à Scipion l'amour de travail, des fortes études, et l'aversion pour le luxe et les mœurs licencieuses de la jeunesse romaine. Et tandis que la conquête de la Macédoine infectait Rome de vices et de séductions nouvelles, l'amitié du sage Polybe épurait dans Scipion les vertus mêmes de l'ancienne république, et leur donnait quelque chose de plus touchant et de plus noble. Au milieu de cette corruption innée dans Rome, et qui se mêlait à la probité de Caton, comme elle amène plus tard les rapines de Verrès, Scipion étonna ses concitoyens par un désintéressement inouï. La mère de son père adoptif, Papilia, qui avait été l'épouse du premier Africain, étant venue à mourir, il se trouva son héritier, recueillit cette riche succession d'une femme du rang le plus élevé dans Rome, et la donna tout entière à Lutatia, sa mère, qui, répudiée par Paul Émile, vivait dans un état médiocre, et ne pouvait plus paraître, aux cérémonies publiques et aux fêtes des dieux, montée sur un char, avec les ornements, les corbeilles sacrées, les vases d'or et d'argent, enfin toute cette pompe religieuse qui devait marcher devant une épouse de Scipion ou de Paul Émile. Cette générosité d'Émilien envers sa mère parut admirable à Rome, où, suivant l'expression de Polybe, personne ne donnait rien pour rien à personne ; et lorsque Lutatia, soudainement enrichie par cette pieuse libéralité, parut dans une grande fête, escortée de la pompe qu'on avait vue briller autrefois devant Emilia, toutes les femmes, toutes les mères de Rome, les mains levées au ciel, demandèrent faveur et prospérité pour un fils si généreux, en se pressant autour du char de cette mère orgueilleuse de son bonheur et de leurs vœux. Quelques autres libéralités du jeune Scipion furent célébrées dans Rome, et peuvent nous servir à juger aujourd'hui de l'avare parcimonie d'un peuple où de pareils traits sont comptés dans la gloire d'un grand homme. Émilien se trouvait chargé de payer la moitié de la dot des deux filles du premier Africain, sœurs de son père adoptif ; et, d'après les lois romaines, un délai de trois ans lui était accordé pour l'acquittement successif de cette créance. Il paya la somme entière et sans délai. Tiberius Gracchus et Scipion Nasica, époux des deux sœurs, s'étonnèrent de cet empressement inusité dans Rome, où

la valeur de l'argent était calculée jour par jour. Ils crurent d'abord à quelque méprise, et rappelèrent à Scipion qu'il avait trois ans pour payer. Scipion leur répondit qu'il ne l'ignorait pas; mais que s'il fallait observer la lettre de la loi avec des étrangers, on devait, autant qu'on le peut, user de franchise et de largesse avec des parents et des amis. Deux ans après, Paul Émile étant mort, Scipion abandonna l'héritage tout entier à son frère Fabius, qui devait le partager avec lui; et nous ajouterons, afin de ne rien oublier des récits contemporains, que cependant il se chargea, pour moitié, de la dépense des jeux de gladiateurs qui furent célébrés, selon l'usage, aux funérailles de Paul Émile. Enfin, pour achever ces détails, à la mort de sa mère, qu'il avait si généreusement enrichie, il ne voulut point accepter le retour des biens qu'elle tenait de lui; mais il donna toute la succession à ses sœurs, qui n'en devaient rien avoir selon la loi. Cette générosité si rare, et les mœurs pures de Scipion, l'avaient élevé très-haut dans l'estime des Romains: mais la gloire ne pouvait s'acquérir que par les armes. La guerre contre les Cantabres et les Ibères, souvent signalée par les revers des Romains, était depuis un demi-siècle la plus rude école de leur jeunesse. Les milices la redoutaient; et peu de généraux briguaient l'honneur d'y commander. C'était par là que Scipion l'Africain avait autrefois commencé sa gloire, en succédant à son père et à son oncle, qui venaient d'y périr. Quarante ans plus tard, Émilien y fut envoyé, avec moins d'éclat, mais dans un danger presque aussi grand. Tribun sous le consul Mandins, il servit, par son courage, à relever la confiance des troupes et la fortune de la république. Dans un comb lier, il abattit un chef bar était venu défier le plus bra pion de l'armée romaine. C la destinée semblait rappro pion de l'Afrique. Le consu le chargea d'obtenir un sec léphants du roi Masinissa, des Romains, et surtout en placable de Carthage. Masi mentait alors de provocatior tilités cette ville, encore a coup terrible que lui avait p conde guerre punique, m infatigable, et toujours dign lousie et des inquiétudes de F pion, qui était parti pour l sans doute avec le desir situation de Carthage, en j une sanglante épreuve. A so Masinissa, plein de vigue poids de quatre-vingts ans ses Numides en bataille p battre l'armée carthaginoi mandée par Asdrubal. Se haut d'une colline, comme phithéâtre, fut spectateur journée où Masinissa, préc Romains, commença la d de Carthage; et il disai par la suite qu'avant pris p des combats, il n'y ava trouvé tant de plaisir celui-là; que c'était le se fet où il eût vu, à son a préoccupation, plus de cent hommes se heurter et com ajoutait avec enthousiasme lui, deux fois seulement spectacle s'était offert, dan de Troie: que Jupiter l'a temple du haut du Mont Id tune de la Samothrace. Ce vive sur un tel souvenir n sez combien l'urbanité ron goût des arts de la Grèce a core peu développé le sen

l'humanité, même dans les caractères les plus généreux et les plus polis. Les Carthaginois vaincus demandèrent la médiation du jeune romain. Ils offraient l'abandon du territoire d'Emporium, premier sujet de la guerre, et s'engageaient à payer un tribut à Masinissa. D'autres demandes de ce roi, et probablement la politique romaine, ne permirent pas d'achever ce traité. Scipion repartit pour l'Espagne avec les éléphants qu'il était venu chercher; et des ambassadeurs romains arrivèrent pour s'interposer entre Masinissa et ses ennemis, ou plutôt, pour voir s'il était temps d'accabler Carthage. Ces intrigues romaines, les demandes impérieuses du sénat, les sacrifices inutiles de Carthage, cette malheureuse ville livrant ses flottes, ses armes, ses richesses, les fils de ses plus illustres citoyens, et recevant enfin l'ordre de se détruire elle-même, tout ce récit n'appartient qu'à l'histoire générale. Ce qu'il importe d'indiquer, c'est la part glorieuse de Scipion dans une guerre commencée par les Romains avec tant d'astuce et de barbarie. La première année de cette guerre, Scipion s'y servait qu'avec le titre de tribun de légion, et sous les ordres du consul Manilius. Cependant il se distingua dès-lors parmi tous les chefs; et son nom était également redouté dans Carthage, et populaire dans le camp romain. Aux yeux des commissaires du sénat, qui vinrent visiter l'armée, il était désigné de toutes parts comme celui qui devait achever la guerre; et l'un des chefs africains, qui combattait pour Carthage, et fatiguait le plus l'armée romaine, le Numide Phamées, vint se rendre à Scipion, avec deux mille cavaliers. A la même époque, la mort de Masinissa privait les Romains d'un allié courageux et fidèle. Scipion recueillit les dernières paroles du vieux roi, et fut chargé par lui de la tutelle de ses enfants et du partage de ses états. (Voyez Masinissa). Cependant la guerre se continuait une seconde année; Scipion servait sous un nouveau consul, Lucius Calpurnius; et Carthage, ranimée par son désespoir, augmentant chaque jour ses préparatifs et ses forces au milieu même de la guerre, avait encore une armée dans la plaine et ses murailles entières et couvertes de soldats. Vers la fin du consulat de Calpurnius, Scipion était revenu quelques moments à Rome, pour solliciter la charge d'édile. On ne parlait que de lui, de son courage et de son nom fatal à l'Afrique. Caton lui-même, détracteur sévère de tous ses contemporains, vantait Scipion; et, dans son humeur chagrine et son érudition grecque, acquise en vieillissant, il lui appliquait le vers d'Homère sur Tirésias, dans l'évocation des morts de l'Odyssée : « Celui-là » seul a gardé sa raison; les autres » sont de vaines ombres qui se pré» cipitent. » Scipion fut nommé consul, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge exigé par la loi; et le peuple, dans l'ardeur de sa confiance, lui décerna l'Afrique pour province, sans tirer au sort entre son collègue et lui, comme c'était l'usage. Parti de Rome avec des recrues nouvelles, et son fidèle ami Lælius, Scipion touche le port d'Utique, et se rembarque aussitôt pour aller secourir Mancinus, lieutenant du dernier consul, dont les troupes étaient surprises et bloquées par une armée carthaginoise. Il triomphe, délivre Mancinus, réunit toutes les forces romaines, les anime par la vigueur

et la sévérité de sa discipline, et prépare enfin contre Carthage les dernières et mortelles attaques. Strabon et Appien ont décrit cette grande cité, sa situation presque insulaire, l'isthme étroit et fortifié qui la joignait au continent, les trois enceintes ou plutôt les trois villes qu'elle réunissait, ses remparts épais, ses deux ports, et son peuple nombreux et guerrier (1). Il suffit de rappeler ici que Scipion, dans un assaut nocturne et vivement disputé, emporta de vive force la portion de la ville appelée Mégare; se rendit maître de l'isthme, et le traversa par une muraille derrière laquelle il établit son camp; Carthage ne fit plus qu'un grand effort. Scipion avait entrepris de fermer le principal port de la ville, par une digue semblable à celle qu'Alexandre construisit au siége de Tyr. Cet ouvrage, qui d'abord paraissait insensé, avança rapidement. Les Carthaginois n'avaient point de vaisseaux, ils les avaient livrés avant la guerre; mais, dans leur désespoir, ils firent un si prodigieux travail, qu'ils se créèrent une flotte, qui sortit tout-à-coup, et parut sur cette mer qu'on allait leur fermer pour jamais. La flotte romaine, sans défiance et qui n'attendait rien de semblable, pouvait être surprise et accablée : mais le destin manqua cette fois encore aux Carthaginois; ils n'attaquèrent pas d'abord la flotte romaine, et lorsque, deux jours après, ils engagèrent enfin le combat, malgré leur courage et leur adresse maritime, ils perdirent leurs meilleurs vaisseaux, et se réfugièrent à grand peine dans la ville. Scipion fut maître du port, s'empara d'une haute terrasse qui défendait ce côté de la ville, et y plaça des archers qui accablaient les habitants. L'hiver, en suspendant la violence des attaques, tourna les efforts de Scipion contre les alliés qui restaient encore aux Carthaginois. Les récits des historiens peuvent nous donner une idée de la puissance que ce peuple conservait en Afrique : dans une bataille qui précéda la prise de Néphéris, ville alliée de Carthage, soixante mille hommes périrent sous le fer des Romains. Scipion, partout vainqueur, attaque enfin la dernière enceinte, et la citadelle où s'étaient retirés les soldats et les habitants. Il fallut en approcher par des rues étroites, dont les maisons fortifiées furent le théâtre d'une vive résistance, et d'un affreux carnage prolongé durant six jours et six nuits. Scipion, pendant cette rude attaque, ne prit aucun repos, aucun sommeil. Le septième jour enfin, les assiégés demandèrent la vie sauve; Scipion ne fit d'exception que pour les transfuges. Ces malheureux, au nombre de neuf cents, se retranchèrent alors dans le temple d'Esculape, avec Asdrubal le général des Carthaginois, sa femme et ses deux enfants. Favorisés par la hauteur du lieu, et par les rochers inaccessibles qui l'entouraient, ils résistèrent quelque temps encore, et, pressés par la faim, ils s'enfermèrent dans le sanctuaire pour y périr. Alors, Asdrubal lui-même les abandonna, et fut tenté de demander la vie. Il se déroba par une issue secrète, et vint se jeter aux pieds de Scipion, une branche d'olivier à la main. Ce fut un mémorable spectacle et une sanglante tragédie, au milieu même de la destruction de Carthage, que le moment où Scipion, ayant fait voir aux assiégés Asdrubal dans ses rangs, ces malheureux mirent le feu au temple qui leur servait

(1) La population de Carthage était alors de neuf cent mille individus.

: alors la femme d'Asdrubal, t parée comme dans un jour , paraissant au milieu d'eux s jeunes enfants, s'écria : « Je roque pas contre toi, Romain, vengeance des dieux ; car tu fait qu'user des droits de la re. Mais puissent les divinités Carthage, et toi d'intelligence elles, punir, comme il le mé-, ce misérable parjure, qui a i sa patrie, ses dieux, sa fem-et ses enfants. » Ayant pro-cet anathème, elle égorgea fants, jeta leurs corps dans mmes, et s'y précipita suivie s les transfuges romains (2). errible image aurait suffi, sans , pour exciter la compassion nqueur; mais Polybe, qui se it près de lui, nous apprend douleur et les larmes dont Sci-e put se défendre, à la vue de ge en feu, se rapportaient à nsées plus hautes, et qu'il em-it dans son souvenir en ce mo-les révolutions fatales de tous npires, en songeant à celle qui ait Rome. Ce fut alors qu'il nça ces vers d'Homère, comme iste prédiction des destins de trie : « Un jour viendra que la e sacrée d'Ilion, et Priam, et euple du belliqueux Hector se-t anéantis. » Scipion, généreux intéressé dans sa cruelle vic-réserva pour les temples et le trésor de Rome toutes les ses qui ne furent pas enlevées s soldats. Il fit partir, pour ncer cette nouvelle au sénat, un navire chargé de dépouilles, et rtit les villes de Sicile alliées Romains, d'envoyer reprendre dans le butin de Carthage ce qu'elles-mêmes avaient autrefois perdu par les armes des Carthaginois. En rendant aux députés d'Agrigente le fameux taureau de Phalaris : « Voyez, » leur dit-il, combien la domination » des Romains vaut mieux pour la » Sicile que celle de ses propres ci-» toyens. Vous avez ici tout ensem-» ble un monument de la cruauté de » vos pères et de notre clémence. » Il fit ensuite célébrer des jeux magnifiques, dans lesquels un grand nombre de prisonniers et de transfuges furent exposés aux bêtes. Le triomphe de Scipion, à son retour en Italie, fut le plus éclatant qu'on eût vu dans Rome, par la magnificence des dépouilles, la grandeur des souvenirs, et la joie du peuple; et le consul, qui avait été l'instrument heureux de cette grande vengeance, parut alors le premier des Romains. Sa gloire, fondée tout-à-la-fois sur de grandes actions et sur un préjugé public, ne semblait pas pouvoir s'accroître. Il paraît qu'il passa plusieurs années dans un honorable loisir, animé par ce goût des lettres encore nouveau dans Rome, et dont il se fit, au milieu même de sa gloire, un titre de distinction particulier. Fidèle ami de Polybe, il avait également attiré près de lui le grec Panætius, de l'île de Rhodes. Peu d'années après la prise de Carthage, il fut envoyé avec deux autres illustres Romains, comme ambassadeur de la république, près de Ptolémée, souverain d'Égypte; il visita cette contrée célèbre, et plusieurs royaumes de l'Asie. Au milieu de la pompe de ces cours orientales, Scipion n'avait près de lui que le philosophe Panætius, et tout son cortége se composait de cinq esclaves. Les Romains, par de telles ambassades, semblaient

---

nent de la Serre a fait, en 1732, *Le Scipion*, tragédie, en prose. Voy. aussi SAVERIEN, *Hist.* A. B—T.

la sienne, que le jeune et infortuné tribun s'était acquise avec des harangues. Peut-être fut-il flatté de se voir invoqué par le sénat et les patriciens, comme un protecteur contre les empiétements et la colère du peuple. Quoi qu'il en soit, Scipion accepta dès-lors le rôle de défenseur des grands, et d'ennemi des lois agraires. Ce dévouement à la cause des nobles lui attira de fréquentes attaques des tribuns, attentifs à rappeler sans cesse la mémoire et les lois de Tiberius. Le tribun Papirius Carbon lui ayant un jour demandé ce qu'il pensait de la mort de Tiberius, il répondit qu'elle avait été juste. Des murmures s'étant élevés dans l'assemblée, l'habile et fier Romain répondit, comme s'il ne s'adressait qu'aux étrangers et aux affranchis mêlés dans cette foule : « Taisez-» vous, vous dont l'Italie n'est que » la marâtre. » Des cris plus tumultueux retentirent ; mais Scipion reprit avec hauteur : « Vous ne réussi-» rez pas à faire que je craigne, » parce qu'ils sont affranchis, ceux » que j'ai conduits ici chargés de » chaînes. » Ces luttes, qui se renouvelaient sans cesse, fatiguaient le vainqueur de Carthage, habitué à la dictature des camps et aux acclamations du triomphe ; elles expliquent les sentiments que lui a prêtés Cicéron, dans ce beau dialogue *de la République*, et cette préférence pour la royauté, ces idées de monarchie tempérée, qu'il a fait sortir de sa bouche avec tant de grâce et d'éloquence. Souvent obligé de se défendre, Scipion remplit quelquefois aussi le rôle d'accusateur : il porta la parole contre L. Cotta, dans plusieurs plaidoyers véhéments ; et le poids même des attaques sauva l'accusé, parce que les juges craignirent de paraître entraînés par l'autorité d'un si gr sateur. Scipion avait donc de la parole qu'il ne para avoir recherché dans sa mais que ses études grecqu dû lui rendre facile. Cicéro ses discours parmi les pre numents du second âge de l' romaine ; et s'il avoue qu'c la supériorité à ceux de explique une telle préféren disposition naturelle à not ne pas vouloir qu'un mên excelle dans plusieurs genr Au reste, nous ne pouvons comme le dit Cicéron, l Scipion avait quelque cho élégant et de plus modern de son ami : il ne nou que de bien courts passage ces fragments faisait part cours de Scipion contre l C. Gracchus, pour enleve le pouvoir judiciaire. On clure des expressions de que, fidèle à la cause d Scipion n'en avait pas m leur luxe et leurs vices, q mettaient leur pouvoir. « O » dit-il, à nos jeunes gens » prestigieux et déshonnêt » lieu de petits baladins, » bardes, de flûtes, ils vo » école d'histrions ; ils ap » chanter : choses que n » voulaient qu'on regard » honteuses pour les pe » condition libre. Je le » jeunes vierges, les jeun » vont dans une académ » se, parmi les baladins. » m'ayant raconté cela, je » me persuader que des » donnassent une sembla » tion à leurs enfants ; m » fait conduire dans un » danse, j'y ai vu plus d

une sévérité ; il fatigua, ou plutôt endurcit, les troupes par des travaux excessifs. Non-seulement il porta des tentes romaines tout vestige de mollesse ; il obligea les soldats de creuser des fossés, d'élever des palissades, des murs, qu'il ruinait ensuite, et qu'il faisait laborieusement reconstruire. « Qu'ils se couvrent de boue, disait-il, puisqu'ils craignent le sang. » De cette rude école, Scipion conduisit enfin son armée au siége de Numance, la plus forte ville de la confédération Ibérique, république belliqueuse et fière, contre laquelle il croyait avoir besoin d'un si grand effort. Cependant il évita tout combat décisif avec ces redoutables ennemis; et, sachant d'abord de vaincre isolément les alliés de Numance, il refusa plusieurs fois l'occasion d'une bataille générale. Il répétait le mot de Paul Émile : « Qu'un chef habile n'engage pas de bataille à moins d'une grande nécessité ou d'une grande occasion. » Avec ce même esprit de prudence militaire, au lieu d'attaquer vivement Numance, il l'entoura de tous côtés par ses travaux, et, coupant le fleuve qui la traverse, il l'enferma dans une enceinte d'une épaisse muraille, hérissée de tours. Scipion avait sous ses ordres, à ce siége, deux hommes que la destinée rendit dans la suite si célèbres, Marius et Jugurtha. Il jugea le génie du premier, et lui en fit témoignage dans une occasion où les officiers se demandaient quel serait leur appui, si la fortune leur enlevait le général. Ce serait cet homme-ci, dit Scipion, frappant sur l'épaule de Marius. Il pénétra également l'esprit astucieux et pervers de Jugurtha, qui lui avait amené un corps auxiliaire de Numides, et commença avec grand courage Scipion mettait à cette entreprise une ardeur qui se porta jusqu'à la cruauté : un chef numantin étant parvenu à sortir de la ville pour solliciter des secours au dehors, le consul averti fut en un moment aux portes de la ville de Lucia, qui avait recueilli ce malheureux ; et s'étant fait livrer les principaux de la jeunesse de cette ville, au nombre de quatre cents, il leur fit couper les mains. Les Numantins, de leur côté, ayant inutilement fait demander quelques conditions pour se rendre, massacrèrent leurs propres députés, et soutinrent avec une invincible constance les dernières horreurs du siége et de la famine. Cet héroïsme de Numance, retracé dans une tragédie de Cervantes, est encore aujourd'hui célèbre en Espagne, comme une antiquité nationale. Les plus vaillants défenseurs de la cité s'entretuèrent. Scipion, vainqueur, détruisit les murailles de la ville, vendit les citoyens, et n'en réserva que cinquante pour son triomphe. Il joignit au glorieux surnom qu'il partageait avec son aïeul, le titre de *Numantin*. C'est une chose remarquable que la gloire du plus humain des généraux de Rome soit fondée sur la ruine entière de deux villes célèbres et sur l'extermination de leurs habitants. Scipion revint triompher à Rome, qu'il trouva pleine de passions furieuses. Il avait appris, au siége de Numance, la mort violente de Tiberius Gracchus, le frère de sa femme, Sempronia : oubliant tous ses intérêts de famille pour ceux de l'aristocratie romaine, il avait marqué son approbation par un vers d'Homère dont le sens est : *Ainsi périsse quiconque imitera ces exemples !* Peut-être ce grand homme avait-il été blessé de la gloire, presque rivale ?

la sienne, que le jeune et infortuné tribun s'était acquise avec des harangues. Peut-être fut-il flatté de se voir invoqué par le sénat et les patriciens, comme un protecteur contre les empiétements et la colère du peuple. Quoi qu'il en soit, Scipion accepta dès-lors le rôle de défenseur des grands, et d'ennemi des lois agraires. Ce dévouement à la cause des nobles lui attira de fréquentes attaques des tribuns, attentifs à rappeler sans cesse la mémoire et les lois de Tiberius. Le tribun Papirius Carbon lui ayant un jour demandé ce qu'il pensait de la mort de Tiberius, il répondit qu'elle avait été juste. Des murmures s'étant élevés dans l'assemblée, l'habile et fier Romain répondit, comme s'il ne s'adressait qu'aux étrangers et aux affranchis mêlés dans cette foule : « Taisez-» vous, vous dont l'Italie n'est que » la marâtre. » Des cris plus tumultueux retentirent; mais Scipion reprit avec hauteur : « Vous ne réussi-» rez pas à faire que je craigne, » parce qu'ils sont affranchis, ceux » que j'ai conduits ici chargés de » chaînes. » Ces luttes, qui se renouvelaient sans cesse, fatiguaient le vainqueur de Carthage, habitué à la dictature des camps et aux acclamations du triomphe; elles expliquent les sentiments que lui a prêtés Cicéron, dans ce beau dialogue *de la République*, et cette préférence pour la royauté, ces idées de monarchie tempérée, qu'il a fait sortir de sa bouche avec tant de grâce et d'éloquence. Souvent obligé de se défendre, Scipion remplit quelquefois aussi le rôle d'accusateur : il porta la parole contre L. Cotta, dans plusieurs plaidoyers véhéments; et le poids même des attaques sauva l'accusé, parce que les juges craignirent de paraître entraînés par l'autorité d'un si gra sateur. Scipion avait donc de la parole qu'il ne parai avoir recherché dans sa j mais que ses études grecque dû lui rendre facile. Cicéro ses discours parmi les pren numents du second âge de l' romaine; et s'il avoue qu'o la supériorité à ceux de I explique une telle préféren disposition naturelle à notr ne pas vouloir qu'un mêm excelle dans plusieurs genre Au reste, nous ne pouvons comme le dit Cicéron, le Scipion avait quelque cho élégant et de plus moderne de son ami : il ne nous que de bien courts passage ces fragments faisait part cours de Scipion contre le C. Gracchus, pour enlever le pouvoir judiciaire. On clure des expressions de que, fidèle à la cause de Scipion n'en avait pas mo leur luxe et leurs vices, qu mettaient leur pouvoir. « O » dit-il, à nos jeunes gens » prestigieux et déshonnêt » lieu de petits baladins, » bardes, de flûtes, ils von » école d'histrions; ils ap » chanter : choses que n » voulaient qu'on regard » honteuses pour les per » condition libre. Je le r » jeunes vierges, les jeune » vont dans une académ » se, parmi les baladins. » m'ayant raconté cela, je » me persuader que des » donnassent une sembla » tion à leurs enfants; m » fait conduire dans un » danse, j'y ai vu plus de

» jeunes garçons et jeunes filles, et » dans ce nombre (ce qui me fit pitié » pour la république), le fils d'un » candidat qui n'avait pas moins de » douze ans, et qui dansait aux cym- » bales, exercice qu'un esclave liber- » tin ne pourrait faire sans déshon- » neur. » Curieux sous le rapport de l'histoire des mœurs, ce morceau si court et d'un tour si simple, ne peut nous donner sans doute aucune idée des efforts d'éloquence que Scipion opposait au génie fier et hardi de Caius Gracchus. Il n'en est pas moins certain que dans Scipion se trouva le plus puissant obstacle aux entreprises du dernier des Gracques. Le sénat était divisé, le peuple entraîné, les Latins et les villes alliées prêts à la révolte; Scipion seul maintenait l'ancienne politique et l'ascendant de la noblesse. Il fit d'abord rejeter une loi qui avait pour objet d'autoriser la réélection des mêmes tribuns. Caïus Gracchus se vengea par de violentes invectives contre Scipion; rappelant le mot qu'il avait prononcé sur le meurtre de Tibérius, il s'emporta jusqu'à dire qu'il fallait se défaire du tyran. « A la bonne heure, reprit » Scipion avec dignité, c'est le vœu » que forment tous les ennemis de la » République; ils savent bien que je » ne puis vivre qu'autant que la Ré- » publique est florissante, et qu'elle » ne peut cesser de l'être tant que je » vivrai. » Le parti des nobles parlait de nommer Scipion dictateur; et cette grande magistrature ne pouvait être du moins funeste à la République dans les mains d'un citoyen si vertueux. Caïus n'en pressait qu'avec plus de violence l'adoption de la loi agraire. Les fêtes appelées *Novendiales* donnèrent quelque trêve. Mais la lutte recommença. Fulvius, collègue et confident de Caïus, attaqua Scipion avec les plus outrageuses menaces; et ce grand homme se plaignit de l'injuste salaire qu'il recevait pour tant de services et d'efforts. Ce jour cependant fut un triomphe pour lui: à la sortie du sénat, il fut reconduit par un grand nombre de sénateurs, de citoyens, et une foule de Latins, alliés de la République. Le lendemain, on le trouva mort dans son lit (*V.* SEMPRONIA), et le bruit se répandit que des traces de violence étaient visibles sur lui. Scipion était âgé de 56 ans. La douleur publique fut excessive. Un généreux citoyen, Métellus le *Macédonique*, long-temps ennemi de Scipion, s'élança sur la place publique tout en pleurs et s'écriant: « Accourez, citoyens, accou- » rez, les remparts de Rome sont abat- » tus, Scipion l'Africain, reposant au » milieu de sa demeure, a été frappé » d'un coup meurtrier. » Le jour des funérailles, il ordonna à ses fils de s'offrir pour porter le lit funèbre: « Allez, dit-il; car jamais dans la » suite, vous ne pourrez rendre le » même office à un aussi grand hom- » me. » Le corps de Scipion fut porté dans le cercueil avec un voile sur la tête, ce qui était contre l'usage et fortifia les conjectures de violence et de poison. Q. Fabius Maximus, son neveu, prononça le discours accoutumé; il y rendait grâces aux dieux immortels de ce qu'un tel homme, par un choix de leur providence, était né dans Rome: » car, ajoutait-il, il fallait que l'em- » pire du monde fût dans le lieu où » naissait Scipion. » L'histoire, dont les monuments sur cette époque sont peu nombreux et mutilés, n'a point éclairci les soupçons que fit naître la mort soudaine de Scipion: il est certain qu'il ne fut pas fait d'enquête publique. Pline, trois siècles plus tard,

fense de son malheureux cousin (*V.* ci-dessus, page 327), mais toute son éloquence ne put prévaloir contre l'acharnement de Caton, qui l'emporta également sur Nasica, comme sur l'Asiatique, lorsque tous trois briguèrent la censure (an de Rome 570). L'année suivante Nasica fut nommé triumvir pour conduire une colonie latine à Aquilée. Il était regardé comme un grand jurisconsulte; et les services qu'il avait rendus en cette qualité furent récompensés par une maison que lui donna la république. L'excellence de son caractère égalait l'étendue de ses connaissances. Dans sa vieillesse il fut prince du sénat, et il eut l'honneur d'être nommé patron de l'Espagne citérieure. Il ne se distinguait pas seulement par sa piété envers les Dieux, dit un ancien; mais, consulté sur les matières d'état, son avis et sa manière même de l'énoncer, respiraient toujours la sagesse et la prudence (1). L'amitié qui l'unissait au poète Ennius atteste son amour pour les lettres. D—R—R.

SCIPION NASICA (*PUBLIUS CORNELIUS*), fils du précédent, surnommé *Corculum*, à cause de la bonté de son cœur, hérita des vertus et des talents de son père. Le choix que fit de lui Scipion l'Africain pour son gendre, prouverait en sa faveur, quand même l'histoire ne serait point remplie de ses actions. Très-jeune encore, puisque Tite-Live l'appelle *egregius adolescens*, il accompagna Paul-Émile dans la guerre contre Persée (an de Rome 586, 168 av. J.-C.), et contribua, par l'occupation des hauteurs de Pythium, au prompt succès de cette campagne. Une lettre écrite par Nasica lui-même, et que citent Plutarque et Tite-Live (1) les détails de cette ac
fut qu'après un rude
parvint à forcer cette in
sition : attaqué corps à
soldat thrace, il le per
line. Rempli de la co
premier succès, Nasica
hâter le moment que Pa
fixé pour une bataille
grand capitaine, en sou
tances du jeune guerri
dit : A votre âge, N
» demandais qu'à com
» une longue expérienc
» quand il faut livrer,
» faut éviter, le combat
» sur le champ de bata
» vient de vous faire
» raisons : dans un a
» je pourrai vous en
» jourd'hui qu'il vous
» torité d'un vieux cap
Live, qui rapporte, ain
que, cette sage leçon d
ajoute que Nasica su
Nommé consul pour
(163 avant J.-C.), a
Figulus, il avait déjà
de son département :
instruit de quelques irr
cernant les auspices,
le consul qui avait p
élection, leur ordonna
et ces deux magistra
modérés et religieux,
difficulté de se dépou
même, de la premiè
l'état. Les honneurs d
comblé dans la suite
magèrent amplement
Il parvint à la censure
565, avec Popilius L
deux y déployèrent b
gilance et de fermet

(1) Diodore de Sicile, Fragments.

(1) Vie de Paul-Émile; Tite-

sica qui plaça dans Rome une horloge nommée *clepsydre*, marquant toutes les heures par le moyen de l'eau, et d'un usage beaucoup plus étendu que le cadran solaire, connu jusqu'alors, qui ne pouvait les indiquer que pendant une partie du jour. Il mérita encore la reconnaissance publique par la construction de portiques au Capitole. Pour réprimer les prétentions toujours croissantes des citoyens, il fit, de concert avec Popilius, diparaître toutes les statues qui obstruaient le Forum, excepté celles qui avaient été érigées par ordre du sénat ou du peuple. Sous son second consulat, l'an de Rome 599 (avant J.-C. 155), il fit la guerre aux Dalmates, et s'empara de Delminium leur capitale. Le triomphe lui fut offert; mais on croit qu'il le refusa par le même sentiment de modestie qui l'avait empêché d'accepter de l'armée le titre d'*imperator*. Ce personnage, plein d'équité, ne se dissimulait pas que son prédécesseur Marcius Figulus avait tellement avancé cette guerre, qu'il ne lui avait presque laissé à faire que le siége de Delminium; mais l'enthousiasme des troupes de Nasica prouvait, par son excès même, combien il avait su gagner leur amour. Carthage, sans cesse en butte aux attaques de Masinissa, paraissait à la veille de prendre les armes pour le repousser. La plupart des sénateurs romains inclinaient à saisir cette occasion d'attaquer cette république. Nasica ouvrit et fit prévaloir un avis plus modéré : le sénat envoya à Carthage une ambassade, dont il fut nommé le chef : son intervention, toute loyale, fut assez puissante sur l'esprit de Masinissa pour faire promettre à celui-ci d'évacuer, en considération des Romains, le territoire en litige. Malheureusement pour Carthage, la fougue imprudente du suffète Gisgon, autorisant celle de la multitude, rendit inutile cette négociation pacifique. A son retour (an de Rome 602, avant J.-C. 152), Nasica, nommé grand-pontife, trouva encore le sénat disposé à s'armer contre les Carthaginois; mais il parvint, une seconde fois, à faire abandonner cette résolution pour envoyer une nouvelle ambassade. On peut voir, à l'article Caton (VII, 403), que si, à cette époque, ce fougueux Romain ne terminait jamais un discours sans demander la destruction de Carthage, le sage Nasica terminait tous les siens en avançant la proposition contraire. Il voulait conserver Carthage, parce qu'il jugeait son existence nécessaire pour tenir en crainte le peuple Romain, qui commençait à se corrompre et à inquiéter le sénat par son insolence et son mépris pour les lois. Les dissensions qui éclatèrent à Rome, presque immédiatement après le renversement de Carthage et de Numance, doivent prouver combien la politique de Nasica était prévoyante. Au retour des ambassadeurs romains, il eut encore le crédit de faire ajourner une troisième fois la guerre punique, malgré les clameurs de Caton, et l'opinion de la majorité du sénat. Tel était l'ascendant que ce grand homme avait obtenu sur ses contemporains, par ses mœurs irréprochables. A une droiture inflexible, à une vie entière passée loin de ces frivolités qui ôtent à l'ame et à l'esprit tout leur ressort, il joignait la connaissance du droit public et civil, et le talent de la parole. Il recueillit encore, vers le même temps, une autre preuve du pouvoir de sa vertu et de son éloquence : par l'ordre des derniers censeurs, un nouveau théâtre se construisait avec des loges et des

siéges commodes. L'édifice était presque achevé, lorsque Nasica représenta combien il était dangereux pour les mœurs publiques de multiplier les jeux scéniques et d'ajouter à leur attrait par la commodité de leurs dispositions locales. Entraîné par son opinion, le sénat décreta la démolition du théâtre, et fit défense d'en construire à l'avenir avec des siéges. La fureur des spectacles, qui dans le siècle suivant s'empara des Romains, justifia la haute prévoyance de cet illustre sénateur, lorsqu'on vit tous les citoyens aller journellement y chercher des leçons de débauche, d'impiété et de révolte. Arbitre en quelque sorte des délibérations du sénat, Nasica fut envoyé en Macédoine pour arrêter les progrès de la révolution qui venait de porter Andriscus, homme de néant, sur le trône d'Alexandre. Il s'agissait d'employer les voies de douceur pour ramener des peuples égarés par cet usurpateur, et de ne recourir aux armes qu'après avoir épuisé ces moyens. Personne n'était plus capable que Nasica de gagner les hommes par son éloquence et sa dextérité ; et en même temps on pouvait compter sur sa résolution et sur ses talents militaires. Arrivé en Grèce, il reconnut que le soulèvement d'Andriscus était plus sérieux qu'on ne l'avait pensé. Nasica était sans armée ; mais telle était l'influence de son nom, qu'il obtint sur-le-champ des troupes des alliés de la république. Il entra en Thessalie, où l'ennemi avait pénétré, et le repoussa jusqu'aux frontières de la Macédoine. Ces opérations donnèrent le temps au sénat de prendre les mesures nécessaires pour suivre cette guerre, qui ne devait être achevée que par Métellus (*V.* ce nom, XXVIII, 453). Ici se termina la carrière politique de Nasica. Cicéron, dans son *Dialogue des orateurs*, vante l'éloquence tueux patricien, auquel i manqué, comme à son pi jouir d'une renommée plus que de naître dans un autre gloire sans égale des deux . fit pâlir celle des deux Nas il serait difficile de décide côté se trouvèrent les vertu solides et les plus pures. I

SCIPION NASICA (*P LIUS*), fils du précédent nommé *Serapio*, à cause semblance surprenante avec ve sacrificateur de ce nom questeur, l'an 605 de Rome J.-C.), sous les consuls Ma sorinus et Manilius, au comm de la troisième guerre puniq en cette qualité, les armes e tions que les Carthaginois co à livrer aux Romains, dar d'obtenir la paix. Il est à r que Nasica avait pour col cousin Cnéus Cornélius His tandis que Scipion Emilie jeune, servait en qualité légionnaire dans l'armée c Ainsi les Scipions semblai tiplier en Afrique pour la Carthage. Le consulat de N. de R. 615, avant J.-C. très-orageux. Les tribuns, ir sentence prononcée par l contre un déserteur, osèr en prison Nasica et son c Junius Brutus. Nasica f d'une fermeté inébranlable

(1) Nous n'avons pas cru devoir fa à part pour cette branche de la maison Elle avait pour auteur L. Cornélius des deux Scipions tués en Espagne, qu nom d'*Hispalus*, parce qu'il vint p la nouvelle des succès de son frère. I mier Hispalus fut consul, l'an de R J.-C. 138), et mourut l'année mém trature. Il était en même temps pont fils Cn. Cornélius Scipion, dont il s'a fut préteur, l'an 615. Cette branche tre de la famille, s'éteignit en la pers ce préteur.

lement dans cette occasion, mais encore en imposant silence à tout le peuple assemblé. Les tribuns voulaient forcer les consuls à prendre certaines mesures relatives à la cherté du bled : Nasica s'y opposa ; et comme le peuple murmurait : *Romains*, dit-il en élevant la voix, *taisez-vous; je sais mieux que vous ce qui est utile à la république*. A ces mots toute l'assemblée garda un silence respectueux, et l'autorité d'un seul homme fut assez puissante pour faire taire les cris de la faim. En effet, jusqu'alors il s'était rendu tellement recommandable par ses vertus publiques et privées, qu'il est le premier et probablement le seul des Romains que l'on ait nommé souverain pontife sans qu'il fût présent à l'élection. Lors des séditions excitées par Tiberius Gracchus pour la loi agraire, l'an de Rome 621, Nasica qui s'était mis à la tête des plus courageux adversaires de ce tribun, sommait vainement le consul Scævola (*V.* ce nom, p. 4 ci-dessus), de recourir à la force contre un demagogue si dangereux ; alors se levant avec emportement, il s'écria : *Puisque le consul, par un attachement scrupuleux aux formalités des lois, expose la république et les lois mêmes à une perte certaine, tout particulier que je suis, je me mettrai à votre tête*. En même temps enveloppant sa main gauche dans le pan de sa robe pontificale, il en couvre sa tête, soit pour arborer une espèce de signe de ralliement, dit Appien (a), soit afin de dérober aux regards des dieux ce qu'il allait faire; puis il ajoute d'une voix terrible : *Suivez-moi, vous tous qui vous intéressez à la conservation de la république*. Presque tous les sénateurs marchent à la suite de Nasica ; la foule, pleine de respect pour le pontife, se range sur son passage : il se dirige vers le Capitole où se trouvait Tibérius ; et dans cette mêlée sanglante, le tribun et trois cents de ses partisans sont assommés à coups de pierre et de bâton (*V.* Gracchus (Tiberius), XVIII, 245). On croit même qu'après avoir été renversé par Saturcius, Gracchus fut tué par Nasica ; ainsi cet illustre patricien aurait eu le malheur d'être le premier Romain qui ait fait couler le sang de ses concitoyens dans une sédition. Les partisans de l'aristocratie exaltèrent sa conduite, tandis que le parti populaire n'y vit qu'un assassinat. En butte à la fureur de la multitude, il ne pouvait plus paraître en public sans être exposé à des invectives et à des menaces : on parlait même de l'accuser juridiquement. Comme souverain pontife, Nasica pouvait être considéré comme ayant commis un sacrilége. Le chef du sacerdoce ne pouvait assister à un jugement de mort, ni porter ses yeux sur un cadavre, encore moins le laisser sans sépulture : mais quels termes pour qualifier l'impiété d'un pontife commettant dans le temple de Jupiter un meurtre sur un augure tel qu'était Gracchus, et laissant le corps de sa victime sans tombeau! Le sénat, justement alarmé sur le sort d'un homme qui lui était si cher, se vit obligé de l'éloigner de l'Italie, ce qui était encore une atteinte portée aux obligations du sacerdoce : le grand pontife ne devait pas sortir de l'Italie. Il fut donc envoyé en Asie, avec la mission d'apaiser les troubles excités dans le royaume de Pergame, par Aristonicus ; mais ce n'était qu'un prétexte pour couvrir un exil honorable, ou plutôt pour dissimuler une retraite

(a) [illegible]

trop nécessaire. Nasica ne vécut pas long-temps loin de sa patrie : à peine arrivé près de Pergame, il mourut de chagrin, l'an de Rome 622. Cicéron ne parle de lui qu'avec les plus grands éloges. Dans le plaidoyer pour Milon, il le compare à Servilius Ahala, qui tua Spurius Melius, et dit que l'un et l'autre, en délivrant la patrie de dangereux citoyens, avaient rempli l'univers de leur gloire. Ailleurs (huitième Philippique), l'orateur romain exalte le courage, la sagesse, la grandeur d'ame de Nasica, et assure que les meilleurs citoyens l'ont regardé comme le libérateur de la république. Velleius Paterculus porte le même jugement, et vante surtout Nasica pour avoir préféré, en cette occasion, les intérêts de la patrie à ceux du sang (il était cousin germain de Tibérius). Appien (3) ni Plutarque (4) ne s'expliquent sur cette action, que Florus regarde presque comme légale (5). Le vertueux Rollin, loin de ratifier les éloges de Cicéron, accuse cet orateur d'avoir été aveuglé par l'esprit de parti. En effet, celui qui fit tuer les complices de Catilina sans jugement, était intéressé personnellement à trouver légitime le meurtre de Gracchus. — SCIPION NASICA (P. Cornélius), fils du précédent, consul l'an de Rome 641, mourut dans le cours de sa magistrature. Il soutint l'honneur de son nom par une intégrité parfaite. Son esprit, et surtout ses mœurs, au rapport de Cicéron, s'étaient perfectionnés par l'étude de la philosophie, qui chez lui n'avait rien de dur ni d'austère. Orateur disert, il joignait à la pureté du langage le sel

(3) Bell. civil., lib. I, c. 1.
(4) Vie de Tibérius Gracchus.
(5) *Quasi jure oppressus est*, Flor., lib. III, § 13.

de la bonne plaisanterie (6 de Sicile, Valère-Maxime Victor ont confondu les miers Scipion Nasica. D

SCIPION NASICA (*L LIUS*), fils du précéde par Q.-Cæcilius Metellus I nom, XXVIII, 457), et l'histoire sous le nom de *Scipion*, dégénéra des vert des talents héréditaires d tres. Toutefois ses allia nom et ses richesses l'éga lon l'expression de Pluta qu'il y avait de plus gran me (1), et le firent passer les dignités de la républiq sa Lépida, dont la main putée par Caton d'Utiqu nom, VII, 407); puis Scr devint plus tard l'épouse Lors de la fameuse brig consulat, qui marqua l'a 702 (av. J.-C. 52), M pion se mit sur les rangs, seus, ancien questeur d Ils avaient pour concurr l'assassin de Clodius. Vo bler le parti de ce comp n'eurent pas recours « à » tions ordinaires et invé » l'état, telles que les pr » distributions de denier » gner les suffrages, mai » ouverte, à la voie des » l'effusion du sang et » moyens d'une audace e » tendaient à exciter une » vile (2) ». Leurs troupe le palais Hostilien, et a pendant cinq jours, la l'inter-roi Lépidus, qui convoquer illégalement l

(6) Brutus, n°. 128.
(1) Vie de Pompée.
(2) Ibid.

mit fin à ces troubles en
un seul consul, qui fut
Ce fut sous ces sinistres
que Scipion donna à cet
omain Cornélie, la plus
es filles (3). La puissance
n'empêcha pas le beau-pè-
ccusé de brigue par Mem-
rertu d'une loi que Pompée
venait de porter; mais ce
elon l'expression de Taci-
teur des lois dont il était
prit le deuil, et sollicita,
lus-Scipion, les juges, qui,
nsi le deuil, reconduisi-
a place jusqu'à sa maison,
s'ils auraient dû punir, et
ainsi l'accusateur à se dé-
a poursuite. Pompée prit
Métellus pour collègue dans
t, après avoir exercé seul,
x mois, cette magistrature.
aspirant à la gloire de ré-
tat, rétablit dans ses an-
s la censure; mais il eût
de réformer ses mœurs,
as scandaliser Rome par
s débauches. Valère-Maxi-
le montre assistant aux
nés par Gémellus, appa-
tribuns, qui, « pour sa-
a lubricité de ce consul et
befs, fit de sa maison un
rostitution, et leur amena
ames de naissance illustre,
Fulvie, enlevées à leur
leur mère, aussi bien que
Saturninus, enfant d'une
aille, tristes victimes d'une
ence échauffée par le vin! »
it où la guerre civile allait
e César et Pompée, Métel-
fut le premier à repousser,
nt, les ouvertures pacifi-

ques du vainqueur des Gaules. Il opina en demandant que si, dans un jour fixe, César ne posait point les armes, il fût déclaré ennemi de l'empire romain (4). L'espoir d'obtenir le gouvernement des provinces, et de partager avec Pompée le commandement des armées, autant que la crainte d'être recherché pour ses malversations si la paix rétablissait l'ordre dans l'état, dictait à Scipion ce langage peu modéré (5). Quelques jours après, il partit pour la Syrie, avec le titre de proconsul et la mission de rassembler toutes les troupes de l'Orient. César voulut en vain l'empêcher de l'accomplir (*V.* ARISTOBULE, II, 447). Scipion déploya dans cette province une cruauté jusqu'alors étrangère à son illustre race : il fit trancher la tête à Alexandre, fils d'Aristobule, roi des Juifs, sur le frivole prétexte d'anciens troubles excités dans la Judée (6); mais dans le fait parce que ce prince était partisan de César. Après avoir reçu un échec vers le mont Amanus en Cilicie, il s'arrogea lui-même le titre d'*imperator*, et se fit donner des sommes immenses par les princes et les cités de l'Orient. Il leva alors un corps de cavalerie : mais au lieu d'attaquer les Parthes comme l'exigeaient l'intérêt et l'honneur de Rome, il sortit de la Syrie avec ses légions, et entra dans l'Asie-Mineure, où l'on appréhendait une irruption de ces redoutables ennemis. Voyant ses troupes plus disposées à les repousser qu'à prendre part à une guerre civile, Scipion se crut tout permis pour les amener à ses projets : il autorisa toute espèce de brigandages et d'exactions,

appelée aussi Cornélie, avait épousé

(4) Plutarque, Vie de César.
(5) C. J. César. Comm. de Bell. civ. I, 1.
(6) Joseph., Antiq. judaïques, l. XIV, c. 13.

et lui-même en donnait l'exemple, tant pour satisfaire son avarice, que pour trouver de quoi faire des largesses aux soldats. Déjà il prenait ses mesures pour enlever les trésors du temple de Diane à Éphèse (7), lorsqu'une dépêche de Pompée, qui le pressait de hâter sa marche, vint lui épargner un crime non moins odieux que celui d'Érostrate. Arrivé en Macédoine, Scipion se trouva en présence de Domitius Calvinus, lieutenant de César: ces deux généraux, étant à-peu-près égaux en force, ne se firent qu'une guerre d'observation; seulement Scipion, abandonnant son camp à l'improviste, parvint à chasser de la Thessalie L. Cassius Longinus, autre lieutenant de César; puis, par la célérité d'une contre-marche, il sauva Favonius qu'il avait laissé aux bords du fleuve Haliacmon, avec huit cohortes pour la garde des bagages de ses légions (8). Pendant ces opérations, César, qui affectait de desirer la paix, se voyant rebuté par Pompée, dépêcha un ami commun (Clodius) vers Scipion afin de l'engager « à changer les dispositions de son » beau-père, sur lequel il avait assez » de crédit non-seulement pour lui » offrir ses conseils, mais pour le » forcer à l'écouter, et pour le rap- » peler à la raison, s'il s'en écar- » tait. » On voit, par ces expressions tirées des *Commentaires* de César, quel rôle important jouait Métellus Scipion dans le parti de Pompée. En effet, son armée ne reconnaissait que lui, et il avait assez de forces pour lutter, au besoin, contre son gendre. Métellus reçut d'abord favorablement le message de César, et les dépêches flatteuses pour sa vanité, dont l'envoyé était chargé; mais bientôt, sur l sentations de Favonius, zélé de Pompée, il rompit tout- négociation. Si, après avoir lignes de César, à Dyrr Pompée rejeta le conseil q donné de repasser en Itali principalement pour ne p donner Métellus Scipion et mée, qui était toujours en lie, et qui aurait eu alors à c toutes les forces de l'ennemi César venait de s'emparer province, à l'exception de où Scipion s'était renfermé légions. Pompée ne tarda pas sa jonction avec son beau-p il invita l'armée à prendre butin et aux récompenses victoire qui venait d'être r à Dyrrachium. Il fit ensuit les deux armées ensemble, ticiper Métellus Scipion à honneurs du commandemen fiance était si grande dans l Pompée, que Metellus Sc une contestation sérieuse a tulus Spinther et Domitius barbus, pour le souverain dont César était revêtu. » » dit Appien, mit fin à ces co » en homme qui connaissai » situdes de la guerre; et » yeux d'indignation sur le » dants, il se couvrit le vis la bataille de Pharsale, avec les troupes qu'il avai de Syrie, occupait le centr mée. Après la défaite, il fit l'Afrique, où il trouva les l Varus et les secours de Jul Mauritanie; mais il n'y appo les talents d'un grand géné de toutes les vertus militai ancêtres, il n'avait que le d'un soldat, et quelque con de la tactique. Sa présompti

(7) C. J. César. Comm. de Bell. civ., lib. III.
(8) C. J. César., ibid.

contre César. On a pu voir à
ATON d'Utique, le peu de cas
étellus des avis de ce sage ro-
ui avait pourtant l'obligation
onnu comme le chef du parti
ée en Afrique. Caton avait
épargné à Métellus Scipion
de la destruction d'Utique,
it ordonner pour faire là-
sa cour à Juba. Le procon-
ondé par d'habiles lieute-
ut bientôt rassemblé des
posantes, formé des maga-
plusieurs campagnes, et
lévastant le pays, les me-
essaires, pour préparer à
e disette absolue lorsqu'il
en Afrique. Jamais les par-
Pompée n'avaient paru plus
es. Le nom de Scipion rap-
fortune des deux illustres
, et l'on croyait que, dans la
itrée, il se couvrirait de la
ire. Un oracle portait que
es Scipions serait toujours
e en Afrique. Les soldats
étaient alarmés d'en avoir
battre dans cette province.
uvait, par bonheur, dans
le César, un certain Scipion
it d'autre mérite que d'ap-
à la famille des vainqueurs
ge. L'infamie de ses mœurs
changer pour lui le beau
'Africanus contre celui de
, qui exprimait une abomi-
herche de débauche. César
la tête de son armée; et
ndant en effet lui-même, il
céder les honneurs du com-
nt. Ainsi fut éludé l'oracle:
s, le croyant accompli, re-
ir confiance accoutumée. Ce-
n premier combat dans le-
nus, un des lieutenants de
it quelque avantage, sembla
les espérances du procon-
sul, qui prodigua les récompenses à ce corps d'armée. César, renfermé dans l'enceinte de son camp, évita de se mesurer avec les forces trop supérieures de Métellus Scipion, tant qu'il n'eut pas réuni toutes ses ressources. Le proconsul prit pour de la lâcheté ce qui n'était que l'effet d'une sage circonspection. Un jour, après être resté quelque temps en bataille dans la plaine, il fit rentrer lentement ses troupes dans son camp, les assembla, et leur fit un discours sur la terreur qu'il avait inspirée à César. Après les avoir exhortées à bien faire, il leur promit dans peu une victoire complète (7). Cependant César faisait à Scipion une guerre sourde et bien dangereuse, en se conciliant, par sa douceur et son humanité l'affection des habitants de l'Afrique qu'avaient aliénée les violences et les cruautés de ce présomptueux général. Aussitôt que César eut reçu des renforts, il accepta un combat de cavalerie, fut vainqueur, et cet échec aurait dû convaincre Scipion de la nécessité de traîner la guerre en longueur. Mais loin d'écouter ce conseil donné par Caton, il taxa celui-ci de lâcheté, et lui écrivit qu'il devait se contenter de trouver sa sûreté dans une bonne ville et derrière de fortes murailles; que c'en était trop que de vouloir empêcher les autres de suivre l'impulsion de leur courage. Chaque jour de nouvelles fautes prouvaient combien Métellus-Scipion était incapable de vaincre, et combien, en cas de succès, il saurait mal user de la victoire. On lui amena un centurion et quelques vétérans de César prisonniers. Scipion leur offrit la vie et des récompenses, s'ils voulaient s'enrôler sous ses drapeaux. Le centurion ré-

(7) Commentaire sur la guerre d'Afrique, attribué à Hirtius Pansa.

neliz, habile dessinateur et coloriste agréable. Les talents de Scoorel frappèrent ce nouveau maître, qui le prit en amitié et le regarda comme son fils. Il avait une fille de douze ans d'une rare beauté et d'un esprit remarquable; le jeune artiste en devint épris, et elle répondit à sa passion. Comme Scoorel était encore fort jeune, et qu'il ne se croyait pas assez habile pour se flatter de l'obtenir de son père, il résolut de voyager afin de se perfectionner et de mériter ainsi la main de sa maîtresse. Il partit donc et alla demeurer quelque temps avec Jean de Momper; mais la mauvaise conduite de ce peintre le dégoûta, et il se rendit à Cologne, puis à Spire, où ayant lié connaissance avec un prêtre qui cultivait l'architecture, il reçut de lui des leçons de cet art, et lui laissa, en retour, quelques tableaux de sa main. Il visita successivement toutes les villes de l'Allemagne où il se trouvait un peintre de renom, et il se serait fixé à Nuremberg, auprès d'Albert Durer, si les troubles excités par les guerres de religion ne l'eussent déterminé à se retirer en Carinthie. Un riche baron de ce pays voulut lui donner une de ses filles en mariage; mais l'amour qu'il conservait pour la jeune Corneliz lui fit rejeter cette offre séduisante. Il se rendit à Venise, où s'étant lié avec un religieux, grand amateur de peinture, il résolut de le suivre à Jérusalem. Il visita les Saints-Lieux, et les dessina avec soin, ainsi que tous les endroits remarquables par où il passait. A son départ, il promit au gardien du Saint-Sépulchre de lui envoyer un de ses ouvrages; et à peine arrivé à Venise, il remplit sa promesse, en lui faisant parvenir un tableau de l'*Incrédulité de Saint Thomas*, que l'on voyait encore dan église en 1604. Les *Vues* qu'i dessinées de la cité sainte, l virent dans la plupart des de l'évangile qu'il exécuta suite. Après un court séjour nise, il s'arrêta à Rome pour dier les restes de l'antiquité chefs-d'œuvre de Raphaël et chel-Ange; et sa réputation s' avec rapidité. Le cardinal d'U son compatriote, ayant été él trône pontifical sous le nom d' VI, Scoorel fut chargé de dive vaux, entre autres du port pape pour le collége de Louva ce pontife avait fondé. Le l étant mort, Scoorel retourn sa patrie, où il trouva sa ma mariée. Après avoir donné qu jours à sa douleur, il peigni l'église cathédrale d'Utrech grand tableau représentant *l'* *de Jésus-Christ à Jérusalen* pendant, craignant de se trouve loppé dans les troubles qui écl dans cette ville, il choisit pour jour Harlem, où il acheta une m et il reçut alors de toutes par demandes de tableaux. Les pl marquables furent un *Baptê Jésus-Christ*, où l'on voyait un nombre de belles figures nues paysage dont la beauté excitai miration de tous les connais par la vérité et l'agrément du *un Christ en croix*, pour le n autel de la vieille église d'Amste Quand le roi Philippe II se re Flandre en 1549, il fit ache principales productions de S et les fit transporter en Es Plusieurs autres de ses ouvrag été détruits ou brûlés, au gra gret des amateurs, dans les tr des Pays-Bas, en 1566. Cep on conservait encore, dans l'a

ie, un beau tableau de
ntant *le Martyre de*
ent; et dans celle de
, *un crucifix* recouvert
ts également peints, qui
rrière du maître-autel.
long de rapporter tous
connus de cet habile ar-
entièrement à son art,
oute ambition, il refusa
rillantes que lui faisait
, pour l'attirer en France.
le dans tous les exercices
parlait avec facilité le
nçais, l'italien et l'alle-
la fin de sa carrière, il
à de fréquentes attaques
ont il mourut le 6 décem-
Parmi ses élèves, on cite
ro, qui fut peintre du roi
Philippe II. P—s.

, architecte et statuaire,
rtistes les plus célèbres
té, naquit à Paros, vers
vingt-neuvième olym-
ou 462 ans avant no-
peu d'années après la
idias. Deux faits, rappro-
le l'autre, nous donnent
Le premier est la cons-
temple de Minerve *Alea*,
de Tégée, dans l'Arcadie.
emple ayant été incendié
ie année de la quatre-vingt-
ympiade, la reconstruction
ieu peu de temps après; et
ettons de plus que Scopas
s être âgé de trente à trente-
pour que sa réputation eût
ns l'Arcadie, et qu'on osât
la direction d'un monu-
apportant. Le second fait,
s certain, est l'exécution
liefs qui ornaient le tom-
Mausole, roi de Carie. Ce
urut la quatrième année de
ième olympiade. Son tom-
beau fut commencé aussitôt après sa mort : il n'était pas encore terminé, lorsque Artémise mourut, la troisième année de la cent septième olympiade, mais il le fut peu d'années après (Pline, xxxiv, 8). Or, de la troisième année de la quatre-vingt-seizième olympiade, à la troisième de la cent septième, il y a un intervalle de quarante-quatre ans, qui, joints à trente ou environ dont Scopas était âgé dans la quatre-vingt-seizième, donnent soixante-quatorze ans, cours à-peu-près entier de la vie d'un homme. Un troisième monument marque même le milieu de cette période : ce sont deux statues, l'une d'Esculape, l'autre d'Hygéia, dont Scopas orna le temple d'Esculape, à Gortys dans l'Arcadie. Ce temple était construit en marbre du mont Pentélique. La ville de Gortys fut privée de ses habitants, et réduite à l'état d'un pauvre et obscur village, comme plus de quarante autres places du Péloponnèse, lorsque celle de Mégalopolis fut bâtie, et qu'on força les habitants d'une grande partie de l'Arcadie d'aller s'y établir (Paus., VIII, 27). Un temple aussi riche que celui de Gortys, et les principaux embellissements qui le décoraient, devaient avoir été élevés avant que cette ville fût ainsi abandonnée et ruinée : or Mégalopolis fut fondée la deuxième année de la cent deuxième olympiade : les ouvrages de Scopas étaient par conséquent antérieurs à cette date. Nous avons ainsi trois époques, la quatre-vingt-seizième olympiade, la cent deuxième et la cent septième. Le temps où florissaient les artistes de l'antiquité n'est pas toujours déterminé avec autant de précision ; et cependant l'époque de Scopas a été plus d'une fois un sujet de discussion et d'erreur. Il suit de nos remarques que Pline s'est trompé,

lorsqu'il a placé Scopas à la quatre-vingt-huitième olympiade, comme marquant son âge moyen. Winckelmann a jugé avec raison que cet artiste est antérieur à Praxitèle ; mais ce fait n'est vrai qu'en admettant, ce que nous croyons avoir établi ailleurs, que Praxitèle a vécu jusqu'à la cent vingt-unième olympiade (*Voy.* PRAXITÈLE); car si l'on plaçait, comme ce savant antiquaire, et comme Pline, Scopas à la quatre-vingt-huitième, et Praxitèle à la cent quatrième, il y aurait erreur sur tous les deux. Il suit encore de nos observations, que Heyne a justement assigné la place chronologique de Scopas ; mais qu'il a erré lorsqu'il a cru que Praxitèle lui était antérieur (1), ce que Winckelmann niait par la comparaison du style. Scopas obtint d'abord de la célébrité dans l'Asie-Mineure. Il orna de ses ouvrages plusieurs villes de l'Ionie. Dans l'île de Samothrace, il exécuta une statue de Vénus, et à Chrysa, dans la Troade, une figure d'Apollon *Smintheus* ou *Sminthoctone*, *tueur de rats*, ou *qui tue le rat*. Ce dieu était représenté marchant et écrasant un rat sous son pied. Strabon, qui nous apprend ce fait (XIII, 45), ne dit point s'il était nu ou vêtu. Il y a lieu de croire qu'il était vêtu d'une robe longue de femme : c'est ainsi qu'il est représenté sur diverses médailles de la ville d'Alexandria-Troas, où l'on peut avoir imité le type donné par Scopas, si lui-même ne s'était conformé à quelque ancienne image, ce qui est encore plus vraisemblable (2). La réputation de ce maître ayant pénétré dans la Grèce, bientôt l'Attique, la Béotie et le Péloponnèse se peuplèrent de ses ouvrages. A Gortys, dans l'Arcadie, il éleva le monument dont nous venons de parler. La statue d'Hygéia était placée à côté de celle d'Esculape ; ce dieu était jeune et sans barbe, caractère mythologique dont il existe plus d'un exemple. A Tégée, dans le temple de Minerve *Aléa*, dont il avait dirigé la construction, il plaça, à côté d'une ancienne statue de cette déesse, exécutée en ivoire par Endœus, d'autres statues en marbre, d'Esculape et d'Hygéia. A Argos, dans le temple d'Hécate, il éleva une statue de cette déesse, en marbre comme les précédentes. A Élis, dans l'enceinte extérieure du temple de Vénus Céleste, dont l'intérieur renfermait la statue de cette déesse en or et en ivoire, par Phidias, il exécuta un monument en bronze, représentant Vénus *Pandémos*, c'est-à-dire Vénus honorée par le peuple entier. Cette déesse était montée sur un bouc, image purement mystique, dont on pourrait citer d'autres exemples, et à laquelle il ne faut attacher aucune idée de lubricité. A Thèbes dans la Béotie, il exécuta une statue de Minerve, qui fut placée au-devant d'un temple d'Apollon *Isménius*, et qui faisait pendant à un Mercure de Phidias; et une statue de Diane *Eucléa* (la *triomphante* ou la *glorieuse*, ce qui vraisemblablement signifiait *la lumineuse* ou *lucifera*), consacrée dans le temple de cette déesse. Athènes et Mégare paraissent avoir recherché ce maître avec autant d'empressement que Thèbes et le Péloponnèse. Il orna Athènes de deux statues représentant deux Euménides, en pierre *lychnite* ou pierre transparente (apparemment en albâtre). A

(1) *Des epoq. de l'art*; dans le *Recueil de pièces intéressantes* de Jansen, tom. III, pag. 99.

(2) Quelle était l'idée mythologique attachée au culte d'Apollon *Smintheus*? L'auteur de cet article a cherché à résoudre cette question dans une dissertation encore inédite.

dans le temple de Vénus
ou *pratiquante*, auprès d'une
: statue de cette déesse, qui
ivoire, il éleva trois figures
tant des génies propres à fa-
le culte de Vénus, savoir,
·, le Desir, la Passion. Praxi-
ılant compléter cet ensemble
que, et le rendre plus moral,
auprès des trois génies de
la Persuasion et la Con-
(*Voyez* PRAXITÈLE). Né
ıe ville qui ne pouvait pas
son laborieux ciseau, Sco-
courut, comme on voit, la
ntière. On conservait dans le
de Cnide, auprès de la statue
s, un Bacchus et une Miner-
a main, qui ne déparaient
· chef-d'œuvre de Praxitèle,
ils lui fussent inférieurs. Il
ue les sculptures du tombeau
sole furent un de ses derniers
s. Il n'en exécuta toutefois
partie. Ce magnifique monu-
egardé par les anciens com-
des sept merveilles du mon-
ait quatre faces. Timothée
le côté du midi, Léocharès
ı couchant, Bryaxis celui du
t Scopas celui du levant. Les
ı midi et du nord avaient cha-
ixante-trois pieds de long;
e l'orient et du couchant cent
te-deux pieds et demi. Elles
les unes et les autres ornées
nnes et couvertes de statues
ıs-reliefs (Lucien., *Dialog.*).
sculpta le quadrige de mar-
vé sur le faîte. Scopas exé-
ısi des sculptures sur une li-
cent quarante-deux pieds de
nviron cent trente-quatre de
ls), déduction faite seulement
adrements et des colonnes,
uppose avoir été engagées;
immense, qui ne peut avoir
été achevé qu'avec l'aide d'un grand nombre de collaborateurs. La tradition attribuait à ce maître un monument à-peu-près de la même époque, mais d'une bien moins grande importance : c'étaient des sculptures jointes à une des colonnes intérieures du temple d'Éphèse. L'ancien temple fut incendié, la première année de la 106e olympiade; la réparation en fut commencée sur-le-champ, et dans 22 ans tout fut terminé (*V.* CHERSIPHRON). Ainsi la date de cet ouvrage rentre dans les limites chronologiques que nous avons établies. Qu'était-ce que ces sculptures? Il est impossible d'en juger. Winckelmann a proposé à ce sujet une conjecture qui ne nous paraît pas admissible. Les anciens ont fait mention de beaucoup d'autres statues de Scopas, sans indiquer pour quelles villes elles avaient été exécutées. Pline cite comme existant à Rome, de son temps, un Apollon, une Vesta, un Mars colossal. Il dit aussi qu'on avait réuni dans le temple de Cneius Domitius, une suite de figures représentant Thétis, Neptune, Achille, des Néréides montées sur des dauphins et sur des chevaux marins, et accompagnées de tritons, le tout de la main de Scopas; « bel ouvrage, ajoute-t-il, et qui suffirait pour honorer la vie entière de ce maître, n'eût-il produit que celui-là. » Ce fait doit nous prouver, comme les précédents, que Scopas entretenait auprès de lui plusieurs artistes moins renommés, qui l'assistaient dans ses grandes entreprises; mais l'invention et la composition de tant d'ouvrages n'a pas moins droit de nous étonner. Du reste, les figures dont il s'agit pouvaient représenter Thétis venant consoler Achille sur le rivage de Troie, ou lui apportant les armes forgées par Vulcain. Deux Statues de Scopas obtin-

rent encore plus de célébrité. L'une était un Mercure, plus d'une fois loué par les poètes, et duquel, disaient-ils, son ciseau avait fait véritablement un dieu. L'autre était une Bacchante, représentée en état d'ivresse. Elle était en marbre de Paros. On croyait la voir grimpant sur le mont Cythéron. Ses cheveux épars semblaient le jouet du vent. Elle portait un chevreuil qu'elle avait égorgé. Une légère teinture, apparemment encaustique, imprimée dans le marbre, donnait aux chairs de cet animal l'apparence de la mort. Malgré l'expression de sa fureur, la thyade conservait la souplesse et la grâce d'une femme ; le dieu qui paraissait l'agiter n'altérait point sa beauté : ainsi le goût et le savoir du maître avaient satisfait à toutes les règles de l'art. *Qui a*, disait un poète, *enivré cette bacchante ? Est-ce Bacchus ou Scopas ? C'est Scopas. — Arrêtez, arrêtez cette statue*, s'écriait un autre, *elle va s'enfuir*. Tels sont les éloges donnés par l'antiquité à cette célèbre figure : nous ne faisons que les répéter. Mais de toutes les productions de Scopas, la plus importante pour nous, ce sont les statues de Niobé et de ses enfants, qu'on a vues long-temps à Rome dans les jardins de Médicis, et qui font aujourd'hui partie de la galerie de Florence. Suivant le témoignage de Pline, on doutait à Rome, de son temps, si cette suite intéressante que la victoire y avait apportée, était de Scopas ou de Praxitèle. Winckelmann la jugeait de Scopas, se fondant principalement sur la différence qu'il avait remarquée entre la tête de Niobé et celle du même personnage, qu'on voyait anciennement à Rome, et dont le travail était plus moelleux et plus terminé. Ce motif n'était nullement péremptoire; car rien ne vait, ni que la tête dont il s'a présentât Niobé, ni qu'elle f Praxitèle. D'ailleurs, Pline ne d que Praxitèle eût sculpté des fi de la famille de Niobé ; il dit ment qu'on doutait de son tem Rome, si les figures placées d temple d'Apollon Sosianus étai Scopas ou de ce maître. Mais lo juge, par le style, que ces statue de Scopas plutôt que de Praxit montre pleinement la justesse c goût. Une épigramme de l'an gie grecque sur une figure de que l'auteur attribue à Praxitèl paru à personne donner une p suffisante en faveur de ce de On pourrait demander si, n'étan de Praxitèle, ces figures sont e de Scopas. Sur ce point, il répondu que Pline n'admetta doute qu'entre ces deux art on peut conclure qu'elles sont vrage de l'un des deux, si ell sont pas celui de l'autre. A observation, un critique qui beaucoup occupé du caractère l'emploi des figures de Niob Schlegel en ajoute une autre qu paraît parfaitement juste : c'es Praxitèle se plaisait à représen beauté calme, tandis que Scop tait attaché plus d'une fois à r des expressions vives et passio Il est même certain que jusqu'à pas, Pythagore de Rhége est l statuaire célèbre qui eût tenté succès l'expression de la doule rien ne peut faire présumer c groupe de Niobé soit de ce m Les nouveaux commentateu Winckelmann (édit. de Dresd veulent reconnaître dans cet ou ni Praxitèle ni Scopas, croyan dans le style une sévérité qui re à des temps plus anciens. Ils

sent aux figures du groupe de Niobé celle de l'Apollon dit *Sauroctone*, celle du jeune Faune qui joue de la flûte, et la Vénus de Médicis, qu'ils croient toutes de l'âge de Praxitèle. L'opinion de ces savants écrivains est fondée sur l'erreur commune qui a supposé jusqu'à présent Scopas contemporain de Praxitèle, tandis qu'il l'a précédé de toute la durée de sa vie. Le groupe de Niobé a donné lieu à d'autres questions. M. Fabroni, proviseur de l'université de Pise, et M. Cockerell, à qui l'histoire de l'art doit tant d'observations nouvelles et lumineuses, les ont regardées comme des originaux sortis des mains ou du moins des ateliers de Scopas. M. Schlegel et Winckelmann semblent avoir hésité. Mengs, dans sa lettre à M. Fabroni, les déclare franchement des copies. M. Mongez, dans sa *Galerie de Florence*, a manifesté la même opinion. Mengs se fonde sur l'inégal mérite des figures qui composent cette suite, et sur les incorrections de quelques-unes. M. Mongez ajoute à ces motifs, des angles un peu trop sentis, des lignes trop droites, et en général la négligence que laisse souvent apercevoir le travail. Il nous serait difficile de porter un jugement sur une semblable question, surtout n'ayant pas les marbres sous les yeux. Ce qui nous paraît certain, c'est que le groupe de Niobé et de la jeune fille, la figure du fils qui lève le bras droit vers le ciel, et d'autres encore sont d'un haut style et d'une grande beauté. Si plusieurs figures paraissent médiocres, nous pouvons en conclure que Scopas employa des collaborateurs dont le mérite n'égalait pas le sien. M. Cockerell a pensé que ces figures ont été originairement placées dans le fronton d'un temple; et M. Schlegel, en développant cette ingénieuse opinion, lui a donné un nouveau crédit. (3) Nous ne devons ici ni l'adopter, ni la combattre. Elle est appuyée sur l'exemple de plusieurs édifices antiques, où le timpan des façades était en effet décoré de figures en ronde bosse, composant des scènes dramatiques, et elle excuserait en outre plus d'une irrégularité. On peut toutefois remarquer qu'une composition dont les figures se trouveraient isolées et posées ainsi à la suite l'une de l'autre, serait bien décousue et offrirait des lignes par trop parallèles et perpendiculaires. Ce n'est pas ainsi que Phidias avait ordonné la composition et groupé les figures du fronton du Parthénon. D'ailleurs, si le fait était vrai, les Romains n'auraient peut-être pas dépouillé la façade d'un temple grec de ce religieux ornement. Il ne paraît pas que leur curiosité dévastatrice se fût portée, au temps de Pline, jusqu'à une semblable profanation. Il faudrait supposer au moins que cet enlèvement aurait eu lieu à Corinthe, lors de la destruction partielle de cette ville, ce qui resserrerait beaucoup le champ des vraisemblances. Visconti croyait reconnaître un Apollon Cytharède de Scopas dans une antique du Vatican dont les restaurateurs modernes ont fait une muse Érato (4); et M. l'abbé Zannoni croit voir une Néréide du même artiste dans la nymphe montée sur un cheval marin, qui orne la galerie de Florence. Une foule d'auteurs anciens nous ont transmis les éloges que la voix publique donnait de leur temps à Scopas. On disait de lui qu'*il ai-*

(3) *De la* [illegible] *de Niobé*, [illegible] suite à la Bibl. orient., t. III, pag. [illegible].

(4) Mus. *Pio-Clem.*, tom. III, Tav. 49.

liait la vérité à la grandeur. Callistrate le loue d'une manière encore plus particulière, comme l'*Artiste de la vérité.* Ce titre est singulièrement remarquable. S'il était donné à un statuaire moderne, on pourrait croire que cet artiste aurait quelque fois négligé le choix des formes, et se serait principalement attaché à rendre les contours de son modèle avec toute leur chaleur. Mais chez les Grecs, le choix de la nature, l'élégance, la dignité des formes, constituaient le mérite commun de tous les maîtres qui pratiquaient les arts d'imitation. Le goût était, en quelque sorte, indigène; on semblait ne pas douter que le ciseau d'un statuaire ne se montrât constamment noble et épuré; et les hommes éclairés célébraient et exigeaient par-dessus tout des artistes le mérite de la vérité, qui est le fondement de l'art, bien assurés que la beauté s'y adjoindrait d'elle-même. C'est en réchauffant, par une vérité plus frappante, des contours ou délicats ou grandioses, qu'un maître se faisait plus particulièrement estimer. Cependant nous pouvons croire aussi que le surnom d'*Artiste de la vérité*, donné à Scopas, fut motivé par l'habileté de ce maître à exprimer des passions vives. Ce mérite, encore peu familier à ses contemporains, forma son caractère distinctif. La statue de Niobé, et celles mêmes de plusieurs de ses enfants offrent de rares modèles d'une douleur profonde, associée à une contenance décente et majestueuse. On y remarque plus de sentiment que de correction. Quelquefois les draperies manquent de facilité : mais la grâce et l'expression y concourent à l'effet général. La beauté de la statue de Niobé, groupée avec sa jeune fille, va jusqu'au sublime. Il paraît que ces belles figures furent souvent copiées pour l'ornement des habitations romaines. On voit à Rome, à Florence, à Dresde, divers fragments, et même des figures entières, qui semblent avoir appartenu à différentes copies. En ce qui concerne l'architecture, l'histoire n'a conservé le souvenir que d'un seul monument de Scopas, c'est le temple de Minerve *Alea.* Ce maître y employa les trois ordres grecs. L'ionique ornait le dehors; le corinthien était au dedans, élevé au-dessus du dorique (Paus., VIII, 45). Il y avait aussi dans l'intérieur deux ordres l'un sur l'autre, ce qui paraît supposer un temple *Hypæthre*, c'est-à-dire dont une partie était ouverte par le haut. L'histoire de l'art offre, avant Scopas, des temples, où deux rangs de colonnes étaient élevés l'un au-dessus de l'autre; mais c'est ici, à ce qu'il nous semble, le premier exemple connu d'un rang de colonnes corinthiennes déployant leur pompe au-dessus d'une ordonnance dorique. Scopas paraît être ainsi un des premiers qui ait senti combien le riche chapiteau de Callimaque ajouterait à la majesté d'un édifice, lorsqu'il couronnerait une base décorée de l'ordre sévère des Doriens. Le temple de Minerve *Aléa* était un des plus magnifiques du Péloponnèse. Strabon dit que de son temps il était encore assez bien conservé. Il suit de tout ce qui précède, que Scopas porta dans l'architecture un génie inventif, noble, élevé; et que, dans la sculpture, il fit admirer un ciseau fécond, une imagination brillante, une sensibilité profonde; mais il n'atteignit point aux bornes de l'art : antérieur à Lysippe, et encore plus à Praxitele, il fut surpassé par tous les deux. Ec—Do.

OLI (Jean-Antoine), na-
italien, né, en 1725, à Ca-
rès de Trente, fit ses études
ick, où il prit le degré de
n médecine. Il exerça cette
n dans sa ville natale, théâ-
borné pour son ambition.
nts lui permirent de se ren-
nise, où il acquit de nou-
nnaissances. Une excursion
montagnes du Tyrol lui ser-
er les bases de sa *Flore* et
ntomologie de la Carniole.
, il s'attacha au comte de
, prince-évêque, qu'il suivit
et à Vienne, pour obtenir la
on de pratiquer la médecine
états autrichiens, ce qui lui
dé, malgré toute la sévérité
ernement sur ce point. Les
l'il soutint excitèrent l'admi-
Van Swieten qui, s'inté-
ce jeune savant, lui procura
de premier médecin aux
Tyrol. Scopoli resta dans
ère d'exil plus de dix ans; et
t qu'en 1766, et après des
ions réitérées, qu'il fut nom-
seiller au département des
et professeur de minéralogie
nitz, où il publia son ouvra-
lé : *Anni tres historico-na-*
Dans ces nouvelles fonctions,
ontra infatigable à explorer
ire connaître les richesses
s de la Hongrie, à rédi-
ieurs Mémoires sur les fos-
des Instructions pour amé-
méthode de la fonte des
s. Tant de travaux ne suffi-
s pour le porter à la chaire
re naturelle nouvellement éta-
ienne : il fut consolé de cet
par la chaire de chimie et
nique à l'université de Pa-
y fit paraître quelques es-
armaceutiques, traduits et
augmentés du Dictionnaire de Macquer, et donna la Description des objets appartenant au cabinet d'histoire naturelle, sous le titre de *Deliciæ floræ et faunæ Insubricæ*, qu'il n'eût pas le temps d'achever. Une dissension qui éclata entre Spallanzani et lui, et dans laquelle le tort ne paraît pas avoir été du côté de Scopoli, abrégea ses jours : il mourut à Pavie, le 8 mai 1788. Ses ouvrages sont : I. *Flora Carniolica, exhibens plantas Carnioliæ indigenas, et in classes distributas*, Vienne, 1762, 2 vol. in-8°. II. *Entomologia Carniolica, exhibens insecta Carnioliæ indigena*, ibid., 1763, in-8°. III. *De minera hydrargyride vitriolo Idriensi. De morbis fossorum hydrargyri, tentamina physica chem.-medica*, Venise, 1761; trad. en allemand, par Meidinger. IV. *Annus historico-naturalis*, Leipzig, 1769-72, 5 vol. in-8°., trad. en allemand par Günther et Meidinger, 1770-81, 3 vol. in-8°. V. *Dissertationes ad scientiam naturalem pertinentes*, ibid., 1772, in-8°. VI. *Fundamenta chemiæ*, Prague, 1777; et Vienne, 1780, grand in-8°., trad. en allemand par Meidinger. VII. *Introductio ad hist. nat. sist. gener. lapidum, plantarum, et animalium*, etc., Prague, 1777, in-8°. VIII. *Crystallographia Hungarica*, ibid., 1776, in-4°. IX. *Principia mineralogiæ sist. et pract.*, ibid., 1772, in-8°., trad. en allemand par Meidinger; et en italien, Venise, 1778. X. *Fundamenta botanicæ*, Pavie, 1783; Vienne, 1786, in-8°. XI. *Deliciæ floræ et Faunæ Insubricæ seu novæ aut minus cognitæ plantarum et animalium species, quas in Insubriâ austriacâ vidit autor, et descripsit*, Pavie, 1786-88, 3

vol in-fol., fig. Scopoli fut en correspondance avec les plus illustres botanistes de son temps. Linné père et fils, Adanson, Wildenow, Jacquin et Forster ont nommé des plantes en son honneur (1); et Smith, président de la société linnéenne de Londres, a donné le nom de *Scopolia* à une plante de la famille des *Térébenthinacées*. A—G—S.

SCOPPA (l'abbé ANTOINE), né à Messine, en 1762, d'une famille considérée, fit ses études dans son pays, et entra dans les ordres. Ennemi des révolutions, les troubles politiques de Naples le déterminèrent à passer en France dans l'année 1801. Il s'établit d'abord à Versailles, où il donnait des leçons d'italien. Ce fut alors qu'il publia un petit *Traité de la prononciation italienne*, auquel il joignit plusieurs morceaux tirés des meilleurs auteurs de cette contrée, terre classique de la poésie. Il y joignit aussi un Recueil de vers de sa composition, plus recommandables par la naïveté du style, que par l'imagination poétique. Il revit l'Italie en 1803, accompagnant un jeune français, dont il s'était chargé de diriger la seconde éducation; et ne revint avec lui, en France, que dans l'année 1808. A cette époque, il fit imprimer, à Paris, un *Traité de la poésie italienne rapportée à la poésie française*, qu'il dédia à M. Garnier, préfet de Versailles, et amateur éclairé de la littérature des deux langues. Cet Essai ayant été bien accueilli, il résolut d'approfondir davantage la matière, de rendre plus régulier le plan qu'il s'était tracé, et de lui donner beaucoup plus d'étendue. De là naquit son livre intitulé : *Les vrais Principes de la Versification, développés par un examen comparatif entre la langue italienne et la langue française*, 3 vol. in-8°. Le premier parut en 1811, le second en 1812, le troisième en 1814. Le but de l'auteur fut d'abord de prouver que notre langue qui, selon lui, « approche plus que les autres de la » perfection, relativement à la nécessité qui a déterminé les hommes à » se créer des signes pour exprimer » leurs besoins, leurs desirs, leurs » passions », est aussi harmonieuse et aussi propre à la musique que celle des Italiens. Ce paradoxe (car c'en est un évidemment) fut défendu par Scoppa, avec talent, et avec une grande fécondité de moyens. Nous aimons à penser que le docte Napolitain était de bonne-foi; et que ses opinions, ses systèmes, en grammaire, en littérature, en musique, n'étaient pas purement de circonstance, en raison de sa position comme réfugié en France. Tout erroné que puisse être celui de ses systèmes dont il s'agit ici, son livre, plein de recherches curieuses, et d'aperçus nouveaux, n'en est pas moins bon à consulter pour les auteurs de poésie française destinée à être mise en musique. La règle qu'il pose consiste à donner aux vers français la coupe des vers lyriques italiens. Il distingue deux sortes d'accents : le *prosodique* et le *grammatical*. Le premier, qui marque simplement les longues et les brèves, n'entre pour rien dans le système dont il s'agit. Scoppa n'y considère que l'accent grammatical, lequel exprime les tons de la voix par un appui sensible, par une percus-

(1) La *Scopolia* d'Adanson, est le *Cardamine Lunaria*, Linné; la *Scopolia* de Jacquin a pour type le *Hyoscyamus Scopolia*; celle de Wildenow et Smith est le *Toddalia* de Jussieu ou *Lepis* de Commerson, et *Crantzia* de Schreber, enfin la *Scopolia* de Linné fils, est un arbre de Java, qui appartient à la polygamie monogynie. Dans les *Illustrations* de La Marck, on trouve une plante indiquée sous le nom de *Scopolia* : c'est une erreur typographique, il faut lire *Scolopia*.

ı voix (ce que les latins
ıt *ictus*) sur une seule syl-
chaque mot, et marque
ongues et les brèves, d'une
encore plus sensible. En
cet accent tombe toujours
ıle du mot dans les rimes
s, et sur la pénultième
ans les mots à rimes fé-
Ces principes établis, l'au-
ıait que le poète français
ımment soin de faire porter
grammatical au même en-
chaque vers de son couplet.
de cet accent varierait selon
des syllabes du vers. Ainsi,
ers de six syllabes, l'accent
sur la quatrième ; dans les
pt syllabes sur la troisième.
esirait surtout que nos poè-
ıes composassent toujours
ıplets de vers égaux, et y
ısent sa règle. L'organisa-
a langue française, qui ne
autant d'inversions que l'i-
end cette application assez
Nous serions obligés de sa-
esque toujours à la musique
tés poétiques; or c'est pré-
ce sacrifice qu'aurait vou-
a, et que nous demandent
tres Italiens. Grétry approu-
ıcoup *les principes sur la*
tion, relativement à ce qui
la musique. L'abbé Scoppa
oyé extraordinairement à
ité impériale de France, et
tre au frontispice de ses li-
cette qualité, il fit, en 1810,
ge en Italie, avec MM. Cu-
Delambre, qui avaient été
par le grand-maître Fon-
examiner l'état des écoles
es de ce pays. Les notes qu'il
cueillies sur les établisse-
l'éducation publique de la
e parurent si précieuses à
Fontanes, qu'il les garda : ainsi elles
furent perdues pour l'auteur. Scoppa
publia, en 1811, des *Éléments de la*
Grammaire italienne, mis à la por-
tée des enfants de cinq à six ans,
Paris, in 12. Il avait donné précé-
demment une Grammaire plus consi-
dérable : toutes les deux eurent du
succès. Un concours fut ouvert en
1813, à l'institut, par la classe de
la langue et de la littérature fran-
çaise, sur la proposition d'un anony-
me (1), pour décider « quelles dif-
» ficultés réelles s'opposent à l'intro-
» duction du rhythme des Grecs et des
» Latins dans les poésies françaises ;
» pourquoi on ne peut faire des vers
» français sans rimes », et autres
questions analogues. M. Daru, au
nom d'une commission de l'institut,
fit un rapport sur treize Mémoires
envoyés au concours. Il analysa par-
faitement le travail de Scoppa ; et,
tout en disant que l'ouvrage ne l'avait
pas convaincu, il signala l'auteur
comme celui des concurrents qui s'é-
tait présenté avec le plus de connais-
sances et d'idées sur cette matière
abstraite, mais intéressante. Le Mé-
moire du grammairien de Sicile fut
couronné dans la séance publique du
6 avril 1815. Il l'imprima en 1816,
in-8°., sous ce titre : *Des beautés*
poétiques de toutes les langues con-
sidérées sous le rapport de l'accent
et du rhythme, en le donnant com-
me un extrait de la partie rhythmi-
que de l'ouvrage en 3 vol. in-8°., qui
a été cité plus haut. Scoppa suppo
se que ce n'est pas précisément le
rhythme des Grecs et des Latins qu'il
s'agit d'introduire dans notre poésie,
mais celui des Italiens ; et il ne voit
pas de difficulté à ce changement,
parce que la poésie française a réel-

(1) Cet anonyme était M. Louis Bonaparte, alors roi de Hollande.

sion arabe d'Avicenne, il est probable que son travail se réduisit à cette seule partie. Cette traduction parut sous ce titre : *Aristotelis opera, latine versa, partim e græco, partim arabico, per viros lectos et in utriusque linguæ prolatione peritos, jussu imperatoris Frederici II*, Venise, 1496, in-fol. On a de Scott : I. *Physiognomia et de hominis procreatione*, Paris, 1508, in-8°.; réimprimé à Francfort, en 1615, sous ce titre *De secretis naturæ*, et depuis, avec les OEuvres d'Albert-le-Grand, Amsterdam, 1655, 1660, etc., in-12. II. *Quæstio curiosa de naturâ solis et lunæ*. On sait que les alchimistes appellent l'or et l'argent le soleil et la lune. Le sujet de cet ouvrage est la prétendue transmutation des métaux. On le trouve dans le cinquième volume du *Theatrum chimicum*, Strasbourg, 1622, in-8°. III. *Mensa philosophica, seu enchiridion in quo de quæstionibus mensalibus et variis ac jucundis hominum congressibus agitur; accedit Othomari Luscinii libellus jocorum et facetiarum*, Francfort, 1602, in-12, 1608, in-8°.; Leipzig, 1603, in-8°. Le professeur Tiedemann cite cet ouvrage, dans son *Esprit de la philosophie spéculative;* et il prétend qu'on y trouve des choses curieuses et des idées profondes. Riccioli raconte que Michel Scott observa régulièrement le ciel et le mouvement des astres, et qu'il composa, d'après les ordres de Frédéric II, un Traité sur la Sphère de Sacrobosco. Niceron censure Naudé d'avoir attribué cet ouvrage à Scott, dans son *Apologie des grands hommes soupçonnés de magie;* et il paraît même ne pas croire à son existence : mais Kæstner le désigne sous ce titre : *Eximii atque excellentissimi physicorum motuum cursusque syderii inv toris Mich. Scotti super autor rar. cum quæstionibus dil emendatis incipit expositio ; ta, illustrissimi imperatoris Frederici precibus.* Kæstner que que l'ouvrage ne conti qui ait rapport aux mathém mais qu'il ne présente que c langes et une compilation d de philosophes, historiens *Voyez* Mackenzie, *Vies des paux auteurs écossais* (en a Kæstner, *Histoire des mat ques* (en allemand), et la no tée au *Lay of the last minst* Walter Scott. — Scott (appellé aussi *Scot*, ou *E* du nom d'*Erin*, que port trefois l'Irlande, sa patrie aussi versé dans l'étude de lettres que l'on pouvait l'êt le neuvième siècle, et vint e ce sous le règne de Charles-l ve. Ce prince, protecteur vants, accueillit celui-là ave coup d'empressement. On d qu'il l'admit souvent à sa et que Scott s'y permit un j réponse très-impertinente, m tant moins vraisemblable, roule sur un jeu de mots qui fiait rien dans la langue de c là. Cet Irlandais était d'un e et ardent ; il écrivit sur la t de manière à soulever contr partisans de l'orthodoxie. Nicolas Ier. adressa des pl Charles-le-Chauve contre se mais il paraît que ces plaint peu d'effet sur l'esprit du Scott continua de rester en F il y mourut paisiblement. L qu'il écrivit sur l'*Eucharis* point parvenu jusqu'à nous. qu'il contenait quelques err la transsubstantiation et la

Il fut proscrit par plusieurs es, et condamné au feu, en , par celui de Rome. Le *Traité* ott composa sur la *Prédestina-ivine*, à la prière de Hincmar, ms, se trouve dans *Vindiciæ stinationis et gratiæ*, 2 vol. ., 1650. — Scott (Régi-, né à Smerth, dans le comté nt, vers le commencement du ne siècle, fit ses études à Ox-et s'occupa de la recherche res rares et oubliés par le com-es lecteurs. Il s'adonna aussi riculture, et publia le *Plan et d'un jardin pour la cul-lu houblon*, 1576, in-4°., me édition. Mais ce qui lui le plus de célébrité, ce fut *La lerie et la magie dévoilées*, ublia en 1584, in-4°. (en an-. D'un esprit fort au-dessus de mps, Scott dévoila sans ména-t, dans cet ouvrage, les prati-es enchanteurs, des magiciens, tes les rêveries de l'alchimie et trologie. Cette publication était me preuve de beaucoup de cou-et l'auteur fut vivement com-par Raynolds, Méric Casaubon, le roi Jacques Ier. lui-même, ans la préface de sa *Démonolo-* nonce que son projet est de refu-opinions de Wierus et de Scott, *a pas eu honte*, dit-il, *de nier uement l'existence de la ma-et de renouveler les erreurs éducéens, en contestant l'exis-des esprits*. On croit que l'ou-de Scott fut brûlé publique-; cependant il fut réimprimé en et en 1665, in-fol., avec des ons. L'auteur mourut en 1599.

Scott (David), né en Écosse, 75, fit ses études à Édim-, et composa une *Histoire sse*, qui parut en 1727. Cet ouvrage n'est dépourvu ni de talent ni d'utilité; mais comme l'auteur s'était montré fort attaché à la cause des Stuarts, et qu'il avait refusé de prêter le serment exigé par le parti qui les renversa, les écrivains de ce parti le dénigrèrent avec acharnement. On ignore si les amis des Stuarts le dédommagèrent de cette injustice: mais on sait que David Scott mourut dans l'obscurité, à Haddington, en 1742. M—d j.

Scott (Daniel), théologien et helléniste, né à Londres, vers la fin du dix-septième siècle, acheva ses études dans les universités des Pays-Bas, et se fit recevoir docteur en droit à Utrecht. Pendant qu'il résidait en cette ville, Scott embrassa les opinions des Anabaptistes ou Mennonites. A son retour en Angleterre, il refusa tous les emplois qui lui furent offerts, et passa sa vie dans la retraite, partageant ses journées entre la prière et l'étude: il mourut à Londres, en 1759. Outre quelques ouvrages de théologie en anglais, parmi lesquels on cite: l'*Essai sur la Trinité*, démontrée par la sainte Écriture, dont il y a trois éditions; on lui doit une *Version* anglaise de l'*évangile de saint Matthieu*, avec des Notes critiques, Londres, 1741, in-8°.; mais il est connu principalement par son *Appendix ad Thesaurum linguæ græcæ ab H. Stephano constructum, et ad Lexica Constantini et Scapulæ*, Londres, 1745-46, 2 vol. in-fol. Ce Supplément au Trésor de la langue grecque de Henri Estienne (V. ce nom), est très-rare en France. Malgré quelques imperfections qu'y signalent les rédacteurs des *Acta eruditor Lipsiens.* (ann. 1749, p. 241 et suiv.), cet ouvrage annonce une connaissance profonde de la langue grecque, et mérite

l'estime qu'en font les savants. Toutefois on a remarqué que l'auteur aurait mieux atteint son but, s'il l'eût mis à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, en le publiant sans ce luxe typographique, inutile dans un livre destiné aux érudits et aux élèves des universités. W—s.

SCOTT (Samuel), l'un des peintres les plus renommés d'Angleterre, naquit dans les premières années du dix-huitième siècle, et ne tarda pas à se faire un nom dans son art. Il prit Vanden Velde pour modèle; et s'il ne parvint pas à l'égaler dans ses marines, il le surpassa par la variété de ses talents. Ses *Vues du Pont de Londres*, et du *Quai de Custom-House*, etc., lui ont fait le même honneur que ses marines, et sont mises au même rang par les connaisseurs. Les figures dont ces vues sont ornées, judicieusement choisies, sont peintes avec une rare perfection. Ses dessins au lavis n'étaient point inférieurs à ses peintures les plus finies. Ses tableaux les plus remarquables furent faits pour sir Édouard Walpole. Scott mourut, en 1772, d'une attaque de goutte. P—s.

SCOTT (Jean), poète, né à Londres, le 9 janvier 1730, était fils d'un marchand de drap de la secte des quakers, qui lui donna une très-bonne éducation, sans insister beaucoup sur les pratiques minutieuses de sa religion. Ce fut à l'âge de dix-sept ans, au milieu des douceurs de la vie champêtre, que le jeune Scott sentit les premières impulsions de son génie poétique; et ce fut d'un maçon, homme de sens et de goût, qu'il reçut des avis sur ses premières compositions. Il s'est toujours souvenu de lui avec une vive reconnaissance; et il lui a souvent attribué la plus grande partie de ses succès. Scott resta jusqu'à l'âge de vingt ans à Amwell, le Hertfordshire, où son père f le commerce de la drèche. Ses classiques souffrirent sans doute coup de l'isolement où il se t dans ce village, dénué de tous s littéraires. Ce ne fut qu'en 176 put faire, de temps à autre, de tes visites à Londres, et qu'il blia quatre *Élégies descriptiv morales*, dont les titres cara sent assez bien le genre de son t et qui furent assez bien accueilli crainte de la petite-vérole éloig core long-temps Scott de la ca Enfin il se fit inoculer en 176 vint alors sans crainte à Lond il se lia avec le docteur Johnson malgré la différence de leurs p pes politiques, accueillit avec le jeune poète quaker; et Sco précia ses qualités aimables. En il épousa la fille de son ami, le maçon Frogles, qui lui donné de si utiles avis. Le bo que lui fit goûter cette excellen me ne fut pas de longue durée mourut en couches, au bout d'u et dans la même année, Scott son enfant et son père. Inconso il quitta Amwell, et se retira un de ses amis, où, dans les pr moments de sa douleur, il co sa plus touchante Élégie. Cep il se remaria, deux ans après une demoiselle de Horne, dist par un esprit cultivé, et avec la il vécut dans une parfaite unio lors il vint plus souvent à Lo et il eut des relations de société lord Lyttelton, sir William J Beattie et d'autres savants. Sa tation augmenta encore par qu travaux utiles, tels que son *Co lois sur les grandes routes e tiers*, et ses *Observations sur présent des pauvres de paroi*

x qui n'ont point de domicile ondres, 1773, in-8°. La plus partie de ses projets fut par M. Gilbert, qui fit adop- le parlement un bill sur cet n 1782. Scott publia, en 1776, *nwell*, poème descriptif, au- travaillait depuis long-temps, lequel il voulut immortaliser lage chéri. Il publia encore, a, un volume de *Poésies*, or- rès-belles gravures. Les jour- 'annoncèrent assez favorable- mais Scott ayant reclamé une partie de leur jugement, *Monthly - Review*, il en ré- une petite querelle littéraire, aquelle le poète - quaker lais- au public un peu trop d'iras- poétique. Peu satisfait de es articles de Johnson sur *s des poètes*, il avait recueilli tails et des observations sur m, Milton, Pope, Dryden, mith et Thomson; et il était e les publier, lorsqu'il mourut, décembre 1783, à Radcliff, le Londres. Ce travail parut, 85, par les soins de M. Hoole, titre de *Critical essays*, avec ie de l'auteur. Z.

OTTI (Jules - Clément), le ble auteur de la *Monarchie des es*, était né, l'an 1602, à Plai- d'une ancienne et illustre fa- Il fut envoyé de bonne heure à , pour y faire ses études, et, à ans, sollicita son admission les Jésuites. Quoique la nature ît pas doué de grandes dispo- s, sa vanité lui persuadait qu'il tous les talents nécessaires pour urir avec éclat la carrière de ignement. A la considération de rents, il fut attaché d'abord au ge romain : mais c'était un théâ- op grand pour lui; et il eut le regret de se voir bientôt éclipsé par ses jeunes confrères. Les succès que Pallavicini venait d'obtenir dans son cours de théologie le piquèrent; et, à son exemple, il voulut terminer ses examens par des thèses publiques: mais il échoua complètement. Sa vanité le consola cependant de cette disgrace, qu'il se flattait de réparer à la première occasion. On l'envoya professer la philosophie à Parme et ensuite à Ferrare: mais la chaire de théologie scolastique était l'objet de son ambition; et, voyant qu'on ne la lui offrait pas, il prit le parti de la demander. Le refus qu'il éprouva de la part de ses supérieurs lui parut une injustice révoltante. Dans son dépit, il cessa d'enseigner la philosophie, et il songea même à quitter l'institut, persuadé que ses talents seraient mieux appréciés dans un autre ordre. Le repentir qu'il témoigna de ses démarches lui mérita son pardon; et il fut nommé recteur de la maison des Jésuites à Carpi. Il y passa deux années, sans donner aucun sujet de plainte; mais, en 1643, ayant appris qu'un de ses parents était malade à Venise, il se rendit dans cette ville, sans en prévenir le général, comme c'était son devoir. Il prolongea son séjour à Venise, sans daigner en demander la permission, et revint ensuite reprendre ses fonctions à Carpi; mais il ne tarda pas d'être appelé à Rome, où il resta sans emploi. De toutes les punitions qu'on pouvait lui infliger, c'était la plus sensible pour un homme du caractère de Scotti; peut-être n'aurait-on pas dû la faire durer aussi long-temps. Dans l'isolement où il vivait, son imagination échauffée s'exagérait les torts de ses superieurs à son égard; et, confiant ses griefs au papier, il composa quelques écrits

contre la société, en attendant que des circonstances favorables lui permissent de les mettre au jour. Après la mort du général Muzio Vitelleschi (9 février 1645), les supérieurs, craignant que Scotti ne vînt à bout d'entraver l'élection, jugèrent à propos de le faire partir pour Parme. Il reçut, dans le chemin, deux lettres anonymes, par lesquelles on l'avertissait que ses écrits contre la Société étaient connus. Alors, changeant de direction, il se rendit à Venise, où il prit l'habit séculier, et se hâta de publier la *Monarchie des Solipses*, ouvrage dans lequel, en feignant de donner des conseils aux Jésuites, il censure amèrement les vices qu'il avait cru remarquer dans leur institution. En vain le nouveau général tenta de lui persuader ou de rentrer dans la Société ou de choisir un autre ordre : Scotti persista dans son projet de rester indépendant. Il obtint, en 1650, une chaire de philosophie à Padoue, avec trois cents florins de traitement; et, deux ans après, il se fit agréger aux facultés de philosophie et de médecine de cette ville. Une des chaires de droit-canon étant venue à vaquer, en 1653, elle fut donnée à Scotti; mais il ne la conserva pas long-temps. Sur les plaintes de ses anciens confrères, en 1658, on le remplaça, en lui réservant toute-fois une pension. Scotti mourut à Padoue, le 9 octobre 1669, à l'âge de 67 ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Augustin, où l'un de ses amis, Jacques Caimo, lui fit élever un tombeau décoré d'une épitaphe flatteuse. C'était, dit le cardinal Pallavicini, un homme de mœurs pures, assez laborieux, mais d'une capacité médiocre. De tous les ouvrages qu'il a laissés, tant imprimés que manuscrits, et dont le P. Oudin a donné la liste détaillée, dans les *Mémoires* de Niceron, XXXIX, 65-85, il n'en est aucun qui mérite d'être tiré de l'oubli, si l'on en excepte celui qui est indiqué à la tête de cet article. Scotti le publia sous ce titre : *Lucii Cornelii Europæi, monarchia Solipsorum, ad Leon. Allatium*, Venise, 1645, in-12. Il fut réimprimé plusieurs fois en Hollande, notamment par les Elzevirs (*Juxtà exemplar Venetum*), Amsterdam, 1648, in-12, et en Allemagne, avec divers écrits satiriques du fameux Scioppius (*V.* ce nom). L'édition de Venise, 1652, in-12, porte, sur le frontispice, le nom du P. Melchior Inchoffer; et Restaut, qui s'en est servi pour sa *Traduction française*, Amsterdam, 1721, 1754, in-12, n'a pas manqué d'indiquer le P. Inchoffer comme l'auteur de la *Monarchie des Solipses*. Plusieurs bibliographes ont adopté cette opinion; et malgré les preuves incontestables par lesquelles le P. Oudin a démontré que l'ouvrage ne peut pas avoir d'autre auteur que Scotti, les avis restent encore partagés. M. J. Gottl. Kneschke, dans une Dissertation spéciale : *De auctoritate libelli de Monarchiâ Solipsorum*, publié en 1812, déclare qu'après avoir examiné les raisons des deux partis, il reste indécis (Voy. le *Dict. des Anonymes* de M. Barbier, 2e. éd., n°. 12090). Il nous semble à nous qu'il suffit de jeter les yeux sur la Monarchie des Solipses pour être convaincu que l'ouvrage n'est pas d'un jésuite resté fidèle à ses vœux; et dès-lors on ne peut l'attribuer au P. Inchoffer (*V.* ce nom), qui, sous ce rapport, est irréprochable. Les Jésuites, d'ailleurs, mieux informés que personne de ce qui se passait dans leur intérieur, en répondant à la *Monarchie des Solipses*,

e seule allusion au P.
is que le P. Raynaud
itation : *Judicium de*
Scotti, et que le car-
i, dans ses *Vindica-*
is, nomme également
it d'Allatius empêcha
idex un ouvrage qui
Scotti ne fut pas tou-
reux. Son Traité *De*
ificiâ in societatem
(enise, 1646, in-4°.),
par le pape Innocent
'avait adressé, dans
rdonnerait des réfor-
uvernement de la so-
consulter, pour plus
Vie de Scotti, par le
les *Mémoires* de Ni-
HOFFER). W—s.
IARCEL-EUSÈBE), né,
ples, d'une famille de
a, fut placé de bonne
e des Chinois, où les
uvaient alors tous les
iction. Les progrès de
èrent d'étonnement ses
nalgré son âge, le ju-
devenir leur collègue.
a tendre jeunesse, une
tranquille, il choisit
tique, afin de pouvoir
suivre son goût pour
t déjà entré dans les
e ses parents l'entraî-
ida, où, à l'occasion
n entre deux commu-
l examina, d'après les
sition et l'étendue du
villes de Misène et de
Dissertation qu'il pu-
lui ouvrit, en 1779,
l'académie des scien-
ttres de Naples, nou-
lée. Scotti se trouva,
ière fois, en contact
nnages les plus distin-
gués de son temps. Il eut ensuite un grand succès dans la prédication, et y brilla surtout par la clarté et la simplicité de son éloquence. Les habitants de Procida accouraient en foule à ses sermons, qui opérèrent un heureux changement dans l'île. Appelé l'année suivante à Ischia, Scotti y prêcha avec un succès encore plus marqué ; mais il fut accusé de répandre dans le peuple des principes dangereux pour la foi. Cependant cette accusation n'eut pas de suite d'abord : il eut même la satisfaction de recevoir du chapitre d'Aversa l'invitation de prêcher dans l'église cathédrale de cette ville. Accusé de nouveau pour la pureté de sa doctrine, il éprouva un affront bien cruel : au moment où il montait en chaire pour commencer son carême, il reçut l'ordre de descendre, et fut obligé de prendre congé du nombreux auditoire réuni pour l'entendre. Il adressa, au chef de l'église d'Aversa, une lettre remplie de charité et de modération. Ne pouvant plus parler dans la chaire de vérité, Scotti traça le plan d'un ouvrage destiné à l'instruction des gens de mer. Il divisa son *Catéchisme nautique* en trois parties, dont une traite des devoirs généraux ; l'autre, de ceux des matelots et des capitaines de vaisseau ; et la dernière, des devoirs de ceux qui font partie de l'armée navale. Dans le premier volume (le seul qui ait été imprimé), l'auteur fait l'énumération des bienfaits sans nombre dont la providence a comblé les habitants des côtes maritimes : il insiste sur l'obligation où ils sont de s'instruire dans la navigation et le commerce, d'exercer les devoirs de l'hospitalité, de secourir les naufragés, de prendre soin de l'éducation de leurs femmes et de leurs filles, si exposées aux dangers de la séduction

pendant les longues absences de leurs maris et de leurs pères, etc. Cet ouvrage, appuyé sur les maximes fondamentales de la religion, était achevé; mais le manque de fonds en arrêta l'impression. En 1789, on vit paraître, sous le voile de l'anonyme, la *Monarchie universelle des papes*, le plus remarquable des nombreux écrits que firent naître les différends entre la cour de Naples et le Saint-Siége, sur la présentation de la haquenée (1) : la question, envisagée du point le plus élevé, y est discutée avec une hardiesse étonnante. La nature du sujet et le caractère ecclésiastique de Scotti l'avaient obligé de cacher son nom; mais il ne voulut faire le sacrifice d'aucune de ses opinions, et fut bientôt désigné pour l'auteur de cet écrit. La cour de Rome en ordonna la suppression. Pour se soustraire à l'orage, l'auteur fut obligé de vivre dans la retraite; et ce fut alors qu'il composa plusieurs volumes sur la liturgie, en recueillant les explications des rites et des cérémonies sacrées, sur les traditions de l'Église primitive, et sur la vie et les usages des premiers chrétiens. Il entreprit en même temps de commenter le livre des *Tableaux* de Philostrate, contenant l'explication de plusieurs peintures grecques de Naples, et se proposa de dégager ce Traité des nombreuses erreurs qui s'y sont glissées par l'ignorance des copistes. Ce commentaire sur l'ouvrage le connu du sophiste dont il rait une nouvelle édition n'ét au-dessus de ses lumières; n facultés pécuniaires ne lui pe pas de le faire imprimer. L nier du roi, Rossi, admira Scotti, obtint de la munificenc le de favoriser cette entrepr le monde savant allait s'enri fruit de tant de recherches, la mort vint détruire ses espé en frappant le protecteur de Ce manuscrit eut le sort de productions inédites de l'a telles que différentes inscript tines, un traité sur la Théocra verselle, un Essai sur les maritimes du littoral napolita Ce dernier travail, pour lequel fallu rassembler un grand no matériaux, était terminé, peut juger de son importan les fragments insérés dans l *chisme nautique*. La révolu Naples vint, en 1799, a Scotti à ses paisibles études, jeter dans le tourbillon des ments politiques. Son caractè habitudes l'éloignaient égalen affaires publiques, et il n' qu'avec répugnance sa nomin membre de la commission tive. Pendant l'existence ép de la république napolitaine, na l'exemple de la modéra de la prudence: mais rien n soustraire au sort qu'éprouvè partisans de la révolution, la monarchie fut rétablie le 1799. Il fut emprisonné et mort avec un grand nombre amis, dans le mois de janvie (*Voyez* HAMILTON et NELS marcha au supplice avec l gnation d'un chrétien et le calm philosophe. Sa maison, livr

(1) Cet écrit est sous la forme d'un discours adressé à Ferdinand IV et à tous les souverains. L'auteur prétend y faire l'Histoire des papes; qu'il accuse d'être cause de tous les maux de l'église; il compare la cour de Rome à la synagogue, appelle le *chef ministériel de l'église*, et la bulle *Unigenitus*, le *Chef-d'Œuvre de l'esprit de ténèbres*, trace un noir portrait des jésuites, et se plaint de la conduite tenue envers les jansénistes de Hollande. Enfin cet ouvrage est une philippique continuelle contre les papes, et ne pouvait avoir été inspiré que par un esprit de schisme et par une haine violente. L'abbé Scotti ne s'était pas nommé, mais il fut bientôt reconnu pour l'auteur. Son livre a été mis à l'index par décret du 2 juillet 1804. P-C-T.

ne populace effrénée, fut pil-
ûlée, et les précieux manus-
'elle contenait furent la proie
ames. Ses ouvrages imprimés
. *Dissertazione corografico-*
delle due antiche distrutte
'iseno, e Cuma, etc., Naples,
n-4°. II. *Orazione in morte*
peratrice Apostolica Maria
d'Austria, ibid., 1785,
III. *Catechismo nautico*,
1788, in-8°. (le premier
seulement.) IV. *Della Mo-*
universale de' Papi, Naples,
in-8°. A—G—S.

ITI (Côme-Galéas), profes-
nistoire, naquit, en 1759, à
, village du Milanez. Ses pa-
peu favorisés de la fortune,
t voulu lui donner un état;
nt cependant le bon esprit de ne
trarier ses dispositions pour
es. Les pères Somasques fu-
premiers instituteurs : il se
ensuite à Milan pour y suivre
s de droit; mais la voix et
ple de Parini l'éloignèrent de
prudence pour l'attacher à la
Il fit une étude aprofondie
iens, sans négliger les mo-
; et à l'âge de vingt ans, il
un petit recueil qui fut assez
blement jugé par le public.
agé par ce succès, il fit pa-
quelques contes, qui furent loin
le même sort. La corruption
eurs d'une époque très-rap-
e de la nôtre était telle, qu'on
l'auteur d'avoir mis trop
rale dans son ouvrage, et de
rigé en réformateur à un âge
avancé. Doué d'une grande
ité de talent, il s'essaya aussi
'art dramatique, sur lequel
cha un traité qu'il n'a point
. Il composa ensuite différen-
ces, qui furent applaudies à
Milan, à Bergame et à Venise. Ce genre de divertissement était alors fort en usage en Italie, et à Milan surtout, où l'on comptait un grand nombre de théâtres de société : le plus en vogue était celui des comtes de Rosate, dont le célèbre Appiani préparait les décorations. Ce fut pour ce théâtre que Scotti, à l'âge de vingt-six ans, composa sa première tragédie, intitulée *Galeas Sforza*, qui fut suivie de beaucoup d'autres : cependant il ne négligeait pas la poésie, et l'on ferait plusieurs volumes des vers qu'il composa dans un temps où on le croyait livré tout entier à l'art dramatique. A l'âge de trente-deux ans, il fut en proie à une tristesse qui dégénérant bientôt en misanthropie, l'éloigna de la société, sans que l'étude même put lui donner du soulagement. Après avoir en vain combattu cette funeste disposition, il résolut de quitter le monde, et alla s'enfermer chez les Barnabites. Nommé presqu'aussitôt professeur de rhétorique à Milan, il y resta jusqu'en 1801, qu'il fut appelé à Crémone pour y occuper la chaire d'éloquence. Les fonctions de cet emploi ne l'empêchèrent pas de mêler sa voix aux regrets publics, pour honorer la mémoire de Passeroni, de Quadrupani, et de son illustre maître Parini. Sa santé s'étant dérangée, il se rendit, pour la rétablir, sur les bords du Brembo, dans la maison de campagne des Belgiojoso, où il composa des contes que Bettinelli n'hésita pas à comparer à ceux du grand siècle de la littérature italienne. Les *Giornate del Brembo* (c'est le titre que l'auteur leur donna) n'ont rien qui puisse blesser la pudeur. Quoique Scotti ait pris pour modèle le Décameron, son livre peut servir également à

former le cœur et l'esprit Un second recueil fut publié à Crémone sous le titre d'*Accademia Borromea*, en l'honneur du comte Ant.-Marie Borromeo, amateur distingué de ce genre de littérature. La première partie de cet ouvrage, la seule qui ait été imprimée, roule sur un sujet tiré de l'histoire du *Vieux de la Montagne*. Quoique l'auteur ait cherché à embellir son récit par plusieurs descriptions agréables, on pourrait lui reprocher la lenteur de sa narration et l'invraisemblance de quelques épisodes. Malgré de tels défauts, ces contes, les premiers surtout, forment le principal titre littéraire de Scotti, dont les ouvrages ne sont peut-être pas aussi connus qu'ils mériteraient de l'être. Un esprit de routine, et on ne sait quel charme attaché aux *Contes moraux* de Soave, ont empêché jusqu'à présent de faire attention au mérite de son émule qui ne lui est inférieur en rien, s'il ne lui est même pas supérieur. Cet auteur vivait heureux, en partageant son temps entre l'étude et ses devoirs, lorsque la révolution amena la suppression des communautés religieuses. Cet événement changea toutes ses habitudes. Obligé d'accepter une chaire d'histoire nouvellement fondée à Crémone, il lui fallut donner une nouvelle direction à ses idées; et ce travail extraordinaire altéra sa santé, et avança sa fin. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 13 juillet 1821. Ses ouvrages sont: I. *Scelta di prose e versi*, Milan, 1779, in-12. II. *Novelle morali*, ibid., 1782, in-12. III. *I fratelli militari; — Il padre mal accorto; — La felicità del pericoloso accidente*; — le *Caricature*; — l'*Usurajo punito*; — l'*Abdolonimo re de' Sidonj*; — le *Protezioni*; — la *Buona educazione*; — *Il Gazzabuglio*, ou la Comédie infernale; pièces dont aucune n'a été imprimée. IV. La *Clori*; — l'*Innocenza difesa*; — l'*Eraclio riconosciuto*; — la *Principessa de' Massilj*; — *Il contrasto degli Dei*: actions dramatiques, dans le genre de celles de Métastase, inédites. V. L'*Ezzelino*; — la *Rodelinda*; — l'*Idomenea*, ou les Amazones; — l'*Alberico Magno, conte di Barbiano*; — l'*Ifigenia*; — *Il Passaguado Settala*; — la *Morte di Bernabò*; — *l'Inglesi alla conquista dell' America*; — *Il Gustavo*; — la *Bianca Visconti*, ou le Fanatisme de la liberté; — *Galeazzo Sforza, duca di Milano*; — *Il Pertarito*; — *Il sacerdote Zaccaria*; — *I principi Estensi*: tragédies, dont les quatre dernières seulement sont imprimées; *I principi Estensi*, l'une des plus belles de l'auteur, fut dédiée au duc de Parme, et traduite en allemand. VI. *Giornate del Brembo, colle Veglie di Belgiojoso*, Crémone, 6 vol. in-8°., 1806. Le premier volume en est devenu très-rare, la plupart des exemplaires ayant été dévorés par un incendie dans les magasins du libraire. VII. L'*Accademia Borromea*, ibid.; la première partie seulement. VIII. *Elogio di Carlo Giuseppe Quadrupani*, Milan, 1808, in-8°. IX. *Elogio di Giambattista Biffi*, Cremone, 1812, in-8°. X. *Elogio di Gian-Carlo Passeroni*, ibid., in-8°. Voyez, pour d'autres détails, Bellò: *Memorie su la vita e su gli scritti di Cosimo Galeazzo Scotti*, ibid., 1823, in-8°. A-G-S.

SCOTTO (Albert), fut un des chefs du parti Gibelin, à Plaisance, dans l'année 1290, se fit nommer, par ses compatriotes, capitaine perpétuel de cette république, à l'occasion d'une guerre avec les Pavesans.

s que la ville de Plaisance
r la première fois, sous le
marchique. Albert Scotto
dans sa principauté par
les Parmesans et de Mat-
onti. A son retour, il leur
puissants secours dans les
ravagèrent la Lombar-
Scotto avait aussi voulu
appui d'Azzo VIII, mar-
, qui gouvernait Ferrare,
it sa sœur Béatrix; mais
Visconti obtint cette prin-
son fils Galeazzo. Scotto ne
point cet affront: il ne
s qu'à susciter des enne-
isconti, et à réveiller, chez
tits princes de Lombardie,
que devait exciter la puis-
seigneurs de Milan. Il s'a-
tous les Guelfes de cette
ui, opprimés depuis plu-
ées, attendaient avec im-
n libérateur. Au mois de
, Albert Scotto, à la tête
guelfe qu'il avait formée,
jusqu'à San-Martino près
Matteo Visconti était sorti
à sa rencontre. Scotto, qui
ttendu, avait tout préparé
éclater une sédition à Mi-
ant que le seigneur en se-
t. Visconti, entouré d'en-
n'ayant pas même lieu
ttre, vint lui-même, le 13
ter entre les bras d'Albert
lui confia le gouvernement
Celui-ci le fit conduire dans
s de Plaisance, jusqu'à ce
nti lui eût ouvert le château
Colomban. Après avoir ré-
Milan, les de La Torre sur
des Visconti, Albert Scotto
, au mois de juillet, à Plai-
parlement du parti guel-
chargea de forcer tous les
ombardie à rappeler leurs
exilés de ce parti. Son pouvoir s'étendait alors de Bergame à Tortone, dans tout le pays situé entre les Alpes et les Apennins. Mais après s'être donné tant de peine pour relever le parti guelfe, il n'était point encore regardé comme un homme sûr par ce parti, auquel ses ancêtres n'avaient point appartenu; et bientôt il put reconnaître la méfiance de ceux qui se croyaient plus guelfes que lui. Pour s'en venger il voulut se réconcilier avec les Visconti, et chercha même, en 1303, à rétablir Matthieu dans Milan; mais ses efforts ne servirent qu'à hâter sa propre chute. Les Guelfes de Milan, de Pavie, de Lodi, et de toute la Lombardie, vinrent, à plusieurs reprises, ravager le territoire de Plaisance. Scotto, soutenu par Gibert de Correggio, seigneur de Parme, réussit deux fois à les repousser et à éteindre les rébellions de ses propres sujets; mais, au mois de novembre, il fut enfin contraint d'abdiquer entre les mains de Gibert de Correggio, et de se retirer à Parme. Il paraît qu'après avoir renoncé au pouvoir suprême, il obtint, au bout de quelque temps, la permission de rentrer à Plaisance. Il en profita, en 1309, pour rassembler de nouveau ses partisans, attaquer, le 5 mai, par surprise, le podestat guelfe, que les seigneurs de La Torre y avaient envoyé, et recouvrer la souveraineté de Plaisance. Il fit aussitôt alliance avec tous les Gibelins du voisinage, pour se maintenir dans le pouvoir qu'il avait recouvré; mais, au bout de seize mois, il fut obligé de laisser rentrer dans la ville ses adversaires, et de partager l'autorité avec eux. Ce traité ne fut point observé par les émigrés rentrés: dès le lendemain de leur retour, ils chassèrent Albert Scotto de sa patrie avec

tous ses partisans ; celui-ci y rentra, le 18 mars 1312, comme simple particulier, ainsi que tous les Gibelins, que l'empereur Henri VII avait pris sous sa protection. Scotto, qui n'appartenait plus exclusivement à aucun parti, et qui avait flotté déjà plusieurs fois entr'eux, offrit secrètement son secours aux Guelfes; avec leur aide il chassa de Plaisance les Gibelins les plus exaltés; et, pour la troisième fois, il s'empara de la souveraineté. A peine, cependant, put-il s'y maintenir dix mois; Matthieu et Galeas Visconti le firent arrêter, par surprise, le 29 juillet 1313, et occupèrent Plaisance, dont le vicariat leur avait été donné par Henri VII. Scotto, après être demeuré quelque temps en otage à Milan, s'enfuit à Crémone, et il mourut en exil à Crême, le 23 janvier 1318, sans avoir pu recouvrer ses biens, et laissant le souvenir des maux que son ambition et sa versatilité avaient causés à sa patrie. S. S—i.

SCOTTO (François), fils du précédent, recouvra la souveraineté de cette ville, le 25 juillet 1335, avec le secours d'Azzo Visconti, en chassant de Plaisance une garnison pontificale qu'y avait établie Bertrand du Poïet. Mais Visconti avait compté que cette conquête serait faite à son profit, et lorsque François Scotto refusa de lui céder la souveraineté qu'il avait recouvrée, il vint l'assiéger dans Plaisance. Déjà tous les châteaux de ce territoire avaient été soumis, et Plaisance avait soutenu un siége de huit mois, lorsque François Scotto capitula le 15 décembre 1336. La bourgade de Firenzuola lui fut donnée en fief, et à ce prix il renonça à la souveraineté qu'avait fondée son père, quarante-six ans auparavant. S. S—i.

SCOTUS. *V.* Marianus et Scott.

SCRIBÀNI (Charles), jésuite, né à Bruxelles, en 1561, était fils d'un gentilhomme italien, venu dans les Pays-Bas à la suite d'Alexandre Farnèse (*V.* ce nom, XIV, 172), et qui s'y maria. Les troubles du Brabant décidèrent ses parents à l'envoyer achever ses études à Cologne, et il y fit son cours de philosophie. Ayant résolu d'embrasser la règle de saint Ignace, il se rendit ensuite à Trèves, où il reçut l'habit, en 1582. Scribani fut l'un des douze religieux envoyés en Flandre pour travailler à l'établissement de l'institut, et que les historiens de la Société nomment les douze apôtres. Après avoir professé la rhétorique à Anvers, et la philosophie à Douai, il passa dans la carrière des emplois, et, pendant vingt-huit ans, remplit successivement avec zèle les fonctions de préfet des classes, de recteur dans différentes villes, et enfin de provincial de la Flandre. En cette qualité, le P. Scribani fit deux voyages à Rome, et sut se concilier, avec la bienveillance du pontife, l'estime des pricipaux membres du sacré collége. La Société lui dut la maison professe d'Anvers, et une église magnifique (1), le noviciat, le collége de Malines, et beaucoup d'autres établissements. Doué d'une mémoire étendue, il parlait avec une égale facilité l'espagnol, l'allemand, l'italien, le français et le flamand. Ses talents et son esprit conciliateur lui avaient acquis une influence sans bornes. Pendant quarante ans, il fut l'arbitre de tous les différends qui s'élevaient entre les négociants d'Anvers; de toutes les parties de la Flan-

(1) Cette église fut presque entièrement détruite par un incendie, en 1718.

'ays-Bas, on recourait à
s, et les princes eux-mê-
aignaient pas de lui de-
conseils. Malgré le temps
baient les consultations,
l donnait aux intérêts de
l trouvait le loisir de pu-
s écrits. Celui qui fit le
uit dans le temps est
atrum honoris, ouvrage
il justifie ses confrères
tions des hérétiques. On
r le *Journal* de L'Estoile
), que cet ouvrage cou-
, où il se vendait sous
confidents de la Ligue;
ques personnes firent de
s pour en empêcher la
(2). Mais ce que répètent
ctionnaires, qu'Henri IV
rcier l'auteur et lui adres-
s de naturalisation, n'est
ablable (3). Dans les der-
es de sa vie, le P. Scri-
fligé d'infirmités graves,
rta d'une manière héroï-
urut le 24 juin 1629, et
dans l'église des Jésuites
ù l'on voyait son épitaphe
ne de bronze doré. On la
ns la *Bibl. soc. Jesu*, dans
gica de Foppens, dans les
de Paquot, etc. Comblé
agnifiques éloges par ses
t par quelques-uns de ses
es, le P. Scribani serait

n, dit l'Estoile, parla de cet ou-
Lumenie : son zèle fut loué, et rien
rmis à quand le Roi aura plus de
ire, n'en parlez plus. Voy. le *Jour-*
V, 111, 280.

ces n'avaient pas l'usage d'expédier
aturalisation à des étrangers qui n'en
rofiter, et qui n'avaient rendu, d'ail-
service à l'état. Le P. Scribani se
on Espagnol, pour n'avoir pas été
s Français. Enfin, si ces lettres exis-
nt un titre trop honorable pour qu'on
presse de les publier; et c'est inuti-
s à chercher dans l'*Imago primi sæ-*
auteurs ont contribué à répandre le
revoquons en doute.

cependant à peine connu, si son nom ne se rattachait pas à l'histoire de l'établissement de son institut dans la Belgique (Voy. l'*Imago primi sæculi soc. Jesu*, Anvers, 1640, in-fol.) Outre quelques livres ascétiques, parmi lesquels on distingue des *Méditations*, trad. en français par Phil. Dinet, Paris, 1629, in-12; et l'*Amour divin*, trad. dans la même langue, par le P. Oliva, jés. de Cahors; et quelques ouvrages de controverse entièrement oubliés, on a de lui : I. *Amphitheatrum honoris, in quo Calvinistarum in soc. Jesu criminationes jugulantur, libri tres;* Palæopoli Aduaticorum (Namur), 1605, in-4°.; augmenté d'un 4°. livre, ibid., 1605; et d'un 5°., Anvers, Plantin, 1607, in-4°. Cet ouvrage parut sous le nom de *Clarius Bonarscius*. II. *Dom. Baudii gnoma commentario illustrata*, Leyde (Anvers), 1607, in-12. Dans ce Commentaire, le P. Scribani s'attache surtout à relever les erreurs échappées à Baudius, sous le rapport religieux (*Voy.* BAUDIUS). III. *Antuerpia, Origines Antuerpiensium*, Anvers, J. Moretus, 1610, in-4°. La première partie est l'éloge des habitants d'Anvers; la seconde contient des recherches sur l'origine et l'accroissement successif de cette ville. IV. *Politico-christianus*, ibid., 1624, in-4°. Cet ouvrage est dédié à Philippe IV, roi d'Espagne. On dit que ce prince aurait voulu que ce livre ne fût connu que de lui seul. L'auteur fit des changements dans la dédicace et dans l'avis au lecteur; il existe des exemplaires avec la double dédicace. V. *Veridicus Belgicus seu civilium apud Belgas bellorum initia, progressus, finis optatus, in quam rem remedia à ferro et pace præscripta*, etc. *Item reformata apo-*

ealypsis Batavica, ibid., 1624, in-8°.; — 1627, même format. On a le portrait du P. Scribani, gravé dans différentes hauteurs. W—s.

SCRIBONIANUS (Furius-Camillus), Romain d'une ancienne et illustre famille, avait été consul l'an 32 (1), et commandait un corps d'armée dans la Dalmatie, lors de l'avènement de Claude à l'empire. Alarmé de la faiblesse que montrait ce prince, et craignant d'être victime de quelque dénonciateur, il entra dans les vues de Vinicien, l'un des chefs de la conjuration contre Caligula, et s'étant assuré l'appui d'un certain nombre de sénateurs et de chevaliers, il fit révolter ses troupes. Suivant Suétone (*Vie de Claude*, 13 et 35), Camille se fit proclamer empereur; mais Dion assure qu'il promit aux soldats de rétablir l'ancien gouvernement. Quoi qu'il en soit, il écrivit à Claude une lettre pleine de reproches outrageants, et qu'il terminait en lui donnant l'ordre de se démettre de l'empire pour rentrer dans la vie privée, où il serait le maître de suivre ses goûts. Le timide empereur assembla son conseil, pour lui faire part des propositions de Camille, qu'il était tenté d'accepter; mais pendant ce temps, la fortune se déclarait contre son rival. Camille ayant donné l'ordre aux légions de marcher vers Rome, les soldats, effrayés de quelque présage qu'ils interprétaient d'une manière défavorable à leur entreprise, tournèrent leurs armes contre leurs officiers qu'ils massacrèrent. Camille n'eut que le temps de fuir dans l'île de Lissa (aujourd'hui Lésina), où il fut atteint et égorgé dans les bras de son épouse, par un certain Volagisis, qui, de simple légionnaire, fut élevé, pour ce service, aux premiers emplois. La femme de Camille se hâta de mériter la clémence de Claude, en dénonçant les amis de son mari; cependant elle fut exilée. Cet événement est de l'an 42. Dix ans après, le fils de Camille, accusé d'avoir consulté les astrologues sur la vie de l'empereur, fut condamné à l'exil. Claude se félicita de la générosité qu'il montrait, pour la seconde fois, envers une famille ennemie: mais le jeune Camille mourut bientôt après; et Tacite (*Hist.* 75) a recueilli les soupçons auxquels donna lieu cette mort prématurée. W—s.

SCRIBONIUS LARGUS, médecin, était, suivant Goulin, le fils d'un affranchi, ou du moins sortait d'une famille obscure. Il eut pour maîtres Triphon et Apuleius Celsus, et ne négligea rien pour se rendre habile dans toutes les parties de l'art de guérir. Le penchant qu'il montra pour le système d'Asclépiade le rapproche de la secte des méthodistes. Cependant Freind (*Hist. de la médec.*) et M. Portal n'ont vu, dans ce médecin, qu'un empirique. On sait qu'il pratiquait déjà son art sous Tibère. Goulin soupçonne qu'il fut attaché dans la suite à quelque légion, comme médecin militaire. Il dit lui-même qu'il faisait de fréquents voyages; et il nous apprend qu'il suivit Claude dans la Grande-Bretagne. Cette expédition eut lieu l'an 43. Scribonius gagna, dit-on, des sommes considérables, quoiqu'il parle, dans plusieurs endroits, de son désintéressement. Des divers ouvrages qu'il avait laissés, il ne nous reste qu'un opuscule *De compositione medicamentorum*. Il l'adresse à Caius Julius Callistus, affranchi de l'empereur Claude, qui

(1) Le nom de Scribonianus, après sa révolte, fut rayé des Fastes consulaires et effacé des inscriptions. Voy. l'*Histoire des empereurs*, par Tillemont, 1, pag. 681.

t avec Narcisse et Pallas
tems) la faveur de son maî-
onius le remercie de son
ment à mettre sous les yeux
reur les écrits (*scripta mea*
lia) qu'il lui avait précé-
adressés. L'auteur se mon-
partisan des remèdes se-
s préparations empiriques,
sure avoir vu des effets mer-
Il nous fait connaître en peu
sa pratique. Son premier
d il était appelé près d'un
était de lui prescrire la
les aliments convenables à
Si ce moyen ne suffisait pas,
nait les médicaments; mais
déterminait que dans les cas
recourir aux ressources de
pie. Il ne faisait en cela que
mer à la volonté de ses ma-
i ne consentaient à se laisser
incisions ou des cautérisa-
à la dernière extrémité (*V.*
ER). Dans ses précédents
, Scribonius avait traité des
s parties de l'art médical.
ne concerne que la compo-
a vertu de certains remèdes
us. Parmi les recettes qu'il
cribonius dit qu'il en avait
elques-unes très-cher. Il
re autres, un remède pour
, qu'il n'avait obtenu de la
si le possédait qu'en lui
t tout l'argent qu'elle avait
. Goulin avertit qu'on ne
juger ces formules avec la
que peuvent inspirer les con-
s acquises par les progrès
armacie et de la chimie.
auteurs ont cru que l'opus-
cribonius, écrit originaire-
grec, fut traduit en latin,
mpereur Valentinien, mais
son a été réfutée solidement.
te fréquemment Scribonius;
et divers empiriques n'ont pas manqué de s'approprier ses formules. L'Opuscule de Scribonius, publié, pour la première fois, par Jean Ruelle, Paris, 1529, fut inséré, la même année, dans un Recueil qui parut à Bâle, in-8°., lequel contient le livre d'Ant. Benivenius : *De abditis nonnullis ac mirandis morborum causis*, et celui du médecin Polybe (*V.* ce nom) : *De victu salubri*, trad. du grec, par Gonthier d'Andernach. Le Traité *De compositione medicamentorum* fait partie des *Medici antiqui*, Venise, Alde, 1547, in-fol., et des *Medicæ artis principes*, H. Estienne, 1567, in-fol. Enfin Jean Rhodius a donné une édition de l'Opuscule de Scribonius, Padoue, 1655, in-4°., avec des notes très-amples et un index. L'édition publiée par Bernhold, Strasbourg, 1786, in-8°., se joint à la Collection des *Variorum*. On peut consulter, sur ce médecin, l'*Histoire de l'anatomie*, par M. Portal, 1, 71, et les *Mémoires littéraires, historiques et philologiques* de Goulin, 1, 235-40. W—s.

SCRIBONIUS. *V.* GRAPHÆUS.

SCRIVANO, pacha de Caramanie, ainsi appelé par les historiens chrétiens, à cause de la profession qu'il exerçait, parvint à cette dignité lorsqu'il se réunit en 1600, aux pachas de Sivas et d'Erzerum, pour se soulever contre Mahomet III, dont ils accusaient l'indolence, la cruauté et la faiblesse. Les progrès de ces rebelles, maîtres de toute l'Asie mineure, depuis Alep jusqu'à Prusa, obligèrent le sulthan, ou plutôt ses ministres, à envoyer une armée contre eux. Les trois chefs se méfiaient mutuellement les uns des autres, et Scrivano livra en effet le pacha Hussein, par la plus noire des perfidies. Pressé dans son camp par les O-

l'année 1430, et par conséquent qu'il est le véritable inventeur de l'art typographique (*V.* Coster). VII. *Principes Hollandiæ et Westfrisiæ ab anno* 863, *et primo comite Theodorico, usque ad ultimum Philippum Hispan. regem*, ibid., 1650, grand in-fol., rare. Les portraits dont cet ouvrage est orné en font le principal mérite. Un anonyme en a tiré l'*Histoire des Comtes de Hollande*, la Haye, 1664, Paris, 1666, in-12. VIII. *Commentariolus de statu confederatarum Belgii provinciarum; accessit Pauli Merulæ diatribe ejusd. argumenti*, la Haye, 1650; ibid., 1657, in-12. IX. *Chronicon Hollandiæ, Zelandiæ, Frisiæ et Ultrajecti* (en holland.), Amsterd., 1663, in-4°. X. *Opera anecdota, philologica et poëtica; edente Arn. Henr. Westerhusio*, Utrecht, 1738, in-4°., vol. rare et recherché. P. Burmann, à la page 2 de la Préface de son édition des *Emendationes* de Henri de Valois (Amsterdam, 1740, in-4°.), condamne avec raison cette manie de publier des œuvres posthumes, que leurs auteurs se fussent bien gardés de publier eux-mêmes; et il fait principalement tomber ce blâme sur la partie philologique ou critique de cet ouvrage; quoiqu'il y ait aussi bien du mélange dans les *Anecdota-Poëtica*. Comme poète latin, Scriverius a été bien jugé par M. Peerlkamp, dans ses *Vitæ belgarum qui latina carmina scripserunt* (Bruxelles, 1822, in-8°.) pages 365-369. Joignez-y, J.-H. Hoeufft, *Parnassus Latino-Belgicus* (Ams[illegible] 1819, in-8°., p. 114), où c[illegible] qu'il s'abstient, pour l'ho[illegible]rius, de publier un a[illegible] de ses poésies inédi[illegible] possession. Scrive[illegible] très-beaux

vers latins, pour le [illegible] illustres objets des [illegible] stadhouder Maurice [illegible] compagnon d'Olden[illegible] Grotius. Ces vers l[illegible] tracasseries que n'av[illegible] voquées le stratagèm[illegible] servi, en faveur des [illegible] édition de Jean Se[illegible] nom.) Scriverius ét[illegible] re jovial et caustique [illegible] sant comme son in[illegible] vant les magistrats [illegible] tures de Maurice, n[illegible] ses dans les dernier[illegible] ciété. Un bourgmest[illegible] apostrophe Scriveri[illegible] lui répond : « Que [illegible] » M. le bourgmest[illegible] » dans ces vers qui f[illegible] » dre grief contre [illegible] mestre embarrassé, [illegible] sait pas le latin. Se[illegible] sant à un autre : « [illegible] » dit-il, vous savez [illegible] » connaissez l'homm[illegible] » permis de louer, [illegible] » long-temps les pi[illegible] » ble. » C'était un [illegible] d'Hoogerbeets que [illegible] sance décontenança [illegible] ver[illegible] condam[illegible] d[illegible] Il ne vou[illegible] [illegible]éc[illegible]

ux, il s'établit dans cette
s'y maria. Exempt d'ambi-
atisfait de sa fortune, il ne
mais accepter aucun em-
is on le regardait comme
e de l'académie, parce qu'il
à tous les exercices et qu'il
un plaisir d'y suppléer les
rs. Maître de ses instants, il
yait tous à l'étude; aussi sa
ait-elle : *Legendo et scri-*
habitait, l'été, une maison
gne qu'il a célébrée plusieurs
ses vers, et où il ne rece-
les personnes qui parta-
es goûts studieux. Doué
stitution vigoureuse, il par-
âge avancé sans avoir été
Il était plus que septuagé-
and il eut le malheur de
vue. Cet accident l'empêcha
la dernière main à l'histoire
es de Hollande, ouvrage
it commencé dans sa jeu-
ne laissa pas de le livrer
ssion. Fidèle au culte des
ines, il continua de faire
asqu'à sa mort, arrivée le
1660. Tous les membres de
de Leyde se firent un de-
ister à ses funérailles; et
Gronovius prononça son
mèbre. Comme philolo-
endamment de ses *Notes*
al, sur Ausone, et sur le
m *Veneris*, on doit à Scri-
Éditions de Vegèce et des
iciens, Leyde, 1607, in-
s *Poésies* de Janus Douza,
los. Scaliger, 1615; de Jean
619 (2); des *Épigrammes*
de Martial, 1619 (3); des *Tragédies* de Sénèque, 1620; édition à laquelle on doit réunir le *Collectanea veterum tragicorum*, publié séparément, la même année par Scriverius; des *OEuvres* d'Apulée, 1629; enfin des *Lettres choisies* d'Érasme, précédées de la vie de ce grand écrivain, 1649. Les autres ouvrages de Scriverius sont : I. *Des anciens Bataves, par Saxo Grammaticus* (en hollandais), Leyde, 1606, in-8°. Jacques Duim a publié ce livre sous le nom de Saxo; mais, dit Lenglet-Dufresnoy, on sait que Scriverius en est le véritable auteur. II. *Batavia illustrata*, ibid., 1609, in-4°. C'est le Recueil des anciens historiens de Hollande, dont on trouvera les titres détaillés dans la *Méthode* d'étudier l'histoire, par Lenglet-Dufresnoy, XIII, pag. 288, édit. de 1772. Il a été réimprimé en 1611, avec des additions, sous ce titre : *Inferioris Germaniæ Provinciarum Unitarum antiquitates*. III. *Antiquitatum Batavicarum, Tabularium Hollandiæ, Zelandiæ, ac Noviomagi Gelrici inscriptiones, monumentaque antiqua repræsentans omnia*, 1609, in-4°. IV. *Manes Erpeniani cum epicediis variorum*, ibid., 1625, in-4°. VI. *Saturnalia sive de usu et abusu tabaci*, Harlem, 1628, in-8°. VI. *Encomium Laur. Coster Harlemensis primi inventoris artis typographicæ* (en holland.), ibid., 1628, in-4°.; trad. en latin par George Quapner, et inséré dans les *Monumenta typographica* de J.-Chr. Wolf, I, 209-451. Scriverius s'y propose de prouver que Coster imprimait à Harlem dès

, par une des lettres de Scriverius,
Meel, qu'en 1598, il préparait une
ngelle, et travaillait à un recueil de
nciens jurisconsultes.

par Scriverius fit passer à Grotius,
, des avis sur la conduite qu'il de-
vait tenir, et les cacha comme des corrections d'épreuves dans un exemplaire des *Poésies* de Jean Second. (Voy. SECOND.)

(3) L'éd. de *Martial* publiée par Scriverius a été reproduite plusieurs fois, entre autres par Louis Elzevier, Amsterdam, 1660, in-18.

l'année 1430, et par conséquent qu'il est le véritable inventeur de l'art typographique (*V.* Coster). VII. *Principes Hollandiæ et Westfrisiæ ab anno* 863, *et primo comite Theodorico, usque ad ultimum Philippum Hispan. regem*, ibid., 1650, grand in-fol., rare. Les portraits dont cet ouvrage est orné en font le principal mérite. Un anonyme en a tiré l'*Histoire des Comtes de Hollande*, la Haye, 1664, Paris, 1666, in-12. VIII. *Commentariolus de statu confederatarum Belgii provinciarum; accessit Pauli Merulæ diatribe ejusd. argumenti*, la Haye, 1650; ibid., 1657, in-12. IX. *Chronicon Hollandiæ, Zelandiæ, Frisiæ et Ultrajecti* (en holland.), Amsterd., 1663, in-4°. X. *Opera anecdota, philologica et poëtica; edente Arn. Henr. Westerhusio*, Utrecht, 1738, in-4°., vol. rare et recherché. P. Burmann, à la page 2 de la Préface de son édition des *Emendationes* de Henri de Valois (Amsterdam, 1740, in-4°.), condamne avec raison cette manie de publier des œuvres posthumes, que leurs auteurs se fussent bien gardés de publier eux-mêmes; et il fait principalement tomber ce blâme sur la partie philologique ou critique de cet ouvrage; quoiqu'il y ait aussi bien du mélange dans les *Anecdota-Poëtica*. Comme poète latin, Scriverius a été bien jugé par M. Peerlkamp, dans ses *Vitæ belgarum qui latina carmina scripserunt* (Bruxelles, 1822, in-8°.) pages 365-369. Joignez-y, J.-H. Hoeufft, *Parnassus Latino-Belgicus* (Amsterdam, 1819, in-8°., p. 114), où ce savant dit qu'il s'abstient, pour l'honneur de Scriverius, de publier un assez grand nombre de ses poésies inédites, qui sont en sa possession. Scriverius avait fait de très-beaux vers latins, pour le portrait d'un des illustres objets des persécutions du stadhouder Maurice, Hoogerbeets, compagnon d'Oldenbarnevéld et de Grotius. Ces vers lui attirèrent des tracasseries que n'avaient point provoquées le stratagème dont il s'était servi, en faveur des détenus, dans une édition de Jean Second. (Voy. ce nom.) Scriverius était d'un caractère jovial et caustique. Rien n'est plaisant comme son interrogatoire devant les magistrats de Leyde, créatures de Maurice, nouvellement prises dans les derniers rangs de la société. Un bourgmestre, cordonnier, apostrophe Scriverius; et celui-ci lui répond : « Que vous en semble, » M. le bourgmestre, y a-t-il rien » dans ces vers qui fournisse le moin» dre grief contre moi? Le bourgmestre embarrassé, avoua qu'il ne était pas le latin. Scriverius s'adressant à un autre : « Seigneur vous, lui » dit-il, vous savez le latin, et vous » connaissez l'homme que je me suis » permis de louer, car vous avez le » long-temps les pieds sous sa ta» ble. » C'était un ancien secrétaire d'Hoogerbeets que cette reconnaissance décontenança tout-à-fait. Scriverius fut condamné à 200 florins d'amende. Il ne voulut les payer que par voie exécutoire. Les huissiers viennent chez lui : sa cuisine n'offre qu'un peu de vieille vaisselle. Il les fait monter à sa bibliothèque : « Voilà, dit-il, mes livres; ils m'attirent ce que j'éprouve; car ils m'ont appris à discerner le juste de l'injuste. Cordonnier ou tailleur, je ne serais pas dans le même cas? » Au même instant un étranger vient lui présenter son *Album*. Scriverius y dessine une bibliothèque bouleversée, au bas de laquelle il met une mesure de cordonnier, traversée par des faisceaux

consulaires; et il y ajoute ce distique de Martial : (*Epigr.* IX, 75).

Frange leves calamos, et scinde, Thalia, libellos,
Si dare mori calceus iste potest.

X. Des *Lettres* éparses, dans les *Illustr. viror. epistolæ selectæ*, publ. par J. Guill. Meèl; dans le *Sylloge* de Burmann, t. II, et dans divers autres Recueils (*V.* le *Cat.* de Bunau, I, p. 1944). Pour dénigrer Baudius, il fit imprimer, en 1638, un Recueil de différentes pièces sous ce titre : *Dominici Baudii amores*, ouvrage devenu assez rare. Il y a dans cette collection plusieurs pièces qui ne regardent pas Baudius; 1°. une *fescennine*, sous le nom du bon Juste-Lipse, et qui est trop libre pour qu'on la croie de cet auteur, l'un des écrivains les plus décents qui aient paru; 2°. les *Conseils d'Érasme sur le mariage*; 3°. le *Cupido cruci affixus* d'Ausone; 4°. une pièce ïambique de Thomas More, sur la *Femme dont il faut faire choix*, morceau plein d'esprit et de délicatesse; 5°. un Discours de Daniel Heinsius, *si un homme de lettres doit se marier, et dans ce cas, quelle femme il doit prendre*; 6°. Dissertation anonyme, *s'il convient qu'un homme de lettres soit célibataire ou marié*. Dans toutes ces pièces, le pauvre Baudius est toujours plaisanté, du moins indirectement. Ce critique hardi est le premier qui ait osé avancer que Phèdre n'était pas l'auteur des fables qui portent son nom, dans ses notes sur Martial. Le portrait de Scriverius a été gravé plusieurs fois. On le trouve en petit dans le *Theatrum* de Freber, pl. 81. M—ON et W—S.

SCROFA (le comte CAMILLE) que l'on croit généralement l'inventeur de la poésie *pédantesque*, naquit à Vicence vers le commencement du seizième siècle, et y mourut en 1576. Fatigué des disputes sur la prééminence des langues latine et italienne, il s'amusa à les confondre, pour tourner en ridicule les pédants. Se cachant sous le nom de *Fidenzio Glottochrysio ludimagistro*, il composa un recueil de vers (1), dans un jargon formé de locutions latines et de mots italiens mêlés ensemble d'une manière barbare. Ce nouveau genre de poésie eut d'abord quelques imitateurs dans un siècle où aucun des chemins du Parnasse n'était désert : mais le bon goût a fait justice de cette extravagance, reléguée maintenant parmi les monstruosités poétiques qui signalent une époque de décadence pour la littérature italienne. Crescimbeni (*Volgar poesia*) prétend qu'il faut être très-versé dans la poésie italienne et latine, pour espérer de réussir dans la *pédantesque*. Salvini (Notes sur la *Perfetta poesia* de Muratori) dit que les *Cantici* de Fidenzio sont écrits avec autant de talent que de goût. Quadrio (*Storia della poesia*) les trouve si beaux qu'il ne croit pas qu'on puisse jamais parvenir à les égaler; et le judicieux Gravina (*Ragion poetica*) ne s'exprime pas avec moins d'égards pour le chef de cette nouvelle école. Malgré d'aussi imposants suffrages, nous persistons à regarder comme un malheureux talent celui de défigurer deux langues, après s'être donné la peine de les bien apprendre. On croit que les vers de Scrofa ont pour objet une passion réprouvée par la nature, et à laquelle un certain *Pierre Fi-*

(1) En voici le commencement, qui n'est que la parodie du sonnet mis en tête des poésies de Pétrarque : *Vi che ascoltate in rime sparse il suono*, etc.

Voi, che *auribus arrectis auscultate*,
In lingua *hetrusca* il fremito e 'l rumore
De' miei sospiri, pieni di stupore
Forse d' intemperanza m'accusate, etc.

denzio Giunteo de Montagnana, surnommé *Glottochrysius*, fameux pédant de son siècle, passait pour s'être abandonné. Heureusement l'immoralité du sujet ne s'est pas accrue par l'inconvenance des détails. Parmi les nombreuses éditions des *Cantici* de Fidenzio, celle de 1562, in-8°., qui est la première, passe pour la plus rare : celle de Vicence, 1743, est la meilleure. Outre les ouvrages déjà cités, on peut consulter Zorzi, *Notizie istoriche e letterarie intorno a Fidenzio Glottocrisio*, dans les *Supplementi al giornale de' letterati d'Italia*, tom. II, pag. 483; les remarques sur l'article précédent dans le *Giornale de' letterati*, tom. XXXV, pag. 293; *la Biblioteca degli scrittori di Vicenza*, tom. V. pag. 54; et le Discours préliminaire des *Cantici*, édition de 1734, par Tavola.

A—G—S.

SCUDÉRI (George de), né vers 1601, au Havre, où son père était lieutenant de roi, était originaire d'Apt, en Provence, où il passa ses premières années : et où la jeune Catherine de Rouyère lui inspira ses premiers vers. George suivit le parti des armes; mais il quitta, vers 1630, le régiment des Gardes-Françaises, et se mit à travailler pour le théâtre. Il nous apprend lui-même ces détails dans la Préface de son *Lygdamon*, où s'adressant au public pour la première fois, il l'occupe de lui avec ce ton avantageux et fanfaron dont il ne se dépouilla jamais, et que l'on peut regarder comme le type de la médiocrité. « Dans la musique des sciences, dit-il au lecteur, » je ne chante que par nature; je suis » né d'un père qui, suivant l'exemple des siens, a passé tout son âge » dans les charges militaires, et qui » m'avait destiné, dès le point de ma » naissance, à une pareille forme de » vivre. . . . Ne pensant être que » soldat, je me suis encore trouvé » poète. Ce sont deux métiers qui n'ont » jamais été soupçonnés de bailler de » l'argent à usure. . . . Or, ces neuf » jeunes pucelles de trois ou quatre » mille ans, qui ne donnent que de » l'eau à boire à leurs nourissons, les » laissant dans la nécessité de cher» cher du pain; ces filles, dis-je, » qui n'ont pour biens meubles que » des luths et des guitares, m'ont » dicté ces vers, que je t'offre, sinon » bien faits, au moins composés avec » peu de peine. . . . Si je rime, ce » n'est qu'alors que je ne sais que » faire, et n'ai pour but, en ce tra» vail, que le seul desir de me con» tenter : car bien loin d'être merce» naire, l'imprimeur et les comédiens » témoigneront que je ne leur ai pas » vendu ce qu'ils me pouvaient payer. » Tu couleras aisément par-dessus les » fautes que je n'ai point remarquées, » si tu daignes apprendre. . . . que » j'ai passé plus d'années parmi les » armes que d'heures dans mon ca» binet, et usé beaucoup plus de mê» ches en arquebuse qu'en chandelle : » de sorte que je sais mieux ranger » les soldats que les paroles, et mieux » quarrer les bataillons que les pé» riodes. . . . (1). » L'affectation de désintéressement ne convenait guère au triste état de la fortune de Scudéri, que Segrais nous représente mangeant son morceau de pain sous son manteau dans le jardin du Luxembourg, parce qu'apparemment il aurait eu de la peine à dîner ailleurs (2). Scudéri fit représenter seize pièces de théâtre, depuis 1631 jusqu'en 1644; il est diffi-

(1) *Histoire du Théâtre-Français*, par les frères Parfait, t. IV, p. 432.

(2) *Mémoires anecdotes de Segrais*, t. I de ses *Œuvres diverses*, Amsterdam, 1723, p. 134.

jourd'hui de lire ces ouvrages és au coin du plus mauvais goût, s lesquels les lois de la scène resque continuellement violées. , au reste, lui rendre cette jus- faire remarquer qu'il a intro- premier en France la règle des quatre heures dans sa pièce de *ur libéral*. Cette tragi-comédie, ntée en 1636, n'eut cependant succès. Scudéri nous l'apprend me dans la préface d'Arminius, asse en revue ses ouvrages dra- es. Il attribue cette disgrace à *uvaises constellations* (c'est- , l'apparition du Cid de Cor- qui vint révéler des beautés les d'un ordre supérieur). Ce l'œuvre renversait non-seule- es ouvrages de Scudéri, mais toutes les pièces que l'on avait alors représentées, et surtout les *Cinq Auteurs* (3), qui, par res et sur les plans du cardinal helieu, étaient en possession per la scène. Le ministre tout- it ne voyait point d'un œil fa- e que Corneille se fût soustrait influence. Scudéri, pour faire r, publia, sans se nommer d'a- ses *Observations sur le Cid*, nnèrent lieu aux *Sentiments cadémie* sur ce chef-d'œuvre CORNEILLE, IX, 611). Le poète se vengea du pygmée du se par ce rondeau :

l fasse mieux ce jeune jouvencel,
i le Cid donne tant de martel,
d'entasser injure sur injure;
r de rage une lourde imposture,
cacher ainsi qu'un criminel.
un connaît son jaloux naturel,
ontre au doigt comme un fou solennel,
r croit pas en sa bonne écriture.
s'il fasse mieux, etc. (4).

L'approbation du cardinal de Richelieu valut à George de Scudéri les louanges de Sarrazin, qui, dans un *Discours sur la tragédie*, placé à la tête de l'*Amour tyrannique*, éleva cette pièce au premier rang. Il va jusqu'à dire qu'elle « est au- » dessus des attaques de l'envie, » et par son propre mérite, et par » une protection qu'on serait *plus* » *que sacrilége* de violer, puisque » c'est celle d'*Armand*, *le dieu tu-* » *télaire des lettres* (5). » Scudéri n'avait pas besoin, au reste, que ses amis se chargeassent du soin de sa renommée; il n'éprouvait aucun embarras à se donner lui-même des éloges qu'un homme modeste eût redoutés dans la bouche d'un ami. Parlant, dans la préface d'Arminius, d'une de ses tragi-comédies : « Nous voici, » dit-il, arrivés à ce bien-heureux » *Prince déguisé*, qui fut si long- » temps la passion et les délices de » toute la cour; jamais ouvrage » de cette sorte n'eut plus de bruit, » et jamais chose violente n'eut plus » de durée. Tous les hommes sui- » vaient cette pièce partout où elle » se représentait. Toutes les dames » en savaient les stances par cœur; » et il se trouve encore aujourd'hui » mille honnêtes gens qui soutiennent » que je n'ai jamais rien fait de plus » beau, etc. » Le fouet de Despréaux fit justice de ce rimeur vaniteux. Il s'écrie dans sa seconde satire :

Bienheureux Scudéri, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il est vrai, sans art et languissants,
Semblent être formés en dépit du bon sens;

---

cinq auteurs étaient Boisrobert, Cor- lletet, de l'Estoile et Rotrou (*Histoire imie*, par Pellisson, p. 115, éd. de 1672).
ures de Corneille, Renouard, 1817, t. e.

(5) *Œuvres de Sarrazin*, p. 303, éd. de 1658. Il est singulier que Sarrazin ait publié ses Observations sur l'*Amour tyrannique*, sous le nom emprunté de *Sillac d'Arbois*; il semblerait qu'il aurait rougi de mettre son nom à un ouvrage qui lui était pour ainsi dire commandé (Voy. les *Mémoires* de Niceron, t. XV, p. 125).

(6) *Histoire du Théâtre-Français*, t. V, p. 131.

Mais ils trouvent pourtant, quoiqu'on en puisse dire,
Un marchand pour les vendre, et des sots pour les lire.
Et quand la rime enfin se trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reste y soit mis de travers?

Balzac ne fut pas moins sévère que Despréaux « O bienheureux écri-
» vains, dit-il, M. de Saumaise en
» latin, et M. de Scudéri en français!..
» Vous pouvez écrire plus de cale-
» pins que moi d'almanachs !.....
» Bienheureux, ajoute-t-il, tous ces
» écrivains qui se contentent si faci-
» lement, qui ne travaillent que de la
» mémoire et des doigts. » (7) C'est surtout dans le Poème d'*Alaric* ou *Rome vaincue*, que Scudéri s'est élevé au sommet du ridicule. Le plan en est essentiellement vicieux, puisque le sujet du Poème est le triomphe de la barbarie sur la civilisation; c'est que l'auteur voulait faire sa cour à Christine, reine de Suède. Tout le monde connaît le premier vers qui promet de si grandes choses :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre;

mais peu de lecteurs ont pu lire cet amas de platitudes qui ne sont rachetées par aucun passage tant soit peu remarquable. Si Scudéri était mauvais poète, c'était au moins un fort honnête homme, et le trait que rapporte Chevreau fait honneur à la noblesse de son caractère. « La
» reine Christine m'a dit une fois
» qu'elle réservait, pour la dédicace
» qu'il lui ferait de son *Alaric*, une
» chaîne d'or de mille pistoles; mais
» comme M. le comte de La Gardie,
» dont il est parlé fort avantageuse-
» ment dans ce poème, essuya la
» disgrace de la reine, qui souhai-
» tait que le nom du comte fût ôté de
» cet ouvrage, et que je l'en infor-
» mai.... il me répondit... que quand
» la chaîne serait aussi grosse e
» si pesante que celle dont il e
» mention dans l'histoire des I
» il ne détruirait jamais l'aute
» avait sacrifié. Cette fierté l
» que déplut à la reine, qui ch
» d'avis; et le comte de La Ga
» obligé de reconnaître la g
» sité de M. de Scudéri, ne lui
» pas même un remercîment
L'amitié de Scudéri pour Thé
ne se démentit point, quand
ci fut l'objet des poursuites
justice; après la mort de ce
il composa une pièce intitul
Tombeau de Théophile, qui
placée à la tête des œuvres de c
nier. Scudéri fut reçu memb
l'académie, en 1650, à la pl
Vaugelas. Ce fut, à ce qu'il p
vers la même époque (9). qu
pourvu du gouvernement du fo
Notre-Dame-de-La-Garde, don
parlé dans le *Voyage de Chap*
Bachaumont.

C'est Notre-Dame-de-la-Garde;
Gouvernement commode et beau,
A qui suffit pour toute garde
Un suisse avec sa hallebarde,
Peint sur la porte du château.....

Scudéri mourut à Paris, le 1
1667. Il avait épousé une dem
de Normandie, nommée Marie-
çoise de Martin-Vast, dont il
fils qui embrassa l'état ecclésias

(7) Balzac, l. XXIII, lettre 12.

(8) *Chevreana*, Paris, 1697, p. 82.

(9) Voici ce qui nous le fait présumer :
ge de Chapelle et Bachaumont fut fait ver
puisqu'il y est parlé de la mort de Blot com
récente. Blot mourut le 13 mars 1655. Au
de ce voyage, il y avait quinze ans envi
Scudéri était gouverneur de Notre-Dam
Garde, puisqu'il y est dit plaisamment :

« . . . . Messieurs, là dedans
» On n'entre plus depuis long-temps.
» Le gouverneur de cette roche,
» Retournant en cour par le coche,
» A *depuis environ quinze ans*
» Emporté la clef dans sa poche. »

Scudéri paraîtrait donc avoir été nommé à
vernement, vers 1651 ou 1652.

Scudéri, devenue veuve à l'â-
16 ans, ne contracta pas de
x liens. Elle était l'amie du
Saint-Aignan, du comte de
Rabutin et de beaucoup d'autres
es célèbres. Sa correspondan-
Bussy-Rabutin l'a placée
g des bons épistolaires du
tième siècle. Ses lettres ont
liées avec celles de Bussy,
nparfaitement, et avec des
hements considérables (10).
t encore possible de donner
eil de ces lettres, revues sur
uscrits de Bussy-Rabutin.
ublication enrichirait l'his-
necdotique de beaucoup de
its, qui ne seraient pas sans
pour ceux qui aiment à vivre
beau siècle. Mme. de Scudéri
à Paris, en 1712, à l'âge de
vingt-un ans. On va indiquer
irement les ouvrages de Scu-
. Seize pièces de théâtre pu-
epuis 1621 jusqu'en 1644. On
t quelques lueurs de talent dans
t *de César* et dans l'*Amour*
ique. II. *Le Temple, poème*
oire du roi et de M. le cardi-
Richelieu, Paris, 1633, in-
l. *Observations sur le Cid*,
1637, in-8°. Elles sont ordi-
ent jointes aux œuvres de P.
le. Elles donnèrent lieu à la
de M. de Scudéri à l'illus-
démie, Paris, 1637, in-8°.;
euve des passages allégués
es observations sur le Cid,
1657, in-8°.; à la *Lettre à*
le l'académie française, sur
ment qu'ils ont fait du Cid
et de ces observations, Paris, 1638, in-8°.; et enfin à la *Réponse à M. de Balzac*, Paris, 1638, in-8°. IV. *L'Apologie du théâtre*, Paris, 1639, in-4°. V. *Les Harangues ou Discours académiques de J.-B. Manzini, traduits de l'italien*, Paris, 1640, in-8°. VI. *Le Cabinet de M. de Scudéri, première partie*, Paris, 1646, in-4°.; c'est la seule qui ait paru. VII. *Discours politiques des Rois*, Paris, 1648, in-4°. VIII. *Poésies diverses*, Paris, 1649, in-4°. IX. *Alaric, ou Rome vaincue, poème héroïque*, Paris, 1654, in-fol., ou 1656, in-12. X. *Le Caloandre fidèle*, traduit de l'italien (*Voy.* MARINI, XXVII, 166). Paris, 1638; 3 vol. in-8°. Scudéri était doué d'une malheureuse facilité, qui étouffa en lui le germe du talent qu'il avait reçu de la nature; il avait de l'esprit, de l'imagination, mais trop d'amour-propre pour se défier de ses propres forces, et pour s'apercevoir que les ébauches informes qui naissaient de sa plume auraient eu besoin d'être perfectionnées par un travail opiniâtre. Parmi ses *Poésies diverses*, il y en a quelques unes qui ne sont pas dénuées d'agréments. Les éditeurs des *Annales poétiques* en ont donné un choix judicieux dans leur dix-neuvième volume. M—É.

SCUDÉRI (MADELÈNE DE), sœur du précédent, naquit au Hâvre en 1607. Aussitôt que son éducation fut terminée, elle vint à Paris, où les agréments de son esprit et l'étendue de ses connaissances firent bientôt rechercher son entretien par des personnes illustres, et par des écrivains distingués. La marquise de Rambouillet l'admit au milieu de ce cercle dont les décisions, sur les choses de goût, furent long-temps respectées comme des arrêts souve-

a mis ces Lettres au nombre de celles
es célèbres, que Leopold Collin a reim-
1806 et 1807; mais on s'est contenté de
de la collection des Lettres de Bussy.
n récente n'a fait que reproduire celle

rains. L'*Astrée* d'Urfé, les volumineux romans de La Calprenède et de Gomberville étaient alors en vogue; Mlle. de Scudéri essaya de réparer les torts de la fortune en composant des ouvrages qu'elle donna d'abord sous le nom de son frère. Au lieu des bergers du Lignon, que d'Urfé faisait disputer longuement sur les nuances délicates de l'amour, Mlle. de Scudéri fit parler aux héros de l'antiquité le jargon précieux des ruelles; et, comme l'a dit Despréaux, au lieu de faire de Cyrus un modèle de toute perfection, elle en composa un Artamène « plus fou que tous les » Céladons et tous les Sylvandres, qui » n'est occupé que du soin de sa Man» dane, qui ne sait, du matin au soir, » que lamenter, gémir et filer le par» fait amour. Elle a encore, ajoute» t-il, fait pis dans un autre roman » intitulé *Clélie*, où elle représente » tous les héros de la république ro» maine naissante, les Horatius Co» clès, les Mutius Scévola, les Clélie, » les Lucrèce, les Brutus, encore plus » amoureux qu'Artamène, ne s'oc» cupant qu'à tracer des cartes géo» graphiques d'amour, qu'à se pro» poser, les uns aux autres, des ques» tions et des énigmes galantes...(1)» On comprend difficilement aujourd'hui comment faisaient nos pères pour lire ces longs romans remplis d'aventures étrangères au sujet principal, de dissertations alambiquées sur la nature des sentiments, de conversations sans terme, d'où le naturel semble avoir été soigneusement exclu, où tout respire cette *préciosité* si bien ridiculisée par le maître de notre scène comique. Ménage a beau nous assurer que ceux qui blâment la longueur des romans de Mlle. de Scudéri « font voir la petitesse de leur es» prit, comme si l'on devait mépriser » Homère et Virgile, parce que leurs » ouvrages contiennent plusieurs li» vres chargés de beaucoup d'épiso» des et d'incidents, qui en reculent » nécessairement la conclusion(2); » Cet écrivain n'a plus assez de crédit pour nous convaincre. La surprise diminuera cependant si l'on se reporte aux anciennes mœurs, si bien peintes par Mme. de Genlis que nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter ses expressions « Il y » avait alors peu de spectacles..... » Peu d'auteurs écrivaient, et par » conséquent les nouveautés étaient » rares. Les femmes menaient un gen» re de vie réglé, sédentaire; au lieu » de chanter, de jouer des instru» ments, de préparer et de donner » des concerts, elles passaient une » grande partie de leurs journées à » leurs métiers, occupées à broder ou » à faire de la tapisserie : pendant ce » temps une demoiselle de compa» gnie lisait tout haut..... Quand les » femmes entreprenaient, comme » une chose fort simple, de remen» bler à neuf, de leurs mains, une » grande maison ou un vaste châ» teau, les longues lectures ne les ef» frayaient pas. Ces éternelles con» versations, qui, dans les ouvrages » de Mlle. de Scudéri, suspendant la » marche du roman, nous paraissent » insoutenables, étaient loin de dé» plaire. On avait alors le goût des » entretiens ingénieux et solides, non» seulement à l'hôtel de Rambouillet, » mais à la cour, chez Madame, chez » Mlle. de Montpensier, chez la du» chesse de Longueville, chez Mmes. de » Lafayette, de Sévigné, de Cou-

(1) Œuvres de Boileau-Despréaux. Discours sur le dialogue intitulé : *Des héros de roman*.

(2) *Ménagiana*, t. II, p. 9, éd. de 1715.

de La Sablière, chez le duc
ochefoucauld, et dans tou-
maisons où se rassemblaient
s d'esprit » (3). Les intri-
cour, que Mlle. de Scudéri
s ses romans sous des noms
s, et les portraits de per-
connus qu'elle sema dans
ges, contribuèrent aussi,
e, à leur succès. Tout l'hô-
mbouillet se reconnaissait
yrus (4); et la Clélie pré-
eaucoup de tableaux qui
point des énigmes pour les
rains. Douée d'ailleurs d'u-
nation d'autant plus féconde
avait pas cherché à lui pres-
limites, Mlle. de Scudéri écri-
z purement. L'abus de l'es-
ffectation et la recherche,
tomber ses livres de nos
étaient encore regardés, par
du grand monde, comme
bien dire; le goût, senti-
quis des convenances, n'é-
n que d'un petit nombre de
s privilégiées; car Despréaux
as encore ramené son siè-
rai, source unique du *beau*,
e dans les écrits des anciens.
n doit être moins surpris que
Scudéri ait été mise au rang
es, et que ses contemporains
décerné le nom de l'immor-
pho. Ce délire ne fut pas seu-
elui des gens frivoles : les per-
es plus graves lui adressèrent
s qui paraissent aujourd'hui
iers que les lecteurs nous sau-
t-être gré d'en mettre quel-
s sous leurs yeux. On connaît
ation que professait, pour
e Scudéri, le savant Huet,
l'Avranches. « On ne vit pas,
» dit-il, (5) sans étonnement, les ro-
» mans qu'une fille autant illustre par
» sa modestie que par son mérite avait
» mis au jour sous un nom emprunté,
» se privant si généreusement de la
» gloire qui lui était due, et ne cher-
» chant sa récompense que dans saver-
» tu, comme si, lorsqu'elle travaillait
» ainsi à la gloire de notre nation,
» elle eût voulu épargner cette honte à
» notre sexe; mais enfin... nous avons
» appris que l'Illustre Bassa, le Grand
» Cyrus et Clélie, sont les ouvrages
» de Mlle. de Scudéri. » Godeau, évê-
que de Vence, l'enfant gâté, pour ain-
si dire, de l'hôtel de Rambouillet, y
avait contracté l'habitude d'expres-
sions d'une galanterie sans objet, qui
étaient alors regardées comme la po-
litesse la plus exquise. C'est de cette
manière qu'il faut entendre une Épître
que, le 22 janvier 1655, il écrivit à
Conrart à l'occasion de la Clélie. On la
rapportera ici presque en entier, par-
ce qu'elle n'a jamais été publiée :

Enfin j'ai vu l'admirable Clélie,
Et cette carte si jolie (6),
Si belle, si galante et si pleine d'esprit,
Qu'à peine fut-elle achevée,
Que le tyran des cœurs, Amour, par cœur l'apprit,
Et que sa mère l'a trouvée,
Un effort d'esprit si nouveau,
Que, par son fils, son arc et son flambeau,
Par les Grâces, les Jeux et les Ris, elle jure
Que depuis que sa flamme anime la nature
Elle n'a rien vu de si beau....
Pour moi, qui suis du doux pays de *Tendre*,
Sapho, par son pinceau divin,
Dans sa carte m'en fait apprendre
Et les détours et le chemin;
Mais je voudrais qu'au lieu des *terres inconnues*
Qui se vont perdre dans les nues,
On vist une grande cité
D'une merveilleuse beauté,

(3) *Influence des femmes sur la littérature* Paris, 1811, t. I, p. 126, in-12.
(4) *Pagiana*, t. II, p. 8.

(5) *Discours sur l'origine du roman*, à la tête du roman de Zayde, par Mme. de Lafayette.

(6) Allusion au *Discours géographique pour l'utilité de ceux qui veulent apprendre la carte pour aller à* PARTICULIER *à* TENDRE, inséré dans la première partie de Clélie. Boileau en parle ainsi dans sa dixième satire :

D'abord tu la verras, ainsi que dans *Clélie*,
Recevant ses amants sous le doux nom d'amis,
S'en tenir avec eux aux petits soins permis;
Puis bientôt en grande eau sur le fleuve de *Tendre*,
Naviguer à souhait, tout dire et tout entendre.

Ou plutôt quelque vaste empire,
Où Sapho pût reine se dire;
Et que de *Tendre* on y rendît,
Et qu'en un jour on s'y rendît
Pour y voir de cette princesse
Régner l'esprit, la bonté, la sagesse (7).

Ces éloges sont au moins sur le ton du badinage; mais les louanges que Mascaron, évêque de Tulle, l'un de nos premiers orateurs sacrés, adresse à Mlle. de Scudéri, ont quelque chose de plus extraordinaire. Il lui dit, dans une lettre du 12 octobre 1672: « Quoi-» que vous n'ayiez pas eu le public en » vue dans tout ce que vous avez » fait, je sais très-bon gré au public de » vous avoir toujours en vue, et de s'in-» former soigneusement de l'emploi » d'un loisir dont il me semble que » vous devez quelque compte à toute » la terre; l'occupation de mon au-» tomne est la lecture de Cyrus, de » Clélie et d'Ibrahim. Ces Ouvrages » ont toujours pour moi le charme » de la nouveauté; et j'y trouve tant » de choses propres pour réformer » le monde, que je ne fais point de » difficulté de vous avouer que dans » les sermons que je prépare pour la » cour, vous serez très-souvent à côté » de saint Augustin et de saint Ber-» nard. » Dans une autre lettre du 5 septembre 1675, il apprend à Mlle. de Scudéri qu'il vient d'être choisi, par le cardinal de Bouillon, pour prononcer aux Carmélites l'oraison funèbre de Turenne; il exprime le regret d'avoir si peu de temps pour se préparer à une action aussi imposante. « Vous pouvez, Mademoiselle, » lui dit-il, m'aider à éviter ces in-» convénients, si vous avez la bonté » de penser un peu à ce que vous di-» riez si vous étiez chargé » emploi. Je vous le dem » instamment, et je sais » je m'adresse. Si j'avai » témps, et si je passion » le succès de cette affa » prendrais pas cette lib » je suis comme un hom » qui est obligé d'emprun » cotés pour faire la son » lui demande (8). » Fl mercie Mlle. de Scudéry de ses *conversations;* d'u tout aussi polie, mais avec qui appartient à l'homm « Il me fallait, dit-il, u » tout aussi délicieuse qu » pour me délasser des fa » voyage, pour me guérir » des mauvaises compag » pays-ci, et pour me fair » repos où la rigueur de l » la docilité de mes nouv » vertis me retiennent da » épiscopale. En vérité, » selle, il me semble que » sez toujours en esprit » si raisonnable, si poli, » si instructif dans ces d » mes..... qu'il me pren » fois envie d'en distribuer » diocèse, pour édifier l » bien, et pour donner u » dèle de morale à ceux q » chent (9). » La rem mm de Scudéri ne demeura pas dans son pays : la reine l'honora de son amitié, de et de ses dons; l'académie *vrati* de Padoue l'admit rangs; elle fut l'une des à répandre au loin cette g raire de la France, qui dev

(7) Mss. de la bibliothèque de l'Arsenal, belles-lettres françaises, n°. 151, in-4°., tome 1er., p. 75. Cette pièce est contenue dans une lettre autographe de Godeau, sur les cachets de laquelle on aperçoit encore les insignes de l'épiscopat. Il y a, dans Segrais, de fort jolies stances sur la *Carte de Tendre*. Voy. ses Poésies, Paris, 1661, p. 244.

(8) *Lettres autographes et inédites* Bibliothèque du rédacteur de cet arti

(9) *Lettre autographe et inédite* Bibl. du rédacteur de cet article

'un si grand éclat, et qui a
ître langue celle de l'Europe
avante. La duchesse de Hols-
uksbourg, sœur du duc de
ck, lui écrivait, le 19 dé-
1656 : « La promesse que
ne donnez de me faire jouir
heur d'avoir bientôt la suite
lie commence à contenter le
que j'en ai. Cependant je
e mon impatience par la
des Œuvres de M. Sarrazin,
Monsieur mon frère vous est
ble. Elles sont, à mon avis,
mplies, qu'il n'y a rien à
l. Ménage, qui les a publiées
votre protection, n'a rien
dans la préface de ce que la
mée a déjà publié ici de votre
tion, si ce n'est l'extrême
que vous avez de donner
affection à des personnes qui
ont étrangères, tellement que
ignes mêmes en ressentent
erfluité (10). » Le duc de
ck, Antoine-Ulric, qui avait
en France, qui a lui-même
divers ouvrages (11), cor-
ait aussi avec Mlle. de Scu-
ne lui adressait pas des élo-
s flatteurs. Si Mlle. de Scu-
écrivait les ouvrages aux-
attachait sa réputation, est
dans l'affectation et la recher-
a quelquefois montré, dans
s qu'elle écrivait à ses amis,
turel ne lui était pas étran-
pratiquait alors les conseils
mis dans la bouche de *Bé-*
n de ses interlocuteurs, dans
rsation *Sur la Manière d'é-*
s Lettres (12), et il nous

semble que, sous le rapport épistolaire, elle n'est pas loin des femmes célèbres du dix-septième siècle. Dans une lettre à l'évêque de Vence, sur la prison du grand Condé, elle lui écrit : « On » peut dire que M. le Prince tire » de la gloire de tout ce qui lui ar- » rive ; car vous saurez que depuis » qu'on l'a mené à Marcoussis, le » donjon de Vincennes est devenu » l'objet de la curiosité universelle. » En mon particulier, j'y vis hier » plus de deux cents personnes de » qualité, à qui on montra le lieu où » il dormait, celui où il mangeait, » l'endroit où il avait planté des œil- » lets qu'il arrosait tous les jours, et » un cabinet où il rêvait quelquefois, » et où il lisait souvent. Enfin, Mon- » sieur, on va voir cela comme on » va voir à Rome les endroits où Cé- » sar passa autrefois en triomphe... Ce » que j'y vis de plus surprenant est » que, durant que j'y étais, M. de » Beaufort y vint avec Mme. de » Monthazon, à qui il faisait voir » toutes les incommodités de ce lo- » gement, triomphant lâchement du » malheur d'un prince qu'il n'oserait » regarder qu'en tremblant, s'il était » en liberté. Pour moi, j'eus tant » d'horreur de voir de quel air il fit » la chose, que je n'y pus durer da- » vantage. » Elle ajoute, dans une autre lettre : « Lorsque je fus au don- » jon, j'eus la hardiesse de faire » quatre vers (13), et de les graver sur » une pierre où M. le Prince avait » fait planter des œillets, qu'il arro- » sait quand il y était. Mais, pour » porter encore ma hardiesse plus » loin, et vous faire voir que j'ai plus

e autographe. Bibliothèque du rédac-
article.

t. VI, p. 159 de la Biogr. univ., art.
ff d'Olfenbuttel.

ervations nouvelles sur divers sujets,
, 1685, t. II, p. 213.

(13) Chacun sait par cœur ces quatre jolis vers ; mais le récit de la visite du donjon de Vincennes n'avait pas encore été publié. Il se trouve dans un Mss. du temps, que M. Prochet archiviste de la préfecture de police a eu la complaisance de me communiquer.

» de zèle que d'esprit, je m'en vais » vous les écrire :

» En voyant ces œillets qu'un illustre guerrier
» Arrosa d'une main qui gagna des batailles,
» Souviens-toi qu'Apollon bâtissait des murailles ;
» Et ne t'étonne pas si Mars est jardinier. »

Mlle. de Scudéri était d'une extrême laideur ; et ses traits lourds et épais n'auraient pas laissé soupçonner sa supériorité ; mais les qualités de l'esprit et du cœur rachetaient bien ce défaut. Elle était pleine de noblesse, d'élévation dans les sentiments, et de modestie. Bonne, indulgente et généreuse, elle eut beaucoup d'amis. Sa liaison avec Pellisson fut aussi longue que constante. Elle ressentit profondément les malheurs de cet ami de Fouquet ; et elle vit avec peine que les travaux de Pellisson, devenu courtisan, le rendaient moins assidu auprès d'elle (14) (*Voyez* Pellisson, XXXIII, 295). Conrart, premier secrétaire perpétuel de l'académie, était le rival de Pellisson. Le duc de Saint-Aignan, que Mme. de Sévigné appelait le *paladin par éminence* (15) ; M. et Mme. du Plessis-Guenégaud, le poète Sarrazin, Godeau, Ysarn, Mme. Arragonais et Mme. d'Aligre sa fille, enfin Chapelain, composaient, avec d'autres personnages moins connus, le cercle intime de la moderne Sapho. Chacun s'y décorait d'un nom de roman. Mme. Arragonais s'appelait la *princesse Philoxène*, Mme. d'Aligre *Télamire*, Sarrasin *Polyandre*, Conrart *Théodamas*, Pellisson *Acante* (16) ou le *Chroniqueur*, parce qu'il était chargé de la rédacti annales de la société ; M. de gaud *Alcandre*, et sa femme *thée* ; le duc de Saint-Aignan pelait *Artaban* ; Ysarn, l'aut *Louis d'or*, prit le nom de *crate* ; M. de Raincy celui du *Agathyrse* ; la spirituelle abb Malnoue celui d'*Octavie* ; G le *nain de Julie*, y était ap *Mage de Sidon*, et quelquefo le *Mage de Tendre*. Dans tites réunions du samedi, a *Petites assemblées* (17), mes travaillaient aux ajustem deux poupées appelées la *Gr* la *Petite Pandore*, qui se à diriger la mode nouvelle. sertait cependant sur des qu d'amour, où la métaphysi cœur jouait un grand rôle. L gue devait souvent ressembl conversations du comte de avec Mme. de Brissac, « te » *sophistiqués*, dit Mme. de S » qu'ils auraient besoin d'un » ment pour s'entendre eux- » (18). » On admirait un son devinait une énigme de l'abbé un madrigal en amenait un a c'en était bientôt un véritable comme il arriva un certain s que Mlle. de Scuderi, ne pouv fermer plus long-temps l'exp des sentiments que Pellisson l inspirés, lui adressa cette décl si connue :

(14) Voy. l'*Histoire des tontines ou blanques*, dédiée à Racan, insérée dans les Antiquités de Paris, par Sauval, t. III, p. 83.

(15) Lettre de Mme. de Sévigné au comte de Bussy-Rabutin, du 3 avril 1675, t. III, p. 259 de l'édition de 1818.

(16) Pellisson prit aussi le nom d'*Herminius* ; mais ce ne fut que pendant sa prison, afin de déguiser la correspondance qu'il entretenait avec Mlle. de Scudéri et avec quelques amis.

(17) Ces indications pourront paraître rédacteur de cet article croit néanmoins pas superflu de les faire connaître. Ces lui ont présenté plus d'une difficulté, et du prix à les surmonter, que parce qu'e fait connaître les véritables auteurs d'u pièces pseudonymes répandues dans les du temps. Il a déjà eu occasion de par singularités dans une Note du tome 1er., son édition des Lettres de Mme. de Sé ris, 1818.

(18) Lettre de Mme. de Sévigné à Mm gnan, du 16 mars 1672, t. II, p. 365 d de 1818, Blaise.

Enfin, Acanthe, il faut se rendre
Votre esprit a charmé le mien,
Je vous fais citoyen de *Tendre*,
Mais de grace n'en dites rien.

son repartit aussitôt par un au-madrigal ; mais le jour le plus re dans ces galantes Annales fut medi 20 décembre 1653. Con-avait donné à Mlle. de Scudéri ichet de cristal, qu'un madrigal mpagnait. Sapho, répondit par ers :

Pour mériter un cachet si joli,
Si bien grave, si brillant, si poli,
Il faudrait avoir, ce me semble,
Quelque joli secret ensemble ;
Car enfin les jolis cachets
Demandent de jolis secrets,
Ou du moins de jolis billets,
Mais comme je n'en sais point faire,
Que je n'ai rien qu'il faille taire,
Ou qui mérite aucun mystère,
Il faut vous dire seulement
Que vous donnez si galamment,
Qu'on ne peut se défendre
De donner son cœur, ou de le laisser prendre.

e pièce jetta l'assemblée dans nthousiasme que nous ne parta-s pas assez pour être en état e peindre ; Pellisson, Sarrasin, rart, Mlle. Arragonnais, Mme. igre, chacun improvisa son ma-al. On répliqua par d'autres drigaux plus galants ou plus in-les les uns que les autres ; et soirée prit le nom de *journée madrigaux*. La Monnoye sem-regretter la perte de ces jeux prit (19) ; mais les lecteurs peu-t se rassurer : la *Journée des ma-gaux, extraite des Chroniques samedi*, existe en entier, dans manuscrits de la bibliothèque de rsenal (20). Au reste, c'est une e ridicule, qui ne mérite pas d'en exhumée. En 1671, l'académie nt ouvert, pour la première fois, le concours pour le prix d'éloquence française, que Balzac avait fondé, Mlle. de Scudéri l'emporta sur tous ses concurrents ; et son discours *De la gloire* fut couronné. Mlle. de La Vigne, au nom des dames, fit remettre chez Mlle. de Scudéri une couronne de laurier en orfévrerie émaillée ; et elle accompagna ce présent d'une Ode aussi honorable qu'elle était faible, à laquelle Sapho fit une jolie réponse (21). Le discours de la Gloire est d'une grande médiocrité. L'auteur réussissait mieux dans les poésies légères. On en a d'elle un assez grand nombre, qui n'ont pas été réunies. Nanteuil (22) ayant fait son portrait, elle lui adressa ces vers si connus :

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir :
Je hais mes yeux dans mon miroir ;
Je les aime dans son ouvrage

Mais on ne connaît pas la réponse délicate que fit Nanteuil à Mlle. de Scudéri, qui, voulant s'acquitter envers ce peintre, lui avait envoyé une bourse remplie de louis. « Mademoiselle, lui » écrivit-il, votre générosité m'offen-» se et n'augmente point du tout vo-» tre gloire.... Une personne comme » vous,.... que je considère si extraor » dinairement, et pour laquelle.... je » devrais avoir fait tous les efforts de » ma profession.... m'envoyer de l'ar-» gent, et vouloir me payer en prin-» cesse, un portrait que je lui dois il » y a si long-temps ! C'est, sans » doute, pousser trop loin la géné-» rosité, et me prendre pour le plus » insensible de tous les hommes. » Vous me permettrez donc, Made-

, *Mémoires*. Note du tom. II, p. 414, édit. 1715.

Mss. 1711 tom. 1er, in 4°. Belles lettres [illegible] p. 61. Les notes écrites à la marge de [illegible] pour faire connaître la plupart des noms de [illegible] que l'on a indiqués dans cet article.

(21) Pellisson a donné ces deux pièces, ainsi que le Discours de la gloire, à la suite de son Histoire de l'Académie, édition de 1671.

(22) Nanteuil, à l'occasion de ce portrait, fit un joli quatrain, auquel Mlle. de Scudéri répondit. Ces deux pièces se trouvent dans le *Recueil de quelques pièces nouvelles et galantes*, Cologne, Pierre du Marteau, 1667, 1re. partie, p. 14.

» moiselle, de vous en faire une pe-
» tite réprimande; et comme vous
» me permettez encore de chérir tout
» ce qui vient de vous, je prends vo-
» lontiers la bourse que vous avez
» faite, et je vous remercie de vos
» louis, que je ne crois pas être de
» votre façon (23) » Mlle. de Scudéri parvint à une extrême vieillesse; et elle conserva tellement les facultés de son esprit, qu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans, elle adressa encore au roi de jolis vers, à l'occasion d'une agate que M. Betouland eut l'honneur de présenter à Louis XIV (24). Elle survécut à la plupart de ses amis, que de nouvelles liaisons avaient imparfaitement remplacés. L'abbé Genest, dont elle avait encouragé les premiers essais, l'abbé Bosquillon, Betouland et quelques autres, consolèrent sa vieillesse. Elle mourut à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, le 2 juin 1701. Elle habitait la rue de Beauce, au Marais. L'hospice des Enfants-Rouges et la paroisse de Saint Nicolas-des-Champs se disputèrent l'honneur de lui donner la sépulture: le différend fut jugé en faveur de la paroisse, par le cardinal de Noailles. Son Éloge, composé par l'abbé Bosquillon, de l'académie de Soissons, est inséré dans le *Journal des Savants*, du 11 juillet 1701. Voici la liste des Ouvrages de Mlle. de Scudéri: I. *Ibrahim*, ou *l'Illustre Bassa*, 4 vol. in-8°., Paris, 1641, 1665 et 1723. Il a été traduit en italien, et imprimé à Venise, en 1684, 2 vol. Cet ouvrage parut sous le nom de George de Scudéri. Les femmes dans ce siècle là ne voulaient pas être connues comme auteurs; c'est ainsi que Mme. de Lafayette donna *Zaïde*, et la *Princesse de Clèves*, sous le nom de Segrais. II. *Artamène*, ou *le Grand Cyrus*, 10 vol. in-8°., Paris, 1650, 1651, 1654, 1655, 1656 et 1658. Ce roman parut encore sous le nom de son frère. III. *Clélie, histoire romaine*, 10 vol. in-8°., Paris, 1656, 1658, 1660, 1666, 1731, in-12. Les premiers vol. portaient le nom de son frère, mais ce secret ayant été découvert, Mlle. de Scudéri fit imprimer les autres vol., et le reste de ses ouvrages sans nom d'auteur. IV. *Almahide*, ou *l'Esclave Reine*, Paris, 1660, 8 vol. in-8°. Lenglet Dufresnoy dit que ce Roman n'a été imprimé qu'une seule fois, et qu'il n'est pas commun. V. *Celinte*, nouvelle, Paris, 1661, in-8°. VI. *Femmes illustres*, ou *les Harangues héroïques*, Paris, 1665, in-12. VII. *Mathilde d'Aguilar, histoire espagnole, avec les jeux servant de Préface*, Paris, 1669, in-8°. VIII. *La Promenade de Versailles* ou *l'Histoire de Célanire*, Paris, 1669, in-8°. IX. *Discours de la gloire*, Paris, 1671, in-12. X. *Conversations sur divers sujets*, Paris, 1680, 2 vol. in-12. XI. *Conversations nouvelles sur divers sujets*, Paris, 1684, 2 vol. in-12, ou Amsterdam, 1685, 2 vol. in-12. XII. *Conversations morales*, Paris, 1686, 2 vol. in-12. XIII. *Nouvelles Conversations de Morale*, Paris, 1688, 2 vol. in-12. XIV. *Entretiens de morale*, Paris, 1692, 2 vol. in-12. Ces dix derniers volumes sont les meilleurs ouvrages de Mlle. de Scudéri: un choix fait par un homme de goût de ce qu'ils renferment de plus remarquable, serait encore un livre utile et agréable. XV. *Nouvelles Fables en vers*, Paris, 1685, in-12. XVI. Enfin, Mlle. de Scudéri

(23) *Lettre autographe et inédite de Nanteuil.* Bibliothèque du rédacteur de cet article.

(24) *Mémoires anecdotes de Segrais*, Amsterdam, 1723, t. 1, p. 118.

é beaucoup de pièces de vers dont plusieurs ne manquent naturel; elles n'ont jamais été Le joli quatrain sur les œil- rand-Condé vaut mieux à lui bien des poèmes contempo- es vers sur la naissance du duc gogne ont mérité d'être rete- ceron les cite, t. xv, p. 140 *Mémoires*. Ceux qui voudraient e les poésies de Mlle. de Scu- uvent parcourir le *Mercure* les *Poésies choisies* données braire Sercy; *les Délices de ie galante*, publiées par Ri- surtout le *Recueil de vers* , donné par le P. Bouhours, t un grand admirateur de la lu 1er. siècle. M—É.

LTET (Jean), célèbre chi- , né, en 1595, à Ulm, était batelier du Danube. On igno- nent il vint à bout de se pro- s moyens de suivre son goût tude (1). Il s'appliqua, dès nce, à la médecine, et se ren- s 1616, à Padoue, pour sui- leçons de Fabrice d'Aqua- e (*V.* ce nom) et d'Adrien , dont il fut très-long-temps rateur anatomique. Il reçut, t, le laurier doctoral, en mé- en chirurgie et en philoso- t, après avoir exercé son art, Padoue qu'à Venise, où il fut , pendant un an, à un hôpital e, il revint dans sa ville na- ultet ne tarda pas d'être oc- son état, puisque nous avons s Observations de lui, datées 5. Praticien adroit, et surtout ureux, peut-être se décidait-il trop facilement pour l'emploi des remèdes violents. Sur la moindre indication, il taillait ou brûlait ses malades; mais on ne peut nier que sa hardiesse, blâmable à bien des égards, ne lui ait presque constamment réussi, tandis qu'on voit assez souvent des médecins trop circonspects ne faire usage des moyens curatifs que lorsqu'il n'est plus temps. Tel n'était pas Scultet : il s'embarrassait peu de faire souffrir ses malades pourvu qu'il les guérît. Dans le cas où l'incision est reconnue nécessaire, il prescrivait de la faire plutôt grande que trop petite, pour n'être pas obligé de recourir une seconde fois au bistouri. Ses talents lui procurèrent la place de médecin ordinaire de la ville d'Ulm et une pratique très-étendue. Appelé, par un grand seigneur allemand, à Stuttgard, il y mourut d'apoplexie, le 1er. décembre 1645 (2), à cinquante ans. Louis Bischoff prononça son Oraison funèbre, dont Freher présente un court extrait. On a de lui : *Armamentarium chirurgicum bipartitum*, Ulm, 1653, in-fol. Cet ouvrage posthume fut publié par le neveu de l'auteur. Cette édition est accompagnée de quarante-trois planches. Celle de Francfort, 1666, in-4°., en contient cinquante-six. Il en existe un grand nombre d'autres, faites en Allemagne, en Hollande et en Italie, dans divers formats. La plus complète et la plus estimée est celle

er dit que Scultet perdit son père et sa l'espace de quatorze jours, qu'il fut son tuteur à l'école, et ensuite admis au e sa ville natale. *Theatr. illustr. virror.*,

1; Freher (*Theatr. illust. virror.*), Haller (*Bibl. chirurg.*), Eloy (*Dictionnaire de médecine*), et, enfin, M. Portal s'accordent sur la date de la mort de Scultet. Cependant on trouve dans son ouvrage, que le 6 *juillet* 1651, il fit l'ouverture du cadavre d'un enfant monstrueux, ne la veille à Wurtemberg. Si cette date est fautive, elle s'est reproduite dans les différentes éditions que nous avons consultées, même dans celle de Spengel, pag. 180. Cette opération fut, dans tous les cas, une des dernières de Scultet, puisqu'on avertit que la figure de ce monstre avait été ajoutée par le neveu de l'auteur.

qu'on doit à Jean Chr. de Sprögel, Amsterdam, 1741, in-8°., avec 86 pl. Elle est accompagnée d'un *double Appendice*, contenant les observations medico-chirurgicales de J.-B. de Lamzweerde et celles de Pierre-Adrien Verduin. L'ouvrage de Scultet a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Fr. Deboze l'a traduit en français, sous ce titre : l'*Arsenal de Chirurgie*, Lyon, 1675; ibid., 1712, in-4°. La première partie contient la description des instruments, appareils et bandages usités du temps de Scultet, ou décrits par les auteurs qui l'avaient précédé, et la manière de s'en servir. La cinquième planche représente la *scie tournante*, inventée par cet habile praticien pour diviser les parties cartilagineuses dans l'opération du trépan; et la seizième, divers instruments qu'il avait imaginés pour extraire les corps étrangers des plaies d'armes à feu. La seconde partie est un Recueil de cent Observations curieuses et intéressantes. M. Portal recommande aux jeunes praticiens la lecture de l'ouvrage de Scultet (Voy. *Hist. de l'anatomie*, III, 44); mais il les engage à se méfier de ses prescriptions médicales, qu'il a trop multipliées. — On ne doit pas confondre notre auteur avec Jean Scultet, médecin de Nuremberg, dont nous avons un *Opuscule* sur la plique polonaise, Nuremberg, 1658, in-12, et quelques *Observations*, dans les Actes de l'académie des curieux de la nature. W—s.

SCULTETUS (Barthélemi), mathématicien, dont le nom allemand était *Schultz*, naquit à Gœrlitz, en 1540. Ce fut à Leipzig qu'il étudia les mathématiques. Il visita ensuite Wittenberg et d'autres bonnes écoles. Étant trop jeune pour obtenir une chaire à Leipzig, il y fit des cours particuliers, et compta Tycho-Brahé parmi ses élèves. En 1570, il fut appelé dans sa ville natale pour seconder le recteur de l'école. Dès-lors, il exerça, pendant seize ans, l'humble emploi de maître d'arithmétique et de sphère. Il y joignit des fonctions municipales, ayant été appelé, en 1578, dans le collége sénatorial de Gœrlitz. Il fut élu juge, échevin, administrateur des aumônes et des églises; et six fois il fut bourguemestre. Lors de la peste de 1585, sa vigilance et sa sagesse contribuèrent beaucoup à diminuer les effets de ce fléau. Il maintenait une très-bonne police, faisant des recensements, mettant de l'ordre dans les archives, et veillant sur le prix des vivres. Les états de Lusace le chargèrent, en 1581, de dresser une carte topographique du margraviat de Haute-Lusace. Pour s'acquitter de cette tâche, Scultetus fit de fréquentes excursions dans le pays. Sa carte fut gravée sur une planche de bois que l'on conserve encore à la bibliothèque de Gœrlitz. Pierre Schenk la fit copier, et la mit au jour à Amsterdam. On la trouve en petit dans le *Theatrum* d'Ortélius; enfin, Grosser la donna en deux petites feuilles dans ses *Curiosités de Lusace*. A la demande de l'électeur de Saxe, Scultetus dressa aussi une carte géographique de la Misnie, et, en 1590, une autre de la Haute-Lusace. On conserve pareillement ces deux planches de bois. L'ambassade moscovite, qui passa quelque temps après par Gœrlitz, lui demanda une carte de Moscou; mais elle ne fut pas exécutée. Possevin, Peucer et Keppler firent le voyage de Gœrlitz, et s'y arrêtèrent pour voir ce savant. L'empereur Rodolphe eut un entretien

avec lui, en 1577. Ce prince, ainsi que le pape Grégoire XIII, le consultèrent pour la réforme du calendrier. A cet effet, Clavius, chargé particulièrement de cette réforme, se mit en relation avec lui. Scultetus dressa un calendrier réformé, et le publia à Gœrlitz. Par ordre de l'empereur, d'autres villes furent obligées, en 1598, de l'adopter. Il paraît que ce prince anoblit le mathématicien, qui pourtant ne fit jamais usage de son diplome. Les calendriers de Scultetus sont devenus très-rares. La société des sciences de Gœrlitz en a un autographe, où sont marqués, outre les signes et conjonctions des planètes, l'ancien et le nouveau calendrier, et neuf à treize autres, tels que les calendriers Julien, hébreu, arabe, arménien, persan, gallican, slave et germain. A ces détails utiles on trouve jointes des puérilités, telles que les pronostics, les influences des planètes, etc., qui étaient dans le goût du temps. Le calendrier imprimé à Gœrlitz, en 1601, a sept feuilles in-4°., et contient de particulier les principales fêtes de l'église romaine, grecque, syriaque et éthiopienne, suivies de la comparaison des mois avec onze Calendriers étrangers. Scultetus est auteur des ouvrages suivants, écrits pour la plupart en allemand, malgré leurs titres latins. I. *Inventuris non obstant inventa*, Gœrlitz, 1572, 1574, 1583, in-4°. II. *Gnomonice de solariis, sive doctrina practica tertiæ partis astronomicæ*, 1572, 45 feuilles in-fol., avec 84 fig. en bois et le portrait de l'auteur. Il en existe une traduction hollandaise, Amsterdam, 1670, in-4°. III. *Descriptio cometæ anno 1577 apparentis*, Gœrlitz, 1578, in-4°. IV. *Curriculum humanitatis Domini Nostri Jesu-Christi in terris; continens historiam redemptionis humani generis, Evangelium*, etc., Gœrlitz, 1580, in-fol., Francfort-sur-l'Oder, 1600, in-4°. Les faits y sont rapportés au calendrier. Quelques autres ouvrages qu'on lui attribue ne paraissent pas être de lui. La société des sciences de Gœrlitz possède ses Annales manuscrites de cette ville. Il a laissé d'autres manuscrits, dont on peut voir la liste dans la Notice sur Scultetus, par Græve : *Nouveau magasin Lusacien*, t. III, Gœrlitz, 1824. Tycho-Brahé, son élève, lui a adressé quelques lettres qui ont été imprimées ; dans l'une, l'élève ose signaler les erreurs de son maître. Scultetus s'était marié deux fois, et il laissa trois fils et deux filles. Il mourut le 21 juin 1614. On grava sur son tombeau l'épitaphe qu'il s'était faite, et qui se termine par ces mots : *Quid agam requiris? tabesco; scire quis sim cupis? fui ut es, eris ut sum.* D—G.

SCUPOLI (le P. Laurent), écrivain ascétique, né à Otrante, dans le royaume de Naples, vers 1530, prit l'habit religieux dans l'ordre des Théatins, en 1571, et mourut à Naples, le 28 nov. 1610. Il est connu principalement par le *Combat spirituel*, opuscule imprimé, pour la première fois, à Venise, en 1589, in-12, de 93 pag. (1). Cet ouvrage, auquel le pieux auteur n'avait point mis son nom (2), a été revendiqué, par les Bénédictins, pour le P. Cas-

(1) L'édition *Princeps*, imprimée comme les deux suivantes, à Venise, chez Giolito de Ferrare, n'a que vingt-trois chapitres ; ou plutôt vingt-quatre, le numéro dix-huit étant répété, et de plus elle est sans indication d'auteur. La deuxième et la troisième édition, ont neuf chapitres de plus, et indiquent pour auteur un *servo di Dio*.

(2) La huitième édition, Milan, 1593, l'attribua pour la première fois aux Théatins, et le nom de Scupoli ne parut sur le titre que l'année de sa mort, d'abord, dans l'édition de Bologne, Cocchi, 1610, in-12, et fréquemment depuis.

tagna, religieux espagnol; et par les Jésuites, pour leur confrère, le P. Achille Gagliardo; mais les Théatins ont démontré que le véritable auteur est le P. Scupoli. On trouvera l'histoire détaillée de ce démêlé dans la *Dissertation latine* du P. Contini, Vérone, 1747, in-12, rédigée sur les Mémoires du P. Raph. Savonarola (*Voyez* ce nom), et dans les *Scritori Teatini* du Père Vezzosi. La contestation à laquelle a donné lieu l'auteur du *Combat spirituel* n'est pas le seul trait de ressemblance qu'ait cet ouvrage avec l'*Imitation de Jésus-Christ*. Saint François-de-Sales les avait fait relier en un volume, qu'il portait toujours sur lui. Que pourrait-on ajouter au suffrage d'un pareil juge? Le *Combat spirituel* a été réimprimé un grand nombre de fois (3), et traduit dans presque toutes les langues. Parmi les éditions du texte original, on doit distinguer celle de Paris, imprimerie royale, 1660, faite par ordre de la reine Anne d'Autriche, qui en envoya un exemplaire à chacune des maisons de l'ordre des Théatins. La Traduction arabe du P. Fromage, Rome, de l'imprimerie de la Propagande, 1775, in-8°.; et celle qu'a faite en langue basque Sylvain Pouvreau (4) Paris, Audinet, 1665, in-12, méritent d'être citées. On compte jusqu'à huit traductions françaises du *Combat spirituel*: celle de Jean Boudot, revue par le P. Gerberon, à qui D. Tassin a eu le tort de l'attribuer (Voy. l'*Histoire littér. de la congrégat. de Saint-Maur*), et celle du P. Brignon, ont été reproduites le plus fréquemment. L'édition la plus estimée de la traduction du P. Brignon est celle de 1774, enrichie d'une bonne *Notice* sur la vie de Scupoli, par le P. de Tracy, théatin. Il a paru, en 1820, une nouvelle traduction du *Combat spirituel* par M. de Saint-Victor, qui fait partie de la *Bibliothèque des dames chrétiennes*, in-24. M. Barbier a recueilli des détails intéressants sur les trad. françaises de cet ouvrage, dans son *Diction. des anonymes*, deuxième édition, 1, p. 189 et suiv. Les *Œuvres spirituelles* du P. Scupoli ont été rassemblées en 1 vol. in-8°., Padoue, Comino, 1724, 1735, 1750. Cette dernière édition, la plus belle et la plus correcte, est augmentée du Catalogue chronologique des éditions du Combat spirituel et des autres Opuscules de l'auteur. Son portrait, gravé en tête de l'édition italienne de Paris, 1658, a été souvent reproduit dans les éditions postérieures. W—s.

SCYLAX, géographe, vivait cinq cents ans avant J.-C.: l'antiquité compte plusieurs écrivains de ce nom. On trouve un Scylax qui florissait sous le règne d'Alexandre le Grand, et un troisième, qui était l'ami du philosophe Panætius. Suidas les a confondus dans son *Lexique*, et il attribue, sans vraisemblance, au même auteur, les deux périples dont nous parlerons tout à l'heure, la vie d'Héraclée, roi de Mylanes, et un livre contre l'historien Polybe. On peut attribuer à l'ami de Panætius, la réfutation de Polybe. Dodwell prétend qu'il est aussi l'auteur du Péri-

(3) On trouve, dans les *Scrittor. Teatini*, II, 280 et suiv., une Notice détaillée des éditions du *Combat spirituel* (jusqu'en 1775), au nombre de 260, compris les traductions.

(4) Paris, chez Audinet, 1665, in-12. Cette traduction attribue l'ouvrage à Laurent Scupoli. Pouvreau, prêtre de Bourges, a aussi traduit en basque, l'*Imitation de J.-C.*, l'Introduction à la Vie dévote (de saint François-de-Sales) et les *Institutions chrétiennes* du cardinal de Richelieu. L'édition italienne de Plaisance, 1519, in-12, mentionne déjà une version asiatique, et une autre en langue indienne. L'édition arménienne est de Venise, 1723, in-32.

i nous est parvenu sous le nom
lax Voy. *De Peripli Scylac.*
dissert. ; mais Fabricius
oth. græca, IV, 2, et, depuis,
ant Sainte-Croix, ont refuté
manière victorieuse le système
lwell, et restitué le *Périple* à
l'ancien, qui fait le sujet de
icle. Scylax était de Caryande,
e la Carie. Il int, dans sa jeu-
différentes excursions sur les
le l'Europe et de l'Asie, et of-
Darius, fils d'Hystaspe, la re-
de ses voyages, par une l edi-
u préface qui s'est perdue.
, appréciant les services que
it lui rendre ce navigateur, le
a de visiter les régions situées
ent de son empire. En consé-
, il partit de Caspatyre, des-
l'Indus jusqu'à la mer, et, di-
t sa route vers le couchant,
, le troisième mois après son
, dans le port de la mer
rée le Golfe Arabique), où
nt embarqués long-temps aupa-
les Phéniciens envoyés par
Necho à la découverte des
le Libye, *V.* Hérodote, IV,
Scylax, à son retour, écrivit
t de cette expédition; cet ou-
, cité par Aristote et par Philos-
paraît s'être conservé jusqu'au
du douzième siècle, puisque
s *Voy.* ce nom) en a tiré
es détails sur les peuples de
Le *Périple*, ou relation des
ers voyages de Scylax, est le
ui nous reste: c'est, dit Sainte-
, un des plus précieux monu-
de l'ancienne géographie. Il
n tableau exact et intéressant
uple et des villes de la Grèce,
rs différentes colonies, et des
nations qui habitaient, au
de Darius, les côtes de l'Eu-
de l'Asie et de l'Afrique. Cet ouvrage a été publié, pour la première fois, par David Hoeschel, d'après un manuscrit de la Bibliothèque palatine, Augsbourg, 1610, in-8°., avec divers fragments d'autres géographes. Cette édition ne contient que le texte grec. Isaac Vossius en donna une seconde, Amster., 1639, in-4°., accompagnée de notes et d'une version latine. Il y joignit le *Périple* anonyme des côtes des Palus Méotides et du Pont Euxin, que lui avait adressé Saumaise, à qui, par reconnaissance, il dédia son édition. Cluvier, Meursius, Bochart, Holstenius, Saumaise, et surtout Paulmier de Grentemesnil, ont éclairci et corrigé un grand nombre de passages de Scylax. Jacques Gronovius l'a publié, pour la troisième fois, dans la *Geographia antiqua*, Leyde, 1697, ou 1700, in-4°., avec les notes de Vossius et celles de Paulmier. Enfin le Périple de Scylax fait partie du tome premier des *Geographi græci minores*, publ. par J. Hudson, 1698, in-8°. Le savant éditeur y a réuni des Notes, des *Index*, et la Dissert. de Dodwell citée plus haut. On ne peut qu'engager les curieux à consulter l'excellent Mémoire inséré par Sainte-Croix dans le tome XLII du *Recueil* de l'acad. des inscriptions, 350-80, sous ce titre : *Observations géographiques et chronologiques sur le Périple de Scylax*. Ils peuvent aussi consulter le volume de Robertson sur l'Inde ancienne. M. Gail, fils du professeur de ce nom, prépare une nouvelle édition de Scylax avec une traduction française. V—s.

SCYLITZÈS (Jean), l'un des auteurs de l'histoire Byzantine, était né dans le onzième siècle, chez les Thracésiens, peuple qui habitait les bords de la mer Égée (l'Archipel), et fut amené de bonne heure à Cons-

tagna, religieux espagnol; et par les Jésuites, pour leur confrère, le P. Achille Gagliardo; mais les Théatins ont démontré que le véritable auteur est le P. Scupoli. On trouvera l'histoire détaillée de ce démêlé dans la *Dissertation latine* du P. Contini, Vérone, 1747, in-12, rédigée sur les Mémoires du P. Raph. Savonarola (*Voyez* ce nom), et dans les *Scritori Teatini* du Père Vezzosi. La contestation à laquelle a donné lieu l'auteur du *Combat spirituel* n'est pas le seul trait de ressemblance qu'ait cet ouvrage avec l'*Imitation de Jésus-Christ*. Saint François-de-Sales les avait fait relier en un volume, qu'il portait toujours sur lui. Que pourrait-on ajouter au suffrage d'un pareil juge? Le *Combat spirituel* a été réimprimé un grand nombre de fois (3), et traduit dans presque toutes les langues. Parmi les éditions du texte original, on doit distinguer celle de Paris, imprimerie royale, 1660, faite par ordre de la reine Anne d'Autriche, qui en envoya un exemplaire à chacune des maisons de l'ordre des Théatins. La Traduction arabe du P. Fromage, Rome, de l'imprimerie de la Propagande, 1775, in-8°.; et celle qu'a faite en langue basque Sylvain Pouvreau (4) Paris, Audinet, 1665, in-12, méritent d'être citées. On compte jusqu'à huit traductions françaises du *Combat spirituel*: celle de Jean Boudot, revue par le P. Gerberon, à qui D. Tassin a eu le tort de l'attribuer (Voy. l'*Histoire littér. de la congrégat. de Saint-Maur*), et celle du P. Brignon, ont été reproduites le plus fréquemment. L'édition la plus estimée de la traduction du P. Brignon est celle de 1774, enrichie d'une bonne *Notice* sur la vie de Scupoli, par le P. de Tracy, théatin. Il a paru, en 1820, une nouvelle traduction du *Combat spirituel* par M. de Saint-Victor, qui fait partie de la *Bibliothèque des dames chrétiennes*, in-24. M. Barbier a recueilli des détails intéressants sur les trad. françaises de cet ouvrage, dans son *Diction. des anonymes*, deuxième édition, 1, p. 189 et suiv. Les *Œuvres spirituelles* du P. Scupoli ont été rassemblées en 1 vol. in-8°., Padoue, Comino, 1724, 1735, 1750. Cette dernière édition, la plus belle et la plus correcte, est augmentée du Catalogue chronologique des éditions du Combat spirituel et des autres Opuscules de l'auteur. Son portrait, gravé en tête de l'édition italienne de Paris, 1658, a été souvent reproduit dans les éditions postérieures. W—s.

SCYLAX, géographe, vivait cinq cents ans avant J.-C.: l'antiquité compte plusieurs écrivains de ce nom. On trouve un Scylax qui florissait sous le règne d'Alexandre le Grand, et un troisième, qui était l'ami du philosophe Panætius. Suidas les a confondus dans son *Lexique*, et il attribue, sans vraisemblance, au même auteur, les deux périples dont nous parlerons tout à l'heure, la vie d'Héraclée, roi de Mylanes, et un livre contre l'historien Polybe. On peut attribuer à l'ami de Panætius, la réfutation de Polybe. Dodwell prétend qu'il est aussi l'auteur du Péri-

(3) On trouve, dans les *Scrittor. Teatini*, II, 280 et suiv., une Notice détaillée des éditions du *Combat spirituel* (jusqu'en 1775), au nombre de 260, compris les traductions.

(4) Paris, chez Audinet, 1665, in-12. Cette traduction attribue l'ouvrage à Laurent Scupoli. Pouvreau, prêtre de Bourges, a aussi traduit en basque, l'*Imitation de J.-C.*, l'Introduction à la Vie dévote (de saint François-de-Sales) et les *Institutions chrétiennes* du cardinal de Richelieu. L'édition italienne de Plaisance, 1519, in-12, mentionne déjà une version asiatique, et une autre en langue indienne. L'édition arménienne est de Venise, 1723, in-32.

ous est parvenu sous le nom
ɛ (Voy. *De Peripli Scylac.*
ssert.) ; mais Fabricius
. *græca*, IV, 2), et, depuis,
Sainte-Croix, ont réfuté
nière victorieuse le système
ell, et restitué le *Périple* à
ancien, qui fait le sujet de
e. Scylax était de Caryande,
a Carie. Il fit, dans sa jeu-
fférentes excursions sur les
'Europe et de l'Asie, et of-
rius, fils d'Hystaspe, la re-
ses voyages, par une Dédi-
préface qui s'est perdue.
appréciant les services que
ui rendre ce navigateur, le
le visiter les régions situées
t de son empire. En consé-
l partit de Caspatyre, des-
ndus jusqu'à la mer, et, di-
a route vers le couchant,
e troisième mois après son
dans le port de la mer
(le Golfe Arabique), où
embarqués long-temps aupa-
s Phéniciens envoyés par
échoz à la découverte des
Libye (*V.* Hérodote, IV,
ylax, à son retour, écrivit
e cette expédition; cet ou-
té par Aristote et par Philos-
rait s'être conservé jusqu'au
u douzième siècle, puisque
(*Voy.* ce nom) en a tiré
détails sur les peuples de
e *Périple*, ou relation des
voyages de Scylax, est le
ous reste: c'est, dit Sainte-
n des plus précieux monu-
l'ancienne géographie. Il
tableau exact et intéressant
les et des villes de la Grèce,
différentes colonies, et des
ations qui habitaient, au
Darius, les côtes de l'Eu-
l'Asie et de l'Afrique. Cet ouvrage a été publié, pour la première fois, par David Hoeschel, d'après un manuscrit de la Bibliothèque palatine, Augsbourg, 1610, in-8°.; avec divers fragments d'autres géographes. Cette édition ne contient que le texte grec. Isaac Vossius en donna une seconde, Amster., 1639, in-4°., accompagnée de notes et d'une version latine. Il y joignit le *Périple* anonyme des côtes des Palus Méotides et du Pont Euxin, que lui avait adressé Saumaise, à qui, par reconnaissance, il dédia son édition. Cluvier, Meursius, Bochart, Holsténius, Saumaise, et surtout Paulmier de Grentemesnil, ont éclairci et corrigé un grand nombre de passages de Scylax. Jacques Gronovius l'a publié, pour la troisième fois, dans la *Geographia antiqua*, Leyde, 1697, ou 1700, in-4°., avec les notes de Vossius et celles de Paulmier. Enfin le Périple de Scylax fait partie du tome premier des *Geographi græci minores*, publ. par J. Hudson, 1698, in-8°. Le savant éditeur y a réuni des Notes, des *Index*, et la Dissert. de Dodvell citée plus haut. On ne peut qu'engager les curieux à consulter l'excellent Mémoire inséré par Sainte-Croix dans le tome XLII du *Recueil* de l'acad. des inscriptions, 350-80, sous ce titre : *Observations géographiques et chronologiques sur le Périple de Scylax*. Ils peuvent aussi consulter le volume de Robertson sur l'Inde ancienne. M. Gail, fils du professeur de ce nom, prépare une nouvelle édition de Scylax avec une traduction française. W—s.

SCYLITZÈS (Jean), l'un des auteurs de l'histoire Byzantine, était né dans le onzième siècle, chez les Thracésiens, peuple qui habitait les bords de la mer Égée (l'Archipel), et fut amené de bonne heure à Cons-

tagna, religieux espagnol; et par les Jésuites, pour leur confrère, le P. Achille Gagliardo; mais les Théatins ont démontré que le véritable auteur est le P. Scupoli. On trouvera l'histoire détaillée de ce démêlé dans la *Dissertation latine* du P. Contini, Vérone, 1747, in-12, rédigée sur les Mémoires du P. Raph. Savonarola (*Voyez* ce nom), et dans les *Scritori Teatini* du Père Vezzosi. La contestation à laquelle a donné lieu l'auteur du *Combat spirituel* n'est pas le seul trait de ressemblance qu'ait cet ouvrage avec l'*Imitation de Jésus-Christ*. Saint François-de-Sales les avait fait relier en un volume, qu'il portait toujours sur lui. Que pourrait-on ajouter au suffrage d'un pareil juge? Le *Combat spirituel* a été réimprimé un grand nombre de fois (3), et traduit dans presque toutes les langues. Parmi les éditions du texte original, on doit distinguer celle de Paris, imprimerie royale, 1660, faite par ordre de la reine Anne d'Autriche, qui en envoya un exemplaire à chacune des maisons de l'ordre des Théatins. La Traduction arabe du P. Fromage, Rome, de l'imprimerie de la Propagande, 1775, in-8°.; et celle qu'a faite en langue basque Sylvain Pouvreau (4) Paris, Audinet, 1665, in-12, méritent d'être citées. On compte jusqu'à huit traductions françaises du *Combat spirituel*: celle de

(3) On trouve, dans les *Scrittor. Teatini*, II, 280 et suiv., une Notice détaillée des éditions du *Combat spirituel* (jusqu'en 1775), au nombre de 260, compris les traductions.

(4) Paris, chez Audinet, 1665, in-12. Cette traduction attribue l'ouvrage à Laurent Scupoli. Pouvreau, prêtre de Bourges, a aussi traduit en basque, l'*Imitation de J.-C.*; l'Introduction à la Vie dévôte (de saint François-de-Sales) et les *Institutions chrétiennes* du cardinal de Richelieu. L'édition italienne de Plaisance, 1519, in-12, mentionne déjà une version asiatique, et une autre en langue indienne. L'édition arménienne est de Venise, 1723, in-32.

tantinople. On ignore les circonstances qui préparèrent son élévation ; mais on sait qu'il exerça d'abord les emplois honorables de protovestiaire, ou grand-maître de la garde-robe, ensuite de drougaire, ou capitaine des gardes, et qu'il fut enfin revêtu de la dignité de curopalate, ou gouverneur du palais, l'une des premières de l'empire. Dans le temps qu'il n'était que protovestiaire, Jean entreprit de continuer l'*Histoire* de Théophanes (*V.* ce nom), et mit au jour le récit des événements les plus importants arrivés dans l'Orient depuis la mort de l'empereur Nicéphore Logothète, en 811, jusqu'à l'avénement au trône d'Isaac Comnène, en 1057. George Cedrenus, compilateur contemporain, s'empara de l'ouvrage de Scylitzès, et l'inséra dans sa *Chronique*, presque mot pour mot (*totidem verbis*); mais on ne peut l'accuser de plagiat, puisqu'il a nommé, dans sa préface, *Jean le protovestiaire*, parmi les auteurs dont il s'est servi pour composer sa *Chronique*. L'aveu de Cedrenus n'a pas empêché Scylitzès d'être traité comme un effronté plagiaire par Fabrot, les Bollandistes et d'autres critiques modernes; mais le savant Allatius (*Diatriba de Georgiis*), Vóssius, Fabricius, etc., ont pris sa défense et vengé sa réputation, en démontrant que Cedrenus était le copiste. Parvenu à la dignité de curopalate, Scylitzès retoucha la première partie de son Histoire Byzantine, et la continua depuis 1057, jusqu'à la déposition d'Alexis Botoniate, en 1081. On conserve des copies de l'ouvrage de Scylitzès dans les principales bibliothèques d'Italie, de France et d'Allemagne. Il a été traduit en latin par le P. J. B. Gabio, Venise, 1570, in-fol. Fabrot en a publié à la suite de la *Chronique* de Cedrenus, édition du Louvre (*Voy.* Cedrenus, VII, 496) des *Fragments* qui s'étendent de 1057 à 1081, en grec et en latin. L'injuste prévention de Fabrot contre Scylitzès est la cause que le texte grec n'a point encore été publié entièrement; le P. de Montfaucon a inséré dans la *Bibl. Coisliniana*, pag. 207, la *Préface* de Scylitzès, omise par Fabrot, avec une version latine. On trouve dans Leunclavius (*Jus græco-roman.*, 1, p. 132) la proposition faite par Jean Curopalate à l'empereur Alexis Comnène, de rectifier une disposition de l'édit rendu par ce prince relativement aux mariages. Hanckius (*De scriptorib. Byzantinis*), Fabricius, *Bibl. græca*, et Oudin, *Commentar. de scriptor. ecclesiasticis*, donnent des détails satisfaisants sur l'accusation de plagiat dont Scylitzès est la victime. W—s.

SCYLLIS. *V.* Dipène.

SCYMNUS de CHIO, géographe grec, vivait vers l'an 80 avant J.-C., du temps de Nicomède II, roi de Bithynie. Ce fut à ce prince qu'il dédia son ouvrage intitulé *Periegesis*, ou *Description du monde*, écrite en vers iambiques grecs, dont il ne reste que les sept cent quarante-un premiers, et des fragments de deux cent trente-six autres, ce qui, suivant l'opinion des savants, ne forme qu'à peine le quart du livre que l'auteur avait composé. Scymnus dit au monarque qu'il a recueilli et réduit en abrégé, pour lui, ce qui se trouve épars chez divers écrivains sur les colonies, la fondation des villes de presque tout l'univers, les lieux accessibles aux navigateurs et aux voyageurs. Il ajoute qu'il exposera, en abrégé, tout ce dont on a des notions claires et précises. Quant aux choses qui ne sont

nifestement connues, il pro-
n faire un traité séparé, de
e le roi aura par là, dit-il,
cription concise des fleuves,
tuation respective des deux
nts (l'Europe et l'Asie), des
sur les villes grecques qu'ils
ent, sur leurs fondateurs, sur
e de leur établissement, sur
n qui l'a formé, sur les peu-
ligènes, sur leurs mœurs,
ages, leur gouvernement; sur
t les plus fréquentés par le
rce, sur les îles. Scymnus
auteurs chez lesquels il a puisé
tériaux; ce sont, pour les cli-
les figures de la terre, Ératos-
Euphorus; pour les renseigne-
historiques sur la fondation
s, Denys de Chalcis, Démé-
e Calatis, Cléon de Sicile,
hène. Une lacune dans les ma-
empêche de connaître le nom
res, qui ne doivent pas être
ux; puis Scymnus cite un
icilien, que l'on a supposé de-
re Timée de Tauromenium,
érodote. Mais il ne se borne
pporter ce qu'il ne peut sa-
e par le témoignage d'autrui:
lui-même voyage et fait des
tions sur la Grèce, sur les
e la Sicile, sur celles qui sont
s environs d'Adria et de la
nienne: il avait vu aussi les
la mer tyrrhénienne, plu-
ieux de la Libye, et du ter-
de Carthage. Le géographe
nce sa description par Gadès,
suit à gauche les côtes de la
ranée; le dernier vers s'ar-
'entrée du pont Euxin. On
dans les fragments, qui ne
pas une suite continue, le
e la côte d'Europe, et qua-
t-onze vers sur l'Asie: le der-
rle de l'embouchure du San-
garis dans la Thynie. L'ouvrage de Scymnus, qui n'a pas un grand mérite comme poème, en a un peu plus comme traité de géographie. Plusieurs savants ont remarqué qu'il contient de bons détails sur la fondation des colonies grecques; on peut ajouter que l'on y rencontre des renseignements sur le commerce, des faits de géographie physique, et des observations sur les mœurs des peuples barbares; du reste, ce livre offre les idées erronées du temps sur la source de l'Ister, et sur d'autres points. Il présente, en divers endroits de la conformité avec le Périple de Scylax. La première édition de Scymnus fut donnée par Hœschel, en 1600, ensuite par Vinding, en 1700. L'ouvrage fut publié par Hœschel comme étant de Marcien d'Héraclée: on le trouve dans le tome II des Petits Géographes de Hudson, avec les fragments que l'on doit à la sagacité et aux recherches de Holstenius. Ils avaient aussi été faussement attribués à Marcien, et mis à la suite de ses ouvrages. Ce savant les a rétablis d'après deux manuscrits du Vatican: ils parurent d'abord avec une Traduction latine, à la suite de son travail sur Étienne de Byzance. E—s.

SEBA (Albert), pharmacien, connu dans les sciences par la Description de son cabinet d'histoire naturelle, naquit en 1665, à Eetzel, village du baillage de Friedeburg en Ost-Frise. Son père, simple paysan sans fortune, l'envoya pourtant à l'école de son village, qui se trouva heureusement tenue par un homme fort au-dessus de cette profession, et qui, ayant remarqué les dispositions du jeune Seba, lui enseigna le latin et tout ce qu'il crut devoir lui être utile. Après avoir très-bien profité de ses leçons, Seba entra en ap-

prentissage chez un pharmacien de Neustadt-Goedens, grand bourg dans le voisinage d'Éetzel; et, au bout de quelques années, il se rendit en Hollande, où il fut garçon apothicaire dans les principales pharmacies d'Amsterdam, et plus tard sur des vaisseaux de commerce. Il fit ainsi plusieurs voyages dans les deux Indes, et il y forma une précieuse collection d'histoire naturelle. Il se maria ensuite, s'établit à Amsterdam, comme apothicaire (1), et acquit une fortune considérable. Lorsque Pierre-le-Grand fit son second voyage en Hollande, en 1716, la collection de Seba avait déjà une telle célébrité, qu'elle ne put échapper aux recherches de ce prince. Il l'acheta pour une somme considérable, et la fit transporter à Pétersbourg, où elle est encore en partie dans le cabinet de l'académie des sciences. Seba trouva les moyens d'en former une nouvelle qui, par le nombre et le choix des objets, surpassa à la fin tous les cabinets qui existaient alors en Europe; mais elle fut vendue à l'enchère et dispersée après sa mort, aucun prince ni gouvernement ne s'étant présenté pour en faire l'acquisition. Cependant les naturalistes profitèrent et profitent encore de la description que Seba en fit paraître, sous ce titre: *Locupletissimi rerum naturalium thesauri accurata descriptio et iconibus artificiosissimis expressio, per universam physices historiam: opus, cui in hoc rerum genere nullum par extitit, ex toto terrarum orbe collegit, digessit, descripsit et depingendum curavit Alb. Seba.* tome I. Amsterdam, 1734, cent onze planches, tome II, ibid., 1735, cent quatorze planches, tome I: 1761, cent seize planches, ibid., 1765, cent huit p grand in-fol. Il y a deux éc texte; l'une latine avec la t hollandaise en regard, l'au tin avec la traduction fran tables, latine et française Robinet. Le troisième tor l'impression commença du l'auteur, ne parut que l après sa mort, ainsi que la q par les soins de son gen Ommering. Il n'y avait à que aucun ouvrage qui a de celui-là pour la beauté bre des planches, et pour des objets qui y sont repré grand commerce maritim sait la Hollande avait don les facilités nécessaires po sa collection à ce degré de et la prospérité dont la libr sait à Amsterdam, à caus vérité de la censure dans pays, y avait attiré un non tistes capables d'exécuter, grande perfection, les des gravures nécessaires à ce prise. Malheureusement t rite du livre consiste dans res, et quoique Gaubius, broeck, Massuet, le chevali court et Artedi, passent pour vaillé au texte, ce n'est, p grande partie, qu'un tiss et de méprises. Seba avan de paraître posséder tout auteurs précédens avaient p ne à tort et à travers les objets mentionnés par ces à des objets tous différent même à des objets venus d éloignés de ceux qui pro premiers. A tout instant, Amérique des animaux de réciproquement; en sorte

(1) Cette pharmacie existe encore aujourd'hui, sous le nom d'Élie Engelbrenner, successeur d'Albert Seba.

g-temps, les naturalistes, in- erreur par ses indications, u assigner à chaque espèce itable climat. Ce n'est qu'à qu'on a reçu les objets eux- de leurs pays originaires, été possible de mettre quelque ans ce cahos. Buffon surtout mérite de faire connaître les e Séba, relativement aux qua- s, et d'ébranler son crédit. Par aux animaux des autres clas- ummoins, comme ses figures les et généralement exactes; elles ont été souvent citées par auteurs; comme plusieurs ts qu'elles représentent, n'ont é figurés ailleurs; les natura- peuvent se passer du livre contient, et son prix est tou- assez élevé dans les ventes. 'était arrangé pour réunir à rrage l'histoire des poissons ledi, qui avait fait une étude de cette partie; mais la mort une naturaliste ne lui permit xécuter ce projet (*V.* ANTIDI). ourut à Amsterdam, le 3 mai C—v—r.

ASTIEN, empereur romain, ôt tyran des Gaules, pendant e d'une année, de 412 à 413, tit-fils, par sa mère, du consul qui avait gouverné les Gaules empereur Valentinien. Son pè- it les écoles à Narbonne. Sen ppelé aussi Jovin (*Voy.* Jo- II, 22), devenu l'un des prin- seigneurs d'Auvergne, s'était pelamer empereur à Maïence, mois d'août de l'an 411, 'empereur Honorius, lorsque Constantin, qui avait aussi titre d'empereur, eut été dé- avec son fils, après avoir été isonnier par Constance, géné- Honorius. Craignant d'éprouver le même sort, Jovin réclama le secours d'Ataulphe, beau-frère de cet Alaric qui venait de prendre Rome, et de s'y faire couronner roi. Ayant contracté une alliance avec Ataulphe, roi des Visigoths, il crut se fortifier encore en faisant proclamer empereur son frère Sébastien, l'an 412. Mais son allié Ataulphe, irrité de cette nomination, s'unit à Constance, général d'Honorius, contre les deux frères. Il surprit Sébastien dans Narbonne, et lui fit trancher la tête l'an 413. Il poursuivit ensuite Jovin, qu'il força dans la ville de Valence, et qu'il envoya à Dardanus, préfet des Gaules à Narbone. Celui ci décapita Jovin de sa propre main (an 413). Les têtes des deux prétendus empereurs furent exposées comme celles de vils scélérats, et envoyées à Carthage. Nous avons encore quelques médailles de tous les deux, frappées pendant ce règne éphémère, auquel les Gaules peuvent reprocher l'établissement du royaume des Visigoths dans leur partie méridionale. F—A.

SÉBASTIEN Ier., roi de Portugal, fils posthume de l'infant Jean, fut ainsi nommé parcequ'il vint au monde le jour de la Saint Sébastien. Il naquit à Lisbonne, le 20 juillet 1554, dix-huit jours après la mort de son père, et succéda, âgé de trois ans, le 11 juin 1557, à son aïeul Jean III, le Salomon du Portugal. Sa mère, Jeanne, fille de l'empereur Charles-Quint, trop jeune elle-même pour gouverner, céda la régence à sa tante Catherine, aïeule de son fils. Celle-ci conserva la direction des affaires pendant cinq ans: elle s'en démit en faveur du cardinal Henri, grand-oncle de Sébastien, et se retira dans un cloître, emportant le beau titre de *mère de la patrie*, que les

peuples lui donnèrent, en reconnaissance de sa sollicitude pour leur bonheur. Sébastien était né avec les dispositions les plus heureuses; mais les courtisans, loin de s'unir à sa famille pour modérer son caractère fougueux, s'efforcèrent au contraire de lui apprendre que tout devait céder à sa volonté. Un jour, le sage Ménézès, son gouverneur, ne voulut pas lui permettre d'essayer un cheval indompté, qui avait jeté à terre plusieurs écuyers. Sébastien, alors âgé de treize ans, parla en maître. Ménézés de son côté fit respecter sa volonté; l'enfant se retira en pleurant de colère : il rencontra dans le palais un seigneur auquel il fit part de ses chagrins. Le courtisan blâma fort le gouverneur; et, d'après ses conseils perfides, le prince interdit sa présence au vénérable Ménézès. Quelques jours après, Sébastien, entendant parler avec éloge du Camoëns, lui donna une pension de vingt écus; ce qui n'empêcha pas le poète de mourir de faim. (*Voyez* Camoens.) Ce prince, devenu majeur, prit en main les rênes de l'état, en 1569; et il annonça aussitôt le desir de marcher sur les traces d'Émanuel et de Jean III, en consolidant les travaux de ces grands princes. L'ardeur qu'il montra pour le bien toucha les Portugais. Voulant tout voir dans les moindres détails, il se couchait régulièrement à dix heures du soir, et se levait très-souvent à minuit, sortait seul de son palais, parcourait Lisbonne et les faubourgs, pour s'assurer si la police était bien faite. Une nuit, il rencontra un esclave maure qui s'était échappé de chez son maître, se battit long-temps corps à corps avec lui, et fut au moment d'être précipité à la mer par son robuste adversaire. La garnison des tours de Belem et de Sa qui fermaient la rade d avait l'ordre de ne la aucun navire, portuga ger, sans le visiter, ler à fond ceux qui refu mener. Le roi, voulant s lui-même si l'on obser ordre suprême, se jette gantin, avec plusieurs gneurs aussi téméraires passe fièrement entre le sans tenir compte de la postes placés sur la côt son refus de s'arrêter, o toutes parts : il continue marche, et franchit le d une pluie de boulets, de traits. Il voulait marche ces d'Alexandre. Il for de conquête d'après leq soumettre l'Afrique, p dans les Indes, pénétr Perse, revenir en Europ quie, et arracher enfin (ple à l'islamisme. Pour à l'exécution de ce pro que, il leva, en 1571, u fanterie d'élite, qu'il org ciplina d'après ses vues p La supériorité qu'il d cette circonstance, à l' huit ans, décela en lui la guerre. Sous prétexte d ses possessions d'Afriqu barqua avec ce corps d' quelque noblesse. Il abo ger, qui lui appartenait, jours après, mena sa p à la chasse du tigre, b plat pays, et s'enfonç terres. Les Maures, effra singulière invasion, acc toutes parts pour l'envelo de Portugal les tailla en p mit en fuite. Après avoir victoire par des jeux

re des anciens, il remit à
rentra dans sa capitale,
d'acclamations qui l'eni-
core davantage. On a dit
pe II, roi d'Espagne, en-
ır de perfides louanges,
neveu Sébastien, ce goût
s périlleuses et d'entrepri-
ées, dans l'espoir qu'il y
la mort, et qu'alors le
ourrait être facilement ran-
domination espagnole ; il
e de Philippe II des lettres
ssent aucun doute à cet
on retour de Tanger, Sé-
monça hautement l'inten-
ser une seconde fois dans
pour en faire la conquête
es habitants d'embrasser
nisme. Le gouverneur de
cessait de lui écrire que
ne résisteraient pas long-
on les attaquait vigoureu-
roi mit le projet en déli-
t le soumit à son conseil,
les personnages les plus
plus illustres du royaume ;
té s'y montra contraire.
Mascarenhas, général octo-
lèbre par ses exploits dans
s'exprima sans détour,
la guerre d'Afrique aurait
ortugal les suites les plus
Sébastien, choqué de la
de ce loyal serviteur, fit
une commission de méde-
ır posa cette question : la
n'affaiblit-elle pas les or-
oint de faire d'un guerrier,
brave, un homme lâche
? La commission abonda
ns du prince ; et la cour
à cette impertinente saillie
e 22 ans. Sur ces entre-
astien reçut à Lisbonne une
de Muley-Mohammed al
, souverain de Fez et de
Maroc, qui, dépouillé d'une partie de ses états par son oncle, le vieux Muley-Abdelmelek, implorait son assistance en offrant de devenir tributaire du Portugal, et commençait par livrer la place d'Arzile, que l'Alboraquin, son père, avait conquise sur Jean III. Cet incident acheva de déterminer Sebastien, et il pressa tous les préparatifs d'une grande expédition. Les sages de son conseil eurent recours à divers moyens pour l'en détourner ; l'illustre Catherine, son aïeule, quitta sa retraite pour lui faire des remontrances ; enfin on alla jusqu'à vouloir frapper son esprit de présages fâcheux à l'occasion d'une comète : « Cette comète, s'écria le » roi, annonce la défaite des infi- » dèles que je vais combattre. » Ceux qui s'opposaient à cette expédition étaient d'autant plus sages que les meilleures troupes du Portugal, et les généraux les plus expérimentés, élèves d'Albuquerque et de Vasco de Gama, se trouvaient occupés dans les Indes ; il fallut y suppléer par des étrangers ; Sébastien prit à sa solde huit mille Allemands et Italiens ; et il invita le fameux duc d'Albe à venir partager la gloire et les dangers de la conquête d'Afrique. Le général espagnol y mit la condition de rester maître de diriger les opérations : l'amour-propre de Sébastien fut vivement blessé de cette restriction ; le duc d'Albe fut remercié. Enfin le roi s'embarqua le 24 juin 1578, en présence d'une multitude immense, qui couvrait la plage. L'amiral Souza commandait la flotte, composée de cent navires de différentes grandeurs, portant des vivres en quantité, et 20 mille soldats, dont 12 mille Portugais. Sébastien aborda en Afrique, le 10 juillet, et commit la faute d'affaiblir son armée par des détachements

envoyés dans différentes directions; il trouva, sous les murs d'Arzile, huit mille Maures partisans de Mohammed, qui se réunirent à lui, de sorte qu'il se vit à la tête de vingt-huit mille combattants. Au lieu de rester assez près de la mer pour tirer des secours de sa flotte, comme l'y invitaient les généraux allemands et italiens, il s'avança rapidement dans les terres. Le vieux Muley le laissa s'engager sans lui opposer le moindre obstacle; mais, dans une seule nuit, il franchit la rivière de Luco, et vint déployer dans les plaines d'Alcaçar-quivir une armée de cent mille hommes. Les deux adversaires s'observèrent plusieurs jours; enfin le combat s'engagea le 4 août 1578; Sébastien fondit avec impétuosité sur le centre de l'ennemi et l'enfonça; mais tout se borna à cet avantage. Les Maures, qui s'étaient formés en croissant, parvinrent à envelopper les Chrétiens: les Portugais, peu expérimentés, s'effrayèrent de leur position; ils ne firent qu'embarrasser les auxiliaires au lieu de les seconder. Le roi s'élança plusieurs fois pour rompre cette terrible barrière; il eut trois chevaux tués sous lui: enfin il tomba percé de coups. Les Maures qui l'entouraient ne le connaissaient pas; mais jugeant à la richesse de son armure qu'il était d'un rang élevé, ils ne voulaient pas le tuer et se battaient entre eux pour le faire prisonnier dans l'espoir d'une riche rançon. Au milieu de cette dispute, survient un chef africain: « Quoi » chiens, dit-il aux soldats; lorsque » Dieu vous accorde une victoire » complète, vous voulez vous égor- » ger pour un prisonnier! » En disant ces mots, il fend la tête de Sébastien d'un coup de cimeterre. Ainsi mourut ce prince à l'âge de vingt-cinq ans. Le vieux Muley, malade depuis long-temps, s'était fai sur le champ de bataille d litière. Se voyant près d'expi moment où le combat allait ger, il ordonna, par un sig aide-de-camp, de ne pas fai naître sa mort, de peur q nouvelle ne décourageât ses D'un autre côté, Mohammed dans un marais: ainsi les t périrent dans la même journ

MULEY ABDELMELEK, XXX Sébastien fut le premier m portugais que l'on appela n Vasconcellos s'étend beauc Dom Sébastien dans son his Espagnes; Herrera, lui a le 1er livre de son Histoire gal; Machado a laissé quatre in-4°. de Mémoires sur Séba c'est ce que nous avons de taillé et de plus authentiq les écrivains s'accordent à senter comme un homme Il était d'une taille peu élev bien proportionnée, d'une f marquablement belle. Quoi tempérament violent, et vi un ciel de feu, il méprisa le et resta chaste toute sa vie: sans avoir été marié. Malgr prudences, ses sujets lui ava un attachement si véritable fusèrent de croire à sa mort se flattèrent qu'il avait écl trépas, grâce à la protectio ils ne désespéraient pas de un jour. Cette opinion, a dans tout le Portugal, fav projets de plusieurs impost prirent le nom de Sébastie furent se faire reconnaître c Il en parut successivement plus connus furent Matthieu

(1) Memorias para a historia de P comprehendem o governo del rey Dom Lisboa, 1736-51, 4 vol. in-4°.

ıssemblait beaucoup, et Ga-
ıosa. Plusieurs furent pen-
nvoyé aux galères, et d'au-
urent misérablement. Dom
eut pour successeur le car-
ıri, son grand oncle, qui
:-huit mois, puis Antoine,
eur de Crato, enfant natu-
ouis, 2e. fils d'Émanuel;
oine eut pour compétiteur
II, roi d'Espagne, qui dis-
troupes et fut reconnu roi;
al fut ainsi réuni à la cou-
Espagne et n'en fut séparé
la révolution de 1640, qui
le trône la maison de Bra-
M—z—s.

STIEN (le Père) *V.* Tau-

STIEN ou SEBASTIANO
MBO (Fra), peintre, na-
enise en 1485. De là vient
ques historiens le nomment
no Veneziano; mais son vé-
om était Luciano. Le titre
del Piombo lui fut donné,
ant embrassé la vie religieu-
t pourvu de la charge de
les brefs à la chancellerie
le. Il cultiva d'abord la mu-
devint chanteur et joueur
ents, habile particulière-
r le luth. Mais séduit par
ures de Jean Bellini, il en-
l'école de ce maître, qu'il
na au bout de quelque temps
vre les leçons du Giorgion,
nt mieux que tous ses con-
imiter le ton de couleur et
eux. Sa première idée, en
nt à la peinture, avait été de
au portrait, pour lequel il
plus rares dispositions; et
s qu'il y obtint l'encoura-
suivre cette carrière. On ad-
dans ses portraits, une res-
ce parfaite, une force de
coloris, à laquelle il savait allier la douceur et la grâce, un relief extraordinaire, une vérité et une vie que le Giorgion lui-même n'a jamais surpassés. Le *Portrait de Julie de Gonzague*, amie du cardinal Hippolyte de Médicis, qui passait pour la plus belle femme de son temps, fut célébré par tous les écrivains contemporains, comme un ouvrage véritablement divin. Aucun peintre de cette époque ne dessinait mieux que lui les têtes et les mains; ses draperies étaient heureusement jetées et terminées avec le soin le plus exquis. Déjà sa réputation s'était répandue dans toute l'Italie, lorsqu'il lia connaissance avec Augustin Chigi, riche négociant de Sienne, que ses relations commerciales avaient amené à Venise. Cette liaison devint bientôt de l'amitié, et Chigi décida sans peine Sébastiano à le suivre à Rome. S'étant lié alors avec Michel Ange, ce grand homme le favorisa dans toutes les occasions, et se plut à lui fournir les dessins de la plupart de ses tableaux. Son premier ouvrage, représentant *Saint-Jean-Chrysostome*, passa d'abord pour une production du Giorgion, tant il avait bien su s'en approprier le style. Peut-être ce dernier l'avait-il aidé dans l'invention; car on sait que la nature n'avait pas doué Sebastiano d'une grande vivacité d'idées, et que, dans les compositions où il fallait introduire un certain nombre de figures, il était lent, irrésolu, commençait avec peine, et ne terminait qu'avec la plus grande difficulté. Aussi est-il rare de voir de lui des tableaux d'histoire ou d'autel semblables à *la Nativité*, qu'il fit pour l'église de Saint-Augustin, ou à *la Flagellation*, aux Observantins de Pérouse, et dont le dernier passe pour le plus beau ta-

bleau de cette ville. Il a fait une quantité de morceaux d'appartement, et spécialement de portraits; et quoi qu'il travaillât sans se gêner, il est impossible de voir des carnations plus fraîches ou des accessoires plus variés et mieux rendus. C'est ainsi qu'en faisant le portrait du fameux Pierre Arétin, il distingua, dans son habillement, cinq espèces de noirs, tels que celui du drap, celui du velours, celui de la soie, etc. Lorsqu'il se fut rendu à Rome, on l'y regarda bientôt comme un des premiers coloristes de son temps. Il y peignit, en concurrence avec Balthazar Peruzzi, et Raphaël lui-même, et l'on conserve dans le palais de la Farnesine qu'avait fait bâtir Augustin Chigi, les travaux de ces trois illustres maîtres. Dans cette concurrence, Sebastiano s'aperçut sans peine que ce n'était pas par son dessin qu'il parviendrait à se faire un nom : Il s'efforça d'améliorer cette partie de son talent; mais les efforts même qu'il tenta l'ont fait parfois tomber dans une certaine roideur, qui n'est cependant pas de la dureté. Dans quelques-uns de ses ouvrages, il fut aidé en cette partie par Michel-Ange, qui lui fournit les dessins de la Notre-Dame-de-Pitié qui se voit chez les Conventuels de Viterbe, de la Transfiguration et des autres peintures qu'il mit six années à exécuter à Saint-Pierre-in-Montorio. Malgré le talent prodigieux que le Buonarotti avait déployé dans les fresques de la chapelle Sixtine, il ne pouvait asservir la fougue de son génie au travail lent et minutieux de la peinture à l'huile. Sa supériorité ne put le mettre à l'abri de la jalousie qu'excitèrent en lui les peintures à l'huile de Raphaël. Incapable de lutter en ce genre avec son jeune rival, il chercha à lui opposer un artiste plus exercé
même dans le maniement du
et les procédés du coloris de
vénitienne. Il jeta les yeux
bastiano del Piombo, déjà
avantageusement par ses pr
travaux. Sebastiano avait
grande prédilection pour la
à l'huile, qu'il voulait la su
à la fresque en changeant l
des enduits; mais cette inve
répondit pas à son attente
Christ à la Colonne qu'il
Saint-Pierre in Montorio,
le temps obtint les éloges exc
Vasari, a perdu le mérite de l
qui faisait son plus grand p
chel-Ange convint donc ave
tiano, de lui fournir les dessi
ouvrages, dans l'espoir que ce
par la beauté de sa coule
maniement de son pinceau,
avec avantage contre Rap
que, sans être taxé d'envie,
rait donner la palme à son
C'est à cette circonstance qu
tiano dut d'être chargé de l
rection de Lazare, qu'il p
concurrence avec la *Tra*
tion de Raphaël, qui n'eu
peine à reconnaître dans
de son compétiteur le dessi
chel-Ange. C'est du moins
prouve le mot suivant de Ra
Mengs rapporte : « Je m
» de l'honneur que me fai
» Ange, puisqu'il me croit di
» ter contre lui, et non cont
» tiano. » Vasari ajoute qu
mort de Raphaël, ce dernie
fut universellement regardé
la faveur de Michel-Ange,
plus habile artiste du jou
fut cause que l'on négli
Romain et les autres pein
tis de l'école de Raphaël. I
cile de juger de l'exactitu

le assertion, qui fait tort à
n, si elle n'est pas fondée,
si elle est vraie, ne fait pas
onneur à Michel-Ange. Se-
a peint aussi sur pierre quel-
eaux d'appartement : ce pro-
xtrêmement vanté dans sa
té, a promptement cessé
usage à cause de la diffi-
transport : cette méthode
à été employée au commen-
lu quatorzième siècle, dans
peintures qui passent au-
pour antiques. Enfin il
aussi à la gravure en pier-
: mais on ne connaît de lui
nre qu'une *Intaglia*, repré-
Judith. Sebastiano se trou-
Rome, à l'époque où Ra-
t chargé par le cardinal Ju-
édicis, depuis Clément VII,
re son tableau de la *Trans-*
n; le même cardinal lui con-
ution, presqu'en concurren-
phaël, de la *Résurrection*
re, qui fut exposée avec la
uration, et envoyée depuis en
Il peignit ensuite le *Martyre*
e-Agathe, pour le cardinal
. Ce tableau célèbre appar-
u temps de Vasari, au duc
: il passa de là au palais
Florence, d'où il fut trans-
Paris lors de la conquête de
ar les Français; en 1815,
rendu à la Toscane. Il
date de 1520, et le nom
stianus Venetus. Après la
Raphaël, Sebastiano, dé-
n concurrent aussi redouta-
pourvu de l'emploi lucratif
ur des brefs de la chambre
ue, s'abandonna à toutes les
e la vie, et son activité fit
-lors à une oisiveté presque
. Parmi les ravages que
nt dans Rome les soldats du
connétable de Bourbon, lorsqu'ils saccagèrent cette ville en 1527, ils avaient dégradé, dans le Vatican, quelques-unes des peintures de Raphaël. Sebastiano fut chargé de les restaurer; mais son pinceau était au-dessous d'une aussi grande entreprise. C'est du moins ce que l'on doit inférer du jugement du Titien. Cet illustre peintre ayant été conduit dans les appartements où sont ces peintures, et ne sachant pas qui avait fait ces restaurations, dit à Sebastiano lui-même : « Quel est l'i-
» gnorant et le présomptueux qui a
» barbouillé ainsi ces visages? » Jugement impartial, contre lequel toute la faveur de Michel-Ange ne put défendre son protégé. Le Musée du Louvre possède de ce maître trois tableaux d'un grand prix : I. Le *Portrait du sculpteur Florentin Baccio Bandinelli.* II. La *Visitation de la Vierge.* III. Des *Anges apportant les objets nécessaires pour coucher l'Enfant Jésus.* Il possède également deux de ses dessins. I. La *Nativité.* Sur le premier plan, des femmes sont occupées à donner des soins à l'enfant, qui vient de naître; sur le second, Sainte-Anne, au lit, est entourée de femmes qui la servent. Le Père Éternel, dans sa gloire, occupe le haut de la composition. Ce dessin est de forme cintrée, fait au crayon, estompé et rehaussé de blanc. II. La *Vierge, l'Enfant-Jésus, saint Joseph, sainte Anne et le petit saint Jean;* dessin au crayon noir et blanc, sur papier bleu. Outre le martyre de Sainte Agathe, mentionné ci-dessus, le Musée du Louvre a encore possédé trois autres portraits de ce maître, rendus à l'Autriche, en 1815, et représentant : I. Un *Jeune homme sans barbe qui lit.* II. Un *Jeune homme avec barbe qui lit.* III. Un

sculpteur. Doué d'un caractère aimable et facétieux, Sebastiano avait une conversation pleine de saillies; et l'on a de lui, dans le Recueil des *Capitoli* burlesques du Berni, un ouvrage en ce genre, en réponse à une pièce de vers que lui avait adressée ce poète, et qui prouve qu'il eût fait des vers aussi bons que ses tableaux, s'il se fût adonné à la poésie. Il mourut à Rome, en 1547. P—s.

SEBEK-TEGHYN NASSIR-ED-DYN, fondateur de la dynastie des Sebek-Teghynides, mais non pas de l'empire de Ghazna, quoique lui et ses descendants aient été nommés improprement Ghaznevides, était Turk de naissance, et fut d'abord esclave d'un autre Turk, Alp-Teghyn, premier émir de Ghazna, dont il devint le gendre, pour prix de ses talents et de ses services (*Voy.* ALP-TEGHYN). Ishak, fils et successeur d'Alp-Teghyn, étant mort, l'an 365 de l'heg. (976 de J.-C.), peu de temps après son père, Sebek-Teghyn, son beau-frère, réunit tous les suffrages, et monta sur le trône de Ghazna, dont les états, fort circonscrits, n'étaient alors qu'un fief de la couronne des Samanides. Sa première conquête fut celle de Bost. Il avait aidé le gouverneur à recouvrer cette ville; et, pour récompense, l'ingrat tenta de l'assassiner en trahison. Sebek-Teghyn prit Bost; mais le perfide sut échapper à sa juste vengeance. L'amour de la gloire, le zèle pour l'islamisme et le desir du pillage, l'excitèrent à entreprendre la guerre sainte, c'est-à-dire, à attaquer les peuples idolâtres de l'Indoustan. L'an 367 (977), il défit Djeipal, roi de l'Inde Septentrionale, prit Kaboul, et parcourut la province de Pendj-ab. Dans sa seconde campagne, il remporta une grande victoire sur le monarque indien, qui fut obligé de lui faire des présents considérables, et de se soumettre à un tribut annuel. Après le départ de Sebek Teghyn, Djeipal refusa de tenir ses engagements, arrêta les officiers chargés de recevoir le tribut, et leva une armée de trois cent mille hommes, composée de ses troupes et de celles de tous ses vassaux, depuis Malwa jusqu'au Bengale; mais cette grande armée ne put résister à la tactique et à la bravoure des troupes de Ghazna. Sebek-Teghyn, par ce nouveau triomphe, joignit à ses états les pays de Peïschawer et de Laïgan. Il était déjà plus puissant que l'émir de Bokhara, Nouh II, son suzerain, lorsque celui-ci réclama son secours contre des rebelles (*V.* Nouh II). Sebek-Teghyn, magnanime et sensible, fut tellement ému, à sa première entrevue avec ce jeune prince, qu'il mit pied à terre, et lui tenait l'étrier. Les services importants qu'il lui rendit furent noblement récompensés. Il reçut le titre de *nassir-eddyn* (le protecteur de la religion) avec le gouvernement du Khoraçan, qui fut partagé entre lui et son fils Mahmoud. Sebek-Teghyn fut jusqu'à la fin le zélé défenseur du faible monarque samanide, qu'il suivit de près au tombeau. Il mourut à Balkh, l'an 387 (997), après un règne de vingt-deux ans, avec la réputation d'un prince juste et bon. Quoique surpassé, non comme souverain, mais comme conquérant, par son fils Mahmoud, il eut la gloire de lui laisser un trône solide et respecté, et de lui avoir ouvert la route de l'Indoustan (*Voy.* MAHMOUD, XXVI, 168). A-T.

SEBONDE (RAIMOND). *V.* SABONDE.

SÉCHELLES (JEAN-MOREAU DE), contrôleur général des finances, na-

is, le 10 mai 1690, d'un
était trésorier-général des
Il fut successivement con-
arlement de Metz et maître
s. Ayant été employé dans
affaires de finances par
, et lié avec Le Blanc,
la guerre, il fut compro-
ermé à la Bastille, avec
n sa qualité de maître des
Moreau de Séchelles tra-
rétablissement des maré-
; et il y mit l'ordre qui a
corps plus utile qu'il ne
travant. Nommé, en 1727,
ance du Hainaut, par la
de Le Blanc, qui était
ministère, il fit construire
es, des greniers publics,
ins, des grands chemins.
es marchés, ordonna des
ents, encouragea les manu-
onda des maisons de cha-
l'ordre dans les différentes
ités. Par ces moyens, les
trouvèrent déchargés des
de gens de guerre; le com-
'industrie furent ranimés.
il déploya la plus grande
e dans la place d'intendant
de Bohême, soit pendant
le Prague, soit dans la re-
eu fut récompensé par le
nseiller-d'état et par l'in-
de Flandre, qui était plus
le que celle du Hainaut; et
out autant d'honneur. Des
rent construits; et il vint à
nir la mendicité. Les années
il montra la même habileté
activité, en qualité d'inten-
rmées de Flandre et d'Al-
l avait été appelé. Il avait,
ard'administration, un ta-
gué, de la souplesse et de la
pour se conformer aux vues
aux, une grande vigilance
pour assurer le bien-être des troupes, auquel peut-être il sacrifiait quelquefois le bien-être du peuple. Frédéric II le citait comme le modèle des administrateurs militaires. Cette réputation et l'affection de tous les officiers français firent, dit-on, quelque ombrage au comte d'Argenson, ministre de la guerre, qui, sans se brouiller avec lui, chercha toujours à l'écarter, et y parvint. Lorsque Machault se détermina, en juillet 1754, à quitter le contrôle-général, il proposa de le remplacer par Séchelles. Ce dernier avait été, toute sa vie, plus occupé de l'approvisionnement des armées que de l'approvisionnement du trésor royal; et il était bien vieux pour commencer à apprendre une science qui exige de longues études et une grande expérience. Du reste, il avait beaucoup d'esprit, de finesse, un bon ton et de la grâce. On prétend que son penchant pour la galanterie ne l'avait pas abandonné à la fin de sa carrière, qu'il voulut s'y livrer encore, à un âge où l'amour n'a plus guère à choisir qu'entre le ridicule et le travers; que sa tête s'en ressentit, et que ce fut ce qui l'obligea de renoncer aux affaires, en août 1756. Il mourut, le 31 décembre 1760, dans de véritables sentiments de piété. Sa fille devint la seconde femme du lieutenant de police Hérault; et, de ce mariage, naquit M. de Séchelles, père du conventionnel (*Voy.* HÉRAULT, XX, 222). Thomas, à son début dans la poésie, composa une Ode pour M. de Séchelles, ministre des finances, qui avait rendu quelques services à l'université de Paris. Le portrait de Séchelles a été peint par Valade, et gravé par L. Lempereur. L-P-E.

SECKENDORF (GUI-LOUIS DE), historien, naquit le 26 déc.

1626, à Herzogen-Aurach, en Franconie. Son père était alors un des officiers du prince-évêque de Bamberg; plus tard il servait la cause des protestants dans l'armée suédoise. Sa mère descendait de Schaertlin de Burtenbach, célèbre général des confédérés de Smalcalde. Ce fut elle qui, en l'absence du père, soigna l'éducation de son fils; mais comme les troubles de la guerre la forcèrent souvent de changer de demeure, et de se fixer alternativement à Cobourg, à Muhlhausen, et à Erfurt, l'instruction du jeune Seckendorf s'en serait ressentie sans les talents extraordinaires dont la nature l'avait doué. Ernest *le Pieux*, premier duc de Gotha, ayant entendu parler des dispositions de cet enfant, le fit placer au gymnase de Cobourg, où il faisait instruire deux princes de Wurtemberg, et bientôt après au gymnase de Gotha, ville qu'il choisit, en 1640, pour sa résidence. En 1642, Seckendorf eut le malheur de perdre, de la manière la plus tragique, son père, qui était colonel dans l'armée de Torstenson. Accusé d'avoir pratiqué des intelligences avec Piccolomini, sur une lettre qu'on supposait lui être adressée par un affidé de ce général, il fut condamné et exécuté le même jour (1). Le général Mortaigne, étant devenu le protecteur du jeune Seckendorf, l'envoya, en 1642, à Strasbourg, où il étudia pendant trois ans sous Bœcler, Rebhan, et d'autres célèbres professeurs. Lorsqu'il eut achevé son cours académique, le landgrave de Darmstadt le nomma officier dans ses gardes; mais le général Mortaigne, jugeant que la carrière militaire n'était pas celle qui convenait au genre d'études qu'il avait suivi, lui fit rompre cet engagement; et le duc Ernest le nomma son conseiller et gentilhomme de la chambre; mais l'intention de ce bon prince n'était pas de l'employer immédiatement à des affaires politiques : il voulait plutôt s'assurer ses services pour l'avenir, et lui procurer, en attendant, les moyens de se préparer à la carrière qu'il lui ouvrirait, en continuant ses études encore pendant deux ans. Ce prince y présida lui-même, en indiquant au jeune conseiller les parties dont il devait s'occuper, et en réglant, pour ainsi dire, le temps qu'il devait consacrer à chacune. Tous les dimanches, il l'obligeait à lui rendre compte de ses travaux de la semaine; il avait avec lui de longs entretiens, et lui proposait quelquefois à résoudre des questions de droit public et de politique. En 1648, il le nomma son chambellan; et comme cette époque était féconde en négociations, il l'employa dans différentes missions politiques. Trois ans plus tard il le reçut dans son conseil intime, après l'avoir fait examiner sévèrement par quatre jurisconsultes. En 1656, il lui confia l'administration de ses domaines, et en 1668, il le mit à la tête de tous les dicastères du pays, en le nommant son chancelier. Seckendorf réunissait à cette charge éminente les fonctions de juge du tribunal aulique de Iéna, que lui avait conférées le duc de Saxe Altenbourg. A peine eut-il rempli une année la place de chancelier de Gotha, qu'il s'en démit, alléguant la multitude d'affaires dont il était accablé, et sans qu'on ait pu savoir les motifs d'une pareille re-

(1) Il est vraisemblable que Torstenson reconnut plus tard l'innocence de Seckendorf; car ce fut à sa demande que le gouvernement suédois accorda à la veuve de ce colonel une pension dont elle jouit jusqu'à sa mort.

qui ne fut cependant point
éfaveur. Seckendorf accepta
t la place de chancelier, et
nt du consistoire du duc Mau-
Saxe-Zeitz, à laquelle il réu-
1669, celle de conseiller in-
e l'électeur. Le duc de Saxe-
, Frédéric, fils et successeur
st *le Pieux*, le nomma, en
, directeur des états d'Alten-
et quelque temps après chan-
le ce duché. Seckendorf montra
administration autant de talent
avait fait voir comme juriscon-
Après la mort du duc Maurice
), il se retira dans sa terre de
lwitz, près d'Altenbourg, et y
château où il résolut de pas-
reste de ses jours dans des
es de piété et des occupa-
ittéraires. C'est là qu'il mit la
re main à ses écrits, et c'est là
ès la mort de son fils, il fit
ses deux neveux, dont l'un fut
suite le célèbre maréchal de
dorf (*V.* l'art. suivant), et
onsacra une partie de son temps
ucation de ces jeunes gens. Il
passé dix ans dans l'éloigne-
les affaires, lorsque l'électeur
ic III, qui fut ensuite premier
Prusse, fonda l'université de
Ce prince ne crut pas pouvoir
r à cette institution un plus
lustre qu'en nommant Secken-
on chancelier. Les occupations
te charge convenaient aux goûts
savant : il se rendit à Halle,
mmencement de l'année 1692.
e Phil. Jacques Spener (*V.*
a) avait eu beaucoup d'in-
e sur l'organisation de la nou-
université, et que ses amis y
issaient les chaires de profes-
, elle devint le siége du *piétis-*
e qui donna lieu à des plaintes
part des ministres orthodoxes
de cette ville, et pouvait occasionner un schisme dans l'église protestante. Une commission, présidée par le chancelier, fut chargée d'examiner les plaintes des pasteurs. Seckendorf réussit par son esprit conciliant, dans une affaire aussi difficile que de rétablir l'union entre des partis religieux; et il leur fit même signer un compromis, par lequel ils renoncèrent à tous leurs différends. Le jour où ce traité fut publié (18 déc. 1692), Seckendorf expira. Son corps fut enseveli à Meuselwitz. Il avait été marié deux fois, et avait eu de ses deux femmes des enfants morts en bas âge; un seul fils lui survécut de peu d'années, de manière que sa terre de Meuselwitz passa à ses neveux, dont le plus célèbre y termina sa vie. Un écrivain contemporain, Thomasius, a tracé le portrait suivant de Seckendorf : « C'était un gentilhomme doué de vertus dignes d'un prince, l'ornement d'une famille qui s'est illustrée depuis huit siècles, un homme de cour sans fausseté, un vieillard sans morosité, un puissant Mécène des gens de lettres. Il était l'époux le plus tendre, le père des orphelins, l'appui des opprimés, le protecteur de ses subordonnés. La probité était la base de son caractère; il haïssait également l'avarice et le faste : il détestait la volupté, l'adulation et l'impiété. » Un de ses biographes dit : » Peu d'hommes de la naissance et du rang de Seckendorf ont été aussi véritablement pieux; un plus petit nombre encore ont autant contribué à faire aimer la religion. Chaque action de sa vie, chaque page de ses écrits porte la trace de la vertu. L'amour de la vérité, la justice, guidèrent toutes ses démarches. Il était secourable, modeste, doux et très-laborieux. Ses manières

étaient affables, polies et insinuantes. » Seckendorf fut un savant dans toute la force de l'expression. Il possédait à fond la jurisprudence, la politique. Il connaissait l'histoire et la constitution des divers états de l'Europe, et principalement de l'empire germanique. Il savait le grec, et l'hébreu, ainsi que la plupart des langues modernes, excepté l'anglais. Il s'exprimait très-bien en latin, et en allemand mieux qu'aucun écrivain de son temps. Thomasius et lui doivent être regardés comme les précurseurs de la bonne littérature allemande, qui ne commença que cinquante ans après. Les Protestants le mettent sur la même ligne que leurs plus savants théologiens. Les écrits par lesquels il s'est fait connaître sont : I. *Commentarius historicus et apologeticus de lutheranismo*. Cet ouvrage, le plus important de l'auteur, est une défense de la réformation, principalement dirigée contre l'*Histoire du luthéranisme* du P. Maimbourg. Comme pour réfuter l'auteur français, Seckendorf a rapporté textuellement son ouvrage en latin, en l'accompagnant d'un Commentaire polémique et historique, on doit moins le regarder comme une histoire que comme un répertoire diplomatique pour l'histoire de la réformation, depuis 1517 jusqu'en 1547 (2). Sous ce rapport, c'est un livre indispensable pour tous ceux qui veulent s'occuper de cette époque mémorable. Ses matériaux sont tirés de sources authentiques, de documents renfermés dans les archives saxones, et des écrits des réformateurs et de leurs contemporains. Quelles que soient les opinions religieuses des personnes qui lisent cet ouvrage, ils voient que c'est l'écrit d'un homme de bien, d'un esprit philosophique, et qui laisse à peine reconnaître l'esprit de sa secte. Il est divisé en trois livres. Le premier parut en 1686, et fut suivi d'un supplément, 1689; le second en 1690, le troisième en 1692. L'ouvrage complet fut réimprimé en 1694 (3). II. *État d'un prince d'empire* (en allemand), 1655, in-8°. C'est le premier livre publié par Seckendorf; et c'est aussi le plus ancien dans ce genre. C'est un tableau d'une principauté bien constituée, bien gouvernée et bien administrée, sous le rapport de la politique, de la justice et des finances. III. *Justitiæ protectiones in civitate Erfurtensi*, etc., déduction du droit public, en faveur des prétentions que les princes de la maison de Saxe, en leur qualité de landgraves de Thuringe, formèrent sur la ville d'Erfurt; contestation fameuse dans l'histoire de l'empire germanique. IV. *Defensio relationis de Antonia Burignonia*, etc., Leipzig, 1686. C'est la défense d'une critique très-modérée des Œuvres de la fameuse Bourignon, que Seckendorf avait fait insérer dans les *Acta eruditorum*, et qui avait été attaquée par Poiret. V. *Dissertatio historica et apologetica pro doctrina Luther. de missâ*, *edita à Casp. Sagittario*, Iéna, 1686; ouvrage dirigé contre le récit de la *Conférence du diable avec Luther*,

(2) L'auteur réfute, en effet, avec succès, plusieurs erreurs échappées au P. Maimbourg et à Varillas, souvent égarés par des Mémoires peu exacts; mais il ne détruit aucun des faits principaux sur lesquels s'appuye l'immortelle *Histoire des Variations des églises protestantes* de Bossuet. C. M. P.

(3) Il a été depuis abrégé par Jenisch et Ross. C'est sur cet abrégé qu'il a été traduit en français sous ce titre : *Histoire de la réformation de l'église chrétienne en Allemagne, suivie de l'abrégé de l'histoire des églises esclavonnes et vandoises depuis les premiers siècles du christianisme*, Bâle, 1788, 5 vol. in-8°. Cette traduction est de Jean-Jacques Paur, pasteur dans l'arrondissement de Montbéliard. W—s.

par Cordemoi. VI. *Schola latinitatis ad copiam verborum et notitiam rerum comparandam usui pedagogico in ducatu Gothano accommodata et edita jussu serenissimi ducis Saxoniæ Ernesti*, Gotha, 1662, in-8°. Pour répondre aux vues du réformateur de l'instruction publique, dans le duché de Gotha, Seckendorf ne dédaigna pas de composer ce livre élémentaire, qui est un recueil de dialogues dans le genre du *Janua linguarum* de Comenius (*V.* ce nom). VII. *Compendium historiæ ecclesiasticæ, decreto serenissimi Ernesti, Sax. Ducis, in usum gymnasii Gothani ex SS. literis et optimis auctoribus compositum*, Leipzig, 1666, in-8°. L'Histoire ecclésiastique de l'Ancien-Testament seulement est de Seckendorf, le reste de J.-Chr. Artopæus. Cet abrégé est la dernière production littéraire qui parut avant sa retraite des affaires. Il se passa ensuite vingt ans sans qu'il publiât rien. Le *Compendium* a été réimprimé plusieurs fois. VIII. *Christenstaat*, etc., Leipzig, 1684, in-8°. C'est une défense du christianisme contre les soi-disant esprits forts, qui commençaient à acquérir de l'influence, et dont le duc Maurice de Saxe-Zeitz voyait avec peine les progrès. IX. *Discours allemands*, au nombre de quarante-quatre, Leipzig, 1686, in-8°. Ce sont les Discours que Seckendorf avait prononcés dans ses différentes fonctions. X. *Jus publicum romano-germanicum*, Francfort, 1687, in-8°. Cet ouvrage, rédigé en allemand, quoique les premiers mots du titre soient en latin, a été écrit pour l'instruction des fils du duc Ernest. XI. Une Traduction latine des *Sermons* de Ph.-J. Spener, qui parut à Francfort, en 1689, in-8°. XII. *Rapport* officiel sur un ouvrage qui avait paru en Saxe, sous le titre d'*Imago pietismi*, et qui renfermait des invectives contre Spener et ses amis. Ce Rapport avait été demandé à Seckendorf par le gouvernement prussien. Il fut publié, en 1692 et 1713. XIII. Traduction de la *Pharsale*, accompagnée de Discours politiques et moraux sur trois cents Sentences répandues dans Lucain; ouvrage en vers de douze syllabes, sans rimes, et auquel rien de ce qui a paru en allemand, non-seulement dans le dix-septième siècle, mais dans la première partie du dix-huitième, n'est comparable (4). Enfin les *Acta eruditorum*, de 1683 à 1692, renferment beaucoup de jugements sur des livres nouveaux, qui sont de Seckendorf. Outre son Oraison funèbre, qui est de Christian Thomasius, il fut publié, quarante ans après, une Vie de Seckendorf, composée sur des documents authentiques, par Dan. Godef. Schreber, Leipzig, in-4°. F. Eberart Rambach en a inséré un extrait dans la traduction allemande de Niceron (t. XVII), à la place de la Notice sèche et insignifiante qui se trouve dans le vol. XXIX de l'original français. Cette même Vie a servi à Schrœck pour la Notice biographique qu'on lit dans ses *Vies des savants célèbres*. S-L.

SECKENDORF (FRÉDÉRIC-HÉNON, comte DE), feld-maréchal, naquit le 16 juillet 1673, à Kœnigsberg, en Franconie. Il n'avait que deux ans lorsque son père, conseiller de guerre du duc de Saxe-Gotha, mourut. Son oncle (*V.* l'art. précéd.) se chargea

(4) Cette tentative de Seckendorf pour introduire dans la poésie allemande le rhythme des grecs et des latins ne fut pas heureuse, mais elle a été renouvelée depuis avec succès. On sait que plusieurs littérateurs ont essayé la même chose en français (*V.* MOUSSET). W-s.

de son éducation, ainsi que de celle de son frère. En 1683, ce digne parent envoya ses deux neveux, à Zeitz, où Cellarius était recteur. Ils logèrent chez ce savant, et le suivirent à Merseburg. Ce fut d'un tel maître que les deux frères reçurent les premières leçons. En 1689, ils se rendirent à l'université de Iéna; et comme leur oncle les destinait à la carrière de la diplomatie, pour laquelle on exigeait alors des études suivies, il les mit sous la direction d'un habile jurisconsulte, le baron de Lincker. L'instruction écrite qu'il remit au gouverneur de ses neveux, a été publiée en 1702, à Halle : c'est un morceau digne d'être lu. De Iéna, ils furent envoyés à Leipzig, pour y achever leur cours académique ; après quoi l'oncle les prit encore chez lui, à Meuselwitz, où il leur donna des leçons de droit public et de politique. Ayant été nommé, en 1692, chancelier de l'université de Halle, il se fit suivre par ses neveux, qui devaient y fréquenter encore les cours de Stryer et de Thomasius; mais la mort d'un si digne protecteur dérangea ce plan. Le cadet de ses neveux, objet de cet article, alla finir ses études à Leyde, où il soutint, en 1693, sous la présidence de Vitriarius, une thèse : *De pactis successionis tam publicis quam privatis*. Renonçant dès-lors à la carrière politique pour l'état militaire, auquel il s'était préparé par l'étude des mathématiques, il servit comme volontaire dans l'armée prussienne, et se rendit ensuite à celle de l'empire, que commandait le margrave de Bade. Il y fut d'abord cornette, puis lieutenant de cavalerie dans le contingent de Gotha. Mécontent de l'inaction où resta l'armée dans les campagnes de 1694 et 1695, il donna sa démission, et se mit en route pour la Morée, avec l'intention de servir dans un régiment wurtembergeois à la solde de la république de Venise, où on lui avait promis une compagnie. Mais le margrave de Brandebourg-Anspach, qu'il rencontra à Venise, le détourna de ce projet, et lui offrit une place de capitaine dans le régiment qu'il levait pour le service de l'empereur, y mettant pour condition qu'auparavant Seckendorf l'accompagnerait dans un voyage qu'il allait faire en Italie. Ainsi, le jeune Seckendorf eut occasion de voir Florence, Rome et Naples, et d'acquérir des connaissances utiles. Au mois de juin 1697, il joignit, comme capitaine, l'armée, dont le quartier-général était à Muckensturn; mais la paix de Ryswick termina bientôt les hostilités. A l'exemple de plusieurs princes d'empire, le margrave mit alors son régiment à la solde de l'empereur, pour servir contre les Turcs; et, en 1698, Seckendorf joignit l'armée du prince Eugène. Ce fut alors qu'il épousa une demoiselle de Rohenwarth, qui, pendant cinquante-huit ans fut, dans la bonne et la mauvaise fortune, sa compagne fidèle, mais ne lui donna pas d'enfants. La paix de Carlowitz, conclue l'année suivante, priva de nouveau Seckendorf des moyens de se distinguer. Il revint avec son régiment à Anspach, et le margrave lui accorda le grade de major. Enfin la guerre pour la succession d'Espagne lui offrit, en 1701, des occasions de déployer son ardeur militaire. Nommé lieutenant-colonel des dragons que le margrave fournit aux états-généraux, il assista, en cette qualité, aux siéges de Venlo, de Stevensvert, de Ruremonde et de Liége. En 1704, il fut envoyé, par

ough, pour préparer les sub-
s des alliés qui allaient tra-
es cercles d'empire, pour se
en Souabe, à l'armée impé-
mmandée par le prince de
et porter aux Français des
écisifs. A la bataille de Hoch-
commanda son régiment,
illit les plus grands éloges de
de Marlborough et du prince
, dont l'amitié lui fut dès-lors
Sa troupe prit ce jour-là
apeaux français. Au com-
ent de 1705, Seckendorf,
colonel, fut chargé de la dé-
pont de la Moselle, à Conz,
maintint contre des attaques
Il se distingua encore à la
es lignes de Hildesheim; et
suivante il assista à la ba-
e Ramillies. A la prise de
qui précéda la bataille d'Ou-
, les Français, voyant l'im-
ité de résister, posèrent les
devant Seckendorf, plutôt
e rendre aux Anglais. Au fa-
ége de Lille, il fit le service
or de la tranchée, et reçut
s blessures. Après la capitula-
prince Eugène le désigna
mmandant de la place; mais
oloi fut donné par faveur
réature des états-généraux;
endorf se fit transporter à
s, pour se guérir de ses bles-
Auguste Ier., roi de Polo-
i, sous le nom de comte de
avait assisté au siége de Lil-
ant engagé à entrer à son ser-
nomma major-général; mais
la bataille de Pultava mit fin
rations de l'armée saxonne,
orf eut le loisir de faire, com-
ntaire, la campagne de Flan-
709, et il fut présent à la ba-
Malplaquet. Le roi Auguste
ugmenté, en 1710, le corps
auxiliaire qu'il fournissait aux états-généraux, Seckendorf prit part à la campagne de 1710, dans les Pays-Bas, et l'année suivante il commanda une garnison de quinze mille hommes à Louvain. En 1712, il eut ordre de se rendre à la Haye, comme ministre plénipotentiaire de Pologne; et l'année suivante, il marcha sur Varsovie, à la tête des troupes saxonnes, pour apaiser des troubles civils. L'année suivante, il les reconduisit en Saxe, où il obtint le grade de lieutenant général. Ce fut en cette qualité qu'il assista, en 1715, au siége de Stralsund, sous les ordres du comte de Wackerbarth. Le 5 décembre, il commanda l'assaut de la contrescarpe; et le roi de Prusse fut si satisfait de sa conduite, qu'après la prise de la place, il lui donna une bague en brillants. Depuis long-temps, le prince Eugène cherchait une occasion de faire entrer Seckendorf au service d'Autriche; enfin, le 10 mai 1717, il le fit nommer feld-maréchal-lieutenant et colonel du régiment d'infanterie que le margrave de Brandebourg-Anspach fournit à Charles VI. Seckendorf joignit l'armée du prince Eugène, devant Belgrade; et c'est à lui que, dans la fameuse journée du 16 août, ce général confia la garde de ses lignes et le commandement de sa réserve. En 1718, il fut envoyé en Sicile, avec quatre régiments; mais une tempête dispersa la flotte qui le portait, et ce ne fut qu'après bien des contrariétés qu'il renforça la garnison de Milazzo, et mit cette place en état de se soutenir jusqu'à l'arrivée du comte de Merci. Seckendorf commanda ensuite une expédition contre l'île de Lipari, dont il s'empara; et il contribua à reprendre sur les Espagnols différentes villes de la Sicile. Quoiqu'il fût blessé, on le

chargea, à cause de sa connaissance des langues française, anglaise et latine, de se rendre, au mois de mai 1720, auprès du marquis de Leyde, afin de négocier la convention, par laquelle les Espagnols évacuèrent l'île. Ce fut pendant son séjour en Sicile, qu'il reçut le diplome de comte de l'empire. A son retour, il passa par Vienne, et obtint de l'empereur la permission d'accepter le gouvernement de Leipzig, que le roi de Pologne, électeur de Saxe, lui avait réservé. Seckendorf envisageait cette place comme une espèce de retraite où il pourrait se reposer de ses fatigues dans la société des gens de lettres, qui se trouvent réunis à Leipzig, et en même temps veiller à l'administration de ses terres, situées dans le voisinage. Il ne jouit de ce repos que jusqu'au mois d'août 1726; et ce fut là qu'il reçut le grade de général-feldzeugmeistre impérial. Les traités de Vienne et d'Herrenhausen, en 1725, avaient divisé toute l'Europe en deux partis. D'un côté on voyait l'empereur, l'Espagne et la Russie; de l'autre, la France, l'Angleterre, les états-généraux, la Prusse, les puissances du Nord et le landgrave de Hesse-Cassel. Tout annonçait une guerre générale. Dans ces circonstances, il devenait très-important pour l'Autriche de détacher de la ligue d'Herrenhausen, le roi de Prusse, qui avait une belle armée et un trésor rempli. La cour de Vienne jugea que personne n'était plus propre à cette négociation que le comte de Seckendorf, pour lequel Frédéric Guillaume Ier. avait conçu une estime particulière pendant ses campagnes de Flandre, auxquelles ce souverain avait assisté. Le talent de Seckendorf, de cacher beaucoup de finesse sous l'apparence d'une grande franchise, devait réussir à cette Il fut, en conséquence, envoyé lin, comme ministre plénipoten de l'empereur. Jamais mandat répondit mieux aux vues de so mettant. Ayant à faire à un mon d'un caractère franc et loyal, d'une humeur bizarre, le nouve nistre chercha à lui complaire pa les moyens, et il parvint à gagn estime, on peut même dire so tié. En se donnant l'air d'appr les vues du roi, en lui fourn pour ses gardes des hommes grande taille, en flattant ses pa et surtout en l'entretenant dan poir d'acquérir, par l'appui de pereur, le duché de Berg, sur il avait des prétentions, Seck sut affermir l'attachement de l ric Guillaume pour la maison triche, et il acquit à Berlin u fluence qui le fit regarder c le favori du roi. C'est l'épo plus brillante de sa carrière matique. Les négociations dont chargé étaient aussi impor que multipliées, et elles embras une grande partie de l'Europe. fitant de l'aversion que Fr avait pour son beau-frère, d'Angleterre, il le détacha de la d'Hanovre, et lui persuada gner, le 12 oct. 1727, le fameu té de Wusterhausen, par leq surprit la bonne-foi du roi, en sant des promesses illusoires. que le roi de Prusse s'aperç piége où il était tombé, Seck fut encore assez habile pour ser son ressentiment. Il parvi me à lui faire signer un no traité d'alliance, qui fut trè à l'empereur lorsque l'E l'abandonna pour se réunir France et à l'Angleterre. Voul plus en plus entretenir la més

e le roi de Prusse et son
, Seckendorf fut chargé de
le projet d'un double ma-
prince royal de Prusse
rincesse Amélie d'Angle-
u prince de Galles avec la
du roi de Prusse. Les deux
ngleterre et de Prusse s'ef-
en vain d'amener cette
mille; Frédéric Guillaume
lesirait; mais les intrigues
dorf furent plus puissantes
ir des parties intéressées :
e alors conclure le mariage
onde fille du roi avec le
de Brandebourg-Anspach,
ngé dans la crapule la plus
ependant il se présenta une
pour Seckendorf, d'agir
de loyauté et de noblesse.
royal de Prusse, poussé à
les mauvais traitements de
avait essayé de s'y soustrai-
dans sa fuite, il fut traduit
conseil de guerre, présidé
ui-même, qui voulait le faire
r à mort : mais le monarque
de la part de plusieurs juges,
sition à laquelle on ne s'é-
tendu; et cette opposition,
intervention de Seckendorf,
mit une lettre autographe
ouverain, sauva le prince
it un jour être si funeste
he. (*V.* FRÉDÉRIC II,
9). Toutes les instruc-
avait reçues Seckendorf,
à fomenter des mésintelli-
ns la famille royale, mais
à faire couler le sang. Le
oyal ayant perdu l'espoir
une princesse d'Angle-
ira s'unir à une princesse de
ourg, nièce et héritière de
rice Elisabeth; mais cette
convenait pas davantage à
e Vienne; Seckendorf la fit
enfin manquer; et le prince royal fut obligé d'épouser une princesse de Brunswick. Bientôt l'empereur, que l'Angleterre avait si cruellement offensé par le traité de Séville, devint l'ami de cette puissance par le traité de Vienne (16 mars 1731). Cet événement réveilla dans le cœur du roi de Prusse, sur la bonne foi de Charles VI, des soupçons que rien ne put effacer par la suite. Seckendorf, voyant que le fruit de ses intrigues allait lui échapper, crut rétablir l'amitié des deux monarques, en les mettant personnellement en rapport l'un avec l'autre. L'entrevue eut lieu, le 31 juillet 1732, à Kladrup en Bohême, en présence de Seckendorf; mais elle fut peu remarquable et n'eut aucun résultat important : les deux monarques étaient de caractère trop opposé pour se convenir. Vers la fin de 1728, Seckendorf fut envoyé à Dresde, pour négocier une alliance avec Frédéric Auguste. Ce monarque, nourrissant le projet d'un partage de la Pologne, qui l'eût rendu maître d'une partie de ce pays, penchait pour s'allier avec la France, afin de détruire, par le secours de cette puissance, la pragmatique sanction autrichienne. Il éluda donc, sous divers prétextes, les propositions de Seckendorf, et cette affaire eut encore pour le négociateur un autre désagrément : le ministre de Saxe, comte de Hoym, était accusé par le cabinet de Vienne de trahir le secret des négociations en faveur de celui de Versailles. Seckendorf eut ordre d'en parler; mais le roi de Pologne prit le parti de son ministre; et il en résulta un système de récrimination, sous lequel la cour de Saxe cacha sa malveillance, et qui mit fin à la négociation. En 1732, Seckendorf fut chargé d'une mission extraordinaire

à Copenhague, et il conclut une alliance de l'Autriche et de la Russie avec Christian V. Sans quitter son poste d'ambassadeur à Berlin, il conclut encore vers le même temps des traités de subsides avec les ducs de Saxe, le margrave de Brandebourg et le landgrave de Hesse-Cassel. Il négocia aussi avec le ministre des États-généraux, l'accession des Provinces-Unies au traité de Vienne, du 16 mars 1731. Cependant il existait en Prusse un parti puissant contre le système autrichien : ce parti profita de quelques absences de Seckendorf, pour réveiller les soupçons contre le cabinet de Vienne; mais on ne réussit pas à ébranler sa confiance dans le ministre impérial, dont il ne cessa de louer la probité et l'attachement pour sa personne. Vers la fin de 1732, fut signé, à Berlin, le Traité de Lœwenwolde, auquel Seckendorf eut une grande part, et par lequel la Russie, la Prusse et l'Autriche convinrent de placer sur le trône de Pologne l'infant Émanuel, frère de Jean V, roi de Portugal. La Courlande devait être donnée à un prince de Prusse; Frédéric-Guillaume la destinait à son fils puîné. Cette dernière clause ayant retardé les ratifications de la Russie et de l'Autriche, les intrigues de cette cour et la violence de la Russie conduisirent Auguste III sur le trône de Pologne. Frédéric-Guillaume, mécontent de l'une et de l'autre puissance, refusa de prendre part à cette injustice. Sa loyauté et son intérêt lui faisaient préférer l'élection régulière de Stanislas Leczinski. Après la chute de ce prince, il lui accorda un asile en Prusse; et ni les offres avantageuses de la Russie et de l'Autriche, ni l'ascendant que Seckendorf avait pris sur lui, ne purent l'engager à le livrer à ses ennemis. Ces événements avaient beaucoup refroidi son zèle pour la maison impériale; et le même prince qui avait offert de marcher, avec quarante mille hommes, sur le Rhin, si la France attaquait l'Empire, voulut à peine fournir le corps auxiliaire de dix mille hommes, auquel il était tenu. Seckendorf avait obtenu, en 1731, le gouvernement de Philipsbourg; mais l'empereur ne le lui avait accordé qu'à condition qu'il resterait à Berlin. Vers le même temps, la diète germanique le nomma général de cavalerie. Enfin, la guerre ayant éclaté, le prince Eugène demanda qu'il fût appelé à l'armée. Il conserva néanmoins son titre d'ambassadeur à Berlin, et continua de traiter personnellement avec le roi, qui se rendit aussi à l'armée. Il trouva l'armée du Rhin dans un très-mauvais état. Les électeurs de Cologne et de Bavière, et plusieurs autres princes, avaient refusé leur contingent. Malgré son respect pour le prince Eugène, Seckendorf fut très-mécontent du rôle passif que les armées allemandes jouèrent dans les campagnes de 1734 et 1735; et il attribua leur immobilité moins à la faiblesse des moyens dont ce général pouvait disposer, qu'à son âge, qui paralysait tout. Pour l'empêcher de retourner à Berlin, ses ennemis lui firent conférer le commandement de Maïence; et, sous prétexte de son absence, on chargea le prince de Lichtenstein d'une mission extraordinaire en Prusse, afin qu'il tâchât de le supplanter dans l'esprit du roi, et de découvrir s'il n'y aurait pas dans sa conduite quelques motifs pour le faire disgracier. Mais le roi ne vit dans ce changement qu'une preuve que les sentiments de l'empereur, à son égard, n'étaient plus les mêmes; et il repoussa tout ce

qui lui fut proposé par Lichtenstein. Cependant l'espèce d'exil où l'on tenait Seckendorf à Maïence, fut très-honorable. On l'y chargea d'exécuter les projets les plus importants, et même de commander l'armée en l'absence du prince Eugène. A force de représentations, il obtint l'ordre de marcher, à la tête de quarante mille hommes, pour expulser le maréchal de Coigny et le comte de Bellisle des pays situés entre la Moselle, la Meuse et le Rhin; et il exécuta très-heureusement cette opération, gagna le combat de Clausen, qui lui fit beaucoup d'honneur, et prit son quartier-général à Trèves. La conclusion de la paix, dans la même année, vint mettre fin aux hostilités. Comme le mécontentement était devenu très-vif entre les cours de Vienne et de Berlin, et que Seckendorf n'aurait pu remplir ses anciennes fonctions dans cette ville qu'avec beaucoup de difficulté, il songeait à se retirer dans ses terres pour y passer en paix le reste de sa vie, dans des occupations littéraires; mais la cour de Vienne résolut bientôt de recommencer la guerre avec la Porte, dans l'espoir de se dédommager, par des conquêtes du coté de l'Orient, des provinces qu'elle venait de perdre en Italie. Sur son lit de mort, le prince Eugène l'avait désigné à Charles VI pour lui succéder, à moins, dit-il, que la religion n'y forme un obstacle. Dès qu'Eugène eut fermé les yeux, l'empereur appela en effet Seckendorf à Vienne, et le chargea de faire une tournée en Hongrie, pour inspecter l'armée et les forteresses. Le général rendit un compte exact de l'état pitoyable dans lequel il avait tout trouvé, et il indiqua ouvertement les causes d'un si grand mal. Cette franchise lui fit des ennemis de tous ceux dont la négligence ou la cupidité avaient amené le dénuement qu'il avait signalé. On persista néanmoins dans la résolution de faire la guerre. Seckendorf, nommé feld-maréchal, eut le commandement de l'armée. Il arriva le 11 juin à Belgrade; mais les pluies excessives ayant fait déborder toutes les rivières, il ne put agir que le 29. Les principes semblaient exiger que la première opération fût dirigée contre Widdin; et cette entreprise avait été arrêtée dans le premier plan: mais, par des motifs que Seckendorf fit approuver par un conseil de guerre, il se dirigea sur Nissa; et, après une marche de vingt-huit jours, il arriva devant cette place, que les Turcs évacuèrent le 25 juillet. L'empereur, à qui il rendit compte de cette expédition, approuva sa conduite. Cependant la campagne tourna entièrement au détriment de l'Autriche. Les opérations du prince Hildbourghausen et de Wallis, qui agissaient séparément en Bosnie et en Valakie, n'eurent que de mauvais résultats. Seckendorf détacha le feld-maréchal Khévenhuller pour former le siége de Widdin, et s'affaiblit par là considérablement; mais tandis que ce général, qui était son ennemi personnel, exécutait mal ses ordres, et se faisait battre par les Turcs, Seckendorf se vit lui-même réduit à une inaction funeste, par les nombreux détachements qu'il avait été obligé de faire, et par le mauvais état de son armée. Un lâche commandant ayant rendu la place de Nissa aux Turcs, le feld-maréchal fut obligé de se retirer derrière la Save. Ses ennemis ne tardèrent pas à l'accuser de tous ces malheurs; et le mot de trahison fut hautement prononcé. Le jésuite Neikhardt parla en chaire contre le *général hérétique;* et le faible Charles VI signa

sa destitution. Seckendorf revenait à Vienne, lorsqu'il reçut ordre, aux portes de cette ville, de se rendre aux arrêts; et bientôt on envoya à son domicile un major avec deux sous-officiers et douze soldats pour le garder à vue. Sa femme eut seule la permission de s'enfermer avec lui. Bientôt on lui communiqua un acte d'accusation, fondé sur huit principaux chefs. Dès le troisième jour, il y fit une réponse victorieuse; ce qui n'empêcha pas de créer une commission, qui lui fit encore subir plusieurs interrogatoires. Il se justifia sur tous les points, sans même se prévaloir des ordres secrets qu'il avait reçus de l'empereur; et le feld-maréchal de Harrach, président de la commission, déclara n'avoir rien trouvé de répréhensible dans sa conduite : mais ses ennemis ne perdirent pas encore l'espoir de le faire au moins condamner à une prison perpétuelle. On organisa, à plusieurs reprises, des émeutes populaires contre le prisonnier. La garde fut obligée un jour de tirer sur les mutins; et ces scènes scandaleuses servirent de prétexte pour obtenir de l'empereur un ordre de transférer ailleurs le prisonnier. On le conduisit au château de Gratz, où il fut d'abord sévèrement enfermé, sans qu'on permît à la comtesse de partager sa prison. Ces ordres avaient été un peu adoucis; et l'on espérait même de Charles VI une réhabilitation absolue, lorsque ce prince mourut. Les premiers jours du règne de Marie-Thérèse furent marqués par cet acte de justice; et, après trois ans de détention, Seckendorf fut rétabli dans toutes ses charges. Après avoir remercié en personne la jeune reine et son époux, il se rendit dans sa terre de Meuselwitz, puis à son gouvernement de Philipsbourg, qu'il trouva dans un très-mauvais état. Malgré la décision de l'impératrice, le grand-duc de Toscane supprima, on ne sait pourquoi, du tableau, le traitement de feld-maréchal dont Seckendorf avait dû jouir. Celui-ci ne put pas même obtenir le paiement de plus de cent mille florins qui lui étaient dus pour ses appointements. Cette sévérité ou cette injustice parut briser tous les liens qui l'attachaient à l'Autriche; et il offrit ses services à une autre puissance. Brûlant de trouver une occasion de se réhabiliter par de nouveaux exploits, son titre de gouverneur de Philipsbourg lui fournit un moyen d'entrer au service de Charles VII, et il envoya sa démission à Marie-Thérèse. Nommé feld-maréchal et conseiller intime du nouvel empereur et électeur de Bavière, avant de se mettre à la tête de l'armée de ce souverain, il se rendit à Dresde et à Berlin, pour y affermir ses alliances. Frédéric II, oubliant ses ressentiments, le reçut fort bien. La campagne de 1742 ayant mal commencé pour l'empereur, qui y fut dépossédé de la Bavière, Seckendorf prit le commandement de l'armée; et, le 6 septembre, il fit sa jonction avec le maréchal de Saxe, qui commandait l'armée française. Mais au bout de peu de jours, ce dernier se sépara de nouveau des impériaux pour se réunir au maréchal de Maillebois, laissant à Seckendorf le soin de reprendre la Bavière, ce que celui-ci exécuta avec le plus grand succès. La campagne de 1743 ne fut pas aussi heureuse pour l'empereur. Son général Minuzzi ayant été défait à Simbach par le prince de Lorraine, l'armée française abandonna Charles VII d'une manière peu généreuse, et se retira sur la rive gauche du Rhin. Dès-lors il ne

tre parti à ce malheureux
e de capituler avec ses en-
Seckendorf fut chargé de
le négociation. Le 27 juin,
couvent de Nieder-Schan-
conférence avec le prince
et avec son ennemi person-
nte de Khévenhuller. Ma-
se exigea impérieusement
on de la Bavière, et n'ac-
de ce qui lui fut demandé.
elle promit de ne pas atta-
troupes bavaroises, tant
resteraient tranquilles en
re. Seckendorf se retira à
gen, où, par une sorte de
gement des humiliations
t subies, il eut l'honneur
ité par le grand Frédéric.
nt plus servir Charles VII
ée, il voulut du moins em-
our lui ses talents de né-
, et fut envoyé à Dresde
er la cour de Saxe: il trou-
ne il le dit dans sa cor-
nce, qu'on avait resserré
entre Vienne et Dresde;
ût pas été difficile, ajoute-
rompre, si l'on s'était servi
forte qui dissout le fer. Le
usse l'appela auprès de sa
, et convint avec lui des
l'union de Francfort, qui
Charles VII de nouveaux
Au mois de juin, les Autri-
ssèrent de reconnaître la
de l'armée impériale, qui,
eize mille hommes, occu-
amp près de Philipsbourg,
dorf reçut ordre de passer
our se joindre au maréchal
, malgré les représentations
it faites sur l'importance de
on sur la droite du fleuve.
des événements confirma la
le ses observations. A peine
de Lorraine se vit-il débar-
rassé du corps impérial qui avait gêné ses opérations, qu'il effectua son projet de passer aussi le Rhin et d'envahir l'Alsace. Le maréchal de Coigni répara, autant que possible la faute qu'on avait commise, en forçant les lignes de Weissembourg. Seckendorf et son corps eurent une grande part à ce succès. Alors l'armée française se porta sur Haguenau pour couvrir Strasbourg. Bientôt après, l'arrivée du maréchal de Noailles, avec un renfort considérable, et la nouvelle de l'invasion de la Bohême par le roi de Prusse, forcèrent le prince Charles d'évacuer l'Alsace. Seckendorf, soutenu d'un corps de troupes françaises, suivit l'armée autrichienne sur la droite du Rhin. Le roi de Prusse aurait voulu que, par des marches forcées, il coupât au prince Charles le chemin de la Bohême; mais l'épuisement de ses troupes, et le défaut d'argent et de vivres ne le lui permirent pas; se dirigeant vers la Bavière, il passa le Danube et le Lech, chassant devant lui le général autrichien Bœnklau, qui était chargé de défendre cette conquête. Le 16 octobre, le feld-maréchal prit, pour la seconde fois, Munich, où l'empereur Charles VII fit son entrée. Dès-lors Seckendorf put, avec honneur, exécuter son projet de retraite. Le 1er. décembre 1744, il se démit du commandement, malgré les instances de son souverain. Sa gloire militaire, qui n'avait souffert qu'aux yeux des personnes peu instruites, était rétablie; et, d'un autre côté, les désagréments qu'il avait éprouvés de la part des généraux français et bavarois l'avaient dégoûté du service. Il n'avait pas encore quitté la Bavière pour se retirer dans ses terres, lorsque Charles VII mourut. La situation du jeune élec-

teur qui lui succéda, devint extrêmement critique après le combat de Pfaffenhoffen, du 15 avril, où le corps auxiliaire français, commandé par le général de Ségur, fut battu et obligé de se retirer en Souabe. Seckendorf fut le premier à lui conseiller de se réconcilier avec la cour de Vienne. Frédéric a accusé le vieux maréchal de s'être laissé corrompre dans cette occasion, et d'avoir mis, sous les yeux de l'électeur, des pièces supposées, qui annonçaient que le roi était sur le point d'abandonner sa cause; mais Frédéric II était passionné toutes les fois qu'il s'agissait de Seckendorf; d'ailleurs de pareilles pièces eussent été difficiles à forger, et le jeune monarque se trouvait dans une position telle, qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre que de demander la paix. Seckendorf se chargea d'en faire faire les premières ouvertures par un de ses cousins, et le traité fut conclu à Fuessen, le 2 avril. François Ier. ayant été élu empereur quelque temps après, le comte de Seckendorf vit ce monarque et son épouse à Francfort. Il en fut très-bien accueilli, et il obtint d'être rétabli dans les charges qu'il avait possédées sous Charles VII; mais on ne lui en paya pas les arrérages. Depuis ce moment, il vécut dans la retraite à Meuselwitz, où il s'occupa de la rédaction de ses Mémoires, et d'une correspondance politique très-étendue. En 1754, il visita encore une fois son gouvernement de Philipsbourg. Jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, il jouit d'une santé parfaite: mais ayant été frappé, en 1755, d'un coup d'apoplexie, ses forces physiques et intellectuelles commencèrent à baisser. En 1757, il perdit son épouse, qui depuis cinquante-huit ans l'avait rarement quitté. Frédéric II attaqua de nouveau la maison d'Autriche, en 1756. Ce prince n'avait pas encore pardonné à Seckendorf le traité de Fuessen, lorsqu'on vint lui dire que ce vieux négociateur entretenait encore des correspondances avec les ministres de Marie-Thérèse, et qu'il leur envoyait des renseignements et des avis, ce qui était vrai. Le monarque furieux envoie aussitôt un détachement de hussards à Meuselwitz, et cette troupe arrive à la demeure du vieillard au moment du service divin: elle va le chercher à l'église; l'entraîne tout tremblant et le conduit à la citadelle de Magdebourg, où on le réduisit à une dure captivité. Ce ne fut qu'au mois de mai suivant qu'on lui rendit la liberté, parce que Marie-Thérèse refusa de délivrer à une autre condition le prince Maurice de Dessau, qui avait été fait prisonnier de guerre; et Frédéric obligea encore Seckendorf à payer une rançon de dix mille rixdalers. Ne se croyant plus en sûreté à Meuselwitz, ce vieillard se retira à Rentweinsdorf, terre de Franconie, appartenant au baron de Rotenhan, qui avait épousé sa petite-nièce. Ce ne fut qu'au mois d'octobre 1760, qu'il retourna à Meuselwitz, où il mourut, le 23 novembre 1763, âgé de quatre-vingt-dix ans. Le comte de Seckendorf n'était pas doué d'une heureuse physionomie: sa lèvre inférieure, en se rapprochant du menton, présentait un aspect désagréable. Sa voix était un peu nasillarde; mais il savait lui donner une inflexion douce et persuasive. Il était d'une taille moyenne; très-sobre, quoiqu'aimant un peu le vin; d'un caractère grave, et simple dans ses manières, il était recherché dans ses habillements, quoique d'une économie qui allait quelquefois jusqu'à l'a-

e. Il était très-laborieux, d'une oure éprouvée, et, ainsi qu'on l'a ar l'esquisse de sa vie, très-amux. Comme général et comme mate, il avait un coup-d'œil et pénétrant. Plus instruit que upart des nobles et des militaile son temps, il écrivait très-le latin et le français. Indéamment des renseignements sur endorf, qu'on trouve dans les oires de Schmettau et de Pœll-dans les OEuvres posthumes de éric, et dans les Mémoires de la grave de Bayreuth, il existe une mauvaise biographie du feldéchal, rédigée par un de ses pas, qui s'est caché sous le nom de *aminte* (1). Elle a eu deux édis, en 1738 et 1739. L'auteur était al instruit, qu'il a confondu son s avec le baron Louis de Secken-, brigadier au service des états-raux, mort en 1708. Une seconde tirée des papiers mêmes du feldéchal, fut publiée sous le voile anonyme, en 1790, 4 vol. in-8°., le baron Thérèse de Secken-. son petit-neveu. S—L.

ECKENDORF (Charles-Sigisd, baron de), de la même fae que les précédents, naquit à ngen, le 26 novembre 1744, ministre-d'état du margraviat Bayreuth. Après avoir fait ses les, il fut placé, comme chaman, à la cour de Weimar, qui mençait alors, sous les auspices a duchesse Amalie (*V.* Amalie), evenir le point de réunion des vains les plus célèbres de l'Allegne. Il concourut, avec plusieurs mes de lettres, à mettre au jour les richesses, encore peu connues alors en Allemagne, de la littérature espagnole et portugaise, et fut l'auteur de l'*Essai d'une traduction de la Lusiade de Camoëns*, et d'un *Fragment de l'Histoire de Grenade*. Il publia plus tard l'*Histoire de Thonagésée* ou *la Roue de la Fortune*, des *Poésies*, et quelques Ouvrages dramatiques. Il fut nommé, en 1784, par Frédéric II, second ambassadeur de Prusse auprès du cercle de Franconie : il mourut, à Anspach, le 26 avril 1785. — Seckendorf (Léon, baron de), poète allemand, de la même famille, né à Wonfurt, en 1773, mort à Ebersberg, dans la Haute-Autriche, le 6 mai 1809, s'occupa, de bonne heure, de poésie et de l'étude des anciens, pendant son séjour dans les universités de Göttingue et de Iéna. Ces dispositions acquirent un plus grand développement, lorsqu'ayant été nommé assesseur à la cour de Weimar, il entra en relation avec Wieland, Goethe, Schiller et Herder. Ce fut à cette époque qu'il publia *les Fleurs de la Poésie grecque*, Weimar, 1800, et le *Cadeau du nouvel An* pour Weimar, 1801. Il quitta ce séjour en 1802, et fut nommé chambellan à la cour de Wurtemberg, et conseiller du gouvernement à Stuttgard. S'étant trouvé compromis dans une accusation de complot politique, il fut enfermé au château de la Solitude, et plus tard à Asberg. Au commencement de la guerre de 1805, l'avant-garde autrichienne, dont l'un des chefs était son oncle (le général d'artillerie baron de Seckendorf), vint mettre un terme à sa captivité. Il se retira en Franconie, auprès de sa famille, et s'occupa uniquement de travaux littéraires. Il publia deux *Almanachs des Muses*,

(1) Cet ouvrage, écrit en allemand, offre cependant des détails précieux sur l'histoire de Frédéric-Guillaume Ier., dont la politique y est supérieurement peinte.

Ratisbonne, 1806 et 1807. S'étant rendu à Vienne, pour y soigner son frère malade, il y entreprit, avec son ami Stoll, un journal littéraire très-remarquable, sous le titre de *Prométhée*, dont la publication fut interrompue par la guerre de 1807. Seckendorf plein d'enthousiasme pour la cause de l'Autriche, prit les armes, et entra, avec le grade de capitaine, dans le quatrième bataillon de la Landwehr de Vienne. Il suivit le corps d'armée du général Hiller, et se trouva, à Ebersberg, avec les quatre bataillons de la Landwehr de Vienne, qui se couvrirent de gloire dans ce combat mémorable. Ce fut là que Léon de Seckendorf obtint une mort qu'il avait souvent desirée. Il était âgé de trente-six ans. P. L.

SECOND (Jean), poète latin, né à la Haye, le 10 novembre 1511, fils d'un père distingué dans la jurisprudence et dans la haute magistrature (*Voy.* Everardi, XIII, 539), reçut une éducation digne de sa naissance. D'excellents maîtres l'initièrent, dès l'âge le plus tendre, à la connaissance de la littérature ancienne. Il montra aussitôt un goût passionné pour la poésie latine, dans laquelle il eut pour rivaux deux de ses frères, Adrien *Marius* et Nicolas *Grudius*, connus avec lui sous le nom de *tres fratres Belgæ* (*Voy.* Marius et Grudius). Le père de Jean Second le destinant à la carrière où il s'était illustré lui-même, l'envoya faire son droit sous Alciat à Bourges. Il y reçut le bonnet de docteur, en 1533. Son maître lui même et ses meilleurs condisciples le reconduisirent ensuite sur le chemin de Paris, et le quittèrent enfin avec les plus vifs regrets. Il fut de retour à Malines, où résidait alors son père, au mois d'avril de la même année. Partout où passa Jean Second, il vit les hommes les plus marquants, et contracta d'honorables liaisons avec eux. Son goût pour les voyages, joint au desir de se former aux affaires, lui fit accepter, peu après, les fonctions de secrétaire intime de l'archevêque de Tolède. Se faire connaître, c'était pour lui se faire rechercher. L'empereur Charles-Quint l'attacha à sa personne, et il voulut l'emmener dans son expédition contre Tunis, en 1534. Il fut aussi question de lui donner une mission importante à la cour de Rome; mais le climat brûlant de l'Afrique avait altéré la santé de Jean Second: il retourna dans ses foyers, et s'y attacha à la personne de George d'Egmond, évêque d'Utrecht, résidant à Tournai; mais il avait apporté le germe d'une maladie mortelle, à laquelle il succomba à Tournai, le 8 octobre 1536, n'ayant pas encore vingt-cinq ans. Il est peu de célébrités plus étendues et moins contestées que la sienne; et cette célébrité n'est fondée que sur un petit nombre de poésies érotiques dans la langue de l'ancienne Rome. Mais quelle imagination riche et riante! quelle suavité de pinceau! Il rivalise avec les anciens, et rien ne l'égala de son temps: peut-être abuse-t-il quelquefois de sa facilité; peut-être n'est-il pas exempt de quelque afféterie; mais est-on en droit de lui reprocher quelques taches effacées par tant de beautés, dans un genre qu'il créa en quelque sorte? « Ses *Baisers*, a dit un homme de goût, sont les élans rapides d'un génie tendre, voluptueux et passionné; rien de plus naturel, de plus animé que ses tableaux. On n'a pas à lui reprocher le cynisme de Catulle, mais peut-être qu'il y conduirait. Ses peintures, quoique plus chastes que

du chantre de Vérone, sont
ssion la plus vive d'une ame
respire que l'amour. » Jean
cultiva aussi avec beaucoup
cès l'art de la sculpture : il
ait avec une grande perfection,
croit même qu'il sculpta sa
La première édition de ses poé-
tines, qui forment son prin-
itre à l'immortalité, parut à
t, chez Herman Borculo, en
in-12 (1). Elles ont été réim-
s un grand nombre de fois,
vers endroits, soit séparément,
ec d'autres poésies érotiques,
celles de ses frères Marius
dius, de Marulle, etc. Elles
nt d'obtenir, en Hollande, les
rs du commentaire. Van Sau-
it déjà eu ce projet. Il voulait
our notre poète ce que Pierre
nn le second avait fait pour
ius : indiquer dans son auteur
tations des anciens, et signaler
nière de les imiter. Ce projet
'être réalisé par M. Bos-cha
ins une nouvelle édition de
iecond, supérieure à toutes
res, Leyde, 1821, 2 volu-
-8°. Les Poésies de Jean Se-
composent de trois livres
es; de ses *Baisers* (*Basia*) :
t au nombre de dix-neuf,
ompter trois autres pièces y
s; d'un livre d'Épigrammes;
d'un livre de Pièces lyriques ou
Odes; de deux livres d'Épîtres;
d'un livre de Pièces funèbres (*Fu-
nera*), et d'un livre de *Sylves* ou
Mélanges. Tout y est frappé au bon
coin; mais les Baisers se recom-
mandent par un mérite supérieur
et universellement reconnu. Christ.-
Adolph. Klotz a fait preuve de mau-
vais goût en contestant à Jean Se-
cond le talent de la poésie lyrique; et
il a été bien réfuté par M. Peerl-
kamp, professeur à Leyde, dans ses
*Vitæ Belgarum qui latina carmina
scripserunt*, p. 39 et suiv. Dans son
article sur notre poète, M. Peerl-
kamp fait connaître, d'après l'*An-
ti-Klotzius* de Pierre Burmann, la vé-
ritable raison du nom qu'avait adop-
té l'auteur des Baisers. Il avait un
oncle paternel du nom de Jean; pour
se distinguer de lui, il prit celui
de Jean Second (2). Une épitaphe
touchante, que la mère, les frères et
les sœurs de Jean Second inscrivi-
rent sur sa tombe, dans l'abbaye de
Saint-Amand, à Tournai, ne fut
point respectée par les iconoclastes,
dans leurs fureurs sacrilèges (1566);
il paraît qu'elle fut rétablie, ou rem-
placée, par Charles de Par, succes-
seur de George d'Egmond dans
la dignité d'abbé de Saint-Amand :
On a lieu de croire qu'elle n'existe
plus. Les Poésies de Jean Second ont
été traduites en français, par Simon,
1786. (Voyez E.-T. Simon) et
par Mirabeau l'aîné, 1796. Ses *Bai-
sers* ont été traduits ou imités dans
plusieurs langues. La traduction que
Dorat en a donnée en vers français,

re Scriverius en compléta le recueil dans
qu'il donna à Leyde, chez Jacob Mar-
, in-12, édition sur laquelle il y a une
littérature digne d'être rapportée. Cette
incident avec le fameux procès de l'arme-
Grotius et de Hogerbeets. Scriverius en
ménagement pour informer ces illustres pri-
ce qui se passait au dehors relativement
overs. On avait glané, dans certains en-
epreuves qui leur furent adressées, une
ves de Jean Second, pour les remplacer
es de Scriverius, plus intéressant pour
s. Gerrard Brand, dans l'histoire qu'il a
ce procès (Rotterdam, 1708, in-4°),
avec des détails piquants, cette anecdote,
e avec par Wagenaar, dans son *Histoire*
, t. 2, p. 305. (Voy. Scriverius.)

(1) M. Boscha, dans la Préface de son édition, révoque en doute cette assertion de Burmann, par la raison qu'il n'a nulle part trouvé mention de cet oncle. Il suppose plutôt que dans les dix-huit enfants qu'eut le père de notre poète, il pouvait en avoir perdu un du nom de Jean, et qu'il réimposition de même le chantre de Julie.

est faible et pâle. Ce qu'elle laisse à desirer a été accompli par M. Tissot (Paris, 1806, in-12). Cet heureux traducteur ne s'est pas borné aux *Baisers*; il a rendu le même service aux *Élégies* de notre poète; et le succès qu'il a obtenu n'a point découragé M. Loraux, à qui nous devons aussi une bonne *Traduction libre, en vers, des Odes, des Baisers, du premier livre des Élégies et des trois Élégies solennelles*, c'est-à-dire de celles que, tous les ans, au mois de mai, Jean Second consacrait au souvenir de ses premières amours, suivant le vœu qu'il en avait fait (Paris, 1812, in-8°.)

M—on.

SECONDAT (Jean-Baptiste Baron de), agronome, était le fils de l'immortel auteur de l'*Esprit des lois*; mais sa vénération pour la mémoire de son père l'empêcha de prendre le nom de Montesquieu, devenu si difficile à porter. Il naquit, en 1716, à Marthilhac, près de Bordeaux, et s'appliqua, dès l'enfance, à l'étude des lettres et des sciences, qui firent le charme de sa vie. Ayant accompagné, en 1746, l'abbé de Guasco (*V.* ce nom) aux eaux de Barrége, il profita de cette occasion pour visiter les Pyrénées, et faire des recherches d'histoire naturelle (*Lettres famil.* de Montesquieu, xv). Il avait été pourvu, de bonne heure, d'une charge de conseiller au parlement de Guienne, et il en remplissait les devoirs avec autant de zèle que d'intégrité. Dans les loisirs que lui laissait cette place, il se délassait par des expériences de physique ou par des essais agronomiques qui tournaient au profit des paysans du voisinage. Le respect qu'il portait à la mémoire de son père était tel, qu'il ne voulut jamais permettre que l'on changeât rien à l'ameublement du château de la Brède, ni à la bibliothèque, dont tous les livres furent conservés religieusement dans l'ordre où Montesquieu les avait rangés. Il fit, en 1756, un voyage en Angleterre, où il reçut un accueil distingué des nombreux admirateurs de son illustre père, et fut admis à la société royale de Londres. A son retour, il s'empressa de communiquer à l'académie de Bordeaux, dont il était l'un des membres les plus zélés, le résultat de ses observations. Il contribua beaucoup à réveiller l'attention sur les services rendus à l'agriculture par Olivier de Serres, dont il avait lu l'ouvrage si souvent, qu'il le savait par cœur. Effrayé des fureurs de la révolution, il se décida, non sans peine, à jeter au feu les manuscrits de son père, dans la crainte qu'on n'y découvrît des prétextes pour inquiéter sa famille (*Mag. encyclopéd* 1796, 1, 407). Le baron de Secondat mourut à Bordeaux, le 17 juin 1796 à l'âge de quatre-vingts ans. S'il n'avait pas le génie de son père, il en eut toutes les vertus, et se montra, comme lui, humain, modeste, laborieux, et ami des arts. On l'a caractérisé fidèlement, en disant qu'il était un philosophe pratique, à la façon de Montaigne. Les académies de Nancy, de Pau, etc., le comptaient au nombre de leurs associés. C'est à lui qu'on est redevable de la publication d'*Arsace et Isménie* (*V.* Montesquieu) et de divers Fragments des ouvrages de son père. Indépendamment des *Considérations* sur le commerce et la navigation de la grande Bretagne, trad. de l'anglais, 1750, in-12, on a de lui : I. *Mémoire sur l'électricité*. Paris, 1746, in-8°.; c'est une réfutation de la théorie que l'abbé Noilet (*Voy.*

venait de donner de cette
e alors récente. II. *Obser-
le physique et d'histoire
sur les eaux minérales
nées*, ibid., 1750, in-12.
uve des remarques intéres-
les causes de la chaleur des
males, et une description
la fontaine d'Aqs (1). III.
*itions sur la constitution
rine militaire de France*,
1756. in-8° ; l'auteur y
idée exagérée de nos res-
V. *Mémoires sur l'histoire
du chêne ; sur la résistan-
s; sur les arbres forestiers
uienne ; sur les champi-
paraissent tirer leur ori-
e pierre ; sur la maladie
, en 1774 ; sur la culture
ne et sur le vin de la*
Paris, 1785, in-fol. de
avec quinze planches. Le
sur le chêne n'a rien de
avec l'ouvrage de Duchoul
om) sur le même sujet,
e l'un, suivant l'usage du
il a paru, n'est qu'une
n des anciens, tandis que
fondé sur l'observation de
. L'auteur fait connaître
eut trois espèces de chêne
s jusque là, dont l'un est
commun dans le milieu de
qui cependant n'avait pas
é distingué. Il consacre
hes pour développer toutes
ties, depuis le tronc jus-
urs Dans celui sur la vigne,
nre la synonymie de divers
ivés dans le Bordelais, et
projet d'une histoire com-
la vigne, dans laquelle il
rapprochera les noms des diverses espèces de raisins cultivés en Europe. Ce travail n'a point paru.

D—P—S. et W—S.

SECONDO (Joseph-Marie), biographe, né en 1715, à Lucera, dans le royaume de Naples, fit ses études dans cette capitale, sous la direction de Cusani, qui fut ensuite nommé à l'archevêché de Palerme. Il fréquenta le barreau, et occupa plusieurs places dans la magistrature. Passionné pour la langue et la littérature anglaises, il entreprit la traduction du Dictionnaire encyclopédique de Chambers, et de la Vie de Cicéron par Middleton. Muratori, à qui il avait adressé un exemplaire de ce dernier ouvrage, l'encouragea à donner quelque écrit original, et ce suffrage le détermina à recueillir des matériaux pour une nouvelle Histoire de Jules César : celle qu'il composa alors est la plus étendue que l'on connaisse sur le dictateur romain. Secondo mourut en février 1798, revêtu de la charge de conseiller de la cour suprême de justice de Naples. Ses ouvrages sont : I. *La Conversione d'Inghilterra al cristianesimo, paragonata colla sua pretesa riformazione*, traduit du français, Naples, 1742, in-8°. II. *Vita di M. Tullio Cicerone*, traduit de l'anglais de Conyers Middleton, ibid., 1744, 5 vol. in-8°. — 1748, 5 vol. in-4°. — 1762, 5 vol. in-8°. III. *Ciclopedia, o dizionario universale delle arti et delle scienze*, traduit de l'anglais de Chambers, ibid., 1747, 9 vol. in-4°., augmenté de plusieurs articles relatifs à l'Histoire, aux antiquités, aux lois et aux usages du royaume de Naples. IV. *Relazione storica dell' antichità, rovine e residui dell' isola di Capri*, ibid., 1750, in-8°. L'au-

(1) ...on de la fontaine bouillante d'Aqs imprimé dans les *Mém. de l'Acad. de Bordeaux*, p. 186[illegible], et le Mémoire ...ales de Bourge, ibid., mars 1[illegible].

teur avait été nommé gouverneur civil de cette île, dont il entreprit de donner la description. En parlant des ruines des palais de Tibère, il s'efforce de justifier cet empereur des débauches que l'histoire lui a reprochées. Gori a inséré cet ouvrage dans le tome troisième des *Symbolæ litterariæ*, en y ajoutant l'explication d'une inscription grecque, traduite par Egizio. V. *Storia della vita di C. Giulio Cesare, tratta dagli autori originali*, ibid., 1776-77, 3 vol. in-8°., fig.; et Venise, 1782, 5 vol. in-12, fig. A—G—S.

SECOUSSE (Denis-François), historien, né à Paris, le 8 janvier 1691, annonça, dès l'enfance, un goût très-vif pour les livres. A six ans, il avait copié le Télémaque presqu'en entier, de sa main. Sa passion pour l'étude l'entraînait souvent à veiller fort avant dans la nuit, à l'aide d'une lanterne sourde; mais le feu ayant pris un soir à son lit, il failliit périr; et ses maîtres, qui reconnurent alors sa ruse, prirent des précautions pour modérer son ardeur. Il fit ses humanités sous le célèbre Rollin, qui se plaisait à le citer parmi les meilleurs élèves sortis de son école. Doué d'un esprit sérieux et méthodique, il se traça de bonne-heure le plan de vie qu'il se proposait de suivre; mais par déférence pour son père, qui jouissait d'une grande réputation comme jurisconsulte, il étudia le droit, et se fit, en 1710, recevoir avocat au parlement. Il perdit sa première cause, dans laquelle il avait à prouver que l'avocat ne doit point exiger d'honoraires, mais se contenter de ceux qui lui sont offerts. C'était là son opinion, et il s'en serait fait une loi s'il eût continué de fréquenter le barreau; mais, après la mort de son père, il se hâta de quitter une carrière dans laquelle il était entré malgré lui, et se livra tout entier à l'étude de l'histoire. S'attachant d'abord à l'histoire ancienne, il lut dans leur langue les auteurs grecs et latins, pour se former, de l'assemblage des faits épars dans leurs écrits, un système raisonnable sur l'histoire des temps postérieurs. Admis, en 1722, à l'académie des inscriptions, il en devint l'un des membres les plus assidus, et lui communiqua plusieurs Mémoires qui répandirent un nouveau jour sur différents point de l'Histoire de France jusqu'alors négligés. Laurière étant mort, en 1728 (1), pendant l'impression du second volume des *Ordonnances* des rois de la troisième race, Secousse fut désigné par le chancelier d'Aguesseau pour continuer cette importante collection. Il enrichit le second volume d'un *Éloge* très-bien fait de son prédécesseur; et les suivants, de Préfaces et de Dissertations pleines de recherches curieuses. Ainsi, dans le troisième volume, on trouve des détails intéressants sur l'arrière-ban, sur les monnaies et sur les états généraux tenus en France sous le règne du roi Jean. Il a placé, dans le sixième, un Mémoire sur les trois premières années du règne de Charles VI; et dans le huitième et le neuvième, deux Dissertations historiques sur les révolutions arrivées dans l'administration du gouvernement, depuis 1392 jusqu'à 1411. Les ordonnances contenues dans chaque volume sont expliquées par des notes, et

(1) Eusèbe Jacob de Laurière était né en 1659, à Paris. Outre de nouvelles éd. de la *Bibliothèque des coutumes*, du *Glossaire du droit français*, des *Institutes coutumières* de Loisel etc., on lui doit quelques ouvrages de droit bien accueillis lors de leur publication. C'était un homme instruit, modeste et laborieux. Son *Éloge*, par Secousse, a été réimprimé presqu'en entier dans le tome XXXVII des *Mémoires* du P. Niceron.

quatre tables, dont une des
en présente le précis analy-
te table est un chef-d'œuvre
genre. La tâche immense
usse avait acceptée ne suffi-
pour occuper un homme
orieux. Il publia, dans ses
ne nouvelle édition des *Mé-*
e Condé (2) beaucoup plus
, et disposée dans un meil-
e que les précédentes (*V.*
IX, 390; et LENGLET-DU-
, XXIV, 90); et il entre-
ite la *Table chronologique*
imes et titres originaux rela-
re histoire (*V.* BREQUIGNY,
. Mais l'assiduité qu'il met-
travail affaiblit sa vue, et il
la perdre entièrement. Il
pour la recouvrer, tous les
qu'on lui proposa; mais l'o-
de la cataracte n'ayant pas
ccès qu'il en espérait, il ne
que languir, et mourut à
e 15 mars 1754, à l'âge de
-trois ans et deux mois. Se-
vait rassemblé plus de douze
umes sur l'Histoire de France;
ma, par son testament, que
écieuse collection serait ven-
détail pour faciliter aux gens
s l'acquisition des ouvrages
à leurs études. Barrois en a
e *Catalogue*, Paris, 1755,
précédé d'un avertissement
tient l'*Éloge* de Secousse par
, curé de Saint-Eustache. In-
nument de la part qu'il eut au
des *Ordonnances*, continué
a mort par Villevaults, Bré-
et M. le marquis Pastoret 3),

on a de Secousse : I. Un grand nombre de *Mémoires* dans le Recueil de l'acad. des inscriptions : *Remarques* critiques sur quelques-unes des Vies de Plutarque. — *Dissertation* sur la conquête de la Perse, par Alexandre. Secousse cherche à prouver que l'expédition du héros de la Macédoine était légitime, prudente, nécessaire, et fondée sur la certitude presqu'infaillible du succès. — *L'Histoire* de Julius Sabinus, et d'Éponine. — *Projet* d'une nouvelle Notice des Gaules, et des pays soumis aux Français depuis l'origine de la monarchie. — Sept *Mémoires* sur les troubles qui s'élevèrent dans le royaume, et surtout à Paris, après la bataille de Poitiers. Ces Mémoires n'ayant pu être publiés en entier, à raison de leur étendue, Foncemagne se chargea d'en donner un extrait dans le tome XVI. — *Conjectures* sur un sceau du moyen âge. — *Mémoire* sur l'attentat commis, par une partie des chevaliers de Malte, contre le grand-maître de La Cassière. — *Recherches* sur l'union de la Champagne et de la Brie à la couronne. — *Dissertation* pour prouver que Charles V était souverain de la Guienne lorsqu'en 1369 la cour des pairs de France décerna contre Édouard, prince de Galles et duc de Guienne, un ajournement personnel. — *Dissertation* où l'on examine s'il est vrai qu'il ait été frappé, pendant la vie de Louis Ier., prince de Condé, une monnaie sur laquelle on lui donne le titre de roi de France. Secousse se prononce pour la négative (4). — *Mémoire* sur Paul de Foix, archevêque de Toulouse. — *Sur le Procès criminel* fait, vers 1389, à André Chauveron, prevôt de Paris et des mar-

tion de ces *Mémoires*, Londres (Rouen)
ol. in-12, est une réimpression de celle
urg. 3 vol. in-16. Secousse n'y eut donc
rt. Il en existe un exemplaire, sur velin,
oth. du Roi. (Voy. *le Cat.* de M. Van
, 114.
collection n'est pas encore terminée. Le
a paru en 1820.

(4) On peut voir à cet égard une note très-curieuse dans la *Bibl. hist. de la France* n°. 39,984.

chands. — *Notice* d'un livre singulier et rare, intitulé : *Dicæarchiæ Henrici regis progymnasmata* (Voy. *Raoul* Spifame). II. *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles II, roi de Navarre, dit le Mauvais*, etc., Paris, 1755-58, 2 vol. in-4°. Ce sont les Mémoires que Secousse n'avait pas pu faire entrer dans le Recueil de l'académie: le tome second contient les pièces justificatives. III. *Mémoire historique et critique* sur les principales circonstances de la vie de Roger de Saint-Lary de Bellegarde, maréchal de France, ibid., 1764, in-12, précédé de l'*Éloge* de l'auteur, par Bougainville, tiré du tome XXV du *Recueil* de l'acad. des inscrip.; on en trouve un autre à la tête du tome IX des *Ordonnances*, par Villevaults, et dans le tome III de la nouv. édit. de la *Bibl. historique de la France*. Le portrait de Secousse a été gravé par Boizot, in-fol. — Son frère, Jean-François-Robert Secousse, curé de Saint-Eustache, mort à Paris, le 29 mai 1771, est auteur de la *Lettre d'un curé du diocèse de.....*, à M. Marmontel, sur son extrait critique de la Lettre de J.-J. Rousseau à d'Alembert, Paris, 1760, in-8°.

W—s.

SÉDAINE (Michel-Jean), naquit à Paris, le 4 juillet 1719. Son père était architecte, mais peu favorisé de la fortune. Il n'avait encore que treize ans, lorsqu'un de ses oncles, qui s'était chargé de son éducation, vint à mourir; il perdit son père quelques années après, et resta l'unique soutien de sa famille. Sans aucune ressource, il résolut d'apprendre le métier de tailleur de pierres; mais il continuait à lire et à étudier en secret. Buron (aïeul de David), architecte, par qui il était employé, le surprit un jour un livre à la main. Frappé de cette singularité, il le questionna, le mit au nombre de ses élèves, et finit par l'associer à ses travaux. Sédaine, devenu plus libre, se livra au goût qu'il avait eu de bonne heure pour les lettres. Il se lia avec plusieurs poètes et commença à se faire remarquer par des chansons pleines de sel et d'esprit. Son meilleur morceau de poésie légère fut une *Épître* adressée *à son habit*, qui commence par ce vers :

Ah, mon habit, que je vous remercie!

Il dut à cette épître la bienveillance utile de M. Lecomte, ancien magistrat, et homme instruit, qui le logea et le reçut chez lui comme un frère. Sédaine débuta dans la carrière dramatique, en 1756, par le *Diable à quatre* (tiré du théâtre anglais), qui fut joué à l'Opéra-Comique. Cette pièce, dont le célèbre Philidor avait fait la musique, réussit complètement, et fut suivie de *Blaise le savetier*, qui ne fut pas moins bien accueilli. Sûr alors de son talent, Sédaine donna (avec Monsigny), d'abord *Rose et Colas* (1764) et ensuite les *Troqueurs*. — Le *Roi et le fermier*. — *On ne s'avise jamais de tout*, etc., etc., qui non-seulement eurent le plus grand succès, mais donnèrent à l'Opéra-Comique une consistance et un caractère qu'il n'avait pas eus jusque-là. Voulant paraître sur un plus grand théâtre, Sédaine fit, en 1765, pour la Comédie-Française : le *Philosophe sans le savoir*, qui est la meilleure et la plus importante de ses compositions théâtrales. Une jeune fille qui l'aimait, sans oser s'en faire l'aveu à elle-même, lui donna l'idée de Victorine, un des personnages les plus intéressants de cette pièce. Avant de la faire représenter, il voulut avoir

le Diderot, qui, lorsque la lec-
t finie, se jeta dans ses bras,
lit, avec cette véhémence de
nt qui était naturelle à l'au-
Père de famille : Oui, mon
si tu n'étais pas si vieux, je
nerais ma fille ! Quoique le
ophe sans le savoir n'eût pas
l été bien reçu du public, il
e vogue extraordinaire. Sé-
emble, en effet, s'être surpassé
tte comédie. La *Gageure im-*
, petite pièce pleine de charme
nna aussi à la Comédie-Fran-
ajouta encore à sa réputation.
ant il travaillait toujours pour
-Comique; et il associa sou-
n talent à celui de Grétry. Le
s des ouvrages qu'il y donna,
réussirent, est très-considéra-
plupart sont restés au théâtre.
outre, pour le Grand-Opéra :
reine de Golconde, et *Am-*
n; et il eut l'avantage, peu
n, de briller à-la-fois sur nos
lus grands théâtres. Une de
ductions les plus remarqua-
: *Maillard*, ou *Paris sauvé*,
e en prose, qui aurait été jouée
spèce de ridicule que Voltaire
té sur ce genre. La lecture en
ne impression profonde. Sé-
composa aussi une comédie,
therine II lui avait demandée,
laquelle il dévoilait les intri-
des cours, ce qui empêcha
ne fût représentée à Saint-
ourg. L'impératrice de Russie
t au baron de Grimm à ce
Mes ministres s'opposent à
on joue la pièce de Sédaine;
me venge en la leur faisant
le envoya à l'auteur deux mille
le gratification, seule récom-
le ce genre qu'il ait jamais
. Il avait soixante-cinq ans,
l donna, avec Grétry, *Richard*
Cœur-de-Lion, dont le succès éclatant décida l'académie française à lui ouvrir enfin ses portes (27 avril 1786). Il était déjà, depuis plusieurs années, secrétaire de l'académie d'architecture, quoique, dit Laharpe, il eût a peine quelque théorie d'architecture, et qu'il n'en eût aucune de grammaire. Sédaine composa encore plusieurs ouvrages; le dernier fut *Guillaume Tell*, joué successivement à l'Opéra et à l'Opéra-Comique; et il était prêt à en terminer deux autres, quand une maladie grave vint le saisir : elle fut longue; on crut qu'il y avait succombé, et on annonça sa mort dans un journal : il le lut lui-même, et y recueillit le juste tribut d'éloges dus à cinquante ans de travaux, de succès et d'honneur. Il mourut à Paris, à l'âge de soixante-dix-huit ans, le 17 mai 1797, laissant une épouse respectable, et plusieurs enfants sans fortune. Ses ouvrages sont : au Théâtre-Français : le *Philosophe sans le savoir.* — La *Gageure imprévue.* — *Raimond V, comte de Toulouse.* A l'Opéra : *Aline, reine de Golconde.* — *Amphitryon.* — *Guillaume Tell.* A la comédie Italienne : le *Diable à quatre.* — *Blaise le savetier.* — *Rose et Colas.* — *On ne s'avise jamais de tout.* — *Anacréon.* — Les *Troqueurs dupés.* — L'*Huitre et les plaideurs.* — Le *Jardinier et son Seigneur.* — Le *Roi et le Fermier.* — L'*Anneau perdu et retrouvé.* — Les *Sabots* (1). — Le *Dé-*

(1) Cette pièce, imprimée en 1768, in-8°., porte les noms de MM. Sedaine et C....., quelques personnes croient que cette pièce est de Carotte. Voy. CAROTTE, VII, 478-9. Delandine, dans son *Catalogue de la bibliothèque de Lyon*, volume du *Theâtre*, pag. 500, dit que le collaborateur de Sedaine fut Chaspoul, frère d'un notaire de Lyon, qui envoya son opéra à Dum pour en faire la musique : celui-ci le fit retoucher par Sédaine. A. B—T.

serteur. — *Thémire.* — Le *Faucon.* — Le *Magnifique.* — Les *Femmes vengées.* — Le *Mort marié.* — *Félix.* — *Aucassin et Nicolette.* — *Thalie au nouveau Théâtre.* — *Richard Cœur-de-Lion* (2). — Le *Comte d'Albert.* — La *Suite du comte d'Albert.* — *Raoul Barbe Bleue.* — *Guillaume Tell.* — *Maillard ou Paris sauvé*, pièce non représentée. Sédaine fut lié avec les auteurs les plus célèbres, et avec les philosophes les plus marquants du dix-huitième siècle. C'est dans leur société qu'il puisait des encouragements auxquels il a peut-être dû le mérite de ses bons ouvrages. Son esprit était juste, prompt, mais un peu caustique; son ame droite et généreuse. Plus d'un orphelin lui dut son éducation; et, par reconnaissance pour Buron, il fit élever, comme son propre fils, David, le premier de nos peintres. Il joignait à une modestie sans affectation, une grande finesse de repartie. Voltaire, qui sortait un jour d'une séance de l'académie, où il avait remarqué quelques plagiats littéraires, lui cria de loin : *Ah! Monsieur Sédaine, c'est vous qui ne prenez rien à personne.* — *Aussi ne suis-je pas riche*, répondit Sédaine. Le caractère particulier de son talent est une intelligence parfaite de la scène; une peinture fidèle des mœurs de ses personnages; une gaîté toujours franche et naïve, opposée habilement à des situations pleines d'intérêt, et un dialogue constamment vrai, et qui ne laisse point de relâche à l'atten-

(2) La pièce fut représentée, en trois actes, le 21 octobre 17[illegible]. L'auteur la fit jouer en quatre actes, le [illegible] octobre et le 29 décembre 178[illegible]; mais après ces deux représentations, elle reparut en trois actes, le [illegible] janvier 17[illegible]; et c'est en trois actes qu'elle est imprimée. La quatre-vingt-dixième représentation fut donnée, le [illegible] avril 1788 : c'est donc inexactement que l'on a dit que la pièce avait eu cent trente représentations de suite. A. B—T.

tion. Ce genre de mérite [illegible] quelque sorte, le secret de [illegible] et il est une des premières [illegible] succès toujours croissant de [illegible] ges (3). La critique lui a cepe[illegible] proché, et non sans justice [illegible] ligence de son style. Quoi [illegible] jours plein et rapide, il est [illegible] toujours inégal et peu soi[illegible] vers de ses opéras semblent [illegible] tombés comme par hasard d[illegible] me. Il connaissait ces défau[illegible] croyait favorables à la mu[illegible] au naturel qu'exige l'opéra-c[illegible] mais son style, dans quelqu[illegible] du *Philosophe sans le savo*[illegible] a fait pour le Théâtre-Franç[illegible] pelle celui de nos bons auteu[illegible] signy, dont le nom ne peu[illegible] paré de celui de Sédaine, co[illegible] musique du plus grand no[illegible] ouvrages de ce dernier : pre[illegible] sont encore représentés et [illegible] aujourd'hui; et Sédaine [illegible] considéré non-seulement c[illegible] de nos auteurs les plus féco[illegible] plus distingués, mais comm[illegible] table créateur du genre de [illegible] Comique. Sous plus d'un [illegible] ses nombreux imitateurs s[illegible] bien loin de lui. Lorsque le [illegible] exécutif recréa les différent[illegible] mies sous le nom d'*Institut*.

(3) Dès 1752 avaient paru les *Pièc*[illegible] Sédaine, en un volume petit in-12 : *l*[illegible] poème didactique en quatre chants, [illegible] en 1756, in-3°. Il fait partie du *Re*[illegible] *ties de M. Sédaine*, seconde editi[illegible] vol. in-12. Une des pièces les plus cel[illegible] daine est son Cantique sur la *Fête* [illegible] *Antoine*, qui fait partie de ses œuv[illegible] sieurs recueils. Enfin, pour terminer [illegible] avons à dire sur les diverses éditions [illegible] tions de cet académicien, nous aj[illegible] l'on a, en 1825, sous le titre de [illegible] *bienfaisance*, in-4°, réimprimé u[illegible] vers de Sédaine, déjà publiée, e[illegible] l'honneur d'un nommé Cange, co[illegible] re à la prison de Saint-Lazare, s[illegible] de Robespierre, le même qui est le [illegible] me lyrique de Marsollier (V. ce nom [illegible] 264) et de plusieurs autres pièces

96, Sédaine n'y fut point com-
et il se montra fort sensible à
injustice. On l'a entendu répéter
ürs fois, à cette occasion : « Ils
ent que je ne sais pas le français;
noi je dis qu'il n'y en a pas un
qui pût faire *Rose et Colas.* »
aru une édition stéréotype des
res choisies de Sédaine, avec
Notice biographique, Paris,
, 3 vol. in-18. On trouve une
e sur Sedaine, dans les Œuvres
cis, édition in 18, tom. IV,
5-184 (éd. in-8°., III, 409),
Éloge a été composé par l'au-
le cet article. C. D. S.

DANO (Don Juan-Joseph Lo-
e), antiquaire espagnol, né à
à-de-Henarès, en janvier 1729,
premières études à l'université
tte ville, passa à Salamanque,
étudia la philosophie, les ma-
atiques et les langues anciennes,
endit à Madrid, où ses talents lui
érent la protection du marquis
pulla..., alors ministre de Char-
I. Employé d'abord à l'univer-
Saint-Isidore, il le fut ensuite
[illegible]

tion. L'académie d'histoire l'admit dans son sein. Peu de temps après il fut nommé interprète des langues orientales, et obtint la croix de l'ordre de Charles III. Il fut, avec Iriarte, pendant plusieurs années, un des collaborareurs du journal intitulé *El Balianis literario*, auquel travaillaient les hommes les plus éclairés de cette époque. Sedano mourut à Madrid en 1801. On a de lui I. *Parnasse espagnol, ou Collection des meilleurs morceaux des plus célèbres poètes espagnols*, Madrid, de 1768 à 1778, 3 vol. in-8°. Sedano travailla quinze ans à ce recueil, qui est un monument précieux pour la littérature espagnole. On aurait cependant souhaité qu'il eût fait un choix plus réfléchi dans quelques-uns des morceaux qu'il cite des poètes classiques, et qu'il en eût omis d'autres qu'il a jugés trop favorablement. Il a enrichi ce Recueil d'une *Notice biographique* sur chacun des auteurs, accompagnée de leur portrait. II. *Dissertation sur les médailles et les monuments anciens trouvés en Espagne*, ibid., 1774, in-4°. Cet ouvrage manquait à l'Espagne, et fait beaucoup d'honneur à Sedano. Tout y est expliqué avec clarté [illegible] et précision. III. *Explication des inscriptions et des médailles trouvées dans les villes de Catalogne et de Valence* [illegible]

[illegible]

férents *Manuscrits* [illegible]

téraires, qu'il a lus à l'académie de Madrid. B—s.

SÉDÉCIAS, dernier roi de Juda, fils de Josias et d'Amital, était l'oncle de Joachim ou Jéchonias, que Nabuchodonosor, par des motifs de politique, fit descendre du trône, trois mois après l'y avoir placé (*V.* Joachim, XXI, 564). Ce fut sur ce prince que le roi de Babylone jeta les yeux pour remplacer Joachim. En montant sur le trône, il prit le nom de Sédécias; car il avait porté jusqu'alors celui de Mathatias. Il avait vingt-un ans quand il commença de régner sur Juda (vers 597 avant J.-C.). Suivant les traces de son père et de son frère, il fit le mal devant le Seigneur, et se rendit odieux au peuple par ses débauches et son impiété. Le prophète Jérémie vint le trouver, de la part du Seigneur, pour lui reprocher sa conduite et le menacer des châtiments les plus rigoureux; mais Sédécias endurcit son cœur, et persista dans son iniquité. Il oublia la reconnaissance qu'il devait à Nabuchodonosor, et cessa de payer le tribut auquel il s'était soumis. Pour le punir de son ingratitude, le roi de Babylone entra dans la Judée, et vint assiéger Jérusalem avec une puissante armée. Le roi d'Égypte voulut tenter de secourir Sédécias; mais Nabuchodonosor marcha contre lui, le défit et l'obligea de se retirer. Dès le commencement du siége, Sédécias avait fait mettre en prison Jérémie, dans la crainte que ses discours ne parvinssent à affaiblir le courage des soldats. Cédant aux instances des grands, il leur abandonna le prophète, qu'ils firent jeter dans un puits où il n'y avait pas d'eau. Sédécias s'empressa de l'en faire retirer, et l'ayant fait venir en sa présence, lui demanda conseil sur la conduite qu'il devait tenir. Jérémie, après avoir exigé que le roi jurât qu'il ne lui ferait aucun mal, quelque chose qu'il pût lui dire, l'engagea instamment à se remettre entre les mains de Nabuchodonosor, en s'en rapportant à sa clémence. Sédécias ne voulut pas suivre cet avis. Cependant le siége de Jérusalem durait depuis deux années; et cette malheureuse ville était en proie à toutes les horreurs de la famine. Les Chaldéens, presqu'assurés de n'éprouver aucune résistance, résolurent de pénétrer dans la ville par une brèche qui n'avait pas été réparée; mais pendant ce temps-là, Sédécias s'enfuit par un souterrain, avec une partie de ses gardes. Atteint dans la plaine de Jéricho, il fut conduit devant Nabuchodonosor, à Reblatha. Après avoir fait égorger ses fils, en sa présence, le roi de Babylone lui fit crever les yeux, et l'envoya, chargé de chaînes, dans la Chaldée, où il mourut de chagrin, peu de temps après. Les chronologistes placent la prise de Jérusalem, par Nabuchodonosor, à l'an 587 avant J.-C. Sédécias avait régné onze ans. C'est en lui que finit le royaume de Juda, dont la durée, depuis Roboam, avait été de 375 ans, sous vingt-un monarques. W—s.

SEDELMEYER (Jérémie-Jacques), peintre et graveur, né à Augsbourg, en 1704, fut doué de si heureuses dispositions que Pfeffel, graveur et marchand d'estampes, le prit chez lui pour l'aider dans son commerce. Le jeune Sedelmeyer s'appliqua si assidument à la culture de son art, qu'il fut bientôt capable de dessiner des groupes tellement dans le style de Lafage, que les connaisseurs les plus habiles y étaient trompés. Il conduisait également la point

en artiste consommé, com-
deux manières avec l'intel-
s Dorigny et des Audran.
busant de la douceur et des
son élève, l'exaspéra par
is traitements, au point que
omme, désespéré, s'enfuit
urg et se réfugia chez Keu-
le peintre en miniature, à
qui avait épousé une de ses
s'y lia d'une étroite amitié
par Fuessli; et logés ensem-
aillant en commun, on les
ns cesse occupés à peindre à
en miniature, à dessiner en
en petit, à graver à la pointe
in. Sedelmeyer grava, d'a-
oli et Solimena, plusieurs
i ajoutèrent à sa réputation.
y mettre le sceau par une
ntreprise, il grava les ta-
ue Gran avait peints dans
thèque impériale, et que
ann admirait. Lorsque son
fut terminé, il le mit sous
le l'empereur, qui, conseillé
inistre peu ami des arts,
encouragements que méri-
alent. Sedelmeyer, qui avait
utes ses espérances sur la
n du monarque, tomba dans
oir, et il devint fou. On fut
le ramener dans sa ville
où il succomba, en 1761. On
graveur : I. Le *Portrait de*
Giannone, *avocat napoli-*
Celui de *Christian Wolff*,
be. III. Le *Médaillon de*
s de Lorraine, *inscrit par*
sur les tablettes du temps.
véque de Passau, d'après
rec des accessoires histori-
Sainte Rosalie, d'après Bar-
Sainte Anne montrant à
Vierge. VII. Les tableaux
liothèque impériale de Vien-
rès Daniel Gran, en treize
grandes feuilles. Les planches 9, 10, 11, 12 et 13, qui comprennent le beau plafond consacré par le peintre à la gloire de l'empereur Charles VI, ont été dessinées et gravées par Sedelmeyer. L'architecture l'a été par Kleinart. Cette première partie devait être suivie de deux autres, que l'aliénation mentale de Sedelmeyer l'empêcha de publier. P—s.

SEDLEY (Sir Charles), poète anglais, né vers 1639, à Aglesford, dans le comté de Kent, fit ses études à Oxford, vécut retiré jusqu'à la restauration, et parut à la cour de Charles II, où il fut admis dans la société des gens d'esprit et de joyeuse vie, qui entouraient le roi. Ses premiers essais littéraires furent des poésies érotiques, distinguées par une teinte voluptueuse et séduisante. Le comte de Rochester le regardait comme un des hommes les plus spirituels de son temps, et surtout un des meilleurs juges en poésie; mais les mœurs de Sedley ne répondaient point à la pureté de son goût en littérature. Ayant commis publiquement, dans une orgie avec quelques-uns de ses compagnons, des indécences graves, il fut condamné à une amende de cinq cents livres sterling (1). Sa fortune se ressentit des suites d'un pareil genre de vie. Contraint de changer de conduite, il se jeta dans la politique, et réussit à se faire nommer membre de la chambre des communes, où les bienfaits qu'il tenait des bontés du roi, le placèrent constamment dans le parti de la cour. Il fut membre des trois parlements

(1) Sedley et ses compagnons de débauche s'étant mis sur un balcon, avaient fait leurs ordures dans la rue, en présence du public indigné, qui brisa les vitres et fut près d'enfoncer les portes de la maison. Lorsque le jugement fut prononcé, Sedley dit que c'était la première fois que l'on condamnait un homme pour avoir fait ses nécessités.

de ce règne, et parla dans plusieurs discussions. Sous Jacques II, il se jeta dans l'opposition. Quelque relâchée que fût sa morale, il se montra fort piqué de ce que le roi avait pris sa fille pour maîtresse, en lui donnant le titre de comtesse de Dorchester, élévation qui rendait, disait-il, son déshonneur encore plus évident. Ce fut ainsi qu'il concourut de tout son pouvoir à la révolution de 1688, qui devait placer sur le trône la fille de Jacques II. Il disait à cette occasion : « Comme le roi a fait ma » fille comtesse, il faut bien que je » fasse tout ce qui dépend de moi » pour faire de la fille du roi une » reine. » L'époque de la mort de Sedley n'est pas bien connue; mais comme M. Ayloff, qui fut l'éditeur de ses OEuvres, en 1722, parle du plaisir qu'il avait éprouvé dans sa société, il est probable qu'il vécut au-delà de quatre-vingts ans. Ses OEuvres, qui forment un volume in-8°., consistent en *Poésies*, *Discours* prononcés à la chambre des communes, et plusieurs pièces de théâtre, dont aucune n'est jouée aujourd'hui. — Sa fille fut désignée dans une chanson satirique de lord Dorset, sous le nom de *Dorinda*. L'évêque Burnet raconte les efforts que fit le clergé pour l'éloigner du roi Jacques II. Z.

SÉDULIUS (Caius Cælius ou Cæcilius), prêtre et poète, vivait, à ce qu'on croit, au cinquième siècle. Tritheim le dit Irlandais; mais il paraît l'avoir confondu avec un autre Sédulius. Quelques personnes le font évêque d'Oreto (en Espagne), ce qui est encore une erreur. Sédulius est auteur d'un Poème latin, intitulé : *Paschale Carmen, id est, de Christi miraculis libri quinque*. L'ouvrage n'est quelquefois divisé qu'en quatre livres. Bayle dit que la première édition des OEuvres poétiques de Sédulius est celle d'Alde Manuce, 1502: il veut sans doute parler de l'édition qui fait partie des *Poetæ christiani veteres*, 1501-1502, 2 vol. in-4°.; mais cette impression est loin d'être la première édition du *Carmen paschale*, qui avait paru à Milan dès 1501 avec Prudence, par les soins de Parrhasius (1). Leichius, Hamberger d'après lui, et Schoettgen (*Bibl. mediæ*, etc.) citent même une édition de Leipzig, publiée en 1499, in-4°., par les soins de P. Eisenberg ou Eyssenberck, qui la fit réimprimer dans la même ville, 1502, in-4°. La première édition est intitulée : *Sedulius in librum evangeliorum*, in-4°., sans date, que La Serna Santander (2) croit sortie des presses de Ketelaër et G. de Leempt, en 1473. Le Poème de Sédulius est en vers héxamètres. Suivant son usage, Bayle ne prend pas sur lui la responsabilité des éloges donnés à cet ouvrage pour le génie, le tour noble et grand, les pensées poétiques; il cite Dupin, Borrichius, Baillet, Venance Fortunat. Ce fut sur la demande du prêtre Macédonius, que Sédulius mit en prose son *Paschale carmen*; il intitula ce nouveau travail : *Opus paschale*. Dans cette dernière forme, l'ouvrage a été imprimé, pour la première fois, à Paris, en 1585. A la suite du *Pas-*

(1) M. Van Praet : *Catalogue des livres imprimés sur vélin, qui se trouvent dans des bibliothèques, tant publiques que particulières*, 1824, 3 vol. in-8°., tom. II, p. 96.

(2) *Dict. bibliogr. choisi*, III, 346. Santander, qui donne le signalement bibliographique de ce volume de 1473, ne donne aucun détail sur son contenu. Il l'attribue à Sedulius, *prêtre et poète du cinquième siècle*; mais Santander peut avoir confondu cet auteur avec son homonyme du huitième siècle. Il se pourrait que le volume de 1473 contînt non le *Paschale carmen*, mais le *Collectanea in Matthæum*, dont je parlerai plus bas. La rareté du volume cité par le seul Santander, n'a pas permis de vérifier.

rmen, on trouve quelquefois
nnes du même auteur : *Col-*
eris et novi Testamenti, dé-
ssi sous le titre de *Exhorta-*
ad fideles (3) et *hymnus*
his alphabeticus totam vi-
risti continens. Les Poésies
lius font partie du *Corpus*
n, des collections des poètes
s, etc. Bayle indiquait, comme
eure édition, celle qui fait
u tome VIII de la *Bibliotheca*
Mais depuis que Bayle écri-
a paru de Sédulius plusieurs
éditions in-8°. : celle de Chr.
s, 1704, in-8°. ; de J.-Fr.
1747, in-8°. ; de H. J. Arnt-
1761, in-8°. La dernière et
eure a été faite à Rome, en
n-4°. ; elle contient la vie de
, la liste de ses ouvrages, de
anuscrits et éditions. — Un
ÉDULIUS, qui florissait au hui-
ècle, est regardé comme l'au-
: I. *Collectanea sive expa-*
omnes Epistolas sancti Pau-
imé, pour la première fois, à
1528, in-8°., et qui fait par-
Bibliotheca patrum. II. *Col-*
a in Matthæum, inédit ; si ce
is ce qui compose le volume
a Leyde, en 1473, voyez la
ci-dessus. III. *Commentarii*
m Eutychii, dont un manus-
it dans la bibliothèque du
nt de Thou : il y en a un à la
ièque du roi, à Paris. IV. *De*
bus christianis et convenienti-
gulis quibus est res publica
bernanda, Leipzig, 1619,
A. B—T.

LEN (JEAN-HENRI DE), phi-
, né, en 1687, à Asel, dans
e de Brême, fit d'excellentes
études au gymnase de Stade, et mérita, par la rapidité de ses progrès dans les langues, l'histoire, la numismatique et les antiquités, d'être placé parmi les savants précoces (*V.* Klefeker, *Biblioth. eruditor.*, pag. 345). Après avoir terminé ses cours académiques, il prit sa licence dans la faculté de théologie, et fut admis au saint ministère ; mais son goût pour les recherches littéraires lui fit préférer à la carrière évangélique celle de l'enseignement, et il professa quelque temps le grec et le latin dans le même gymnase de Stade, où il avait reçu le bienfait de l'instruction. Nommé recteur, en 1713, à Flensbourg, il vint occuper, cinq ans après, la même charge à Lubeck. Partagé dès-lors entre ses fonctions et la culture des lettres, le reste de sa vie n'offre plus qu'une suite de travaux non interrompus. Il mourut à Lubeck, le 21 octobre 1762. Outre un grand nombre de Programmes, de Dissertations, d'Éloges et de Notices biographiques, dont il serait impossible de donner ici la liste, on a de Seelen : I. *Stada litteraria*, 1711, in-4°. C'est un tableau de l'état des lettres et des sciences à Stade, au commencement du dix-huitième siècle, avec des notices sur les savants qui habitaient alors cette ville, et la liste de leurs ouvrages imprimés et manuscrits. II. *Oratio de præcocibus eruditis quâ Adr. Bailleti, Dav. Schulteti et J.-Chr. Wolfii hujus argumenti scripta supplentur*, Flensbourg, 1713, in-4°. : Klefeker convient que les recherches de Seelen lui ont été très-utiles. III. *De scriptoribus gentilibus falsò in christianorum ordinem relatis ; speciatim de frustrà quæsitis in Virgilio rebus divinioribus dissertatio*, ibid. 1714, in-4°. Le principal but de Seelen

---

...lius, *De origine et incrementis typogra-*
...*ensis*, en cite une édition séparée, de
4°.

est de réfuter l'abbé Faydit qui, dans ses remarques sur Virgile (*V.* Faydit), prétend qu'on rencontre, dans les ouvrages de ce grand poète, des traces du mystère de la Trinité et de la Passion de Jésus-Christ. IV. *Athenæ Lubecenses*, Lubeck 1719-22, in-8°., quatre parties; c'est, comme le titre l'indique, l'histoire littéraire de cette ville; on y trouve beaucoup d'érudition et une foule de détails intéressants qu'on chercherait vainement ailleurs. L'auteur promettait, en 1759, un supplément à cet ouvrage; sa mort, survenue trois ans après, l'empêcha de le publier. V. *Selectorum litterariorum specimina exhibentia supplementum ad M. Maittaire Annal. typograph. ex libris Lubecensibus concinnatum*, ibid., 1724-25, in-4°. Cette Notice des livres imprimés à Lubeck dans le quinzième siècle, a été publiée de nouveau par l'auteur dans les *Selecta litteraria junctim edita*, ibid., 1726, in-8°., Recueil des divers programmes qu'il avait donnés depuis son arrivée à Lubeck, sur des questions d'histoire littéraire. On y distingue des notices sur la Biblioth. espagnole de Nicolas Antonio; sur les livres de Servet *de la Trinité* et le *christianisme restitué* (*V.* Servet); sur la chronique de Herm. Korner, dominicain du couvent de Lubeck au quinzième siècle; sur la chronique manuscrite de Ditmar; sur l'édition de la Bible de Luther, en bas saxon, imprimée en 1533; sur Adr. Turnèbe, que Seelen croit devoir placer parmi les témoins de la vérité, c'est-à-dire parmi les réformés, etc. (*V.* A. Turnèbe.) VI. *Memoria Stadeniana, sive de vitâ, scriptis ac meritis Diederici à Stade commentarius*, Hambourg, 1725, in-4°., morceau biographique estimé. VII. *Bibliotheca Lubecensis*, Lubeck, 1725-31, 12 vol. in-8°. Ce journal, dont les principaux rédacteurs étaient, avec Seelen, Henri Scharbau et Samuel Gérard de Melle, contient une foule d'observations philologiques ou exégétiques, des remarques critiques, des lettres inédites des savants, des biographies spéciales, etc. VIII. *Selecta numaria*, Rostock, 1726; Lubeck, 1735, in-8°. C'est une suite de dissertations qui forment une espèce d'histoire métallique de la ville de Lubeck. IX. *Philocalia epistolica, sive centum epistolis varia notatu digna, imprimis ad sanctiorem doctrinam atque historiam ecclesiasticam spectantia continentibus*. Lubeck, 1728, in-8°. X. *Deliciæ epistolicæ, sive centuria epistolarum memorabilia, etc., complectentium*, ibid., 1729, in-8°. XI. *Meditationes exegeticæ quibus varia utriusque Testamenti loca expenduntur et illustrantur*, ibid., 1730-32, in-8°., deux parties. XII. *Miscellanea quibus commentationes varii argumenti continentur*, ibid., 1734, in-8°. XIII. *Nachricht*, etc. Notice sur la typographie de Lubeck, ibid., 1740, in-8°. XIV. *Eclogarium*, ibid., 1745, in-8°.; c'est un choix de Dissertations littéraires. XV. *Memorabilium Flensburgensium sylloge*, ibid., 1752, in-4°. XVI. *Analecta ad Middendorpii librum de academiis*, ibid. 1756, in-4°. On y trouve des détails sur les académies de Rostock, Wittemberg, Francfort-sur-l'Oder, et Gripswald. On doit encore à Seelen une édit. de l'*Historia Jacobitarum* d'Abulfarnus, Lubeck, 1753, in-8°. W-s.

SEE-MA-KOUANG. *Voy.* Sse.

SEEMILLER (Sébastien), ornitaliste, né le 17 octobre 1752, à Veldin, en Bavière, fit ses premières

chez les Jésuites de Landshut
Munich, et entra, en 1770,
'ordre des chanoines réguliers
nt Augustin, à Polling. Il s'ap-
ensuite, dans l'université d'In-
lt, à la théologie, à l'histoire et
ngues orientales. Après avoir
n 1776, le grade de docteur en
ophie et en théologie, il re-
dans son couvent. Pour ne pas
ourager dans ses études, ses
urs le dispensèrent des devoirs
ose la règle, et ils l'employè-
ulement, en 1778 et 1780,
ier quelques cours de théologie
breu. En 1781, on lui conféra
ces de professeur de langues
les à Ingolstadt, et de biblio-
e de l'université, avec le titre
seiller de l'électeur. Il publia
ription des *Incunabula*, dont
iothèque d'Ingolstadt est très-
cet ouvrage le mit au premier
es bibliographes. Au bout de
ns, ses supérieurs le rappelè-
Polling, pour mettre en ordre
othèque de ce couvent, qui pos-
également beaucoup de monu-
ypographiques. Il en dressa le
que, qui n'a pas été imprimé,
lement parce que le couvent
ing fut sécularisé, et la biblio-
transportée à Munich. See-
fut nommé, en 1797, curé de
ned à Munich; il s'occupait
oyens de perfectionner l'ins-
n du peuple, lorsque, le 22 avril
la mort le surprit, à l'âge de
te-six ans. Tous ses ouvrages
rits en latin, et ils se distin-
ar une solide érudition et un
hilosophique : les uns tiennent
ibliographie, les autres à la
sacrée. Aux premiers appar-
t des programmes sur un an-
amscrit d'une version latine
tre Évangiles; un Traité histo-
rique, critique et littéraire sur la Bible polyglotte d'Alcalà; des Dissertations sur la double édition de la Bible de Maïence de 1462; sur les Traductions grecques des livres de l'Ancien Testament, et principalement sa description des éditions du quinzième siècle de la bibliothèque d'Ingolstadt (*Bibliothecæ academiæ Ingolstadiensis incunabula typographica*), en 4 cahiers in-4°., qui parurent de 1787 à 1792. Dans la seconde classe, les ouvrages suivants sont les plus importants : I. *Institutiones ad interpretationem sanctæ scripturæ, seu Hermeneutica sacra*, Augsb., 1779, in-8°. II. *SS. Jacobi et Judæ App. epistolæ catholicæ quas ad gr. textus fidem latinè reddidit et perpetuis adnotationibus illustravit*, Nuremb., 1783, in-8°. III. *Septem Psalmi pœnitentiales*, etc., Ingolst., 1790, in-4°. IV. *Quindecim Psalmi graduales*, etc., ibid., 1791, in-4°. S—L.

SEETZEN (Ulric-Jasper), voyageur allemand, né dans l'Oostfrise, acheva son éducation à Göttingen, où il se livra particulièrement à l'étude des sciences naturelles. Quand il eut terminé ses cours, il publia quelques opuscules sur l'histoire naturelle, la statistique, l'économie politique, et devint conseiller aulique du czar, dans la principauté de Jever. Ayant manifesté le dessein de voyager dans l'Orient, il fut secondé par les ducs Ernest et Auguste de Saxe-Gotha, protecteurs des entreprises utiles; et il y a lieu de croire qu'il reçut aussi des encouragements du cabinet Russe. Muni de différentes recommandations, il partit, en août 1802, pour Constantinople, où il obtint des ministres des puissances chrétiennes, quelques renseignements sur les pays qu'il se proposait de visiter.

Il commença ses courses par la Syrie; et après avoir fait un assez long séjour dans la ville d'Alep, il parcourut les contrées voisines. Au mois de décembre 1805, il était de retour d'une excursion dans le Hauran et le Djaulan, après avoir exploré le Liban, l'Anti-Liban, et fait des observations astronomiques à Damas. Une tentative pour pénétrer dans le Ladscha avait été interrompue par les inquiétudes que lui causèrent les Arabes Bédouins. En 1806, Seetzen alla dans le territoire de Banias, où le Jourdain prend sa source, et il suivit ce fleuve jusqu'à Tibériade; puis continuant sa route vers Djerrasch, il osa s'aventurer dans les pays à l'est du Jourdain, où aucun voyageur européen n'avait encore porté ses pas. Il s'avança ainsi jusqu'à Karrak, et revint par le sud de la mer Morte, où il fut bien dédommagé de ses peines et de ses périls, par l'aspect des ruines d'édifices magnifiques et inconnus aux peuples de l'Occident. Le 6 avril, il entra dans Jérusalem, et trouva cette cité célèbre plus belle qu'il ne l'avait supposé. Il lut encore dans l'église du Saint-Sépulcre, les épitaphes de Godefroi de Bouillon et de Baudouin, qui depuis ont été effacées par des barbares. Seetzen n'a décrit ni Jérusalem, ni Béthléem, parce que ces deux villes sont assez connues. Le 25 mai, il repartit pour Jaffa, et gagna Saint-Jean-d'Acre. Il lui avait été impossible de traverser la contrée déserte située au sud de la Palestine, et de se rendre par là en Arabie. Une deuxième tentative fut plus heureuse. Il fit de nouveau le tour de la mer Morte, alla d'Hébron au mont Sinaï, par une route inconnue aux Européens, et de Suez gagna le Caire, où il employa utilement son temps à recueillir, de la bouche des habitants de diverses régions de l'Afrique, des renseignements sur leur patrie; puis, décidé à tous les sacrifices pour parvenir au berceau de l'islamisme, il fit profession publique de cette religion, entreprit le pélerinage de la Mecque, et s'embarqua au port de Suez, le 31 juillet 1809. Le 2 août, le navire mouilla devant Tor. Seetzen reconnut que, même pour des vaisseaux musulmans, il n'y a guère de sûreté dans le voisinage des Bédouins; ce ne fut qu'en faisant des présents à ces bandits, que le capitaine put leur échapper. Lorsque l'on relâcha dans le port d'Yembouna le Baher, Seetzen fit part à son correspondant de son desir d'aller à Madayn Stzaleh ou Hadjar; celui-ci l'en dissuada en lui représentant les périls imminens auxquels il s'exposait. Enfin, le 19 août, l'on attérit à Djedda, terme de la traversée. Seetzen profita de son séjour dans cette ville pour se faire initier de plus en plus dans la doctrine de l'islamisme; puis il revêtit le costume de pélerin, et le 8 octobre, partit pour la Mecque, où il entra deux jours après. Il ne put s'empêcher d'être frappé de l'aspect magnifique de L'el-Harram, cette mosquée par excellence, qui entoure la Kaaba, édifice sacré pour les Musulmans, qui en attribuent la construction au patriarche Abraham, le père des Croyants, et à son fils Ismaël, père des Arabes. « Tout » cet ensemble, dit Seetzen, fit naître en moi une émotion vive, que » je n'éprouvai nulle part ailleurs. » Ayant accompli tous les devoirs imposés aux pélerins, et visité les Lieux-Saints des Musulmans, Seetzen se joignit à une caravane que la dévotion conduisait à Médine. Pour faire ce voyage, il faut emporter des vivres et de l'eau. On ne marche que de

ı fait halte le jour. Cette ma-
voyager avait quelque désa-
pour Seetzen, qui ne pou-
ter ses observations sur tous
ts qu'il aurait bien voulu con-
« Je présume cependant, re-
ne t-il, que mes lecteurs n'y
t rien perdu; car l'Hedjas
pas, sur cette route, un pays
en choses intéressantes. »
ement, on ne voit guère que
ıtagnes nues. Le 6 décembre
rins firent leur entrée dans
Aussitôt Seetzen porta ses
ı la Mosquée qui renferme la
e mortelle de Mahomet. Les
ıe pouvaient visiter qu'en se-
hapelle où est le tombeau du
e; car les Wahabites avaient
l'entrée de tous les lieux de
ge, à l'exception de l'El-
. La présence de Seetzen
e probablement des soupçons
sprit de l'émir des Wahabi-
i, le prenant pour un Turc,
anda qui il était, et ce qu'il
Médine, pourquoi il y res-
ng-temps, pourquoi il achet
t de livres, etc. Lorsque le
ır lui eut dit qu'il était franc
byte, l'émir cessa ses ques-
le congédia. Seetzen fut assez
pour dessiner, sans être aper-
plan de la ville et de la mos-
inte. Le 25 décembre, il re-
our Djedda; et, le 13 jan-
10, il revit la Mecque, après
pris l'habit de pèlerin. C'é-
s l'époque du grand concours
ots, et la cité sainte offrait un
imposant et singulier. « Il
dit Seetzen, avoir été specta-
u tumulte religieux qui règne
ırtout, pour s'en faire une
» Lorsque les fêtes furent ter-
Seetzen resta encore plus
x mois à la Mecque; et il passa ce temps à bien étudier cette ville, pour en faire un tableau exact. Il lui fallut employer bien des ruses pour ne pas être découvert dans ses travaux. Il s'occupa aussi de déterminer la position géographique de la Mecque : « Je choisis, ajoute-il, » pour mes observations la maison, » d'un savant, qui était à-la-fois pro- » fesseur de calcul, astrologue, fai- » seur de calendrier, crieur pour ap- » peler à la mosquée, épicier et con- » fiseur, et qui malgré tous ses em- » plois avait bien de la peine à nour- » rir sa famille (1). » Le 28 mars, Seetzen, de retour à Djedda, monta sur un navire avec l'arabe qui avait été son instituteur à la Mecque, et qui lui promit de l'accompagner dans l'Yémen. Le 8 avril, tous deux prirent terre à Hadadè, puis allèrent à Beith-el-Fakih : « Dans tout l'Yémen, » dit Seetzen, on ne voyage que de » nuit; mais avec plus de sûreté et » plus de tranquillité qu'on ne mar- » che dans les rues de Londres ou de » toute autre grande ville. » Le guide ne connaissait pas le chemin; le chameau conduisait les voyageurs sans se tromper. Seetzen ayant visité le canton montagneux, où l'on cultive le café, et vu plusieurs villes de l'Yémen, fut retenu près d'un mois à Doran, par une maladie. Le 2 juin il entra dans Saana, qu'il apelle la plus belle ville de l'Orient. Au mois de novembre, il était à Moka, d'où il écrivit en Europe; ce sont les dernières lettres que l'on ait reçues de lui. Étant ensuite rentré dans l'Yémen, l'ignorance des Arabes lui attira le même désagrément qu'avait éprouvé Niebuhr et ses compagnons. Le prenant pour un magicien, on saisit ses

(1) Tout ce que Seetzen dit de la Mecque est d'accord avec ce qu'on lit dans les voyages de Badia (*Voy.* BADIA, au Supplément).

Il commença ses courses par la Syrie; et après avoir fait un assez long séjour dans la ville d'Alep, il parcourut les contrées voisines. Au mois de décembre 1805, il était de retour d'une excursion dans le Hauran et le Djaulan, après avoir exploré le Liban, l'Anti-Liban, et fait des observations astronomiques à Damas. Une tentative pour pénétrer dans le Ladscha avait été interrompue par les inquiétudes que lui causèrent les Arabes Bédouins. En 1806, Seetzen alla dans le territoire de Banias, où le Jourdain prend sa source, et il suivit ce fleuve jusqu'à Tibériade; puis continuant sa route vers Djerrasch, il osa s'aventurer dans les pays à l'est du Jourdain, où aucun voyageur européen n'avait encore porté ses pas. Il s'avança ainsi jusqu'à Karrak, et revint par le sud de la mer Morte, où il fut bien dédommagé de ses peines et de ses périls, par l'aspect des ruines d'édifices magnifiques et inconnus aux peuples de l'Occident. Le 6 avril, il entra dans Jérusalem, et trouva cette cité célèbre plus belle qu'il ne l'avait supposé. Il lut encore dans l'église du Saint-Sépulcre, les épitaphes de Godefroi de Bouillon et de Baudouin, qui depuis ont été effacées par des barbares. Seetzen n'a décrit ni Jérusalem, ni Béthléem, parce que ces deux villes sont assez connues. Le 25 mai, il repartit pour Jaffa, et gagna Saint-Jean-d'Acre. Il lui avait été impossible de traverser la contrée déserte située au sud de la Palestine, et de se rendre par là en Arabie. Une deuxième tentative fut plus heureuse. Il fit de nouveau le tour de la mer Morte, alla d'Hébron au mont Sinaï, par une route inconnue aux Européens, et de Suez gagna le Caire, où il employa utilement son temps à recueillir, de la bouche des habitants de diverse
frique, des renseig
patrie; puis, décidé
fices pour parvenir
l'islamisme, il fit pr
de cette religion, en
nage de la Mecque,
port de Suez, le 31 j
août, le navire mou
Seetzen reconnut que
vaisseaux musulmar
de sûreté dans le v
douins; ce ne fut q
présents à ces bandi
taine put leur échap
relâcha dans le por
Baher, Seetzen fit p
pondant de son de
dayn Stzaleh ou Had
dissuada en lui rep
rils imminens auxqu
Enfin, le 19 août
Djedda, terme de la
zen profita de son s
ville pour se faire i
plus dans la doctrin
puis il revêtit le cos
et le 8 octobre, par
que, où il entra deu
ne put s'empêcher
l'aspect magnifique d
cette mosquée par ex
toure la Kaaba, éd
les Musulmans, qui
construction au p
ham, le père des A
fils Ismaël, père des
» cet ensemble, dit
» tre en moi une ém
» je n'éprouvai null
Ayant accompli tou
posés aux pélerins, e
Saints des Musulma
gnit à une caravane
conduisait à Médin
voyage. il f
et de l

collections d'animaux, sous prétexte qu'il les employait à des opérations pour tarir les sources. Suivant quelques versions, Seetzen voulut aussitôt aller à Saana, afin d'adresser ses réclamations à l'iman : c'était en décembre 1811. Quelques jours après on apprit qu'il était mort à Taës, et l'on supposa qu'il avait été empoisonné par l'ordre du prince. Suivant des lettres de Constantinople, du 2 novembre 1815, il avait été retenu prisonnier par l'iman, qui crut trouver des trésors dans ses bagages, et fut bien surpris de n'y voir que des instruments d'astronomie, des herbes sèches, des livres, et six cents piastres. On s'était d'abord flatté d'obtenir sa liberté par l'intervention de quelque puissance auprès de la Porte; mais il est bien sûr aujourd'hui que le nom de ce malheureux doit être ajouté à la liste déjà si nombreuse des hommes courageux qui sont morts victimes de leur zèle pour les sciences. Tout ce que l'on peut desirer, c'est de retirer les papiers des mains de l'iman. Dès 1806, Seetzen écrivait que, dans la Syrie, les chrétiens s'imaginaient qu'il était envoyé par la France ou par la Russie, afin d'examiner le pays, et qu'ils se persuadaient que les armées de ces puissances ne tarderaient pas à paraître : il se gardait bien de les entretenir dans cette opinion, pour ne pas s'exposer aux soupçons des Musulmans. Or tout était tranquille alors autour de ceux-ci; mais aujourd'hui qu'ils se voient menacés, ils doivent supposer que les notes recueillies avec tant de soin par Seetzen, contiennent des renseignements propres à leur nuire. Il n'existe point de relation complète des voyages de cet infortuné: quelques fragments en sont épars dans différents recueils ou journaux, d'après les lettres qu'il adressa à M. le baron de Zach, grand-maréchal de la cour de Saxe-Gotha, qui les a insérées dans sa *Correspondance géographique et astronomique*. Indépendamment des détails relatifs aux excursions de Seetzen, ces lettres renferment des Mémoires *sur les tribus d'Arabes nomades de Syrie, du désert et des contrées voisines*. Seetzen devait ces détails à son guide de Damas, qui avait vécu plusieurs années parmi eux : il convient que Niebuhr a donné les renseignements les plus intéressants sur ces peuples; sur *Ophir*, Seetzen pense que c'est l'Onan sur la côte orientale de l'Arabie; sur le *pays de Souakem et Massouah*; sur le *Darfour*; *sur le royaume ou empire de Bournou*; sur le *Mobbah ou Bergou*, *et quelques autres pays voisins*. Tous ces morceaux, précieux pour la géographie de l'Afrique, ont été insérés dans les *Annales des voyages* (1809-1814). On regrette que la Traduction en soit négligée. D'autres lettres, adressées à Blumenbach et à divers savants, sont par extrait dans le *Magasin encycl.* Seetzen a aussi coopéré, avec M. Heinemeyer, à la rédaction d'un *Mémoire sur Papenbourg*, ville commerçante du ci-devant évêché de Munster, sur les confins de l'Ostfrise, et presque inconnue des géographes français. Ce morceau, traduit en français par l'auteur de cet article, est inséré dans le tome XII des *Annales des Voyages*. Burckhardt étant au mont Sinaï en 1816, y trouva entre autres indications écrites par des voyageurs européens, une note en français, collée sur le mur de la chambre, le 9 avril 1807, par Seetzen. On y voit que ce dernier prenait le nom de *Mousa*; il y donne la nomenclature

icipales contrées qu'il a par-
E—s.

f (Chah), sixième ou sep-
oi de Perse de la dynastie
ys, monta sur le trône, en
vant qu'on eût publié la mort
-le-Grand, son aïeul, qui l'a-
igné pour son successeur, à
ion de ses propres fils, qu'il
it périr ou aveugler. Le nou-
i, âgé de dix-sept ans, s'ap-
am-Mirza. Il prit le nom de
ui était celui de son malheu-
re (*V.* Abbas Ier.). Ce mo-
portait un cœur de tigre sous
rieur d'une beauté régulière
de douceur : il fut le Néron
rse. Chaque année de son rè-
marquée par les plus horri-
nautés. Tous les princes du
ous les grands, alliés à la fa-
oyale, presque tous les minis-
s généraux les plus distingués
ris à mort ou privés de la vue,
dre de ce tyran. Le vainqueur
uz, l'illustre Imam-Couli-Khan
sa famille furent au nombre de
imes, sur la liste desquelles on
rer plusieurs femmes, entre
a tante, la favorite de Sefy, et
sa propre mère, dont les re-
nces l'avaient irrité. On a mis
e si les atrocités de ce monst-
ent l'effet de son humeur san-
e, de sa passion pour le vin,
éducation vicieuse, de ses pré-
perstitieux, ou d'une sombre
ie, dont Chah Abbas avait jeté
lements, et qui consistait à
les grands, pour ne régner
des esclaves : mais il paraît
s ces motifs se réunirent pour
Chah Sefy le despote le plus
qui ait gouverné la Perse. Ce-
t aucune révolte n'éclata dans
s, par suite du respect qu'on
ervait pour la race de Chah
Abbas ; et le peuple jouit d'une sécurité et d'une tranquillité parfaites, à cause de la bonne et sevère police que ce grand monarque avait établie. Les Ouzbeks, ayant envahi le Khoraçan, furent repoussés; mais la Perse perdit Candahar. Le gouverneur, sommé de se rendre à la cour, et se croyant déjà mort, livra cette place importante a l'empereur Moghol. Sefy eut à soutenir, contre les Othomans, une guerre qu'ils avaient commencée sous son prédécesseur. Ils pénétrèrent d'abord jusqu'à Hamadan et Derghezin ; mais, repoussés ensuite, ils échouèrent devant Baghdad, et perdirent Cheherzoul, Hilla et Van. L'arrivée du sulthan Mourad IV (Amurat) redonna l'avantage aux Turcs. Il emporta Erivan, après un siége de sept jours, et s'empara de Tauris, que l'approche de l'hiver et la disette l'obligèrent d'abandonner. Le roi de Perse reprit en personne Erivan, au bout de trois mois de siége, en 1635; mais la conquête de Baghdad, que le sulthan prit d'assaut, en 1638, détermina la paix entre les deux empires, dont les limites furent fixées sur les bases qu'elles ont encore aujourd'hui. La seule bonne action de Chah Sefy fut de rendre à leur pays trois cents malheureux Arméniens, reste d'une colonie de sept mille hommes, qu'Abbas avait transplantée dans le Mazandéran. Il était en général bon envers les Chrétiens, quoique le premier et peut-être le seul Européen exécuté publiquement en Perse, l'ait été sous son règne. C'était un horloger suisse, qui, ayant tué par jalousie un Persan, fut condamné à mort, parce qu'il refusa d'embrasser l'islamisme. (V. Sabou-taki.) Sefy régna quatorze ans, mourut en 1642, à Kachan, et fut enterré à Kom. Les relations de Tho-

mas Herbert, d'Oléarius, de Tavernier et de Chardin sont pleines de détails horribles sur la vie privée de ce prince, qui joignit à la cruauté de Néron la défiance de Tibère, les débauches crapuleuses de Caligula, et peut-être encore la politique de Louis XI. Il eut pour successeur son fils Abbas II. A—T.

SEGARELLE (Gerard), hérésiarque du treizième siècle et chef d'une secte d'*apostoliques* (1), naquit à Parme, de bas lieu, et ne reçut aucune éducation. Ignorant et sans lettres, il lui prit néanmoins envie d'entrer chez les frères mineurs. Il paraît qu'il y fut reçu, mais qu'il ne fit point profession. Sorti du couvent, il en fréquentait assidument l'église, et y passait des journées entières, les yeux fixés sur un tableau qui représentait les Apôtres vêtus de manteaux qui les enveloppaient, et avec des barbes, et des sandales aux pieds. Son imagination s'échauffant, il crut qu'en se vêtissant de la même manière, il deviendrait lui-même un apôtre. Il se fit faire un habit d'une grosse étoffe bise, à-peu-près semblable, pour la forme, à ceux dont le tableau lui offrait le modèle, et un manteau blanc d'un drap grossier, sans oublier les sandales ni la barbe. Il se ceignit les reins d'une corde, à l'exemple des frères mineurs, et se crut ainsi dans la voie de la perfection. Peu content de ressembler aux apôtres, il voulut aussi avoir quelque conformité avec Jésus-Christ, et vivre comme saint François. Pour cela, il se fit circoncire, emmailloter comme un enfant, et mettre dans un berceau. Ces folies attirèrent l'attention sur lui; et la canaille s'attroupa autour de ce chef digne d'elle. Pour commencer son apostolat par un renoncement aux biens de ce monde, il vendit une petite maison qu'il possédait. Muni de l'argent que lui avait procuré cette vente, il se rendit sur la place publique; et là, monté sur une pierre, d'où le podestat de Parme avait harangué autrefois le peuple, il appela une troupe de bandits et de fainéants qui jouaient aux dés dans le voisinage, et leur jeta son argent, en criant: « Ramasse qui peut, c'est pour lui. » Ceux-ci ne manquèrent pas de s'en emparer; et, peu touchés de la libéralité du nouvel apôtre, ils retournèrent à leur jeu, en se moquant de lui. Ségarelle continua de demeurer à Parme. Quelques gens de sa sorte se joignirent à lui; et il se trouva bientôt à la tête de trente compagnons. Comme il vivait dans l'oisiveté, et ne s'occupait pas de pourvoir à leur subsistance, ils l'abandonnèrent; et un nommé Putage, parmesan, prit sa place. On ne dit pas pourquoi ils quittèrent également celui-ci; mais quelque temps après, ils élurent pour chef un nommé Matthieu. Cependant la secte ne laissait pas de s'étendre; et bientôt elle infesta plusieurs villes d'Italie. La vie licencieuse que menaient ces sectaires, en se livrant à toute sorte d'impuretés, contribua beaucoup à augmenter leur nombre. L'évêque de Parme, qui était alors Opison de Saint-Vital, neveu du pape Innocent IV, fit, en 1280, saisir Ségarelle,

(1) Les *Apostoliques* ou les sectaires qui prirent ce nom, remontent à des temps bien antérieurs à Ségarelle. On en trouve à la fin du IIe. siècle, et dans le IIIe., ceux-là sortent des Eucratistes et des Cathares. Ils prenaient le nom d'*Apotactiques* ou *Renonçants*, parce qu'ils renonçaient au mariage. Ils s'abstenaient de la chair et du vin, et prétendaient mener la vie des apôtres. Ceux du XIIe. siècle blâmaient aussi le mariage, allaient nu-pieds, et ne recevaient de l'argent de personne. Ils niaient le baptême, le sacrifice de la messe, le purgatoire, l'invocation des saints; et tel était leur fanatisme, qu'ils souffraient la mort pour leurs erreurs. Saint Bernard les combattit. Leur doctrine avait beaucoup de rapport avec celle des Albigeois, qui parurent à-peu-près dans le même temps.

t encore dans cette ville, mettre en prison. Ségarelle esse de contrefaire l'insensé, anière assez naturelle pour que y fût trompé. Il le re- rison, et le garda dans son où il devint le jouet des gens ce. Opison, ayant ensuite informé de ses crimes et de ses sectateurs, les chassa son diocèse. Ségarelle, ren- liberté, continua ses infa- osa reparaître dans le Par- rers l'an 1300. Alors Opison ter de nouveau : on instruisit ès, et il fut condamné à être ntence qui fut exécutée le 18 la même année. Cette secte grande partie, composée de ts vagabonds. Ils prétendaient t devait être commun, mê- mmes. Ils distinguaient trois celui du père, dont le carac- t la justice et la sévérité; ce- ls, règne de grâce et de sa- enfin celui du Saint-Esprit, harité était la seule loi, si ire toutefois, qu'on ne pou- refuser de ce qui était de- n son nom; maxime, chez ires, d'une telle généralité, evenait la source d'une foule dres et d'impudicites. De cet- il en naquit d'autres, no- t celle des *Dulcinistes*, ainsi de Dulcin, natif de Nova- ciple de Ségarelle (*V.* DUL- I, 204). Le pape Honorius une bulle du 12 mars 1285, à tous les évêques, leur or- e faire une soigneuse recher- es sectaires, de les contrain- bjurer leurs erreurs, et de u bras séculier ceux qui y aient. Cette bulle fut renou- confirmée par le pape Ni-

L—Y.

SEGAUD (GUILLAUME DE), prédicateur, né à Paris, en 1674, entra, à l'âge de vingt-six ans, au noviciat des Jésuites, et fut, après les épreuves ordinaires, employé dans les collé- ges qu'ils dirigeaient. Il enseigna d'abord avec distinction les humanités dans celui de Louis-le-Grand à Paris, et fut envoyé, en qualité de professeur de rhétorique, à Rennes et à Rouen, où il ne se fit pas moins de réputation. Il eût desiré se consacrer aux missions chez les sauvages; mais ses supérieurs, en louant son zèle, ne le lui permirent pas, l'ayant cru propre à réussir dans la prédication : il se dévoua à ce nouvel emploi, moins par goût que par obéissance. Dès qu'il connut sa nouvelle destination, il quitta les livres de simple littérature : l'Écriture Sainte, les Pères, les écrits des orateurs chrétiens, devinrent son unique occupation. C'est à Rouen qu'il fit le premier essai de son talent; et bientôt il fut regardé comme un des meilleurs prédicateurs. Dès qu'il put prêcher des Avents et des Carêmes, les capitales et les principales villes des provinces le demandèrent à l'envi. Ce succès ne l'énorgueillit pas : dans l'intervalle de ses stations, il ne dédaignait point un plus modeste auditoire. Il allait évangéliser les pauvres dans les petites villes et dans les campagnes; d'autres fois, il faisait des missions ou donnait des retraites, et joignait à la prédication la direction des consciences. Sa simplicité, sa douceur, ses manières affectueuses, lui eurent bientôt amené un grand nombre de pénitents de toutes les classes. Grands et petits, nobles et plébéiens, affluèrent à son confessionnal. Il était surtout demandé par les malades en danger : ce n'était pas seulement un directeur éclairé, c'était un père et un consolateur. En

mas Herbert, d'Oléarius, de Tavernier et de Chardin sont pleines de détails horribles sur la vie privée de ce prince, qui joignit à la cruauté de Néron la défiance de Tibère, les débauches crapuleuses de Caligula, et peut-être encore la politique de Louis XI. Il eut pour successeur son fils Abbas II. A—T.

SEGARELLE (Gerard), hérésiarque du treizième siècle et chef d'une secte d'*apostoliques* (1), naquit à Parme, de bas lieu, et ne reçut aucune éducation. Ignorant et sans lettres, il lui prit néanmoins envie d'entrer chez les frères mineurs. Il paraît qu'il y fut reçu, mais qu'il ne fit point profession. Sorti du couvent, il en fréquentait assidument l'église, et y passait des journées entières, les yeux fixés sur un tableau qui représentait les Apôtres vêtus de manteaux qui les enveloppaient, et avec des barbes, et des sandales aux pieds. Son imagination s'échauffant, il crut qu'en se vêtissant de la même manière, il deviendrait lui-même un apôtre. Il se fit faire un habit d'une grosse étoffe bise, à-peu-près semblable, pour la forme, à ceux dont le tableau lui offrait le modèle, et un manteau blanc d'un drap grossier, sans oublier les sandales ni la barbe. Il se ceignit les reins d'une corde, à l'exemple des frères mineurs, et se crut ainsi dans la voie de la perfection. Peu content de ressembler aux apôtres, il voulut aussi avoir quelque conformité avec Jésus-Christ, et vivre comme saint François. Pour cela, il se fit circoncire, emmailloter comme un enfant, et mettre dans un berceau. Ces folies attirèrent l'attention sur lui; et la canaille s'attroupa autour de ce chef digne d'elle. Pour commencer son apostolat par un renoncement aux biens de ce monde, il vendit une petite maison qu'il possédait. Muni de l'argent que lui avait procuré cette vente, il se rendit sur la place publique; et là, monté sur une pierre, d'où le podestat de Parme avait harangué autrefois le peuple, il appela une troupe de bandits et de fainéants qui jouaient aux dés dans le voisinage, et leur jeta son argent, en criant: « Ramasse qui peut, c'est pour lui. » Ceux-ci ne manquèrent pas de s'en emparer; et, peu touchés de la libéralité du nouvel apôtre, ils retournèrent à leur jeu, en se moquant de lui. Ségarelle continua de demeurer à Parme. Quelques gens de sa sorte se joignirent à lui; et il se trouva bientôt à la tête de trente compagnons. Comme il vivait dans l'oisiveté, et ne s'occupait pas de pourvoir à leur subsistance, ils l'abandonnèrent; et un nommé Putage, parmesan, prit sa place. On ne dit pas pourquoi ils quittèrent également celui-ci; mais quelque temps après, ils élurent pour chef un nommé Matthieu. Cependant la secte ne laissait pas de s'étendre; et bientôt elle infesta plusieurs villes d'Italie. La vie licencieuse que menaient ces sectaires, en se livrant à toute sorte d'impuretés, contribua beaucoup à augmenter leur nombre. L'évêque de Parme, qui était alors Opison de Saint-Vital, neveu du pape Innocent IV, fit, en 1280, saisir Ségarelle,

(1) Les *Apostoliques* ou les sectaires qui prirent ce nom, remontent à des temps bien antérieurs à Ségarelle. On en trouve à la fin du IIe. siècle, et dans le IIIe., ceux-là sortent des Eucratistes et des Cathares. Ils prenaient le nom d'*Apotactiques* ou *Renonçants*, parce qu'ils renonçaient au mariage. Ils s'abstenaient de la chair et du vin, et prétendaient mener la vie des apôtres. Ceux du XIIe. siècle blâmaient aussi le mariage, allaient nu-pieds, et ne recevaient de l'argent de personne. Ils niaient le baptême, le sacrifice de la messe, le purgatoire, l'invocation des saints; et tel était leur fanatisme, qu'ils souffraient la mort pour leurs erreurs. Saint Bernard les combattit. Leur doctrine avait beaucoup de rapport avec celle des Albigeois, qui parurent à-peu-près dans le même temps.

encore dans cette ville, ettre en prison. Ségarelle se de contrefaire l'insensé, ière assez naturelle pour ie y fût trompé. Il le reson, et le garda dans son il devint le jouet des gens . Opison, ayant ensuite formé de ses crimes et de es sectateurs, les chassa n diocèse. Ségarelle, renberté, continua ses infasa reparaître dans le Parrs l'an 1300. Alors Opison r de nouveau : on instruisit , et il fut condamné à être ence qui fut exécutée le 18 a même année. Cette secte rande partie, composée de vagabonds. Ils prétendaient levait être commun, mêmes. Ils distinguaient trois lui du père, dont le caraca justice et la sévérité; ce- , règne de grâce et de sanfin celui du Saint-Esprit, rité était la seule loi, si : toutefois, qu'on ne pouefuser de ce qui était deson nom; maxime, chez es, d'une telle généralité, enait la source d'une foule es et d'impudicites. De cet- , en naquit d'autres, noelle des *Dulcinistes*, ainsi e Dulcin, natif de Novaple de Ségarelle (*V.* DUL- 204). Le pape Honorius ie bulle du 12 mars 1285, tous les évêques, leur orfaire une soigneuse recherssectaires, de les contrainurer leurs erreurs, et de bras séculier ceux qui y ent. Cette bulle fut renouonfirmée par le pape Ni-

L—Y.

SEGAUD (GUILLAUME DE), prédicateur, né à Paris, en 1674, entra, à l'âge de vingt-six ans, au noviciat des Jésuites, et fut, après les épreuves ordinaires, employé dans les colléges qu'ils dirigeaient. Il enseigna d'abord avec distinction les humanités dans celui de Louis-le-Grand à Paris, et fut envoyé, en qualité de professeur de rhétorique, à Rennes et à Rouen, où il ne se fit pas moins de réputation. Il eût desiré se consacrer aux missions chez les sauvages; mais ses supérieurs, en louant son zèle, ne le lui permirent pas, l'ayant cru propre à réussir dans la prédication : il se dévoua à ce nouvel emploi, moins par goût que par obéissance. Dès qu'il connut sa nouvelle destination, il quitta les livres de simple littérature : l'Écriture Sainte, les Pères, les écrits des orateurs chrétiens, devinrent son unique occupation. C'est à Rouen qu'il fit le premier essai de son talent; et bientôt il fut regardé comme un des meilleurs prédicateurs. Dès qu'il put prêcher des Avents et des Carêmes, les capitales et les principales villes des provinces le demandèrent à l'envi. Ce succès ne l'énorgueillit pas : dans l'intervalle de ses stations, il ne dédaignait point un plus modeste auditoire. Il allait évangéliser les pauvres dans les petites villes et dans les campagnes; d'autres fois, il faisait des missions ou donnait des retraites, et joignait à la prédication la direction des consciences. Sa simplicité, sa douceur, ses manières affectueuses, lui eurent bientôt amené un grand nombre de pénitents de toutes les classes. Grands et petits, nobles et plébéiens, affluèrent à son confessionnal. Il était surtout demandé par les malades en danger : ce n'était pas seulement un directeur éclairé, c'était un père et un consolateur. En

1729, ses supérieurs l'appelèrent à Paris. Un Avent et trois Carêmes qu'il prêcha devant le roi, lui valurent une pension de douze cents francs, et l'estime du monarque. Ce prince, quelque temps après, partant pour une expédition, voulut que le P. Segaud remplaçât, près du dauphin et de la famille royale, le P. Pérusseau, son confesseur, qui devait suivre le roi à l'armée. Modèle de toutes les vertus religieuses, le père Segaud, après une vie très-active et très-utile, mourut à Paris, le 19 décembre 1748. On a de lui des *Sermons*, quelques *Panégyriques*, et deux *Oraisons funèbres*, 6 vol. in-12, Paris, 1750 et 51, publiés par les soins du fameux P. Berruyer, et réimprimés plusieurs fois. « Le caractère de l'éloquence du P. Segaud, » dit un critique, est une onction » pénétrante, qui va droit à l'ame. » Cette onction, toujours douce et » sensible, n'est jamais dépourvue » d'élégance, et y est souvent accompagnée de force. » Tous ses Discours ne sont point d'une égale beauté; et c'est à la lecture qu'on s'en aperçoit : car il avait un débit imposant, qui empêchait d'en faire la remarque; mais les moins beaux ne sont pourtant pas médiocres, et tous auraient pu se passer de ce secours emprunté. Cette inégalité vient de ce que le temps lui a manqué pour donner le dernier fini à ses ouvrages. On lui a reproché, avec quelque raison, de la prolixité; on l'a même accusé de plagiat, en disant qu'il avait puisé dans les Sermons de Saurin. Le P. Berruyer nous apprend ce qui peut avoir donné lieu à cette inculpation. « Le Père Segaud, dit-» il, dans les premières années de son » travail, avait beaucoup lu et com-» pilé; et peut-être de temps en temps, » lorsque l'ouvrage le pressait, » un peu trop profité de ses ex » mais, ajoute ce père, on co » dra qu'à l'exemple des g » maîtres il mettait si habilen » œuvre ses matériaux, qu'aup » connaisseurs, il se conser » mérite de l'invention. D'ai » on ne voit pas que Sauri » contemporain, ait jamais él » cune plainte à ce sujet. » S l'usage établi chez les Jésuites re Segaud, pendant ses ré avait composé un grand nom petites pièces de poésie, plein prit et de goût. On cite com chef-d'œuvre, dans ce gen petit poème latin sur le ca Compiègne, *Castra Compend* et un autre sur les *Eaux min* mais ce dernier ne fut pas im Le P. Segaud a publié les S du P. Pallu, son confrère, volumes in-12, 1744. L

SEGHERS (Gérard), p né Anvers, en 1589, fut é Henri Van Balen. Il était enc jeune lorsqu'il se rendit à Ro vue des chefs-d'œuvre que r cette ville le transporta d'admi il voulut étudier la manière d rents maîtres, mais sans en aucune particulièrement, et il faire une qui n'était réelleme de personne. Cependant, apr ques essais heureux, il se laiss séduire par la manière de Ma qu'il parvint à l'imiter ave d'exactitude pour tromper l habiles connaisseurs; et ses t furent extrêmement recherc crut alors qu'il obtiendrait l succès dans sa patrie; et il revi vers, où le sort qu'éprouva premiers ouvrages le dét plètement. Ses compatri tumés à la peinture cl

ibens, ne purent en goûter une
enait de l'école du Caravage.
ers, en homme d'esprit, se dé-
prendre le milieu entre le style
ibens et celui de Manfredi; et
uvrages eurent toute la vogue
méritaient. Il fut chargé d'exé-
, pour l'église de Saint-Jacques
rers, deux tableaux d'autel, re-
ntant, le premier : *Saint Yves;*
ond *Saint Roch;* pour l'église
ésuites, *Jésus-Christ élevé sur la*
. Ce dernier peint dans le goût
intoret, n'était montré que pen-
quelques mois de l'année, et al-
it sur le maître-autel, avec deux
aux de Rubens et de Schut. Aux
es, on voit une de ses compo-
s, si fort dans la manière de
ns, qu'elle lui a souvent été attri-
Mais le chef-d'œuvre de Seghers,
le *Mariage de la Vierge*, com-
ion immense, qui orne le grand
de l'église des Carmes déchaus-
On fait grand cas aussi de son ta-
représentant le *Martyre de*
Lievens, qu'on voit dans la ca-
ale de Gand, et d'une suite de six
s tirés de la vie du même saint,
e dans la nef de l'église des Jé-
à Gand. Doué d'un caractère
et aimable, rien ne put jamais
r l'amitié qui unissait Seghers à
ns et à Van-Dyck. Ses ouvrages
raient procuré une fortune con-
able. Il s'était marié; il n'eut
fils, qui cultiva la peinture,
qui fut loin de l'égaler. Il mou-
Anvers, en 1651. Le Musée
ouvre possède un tableau de ce
e, représentant *Saint François*
tase, soutenu par des anges.
ssédait aussi une *Sainte-Fa-*
du même peintre, provenant
galerie de Vienne, et qui a été
e en 1815. — Daniel Seghers,
re, frère cadet du précédent,
prit des leçons de Breughel de velours, quand ce dernier ne peignait encore que des fleurs, et apprit de lui cette harmonie des couleurs, ce contraste savant des objets, qui font le mérite de ses tableaux. Il embrassa fort jeune la vie religieuse, et entra chez les Jésuites, qui encouragèrent son talent pour la peinture. Il fit, pour l'église qu'ils possédaient aux environs d'Anvers, plusieurs paysages estimés, où il représenta quelques traits de la vie des Saints de son ordre. Il obtint la permission d'aller à Rome; et à son retour, ses tableaux furent sans prix. Le prince d'Orange lui envoya son premier peintre, Thomas Willeborts, pour en obtenir un. Il peignit pour lui un *Bouquet de fleurs placé dans un bocal, et accompagné de toutes sortes d'insectes*, et lui en fit hommage au nom de son ordre. Ce tableau fut admiré; et le prince envoya à l'auteur un chapelet de dix grains, formé par des oranges en or émaillé, ainsi qu'une palette et des entes de pinceau également en or. Seghers fit alors un second tableau, non moins précieux, qu'il envoya à la princesse d'Orange, qui ne se montra pas moins généreuse que son époux. Ces deux tableaux sont au nombre des plus beaux qu'il ait faits. Ceux qu'il avait peints dans l'église des Jésuites d'Anvers, et parmi lesquels on remarquait un tableau en grand, dans lequel Rubens avait peint la *Figure de Saint Ignace*, ont été en partie détruits par le tonnerre. On a conservé son chef-d'œuvre, qui ornait la même église. C'est *une Guirlande composée de tout ce que le printemps, l'été, l'automne produisent de fleurs et de fruits les plus rares et les plus précieux.* Tout y est du plus beau choix, du fini le

plus délicat; et ce qui met le comble à son prix, c'est que Rubens a peint dans le milieu la *Vierge et l'Enfant-Jésus*, avec une extrême délicatesse. Seghers avait un talent particulier pour peindre les roses rouges et les lis, ainsi que les tiges et les feuilles, particulièrement celles du houx. Sa couleur est belle, légère, transparente; sa touche large, quoique précieuse; ses bouquets sont bien composés, ses insectes pleins de vérité. Peu de peintres l'ont égalé dans ce genre. Il mourut, en 1660. Le Musée du Louvre a possédé trois tableaux de ce peintre, provenant de la galerie de Vienne, et desquels le milieu de l'un avait été peint par Teniers. Ils ont été rendus en 1815.

P—s.

SEGNER (Jean-André de), savant professeur de sciences naturelles et de mathématiques, naquit à Presbourg, le 9 oct. 1704. Son père, qui vivait d'un modeste emploi dans l'administration, l'envoya au gymnase de cette ville, où Matthieu *Bel*, connu par son Histoire de Hongrie, était recteur. Dès-lors le jeune Segner prit un goût très-vif pour l'étude des mathématiques; il y fit de grands progrès, sans maîtres, et par la seule lecture des éléments d'Euclide. Il passa une partie de l'année 1722 à Debreczin, et s'y occupa surtout des sciences naturelles et de la philosophie cartésienne, puis étant retourné à Presbourg, il y profita des connaissances d'un docteur Herrmann, en lui servant d'aide dans son laboratoire de chimie. Voulant étudier la médecine et les mathématiques, il se rendit, en 1725, à Iéna, où le professeur Hamberger, partisan de la philosophie de Wolf, et de la méthode d'après laquelle les sciences naturelles doivent être fondées sur le calcul, exerça sur son esprit u de influence, de manière qu' donna le système de Descart liqua à la philosophie wolfi fit de tels progrès dans les m tiques, qu'il fut en état de l gner. En 1730 il prit le grad teur en médecine, et soutint se *De naturâ et principiis nœ*. Retourné aussitôt à Pr il y pratiqua la médecin ayant éprouvé quelques désa de la part de ses confrères, il en 1731, la place de médec ville de Debreczin. Quelle qu sance où il se trouvait dans tite ville, la privation de tou de communication et de m littéraires, lui fit desirer d tir; et ce fut alors que le seur Teichmeyer le fit agrée versité de Iéna, pour y faire de mathématiques, avec la de la première place de prof se maria, peu de temps après vée, avec la fille de Teichm commença ses cours avec un s alla toujours croissant jusqu époque où il fut nommé p extraordinaire de philosoph sa, en 1735, à Göttingen co fesseur de sciences naturelles thématiques, et il contribua à la splendeur de cette nou versité. Quelques années p l'envie lui suscita une querel re qui fit quelque bruit. Les enthousiastes de la doctrine ayant remarqué que Seg osé, dans une dissertatio mique, relever quelques er écrits mathématiques de c philosophe, l'accusèrent l d'avoir oublié le respect tel homme, et ils l'attaquè plusieurs journaux et broch ner répliqua, avec beaucoup

n, qu'il regardait comme ité de parler du *Wolfia-* ınd il s'agissait de chiffres nonstrations mathémati- e science où la différence es et des opinions soit vé- t impossible. Ce raisonne- concluant; mais la foule s et des gens de lettres, qui Wolf comme le chef de phie, ne pardonna pas à lui avoir manqué de res- Voir). Cependant le phi- même se montra raisonna- lans une nouvelle édition *lementa geometriæ*, il plupart des passages que ait attaqués. Ce professeur 1755, à l'université de e le titre de conseiller pri- ouvernement prussien lui même temps des lettres e; et plein de reconnais- r de pareils honneurs, mplit encore long-temps, même distinction, les fonc- ofesseur de physique et de iques. Il mourut le 5 octo- , après avoir enrichi de découvertes la physique et natiques; s'être fait la ré- le l'un des premiers ma- ns de son temps, et s'être distingué par la profon- n savoir et par le talent el il sut enseigner. Les so- antes les plus célèbres de s'étaient empressées de le leur associé. On a de lui ombre de Dissertations et de ıes, parmi lesquels nous ne ue celui qui donna lieu à sa vec les partisans de Wolf : *ad lectiones philosophiæ experimentalis publicas*, , 1741, in-4°. Les titres ıtres ouvrages sont : I. *Elementa arithmeticæ et geometriæ*, Göttingen, 1739, in-8°., avec planches. II. *Specimen logicæ universaliter demonstratæ*, Iéna, 1740, in-8°. III. *Introduction à la physique*, Göttingen, 1746, in-8°., avec gravures; 2e. édition, 1753; 3e. édition, 1770 (en allemand). IV. *Fasciculus exercitationum hydraulicarum*, ibid., 1747, in-4°. V. *Usus scalarum logisticarum*, Göttingue, 1749. C'est l'explication des échelles logarithmiques. (Voy. Gunter.) VI. *Elementa analyseos finitorum*, Hale, 1758, in-8°. VII. *Elementorum analyseos infinitorum*, 2 vol. in-8°., 1761 à 1763. VIII. *Leçons astronomiques*, Halle, 1775-76, 2 vol. in 8°. On peut consulter, sur ce savant, l'*Allemagne savante*, par Meusel, et les *Notices biographiques et bibliographiques sur les plus célèbres médecins et naturalistes vivants*, par Börner, t. 1, p. 810 (en allemand). Z.

SEGNERI (Paul), prédicateur, né en 1624, à Nettuno, ville du Latium, sur les bords de la Méditerranée, d'une illustre famille originaire de Rome, fut l'aîné de dix-huit frères, et annonça de bonne heure un esprit droit et un penchant décidé pour la prédication. Placé au séminaire romain, il s'attacha à ses instituteurs, et manifesta le desir de rester parmi eux : son père s'y opposa d'abord; mais cédant aux prières de sa femme, il permit au jeune Segneri d'embrasser, en 1637, la règle de saint Ignace, dans le collége de Saint-André, à Rome. Le P. Sforza Pallavicini, le même qui fut ensuite revêtu de la pourpre romaine, encouragea les premiers pas de cet élève, dont il avait su deviner le mérite. Segneri, qui n'avait d'autre ambition que de se faire entendre dans la chaire de ve-

rité, ne négligea rien de ce qui pouvait l'y conduire. Il fit une lecture assidue de la Bible et des PP. de l'Église, étudia les ouvrages de Cicéron, et s'exerça dans la langue italienne par des traductions qu'il faisait du latin. Sa santé ne put résister à tant de travaux : une maladie, que les médecins ne surent ni définir, ni guérir entièrement, le frappa de surdité pour le reste de sa vie. Segneri, se condamnant à la retraite, y traça le plan de son carême, et, dès que son travail fut terminé, il reçut l'invitation de se rendre à Pérouse et à Mantoue, qui furent le premier théâtre de sa renommée. Regardant comme infiniment plus utile pour la religion d'en répandre les préceptes parmi les dernières classes de la société, il s'éloigna des villes, et par une abnégation exemplaire, il se mit à parcourir les campagnes, annonçant partout les lois et les bienfaits de la Providence. Sa carrière évangélique, commencée en 1665, dura jusqu'à l'année 1692. Depuis 1679, que Segneri avait publié son *Carême*, sa réputation s'était beaucoup augmentée. Innocent XII, qui avait lu cet ouvrage, et devant lequel on avait souvent fait l'éloge de l'auteur, desira l'entendre au Vatican ; et Segneri y parut en 1692. Au milieu de la cour fastueuse des pontifes, et des grands dignitaires ecclésiastiques, il conserva ses habitudes simples et modestes, et ne se montra occupé que des soins de son ministère. Regrettant le bien qu'il aurait pu faire dans les villages, on l'entendit souvent dire qu'il n'avait pas eu un seul jour de bonheur, depuis qu'il s'y était dérobé. Lorsque la place de théologien du palais vint à vaquer, le pape y nomma Segneri, qui ne l'accepta qu'à regret. Cette vie retirée et tranquille ne répondait nullement aux habitudes qu'il avait contractées dans les missions, pendant lesquelles il avait parcouru, à pied et déchaussé, une grande partie de l'Italie, supportant partout les plus grandes fatigues, et se soumettant aux austérités les plus rigoureuses. Dans l'été de 1694, il ressentit les premières atteintes d'une maladie qui en peu de temps devait le conduire au tombeau. Il espérait quelque bon effet de son air natal ; mais son mal s'aggrava tellement, qu'il lui fut impossible de sortir de Rome, où il mourut, le 9 décembre 1694. Depuis Savonarola, l'Italie n'avait pas vu un homme qui eût exercé une plus grande influence sur la multitude : partout où il se montrait, le peuple accourait en foule pour le ramener en triomphe jusqu'à sa cellule. Devenu l'objet d'un culte poussé jusqu'à la superstition, il rentrait rarement chez lui sans avoir eu quelque pan de son habit coupé : les chambres qu'il habitait étaient emportées d'assaut à son départ ; et les meubles dont il s'était servi, tombaient en éclats pour contenter le pieux empressement de ceux qui venaient en recueillir les débris. L'inquisition condamna son Traité intitulé : *La Concordia tra la fatica e la quiete*. Segneri ne s'en plaignit pas, et il attendit, avec résignation, que le tribunal, mieux éclairé sur son livre, eût revoqué son arrêt. Une éclatante justice vint le dédommager de quelques jours de chagrins. Ses autres ouvrages l'ont fait regarder comme l'un des écrivains les plus corrects du dix-septième siècle ; et les académiciens de la *Crusca* en ont recommandé la lecture à ceux qui aspirent à bien écrire leur langue. Si l'on s'était borné à cet éloge, nous ne pourrions qu'y souscrire : Segneri, en effet, bannit de ses Discours ces vains

ornements qui nuisent à la clarté et qui n'ajoutent rien à la beauté du style. L'éloquence sacrée, qui, dans tous les temps, a manqué de bons modèles en Italie, n'avait pas su se garantir du mauvais goût des imitateurs de Marini, qui, après avoir corrompu la poésie, s'efforçaient d'envahir les autres genres de la littérature. Segneri aurait peut-être opéré une révolution utile dans la chaire, s'il n'avait été obligé de calculer l'effet des paroles sur l'esprit grossier de ses auditeurs : il contracta l'habitude de s'exprimer sans recherche ; et lorsque, entouré d'un auditoire plus choisi, il aurait pu se montrer devant la cour d'Innocent XII, ce que l'évêque de Clermont parut devant celle de Louis XIV; il ne sut pas s'élever au-dessus de lui-même, et la voix qui avait opéré tant de prodiges dans les campagnes n'excita pas la moindre admiration au Vatican. En relisant ce fameux Carême qui fut un sujet d'étonnement pour les contemporains de Segneri, on serait peut-être tenté de croire nos ancêtres doués d'une foi plus robuste, si l'on n'avait aucune idée des usages des missionnaires. La voix, le geste, la peinture énergique de la vengeance divine, et des châtiments réservés au pécheur, cet appareil mystérieux qui précède et accompagne leurs sermons, ces mortifications qui les suivent et dont le prédicateur est le premier à donner l'exemple ; tous ces effets dramatiques, en un mot, qui frappent fortement les sens, et qu'un grand talent dédaigne, ou se croit dispensé d'employer, contribuèrent puissamment aux succès que Segneri obtint pendant son long apostolat. Ses ouvrages sont : *Il Quaresimale*, Florence, 1679, in-folio. — *Le Prediche dette nel palazzo apostolico*, Rome, 1694, in 4°. — *Panegirici sacri*, Florence, 1684, 2 vol. in-12. — *Il divoto di Maria.* — *Il Magnificat.* — *L'Esposizione del Miserere.* — *La Pratica di star interiormente raccolto con Dio.* — *I cinque venerdì di S. Maria Maddalena de' Pazzi.* — *Le Meditazioni per tutti i giorni di un mese.* — *Preghiere alla santissima Vergine.*—*Laude spirituale.*—*Il Cristiano istruito*, Florence, 1686, 3 vol. in-4°. — *Il parroco istruito.* Ibid., 1692, in-12. — *Il confessore istruito.* — *Il penitente istruito.* — *La manna dell' anima.* — *L'incredulo senza scusa.* Ibid., 1690, in-4°. — *I sette principj.* — *Fascetto di varj dubbj.* — *La Concordia tra la fatica e la quiete.* — *La lettera di risposta.* Ces ouvrages ont été réimprimés à Venise, 1712, 4 vol. in-4°., et à Parme, 1714, trois volumes in-folio, précédés de la Vie de Segneri, écrite par Massei. Les ouvrages suivants ne forment pas partie de ces recueils.—1°. *Strada, istoria della guerra di Fiandra, deca II. Volgarizzata*, Rome, 1848, in-4°. — 2°. *Lettere sulla materia del probabile*, Cologne, 1732, in-12. Dans ces Lettres, Segneri se cacha sous le nom de *Massimo degli Afflitti.* Voyez aussi son Éloge inséré par Fabroni dans le tome XV des *Vitæ Italorum*, etc. ; et un autre par M. Meneghelli, Padoue, 1815, in-8°. A—G—S.

SEGNERI (Paul), neveu du précédent, né à Rome, en 1673, fut élevé chez les Jésuites, et entraîné par l'exemple de son oncle, dans la carrière de la prédication, pour laquelle il montra, dès l'enfance, un penchant décidé. On l'entendait, au milieu de ses compagnons d'étude, déclamer contre le vice, et faire l'éloge de la vertu. Mettant son pro-

pre salut au-dessus de toutes les considérations humaines, il sut résister à toutes les séductions, et même aux prières de sa mère, pour entrer dans la société de Jésus. Fuyant le repos, et plein d'un zèle ardent, il se proposa de marcher sur les traces de son oncle. Lorsque la ville de Rome, ébranlée par les tremblements de terre de 1703, vit accourir son immense population au pied des autels, pour implorer la miséricorde céleste, Segneri se jeta au milieu de cette multitude consternée, pour lui apprendre à craindre et à espérer. Les succès de ce début l'attachèrent à la chaire; et, sans ambition pour en briguer les premiers honneurs, il se voua aux humbles et pénibles travaux des missions Il parcourut successivement une grande partie de l'Italie, semant par tout la parole divine, et réveillant le remords et le repentir dans les cœurs les plus endurcis. A Florence, à Modène, à Bologne, il compta parmi ses auditeurs ce qu'il y avait de plus éminent dans la cour et dans la ville; et ce fut à la suite d'un de ses sermons, que le prince de Saxe, fils aîné d'Auguste, roi de Pologne, abjura la religion de ses pères pour entrer dans le sein de l'Église. En 1713, ce missionnaire devint un objet de rivalité entre plusieurs diocèses, qui aspiraient à la faveur de l'entendre. Clément XI mit fin à leurs disputes, en le désignant pour les légations de Ferrare et d'Ancone. Ce devait être le dernier théâtre de ses travaux évangéliques. Atteint d'une inflammation de gorge, il mourut à Sinigaglia, le 15 juin 1713, dans sa quarantième année. Le P. Segneri n'égala son prédécesseur que par ses vertus, et sa ferveur religieuse. Le style de ses sermons est moins correct que celui de son modèle. Nous avons indiqué les causes qui ont contribué à la célébrité du premier Segneri : elles expliquent aussi les succès du second. Aussi modeste dans sa vie privée qu'ardent pour l'apostolat, celui-ci n'eut jamais le projet de rien imprimer, quoiqu'il eût beaucoup écrit. Ses ouvrages, que Muratori s'était en vain efforcé de recueillir, ne parurent qu'en 1795, par les soins de l'abbé Carrara, qui en avait acquis les manuscrits à Rome. Les seules publications exécutées du vivant de l'auteur sont: I. *Istruzione sopra le conversazioni moderne* (anonyme), Florence, 1711, in-8°. II. *Dell' Amore di Gesù*, traduit du français, du P. Nepveu, ibid., 1711, in-8°. Muratori publia les : III. *Esercizi spirituali esposti secondo il metodo del P. Segneri juniore*, Modène, 1720, 2 volumes in-8°., en y ajoutant la Vie de l'auteur, qui fait aussi partie de l'édition suivante. IV. *Opere postume raccolte e pubblicate da Carrara*, Bassano, 1795, 3 vol. in-8°. Le premier volume renferme les *Sermons*, les *Discours* et les *Instructions*; le second, les *Exercices spirituels*; et le troisième, les *Petits Traités* et quelques *Lettres*. La vie de Segneri, par Galuzzi, moins étendue que celle donnée par Muratori, fut publiée à Rome, en 1716. A—G—S.

SEGNI (Bernard), historien, né vers la fin du quinzième siècle, à Florence, d'une famille ancienne, se rendit à Padoue, pour y suivre les cours de droit, qu'il dut interrompre pour obéir à la volonté de ses parents. Il passa quelque temps à Aquila, où il dirigea une maison de commerce, à laquelle son père était intéressé. Florence était alors agitée par les factions. La voix de

ola et les projets ambitieux
icis y excitaient le peuple à
e civile. Nicolas Capponi,
alonier après l'expulsion de
mille, était l'oncle mater-
egni : déchu du pouvoir, il
lans ce neveu un ardent dé-
Non content d'avoir écrit la
onfalonier, Bernard voulut
r un plus vaste plan les faits
ait été témoin; et, dépassant
s qu'il s'était d'abord pres-
mêla au récit des troubles
ce, les événements généraux
pe. D'abord partisan zélé de
de sa patrie, Segni ne de-
moins l'ami de ceux qui s'en
nt les oppresseurs; et après
ployé sa plume à venger
oire du premier magistrat
publique, il offrit ses ser-
duc Côme, qui, en 1541,
a d'une mission auprès de
d, roi des Romains. L'an-
nte, l'ambassadeur fut nom-
l de l'académie florentine,
te époque n'accordait ses
qu'aux citoyens les plus re-
ables par leur savoir. Quoi-
vaux historiques ne fussent
e connus, Segni jouissait
utation d'homme éclairé;
avait qu'il était occupé à
uelques traités d'Aristote.
ie de la Crusca a rau-
sais parmi les monuments
écieux de la langue italien-
mage rendu au talent de
n'empêche pas de juger
de l'historien; et sous ce
egni nous paraît loin de
s éloges qui lui ont été pro-
on ouvrage est moins une
u'une chronique, où les
ntassés sans ordre et sans
. Le style ne manque pas
ion; mais il n'est ni varié
ni agréable; et la profusion de noms, dont l'auteur a hérissé ses récits, embarrasse souvent sa narration. Le grand nombre de portraits et de faits minutieux qui se pressent dans son tableau, ne permet pas de distinguer les personnages principaux, et lui ôte ce relief qui est nécessaire pour bien saisir le caractère de leur physionomie. L'*Histoire de Florence* et la *Vie de Capponi*, que Segni avait tenue soigneusement cachées de son vivant, passèrent, après sa mort, dans les mains du cardinal Charles de Médicis, plus intéressé à les cacher qu'à les rendre publiques. Quelques copies qui en avaient été faites, ont conservé cet ouvrage; et il fut publié pour la première fois en 1723, d'après un manuscrit qui avait appartenu à un archevêque de Turin. Segni mourut à Florence, le 13 avril 1558. Ses écrits sont : I. *Rettorica e poetica d'Aristotile, tradotte di Greco in lingua volgare fiorentina.* Florence, Torrentino, 1549, in-4°., et Venise, 1551, in-8°. II. *Trattato de' governi*, Florence, 1549, in-4°., et Venise, 1551, in-12. III. *l'Etica, tradotta e comentata*, Florence, 1550, in-4°., et Venise, 1551, in-8°. IV. *Trattato sopra i libri dell' anima*, Florence, 1583, publié par le fils de l'auteur. Cet ouvrage, dont on ne réimprima que les quatre premiers feuillets, reparut en 1607, sous le faux titre suivant : *I tre libri d'Aristotile sopra l'anima*, etc.; ce qui ferait supposer que le Traité de Segni, est un nouvel ouvrage d'Aristote. V. *Storie Fiorentine dall'Anno* 1527 *all'Anno* 1555, *colla vita di Niccolò Capponi*, Augsbourg, 1723, in-fol., avec deux grands portraits de Capponi et de Segni; id. Palerme, 1778, 2 vol. in-4°. Dans presque tous les exemplaires, on trouve une

lacune à la pag. 304, où l'auteur avait raconté l'attentat de Pierre-Louis Farnèse sur la personne de l'évêque de Fano. VI. *L'Edipo principe, tragedia, tradotta da Sofocle*, Florence, 1811, in-4°. Ce n'est pas une première édition, comme l'avait cru l'éditeur, qui n'a pas eu connaissance de celle de Palerme. Voyez, pour d'autres détails, Cavalcanti, *Notizie intorno alla vita di Bernardo Segni*, en tête de l'édition des *Storie Fiorentine*; Salvini, *Fasti consolari*, pag. 15, et *Notizie dell' Accademia Fiorentina*, pag. 31. A—G—S.

SEGNI (Lothaire). *V.* Innocent III, pape.

SEGRAIS (Jean Regnauld, ou Renaud, sieur de), poète et académicien français, naquit le 22 août 1624, dans la ville de Caen, dont il fut depuis premier échevin. Les dissipations de son père, qui avait laissé une nombreuse famille, semblaient lui imposer la nécessité de s'ouvrir une carrière lucrative; et il avait été d'abord destiné à l'état ecclésiastique, où sa naissance lui offrait une perspective brillante. Mais les séductions de la poésie vinrent bientôt, comme on en a tant d'exemples, le distraire des calculs d'une froide raison; et sa faute fut heureuse, puisqu'il trouva la fortune dans les occupations où il n'avait cherché que le plaisir et la gloire. Ses premiers essais en littérature sont du genre le plus frivole, et sa muse naissante ne fit éclore que des chansons et de petites nouvelles. Cependant il ne tarda pas à manifester sa vocation pour la pastorale, en commençant un poème intitulé *Athis*, du nom d'un passage de la rivière d'Orne à une lieue de Caen. L'idée de cet ouvrage était singulière, et décelait une imagination poétique. Segrais y personnifiait les villages, les hameaux, les rivières des environs; et renouvelant la fiction d'Amarillis et de Galatée, dans la première églogue de Virgile, il donnait la vie, il prêtait des sentiments et un langage aux lieux muets et inanimés qui avaient été témoins des jeux de son enfance. Bientôt il prit un essor plus hardi; le roman de *Bérénice*, dont il hasarda les deux premières parties, et une tragédie sur la mort d'*Hippolyte*, attirèrent sur lui l'attention de tous ceux qui s'occupaient de littérature dans sa province. Il n'avait pas encore atteint sa vingtième année, lorsque le comte de Fiesque, fils de la gouvernante de *Mademoiselle*, l'accueillit pendant le séjour qu'il fit à Caen, où il s'était retiré par suite d'une disgrace momentanée. Lorsque ce seigneur revint à Paris, sur le pouvoir se déclarer le protecteur du jeune poète dans une cour où l'esprit et les talents étaient à la mode, il emmena Segrais avec lui, le produisit dans le grand monde, et, en 1648, le fit entrer comme secrétaire au service de Mademoiselle (1). Plus tard, lorsque Segrais eut quitté la soutane pour l'épée, Mademoiselle lui accorda le rang de son gentilhomme ordinaire. Ce fut en cette qualité qu'il la suivit à Saint-Fargeau, où il entreprit, dans la solitude qu'il savait se créer au milieu du grand monde, la tâche longue et pénible de traduire l'Énéide en vers français; il se délassait de ce travail sérieux et assidu par des compositions plus légères, par des églogues, que lui inspiraient à-la-fois et les souvenirs de sa jeunesse, et le charme présent de la riante campagne

(1) On a dit que Segrais avait été aumônier de Mademoiselle; mais cela eût été impossible, puisqu'il n'était pas prêtre.

n emploi le retenait; par des s, des chansons ingénieuses et es, et par un recueil de *Nou- françaises*, qu'il intitula : *Di- sement de la princesse Auré-* our faire allusion sans doute à noiselle, fille du duc d'Orléans. mier ouvrage, publié en 1656, peu de frais à l'imagination de ur. Segrais se contenta d'y re- d'un style grâcieux et facile es historiettes racontées à la le Mademoiselle, et d'y tracer rtraits de plusieurs femmes de mps. On a recueilli une partie portraits, trop flattés pour la rt, dans la *Bibliothèque des ro-* , sept., 1775. Cette vie oisive et use à-la-fois, ce mélange d'une nce de cour et d'un travail de t, ce double état de poète et de homme ordinaire, qui faisait xercice de ses fonctions le mo- de son repos, et ne lui laissait ipés que ses loisirs, était sans une situation assez favorable ais, qui par sa naissance tenait istocratie, et par son esprit, e par son manque de fortune, lasse des gens de lettres. Un motif, qui atteste l'indépendan- son caractère, le priva de ces ages. Il regarda comme indigne princesse à laquelle il s'était at- , le mariage qu'elle voulait con- r avec Lauzun, et il eut la euse imprudence de ne pas dis- r l'intérêt qu'il prenait à la de Mademoiselle. Rarement inces sont reconnaissants d'un qui contrarie leurs desirs. En , Segrais fut obligé de quitter lustre protectrice; mais ce fut en trouver une autre qui, dans ng moins élevé, convenait peut- ieux à ses goûts et aux habitu- : son esprit. Mme. de la Fayette lui offrit un asile dans sa maison; et ce fut là qu'il prit part, au moins par ses conseils, à la composition de *Zaïde*, qui fut même publiée d'abord sous son nom. Il passa encore pour n'avoir pas été étranger au délicieux roman de la *Princesse de Clèves*. Il avait été reçu à l'académie française, en 1662, et la renommée de son talent était si bien établie, que Boileau, l'Attila des réputations littéraires, lui a rendu, dans son Art poétique, un éclatant hommage; après avoir invité tous les poètes à célébrer, chacun suivant la nature de son talent, le nom immortel de Louis XIV, il s'écrie :

Que Segrais dans l'églogue en charme les oreilles!

En 1676, fatigué de la vie tumultueuse qu'il menait à Paris, Segrais, à l'âge de 52 ans, se retira dans sa ville natale, où il épousa une riche héritière qui lui était alliée par le sang. Mais, dans son repos même, fidèle aux goûts et aux occupations qui avaient fait sa gloire, il rassembla dans sa maison l'académie de Caen, dispersée par la mort de Matignon, son protecteur. Vainement essaya-t-on de l'attirer encore à la cour, en lui proposant l'éducation du duc du Maine. La surdité dont il se trouvait alors atteint lui fournit un prétexte pour refuser l'honneur dont on le menaçait. « L'expérience, dit-il gaîment à cette occasion, m'a appris qu'il faut à la cour de bons yeux et de bonnes oreilles. » Au reste, s'il n'entendait plus, il se faisait toujours écouter avec le plus vif intérêt; et le charme de sa brillante conversation fit de sa maison le rendez-vous de la meilleure société de sa ville natale. Il mourut le 15 mars 1701, âgé de soixante seize ans. On dit qu'il n'avait jamais pu

perdre l'accent normand, malgré sa longue habitude de la cour. C'est ce qui fit dire à Mlle. de Montpensier, en s'adressant à un gentilhomme qui allait faire avec lui le voyage de la Normandie: » Vous avez-là un fort bon guide; il sait parfaitement la langue du pays. » Segrais appelait l'académie le *Cordon-bleu* des beaux esprits. On trouve, dans le *Segraisiana*, un passage assez remarquable, où il compare le gouvernement de son pays à celui de la Hollande, et donne la préférence aux formes monarchiques, sous lesquelles il se félicite de vivre. Ce morceau est curieux, comme renseignement impartial sur l'esprit public de l'époque où il a été écrit. Si le nom de Segrais est encore fameux, ses ouvrages sont tombés dans un oubli presque absolu. Comme traducteur de Virgile, il devait, un siècle plus tard, être surpassé par un *rude joûteur* en fait de poésie, par Delille, qui, outre la supériorité de sa versification, a encore sur Segrais l'avantage de l'intelligence et de la reproduction fidèle du texte. Comme poète original, Segrais avait malheureusement adopté un genre que rien ne pouvait naturaliser en France, parce qu'il était étranger à nos mœurs et à nos idées. La civilisation moderne n'est nullement montée sur le ton des bucoliques; et l'innocence des champs, les doux accords de la flûte et du chalumeau sont une fiction que peu d'illusion environne, qui même doit paraître bien fade et bien languissante au milieu des tumultueuses intrigues de la ville et de la cour. La littérature n'a de charme durable qu'autant qu'elle peint ce qui existe, qu'elle est l'image de quelque chose de réel. L'écrivain, au lieu de se perdre dans de froides rêveries, dans les subtiles hypothèses d'un monde imaginaire, ne doit se passionner que pour les émotions qu'il éprouve, pour les événements qu'il voit, ou qui sont pareils à ceux qu'il a pu voir. Segrais mériterait aujourd'hui, pour ses *Nouvelles françaises*, plus d'attention de notre part, comme peintre de la cour la plus élégante et la plus décemment voluptueuse qui ait jamais existé. Mais sa prose agréable et coulante, ainsi que nous l'avons dit plus haut, manque presque toujours de nerf et d'originalité. Ses idées ne portent point l'empreinte d'un caractère observateur, d'une méditation philosophique; et ce n'est point dans le siècle de Louis XIV, dans un siècle qui a produit tant d'écrivains admirables sous tous les rapports, qu'il pouvait s'immortaliser par ses écrits. Il racontait très-bien, mais longuement, ce qui faisait dire à Martignac, lieutenant-général de la province de Normandie: « Il n'y a qu'à monter Segrais et le laisser aller. » C'est de ses conversations chez Faucault, intendant de Caen, et depuis conseiller-d'état, qu'a été tiré *le Segraisiana* ou *Mélanges d'histoire et de littérature*, 1 vol. in-8o., Lahaie (Paris), 1722, et Amsterdam (Paris) 1723. On prétend qu'un homme de confiance, caché derrière une tapisserie, écrivait, à mesure que Segrais parlait. Il disait, pour faire entendre que les poètes n'étaient plus si recherchés qu'autrefois: « Le siècle est devenu prosaïque. » Malgré l'hommage éclatant que Boileau a rendu à Segrais, celui-ci n'aimait point l'auteur de l'*Art poétique*. Des préventions entretenues par Corneille, Huet et Mlle. de Scudéri, tous trois nés en Normandie, l'emportèrent sur la reconnaissance. Segrais saisit toutes les occasions de parler défavorable-

e l'homme qui, par le poids de orité, le fait encore nommer nous avec honneur. On a en- Segrais : *Le Tolédan, ou e romanesque de D. Juan iche, fils naturel de l'empe- harles-Quint*, Paris, 1659, in-8°. C'est un des premiers es de l'auteur. P. D—T.

UIER (Pierre), né à Paris; 4, fut un des plus célèbres ma- du seizième siècle. Il des- d'une ancienne famille du doc, qui était passée dans le , et avait donné deux séné- cette province et un chance- Armagnac (1). A l'illustration mille, il ajouta une célébrité elle, qui lui a assigné sa pla- l'histoire. D'abord simple , il avait acquis, au dire de r, le surnom de *Multa pau- dis* que Christophe de Thou, temporain, était désigné par *Pauca multis*. François Ier. na, en 1555, avocat-général ur des aides, et, presque en même temps, chancelier de la reine Éléonore d'Autriche, son épouse. Henri II le fit passer aux fonctions d'avocat-général au parlement. Ce fut en cette qualité qu'il s'opposa aux prétentions de la cour de Rome, lors des différends du pape Jules II avec le roi, au sujet du duché de Parme, et des menaces d'excommunication pour des intérêts temporels. Il ne contribua pas peu, en cette occasion, à faire rendre l'édit qui défendait d'envoyer de l'or et de l'argent au pape, édit bientôt oublié, comme toutes ces résolutions comminatoires qui n'étaient prises que pour ramener le pape à des sentiments plus modérés, et qui cessaient aussitôt qu'elles avaient produit leur effet. Séguier, déjà récompensé par l'opinion publique, le fut encore par son souverain, qui l'éleva, en 1554, à la place de président à mortier. Il fut chargé, en 1555, d'aller porter aux pieds du trône, à Villers-Cotterets, les remontrances de sa cour, contre un édit qui établissait l'inquisition en France, et que le parlement refusait d'enregistrer. La présence du cardinal de Lorraine, du connétable de Montmorenci et d'autres gens du conseil, ne le déconcerta point. On eut beau l'avertir, avant d'entrer dans le cabinet du roi, qu'*il fallait avoir l'oreille basse;* le président Séguier ne sentit pas un seul instant faiblir son courage. Il parla avec respect, avec liberté, avec énergie. Il émut le roi, déconcerta les ministres; et la France fut préservée d'un tribunal odieux. Cette harangue, tirée des registres du parlement, a été conservée dans l'histoire (*Voyez* Garnier, continuation de Vélly, tom. XXVII). Il défendit avec la même énergie le parlement contre les attaques de la chambre des comptes,

---

'est pas ici le lieu de faire une généalogie d'ailleurs par nombre d'écrivains, mais le pas superflu de remarquer qu'aucune fourni à la France plus de magistrats les Séguier. Après avoir pris place au de Toulouse dès son établissement, au elle est entrée dans le Parlement de milieu du siècle suivant, et s'y est main- à sa destruction. Là, dans le cours de tions, depuis Gérard Séguier, con- 1460, jusqu'à Antoine-Louis, avocat- 1780, elle compte cinq chefs de bail- conseiller, un avocat du Roi, un lieute inel, trois lieutenants civils et un prési- châtelet, deux prévôts de Paris, un mai- rand-maître des eaux et forêts; un avo- , et un président du grand-conseil; un ral à la cour des aides; un correcteur, s, et un avocat-général à la chambre es, seize conseillers, deux présidents les, trois avocats-généraux, et cinq à mortier du parlement de Paris; un e la chambre de justice de Rouen, un t de justice de Provence, un intendant, huit maîtres des requêtes; quatre d'état, un chancelier de reine, un de ce; enfin un garde-des-sceaux, chance- ce : ensemble soixante-huit magistra- pendamment des autres emplois dans ns l'armée et dans les négociations.

au sujet des gages, et obtint le même succès au conseil du roi. Cette anecdote, dont les détails sont très-curieux et très-piquants, est également consignée dans l'histoire. La considération dont Séguier jouissait ne fit que croître depuis cette époque. Le successeur de Henri II le chargea de traiter de la fixation des limites entre le Dauphiné et le Piémont. (V. Savoie, XL, 546.) Séguier, marié à Louise Boudet, nièce de l'évêque duc de Langres, en eut seize enfants, dont six garçons et six filles étaient encore autour de lui quand il mourut, en 1580, à l'âge de soixante-seize ans, leur laissant, par forme de testament, un ouvrage composé dans le feu des guerres civiles : *Éléments de la connaissance de Dieu et de soi-même*. Il l'avait écrit en latin et intitulé : *Rudimenta cognitionis Dei et sui;* c'est ainsi qu'il fut publié par Balesdens, 1636, in-12. Il a été traduit depuis en français par Colletet. Ainsi s'éteignit l'homme que Scévole de Sainte-Marthe, dans l'éloge qu'il fait de lui, appelait l'*une des plus brillantes lumières du temple des lois*. Pierre Séguier, dont le portrait gravé est à la bibliothèque du Roi, avait son tombeau dans l'église de Saint-André-des-Arts, à côté de celui de Christophe De Thou, son émule. L'un et l'autre monuments ont été détruits. Un magistrat très-recommandable nous écrivait naguère à ce sujet : « Le lyrique latin » appelait la terre qui couvre les » morts, *æqua tellus :* une autre » égalité, celle de 1793, a dispersé » la cendre des deux magistrats. » — Les six fils du président Séguier furent tous magistrats : François, l'aîné de tous, mourut président aux enquêtes. — Séguier (Pierre II), le second, fut président à mortier en 1578, par la résignation de son père. C'est pour lui, et en lui tendant la main, que Henri IV disait à ceux qui l'empêchaient de s'avancer : « Laissez, Messieurs, laissez approcher » *l'inséparable de ma mauvaise fortune*, qu'avec vous il m'a aidé à » surmonter. Je suis assuré que, » malgré les affaires dont je l'occupe, il sera toujours assez de » mes amis pour ne pas me négliger. » On possède un Recueil autographe des harangues du président Séguier (Pierre II) au parlement séant à Tours et à Paris. — Séguier (Jérome), le troisième fils, fut grand-maître des eaux et forêts, et chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. — Séguier (Louis), le quatrième fils, conseiller au parlement, et doyen de l'église cathédrale de Paris, alla, en 1585, à Rome avec son évêque De Gondi, pour féliciter le nouveau pape Sixte V. En 1589, il fut incarcéré à la Bastille, par le conseil de l'union, comme suspect de favoriser le parti royal, et en sortit en payant rançon. Plus tard, accusé devant le duc de Maïenne d'entretenir une correspondance secrète avec ses trois frères à Tours, il fut expulsé de Paris par les Seize. Il fut un de ceux qui préparèrent la conversion du roi, assistèrent à son abjuration à Saint-Denis, et allèrent ensuite vers le souverain pontife pour *moyenner* son absolution. Nommé à l'évêché-pairie de Laon, il préféra demeurer au sein de son chapitre, pour y rétablir la discipline et la concorde avec son évêque. — Séguier (Antoine), le cinquième, était né à Paris, en 1552 : d'abord conseiller au parlement, puis maître-des-requêtes, il avait été envoyé par Henri III, en 1576, avec De Mesmes, président du grand conseil, en qualité de surin-

tendant de justice dans la Provence, où les rigueurs du parlement avaient aigri les Calvinistes. (Voy. Oppède.) Devenu conseiller-d'état, il était retourné en Provence pour aider de ses conseils le duc d'Épernon, gouverneur, qui remplaçait le grand-prieur de France, frère naturel du roi, assassiné à Aix. Bientôt cette ville, frappée de contagion, vit s'éloigner le parlement et le gouverneur. Séguier y resta; et l'histoire du pays en a conservé le souvenir. Le roi le nomma son avocat au parlement de Paris; et il est le premier qui ait porté le titre d'avocat-général. Dans ce temps de trouble où il exerçait son noble office, sa fidélité lui valut les injures de la Ligue (2). Cependant Antoine Séguier ne tergiversa point: il suivit le parlement à Tours, et ne cessa de défendre les droits de la couronne et les libertés gallicanes. Ce fut sur ses conclusions que la bulle de Grégoire XIV, *se disant pape*, fut condamnée à être lacérée et brûlée par la main du bourreau, par arrêt du 5 août 1591. Les services de Séguier l'élevèrent à la dignité de président à mortier, en 1597. L'année suivante, Henri IV le nomma son ambassadeur à Venise, en lui adressant publiquement ces paroles remarquables: « Vous êtes entré dans » mon affection, comme moi dans » mon royaume, malgré la résistance » et les calomnies de mes ennemis et » envieux. » Ce grand prince se rappelait les services du père d'Antoine dans la négociation relative à la fixation des frontières du Piémont, et confiait au fils le soin de détourner une république, alors puissante, d'assister le duc de Savoie, avec qui il était alors en guerre pour la restitution du marquisat de Saluces. Antoine Séguier eut un plein succès. A son retour, il se livra plus que jamais à ses devoirs judiciaires, et à la seule distraction qui pouvait lui être chère, la culture des lettres; mais pour que cette passion ne nuisît point à l'accomplissement de ses principaux devoirs, il se levait à deux heures du matin, et sacrifiait aux muses une partie de son sommeil. On sait que les magistrats étaient alors sur leurs siéges dès cinq heures du matin en toute saison. Antoine Séguier n'ayant pas voulu se marier, et se sentant affaibli par le travail, résigna sa charge de président à mortier à celui de ses neveux qu'il affectionnait le plus, Pierre III, qui fut depuis chancelier de France, fils de Jean, dont il est question plus bas. Enfin par son testament, il légua toute sa fortune aux pauvres, et dota principalement l'hôpital de la Misericorde, qu'il avait fondé pour cent jeunes filles orphelines. Il mourut en 1626, à l'âge de soixante-douze ans. Son buste, en marbre, a échappé aux dévastations. — Séguier (Jean), le sixième et dernier fils de Pierre Ier., fut lieutenant civil, et eut le courage de suivre le malheureux Henri III dans sa retraite de Paris. Il fut le premier qui eut la gloire de se placer auprès du grand Henri, et valut à son roi la réduction spontanée de la capitale. Le traité fut signé dans sa maison, à Saint-Denis, où il rendait temporairement la justice comme il l'avait rendue à Mantes. Rétabli sur son siége ordinaire, en 1594, il commença par faire rechercher et supprimer tous les écrits injurieux contre le roi. Il fit

(2) Les uns trouvaient dans les noms *Antonius Seguierius*, les mots *Novus Jesuita niger*, d'autres affichaient sur la porte de la maison habitée par le président Séguier mort avec son fils *Maison à vendre, valet à pendre*.

défendre aux libraires d'en imprimer ou vendre, *sous peine capitale*. Il continua de remplir des fonctions difficiles à la satisfaction de ses concitoyens, et en s'exposant pour eux dans une maladie pestilentielle, il en fut atteint mortellement en 1596. De ses deux fils, l'un fut chancelier de France, et l'autre, Dominique, fut évêque d'Auxerre, ensuite de Meaux, et premier aumônier du roi. Il baptisa Mademoiselle, fille de Gaston, duc d'Orléans et de la duchesse de Montpensier. Louis XIV reçut aussi le baptême de sa main. — Le président Séguier, Pierre Ier., eut plusieurs frères. — SÉGUIER (Nicolas), seigneur de Saint-Cyr, maître des comptes, est celui de qui descendent les Séguier actuels. — SÉGUIER (Martin), autre frère du président, prêtre, conservateur des priviléges de l'université, fut nommé deux fois conseiller au parlement, et refusa toujours une charge qu'il ne croyait pas compatible avec ses devoirs ecclésiastiques. On a de lui plusieurs ouvrages, où les sentiments de la piété s'accordent avec les maximes de la politique: 1°. *Soupirs du bon pasteur, qui sont lieux recueillis de la Bible, et rapportés aux misères du temps*, in-8°. Paris, Jean Dallier, 1570; 2°. *Prières du Roi*, Paris, in-8°. Frédéric Morel, 1577; 3°. *Paraphrases sur trente Psaumes du roi prophète David*, in-16, Paris, Jean de Hacqueville, 1579. 4°. *Épître envoyée à un gentilhomme français étant en Allemagne*, in-8°., chez Frédéric Morel, imprimeur ordinaire du roi, 1580; c'est le plus remarquable de tous ses ouvrages. Il y suppose que ce gentilhomme rentre en France, accompagné de Reitres, et il lui donne des conseils remplis de patriotisme et de charité. — SÉGUIER (Jérôme) seigneur d'Estioles, fils et neveu des deux précédents, fut président au grand-conseil. Il consacra aux Muses les loisirs de sa charge, et a laissé des poésies, notamment: *Daphnidium, seu Henrici IV heroica; Hieron. Séguier, præses, præt. auxit, recensuit*, in-4°., Paris, Phil. Patisson, 1606. Deux éditions avaient précédé celle-ci. Il a aussi publié: *Histoire miraculeuse de la sainte hostie gardée en l'église de Saint-Jean-en-Grève*, ensemble quelques *Hymnes au Saint-Sacrement de l'autel*, in-8°., Paris, 1604. Cet ouvrage a donné lieu à un autre plus étendu, du Père Théodoric de Saint-René, carme des Billettes, intitulé: *Remarque historique à l'occasion de la sainte hostie miraculeuse conservée pendant plus de quatre cents ans*, avec les pièces originales, et des figures, deux tomes en un volume, in-12, Paris, Antonin Deshayes, 1725. SÉGUIER (Anne), dame de La Vergne, cousine des précédents, *méritait*, suivant Lacroix du Maine, *le loz* (Eloge) *dû à celles qui servent d'ornement à la France, pour être une des accomplies dames et d'esprit et de corps, ayant fait part de plusieurs beaux vers chrétiens, accompagnés d'un dialogue en prose, de vertu, honneurs, plaisirs, fortune, et la mort*: elle florissait en 1514. D—s.

SÉGUIER (PIERRE III), chancelier, petit-fils du président Pierre I, et fils du lieutenant civil Jean, naquit à Paris, le 28 mai 1588, et fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant de Guienne, président à mortier par la résignation de son oncle Antoine, garde des sceaux, en 1633, enfin chancelier en 1635. D'Alembert, dans son *Éloge de Ségrais*, prétend que

ier, dans sa jeunesse, avait es-
de se faire chartreux. Il raconte,
sujet, une anecdote assez peu
e de la gravité de l'histoire,
s qui prouverait que, pour con-
er la pureté de ses mœurs, le
e novice fut obligé de combattre
persévérance un penchant natu-
qui ne s'accordait guère avec
ocation religieuse. Ce qu'il y a de
vrai, c'est que Séguier cultiva
lûment par l'étude des lois, des
es et des beaux-arts, les heureuses
ositions qu'il avait reçues de la
re. Élevé de bonne heure à la
haute dignité de la magistrature
le choix du grand cardinal, il
e crut pas cependant obligé de
er toujours sous les volontés de
rrible ministre. Il en donna la
ve dans une occasion remarqua-
où il ne craignit pas de com-
mettre toute sa fortune. La jeune
, épouse de Louis XIII, était
connue d'entretenir avec le roi
pagne, son frère, une correspon-
dance contraire aux intérêts de
t : il n'en fallut pas davantage à
elieu, qui osait tout, pour éveiller
larmes dans l'esprit trop défiant
onarque, et pour obtenir de faire
per position au Val-de-Grâce,
on religieuse, fondée par Anne
triche, et dans laquelle elle va souvent chercher des consolations
e ses chagrins domestiques et
racasseries de la cour. Séguier fut
gé de cette commission délicate;
il avait fait avertir en secret la
par le marquis de Coëslin, son
re, et par une religieuse de la
on. On visita exactement toutes
llules, et l'on n'y trouva que des
elets, des disciplines, des livres
rières et d'autres objets de dé-
on. Les Mémoires de Mme. de
eville, en parlant du fait, se taisent
sur cette particularité honorable pour le chancelier. D'autres écrits du même temps, l'ont consignée dans l'Histoire. Anquetil, dans son *Intrigue du Cabinet*, n'a fait aucune difficulté d'adopter cette opinion des contemporains; et nous ajouterons ici qu'elle est d'autant plus probable, qu'après la mort du roi, Séguier continua de jouir de toute la faveur de la régente : ce qui certainement ne serait pas arrivé s'il avait secondé dans une occasion quelconque la malveillance du cardinal. Le chancelier contribua à faire casser par le parlement le testament de Louis XIII, à faire reconnaître Anne pour régente; et son influence fut toujours très-grande dans les conseils. En 1639, le parlement de Rouen, ayant montré quelque faiblesse à réprimer une sédition dans la ville, fut interdit; et l'on envoya Séguier avec une commission du conseil, pour punir les révoltés. Le Pr. Hénault remarque qu'à cette occasion le chancelier reçut des honneurs inusités jusqu'alors, et qui ne se sont renouvelés pour personne. Les troupes étaient à sa disposition; le colonel, depuis maréchal de Gassion, prenait le mot de lui; le drapeau blanc était dans sa chambre, le conseil du roi marchait à sa suite; un secrétaire d'état, M. de la Vrillière, signait *en commandement*, et tous les actes de chancellerie qui devaient être revêtus du sceau étaient datés du lieu où résidait le chancelier. Les troubles de la minorité le mirent à des épreuves bien différentes. La Fronde, qu'on pourrait appeler la parodie, tantôt violente, tantôt burlesque, de la Ligue, eut aussi ses barricades. La nuit du 26 août 1648, les vit renaître à l'occasion de l'enlèvement du conseiller Broussel et du président de Blancmesnil. Le 27, dès

six heures du matin, le chancelier se rendait au parlement, ayant dans sa voiture l'évêque de Meaux, son frère, et la duchesse de Sully, l'une de ses filles. Le carrosse ne tarda pas à être arrêté par une première barricade. Le chancelier monta dans sa chaise, dont il s'était fait suivre, et qui éprouva bientôt le même obstacle. Il prit alors la résolution de gagner à pied le palais de justice : mais le peuple le suivit, le tumulte croissait dans sa marche, et devenait inquiétant; la multitude, irritée de la fermeté du magistrat, redoublait de menaces et d'outrages. Le chancelier et les siens, pressés de toute part, n'eurent que le temps d'arriver jusqu'au quai des Augustins, et de se jeter dans l'hôtel d'O, alors habité par le duc de Luynes. On ferma les portes; mais la populace les eut bientôt forcées, et se répandit avec fureur dans les appartements. Les fugitifs s'étaient retirés dans une espèce de bûcher, dont l'extérieur ne devait pas exciter les soupçons. On frappa contre les planches : personne ne répondit; les mutins ne poussèrent pas plus loin leur perquisition, et se mirent à piller les meubles (1). Le chancelier, échappé à ce premier danger d'une manière qu'on peut appeler miraculeuse, n'en était pas moins dans une situation très-critique. Heureusement encore, le maréchal de La Meilleraie, averti de tout ce qui se passait, survint avec une compagnie des gardes. Il tira les prisonniers de leur refuge; le lieutenant civil prêta sa voiture, que la troupe escorta, et l'on se mit en devoir d'exécuter sa retraite vers le Palais-Royal. On se fusilla de part et d'autre dans le trajet. (Voyez Sanson, XL, 315.) Une vieille femme du peuple fut tuée sur le Pont-Neuf, et la duchesse de Sully légèrement blessée au bras. On connaît assez les autres particularités de cette désastreuse journée, racontées d'une manière si piquante dans les Mémoires du temps, et surtout dans ceux du cardinal de Retz. Le chancelier n'en demeura que plus fidèle à son devoir, et toujours disposé à prouver son dévoûment par les plus grands sacrifices. Dans une de ces *paix fourrées*, ainsi que les appelle le coadjuteur, où, de part et d'autre, on ne cherchait qu'à se tromper sous le masque d'une réconciliation sincère, la cour, obligée de faire des concessions aux Frondeurs, *emprunta* les sceaux au chancelier pour les remettre à Châteauneuf, qui ne les garda qu'un an. Séguier les reprit pour les céder à Molé, dans un moment de rapprochement définitif entre les partis; et Molé les conserva jusqu'à sa mort, en 1656. Ils furent rendus, pour la troisième fois, à Séguier et ne lui furent plus ôtés. Dans les premiers jours de gloire de ce beau règne, dont il avait si bien contribué à préparer la puissance, Colbert força Séguier de remplacer le premier président de Lamoignon dans la présidence de la commission qui jugea Fouquet. Les Lettres de Mme. de Sévigné, entre autres écrits du temps, ont donné à ce sujet des détails qui nous dispensent de toutes réflexions. On sait assez, du reste, que Louis XIV trouva le jugement de la commis-

(1) C'est à cette circonstance que le P. Laisné, de l'Oratoire, fait allusion dans son Oraison funèbre du chancelier, en ces termes : « Dieu prend la » défense de son serviteur.... Il fait qu'une faible » cloison sert de barrière à la fureur; et comme » il arrête les impétueux flots de la mer avec trois » grains de sable qu'il a semés sur son rivage, » ainsi avec trois ais de sapin à demi-pourris et » assez mal joints, il arrête les furieux emporte- » ments d'une populace qui ne respire que le feu » et le sang. » Mascaron a employé la même figure oratoire sur cet événement.

sion trop modéré, et que la postérité a trouvé celui du roi trop sévère (2). Le chancelier s'estima sans doute plus heureux de présider ensuite le conseil, où se formèrent ces belles ordonnances de 1669 et de 1670, auxquelles il eut l'honneur d'attacher son nom. En 1650, les terres de Saint-Liébault et de Villemor en Champagne avaient été érigées pour lui en duché-pairie. En 1651, il y eut lettres-patentes portant relief de surannation. Il prêta serment entre les mains du roi; mais l'enregistrement définitif n'eut pas lieu. Les opinions diffèrent à ce sujet: les uns l'attribuent au refus du parlement, d'autres à la jalousie de Louvois. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est que le chancelier n'ayant point d'enfants mâles, et ses filles étant mariées à des ducs, une formalité de plus parut inutile au titulaire: il lui suffisait de posséder un acte qui attestait les services du sujet et la reconnaissance du souverain. Les occupations de la magistrature suprême ne détournèrent jamais Séguier des soins qu'il avait consacrés, dès l'origine, aux lettres et aux beaux-arts. Il était l'un des principaux fondateurs de l'académie française, dont il avait donné l'idée et le plan au cardinal de Richelieu. Héritier du protectorat de cette illustre compagnie, personne ne pouvait mieux en remplir les fonctions. Il rassembla ses collègues pendant trente ans dans son propre hôtel (3). Ce fut là que se tinrent, jusqu'à la fin de sa vie, toutes les séances littéraires, à l'une desquelles assista la reine Christine de Suède, le 2 mars 1646. Il maintint les réglements dans toute leur exactitude. On n'y connaissait que les rangs de réception. Il y conserva cette élégante urbanité, cette égalité affable et polie qui honorent la république des lettres, parce qu'elles sont l'apanage d'une noble indépendance. Une place étant venue à vaquer, l'académie offrait d'y nommer par acclamation le petit-fils de Séguier, M. de Coislin. Le chancelier refusa et voulut que l'on procédât par scrutin, afin de conserver la liberté des suffrages. Après sa mort, ce fut Louis XIV qui prit lui-même le titre de protecteur. Il fut imité par ses successeurs au trône. « Les rois, dit le comte Portalis dans son Éloge de l'avocat-» général Séguier, bien convaincus » enfin que la protection accordée au » génie est le plus bel apanage de » l'autorité suprême, ne laissèrent » plus à leurs ministres un titre » qu'ils revendiquèrent bientôt pour » eux-mêmes, et qui devint un

(2) Mme. de Sévigné, amie du surintendant, pouvait être excusable dans ses préventions contre le chancelier, qui avait accepté la présidence de la commission. Elle s'en explique d'une manière assez franche dans ses lettres, depuis le 17 novembre jusqu'au 19 décembre 1664. Huit ans après, à la mort de ce magistrat, elle parle bien différemment de lui, dans sa lettre du 1 février 1672. C'est une des plus belles pages qu'elle ait écrites. L'admiration qu'elle exprime pour la piété, les lumières, le désintéressement, pour toutes les vertus de l'illustre chancelier, est complète et sincère. A tous les traits qu'elle cite, elle ajoute ces mots très-remarquables: « La mort découvre tout, ce n'est » pas de la famille que je tiens tout ceci. » C'était donc l'opinion publique, dont elle se faisait l'organe, et l'on peut observer que cela se lie parfaitement avec ce que le chancelier avait prédit de lui-même, dans sa visite au couvent de Sainte-Marie (V. la Lettre de Mme. de Sévigné, du 24 novembre 1664), en disant « qu'on ne le connaîtrait point, qu'on verrait, et qu'on lui ferait justice, selon Dieu, sans rien considérer que lui. » La mort avait tout découvert, le jour de la justice était venu. Mme. de Sévigné se fait un devoir de le proclamer. Ces rapprochements, puisés dans les excellentes notes de M. de Monmerqué et de M. de Saint-Surin (édition des Lettres de Mme de Sévigné, 1818), sont nécessaires pour juger en parfaite connaissance de cause le magistrat qui occupe une si grande place dans l'histoire.

(3) L'hôtel Séguier, auparavant celui du duc de Bellegarde, était situé et subsiste en partie dans la rue Grenelle-Saint-Honoré. Il était devenu ensuite l'hôtel des Fermes, et c'est aujourd'hui un bureau de voitures publiques.

» des plus beaux ornements de la cou-
» ronne (4). » Le chancelier possédait une bibliothèque immense, qu'il avait léguée à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés : elle a été brûlée dans le commencement de la révolution, à l'exception des manuscrits, qui ont été transportés à la bibliothèque du roi. La passion du chancelier pour le sciences était extrême. « Si l'on veut
» me séduire, disait-il quelquefois
» avec enjoûment, on n'a qu'à m'of-
» frir des livres. « Pierre Séguier mourut le 28 janvier 1672, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, ne laissant que deux filles, dont la première avait été mariée, en premières nôces, au duc de Coislin, et en secondes, au marquis de Laval. La plus jeune était la duchesse de Sully, qui, devenue veuve, épousa Henri de Bourbon, duc de Verneuil. Ce grand magistrat, après avoir parcouru, pendant près de quarante ans, la plus longue carrière dont l'histoire offre l'exemple dans le ministère suprême de la justice, reçut des honneurs funèbres conformes à la gloire de sa vie. Il fut inhumé aux Carmélites de Pontoise, dont sa sœur Jeanne était prieure. Ses funérailles furent célébrées par l'évêque de Meaux, son frère, assisté de l'évêque d'Orléans, de Coislin; de l'évêque de la Rochelle, de Laval; et de l'évêque d'Acqs, de Chaumont, en présence des ducs de Coislin et de Sully, ses petits-fils. Le catafalque, exécuté sur les dessins de Le Brun, a été gravé par Sébastien Leclerc et Audran. L'oraison funèbre fut prononcée par l'évêque d'Agen, Mascaron; et ce n'est pas une de celles qui font le moins d'honneur au talent oratoire de ce prélat (5). Les traits de Pierre Séguier ont été rendus par les meilleurs graveurs de son siècle, tels que Mellan, Édelink, Nanteuil, etc. Son buste en marbre est placé dans la nouvelle galerie d'Angoulême au Louvre. Jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, l'éloge du chancelier Séguier n'était guère entendu que dans les discours prononcés à l'académie française, où chaque récipiendaire était obligé de le placer après celui de Louis XIV et du cardinal de Richelieu. Pierre Séguier vécut au milieu des orages politiques, et dut son salut et sa gloire, moins à la fortune qu'à la fermeté de son caractère et à la dignité de ses mœurs. Ses avis, au Conseil, furent souvent utiles. Son éloquence était grave, élevée, imposante; ses harangues au parlement, lors de la déclaration de la régence et de la majorité du Roi, furent admirées dans un temps où la langue française commençait à prendre, sous la plume des Corneille et des Balzac, ce sublime essor auquel elle devait bientôt parvenir. Séguier a encore d'autres droits à l'estime de la postérité. Louis XIV disait « qu'il avait
» toujours reconnu dans le chance-
» lier un esprit intègre, et un cœur

(4) L'académie de peinture fleurit également sous les auspices du chancelier. Le Brun, place d'abord chez Vouet, et envoye ensuite à Rome à ses frais, lui dut le developpement de ses talents. Il orna de ses ouvrages deux galeries de l'hotel Séguier, qui ont été conservés par la gravure, et décrits par Isaac Habert, evêque de Vabres, en vers latins. Ce célèbre peintre a consacré la memoire de son bienfaiteur et sa propre reconnaissance, dans un tableau où il l'a représenté à cheval, prêt à entrer dans la ville de Rouen, escorte des pages du Roi entre lesquels lui-même s'est placé. Ce bel ouvrage existe chez M. le premier président actuel

(5) Outre cette oraison funèbre, il en existe une du Père Laisné, de l'Oratoire, dont parle Mme. de Sévigné, celle de l'abbé Tallemant, prononcée à l'hôtel Séguier, devant l'academie françoise, et celle de l'abbé De La Chambre, à ses obsèques, en nom de l'académie. On en a encore une en latin, au nom du recteur de l'université de Paris, en l'église des Mathurins, le 23 février 1673. Enfin, le fameux Borère a composé un Eloge du chancelier Séguier, couronné à Montauban, en 1784.

é de tout intérêt. » A l'égard
téressement, le roi savait bien
nier avait refusé de la régence
et de cent mille livres de rente
n funèbre de Tallemant):
l'intégrité, on la remarque-
eine dans un chancelier de
si celle de Séguier n'avait
accompagnée d'une modes-
en rehaussait le mérite. « Je
le, disait-il quelquefois, l'ex-
s louanges qu'on me donne
ne un préjugé de l'injustice
mandes qu'on me va faire. Je
s ni aussi grand qu'un Dieu,
mériter les parfums les plus
s, ni aussi insensible qu'une
pour soutenir la vapeur em-
mée des fausses louanges. »
on funèbre de Mascaron.) Les
rs, à la tête desquels on n'est
emé de voir le nom du coad-
les parlementaires, dont
cations auraient dû céder aux
rs de leurs propres fautes, et
teurs d'un parti contraire aux
s de la cour, dans les que-
digieuses de ce temps-là, ont
dans leurs Mémoires, du chan-
guier, et quelquefois avec une
te que l'histoire ne saurait ap-
. Ils conviennent de son ha-
le sa prudence dans le cabinet,
n éloquence aux pieds du trô-
s ils ont essayé de flétrir son
re en l'accusant de *souplesse*
vilité. Les clameurs d'un par-
u se ressemblent dans tous les
Ces censeurs devraient bien
cependant qu'une opinion poli-
dconque, même celle qui n'au-
triomphé, mérite toujours des
s et des égards, surtout quand
lé constamment appuyée par
s de dévouement, de courag
générosité. Le chancelier Sé-
nt invariable dans ses princi-
pes et dans ses liaisons. Il supporta avec dignité toutes les vicissitudes d'élévation et d'abaissement occasionnées par les circonstances. Il exposa sa vie pour défendre l'autorité légitime; et sa conduite, au Val-de-Grace, prouve, qu'au risque d'offenser la redoutable puissance à laquelle il devait sa haute fortune, il ne craignit pas de désobéir en faisant céder ce qu'il appelait lui-même *sa conscience d'homme d'état*, aux mouvements généreux d'une vertueuse sensibilité (6).

D—s.

SÉGUIER (Antoine-Louis), avocat-général, descendant de Nicolas, l'un des frères du président Pierre I, était né à Paris, le 1er. décembre 1726. Son père, Louis-Anne, était conseiller au parlement de Paris, et avait été nommé à la place de premier président du parlement de Metz, qu'il n'accepta point. Antoine-Louis, élevé par les Jésuites de la Flèche, et de Louis-le-Grand à Paris, montra les plus brillantes dispositions pour l'art oratoire. Sa mémoire était prodigieuse. Après avoir entendu un discours dont le manuscrit était perdu, le jeune Séguier, dans l'espace d'une nuit, le rétablit tout entier. Il fit, une autre fois, un effort de ce genre, aussi extraordinaire. A la fin de la première représentation d'*Hypermnestre*, l'auteur, qui était son ami, vint le trouver pour recevoir les compliments usités en pareil cas. Séguier ne s'y refusa point; mais il glissa malignement dans l'oreille de Le Mierre quelques reproches de pla-

(6) Dans un recueil intitulé *Oeuvres de L... XII*, on lit que ce grand un disait du chancelier S... *qu'il était, en ... tout qu'homme ...* Ses censeurs lui reprochent au contraire d'avoir été *plus homme d'état que ...* De ces opinions contradictoires, ... conclure que celui qui ... l'objet, n'a fait que ... ce qu'il a ...

giat; et, pour preuve, il lui récita sur-le-champ les plus belles tirades de sa tragédie. Le pauvre poète était dans un embarras difficile à peindre, lorsqu'un éclat de rire lui découvrit tout le mystère, et rendit à son amour-propre les jouissances auxquelles aucun écrivain ne fut jamais plus sensible. Des études profondes dans la science des lois, de riches connaissances en littérature, formèrent de bonne heure, dans Séguier, cette solidité de jugement, cette pureté de goût, qui donnèrent par la suite tant de desir de le connaître et tant de plaisir à l'entendre. Ces heureuses espérances furent parfaitement secondées par l'intérêt que Louis XV conservait pour une famille dont il n'oubliait pas l'alliance avec son auguste maison (le mariage de la seconde fille du chancelier avec Henri de Bourbon, duc de Verneuil). Le roi demanda un jour au duc d'Estissac s'il n'y avait pas quelqu'un du nom de Séguier en état de remplir les fonctions du ministère public au parlement; et comme il lui fut répondu que le fils d'un conseiller annonçait le talent convenable : « Je me charge, dit le monarque, de lui faire faire son chemin. » Aussitôt, en 1748, Antoine-Louis fut pourvu d'un office d'avocat du roi au Châtelet. En 1751, il fut avocat-général au grand-conseil, et enfin avocat-général, en 1755, au parlement de Paris, où il resta jusqu'en 1790, époque de la dissolution de cette illustre compagnie. Lorsque Séguier fut nommé à cette place, il était dangereusement malade de la petite-vérole, et n'avait fait aucune sollicitation. Aussi Louis XV avait coutume de dire : « Séguier est » véritablement mon avocat-général, » car c'est moi seul qui l'ai fait. » Le roi pouvait ajouter qu'il ne s'était pas trompé dans son choix. Il fallait des moyens peu ordinaires pour ne pas être indigne de succéder aux Talon, aux d'Aguesseau, qui venaient tout récemment de tracer une route si brillante à l'éloquence judiciaire. Séguier s'éleva bientôt à leur hauteur, et y resta toujours. Un tel talent ne devait pas être renfermé dans l'enceinte du palais. L'académie française admit Séguier dans son sein, en 1757; et ce choix, que le roi avait aussi indiqué, fut approuvé par tous les gens de lettres. Duclos disait : « Voilà un nom qui peut se passer » de mérite, et un mérite qui peut se » passer de nom. » Le littérateur breton avait d'autant plus de raison, que le nom de Séguier appartient à l'académie, comme l'académie lui appartient, en quelque sorte, par des souvenirs impérissables de gloire, de bienfaits et de reconnaissance. Séguier succédait à Fontenelle, et fut ainsi chargé d'en faire l'éloge. « Il sut, dit le » comte Portalis, peindre en littérateur et en philosophe un savant » aimable, qui s'était distingué par » la vaste étendue de ses connaissances, par la prodigieuse variété » de son talent, et qui avait si » bien mérité de la littérature et des » sciences. » Plus tard (1781) Séguier, comme directeur, répondit à Chamfort, et fit l'éloge de Sainte-Palaye, cet historien si éclairé et si modeste de la chevalerie française, ce modèle si touchant de la tendresse fraternelle. La position de Séguier, devenue plus brillante, n'en fut que plus difficile. Obligé, comme magistrat, de combattre des doctrines politiques trop hautement favorisées par ses collègues littéraires, se trouvait avec eux dans un état [illegible] tuel de contradiction qui banni[illegible] du commerce de la vie toutes les [illegible]

la confiance. Il ne demeu-
oins fidèle à son devoir. Son
ire de 1770, dirigé contre
les irréligieux et anti-mo-
ies, dont on était dès-lors
et contre lesquels le roi lui
oint d'exercer toute la vi-
e son ministère, lui fit des
de tous les philosophes du
t lui procura de très-faibles
armi les gens de bien, qui,
le la peinture trop vraie des
ui désolaient la France, et
x plus grands encore qui la
ent, ne pouvaient que gémir
versité des mœurs et de la fai-
u gouvernement. Le réquisi-
l'avocat-général commençait
nots fameux de l'orateur ro-
ne le roi lui-même avait adop-
ques à quand abusera-t-on
patience? Ce discours avait
nté à Versailles, avant d'être
é à l'audience. Le parlement
t à en ordonner l'impression,
de ses démêlés avec la cour,
de l'ordre exprès de Louis
on le rendit public. La cons-
Séguier devait être soumise
à de plus rudes épreuves,
e longue vicissitude de biens
ux qui composèrent sa des-
n 1766, il avait vu avec
paraître l'arrêt sanguinaire
eureux Lally, contre lequel
lara hautement, mais qu'il
mpêcher. L'année suivante
heureuse pour lui. Le roi
a le désir de voir Séguier se
et voulut honorer le contrat
nille francs de douaire. Il fit
r son *parent* (car c'est ainsi
ignait l'appeler), il lui de-
n état de ses dettes, qu'une
imprévoyante avait laissé
er, soit dans les habitudes
nde élégant, où Séguier était
recherché pour les agréments de son esprit, soit par les dépenses nécessaires d'un état honorable, et qui excédaient les bornes de sa fortune. Séguier, dans la crainte d'abuser des bontés de son royal bienfaiteur, ne put se décider à un aveu complet; et cette espèce de réticence le gêna toute sa vie. Pendant les années subséquentes, la guerre s'anima entre la cour et le parlement (*V.* les art. Maupeou). L'esprit d'indépendance qui régnait dans toutes les classes de la société, était monté jusque sur les bancs du sénat, non pas dans le sens des philosophes, qui voulaient tout détruire, mais dans le système d'opposition qui disputait au pouvoir légitime le droit de régler seul les affaires de l'état. L'autorité, discréditée par les revers d'une guerre mal dirigée, et par l'embarras des finances qui en était la suite, l'autorité, dont on sentait la faiblesse « voulut, dit » un écrivain du temps, se montrer » violente; et la résistance devint » chagrine, et finit par être injuste. » L'union était plus que jamais nécessaire entre toutes les parties du gouvernement. Au lieu de s'entendre, on se divisa. Séguier savait les torts de la cour; mais il avait trop de sagacité pour ne pas prévoir les dangers qui menaçaient les magistrats. Ceux-ci, irrités des affronts souffert au lit de justice du 7 décembre 1770, ne respiraient que vengeance. Séguier les conjura du moins de ne pas se rendre coupables de désobéissance en suspendant le cours de la justice ordinaire, espèce de félonie et de rébellion qui fournirait aux ministres le moyen de les attirer dans le piége, et de justifier leur destitution. Il ne fut point écouté : les événements de la nuit du 20 janvier 1771, et les exils qui s'ensuivirent ne confirmèrent

que trop ces sinistres présages. L'avocat-général n'eut pas d'abord la consolation de partager d'honorables disgraces. Ses fonctions l'enchaînaient aux pieds du trône; il resta jusqu'à l'installation de la nouvelle magistrature, qu'on appela par dérision le *parlement Maupeou*. Il parla, au lit de justice du 13 avril 1771, avec une énergie dont le chancelier crut pouvoir profiter pour obtenir son exil; mais le roi s'y refusa. Séguier donna sa démission et s'éloigna. En 1774, il rentra avec le parlement; ce moment de gloire se changea bientôt en jours d'orage; et la position de l'avocat-général devint encore plus difficile qu'auparavant. Le système philosophique s'était fortifié de toutes les fautes du dernier règne. La cour secondait les opinions nouvelles avec toute l'imprudence d'une jeunesse présomptueuse et mal conseillée. Le roi lui-même, séduit par ses propres vertus, conspirait, sans le savoir, contre les droits de sa légitime et nécessaire autorité. Les écrits séditieux se multipliaient à l'envi; et tout le zèle du ministère public, occupé à les poursuivre, était encore obligé d'attaquer, dans le conseil du souverain, les principes désorganisateurs de la monarchie (*V.* Malesherbes, XXVI, 357). La secte des économistes répandait une inquiétude universelle, par sa doctrine sur la liberté illimitée du commerce des grains. Séguier la combattit au lit de justice de 1776, avec une éloquence dont Louis XVI parut ému. Un courtisan le rassura, en lui disant: « Sire, pourquoi vous affecter? Séguier fait son métier d'orateur. » Peu de temps après, le ministre influent disparut; et le projet fut abandonné. Une affaire judiciaire, celle des *trois roues*, vint se mêler aux questions politiques. On vit avec scandale des magistrats (*Voyez* Dupaty) dénoncer à l'opinion publique l'arrêt formé par la majorité de leurs collègues, et d'autres magistrats livrer, dans un prétendu mémoire justificatif, la législation antique de leur pays, au mépris et à la haine des contemporains. Séguier se chargea de venger l'honneur des magistrats, et le respect dû aux lois, dans un réquisitoire, qui peut être regardé comme un traité admirable de jurisprudence criminelle. Mais tel était l'aveuglement des *supériorités* elles-mêmes, que ce beau monument d'éloquence, de justice et de raison, eut beaucoup de peine à obtenir les avantages de la publicité. Cependant tout portait d'autre part les symptômes d'une lutte effroyable, telle qu'on ne devait point en trouver d'exemple chez aucune nation policée. La destruction de la magistrature devait en assurer le premier succès. On se trouvait, à beaucoup d'égards, dans une position semblable à celle de la fin du dernier règne; et la même mésintelligence fit commettre des fautes plus graves encore. Des impôts refusés, un emprunt avorté, des coups de force essayés d'une main tremblante et mal assurée, des projets d'institution intempestifs et mal conçus, un double et vain appel de notables, des états-généraux promis avec contrainte, arrachés avec obstination, convoqués avec des altérations qui devaient les rendre illusoires; tels furent les avant-coureurs d'une funeste catastrophe, qui occupèrent les années 1787 et 1788, et signalèrent les hostilités entre la cour et le parlement. Mais, cette fois, ce ne fut pas la cour qui obtint même la simple apparence du triomphe. Elle passa du côté des philosophes: le parlement ré-

signa aussi ses pouvoirs, et le sceptre tomba aux mains de la révolution. Au lit de justice de 1788, à peine Séguier fit-il entendre quelques accents de douleur. Cependant au milieu de ces signes d'abattement, on sentait encore son talent et son courage. A la fin de cette même année, après la reprise des fonctions judiciaires, il fit la Mercuriale, la dernière qu'il devait prononcer, la dernière que le parlement devait entendre dans cette même enceinte où tant de victimes généreuses, prises dans son propre sein, étaient destinées à payer de leur sang leur attachement à la monarchie légitime. Séguier prit pour sujet de son discours *la Stabilité de la magistrature*. C'était un véritable testament de mort; il le terminait par ces paroles mémorables : « Puissent les fondements de l'état » et de la magistrature être désormais inébranlables! puissent les » magistrats, en réunissant toujours » la prudence aux lumières, préparer un avenir moins agité, et » des jours plus heureux à ceux qui » doivent un jour les remplacer! » On ne sait que trop bien comment ce vœu sacré fut trahi. Celui qui l'avait formé se regarda dès-lors comme étranger au monde politique. Dans le premier moment de trouble, on jeta les yeux sur Séguier pour la place de maire de Paris. On la lui offrit, au nom et par les ordres d'un parti puissant, avec d'immenses avantages pécuniaires, qui pouvaient tenter une ambition commune. Il refusa des honneurs qu'un savant moins réservé a payés depuis de sa tête. Spectateur désolé du renversement de l'ordre antique, renfermé dans le sein de sa famille et dans le fort de sa bonne conscience, Séguier ne cherchait que le repos d'une honorable obscurité, lorsqu'un indiscret fit répandre un écrit intitulé : *Séguier traité comme il le mérite;* on sait ce que cela signifiait dans l'argot de la révolution. Cet incident, qui pouvait le faire remarquer par les persécuteurs de tout ce qui avait tenu de près ou de loin à un gouvernement proscrit, détermina ce magistrat à quitter la France. Il dirigea ses pas vers la Savoie, et se rendit de là aux eaux de Wisbaden, près Maïence. Il y fut remarqué par les princes français, réfugiés à Coblentz, qui le consultèrent dans une question de droit public, relative aux événements qui se préparaient alors. Il s'agissait de savoir si, en entrant sur le territoire français, on pouvait former un parlement composé des débris de tous les parlements du royaume. Après leur avoir répondu, dans un Mémoire aussi complet que pouvait le comporter le dénuement des secours de son cabinet, et avoir refusé de nouveau des offres pécuniaires, il se retira de préférence à Tournai, le berceau de la monarchie française, et le lieu le plus près de la frontière de son pays natal. Ce fut là qu'il mourut le 25 janvier 1792, âgé de soixante-cinq ans, d'une attaque d'apoplexie, et surtout consumé de chagrin. Il fut enterré dans l'église de Saint Jacques de cette ville, où son fils aîné, premier président actuel de la cour royale de Paris, qui avait assisté à ses derniers moments, fit placer une épitaphe terminée par la phrase suivante : « Il fut juge intègre, ma» gistrat éloquent, défenseur éclairé » de la religion, sujet fidèle à son roi. » *Non habebis ossa ejus, ingrata* » *patria!* » Les souverains qui voyagèrent en France pendant le cours du dix-huitième siècle, voulurent tous assister [illegible] ment où

Séguier portait la parole. Il les complimenta avec la dignité qui convenait au sénat français. Le roi de Danemark, l'empereur Joseph II, le roi de Suède, le comte du Nord, vinrent tour-à-tour l'entendre et l'admirer. En parlant à ce dernier, il rappela avec adresse la visite que le czar Pierre avait faite au parlement sous la régence. Gustave, en sortant de l'audience, dit à Séguier : « Il faudrait » n'être pas d'Europe pour ignorer le » nom d'un magistrat aussi éloquent. » Quoique Séguier eût assez de facilité pour s'abandonner à l'improvisation, il a écrit tout ce qu'il devait prononcer à l'audience, soit qu'il ne voulût point dégénérer de la *perfection étudiée* de d'Aguesseau, soit par délicatesse dans l'exercice de ses fonctions particulières, qui ne permettent pas à un avocat-général de rien omettre de ce que les parties ont articulé dans le récit des faits et dans l'exposé de leurs moyens. Le duc de Choiseul avait empêché Séguier d'être chancelier, en 1768. « Quels maux, » disait son inconsolable veuve, eût » peut-être empêchés un homme qui » avait le courage et la franchise des » anciens chevaliers, avec la probité » et les lumières des anciens magis- » trats! » Séguier avait refusé l'ordre de Saint-Lazare, que lui offrait Monsieur, après le jugement de l'affaire de Montesquiou, dans laquelle il avait porté la parole. Il a laissé plusieurs écrits qui l'honoreront à jamais, des plaidoyers, des comptes rendus aux assemblées des chambres, des réquisitoires, des mercuriales et des Discours académiques. Quelques-unes de ces productions sont imprimées, mais éparses et difficiles à trouver. Son Éloge a été prononcé à l'Institut, le 2 janvier 1806, par Portalis, et c'est un des meilleurs morceaux qui soient sortis de la plume de cet écrivain. D—s.

SÉGUIER (Jean-François), né à Nîmes, le 25 nov. 1703, d'une famille honorable de la magistrature de cette ville, et d'origine commune avec celle de Paris, s'est rendu également célèbre par ses connaissances en botanique et en antiquités. Il fit, avec distinction, ses études au collége que les jésuites avaient à Nîmes. Mais, dès son enfance, il fut remarqué par un goût peu ordinaire à cet âge, et qui lui vint, a-t-on dit, d'une médaille d'Agrippa, qu'il avait gagnée, en jouant avec un de ses camarades : ce fut le goût de la numismatique; il devint si vif, que le jeune Séguier ne craignit pas de descendre, de nuit, dans un puits, où l'on avait trouvé quelques médailles; et il n'en sortit qu'avec peine le lendemain. Mais cette seule étude ne pouvait suffire à sa curiosité. Il y joignit celle de l'histoire naturelle, et en particulier de la botanique. Déjà il connaissait toutes les plantes du territoire de Nîmes, lorsqu'il fut envoyé à Montpellier, pour y faire son cours de droit; mais il y fréquenta moins cette école, que les leçons de botanique données alors par Chicoyneau. Rappelé, au bout de quelque temps, dans sa patrie, il était sur le point de sacrifier ses goûts à l'autorité de son père, qui voulait lui transmettre sa charge de conseiller au présidial de Nîmes, lorsque le savant Scipion Maffei arriva dans cette ville, en 1732, pour visiter les nombreux monuments qu'elle renferme. Cet événement décida de l'avenir du jeune Séguier. Maffei, aussi satisfait de son caractère que de son érudition, obtint la permission de l'emmener pour quelques mois, dans les voyages que l'amour des lettres lui faisait entre-

: mais bientôt il ne fut plus pouvoir de se séparer ; et la ule put rompre une amitié si sortie. Ils parcoururent en une grande partie de l'Euro- Paris, Séguier mit en ordre, lin du Roi, un herbier très- ux. Il envoya de Hollande, à oze, un des premiers monu- le l'art typographique, et il llustre Boerhaave, qui s'em- le lui montrer les raretés de lin. A Vienne, il observa le présence du prince Eugène, fit présent du télescope dont fait usage (1). Ils visitèrent Rome et le reste de l'Italie, nt enfin s'arrêter à Vérone, ant plus de vingt mille ins- s, ou inconnues ou rectifiées, roposant d'en former un seul en y joignant toutes celles qui ent les immenses recueils de Reinesius, Fabretti, Gudius, autres, lorsque Muratori les , au moins en partie, en met- jour son *Nouveau Trésor*, -fol. (Voy. Muratori). Alors publia, dans le *Musæum Ve-* , ce qu'on ne lui avait pas et Séguier reprit un grand dont nous parlerons, sans cependant l'Histoire naturel- ircourait avec ardeur, et eu plus d'un danger, les monta- s bois, les lieux les plus re- alentour, cherchant des plan- pétrifications, des fossiles.

Bientôt le public jouit des fruits de son zèle par la publication de la *Bibliotheca botanica*, La Haie, 1740, in-4°. ; ouvrage d'une grande érudition, devenu classique en naissant, mais que celui de Haller, sous le même titre, a fait oublier. Plus tard, il publia les *Plantæ Veronenses*, 1745-54, où il suivit une méthode particulière, qui se rapproche de celle de Tournefort ; et il y joignit un Supplément à la *Bibliothèque botanique*. Cet ouvrage, aussi soigné que le précédent, est moins usuel. Séguier avait lui-même reconnu sur les lieux les plantes qu'il y décrit. Il avait aussi préparé une Description des pétrifications et des fossiles du Véronèse, avec des dessins de sa main ; mais elle n'a point vu le jour. C'est encore pendant son séjour à Vérone, qu'il acquitta la dette de l'amitié, en traduisant de l'italien en français les *Mémoires du marquis de Maffei* (Alexandre), frère aîné de son ami, et général au service d'Autriche, La Haie, 1740, 2 vol. in-12. Ayant eu, en 1755, la douleur de perdre Maffei, il ne put plus supporter le séjour de l'Italie, et il vint se fixer dans sa ville natale, où il apporta les livres, les médailles, les plantes, les minéraux et les collections en tout genre, recueillis dans vingt-trois ans de voyages, de fatigues et de périls (2). Les riches débris d'antiquité dont la ville de Nîmes abonde devinrent pour lui l'objet d'une étude assidue.

(1) [illegible] douteux, vraisemblablement [illegible] observer le passage de Mercure sur le [illegible] éclipse de Vénus par la Lune, il fut [illegible] de ce contretemps, par la découverte [illegible] comète. Il l'aperçut le premier, le 6 [illegible] Charlemagne, il l'observa en plein [illegible], et la comparant au soleil, quoique [illegible] ne fut élevé [illegible] la comète que de [illegible] Première et jusqu'à présent unique [illegible] de ce genre, dans les annales de l'as- [illegible] dit le baron de Zach, dans une lettre [illegible] V. S. L.

(2) Ce trésor s'est ensuite successivement accru, pendant trente ans, de dons de souverains, d'opulents amis des sciences, de voyageurs venus des plus lointaines régions, et de savants de toutes les parties du monde. Ce qu'il renferme de plus remarquable et de plus rare, c'est une suite plus nombreuse qu'aucune autre de poissons fossiles, que Séguier avait recueillis lui-même sur le mont Bolca, près de Vérone. Il en a laissé une description manuscrite, assez détaillée, avec soixante-dix de dessins faits de sa main, et il nous a [illegible] étude extraordinaire. V. S. L.

Le plus beau et le mieux conservé de ces monuments est celui auquel sa forme a fait donner le nom de *Maison carrée*. On remarque sur son entablement une suite de trous disposés avec une sorte de symmétrie. Ils avaient occupé l'attention de Peiresc et de l'abbé Barthélemy, qui avaient pensé qu'ils servaient à attacher des lettres de métal, et qu'à l'aide de ces trous, on pourrait rétablir l'inscription de l'édifice, et fixer ainsi l'opinion des savants partagés sur sa destination. Après un travail long et pénible, Séguier reconnut que ce monument était un temple élevé en l'honneur de Caïus et de Lucius, fils d'Agrippa et petits-fils d'Auguste. Il consigna les détails de cette découverte, dans une Dissertation qui prouve autant de sagacité que d'érudition, et qui a eu deux éditions, in-8°., 1759 et 1776. L'auteur de son Éloge lu à l'Académie des inscriptions (V. le tom. 47 de ses Mém.) fait la remarque ingénieuse « qu'il semble que » sa fortune littéraire fût due à la » famille d'Agrippa; qu'une médaille » de cet illustre romain lui inspira » le goût de l'antiquité, et que le temple consacré à ses fils est devenu un » monument de sa gloire. » Séguier expliqua aussi vers le même temps une suite de caractères absolument différents de tous les alphabets connus, qui se trouvaient sur une plaque de bronze découverte près de Lyon. Il prouva que c'était un congé militaire donné à un soldat par l'empereur Adrien, composé en langue latine et écrit en écriture cursive. Ses ouvrages imprimés se bornent à quelques Mémoires épars dans divers recueils académiques : nous ne rappellerons qu'une lettre sur un autel de la *Bonne Déesse*, découvert à Arles. Elle est dans les Mélanges du président d'Orbessan, son ami. L'objet constant de ses veilles était un vaste recueil auquel sa vie presque entière fut consacrée, et qui n'a pas vu le jour, quoiqu'en état d'être livré à l'impression. C'est un Catalogue de toutes les inscriptions anciennes. Il forme 2 vol. in-fol., sous ce titre : *Inscriptionum antiquarum index absolutissimus, in quo græcarum latinarumque inscriptionum quæ in editis libris reperiri potuerunt prima verba describuntur*, etc., *Etruscarum et exoticarum indice ad calcem adjecto*, 1749 (3). Une Histoire critique de tous les écrits publiés sur cette matière jusqu'en 1764, qui remplit deux autres vol. in-fol., sert d'introduction. Enfin, quatre autres vol. in-4°. et in-fol. comprennent des suppléments, des notes et des tables. On doit mettre encore au nombre des travaux de Séguier, la correspondance qu'il entretenait avec la plupart des savants de son temps.

(3) Cet ouvrage, poussé jusqu'en 1770, se compose de deux parties : de l'index, 2 vol., gr. in-fol.; des prolégomènes, 2 vol., petit in-fol., sans compter les tables et les appendices qui forment quatre cahiers assez gros. Les prolégomènes contiennent l'histoire de l'ouvrage, depuis le moment où Séguier en conçut l'idée, les voyages qu'il fit en France, en Hollande, en Allemagne, en Italie, pour recueillir et vérifier les inscriptions, et une Notice chronologique et raisonnée de tous les auteurs qui ont écrit sur cette matière depuis la renaissance des lettres. On voit quelle immense érudition exigeait une telle entreprise, et de quelle ressource elle devait être pour l'étude de l'archéologie. Séguier avait traité, en 1774, avec le libraire Detournes, de Genève, pour la publication de cet important travail; mais il demandait encore deux ans pour y mettre la dernière main. Des obstacles inattendus empêchèrent l'accomplissement de ce dessein. En 1787, l'académie royale de Nîmes, devenue propriétaire du manuscrit, s'occupa d'en faire jouir le public : l'un de ses membres, M. Boissy-d'Anglas, et M. de Joubert, trésorier-général de la province de Languedoc, entrèrent en négociation avec M. Didot, pour l'impression; mais les circonstances devinrent bientôt peu favorables à une telle entreprise, et il fallut encore l'ajourner. Depuis la suppression des académies, l'ouvrage, passé dans la bibliothèque publique de la ville de Nîmes, y était resté jusqu'en 1805, époque où le gouvernement l'en fit enlever par Charlon La Rochette, pour en enrichir la bibliothèque du Roi. C'est là qu'il attend depuis dix-huit ans qu'on le mette en jour. V. S. L.

s sont dispersées; et il serait
e les réunir : mais on con-
îmes la Collection de celles
aient adressées; elles rem-
7 vol. in-fol. On y voit des
es présidents Bouhier et de
es, d'Hagenbuch, de Boze,
ny, J.-J. Rousseau, de Cau-
. Véran, etc. On annonça,
jà plusieurs années, la pu-
d'un extrait de cette corres-
: cette annonce n'a été sui-
un effet. La réputation que
était acquise, lui ouvrit l'en-
usieurs académies de France
e. En 1772, il fut nommé
le celle des inscriptions et
tres, où son éloge a été fait
Dacier. Son savoir recevait
au lustre de ses vertus: ceux
ncitoyens qui l'ont connu,
nt un doux souvenir de sa
de sa modestie et de sa
ne attaque d'apoplexie l'en-
itement, le 1er septembre
ir son testament, il légua à
ie de Nîmes, dont il avait
né protecteur, peu aupara-
riche bibliothèque, ses ma-
4), ses médailles, son cabi-
oire naturelle, remarquable
uite rare de pétrifications, et
n, qu'il avait ornée de beau-
iscriptions et d'autres mo-
antiques. Lors de la destruc-
académies, cette maison fut
et le reste du legs fut réuni
iothèque de la ville. S 1—D.
IN (Charles-Antoine),
ulte, était né le 20 mars
Vaivres, près de Vesoul,

rincipaux sont un parallèle des in-aqui-
e et d'Italie, une Histoire de l'as rolo-
e, un Recueil des inscriptions trouvées
dans les environs, avec des explica-
Mémoire sur les congés militaires des
ompose à l'occasion d'un monument de
couvert à Lyon, etc.

obtint dans ses études des succès qui décidèrent sa vocation pour le barreau. Il obtint, en 1748, une chaire de droit à l'université de Besançon, et la remplit d'une manière brillante. Il joignait à une vaste érudition, une élocution pure et élégante, et l'art de mettre les matières les plus abstraites à la portée de ses élèves. Nommé membre de l'académie de Besançon, lors de sa création en 1752, il y lut plusieurs Mémoires intéressants. Il mourut dans sa terre de Jallerange, près de Dole, le 19 sept. 1790. Le professeur Courvoisier (*V.* ce nom) se rendit l'interprète de la douleur publique, en payant un juste tribut à la mémoire de son confrère, dans le discours de rentrée à l'université. Seguin laissait en manuscrit un commentaire sur les Institutes de Justinien, qui a été publié par M. Proudhon, l'un de ses élèves, aujourd'hui doyen de la faculté de Dijon, sous ce titre : *In D. Justiniani Institutiones commentarii*. Besançon, 1805, in-8°. Ce volume est orné du portrait de l'auteur; il en a été tiré quelques exemplaires sur vélin. En outre on a de Seguin : I. *Discours* sur les avantages qu'on peut tirer de l'étude de l'histoire, 1752. II. *Dissertation* sur le nombre des rois Bourguignons qui ont précédé Gondebaud, 1752. Il y soutient, contre l'opinion de Dom Plancher (*Histoire de Bourgogne*), que Gondicaire, sous lequel les Bourguignons passèrent le Rhin en 413, pour s'établir dans les Gaules, était le quatrième roi de cette nation, et que c'est à tort que plusieurs auteurs ont confondu ce prince avec Gondioc, son successeur. III. *Dissertation* sur le véritable auteur des lois des Bourguignons, 1753. L'auteur prouve que l'ancien Code de cette nation ne peut avoir eu pour

auteur que Gondebaud (*V.* ce nom). IV. *Discours* sur l'émulation, 1767. V. *Mémoire* sur des antiquités découvertes à Jallerange, 1768 : ces antiquités consistent dans les ruines d'un château, des pavés en mosaïque, et une voie romaine. Tous ces ouvrages, conservés dans les registres de l'académie de Besançon, sont imprimés par extraits dans les procès-verbaux. L'*Éloge* de Seguin a été lu dans une de ses séances par M. Genisset, professeur d'éloquence, Besançon, 1809, in-8°. W—s.

SÉGUR (Henri-François, comte de), fils du marquis de Ségur, qui était colonel d'un régiment de son nom, naquit en 1689, fut nommé capitaine dans ce même régiment, en 1706, sortant des mousquetaires, et en devint colonel dans la même année, après la démission de son père. Nommé successivement mestre-de-camp et brigadier, il continua à servir en Espagne, puis aux armées de la Moselle, de la Meuse ; et passa en Italie, où il fut, en 1733, maréchal-des-logis de la cavalerie. Il fut blessé à la bataille de Guastalla, devint maréchal-de-camp, servit en Lorraine, sous le comte de Bellisle, et fut nommé lieutenant-général le 1er. mars 1738. Ce fut en cette qualité qu'il conduisit, en 1742, un corps de dix mille hommes dans la Haute-Autriche, où il se trouva en présence de l'armée impériale beaucoup plus nombreuse. Obligé de se renfermer dans Lintz, il y capitula sous la condition de ne point servir pendant un an. Après avoir fait la campagne de 1744, sous le roi, en Flandre, il conduisit un corps d'armée en Bavière, battit les Impériaux, le 28 janvier 1745, à Lichtenau, et se vit bientôt entouré par plus de quinze mille hommes, n'en ayant que sept mille à leur op Il réunit sa troupe sur les haute Pfaffenhofen, résista penda jour entier à trois attaques très et fit sa retraite sur Rain, avoir éprouvé une perte com ble. En 1746, le comte de commanda un corps d'armée Sambre ; et il ouvrit la tranc siége de Charleroi. Il était à de vingt-trois escadrons à la l de Lawfeld, où son fils fut b ses côtés ; et il fut créé ch des ordres du roi, le 1er. j 1748. Ce général mourut le 1 1751, à Metz, où il comm M—D

SÉGUR (Jean-Charles de cien évêque de Saint-Papoul, du précédent, naquit à Par 26 décembre 1695, et pri bord le parti des armes. Au des gardes, dit l'abbé d'Ors dans son Journal, il était e l'Oratoire, où il apprit les él du latin, et il en sortit, lor commençait à lui donner les pr principes de la théologie. Il d'abord appelé, comme bea de membres de sa congrégation il renonça ensuite à son appel corps où il était entré, fut pou l'abbaye de Vermand, dioc Noyon ; et ayant reçu les ord sez rapidement, devint grand-v de M. de Saint-Albin, évêq Laon, et le seconda pour re l'ordre dans le diocèse, qui s'ét ressenti des troubles dont l'égli alors agitée. En 1723, le cré sa famille le porta jeune en l'épiscopat ; cette promotion des derniers choix du régen un de ceux qui excitèrent le p plaintes. L'abbé de Ségur, d'Orsanne, n'a point de théolo ne sait pas même le latin. Sac

le Saint-Papoul, le 24 août il continua de suivre la même qu'à Laon, donna deux man-its en faveur de la constitution *nitus*, et un autre contre la ltation des cinquante avocats, 28. Peu-à-peu ses anciennes pré-us se réveillèrent, il se lia avec es appelants, et il entretint un erce de lettres avec deux évê-le ce parti, Soanen, évêque de , et Colbert, évêque de Mont-. Ce dernier lui conseilla une rche éclatante pour réparer le *ale* de sa conduite antérieure, 26 février 1735, Ségur signa ndement par lequel il rétractait andements précédents, deman-ardon à l'église de sa soumission, érait à l'appel de 1717. Il se dé-1 même temps de son siége, et ça l'intention d'expier sa fai-dans la solitude et dans les s. Ce mandement, préconisé elques-uns comme un acte de ge héroïque, fut supprimé par rêt du conseil, du 2 avril, et n autre du parlement de Tou-, du 5 du même mois, et l'au-ut condamné par le pape et par es évêques. Le prélat sortit de iocèse, quitta toutes les mar-le sa dignité, et alla se cacher âteau de Saint-Lié, près Or-. chez M. de Bagnols, qui ac-ait volontiers les appelants exi-inquiétés ailleurs. Là, sous un t sous un habit emprunté, Sé-ecueillit les éloges d'un parti reux. Au mois d'août suivant, visiter M. Soanen à la Chaise-et se fixa d'abord chez un eu-s environs de Paris, puis chez que. Il y menait une vie très-e, et faisait seulement quelques ges à Auxerre, pour voir l'évê-M. de Caylus. Il était chez ce prélat, lorsqu'il tomba malade, et se fit transporter à Paris, où il mourut, le 28 sept. 1748. On trouve son Éloge dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, des 4, 18 et 25 déc. 1748. La dernière de ces feuilles contient plusieurs pièces relatives à ce prélat, qu'un esprit fort borné et une tête faible paraissent avoir entraîné à des démarches extraordinaires. Il menait d'ailleurs une conduite régulière, et pratiquait même des austérités. On a publié l'abrégé de sa Vie, Utrecht, 1749, in-12. P—C—T.

SÉGUR (PHILIPPE-HENRI, marquis DE), maréchal de France, fils du comte Henri, et neveu du précédent, né le 20 janvier 1724, se distingua très jeune dans les guerres de Bohême et d'Italie, sous les auspices de son père, et reçut, à la bataille de Raucoux, en 1746, un coup de fusil qui lui perça la poitrine de part en part. La balle ne put sortir, qu'au moyen d'une opération plus cruelle que la blessure même. A Laufeld, l'année suivante, faisant une quatrième charge à la tête de son régiment, repoussé trois fois, il eut le bras fracassé; et, comme il craignit, s'il disparaissait, que l'ardeur de ses soldats ne se rallentît, il continua de commander, força les retranchements, ne quitta son poste qu'après la victoire, et se soumit alors à une douloureuse amputation. Informé de cette action, Louis XV dit au père de Ségur : *Des hommes tels que votre fils mériteraient d'être invulnérables*. En deux promotions successives, il fut nommé maréchal-de-camp, et lieutenant-général. A Varburg, un corps d'armée fut sauvé par le marquis de Ségur. Il ramena, près de Minden, au duc de Brissac, dix mille hommes d'infanterie, que celui-ci croyait perdus, et qui, pen-

dant cinq heures, avaient combattu contre trente mille ennemis, sans être entamés. A Clostercamp, mis hors de combat par un coup de baïonnette à la gorge, et trois coups de sabre sur la tête, il fut fait prisonnier, après avoir résisté longtemps aux grenadiers qui l'entouraient. A la paix il fut inspecteur, et mérita la confiance des ministres et l'estime de l'armée. On lui donna le commandement de la Franche-Comté, dans un moment où des prétentions mutuelles et mal entendues semaient, entre le ministère et les parlements, le militaire et la bourgeoisie, un esprit de division et de mésintelligence. L'équité du marquis de Ségur, son esprit conciliant, et surtout sa franchise, ramenèrent la tranquillité. En 1781, Louis XVI appela cet officier-général au ministère de la guerre, et le fit maréchal de France. Ségur, qui connaissait à fond les vices de l'administration précédente, rétablit la discipline dans les corps, et l'ordre dans les dépenses. C'est à lui que les soldats durent le bienfait de n'être plus entassés, par trois, dans un même lit. Son ordonnance sur les hôpitaux, modèle parfait en ce genre, prouve à quel point il s'occupait de tout régénérer dans cette partie, trop long-temps négligée, du régime militaire. Ce fut encore lui qui créa l'état-major de l'armée, institution dont il serait difficile de contester l'utilité (1). Le maréchal de Ségur quitta le ministère, lorsque l'intrigue s'empara des conseils, sous les auspices du cardinal de Loménie. Depuis ce moment, il vécut obscur et paisible dans le sein de sa famille. La révolution lui ravit toute sa fortune, qui consistait en une pension du roi. Elle le dépouilla de ses grades et de ses ordres, qu'il avait payés de son sang. A soixante-dix ans, pauvre, infirme, privé d'un bras et tourmenté d'une goutte qui lui laissait peu de relâche, il fut jeté dans un cachot, avec défense d'y recevoir les soins de ses enfants, et même le secours d'un domestique. Cependant les tyrans épargnèrent ses jours; et le maréchal de Ségur dut en remercier sa misère. Il mourut à Paris, âgé de soixante-dix-huit ans, le 8 octobre 1801. D-ès.

SÉGUR (Joseph-Alexandre, vicomte de), second fils du précédent, entra de bonne heure au service, et fut successivement colonel des régiments de Noailles, de Royal-Lorraine, et des dragons de son nom. Maréchal de camp, en 1790, il se livra, sans réserve, à son goût pour les lettres qui guérissent presque toujours de l'ambition. Le premier fruit de ses loisirs fut un roman épistolaire, intitulé *Correspondance secrète entre Ninon de l'Enclos, le marquis de Villarceaux, et Mme. de M..... (Maintenon)*. On y remarque des choses fines et beaucoup d'intelligence du cœur des femmes;

(1) Cet aperçu des opérations du maréchal de Ségur pendant son ministère, serait incomplet si nous n'y ajoutions pas une mention de la fameuse ordonnance qui attribuait à la noblesse seule les emplois d'officiers dans l'armée. On a déploré long-temps les effets de cette ordonnance qui éloigna le tiers-état du service militaire, et qui mécontenta avec raison la classe très-intéressante des sous-officiers. Cette classe saisit plus tard la première occasion de faire éclater son mécontentement, et ce fut alors qu'elle entraîna toutes les troupes dans les premiers soulèvements de la révolution. Cette défection fut d'autant plus prompte et plus facile que la plupart des régiments étaient sous les ordres de jeunes gens peu capables et sans expérience. Dans les Mémoires que vient de publier M. le comte de Ségur, fils aîné du maréchal, cet écrivain a disculpé autant qu'il a pu son père du tort d'avoir contresigné cette intempestive ordonnance; et après en avoir reconnu l'inconvenance et les funestes résultats, il dit le plus ouvertement qu'elle fut rendue par la majorité du conseil, contre l'avis du ministre de la guerre. M—dj.

on n'y retrouve ni les mœurs, on de cette époque. En un mot, ttres sont jolies; mais ce ne i Mlle. de L'Enclos, ni Vilux qui les écrivent. On sait que Ségur a fait entrer dans *orrespondance* des billets un lus modernes que ceux qu'il e à son héroïne, et que de dames ont pu reconnaître; car sédait, au plus haut degré, le de plaire aux femmes. On peut avouer qu'il en abusait : mais t alors du bon air de multiplier cès et de les afficher. La *femlouse*, autre roman du vicomte gur, qui parut en 1791, n'est e imitation un peu pâle des *Liaidangereuses*. On y sent l'effort uel de l'auteur, pour se détourne son modèle, en le côtoyant urs. Passionné pour la littératuamatique, Ségur travailla pour les grands théâtres. Il donna, is 1789, jusqu'à 1804, à l'Opé-*a Création du monde*, poème dié sur l'œuvre célèbre d'Haydn: l'héâtre Français, *Rosaline et icourt*, le *Fou par amour*, le *ur du mari*. (Cette dernière : maritait de rester au réper-); à l'Odéon, l'*Amant arbitre*, *on-l et Verseuil*, drame noir, le sujet eût demandé des cou-, qui n'étaient point sur la palette égur; à l'Opera comique, *Ro-*, la *Dame voilée*, les *Vieux s*, le *Cabriolet jaune*, l'*Opéra ique*. Ce fut le lendemain de la race du *Cabriolet jaune*, que se vant, à la sortie de la Comédie çaise, près de M. G***, qu'une e subite arrêtait sous le vestibule, qui venait aussi d'essuyer une le, Ségur le pria d'*accepter une e dans son cabriolet jaune*. Le deville s'est également enrichi de plusieurs petits actes de cet auteur ingénieux. Ces bluettes ne vivent que d'esprit, et ne vivent pas long-temps. Convive assidu des dîners du Vaudeville, le vicomte de Ségur y paya sa contribution poétique par des chansons, qui sont spirituelles et faciles, mais qui n'ont ni la franchise, ni la gaieté du genre. Celle de l'*Amour et le Temps* a fourni des dessins et des gravures. Le glacier Garchi dut une partie de sa vogue aux couplets de Ségur. Sa dernière production, *les Femmes*, 1802, 3 vol. in-12, a été réimprimé dans ces derniers temps. Le cadre était vaste, mais il n'est pas rempli. Ségur obéit, en 1788, à l'invitation, peut-être irréfléchie, faite à tous les Français éclairés, d'écrire sur le gouvernement. Il composa deux brochures; l'une indiquait les rapports qu'il convenait d'établir entre l'armée de ligne et les troupes nationales, l'autre traitait *De l'opinion considérée comme une des principales causes de la révolution*. C'est dans ce dernier écrit qu'on a remarqué la phrase suivante : « La véritable cause de nos malheurs est l'étonnante médiocrité qui égalise tous les individus : s'il paraissait un homme de génie, il serait le maître (1) ». Peu d'hommes ont été plus aimables que le vicomte de Ségur. La douceur de son caractère et l'agrément de son esprit rendaient son commerce charmant. Il parlait avec grâce et savait écouter. Légèrement ironique sans être railleur, il châtiait quelquefois, par un mot heureux, la vanité d'un sot : il était malin avec aménité. Comme écrivain, il est loin du comte de Ségur, son frère. Le vi-

(1) On a encore de lui : *Ma Prison, depuis le 22 vendémiaire jusqu'au 10 thermidor, l'an III de la république, par le citoyen Joseph-Alexandre Ségur*, le cadet. in 8°. de 30 pag. L—D—L.

comte était sans culture. Un de ses amis a dit, dans un poème badin, en parlant du livre du monde :

> C'est le seul livre avec fruit retenu ;
> Qu'il nous suffise, en fermant tous les nôtres :
> Ségur écrit, et n'en lut jamais d'autres.

Le vicomte de Ségur est mort à Baguères, le 27 juil. 1805, d'une affection de poitrine, à l'âge de cinquante ans. Ceux qui l'ont condamné comme éditeur des *Mémoires du baron de Besenval*, ont ignoré les faits qui le justifient. Le baron avait légué ses *Mémoires* au vicomte de Ségur. Celui-ci, menacé, pendant la terreur, d'une invasion de commissaires, déposa le manuscrit chez un conventionnel estimé. Les Mémoires y furent transcrits par une main infidèle ; et dans le cours de l'année 1805, le libraire Buisson les acheta d'un inconnu, pour une somme très-modique. Lorsque Buisson apprit qu'ils appartenaient à M. de Ségur, légataire du baron de Besenval, il l'aborda pour les acquérir de lui-même. Ségur déclara que l'intention du baron de Besenval n'avait jamais été de les rendre publics, et que la sienne était de se conformer à la volonté du testateur. Le libraire lui fit observer qu'en renonçant à les imprimer, il était tenu (lui Buisson) de restituer le manuscrit subreptice ; mais qu'un autre serait vraisemblablement moins délicat ; qu'on les publierait sans s'informer s'ils étaient ou non la propriété de celui qui les présentait ; que, dans ce cas, ils seraient imprimés tels qu'ils étaient, tandis qu'il lui proposait de laisser, sous le voile de l'initiale, tous les noms qu'on voudrait dérober à la curiosité des lecteurs. « Il consentait même, ajouta-t-il, à » toutes les suppressions qu'on juge» rait nécessaires. » Ségur accepta cet arrangement. Il supprima beaucoup, et ne supprima point assez. Voilà l'exacte vérité sur ces *Mémoires*, dont la publication fut un scandale. D—ès.

SEGUY (Joseph), abbé de Genlis et chanoine de Meaux, était né à Rodès, en 1689. Après de bonnes études, se sentant du goût pour la littérature, il s'y appliqua avec soin, et cultiva la poésie et l'éloquence, surtout celle de la chaire. Bientôt il parut à la cour et dans la capitale avec distinction, comme orateur chrétien. Choisi, en 1729, pour prêcher le Panégyrique de Saint-Louis, en présence de l'académie française, cette compagnie fut si satisfaite de son Discours, qu'elle demanda pour lui l'abbaye de Genlis ; et le cardinal de Fleury, alors premier ministre, voulut bien l'accorder. De tels succès excitèrent l'envie. On prétendit qu'il n'avait pas composé lui-même ce Panégyrique, et que Lamotte en était l'auteur. Seguy ne répondit point à cette injuste imputation. D'autres Discours du même mérite, ou d'un mérite supérieur, notamment un bel Éloge de Louis XIV, prononcé devant l'académie, et l'Oraison funèbre du maréchal de Villars, pièce très-distinguée, qu'on ne lui disputa point, prouvèrent qu'il n'avait pas besoin de s'adresser à autrui pour produire d'excellents ouvrages. En 1732, il remporta le prix de poésie à l'académie française. Cette pièce et la belle Oraison funèbre du maréchal de Villars lui en ouvrirent les portes. M. Adam, secrétaire des commandements du prince de Conti, et l'un des membres de l'académie française, étant mort, Seguy lui succéda, et fut reçu le 15 mars 1736. Son Disco[illegible] de réception, et la Réponse de l'al[illegible] de Rothelin, en qualité de directe[illegible] se trouvent au ve. vol. des Harr[illegible]

oncées par les académi-
Seguy remplit avec beau-
ctitude, pendant plusieurs
devoirs que lui imposait
u titre, et partagea avec
vaux de la compagnie. A
l joignait une véritable
âge avançant, il crut de-
er aux choses du monde,
s s'occuper que de celles
e vie. Retiré à Meaux, il
plir avec une édifiante
s devoirs de chanoine,
t, dit le duc de Nivernais
r sa vie et sa gloire, dans
où tout accès fût fermé à
t où il ne portât pas même
de ses talents. » L'a-
gretta un savant utile et
mais elle respecta ses mo-
mourut à Meaux le 12
âgé de soixante-douze ans.
le pathétique, et en gé-
l'émouvoir, qualité si né-
si précieuse dans un prédi-
ment le caractère de l'é-
Seguy. Il ne faut point
dans ses discours, ces
t saillants qui font le su-
ti distinguent nos orateurs
ordre: mais il écrit avec
legance; et son style brille
té et par une grande cor-
a remarque que bien qu'il
teur que poète, ayant
es prix de poésie, il n'en
obtenu d'éloquence, quoi-
courut plusieurs fois dans
n a de lui : I. *Recueil de*
ol. in-12. II. *Panégyri-*
nts, 1734, 2 vol. in-12.
funèbre du maréchal de
36, in-4°. IV. *Oraison*

funèbre du cardinal de Bissy, 1737, in-4°. Seguy était l'obligé de ce cardinal, évêque de Meaux, et c'était de lui qu'il tenait son canonicat. V. *Oraison funèbre d'Élisabeth de Lorraine, reine de Sardaigne*, 1745, in-4°. VI. *Discours académiques*, 1736, 1 vol. in-12. VII. *Nouvel essai de poésies sacrées*, 1756, 1 vol. in-12. Seguy a publié, avec l'abbé Trublet, la deuxième édition de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain*, par Vauvenargues, 1 vol. in-12. — On ne doit pas le confondre avec son frère, ami de Jean-Baptiste Rousseau, et qui donna une édition des *Œuvres* de ce poète, Didot, 1743, 3 vol. in-4°., et 4 vol. in-12.(3). L—Y.

SEIBOLD (Chrétien), peintre, né à Maïence, en 1697, manifesta, au sortir de l'enfance, ses rares dispositions pour le dessin. Il n'eut d'autre maître que son génie, et l'étude assidue de la nature. Ses figures ne sont ordinairement peintes qu'à mi-corps. Ce sont en général des portraits; mais par la manière dont elles sont historiées, il en sut faire de véritables tableaux. Cherchant à égaler Denner par le fini, il poussa cette qualité au point d'exprimer jusqu'aux pores de la peau. S'il est inférieur à ce dernier, pour la délicatesse du pinceau, il lui est supérieur par la science du dessin et le choix des attitudes. En 1759, il eut l'honneur d'être nommé peintre du cabinet de l'impératrice-reine Marie Thérèse. Parmi ses ou-

(3) Le manuscrit original de cette édition, très-bien conservé, est précédé d'une préface que la société des bibliophiles vient d'insérer dans le troisième volume de son recueil. L'original a été acheté par le prince Lobanoff. On y trouve la *Mascade* et les *Poésies libres*, imprimées dans l'édition des Œuvres de Jean-Baptiste Rousseau, publiée à Rotterdam, en 1724. Ainsi toutes ces poésies paraissent être incontestablement l'ouvrage de Jean-Baptiste Rousseau.

vrages les plus remarquables, on cite *un vieillard à mi-corps, habillé de grosse bure, ouvrant des yeux presqu'éteints, et paraissant faire des efforts pour parler.* Le Musée du Louvre possède *le portrait* de cet artiste peint par lui-même. Seibold mourut à Vienne en 1768. P-s.

SEICK-MAHMOUD. *Voy.* MOHAMMED.

SÉID-BÉCHAR, derviche turc, était un de ces solitaires auxquels la multitude accorde des dons surnaturels, en faveur de leur vertu et de leur sainteté (1). L'an de l'hégire 825, (1422 de J.-C.), Amurath II fut forcé de marcher en personne contre un nouvel imposteur qui prenait encore le nom de Mustapha, ce fils de Bajazet Ier., qu'on avait cru échappé à la déroute d'Ancyre. Avant de combattre son dangereux ennemi, le sulthan alla invoquer l'intercession de Séïd-Béchar, et sa politique ou sa piété furent récompensées par le succès. Le derviche se mit en prières : Mahomet lui apparut et l'avertit qu'il assisterait Amurath, et qu'il le rendrait victorieux. Le saint personnage arma le sulthan d'un cimeterre, à la tête de l'armée othomane, et lui dit : « Marchez, la victoire » suit vos pas. » Elle le suivit en effet : Amurath et l'imposteur se mesuraient à forces égales, depuis sept jours, lorsque le huitième, une hémorrhagie, presque miraculeuse, survenue au faux Mustapha, frappa d'une terreur panique tous ses soldats, et le fit tomber au pouvoir du sulthan, sous les yeux duquel il eut la tête tranchée. Ce prodige ne fit qu'ajouter à la réputation de sainteté de Séïd-Béchar. Aussi Amurath ne manqua-t-il pas de l'appeler à son aide lorsqu'il mit, quelque temps après, le siége devant Constantinople. Le solitaire arriva dans le camp, monté sur une mule et suivi de cinq cents disciples. Il déclara encore une nouvelle vision. Cette fois il avait été enlevé au ciel, et Mahomet s'était entretenu avec lui : la ville de Constantinople serait prise d'assaut ; les Musulmans auraient en partage un riche butin et beaucoup de femmes ; mais il était dit que les plus belles de celles qui peuplaient les monastères grecs seraient réservées à Séïd-Béchar et à ses disciples (2). Les promesses de Mahomet ne se réalisèrent pas cette fois : les Grecs opposèrent aux efforts des Othomans de bonnes murailles et un grand courage ; d'ailleurs ils avaient vu de leur côté, dit Jean Cananus, la Vierge-Marie, en robe violette, se promener sur leurs remparts et les encourager à se bien défendre. Amurath II leva le siége au bout de deux mois ; Séïd-Béchar remonta sur sa mule et reprit, avec ses disciples, le chemin de sa solitude, où il mourut dans l'obscurité. S—y.

SÉID-MOUSTAPHA, ingénieur turc, né à Constantinople, eut, dès sa plus tendre enfance, un goût irrésistible pour les sciences et les arts. Élevé par des parents dépourvus de toute instruction, il s'amusait, com-

(1) L'auteur de cet article a suivi, pour le nom du personnage dont il s'agit, l'autorité de Demetrius Cantemir : mais les historiens turcs extraits par Mouradgea d'Ohsson, nous apprennent qu'il se nommait Schems-eddyn-Mohammed Bokhary, et qu'il était surnommé Emir-Sulthan, sans doute parce qu'il avait épousé une fille de Bajazet Ier. Ils ne disent pas non plus qu'il fût derviche, mais docteur, le plus savant de son siècle, très-avancé en âge, et vivant en odeur de sainteté. A—r.

(1) Mouradgea d'Ohsson ne parle pas de cette seconde et vaine prédiction du vieux Schems-eddyn-Bokhary ; mais il dit que ce fut un disciple de ce docteur qui, trente ans après, prédit au même sulthan sa mort prochaine, et que le monarque frappé de cette prédiction, qu'il regarda comme un arrêt du ciel, mourut en effet au bout de trois jours. A—r.

ascal, dans la maison paternelle, rire, sur le terrain, des cercles, ngles, des parallèles et d'au-igures régulières, s'efforçant de pliquer à ses camarades, quoi-n'en eût lui-même qu'une con-ance bien imparfaite, puisque n livre n'avait encore été mis ses mains. Sentant bientôt la sité d'un compas pour s'assurer proportion des plans et des es qu'il avait jusqu'alors tracées sard, il éprouva une vive jouis-en se voyant possesseur de cet ument. Sa satisfaction augmenta remière fois qu'il conçut l'idée er une corde à deux piquets, et en servir dans la formation pro-onnelle de ses courbes. Une lu-d'approche très-ordinaire, que père lui prêta, lui donna les ens d'observer la lune, et d'af-er, devant une nombreuse as-lée, que cette planète était d'u-orme sphérique. Arrivé à l'a-cence, il passait une partie de emps à examiner avec la plus de attention tous les instruments pouvait se procurer; et bientôt nstruction des quarts-de-cercle utres instruments de même na-, lui devint familière. Il s'appli-dès-lors à l'étude des mathéma-s. Les éléments de géométrie clide et des fragments d'anciens ains traduits en arabe, firent delices. Il passait les jours et les avec les maîtres turcs, pour ienter la masse de ses con-ances. Ce fut Gelenbey Ismaïl di qui lui montra le calcul des ithmes. La perfection des ou-es et des instruments envoyés rope lui fit comprendre que ce était le centre où l'on cultivait ablement les sciences auxquelles nsacrait tous ses instants; et il résolut de s'en rapprocher. Il se mit à étudier la langue française, qu'il considérait comme la plus universelle et la plus capable de le mettre à portée d'approfondir des sciences qu'il aimait. En peu de temps, il put parcourir les ouvrages de Wolf, d'Ozanam, de Bélidor et de plusieurs autres auteurs; mais ces écrivains, qu'il trouvait plus ou moins diffus, ne remplirent point son objet, qui était la connaissance de l'application des mathématiques à la tactique, à l'architecture militaire, et aux diverses branches de la mécanique. A force de travail, les calculs de l'algèbre lui devinrent familiers, et il s'exerça lui-même, en attendant avec impatience l'occasion d'un voyage en Europe. Il abandonna momentanément cette idée, lorsque le sulthan Selim III eut fondé une nouvelle école de mathématiques (1), près de l'arsenal, à Sudlidzé. Séid-Moustapha y fut placé, en qualité d'élève permanent et salarié. C'était la première fois qu'on avait entendu à Constantinople des leçons publiques de mathématiques. L'ignorance et l'envie s'élevèrent de tous côtés contre cet établissement. On attaqua, on persécuta presque le maître et les écoliers. Ce déchaînement universel avait répandu le découragement dans l'école, lorsque le sulthan Sélim manifesta hautement la protection qu'il accordait à cette nouvelle institution. On y fit, par ses ordres, des plans de forteresses régulières et irrégulières, accompagnés d'explications écrites, où l'on exposait les règles qui avaient servi à les tracer. Quand ces expli-

(1) Séid Moustapha l'appelle nouvelle école, pour la distinguer de celle que le baron de Tott avait établie sous le règne du sulthan Moustapha. Mém. de Tott, tom. II, p. 178, édit. in-4°.

cations eurent été publiées, les élèves exécutèrent, d'après leurs plans, dans les campagnes qui environnent Constantinople, de petites forteresses avec leurs bastions en gazon, leurs chemins couverts et toutes leurs dépendances. Une foule innombrable d'habitants de Constantinople vint examiner ces travaux, et ne put refuser son admiration aux exercices et aux évolutions militaires qui eurent lieu pour l'attaque ou la défense des forteresses en miniature. Bientôt la masse du public ne contesta plus l'utilité dont pouvait être, pour la nation, un corps d'ingénieurs habiles: les murmures cessèrent, et les élèves poursuivirent leurs travaux sans être exposés aux railleries ou aux mauvais traitements. De bons officiers, d'excellents arpenteurs, se formèrent dans l'école; un atlas général, quoique rempli d'erreurs et d'incorrections, y fut dressé; et l'on se proposa de lever une carte plus exacte de l'Asie. Séid-Moustapha devait coopérer à cette belle entreprise, qui n'a probablement jamais été commencée. En 1803, il fit imprimer, en français, dans la nouvelle Typographie de Scutari (2), fondée par Sélim III, un ouvrage intitulé: *Diatribe de l'ingénieur Séid-Moustapha, sur l'état actuel de l'Art militaire, du Génie et des Sciences à Constantinople*. C'est comme auteur de cette brochure, aussi curieuse par le fonds des idées, que par la langue dans laquelle elle a été écrite (3), que nous donnons à Séid-Moustapha une place dans la *Biographie universelle*. L'auteur a fait précéder son ouvrage d'un *Avant-Propos sur son état*, où nous avons beaucoup puisé pour la rédaction de notre Notice. Les sciences et les arts font le tour du monde, dit Séid-Moustapha dans sa *Diatribe*; les nations de l'Europe, aujourd'hui si éclairées, ont eu pour maîtres les Latins; ceux-ci ont été les disciples des Grecs; et c'est dans la Perse, l'Égypte et l'Inde, qu'était autrefois le foyer des lumières. Dans les premiers temps, les Othomans n'avaient pas besoin de connaître la trigonométrie pour vaincre des ennemis aussi ignorants qu'eux. Plus tard les nations chrétiennes de l'Europe perfectionnèrent leur tactique et leurs armes, tandis que les Musulmans sont restés presque stationnaires; et ils ont éprouvé des revers. Le sulthan Sélim III a voulu faire cesser cet état de choses, et mettre ses sujets au niveau des autres nations. Séid-Moustapha fait ensuite une description rapide mais curieuse des différents établissements que l'on doit à ce prince, et il en démontre les avantages. Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement sur les dernières années de cet ingénieur: il paraît seulement qu'il périt lorsque Sélim III fut renversé du trône, en 1807, dans les combats

(2) Scutari, que les Turcs nomment *Usludâr*, la *Chrysopolis* des anciens, forme maintenant un faubourg de Constantinople: il est situé en Asie, au-delà du Bosphore, vis-à-vis du sérail.

(3) Ce n'était pas cependant le premier ouvrage écrit en français par un turc, et imprimé à Constantinople. Langlès, qui l'a fait réimprimer à Paris, en cite un autre qu'on doit à Mahmoud Rayf Efendy, ancien secrétaire de l'ambassade impériale près la cour d'Angleterre. Langlès croyait posséder le seul exemplaire de cet ouvrage qui existât en France; nous en avons sous les yeux un second, qui appartient à M. Roux, chef de division au ministère des affaires étrangères. Il est intitulé: *Tableau des nouveaux réglements de l'empire ottoman, composé par Mahmoud Rayf Efendy, imprimé dans la nouvelle imprimerie du génie, sous la direction d'Abdurr-Rhman Efendi, professeur de géométrie et d'algèbre*, Constantinople, 1798, in-4°, de 60 pages, orné de 27 planches gravées à l'eau-forte, représentant les principaux bâtimens, les vues pittoresques des sites occupés par la nouvelle milice othomane organisée à l'européenne, les camps, les armes, les vaisseaux, etc., établis d'après les nouveaux principes. Dans le titre de l'ouvrage, le mot *ottoman* est avec deux *t* et sans *h*, quoique Langlès en mette une dans celui qu'il a transcrit dans sa note.

e dommèrent entre les janissaires
troupes de nouvelle levée. L'ou-
e de Séid-Moustapha a été réim-
é à Paris, en 1810, d'après l'é-
n originale, par les soins de
glès, qui y a joint une Préface et
Notes. D—z—s.

EIDAH KHATOUN, princesse
aïde, s'est rendue célèbre par
rmeté et ses talents pour le gou-
ement. Épouse de Fakhr-ed-dau-
dont les états s'étendaient depuis
han et Hamadan, jusqu'à la mer
pienne, elle eut beaucoup à souf-
le l'inconduite et des prodigalités
e prince méprisable, sur lequel
nt néanmoins conserver un grand
ndant. Elle en abusa, dit-on, au
t de s'emparer de tous ses tré-
, de le laisser manquer des choses
ssaires, et de refuser même un
ul pour l'ensevelir. Il est proba-
qu'on a calomnié cette princesse,
accusant d'avarice, ou du moins
xagérant sa parcimonie, puisque
ourant Fakhr-eddaulah, l'an 387
'hégyre (997 de J.-C.), laissa
re-vingt-dix millions en numé-
: dans ses coffres, et plusieurs
ers d'habits de toute espèce (*V.*
HR-ED-DAULAH). Une si honteuse
erie ne s'accorde pas avec le ca-
ère de grandeur que Séïdah dé-
a depuis la mort de son époux.
rgée alors de la tutelle de ses
nts (*Voy.* MADJD-ED-DAULAH),
rétablit l'ordre dans les finan-
fit régner la justice, maintint
ranquillité au-dedans et la paix
ehors. La seule guerre qu'elle
à soutenir fut contre Cabous,
lle voulut vainement empêcher
recouvrer ses états héréditaires
les bords de la mer Caspienne
CABOUS, au Suppl.). Bientôt
intérêt commun détermina l'ha-
régente à vivre en bonne intelli-
gence avec ce prince, afin de résister à la puissance formidable que Mahmoud-le-Ghaznevide venait de fonder, à l'orient de la Perse, sur les ruines de celle de Samanides. (*Voy.* MONTHASSER, XXIX, 577) En effet, ce conquérant envoya, peu de temps après, des ambassadeurs à la cour de Rei, afin de sommer Seïdah de le reconnaître pour suzerain, et de lui payer tribut, menaçant, en cas de refus, de venir à la tête d'une armée, s'emparer de l'Irak. Seïdah ne se laissa point intimider par ces menaces. Voici la réponse qu'elle fit aux ambassadeurs : « Pendant la vie du » feu roi, mon époux, je redoutais la » puissance de l'invincible Mahmoud, » et les suites d'une lutte sanglante, » si son courage l'eût porté à atta- » quer un prince qui en avait beau- » coup. Mais depuis que je suis con- » damnée au veuvage, et chargée de » la régence des états de mon fils, » mes craintes se sont évanouies. Le » sulthan est trop sage et trop géné- » reux pour mesurer ses armes avec » les miennes. Qu'y gagnerait-il? Si » je succombe dans une guerre où je » saurai défendre jusqu'à la mort la » justice de mes droits, osera-t-il se » vanter d'avoir triomphé d'une » femme? Si au contraire le sort des » combats me favorise, quelle gloire » pour moi d'avoir humilié ce su- » perbe vainqueur! » Tant de fermeté et d'adresse fit impression sur l'esprit du monarque. Il n'insista pas sur ses prétentions par respect pour la généreuse Seïdah, et remit à d'autres temps l'exécution de ses projets ambitieux. L'illustre régente, ayant résigné à son fils, quand il fut majeur, les rênes du gouvernement, se vit obligée de les reprendre à cause de son incapacité. Des conseillers perfides mirent la désunion entre la mère et le fils. Seïdah,

forcée de recourir aux armes, vainquit l'ingrat Madjd-eddaulah, le fit prisonnier, lui pardonna, lui rendit la liberté et le trône, et voulut bien continuer à le diriger par ses avis et son expérience. Elle mourut l'an 415 (1024), au grand regret des Persans de l'Irak, qui, cinq ans après, passèrent sous la domination du sulthan de Ghaznah. (*V.* Mahmoud, XXVI, 168.) A—r.

SEIDEL (Chrétien-Henri), diacre et sous-inspecteur de la bibliothèque de Nuremberg, naquit en 1743, dans la principauté de Sulzbach. Son père, pasteur de village, lui donna les premières leçons, et il continua ses études à l'école de Sulzbach et au gymnase de Ratisbonne. Il perdit son père en 1761; et sa mère restant chargée d'une nombreuse famille, il ne put continuer ses études que par les secours de son frère, qui, simple commis dans une maison de commerce de Nuremberg, eut la générosité de partager son traitement avec lui. Seïdel se voua à l'état ecclésiastique; et après avoir été précepteur de quelques jeunes gens, il fut nommé, en 1771, pasteur d'Etzelwang, dans la principauté de Sulzbach. Dans un voyage qu'il fit à Zurich, il se lia avec Bodmer, Gessner, Steinbruchel, Lavater, et tous les savants qui donnaient alors un grand éclat à la littérature allemande. Il fut long-temps en correspondance avec Bodmer. L'exorciste Gassner étant venu, en 1775, aux environs de Sulzbach, où ses prédications firent beaucoup de bruit (*Voy.* Gassner), Seïdel publia un écrit sous ce titre : *Sur les menées et le séjour de Gassner à Sulzbach.* Cet écrit fut regardé par les protestants comme un acte de courage; et Seïdel en recueillit beaucoup d'honneur. Il était marié en 1773, et il eut le malheur de perdre sa femme au bout d'une courte et heureuse union. En 1780, il accepta la place de diacre à l'église de Saint-Sébald à Nuremberg, et il se maria en secondes noces l'année suivante. Il mourut en 1787. Ses écrits, composés en grande partie de sermons, sont indiqués dans Meusel. — Seïdel (Charlotte-Sophie-Sidonie), femme du précédent, naquit à Burg dans le pays de Magdebourg, le 24 nov. 1743. Son père, le docteur T. J. Lange, donna tous les moments que l'exercice de son art n'exigeait pas, à l'éducation de sa fille chérie; elle perdit ce tendre père à l'âge de seize ans, et huit ans après avoir perdu sa mère. Ces malheurs firent sur son ame une profonde impression, et elle en conserva toute sa vie une teinte de mélancolie que la lecture des *Nuits d'Young* ne fit qu'augmenter. Son oncle, le pasteur Lange, connu aussi comme poète, et chez lequel elle resta après la mort de son père, continua de favoriser son goût pour les lettres et la poésie. Ce fut en 1773, qu'elle épousa Seïdel, avec lequel elle avait entretenu une correspondance littéraire. Cette union fut conclue, sans que les deux époux se fussent jamais vus : et cependant elle fut parfaitement heureuse. La santé de Mme. Seïdel resta toujours délicate; et elle succomba dans ses secondes couches, en 1778. Ses poésies, pour la plupart d'un caractère religieux, se distinguent par une tendre mélancolie, un sentiment intime des beautés de la nature, et une grande confiance dans les vues de la providence. Ses Essais, Remarques et Discours en prose, ne sont point inférieurs à ses poésies. Le style en est simple, mais élégant et correct. Ses OEuvres ont été publiées

après sa mort, sous le titre d'*Œuvres posthumes*, Nuremberg, 1793, in-8°. Z.

SEIF-ED-DAULAH (Abou'l Haçan Aly), premier émir d'Halep, de la dynastie des Hamdanides, était frère de Naser-ed-daulah, émir de Moussoul, qui lui avait cédé, l'an 323 de l'hég. (934 de J.-C.), le Diarbekr et la ville de Meïafarekin (*V.* Naser-ed-daulah). Aussi le seconda-t-il dans ses expéditions, entreprises sous le prétexte de protéger le khalifat, contre l'insolence et l'avidité de la garde turke de Baghdad et contre l'oppression de l'émir al-omrah. Quoiqu'Aly eût obtenu, dans une de ces occasions, le surnom de *Seif-ed-daulah* (l'épée de l'empire), il ne se montra pas moins avide et ambitieux que les persécuteurs du khalife qu'il venait défendre (*V.* Rady et Mottaky). Cependant ce prince tient un rang distingué dans les annales de l'islamisme; et en effet il fut un grand homme, dès qu'il cessa de jouer un rôle secondaire. L'an 333 de l'hég. (944 de J.-C.), il conquit Halep et Émesse sur le Turk Akhschid ou Ykhschid, qui venait d'ajouter la Syrie à l'Égypte, dont le khalife Rady lui avait accordé l'investiture. Il assiégea même Damas, que Kafour, lieutenant d'Ykhschid, l'empêcha de prendre; et, malgré deux victoires qu'il remporta depuis, l'une sur Kafour, l'autre sur Ykhschid lui-même, il consentit à un traité par lequel il conserva la partie de la Syrie entre Halep et Émesse, et laissa Damas, avec le reste de cette province, au souverain de l'Égypte, dont il épousa la fille. Ykhschid étant mort, l'année suivante (*V.* Ykhschid), son gendre entreprit une nouvelle expédition contre Damas, et s'empara de cette ville, qu'il conserva peu de temps (*V.* Kafour). La décadence du khalifat avait relevé la puissance des Grecs en Orient. L'Asie Mineure entière était rentrée sous leur domination jusqu'à l'Euphrate. L'Arménie avait aussi recouvré son indépendance; et ses souverains avaient repris leur rang parmi les princes de l'Orient. Seif-ed-daulah, par la position de ses états, très-circonscrits tant à l'est qu'à l'ouest de l'Euphrate, se trouvait donc, pour ainsi dire, la sentinelle avancée des Musulmans sur les frontières des Chrétiens. Il se montra digne de ce poste périlleux; et tandis que les princes mahométans ses contemporains ne songeaient qu'à se dépouiller les uns les autres, lui seul, observateur zélé des préceptes du Coran, et réduit à ses propres forces, soutint les efforts des Grecs, commandés par les deux frères Léon et Nicéphore-Phocas, et par Jean Zimiscès: il arrêta souvent leurs progrès, les attaqua quelquefois avec avantage, et leur fit une guerre longue et opiniâtre, pendant tout son règne, qui dura trente-trois ans. Nous supprimons les détails peu intéressants de ces campagnes militaires, qui pour la plupart se bornaient à des incursions passagères, et n'avaient ordinairement pour but, de part et d'autre, que le pillage et la dévastation. Seif-ed-daulah était presque toujours l'agresseur, et pénétrait bien avant dans l'Asie-Mineure. L'an 961, il fut vaincu par Achod, roi d'Arménie, qu'il voulait forcer de lui payer un tribut. L'année suivante, les villes d'Anazarbe et d'Hadat (et non pas Halep (1), comme le disent Elmakin,

(1) [illegible]

Abou'l Faradj, Abou'l Féda, Cedrène, et les auteurs qui les ont copiés, lui furent enlevées par l'empereur Nicéphore-Phocas. L'an 965, Seif-ed-daulah perdit encore Masisa et Tarse. La plupart des habitants de cette dernière ville se retirèrent à Antioche. Raschik, l'un d'eux, s'y fit de nombreux partisans, leva des troupes, et alla assiéger Halep, qu'il espérait prendre pendant l'absence de Seif-ed-daulah; mais ce prince ayant envoyé des secours à son lieutenant, Raschik fut défait et mis à mort. L'an 966, les Grecs entrèrent en Mésopotamie, attaquèrent inutilement Amide et Nisibe; et, ayant repassé l'Euphrate, ils réussirent enfin à s'emparer d'Antioche, après un long siége. Seif-ed-daulah conclut bientôt avec eux un traité pour l'échange des prisonniers, et délivra un grand nombre de Musulmans, parmi lesquels se trouvait son cousin Abou-Feras al-Haret, prince aussi distingué par son courage que par son érudition, son éloquence et son génie poétique. Seif-ed-daulah mourut à Halep, le 24 safar 356 (8 février 967), à l'âge de cinquante-trois ou cinquante-cinq ans. On porta son corps à Méiafarekin, où il fut enterré. Ses états renfermaient la moitié de la Syrie, avec une portion de la Cilicie, de la Petite Arménie, et les districts septentrionaux et occidentaux du Diarbekr. Ce prince s'est rendu célèbre par sa valeur, son zèle pour l'islamisme et pour la justice, et surtout par la haute protection qu'il accorda aux gens de lettres. Aucun potentat musulman, si l'on en excepte quelques khalifes, n'eut à sa cour une aussi continuelle affluence de savants et de poètes. Seif-ed-daulah les comblait de graces et de bienfaits, particulièrement le poète Motenabby, qui célébrait ses exploits, et le philosophe Al-Faraby, auquel il dut le perfectionnement de son talent pour la musique. (*V.* Motenabby et Alfarabius.) Il savait un grand nombre de langues. Il cultivait lui-même les arts et les sciences avec succès; et l'on peut voir, dans Abou'l Feda et dans Elmakin, trois pièces de vers qui prouvent son talent pour la poésie. L'une est sur une de ses favorites, qu'il gardait seule dans un château, de peur qu'elle ne fût empoisonnée par ses autres femmes. Seif-ed-daulah ne fut cependant point exempt des préjugés de son siècle et de sa religion. Regardant ses guerres contre les Chrétiens comme des guerres saintes, il avait fait soigneusement ramasser la poussière de ses habits, au retour de chaque expédition; et lorsqu'il en eut une certaine quantité, il voulut qu'on en formât une brique, qui fut placée sous sa tête, dans son cercueil. Cet acte singulier de superstition a été depuis imité par quelques princes musulmans, entre autres par le sulthan othoman Bajazet II. A—T.

SEIF-EDDAULAH (Abou-Djafar Ahmed III), sixième et dernier prince de la dynastie des Houdides, émirs ou rois de Saragoce, succéda, l'an de l'hég. 525 (1130), à son père Abd-el melek Emad-eddaulah. Celui-ci, effrayé de la puissance et de l'ambition des Almoravides, nouveaux conquérants de l'Espagne (*V.* Joussouf Ben Taschfyn), s'était jeté dans les bras du roi d'Aragon, Alfonse Ier., qui, pour prix de son alliance, lui avait enlevé Saragoce, sa capitale, et l'avait soumis à un tribut. Seif-eddaulah, suivant la dangereuse politique de son père, et par crainte de malheurs plus grands, livra, dans l'espace de trois ans, au roi d'Aragon, la plupart des

s qui lui restaient encore dans ord-Ouest de l'Espagne. Aussi, t les historiens Arabes, quoi- eût pris les titres d'*Al-mostaïn-h*, et d'*Al-mostanser billah* (celui mplore et qui desire le secours), Dieu lui retira son appui à de son alliance avec les infidè- Alfonse ayant été tué, l'an 528 3) dans une bataille contre les oravides qui voulaient l'obliger ever le siége de Fraga, Seif- aulah rechercha la protection fonse-Raimond, roi de Castille, s'était fait céder Saragoce par le eau roi d'Aragon. Les menaces s mauvais procédés du Castillan rent Seif-ed-daulah de lui aban- er Roth-al-yehoud (Rueda), avec ques autres places qu'il ne pou- défendre ni contre les Africains, ontre les chrétiens, moyennant ession de la moitié de Tolède, plusieurs possessions aux envi- de cette ville. Cet échange eut l'an 534 (1139). Seif-ed-dau- vivait ainsi, depuis cinq ans, le voisinage de Tolède, lors- ne grande révolution l'arracha, gré lui, à sa paisible obscu La puissance des Almoravides, nlée, en Mauritanie, par les s que lui portèrent les Almoha- *V.* Abd-el Moumen et Tou- r), s'étant fort affaiblie en Es- e, des révoltes éclatèrent spon- ment sur divers points de la Pé- le, contre les oppresseurs des almans espagnols; mais, en mê- emps, il se forma diverses fac- , qui, ne pouvant s'accorder sur oyens et sur le but de l'indépen- e après laquelle on soupirait, se t la guerre, et se préparèrent de eaux fers. Cordoue venait de nner un roi dont elle s'était dé- ée au bout de quatorze jours. Les amis d'Ahmed Seif-ed-daulah ayant vanté ses richesses, son illustre origine, et promis le secours du Castillan son allié, les Cordouans l'agréèrent pour roi à la fin de ramadhan 539 (mars 1145). Il fit son entrée dans leur ville au bruit des acclamations; mais, huit jours après, les violences de ses gens soulevèrent le peuple, qui chassa ce prince et tous ses partisans, et rappela Hamdaïn son prédécesseur. Le mois suivant, Seif-eddaulah fut proclamé roi à Murcie; mais son parti fut comprimé, et ne se releva qu'au mois de septembre, sans acquérir pourtant assez de prépondérance pour que le prince houdide, retiré à Jaen, pût se rendre à Murcie. Peu de temps après il enleva Grenade aux Almoravides; mais il ne put prendre l'Alcaçaba Al-omrah (l'Alhambra), fut obligé, au bout de huit jours, de renoncer à une entreprise qui lui avait coûté beaucoup de monde, notamment son fils Emad-ed-daulah, et reprit la route de Jaen. Appelé enfin à Murcie, il y entra le 18 redjeb, 540 (4 janvier 1146), et y fut reconnu souverain, de même qu'à Valence et à Denia, où il se rendit peu de jours après: mais ayant marché bientôt avec toutes les forces de ces deux royaumes pour secourir la ville de Schatibah (Xativa), assiégée par Alfonse-Raimond et par l'Alcaïd de Cuenca, son allié, il fut tué, le 20 chaban (5 février suivant), dans les plaines d'Albaceta, près de Chinchilla, où les Chrétiens triomphèrent des Musulmans. Ainsi finit la puissance éphémère de Seif-eddaulah. La famille de Ben-Houd parvint encore à jouer, dans la suite, sous un prince habile, un rôle plus important et plus brillant. *Voy.* Motawakkel, XXX, 263. A—T

SEIF-EDDYN Ier., dixième roi d'Hormuz, sur la côte du Kerman, vers le commencement du 13me. siècle, avait d'abord régné dans l'île de Keïsch ou Kâs, après son père Aly. Il en fut chassé par les habitants, lorsqu'ils apprirent la mort de Chehab-eddyn, roi d'Hormuz, son oncle et son beau-père. Seif-eddyn se retira sur le continent, et monta sur le trône d'Hormuz, après avoir vaincu et tué le ministre Chahrihar, qui l'avait usurpé. Pour se venger des peuples de Keisch, il les attaqua dans leur île, les vainquit, et fit périr plusieurs de leurs capitaines, devenus ses prisonniers. Il régna ensuite paisiblement, et eut pour successeur son neveu Chehab-eddyn Mahmoud II. — SEIF-EDDYN II, treizième roi d'Hormuz, succéda, en 1277, à son père Rokn-eddyn Mahmoud III, qui, pendant un long règne, avait reculé les bornes de son royaume. Chassé du trône par deux de ses frères, il se retira, avec sa mère, à la cour de Kerman, où le sulthan Djélal-eddyn Soïourgatmisch, de la dynastie des Cara-Khataïens, lui fournit des secours. Il rentra dans ses états, vainquit et fit périr son frère Foulad; mais, défait à son tour par son autre frère Cothb-eddyn, il se refugia dans l'île de Brokt ou Keischom (1). Rappelé au trône, après l'expulsion d'un usurpateur qui avait assassiné Cothb-eddyn, il périt bientôt lui-même, avec sa mère et ses sœurs, victimes, comme lui, de la cruelle ambition de son frère Mas'oud IV, qui lui succéda vers l'an 1290. — SEIF-EDDYN III (Padischah), vingt-cinquième roi, et le dixième ou onzième depuis la fondation d'Hormuz, dans l'île de Djeroun qui avait pris le nom de sa nouvelle capitale, chassa du trône son père Cothb-eddyn II, et il le possédait l'an de l'hégire 832 (1429). Quoique le royaume d'Hormuz fût devenu très-puissant, tant par l'étendue de sa domination sur toutes les îles et les côtes du golfe Persique, que par son commerce considérable avec l'Inde, il avait été obligé de reconnaître la suzeraineté de Tamerlan. Seif-eddyn tenta de s'affranchir du tribut qu'il devait à Chahrokh, fils et successeur du conquérant tartare, et il soutint la guerre contre le mirza Ibrahim, fils de Chahrokh; mais il fut contraint à se soumettre. Son usurpation l'ayant rendu odieux à ses sujets, ils appelèrent son frère Touran-Chah, qui vint se présenter devant Hormuz, avec des forces imposantes. Seif-eddyn, hors d'état de lui résister, et craignant de tomber entre ses mains, emporta ses trésors, et se rendit à Herat, où Chahrokh tenait sa cour. Il y arriva pendant les solennités auxquelles donnait lieu la circoncision d'un fils de ce monarque. Admis à toutes les fêtes, ainsi qu'à la table du souverain, qui, à la fin du repas, faisait servir devant chaque convive un bassin rempli de pierres précieuses, de perles et de pièces d'or et d'argent, Seif-eddyn égaya la gravité de l'étiquette orientale, par la frayeur que lui causa la disparution du bassin placé devant lui, qu'un courtisan avait adroitement escamoté, d'après un signe de Chahrokh. Au surplus on prit intérêt à son sort. On lui accorda les timballes, l'étendard et une suite digne d'un souverain; et l'on expédia des ordres, afin que les troupes de l'Irak et du Farsistan fussent dirigées sur les états

(1) Cette île est aussi nommée *Lefi* ou *Kischme* par les Européens, *Dirat* par les Persans, *al Tawil* par les Arabes, et *ibn-Kawan* par le scheif Edrissi. C'est la *Oaracta* de Néarque.

pour l'y rétablir et chasser
titeur. (*V.* Touran-Chah
bientôt des contre-ordres
oyés; et Seif-eddyn fut ob-
er le trône à son frère, et de
r de la forteresse de Tirzek
ser le reste de ses jours. Ce
conclu sous la garantie du
persan, l'an 841 (1438). La
is d'Hormuz, donnée par
et adoptée par J. de Laët,
ignes et par les auteurs de
Histoire universelle, ne fai-
ion ni de Seif-eddyn III, ni
re, ni de son frère, offre
quent une lacune considé-
n de Barros, qui n'entre
un détail sur les règnes
is princes, donne mal-à-
ingt ans au règne de Seif-
ui n'a duré que huit à dix
lus. C'est dans l'histoire
sseurs de Tamerlan, par
Rizzak, que nous avons
elques détails sur ces trois
rmuz (*Voy.* Abd-el Riz-
Suppl.). — Seif-eddyn IV,
ième roi d'Hormuz, était
hah-Weis, qui avait été
ar son frère Salgar-Chah.
r étant mort sans enfants,
1501, Seif-eddyn, son ne-
de douze ans, lui succéda,
ins de l'eunuque Khodjah
mme habile, qui conserva
torité, comme régent et
inistre. L'an 1507, Alfonse
erque, ayant conquis, sur
Arabie, plusieurs places dé-
du royaume d'Hormuz,
l'ancre devant la capitale,
le roi de se rendre tribu-
la couronne de Portugal. Le
la résistance qu'il éprouva
inèrent à attaquer la flot-
mane: il en détruisit la plus
artie. Seif-eddyn et Attar
cédèrent alors à la nécessité. Le roi consentit à payer un tribut annuel, et permit aux Portugais de bâtir une forteresse dans l'île d'Hormuz; mais elle n'était pas à moitié achevée, que les intrigues d'Attar et l'insubordination des troupes d'Albuquerque obligèrent celui-ci de tenter une seconde attaque, qui ne réussit pas, et de remettre enfin à la voile. Seif-eddyn ne laissa pas de payer exactement le tribut aux capitaines portugais qui se présentèrent pour le recevoir, et il continua d'entretenir des relations avec Albuquerque, que ses expéditions dans les mers de l'Inde forcèrent de différer la conquête d'Hormuz (2). Attar étant mort (*V.* Attar, au Suppl.), Reis Noureddyn, gouverneur d'Hormuz, empoisonna Seif-eddyn, peu de temps après, en 1513 ou 1514, et mit sur le trône Touran-Chah, frère de ce prince (*V.* Touran-Chah III). A—t.

SEIF-EDDYN GHAZY Ier., roi de Moussoul, de la dynastie des Atabeks, était le fils aîné du fameux Zenghy, et résidait dans la ville de Schehrzour dans le Kourdistan, lorsque son père fut tué en Syrie (*V.* Zenghy). Son absence faillit à le priver de la succession paternelle. Son frère puîné, Nour-eddyn Aly, s'étant saisi de l'anneau de Zenghy, alla se faire reconnaître souverain d'Halep (*V.* Nour-eddyn); et le prince seldjoukide Alp-Arslan, qui se trouvait au camp, et auquel Zenghy avait laissé quelques vaines prérogatives de suzeraineté, crut voir une occasion favorable de s'emparer des états des Atabeks. Le zèle et l'adresse du vezir Dje-

(2) Elle n'eut donc pas lieu en 1507, comme l'ont avancé la plupart des historiens, en se copiant les uns les autres, et comme l'a dit aussi, d'après Raynal, l'auteur de l'article Albuquerque, tom. I

mal-eddyn conservèrent à Seif-eddyn le royaume de Moussoul, et déjouèrent aisément les projets d'un prince indolent, vain et voluptueux. Seif-eddyn arriva dans sa capitale; et Alp-Arslan, au lieu des hommages et des fêtes dont il s'était flatté, fut arrêté et renfermé dans le château de cette ville. Seif-eddyn, étant venu en Syrie, se réconcilia avec son frère Nour-eddyn, et lui fournit des secours pour faire la guerre aux Chrétiens, qui avaient compté sur la mésintelligence des deux frères. Il recouvra par les armes, sur l'ortokide, plusieurs des places qui avaient appartenu à son père, en Mésopotamie. Timourtasch assiégea ce prince dans Mardin, et ne lui accorda la paix qu'en le forçant de lui donner sa fille; mais lorsque la princesse arriva à Moussoul, Seif-eddyn était dangereusement malade, et mourut sur la fin de djoumady 2e., 544 (novembre 1149), âgé de quarante ans: il en avait régné un peu plus de trois. Ce prince, bon, affable et sage, faisait, deux fois par jour, à ses troupes d'abondantes distributions de vivres: il exigeait d'ailleurs que ses cavaliers eussent toujours le sabre et la masse d'armes à côté de l'étrier, et voulait, quand il était à cheval, que le sandjak ou étendard royal, flottât sur sa tête. Ces deux ordonnances furent imitées par tous les princes voisins. On l'enterra dans un magnifique collége, qu'il avait fondé et doté, à Moussoul. La princesse qui lui était destinée, épousa son successeur (*V.* Maudoud Cothb-eddyn). — Seif-eddyn Ghazy II, neveu du précédent, obtint le trône de Moussoul, après la mort de son père Cothb-eddyn Maudoud, l'an 565 (1170), au préjudice de son frère aîné, Emad-eddyn Zenghy, par le crédit de sa mère. Zenghy, frustré de ses droits, alla implorer le secours de Nour-eddyn, son oncle et son beau-père. Le roi d'Halep traverse l'Eufrate, prend Racca, Khabour, Nisbin, Sindjar, et entre par capitulation dans Moussoul; mais au lieu de déposer Seif-eddyn, il le confirme dans sa souveraineté, lui fait épouser une autre de ses filles, et oblige Zenghy de se contenter de Sindjar et de quelques places peu considérables. Cet injuste partage donna lieu à des guerres continuelles, qui hâtèrent la ruine des Atabeks. Seif-eddyn, ayant, après la mort de son oncle, l'an 568 (1173), rappelé les troupes auxiliaires qu'il venait de lui envoyer, s'en servit pour dépouiller son cousin, Melik-el-Saleh Ismael, fils et successeur du prince défunt. Il s'empara de Nisbin, Schabour, Harran, Roha, Racca, Saroudj, enfin de tout ce que Nour-eddyn avait possédé en Mésopotamie, et revint à Moussoul, où il passa ses jours dans le repos, abandonnant à ses ministres une partie des affaires du gouvernement. Peu de temps après, les émirs de Damas, voulant lui livrer cette ville, qui appartenait à Saleh, il hésita par défiance, et ils la donnèrent à Saladin, l'an 570 (1175). Cependant le roi de Moussoul, alarmé des progrès de ce dernier prince, qui venait de fonder une nouvelle puissance en Égypte et en Syrie (*Voy.* Saladin), envoya contre lui une armée sous les ordres de son frère Azz-eddyn Mas'oud, dirigé par un général de réputation. Emad-eddyn Zenghy ayant refusé de joindre ses troupes à celles de ses frères, Seif-eddyn l'assiégea dans Sindjar; mais il apprit bientôt que son armée, battue en Syrie près de Hamah, par Saladin, avait repassé l'Eufrate. Il

aitôt la paix avec Zenghy, nouvelles troupes, et prit la 'Halep, où il joignit ses forces de son cousin Saleh. Ayant eçu des renforts des princes es de Kheïfa et de Mardin, il contre Saladin : la bataille a encore dans les environs de , le 10 schawal 571 (23 avril : elle fut des plus sanglantes. ddyn la perdit ; presque tous ciers furent pris ou tués, et ne ne se sauva qu'avec peine: annoncer à Saleh sa défaite, 'arrêtant à Halep que pour s trésors de ce jeune prince, il a dans ses états, où il reçut la e que Saladin avait accordé la x Atabeks. Seif-Eddyn Ghazy de phtisie à Moussoul, le 3 76 (28 avril 1180), à l'âge te ans. Comme ses deux fils trop jeunes pour défendre les le la puissance des Atabeks l'ambition de Saladin, il ne ssa que des apanages, et lé- royaume de Moussoul à son zz-eddyn (*V.* Mas'oud Azz-). Seif-eddyn fut un prin- e, sage, aimable et chaste, jaloux de ses femmes, qu'il nit auprès d'elle que des eunu- fants. Jamais il ne toucha aux e ses sujets, ce qui est un assez ge pour un prince musulman ne, dit-on, jusqu'à l'avarice.

A—T.

FFERT (D. André), ou Saif- médecin allemand, exerça son Paris, depuis l'avènement au Louis XVI, à-peu-près, jus- premiers temps de la révo- Il fut très-en vogue, particu- nt dans les hautes classes ciété, de manière qu'il pou- peine suffire aux demandes étaient faites. La reine Marie-Antoinette le voyait souvent chez la princesse de Lamballe, dont il était le médecin, et qu'il guérit d'une maladie déclarée incurable par les plus célèbres docteurs de Paris. Cette cure fit grand bruit, et elle ajouta beaucoup à la réputation de Seiffert. Les gens de toutes les classes venaient le consulter ; il donnait des conseils gratuitement aux pauvres, certains jours de la semaine; et alors chacun était admis à son tour sans la moindre distinction. Le duc d'Orléans s'étant présenté un de ces jours-là pour le consulter, et les pauvres s'empressant de céder leur place au prince, le docteur lui cria de loin qu'il voulût bien s'asseoir, et attendre que ceux qui étaient venus avant lui fussent expédiés. Il paraît que le duc ne lui sut point mauvais gré de cette rigueur (1). Les succès extraordinaires de Seiffert lui suscitèrent des ennemis acharnés, et qui tentèrent plusieurs fois de le faire assassiner. Il a raconté lui-même une tentative d'empoisonnement à laquelle il échappa comme miraculeusement, et dont son emploi auprès de la princesse de Lamballe fut l'occasion. L'ouvrage où il a placé ces détails contient d'autres faits curieux ; il est intitulé : *Observations pratiques sur les Maladies chroniques*, premier volume, *Paris, à l'imprimerie des Amis de la langue allemande* (Brunswick et Leipzig), 1804, in-8°. (en allemand. Ce volume fut suivi d'un autre, contenant un petit *Dictionnaire pour servir à l'explication des Observations pratiques*, etc., in-8°., même date. Ces deux volumes sont une véritable curiosité bibliographique, parce qu'ils n'ont pas été mis en

(1) Mme. de Genlis parle plusieurs fois avec éloge du docteur Seiffert, dans les deux premiers volumes de ses *Mémoires*.

vente. On y trouve l'histoire détaillée et fort exacte de différentes maladies, particulièrement de celle de la princesse de Lamballe. (Voy. LAMBALLE, au *Supplément*.) L'auteur y a joint quelques anecdotes curieuses sur les événements politiques et sur la famille royale. Enfin l'ouvrage a aussi été publié dans le but de mettre sous les yeux du public allemand, des idées et des *specimens* d'une nouvelle orthographe, et un nombre assez grand de mots nouveaux, formés de racines allemandes, à l'exclusion de tous les mots étrangers ou dérivés d'une racine étrangère. Les principes de l'auteur sont développés dans la Préface, et dans le Dictionnaire : mais, il faut le dire, plusieurs de ses mots nouveaux ne seraient pas compris, tant ils s'éloignent de l'analogie la plus naturelle et des lois que toutes les langues suivent dans la formation des composés. L'orthographe que Seiffert propose lui a fait inventer quelques signes, pour que chaque son ou articulation fût représentée par un caractère particulier, de façon qu'il a été obligé de faire graver et fondre exprès ces nouveaux caractères. Sous ce rapport, le livre est sûr de fixer l'attention des linguistes. Du reste, il y a beaucoup de bizarrerie dans les idées de l'auteur, et celles de son ami Van-der-Molde, qu'il cite comme le créateur de sa méthode. Seiffert mourut à Paris, en 1809 (2). Il avait renoncé depuis long-temps à la pratique de son art (3), et ne s'occupait plus que de recherches sur la philologie, et sur la langue allemande. Z.

SEIGNELAY (J.-B., marquis DE). *Voy.* COLBERT.

(2) Voy. le *Magasin encyclop.*, 15e. ann. (1810), t. III, p. 134.

(3) La recette des pilules du docteur Saiffer, contre les obstructions, se trouve dans le *Journal de Pharmacie médicale*, d'oct. 1819, p. 348.

SEIGNEUX (GABRIEL), seigneur de Correvon, né à Lausanne, vers les dernières années du dix-septième siècle, eut une existence plus utile que brillante. Après avoir achevé à Genève et à Bâle ses cours de droit public et de mathématiques, il revint dans ses foyers, en 1718, fut nommé président du tribunal criminel ecclésiastique, puis l'un des magistrats de la ville où il concourut à fonder l'école de charité. Il était membre de la société économique (agricole) de Berne, et fut, sans interruption, président de celle de Lausanne : il était aussi correspondant de la société d'Angleterre pour l'avancement de la doctrine chrétienne, et associé de l'académie de Marseille. Il mourut à Lausanne, en 1776. Outre une Traduction de l'ouvrage d'Addison sur la *Religion chrétienne*, avec un *Discours préliminaire*, et *des Notes et Dissertations* (*V.* ADDISON, I, 209), auquel il a joint un Éloge de J.-Ph. Loys de Chéseaux, on a de lui : I. *Les Vœux de l'Europe pour la Paix*, 1748, in-8°., en vers. Cette pièce parut un peu avant la paix d'Aix-la-Chapelle. Lors de la guerre de Sept-Ans, l'auteur donna, sous le même titre, une pièce en prose, 1760, in-8°. II. *Système abrégé de Jurisprudence criminelle*, 1756, in-8°. de 344; ouvrage savant, et d'un usage continuel. Le Code criminel du canton de Berne y est continuellement mis en parallèle avec les lois romaines et la *Caroline* ou Code pénal de Charles-Quint. III. *Histoire de Frédéric-le-Grand*, trad. de l'allemand, 1760, in-8°. IV. *Discours sur l'irréligion*, *par Haller*, trad. de l'allemand, 1760, in-12. V. *Des Lois civiles relativement à la Propriété des biens*, ouvrage traduit de l'italien

, in-8°.; l'édition de 1768, est
ntée de quelques remarques par
lice. VI. *Lettres sur la Decou-
de l'ancienne ville d'Hercula-
et de ses principales Antiqui-*
770, 2 vol. in-8°. VII. *Usong,
ire orientale*, trad. de l'alle-
de Haller, qui l'avait écrit dans
igue maternelle, 1772, in-8°.
HALLER, XIX, 333 et 337).
*Lettres sur les Vérités les
importantes de la Religion*,
de l'allemand du même Haller,
, in-8°. Les *Muses helvétien-*
ou *Recueil de pièces fugitives
Helvétie*, 1775, in-8°., qu'on
tribue quelquefois, ont eu pour
r Bridel (Philippe-Syrach).
trouve le voyage fait, à la
e juillet 1736, dans les mon-
occidentales de la Suisse, que
eux avait déjà publié dans le
ire suisse de juillet 1737 : c'est
itation de celui de Bachaumont
apelle. Seigneux s'occupa long-
avec Loys de Bochat, et dès
, d'une Histoire littéraire de la
: Scheuchzer leur fournit d'im-
nts matériaux; mais ce travail
meuré inédit. On a publié des
*oires sur l'éducation, la vie,
wrages et le caractère de feu
. Seigneux de Correvon*, Lau-
, 1776, in-8°. de 24 pag. Son
se trouve dans le *Journal Hel-
ue* d'oct. 1776. A. B—T.

ILER (GEORGE-FRÉDÉRIC),
sseur de théologie, à Erlangen,
fils d'un portier, à Creussen,
le Baireuth, et naquit le 24 oc-
1733. Il reçut sa première
ction à l'école de Baireuth,
à celle d'Erlangen, où il acquit
onnaissances très-étendues dans
ngues orientales, les mathéma-
, les sciences naturelles et l'his-
Après ses années d'université,
il se chargea d'accompagner, comme instituteur, un jeune M. de Meyern, à l'université de Tubingen. Il fut ensuite pasteur à Cobourg, et enfin professeur à Erlangen, qu'il ne quitta plus, et où il mourut, le 13 mai 1807. Comme pasteur et comme auteur, Seiler a été fort utile à la propagation des idées religieuses. Ses Abrégés de la Bible eurent un succès qui fut surpassé par celui qu'obtint sa *Religion des enfants*, ouvrage élémentaire, publié en 1772, qui a eu dix-huit éditions, et qui a été traduit en diverses langues. Son *Petit catéchisme*, l'*Histoire abrégée de la religion révélée*, et ses *Lectures pour l'habitant des villes et celui des campagnes*, ont eu le même avantage. Seiler fut sans aucun doute un des écrivains les plus féconds parmi les théologiens protestants. Le nombre de ses écrits se monte à 170. Ceux que nous avons cités ont été tirés à cinq cent mille exemplaires chacun. Comme il était propriétaire d'une imprimerie et l'éditeur de tous ses ouvrages, il fut en état de les vendre à très-bas prix, ce qui contribua encore à les propager. Sa biographie, composée par J. B. Lippert, a paru à Erlangen, 1789, in-8°. Z.

SEISLAS ou CIASLAS, roi de Dalmatie, fut un de ces petits souverains qui profitèrent de la faiblesse de l'empire d'Orient au neuvième siècle, pour se rendre indépendants; et qui étaient plus ou moins soumis au roi des Bulgares, le plus puissant d'entre eux, et dont les états réunis finirent par former le royaume de Hongrie. Rodoslas, père de Seislas, était déjà compté pour le quinzième roi de Dalmatie. Les Croates, qui dépendaient de cette petite monarchie, s'étant révoltés, Rodoslas marcha contre eux d'un côté, et donna une partie de

à se déguiser lui-même, hautain et flatteur à-la-fois, sous un air de retenue, il cachait une ambition démesurée, et dans cette vue, employait tantôt le faste et les largesses, tantôt la vigilance et l'application. Au commencement d'une fortune naissante, il sentit le besoin de s'accréditer par de sages conseils, dont il avait soin de se faire donner tout l'honneur. Enfin, à force d'artifices, il s'empara tellement de Tibère, que ce prince, impénétrable pour le reste des hommes, était pour lui seul ouvert et sans défiance. Lorsqu'il fut devenu commandant des gardes prétoriennes, le premier pas qu'il fit vers l'accomplissement de ses projets ambitieux, fut de réunir en un même camp ces gardes auparavant dispersés dans les différents quartiers de la ville, afin d'avoir sous sa main une force redoutable. Ensuite il s'attache à se faire des créatures dans l'armée, dans le sénat, et devient le distributeur des graces. Tibère se prête avec une complaisance inconcevable à tout ce que Séjan desire; il l'appelle le *compagnon de ses travaux*, et souffre que les images de son favori soient portées à la tête des légions, mises dans les places publiques et sur les théâtres, entre autres sur celui de Pompée, ce qui fit dire à Crémutius Cordus ce mot qui, plus tard, lui coûta cher : « Pour le coup, voilà ce théâtre à « jamais perdu. » Un péril que courut l'empereur, fut pour Séjan l'occasion d'un nouvel accroissement de puissance. Le prince soupait avec lui dans une grotte, lorsque tout-à-coup l'entrée s'écroule et écrase des domestiques. Alors Séjan fait de son corps une [illegible] et le garantit d'[illegible] soit inévitabl[illegible] bornes à son pouvoir, et ses conseils les plus pernicieux ne sont plus que la preuve d'un entier dévoûment. Parvenu à ce haut degré d'élévation, il ne voit plus dans les membres de la famille impériale que des ennemis qui lui font obstacle. Drusus, fils de Tibère, fut sa première victime. Dans un moment de vivacité, ce jeune prince lui avait donné un soufflet: avant à satisfaire à-la-fois son ambition et sa vengeance, Séjan séduit Livie, femme de Drusus, et l'engage à empoisonner son mari, sous promesse de l'épouser et de ne régner qu'avec elle. Après cela il a soin d'aigrir contre tous ses proches le caractère soupçonneux du prince; et par les plus odieux artifices, vient à bout de faire périr tous les fils et petits-fils de Tibère, ainsi que la veuve de Germanicus. Afin d'arriver plus sûrement à son but, il avait déjà déterminé le prince à quitter Rome pour aller vivre à Caprée, dans une retraite délicieuse, et lui abandonner, en quelque sorte, les rênes du gouvernement. Séjan, tantôt recueillant à Rome les hommages du sénat, tantôt à Caprée, isolant de plus en plus l'empereur, n'avait plus qu'un pas à faire. Il commence par demander la main de Livie, qui le pressait depuis long-temps de l'épouser. Un refus le rend furieux, et le décide à frapper les derniers coups. Mais déjà Tibère avait conçu quelques soupçons; et pendant que le sénat, toujours plus avili, élevait des autels au ministre tout puissant, qui déjà n'appelait plus Tibère que *le roi de Caprée*, les lettres ambigues de l'empereur au sénat, où il loue son *cher Séjan*, tantôt lui ôtent, tantôt lui rendent l'espérance. Enfin, Antonia, belle-sœur de T[illegible]e, informée par un des complice[illegible] parvenir au prince

plan de la conspiration qui
e point d'éclater. Tibère, jus-
alarmé, nomme Macron
ndant des gardes prétorien-
t l'envoie à Rome. Celui-ci
vre assez habilement pour lais-
ire au favori qu'il est porteur
velles très-flatteuses pour lui.
it convoqué, un des consuls lit
tre de Tibère, longue, vague,
ppée, et qui se terminait par
d'arrêter Séjan. Le même jour
ranglé dans sa prison, l'an 31
C. Son corps, livré aux in-
le la populace, fut traîné par
et jeté dans le Tibre : tableau
vénal, dans sa X^e. satire,
les plus vives couleurs. Ses
périrent après lui. On a révo-
doute l'anecdote de sa jeune
iolée par le bourreau avant
mise a mort, parce que la loi
nettait pas de livrer une vierge
plice. Apicata, leur mère,
vait répudiée pour épouser
ne put survivre à la perte de
ocentes victimes; mais, avant
ner, elle fit parvenir à Tibère
noire où elle révélait les détails
npoisonnement de Drusus. Li-
t remise entre les mains de
e Antonia qui, dit-on, la fit
de faim. Les sénateurs pour-
nt la mémoire de Séjan avec
d'acharnement qu'ils avaient
de bassesse à lui faire la
Les délateurs saisirent avide-
ette occasion pour fondre sur
yens opulents, comme sur une
u'on leur abandonnait; et Ti-
veloppa dans la perte de ce
nt homme tous ceux qui lui
suspects, ou dont il avait à
r. A côté des amis de Séjan
rèrent ce titre. Tacite nous
discours de deux hom-
t s'en prévaloir. Le
premier se donna la mort, et sa fermeté sauva l'autre. Velléius a déshonoré son talent en faisant un éloge pompeux du favori que l'énergique pinceau de Tacite nous a montré sous ses véritables couleurs. Séjan a laissé une mémoire abhorrée et un exemple capable de servir de leçon aux ministres qui abusent de la confiance des princes. On peut consulter, pour plus de détails, Tacite, Suétone, Crevier, *Histoire des Empereurs*. La catastrophe de Séjan a été mise au théâtre trois fois, d'abord par Cyrano de Bergerac (sous le titre d'*Agrippine*), puis par Magnon, dont la pièce fut représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en 1646, enfin par J. B. Ch. Chopin, du Hâvre, dont la tragédie intitulée : *La Mort de Séjan*, a été imprimée en 1755, in-12. N—L.

SÉJAN (Nicolas), organiste, né à Paris, en 1745, eut pour maître Forqueray, et toucha, dès l'âge de treize ans, à Saint Merry, un *Te Deum* improvisé, qui fut admiré de tous les maîtres de cette époque. Deux ans après, il obtint, au concours, l'orgue de Saint-Merry, et, en 1767, ayant été nommé l'un des quatre organistes de Notre-Dame, il devint le collègue de Daquin, de Couperin et de Balbâtre. Enfin il fut organiste du roi, et plus tard professeur au conservatoire de musique. Il était organiste des Invalides, et il avait recouvré son emploi à Saint-Sulpice, lorsqu'il mourut le 18 mars 1819. On a de lui trois Ouvrages gravés : I. Un livre de *six Sonates* de piano, avec accompagnement de violon. II. Un Recueil de *Rondeaux* et *Airs* dans le genre gracieux. III. Un Œuvre de *Trios*, avec accompagnement de violon et de basse. Delille a immortalisé ce musicien, dans son poème

des *Trois Règnes de la Nature*, par les vers suivans :

Séjan a préludé, loin d'ici, loin profanes!
De l'inspiration les sublimes transports
Échauffent son génie et dictent ses accords.
Sous ses rapides mains le sentiment voyage;
Chaque touche a sa voix, chaque fil son langage:
Il monte, il redescend sur l'échelle des tons;
Et forme sans désordre un dédale de sons.
Quelle variété! que de force et de grâce!
Il frappe, il attendrit, il soupire, il menace....

Z.

SEISSEL. *Voy.* Seyssel.

SÉJOUR (du). *Voy.* Dionis.

SELCHOW (Jean-Henri-Chrétien de), né à Werningerode, le 26 juillet 1732, étudia à Göttingen, y fut nommé professeur de droit en 1757, et passa, en 1782, avec le même titre, à Marburg, où il mourut le 21 avril 1795. Son cours de jurisprudence attira long-temps, de tous les côtés de l'Allemagne, des jeunes gens studieux; et sa renommée littéraire s'accrut surtout par *ses Éléments du droit privé allemand* (*Elementa juris germanici privati hodierni*) dont il a paru huit éditions, de 1757 à 1795, et qui a été adopté, comme élémentaire, par la plupart des universités de l'Allemagne. On a néanmoins reproché à l'auteur d'avoir adopté pour son exposition de la jurisprudence germanique le plan suivi dans les Institutes de Justinien ou pour le droit romain. Ses *Elementa juris publici germanici*, qui furent imprimés pour la première fois en 1769, ne jouissent pas de la même réputation. Selchow s'occupa aussi du droit romain; mais ses écrits sur cette matière, se distinguent plutôt par un latin clair et élégant, que par des vues philosophiques et une bonne méthode. La vivacité de son esprit, jointe à une haute opinion de son mérite, lui attira un grand nombre de querelles. Il fut le collaborateur de plusieurs ouvrages périodiques, dans lesquels il se livra souvent à une critique vive et sévère, surtout à l'égard des ouvrages de Droit. Selchow était d'une vanité excessive, et vif jusqu'à l'emportement. Ses écrits sont bien inférieurs, sous le rapport du plan et de la méthode, à ceux que Pütter avait publiés avant lui sur la même matière. Comme tous ceux des professeurs de Göttingue, ils offrent l'avantage d'une notice exacte des ouvrages composés sur des sujets analogues; avantage principalement dû à l'usage de la bibliothèque de cette ville, une des plus riches de l'Europe. Sa vie fut publiée en latin, en 1796, par un professeur de Marburg, sous ce titre: *M. C. Curtii Memoria J. K. C. de Selchow*, et elle est insérée dans l'almanach de jurisprudence par Koppe (année 1796). *Voy.* aussi le Nécrologe de Schlichtegroll, tome II, p. 41, etc.

Z.

SELDEN (Jean), appelé par Grotius *la gloire de l'Angleterre*, naquit le 16 déc. 1584, à Salvington, dans le comté de Sussex. Après avoir fait ses premières études à l'école de Chichester, où ses progrès dans les langues savantes furent si rapides, qu'à l'âge de dix ans il composa un distique latin, qui fut gravé sur la porte de sa maison natale, Selden fut admis, à quatorze ans, à Hart-Hall, à Oxford. Il passa trois ans dans cette université, et vint au Temple, où il acquit une grande célébrité. Il trouva de nombreux secours pour le perfectionnement de ses connaissances, et pour ses recherches sur les antiquités judaïques, dans ses liaisons avec les hommes les plus distingués de cette époque, Camden, Spelman, Robert Cotton et l'archevêque Usher. En 1607, il termina un Recueil chronologique de tous les documents recueillis sur les matières

es ou privées d'Angleterre, la conquête. En 1610, il pu-ux traités, l'un en anglais, : *England's epinomis*, et en latin, intitulé : *Jani An-ı facies altera*. Dans la mê-ée, il publia un petit ouvrage : *The duello, or single com-*visé en deux parties, le duel ıdiciaire dont il parle très-lé-ent, et le duel judiciaire, dont loppe les règles et les formes ı'elles ont été pratiquées en An-: depuis l'entrée des Normands. lernière partie fut réimprimée dres, en 1706. A la prière :hel Drayton, Selden rédigea tes sur les dix-huit premiers du *Poly Olbion*, ou Descrip-vers alexandrins des différents ; d'Angleterre. En 1614, il au public le plus grand ouvra-l ait composé : c'est un traité res d'honneur (*Titles of ho-*, dont la seconde édition pa-1631, et la troisième en 1672. raduction latine, par Simon-ırlow, fut imprimée en 1696, ncfort. Cet ouvrage surpasse e qui a été publié sur la même e. En 1616, l'auteur réimpri-enrichit de Notes l'*Éloge des nglaises*, de Jean Fortescue. le même temps, Bacon ayant ommé chancelier, Selden lui ıa un livre intitulé : *Bref ex-sur la dignité de lord chance-l'Angleterre*. En 1617, il s'oc-d'un traité sur le séjour des en Angleterre; et, dans la mê-mée, d'un ouvrage ayant pour : *De Diis Syris syntagmata*, réimprimé en Hollande, en , et à Leipzig, en 1662 et 1680. ıt en 1618, qu'il jeta l'alarme le clergé anglican, par l'atta-igoureuse qu'il fit de la doctrine du droit divin des dîmes, dans son Histoire de cette prestation ecclésiastique. Des plaintes furent portées contre lui au roi Jacques Ier., qui le fit traduire devant une commission de cour supérieure. Selden reconnut hautement sa faute. L'ouvrage fut prohibé, et il fut défendu à l'auteur de répondre aux réfutations qu'on en ferait. Il en parut deux, auxquelles Selden fit des réponses qu'il distribua manuscrites à ses amis. Deux autres pamphlets furent encore dirigés contre son histoire; mais il mit fin à cette controverse, en déclarant, dans un court Précis, qu'en publiant son *Histoire des Dîmes*, il n'avait entendu traiter qu'une question historique, sans vouloir porter atteinte à l'origine toute divine de ce droit. En expiation de ses torts, et par déférence pour le roi Jacques, il publia trois opuscules, l'un sur le nombre 666, l'autre sur Calvin, le troisième sur la naissance de J.-C. Lors de l'assemblée du parlement, en 1621, Jacques Ier. prétendit que les priviléges des communes n'avaient d'autre fondement que la tolérance des monarques. Le 18 décembre, fut enregistrée une protestation portant que les libertés, franchises et juridiction du parlement sont autant de droits formels et héréditaires des sujets anglais. La dissolution du parlement s'ensuivit, et le roi fut tellement irrité de cette protestation, qu'il la déchira de sa propre main, et fit emprisonner Selden, comme en étant le principal auteur. Traduit au conseil privé, Selden ne tarda pas à être mis en liberté. Il composa, par ordre de la chambre des pairs, une Dissertation sur les priviléges des barons; et, vers le même temps, un Traité sur les fonctions judiciaires du parlement, qui n'a été imprimé qu'après

sa mort, en 1681, et qui n'est digne ni de son savoir ni de sa réputation. Il paraît que le chancelier Bacon consulta Selden, sur la validité de la sentence prononcée contre lui; et que celui-ci lui indiqua les moyens de se pourvoir en nullité. Ce fut en 1623, qu'il fit imprimer l'ouvrage d'Eadmer, moine de Canterbury, ayant pour titre : *Historiæ novorum sive sui seculi*, contenant l'histoire des affaires publiques, depuis 1066 jusqu'en 1122. En février 1624, il fut élu député au parlement pour le bourg de Lancaster; mais il n'y parla point, et fit seulement partie de quelques comités; aussi lorsque Charles Ier., qui venait de succéder à Jacques, eut convoqué un autre parlement, les habitants du comté de Lancaster, n'ayant pas trouvé leur député assez violent contre la dernière cour, en élurent un autre; mais Selden se fit députer par le Wiltshire. Alors il s'unit à Wentworth, Noy et quelques autres ennemis de la Cour et du duc de Buckingham. Dans le parlement suivant (1626), il fit partie du comité chargé de dresser l'acte d'accusation de ce ministre, et de poursuivre son jugement devant la chambre des pairs. Ce fut même lui qui eut la mission spéciale d'attaquer le duc sur ses prévarications. En juin 1626, le parlement fut de nouveau dissous, et le roi forcé de recourir aux emprunts. Plusieurs seigneurs, ayant refusé de payer, furent arrêtés. Selden plaida pour l'un d'eux, Sir Richard Hampden. Ses efforts furent inutiles. Réélu, en 1628, par le comté de Lancaster, dans le troisième parlement de Charles Ier., il prit une grande part aux succès du *Bill des droits*, qui passa, avril de cette année. C'était vers ce temps que les fameux marbres de Paros avaient été apportés chez le comte d'Arundel. Lorsque la *pétition des droits* eut été accordée, Selden se retira à Wrest, dans le comté de Bedford, et consacra tout l'été à son excellent commentaire sur ces marbres, sous le titre de *Marmora Arundeliana, sive Saxa græca incisa*, in-4°., 1629. Ce commentaire nous a valu les belles éditions de Prideaux, en 1676, et de Maittaire, en 1732 : la dernière sous le titre de *Marmora Oxoniana*. Durant la session de 1629, Selden, sur une pétition des imprimeurs et des libraires de Londres, défendit la liberté de la presse contre les décrets de la chambre étoilée. Il mit également beaucoup d'ardeur à démontrer l'illégalité des droits de tonnage établis sans le consentement du parlement. L'orateur refusa de mettre la question aux voix. La chambre fut ajournée, puis dissoute, et des mandats d'arrêt furent lancés contre plusieurs membres, notamment contre Selden. Traduits devant la cour du banc du roi et devant la chambre étoilée, ils demandèrent leur liberté sous caution. Les juges en référèrent au roi. Les délais expirèrent, et les accusés restèrent en prison. Au terme suivant, les juges demandèrent, non-seulement une caution de se représenter, mais même une caution de bonne conduite. Les accusés s'y refusèrent : Selden fut transféré dans une autre prison, et n'en sortit que l'année suivante, en donnant caution. Ce ne fut qu'en 1634 que, sur une pétition présentée au roi, il obtint une décharge entière. Il avait composé, dans sa prison, son savant livre *De successionibus in bona defuncti ad leges Hebræorum*, imprimé pour la première fois, en

ec cette épigraphe : *Et sor-*
a inter vincla recusat, et
ié en 1636, avec un traité
ssione in pontificatum He-
, qu'il dédia à l'archevêque
rbury. Ces deux ouvrages
réimprimés à Leyde, en
vec des additions de l'au-
à Francfort, en 167[illegible]. On
vers 1609, Grotius avait
livre intitulé *Mare liberum*,
blir le droit que réclamaient
ndais, de naviguer dans les
ientales, malgré l'opposition
gnols et des Portugais. Quel-
ées après, Selden combattit
ipes de Grotius, dans son
usum. Quoiqu'à dire vrai,
clausum ne soit pas une ré-
catégorique de l'ouvrage
ciste hollandais, cependant
ion des titres annonce suffi-
l'intention et le but de Sel-
'époque où il encourut la
du roi Jacques, par la pu-
de son *Histoire des di-*
miral d'Angleterre ayant oui
'un ouvrage de ce juriscon-
le domaine de la mer, en
mpte au roi. Jacques donna
mettre cet écrit en état d'ê-
é et, dans l'été de 1618, Sel-
enta son manuscrit au mo-
qui le fit soumettre à l'examen
Marten, président de la cour
ité, lequel l'approuva. Alors
présenta Selden au roi, pour
'impression. Jacques était sur
d'en signer l'ordre, lorsqu'il
it que l'ouvrage contenait cer-
sage qui pourrait déplaire au
Danemark, qu'il ne voulait
nser, parce qu'il lui devait
me considérable, et voulait
mprunter une plus forte en-
elden retrancha ce passage;
roi et ses ministres, n'atta-
chant plus autant d'intérêt à la publication de l'ouvrage, il demeura pendant quinze ans oublié dans le cabinet de l'auteur. On lui objectait que certains passages semblaient restreindre la juridiction de l'amirauté; que d'autres pourraient contrarier les vues du roi dans ses plans à l'égard des puissances étrangères. Sous le règne suivant, d'autres objets fixèrent l'attention de Selden; et ce ne fut qu'au printemps de 1635, que des prétentions maritimes étant controversées dans un débat avec la Hollande, on détermina Charles Ier. à ordonner la publication de ce livre. Telle est l'histoire de cet ouvrage fameux; et c'est dans Selden lui-même que ces notions ont été puisées. L'ouvrage est dédié au roi Charles, et la préface est datée d'Inner-Temple, 4 nov. 1625. Par une déclaration enregistrée le 26 mars 1636, le roi ordonna que trois exemplaires de cet ouvrage, *où se trouve être établie la preuve du domaine souverain de la Grande-Bretagne sur les mers d'Écosse et d'Irlande*, fussent déposés aux archives du conseil de la cour de l'échiquier et de la cour de l'amirauté. Il fut traduit en anglais, en 1652, à l'époque de la rupture entre l'Angleterre et la Hollande, par Marchemont Needham, et, après la restauration, par J. H. (probablement Jacques Howel). En soutenant la cause de la liberté des mers, Grotius avait peu développé sa doctrine, sans doute parce que, fondée sur le droit naturel, elle lui paraissait incontestable et absolument démontrée. Selden, au contraire, invoqua l'autorité des publicistes favorables à la sienne, de l'auteur anonyme du *Consolato del mare*, d'Albéric Gentilis, etc., celle même des saintes Écritures et des poètes anciens. Il épuise

tous les sophismes pour faire prévaloir l'opinion contraire. « Le *Mare* » *clausum*, dit Gérard de Rayneval, » l'un de nos diplomates les plus dis» tingués du siècle dernier, est un » monument remarquable des efforts » dont est susceptible l'imagination, » quand l'amour-propre ou un pa» triotisme exagéré l'aiguillonne. » Selden caressait les vues ambitieuses de son gouvernement. Charles Ier., auquel il dédia son ouvrage, en avait tellement adopté les principes, qu'il chargea Carleton, son ambassadeur à la Haie, de porter plainte aux états-généraux, contre l'audace de Grotius, qui avait osé soutenir la liberté des mers, et demander qu'on en fît un exemple. Ces principes furent aussi ceux de Cromwell et de son parlement, et ils donnèrent lieu à la guerre contre les Provinces-Unies. Enfin Guillaume III, dans un manifeste, où il reprochait à Louis XIV d'avoir laissé violer par ses sujets le droit de souveraineté de la couronne d'Angleterre sur les mers britanniques, et George III, dans les dernières guerres, ont suffisamment prouvé qu'ils n'avaient point abandonné la doctrine de Selden. Jusqu'à Gérard de Rayneval, aucun auteur français n'avait attaqué les paradoxes du subtil et savant jurisconsulte anglais. C'est en 1811 que le diplomate français analysa la Dissertation dont il s'agit, dans son Traité intitulé : *De la Liberté des mers*, et qu'il réfuta Selden avec une force de dialectique et une puissance de preuves qui ôtent à cet écrit le cachet d'un ouvrage de circonstance. En 1640, le roi convoqua un nouveau parlement, où Selden vint comme député d'Oxford. Il fut nommé membre de plusieurs commissions, et spécialement de celle qui fut chargée de préparer l'accusation contre Strafford; mais il paraît qu'il s'opposa fortement à cette poursuite, et que le parti de l'accusation porta son nom sur une liste de prétendus ennemis de la justice. Il y eut, dans la même session, une discussion assez vive entre Selden et Grimston, au sujet de la suspension des ministres par l'autorité épiscopale. Tous les efforts de Selden ne purent empêcher que le bill qui tendait à exclure le clergé des fonctions législatives et judiciaires ne fût reçu à la chambre, le 17 mars 1641. Selden avait composé, de 1636 à 1640, son livre *De jure naturali et gentium juxtà disciplinam Hebræorum*, où il arrange en système toutes les lois des Hébreux qui concernent le droit naturel, et les sépare d'avec celles qui se rapportent à la constitution particulière de la nation juive. Budée, professeur à Halle, en a donné un abrégé en 1695. Quoique Milton, dans son traité intitulé *Areopagitica*, fasse un grand éloge de cet ouvrage, et, quoiqu'il soit aussi vanté par Puffendorff, il pèche cependant par la clarté et la méthode; et, quant au fond, il n'a pas contribué au progrès de la science du droit naturel. Cependant Selden jouissait alors d'une telle considération dans sa patrie, qu'il ne tenait qu'à lui de choisir parmi les places les plus considérables. On prétend que Charles Ier. lui offrit celle de chancelier, et qu'il la refusa (1). D'autres assurent que ce ne fut qu'un projet, qui manqua par diverses considérations étrangères à sa propre volon-

(1) « *Et ce fut très-heureusement*, dit un auteur » anglais; *car s'il l'avait acceptée*, ajoute-t-il avec » une étrange et barbare naïveté, *qui sait si son* » *nom, sa sagesse, sa probité et ses talents n'au*» *raient pas servi la cause du roi, et empêché le* » *peuple anglais de livrer ce prince au châtiment* » *juste et exemplaire que sa dissimulation et ses* » *autres crimes avaient mérité ! ! !* » ;

té. La conduite qu'il tint en juin 1642 put changer les dispositions du roi. La couronne avait fait une proposition que Selden regardait comme inconstitutionnelle, et qu'il combattit avec vigueur. Lord Falkland lui écrivit, par l'ordre du roi, une lettre affectueuse; mais il n'en demeura pas moins inébranlable dans son opposition. Déjà, à son retour à Oxford, en 1640, il s'était rapproché des ennemis les plus violents de l'archevêque Laud et du comte de Strafford. Néanmoins les égards que lui témoignaient le roi et ses ministres firent croire qu'il avait trempé dans le complot de 1643, dont l'objet était d'introduire la force armée dans Londres, et de désarmer la milice. Il fut entièrement lavé de ce soupçon par les dépositions de personnes dignes de foi. Vers cette même époque, il avait traduit deux manuscrits arabes intitulés : *Eutychii ecclesiæ suæ origines;* et cette publication, avec les notes qui l'accompagnaient, fut l'objet d'attaques très-vives de la part du clergé. Un synode ayant été convoqué, en juillet 1643, afin de régler les affaires ecclésiastiques, plusieurs députés des deux chambres y siégèrent; entre autres Selden, qui combattit les membres du clergé sur leur propre terrain; car lorsqu'ils invoquaient le texte des saintes Écritures, « ce peut être, disait-il, le sens donné au texte dans vos bibles de poche; mais l'original en grec ou en hébreu a une toute autre signification. » Et cette argumentation les réduisait au silence. Le 8 nov. 1643, il fut nommé, par la chambre des communes, garde des archives de la Tour; et au mois de février 1644, il signa le fameux covenant. Dans la même année, il publia son ouvrage chronologique : *De anno civili veteris Ecclesiæ*, dans lequel on trouve quelques erreurs. En août 1645, le docteur Eden, président du collége de la Trinité, à Cambridge, étant mort, Selden fut choisi unanimement pour le remplacer : mais il s'y refusa; et l'on n'a pu déterminer les motifs de ce refus. En mai 1645, il fut chargé, par la chambre des communes, de recueillir tout ce qui avait rapport au bureau héraldique du royaume. C'est en 1646 qu'il imprima son écrit qui a pour titre. *Uxor hebraïca*, dont il parut une édition à Francfort, en 1673. Selden publia, en 1647, le *Fleta*, ou Commentaire sur la jurisprudence anglaise. Cet ouvrage, en six livres, est d'un auteur qui écrivait sous le règne d'Édouard Ier.; et le manuscrit se trouvait dans la bibliothèque de Cotton. Il est précédé d'une préface très-curieuse, dans laquelle l'auteur traite des anciens jurisconsultes anglais, et de l'autorité des lois de Justinien dans la Grande-Bretagne. En 1646, le parlement avait voté, au profit de Selden, une somme de cinq mille livres sterling, pour le dédommager de la détention qu'il avait subie en 1629, et de toutes les pertes qu'il avait faites à cette occasion; mais il paraît qu'il refusa cette indemnité. Dans ces temps de troubles, on voulut abolir les universités : notre auteur les défendit avec beaucoup de chaleur. Il fallait que ses opinions politiques eussent changé, et que la violence des mesures exercées à l'égard du roi l'eussent indigné, puisque l'usurpateur ne put jamais obtenir de lui qu'il réfutât les ouvrages dans lesquels Charles Ier. était justifié. Cromwell le pressait surtout de répondre à un ouvrage attribué à ce malheureux prince, et qui a pour titre : *Eikon basilikè* (Portrait du roi).

Selden repoussa cette tâche, dont le républicain Milton se chargea volontiers (*Voy.* Milton). On voit que Selden était une espèce de *doctrinaire* de ce temps-là. Son cœur était pur; mais son esprit s'était laissé séduire par certaines théories politiques, et par des principes absolus dont il n'avait pas assez judicieusement apprécié ou deviné les conséquences. En 1650, il fit mettre sous presse le vaste traité *De synedriis et præfecturis juridicis veterum Hebræorum*, qu'il avait composé douze ans auparavant; et, trois ans après, l'*Histoire de la justice chez les Juifs jusqu'à la destruction du temple*. Dans un troisième livre, il traitait du grand Sanhédrin; mais cette partie, restée incomplète, ne parut qu'après sa mort. Dans aucun de ses écrits, Selden n'a déployé plus d'érudition; et cependant plusieurs de ses propositions ont été vivement controversées par des théologiens étrangers. En 1652, à la prière d'un libraire, il fit une Biographie de dix écrivains de l'histoire d'Angleterre, postérieurs à Bède, intitulée : *Judicium de decem historiæ Anglicanæ scriptoribus*, et qui a été placée en tête des ouvrages de ces dix auteurs. Le dernier écrit de Selden, en réponse aux *Stricturæ* de Graswinckel et à toute la polémique de Grotius, fut la Défense de son *Mare clausum*; elle est intitulée : *Vindicia secundùm integritatem existimationis suæ per convicium*, etc., et datée de sa maison, dans White-Friars, 1er. mai 1653. En 1654, la santé de Selden, fort altérée par ses travaux, commença à décliner. Sentant sa fin approcher, il fit venir ses amis, les docteurs Usher et Gérard Langbaine, eut de longs entretiens avec eux sur l'ame et sur la vanité du savoir, et leur déclara que toutes ses espérances étaient dans les promesses des saintes Écritures. Dans le courant de novembre, il demanda son ami intime Whitelock, alors garde du grand sceau; mais il expira avant son arrivée, le dernier de ce mois. Le 18 décembre suivant, il fut enterré à l'église du Temple, où l'archevêque Usher prononça son Oraison funèbre en présence d'un grand nombre de membres du parlement. Lui-même avait composé son épitaphe, dans laquelle il a rappelé les diverses circonstances de sa vie. Selden vécut dans le célibat, à moins, comme on l'a prétendu, qu'il n'ait épousé Élisabeth, comtesse douairière de Kent. Après la mort du comte, il avait été chargé des affaires de la maison; et on dit qu'il vécut maritalement avec sa veuve, qui lui fit en mourant un legs considérable. Il paraît que l'intention de Selden était de léguer sa bibliothèque à l'université d'Oxford; mais ayant voulu emprunter un manuscrit à la bibliothèque Bodléienne, on le força, suivant les statuts, de consigner une somme si considérable, que, de dépit, il disposa de tous ses livres au profit de ses exécuteurs testamentaires. Cependant, comme il les avait autorisés à donner ses livres à quelque établissement public, ceux-ci résolurent d'abord d'en accorder une partie à Oxford et l'autre à la bibliothèque du Temple; puis en définitive, ils laissèrent tout à Oxford (environ huit mille volumes). On lit sur la porte de la pièce où sont déposés ces livres, cette inscription: *Auctarium bibliothecæ Bodleianæ è musæo Seldeni, jurisconsulti*. Ses exécuteurs testamentaires donnèrent également à l'université les inscriptions que Selden avait réunies. Le caractère de ce savant se montre tout

entier dans la devise grecque qu'il avait choisie lui-même, et à laquelle il attribuait le sens le plus étendu :

» Περὶ παντὸς τὴν ἐλευθερίαν. »
» *La liberté par-dessus tout.* »

La nature de ses longs travaux lui avait laissé une sorte de rudesse dans les habitudes et le commerce de la vie. On raconte qu'Isaac Vossius étant venu pour le voir, Selden lui cria d'en-haut qu'*il n'avait pas le loisir de causer avec lui, parce que, dans ce moment, il était occupé de recherches extrêmement importantes et profondes.* Toutefois il entretenait une correspondance avec un grand nombre de savants. Dans ses *Epistolæ variæ*, on en trouve en latin et en anglais. Il ne paraît pas qu'il ait laissé de manuscrits. Avant de mourir, il fit brûler tout ce qui n'était pas écrit de sa propre main, à l'exception des Annales d'Eutychius. Un de ses amis publia ses *Ana ;* et, dans sa Dédicace aux exécuteurs testamentaires, il affirme que, pendant vingt ans, il a eu le bonheur d'entendre la conversation de Selden. Ce Recueil, réimprimé en 1789, a été dédié à Fox. On avait publié sous son nom, en 1675, un traité *De Numis* qui n'était pas de lui (*V.* Alex. Sardi.) La Collection entière de ses œuvres parut à Londres, en 1726, par les soins de David Wilkins, 3 vol., in-fol.

G—r p.

SÉLÉNÉ. *V.* Cléopatre-Séléné, IX, 69; et Ptolémée VIII, XXXVI, 206.

SÉLEUCUS Ier., surnommé *Nicator* ou le *Vainqueur*, fut le fondateur de la dynastie macédonienne des Séleucides, qui, après Alexandre, régna pendant près de trois siècles sur la Syrie et la plus grande partie de l'Orient. Il naquit vers l'an 354 avant notre ère. Son père Antiochus était un des généraux les plus distingués de Philippe. Sa mère s'appelait Laodice. C'est en leur honneur que Séleucus, devenu roi, donna les noms d'Antioche et de Laodicée à tant de villes de l'Orient, qui perdirent alors leurs antiques dénominations. Séleucus était bien jeune encore quand il passa en Asie, à la suite d'Alexandre. Il est même douteux qu'il fût au nombre des premiers compagnons de ce monarque. Quoi qu'il en soit, sa valeur ne tarda pas à se faire remarquer et à lui mériter l'estime d'Alexandre, qui, devait être bon juge d'une telle qualité. On prétend même qu'il fut, pour cette raison, jaloux de Séleucus; ce qui ne doit au reste être considéré que comme un de ces traits que les Grecs, toujours enclins à dépriser le héros macédonien, se sont plu à nous transmettre sur le compte de ce prince, pour se dédommager d'avoir été obligés de lui obéir. Séleucus fut au nombre des quatre-vingts généraux qu'Alexandre maria avec les filles des plus illustres seigneurs de la Perse, à l'occasion de son mariage avec Barsine, fille de Darius-Codoman. Apamé, fille d'Artabaze, fut l'épouse de Séleucus. Cet Artabaze était un satrape aussi distingué chez les Perses par ses hautes vertus que par son illustre naissance, et fort aimé d'Alexandre, à cause de l'inviolable fidélité qu'il avait montrée jusqu'à la fin pour son souverain légitime. Une aussi belle alliance est une preuve assez évidente de la faveur dont Séleucus jouissait auprès d'Alexandre; car les trois filles d'Artabaze ne furent mariées qu'à ceux de ses officiers qu'il chérissait. Ainsi les deux sœurs d'Apamé épousèrent, l'une Ptolémée, fils de Lagus, et l'autre Eumenès, secrétaire intime d'A-

lexandre. Les liens de parenté qui unissaient Séleucus avec ces deux généraux, eurent une grande influence sur ses affaires, après la mort d'Alexandre. A cette époque (324 avant J.-C.), quand les premières dissensions qui s'élevèrent entre ses officiers, furent apaisées, et que Perdiccas fut investi, sous le nom de Philippe Aridée, de toute l'autorité souveraine, Séleucus fut déclaré commandant de la cavalerie royale, place occupée jusqu'alors par Perdiccas, qui avait succédé à Héphestion. Les soldats de ce corps portaient le nom d'Hétaires, c'est-à-dire de *compagnons* ou *camarades* du roi. Ils appartenaient tous aux familles les plus considérables des Macédoniens. Leur commandant était donc un personnage très-éminent dans l'état. Il est probable qu'en cette qualité, Séleucus eut une grande part aux événements de cette époque. Le détail ne nous en a pas été transmis. Nous savons seulement qu'après la mort de Perdiccas, quand Antipater eut été investi du pouvoir qu'avait possédé ce général, Séleucus fut fait, par lui, gouverneur de Babylone. La puissance et le haut rang de cette ville, qui était regardée comme la capitale du vaste empire fondé par Alexandre, donnaient une grande prépondérance dans les affaires à celui qui y commandait, surtout au milieu d'une anarchie semblable à celle où se trouvait alors l'Asie. Tous les officiers qui s'étaient partagé les états du conquérant macédonien étaient indépendants dans leurs gouvernements. Séleucus ne l'était pas moins. Après la mort d'Antipater, Euménès ayant été nommé gouverneur-général de l'Asie, par Olympias et les rois héritiers d'Alexandre, se mit en route, à la tête d'une nombreuse armée, pour soumettre les officiers qui agissaient en souverains dans leurs provinces. Il se dirigea donc du côté de Babylone. Séleucus essaya d'abord d'engager les soldats d'Euménès à passer de son côté, et tenta ensuite de lui résister; mais la plupart des gouverneurs de la Haute-Asie étaient venus se réunir au lieutenant du roi; et ses forces étant trop disproportionnées, Séleucus ne put résister : il fut repoussé jusque dans la Susiane. Euménès l'y suivit; et la position de Séleucus devenait très-critique, quand Antigone, qui s'avançait contre Euménès avec des forces considérables, vint le dégager. Leurs troupes réunies marchèrent contre celui-ci, et lui livrèrent une grande bataille dont le succès ne fut pas pour eux. Antigone se vit contraint de faire sa retraite, à travers les montagnes difficiles des Cosséens, se dirigeant vers la Médie. Au milieu de ces événements, Séleucus était resté en possession de Babylone. Il se retrouva encore, sans contestation, maître de son gouvernement, lorsque Euménès et son armée pénétrèrent dans la Médie, à la suite d'Antigone, et que d'autres révolutions amenèrent de nouvelles combinaisons dans les rapports des guerriers qui se disputaient la succession d'Alexandre. La mort tragique d'Euménès détruisit à jamais les espérances des héritiers légitimes du héros macédonien; et son heureux adversaire Antigone aspira dès-lors à la suprême puissance. Brave, actif, ambitieux, il ne tarda pas de mettre à exécution les projets qu'il nourrissait depuis long-temps contre ses rivaux; et, n'épargnant pas même ceux qui l'avaient secondé plusieurs fois, il les dépouilla et les mit à mort. Il vint ensuite à Babylone, avec toutes ses forces; et il

ıda compte à Séleucus des re-
: sa province. Ce général, qui
ıprudemment compté sur son
t sur sa reconnaissance, n'é-
; en mesure de lui résister.
ılant son ressentiment, il pro-
ıite de la sécurité qu'il avait
irer à Antigone, en le com-
: marques d'amitié; il trompa
ınce, et s'enfuit secrètement,
t la nuit, suivi de cinquante
t, pour se retirer auprès de
ée, fils de Lagus, gouverneur
ypte, et non moins intéressé
à repousser l'ambition d'Anti-
elui-ci se déclara aussitôt maî-
ı Babylonie, tandis que Séleu-
fugié en Égypte, s'occupait
ner une ligue avec Ptolémée,
que et Cassandre, dont la sû-
les possessions étaient égale-
ıenacées. Antigone tenta vai-
de rompre cette alliance for-
e. Il se mit alors en marche vers
ie, pour résister à ses adver-
Il envahit la Syrie et la Phé-
et vint mettre le siège devant
ndant ce temps, Séleucus, que
ée avait mis à la tête de ses
navales, parcourait les côtes
yrie et de l'Asie-Mineure, où
aucoup de mal aux partisans
one. Ces hostilités et l'appro-
: Cassandre, qui s'avançait
Asie-Mineure, contraignirent
ne d'abandonner la Syrie, et
er devant Tyr son fils Démé-
vec des forces suffisantes pour
la place et achever la soumis-
ı pays. Démétrius resta effec-
ıt maître de toute la Phénicie,
menaçait de fondre sur l'É-
tandis que son père contrai-
assandre à recevoir une paix
ınte, qui fut bientôt rompue.
nseils de Séleucus décidèrent
tolémée à prendre l'offensive,
et ils entrèrent en campagne, en l'an 311, avec une armée nombreuse et bien disciplinée; mais à peine furent-ils à Gaza, qu'ils y rencontrèrent Démétrius, qui s'avançait avec des forces non moins considérables. La bataille se livra à Galama, et fut long-temps disputée: mais à la fin, l'avantage resta aux Égyptiens; et Démétrius, contraint de se retirer, abandonna toutes les places de la Phénicie et de la Syrie. Alors Séleucus réclama le secours que Ptolémée lui avait promis pour se remettre en possession de son gouvernement; mais il n'en obtint que mille hommes d'infanterie et deux cents chevaux. Ce fut avec cette petite troupe qu'il entreprit de rentrer dans Babylone. Malgré les représentations de ses amis, il se mit en route, comptant d'ailleurs sur l'attachement des peuples dont il avait su se faire chérir par la douceur de son gouvernement, tandis que la tyrannie d'Antigone lui avait aliéné tous les esprits. Séleucus passa l'Euphrate, se dirigeant avec célérité vers Babylone, afin d'y surprendre ses adversaires. Il traverse la Mésopotamie, où il se rend maître de Cerrhas dont la garnison macédonienne grossit son armée, et bientôt il entre dans la Babylonie, où ses anciens sujets accourent en foule lui offrir et leurs biens et leur vie. Il eut ainsi bientôt une armée. Polyarchus, qui commandait dans cette province, vint le joindre avec mille cavaliers; et, secondé de toutes ces forces, il se présenta devant Babylone, qui lui ouvrit ses portes. Diphylus, qui en était gouverneur, et tous les partisans d'Antigone se réfugièrent dans la citadelle, où ils se préparèrent à résister; mais les Babyloniens insurgés, et les troupes de Séleucus les serrèrent si vivement, qu'ils fu-

rent bientôt obligés de se mettre à sa discrétion, et de lui rendre sa femme, ses enfants et tous ses amis, qui étaient restés captifs depuis sa fuite en Égypte. C'est de la conquête de Babylone par Séleucus que date le règne de ce prince, et le commencement de la dynastie et de l'ère des Séleucides, encore en usage parmi les Chrétiens de l'Orient, et qui se trouve indiquée sur une si grande quantité de médailles et de monuments (1). Lorsqu'il fut maître de la capitale de l'Orient, Séleucus, prévoyant bien que les rois ses adversaires ne le laisseraient pas long-temps en repos, fit de grandes levées de troupes. Elles n'étaient pas encore organisées, quand il apprit que Nicanor, gouverneur de la Médie pour Antigone, s'avançait avec sept mille chevaux et dix mille hommes d'infanterie. Sans balancer, il résolut de marcher à sa rencontre, malgré l'infériorité de ses forces; n'ayant que trois mille hommes de pied et quatre cents chevaux. Il passa le Tigre, et posta ses soldats au milieu des marais qui bordent le fleuve, résolu d'y attendre l'ennemi. Nicanor, fier de sa supériorité, vint camper près d'un ancien palais sur les bords du Tigre. Séleucus, à la faveur de la nuit, attaque son camp mal gardé, y fait un grand carnage, et contraint son adversaire à prendre la fuite, laissant sur le champ de bataille la plupart de ses généraux. Cette victoire augmenta les forces de Séleucus : la plupart des vaincus passèrent dans ses rangs; et, à leur tête, il marcha à de nouveaux succès. La Susiane et la Médie furent soumises, après divers combats dans l'un desquels Nicanor trouva la mort sous les coups

(1) Elle portait aussi le nom d'ère des Grecs ou d'ère d'Alexandre, qu'elle a conservé, jusqu'à présent, chez les Asiatiques. Malgré tant de célébrité, sa véritable époque présente encore beaucoup d'incertitude. On est convenu d'en placer le commencement en l'an 312 avant J.-C., douze ans après la mort d'Alexandre, et de fixer son point de départ au 1er. octobre de cette année; sans faire réflexion qu'en agissant ainsi, on commettait un grave anachronisme, puisqu'on donnait un commencement julien et une forme julienne, à des années qui se rapportent à des temps antérieurs de trois siècles environ à la réforme julienne. C'est ainsi que se règlent, depuis dix-huit siècles, les années de l'ère des Séleucides; mais il est certain que, plus anciennement, elles durent se calculer autrement. En effet, on n'a pu s'empêcher de reconnaître qu'il a existé une autre ère à laquelle on ne peut non plus refuser le nom de Seleucide, et qui retarde sur l'autre d'une année tout entière, ne commençant ainsi qu'en l'an 311. Des monuments d'une autorité incontestable attestent son existence et son antique usage. C'est celle qui est employée dans les livres des Machabées; elle sert à dater trois observations astronomiques faites à Babylone, et consignées dans l'Almageste de Ptolémée; enfin elle est la seule qu'on retrouve dans les monuments antérieurs à l'établissement de la domination romaine en Orient. Elle s'est perpetuée jusqu'à nos jours chez les Nestoriens et chez tous les Chrétiens syriens qui furent autrefois sujets des rois de Perse, et par conséquent hors des limites de l'influence romaine. Il semble résulter de ces indications, que l'usage de faire remonter à l'an 312 av. J.-C. l'ère des Séleucides fut introduit dans la Syrie du temps des Romains, lors de l'établissement des années juliennes dans ce pays : voilà le fait; mais il est difficile d'en rendre raison. Toutefois on peut l'appuyer de deux exemples analogues par l'effet d'une cause pareille. L'ère particulière d'Antioche et les olympiades, selon la supputation adoptée dans la Syrie, anticipèrent également d'une année sur leur véritable calcul : il est donc très-naturel de croire qu'il en fut de même pour l'ère des Séleucides; et, par une raison de la même espèce, on doit en placer le commencement à l'automne de l'an 311 avant notre ère : car c'est vers l'équinoxe d'automne; que les anciens Syriens, et les Macédoniens, leurs maîtres, plaçaient le commencement de leurs années luni-solaires. La date de la conquête de Babylone par Seleucus en doit être une preuve convaincante. La campagne qui fut signalée par la bataille de Gaza, à laquelle Séleucus était redevable de son empire, s'ouvrit au printemps de la première année de la cent dix-septième olympiade, selon le témoignage irrécusable de Diodore de Sicile, c'est à-dire au printemps de l'an 311 avant J.-C. Ce n'est qu'après l'occupation de toute la Syrie, que Seleucus reçut les soldats que la fournit Ptolémée, pour conquérir Babylone, et qu'il se dirigea vers cette ville, en traversant le nord de la Mesopotamie. Cette route était fort longue et embarrassée d'un assez grand nombre de difficultés naturelles, sans compter les obstacles que les partisans d'Antigone et de Démétrius durent apporter à la rapidité de sa marche; ainsi on ne peut guère croire qu'il soit arrivé à Babylone long-temps avant le commencement de l'automne; et il est bien plus probable que ce fut dans cet automne même. Quoi qu'il en soit, il résulte assez clairement de cet exposé, que c'est en l'an 311 que Babylone fut conquise, et conséquemment que c'est en cette année qu'il faut placer le commencement de la véritable ère des Séleucides.

ıeus lui-même. Ce dernier s'em-
de faire connaître ses succès
ıllié Ptolémée, qui d'abord,
ins heureux que lui, éprouvait
es revers qui pouvaient com-
tre le vainqueur de Babylone.
ıe, informé de la défaite de
et des victoires de Séleucus,
éuni de nouvelles forces dans
Mineure, et se hâtait de se
dans la Syrie, où il triompha
ine des généraux de Ptolémée;
lis qu'il se dirigeait vers l'É-
pour achever la conquête de
e, son fils Demétrius partait
ıas avec vingt-deux mille hom-
pour reconquérir Babylone.
ıs était en ce moment dans la
Asie. Patroclès, qu'il avait lais-
sa capitale, avait trop peu de
s pour la défendre. Aussitôt
pprit que l'ennemi s'avançait,
acuer la ville; et tous les ha-
le suivirent au-delà des marais
canaux, qui s'étendent à une
distance au midi de Babylone,
ière à offrir une défense pres-
xpugnable. Sous l'abri de ce
rt naturel, Patroclès attendit
ours de Séleucus. Il avait eu
caution de laisser de bonnes
ns dans les deux citadelles,
u'elles tinssent en échec le fils
gone. L'un de ces châteaux
ntôt enlevé; l'autre résista
es les attaques. Démétrius,
t s'exposer plus avant sans
réduit cette place importante,
devant elle beaucoup de temps
nonde. Il fallut qu'il fît enfin
aite: son père le rappelait dans
Mineure; et, la saison n'étant
ıvorable pour combattre dans
bylonie, il laissa Archelaüs
n corps de troupes qu'il crut
nt pour continuer le siége. Les
s de Démétrius s'étaient ren-
dues odieuses par leurs exactions et leurs désordres; aussi son départ fut-il le signal d'une insurrection générale. Archelaüs fut chassé; Séleucus n'eut besoin que de se présenter pour recouvrer sa capitale, et il resta paisible souverain de son vaste empire, tandis que les autres successeurs d'Alexandre, Antigone, Démétrius, Cassandre, Lysimaque et Ptolémée, continuèrent de se livrer à leurs sanglants démêlés. Il paraît que ce ne fut qu'en l'an 307 avant Jésus-Christ, qu'il prit hautement le titre de roi, imitant l'exemple donné par Antigone à tous les généraux macédoniens. Séleucus était alors maître de tous les cantons de l'Asie situés entre l'Euphrate et l'Indus. Il avait successivement soumis la Médie, l'Hyrcanie, la Bactriane, la Sogdiane, et les pays montagneux qui séparent la Perse de l'Inde. Tous les princes et les peuples qui s'étaient soumis autrefois à Alexandre, furent obligés de le reconnaître pour le monarque de l'Orient. Il résolut alors de pénétrer dans l'Inde, et d'y porter ses armes plus loin que le grand conquérant dont il était l'émule: il s'y trouvait un adversaire digne de lui. Un certain Sandrocottus, fils d'Alitrochèdas, d'une origine obscure, avait affranchi les siens du joug des Grecs (2). Tous les gouverneurs macédoniens avaient été tués, ou chassés par lui, et il n'y restait plus rien aux successeurs d'Alexandre (3),

---

(2) Quelques savants croient qu'il est le prince appelé par les Indiens *Tchandr gupta*.

(3) Malgré ce que quelques auteurs ont dit de la basse naissance de Sandrocottus, il paraît que ce prince était le maître des belles et fertiles régions arrosées par le Gange, la Dichinah [illegible] et beaucoup d'autres grandes rivières. Ces pays n'avaient pas été envahis par Alexandre. On y trouvait plusieurs villes florissantes et très peuplées, parmi lesquelles on distinguait Calinipaxa et Palibotra, capitale de l'empire. Cette ville, dont la position a été, pour les géographes et les indianistes, l'objet de beaucoup de recherches et de discussions,

tus; et Mégasthènes fut envoyé à Palibotra avec Daïmachus, pour traiter (4). Le résultat de cette ambassade fut une alliance offensive et défensive, cimentée par le mariage de Séleucus avec une fille de Sandrocottus, et par l'abandon des provinces limitrophes de l'Indus, possédées autrefois [illegible]

[illegible]

avait trouvés
drocottus, ce
possessions or
les moyens de
alors le théâtr
bition d'Antig
simaque et Pt
colonne de c
que brave. Sa
[illegible]
les menaçait d'
Antigone ne c
où il était de l
nir sous ses loi
ge d'Alexandre
de quatre-vin
n'avait affaibli
habileté, ni son
tait toutes les f
et se montrait
à la tête de ses
partageait le co
son fils Démétri
sentirent alors c
tant pour eux d
à [illegible]
[illegible]

lorsque Séleucus passa l'Indus pour le combattre. Dès que ce prince eut reconnu la nature du pays qu'il se proposait d'envahir, il s'aperçut qu'en s'attachant à conquérir des régions dont la possession serait toujours fort incertaine, il compromettait son existence du côté de l'Occident, et s'exposait à perdre des provinces bien plus importantes. Il entra donc en négociation avec Sandrocottus; et Mégasthènes fut envoyé à Palibotra avec Daïmachus, pour traiter (4). Le résultat de cette ambassade fut une alliance offensive et défensive, cimentée par le mariage de Séleucus avec une fille de Sandrocottus, et par l'abandon des provinces limitrophes de l'Indus, possédées autrefois par les Perses et conquises par Alexandre, qui les avait détachées de la grande satrapie de l'Ariane. Le prince indien s'engagea à lui fournir un secours de cinq cents éléphants de guerre. De tous les successeurs d'Alexandre, c'était Séleucus qui possédait le plus grand nombre de ces animaux, et c'est de là que Démétrius l'appelait, par plaisanterie, le *surintendant des éléphants;* ce qui a donné lieu à quelques auteurs de croire sérieusement que ce guerrier avait été revêtu par Alexandre d'une charge de ce genre. Indépendamment des avantages militaires que Séleucus avait trouvés en traitant avec Sandrocottus, cette paix assurait ses possessions orientales, et lui donnait les moyens de revenir vers la Syrie, alors le théâtre des succès et de l'ambition d'Antigone. Cassandre, Lysimaque et Ptolémée avaient tout à redouter de ce prince aussi habile que brave. Sa puissance, également prépondérante sur terre et sur mer, les menaçait d'un prochain désastre. Antigone ne cachait pas le dessein où il était de le détrôner, et de réunir sous ses lois tout le vaste héritage d'Alexandre. Quoiqu'il eût plus de quatre-vingt-quatre ans, l'âge n'avait affaibli ni son courage, ni son habileté, ni son ambition. Il supportait toutes les fatigues de la guerre, et se montrait toujours en personne à la tête de ses troupes, dont il ne partageait le commandement qu'avec son fils Démétrius. Les rois ses rivaux sentirent alors combien il était important pour eux de s'unir pour résister à ce terrible conquérant. Séleucus n'avait pas moins d'intérêt qu'eux à renverser la puissance d'Antigone, qui n'aurait pas manqué de l'attaquer, après la défaite des autres rois; il fut invité à prendre part à leur union, et s'occupa de rassembler une armée pour se réunir à Cassandre et Lysimaque, qui tenaient la campagne dans l'Asie Mineure, mais n'osaient rien entreprendre de considérable

---

qui n'ont pas encore eu des résultats bien satisfaisants, était située, selon Pline (l. 6., c. 17), à 425 milles ou 3400 stades au sud du confluent du Gange et de la Djemnah, et à 638 milles ou 5104 stades des bouches du Gange. Il pourrait se faire cependant que cette antique cité répondît à la moderne Patnah, qui a porté autrefois en samscrit le nom de *Patalipoutra*. Cet empire est celui que les historiens d'Alexandre ont appelé du nom des Gangarides ou Prasiens. Il était le plus puissant des royaumes indiens. Son souverain entretenait constamment une armée de six cent mille hommes de pied, trente mille cavaliers et neuf mille éléphants.

(4) Ces deux ambassadeurs firent un assez long séjour dans la capitale des Gangarides; et ils y recueillirent des renseignements assez nombreux pour que, de retour auprès de leur souverain, ils aient pu rédiger une relation fort étendue de leur voyage. Le récit de Mégasthènes est plus souvent cité que celui de Daimachus. On en trouve plusieurs mentions ou plutôt des fragments étendus, dans Arrien, Strabon, Pline et quelques autres auteurs. Ils sont de nature à faire vivement regretter la perte de l'original, et font voir que les observations de ce diplomate étaient nombreuses, variées et détaillées, enfin suffisantes pour donner une idée juste des nations et des pays qui avaient été visités par lui. Les recherches modernes n'ont pu que constater l'exactitude d'un grand nombre, nous garantir la justesse des autres, et venger ainsi la mémoire de ce voyageur, des critiques de Strabon (*Voy.* MÉGASTHÈNES, XXVIII, 112).

t l'arrivée de Séleucus. Ce prince it en marche avec douze mille ıux, vingt mille hommes de , quatre cent quatre-vingts élé- ts, cent chars de guerre, et vint lre ses quartiers d'hiver en Cap- ce. Au retour du printemps de 301 avant J.-C., Ptolémée parut son contingent; Cassandre par- Éphèse, et Lysimaque quitta amp retranché d'Héraclée. Les e monarques s'ébranlèrent en e temps des quatre points de izon, pour anéantir d'un seul la puissance d'Antigone. Ils rent leur jonction dans les plai- 'Ipsus, en présence d'Antigone, à son fils Démétrius. Leurs for- étaient guère supérieures à celles ur adversaire. Les quatre rois nt soixante-quatre mille combat- à pied; Antigone leur en op- it soixante-dix mille. La cavalerie à-peu-près égale; mais, pour le ıre des éléphants, l'infériorité du côté d'Antigone. Séleucus et naque eurent le commandement ırmée alliée. La bataille fut san- e, et vaillamment disputée des parts. Antiochus, fils de Sé- s, qui commandait la cavalerie, attu par Démétrius, qui, s'em- ınt inconsidérément à sa pour- , compromit le salut de son père ı reste de l'armée. Séleucus fit manœuvrer ses éléphants, qui ıupèrent la retraite; et, quand il ıt revenir au combat, ces animaux rmèrent le passage. Séleucus mar- à la tête de l'infanterie; il en- ı les lignes d'Antigone, qui, dé- ert par l'absence de sa cavalerie, ris en flanc, et trouva la mort : champ de bataille, combattant eusement à l'âge de quatre-vingt- ns. Démétrius, réduit à pren- la fuite avec les débris de ses forces, se retira à Éphèse, abandonnant aux vainqueurs le corps de son père. Les rois triomphants s'occupèrent aussitôt du partage des états d'Antigone. L'Asie fut adjugée à Séleucus, qui en était déjà en possession; et l'on y joignit la Syrie récemment conquise. Ce monarque, quittant la Phrygie, se mit en route pour aller visiter les provinces qu'il avait acquises. Il vint camper sur les bords de l'Orontes, non loin de l'embouchure de ce fleuve, près de la ville d'Antigonia, qui avait été bâtie, peu de temps auparavant, par Antigone. Il eut d'abord l'intention d'y fixer son séjour, et d'en faire la capitale de son vaste empire; mais il préféra ensuite fonder une nouvelle ville de l'autre côté de l'Orontes, au pied de la montagne nommée Silpium, où se trouvait un petit bourg appelé *Botzia*, dépendant de la ville d'*Iopolis*, fondée à une époque très-reculée, par des Argiens, et renouvelée depuis par des Athéniens. Après y avoir observé tous les rites prescrits, en pareil cas, par la religion, et avoir immolé une vierge destinée à devenir la déesse protectrice de la ville, il jeta les fondements de cette nouvelle cité, le 22 du mois d'artémisius de la douzième année de son règne, qui devait répondre à-peu-près au 10 juin 299 avant J.-C., deux ans environ après la bataille d'Ipsus. Séleucus y fit venir cinq mille trois cents Athéniens et Macédoniens, qui avaient été placés par Antigone dans la cité qu'il avait fondée, et qui fut rasée. Il y joignit des colons crétois et cypriens, déjà établis dans le pays, et les Argiens d'Iopolis, qui fut ruinée. Les Juifs furent aussi reçus en grand nombre dans la nouvelle cité; et ils y obtinrent les mêmes priviléges que les Macédoniens et les Grecs. L'ar-

chitecte Xenxus fut chargé de la construction de la ville, à laquelle Séleucus donna le nom de son père Antiochus, ou, selon d'autres, de son fils. Telle fut l'origine d'une ville qui ne tarda pas à devenir la plus grande, la plus belle et la plus peuplée de l'Asie. Elle ne fit que s'accroître pendant plusieurs siècles; et, sous la domination romaine, elle fut la capitale de leur empire en Orient. Rien n'égalait alors la multitude et la magnificence de ses édifices, la richesse, le luxe et la corruption de ses habitants. Il s'écoula trente ans, avant qu'elle fût enceinte de murs. La fondation d'Antioche avait été précédée de celle de Séleucie, qui, située à l'embouchure de l'Orontes, fut destinée à être le port de la capitale de la Syrie : elle devint en peu de temps une ville florissante. Le délicieux bois de Daphné, célèbre par son temple d'Apollon, et par la licence dont il fut le théâtre, fut aussi planté par Seleucus. D'autres villes furent encore élevées, par les soins de ce monarque, dans diverses parties de la Syrie, et décorées des noms de Laodicée et d'Apamée, sa mère, et sa femme. C'étaient d'anciennes villes qui, avec un nouveau nom, recevaient de lui une nouvelle existence. Il y plaçait des colonies grecques et macédoniennes, et les tirait ainsi de la classe des cités barbares, pour les faire jouir d'un gouvernement municipal tout-à-fait grec. Il en agit de même dans toutes les autres parties de ses états; et une multitude de Séleucie, d'Antioche, d'Apamée, de Laodicée, et, bientôt après, de Stratonicée, vinrent donner un aspect tout nouveau à la géographie de son empire. Pendant que ce prince s'occupait de faire fleurir et d'organiser les vastes états dont il était redevable à son courage et à sa habileté, la guerre continuait entre les rois successeurs d'Alexandre : il n'y prenait pas une part très-active; mais enfin il s'y trouvait compromis. La fatale bataille d'Ipsus n'avait pas anéanti, comme on l'aurait cru, l'empire du fils d'Antigone : Démétrius avait encore beaucoup de troupes et de villes fortes dans l'Asie-Mineure; une nombreuse flotte, bien équipée, lui assurait l'empire de la mer; il possédait l'île de Cypre; Tyr, Sidon et toutes les côtes de la Phénicie lui étaient soumises : il avait ainsi la facilité de pouvoir inquiéter, sur tous les points, ses adversaires, que la victoire avait désunis. La puissance de Séleucus parut bientôt aussi redoutable à Lysimaque que celle d'Antigone. Il communiqua ses craintes à Ptolémée; et une alliance plus étroite, et cimentée par un double mariage, fut signée entre ces deux princes contre le roi de Syrie. Séleucus s'unit alors à Démétrius; et, se trouvant veuf, il lui envoya demander pour épouse sa fille Stratonice, dont il avait entendu vanter la beauté. Cette proposition fut accueillie avec empressement par Démétrius, qui partit aussitôt d'Athènes, avec toute sa flotte, se dirigeant vers la Syrie, pour y conduire sa fille; et il débarqua à Rhossus, où les noces de Séleucus et de Stratonice furent célébrées avec la plus grande pompe. Les deux rois se comblèrent de témoignages d'estime. Mais cette bonne intelligence dura peu. Séleucus, ayant fait offrir à Démétrius une forte somme d'argent pour la Cilicie que celui-ci venait de conquérir, éprouva de la part de son beau-père un refus très-dur, et qui ne pouvait manquer de l'irriter. Il lui fit aussitôt signifier qu'il eût à lui remettre

champ les villes de Tyr et de
, sans quoi il lui déclarerait la
. Ces menaces n'eurent aucun
ıme guerre de plus n'effrayait
émétrius : il approvisionna
ıces, et se prépara à résister
; ses adversaires. Son refus
rapproché Séleucus de Ptolé-
t des autres rois, qui réu-
encore une fois leurs efforts
'craser un ennemi toujours si
ıalgré ses revers. La résistance
nétrius fut vive, glorieuse, et
de beaucoup de succès; mais
in ses places tombèrent enfin
ins de ses ennemis. Ptolémée
t toutes les villes de la Phéni-
ui se rendirent après de longs
Il conquit aussi l'île de Cypre,
emme et les enfants de Démé-
ombèrent en son pouvoir, tan-
e ce prince était occupé dans la
et dans les parages de la mer
où il cherchait à profiter des
es causés par la mort de Cas-
, roi de Macédoine. Les divi-
qui armaient les uns contre les
les fils de ce roi, présentaient
irconstances favorables pour
trius, et lui faisaient négliger
ossessions lointaines. Séleucus
dit alors maître de la Cilicie,
ait si importante pour couvrir
pitale. Démétrius n'abandon-
pendant pas tout-à-fait l'espoir
tablir sa domination dans l'O-
il fit alors une expédition dans
rie; prit Samarie, et ravagea
ortion de la Célésyrie : mais des
plus essentiels le rappelèrent
ıt dans l'Occident, où la mort
ue de tous les fils de Cassandre
ra le royaume de Macédoine,
il fut maître pendant six ans.
attant ensuite tour-à-tour Ly-
ue, Pyrrhus, les Grecs révol-
et les barbares qui environ-
naient la Macédoine, il fut, malgré lui, obligé de laisser Séleucus tranquille. Ce prince, de même que Ptolémée, continuait assez mollement la guerre contre son beau-père, qui ne lui était plus redoutable, et il s'occupait tout entier du soin de faire fleurir ses états. C'est alors qu'il jeta les fondements de la grande Séleucie du Tigre. Cette ville, qui devint bientôt la rivale de Babylone, dont elle causa par la suite la ruine, fut placée sur la rive droite du Tigre, dans un lieu appelé antérieurement *Zochasès*, auprès d'une ville assez considérable, nommée *Coche*, qui fut aussi englobée dans la ville macédonienne. Au delà du Tigre se trouvait Ctésiphon, qui devint par la suite capitale de l'empire des Parthes. Ceux-ci y furent remplacés par les rois de Perse de la dynastie des Sassanides. Sous leur domination, elle porta le nom de *Madaïn*, qui en arabe signifie *les deux villes*. On voulait exprimer par là l'union de Séleucie et de Ctésiphon. La population de Séleucie s'éleva rapidement jusqu'à six cent mille habitants. Aucune ville de l'Orient ne pouvait lui être comparée, par sa grandeur et sa magnificence. Séleucus y faisait sa résidence quand il séjournait dans la haute Asie. La plupart des villes importantes de cette contrée reçurent alors des dénominations macédoniennes. Dans le même temps, à l'exemple de Ptolémée, Séleucus, voulant, par tous les moyens, agrandir le commerce de ses sujets, s'efforça de rendre son royaume l'intermédiaire de l'Inde avec l'Europe. Depuis longtemps les productions de l'extrême Asie étaient transportées vers les ports de la mer Noire, dans les colonies milésiennes, à travers les déserts de la Scythie, par la voie des fleuves

qui se dirigent vers la mer Caspienne. Il conçut le dessein d'employer cette mer elle-même à l'exécution de ses projets, et d'ouvrir au commerce une route plus courte en remontant le fleuve Cyrus, pour aller gagner les bords du Phase et les ports de la Colchide. Son amiral Patroclès fut chargé d'explorer toutes les côtes de la mer Caspienne, tandis que Démodamas, un de ses généraux, allait visiter la Sogdiane et tout le cours du Jaxartes. Il est bien à regretter que les écrivains anciens ne nous aient pas donné de plus grands détails sur ces entreprises aussi intéressantes. Nous ignorons entièrement quel fut le résultat des grandes vues de Séleucus, qui, dans ses opérations montra partout cette profondeur et cette perspicacité qui distinguent Alexandre et ses premiers successeurs entre tous les rois de l'antiquité. L'intérieur de la cour de Séleucus était également digne d'attention. Stratonice lui avait déjà donné plusieurs enfants, et continuait de l'aimer tendrement. Elle n'avait rien perdu de l'éclat de sa beauté; et le fils de Séleucus n'y était pas resté insensible. La reine l'ignorait. Épris d'un amour d'autant plus cruel qu'il en cachait la violence dans le fond de son cœur, Antiochus paraissait près de succomber victime d'un mal dont on ignorait la cause. Son père, qui l'avait toujours aimé tendrement, était au désespoir; tous les sacrifices lui auraient été faciles pour sauver l'héritier du trône : on sait comment le médecin Érasistrate parvint à connaître le secret d'Antiochus (*Voy.* Érasistrate). Ce qui partout ailleurs aurait causé la plus violente haine et les plus sanglantes catastrophes ne servit dans cette heureuse famille qu'à faire éclater la générosité de Séleucus et son attachement pour ses fils. Stratonice devint l'épouse d'Antiochus, à qui son père céda en même temps la souveraineté de la haute Asie. Rien, depuis long-temps, n'avait troublé la profonde paix dont jouissaient les états de Séleucus, quand le bruit des préparatifs formidables que faisait Démétrius vint réveiller toutes les craintes que ce prince ambitieux avait causées aux autres successeurs d'Alexandre. Le fils d'Antigone, malgré ses revers, n'avait pas perdu l'espérance de réunir sous ses lois tout l'héritage du conquérant macédonien. Tranquille possesseur de la Macédoine, il se prépara, en l'an 290, à passer en Asie avec cent dix mille combattants et une flotte de cinquante voiles. Lysimaque, Ptolémée et Séleucus conclurent une ligue, à laquelle accéda Pyrrhus, roi d'Épire. Les désastres les plus prompts renversèrent les superbes espérances de Démétrius; et Séleucus n'eut pas besoin de prendre une part bien active aux hostilités. La flotte de Ptolémée vint attaquer la Grèce, tandis qu'une double invasion livrait la Macédoine aux troupes de Lysimaque et de Pyrrhus. Démétrius n'eut bientôt plus ni armée, ni empire. Ses états furent envahis, et ses soldats l'abandonnèrent. Caché sous un obscur déguisement, il s'enfuit dans Cassandrée, où sa femme Phila venait de se donner la mort pour ne pas survivre à tant de malheurs. Rien cependant n'était capable d'abattre l'indomptable courage de Démétrius. Il reparut bientôt dans la Grèce, ceint du bandeau des rois; mais il ne put s'y maintenir. Contraint encore une fois de confier à la mer les débris de sa fortune, il passe en Asie, avec onze mille combattants, et tente d'enlever à Lysimaque la Lydie et la Carie. La prudence d'Aga-

s, fils du roi de Tir.ce, vint r ses projets : en évitant une e et le fatiguant dans une mul- de petits combats, il anéantit ces de Démétrius. Celui-ci e t alors de faire sa retraite à tra- s défilés du mont Taurus. Son était de passer en Arménie, et dans la Haute-Asie ; l'hiver le ignit de se diriger vers Tarse, e la Cilicie, qui appartenait au Syrie. Il y arriva dans le plus dénuement, et s'empressa aussi écrire à Séleucus, pour lui faire itre sa triste position. Ce dernier, rs généreux, oublie ses ressenti- , et donne ordre à son lieute- e fournir à Démétrius ce qu'il ra. Cette conduite fut vive- blâmée par Patroclès, principal re de Séleucus, qui parvint en- aire sentir à son souverain ce risquerait à ne pas accabler nemi aussi redoutable. Enfin is prévalurent, et le roi de entra dans la Cilicie, à la une armée, pour chasser son On était alors au milieu d'un très-rigoureux. Séleucus con- à laisser quelque repos à Dé- s. Celui-ci en profite ; et au des hostilités, il attaque les qui défendaient les passages Syrie, les met en déroute, et e dans ce pays, où ses trou- grossissent, et où il est bientôt t de tenir la campagne. La ra- de ses marches, l'audace de treprises, rendaient tout-à-fait e la position de Séleucus, me- l'être détrôné par un fugitif. ces conjonctures, Lysimaque rit des secours, qu'il refusa, ulant triompher qu'avec ses forces. Surpris dans une occa- il fut sur le point de tomber en- s mains de son ennemi ; mais il répara bientôt cet échec, et le contraignit enfin de combattre dans une position désavantageuse, où, trahi par une partie de ses soldats, le fils d'Antigone fut obligé de se rendre après des prodiges de valeur. Ce dernier revers n'abattit pas le courage de Démétrius : il supporta dignement son malheur pendant tout le temps que dura sa captivité. Séleucus repoussa avec indignation la lâche proposition de Lysimaque, qui offrait de grandes sommes pour obtenir la mort du roi prisonnier. Ce prince infortuné éprouva au contraire tous les égards que réclamaient son rang, et les liens de parenté qui l'unissaient à Séleucus : il est même probable que, sans les instances de ses ministres, le roi de Syrie aurait consenti à lui laisser la liberté. Il était détenu dans la ville de Chersonèse, en Syrie, où il fut traité en roi jusqu'à sa mort, qui arriva en l'an 284 avant J.-C. Il avait alors cinquante-quatre ans. Ce prince, accoutumé à une vie si active et si aventureuse, ne put résister à une aussi longue oisiveté : il périt d'un excès d'embonpoint. Ses cendres furent renvoyées avec honneur à son fils Antigone, qui avait continué de régner dans la Grèce, où il avait recueilli les restes de son parti. La défaite de Démétrius avait rendu la paix à Séleucus. Sans inquiétude désormais, il se trouvait, après quarante ans de combats, paisible possesseur de la plus grande partie de l'empire d'Alexandre. Ptolémée, fils de Lagus, qui, quelque temps auparavant, avait cédé sa couronne à Philadelphe son fils, venait de mourir ; et de tous les capitaines d'Alexandre, il ne restait plus que Séleucus et Lysimaque, que tout devait porter à rester amis ; mais l'ambition vint encore les armer. Lysimaque avait

épousé Arsinoé, fille de Ptolémée Soter, et le fils de Lysimaque, qui s'appelait Agathocle, s'était marié à Lysandra, aussi fille du roi d'Égypte. Les deux princesses se détestaient, et leurs démêlés remplissaient de troubles la cour du roi de Thrace. Vers le même temps, Ptolémée Céraunus, fils aîné de Soter, irrité de ce que son père lui avait préféré son jeune frère Philadelphe, avait abandonné l'Égypte, et s'était retiré chez Lysimaque, respirant la vengeance. Il communiqua son ressentiment à sa sœur Lysandra. Arsinoé en fut alarmée; elle craignit de partager la haine qu'ils avaient contre Philadelphe. Pour les prévenir, elle accusa Agathocle, fils de Lysimaque, d'avoir voulu attenter aux jours de son père. Lysimaque, ajoutant foi à cette accusation mensongère, fit périr son fils innocent. Après un tel crime, Lysandra, voyant qu'elle avait tout à craindre du ressentiment d'Arsinoé, quitta la Thrace avec ses enfants et ses frères, et se réfugia à la cour de Séleucus, ainsi que la plupart des officiers de Lysimaque, indignés du meurtre d'Agathocle. Tous ces fugitifs ne cessèrent de presser Séleucus de déclarer la guerre au roi de Thrace. Le bouillant Ptolémée-Céraunus, frère de Lysandra, voulait qu'il attaquât à-la-fois Lysimaque et Ptolémée-Philadelphe, qui lui avait ravi le trône de l'Égypte; et la guerre tardait trop à son gré. Les deux princes menacés resserrèrent l'alliance qui les unissait : Lysimaque donna sa fille Arsinoé pour épouse à Philadelphe, qui était déjà son beau-frère, et celui-ci arma pour repousser les tentatives de Céraunus et de ses alliés. Séleucus, trouvant plus d'avantage, ou peut-être plus de facilité, à triompher de Lysimaque, se décida à marcher contre ce prince, promettant à Céraunus de le rétablir en Égypte après cette expédition. Outre la Thrace, Lysimaque possédait une grande partie de l'Asie-Mineure : la Phrygie, la Mysie, la Lydie lui appartenaient. Les rois de Bithynie, de Paphlagonie, et tous les dynastes, ainsi que toutes les républiques grecques dispersées dans ces régions, lui obéissaient; enfin il était, depuis cinq années, roi de la Macédoine, qu'il avait enlevée à Pyrrhus. Lorsqu'il fut informé des préparatifs de Séleucus, il commença lui-même les hostilités en l'an 281. Séleucus fut bientôt en mesure de lui résister. Il avait alors soixante-treize ans : près d'entreprendre, dans un âge aussi avancé, une aussi grande expédition, dont le succès pouvait le conduire si loin de ses états, il prit toutes les précautions pour assurer leur tranquillité; déclara roi son fils Antiochus, en présence de toutes ses troupes, et remit le gouvernement entre ses mains. Hors d'inquiétude, il se mit à la tête de son armée; et, suivi de la famille de Lysimaque et de Ptolémée Céraunus, il s'avança vers l'Asie-Mineure, où il obtint de faciles succès. La Phrygie fut aussitôt envahie qu'attaquée; la citadelle de Sardes, où étaient déposés les trésors de Lysimaque, lui fut livrée; les Héracléotes, opprimés depuis long-temps par le roi de Thrace, chassèrent sa garnison, et appelèrent les troupes de Séleucus. Tous les gouverneurs de Lysimaque, indignés de sa tyrannie, s'empressaient de passer du côté du roi de Syrie. Philétère, qui commandait à Pergame, lui livra la place et le pays qu'il gouvernait (5). Ainsi

(5) Cet officier avait été un des plus affectionnés à la cause d'Agathocles. Après la mort de Séleucus, il se rendit indépendant à Pergame, remit sous

iaque ne possédait presque plus n Asie, quand il passa la mer une armée pour arrêter Séleu- Les deux capitaines se rencon- t dans les plaines de Couro- n en Phrygie. Parvenus tous à un âge très-avancé, ils com- ent comme des jeunes gens. ent les seuls des officiers d'A- lre qui vécussent encore. Le at fut des plus sanglants, et la re long-temps incertaine. Tous ls de Lysimaque furent tués; lui-même, blessé d'un coup de , resta sur le champ de ba- ; et Séleucus fut salué du nom *vainqueur des Vainqueurs*. Cette ée décisive livrait au roi de tous les états de Lysimaque Macédoine, dont la posses- était si précieuse pour tous les sseurs d'Alexandre. Il résolut asser l'hiver en Asie, et au r du printemps, de traverser espont pour aller prendre, en une, possession de ses nouvel- onquêtes, et revoir sa patrie. Ptolémée-Ceraunus réclama cution de ses promesses; mais cus, qui avait appris à con- e le caractère bouillant et per- lu prince lagide, éloigna ses sol- tions par des réponses évasives, nant que lui et Ptolémée Soter, de Philadelphe, s'étaient pro- de ne jamais faire la guerre à enfants, et de garantir l'exécu- de leurs dernières dispositions. unus dissimula son ressentiment, ntinua à rester auprès de Séleu- attendant l'occasion de se ven- Ce monarque, au retour du prin- s de l'an 279 avant J.-C., partit pour la Macédoine: et dès qu'il fut débarqué à Lysimachia dans la Chersonèse de Thrace, il fit un pompeux sacrifice pour remercier les dieux de son retour. Il avait peu de troupes avec lui, et se trouvait au milieu des soldats de Lysimaque, qui venaient de lui jurer fidélité. Le perfide Ptolémée profita de ces circonstances pour l'assassiner; et après l'avoir immolé lui-même au milieu du sacrifice, il monte à cheval, s'empare de Lysimachia, et se fait déclarer roi, par l'armée de Thrace. Ainsi périt Séleucus en l'an 279, la trente-deuxième année de son règne. Il avait porté, pendant sept mois, le titre de roi de Macédoine. Son corps fut racheté à grand prix par Philétère, prince de Pergame, qui fit célébrer en son honneur de magnifiques funérailles. Ses cendres furent ensuite envoyées à son fils Antiochus, qui les fit déposer à Séleucie sur l'Orontes, dans un édifice qui reçut le nom de *Nicatorium*. Ce prince fut sans aucun doute un des plus grands et des meilleurs rois qui aient gouverné l'Asie. D'un caractère généreux et quelquefois bon jusqu'à la faiblesse, il ne fut conquérant que pour faire du bien; et il acquit des sujets pour en être le père et le bienfaiteur. Aimant les sciences et les arts, il fonda un grand nombre d'établissements utiles. Ce fut lui qui renvoya aux Grecs les monuments que Xerxès leur avait enlevés, entre autres les statues d'Harmodius et d'Aristogiton. Par reconnaissance, les Athéniens placèrent sa statue à l'entrée du portique de l'Académie. Séleucus avait eu de sa première femme Apamée, son successeur Antiochus, et deux filles; de Stratonice il eut un fils mort jeune, et Phila, qui épousa dans la suite Antigone-Gonatas. S. M—N.

---

presque toutes les provinces de l'Asie qui avait possédées par Lysimaque, et donna ce à la dynastie des Ptolémées, qui dura plus t-cinquante ans.

SÉLEUCUS II, surnommé *Callinicus* ou le *Victorieux*, quatrième roi de la dynastie des Séleucides, était fils d'Antiochus II, surnommé le *Dieu*, et de Laodice. Cette princesse que tous les auteurs modernes disent avoir été la sœur en même temps que la femme d'Antiochus II, était réellement fille d'un certain Achæus, grand-père d'un autre Achæus, qui prit le titre de roi, sous le règne d'Antiochus-le-Grand, fils de Séleucus Callinicus. Elle appartenait à une famille puissante, qui tenait de très-près à la race royale. C'est à la version arménienne de la Chronique d'Eusèbe que nous devons la connaissance de ce fait, ainsi que de plusieurs autres relatifs également à l'histoire des rois de Syrie. Séleucus devint roi en l'an 246 avant J.-C. Pendant son règne, qui fut de vingt ans, la Syrie ne cessa d'être agitée par des guerres intestines et étrangères, qui lui causèrent de grands maux, et faillirent en amener la perte. Les dissensions de la famille royale en avaient été la première cause. Quelques années avant la mort d'Antiochus *le Dieu*, la fuite de sa sœur Apamée, veuve de Magas, roi de Cyrène, avait amené entre lui et Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, une guerre longue et sanglante. Elle s'était terminée par le mariage d'Antiochus avec Bérénice, fille de Philadelphe; et l'on avait stipulé que la couronne de Syrie reviendrait aux enfants issus de ce mariage, au préjudice de ceux qui étaient nés de Laodice, encore vivante. Une telle condition semble indiquer que l'avantage était resté au roi d'Égypte. On conçoit sans peine toutes les discussions qu'elle dut faire éclater à la cour d'Antiochus. A la mort de Philadelphe, qui arriva en l'an 247 avant J.-C., Antiochus reprit sa première femme, et répudia Bérénice, dont il avait un fils; mais bientôt il mourut de maladie, à Éphèse. C'est, du moins, ce que nous apprend la traduction arménienne de la chronique d'Eusèbe. Selon d'autres (*Voy.* ANTIOCHUS II, tom. II, pag. 254), il fut empoisonné par Laodice, qui appréhendait encore l'inconstance d'Antiochus. Dès qu'il fut mort, elle fit placer dans son lit un certain Artémon, qui ressemblait au roi; et, en présence des grands, cet homme déclara Séleucus Callinicus son successeur, en leur recommandant ce prince et la reine. Cet événement laissa Bérénice exposée sans défense à la vengeance de Laodice et de son fils. Elle se réfugia dans le temple de Daphné, tandis que plusieurs villes se soulevaient en sa faveur, et que son frère Ptolémée Évergètes se préparait à entrer en Syrie pour la délivrer. Séleucus, qui était venu assiéger Bérénice, l'abusa par de feintes propositions de paix, qui livrèrent cette malheureuse princesse au pouvoir de Laodice. Celle-ci la fit assassiner ainsi que son fils; et Séleucus fut délivré d'un compétiteur. Cependant les femmes de Bérénice, qui étaient restées dans le palais, feignirent que la reine n'avait été que blessée, tandis qu'une d'elles jouait le personnage de cette princesse. Elles animèrent le peuple en leur faveur, soutinrent un siége, et écrivirent au roi d'Égypte pour hâter ses secours. Ce fut le commencement d'une guerre opiniâtre, qui livra presque tous les états de Séleucus à Ptolémée Évergètes, dont l'armée s'avança fort au-delà de l'Euphrate. (*Voyez* PTO[illegible] gètes, XXXV[illegible] employées da[illegible] taient pas

eur restât paisible possesseur
ovinces conquises. Les tenta-
es partisans de Séleucus, les
ises particulières d'une foule
lles, qui s'efforçaient de s'af-
ir de toute dépendance, ren-
'Asie le théâtre de révolutions
esse renaissantes, au milieu
les l'histoire ne fournit aucune
, tous les ouvrages qui au-
n en offrir étant perdus. Enfin,
voir dévasté tout l'empire de
s, et lui avoir accordé une
le dix ans, Ptolémée revint
on royaume. Pendant que le
yrie s'était efforcé de résister à
utable adversaire, les Parthes,
aient déjà révoltés contre son
nais qui avaient été obligés de
dans le devoir, se soulevèrent
eau. Tiridate, frère d'Arsace,
ur de la dynastie des Arsaci-
ait revenu du pays des Scythes,
vait été contraint de chercher
; et il était entré dans la Par-
, avec une nombreuse armée
æ-Parniens. Il attaqua An-
as, gouverneur de cette pro-
qui fut vaincu et tué; et la
ne, avec les cantons limi-
, resta au pouvoir de Tiri-
qui y prit le titre de roi. Des
civiles se joignirent à tant de
es et d'embarras. Séleucus
cupé à combattre, dans l'Asie
e, les Gaulois, qui étaient
s les auxiliaires de son frère
hus, surnommé *Hierax*, c'est-
l'épervier. Ce dernier dut ce
la rapidité et à la témérité de
eprises. L'ambition, chez lui,
pas attendu le progrès des
ur se développer. Il s'était dé-
oi dans les provinces de l'A-
eure, dont son frère lui avait
le gouvernement, quoiqu'il
core que quatorze ans. Alexan-
dre, frère de sa mère Laodice, qui commandait dans la ville de Sardes, lui fournit des secours. Les Gaulois embrassèrent son parti; et il vainquit son frère Séleucus. C'est alors que celui-ci abandonna l'Asie Mineure, pour voler dans l'Orient arrêter les progrès des Parthes. La fortune lui fut encore contraire. Tiridate remporta sur lui une victoire si éclatante, que les Parthes en consacrèrent le souvenir par une fête solennelle, et qu'ils regardèrent ce jour comme la véritable époque de leur indépendance. Séleucus fit une telle perte, qu'il ne fut plus en état de renouveler ses efforts contre eux, et qu'il laissa les Parthes libres de constituer leur monarchie. Les succès de Ptolémée, qui avait rompu la trêve, et surtout ceux d'Antiochus, le ramenèrent dans l'Occident, où ce jeune guerrier venait de triompher de Mithridate, roi de Pont, partisan de Séleucus et beau-frère des deux princes. Séleucus fut occupé, pendant presque toute la durée de son règne, à combattre ce terrible compétiteur ou à repousser les chefs que Ptolémée envoyait dans la Syrie, au mépris de la paix conclue, et qui n'avait pas été de longue durée. Il remporta un si grand nombre de victoires dans toutes ces guerres, qu'il y acquit le surnom de *Callinicus* ou de *Beau Vainqueur*. C'est dans une de ces rencontres, après avoir défait les troupes de son frère, dans la Mé[illegible] qu'il jeta sur l'Euphrate [illegible] d'une ville qui reçut [illegible] opolis, et qui fut [illegible] Callinicus. Elle [illegible] de Rakh[illegible] tout entière [illegible] montait [illegible] hom[illegible]

tre mille Macédoniens, soutenus de huit mille juifs de Babylone. Andromaque et son fils Achæus, parent de Séleucus, lui rendirent de grands services dans cette occasion. La guerre continua entre les deux frères, mais avec des chances diverses. On dit que Séleucus entreprit une nouvelle expédition contre les Parthes, et qu'il fut fait prisonnier, après avoir été vaincu par eux. Ce fait, admis par quelques savants, n'est pas suffisamment appuyé pour être regardé comme constant. Il pourrait se faire que, dans cette occasion, on l'eût confondu avec Démétrius II, surnommé Nicator. Cependant Antiochus Hiérax continuait de fatiguer l'Asie Mineure de son inquiète ambition. Après que son caractère aventureux l'eut porté dans la Cappadoce et en Égypte, il fut défait, dans la Carie, par Attale, roi de Pergame, et contraint de se retirer dans la Thrace, où il périt assassiné. Il s'était marié avec une fille de Ziélas, roi de Bithynie : il en eut une fille appelée Laodice. Cette princesse fut confiée à un certain Logbasis, de Selga dans la Pamphylie, qui en prit soin comme de sa propre fille. Elle épousa ensuite le rebelle Achæus. Séleucus mourut l'année suivante, 225 avant J.-C., dans la vingt-unième année de son règne. De sa femme Laodice, fille d'Andromaque, il eut une fille et deux fils, Séleucus III, son successeur, et Antiochus-le-Grand, qui monta sur le trône après son frère. Sa fille, nommée Antiochis, épousa Xerxès, roi d'Arsanosate en Arménie. Outre le surnom de *Callinicus*, on donnait encore à Séleucus II celui de *Pogon*, c'est-à-dire, le *Barbu;* il est effectivement représenté ainsi sur plusieurs médailles. On voit, dans le musée d'Oxford, une curieuse et longue inscription, faisant partie des marbres rassemblés par le comte d'Arundel, qui contient l'original d'un traité d'alliance conclu entre les Smyrniens et les Magnètes, pour défendre Séleucus contre tous ses adversaires. Ce traité renferme une foule de détails fort curieux. On le trouve dans les *Marmora oxoniensia* de Chandler, et dans plusieurs autres recueils.

S. M—n.

SÉLEUCUS III, fils du précédent, ne fit presque que passer sur le trône de Syrie. Il était d'un tempérament faible et maladif, et bien jeune encore quand son père lui laissa la couronne. Son courage et la promptitude de son caractère lui firent cependant donner le nom de *Céraunus*, c'est-à-dire, le *Foudre*. A peine eut-il pris les rênes du gouvernement, qu'il s'occupa de rétablir son autorité dans l'Asie Mineure, qui avait été presque toute envahie par Attale, roi de Pergame. Il confia le soin des provinces orientales à son jeune frère Antiochus, qui n'avait alors que quatorze ans. L'administration générale du royaume fut remise au carien Hermias; et lui-même il se mit en route avec une puissante armée, pour franchir le mont Taurus, accompagné de son cousin Achæus, qui était un habile général. Le manque d'argent désorganisa son armée. Une conspiration s'y forma; et Séleucus périt empoisonné par deux de ses généraux gaulois, Apaturius et Nicanor. Achæus vengea la mort de son souverain, en faisant périr par le dernier supplice ces deux traîtres et tous ceux qui avaient pris part à leur crime. Il parvint ensuite à retenir les soldats dans le devoir et à empêcher les entreprises d'Attale, qui ne put profiter d'une

phe dont le résultat semblait tre la ruine totale du royaume e. L'armée offrit alors la cou- à ce général, que plusieurs es pressaient aussi de mon- le trône. Il s'y refusa géné- ent. Le bèsoin de sa conser- le rendit moins désintéressé suite; mais, dans cette occa- montra la plus éclatante fi- Tandis qu'il restait dans l'A- cure, pour la conserver à son ain légitime, Antiochus III, Séleucus, il envoyait à Ba- le meilleur de ses généraux, Epigène, pour aller an- à ce prince la mort de re, et le faire déclarer roi. s III fut empoisonné en 2 avant J.-C., dans la troi- nnée de son règne. Il laissa en bas âge, nommé Anti- qui se distingua par la suite guerres que son oncle Antio- e-Grand soutint contre les s. S. M—N.

EUCUS IV, surnommé *Phi-*, devint roi de Syrie, en l'an ant J.-C., après la mort de re Antiochus-le-Grand. Il deuxième fils de ce prince, ait fait déclarer roi, peu de vant son trépas. Son fils aîné ns était mort quelques années vant, durant la guerre qu'il it contre les Romains. Cette avait considérablement affai- oyaume de Syrie, et les som- ormes que Séleucus fut obligé rnir aux Romains, le con- ent à une politique timide, attira le mépris des autres e l'Orient. L'histoire nous ervé bien peu de renseigne- sur Séleucus IV : quelques ns contre les Juifs, et une entative, faite au-delà du mont Taurus, pour défendre le roi de Pont, Pharnace, contre Eumènes, roi de Pergame. Un mot des Romains suffit pour arrêter les armées de Séleucus : alors celui-ci négocia le retour de son frère Antiochus, retenu à Rome, où son père l'avait envoyé comme otage de la paix qu'il avait jurée avec la république, après sa défaite à Magnésie. Son fils Démétrius, âgé alors de dix ans, remplaça Antiochus, déjà arrivé à Athènes, lorsqu'il apprit la mort de son frère. Ce prince périt empoisonné par son ministre Héliodore, le persécuteur des Juifs, qui essaya de se faire déclarer roi. La mort de Séleucus arriva en l'an 174 avant J.-C., dans la douzième année de son règne. Il avait eu de sa sœur Laodice, veuve de son frère Antiochus, un fils, nommé Démétrius, dont nous avons déjà parlé, et qui devint roi, en l'an 162, et une fille, appelée Laodice, femme de Persée, dernier roi de Macédoine. On connaît des médailles de ce prince, datées des années 136 et 137 de l'ère des Séleucides (175 et 174 de J.-C.); d'où l'on pourrait croire qu'il ne mourut qu'à la fin de cette dernière année. S. M—N.

SÉLEUCUS V, prince, qui ne fit que paraître sur le trône de Syrie, était le fils aîné de Démétrius II, surnommé Nicator. Il se fit déclarer roi, aussitôt après la mort de son père, que sa femme Cléopâtre avait fait assassiner à Tyr, en l'an 124 avant J.-C. Cette femme, depuis long-temps jalouse du pouvoir qu'elle disputait à son mari, fut indignée de la conduite hardie de son fils. Elle ne tarda pas à le faire périr, et à faire déclarer roi son autre fils Antiochus VIII, qui fut surnommé *Grypus*. Cléopâtre et Séleucus ne possédaient

qu'une partie de la Syrie; ils avaient pour compétiteur Alexandre, surnommé Zébina, qui se donnait pour un fils d'Antiochus VII Évergètes. Séleucus V n'avait pas régné un an. On ne connaît aucune médaille de lui. S. M—n.

SÉLEUCUS VI, surnommé *Épiphanes*, fils aîné d'Antiochus Grypus et de Tryphène, fille de Ptolémée Soter II, roi d'Égypte, devint, en l'an 96 avant J.-C., roi de la portion de la Syrie que son père disputait à Antiochus le Cyzicénien, qui était en même temps son frère et son cousin. Un usurpateur, nommé Héracléon, était alors maître de la capitale : il fallut l'en chasser, pour se faire reconnaître roi. Séleucus ne fut pas plutôt maître d'Antioche, qu'Antiochus le Cyzicénien vint lui en disputer la possession, et s'en empara. Séleucus reparut bientôt avec de nouvelles forces : leurs troupes étaient en présence, prêtes à livrer bataille, quand Antiochus, emporté par un cheval fougueux au milieu de l'armée ennemie, préféra se donner la mort plutôt que de se rendre. Séleucus, victorieux sans combattre, reprit Antioche; mais il eut bientôt pour compétiteur, Antiochus Eusèbe, fils du Cyzicénien. Celui-ci ne tarda pas d'obtenir l'avantage : il fut obligé de se retirer dans la Cilicie, et il périt à Mopsueste, où les habitants s'insurgèrent contre lui et mirent le feu à ses cantonnements, en l'an 95 av. J.-C. Il était alors dans la seconde année de son règne. Ses frères, Philippe et Antiochus XI, prirent tous les deux le titre de roi, et continuèrent la guerre contre Antiochus X, surnommé *Eusèbe*. Outre le surnom d'Épiphanes, les médailles donnent encore à Séleucus VI celui de *Nicator*. S. M—n.

SÉLEUCUS, surnommé *Cybiosactes*, prince Séleucide, régna pendant quelques mois en Égypte, en l'an 56 avant J.-C., à l'époque où Ptolémée Aulétès fut chassé par ses sujets et contraint de se réfugier à Rome. Il était fils d'Antiochus X, surnommé Eusèbes, roi de Syrie, et de Cléopâtre-Séléné, sœur de Ptolémée Soter II. Déjà, en l'an 74, il avait été envoyé à Rome, par sa mère, avec son frère Antiochus, pour y faire valoir les droits qu'ils tenaient d'elle sur le royaume d'Égypte, dont ils étaient les uniques héritiers par le défaut de descendance légitime; Ptolémée Aulétès, qui y régnait alors, n'étant qu'un fils naturel de Ptolémée Soter II. Cette démarche fut infructueuse; les deux princes revinrent en Syrie, en l'an 71 avant J.-C., après avoir été rançonnés par le préteur Verrès à leur passage par la Sicile. Leur mère ayant ensuite été dépouillée de ses dernières possessions, et mise à mort par Tigrane, roi d'Arménie, qui était devenu souverain de la Syrie, Antiochus et Séleucus vécurent en simples particuliers. Lorsqu'en l'an 57 avant J. C. les Alexandrins expulsèrent de l'Égypte Ptolémée Aulétès, pour donner la couronne à ses filles Cléopâtre Tryphène et Bérénice, une ambassade fut envoyée en Syrie, pour engager Antiochus à venir régner avec elles. Une mort subite empêcha Antiochus de profiter de leur offre. Son cousin, Philippe, qui devait le remplacer, périt aussi rapidement : on s'adressa alors à Séleucus. Il partit aussitôt pour l'Égypte. Ce pays n'avait plus alors qu'une reine. Cléopâtre Tryphène était morte, laissant le pouvoir entre les mains de Bérénice, qui épousa Séleucus. Son règne fut court. Les

tudes basses et débauchées de ce
ce déplurent à Bérénice, qui le
trangler, et lui donna pour suc-
ur le Cappadocien Archelaüs,
d pontife de Bellone, guerrier
e et habile. Depuis ce Séleucus,
toire ne fait plus mention d'au-
prince Séleucide. S. M—n.

ELIG (Godefroi), né à Weis-
ls, dans la religion juive, quitta
religion et se fit baptiser le 15
mbre 1738. Il avait des connais-
s étendues dans les langues orien-
; et il enseigna long-temps à l'uni-
té de Leipzig la langue rabini-
Il ne faut pas le confondre avec
utre juif converti, Jean-Frédé-
lenri Selig, fameux marchand
apier à Leipzig, qui a publié lui-
e sa biographie et l'histoire de
nversion, en deux volumes, et
mourut en avril 1799. Gode-
Selig mourut à Dresde, le 5
1795. Il avait publié, en 1767,
pzig, une *Méthode pour appren-
facilement la langue juive-alle-
de, principalement la langue
ée* (en allemand). De 1768 à
, il publia un écrit périodique,
, sous le titre : le *Juif*; de 1771-
*ne traduction des passages dif-
s de l'Ancien-Testament, avec
Commentaires*, 4 vol. in-8°.; et
788 : *Compendia vocum he-
o-rabbinicarum*, ouvrage utile
x qui veulent étudier les livres
iniques. De 1775-77, il publia
*iographie et histoire de la con-
on de Godefroi Selig*, etc.,
l. in-8°. (en allemand). Z.

ELIM Ier, neuvième empereur
Othomans, fils de Bajazet II, na-
ous le règne de Mahomet II, son
, en 1467, et parvint à l'empire
512. Un parricide l'avait fait.
l le temps, succéder à son père :
fante d'Ahmed, qu'il fit étrangler
ainsi que ses autres frères et leurs enfants (1), affermit sa puissance que le crime avait commencée ; il la maintint à force de rigueur, de cruauté et de valeur. Sélim, en montant sur le trône, fit mettre à mort successivement deux grands vézirs, dont tout le crime était de lui avoir demandé de quel côté la tente impériale devait être tournée, c'est-à-dire, vers quelle contrée il voulait porter ses pas et ses armes ; un troisième, Sinan Youssouf pacha, fit dresser les tentes vers les quatre points du monde. « Voilà, » dit Sélim, comment je veux être » servi. » Dès l'année 1514, il mena les Turcs contre les Persans (2), et remporta, sur Chah-Ismaël, la fameuse et sanglante victoire de Tchaldéran (3) (*V.* Ismaël, XXI, 296, et Aliadeulet). Héritier de la haine de Bajazet II contre les Mamlouks, il marcha, en 1516, à la conquête de l'Égypte, et la défaite et la mort du sulthan Kansouh al-Gaury, à Mardjdabek, près d'Alep, le 24 août, signalèrent son premier succès et le rendirent maître de la Syrie (*V.* Kansouh

(1) Le seul Korcoud parvint d'abord [illegible] à la mort en se cachant [illegible] fut découvert, livré à Sélim, et [illegible] de ce frère implacable. [illegible]

(2) Les conquêtes de Chah-Ismaël [illegible] la dynastie des [illegible] contre les Musulmans [illegible] [illegible]

(3) [illegible]

al-Gauri, XXII, 227). (4) L'année suivante, il combattit le dernier sulthan des Mamlouks, Touman-Bay, et le vainquit dans deux batailles, dont le résultat fut la destruction de cette milice de souverains, la chute de leur monarchie (*Voy.* Touman-Bay), et la réunion de l'Égypte à l'empire othoman. Mais la conquête qui pouvait le mieux flatter l'orgueil de Sélim Ier., et qui devait avoir une plus grande influence politique et religieuse, ce fut la cession du droit de l'Imamat, que fit au conquérant de l'Égypte le dernier des khalifes abbassides, qui résidait au Grand Caire. Il remit entre ses mains l'étendard de Mahomet, qui avait passé des quatre premiers khalifes aux Ommeyades de Damas, ensuite aux Abbassides de Baghdad, et depuis à ceux du Caire (*Voy.* Motawakkel, XXX, 264). L'investiture de ce droit sacré plaça la maison othomane au-dessus de tous les princes musulmans, et entraîna la soumission du Hediaz en Arabie (5). Le sulthan, quelque temps après avoir quitté l'Égypte, fut attaqué d'un cancer qui lui rongea les reins. Il lutta, plus d'un an, contre la violence du mal, lui opposant l'activité et la force de son esprit et de son caractère : vaincu par la douleur, il s'arrêta à Tchourlou, près de Constantinople, et il y mourut l'an 926 de l'hég. (27 nov. 1520.) On dit que ce fut dans l'endroit même où il avait combattu son père Bajazet II. Sélim justifia le surnom d'*Yavous* (le féroce) : depuis son avénement au trône jusqu'à sa mort, il ne distingua jamais l'innocent du coupable, et tous les hommes lui semblaient également dévoués à la mort. Cependant il était vigilant, actif, soigneux de faire observer les lois. Il avait du génie et de l'application au travail ; il savait choisir des généraux et des ministres habiles ; il savait même les regretter (*V.* Sinan-Yousouf-Pacha). Son caractère sanguinaire ne l'empêchait pas de protéger les sciences et les lettres et même de les cultiver. Il possédait l'arabe et le persan, et composait des vers dans ces deux langues, au rapport des écrivains othomans, et à celui de Pococke, dans la Continuation des dynasties d'Abu'lfarage (6). Ce même prince, mourant dans les bras de Piri-Pacha (*Voy.* Piri-Pacha), regrettait les injustices dont les négociants persans avaient été victimes dans le cours de ses guerres. Piri-Pacha lui conseillait de bâtir un imaret pour les indigents, en expiation. « Piri, lui répondit Sélim, veux-» tu que par une fausse gloire j'em-» ploie en œuvres de charité, des » biens ravis injustement : mon de-» voir est de les rendre ; » et l'ordre

(4) La trahison de deux généraux égyptiens Khair-Beig et Kauberdy Gazaly, fit triompher les armes othomanes de la bravoure des Mamlouks. A-T.

(5) Sélim séjourna huit à neuf mois en Égypte, pour s'assurer de la fidélité de ses nouveaux sujets, et publia plusieurs sages réglements concernant le gouvernement, la police, les finances et la sûreté de ce royaume. Il laissa cinq mille cinq cents hommes de garnison au Caire, et donna le commandement de la citadelle à un de ses officiers, avec défense de mettre le pied dans la ville. Il emporta des richesses immenses. Pour récompenser les deux traîtres qui lui avaient facilité la réduction de la Syrie et de l'Égypte, il leur confirma le gouvernement de ces deux nouvelles provinces de l'empire othoman, jusqu'à leur mort. Il permit même à Khair-Beig d'incorporer les restes de la milice des Mamlouks dans les corps de troupes othomanes laissées en Égypte, et leur accorda la jouissance des terres dont le revenu leur était depuis longtemps assigné. Le grand-vézir Younous-Pacha ayant adressé à Sélim de justes et sages remontrances sur cette faute en politique, dont il lui pronostiquait les funestes résultats pour la Porte-Othomane, le sulthan irrité lui fit sur-le-champ trancher la tête. A—T.

(6) Mouradgea d'Ohsson, dans son *Tableau de l'empire othoman*, rapporte comme un modèle d'éloquence orientale la lettre en forme de manifeste que Sélim écrivit de sa main à Chah-Ismaël, pour lui reprocher son hérésie, et lui déclarer la guerre. Après avoir conquis l'Égypte, ce sulthan fonda au Caire plusieurs établissements auxquels l'ostentation eut autant de part que la piété. Il fit décorer le nilomètre d'un superbe kiosk, où l'on grava des vers de sa composition. A—T.

estitution fut donnée sur-le-
7). S—Y.

I II, onzième sulthan des
s, et fils de la fameuse
(*Voy.* ce nom), succéda,
(1), à son père Soliman-le-
'événement le plus glorieux
gne fut la conquête de l'île
, faite, par son ordre, sur
iens, en 1570 (*Voy.* Mus-
Pacha). L'événement qui
it le plus de malheurs et qui
ina le moins fut la bataille
nte, gagnée en 1571 par
n d'Autriche, où la flotte
e fut presque entièrement dé-
. Ali pacha et Serbelloni).
n consola en lisant le Coran,
tout en voyant que ses en-
profitèrent pas de l'effroi
jeté dans Constantinople une
e victoire. « La perte d'une
disait à ce sujet le grand
a l'ambassadeur de Venise,
pour mon sublime empe-
que ce que serait la barbe à
nme qui se la fait couper et
ile repousse ; mais la perte
e de Cypre est pour les Vé-
comme la perte d'un mem-
i ne revient plus quand il a
ranché. » En effet, dès l'an-
ante, Kilidj-Aly remit en
us les yeux de Sélim, une

nt savoir ce qui se passait dans les états
rinces, et connaître les actions et les
ses sujets, ce monarque entretenait des
s les cours étrangères; et non content
r lui-même jour et nuit, sous divers dé-
les villes où il se trouvait, il distribuait
secrets dans les assemblées publiques,
squées, et même dans les autres villes,
aient lui rendre compte de tout ce qu'ils
et entendu. A—T.

jours après qu'il eût été proclamé à
ple, il partit pour aller se mettre à la
armée othomane, qui assiégeait Zi-
le grand-vezir, qui était venu à sa
l'ayant trouvé à Sirmich, lui représen-
n était avancée, et le fit consentir à
ns cette ville les hommages des officiers
qui suivirent leur nouveau souverain
ple. A—T.

flotte nouvelle, et revint braver ses ennemis (2). Sélim II mourut des suites d'une chute, le 13 décembre 1574, âgé de cinquante-deux ans. La conquête de l'île de Cypre ajouta à l'empire Othoman un accroissement de gloire; et quelque difficile que fût la tâche de succéder à Soliman-le-Grand, Sélim en supporta le fardeau avec éclat (3). Il eut de la fermeté dans les revers, de l'élévation dans l'ame, de la constance dans ses entreprises, de la grandeur dans ses projets. Il conçut la noble et utile pensée de réunir le Tanaïs et le Volga : des causes étrangères à ce sulthan empêchèrent l'exécution, déjà commencée, d'un plan digne des plus grands monarques et des nations les plus civilisées. (4) Sélim fut brave, prudent, ami de la justice, des sciences et des savants, clément

(2) Le règne de Selim II est encore mémorable par deux conquêtes importantes; celle du Yemen, qui avait secoué le joug de la Porte, avant la mort de Soleiman (*V.* Mutaher), et celle de la Goulette et de Tunis, que les Turcs enlevèrent aux Espagnols qui en étaient devenus maîtres, en entretenant la discorde entre les princes hafsides, rois de Tunis (*Voy.* Muley-Hacan et Muley Homaida) : ces deux conquêtes eurent lieu, l'an 978 (1570). Sinan-Pacha commanda dans la première de ces expéditions (*V.* Sinan-Pacha), et la seconde fut dirigée par le capitan-pacha Kilidj-Aly, dey d'Alger. (*Voy.* Occhiali.) Deux ans après, les Espagnols s'étant de nouveau emparés du royaume de Tunis, sous prétexte d'y rétablir le dernier roi, Sinan-Pacha l'assujétit définitivement à la domination othomane, l'an 983 (1574). A—T.

(3) Les succès qu'avaient obtenus les armes de ce sulthan, et les vœux des Maures de Grenade lui inspirèrent le désir de réunir l'Espagne à son empire. Tout était disposé pour opérer une descente en Andalousie, l'année suivante, lorsque la mort de Sélim arrêta l'exécution de son projet. A—T.

(4) La reconstruction du temple de la Mekke, les abondantes aumônes distribuées aux pauvres des deux *villes saintes* (La Mekke et Médine), et plusieurs fondations pieuses, ont rendu le nom de Sélim respectable chez les Othomans. On lui a reproché sa mollesse, et surtout sa passion pour le vin, qui le fit surnommer *mesth* (l'ivrogne); mais on a, peut-être à tort, attribué à cette passion du sulthan le but de la conquête de Cypre. Sous Sélim II, s'arrêtèrent les progrès de l'empire othoman, dont la décadence politique date du règne de son fils Mourad (*Voyez* Amurat III), quoique sa décadence morale ait commencé réellement à Sélim, qui le premier cessa de se montrer à la tête de ses armées. A—T.

et religieux. Il fut au niveau des circonstances difficiles au milieu desquelles il vécut; et si l'éclat de son règne fut éclipsé par la splendeur que jetait encore la mémoire de Soliman Ier., son père, aucun des successeurs de Selim II ne le surpassa à son tour, ni même ne mérita de lui être comparé. S—Y.

SÉLIM III, 28e. empereur des Turcs, était fils unique du sulthan Mustapha III et d'une belle Circassienne, dont le père de Vély-Zadeh-Éfendy, qui devint depuis muphti, avait fait présent à cet empereur. Il naquit le 24 décembre 1761, suivant les uns, et suivant d'autres, le 6 janvier 1762 (1). Mustapha III n'avait point d'enfant mâle à cette époque; et Abdul-Hamid, son seul frère, passait pour impuissant (2). Aussi la naissance de Sélim, qui promettait un héritier à l'empire othoman, excita une joie universelle. Elle fut célébrée par des fêtes très-brillantes, qui durèrent dix jours, et où la licence populaire offrit, dans ses caprices, une image des anciennes saturnales. A la mort de Mustapha III, arrivée le 21 janvier 1774, Abdul-Hamid lui succéda; et quoique Sélim fût enfermé dans le sérail, son oncle le laissa jouir d'une si grande liberté, et montra tant d'affection pour lui, que cette conduite le rendit cher à tous les Musulmans. Ce ne fut que le 17 mai suivant que Sélim fut circoncis, sans cérémonie. On avait retardé cette opération, à cause d'une difformité naturelle, qui devait, dit-on, s'opposer à ce qu'il eût des enfants. Dans la même année (septembre), il tomba dangereusement malade; et la consternation se répandit parmi les Musulmans, dont il était l'unique espoir. Il se rétablit, et l'on assure qu'en 1775, l'état d'impuissance d'Abdul-Hamid ayant été constaté par des médecins, on offrit des femmes à Sélim, alors dans sa quatorzième année, mais qu'il les refusa, en disant « qu'il ne voulait que » des enfants de souverain, » réponse imprudente, mais profondément pensée. Honteux des affronts accumulés sur l'empire qu'il était appelé à gouverner un jour, et indigné de la faiblesse de son oncle et de la corruption des ministres othomans, Sélim ne rêvait que la régénération de son pays et les beaux jours des Amurath et des Mahomet II. Enfermé, depuis son enfance, dans l'intérieur du sérail, où il n'avait lu que le Coran, et tout au plus quelques annales peu véridiques; imbu de fausses notions; sans aucune relation au dehors, et sans autre commerce que celui de quelques femmes suranées et de vils eunuques noirs, ce prince avait puisé quelques idées élevées dans une espèce de Testament politique que le sulthan Mustapha avait écrit pour l'instruction de son fils, et dans lequel ce prince, instruit par le malheur, après avoir passé en revue les principaux événements de son règne, découvrait à Sélim les vices primitifs de la constitution, les abus qui s'y étaient introduits, les réformes à faire, etc. Pénétré de respect pour la mémoire de son père, et se flattant d'être plus heureux que lui, Sélim avait l'intention de le prendre pour modèle. Il était encouragé dans ce projet par sa

(1) Le 3 janvier 1762, le comte de Vergennes, ambassadeur de France à Constantinople, annonça à sa cour la naissance de Sélim, sans préciser le jour.

(2) Il eut cependant ensuite plusieurs enfants des deux sexes, qui moururent en bas âge; Mustapha IV, et Mahmoud (en ce moment régnant) lui survécurent, quoique M. Alix, dans son *Précis de l'histoire de l'empire othoman*, avance que Sélim mourut sans postérité.

ıme d'un grand sens, et
:teur Lorenzo, chirurgien
i l'avait soigné pendant sa
ole, et qui avait gagné sa
L'ame ardente de Sélim
nuellement occupée de ses
réforme. Une nuit que Lo-
ait à ses côtés, il le saisit
u avec une sorte d'emper-
lui dit : « Tu es mon ami :
ı ami; car je ne suis qu'un
omme les autres : je le sais.
ut tous me tromper; mais
e dirais la vérité; je te la de-
n nom de mon père, qui
lu bien. » Le projet du
im (car c'est le titre qu'on
, même avant qu'il mon-
trône) était de se mettre
des armées, pour com-
ennemis du Croissant.
i lui fit répondre aux per-
s'inquiétaient devant lui
que la petite-vérole pour-
sur son visage : « Qu'im-
igure d'un soldat qui doit
vie à la guerre! » Il s'ir-
n ignorance, et montrait
lesir d'apprendre. Toutes
ıs décelaient une ame agi-
grands projets et de vio-
. Il s'emporta même un
à dire devant ses médecins
en les chargeant de le pu-
oute la ville, « que le len-
le son couronnement, il
à cheval, suivi de tous les
ısulmans, pour périr avec
ı laver sa nation des outra-
ıliés qu'elle avait reçus des
Pour se préparer au rôle
rait appelé à jouer, Sélim
du fond de sa retraite, une
ince suivie avec d'anciens
le Mustapha III, avec
nds personnages, et mê-
ısieurs membres de l'ad-
ministration de son oncle. Les renseignements qu'il parvint ainsi à recueillir lui paraissant insuffisants, il manifesta, au commencement de 1786, l'intention bien prononcée d'en obtenir de la France; et il écrivit au comte de Choiseul, alors ambassadeur à Constantinople, pour demander qu'Isaac-Bey son confident pût se rendre secrètement à Paris, afin d'y puiser sur les diverses parties de l'administration des lumières qu'il était impossible d'acquérir en Turquie. Cette négociation, d'un genre si extraordinaire, fut un instant suspendue par le supplice du grec Pétruki ou Pétraki, qui de cuisinier était devenu directeur de la Monnaie, et l'homme le plus riche de l'empire. Sélim s'était montré fortement opposé à la mort de ce particulier; et dans cette circonstance, la violence de son caractère l'avait un instant compromis. Le docteur Lorenzo, l'un de ses agents, s'étant vanté d'avoir sa confiance, il la lui retira; et se servit d'autres individus pour renouer ses liaisons avec le comte de Choiseul. Tout fut enfin conclu comme le désirait Sélim; Isaac-Bey partit pour la France, au commencement de septembre 1786, et il remit à Louis XVI une lettre du jeune prince. Cette correspondance, qui paraîtra fabuleuse à ceux qui connaissent les usages de l'empire othoman, n'éprouva que peu d'interruption, jusqu'à l'avenement de Sélim au trône. Le roi, le comte de Vergennes, ministre des affaires étrangères, et après lui le comte de Montmorin et Ruffin (*V.* ce nom), étaient seuls initiés dans le secret. Sélim traitait, dans ses lettres, les plus hautes questions de la politique, et montrait de bonnes et grandes vues pour l'avenir. « Comme, la mort exceptée, » il y a remède à tous les maux (di-

» sait-il dans une de ses dépêches), la » guérison des nôtres est l'objet uni- » que de mes profondes réflexions. » Nous méditons, et nous préparons » les moyens éloignés que nous de- » vons employer dans le temps pré- » destiné, etc. » De prétendues prophéties, adroitement répandues par la mère de Sélim, lui promettaient les plus brillantes destinées; et le peuple, qui y ajoutait une entière foi, était persuadé qu'il vengerait l'honneur des armes musulmanes. Cette prévention en faveur du jeune prince aurait pu lui être fatale sous un empereur moins débonnaire qu'Abdul-Hamid : quoique ce dernier la redoutât, et qu'il craignît surtout l'inconstance et le mécontentement d'une nation toujours prête à demander un nouveau maître, il se borna à faire resserrer son neveu, et à le soumettre à une surveillance plus sévère. Mais ces mesures de précaution n'eurent pas de suite, et Sélim put entretenir ses relations, et se livrer sans trop de contrainte aux exercices du corps dans lesquels il excellait : il montait supérieurement à cheval, maniait très-bien le sabre, et s'amusait, dans sa retraite, à essayer sur des animaux la force de son bras. Le 7 avril 1789, Abdul-Hamid cessa d'exister, et Sélim, dans sa vingt-huitième année, monta sur le trône (3). Le jour de son couronnement, le feu ayant pris près de l'arsenal, le nouveau sulthan sortit du sérail avec précipitation, et n'ayant point trouvé sa felouque sur le rivage, il se jeta dans le premier bateau. Le capitan pacha lui présenta un cheval au débarquement; et comme on avançait un marchepied, suivant l'usage, il le repoussa, sauta légèrement en selle, donna les ordres les plus rigoureux, et déclara qu'il punirait de mort celui de ses ministres qui serait convaincu d'avoir reçu le plus léger présent. A son inauguration, qui eut lieu le 13 avril avec la plus grande pompe, tous les Musulmans montrèrent un vif enthousiasme. Outre l'argent jeté au peuple, Sélim fit rendre la liberté aux débiteurs insolvables; et leurs créanciers reçurent trente pour cent de son trésor. Il rappela presque tous les exilés, révoqua l'ordre qui avait été donné sous son prédécesseur, de porter la vaisselle à la monnaie, et comme les plus illustres de ses prédécesseurs, il sortit tous les jours lui-même sous divers déguisements, pour s'assurer que la police était bien faite; il voulut enfin tout voir par ses propres yeux. Pour mettre à profit ses observations, il rendit plusieurs ordonnances qui assurèrent l'approvisionnement de la capitale, et déterminèrent le costume des Musulmans, et de ceux de ses sujets qui n'étaient point sectateurs de Mahomet. Les délinquants étaient punis de mort, et souvent même dans ses courses le sulthan faisait arracher en sa présence la vie aux coupables, ou les punissait de sa propre main pour de moindres contraventions. Cette manière expéditive de rendre la justice répandit la terreur dans Constantinople, et lorsque Sélim sortait, tout le monde fuyait à son approche. A la mort d'Abdul-Hamid, les Turcs soutenaient une guerre désastreuse contre l'Autriche et contre la Russie. Ils venaient d'essuyer de grands revers, et de perdre l'importante place d'Oczakow (décembre 1788), que les Russes avaient emportée d'assaut, après avoir battu complètement la flotte othomane (*V.* Souwarow). Sélim, qui, à son avènement au trône,

(3) Et non à vingt-cinq ans, ainsi que l'ont dit M. de Salaberry (*Hist. de l'empire othoman*), et M. Alix, dans l'ouvrage déjà cité.

onservé les ministres de son prédécesseur, voulut accom- promesses qu'il avait faites l était captif dans le fond du Il ordonna de nombreuses le- t annonça hautement son in- de se rendre au camp, pour y lui-même ses troupes. Il pou- bsenter sans danger de sa ca- où il ne laissait pour héritiers ne que deux cousins en bas l'on connaît la répugnance du turc pour les minorités. Lors- tte intention du sulthan fut , l'ardeur guerrière des Musul- que les revers avaient abattue, na un instant; mais le conseil détourna Sélim de son géné- rojet, sous le spécieux pré- ue la guerre avait été entre- par son prédécesseur sous de s auspices. Quelles que fussent ses de l'inaction de Sélim, que ic attribuait à son indolence et amour pour les plaisirs plutôt force des motifs que ses cour- avaient fait valoir à ses yeux, nontra fort opposé à la paix, ut à tout prix ravoir la Crimée lul-Hamid avait cédée aux Rus- ar le traité de Kaïnardgi (21 1774.) Il poussa jusqu'à la dé- ses projets de vengeance et de tes, et refusa d'écouter les avis de la France, pour se li- tièrement aux conseils intéres- Angleterre, de la Prusse, et de la qui le poussaient à la guerre. ersion de cette dernière puis- à laquelle la Turquie et l'An- e fournissaient des subsides de- traité du 12 juillet 1788, un instant la Russie, mais ne sit aucun résultat. Mahmoud, de Scutari, depuis long-temps llion ouverte, venait de rentrer 'obéissance, et de réunir ses Albanais aux troupes du pacha de Bosnie, lorsque le brave Hassan, capitan pacha, ayant attaqué, près de Focziani en Moldavie, l'armée combinée des Russes et, des Autrichiens, commandée par Souwarow et par le prince de Cobourg, fut battu complètement le 21 juillet 1789 (*Voy.* Souwarow). Le grand-vézir voulant rétablir l'honneur des armes musulmanes, marcha à la tête de cent mille hommes contre les Allemands, dont Souwarow se trouvait alors séparé; mais les Russes rejoignirent leurs alliés près de Rimnick, au moment où la bataille s'engagea. Les Turcs essuyèrent une défaite encore plus désastreuse, laissant sur le champ de bataille vingt-deux mille hommes, soixante canons, toute leur artillerie de siége, leurs munitions; et les débris de leur armée furent trop heureux de pouvoir repasser le Danube. Le prince de Cobourg entra immédiatement en Valachie, s'empara de Bukharest, où il établit ses quartiers d'hiver, tandis que Laudon réduisait Belgrade. Bientôt toute la Servie fut au pouvoir des Autrichiens. Du côté du Danube, les Turcs furent encore plus malheureux, et virent tomber successivement, au pouvoir des Russes, Bender, Akerman, la province d'Oczakow, la Moldavie, la Bessarabie, etc. Galatz fut réduite en cendres, et Ismaïl, principale forteresse des Turcs sur le Danube, se vit menacée. Les succès des ennemis de la Porte éveillèrent la jalousie de l'Angleterre, et alarmèrent la Prusse et la Pologne. La première de ces puissances voulant opérer une diversion, commanda un armement maritime; et le roi de Prusse conclut avec la Porte, le 31 janvier 1790, un traité d'alliance offensive et défensive, par lequel il s'en-

gageait à déclarer, dès le printemps suivant, la guerre à l'Autriche et à la Russie, et à ne poser les armes qu'après que la Turquie aurait obtenu une paix honorable et une sûreté parfaite sur terre et sur mer. La mort de Joseph II, et le caractère pacifique de Léopold II, son successeur, firent disparaître les obstacles qui pouvaient exister du côté de l'Autriche. Par la convention de Reichenbach, conclue le 27 juillet suivant, avec la Prusse, Léopold accorda un armistice à la Porte, et signa avec elle, au mois de septembre 1790, sous la médiation de la Prusse, de l'Angleterre et des États-Généraux (4), des préliminaires, qui furent convertis en une paix définitive, conclue à Szistowa le 4 août 1791. Cette paix fut fort honorable pour la Porte, puisqu'elle recouvra Belgrade et toutes les autres places conquises par les Autrichiens, à l'exception de Choczim, qui resta en dépôt dans leurs mains jusqu'à la conclusion de la paix avec la Russie. On assura seulement à l'Autriche une frontière plus avantageuse sur la gauche de l'Unna, ainsi que du côté de la Valachie, où elle obtint le vieux Orsowa; et la rivière de Czerna fut adoptée pour limite des deux empires. L'impératrice de Russie continua seule de faire la guerre; et ses généraux Potemkin, Repnin et Souwarow ajoutèrent de nouveaux lauriers à ceux qu'ils avaient déjà cueillis. La défaite sanglante de Rimnick avait répandu la consternation à Constantinople. Le mécontentement public ne s'était pas seulement exhalé en murmures : des incendies multipliés avaient fait disparaître plusieurs quartiers de cette capitale. Quoique effrayé de ces sinistres avertissements, au point de ne plus osser sortir de son palais, le sulthan ne s'était pas laissé abattre, et il avait ordonné de nouvelles levées. La paix séparée que le roi de Suède conclut à Verulæ, le 14 août 1790, avec la Russie, embarrassa Sélim; et la perte de l'importante forteresse d'Ismaïl, que les Russes prirent d'assaut, le 22 décembre suivant, et où trente-trois mille Musulmans perdirent la vie, vint mettre le comble à ses terreurs : il se crut obligé, pour apaiser le peuple, de sacrifier l'intrépide Hassan pacha, son grand vézir. (*Voy.* Ghazy-Haçan.) Le prince Repnin venait de repousser Youssouf-Pacha, qui avait été rappelé au véziriat; et la place de Varna, grenier de Constantinople et des armées othomanes, était menacée de nouveau, lorsque, par suite de la crainte qu'inspiraient les événements qui se passaient en France, l'Angleterre et la Prusse s'interposèrent entre la Russie et la Turquie; et les négociations ouvertes à Galatz, au mois d'août 1791, amenèrent, le 9 janvier de l'année suivante, le traité définitif de Yassy. Par ce traité, celui de Kaïnardgy, et les stipulations antérieures furent confirmées (5). L'impératrice rendit toutes ses conquêtes, à l'exception d'Oczakow et du territoire situé entre le Bog et le Dniester, où l'on vit bientôt s'élever la ville d'Odessa. Un article du traité accordait à cette princesse une indemnité de douze millions de piastres pour les frais de la guerre; mais elle eut la générosité de ne pas en exiger le paiement. Les fêtes brillantes par les-

(4) La position intérieure de la France à cette époque avait fait rejeter sa médiation.

(5) La Porte consentit à laisser les vaïvodes de Moldavie et de Valachie exercer leurs fonctions pendant sept ans, sans pouvoir les remplacer dans l'intervalle, à moins que la Russie n'y donnât son assentiment.

ı on célébra dans Constantino-
e paix à laquelle on ne s'était
tendu, furent attristées par les
lles fâcheuses que l'on reçut de
ırs provinces. Toute la Syrie
révoltée, l'Égypte était en
aux chefs insoumis des Mam-
, et les frontières orientales
ées d'un côté par les Persans,
l'autre par le pacha d'Anape;
a Porte avait été obligée de faire
ıer contre les Tartares de Cri-
mécontents de la cession de leur
des troupes qui furent d'a-
battues; mais qui obligèrent
les révoltés à se soumettre à
ouveau souverain. Sélim réso-
: garder une exacte neutralité
la France devenue république,
ɔuissances coalisées contre elle.
t néanmoins aux vives instan-
s cours de Vienne, de Saint-
bourg et de Berlin, il mani-
nautement le déplaisir que lui
t le remplacement du comte de
eul-Gouffier, par M. de Sémon-
et refusa formellement de re-
ce dernier comme ambassa-
octobre 1792). Il permit ce-
nt au sieur Descorches de se
: à Constantinople, en qualité
yé extraordinaire de la ré-
que française; mais persistant
a neutralité qu'il avait prise
règle de conduite, il refusa
nent d'écouter les représenta-
des puissances coalisées et
de la France, qui cherchaient,
ne de leur côté, à lui faire con-
une alliance offensive et défen-
Les relations étaient cependant
'être amicales entre la Porte et
sie : la première élevait cha-
ur de nouvelles prétentions; et
'attendait même en Turquie, à
rochaine rupture. Sélim, mé-
nt les menaces hautaines du mi-
nistre russe, répondit négativement sur tous les points; et, après de longues et vives discussions, la Russie parut se désister de ses prétentions, au moyen d'une indemnité qui lui fut payée par la Porte. Quelque peu de confiance qu'inspirât à Sélim le gouvernement révolutionnaire qui dirigeait la France, comme il était convaincu que cette puissance, la plus ancienne et la plus fidèle alliée de l'empire othoman, ne pouvait pas être son ennemie, il se rapprocha d'elle, témoigna le desir d'avoir à Constantinople des ouvriers français pour creuser un bassin dans le port de sa capitale, pour la construction des vaisseaux, et des sous-officiers instructeurs, des lamineurs, des fondeurs de bombes, des officiers de terre et de mer, et des artistes de tout genre de la même nation; et l'on s'empressa de les lui envoyer. Une compagnie d'artillerie légère devait même se rendre en Turquie; elle était déjà à Toulon, mais une croisière anglaise qui bloquait le port, empêcha qu'elle ne pût arriver par mer; une partie s'y rendit par terre avec beaucoup de difficulté. Au mois de février 1794, une troupe nombreuse de brigands qui désolaient depuis quelque temps les environs d'Andrinople, menacèrent d'incendier et de piller cette ville, qui fut obligée de se racheter en leur payant trente mille piastres. Des troubles plus graves éclatèrent sur les bords du Danube. Passwan-Oglou, depuis si fameux, avait levé l'étendard de la révolte; il s'était déjà emparé d'Orsowa et de Tirlowa et menaçait la Servie et la Valachie. Akir Pacha dispersa facilement les brigands qui infestaient la Bulgarie et la Romélie; mais ses succès contre les rebelles du Danube ayant été suivis de revers,

ait à déclarer, dès le printemps
nt, la guerre à l'Autriche et à
ussie, et à ne poser les armes
après que la Turquie aurait ob-
a une paix honorable et une sûre-
parfaite sur terre et sur mer. La
ort de Joseph II, et le caractère
acifique de Léopold II, son succes-
eur, firent disparaître les obstacles
ui pouvaient exister du côté de l'Au-
riche. Par la convention de Reichen-
bach, conclue le 27 juillet suivant,
avec la Prusse, Léopold accorda un
armistice à la Porte, et signa avec
elle, au mois de septembre 1790, sous
la médiation de la Prusse, de l'An-
gleterre et des États-Généraux (4),
des préliminaires, qui furent convertis
en une paix définitive, conclue à
Szistowa le 4 août 1791. Cette paix
fut fort honorable pour la Porte,
puisqu'elle recouvra Belgrade et tou-
tes les autres places conquises par les
Autrichiens, à l'exception de Choc-
zim, qui resta en dépôt dans leurs
mains jusqu'à la conclusion de la paix
avec la Russie. On assura seulement
à l'Autriche une frontière plus avan-
tageuse sur la gauche de l'Unna,
ainsi que du côté de la Valachie, où
elle obtint le vieux Orsowa; et la ri-
vière de Czerna fut adoptée pour li-
mite des deux empires. L'impératrice
de Russie continua seule de faire la
guerre; et ses généraux Potemkin, Rep-
nin et Souwarow ajoutèrent de nou-
veaux lauriers à ceux qu'ils avaient
déjà cueillis. La défaite sanglante de
Rimnick avait répandu la consterna-
tion à Constantinople. Le mécontente-
ment public ne s'était pas seulement
exhalé en murmures : des incendies
multipliés avaient fait disparaître
plusieurs quartiers de cette capitale.

Quoique effrayé
tissements, au p
sortir de son pa
s'était pas laissé
ordonné de nouv
séparée que le r
à Verulæ, le 14
Russie, embarras
de l'importante
que les Russes
22 décembre sui
trois mille Mus
vie, vint mettre
reurs : il se crut
ser le peuple, de
Hassan pacha, s
GHAZY-HAÇAN.
venait de repou
qui avait été
la place de V
tantinople et
était menac
par suite d
les événem
France, l'
terposère
quie; et
Galatz,
nèrent.
vante.
Par ce
les st
confi
tout
d'O
tre
vit
Un
p
mi
de
ros
m

(4) La position intérieure de la France à cette époque avait fait rejeter sa médiation.

cultés, que Brune quitta Constantinople, le 13 déc. 1804, et se rendit à Kiatchina où il attendit encore quelques jours, d'après les instances du divan; mais ne recevant que des assurances vagues, il quitta définitivement la Turquie, laissant un chargé d'affaires à Constantinople. Ce ne fut qu'au mois de janvier 1806, que la Porte, en apprenant les victoires des Français, par l'arrivée de M. Roux, céda enfin aux instances de Ruffin qui, à cette époque, représentait la France, et accorda le titre qu'on avait vainement demandé auparavant. L'influence que ces victoires et le penchant de Sélim donnaient à cette puissance, se faisait vivement sentir (7). Le 29 octobre 1805, Ruffin avait obtenu, pour elle, un tarif de douanes plus avantageux que celui des autres nations; et l'on n'avait tenu aucun compte du mécontentement des Russes et des Anglais. L'occupation de Raguse par les troupes françaises, n'avait fait qu'une impression momentanée sur le divan; et le nouvel ambassadeur de France, Sébastiani, arrivé à Constantinople, le 10 août 1806, était parvenu à faire décider qu'aucun Grec ou Arménien ne pourrait être naturalisé Russe ou de toute autre nation, et que les naturalisations qui avaient eu lieu depuis quatre ans, seraient annulées. Ces mesures, dirigées évidemment contre la Russie, furent suivies de la destitution des deux hospodars qui lui étaient dévoués, et qui furent remplacés par des partisans de la France. L'ambassadeur russe à Constantinople témoigna un profond mécontentement de cette violation du traité de Yassi et du khattcherif; et ses menaces équivalaient presque à une déclaration de guerre. M. Arbuthnot, ministre d'Angleterre, déjà irrité de ce que la Porte avait refusé de renouveler le traité d'alliance de 1798, se joignit à M. d'Italinski, et annonça qu'une flotte de sa nation allait appuyer la déclaration de la Russie. La Porte, qui sentait sa faiblesse, était résolue de céder; mais Sébastiani et Ruffin surent si bien s'emparer de l'esprit du divan, que, malgré la présence de la flotte anglaise, la Porte se décida à déclarer la guerre à la Russie, en apprenant que les armées de cette puissance avaient envahi la Moldavie et la Valachie. A cette époque, tout semblait présager la dissolution de l'empire othoman. L'autorité du sulthan était méconnue partout. Des bandes de brigands armés désolaient les provinces voisines de la capitale. Les habitants d'Andrinople, excités et soutenus par les Janissaires, avaient refusé de recevoir dans leurs murs les *Nizam-Dgédittes*. Sélim, pour calmer l'irritation des esprits, avait été obligé de faire rentrer ces nouvelles troupes dans leurs anciens cantonnements, et de remplacer presque tout son ministère. D'un autre côté, Passwan-Oglou était en pleine révolte. Ali agissait en souverain indépendant dans son pachalik de Janina. Les Serviens, sous la conduite de Czerni-George, avaient repris les armes, et menaçaient de s'emparer de Sabatz et de Belgrade. Djezzar, pacha de Saint-Jean d'Acre, n'avait de sujet que le nom (*voy.* Djezzar); et les Wéchabites, après avoir été un instant chassés de la Mecque et de Médine, venaient de reconquérir ces deux villes, et dominaient sur l'Arabie. (*Voy.* Mohammed-Cheik.) Enfin l'autorité de la Porte était méconnue dans

(7) Il semblerait cependant qu'un traité d'alliance entre la Turquie et la Russie aurait été conclu le 23 septembre 1805, et ratifié depuis, malgré l'opposition de la France.

déchirée par la guerre ci-
était la situation de la Tur-
que l'escadre combinée an-
usse se présenta devant les
es (janvier 1807). Rien
éparé pour la résistance;
ations tombaient en ruine:
port, si facile à défendre,
en état; et le sulthan avait
motifs de craindre pour la
Constantinople et de sa
En apprenant que M. Ar-
était embarqué à bord d'u-
anglaise, le divan effrayé
à renouer des négociations
Sebastiani et Ruffin encou-
Sélim à faire une noble ré-
sans cesser pour cela de
Dès le 20 février 1807,
eaux anglais avaient passé
nelles, et se trouvaient de-
inte du sérail. La conster-
it à son comble, lorsque
ers de génie et d'artillerie
qu'on avait détachés de
u général Marmont en Dal-
rivèrent à Constantinople,
t les Turcs à presser leurs
fs de défense, tandis que les
othomans prolongeaient les
ons, d'après les conseils de
deur de France. Les répon-
inistres turcs, d'abord in-
et évasives, prenaient un
t menaçant, à mesure que
x avançaient. Enfin, le 1er.
squ'ils furent terminés, et
antinople se trouva dans un
ense respectable, le sulthan
er à l'ambassadeur anglais
traiterait qu'après que l'es-
ait repassé les Dardanelles;
fut obligée d'effectuer. Sé-
nontra un grand caractère
circonstance. Pour encou-
travailleurs, il se porta en
aux endroits les plus dan-
gereux. Il ordonna à chacun de ses ministres de faire construire une batterie, et d'y combattre. Il fit trancher la tête au ministre des finances, qui ne se rendit point aux Dardanelles pour les fortifier, comme il en avait reçu l'ordre, et qui avait commis des dilapidations. A peine Sélim était-il délivré de l'escadre anglaise, qu'une mesure imprudente et mal concertée le précipita du trône. Il avait envoyé à Scutari, dans les châteaux du Bosphore et dans ceux des Dardanelles, des vêtements faits suivant l'ordonnance du Nizam-Dgédid, avec l'ordre d'en habiller les Janissaires. Les Yamacks, aventuriers, la plupart Albanais, qui étaient chargés, conjointement avec les Nizam-Dgédittes, de la garde des forts du Bosphore et du service des batteries, furent les premiers qui refusèrent d'obéir. Ils massacrèrent Mahmoud-Effendi, qui était porteur de l'ordre du sulthan, ainsi que plusieurs de leurs officiers qui cherchaient à les calmer. Malgré la vive opposition des Nizam-Dgédittes, ils succombèrent après une lutte vigoureuse, furent expulsés des châteaux et obligés de regagner leurs casernes de Constantinople. La révolte des Yamacks n'aurait pas eu de suite, si le sulthan eût pris sur-le-champ les mesures convenables pour l'apaiser; mais ce prince, trompé par le caïmakan et par le nouveau muphti, tous deux ennemis des réformes, resta dans l'inaction; et Cabacki-Oglou, homme obscur, que les Yamacks avaient élu pour chef, eut le temps de se concerter avec les janissaires et les topgis. Il entra dans Constantinople, à la tête de toutes les troupes insurgées, et s'établit avec elles sur la place de l'*Atmeidan*, lieu ordinaire des réunions du peuple. Excité par le muphti et par

le caimakan, Cabacki-Oglou, qui s'était arrogé l'autorité de souverain, demanda insolemment la déposition de Sélim. Le muphti consulta le livre sacré, et rendit son *fetva*, qui portait que, d'après le Coran, un souverain qui avait régné sept ans sans que le ciel lui eût accordé de postérité était indigne du trône; qu'un sulthan sous lequel le pélérinage de la Mecque se trouvait interrompu, était un homme sacrilége; enfin, que toute innovation était déclarée par la religion un crime irrémissible. Dès lors, les rebelles plus audacieux, et le peuple même, demandèrent le remplacement de Sélim. Les marmites des troupes, signes révérés par elles, furent apportées sur la place et renversées, pour montrer qu'elles refusaient la nourriture que leur donnait le souverain, et qu'elles n'avaient plus rien de commun avec lui. Cependant les portes du sérail ne s'ouvraient point, et le sulthan qui s'était tenu enfermé dans ses murs, toute la journée du 28 mai, avait tenté sans succès de calmer la fureur des rebelles, en leur faisant jeter les têtes de ceux de ses favoris qu'ils avaient proscrits, et en supprimant le corps des Nizam-Dgédittes; mais ils persistèrent dans leur projet. Le 29 était un vendredi, jour où le grand seigneur doit aller en public dans une des mosquées de la capitale : cette coutume, qui n'a jamais été violée, rendait le moment décisif. Le sulthan n'osa pas sortir; et le muphti, accompagné des principaux ulémas, se présenta devant Mustapha, fils d'Abdul-Hamid, lui annonça qu'il était choisi par le peuple pour occuper la place de son cousin, et le conduisit d'abord à la mosquée, et ensuite au sérail, où il s'était introduit avec trois cents Janissaires, et avait lu à Sélim sa sentence de déposition. Ce prince infortuné, voyant que toute résistance était inutile, céda le trône à son cousin, fut relégué dans un kiosk, et traité avec quelques égards. Il y était encore lorsque Mustapha Baraïctar, pacha de Rutchuk, qui lui devait son élévation, tenta de le rétablir sur le trône : ce général marcha sur Constantinople avec une armée, y pénétra; et Sélim allait sans doute reprendre le sceptre, si le sulthan Mustapha, son cousin et son successeur, n'eût donné l'ordre de l'étrangler. Les émissaires chargés d'exécuter cet arrêt pénètrent dans l'appartement de Sélim, au moment où il se prosternait pour faire sa prière; se jettent sur lui, et l'un d'eux lui passe un lacet autour du col. Doué d'une grande force physique, ce prince se relève, lutte avec ses bourreaux, les renverse par des coups vigoureux, et appelle ses serviteurs qui s'étaient éloignés par respect lorsqu'ils avaient aperçu les envoyés de Mustapha. Ils accourent, secondent leur maître, et cherchent à arracher le fer aux assassins. Mais le kislar-aga, qu'un coup violent avait fait tomber entre les jambes du sulthan, le saisit par une partie extrêmement sensible, qu'il serre avec rage et ténacité. Sélim perd connaissance, et le crime est consommé le 28 juillet 1808. Bientôt les portes du sérail s'ouvrent, et le cadavre du malheureux sulthan est livré à Mustapha Baraïctar, qui ne tarda pas à venger sa mort (*V.* Mustapha Baraïctar). C'est ainsi que périt le sulthan Sélim, pour avoir tenté de régénérer sa nation et de secouer le joug des janissaires et des ulémas. Avec d'heureuses qualités, et de bonnes intentions, il échoua dans cette entreprise, qui eût replacé

au premier rang des puis-
eu-près comme la destruc-
élitz avait donné à Pierre-
un siècle auparavant, les
fonder la puissance russe
E Ier., XXXIV, 341).
réussir comme le czar, il
pas de vouloir l'imiter;
llu être un grand homme,
r cette énergie de carac-
te persévérance qu'aucun
peut arrêter; qualités in-
es surtout aux souverains
t tenter une réforme totale
œurs et la législation. Le
e Romanow les possédait
e degré, et Sélim en était
D—z—s.

(Nicolas-Joseph), né à
17 avril 1737, fit ses étu-
ège de Montaigu, en qua-
sier, et se rendit à Amiens
sa la nièce de Gresset. Il y
ssi Delille, qui le décida
à revenir dans la capitale,
tenir la chaire d'éloquence
de Louis-le-Grand. Son
ns la carrière littéraire, fut
n vers, intitulée: *Les Prié-*
Légion fulminante, 1760,
eux ans après, il adressa
à Gresset. Son *Épître sur*
s de société est de 1771;
composition facile et spiri-
lis publia, en 1776, une
des *Satires de Perse*,
8°., dont Laharpe a parlé
dans sa *Correspondance*
Voy. Perse, XXXIII,
ize ans auparavant, il avait
encore, attaquer le pre-
ain de cette époque, cet
ig ses enthousiastes ne per-
s de louer avec restriction.
ire de Sélis intitulée: *Rela-*
t maladie, de la confes-
la fin de M. de Voltaire,
1761, in-12, est une sorte d'imitation, ou contre épreuve de la *Relation* de la mort du P. Berthier, par Voltaire: Laharpe vit dans cette pièce de la finesse et des traits heureux; elle eut trois éditions dans la même année. Sélis a encore publié: I. *Épîtres en vers*, sur divers sujets, 1776. II. *Dissertation sur Perse*; 1778. III. *Petite guerre entre Lemonnier et Sélis*, 1778. IV. *Lettre à Laharpe sur le collége de France*, 1778, 1779. V. *Lettre d'un grand-vicaire à un évêque, sur les curés de campagne*, 1790. VI. *Lettres écrites de la Trappe, par un novice*, petit in-12, 1788. Grimm en parle avec éloge. VII. *Discours sur les écoles centrales*, 1797, in-8°. VIII. *Différentes Dissertations* littéraires et grammaticales, insérées dans les Mémoires de l'Institut. M. Barbier lui attribue: *Bien né, nouvelles et anecdotes; Apologie de la flatterie*, in-8°., 1788. Lorsque le Directoire exécutif rétablit les académies sous le nom *d'Institut national*, Sélis fut appelé à la troisième classe, et dans le même temps il fut nommé professeur de belles-lettres à l'école centrale du Panthéon, examinateur des élèves du Prytanée, et enfin professeur de poésie latine au collége de France, à la place de Delille, qui venait de s'éloigner de Paris. On ne vit pas alors sans étonnement qu'un élève du Virgile Français osât se mettre à sa place de son vivant; mais il est juste de dire, pour la mémoire de Sélis, que le lendemain de cette nomination il dit hautement, dans une lettre insérée au journal de Paris, le 27 vendémiaire an 4 (octobre 1796), qu'il espérait bien que cet emploi serait pour lui de courte durée, et que dès que Delille reviendrait, il lui rendrait avec joie sa chaire, ses ti-

tres et ses droits. Comme Delille ne revint à Paris que dans le mois de juin 1802, Sélis resta professeur jusqu'à sa mort, qui avait eu lieu le 9 février précédent. M. Gail, son collègue et son ami, fit insérer le lendemain, dans le *Journal de Paris*, une Notice historique sur ce professeur. Z.

SELKIRK (Alexandre), né à Lasgo, dans le comté de Fife, en Ecosse, vers 1680, se voua dès l'enfance à la marine, et devint maître sur un bâtiment commandé par un nommé Pradling, avec lequel il eut des démêlés assez vifs pour que cet impitoyable capitaine l'abandonnât dans l'île inhabitée de Juan-Fernandez, dans la grande mer qui sépare l'Amérique de l'Asie. Le malheureux Selkirk fut laissé sur la côte, n'ayant que ses habits, un fusil, quelques livres de poudre, des balles, une hache, un couteau, un chaudron, une bible, quelques livres de piété, ses instruments et ses livres de marine. Pendant les premiers huit mois, il eut beaucoup à souffrir de la mélancolie. Il se fit deux cabanes de branches d'arbres, à peu de distance l'une de l'autre, les couvrit d'une espèce de jonc, et les doubla de peaux de chèvres, qu'il tuait à mesure qu'il en avait besoin. Il trouva le moyen de faire du feu, en frottant deux pièces de bois de piment l'une contre l'autre. La plus petite de ses huttes lui servait de cuisine; dans la grande il dormait, chantait les psaumes et priait Dieu. « Jamais, disait-il, je n'ai été si bon » chrétien. » D'abord accablé de tristesse, ou manquant de pain et de sel, il ne mangeait pas qu'il n'y fût obligé par la faim, et n'allait se coucher que lorsqu'il ne pouvait plus soutenir la veille. Cependant il s'accoutuma par le temps à cette vie uniforme, et l'odeur du bois de piment, qui est aromatique, le dissipa en récréant ses esprits abattus. Il ne manquait pas de poisson; mais il n'osait en manger sans sel, parce qu'il lui relâchait extrêmement l'estomac. Il faisait un grand usage des écrevisses de rivière, qui, dans cette île, sont excellentes et fort grosses. Il les mangeait tantôt bouillies, tantôt grillées, ainsi que la chair des chèvres, dont il faisait d'excellent bouillon. Il en tua jusqu'à cinq cents. Ensuite, se voyant sans poudre, il s'habitua à les prendre à la course, et s'en fit un amusement. Cet exercice continuel l'avait rendu si agile, qu'il courait au travers des bois et sur les rochers, avec une vitesse incroyable. Il prenait des chèvres à la course, et les rapportait sur son dos. Un jour, en courant ainsi, il tomba dans un précipice, et resta long-temps sans connaissance; enfin, revenu à lui, il trouva morte sous lui la chèvre qu'il avait poursuivie. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il put arriver, en se traînant, à sa cabane, d'où il ne sortit qu'après dix jours de repos. Un long usage lui fit prendre du goût à ses aliments, quoiqu'il n'eût ni sel ni pain. Il trouvait d'ailleurs des légumes qu'il assaisonnait avec du piment. Ses souliers et ses habits furent bientôt usés par ses courses au travers des bois et des rochers; mais ses pieds s'endurcirent au point qu'il n'avait plus besoin de souliers. Enfin, il se créa des jouissances, en dressant des chats sauvages et des chevreaux, auxquels il faisait faire différents tours, et qu'il accoutuma à danser avec lui. Les chats surtout lui furent d'un grand secours; car il fut d'abord cruellement tourmenté par les rats, qui venaient ron-

habits et même ses pain-
chats bien pourvus de
ses chèvres. le vivant
rand nombre. et cheminant
ment autour de sa hutte.
r le secours de la providence
force de l'âge. n'ayant guère
e ans, il triompha des dur-
la solitude. au point d'y
les plaisirs inconnus dans
société. Lorsque ses habits
és, il se fit un juste au corps
nnet de peaux de chèvres
it avec un clou, qui lui tenait
uille. Son couteau s'étant usé
dos, il en forgea d'autres
cercles de fer, qu'il trouva
age, et qu'il eut l'art d'apla-
iguiser. Il y avait quatre ans
mois qu'il était dans cette
u'il y fut trouvé par Woods
(V. ROGERS, XXXVIII),
avait tellement perdu l'usa-
rler, que ne prononçant les
à demi, il eut beaucoup de
se faire entendre. Il refusa
le l'eau-de-vie qu'on lui pré-
ans la crainte de se brûler
c par une liqueur si chaude.
semaines se passèrent avant
goûter avec plaisir des vian-
rêtées à bord. Il croît dans
une espèce de prunes noires
excellentes, mais qu'il ne
pas aisément, parce qu'elles
au sommet des montagnes.
que les Anglais furent à l'an-
reconnaissance lui fit braver
ortes de dangers pour leur
ce rafraîchissement. Ro-
donna sur son vaisseau l'of-
ontre-maître; et tout l'équi-
ppela le roi de l'île Fernan-
son, qui aborda depuis a
, en fit une peinture magni-
mais il n'y manquait alors
et il s'y trouvait une nom-

[illegible]

SELLE (Christophe-Théophile de), médecin, né à Sorau en [illegible], s'adonna de bonne heure à l'étude des langues. Jeune encore, il savait la langue latine comme la sienne propre: et il avait des connaissances très-étendues dans les langues grecque, française et anglaise. A l'âge de dix-sept ans, il alla étudier la médecine à Göttingue, puis à Halle, où il fut reçu docteur, en [illegible]. Sa Dissertation inaugurale (1) annonça un esprit de méthode et d'observation bien rare à son âge. Se livrant avec ardeur à l'étude des philosophes et des médecins anciens et modernes, il donna bientôt une Traduction allemande des *Observations médicales* de l'anglais Brocksby (2), sur l'amélioration des hôpitaux militaires et le traitement des maladies des camps. Son travail, quoique très-soigné, n'eut pas tout le succès qu'il aurait pu en attendre. Cette défaveur ne le découragea point; et, peu de temps après, il fit paraître sa *Pyrétologie* méthodique (3). Rien n'était alors plus difficile que la connaissance des fièvres et de leur traitement. Les nosologistes avaient porté la confusion dans la distinction de ces maladies, par des classifications obscures et trop variées. L'ouvrage de Selle parut plus lumineux, et fut reçu avec une sorte d'enthousiasme. L'évêque

(1) *Methodo febrium naturalis [illegible]*, Halle [illegible].

(2) *Observations [illegible]*, Lond. [illegible].

(3) *Fundamenta pyretologiæ methodicæ*, Berlin [illegible].

de Warmie, se trouvant à Berlin, voulut s'attacher un médecin si jeune, déjà célèbre. Il l'engagea, par des offres avantageuses, à l'accompagner dans sa résidence, à Heilsberg; mais cette ville était peu propre à un homme avide de lumières et de réputation : Selle n'y resta que quelques années, et il revint à Berlin, où il publia une traduction allemande des *Œuvres chirurgicales* de Pott; des *Mémoires* et *Observations physiques et physiologiques* de Janin, *sur l'œil et ses maladies;* un ouvrage de philosophie spéculative, sur la création, le principe et le but de la nature. Ces productions lui acquirent l'estime de Meckel, qui lui donna sa fille en mariage. Selle devint ensuite professeur à l'hospice de la charité de Berlin; et bientôt il fut regardé comme un des plus habiles médecins de la capitale. Son zèle pour la science ne fit que s'accroître par ses succès. Il publia, en 1777, une Introduction à l'étude de la nature et de la médecine (4), ouvrage d'un grand intérêt, qui a été traduit en français par M. Coray; puis des *Dialogues philosophiques;* une traduction de l'*Homme à sentiments*, par Mackensie; enfin sa *Médecine clinique*, qui dénote un praticien consommé, et dont le docteur Coray a également enrichi notre langue. Kant remplissait alors l'Allemagne de ses idées nouvelles sur l'entendement humain. Une discussion sérieuse s'engagea entre Selle et le philosophe de Kœnigsberg, qui prétendait qu'il peut y avoir des principes synthétiques indépendants de l'expérience et exclusivement du ressort de la raison, et reproduisait ainsi, sous d'autres termes, les idées innées. Selle soutint au contraire que l'expérience nous fournit seule les principes synthétiques; que la raison n'est en nous qu'une disposition propre à combiner telles ou telles idées, qui sont le produit de l'expérience. Il développa sa doctrine dans plusieurs Mémoires insérés au journal de Berlin, *Monatschrifft*, années 1783, 1784 et 1786. Ces discussions ne le détournèrent pas de ses travaux ordinaires. Il publia, en 1786, une Traduction, avec des notes, de l'ouvrage de Delaroche sur la fièvre puerpérale; donna une seconde édition de sa *Médecine clinique*, et reproduisit, avec de nombreuses additions, sa *Pyrétologie méthodique*. Quoique Cullen fût alors l'auteur à la mode, l'ouvrage de Selle n'en fut pas moins bien accueilli; et les libraires d'Amsterdam en donnèrent, l'année suivante (1787), une contrefaçon, qu'ils répandirent avec profusion dans toute l'Europe. MM. Montblanc et Clanet ont publié chacun, en 1801, une Traduction française du même livre. Dès 1785, Selle avait été honoré de la confiance du grand Frédéric, qui le nomma son médecin particulier. Après la mort de ce prince, il rédigea une Histoire détaillée et fort exacte de sa maladie, et fut reçu, à cette époque, membre de l'académie des sciences de Berlin. Peu de temps après, il ajouta un troisième volume à ses *Observations* sur la nature et sur la médecine. Il fit insérer dans le journal de Berlin, une Notice biographique sur Voigt, dont il publia les *Principes de la philosophie pure*. En 1789, après avoir donné à sa *Pyrétologie méthodique* toute la perfection dont elle était susceptible, il en fit paraître une troisième édition. C'est celle

(4) *Einleitung in das Studium der Natur- und Arzneygelahrtheit*, Berlin, 1777, in-8°.

dont l'auteur de cet article a donné la traduction, en l'an 10 (1802), et à laquelle le professeur Chaussier a joint des notes intéressantes, spécialement sur le croup. Selle parut alors avoir fixé irrévocablement le nombre et la nature des fièvres. Sa doctrine fut généralement admise jusqu'au moment où le professeur Pinel crut l'avoir encore perfectionnée, en séparant, comme Quarin, les fièvres d'avec les inflammations. Mais en ce moment, on vient de lui porter de bien plus grandes atteintes, en niant jusqu'à l'existence des fièvres essentielles, et en replongeant les praticiens dans les mêmes incertitudes où l'on était lors de la première publication de la *Pyrétologie*. En 1790, Selle fit un voyage à Paris, dont il fréquenta *incognitò* les hospices et les établissements publics. A son retour, il publia deux Mémoires sur le magnétisme animal; et il en donna quelques autres contre la philosophie critique de Kant, qui furent insérés dans les Recueils de l'académie de Berlin. Les travaux de Selle le portèrent bientôt aux premières dignités. Il devint successivement conseiller intime et directeur du collége de médecine et de chirurgie, membre de la classe de philosophie de l'académie de Berlin, etc. Il fut chargé par Frédéric-Guillaume II, dont il était le médecin, d'examiner une épidémie qui s'était manifestée, pendant la guerre, dans la Prusse méridionale. Le roi actuel, Frédéric-Guillaume III, lui conserva la même confiance. Les ouvrages de cet homme célèbre prouvent des connaissances profondes en médecine et dans la philosophie spéculative. Ils sont écrits avec élégance et clarté. Ses mœurs étaient douces et son caractère très-affable. D'une constitution très-faible, il fut atteint d'une cruelle maladie, la phthisie pulmonaire, dont il mourut à Berlin, le 9 nov. 1800, à peine âgé de cinquante-deux ans.

N—H.

SELLIUS (Godefroi), historien, né vers le commencement du dix-huitième siècle, à Dantzig, de parents riches, et qui lui donnèrent une bonne éducation, étudia les lettres, la jurisprudence, la théologie, la médecine, l'histoire naturelle, et se distingua par la rapidité de ses progrès. Après avoir terminé ses cours académiques, il visita l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Angleterre, pour perfectionner ses connaissances, et se mettre en relation avec les savants. Les dépenses qu'il fit dans ces voyages, et quelques revers de fortune l'obligèrent à choisir un état, et il se décida pour la carrière de l'enseignement. Il prit ses grades à Leyde, et vint professer aux universités de Göttingue et de Halle. Il fit, dans cette dernière ville, l'ouverture de ses cours, en 1737, par une Dissertation : *Ad locum M. Terentii Varronis de re rusticâ L. II, C. I. De nominibus Romanorum brutisonis.* Le mauvais état de ses affaires l'ayant obligé de quitter Halle, il vint à Paris, en 1743, avec Jean Mills, gentilhomme anglais, auquel il s'était associé pour publier une traduction française de l'*Encyclopédie* de Chambers (*V.* ce nom). Cette entreprise, dont le succès aurait rétabli ses affaires, échoua, s'il faut en croire Luneau de Boisjermain, par la faute de Lebreton, à qui les deux étrangers s'étaient adressés pour l'impression. Sellius, qui joignait à une érudition très-étendue, la connaissance de la plupart des langues du nord, se vit obligé, pour vivre, de se faire traducteur. Personne, dit Querlon,

n'a plus fait de traductions de l'allemand, du hollandais, de l'anglais; mais quoiqu'il sût assez bien notre langue, il traduisait sans se gêner, à course de plume, se montrait plus attentif à rendre la lettre de son auteur ou le génie de sa langue, qu'à le faire bien parler le français, ce qui le rendait souvent obscur (*Voy.* l'Avertissement à la tête du XIX vol. de l'*Histoire des voyages* de Prevôt, édition in-4°., p. 25). Il en publia plusieurs avec Dujardin (1) qui se chargeait d'en retoucher le style; mais quelques-unes sont restées en manuscrit, entre autres celle du *Voyage* de Gmelin en Sibérie (*V.* GMELIN, XVII, 530), que Sellius avait faite pour Delisle (Joseph-Nicolas), doyen de l'académie des sciences, et dont on n'a qu'un extrait dans le volume de la Continuation de l'Histoire des voyages cité plus haut. La misère, contre laquelle il luttait depuis tant d'années, finit par l'accabler. Il tomba malade et fut transporté à l'hospice de Charenton, où il mourut, dans un accès de délire furieux, le 25 juin 1767. Sellius était membre de l'académie des Curieux de la nature, et de la société royale de Londres. On lui doit des traductions, de l'anglais, du *Voyage* à la Baye de Hudson, par Ellis, 1749, 2 vol. in-12; — de l'allemand, du *Dictionnaire* des Monogrammes, par Christ, 1750, in-8°. (*V.* ce nom); — de l'*Histoire* naturelle de l'Islande, par Anderson, 1754, 2 vol. in-12; — de l'*Histoire* des révolutions du globe terrestre, par Kruger, 1752, in-12 (*V.* SEPHER); des *Satires* de Rabener (avec Dujardin), 1754, 4 vol. in-12; — de l'*Histoire* de l'art chez les anciens, par Winkelmann, 1766, 2 vol. in-8°. Il a eu part (avec Dujardin et La Morlière), aux *Anti-Feuilles* ou Lettres à Mme. de. . . . sur quelques jugements portés dans l'Année littéraire de Fréron, Paris, 1754, in-12; (avec Dujardin) à la *Double beauté*, roman étranger, Canterbury, 1754, in-12; enfin on connaît de lui (2): I. *Dissertatio philosophico-juridica de imaginario, quod scientiis adhæret, in jurisprudentiâ detegendo*, Leyde, 1730, in-4°. II. *Historia naturalis teredinis seu xylophagi marini, tubulo chonchoïdis speciatim*, Utrecht, 1733, ou Arnheim, 1753, in-4°., avec 2 pl.: il y a des exemplaires avec fig. color. C'est l'histoire du ver qui ronge et perce le bois des navires, déjà décrit par Massuet et J. Rousset; mais l'ouvrage de Sellius est plus complet et plus intéressant. On en trouve l'analyse dans les *Acta eruditor. lipsiens.*, 1734, 80-93. III. *Vindiciæ methodi quâ in elementa juris civilis usus est J. G. Heineccius, oppositæ G. J. Schutzi examini ejusdem methodi*, Utrecht, 1734, in-8°. IV. *Histoire générale des Provinces-Unies* (avec Dujardin), Paris, 1757-70, in-4°., fig., 8 vol. traduits en grande partie du latin de Wagenaer. W—s.

SELVATICO (JEAN-BAPTISTE) naquit dans un petit village du Lodesan, vers l'an 1548, ou 49. Après avoir fait ses premières études à Lodi, et ses humanités à Milan, il se rendit à Pavie pour s'y adonner à la médecine. Nourri de la lecture des médecins anciens, grecs et arabes, dont il

(1) Bénigne Dujardin, maître des requêtes, né à Paris, où il est mort dans un âge avancé, a donné, sous le nom de *Boispréaux*, l'*Histoire* de Rienzi; une *Trad.* de Pétrone; et la *Vie* de P. Arétin.

(2) La *France littéraire* attribue à Sellius: *Recueil de traités de médecine; Description* du Brabant, et *Institutiones physicæ*, trois ouvrages sur lesquels on n'a pu avoir d'éclaircissements.

t étudié les langues, il voyagea lant plusieurs années en Italie, isita les meilleures universités ette péninsule. De retour dans atrie, il fut appelé à la chaire édecine de l'école de Pavie, où ofessa avec le plus grand éclat l'en 1622, époque de sa mort. ublia, en 1601, à Francfort, *Controversiæ medicæ*, in-fol., la lecture, agréable à la fois et , offre de bons principes théo- s. Selvatico, convaincu que la n, appuyée de l'expérience, ne point pour la perfection de la cine, sans l'étude des méde- anciens, essaya de rétablir la ation des Grecs, en purgeant ouvrages des contradictions rentes qu'ils contiennent. Voici ent il s'exprime sur le mérite s auteurs et de ceux des Ara- « Je ne suis point du nombre ceux qui suivent uniquement préceptes des médecins de l'an- uité, Grecs et Arabes; car je nore point que les modernes fait d'importantes découvertes es à l'art et au genre humain, profite volontiers de leurs lu- res : toutefois je suis persuadé , dans une science telle que celle je professe, toute innovation langereuse et incertaine, et qu'il ut rejeter qu'avec une extrême onspection ce que les anciens enseigné d'une manière claire ositive. » Selvatico s'élève avec ontre l'abus des saignées, dans res putrides, que Botal avait en vogue d'une manière incon- . Il tourne également en ridi- usage médical des pierres pré- d'après les Arabes. Il ne re- point les fièvres à types inter- s comme autant d'espèces par- es, mais plutôt comme des con- séquences accidentelles de retard dans les paroxysmes. Selvatico publia un Opuscule fort curieux, et qui est connu de bien peu de médecins et de bibliographes, intitulé *De iis qui morbos simulant deprehendendis*, Milan, 1595, in-4°., de cent pag., écrit en latin pur et élégant; il est divisé en vingt chapitres, dont les principaux sont : 1°. *Des causes qui font simuler des maladies*; 2°. *de la manière de connaître les maladies par amour*; 3°. *des grossesses simulées ou cachées*; 4°. *des possédés du diable*; 5°. *de la syphilis cachée*; 6°. *du crachement de sang simulé*; 7°. *des tumeurs feintes ou factices*; 8°. *de l'impuissance apparente*; 9°. *de la manière de simuler la virginité*; 10°. *des ulcères factices*; 11°. *de la fascination*; 12. *de l'empoisonnement*, etc. Cet ouvrage est rempli d'érudition et de faits intéressants. Z.

SELVE (Jean de), issu d'une ancienne famille du Bas-Limousin, qui a donné à l'Église et à l'état des hommes distingués par leurs talents et leurs services, était fils de Fabien de Selve, lieutenant de la compagnie des gendarmes du comte de la Marck, gouverneur d'Auvergne. Il abandonna la profession militaire, qui était celle de ses ancêtres, pour suivre la carrière du barreau. Il était conseiller au parlement de Paris, lorsque Louis XII le nomma, en 1507, premier président de celui de Rouen, d'où il passa, en la même qualité, à Bordeaux. François Ier. ayant besoin d'un magistrat ferme et éclairé, pour maintenir et faire aimer son autorité dans le Milanez, le mit à la tête du parlement qu'il établit dans cette nouvelle conquête, en y joignant les attributions d'intendant. Selve remplit ces fonctions à la satisfaction du monarque

et des peuples. Après la funeste bataille de Pavie, à laquelle il s'était trouvé, la reine Louise de Savoie, régente du royaume, l'envoya à Madrid avec l'archevêque d'Embrun et Philippe de Chabri, pour traiter de la délivrance du roi; et c'est à lui que furent confiées les instructions secrètes. Cette mission délicate eut tout le succès qu'on en pouvait desirer; ce qui lui valut la charge de premier président du parlement de Paris. Lorsque les ambassadeurs de Charles-Quint vinrent réclamer la cession de la Bourgogne, qui était une des conditions du traité, il leur répondit, à la tête de sa compagnie : « Le dit seigneur » roi ne peut aliéner le dit duché; car » il est obligé d'entretenir les droits » de la couronne, laquelle est à lui, » et à ses peuples et à ses sujets com- » muns. » Selve mourut à Paris, en 1529, en décembre selon son épitaphe, qu'on voyait à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, où il fut enterré. C'était un excellent citoyen, un habile négociateur, et un savant magistrat. On lui doit la première édition des *Mémoires de Comines*, Paris, 1523, in-fol. Beaucaire l'accuse de les avoir mutilés, sous prétexte de les corriger; mais cette assertion est suffisamment détruite par la conformité qui se trouve entre tous les manuscrits et l'imprimé. On lui attribue un Traité *De beneficio*, Paris, 1512; Lyon, 1531. Mais ce Traité, qui a mérité d'être commenté par Charles Dumoulin et par François Joly, est incontestablement de son frère, conseiller au parlement de Paris, et qui s'appelait Jean de Selve, comme lui. Ses *Négociations*, ses *Discours*, ses *Conférences* pour la délivrance de François Ier., sont à la Bibliothèque du Roi. — George de Selve, son fils, fut fait évêque de Lavaur, en 1524, n'ayant encore que dix-huit ans. Ses Œuvres et ses talents précoces justifièrent cette infraction aux saints canons. Il remplit avec distinction les ambassades de Venise, de Rome et d'Allemagne, où il se fit une grande réputation par ses vastes connaissances. Bunel, son secrétaire, lui ayant représenté que la vie dissipée des cours ne convenait point à un évêque, il se retira dans son diocèse, où il se livra tout entier aux fonctions pastorales, jusqu'à sa mort arrivée en 1542. Il avait publié, en 1534, de bons statuts synodaux. Ses autres ouvrages sont des *Instructions pastorales* pour le baptême et la confirmation, des *Opuscules* sur divers sujets, un petit Traité sur les moyens de se procurer son bonheur dans ce monde et dans l'autre, suivant les différents postes où l'on peut être appelé par son souverain; un autre Traité sur les moyens d'établir une paix solide entre l'empereur d'Allemagne et le roi de France. Tous ces écrits furent réunis en un volume in-folio, Paris, 1559. François Ier. l'avait chargé de traduire en français les Vies de Plutarque : il en publia huit en 1535. Peut-être fut-il détourné de pousser ce travail plus loin par le succès de la Traduction d'Amyot. Sa correspondance diplomatique, pendant son ambassade à Venise, était dans le cabinet de M. Dupuy. — Son frère Jean-Paul de Selve, ambassadeur à Rome, en 1557, mort évêque de Saint-Flour, en 1570, a laissé un Recueil de ses négociations, qui était dans le cabinet de M. d'Aguesseau, et des Lettres dans celui de M. de Gagnières. — L'extrait de l'ambassade d'Odet de Selve, en Angleterre, dans les années 1547 et 1548, était parmi les manuscrits de Saint-Germain-des-Prés. — Enfin les négociations de Lazare de Selve, premier

[illegible]

Ce fut lui qui couvrit la nudité de son père endormi, et reçut sa bénédiction (*V.* Noé, XXXI, 333). Sem eut cinq fils, Élam, Assur, Arphaxad, Lud, Aram qui s'établirent tous en Asie. D'Arphaxad descendirent en ligne directe, Salé, Héber, Phaleg, Reü, Sarug, Nachor et Tharé, père d'Abraham. Sem mourut l'an 1877 avant J.-C., âgé de six cents ans, ayant pu voir quinze générations de ses descendans. *Voy. Genes.* XI. Z.

SE-MA-TSIEN. *Voy.* SSE-MA-TSIAN.

SEMBLANÇAI. *V.* SAMBLANÇAI.

SEMENTINI (ANTOINE), médecin, né en 1743, à Mondragone, petite ville de la terre de Labour, fut, à l'âge de douze ans, envoyé à Naples, pour y suivre les cours de médecine à l'hôpital des Incurables. Ses progrès furent rapides, et en 1766, on vit paraître un de ses écrits sur la nature et les variétés de la folie. Fauteur ardent des nouvelles théories médicales, il fut le premier à les accréditer, et à les répandre parmi ses compatriotes. Depuis 1779, il travaillait à renverser le système de l'irritabilité de Haller : il l'attaqua surtout dans ses *Éléments de physiologie*, rédigés pour l'usage de ses élèves. Quelque temps après, il publia les *Institutions médicales*, dans lesquelles il se montra le précurseur de Brown (*V.* ce nom, au Supplément), et dont le dernier volume fut dédié à Joseph II, qui, en honorant l'auteur de ses suffrages, l'avait engagé à le suivre à Vienne; à ces offres séduisantes, Sementini préféra la place de professeur de l'université, où il avait été admis par concours. Les partisans de Brown, entraînés par leur enthousiasme, avaient dépassé le but que la raison devait leur prescrire dan eation des théories de ce Les suites de cet égarem rent funestes. Sementini, beaucoup contribué à mett les principes de l'école d'É crut qu'il était de son dev prendre la plume pour é collègues. Dans la Tradu lienne de sa Pathologie, en 1803, il soumit la d l'excitabilité à un nouvel e en réfuta plusieurs parad écrits lui valurent les éloge grands professeurs de l'I l'année 1812, la santé de avait reçu des atteintes : l' son esprit déguisait en pa blissement de son corps; c qu'après deux ans d'efforts comba le 8 juin 1814, à u d'apoplexie. Ses Ouvrages *Breve dilucidazione della varietà della pazzia*, Nap in-8°. II. *Requisitorio di u* etc., Bénévent, 1774, in la critique fondée d'un ou Cirillo, publié sous le titre *mulæ medicamentorum ex copeia Londinensi excerp Elementi di fisiologia*, 1779, in-4°. L'auteur ayan que le plan de cet ouvrage é trop grande étendue pour s en arrêta l'impression à la tième feuille. IV. *Institutio dicarum, partes septem.* 1780-84, 7 vol. in-8°., do brassent la nosologie, et a siologie. V. *Lettera sul cerv* ibid., 1784, in-8°., publi casion du traité de l'*Encef* de Malacarne. VI. *Orazio gurale per l'apertura de tedra di fisiologia nello sp S. Giacomo*, ibid., 1790 VII. *Institutiones physio*

[illegible]

[illegible] Rome, [illegible] les humanités suivant l'[illegible] ordre. Lorsqu'il eut achevé [illegible] d'enseignement, il fut [illegible] Fermo, pour remplir la [illegible] philosophie, [illegible] dans le collége Romain. De là [illegible] la chaire de théologie morale occupa pendant trente ans, [illegible] plus grande réputation. Il [illegible] de livres pour l'assistance [illegible] France, et théologien du [illegible] général, lorsque la mort l'enleva [illegible] janv. 1717, âgé de près [illegible] vingt-huit ans. Semery s'est [illegible] par son savoir, et son [illegible] parler en public. On a de [illegible] *riennium philosophicum*, [illegible], 3 vol., publié par J. B. [illegible] de ses disciples; et Ve[illegible] 3, corrigé et augmenté. H. [illegible] *lla vera religione contra il [illegible] lume dei preteso reformati*. Brescia, [illegible]

[illegible]

[illegible] pour l'église de [illegible] [illegible] de Croix, que possèdent les Dominicains de Gênes. On a le plus grande estime pour plusieurs autres de ses

troisième époux, de peur de se donner un maître : elle choisissait et attirait auprès d'elle les plus beaux hommes de son armée, dont aucun ne survivait long-temps à cette faveur. Elle régnait en pleine paix, lorsqu'ayant oui-dire que les Indiens étaient la plus grande nation de l'univers, qu'ils occupaient un très-beau pays, et qu'ils paraient superbement leurs éléphants, elle résolut de leur déclarer la guerre, quoiqu'ils ne lui eussent fait, dit l'historien, nulle offense. Elle employa trois ans à équiper une flotte, et une armée, qui se trouva être de trois millions d'hommes d'infanterie, outre cinq cents mille cavaliers, cent mille chariots, cent mille hommes montés sur des chameaux, et armés d'épées longues de six pieds. Elle avait fait faire de plus on ne sait combien de faux éléphants, avec les peaux de trois cents mille bœufs noirs. Dans chacune de ces machines, dont la construction n'est pas très-bien expliquée, il y avait un homme qui la faisait mouvoir. Les ouvriers occupés à fabriquer ces éléphants, avaient travaillé en secret, dans une enceinte murée de toutes parts, de peur que l'artifice ne se divulguât, et ne parvînt aux oreilles des Indiens. Stabrobates régnait dans l'Inde : il rassembla des troupes bien plus nombreuses encore que celles de la reine d'Assyrie, à laquelle il signifia que puisqu'elle venait l'attaquer sans qu'il lui eût fait aucun tort, elle ne tarderait point à se repentir d'une agression aussi folle qu'injuste. Il la prévenait qu'aussitôt qu'il l'aurait vaincue, il la ferait mettre en croix, et joignait à ces menaces des traits satiriques sur les mœurs un peu libres de l'héroïne. Victorieuse néanmoins dans un premier combat au milieu du fleuve Indus, elle fit cent mille prisonniers. Une bataille plus décisive s'engagea sur terre, où elle eut d'abord l'avantage : ses faux éléphants effrayèrent par leurs formes monstrueuses et par l'odeur de leurs cuirs de bœufs, la cavalerie indienne; mais ils ne soutinrent pas le choc des éléphants véritables que Stabrobates dirigea contre eux. L'armée assyrienne fut mise en déroute, et Sémiramis s'enfuit blessée au bras et au dos par le roi de l'Inde. Elle avait perdu les deux tiers de son armée. (On lit dans Strabon, qu'elle n'en ramena que vingt mille hommes.) Quand elle eut regagné ses états, son fils Ninyas lui tendit des embûches; ce qui ne la surprit pas, parce que l'oracle de Jupiter Ammon le lui avait prédit. Ayant cédé la couronne, elle disparut. Quelques-uns disent que changée en colombe elle s'envola avec une troupe de ces oiseaux, qui était venue se placer sur son palais. Sémiramis termina ainsi sa carrière à l'âge de soixante-deux ans; elle en avait régné quarante. Diodore avertit que certains auteurs ne font d'elle qu'une courtisane qui, ayant séduit par ses attraits le roi d'Assyrie Ninus, et obtenu de lui l'exercice de la puissance souveraine durant cinq jours, l'emprisonna, le détrôna, et se signala par des actions hardies. D'autres écrivains, postérieurs à Diodore de Sicile, ont parlé de cette reine avec beaucoup moins de détails; mais en modifiant diversement son histoire. L'une des cinquante narrations de Conon (*Voy.* ce nom, IX, 428), concerne Sémiramis : il y est dit, qu'elle était la fille et non la femme de Ninus; qu'ayant eu secrètement et sans le savoir un commerce incestueux avec son propre fils, elle prit le parti de vivre publiquement avec lui comme

ouse ; mais Photius observe
e point Conon s'est trompé,
confondu Sémiramis avec
, fille de Belochus. Valère-
e raconte que la reine d'As-
yant appris qu'une sédition
d'éclater, n'acheva point sa
, qu'elle accourut demi-coif-
n'eut besoin que de se montrer
ıtins pour apaiser le tumulte;
onséquence on lui érigea une
où elle était représentée dans
négligé, qui relevait sa beau-
que rapporte Élien. Selon Jus-
était d'une médiocre stature;
ne Ninus fut mort, elle se dé-
i bien qu'on la prit pour le
roi. Le jeune prince n'avait
ore atteint l'âge de puberté;
ui ressemblait, par la taille
par le son de voix et par les
visage, quoiqu'elle eût alors
ıs quarante-quatre ans; mais
elle eut commencé à se dis-
par ses exploits, elle se laissa
itre et admirer comme reine.
ajoute qu'à la fin de sa vie,
çut un criminel amour pour
, qui la tua et lui succéda :
it occupé le trône pendant
e-deux années. Aucun de ces
n'a dit encore qu'elle eût
urir son mari Ninus. Dans
, elle l'emprisonne seule-
la fin des cinq jours où il
ermis d'exercer le pouvoir
; mais, dans Plutarque,
ıi abandonne l'empire que
une seule journée, et elle en
pour le mettre à mort. Après
ut elle-même cessé de vivre,
Assyrie chanta ses louanges,
écerna les honneurs divins.
ne lui attribue ce qu'Héro-
conte de Nitocris, c'est-à-
ux inscriptions placées par
e, l'une au-dessus, l'autre au
fond de son tombeau. La première
annonçait à ses successeurs qu'au besoin ils y trouveraient des richesses; la seconde était une imprécation contre le roi pervers qui, par cupidité, violerait l'asile des défunts. On a dit aussi, d'après Céphaléon, auteur d'une Chronique grecque perdue, que Sémiramis fit périr ses enfants, apparement ceux qu'elle avait eus de Ménonès, et que Ninyas vengea leur mort en l'égorgeant elle-même. Si nous en croyons Moïse de Chorène, elle devint, après la mort de Ninus, épouse d'un prince arménien, nommé Araï, et, sur le refus qu'il fit de l'épouser, elle lui déclara une guerre, où il périt. Son corps étant tombé au pouvoir de Sémiramis, elle publia qu'il était ressuscité, bâtit une ville en Arménie, où depuis elle venait passer les étés, laissant le gouvernement de Ninive et de l'Assyrie au mage Zerdust ou Zoroastre, prince des Mèdes. La vie licencieuse qu'elle menait lui attira les reproches des enfants de Ninus, qu'elle mit tous à mort, à l'exception de Ninyas. Peu après, son ministre Zoroastre voulut se rendre indépendant : elle prit les armes contre lui, succomba, et périt de la main de son propre fils. Plusieurs autres anciens écrivains, en parlant de Sémiramis, n'ont fait que reproduire quelques-uns des détails que nous venons de recueillir; mais Polyen transcrit une inscription où cette princesse parle en ces termes : « La nature m'a donné le corps d'une femme : mes actions m'ont égalée au plus vaillant des hommes. J'ai régi l'empire de Ninus qui, vers l'Orient, touche au fleuve Hyhanam, vers le sud au pays de l'encens et de la myrrhe, vers le nord aux Saques et aux Sogliens. Avant moi, aucun Assyrien n'avait vu de mers : j'en ai

vu quatre que personne n'abordait, et je les ai soumises à mes lois. J'ai contraint les fleuves de couler où je voulais; et je ne l'ai voulu qu'aux lieux où ils devaient être utiles. J'ai fécondé les terres stériles, en les arrosant de mes fleuves. J'ai élevé des forteresses inexpugnables; j'ai construit des routes à travers des rochers impraticables. J'ai pavé de mon argent des chemins où l'on ne voyait que les traces des animaux sauvages; et au milieu de ces travaux, j'ai trouvé du temps pour mes plaisirs et pour ceux de mes amis. » Telles sont, sur cette femme célèbre, les traditions antiques. Rollin les a rassemblées presque toutes, en les accordant le mieux qu'il a pu. Sevin en a discuté quelques-unes; il a rejeté, comme fabuleux, tout ce qui concerne Dercéto, les colombes, les déguisements et les métamorphoses de Sémiramis. Fréret a écarté de plus la passion incestueuse qui a été imputée à cette princesse, et qui ne doit l'être qu'à qu'à la reine Atossa. Selon Volney, ce nom d'Atossa, ou Attosa, ou Hadossa, n'est point personnel : il était commun, chez les Assyriens, les Perses et les Syriens, aux favorites des rois, aux odalisques. La question la plus difficile est de savoir quelle part appartient réellement à Sémiramis dans les constructions et dans les expéditions dont Diodore de Sicile lui laisse tout l'honneur; car Hérodote, Bérose, Mégasthène et d'autres écrivains en attribuent une partie considérable soit à Nitocris, soit à Ninus, soit à d'autres monarques assyriens. Fréret croit que Ninus mourant était maître de toute l'Asie, depuis le Tanaïs jusqu'au Nil, et depuis les côtes de l'Asie Mineure jusqu'à l'Indus; en sorte que Sémiramis n'a pu ajouter à ce vaste empire que des provinces éthiopiennes et libyennes. Toujours est-il impossible que l'éclatante célébrité de cette princesse n'ait pas été fondée sur de très-grandes entreprises et sur de brillants succès: Pomponius Méla exprime l'opinion de toute l'antiquité, lorsqu'il dit que l'Assyrie n'a jamais été plus florissante, plus puissante, que sous ce règne. Il nous resterait à en fixer l'époque; et c'est encore une question fort épineuse, si l'on en juge par l'extrême divergence des hypothèses proposées pour la résoudre : elles varient depuis l'an 2200 avant l'ère vulgaire, jusqu'à 737. A s'en tenir aux traditions qu'ont suivies Ctésias, Diodore, Velleius-Paterculus, Justin, Eusèbe et George le Syncelle, Sémiramis serait antérieure au moins de dix-huit siècles à Auguste. Aussi a-t-on, dans l'un de nos volumes précédents (Biog. univ. XXXI, 288-290), placé l'avénement de Ninus, à l'an 2048, et sa mort à 1995, ce qui ne permettrait de faire descendre le règne de Sémiramis que jusqu'à 1956. Fréret, qui le retarde un peu, l'ouvre dès 1916. On aurait, pour la déclarer contemporaine de Moïse ou de Sanchoniaton, ou de la prise de Troie, l'autorité de Porphyre; et, pour la supposer bien moins ancienne, celle d'Hérodote; car, d'après cet historien, Larcher ne la fait régner qu'en 737. Cette question se complique de celles de savoir s'il n'y a pas eu deux Bélus, plusieurs Ninus et plusieurs Sémiramis. Elle tient au système général de la chronologie assyrienne. L'opinion qui nous semblerait la plus probable, est celle qui placerait la naissance de Sémiramis vers 1240, l'avénement de Ninus en 1237, leur triomphe à Bactres en 1218, leur mariage en 1217, la nais-

: Ninyas vers 1216, la mort
ns en 1196 ou 1195, et la
: Sémiramis vers 1179: elle
ainsi vécu environ soixante-
ns, et régné, sinon tout-à-fait
te ans, du moins trente-huit,
ec son époux que seule. C'est,
: avis, l'hypothèse qui se
rait le mieux avec la suite
s dont l'histoire d'Assyrie se
e. Du reste, les écrits à con-
tant sur ce point que sur les
de la vie de Sémiramis, sont
pitres 184 et 185 du premier
Hérodote, les chapitres 2 à 16
nd livre de Diodore de Sicile,
ième narration de Conon, les
es 1 et 2 du premier livre de
. les traités de Plutarque sur
Osiris, sur l'amour et sur les
. illustres; le chapitre 25 du
1 de Polyen, les chapitres 13
e Moïse de Chorène;... l'His-
cienne de Rollin, liv. III, chap.
; les Mémoires de Sevin et de
sur l'Assyrie, tom. III et V du
de l'académie des inscrip-
belles-lettres; les recherches
ney, part. II et III, etc. Sé-
s était un personnage trop
pour ne point apparaître sur
tragique. Muzio Manfredi l'a
pour le sujet d'une tragédie
e, et dans la même langue
se l'a exposée sur la scène ly-
Nous avons, en français, des
es de Sémiramis par Desfon-
en 1637; par Gilbert, en
par Mme. de Gomès, en 1716;
hillon, en 1717, et par Vol-
n 1748: cette dernière, la
émorable, est fondée sur les
ns qui supposent que Sémi-
a donné la mort à Ninus,
a voulu épouser son fils Ni-
et que celui-ci l'a tuée. La
e de Voltaire a été arrangée
par M. Desriaux, en un opéra, dont la musique est de M. Catel, joué et imprimé en 1802. L'opéra de Roi est de 1718. D—N—U.

SEMLER (Jean-Salomon), célèbre théologien protestant, né le 18 déc. 1725 à Saalfeld, où son père était pasteur, fit ses études à Halle, sous le professeur Baumgarten. Après avoir quitté l'université, et séjourné quelque temps à Saalfeld, il alla, en 1750, à Cobourg, où il se chargea de la rédaction de la gazette, emploi qui, faute d'autres moyens de subsistance, lui plaisait assez, mais auquel il renonça dès qu'il eut obtenu la chaire d'éloquence et de poésie à Altdorf, en 1751. Il passa, deux ans après, à l'université de Halle, comme professeur de théologie, et y resta jusqu'à sa mort, arrivée le 14 mars 1791. Dans ses ouvrages historiques et dogmatiques sur le christianisme, Semler le réduit à n'être qu'une doctrine purement humaine (1). Il fut avec Michaëlis, Westein, Ernesti, Morus, Doederlein et Bengel, l'un des chefs de la nouvelle exegèse, qui donnèrent aux études bibliques une autre forme: ils unirent la théologie historique à la dogmatique. Semler révolta le public par une témérité de critique qui, franchissant toutes les bornes, semblait un plaidoyer perpétuel contre la révélation. Michaëlis qui avait vu le commencement de cette révolution dans les opinions protestantes, disait: Autrefois je passais pour hétérodoxe, actuellement on me trouve trop orthodoxe (2). Les principaux ouvrages de Semler sont: I. *Historicæ ecclesiasticæ selecta capita*, Halle, 1767-69, 3 vol. in-8°. II. *Essai d'un extrait substantiel de*

(1) Grégoire, *Sect. relig.* II, 195.
(2) Ibid., II, 217.

l'histoire de l'Église, Halle, 1778, 3 vol. in-8°. (en allemand). III. *Introduction à l'exegèse théologique*, Halle, 1760-69, 4 cahiers in-8°. (en allemand). IV. *Apparatus ad liberalem N. Test. interpretationem*, ibid., 1767, in-8°. V. *Apparatus ad lib. V. Test. interpretationem*, ibid., 1773, in-8°. Ses opinions sur le dogme se trouvent consignées dans son *Institutio ad doctrinam christianam*, idid., 1774, in-8°. Le grand nombre d'écrits qu'il a composés, et la multiplicité de soins qu'exigeait sa place ont beaucoup nui à la perfection et au style de Semler, souvent obscur et diffus; ce qui n'empêche pas ses partisans de louer en lui la réunion heureuse d'un grand savoir à une grande sagacité. Dans les dernières années de sa vie, il s'occupa d'expériences de chimie, qui ressemblaient un peu à l'alchimie, et paraissaient changer entièrement ses idées sur ces matières qu'il avait jugées jusqu'alors avec une grande force d'esprit. Dix ans avant sa mort, il publia: VI. L'*Histoire de ma vie, racontée par moi-même*, Halle, 1781, 2 vol. in-8°. (en allemand). On a publié sur ce savant: 1°. *Les derniers jours de la vie du docteur Semler, à l'usage de son biographe futur*, par Fred. Aug. Wolf, Halle, 1791, in-8°.; 2°. les *Dernières déclarations de Semler sur des matières religieuses, deux jours avant sa mort*, par A. H. Niemeyer, Halle, 1791, in-8°. Z.

SEMOLEI (Baptiste Franco, dit le), peintre, naquit à Venise en 1498, et vint à Rome avant que son style fût formé. La vue des ouvrages de Michel-Ange le séduisit au point qu'il se mit à copier tous ceux qu'il put découvrir. Pendant ses études à Florence, il peignit à l'huile l'*Enlèvement de Ganimède*, d'après un carton de Michel Ange; il fit aussi un dessin du *Jugement dernier* de la chapelle Sixtine, qui, d'après le témoignage de Vasari, était un chef-d'œuvre. Il devint ainsi un excellent dessinateur; mais comme il s'était mis à peindre assez tard, il ne poussa jamais aussi loin la science ni le choix du coloris. Il se fit connaître à Rome par des sujets tirés de l'Évangile, qu'il peignit à fresque dans une des chapelles de la Minerve, et que Vasari regardait comme ce qu'il avait fait de mieux. Dans l'église de *Saint-Jean décollé* des Florentins, à Rome, il voulut faire preuve de sa science comme dessinateur; mais il tomba dans la pesanteur. Il orna aussi de figures le chœur de l'église métropolitaine d'Urbin, et y exécuta en outre un tableau à l'huile représentant la *Vierge entre saint Pierre et saint Paul*. Cet ouvrage, dans lequel respire le meilleur goût florentin, est remarquable dans toutes ses parties: on reproche seulement au Saint Paul de sentir un peu l'effort. On voit dans la tribune de l'église de Saint-Venance, à Fabriano, un autre de ses grands tableaux à l'huile, représentant la *Vierge avec le donataire et deux saints protecteurs*. Cette composition est dans le style de Raphaël. Enfin, dans la sacristie de la cathédrale d'Osimo, l'on conserve une nombreuse suite de petits tableaux tirés de la vie de Jésus-Christ, qu'il peignit en 1547, et qui sont d'autant plus précieux, que Semolei en a peu fait dans cette dimension. Quoique son style s'éloignât beaucoup de l'école vénitienne, sa réputation était si répandue que le gouvernement le rappela à Venise, en 1556, et lui confia quelques-unes

des peintures de la bibliothèque de Saint-Marc : il y peignit la *Fable d'Actéon* en plusieurs figures allégoriques. Il existe en public très-peu de peintures de lui. Son plus beau titre de gloire est d'avoir été le maître du Barroche, pendant qu'il résidait à Urbin. Le Semolei, plus grand dessinateur que grand coloriste, cultiva aussi avec succès la gravure à la pointe et au burin. On infère du style de sa gravure, qu'il prit des leçons de Marc-Antoine, ou du moins qu'il tâcha de l'imiter. Il s'est presque toujours servi du burin ; cependant plusieurs de ses gravures décèlent le travail de la pointe. Sa manière de graver est libre et dans un grand style. Ses figures, d'une proportion un peu exagérée, sont très-variées et bien contrastées. Ses têtes sont par fois un peu petites, mais toujours dessinées correctement et d'un beau caractère ; et les extrémités sont rendues de main de maître. A l'exception de la *Donation de Constantin*, d'après Raphael, et d'*une Bacchanale*, d'après Jules Romain, les autres pièces qu'il a gravées, au nombre de plus de vingt, sont d'après ses propres compositions. Le Musée du Louvre possède huit dessins de ce maître. I. *Le Déluge*, dessin à la plume, qui a été gravé par le Semolei lui-même. II. *S. Jean-Baptiste dans le désert*, dessin à la plume, gravé par le comte de Caylus, qui l'attribuait à Baccio Bandinelli. III. *Une Assemblée de philosophes*, portion de dessin à la plume, gravée également par le comte de Caylus. IV. *Vieillards à cheval, accompagnés d'hommes à pied qui fuient avec effroi*, fragment d'une plus vaste composition. V. *Un triomphateur sur son char*, dessin à la plume. VI. *Les apprêts d'un sacrifice*. VII. Portion d'une composition dont le sujet est inconnu. Ce dessin, ainsi que le précédent, sont exécutés à la plume et collés sur le même carton. VIII. Un sujet inconnu, dessin à la sanguine. Le Semolei mourut à Venise en 1561. P—s.

SEMPAD I, fils de Piourad, peut être regardé comme le chef de la famille des Pagratides ou Bagratides, qui a donné des rois à l'Arménie, à la Géorgie, et de laquelle descendent les princes russes Bagration (1). Il régnait vers l'an 58 de J.-C., dans la province de Sper, lorsqu'après la mort de Sanadroug, roi de l'Arménie occidentale, de la race des Arsacides, Érovant, issu de cette dynastie, par les femmes, s'empara du trône, et fit périr tous les enfants du dernier roi. Un seul, Ardaschès, dérobé par sa nourrice aux coups des assassins, fut porté à Sempad, qui l'emmena à la cour du roi des Parthes, où il l'éleva jusqu'à l'âge de pouvoir revendiquer ses droits. Sempad ayant alors obtenu une puissante armée de Vologèse, roi des Parthes, et des autres princes arsacides, ramena son pupille dans l'Arménie, en 78, vainquit l'usurpateur secouru par les Romains et par Pharasman, roi de Géorgie, qui périt dans la bataille ; et après qu'Érovant eut été assassiné par un soldat, il plaça la couronne sur la tête d'Ardaschès. Des services aussi éclatants furent récompensés par la dignité de *Sbarabied*, ou connétable, qui fournit à Sempad plusieurs autres occasions de signaler son zèle et ses talents militaires.

(1) On prétend que cette famille était venue [illegible] en Arménie, [illegible] et [illegible] de [illegible] à Babylone par [illegible]. Il paraît aussi qu'avant le Sempad [illegible], d'autres princes moins célèbres de la même famille avaient porté ce nom.

des, était le petit-fils de Sempad le Confesseur, et gouvernait les peuples du Caucase, subjugués par son père Aschod, lorsque la mort de ce prince l'appela au trône, l'an 889; mais il n'en fut paisible possesseur qu'après avoir étouffé la révolte de son oncle, le sbarabied Apas. L'an 892, Sempad envoya un ambassadeur à Baghdad pour demander la confirmation de sa dignité. Afschin, gouverneur de l'Adzerbaïdjan, se rendit, par ordre du khalife Motadhed, à Erazkavorz, capitale du royaume, plaça solennellement une couronne sur la tête de Sempad, et lui conféra l'autorité souveraine sur l'Arménie et la Géorgie; ensuite le patriarche versa l'huile sainte sur la tête du nouveau roi. L'année suivante Sempad ayant renouvelé l'alliance contractée par son père avec l'empereur Léon le Philosophe, Afschin conçut des soupçons sur la fidélité du prince pagratide, résolut de lui faire la guerre, et débuta par des incursions sur son territoire; mais l'apparition de Sempad à la tête de 30,000 hommes, détermina le musulman à conclure la paix. Le roi d'Arménie soumit les émirs de Tovin, révoltés, et assujétit plusieurs tribus indépendantes d'Arméniens, de Géorgiens et d'Albaniens, depuis Théodosiopolis (Arz-roum), jusqu'à la mer Caspienne: cet accroissement de puissance ralluma la haine d'Afschin. Autorisé par le khalife, il marcha contre Sempad, qui le vainquit à Toghs, dans le pays d'Ararad, et qui lui accorda généreusement la paix. L'an 896, le roi d'Arménie, étant sur le point de livrer bataille à un émir arabe indépendant, qui insultait ses frontières méridionales, fut trahi par un de ses parents, éprouva de grandes pertes, et revint honteusement dans ses états. Informé de cet échec, Afschin, qui déjà avait fait alliance avec plusieurs princes parents ou sujets de Sempad, jaloux des succès de leur souverain, attaqua l'Arménie par la partie orientale, ravagea le plat pays de l'Albanie et de la Géorgie, et se rendit maître, par trahison, de la forteresse de Kars, où Sempad avait mis en sûreté sa famille et ses trésors. Ce prince, pour obtenir la paix et la liberté de sa femme et des princesses, fut obligé de conclure une paix humiliante, de donner en ôtage son fils Aschod et son neveu, et d'accorder la main d'une de ses nièces au général musulman. L'an 899, Sempad fit venir dans sa capitale le curopalate Aderncrseh, prince de Georgie, et pour resserrer les liens du sang qui les unissaient l'un à l'autre, il lui donna la couronne et le titre de roi. Cette démarche, représentée par les princes arméniens comme une usurpation des droits de suzeraineté du khalife, et la fuite des otages ramenés à Sempad par l'eunuque chargé de les garder, furent pour Afschin des prétextes suffisants de recommencer la guerre; mais il mourut, en 901, au moment d'entrer en campagne. Délivré de ce danger, Sempad envoya, l'année suivante, une ambassade au khalife Moktafy, et en obtint une couronne, la confirmation des anciens traités et le privilége d'être considéré désormais comme vassal immédiat de l'empire. La paix dont Sempad jouissait fut troublée par les dissensions des princes arméniens. Constantin, roi de Colchide, ayant opéré, en 904, une invasion dans l'Arménie, fut vaincu et fait prisonnier. Sempad, au bout de quatre mois, lui rendit la liber[illegible] combla de présents. Cette co[illegible]ble lui gagna le cœur [illegible] mais elle excita l'e[illegible]

[illegible]

[illegible] après cinq ans de guerre et de [illegible]. Sempad, assiégé dans la for[illegible] de Gaboud, dernier débris de [illegible]tune, privé de la protectrice [illegible]sition du khalife, que des in[illegible] plus directs et plus majeurs [illegible]ient entièrement (*Voyez* [illegible]ADER), et frustré, par la mort [illegible]mpereur Léon VI, des se[illegible] que lui amenait ce prince, il [illegible] la place, en 913, à condition [illegible]urait la vie sauve, ainsi que [illegible]s guerriers, et que les hostilités

[illegible] et contraignit ces deux prin[illegible]ces, qui l'avaient occupé successivement, ou qui, suivant une autre version, régnaient ensemble, à chercher un asile à Constantinople. L'année suivante, il fit alliance avec le sulthan de Perse, Ghazan-K[illegible] le confirma dans sa souver[illegible]pée. Hayton et Théodore [illegible]nus, en 1297, avec de[illegible] leur avait fournies l'a[illegible]me Paléologue, [illegible] et les forces de sa [illegible]

des, était le petit-fils de Sempad le Confesseur, et gouvernait les peuples du Caucase, subjugués par son père Aschod, lorsque la mort de ce prince l'appela au trône, l'an 889; mais il n'en fut paisible possesseur qu'après avoir étouffé la révolte de son oncle, le sbarabied Apas. L'an 892, Sempad envoya un ambassadeur à Baghdad pour demander la confirmation de sa dignité. Afschin, gouverneur de l'Adzerbaïdjan, se rendit, par ordre du khalife Motadhed, à Erazkavorz, capitale du royaume, plaça solennellement une couronne sur la tête de Sempad, et lui conféra l'autorité souveraine sur l'Arménie et la Géorgie; ensuite le patriarche versa l'huile sainte sur la tête du nouveau roi. L'année suivante Sempad ayant renouvelé l'alliance contractée par son père avec l'empereur Léon le Philosophe, Afschin conçut des soupçons sur la fidélité du prince pagratide, résolut de lui faire la guerre, et débuta par des incursions sur son territoire; mais l'apparition de Sempad à la tête de 30,000 hommes, détermina le musulman à conclure la paix. Le roi d'Arménie soumit les émirs de Tovin, révoltés, et assujétit plusieurs tribus indépendantes d'Arméniens, de Géorgiens et d'Albaniens, depuis Théodosiopolis (Arz-roum), jusqu'à la mer Caspienne: cet accroissement de puissance ralluma la haine d'Afschin. Autorisé par le khalife, il marcha contre Sempad, qui le vainquit à Toghs, dans le pays d'Ararad, et qui lui accorda généreusement la paix. L'an 896, le roi d'Arménie, étant sur le point de livrer bataille à un émir arabe indépendant, qui insultait ses frontières méridionales, fut trahi par un de ses parents, éprouva de grandes pertes, et revint honteusement dans ses états. Informé de cet échec, Afschin, qui déjà avait fait alliance avec plusieurs princes parents ou sujets de Sempad, jaloux des succès de leur souverain, attaqua l'Arménie par la partie orientale, ravagea le plat pays de l'Albanie et de la Géorgie, et se rendit maître, par trahison, de la forteresse de Kara, où Sempad avait mis en sûreté sa famille et ses trésors. Ce prince, pour obtenir la paix et la liberté de sa femme et des princesses, fut obligé de conclure une paix humiliante, de donner en otage son fils Aschod et son neveu, et d'accorder la main d'une de ses nièces au général musulman. L'an 899, Sempad fit venir dans sa capitale le curopalate Adernerseh, prince de Georgie, et pour resserrer les liens du sang qui les unissaient l'un à l'autre, il lui donna la couronne et le titre de roi. Cette démarche, représentée par les princes arméniens comme une usurpation des droits de suzeraineté du khalife, et la fuite des otages ramenés à Sempad par l'eunuque chargé de les garder, furent pour Afschin des prétextes suffisants de recommencer la guerre; mais il mourut, en 901, au moment d'entrer en campagne. Délivré de ce danger, Sempad envoya, l'année suivante, une ambassade au khalife Moktafy, et en obtint une couronne, la confirmation des anciens traités et le privilége d'être considéré désormais comme vassal immédiat de l'empire. La paix dont Sempad jouissait fut troublée par les dissensions des princes arméniens. Constantin, roi de Colchide, ayant opéré, en 904, une invasion dans l'Arménie, fut vaincu et fait prisonnier. Sempad, au bout de quatre mois, lui rendit la liberté, et le combla de présents. Cette conduite noble lui gagna le cœur de Constantin, mais elle excita l'envie de son allié

le roi de Géorgie. Celui-ci, joint à d'autres seigneurs mécontents, prit les armes en 907, fut vaincu, et ne put obtenir la paix qu'en donnant son fils pour otage, et en livrant les rebelles que Sempad fit aveugler. Yousouf, Ibn Abou-Sadj, gouverneur de l'Adzerbaïdjan, avait eu des démêlés avec le roi d'Arménie; il était piqué de ne l'avoir plus pour vassal. Il ne pouvait d'ailleurs lui pardonner de ne l'avoir pas soutenu dans sa révolte contre le khalife, et il trouva bientôt l'occasion de se venger. Kakig Ardzrouni, prince du Vasbouragan, irrité de ce que le roi d'Arménie avait donné la ville de Nakhdjewan à un autre de ses parents, le trahit pour la seconde fois, en 908, et alla se jeter dans les bras de Yousouf, qui lui conféra le titre de roi, et les insignes de la souveraineté. Sempad, pour conjurer l'orage, employa vainement la médiation du patriarche Jean VI. Tous les princes Arméniens restèrent neutres, ou se joignirent aux Musulmans. Sempad errait en fugitif dans ses états, que ses ennemis dévastaient impunément. Une armée qu'il leur opposa, sous les ordres de deux de ses fils, fut taillée en pièces. L'un échappa au carnage par la fuite; l'autre fut pris et empoisonné par ordre de Yousouf. Enfin, après cinq ans de guerre et de revers, Sempad, assiégé dans la forteresse de Gaboïd, dernier débris de sa fortune, privé de la protectrice interposition du khalife, que des intérêts plus directs et plus majeurs occupaient entièrement (*Voyez* Mocthadir), et frustré, par la mort de l'empereur Léon VI, des secours que lui amenait ce prince, il rendit la place, en 913, à condition qu'il aurait la vie sauve, ainsi que tous ses guerriers, et que les hostilités cesseraient. Mais Yousouf, au mépris de son serment, assiégea une autre forteresse où s'étaient réfugiées plusieurs princesses, et fit périr Sempad, en 914, après un an de captivité. Ce prince infortuné avait régné vingt-quatre ans. Il laissa deux fils, Aschod et Apas, qui régnèrent après lui successivement. — Sempad II, roi d'Arménie, arrière-petit-fils du précédent, succéda, l'an 977, à son père Aschod III. Il parvint à une grande puissance : aussi les historiens nationaux le désignent-ils par le surnom de *Schahinschah-Armen* (roi des rois d'Arménie, et de *Diegheragal* (le dominateur). Il agrandit la ville d'Ani, sa capitale, l'entoura de remparts, et la décora de plusieurs monuments magnifiques. Il fut heureux dans toutes ses guerres contre son parent Mouscheg, roi de Kars, contre Abou-Delf, émir musulman de Tovin, contre David, prince de la Haute-Géorgie, et contre les Abkhaz. Il mourut sans postérité, en 989, la treizième année de son règne, laissant le trône à son frère (*Voy.* Kakig Ier.) A—r.

SEMPAD, roi de la Petite-Arménie de la race des Rhoupéniens, alliée à celle des Pagratides, était frère de Héthoum ou Hayton II et de Théodore III. Il s'empara du trône en 1295, et contraignit ces deux princes, qui l'avaient occupé successivement, ou qui, suivant une autre version, régnaient ensemble, à chercher un asile à Constantinople. L'année suivante, il fit alliance avec le sulthan de Perse, Ghazan-Khan, qui le confirma dans sa souveraineté usurpée. Hayton et Théodore étant revenus, en 1297, avec des troupes que leur avait fournies l'empereur Andronic Paléologue, Sempad les vainquit et les força de se retirer d'abord dans

l'île de Cypre, où ils ne purent obtenir aucun secours du roi Henri II, dont Théodore avait épousé la sœur, puis à Constantinople, où ils ne réussirent pas mieux auprès de l'empereur. Ils se dirigèrent alors vers la cour du sulthan de Perse, pour lui demander justice contre Sempad; mais celui-ci les fit arrêter en route: Théodore fut mis à mort, et Hayton privé de la vue. L'usurpateur, hors d'état lui-même de résister aux attaques continuelles du sulthan d'Égypte, qui voulait réunir l'Arménie à l'empire des Mamlouks, envoya des ambassadeurs, en 1298, mendier des secours à Rome, en France et en Angleterre. Mais avant leur retour, Constantin II se révolta contre son frère Sempad, le vainquit et le fit charger de fers. L'an 1300, Hayton remonta sur le trône, après avoir battu Constantin, qui avait rendu la liberté à Sempad, et il les envoya tous les deux à Constantinople, où l'empereur Michel, leur beau-frère, fils et collègue d'Andronic, les retint jusqu'à leur mort. Quoique Sempad eût épousé Isabelle, fille de Gui, comte de Jaffa, il n'est pas invraisemblable qu'avant ou après, il ait pris pour femme une princesse tartare, parente de Ghazan-Khan, afin de resserrer son alliance avec ce prince; et le fait paraît certain, quoique révoqué en doute par les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*. Sempad est connu chez les historiens orientaux, sous le nom de *Sembat*, peu différent de Sempad, et sous celui de *Senibald*, plus altéré encore. A—T.

SEMPAD Ier., prince arménien, de la race des Orpélians, aida son père Ivané à conquérir le Khounan, qui depuis long-temps était au pouvoir des Musulmans, et lui succéda dans la souveraineté héréditaire de ce pays, qui leur avait été assurée l'an 1128, par Démétrius II, roi de Géorgie. Il fut surnommé *le Grand*, et mourut dans un âge très-avancé, vers l'an 1165, laissant pour héritiers ses fils Ivané et Libarid, dont le premier, du vivant de son père, avait remporté deux victoires signalées, l'une sur le roi musulman de Khelath (*Voy.* Sokman), l'autre sur l'atabek de l'Adzerbaïdjan (*V.* Yldekouz). — Sempad II, frère et successeur d'Élikoum II, dans la principauté de Siounik'h et de Vaïotsdsor, vers l'an 1243 (1), se rendit recommandable par ses vertus et sa piété. Juste, prudent, ferme et libéral, il ne se distingua pas moins par son éloquence. Il savait plusieurs langues et en parlait cinq, l'arménien, le géorgien, l'ouïghour (le turc), le persan et le tartare mongol. Les historiens nationaux le citent avec les plus grands éloges, comme le soutien et le libérateur de l'Arménie. Persécuté par la famille et surtout par la femme d'Avak, atabek de Géorgie, il prit le parti, en 1251, de se rendre à Karakouroum, pour implorer la protection de Mangou-khan, l'un des successeurs de Djenghyz Khan, dans la grande Tartarie. Quoique favorablement accueilli par ce monarque, dont il avait cru acheter la bienveillance en lui offrant un rubis d'un prix infini, il demeura trois ans obscur et oublié à la cour du grand Khan, et il y serait peut-être resté plus long-temps sans un miracle produit, dit la légende, par une hostie qu'il avait apportée. Ce prodige le mit en grande considération auprès de Mangou-Khan, qui le combla d'honneurs, et lui accorda un sauf-conduit

(1) Et non pas en 1258, comme on l'a imprimé par erreur à l'article d'Élikoum II.

in, sur une tablette d'or, et
nte par laquelle il lui cédait
ire d'Orodn en Arménie, et
e Porodn, où son père Liba-
été tué. Sempad obtint de
ordre qui affranchissait de
ut les églises et les prêtres
ie. Il revint prendre posses-
on héritage et des pays qui
nt cédés. Avec le secours des
Mongols, il rétablit la paix
te la contrée, fonda des mo
et releva les églises ruinées.
nt la haine de Koutsa, veuve
et celle des princes Géor-
cessait de poursuivre Sem-
voulaient l'assassiner; mais
pu en obtenir l'autorisation
un Nouïan, lieutenant du
nan dans la Perse, ils se ven-
ar la prise ou le pillage de
places du prince orpélian.
écutions obligèrent Sempad,
de retourner auprès de Man-
n: il fut reconnu par ce mo-
qui le reçut avec la même
ance, et qui le questionna
t des pays occupés par les
dans le nord-ouest de la Per-
la conduite d'Arghoun, qui
rs prisonnier à Karakoroum,
oids d'une accusation de tra-
empad justifia pleinement ce
et démasqua ses dénoncia-
ui furent punis de mort. Il
ec Arghoun, qui lui devait
, la vie et le retour de la
u grand Khan; et mum d'un
plus étendu et plus formel
cédent, il revint gouverner
a la honte de ses ennemis,
, par amour de la paix, il
n quelques territoires. Hou-
rete de Mangou, ayant dé-
khalifat et fondé un nouvel
dans l'Asie occidentale *Voy.*
ou et *Mosrasm*, , témoi-
gna beaucoup d'égards et de confiance à Sempad, et le chargea de plusieurs affaires, entre autres d'aller dans le pays de Pasen, pour y couper les bois destinés à la construction d'un grand palais, dans la plaine de Mougan. Ce fut par ordre de ce monarque et par le conseil des princes géorgiens, que Sempad fit précipiter dans la mer l'ambitieux Koutsa, et gouverna la souveraineté d'Avak, comme tuteur de sa fille, qu'il fit épouser au principal ministre d'Houlagou. Il fut soumis et fidèle au roi de Géorgie, David V ou VI, et lui rendit d'importants services auprès de Houlagou et même à la cour du grand Khan. Il fit périr plusieurs seigneurs qui voulaient détrôner David. Aussi ce prince lui confia l'éducation et la tutelle de son fils Démétrius III, et lui accorda l'abrogation de l'odieux décret par lequel le roi George III, l'un de ses ancêtres, avait excommunié, dépouillé et proscrit la famille des Orpélians. David déchira cet acte avec son épée et le jeta ensuite dans les flammes. Sempad mourut, l'an 1265 ou 1272, sans postérité, à la cour de Tauris, où il était allé probablement rendre ses hommages à Abaka, fils et successeur de Houlagou. Comme Sempad ne laissait pas de postérité, la principauté des Orpélians, qu'il avait gouvernée plus de vingt ans, échut à son plus jeune frère Darsaïdj. Ses autres frères et leurs enfants étaient morts avant lui, et son neveu Pouirthel, fils d'Elikoum, avait été tué sur les bords du Terek, en 1263, dans la bataille où les troupes de Houlagou furent vaincues par Berkeh, khan du Kaptchak. Sempad avait fait construire à Nerravank'h, sur les tombeaux de ses ancêtres, une magnifique église qu'il avait dotée et enrichie de vases sacrés et d'ornements

précieux. Ce fut là qu'il fut inhumé avec une pompe vraiment royale, et sans doute inusitée, suivant le récit de l'historien Étienne, son neveu, archevêque de Siounie. Mais, en 1273, son corps fut transféré dans une église fondée par son frère Daraïdj, qui lui avait fait ériger un superbe mausolée. A—T.

SEMPRINGHAM (Gilbert de). *Voy.* Gilbert, XVII, 362.

SEMPRONIA, fille de Tiberius Sempronius Gracchus (*V.* ce nom, XVIII, 442), naquit vers la fin du cinquième siècle de Rome, et reçut, de sa mère Cornélie, une éducation presque virile, partageant les études de Caius et Sempronius Gracchus, ses deux frères. Admiratrice passionnée de leurs qualités et de leurs écarts, elle portait jusqu'au fanatisme sa haine contre l'ordre des patriciens. On n'a pas besoin de dire que la famille Sempronia, qui produisit des tribuns si ardents pour les intérêts populaires était plébéienne, et n'avait de commun que le nom avec l'antique, mais un peu moins illustre, race des Sempronius patriciens. Sempronia épousa Scipion Émilien : comme elle était laide et stérile, elle ne fut point aimée de son mari (1). Irritée de cette indifférence, exaspérée par la diversité d'opinions politiques qui existait entre elle et son époux, Sempronia se prêta sans peine aux instances de Cornélie, sa mère, et de Caius, son frère; et elle empoisonna Scipion, ou bien elle souffrit que des assassins violassent pendant la nuit l'asile de ce grand homme, qui, ainsi qu'on le croit généralement, fut étranglé dans son lit (2) (an de Rome 625, av. J.-C. 128). Quelle que soit au reste la manière dont il fut assassiné, l'auteur ancien de l'*Épitome* de Tite-Live (3), et Paul Orose (4), chargent positivement Sempronia de ce crime horrible; et c'est Appien (5) qui lui donne pour complice Cornélie, sa mère. Plutarque, dans la vie des Gracques, ne dit rien de positif à cet égard : il parle seulement, et encore est-ce pour les repousser, des soupçons qui s'élevèrent contre Caius Gracchus. Un passage du Songe de Scipion ne laisse aucun doute sur la culpabilité des parents de ce grand homme : le premier Africain est censé dire à son petit-fils : « Enfin, dictateur, il te faudra constituer de » nouveau la république, si tu peux » échapper aux mains parricides de » tes proches (6). » Cicéron, qui était presque contemporain des Gracques, et qui connaissait mieux que personne l'histoire de ce temps, aurait-il osé prêter un pareil langage à Scipion lui-même, s'il avait pu y voir quelque doute sur les auteurs de l'assassinat de ce grand homme ? Paul Orose, à l'endroit déjà cité, fait sur Sempronia cette réflexion accablante: « Sempronia trempa dans le meurtre » de son époux, afin que dans cette » famille des Gracques, née pour le » malheur de Rome, les attentats sé» ditieux des hommes fussent encore

(1) Scipion l'Africain fut plus heureux. Son épouse Émilie poussa la complaisance jusqu'à lui permettre d'avoir commerce avec une jeune esclave, disant qu'il était juste qu'un aussi grand homme eût un privilége qu'on n'accorde pas à un autre mari. Cette anecdote, tirée de Valère Maxime, est une preuve de plus, que le grand Scipion, malgré son trait de continence en Espagne, était loin d'être un modèle de chasteté, comme l'ont prétendu tant d'historiens.

(2) Velleius Paterc., l. II, c. 3.

(3) « Suspecta fuit tanquam ei venenum dedisset Sempronia uxor. » (Épit. l. LIX.)

(4) Hist., l. V, c. 10.

(5) Bel. civ., l. I, c. 3, § 20.

(6) Cic. de Rép., lib. VI, traduction de M. Villemain, t. II, p. 233.

passés par les forfaits des fem-
. » Il faut avoir été témoin
révolution comme la nôtre
apprécier les terribles effets de
it de parti chez le sexe qui de-
y être le plus étranger. Alors on
noins de répugnance à admettre
ne affreux que tant d'historiens
uent à la sœur des Gracques.
:oire signale une autre circons-
qui fait honneur à Sempronia :
rtain Lucius Équitius, mis en
par un tribun séditieux, Apu-
Saturninus (*V.* ce nom, XL,
), se présentait aux censeurs
être inscrit sur le rôle des ci-
s, comme fils du tribun Tibe-
Gracchus. Le peuple, idolâtre
m des Gracques, manifesta sa
par une grêle de pierres lan-
:ontre le tribunal, lorsqu'il vit
de ces magistrats repousser cet
teur. Au milieu du tumulte,
bun s'engage à le faire recon-
par Sempronia. Il amène cette
devant la multitude furieuse;
dans cette occasion, la fille de
lie soutint avec dignité l'hon-
de sa famille. Forcée de mon-
cette tribune, où jamais aucun-
nme n'avait paru, où les ci-
s les plus considérables ne se
raient jamais qu'avec quelque
le, elle y déploya une conte-
calme et assurée au milieu des
urs menaçantes d'un peuple en-
En vain cent mille voix lui or-
nient de reconnaître Équitius
son neveu, et de lui donner le
en signe de parenté; elle per-
à repousser avec mépris l'im-
ur qui voulait s'introduire dans
mille . D—R—R.

:MPRONIA, de la même fa-
que la précédente, femme de
Dec. Junius Brutus, qui avait été consul, l'an de Rome 677, entra dans la conjuration de Catilina, avec plusieurs autres dames romaines. Cet habile scélérat savait combien des femmes intrigantes et sans pudeur pouvaient être utiles dans un complot où il avait besoin d'entraîner tant de jeunes patriciens débauchés. Il prétendait en outre se servir d'elles, dit Salluste, pour mettre le feu à la ville, pour gagner leurs maris ou pour s'en défaire. Appien ajoute que Catilina tira beaucoup d'argent des femmes de cette espèce, dont plusieurs ne prenaient part au complot que dans l'espoir de devenir bientôt veuves, à la faveur d'une sanglante sédition. Mais de toutes celles qui se dévouèrent à sa cause, aucune ne montra plus de zèle que Sempronia. Salluste a peint cette femme avec une force de pinceau inimitable. » Plus d'une fois, dit-il, elle avait » donné des marques d'une hardiesse » dans le crime étrangère à son sexe. » Le sort l'avait favorisée tant du côté » de la naissance et de la figure, que » du côté de son mari et de ses enfants. » Elle parlait la langue grecque aussi » facilement que la sienne; elle jouait » de la lyre et dansait mieux qu'il » ne convient à une femme honnête: » elle avait beaucoup de ces talents » qui trop souvent sont les instru- » ments du vice, et qui lui étaient » bien plus chers que son honneur » et que sa vertu. Il n'eût pas été fa- » cile de juger ce qu'elle ménageait » le moins de sa fortune ou de sa ré- » putation; et la fougue de ses sens » la portait à rechercher les hom- » mes encore plus souvent qu'elle » n'en était desirée. Déjà elle était » connue pour avoir trahi des enga- » gements, nié des dépôts, trempé » dans des assassinats. Enfin, l'ex-

---

dere Maxime, I. iii. c. »

» cès de ses débauches et de ses pro-
» digalités, en dérangeant sa fortune,
» l'avaient poussée dans un abîme
» de crimes. Au reste, son esprit
» était charmant : elle avait de la fa-
» cilité pour les vers, maniait fine-
» ment la plaisanterie, savait selon
» les occasions tenir un langage mo-
» deste, tendre ou libertin. En som-
» me, elle était pleine d'enjouement,
» de graces et d'attraits. » Ce fut dans la maison de Sempronia, en l'absence de son mari, que l'affranchi Umbrenus, un des agents les plus actifs de Catilina, entraîna les ambassadeurs allobroges, pour leur confier tout le plan de la conjuration. On sait que cette confidence eut pour résultat d'amener la découverte du complot. Fulvia, femme aussi dissolue, mais moins scélérate que Sempronia, en avait déjà fait quelques révélations aux consuls. L'impunité de Sempronia atteste la décadence des lois conservatrices de l'ordre public à Rome. Certains commentateurs ont voulu que Salluste se soit trompé en faisant Sempronia femme de Brutus; mais cette conjecture a été victorieusement réfutée par le président De Brosses. Elle eut de son mari un fils du même nom (Decimus-Junius Brutus), qui fut un des meurtriers de César; mais il ne faut pas le confondre avec le fameux Brutus, son parent, qui était l'ame de la conjuration contre le dictateur. D-R-R.

SEMPRONIUS (1) (AULUS), fut consul l'an de Rome 257 et 263. Sous son premier consulat, fut instituée la fête des saturnales, qui alors ne durait qu'un jour; sous son second, eut lieu l'exil de Corielan. — SEMPRONIUS ATRATINUS, consul l'an de Rome 332, fut battu par les Volsques, mis en cause par les tribuns du peuple, défendu par Sextus Tempanius, un de ses officiers qui avait sauvé l'armée, et dont la valeur brillante fit absoudre son général, accusé de nouveau par un autre tribun et absous par l'intercession de quatre autres tribuns, qui avaient servi sous lui. — SEMPRONIUS-SOPHUS (P.), tribun du peuple, l'an de Rome 444, attaqua Appius Claudius, qui s'obstinait à garder la censure au-delà des six mois fixés par la loi. Tite-Live lui prête, à cette occasion, une invective violente contre ce magistrat, qu'il voulut faire traîner en prison (L. IX, c. 34). Consul l'an de Rome 449, il triompha des Èques, l'an de Rome 452, et fut un des premiers pontifes choisis parmi les plébéiens. Censeur l'année d'après, il ajouta deux tribus à celles qui existaient déjà, savoir l'Aniensis et la Térentine. Il dut son surnom de *Sophus* (sage), à sa profonde connaissance du droit. Pomponius Sextus qui rapporte ce fait dans cette loi du Digeste où il fait l'histoire de la jurisprudence romaine, ajoute que personne « avant ou après Sempronius n'avait obtenu un pareil honneur. » Cependant douze paragraphes plus bas, il parle d'un certain Atilius, « qui fut le premier, dit-il, nommé le *Sage*, à cause de sa grande habileté dans le droit. » — SEMPRONIUS, l'an de Rome 449, proposa une loi tendant à empêcher qu'on ne pût conserver un temple ou un autel sans la permission du sénat. Il répudia sa femme pour être allée au spectacle à son insu. — SEMPRONIUS-SOPHUS (P.), consul l'an de Rome 485, battit les Èques et les

(1) Sempronius est le nom d'une famille plébéienne de Rome, distinguée par le grand nombre de personnages illustres qu'elle a produits. Le prenom des Sempronius est plus ordinairement *Caius*, quelquefois *Tiberius*, et plus rarement *Titus*. On trouve aussi dans l'histoire, ceux d'*Aulus* et de *Marcus*. On ne parle ici que des plus célèbres.

Picentins; au moment de livrer bataille à ces derniers, un violent tremblement de terre se fit sentir. Il calma la terreur de ses soldats en leur disant que la terre tremblait, parce qu'elle craignait de changer de maître. — Sempronius Longus (Tibérius), fut consul l'an de Rome 534. Ce fut sous son consulat qu'Annibal commença le fameux siége de Sagonte. Enflé par un léger succès, Sempronius livra, malgré son collègue Cornélius Scipion, la bataille de la Trébie, qu'il perdit. Il fut moins malheureux dans un second combat contre Annibal, où cependant la perte fut plus grande du côté des Romains; et il sortit vainqueur d'un combat contre Hannon, dans la Lucanie. — Sempronius Tuditanus (P.), après la bataille de Cannes, se fit jour à travers les ennemis, avec le corps qu'il commandait, fut successivement édile, préteur censeur et consul, l'an de Rome 547, conclut, en cette qualité, la paix avec Philippe, fut battu par Annibal et le battit à son tour, l'an de Rome 551. Il fut un des trois ambassadeurs envoyés à Ptolémée pour lui annoncer la défaite d'Annibal, et le remercier d'être resté fidèle aux Romains pendant la seconde guerre punique. — Sempronius Gracchus (Tibérius), un des plus illustres romains qui aient porté ce nom, s'enrôla de bonne heure, se signala dans la seconde guerre punique; et fut élevé au consulat, l'an de Rome 536. Sa fermeté releva le courage du sénat abattu par une suite d'échecs. Proconsul, il remporta plusieurs avantages sur les Carthaginois. Consul pour la seconde fois, l'an de Rome 538, après avoir livré plusieurs combats dans la Lucanie, il fut trahi par un officier Lucanien, nommé Fulvius, et vendit chèrement sa vie. Annibal lui rendit les honneurs funèbres, et lui éleva un bûcher, autour duquel il fit défiler sa cavalerie. — Sempronius Gracchus (Tibérius), le plus illustre de tous, commença à se distinguer sous le consulat de L. Scipion l'Asiatique, l'an de Rome 562; c'est le père des Gracques. — Sempronius Asellio, tribun militaire, vivait vers l'an 620 de Rome (134 avant J. C.) Il se trouva, cette même année, à la prise de Numance en Espagne, et laissa une relation de cette expédition. Cet ouvrage devait être fort étendu, puisqu'Aulugelle en cite le xive. livre, et d'autres, le xle. Il a encore composé quelques écrits qui sont perdus; car pour ceux de la *Division de l'Italie*, et de l'*Origine de Rome*, publiés par Annius de Viterbe, on sait qu'ils sont apocryphes. — Sempronius Tuditanus (C.), consul romain, écrivit des Commentaires historiques qui ne sont point venus jusqu'à nous, mais que citent Pline le naturaliste, l. xiii, c. 12; Aulugelle, l. xiii, c. 14; Macrobe, l. i, c. 13; Cicéron, *in Bruto*, etc. — Sempronius Asellio (A.), préteur l'an de Rome 663, fut tué dans une émeute suscitée par les créanciers, dont il voulait réprimer les usures. Les auteurs du crime ne purent être connus, et sa mort resta impunie. — On trouve dans l'histoire plusieurs tribuns du peuple de ce nom, qui se signalèrent en mettant en cause les personnages qui avaient rendu le plus de services à leur pays, entre autres P. Sempronius Blesus, qui voulut empêcher le triomphe de Scipion l'Africain, et P. Sempronius Gracchus, qui, l'an de Rome 563, accusa Acilius Glabrion, vainqueur d'Antiochus, d'avoir détourné à son profit une partie du butin, et le força de

» cès de ses débauche
» digalités, en dérang
» l'avaient poussée d
» de crimes. Au rest
» était charmant : elle
» cilité pour les vers,
» ment la plaisanterie
» les occasions tenir u
» deste, tendre ou lib
» me, elle était pleine
» de graces et d'attra
dans la maison de S
l'absence de son mar
chi Umbrenus, un
plus actifs de Catili
ambassadeurs allob
confier tout le plan d
On sait que cette co
résultat d'amener l
complot. Fulvia, f
solue, mais moins s
pronia, en avait d
révélations aux co
de Sempronia atte
des lois conservatric
blic à Rome. Certain
ont voulu que Sallust
pé en faisant Sempron
Brutus; mais cette conje
victorieusement réfutée par le
dent De Brosses. Elle eut de son m
ri un fils du même nom (Decimus-Junius Brutus), qui fut un des meurtriers de César; mais il ne faut pas le confondre avec le fameux Brutus, son parent, qui était l'ame de la conjuration contre le dictateur. D-R-R.

SEMPRONIUS (1) (AULUS), fut consul l'an de Rome 257 et 263. Sous son premier consulat, fut instituée la fête des saturnales, qui alors

(1) Sempronius est le nom d'une famille plébéienne de Rome, distinguée par le grand nombre de personnages illustres qu'elle a produits. Le prenom des Sempronius est plus ordinairement *Caius*, quelquefois *Tibérius*, et plus rarement *Titus*. On trouve aussi dans l'histoire, ceux d'*Aulus* et de *Marcus*. On ne parle ici que des plus célèbres.

n
ap
par
para
certa
dit-il,
grande
SEMPRO
posa un
qu'on ne p
un autel sa
Il répudia
au spectacl
NIUS - SOP
Rome 485

renoncer à sa demande de la dignité de censeur. — On cite aussi un Sempronius Rufus, qui fut exclu du sénat, pour avoir fait servir une grue sur sa table. Tacite, l. I *des Annales*, ch. 53, parle d'un Sempronius Gracchus, homme éloquent et d'un esprit délié, mais pervers, qui séduisit Julie, femme de Tibère, et la brouilla avec son époux; une lettre outrageuse pour Tibère, écrite par elle à Auguste, et dont Sempronius passa pour être l'auteur, le fit reléguer dans l'île de Cercine, sur la côte d'Afrique. Après un exil de quatorze années, un jour qu'il se promenait sur le rivage, livré à de noirs pressentiments, il vit arriver les soldats que Tibère envoyait pour le tuer, dans la première année de son règne. Ce malheureux ne demanda que le temps d'écrire à sa femme Alliaria ses dernières volontés, tendit le cou à ses meurtriers, et reçut la mort avec une fermeté digne du nom de Sempronius, qu'il avait déshonoré pendant sa vie. Neuf ans après, son fils, resté sans éducation, sans fortune, réduit, pour subsister, à un trafic de vins desirées qu'il transportait en Afrique et en Sicile, fut, malgré son obscurité, sur le point d'être enveloppé dans le nombre des victimes qu'immolait à ses soupçons le farouche Tibère. Tacite, *Hist.*, l. I, c. 43, vante le courage d'un Sempronius Densus, centurion d'une cohorte prétorienne, chargé par Galba d'escorter Pison. Il courut au-devant des meurtriers le poignard à la main, en leur reprochant leur crime, les força de tourner leurs armes contre lui, et facilita la fuite de Pison, quoique ce prince fût déjà blessé. Plutarque et Xiphilin disent que ce fut en défendant Galba, ce qui peut se concilier avec le récit de Tacite. Sempronius courut peut-être au secours de l'empereur après la retraite de Pison. Quoi qu'il en soit, ce brave officier fut la victime de son généreux dévoument. N—t.

FIN DU QUARANTE-UNIÈME VOLUME.

LENOX LIBRARY

Bancroft Collection
Purchased in 1893

LENOX LIBRARY

Bancroft Collection
Purchased in 1893